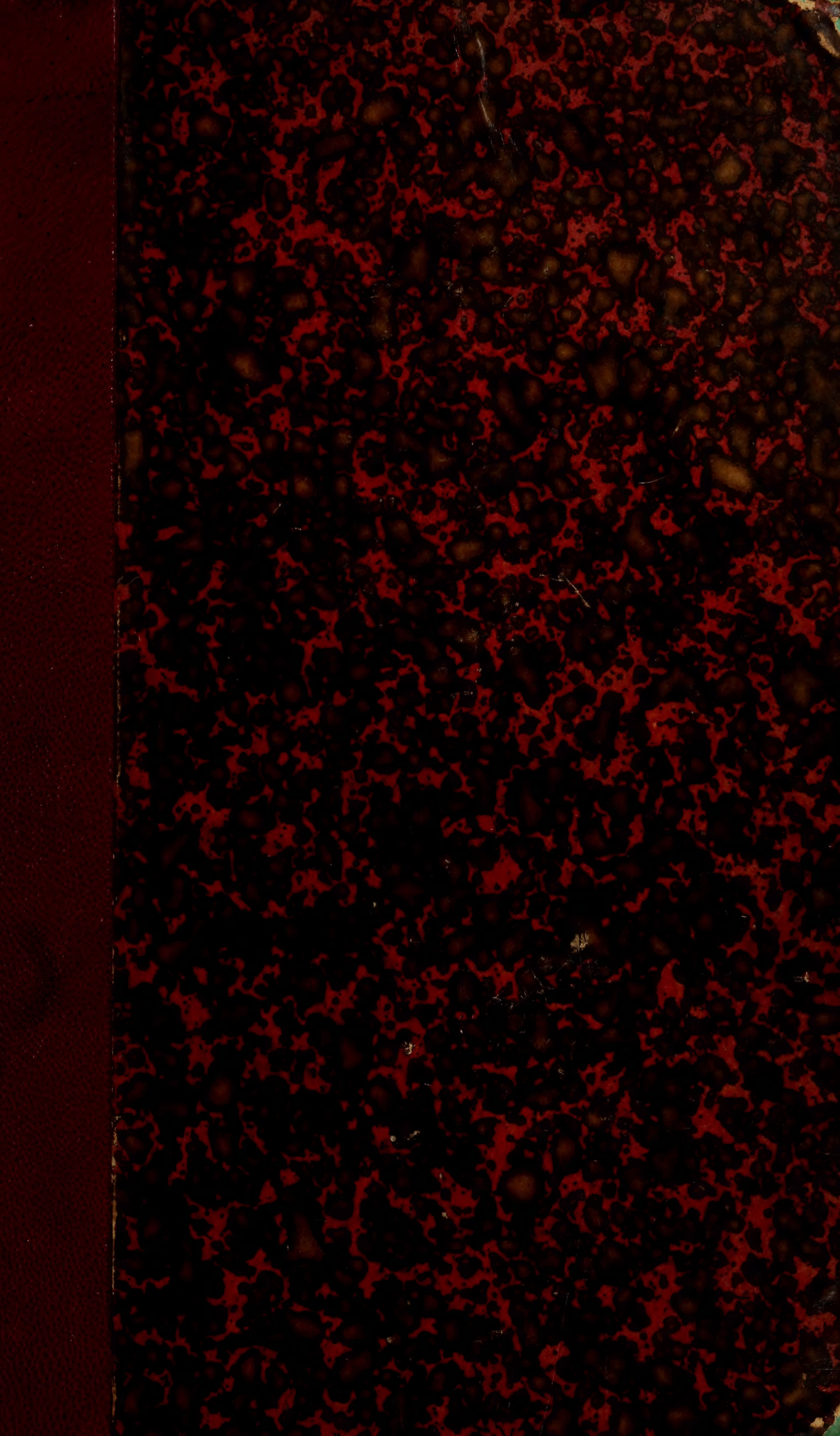
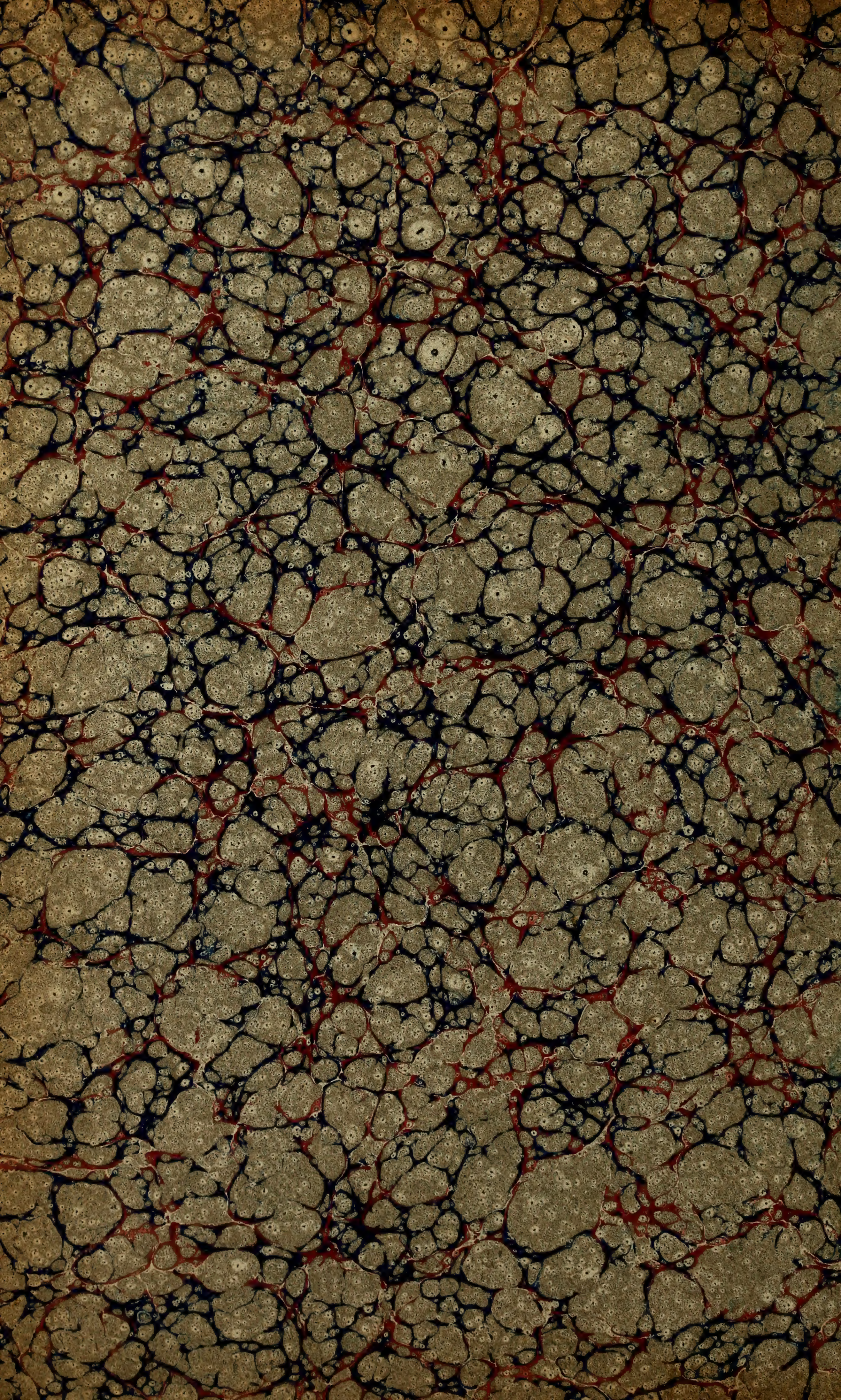
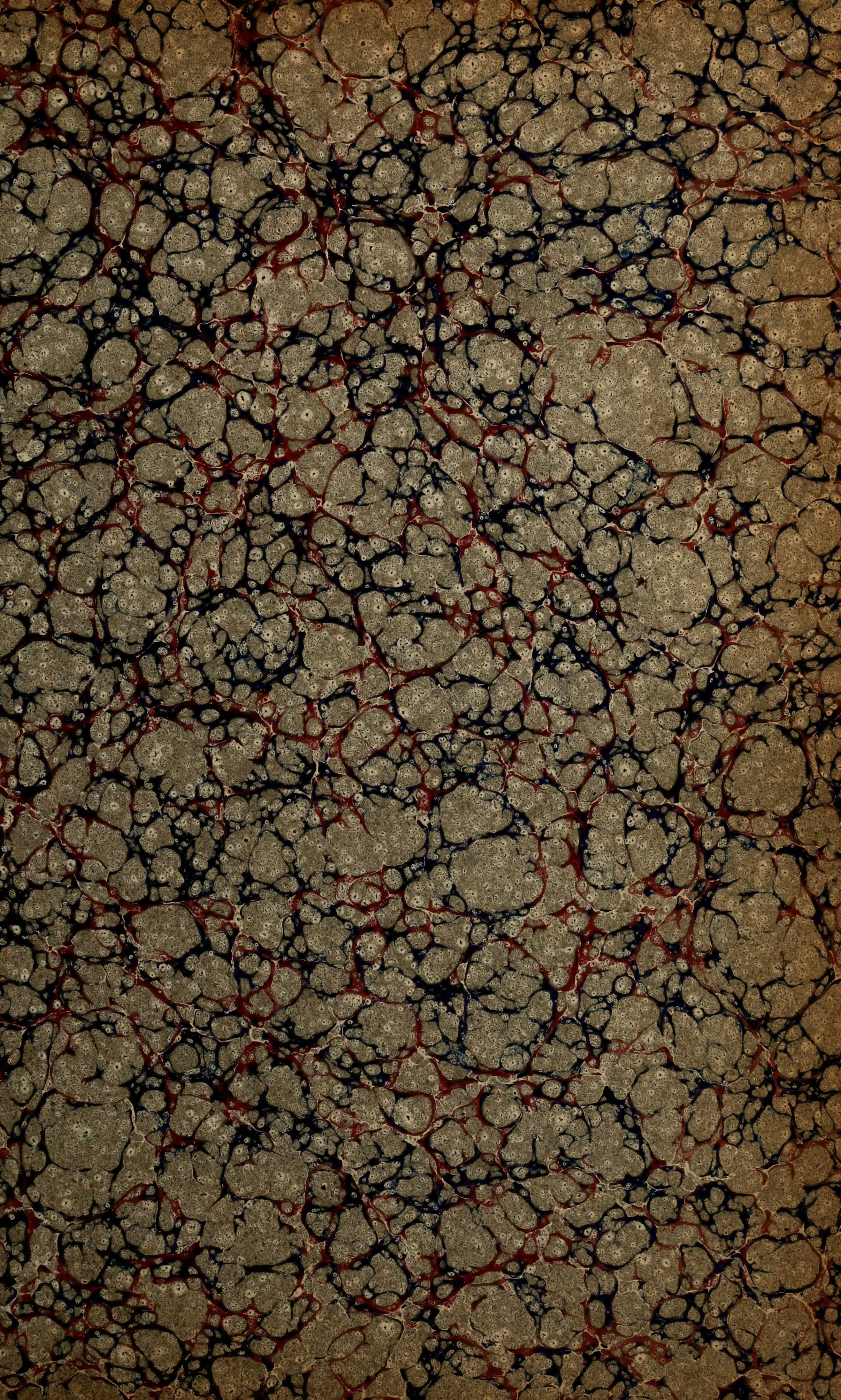






I Arms enbsd:
49202

98

1st Edn 1866-1867

3 vols in 1. - complete with 7 fldg maps

GUERRE

DE LA

SÉCESSION

LAUSANNE. — IMPRIMERIE PACHE.

GUERRE

DE LA

SÉCESSION

ESQUISSE DES ÉVÉNEMENTS MILITAIRES ET POLITIQUES

DES ÉTATS-UNIS

de 1861 à 1865

PAR

FERDINAND LECOMTE

Lieutenant-colonel à l'état-major fédéral suisse

Tome I

AVEC TROIS CROQUIS

PARIS

CH. TANERA, ÉDITEUR

LIBRAIRIE POUR L'ART MILITAIRE, LES SCIENCES ET LES ARTS

Rue de Savoie, 6

—

1866

I

Notions générales.

Les Etats-Unis d'Amérique, champ de la gigantesque guerre civile dont nous voulons retracer les principaux traits ([1]), forment une république fédérative s'étendant sur la plus grande partie du continent habitable de l'Amérique du Nord. Elle est bornée au Nord par les possessions britanniques, à l'Ouest par l'Océan Pacifique, au Sud par l'Etat et par le Golfe du Mexique, à l'Est par l'Océan Atlantique; elle comprend une étendue de 3,250,000 milles carrés, c'est-à-dire presque égale à celle de l'Europe entière ([2]).

Au point de vue de la structure physique, le pays comprend cinq grandes régions :

a) Le bassin de l'Atlantique, tout le long de la côte de cette mer, plaine basse comptant un grand nombre de larges cours d'eau et de baies;

b) La région des Alleghanis, plateau onduleux d'une cinquantaine de lieues de largeur en moyenne, et peu élevé;

c) L'immense bassin du Mississipi et de ses affluents, y compris les prairies de l'Ouest;

d) Les chaînes et les plateaux des Montagnes-Rocheuses, contrée aride et presque déserte;

(1) Voir pour les sources de ce travail les indications de notre : « *Rapport au Département militaire suisse sur la guerre des Etats-Unis d'Amérique.* » Tanera. Paris, 1863. 1 vol. in-8, auxquelles nous devons ajouter, entr'autres, les rapports officiels des généraux *Mac-Clellan, Halleck, Grant, Sherman, Gillmore, Barnard et Barry;* la collection des documents officiels du Sud publiée par le congrès de Richmond; 4 années de guerre par *Pollard* (du Sud); *Mc Pherson.* Histoire de la Rébellion; *Chesney,* recent campaigns of Virginia and Maryland. *Astié.* Histoire des Etats-Unis.

(2) Le mille est un peu plus d'un tiers de lieue suisse, de 4800 mètres, soit 1610 mètres, ou 1760 yards.

e) Le bassin du Pacifique, à l'extrême-ouest du Continent.

Les bassins du Mississipi et de l'Atlantique ont été les deux principaux théâtres de la guerre de la sécession.

Il n'est pas inutile de remarquer que ces cinq zones s'étendent du Nord au Sud sur tout le territoire des Etats-Unis, entre le 25e et le 49e degrés de latitude, sans qu'aucune grande coupure transversale vienne séparer géographiquement ce pays en Nord et en Sud. Toutes les limites dites naturelles, fleuves et chaînes de montagnes, tendraient, au contraire, à le diviser en régions de l'Est et de l'Ouest.

La population totale des Etats-Unis, d'après le dernier recensement fédéral de 1860, était de trente-un millions et demi d'habitants, dont près de quatre millions d'esclaves noirs, et 400 mille Indiens Peaux-Rouges. Le recensement de 1860 avait accusé, pendant les dix dernières années, une augmentation de population d'environ 8 millions d'âmes, dont près d'un million de noirs.

L'émigration européenne fournit la majeure part de cette rapide augmentation. Mais les nouveaux venus s'assimilent vite à leurs devanciers, et l'immense majorité des habitants du Nord et du Sud forme une même race, anglo-saxonne, de même langue, anglaise, et de même religion, protestante.

Il y a, en Pensylvanie et dans l'Illinois, quelques natifs allemands; des Français dans la Louisiane et sur les frontières du Canada; des Espagnols dans la Floride. Les noirs sont essentiellement fixés dans le Sud; les Indiens errent dans l'Ouest. Les diverses églises et sectes, très-nombreuses, sont toutes indépendantes de l'Etat.

Les Etats-Unis sont entrés dans le rang des nations indépendantes en 1783, par la paix de Versailles. De fait, leur indépendance remonte beaucoup plus haut.

Dès le XVIme siècle, les côtes de l'Amérique du Nord reçurent d'Europe d'aventureux colons, peu soumis à l'autorité de leurs gouvernements de l'Ancien-Monde. Les Espagnols y fondèrent, en 1565, la plus ancienne ville des Etats-Unis, Saint-Augustin, dans la Floride. Les Français se répandirent surtout dans le Canada, et de là descendirent le Mississipi;

ce sont eux qui, en réalité, découvrirent l'intérieur de ce vaste continent. D'autres Français créèrent Port-Royal et la Caroline du Sud. Les Hollandais s'établirent sur l'Hudson et y fondèrent New-Amsterdam. Les Suédois se fixèrent un peu plus au sud, mais furent bientôt absorbés par les précédents. Les Anglais, qui devaient devenir l'élément dominant, prirent pied autour de la baie actuelle de Boston et sur le James-River. Toutes les possessions anglaises furent d'abord appelées du nom général de *Virginie*, en l'honneur de la reine Elisabeth, leur première protectrice. Jaques I[er] autorisa, par des lettres-patentes, la fondation de deux colonies dans ces territoires, une au nord, qui fut bientôt appelée *Nouvelle-Angleterre,* tandis que la partie sud garda plus spécialement le nom de Virginie. C'est dans cette dernière zone que débarquèrent les premiers colons anglais, sous la direction d'un aventurier renommé, le capitaine John Smith. Ils y bâtirent, en 1607, la ville de Jamestown, sur la rivière de ce nom, en aval de Richmond, et s'adonnèrent avec succès à la culture du tabac et du coton. La colonie du Nord fut peuplée par des puritains, moins préoccupés de rechercher la fortune que la liberté pour leur culte, persécuté en Angleterre. Les premiers puritains y arrivèrent en 1620, et fondèrent Plymouth-Rock, l'origine du Massachussets actuel.

Ces colonies se développèrent avec des péripéties diverses, provenant soit de leurs dissensions, soit de leurs luttes ou de leurs alliances avec les tribus indigènes, soit des circonstances politiques des mères-patries. En 1664, les Anglais s'emparèrent de la colonie hollandaise de l'Hudson, qui s'appela dès lors New-York, du nom du frère du roi, plus tard roi lui-même sous le nom de Jaques II.

A peu près en même temps, les Français firent de grands progrès dans l'intérieur et jusqu'à l'embouchure du Missisipi. Leurs établissements étaient espacés des grands lacs au golfe du Mexique; la propriété en fut dûment régularisée par des lettres-patentes de Louis XIV en 1712. En l'honneur du grand roi, la vaste colonie française prit le nom de Louisiane. De son côté, l'Espagne s'étendit à son aise dans le Sud et vers le Pacifique. Au milieu du XVI[me] siècle, le territoire était

ainsi réparti : L'Angleterre possédait le bassin de l'Atlantique du Canada à la Floride ; la France enceignait cette étroite zone par des possessions continentales n'approchant la mer qu'au Canada et à la Nouvelle-Orléans ; l'Espagne avait tout le Sud et l'Ouest, y compris la Floride, les régions du Rio-Grande, du Colorado, de la Californie actuelle. Au milieu restaient, plus encore qu'aujourd'hui, de vastes régions inexplorées.

Comme on le voit, les Anglais avaient, en somme, la meilleure part, celle des pays ouverts aux débouchés, fertiles et les plus rapprochés de la métropole.

Les agitations et les luttes de l'Europe ne pouvaient manquer d'avoir leur contre-coup au-delà des mers. Les colonies américaines eurent aussi leurs guerres. Pendant la fin du XVIIme siècle et pendant presque tout le siècle suivant, leur sol fut ensanglanté. Les colons français, quoique abandonnés à eux-mêmes par les tristes gouvernements de la Régence et de Louis XV, s'y défendirent vaillamment avec l'aide des Indiens, leurs auxiliaires habituels. Toutefois, la guerre de Sept-Ans, malgré quelques heureux débuts, entr'autres au fort Duquesne, en 1755, marqua leur défaite finale ; en 1759, le général anglais Wolfe s'empara de Québec, et les Anglais obtinrent, par le traité de Paris de 1763, tout le Canada, l'Acadie, et les territoires le long et à l'Est du Mississipi. La Louisiane passa à l'Espagne. La France se trouva complètement dépouillée.

Après de tels triomphes, le gouvernement de Londres crut pouvoir opprimer à son gré les colonies. Elles aussi, cependant, pouvaient s'enorgueillir des résultats de la guerre qui venait de se terminer, car elles y avaient contribué pour le moins autant que les troupes royales. Un jeune officier de la Virginie, nommé Washington, avait entr'autres sauvé les débris de l'armée anglaise à l'attaque échouée du fort Duquesne. Aussi les colons refusent nettement (1774) de laisser s'établir de nouveaux impôts au profit de la métropole sans être représentés au Parlement ; on veut les soumettre par la force ; Boston lève le drapeau de la révolte ; la guerre de l'Indépendance éclate ; Washington, nommé commandant

en chef des troupes coloniales en 1776, mène la guerre à bonne fin, avec l'aide de vaillants volontaires français, puis de la France elle-même, qui ne pouvait rencontrer de meilleure occasion de venger ses désastres de la guerre de Sept-Ans.

En 1781, la dernière place aux mains des Anglais, York-town, sur le James-River, alors commandée par le célèbre Cornwallis, se rend, avec toutes ses troupes, aux forces combinées de Rochambeau et de Washington. En 1783, la paix, signée à Versailles, sanctionna l'indépendance des colonies.

Déjà le 5 septembre 1774, les délégués de celles-ci s'étaient réunis en congrès pour délibérer et s'entendre sur les dangers communs. Un second congrès se rassembla l'année suivante à Philadelphie, après la bataille de Lexington, et le 4 juillet 1776, ce corps déclara l'indépendance des colonies. Ce jour est resté la date patriotique du pays, et chaque année l'anniversaire en est joyeusement célébré.

Un premier pacte constitutionnel, sous la forme d'*articles fédéraux,* fut adopté en 1777, laissant pleine souveraineté aux colonies, alors au nombre de treize. Mais la guerre, qui avait créé plus d'homogénéité, avait aussi fait sentir le besoin d'une plus grande centralisation dans le gouvernement. Après la paix et après de longs pourparlers, les *articles fédéraux* furent changés, en 1787, contre une Constitution dans toutes les règles, qui est celle encore en vigueur actuellement, augmentée plus tard de quelques articles additionnels [1].

Par cet acte, les Etats-Unis formaient une république fédérative de treize Etats, ayant à sa tête un président, comme pouvoir exécutif, élu pour quatre ans par l'ensemble de la nation; un Congrès de deux Chambres, comme pouvoir législatif, représentant le peuple américain et les Etats ; et un pouvoir judiciaire indépendant des deux autres. Chaque Etat avait aussi sa Constitution spéciale, également basée sur les mêmes principes républicains.

Les treize Etats qui composaient l'Union étaient alors New-Hampshire, Massachussets, Rhode-Island, Connecticut,

(1) Voir le texte de la Constitution aux pièces justificatives.

New-York, New-Jersey, Pensylvanie, Delaware, Maryland, Virginie, Caroline-du-Nord, Caroline-du-Sud et Georgie, avec un territoire indivis s'étendant entre les cinq grands lacs, le Mississipi et l'Ohio.

Par suite de l'augmentation de la population et de la rivalité des Etats entr'eux, se joignant à des traditions d'indépendance locale, le nombre des Etats s'accrut rapidement.

La Nouvelle-Angleterre, province purement nominale, comptait quatre Etats; elle augmenta son groupe d'un cinquième, le *Vermont,* en 1791, formé d'une portion du New-York, et d'un sixième, en 1820, le *Maine,* détaché du Massachussets. D'autre part, la Virginie forma le *Kentucky* en 1792, et le *Tennessee* en 1796. L'*Ohio,* admis en 1802, fut formé d'une portion du Territoire indivis du Nord-Ouest. En 1803, la Confédération acheta la Louisiane de la France, à qui elle était retournée en 1800. Napoléon espérait par cette cession aider à la fondation d'un grand Etat, qui finirait par arracher le sceptre des mers à l'Angleterre. D'une portion de ce territoire fut formé, en 1812, l'Etat même de la *Louisiane.* En 1816 fut admis l'*Indiana*, du territoire du Nord-Ouest, et dont les premiers colons furent des Français venant de l'Ohio ; en 1817, le *Mississipi,* colonisé aussi par des Français sortis de la Caroline-du-Sud ; en 1818, l'*Illinois*, formé d'une portion du Territoire du Nord-Ouest, et colonisé aussi par des Français et des habitants de la Nouvelle-Angleterre ; en 1819, l'*Alabama,* détaché de la Caroline-du-Sud et de la Georgie. La même année, la Floride fut achetée de l'Espagne pour rester à l'Etat de Territoire jusqu'en 1845, où elle fut admise comme Etat. En 1821, le *Missouri* entra dans l'Union après de longs débats dont nous dirons quelques mots en parlant des causes de la guerre. Le *Texas,* déclaré indépendant de la république du Mexique en 1836, entra dans l'Union comme Etat en 1845. La même année, l'*Arkansas,* colonisé par des Français de la Louisiane. Ces dernières acquisitions, faites sous l'impulsion du Sud, augmentaient de beaucoup sa prépondérance. A son tour, le Nord redouble de zèle et s'acquiert le *Michigan* en 1837, formé d'une portion du Ter-

ritoire Nord-Ouest, et l'*Iowa* en 1846; le *Wisconsin* en 1848; la *Californie* en 1848; le *Minnesota* en 1849; l'*Oregon* en 1859; enfin, le *Kansas* en 1861, la *Virginie-Occidentale*, formée par la guerre de sécession, et le *Nevada* en 1864.

Aujourd'hui, l'Union compte 36 Etats et 9 Territoires (1) formant une population totale évaluée, en 1866, à 35 millions d'âmes. Les statisticiens américains prétendent qu'en calculant l'émigration future sur le pied de celle des dix dernières années, la population des Etats-Unis, en 1880, sera d'une soixantaine de millions d'âmes.

Quoi qu'il en advienne, il est certain que la population actuelle est loin d'être proportionnée à la grandeur du territoire, et qu'elle est, en outre, très inégalement répartie. Tandis que certaines contrées, sur l'Atlantique entr'autres, sont plus peuplées que l'Europe, d'immenses espaces sont encore déserts, même dans le voisinage d'importantes villes. Dans les grands centres de population sont accumulées toutes les ressources de l'industrie et de la civilisation les plus avancées; à quelques journées de là se trouvent des villages, des fermes, des huttes rappelant la société sous sa forme plus primitive.

L'état des voies de communication, à la fois la cause et l'effet d'un tel état de choses, dut nécessairement jouer un rôle important dans la guerre des Etats-Unis. Nombreuses dans les contrées peuplées, elles sont rares dans celles peu habitées. Le grand développement des côtes et des eaux intérieures navigables, les canaux, les chemins de fer, offrent de vastes moyens de circulation. Le terrain du Nord et du Nord-Est des Etats-Unis entr'autres est couvert de voies ferrées, et l'on peut dire qu'il y en a autant que de chemins ordinaires dans maints pays de l'Europe fort avancés en administration.

On pourra s'en convaincre par un coup d'œil jeté sur la carte des chemins de fer américains.

Une dizaine de grandes artères relient l'Atlantique au Missisipi, et tout autant descendent des Lacs vers le Golfe du

(1) Voir aux pièces justificatives l'ordonnance spéciale sur les Territoires.

Mexique et l'Atlantique. D'ici à peu de temps un chemin de fer joindra le Mississipi au Pacifique à travers les Montagnes-Rocheuses. Depuis plusieurs années on atteint le Missouri sur un point, à Saint-Joseph; trois ou quatre rayons, plus au nord, ne sont qu'à quelques lieues de ce fleuve ; un tronçon s'élance déjà en enfant perdu au-delà du Missouri, dès Omaha-City.

Les principaux centres des réseaux sont, en général, les grandes villes, New-York, Boston, Philadelphie, Baltimore, Richmond, Cincinnati, Saint-Louis, Louisville, Nashville, Indianapolis, Milvaukee, Chicago, Buffalo, Cleveland, Atlanta, etc. Les principales lacunes se remarquent dans le Sud.

En revanche, au Sud comme au Nord, les routes et chemins vicinaux ordinaires sont plutôt rares qu'abondants et fort mal entretenus, ou plutôt nullement entretenus. L'absence des chemins et leur mauvais état, joints aux cours d'eau qui sillonnent le pays, y rendent les marches de corps de troupes extrêmement pénibles, par les mauvais temps surtout. On n'a point tenu assez compte en Europe de cette double particularité du théâtre de la guerre américaine. Aucun autre n'offrit jamais au même degré plus de facilités, grâce à la vapeur et aux grands centres, pour les mouvements sur de vastes distances, mais subordonnés aux accidents, et en même temps plus de difficultés, vu le désert, pour les marches à proximité de l'ennemi et les opérations journalières.

II

Des causes de la guerre.

En 1620, un bâtiment de guerre hollandais vendit vingt nègres aux planteurs de Jamestown. Ce furent les premiers esclaves introduits dans les colonies. Grâce à la culture du coton, leur nombre ne tarda pas à s'accroître.

A l'époque du traité de Paris, en 1763, les colonies, sur une population totale de deux millions et demi d'habitants, en comptaient un cinquième, soit un demi-million de noirs, répartis surtout dans le Sud. Les nègres eurent même un rôle dans la guerre de l'Indépendance; de part et d'autre on s'efforça de les utiliser, et l'amiral anglais Dunmore déclara libres tous ceux qui prendraient les armes pour la cause de la couronne; ceux capturés furent émancipés et envoyés en Afrique, dans la colonie de Sierra Leone, ce qui n'empêcha pas le gouvernement britannique, si libéral envers les esclaves d'autrui, d'ajourner d'une trentaine d'années encore l'émancipation des siens propres.

Lors de la proclamation de l'Indépendance, les délégués américains ne laissèrent pas dans l'ombre ce côté important de leurs affaires. Leur premier projet de rédaction mettait au rang des griefs élevés contre la métropole, celui d'encourager en Amérique le commerce scandaleux de l'esclavage. Mais ce paragraphe fut retranché à la demande des délégués du Sud, où les travailleurs noirs étaient jugés indispensables jusqu'à ce que les blancs fussent en plus grand nombre et mieux installés. Devant les dangers de l'oppression étrangère, qui réclamaient l'union étroite de tous les colons, les délégués du Nord cédèrent.

Les débats furent repris lors de la révision des articles fédéraux et de l'élaboration de la constitution de 1787. Une ordonnance spéciale de 1787, avant l'acceptation de la constitution, déclara l'esclavage interdit à jamais dans le nouveau Territoire indivis du Nord-Ouest(1). Les délégués du Sud se plaignirent de cette clause et menacèrent déjà alors de séparation et de guerre civile, si on ne leur donnait pas une compensation suffisante. Après de vifs débats, trois clauses rassurantes leur furent concédées dans la constitution nouvelle.

L'une d'elles statuait que les esclaves compteraient, dans la répartition des taxes et des députés à élire, pour les trois cinquièmes d'un blanc à ajouter au compte de leurs propriétaires, expédient sophistique par lequel, pour contenter tout le monde, les noirs étaient déclarés à la fois des personnes et des choses.

Par la seconde clause, la traite des nègres pourrait être abolie par le Congrès, mais pas avant l'an 1808, et jusque là elle pourrait être frappée d'une taxe qui n'excéderait pas dix dollars par *personne*.

Par la troisième, les esclaves fugitifs devaient être rendus à leurs maîtres.

Dans aucune de ces clauses le mot de noirs, ou d'esclaves, ou d'esclavage n'était prononcé. Les rédacteurs en auraient éprouvé un embarras honteux (2) et n'entendaient pas introduire l'esclavage dans le domaine fédéral, encore bien moins le garantir.

Les patriotes qui travaillèrent le plus à fonder la République étaient d'avis unanime que l'esclavage était une chose fâcheuse, un mal local qui devait peu à peu disparaître, mais graduellement, de manière à éviter la ruine et la spoliation des propriétaires. On a sur ce point les opinions bien accentuées de Washington, de Franklin, de Jefferson et de beaucoup d'autres hommes éminents de cette époque.

L'esclavage alla bien en diminuant et disparut complétement dans les Etats du Nord en une vingtaine d'années. Là,

(1) Voir cette ordonnance aux pièces justificatives.

(2) Voir le texte de ces dispositions, articles 1 et 4 de la Constitution, aux pièces justificatives.

son développement venait se heurter contre des conditions climatériques peu favorables, jointes à la concurrence de l'émigration européenne et à des convictions religieuses plus solides que dans le Sud. Mais ici ce fut le contraire. Le gain attaché à l'emploi, à l'élève, au commerce des esclaves était si grand qu'il domina toute autre considération et pervertit toutes les idées de justice et d'humanité. Le mal local, au lieu de se restreindre, alla en grandissant et devint si général, qu'il apparut finalement comme un bien. L'esclavage, suivant de près la prospérité croissante du coton, fut érigé en principe politique et économique, en dogme religieux, qui devait servir de base à toute bonne organisation sociale sous de telles latitudes. Il pénétra bientôt, en effet, la législation, la société tout entière, et il était arrivé, vers le milieu de notre siècle, à être l'unique mais le plus sûr moyen de fortune.

Ainsi la divergence entre le Sud et le Nord se creusa de plus en plus. Marquée en 1776 par un faible fossé, les discussions amicales sur la rédaction de la déclaration d'indépendance, elle avait pris, quatre-vingt-dix années plus tard, les proportions d'un abîme, qui ne pouvait être comblé que par un violent effort. Cet effort fut la sanglante guerre de la sécession.

Du reste, ce ne furent ni la patience, ni la longanimité, ni même une certaine lâcheté qui manquèrent au Nord; il fallut que les hommes du Sud s'en jouassent pendant plus d'un demi siècle pour l'amener à un degré d'énergie et d'union tel qu'il pût enfin assurer le respect des décisions de la majorité.

A la faveur du compromis des trois clauses de la constitution de 1787 dont nous venons de parler, mises en regard de l'interdiction future de l'esclavage dans le Territoire fédéral indivis, il s'écoula quelques années d'un calme relatif. La lutte entre les tendances si opposées du Nord et du Sud à cet égard resta essentiellement dans le domaine philosophique et religieux. Les sociétés philantrophiques et les Eglises de New-York, de Philadelphie, de Boston, prêchaient l'égalité humaine à celles de Charleston, de Richmond, qui ripostaient par des sermons sur l'esprit d'envie et sur l'oppression politique.

Souverains chez eux, dans les limites de la Constitution fédérale qui reconnaissait indirectement la propriété esclavagiste, les jeunes Etats du Nouveau-Monde avaient devant eux un champ assez vaste ouvert à leur activité sans arriver nécessairement en contact et en conflit sur les choses de l'esclavage. Il en avait été ordinairement ainsi sous le gouvernement britannique; il en fut ainsi pendant les premières années de l'Indépendance, et le ménage fédéral aurait pu se continuer sur ce pied, si l'esclavage avait diminué comme on l'avait espéré en 1787, ou seulement s'il était resté stationnaire. Le grand développement qu'il prit, au contraire, força les Etats qui en jouissaient le plus à empiéter sur les droits et sur les convictions de leurs concitoyens d'autres Etats qui n'en voulaient pas, et ainsi la question fut forcément appelée de son domaine local sur le domaine fédéral.

Trois ordres de faits entr'autres conduisirent à ce résultat, l'abolition de la traite, l'extradition des fugitifs « astreints au travail » éventualités prévues, on le sait, par la Constitution (art. 1 et 4), et la création de nouveaux Etats et Territoires, chose réglée par l'ordonnance sur le Territoire indivis (dernier article).

Les vingt années de répit que la Constitution laissait à la traite, furent activement employées par les spéculateurs. En 1807, il fut constaté que pendant les dix années antérieures, environ deux cent mille esclaves avaient été importés d'Afrique. Pour être impartial, il faut dire que la plupart des négriers étaient des gens du Nord, de New-York particulièrement. Il faut dire aussi que ce fut pendant cette époque, où le noir était souvent fort demandé, que les Etats du Nord se débarrassèrent de leurs esclaves, et que si bon nombre de ceux-ci furent graduellement émancipés, d'autres furent simplement vendus au Sud.

Vers 1805 et 1806, la traite avait pris, par ses vastes proportions et par divers incidents trop communs à cet infâme métier, un caractère odieux.

La réprobation publique amena le Congrès à profiter de son droit d'interdiction dès le 1er janvier 1808. Mais quelle sanction pénale et quels moyens de contrôle seraient attachés à

cette défense ? Où fixerait-on la limite entre la traite coupable et le simple voyage d'un maître avec quelques esclaves? Que ferait-on des négriers et des nègres saisis en contrebande? Un avant-projet, très rationnel, statuait la mort contre les premiers et l'émancipation pour les seconds ; il se prémunissait aussi contre les fraudes sous le couvert du cabotage. Les députés du Sud s'élevèrent contre ces dispositions. On les empêcherait, disaient-ils, de voyager sur leurs côtes avec leur propriété reconnue par la Constitution, tandis que les gens du Nord pouvaient aller où ils voulaient avec leurs domestiques blancs, qui étaient tout aussi esclaves en fait que les nègres; en condamnant à mort les négriers, on cherchait à rendre odieux les propriétaires; en émancipant les noirs saisis, on appelait à l'insubordination les noirs dûments esclaves. On ne tolérerait jamais dans le Sud une loi aussi injuste; on s'y opposerait par les armes, on se séparerait plutôt!

La loi fut changée. L'emprisonnement et l'amende remplacèrent la peine de mort; le cabotage des noirs fut autorisé sur les rivières et sur les baies, et, concession capitale au Sud, les nègres introduits frauduleusement devenaient la propriété des Etats, qui pouvaient les faire vendre ; cette dernière clause sauvait ainsi et sanctionnait même le principe de l'esclavage, en en conférant les droits à l'Etat.

Ce compromis ne satisfit personne ; néanmoins il fut adopté parce que l'opinion publique demandait des mesures contre la traite, et que d'ailleurs bon nombre de planteurs du Sud, ceux de la Virginie entr'autres, suffisamment pourvus de nègres, verraient leur propriété hausser de prix. Dès ce moment, en effet, l'élève prit un grand accroissement, et la traite intérieure remplaça l'extérieure. Les propriétaires du Maryland, de la Virginie, des Carolines, élevèrent des noirs pour les Etats moins peuplés; Baltimore, Washington, Richmond, Charleston, devinrent d'importants marchés d'esclaves, des places de *foires,* où éleveurs, planteurs, agioteurs, accouraient de tous côtés. La ville de Washington, sur le Potomac, siége des autorités fédérales, devint, pendant les sessions du Congrès surtout, le plus important de ces marchés ; le bruit des chaînes et des enchères se mêlait aux cla-

meurs mêmes des discussions des Chambres. Il était donc impossible, par ce fait seulement, que l'esclavage restât comme lors de la fondation de la République, un simple mal local, sur lequel on devait fermer les yeux, et où la Confédération n'eût rien à voir.

L'autre fait qui transporta nécessairement l'esclavage et ses conflits dans le for fédéral fut la revendication des esclaves enfuis d'un Etat dans un autre, basée sur la clause de l'art. 4 de la Constitution, concernant les gens « astreints au travail. »

Maintes gens du Nord s'appliquèrent de leur mieux à gêner les réclamations des propriétaires d'esclaves; au lieu d'aider à la réintégration des *délinquants,* ils faisaient souvent tous leurs efforts pour protéger leur fuite. Il résultat de cet état de choses de fréquentes difficultés se dénouant devant les tribunaux des Etats ou de la Confédération ; ces jugements, envenimés par les discussions d'une presse peu intelligente et souvent grossière, passionnaient et élargissaient le débat sur la question toujours irritante de l'esclavage.

Les choses allèrent plus loin. Le Sud se plaignit vivement de l'insuffisance des dispositions légales en faveur de sa propriété portée à s'échapper, et, en 1850, il obtint du Congrès, par une adroite manœuvre des partis coalisés, une loi draconienne sur la revendication des esclaves. Cette loi cyniquement inhumaine était en outre d'une application très arbitraire. Tantôt elle fit mener en esclavage des blancs incapables de prouver immédiatement leur état civil, tantôt elle laissa échapper des fugitifs réels et même des criminels. Souvent, il faut le reconnaître, elle fut intentionnellement violée dans plusieurs Etats du Nord, qui y opposèrent des bills de liberté personnelle et la partialité de leurs fonctionnaires. On ne contestait pas ouvertement son autorité, mais l'exécution en fut paralysée et les clauses éludées cent fois. La matière même du litige s'y prêtait à merveille, et, pour l'ordinaire, l'esclave réclamé parvenait à prouver qu'il était la victime d'un quiproquo, ou à s'échapper plus loin. Aussi, en vue de garantir ou d'affaiblir l'exécution de la loi d'extradition, les partis qui se dessinaient sur la question de l'esclavage furent naturellement

conduits à un rôle plus important dans les diverses élections fédérales et d'Etats.

L'autre ordre de faits tendant à généraliser les débats à propos d'esclaves, fut la création de nouveaux Territoires, et leur admission comme Etats dans la Confédération, événements qui constituent à eux seuls presque toute l'histoire du pays.

L'esclavage serait-il garanti ou pas dans ces nouveaux Etats ?

Le Nord disait généralement qu'on ne devait pas étendre cette honteuse institution, et il s'appuyait de l'exemple des fondateurs de la République qui l'avaient interdite pour l'avenir dans le seul Territoire d'alors. Le Sud soutenait la thèse contraire, en s'appuyant aussi de l'autorité des fondateurs de la République, qui avaient garanti dans la Constitution même l'égalité de droits et la propriété, y compris celle des esclaves.

Chaque fois qu'il s'agit de recruter un membre nouveau de l'Union, une double lutte s'établit ordinairement ; d'abord dans le Territoire ou Etat lui-même, surtout lorsqu'il était placé à proximité des deux camps, pour savoir si sa constitution exclurait ou non l'esclavage ; puis dans la Confédération pour faire admettre ou repousser le nouvel Etat, suivant qu'il était avec ou sans esclaves.

L'admission du Kentucky et du Tenessee, comme Etats à esclaves, ne provoqua pas de grandes discussions ; elle fut contrebalancée par celle de l'Ohio et du Vermont, admis à peu près en même temps. Mais celle de la Louisiane, formée d'une petite portion du vaste territoire acquis de la France en 1803, souleva plus de difficultés. Le précédent pouvait être en effet dangereux, car du reste des anciennes possessions françaises, on aurait pu faire une dizaine d'Etats, dont les meilleures parties étaient à ce moment plus à portée de la colonisation esclavagiste que de l'autre. La Louisiane ne fut admise qu'en 1812, et comme compensation on refusa des demandes répétées d'introduire l'esclavage dans le territoire de l'Indiana, cela en vertu de l'ordonnance spéciale de 1787.

L'Indiana fut admis en 1816, mais sans esclavage. L'entrée

du Mississipi en 1817 et de l'Alabama en 1819, comme Etats à esclaves, provoqua aussi de l'opposition, mais qui n'était qu'un faible prélude à ce qui allait se passer à propos du Missouri.

Ce territoire organisé en 1812, d'une portion de l'ancienne Louisiane, demanda son admission comme Etat en 1817. Il s'y trouvait quelques esclaves déjà à son entrée dans les Etats-Unis en 1803. L'introduire comme Etat à esclaves en 1817, était raviver les craintes soulevées par l'admission de la Louisiane, avec ceci de plus que le Missouri devenait le plus septentrional des Etats à esclaves et entrait même, par ses limites, dans une portion du Territoire fédéral indivis, où l'esclavage était à jamais proscrit par l'ordonnance de 1787. Si, malgré cela, on admettait le Missouri avec l'esclavage, il n'y avait aucune raison d'interdire cette institution aux futurs Etats formés du reste des anciennes possessions françaises, et qui sont aujourd'hui le Kansas, le Minnesota, l'Orégon, le Nevada, les Territoires de Colorado, Nebraska, Dakota, Washington. Les opposants du Nord raisonnaient juste d'ailleurs en disant que si, en 1787, on avait prévu l'acquisition de ce terrain, le Congrès y aurait interdit l'esclavage aussi bien que dans le Territoire du Nord-Ouest. Le Sud se récria fortement contre les atteintes qu'on prétendait porter à son droit de propriété et de libre établissement. Il menaça de nouveau de guerre civile, disant qu'on allumait un incendie que des torrents de sang ne suffiraient pas à éteindre. Malgré cela, l'admission du Missouri comme Etat à esclaves fut rejetée par les Chambres, à une faible majorité, dans les deux sessions de 1818 et 1819. Le bill fut de nouveau présenté aux deux Chambres réunies et tourné et retourné sous toutes les formes. Enfin, en 1820, une solution put intervenir à trois voix de majorité, connue sous le nom de *Compromis du Missouri*. Le Missouri était admis comme Etat à esclaves, mais l'esclavage était déclaré à jamais interdit dans la portion de l'ancienne Louisiane située au nord d'une ligne passant par le 36° 30' de latitude nord. Deux autres mesures aidèrent à faire passer cet acte, à savoir l'organisation du Territoire de l'Arkansas, formé du Sud du Missouri, en laissant de côté la question de

l'esclavage, et l'admission de l'Illinois et du Maine comme Etats libres.

Ainsi la victoire était, au fond, pour le Sud, et cela doublement, car il pensait bien ne pas s'arrêter là, et jouir des avantages du compromis, sans en subir les restrictions.

Une autre annexion de territoire était déjà en train. Depuis plusieurs années on faisait la guerre aux Indiens Cherokee, de la Floride, qui accueillaient trop hospitalièrement les esclaves fugitifs de la Georgie et de la Caroline-du-Sud. Les Indiens et les nègres se défendirent vaillamment, et l'Espagne, dégoûtée de possessions aussi onéreuses, trouva plus avantageux de les vendre aux Etats-Unis que de les défendre contre eux.

Le marché fut conclu en 1819, pour cinq millions de dollars, et ce terrain, en attendant de pouvoir doter l'Union d'un membre esclavagiste de plus, servit à étendre le champ d'activité des planteurs et des éleveurs. Toutefois il coûta encore à la Confédération une longue et cruelle guerre contre les intrépides indigènes Séminoles.

En attendant, l'équilibre de l'Union menaçait d'être bientôt détruit en faveur du parti du Sud. Des vingt-trois Etats dont elle se composait alors, onze étaient à esclaves et douze libres, mais l'action des premiers dépassait celle de ceux-ci en intensité et en unité. En défendant la cause de l'esclavage, il défendait en même temps les droits des Etats contre la centralisation, et, par-là, il se recrutait des adhérents dans le camp opposé. Il avait l'air aussi de défendre la Constitution contre des projets subversifs et, quand ses alliés du Nord s'ébranlaient, la seule menace de quitter l'Union les ramenait à ses pieds et lui redonnait l'appoint d'une majorité.

L'application du compromis du Missouri réveilla l'attention des populations du Nord, un moment distraites par les discussions de tarifs, d'une part, et par l'insurrection des colonies espagnoles de l'autre. C'est de ce moment que date l'agitation abolitionniste proprement dite. Les rapports avec le Mexique allaient lui fournir de frais aliments et amener de nouveaux faits dans le débat.

La jeune République du Mexique avait refusé, au lende-

main de son affranchissement, de conclure avec les Etats-Unis un traité stipulant la reddition des fugitifs.

Bien plus, elle avait, en 1824, posé en principe et, en 1829, décrété l'abolition complète de l'esclavage. C'en était assez pour que le gouvernement de Washington, alors entre les mains du Sud, comme d'habitude, vit dans le Mexique une autre Floride avec laquelle il fallait user des mêmes procédés. Pendant quelques années toute la politique des Etats-Unis fut dirigée dans ce sens, le Sud brûlant du désir de procéder à de nouvelles annexions et le Nord s'y montrant opposé. Le président Jackson chargea le ministre américain à Mexico de faire des ouvertures pour la session du Texas aux Etats-Unis, contre une indemnité de cinq millions de dollars. Le Mexique ayant constamment refusé toute proposition de ce genre, on s'y prit d'une autre manière; on profita d'un appel qu'il adressa à la colonisation étrangère pour prendre pied dans le Texas. Une des premières bandes de colons fut celle conduite par l'ex-gouverneur du Tenessee, M. Houston, qui avait ouvertement annoncé qu'il allait organiser dans cette province une révolution par principe. Cela fut fait, et en 1835 une centaine de colons, dont les neuf dixièmes étaient citoyens des Etats-Unis, proclamèrent l'indépendance du Texas. Ils reçurent aussitôt des secours en hommes, en armes et en argent, et réussirent à repousser les troupes mexicaines envoyées contre eux. En 1837, les Etats-Unis reconnurent le Texas comme république indépendante en attendant de pouvoir l'admettre à titre d'Etat à esclaves, ce qui ne put être décidé, vu l'opposition du Nord et les craintes de complications extérieures, qu'en 1844. Cette annexion conduisit bientôt à une guerre contre le Mexique. Elle ne fut pas longue; bien menée par les généraux Taylor et Scott, sous l'adroite direction du président Polk, elle aboutit, en 1848, au traité de Guadaloupe-Hidalgo, qui, non-seulement terminait la question du Texas, mais cédait encore aux Etats-Unis, contre la somme de quinze millions de dollars, tout le territoire des Montagnes-Rocheuses et du bassin du Pacifique, comprenant aujourd'hui la Californie, l'Utah, le Nevada et le Nouveau-Mexique. Un amendement d'un député de la Pensylvanie, M. Wilmott, tendant

à interdire l'esclavage dans ces territoires fut rejeté. Dans le même temps, le président Polk avait un peu endormi le Nord par des négociations armées contre le Canada, au sujet du Territoire de l'Orégon, négociations qu'il mena aussi à bonne fin. En somme, sous la présidence de Polk, les Etats-Unis s'étaient augmentés d'un territoire de près d'un million de milles carrés, c'est-à-dire près de quatre fois la grandeur de la France ou de l'Allemagne, régions où se trouvaient d'excellentes côtes, de grands cours d'eau, des terrains fertiles et des richesses minérales de toute espèce, encore inconnues.

Cette prospérité de la politique nationale, dont l'honneur revenait surtout au Sud, ne fit pourtant pas ses affaires aux élections présidentielles de 1848 autant qu'il s'y attendait. Un grand parti du *sol-libre* s'était formé dans le Nord sur la base de l'amendement Wilmot, et, quoique son candidat, l'ex-président van Buren, échouât au scrutin, ce parti commençait à compter par ses suffrages. Le général Taylor, nommé président en 1848, ne se montra point disposé, quoique Virginien et propriétaire d'esclaves, à servir de créature à la politique spéciale du Sud. Malheureusement il mourut en 1850, et son successeur, Fillmore de New-York, ne lui ressembla guère en énergie et en indépendance.

Les terres aurifères de la Californie venaient d'être découvertes et y avaient attiré des flots d'émigrants. La Californie demanda, en 1849, à être reçue comme Etat libre. Le Sud, fier de ses récents triomphes, s'y opposa de la manière la plus violente ; en plein Congrès il menaça de nouveau de la guerre civile par l'organe d'un de ses plus éloquents hommes d'Etat, M. Calhoun. En 1850 une Convention sécessionniste fut convoquée à Nashville, et des propositions de séparation furent sérieusement soumises au Congrès. Un nouveau compromis, proposé par Henry Clay, l'auteur de celui de 1820, vint encore une fois ajourner les difficultés et rétablir momentanément la paix.

Après de longs pourparlers, les bases suivantes, réglant pour le moment toutes les questions pendantes, furent enfin adoptées : La Californie sera admise comme Etat libre. Rien ne sera prescrit, quant à l'esclavage, pour le reste des pro-

vinces acquises du Mexique. L'Utah et le Nouveau-Mexique seront organisés en Territoires, en laissant toute liberté aux habitants sur la question de l'esclavage. La traite sera abolie dans le district fédéral de Colombie, mais l'esclavage ne pourra l'être qu'avec l'autorisation des habitants du district, et moyennant pleine indemnité aux propriétaires. Le Congrès n'a pas le droit de supprimer le commerce intérieur des esclaves ou de l'interdire d'Etat à Etat. Une loi plus sévère sera élaborée sur les esclaves fugitifs.

Le président Fillmore, qui venait d'entrer en fonctions, procura l'exécution de ce fatal compromis. Il s'y voua avec l'intention sincère, sans doute, de préserver la paix et l'Union, mais en jetant le Nord aux pieds du Sud. C'est alors que la loi draconienne dont nous avons parlé, sur les esclaves fugitifs, fut élaborée et pratiquée trop souvent avec une sévérité passionnée. En même temps, le gouvernement fédéral fermait les yeux sur des délits qui pouvaient avoir bien plus de gravité. Des flibustiers du Sud menaçaient ouvertement Cuba d'annexion; ils étaient appuyés par de hauts fonctionnaires, et même une prétendue conférence se tint solennellement à Ostende, en Belgique, entre les ambassadeurs américains à Londres, à Paris et à Madrid, pour recommander publiquement l'acquisition de Cuba avec ou sans le concours de l'Espagne. Il fallait bien trouver de nouveaux moyens de lutter contre la concurrence anti-esclavagiste qu'avait suscitée la découverte des régions minières du Pacifique, en même temps que flatter, par ces idées de conquête, l'amour-propre national. Sous cette impulsion, les élections de 1852 et de 1856 donnèrent encore la victoire aux démocrates. Pierce, puis Buchanan, l'auteur du manifeste d'Ostende, arrivèrent au pouvoir. Mais leurs adversaires, whigs d'abord et *freesoilers*, puis républicains, grandissaient d'une manière évidente. En 1852, leur candidat, Hale, n'obtint que 157 mille voix; en 1856, le candidat républicain, Frémont, en obtenait 1 million 340 mille.

Le Sud venait, il est vrai, de franchir toutes les bornes de l'équité confédérale, sans qu'il parût être au bout de sa course. Non-seulement un nouveau Territoire avec esclaves,

celui d'Arizona, venait d'être organisé dans le Sud de la province du Mexique ; mais deux autres, le Kansas et le Nebraska, situés au nord de la limite du compromis du Missouri, étaient en voie d'organisation. D'après l'acte de 1820, il ne devait pas être un instant question d'y introduire l'esclavage. Mais cet acte était ancien et oublié, car trente ans sont un siècle aux Etats-Unis, où la vie est si remplie. Le Kansas, séparé du Missouri seulement par la rivière de ce nom, se peuplait essentiellement de Missouriens. Pourquoi les empêcher d'utiliser leurs esclaves au-delà du fleuve? Aussi, en 1854, un bill est proposé au Congrès pour l'organisation des deux nouveaux Territoires sur d'autres bases que celles du Compromis de 1820 ; la question de savoir si l'esclavage y serait introduit ou pas serait démocratiquement laissée aux habitants ; ce fut même un député de l'Illinois, M. Douglas, avide de popularité et désireux de capter les suffrages du Sud, qui fit cette proposition et qui assura son triomphe. Toutefois, les gens du Nord, quoique stupéfaits d'un tel oubli des conventions les plus solennelles, ne se tinrent pas pour battus. Ils organisèrent aussi l'émigration des leurs dans le Kansas, luttèrent avec persistance contre l'invasion des Missouriens, opposèrent, dans l'occasion, la force à la force, et après une période d'agitations et de violences qui épuisa successivement les forces de cinq gouverneurs, ils arrivèrent enfin à obtenir la majorité. Le Kansas élabora une constitution proscrivant l'esclavage, avec laquelle il demanda son entrée dans la Confédération.

Grande fut la colère du Sud, qui menaça de nouveau d'une prise d'armes, et qui parvint à soulever des incidents pour faire ajourner l'admission du nouvel Etat. Il ne fut admis qu'en janvier 1861, c'est-à-dire après la sécession.

Les troubles du Kansas, où les esclavagistes avaient affiché le mépris le plus ouvert pour la légalité, avaient impressionné vivement tous les gens raisonnables de l'Union. Mais le Sud et ses partisans n'en étaient devenus que plus cassants. La loi sur les fugitifs servait de contrepoids à leurs déceptions. Son exécution redoubla de rigueur, et une décision de la Cour suprême des Etats-Unis, dans un cas devenu

célèbre, mit littéralement le feu aux poudres. Un esclave missourien, Dred Scott, avait été transporté par son maître, le chirurgien militaire Emerson, dans divers forts de l'Illinois et du Minnesota. Là, le maître avait acheté une femme à son esclave. Après quelques années, Emerson rentra au Missouri et vendit Dred Scott, avec sa femme et deux enfants. Celui-ci, menacé de se voir séparé de sa famille, apprend par hasard qu'ayant habité un Etat libre, il avait droit à la liberté; il se pourvoit devant une Cour de l'Etat du Missouri, qui lui accorde sa demande. Mais la Cour supérieure de l'Etat casse ce jugement. La question vient alors devant la Cour de circuit des Etats-Unis, qui prononce l'esclavage du plaignant et de sa famille. Dred Scott s'adresse enfin à la dernière instance, la Cour supérieure des Etats-Unis, qui, après avoir examiné la question pendant plus d'une année, rendit le jugement qui souleva tant de tempêtes. Au lieu de se borner à prononcer sur le cas spécial, le juge suprême Taney voulut saisir l'occasion de faire de la jurisprudence pour l'instruction des Cours de circuit et d'Etats, et pour donner la saine interprétation de la loi de 1850 et de ses dispositions obscures. La logique le mena loin dans cette tâche. Il en arriva à déclarer, entr'autres :

1° Que sous la Constitution des Etats-Unis, un nègre descendant d'esclave ne pouvait pas devenir citoyen, par conséquent plaignant devant une Cour fédérale ;

2° Que l'esclave était non une personne civile, mais une propriété que le maître avait le droit de transporter, comme toute autre propriété, dans toute l'étendue des Etats-Unis, sans qu'elle pût être altérée ;

3° Que le compromis du Missouri, qui avait en son temps interdit l'esclavage au-delà du 36' 30' degré de latitude nord, était inconstitutionnel.

Le président Buchanan sanctionna cette jurisprudence réactionnaire par son Message au Congrès, et s'empressa d'y conformer sa conduite dans les affaires alors pendantes du Kansas.

Ainsi, après que l'esclavage avait réussi à se conquérir d'immenses territoires, la Cour suprême venait l'élever au

rang d'institution nationale, qui devait être respectée dans toute l'Union. Non-seulement les rues de Boston, de Chicago et d'autres villes du Nord furent les témoins de scènes inhumaines de nègres, libres depuis longtemps, rappelés violemment en esclavage, mais, dans les nouveaux Territoires, des veto du président, fondés sur la décision de la Cour suprême, annulèrent la décision de rappel du compromis du Missouri, qui donnait aux habitants le droit de s'opposer à l'introduction de l'esclavage dans le Territoire.

Le Nord, poussé à bout et habitué à la légalité, convint tacitement de prononcer sur tout cela en instance suprême par les élections présidentielles de 1860.

A son tour, le Sud n'était pas sans motif sérieux de plaintes. La loi sur les esclaves fugitifs, quelque inhumaine qu'elle fût, était la loi ; elle aurait dû être suivie. Au contraire, elle était de plus en plus éludée ; à cela les applications sévères qui en étaient faites ci et là ajoutaient plus de bruit qu'elles ne réparaient de dommage, et ne pouvaient servir de compensation. Puis, dans le Kansas, les Missouriens avaient éprouvé de réelles et dures déceptions ; les premiers colons, qui s'y étaient tranquillement établis avec leurs esclaves dans un but de spéculation, avaient vu leurs affaires dépérir, ils avaient dû émanciper leurs nègres ou rentrer en deçà du fleuve. Les restrictions et les menaces contre l'extension de l'esclavage dépréciaient les noirs comme article de commerce, et portaient une atteinte grave au crédit du Sud. Enfin, un incident déplorable vint aggraver tous ces griefs. Un vaillant quaker, qui s'était signalé comme chef de bandes dans les troubles du Kansas et y avait perdu plusieurs fils en combattant les esclavagistes, John Brown, se mit en tête de fomenter une insurrection esclavagiste. Un beau matin d'octobre 1859, avec quelques fidèles, il envahit l'arsenal fédéral de Harpers-Ferry, sur le Haut-Potomac, et appelle les nègres à la liberté. A la place de ceux-ci arrivent des troupes de l'Union et des milices virginiennes, qui eurent bientôt raison de cette équipée. Brown, percé de plusieurs balles, fut porté devant un tribunal et à la potence, où son courage ne se démentit pas un seul instant. Le Sud, effrayé, mit un grand

nombre de milices sur pied, et crut ou affecta de croire à une vaste conjuration armée contre lui ; il faut convenir que les manifestations de sympathie de plusieurs villes du Nord en faveur de Brown n'eurent pas précisément pour but de lui prouver le contraire.

Tous ces faits amenèrent le Sud à se dire enfin sérieusement que si, même sous le gouvernement de son choix, l'existence de ce qu'il considérait comme ses droits et ses intérêts les plus précieux ne lui était rien moins qu'assurée, il ne pouvait être question de vivre sous le gouvernement de ses adversaires ; que si ceux-ci devaient l'emporter aux prochaines élections, il fallait profiter du reste de la présidence de M. Buchanan pour se préparer à la séparation et à la lutte à outrance. C'est ce qui eut lieu, et ce qui, par l'élection de M. Lincoln, amena la guerre de la sécession.

Quoi qu'il soit impossible, à notre avis, de nier que les événements liés aux débats sur l'esclavage, et que nous venons de retracer, soient de ceux qui suffisent à constituer l'histoire d'un pays, nous ne pouvons cependant méconnaître que d'autres motifs de divergence, s'aggravant de plus en plus, existaient aussi entre le Nord et le Sud, et donnaient à ce dernier, sinon le droit de se mettre en rébellion, au moins le droit de se plaindre hautement.

Les mêmes circonstances climatériques et géographiques qui avaient contribué à la prospérité de l'esclavage dans le Sud et à sa diminution dans le Nord, avaient aussi engendré une différence notable d'activité sociale, de moyens de richesse, et par conséquent d'intérêts matériels entre les deux régions.

Tandis que le Nord est surtout commerçant et fabricant, le second est essentiellement agricole. Celui-ci s'enrichit en fournissant ses produits, son coton entr'autres à l'Europe, qui en a besoin ; celui-là se charge des transports. Les Etats du Sud sont en outre un excellent marché pour les manufactures du Nord, qui font ce qu'elles peuvent pour l'améliorer encore et pour en éloigner toute concurrence étrangère. De là un système de tarifs, dont le Sud, comme consommateur, se prétend la principale victime.

En 1832, les tarifs ayant été augmentés, la Caroline-du-Sud prétendit s'opposer par la force à la loi nouvelle ; elle rendit une ordonnance dite de nullification et prit des mesures de défense. Mais l'énergique président d'alors, le général Jackson, la fit rentrer promptement dans l'ordre. Quelque temps après, une tentative pour abaisser les tarifs, à laquelle on procéda malhabilement, amena une crise industrielle qui ne cessa en 1842 que par le retour à la protection. Depuis lors celle-ci s'est encore accrue, et elle tend aujourd'hui à fausser grandement les institutions de ce libre pays.

Quelque regrettable que soit un système économique fondé sur de telles bases, et quelque justes plaintes qu'on élève contre lui, dans le Nord comme dans le Sud, mais dans le Sud surtout, il est certain que ce grief seul n'eût pas entraîné à une guerre, et qu'il ne fut, dans le grand débat entre le Sud et le Nord, qu'une circonstance aggravante aux yeux du premier. Le système protecteur a autant d'adversaires en principe, dans le Nord et dans l'Ouest, que dans les Etats purement esclavagistes ; mais ils s'y sont provisoirement ralliés comme à un moyen commode de trouver de l'argent, qu'il aurait fallu se procurer d'autre façon et plus difficilement peut-être. D'ailleurs, c'était le Sud lui-même qui avait le plus poussé à l'inauguration des tarifs, en 1816, après la guerre contre les Anglais, et il n'en était revenu qu'en voyant qu'ils servaient mieux le Nord que lui-même. C'était, de la part du Sud, une manière de manifester son mécontentement à l'endroit de ses confédérés, qui le lui rendaient en mettant une obstination aussi affectée à défendre les douanes que le Sud à les attaquer.

En fait, dans tout le débat des tarifs, on joua beaucoup sur les mots. Il était assez singulier au Sud, arrivé à n'avoir qu'un seul article d'industrie et de commerce, le nègre, et pour lequel il invoquait à grands cris toutes les foudres protectrices de la Confédération, protester contre des droits protecteurs sur de minimes articles. C'est encore à la faveur d'une équivoque semblable qu'on essaya d'accréditer en Europe, pour déprécier la cause du Nord, l'opinion que, dans

la guerre de sécession, il n'y avait en jeu que des intérêts de tarifs et point du tout de question d'esclavage. Sans doute ce n'était qu'une affaire de taxes pour les gens qui de l'esclavage ne faisaient qu'une affaire de choses et non de personnes, et qui, à l'exemple de ce député du Sud, M. Yancey, se scandalisaient que le gouvernement fédéral refusât aux planteurs du Sud l'importation des nègres d'Afrique, tandis qu'il accordait aux gens du Nord celle des mulets de Malte !

III

Préparatifs de guerre.

Les événements esquissés au chapitre précédent avaient fait gagner de jour en jour plus de terrain au parti républicain. Dans une grande assemblée politique qu'il tint à Chicago un programme fut élaboré et M. Lincoln, de l'Illinois, fut désigné comme candidat à la présidence. Ce programme, sagement conçu, proposait de mettre un frein à l'extension illégale et arbitraire de l'esclavage, tout en tenant compte des droits acquis, et en réprouvant les procédés révolutionnaires à la Brown. Cette manière ferme et modérée d'envisager la question rallia toutes les nuances d'opinions anti-esclavagistes du Nord, et il devint bientôt évident que le candidat choisi à Chicago aurait les faveurs du scrutin.

Le Sud, devant cette perspective, ne démentit point le caractère énergique et hautain que nous lui avons vu précédemment et que nous lui retrouverons constamment pendant toute la crise. Il aurait facilement pu, avec un peu de l'adresse qu'il avait déployée précédemment, dérouter une fois encore le jeu de ses adversaires et s'entendre avec le parti démocratique du Nord qui lui tendait les bras. Cela lui eût été d'autant plus facile qu'un candidat unioniste, M. Bell, surgit au Nord en concurrence de M. Lincoln. Mais le Sud n'y tint pas; il voulait tout ou rien. Il proposa un candidat exclusivement à lui, M. Breckinridge du Kentucky; tandis que les démocrates du Nord et les modérés du Sud se réunissaient sur M. Douglas.

Le scrutin du 6 novembre 1860 trancha la question en faveur de M. Lincoln par 1,857,610 voix, contre 2,213,929 don-

nées à ses deux adversaires, à savoir 1,365,976 à M. Douglas et 847,953 à M. Breckinridge. De son côté M. Bell obtint 590,631 voix. Ainsi les deux candidats du Nord avaient en somme deux cent mille voix environ de plus que ceux du Sud. En outre la moitié au moins des voix de M. Douglas n'entendait pas suivre aux menaces de séparation. Néanmoins cette défaite du Sud ne l'abattit pas; elle fut au contraire le signal de la tempête. Lors des précédentes crises il avait si souvent proféré des menaces de guerre civile restées sans effet qu'au premier abord on ne prit pas plus au sérieux ses clameurs de la crise présente. Mais cette fois c'était plus grave. Des milliers d'orateurs populaires avaient, dans les clubs électoraux du Sud, hautement déclaré que s'ils consentaient à se soumettre à M. Douglas ou à M. Bell, jamais le Sud ne reconnaîtrait l'abolitionniste Lincoln pour l'élu de la nation. C'est en effet ce qui eut lieu contre tous les principes de légalité pratiqués jusqu'à ce jour.

La Caroline du Sud, foyer du parti esclavagiste, se mit en avant la première.

Déjà avant l'élection le gouverneur avait convoqué la législature en session extraordinaire à Charleston, afin de pouvoir, dans le cas de la nomination de M. Lincoln, prendre immédiatement les mesures nécessaires à la sauvegarde des droits de l'Etat. A peine le triomphe de M. Lincoln fut-il annoncé par le télégraphe que la législature décida la réunion d'une Convention nationale pour le 17 décembre, qui aurait à se prononcer sur la séparation de la Caroline-du-Sud d'avec la Confédération, en d'autres termes sur une *sécession*.

En même temps, la plupart des fonctionnaires fédéraux de l'Etat ou dans l'Etat, aux Douanes, aux Postes, aux Arsenaux, etc., résignèrent leurs fonctions ou se déclarèrent indépendants. Les sénateurs virginiens à Washington quittèrent leur siége.

La Georgie, le Mississipi, la Louisiane, l'Alabama, la Floride suivirent bientôt après l'exemple de Charleston. Le Mississipi écrivit officiellement et chaleureusement à tous les Etats à esclaves pour les inviter à se préparer à la résistance,

et la question de sécession, son droit, ses avantages, ses inconvénients devinrent le sujet de toutes les discussions. Les modérés du Sud, qui tenaient pour l'Union quand même, furent bientôt terrorisés par les ardents. Au Texas, en Virginie l'opposition à la sécession fut un moment assez vive. Un des plus grands orateurs de l'Amérique, M. Al. Stephens, plaida chaudement une politique de patience(1), mais sans grands résultats en finale. Les discours ne suffisaient plus à arrêter le mouvement. L'émotion gagnait de plus en plus tout le Sud ; des corps de volontaires se formaient, et les moindres incidents réveillaient les colères qui tendaient à s'assoupir ou en allumaient de nouvelles. Le Nord au contraire, confiant dans sa victoire, attendait calmement le retour des vaincus du scrutin à des sentiments plus raisonnables, et l'entrée en fonctions du nouvel élu.

Mais quatre mois devaient encore s'écouler sous l'administration de l'ancien président, M. Buchanan, dont les sentiments étaient en entier pour le Sud, et qui prétendait que les factions du Nord étaient la cause de tout le mal. On comprend que ce n'est pas d'un tel gouvernement que pouvait venir le remède efficace. Aussi quelques-uns de ses membres, les uns par complicité patente, d'autres par faiblesse, laissèrent pendant ces quatre mois grandir à leur aise et s'organiser les efforts de la sécession.

La trahison formelle s'en mêla même ; le ministre de la guerre, général Floyd, propriétaire d'esclaves de Virginie, et plus tard divisionnaire dans l'armée confédérée, s'empressa entr'autres de disposer du reste de son pouvoir pour prendre adroitement une foule de mesures militaires favorables à la cause dont il était l'un des ardents champions. Par ses soins les arsenaux du Nord furent dégarnis au profit de ceux du Sud ; la petite armée des réguliers (2) fut envoyée presque en entier au Texas ; les forts du Sud furent laissés inoccupés malgré les avis réitérés du général en chef Scott ; la

(1) Voir aux pièces justificatives les discours de M. Stephens à Macon et à Richmond.

(2) En tout 17,000 hommes ; gendarmerie des frontières de l'Ouest, plutôt qu'armée proprement dite.

marine fut éparpillée à tous les coins des mers. Les fonds du trésor s'en allèrent en bon métal au Sud et en mauvais papiers au Nord. Quand le nouveau pouvoir entrerait en fonctions il ne trouverait ni soldats, ni marins, ni matériel, ni finances sous la main. En un mot, les premiers pas de la rébellion furent assurés par la protection du gouvernement lui-même, qui avait juré le maintien de la Constitution. Les populations du Nord, à qui ce coupable jeu n'échappait cependant pas, donnèrent un bel exemple de leur amour habituel de la légalité en respectant, dans de telles circonstances, un gouvernement déjà frappé par le scrutin et trahissant aussi perfidement son mandat.

Dans le commencement du mois de décembre le Congrès se réunit. Il entendit un Message fort bien pensé du président Buchanan, mais dépourvu de conclusions à la hauteur des circonstances. Il ne s'agissait de rien moins que de donner de nouvelles garanties rassurantes au Sud, par trois amendements à la Constitution garantissant mieux l'esclavage. Le Congrès n'arriva pas à assurer le règne de la loi, et tous les essais de compromis de quelques hommes modérés et conciliateurs échouèrent complétement.

Jusqu'ici la lutte s'était passée surtout en grandes phrases. Mais le 20 décembre marqua l'ouverture d'une période plus critique. Ce jour-là la Convention de la Caroline-du-Sud vota à l'unanimité une ordonnance solennelle de sécession (1) et des mesures militaires ; dès lors dans tous les Etats du Sud les armements furent poussés avec une vigueur affectée.

A la fin de décembre, le maintien de la paix paraissait à peu près impossible, quoiqu'il semblât que de part et d'autre on cherchât encore à s'intimider par des menaces bruyantes plutôt qu'à précipiter des hostilités réelles. D'innombrables meetings furent tenus sur toute la surface du pays, où l'on s'efforçait de prouver, dans le Sud, le bon droit de la sécession, et dans le Nord sa monstrueuse illégalité.

Les Etats intermédiaires, ou *borders,* la Virginie, le Tenessee, puis aussi des portions du Maryland, du Kentucky, du Mis-

(1) Voir aux pièces justificatives le texte de ce document caractéristique quant aux causes de la guerre, ainsi que l'ordonnance de sécession de l'Alabama.

souri trouvaient assez généralement que la Caroline-du-Sud allait un peu trop vite en besogne, et, tout en se déclarant plus ou moins sympathiques à sa cause, ils estimaient qu'il n'y avait pas encore lieu de déchirer la Constitution fédérale. Il fallait, disaient-ils, mettre la légalité de son côté, voir à l'œuvre le nouveau gouvernement, le laisser attenter le premier à la Constitution pour réaliser son fameux programme de Chicago sur la question de l'esclavage, avant de sortir des voies du droit strict.

Mais, comme il arrive ordinairement quand les passions sont déchaînées, ces voix de la saine raison, qui étaient en même temps celles de la meilleure politique, ne furent pas entendues, et quelques incidents suffirent à mettre le feu aux poudres.

Le port de Charleston est couvert entr'autres par deux forts fédéraux, le fort *Moultrie* sur une presqu'île du côté nord de la ville, et le fort *Sumter* sur une île au milieu de la passe. Une petite garnison fédérale, sous le major Anderson, tenait le fort Moultrie, et tandis que les sécessionnistes de la Caroline-du-Sud élevaient la prétention que cette garnison ne fût renforcée en aucune manière, le major Anderson, ne s'inspirant que de ses devoirs militaires, désempara le fort Moultrie et, le 26 décembre 1860, se transporta avec tout son monde au fort Sumter, qui lui fournissait une position moins menacée.

Une grande colère éclata à Charleston et dans le Sud contre cet acte appelé provocateur; le Nord retentit au contraire d'applaudissements pour le « brave et loyal » Anderson.

En représailles, le gouvernement de la Caroline-du-Nord prit possession des forts Macon, de Willmington et de l'arsenal de Fayetteville, qu'on avait eu soin de laisser sans défenseurs unionistes. La Caroline-du-Sud, la Georgie, l'Alabama, et la Louisiane et bientôt la Floride firent de même contre les forts et arsenaux fédéraux de leur ressort. A ce moment-là, le 29 décembre 1860, le général Floyd dut enfin quitter le pouvoir devant les reproches des républicains, et il ne le fit pas sans avoir poussé la hardiesse jusqu'à rendre le faible

président Buchanan responsable de la guerre civile qui allait éclater, s'il ne rappelait pas immédiatement la garnison du fort Sumter. La garnison ne fut pas rappelée, mais on n'osa pas ravitailler Anderson après une première tentative échouée par l'opposition des milices de Charleston.

Dans le même mois de janvier 1861, le Mississipi, la Floride, l'Alabama, la Georgie, la Louisiane votèrent leur sécession. Le Texas les imita quelques semaines plus tard, non sans une vive opposition de son fondateur, le gouverneur Houston. La Virginie, prudemment restée au second plan, convoqua à son tour une Convention pour s'occuper du même objet. Le Missouri, l'Arkansas, le Tenessee, la Caroline-du-Nord suivirent l'exemple de la Virginie, et se préparèrent à prononcer leur vote à la première occasion favorable. En revanche, et comme on s'y attendait, le Kentucky et le Maryland se manifestèrent en majorité pour l'Union; le Delaware lui était depuis longtemps acquis.

Tandis que la Caroline-du-Sud, représentant les ardents du parti esclavagiste, avait convoqué ses nouveaux confédérés en congrès à Montgoméry, dans l'Alabama, pour le 4 février, et déjà signifié sa souveraineté à Washington par des délégués, la Virginie, plus modérée, s'était prononcée pour une conférence de paix, qui s'ouvrirait le même jour à Washington. A cette dernière tentative de bon accord s'étaient ralliés les Etats qui marchaient ordinairement avec la Virginie.

Le 14 janvier, la Convention de la Caroline-du-Sud avait décrété que toute tentative pour renforcer la garnison du fort Sumter serait considérée comme un acte de guerre, et des batteries destinées à battre en brèche les fortifications fédérales s'élevèrent en effet de tous côtés. Le gouvernement de M. Buchanan, qui d'ailleurs n'avait plus que quelques semaines à vivre, recula devant cette menace.

Le 4 février 1861, les Etats déjà déclarés en sécession ouvrirent leur Congrès de délégués à Montgoméry, qui vota, quatre jours après, une Constitution fédérale provisoire pour les Etats séparatistes; cette Constitution rendue permanente

en mars, était à peu près analogue à celle de l'Union. L'esclavage y était mieux protégé ; la séparation des pouvoirs un peu moins tranchée ; la durée des fonctions présidentielles plus longue, six ans au lieu de quatre. Le droit de sécession réservé. Les premiers Etats confédérés étaient d'abord au nombre de six, à savoir : Caroline-du-Sud, Georgie, Floride, Alabama, Louisiane, Mississipi, et furent tout de suite rejoints par le Texas. Ils espéraient se voir bientôt accrus de la Virginie, de la Caroline-du-Nord, de l'Arkansas, du Tenessee, et, suivant l'énergie avec laquelle on procéderait, ils comptaient encore sur l'adhésion des autres Etats à esclaves, le Missouri, le Kentucky, le Maryland, le Delaware et le district de Colombie, où le parti démocratique avait de nombreux membres.

Le 18 février, M. Jefferson Davis, général et ministre de la guerre fédéral sous Pierce, et M. Stephens, l'éloquent orateur, furent inaugurés comme président et vice-président de la Confédération nouvelle [1]. La Commission de la paix siégeait au même moment à Washington; deux ou trois compromis furent élaborés tant par elle que par le Grand comité du Congrès ; mais aucun d'eux n'aboutit à l'entente voulue. D'ultérieures conférences provoquées les unes par quelques Etats du Nord, d'autres par des délégués du Congrès de Montgoméry, n'eurent pas plus de résultat.

Pendant ce temps, M. Lincoln avait quitté son modeste domicile de l'Illinois, recueilli de nombreuses ovations sur toute sa route dans le Nord, déjoué adroitement un complot contre sa personne à Baltimore, et était arrivé à Washington, où son gouvernement fut inauguré le 4 mars 1861 [2].

Un de ses premiers soins, les soucis ordinaires d'installations passés, fut de prendre les mesures militaires pour parer

(1) M. Jefferson Davis organisa son ministère comme suit: secrétaire d'Etat, M. Toombs, de Georgie; finances, M. Memminger, de la Caroline-du-Sud; guerre, M. Walker, de l'Alabama; marine, M. Mallory, de la Floride; justice, M. Benjamin, de la Louisiane; direction générale des postes, M. Ulett, du Mississipi.

(2) M. Lincoln composa son ministère comme suit: secrétaire d'Etat, M. Seward, de New-York; finances, M. Chase, de l'Ohio; guerre, M. Cameron, de la Pensylvanie; marine, M. Welles, du Connecticut; justice et police, M. Bates, du Missouri; intérieur, M. Smith, de l'Indiana; directeur général des postes, M. Montgomery-Blair, du Maryland.

à la faiblesse ou à la trahison de l'administration précédente. Donnant suite aux avis antérieurs et inécoutés du général Scott, il fit occuper plusieurs forts, remonter les arsenaux, rassembler quelques troupes et des navires. Le 8 avril, il notifia à la Caroline-du-Sud que des ravitaillements seraient envoyés au fort Sumter, par la force s'il le fallait. Huit bâtiments venaient de partir en effet de New-York à cette intention, portant environ 1300 hommes et une quarantaine de canons.

On pensait encore généralement dans le Nord que, devant cet acte de fermeté, le Sud plierait. On se trompait.

IV.

Premières hostilités.

Le commandant des milices de Charleston, général Beauregard, reçut de Montgoméry, le 11, l'ordre par le télégraphe d'exiger l'évacuation du fort Sumter, et s'il ne l'obtenait pas de le bombarder. Le général Beauregard somma aussitôt le major Anderson. Celui-ci refusa, en ajoutant qu'il attendrait le premier coup de canon, mais que dans quelques jours il n'aurait plus de vivres. Beauregard télégraphia cette réponse au ministre de la guerre confédéré, qui répliqua qu'on ne tenait pas à bombarder inutilement le fort, et qu'on ne le bombarderait pas si le major Anderson voulait fixer le temps de l'évacuation, et, jusque-là, ne pas faire usage de ses canons. Une nouvelle sommation dans ce sens fut envoyée dans la nuit du 11 au 12 avril au commandant fédéral, qui de nouveau la rejeta.

A 4 heures du matin, le 12, les canons du fort Moultrie ouvrirent le feu, qui tonna bientôt de quatre côtés différents contre le fort Sumter avec un total de 42 pièces. Le major Anderson qui, avec un matériel considérable, n'avait que 86 hommes et très peu de munitions pour le desservir, riposta vigoureusement, mais dut enfin capituler. On s'empressa de lui faire un pont d'or; le 14 avril au matin il évacua le fort avec armes et bagage, et s'embarqua pour New-York. Tous les honneurs furent rendus au drapeau. La guerre était décidément ouverte, et de la façon la plus courtoise.

A la nouvelle du fait d'armes de Charleston l'agitation fut à son comble dans l'Amérique entière. Un cri de jubilation

sembla s'échapper à la fois de toutes les poitrines du Sud, auquel répondit un formidable frémissement de rage dans le Nord. La lutte était inévitable. Pour quelque temps les discussions n'allaient avoir d'autre but que de déterminer le côté vers lequel tomberaient les Etats intermédiaires qui ne s'étaient pas encore prononcés catégoriquement.

Le 15 avril déjà le télégraphe portait dans toute l'Union une proclamation du président Lincoln appelant sous les armes 75,000 hommes de milices comme renfort de haute police contre les sept Etats confédérés et pour maintenir la propriété fédérale. La proclamation sommait les sécessionnistes de rentrer dans la légalité sous le délai de vingt jours et invoquait l'appui de tous les citoyens loyaux aux fins de renforcer les autorités régulières et d'assurer l'intégrité de la nation. Le Congrès fut convoqué en session extraordinaire pour le 4 juillet, afin d'aviser aux mesures à prendre dans l'intérêt de la sécurité publique.

Une circulaire du secrétaire de la guerre aux gouverneurs accompagnait la proclamation du président ; elle fournissait les indications de détail nécessaires à l'exécution de cette première levée et fixait le nombre des régiments et le contingent de chaque Etat comme suit :

Maine,	1	régiment.	Rhode-Island,	1	régiment.
New-Hamspshire,	1	»	Connecticut,	1	»
Vermont,	1	»	New-York,	17	»
Massachussets,	4	»	New-Jersey,	4	»
Pensylvanie,	16	»	Missouri,	4	»
Delaware,	1	»	Illinois,	6	»
Maryland,	4	»	Indiana,	6	»
Virginie,	3	»	Ohio,	13	»
Caroline du N.	2	»	Michigan,	1	»
Tenessee,	2	»	Wisconsin,	1	»
Kentucky,	4	»	Jowa,	1	»
Arkansas,	1	»	Minnesota,	1	»

Les 94 régiments auraient 780 hommes chacun, ce qui, avec le contingent du district de Colombie, ferait les 75 mille hommes demandés.

Comme le disait la proclamation, ces troupes étaient de la

milice, et l'appel en était basé sur la loi du 28 février 1795, qui autorise l'autorité centrale à la requérir pour maintenir l'ordre à l'intérieur ou repousser les dangers du dehors. Aux termes de la loi chaque Américain est milicien dès l'âge de 18 ans à 45 ans, et peut être astreint à un service de trois mois durant. La Confédération fournit l'armement, le matériel et la solde en campagne; l'Etat l'équipement. L'effectif total devait être, en 1860, d'environ trois millions d'hommes, dont deux millions pour les Etats du Nord.

Malheureusement cette armée n'existait pas même sur le papier. Peu d'Etats se donnaient la peine de tenir des contrôles réguliers. Cinq ou six seulement avaient des hommes armés et enregistrés. Quelques grandes villes toutefois, New-York, Philadelphie, Boston, Albany et d'autres localités moins importantes, possédaient des régiments de fort belle tournure, mais ayant plutôt en vue l'amusement de leurs membres qu'un service militaire sérieux. En revanche presque partout les états-majors de la milice qui aurait dû exister se trouvaient au grand complet. Les capitaines, les colonels, les généraux même étaient moins rares que les soldats.

Ce n'était donc pas chose facile, pour la plupart des Etats, que de répondre à l'appel, quoique relativement minime, du président et particulièrement à la demande du secrétaire de la guerre de faire promptement savoir le moment où les contingents arriveraient à leur place de rassemblement.

Toutefois l'élan des populations suppléa au défaut de prévoyance, cas ordinaire des républiques. L'appel du président Lincoln souleva de vrais ouragans de patriotisme. Les partis, les coteries, les individualités hostiles se réconcilièrent dans une effusion commune en faveur du maintien de l'Union à tout prix. Partout les législatures des Etats, les conseils municipaux, les sociétés particulières furent convoquées en sessions extraordinaires, et les journaux furent envahis de proclamations, de résolutions, d'ordres du jour, d'appels d'hommes et de fonds quadruplant le nombre de leurs pages.

New-York, la cité impériale, la ville aux douze cent mille habitants qui, par l'intermédiaire du parti démocratique,

avait presque toujours donné l'appoint de majorité aux esclavagistes, New-York devint méconnaissable. En quelques heures tous les régiments de la milice furent complétés, et l'on dut en former un grand nombre de nouveaux pour satisfaire aux demandes des citoyens. Chaque quartier, chaque club, chaque société voulut fournir son régiment. Les étrangers, Allemands, Irlandais, Français, Italiens, Suisses, Hongrois, rivalisaient avec les Américains natifs. Pendant quelques jours la population entière était sur la place publique, tous, hommes, femmes, enfants, décorés aux couleurs nationales. Les voitures, les chevaux, les bateaux, les fenêtres étaient également enguirlandés en l'honneur de l'Union. Une assemblée populaire de plus de 150 mille assistants fut tenue, le 20 avril, dans Union-Square, autour de la statue équestre de Washington, et cinq tribunes retentirent, pendant six ou sept heures, de discours chaudement applaudis. Une résolution commune y fut adoptée en faveur du maintien et de la défense de la Constitution, de l'autorité du gouvernement contre l'anarchie. Des subsides, montant en quelques jours à un million de dollars, furent recueillis en faveur des miliciens qui partiraient et de leurs familles; la plupart des maisons de commerce, des banquiers, des hôtels, des restaurateurs et diverses associations décidèrent de maintenir leur traitement à tous leurs employés ou membres pendant la durée du service.

Les offrandes en nature, souliers, bas, chemises, jaquettes, couvertures de laine, etc., abondèrent aussi; les banques même s'enflammèrent, et tout Wall-Street offrit son concours sans aucune commission, en apparence au moins. La Chambre de commerce, disposant d'un immense crédit, se déclara prête à tous les sacrifices pour seconder le gouvernement et étouffer la rébellion, et elle fit prendre immédiatement pour neuf millions de dollars du dernier emprunt fédéral. La ville vota un million de dollars pour frais d'équipement, et la législature de l'Etat trois millions. Celle-ci autorisa en outre le gouverneur à prendre au service, en sus des milices réorganisées, trente mille hommes pour deux ans, et à les mettre à la disposition du gouvernement fédéral.

En Pensylvanie, il n'en fut pas autrement.

Philadelphie, la ville de l'amour fraternel et des quakers systématiquement hostiles au service militaire, se distingua par son zèle énergique. Elle agit tout à fait dans le style de New-York, qui est, du reste, celui de tous les centres d'Amérique assez populeux pour que la vie publique y ait quelque importance. Les assemblées, les adresses et les démonstrations aboutirent aussi à des souscriptions dépassant un million de dollars, et à la formation, en une dizaine de jours, de 26 régiments de milices pensylvaniennes. Déjà avant la proclamation du président, et dès le bombardement du fort Sumter, la législature de l'Etat n'avait point cru devoir se reposer sur le gouvernement central du soin des intérêts généraux de la nation, car, en Amérique, ces intérêts appartiennent à tout le monde; elle avait voté 500 mille dollars pour préparatifs militaires. Trois millions de dollars y furent ajoutés, sans un mot de discussion, pour faire face aux besoins de la levée du 15 avril.

Boston, bien digne de ses sages et vaillants fondateurs, fit mieux encore. A la dépêche télégraphique du secrétaire de la guerre, le vigilant gouverneur du Massachussets, M. Andrew, répondit par le télégraphe aussi : « Le contingent du Massassuchets est prêt ; comment l'envoyer ? — « Par chemin de fer, et quatre régiments, si possible, au lieu de deux », telle fut la réplique. Le lendemain, 16 avril, un régiment, le 6me, partait de Boston pour New-York ; le 17, un autre, le 4e ; le 18, le 8e ; le 19, un bataillon de chasseurs ; le 20, le 5e régiment avec une batterie attelée de six pièces. Ce fut le Massachussets qui eut l'honneur, avec deux régiments pensylvaniens, de former l'avant-garde des troupes destinées à combattre les confédérés. La législature du Massachussets vota aussi trois millions de dollars ; Boston 100 mille et les autres villes de l'Etat à proportion. Les familles des miliciens reçurent un subside de 5 à 6 dollars par mois.

L'Ohio, Etat important qui avait à fournir 13 régiments, se distingua par les mêmes sentiments et le même zèle. La milice fut promptement formée en 25 régiments actifs, et 35 de réserve, tous à 1,000 hommes chacun. La législature vota

trois millions de dollars pour mesures militaires. La ville de Cincinnati vota aussi 200 mille dollars et organisa une surveillance du fleuve, ainsi qu'une garde nationale de 10 mille hommes.

L'Illinois, autre grand Etat de l'Ouest, eut aussi son contingent et au-delà prêt en deux à trois jours. Chicago seulement en eût fourni plus encore. La législature vota 3 millions et demi de dollars.

Les autres Etats de l'Ouest, Indiana, Michigan, Wisconsin, Jowa, Kansas, ainsi que les Etats de la Nouvelle-Angleterre, répondirent également avec empressement à l'appel de Washington. New-Jersey et Delaware, qu'on croyait douteux, dissipèrent tous les soupçons. Le petit Etat de New-Jersey vota deux millions de dollars; la ville de Newark 100 mille, et 6 régiments au lieu de 4 furent prêts en peu de jours. Le gouvernement du Delaware refusa, comme Etat à esclaves, le régiment qui lui était demandé; mais la population en organisa un d'elle-même.

En somme, l'appel de M. Lincoln avait rencontré dans tout le Nord l'écho le plus sympathique et le plus vif, et s'il avait eu pour but de provoquer des démonstrations bruyantes plutôt que de créer des forces militaires réelles, il avait pleinement réussi. Assurément, un nombre de troupes dix fois plus grand eût été obtenu facilement. Il eût été plus sage de commencer immédiatement par là si l'on n'avait en vue qu'un effet moral. Si, au contraire, on voulait agir efficacement, il eût été plus sage encore de se procurer, sans tant de proclamations, les 75 mille hommes dont on avait besoin, et de les diriger, aussi sans tambour ni trompette, vers ces forts fédéraux que le président déclarait naïvement vouloir se borner à maintenir ou à reprendre.

Toutefois et avec les mœurs américaines, le bruit pouvait aussi avoir quelque bon résultat. Le Sud s'effraierait peut-être; il viendrait à composition. On attendit donc avec impatience ce qu'il allait dire de l'*énergie* déployée par le Nord.

Le Sud en somme partit d'un grand éclat de rire, et il faut bien avouer que, résolu comme il l'était et connaissant ses

ressources, il ne pouvait guère accueillir autrement des menaces de le soumettre qui se résumaient en une petite levée de 75 mille miliciens yankees, pour trois mois seulement. Rien que dans les six premiers Etats sécessionnistes, les hommes prêts au combat dépassaient de beaucoup ce chiffre. A les organiser pour être mobilisés, le gouvernement de M. Davis ne mit pas de retard. Il convoqua le Congrès confédéré en session extraordinaire pour le 29 avril, et annonça la distribution de lettres de marque aux corsaires. Le Congrès de Montgoméry approuva un bill formant une première armée de campagne de 32 mille hommes, à savoir cinq mille hommes de chaque Etat, sauf de la Floride qui n'en fournirait que deux mille. D'autres armées seraient organisées au fur et à mesure des besoins. Pour le moment il n'y avait qu'à penser aux côtes, vu la situation encore neutre des Etats intermédiaires, servant de barrière entre les deux camps.

Cette situation ne pouvait guère se changer qu'au profit du Sud.

En effet, la Virginie proclama sa sécession le 17 avril, sous ratification de la votation du peuple, le 23 mai; et sans plus tarder, le gouverneur Letcher prit possession de tous les établissements fédéraux, y compris la fonderie de canons de Richmond. Des troupes furent aussi dirigées sur l'arsenal et la fabrique d'armes de la Confédération à Harpers-Ferry, et d'autres sur le chantier et l'arsenal maritime de Norfolk, où plusieurs bâtiments étaient en construction et en réparation.

La Caroline-du-Nord et l'Arkansas suivirent l'exemple de la Virginie, et non-seulement refusèrent les contingents demandés par le président Lincoln, mais armèrent pour se joindre au Sud. Ce dernier, qui s'était déjà mis en possession de l'arsenal de Little-Rock, s'empara du fort Smith.

Le Tenessee fut plus tiraillé. Le gouverneur refusa de fournir le contingent fédéral et fit conclure un traité particulier avec le Congrès sécessionniste, moyennant quelques restrictions et sous réserve d'une sanction du peuple, au 8 juin. Deux millions de dollars furent votés pour préparer la mise sur pied de 55 mille hommes qui iraient, annonçait-on, renforcer le

Sud. Ces mesures ne laissèrent pas de provoquer une forte opposition unioniste, à la tête de laquelle se signalait entr'autres le sénateur Johnson ; mais les meneurs sudistes comptaient sur le voisinage des confédérés pour triompher de tous les embarras.

Le Kentucky présenta à peu près le même tableau. Les autorités, le gouverneur Magoffin à leur tête, voulaient tourner vers le Sud ; elles refusèrent le contingent fédéral. Mais le peuple le fournit de son chef, et ce contingent, composé d'adroits tireurs à la carabine, fut vivement apprécié un peu plus tard. Quelques compagnies égrenées allèrent de leur côté rejoindre les confédérés.

Le Missouri se partagea aussi en autorités sécessionnistes et en populations unionistes. Parmi ces dernières comptaient entr'autres, pour une bonne part, les nombreux Allemands de St-Louis, de Hermann et d'autres localités de l'Etat. Tandis que le gouverneur Jackson télégraphiait au secrétaire de la guerre qu'il ne pouvait être donné suite à sa réquisition de troupes, vu qu'elle était inconstitutionnelle, révolutionnaire, inhumaine et diabolique, le chef des républicains, M. Blair, télégraphiait à Washington que les 4 régiments demandés du Missouri, et plus encore s'il le fallait, seraient fournis par les citoyens loyaux de l'Etat. Le commandant du département, général Harney, assisté du capitaine Lyon, fut chargé d'organiser ces volontaires. A cette organisation le gouverneur en opposa une autre, sous le commandement du général Price, et les deux partis restèrent ainsi en observation armée. En somme, cette neutralité transitoire penchait plutôt vers les esclavagistes, vu la connivence des principales autorités, et le poids qu'elles pouvaient jeter dans la balance.

A toutes ces circonstances encourageantes pour le Sud s'en joignait encore une autre qui donnait beaucoup de souci au gouvernement fédéral et à ses amis. Tandis que le siége de la sécession était bien à couvert derrière les Etats borders et formait un noyau compact, l'Union du Nord, dont les membres étaient épars du Kansas au Maine sur une circonférence d'un millier de lieues coupée en plusieurs points de régions hostiles, avait sa capitale en pleine contrée ennemie. La population du

district de Colombie et de Washington n'était rien moins que sûre. De l'autre côté du Potomac les Virginiens, sans sortir de chez eux, pouvaient canonner la capitale ; enfin elle était séparée des centres du Nord par le Maryland, par la ville de Baltimore entr'autres, où l'opinion publique, terrorisée par de hardis et passionnés tribuns, se prononçait de plus en plus en faveur de la sécession. On se flattait, dans le Sud, de s'emparer facilement de Washington, par l'appui du Maryland, qui en même temps intercepterait les secours venant de New-York. Le secrétaire de la guerre confédéré avait même publiquement annoncé l'événement dans un meeting tenu à Montgoméry en l'honneur du bombardement du fort Sumter.

Le fait est que les premiers jours qui suivirent la proclamation fédérale du 15 avril furent critiques pour le gouvernement de Washington.

A Baltimore, que traverse le chemin de fer de Philadelphie à Washington, une conjuration s'était formée pour empêcher le passage des troupes fédérales, et elle avait mieux pris ses mesures que celle contre le passage, en février, du président Lincoln. Le maire de la ville, M. Brown, et le gouverneur de l'Etat, M. Hicks, trompant les espérances que l'Union avait cru pouvoir fonder sur eux, se montrèrent d'une extrême complaisance à l'endroit des conjurés. Le 18 avril les premières troupes fédérales, 500 hommes de la Pensylvanie, furent assaillis d'une grêle de pierres dans leurs wagons ; mais le train passa outre. Le lendemain le 6e régiment du Massachussets fut traité plus rudement encore. Les wagons attelés de chevaux, pour le transbordement dès la gare du Nord à celle de Washington à travers les rues de la ville, furent arrêtés, criblés de pierres et de coups de revolvers. Les soldats durent descendre de voiture et se frayer leur chemin à la bayonnette. Il y eut une dizaine de morts et une vingtaine de blessés dans cette échauffourée.

Comme il importait moins, pour le moment, aux autorités fédérales de mettre à la raison la populace soudoyée de Baltimore que d'avoir promptement des troupes sûres dans la capitale, le secrétaire de la guerre fit changer l'itinéraire des convois de troupes ultérieurs. On les détourna par le Havre-

de-Grâce et Anapolis ; d'autres furent amenés en bateau par la baie de Chesapeake à Anapolis et à Washington. Cette apparence de faiblesse enhardit les émeutiers de Baltimore, qui se mirent ouvertement en état de révolte. Ils organisèrent à leur façon la défense de la voie ferrée, brisèrent les rails, rompirent les ponts et les fils télégraphiques, construisirent des barricades et firent régner la terreur pendant quelques jours dans la capitale du Maryland. Mais ce régime fut de courte durée. Le 25 avril déjà la ville de Washington était solidement occupée par une douzaine de mille hommes, et à l'abri d'une surprise. D'autre part les régiments du Nord étaient partout en marche ; puis la Virginie qui devait coopérer au coup de main ne bougeait pas. La réaction se fit toute seule à Baltimore, où le commerce souffrait de la rupture du transit habituel. Les sécessionnistes se décidèrent à passer en Virginie, pendant qu'ils le pouvaient encore, et au commencement de mai la tranquillité était rétablie. La législature, réunie à ce moment à Frederick-City, hésita beaucoup sur le parti définitif à prendre. Elle fit des tentatives nouvelles de conciliation ; elle émit divers vœux en faveur du Sud, mais en finale elle déclara que la sécession du Maryland était matériellement impossible, et elle accorda ses quatre régiments fédéraux de volontaires « pour défendre la propriété des Etats-Unis dans le Maryland et le district de Colombie. » Comme on ne lui en demandait pas davantage, ces incidents en restèrent là ; les communications ordinaires furent réouvertes ; le fort Mac Henry solidement occupé, et le Maryland put dès lors être considéré comme acquis de fait au Nord.

Dans ces entrefaites les milices avaient continué d'affluer, à Washington, et le général Scott commençait à y disposer d'une véritable armée. Le président Lincoln avait, le 3 mai, fait un nouvel appel de troupes. L'armée régulière serait augmentée de 8 régiments d'infanterie, 1 de cavalerie, 1 d'artillerie. En outre 42 mille hommes, non plus de milices, mais de volontaires engagés pour trois ans, seraient pris à la solde fédérale. La répartition de cette seconde levée, basée en général sur les indications et les offres mêmes des Etats, fut la suivante :

New-York,	11	régiments.	Missouri,	4	régiments.
Pensylvanie,	10	»	Michigan,	3	»
Ohio,	9	»	New-Jersey,	3	»
Illinois,	6	»	Kentucky,	2	»
Massachussets,	5	»	Wisconsin,	2	»
Indiana,	4	»	Jowa,	2	»
Virginie,	2	»	Rhode-Island	1	»
Maine,	1	»	Minnesota,	1	»
Maryland,	1	»	Delaware,	1	»
Connecticut,	1	»	Kansas,	1	»
New-Hamsphire,	1	»	Nebraska,	1	»
Vermont,	1	»			

En tout 75 régiments (1).

Tout en s'occupant des forces de terre, le gouvernement fédéral ne négligeait pas la mer et les côtes. Il avait riposté, le 19 avril, à l'annonce des corsaires du Sud, par une déclaration de blocus des côtes des Etats séparatistes; le 3 mai il appela en service 18 mille marins, et prit d'actives mesures pour former une flotte respectable.

Le besoin en était grand. A son entrée en fonction le président Lincoln n'avait trouvé qu'une dizaine de bâtiments disponibles. Le Congrès avait bien voté, sous M. Buchanan déjà, la construction de sept canonnières; mais l'exécution allait lentement. A cette disette de ressources maritimes, la journée du 20 avril vint ajouter une aggravation sensible et marquer un véritable désastre. Le commodore fédéral qui commandait à Norfolk n'ayant pas pu ou voulu prendre la mer à temps, et apprenant l'approche des troupes virginiennes dont nous avons parlé plus haut, dut se résigner à détruire sa flottille et ses chantiers. Il brûla l'arsenal et coula onze navires, parmi lesquels plusieurs frégates de grand prix. La perte totale fut évaluée à environ 14 millions de dollars. Les séparatistes parvinrent à sauver quelques bâtiments, un entr'autres qui joua un rôle important plus tard.

En attendant que le matériel perdu pût être remplacé, le gouvernement loua un grand nombre de steamers de commerce pour servir de transport ou au blocus déclaré.

(1) Les régiments sont numérotés par Etats. On dit le 7e New-York; le 4e Ohio.

Vers le milieu de mai 1861 la campagne s'ouvrit décidément par l'offensive des fédéraux sur plusieurs points à la fois.

Avant d'esquisser les principaux faits de cette première période de la guerre, il nous faut dire quelques mots plus détaillés de la force comparative des parties en présence, de leur organisation militaire et de leurs objectifs.

V

Première campagne. Etat respectif des parties. Bataille de Bull-Run.

La situation fort indécise de la plupart des Etats borders au commencement de mai rendait difficile le calcul exact à ce moment des forces. Toutefois, en mettant hors de compte le Missouri, le Kentucky, le Tenessee et partie du Maryland, on peut dire que les Etats du Nord comptaient une population d'environ dix-huit millions d'habitants, et ceux du Sud huit millions dont près de trois millions d'esclaves.

La richesse du pays, qu'il serait illusoire de vouloir établir en chiffres précis, était proportionnellement plus grande dans le Nord que dans le Sud, et celui-là avait surtout plus de ressources industrielles et d'usines de toute espèce précieuses pour la guerre.

La marine du Nord avait une prépondérance très marquée. Elle se composait d'une trentaine de navires de guerre, ou armés en guerre; tandis que le Sud ne comptait pas plus de huit bâtiments, dont seulement deux de force à se mettre en ligne. En outre le Nord avait de nombreux chantiers en activité, et sa flotte s'augmentait chaque mois d'un ou deux pavillons.

Il serait difficile de dire au juste quel était l'état comparatif des forces des deux belligérants au commencement de mai. Si le Nord avait plus de monde à disposition, le Sud en avait davantage sur pied ou tout prêt à l'être. Les troupes fédérales mobilisées se composaient d'environ 4,000 réguliers, dont plus de la moitié étaient de nouvelles recrues; de 70 à 80,000 hommes de milices, et de quelques régiments de volontaires en formation, dont le chiffre s'augmentait de

jour en jour. Il restait en outre dans les États un grand nombre de régiments de milices qui s'organisaient. En somme, on évaluait l'effectif sur pied et en campagne à environ cent-trente mille hommes. Nous verrons tout-à-l'heure comment ils étaient distribués.

Le Sud, après l'adhésion de la Virginie, de la Caroline-du-Nord et de l'Arkansas et au moment où il se vit menacé par l'offensive des fédéraux, avait sur pied environ 200,000 hommes, dont bon nombre, il est vrai, dans les clubs seulement.

Ce n'est pas ici la place de parler en détail de l'organisation de ces troupes qui était encore très imparfaite, dans l'un et l'autre camp. La cavalerie et l'artillerie manquaient presque totalement, dans le Nord surtout. Des deux côtés l'infanterie était formée au système anglais; le régiment était de dix compagnies sur deux rangs, manœuvré en un seul corps ou en deux bataillons, ou disloqué par compagnie (1). Les règlements d'organisation et d'administration tiennent aussi des règlements anglais, tandis que ceux de manœuvre dérivent des règlements français. De 2 à 5 régiments formaient une brigade; deux ou trois ou quatre brigades une division. A part les réguliers et quelques corps allemands, les troupes fédérales étaient fort peu instruites et peu militaires; beaucoup d'officiers improvisés l'étaient moins encore. Il n'y était pas question d'états-majors; on en ignorait la chose et le mot. Les officiers sortis de l'académie de West-Point eurent des avancements prodigieux, et s'ils connaissaient bien certains détails du métier et faisaient en général d'excellents ingénieurs, en revanche ils n'avaient, à quelques exceptions près, pas plus de notions de la grande guerre et du maniement des masses que les officiers-*politiciens,* dont ils aimaient à se moquer. Sous tous ces rapports le Sud était encore fort inférieur. C'est à peine si l'on pouvait donner le nom de soldat à ses bandes désordonnées; quelques bons officiers de l'armée régulière y étaient devenus généraux, mais ils étaient entourés, comme au Nord, de tribuns et d'ingénieurs à titre d'aides de camp plutôt que d'officiers d'état-major.

Mais si le Nord était généralement mieux organisé et mieux

(1) Les nouveaux régiments d'infanterie régulière étaient à trois bataillons.

équipé que le Sud, il n'était pas aussi bien armé. Par les trahisons de l'ancien ministre de la guerre Floyd et par la capture des arsenaux de Harper's Ferry, de Bâton-Rouge, de Little-Rock, de Mount-Vernon, d'Augusta, de Richmond et d'autres encore, le Sud avait pu à son gré se munir d'armes, dont le Nord se voyait dépouillé. Celui-ci dut parer aux premiers besoins en achetant ci et là des fusils et des canons de toute espèce et de tout calibre, dont un grand nombre se trouvèrent très mauvais. Cela changea grandement plus tard.

Quant au tempérament de la troupe, il était meilleur et bien plus militaire dans les régiments confédérés que sous les drapeaux fédéraux. Il est vrai que le Sud se battait pour défendre ses foyers et sa propriété, tandis que ses adversaires luttaient pour une cause moins palpable; ils partaient avec beaucoup d'entrain, sans doute, mais se refroidissaient bientôt. D'ailleurs les planteurs du Sud, par leur genre de vie, avaient plus d'aptitude militaire que les marchands et les industriels du Nord. Malgré cela et en somme, les deux armées belligérantes étaient au début assez semblables entr'elles, par leurs qualités comme par leurs défauts, surtout par ces derniers.

Jusqu'à ce moment l'initiative, aiguisée par la passion, était partie des confédérés. Malgré les conseils réitérés du général Scott, sous le gouvernement de M. Buchanan, comme pendant les premières semaines de celui de M. Lincoln, la Confédération s'était laissé enlever un grand nombre de forts qu'elle aurait pu, avec un peu de prévoyance et d'adresse, se conserver facilement, et qui coûtèrent cher à reprendre plus tard. Tels étaient entr'autres, en dehors de ceux déjà connus de Charleston, les forts *Macon, Johnson, Caswell,* aussi dans la Caroline-du-Nord; les forts *Pulaski,* près Savannah; *Morgan,* près Mobile; *Jackson, St-Philipp, Picke, Macomb,* près la Nouvelle-Orléans, *Barrancas, Mac Rae,* près Pensacola; *Harper's Ferry, Norfolk.*

Heureusement le général Scott avait obtenu de faire occuper solidement quelques points importants, la forteresse Monroe, à l'extrémité de la presqu'île d'Yorktown, indispensable pour agir de ce côté contre Richmond; le fort Washington, sur le Bas-Potomac; l'arsenal de St-Louis; le fort Mac-Henry, à Baltimore,

nécessaire à la sécurité de la ligne de communication de Washington avec le Nord, et quelques autres encore moins notables.

L'objectif des confédérés était simple et tout naturellement indiqué. S'ils sortaient de la défensive, ce ne pouvait être que Washington, où ils se relieraient avec le Maryland, le Delaware et les démocrates du Nord. Aussi l'on fit à Washington quelques ouvrages de campagne et l'on y mit en défense un ou deux bâtiments.

L'objectif des fédéraux était plus complexe. Ce pouvait être Richmond, la capitale de la Virginie, la plus importante cité du Sud, appelée à devenir aussi la capitale de la Confédération séparatiste.

Mais il fallait encore maintenir le Missouri, le Kentucky et le Tenessee dans leur situation douteuse, et, si possible, les faire pencher du côté du Nord.

Dans le même principe il fallait encourager la sécession qui se manifestait dans la sécession, c'est-à-dire soutenir la Virginie occidentale et le Tenessée oriental, qui demandaient à se former en Etats à part, fidèles à l'Union.

En vue de ce triple but, le général Scott répartit l'ensemble de ses forces en six corps, à savoir un à Washington et environs, le long du Potomac, sous les généraux Mac Dowell et Patterson ; un à Fort-Monroe, sous le général Butler ; un à Baltimore et dans le Maryland, le long du chemin de fer, sous le général Banks ; un dans la Virginie occidentale sous le général Mac Clellan ; un vers le Kentucky, sous Prentiss; un dans le Missouri, sous le général Harney.

L'idée du général Scott était, assure-t-on, d'enserrer le Sud par une dizaine d'armées qui pénétreraient de tous côtés et simultanément jusqu'au cœur de la Confédération. Et quant à la Virginie spécialement, il voulait faire converger quatre colonnes à la fois sur Richmond, où elles se réuniraient pour frapper un coup décisif. Une colonne marcherait de front par Manassas; une autre plus à droite par la vallée de la Shenandoah ; plus à droite encore le corps de la Virginie occidentale déboucherait, à travers les Alleghanis, au nord de Richmond; enfin le général Butler s'avancerait de la forteresse Monroe par la presqu'île d'Yorktown.

Comme on voit, ce plan était fondamentalement vicieux. Il ne lui manquait qu'une chose, il est vrai, mais une chose essentielle. C'était l'assurance que l'ennemi, ignorant l'avantage d'une position centrale, attendrait tranquillement à Richmond la jonction de ces quatre corps séparés les uns des autres par une dizaine de journées de marche et par de nombreux obstacles naturels.

Quoiqu'il en soit, suivons ce plan dans son exécution. Les préliminaires étaient d'abord de s'assurer un facile débouché de Washington en Virginie à travers le Potomac. A cet effet l'armée principale de Washington, composée d'une quinzaine de mille hommes, franchit le fleuve, dans la nuit du 23 au 24 mai, sur trois colonnes, une au centre par le long-pont, une à droite par le pont de Georgetown, une à gauche par eau sur Alexandrie. Cette ville et ses environs furent occupés, ainsi que les hauteurs d'Arlington, en face de Washington, et un grand camp retranché, servant aussi de tête de ponts, fut aussitôt commencé. En trois jours les principaux ouvrages, auxquels il fut travaillé avec beaucoup d'énergie, étaient assez avancés pour pouvoir être armés, et les fédéraux avaient pris solidement pied sur terrain ennemi. Il n'y eut presque pas de résistance. Les avant-postes sécessionnistes s'étaient repliés à temps, un détachement de cavalerie seulement fut surpris, comptant une trentaine d'hommes. Néanmoins le 1er régiment de New-York (zouaves), y perdit son jeune colonel, M. Ellsworth, tué par le propriétaire d'un hôtel, du toit duquel on venait d'abattre le drapeau confédéré pour le remplacer par le drapeau de l'Union. Une fois établies dans ce camp, les troupes fédérales furent exercées à la manœuvre chaque jour, en même temps qu'employées à des reconnaissances, qui amenèrent deux ou trois escarmouches. Au fur et à mesure que de nouveaux régiments arrivaient du Nord, ils étaient répartis dans le camp retranché pour leur instruction autant que pour la garde du terrain; si les besoins du campement l'exigeaient, quelques ouvrages nouveaux s'ajoutaient aux anciens.

Laissons un moment le gros de l'armée à son excellente école militaire d'Alexandrie, où elle resta environ deux mois

sans incidents marquants, pour voir ce qui se passait aux autres colonnes de la Virginie.

A gauche sous la forteresse de Monroe, un camp se formait par le même procédé qu'en avant de Washington. Cette forteresse, solide heptagone bastionné, d'un armement régulier de 370 bouches à feu et de 2500 hommes de garnison, formait une base d'autant plus solide qu'elle est située dans une île à l'extrémité de la presqu'île ; elle n'est reliée à celle-ci que par une digue et un pont sous le canon des ouvrages. Elle commande tous les environs de la baie de Hampton, et possède une assez bonne rade. Cette importante place, clef des cours d'eau du York et du James, ainsi que de la presqu'île d'Yorktown, et qui joua un rôle si grand pendant toute la guerre, avait été conservée aux fédéraux par l'énergie de son commandant, le colonel Demmick, secondée de la prévoyance du général Scott. Au moment de la rupture ouverte le colonel Demmick n'avait que 400 hommes de garnison ; mais il redoubla de vigilance. Un camp confédéré qui s'était formé en face de lui, à Hampton, n'osa rien tenter de sérieux, et même le colonel Demmick délogea ses postes de la digue, afin de s'assurer un débouché dans la presqu'île, et la possession d'une précieuse fontaine.

Le 20 avril, la garnison fut renforcée d'un premier régiment de milices, du Massachussets, suivi bientôt de plusieurs autres. Le général Butler arriva aussi lui-même et installa au fort le siége de son « Département militaire de Virginie et Caroline-du-Nord. » Son corps devait se monter peu à peu jusqu'à douze régiments qui seraient répartis en 4 brigades. Mais longtemps avant d'avoir atteint ce chiffre les inconvénients de l'emplacement resserré de la Forteresse-Monroe se firent ressentir. Soit pour gagner des points de terrain importants, soit pour faciliter l'approvisionnement, surtout en fourrage, en bois, en eau, un camp fut établi vers Hampton, à environ trois milles de Monroe ; un autre un peu plus haut sur la rivière James, à New-Port-News. Leur établissement ne coûta que quelques escarmouches. Chacun de ces camps, comprit d'abord 2 à 3 mille hommes, renforcés sans cesse par les nouveaux arrivants. Ils envoyèrent des reconnais-

sances en remontant la presqu'île, qui bientôt rencontrèrent l'ennemi solidement posté vers Big-Bethel. Les confédérés n'avaient pas négligé les abords de Richmond de ce côté-là, et quoique la défense en fût pour le moment laissée aux seuls Virginiens, ils étaient en mesure, vu les facilités de communication par le moyen des deux grandes rivières et du chemin de fer, de faire bonne garde sur cette zone. Un corps d'un millier d'hommes tenait Williamsburg, non loin du James. Un autre plus considérable, soit 3 à 4 mille hommes, occupait Yorktown sur la rivière de ce nom; quelques anciens ouvrages, datant de la guerre de l'Indépendance, y avaient été utilisés et réparés. D'autres se construisaient encore, soit en avant de la place, soit de l'autre côté de la rivière à Gloucester. Un barrage de retranchements fut commencé entre les deux rivières partant d'Yorktown et aboutissant sur le James à Warwick'Creek. Vu le terrain resserré, très boisé et marécageux de cette portion de la presqu'île un tel barrage pouvait être aussi efficace que facilement construit. De cette zône comme base les confédérés étendaient leurs avant-postes dans la direction de Monroe jusqu'à Bethel et Hampton. De l'autre côté du York-River, des postes détachés de Gloucester s'avançaient sur la baie de Chesapeake. De l'autre côté du James, des garnisons confédérées occupaient Norfolk, Portsmouth et les environs, et étaient en relation directe avec Richmond par le chemin de fer de Pétersbourg. Partout où les troupes confédérées s'établissaient, elles se hâtaient d'y élever des ouvrages. Remuer beaucoup de terre fut une particularité des plus prononcées de cette guerre, particularité qui, tout en étant commune aux deux armées, fut surtout le propre de celle du Sud. Nous verrons plus tard, que c'est en majeure partie à l'enseignement militaire de West-Point qu'il faut faire remonter l'abus de la pelle et de la pioche qui caractérisa tant d'opérations et en fit échouer un si grand nombre.

La manie de la fortification était encore accrue, dans le Sud, de la facilité d'y procéder. On avait sous la main des travailleurs tout trouvés dans les esclaves nègres. Il répugnait aux confédérés d'en faire des soldats; c'eût été trop

les relever. Mais comme ils avaient des bras solides, et qu'après tout la guerre se faisait pour eux, il était juste qu'ils y participassent. En qualité de domestiques militaires, de conducteurs, de muletiers, les noirs ne convenaient pas complètement; ils n'étaient pas sûrs. On en fit donc des manœuvres, surtout des hommes de corvée, et on les employa de la sorte sur une grande échelle. Répartis en ateliers sous la surveillance de quelques soldats blancs, ils construisirent sur tous les points des fortifications nombreuses. Ce furent entr'autres des escouades de noirs retirés par force de Monroe, de Hampton et des environs, qui élevèrent en fort peu de temps les grands ouvrages d'Yorktown, ceux de Gloucester, de Big-Bethel. Mais cette besogne pouvait n'être pas sans danger, et soit par cette raison soit par d'autres, bon nombre de noirs prirent la clé des champs. Quelques-uns, les plus hardis, se glissèrent isolément aux camps des fédéraux, et quand ils virent qu'on ne les en chassait pas, ils revinrent bientôt avec leurs femmes, leurs enfants et de nombreux camarades. Leurs maîtres aussi arrivèrent bientôt après eux, réclamant leur propriété au nom de la loi et en protestant tous de leurs sentiments unionistes. Mais le général Butler, après avoir consulté le gouvernement de Washington et reçu de lui des pleins-pouvoirs, refusa de livrer de force aucun noir. Ceux-ci, sous cette juste protection, devinrent de plus en plus nombreux. Pour les soutenir, on leur abandonna quelques vieilles tentes, du bois pour se bâtir des huttes; on leur construisit même une grande baraque, à la fois hôpital, caserne et hospice pour les enfants abandonnés, vrai château féodal autour duquel se groupèrent peu à peu d'autres cabanes; et ainsi se formèrent sous les murs de Fort-Monroe deux ou trois villages qui seront sans doute cités plus tard comme les berceaux révérés d'une époque nouvelle dans l'histoire de la civilisation.

Autour des quartiers-généraux des autres corps, à Alexandrie, à Arlington et ailleurs, les choses se passèrent comme à Fort-Monroe; il s'y improvisa aussi des villages nègres, qui furent plus ou moins soutenus par l'administration militaire suivant les sentiments et les opinions des principaux officiers

supérieurs en activité. On les aida des miettes des magasins d'abord et de quelques minimes secours, puis on en vint, par suite du développement de la guerre qui commandait toujours moins de ménagements à l'endroit des préjugés esclavagistes, à soutenir ouvertement les nègres ; on leur distribua la ration militaire, une solde même et on les employa aux charrois, aux écuries, sur les chantiers, aux corvées de diverses natures, en attendant qu'arrivât le jour où l'on oserait en faire des soldats. Les femmes de leur côté, étaient occupées aux lessives, aux cuisines, aux hôpitaux, et les uns et les autres rendirent dans ces humbles conditions de bons services. Ceux qui connaissaient bien les localités furent souvent requis comme guides ou envoyés en avant comme espions et batteurs d'estrades, et leurs renseignements, quoique se ressentant parfois d'une imagination un peu surexcitée, furent souvent d'une haute utilité.

Par quelques-uns de ces fugitifs noirs, le général Butler venait d'apprendre que l'ennemi, replié de Hampton, s'était établi derrière des retranchements à Little-Bethel et plus en arrière, près de l'église de Big-Bethel. On savait qu'il avait-là du canon et deux redoutes avec des abattis ; mais les données sur sa force réelle étaient très-contradictoires ; elles variaient entre 500 et 5000 hommes, et entre 4 et 30 canons.

Dans les premiers jours de juin le général Butler résolut de faire attaquer ce poste. Le 9 juin, de grand matin, les troupes se mirent en marche à cet effet, sur deux colonnes principales. La première colonne, sortie du camp de Hampton, formait une brigade de deux régiments de New-York, le 3e et le 5e (zouaves Durye) avec une section d'artillerie, sous le commandement du commandant du camp, le général Pierce, général des milices du Massachussets. La seconde colonne, sortie du camp de Newport-News, comprenait le 7e régiment de New-York (Steubengarde, tout allemand), et un régiment combiné du 1er Vermont et du 4e Massachussets, avec une section d'artillerie ; elle était dirigée par le commandant du camp de Newport-News, colonel Phelps, de l'armée régulière.

Malheureusement l'obscurité amena de la confusion dans

la marche. Au point où les colonnes devaient se rencontrer elles se prirent mutuellement pour l'ennemi, et engagèrent une fusillade qui leur coûta une trentaine d'hommes hors de combat, dont cinq morts, avant d'avoir pu reconnaître leur erreur.

Néanmoins le matin vers 10 heures le général Pierce, arrivé devant les ouvrages de Big-Bethel, les fit assaillir de front par son artillerie et par le gros de ses troupes, tandis que le régiment combiné, colonel Washburne, tournait l'ennemi par la droite. Mais l'ennemi était solidement couvert; énergiquement commandé par le colonel Magruder, ancien officier des réguliers, il fit un feu soutenu. Après deux attaques échouées le général Pierce, sans même donner le temps au colonel Washburne de finir son mouvement de flanc, donna l'ordre de la retraite, après avoir eu soin de se faire approuver par son conseil de guerre. Il n'avait perdu qu'une soixantaine d'hommes. Cet incident, qui eut un assez grand retentissement comme une des premières actions de la guerre et dont on parla beaucoup à New-York, accrédita l'opinion que les confédérés étaient en force très supérieure dans ces parages; aussi tout y redevint tranquille pendant quelques semaines. Il était d'ailleurs naturel que les mouvements sur ce point, qui ne pouvaient être que secondaires vu le faible effectif du général Butler, fussent subordonnés à ce qui se passerait ailleurs, surtout devant Washington.

A la droite du champ d'opérations que le général Scott s'était donné se trouvait la vallée de Shenandoah, débouchant à Harpers-Ferry dans celle du Potomac. Séparée de la zone du centre par les Montagnes-Bleues, où se trouvent des passages nombreux et faciles, cette voie ne pouvait pas être négligée. Les sécessionnistes y avaient tenu dès les premiers jours un corps sous le général Johnston, de l'armée régulière, qui fourrageait les campagnes de Virginie et du Maryland et s'approvisionnait abondamment. Tout en se recrutant d'hommes il faisait de fortes réquisitions de chevaux et de voitures. Le général Scott résolut sagement de le supplanter dans cette besogne ou au moins de le tenir en échec. Il fit former contre lui, à Hagerstown, un corps de 4 à 5 mille hommes de la

Pensylvanie, sous le général des milices pensylvaniennes Patterson. Celui-ci, s'augmentant peu à peu, comme dans les autres dépôts, comptait deux divisions vers le milieu de juin. A ce moment, et après beaucoup d'hésitations, il se porta en avant. Une division à droite, de trois brigades sous le général Cadwalader, marcha contre Harpers-Ferry; l'autre, à gauche, sous le général Stone, entretint la liaison avec Washington et prit son quartier-général à Pooleswille, se préparant à y passer le fleuve, très peu large à cet endroit et offrant plusieurs gués commodes.

Le général Johnston, dont l'effectif s'était accru jusqu'à une quinzaine de mille hommes, dut penser à se replier, pour ne pas courir le risque d'être coupé de ses communications. Il avait tiré la quintessence de la contrée en fait de fournitures militaires; il avait constaté que les districts limitrophes du Maryland étaient trop unionistes de sentiment pour qu'une pointe y fût féconde en résultats ; il n'avait donc aucune raison majeure de garder à outrance une position aussi avancée. Il se borna encore à détruire tous les bateaux sur le canal Baltimore-Ohio qu'il put rassembler; il coupa le beau pont du chemin de fer de Harpers-Ferry, enleva de l'arsenal et de la station du chemin de fer les machines utilisables, brûla tout le reste et fit sa retraite sur Winchester. C'était le 14 juin. Le 17 seulement Patterson se mit à ses trousses et franchit le Potomac au gué de Williamsport en amont de Harpers-Ferry. Il s'avança ensuite lentement jusqu'à Martinsburg, mais revint bientôt se mettre à l'abri derrière le fleuve. Ayant reçu de nouveau l'ordre de l'offensive, Patterson se reporta en avant, le 2 juillet, et une de ses brigades, sous le colonel Abercrombie, eut une escarmouche assez vive à Hainesville, près de Martinsburg, avec l'avant-garde de Johnston. Celle-ci perdit une trentaine d'hommes, les fédéraux une quinzaine. Quelques jours après un escadron de cavalerie virginienne prit sa revanche; il surprit un régiment pensylvanien, le 15e, lui tua une vingtaine d'hommes et fit 40 prisonniers. A part cela rien de notable sur ce point; les deux forces ennemies se retranchèrent, à Winchester les confédérés et à Martinsburg les fédéraux, d'où

elles s'observèrent tranquillement en attendant ce qui se passerait ailleurs.

Plus à droite, dans la Virginie occidentale, les opérations avaient eu un tout autre caractère d'activité et d'énergie.

Les habitants de Wheeling et environs avaient décidé, au commencement de mai, de ne pas se soumettre aux autorités virginiennes nouvellement constituées en rébellion contre la Confédération. Après avoir agité dans deux conventions spéciales, le 13 mai et le 11 juin, la question de la création d'un Etat à part, il fut reconnu que ce procédé n'était pas formellement légal, et une ordonnance fut rendue, le 19 juin, pour « la réorganisation du gouvernement de la Virginie. » Un gouverneur fut installé, dans la personne de M. Franck Pierpont, auquel on adjoignit un comité consultatif de cinq membres. La convention se mit en relation avec le gouvernement de Washington au nom de la Virginie; déclara vouloir se charger de toutes les obligations fédérales incombant à l'Etat, en comptant aussi, s'il le fallait, sur l'assistance de la Confédération. Le président Lincoln s'empressa de reconnaître les autorités de Wheeling comme les véritables autorités virginiennes et de leur fournir des armes et des munitions. Les Etats voisins de Pensylvanie et d'Ohio avaient fait de même et s'étaient déclarés prêts à envoyer en outre des régiments de volontaires au secours des Virginiens loyaux.

De leur côté les confédérés n'entendaient pas céder si facilement cette zone. Elle avait pour eux cette importance stratégique d'intercepter le meilleur moyen de communication, par la rivière de l'Ohio et par le chemin de fer Baltimore-Ohio, entre les régions de l'Ouest et Washington. Aussi le général Johnston détacha deux mille hommes de la Shenandoah par Romney pour tenir le susdit chemin de fer, particulièrement à la jonction de Grafton. D'autres troupes confédérées s'établirent à la gauche de celle-ci, au débouché des montagnes, y construisirent quelques retranchements en avant de Bewerley, pour de là s'étendre vers l'Ohio. Le colonel Porterfield commandait toutes ces forces.

L'offensive avait aussi, avons-nous dit, été décidée sur ce point par les fédéraux. Un département militaire spécial de

l'Ohio, de l'Illinois et de l'Indiana, avait été formé en partie à cette intention, et mis sous les ordres du directeur du chemin de fer Ohio-Mississipi, M. Mac-Clellan, nommé à cette occasion major-général. Le titulaire, quoique âgé à peine de 35 ans, était un vétéran, un ancien capitaine du génie et de cavalerie de l'armée régulière, qui s'était distingué à la campagne du Mexique et dans plusieurs expéditions et missions. L'activité qu'il déploya dans l'organisation des milices de l'Ohio répondit bien aux espérances fondées sur sa bonne mine et sur sa réputation, et lui valut le grade de major-général de l'armée régulière, c'est-à-dire le rang le plus élevé après celui du général Scott; son entrée en campagne, pleine d'entrain et de résolution, acheva de lui conquérir tous les suffrages.

Le 27 mai, ses troupes se mirent en mouvement sur deux colonnes principales. Une division à gauche, sous le général Morris, des réguliers, marcha de Wheeling sur Grafton et Romney. Une autre à droite, la division de Rosencranz, aussi régulier, franchit l'Ohio à Marietta et occupa la ville de Parkersburg. La marche avait été précédée de deux proclamations énergiques, aux Virginiens et aux soldats, portant qu'on combattrait à outrance les rebelles et les traîtres en armes, mais que toutes les propriétés, particulièrement les esclaves, seraient religieusement respectés.

Le général Morris, s'avança sans coup férir jusqu'à Grafton; puis jusqu'à Philippi. Là les sécessionnistes du colonel Porterfield avaient un camp d'environ deux mille hommes. Morris le fit attaquer le 3 juin au soir, et le mit totalement en déroute après quelques coups de fusil. Les fuyards laissèrent sur place une quinzaine de morts, une cinquantaine de chevaux, environ 500 fusils, 1200 pistolets, des tentes et des objets d'équipement en grand nombre. Les fédéraux eurent peu de perte ; mais un de leurs plus vaillants officiers, le colonel Kelly, fut grièvement blessé dans la poursuite. Les uns et les autres se rapprochèrent ensuite du chemin de fer ; les fédéraux restèrent autour de Grafton, et les confédérés se retranchèrent à Romney et à Piedmont. Des deux côtés des partis battaient la campagne et eurent quelques escarmouches insignifiantes.

Les confédérés reçurent des renforts amenés par un nouveau commandant, le général Garnett, précédemment major de l'armée régulière. Il s'arrangea, dans les montagnes du Haut-Cheat, une forte position retranchée, pour 5 à 6 mille hommes, avec des avant-postes s'étendant au loin. Dès la fin de juin, Rosecranz, s'avançant de Buckanon, et Morris de Philippi, refoulèrent ces avant-postes jusque sur leur position centrale. Celle-ci, appelée Laurel-Hill, était à environ 6 milles au nord de Bewerley, sur la route de Philippi. Elle était couverte sur sa gauche par une autre position fortifiée, vers la route de Bewerley à Buckanon, à un col appelé Rich-Mountain. Il s'y trouvait environ 1500 hommes sous le colonel Pegram. Les deux positions confédérées étaient distantes de 7 à 8 milles l'une de l'autre. Les 7, 8, 9 et 10 juillet, le général Mc Clellan fit manœuvrer ses diverses brigades de manière à menacer de près les sécessionnistes de front et de flanc. Le 11 après midi, le général Rosencranz, qui avait tourné Rich-Mountain par la droite, s'en empara après deux heures de combat, et les mesures avaient été si bien prises, que les défenseurs y perdirent environ 400 hommes, dont 200 prisonniers et tout leur camp avec 4 canons, tandis que les fédéraux n'eurent qu'une soixantaine d'hommes hors de combat. Mc Clellan fit aussitôt marcher sur Bewerley et lança même un régiment sur Huttonsville, pour s'emparer des passages des montagnes. Le colonel Pegram, coupé de toutes parts, en arrivant à Bewerley se rendit prisonnier, le 13, avec le reste de son monde, soit 600 hommes.

Pendant ce temps, le général Garnett, aussi serré de près, n'avait pu, le 11, secourir son lieutenant. Le 12, il chercha à le rejoindre; il abandonna Laurel-Hill pour se retirer sur Bewerley. Mais là il se heurte aux soldats de Rosencranz. Il fait volte-face pour redescendre la vallée du Cheat par des chemins de montagne jusqu'à la grande route de Clarkesburg à Romney. Mc Clellan le fit aussitôt suivre par Morris. L'avant-garde de celui-ci, habilement dirigée par le capitaine du génie Benham, qui avait fait précédemment le levé topographique de la contrée, talonna sans cesse la colonne du général Garnett, et enfin la joignit, le 13 après midi, au

passage d'un petit affluent du Cheat, le Carrick's-Ford. Là, un vif combat s'engagea, qui se termina par une sévère défaite pour les confédérés. Un peu plus loin, à un autre gué, le général Garnett voulut encore opposer résistance. Il rassembla bravement quelques hommes, qu'il excitait lui-même à l'action; mais à peine celle-ci était-elle commencée, qu'il reçut une balle qui le tua. Sa troupe se débanda, et un grand nombre de fuyards furent recueillis par le général Hill, du corps de Morris, qui avait reçu l'ordre de s'avancer à cet effet de Rowlesburg, où il avait été laissé pour veiller au chemin de fer.

Les combats de Rich-Mountain et de Carrick's-Ford terminèrent cette première campagne de la Virginie occidentale, et acquirent complétement à l'Union toute la portion de l'Etat à l'Ouest des Alleghanis. Johnston, qui s'était d'abord, de son camp de Winchester, apprêté à secourir le général Garnett, et avait déjà envoyé du renfort vers Romney, avait dû y renoncer. Son attention venait d'être appelée du côté opposé. Des événements plus décisifs réclamaient son concours sur l'importante zone en avant de Richmond.

Le Congrès des Etats-Unis s'était, suivant la convocation du président Lincoln, réuni le 4 juillet à Washington. Non-seulement il approuvait toutes les mesures de guerre, mais, dans son élan patriotique, il trouvait que les affaires militaires marchaient trop lentement. « En avant sur Richmond ! » devint bientôt le mot d'ordre politique et le cri de tous les clubs. Il fallait d'ailleurs faire quelque chose avec les miliciens, dont le terme de service allait expirer. Le général Scott, quoique opposé à l'offensive avant d'avoir une armée de régiments de trois ans, dut donner l'ordre de marcher en avant.

L'armée de Mc Dowell, la « grande armée, » comme on l'appelait, comptait à ce moment cinq divisions (1), formant un total d'une cinquantaine de mille hommes. Dans ce nom-

(1) L'armée du général Mc Dowell se composait de 13 brigades, comme suit :
Division *Tyler :* brigades Keyes, Shenk, Sherman et Richardson.
Division *Hunter :* brigades Porter et Burnside.
Division *Heintzelmann :* brigade Franklin, Wilson et Howard.
Division *Miles :* brigades Blenker et Davies.
Division *Runyon :* Deux brigades de réserve.

bre, les réguliers figuraient pour 10 compagnies d'infanterie, 9 de cavalerie et 6 batteries. Il y avait, en outre, une belle brigade, général Blenker, toute d'Allemands, la plupart anciens soldats d'Europe. Le 17 juillet, l'armée sortit du camp retranché sur trois colonnes principales, laissant en réserve, à la garde des ouvrages, la 6me division Runyon. Les quatre divisions se concentrèrent et bivouaquèrent le soir à Vienna et à Fairfax-Court-House. Le lendemain elles continuèrent leur marche sur Centreville, qu'elles atteignirent sans coup férir ; mais un peu plus loin, sur les bords du Bull-Run, les confédérés se trouvaient en position. Le Bull-Run est une petite rivière d'une trentaine de mètres de largeur et de un à deux de profondeur en temps ordinaire, qui se verse dans l'Ocoquan et le bassin du Potomac. Ses bords sont escarpés et boisés ; mais elle offre un grand nombre de points guéables. Les confédérés, sous le général Beauregard, étaient établis en cordon derrière la rivière, sur une distance d'une dizaine de milles, avec des réserves plus en arrière, sur la crête d'un glacis naturel, très-favorable à une bonne défense. Leur effectif était d'une trentaine de mille hommes, répartis en six brigades.

La division fédérale Tyler, chargée de tâter la position ennemie, engagea un duel d'artillerie, le 18 juillet, qui n'amena aucun résultat, sinon de montrer que les confédérés n'entendaient pas évacuer leur camp sans combat. La brigade Bonham, entr'autres, répliqua vivement à la division Tyler, et repoussa plusieurs tentatives de celles-ci, trop molles il est vrai, de franchir le Bull-Run au gué Mitchell.

Ayant concentré, le soir, ses quatre divisions en avant de Centreville, le général Mac Dowell employa la journée suivante à reconnaître le terrain et la situation de l'ennemi. Il fit ensuite ses préparatifs pour une journée décisive, le 21 juillet. Il avait d'abord voulu attaquer la droite de Beauregard, afin de le séparer de sa base de Manassas-Junction et du chemin de fer. Mais cette droite était trop forte par la nature du sol. Il en était de même du front. Mc Dowell se décida donc pour un effort par la gauche ennemie. L'avantage stratégique était moindre ; mais les difficultés tactiques l'é-

taient aussi ; puis c'était de ce côté-là qu'arriverait peut-être du renfort. Le général Patterson, qui, dans le Shenandoah, avait à surveiller Johnson, devait naturellement le suivre sur Manassas, si celui-ci venait s'y joindre à Beauregard.

En conséquence, les dispositions du général Mc Dowell furent les suivantes : Le 21, à deux heures du matin, les troupes seraient sur pied et se mettraient en marche avec des rations pour quatre jours. La division Tyler marcherait en tête, vers Mitchell's-Ford, et occuperait l'ennemi sur son front et sur sa droite ; les divisions Hunter et Heintzelman suivraient d'abord Tyler, puis prendraient à droite pour attaquer et pour tourner le flanc gauche de l'ennemi. La division Miles resterait en réserve entre Centreville et le Bull-Run. Ces dispositions, fort bien entendues, furent malheureusement contrecarrées par une exécution trop lente et par un incident capital, auquel le général Mc Dowell pouvait bien ne pas s'attendre.

Dans la journée du 20, Beauregard avait été rallié par le général Johnston et par une portion de son corps adroitement soustraite à la surveillance de Patterson ; le reste suivait par Manassas-Gap et ne tarderait pas à faire aussi sa jonction avec le gros de l'armée. Les deux généraux confédérés, commandant dès lors en commun, se trouvaient déjà à la tête de 8 brigades, dont 6 (Ewell, Jones, Longstreet, Bonham, Cocke et Evans) échelonnées derrière la rivière, et deux en réserve (Holmes et Early). Ils avaient résolu de prendre l'offensive le 21, lorsqu'ils furent eux-mêmes prévenus par les mouvements de Mc Dowell sus-indiqués. Les fédéraux traversèrent d'abord la rivière sur plusieurs points du centre, et firent tout le bruit voulu un peu plus bas. Mais des hauteurs avoisinant leur quartier-général, et grâce aux nuages de poussière que soulevait la marche des troupes unionistes, les généraux confédérés n'eurent pas de peine à reconnaître que sur leur gauche seulement était le vrai danger. C'est là aussi qu'ils portèrent leur attention.

Le combat fut d'abord engagé mollement, car les troupes fédérales, la plupart encore à jeun, étaient fatiguées par la marche et par un soleil de plomb. Toutefois l'action, après

quelques péripéties, s'anima peu à peu, et les divisions Hunter et Heinzelman gagnèrent sensiblement du terrain sur leurs adversaires. Mais des renforts de l'armée de Johnston arrivaient continuellement à ceux-ci. Ce fut d'abord la brigade Jackson, qui tint comme un mur de pierre et arrêta la retraite; puis la brigade Kirby-Smith qui, bien dirigée dès son entrée en ligne, prit en flanc et à revers la droite de Mc Dowell et fit décidément tourner les chances. La perte des deux batteries fédérales Rickett et Griffin, par un quiproquo qui laissa arriver sur elles un régiment ennemi pris pour un fédéral, trancha finalement le destin de la journée en faveur des sécessionnistes. Une fois la retraite commencée par les fédéraux, elle se changea promptement en déroute. Une foule de chars de bagages et de curieux, qui s'étaient avancés jusque tout près du champ de bataille aux premiers indices de succès, encombraient maintenant tous les chemins de retraite, et servirent de prétexte à un débandement général. Deux ou trois boulets qui vinrent donner fort à propos dans cette cohue, joints à l'apparition de quelques cavaliers virginiens, portèrent la panique à son comble, et les fuyards s'écrasèrent les uns les autres pour se mettre plus vite en sûreté. A part une douzaine de volées d'artillerie et des coureurs isolés de la brigade Early, les confédérés ne poursuivirent que faiblement, vu leur manque de cavalerie. D'ailleurs le régiment de réguliers et les quatre régiments de la brigade Blenker, placés à cheval sur la route en avant de Centreville, couvrirent la retraite d'une contenance si ferme que les confédérés, aussi surpris que contents du résultat obtenu, jugèrent plus sage d'en rester là, et de laisser les fédéraux rentrer au plus vite dans leur camp retranché.

Le succès était déjà assez grand, il faut en convenir. Les unionistes avaient perdu environ 4000 hommes, dont 600 tués et 1500 prisonniers; 28 canons; 5000 fusils; beaucoup de voitures et de bagage. Les confédérés eurent de leur côté environ deux mille hommes hors de combat, dont 500 tués. Beaucoup d'officiers succombèrent de part et d'autre, et prouvèrent que ce n'était pas la bravoure qui avait fait défaut. Bon nombre de curieux, parmi lesquels plusieurs dames ve-

nues de Washington en partie de plaisir, comme à un steeple chase, furent aussi parmi les victimes de la journée.

Pendant ce temps l'inepte Patterson était resté les bras croisés aux environs de Harpers-Ferry, et le général Butler avait fait des pointes insignifiantes dans le bas de la presqu'île d'Yorktown. La victoire des confédérés à Manassas eût annulé du reste les avantages qui auraient pu être remportés sur ces points secondaires, tout comme elle compromettait même ceux obtenus dans la Virginie occidentale.

Pour terminer ce premier acte de la guerre, il nous reste à savoir ce qui s'était passé sur son second grand théâtre, celui de l'Ouest.

Nous avons laissé l'Etat du Missouri divisé en deux camps s'observant d'une façon menaçante. Le général fédéral Harney, trouvé trop mou, fut remplacé par le jeune général Lyon, et celui-ci déploya dès le milieu de mai une activité qui mit en forte hausse les affaires des unionistes à St-Louis et dans tout l'état. Il fit entr'autres former, dans presque toutes les villes, des gardes civiques commandés par des officiers sûrs. Le gouverneur Jackson et son accolyte le général Price ne pouvant pas amener à composition les unionistes, levèrent ouvertement l'étendart de la séparation. Par une proclamation en date du 13 juin, le gouverneur appela 50,000 hommes de milices sous les armes pour résister à l'oppression des agents du gouvernement central, et alla former un camp à Boonville, sur le Missouri, localité qui lui était favorable. Lyon se mit aussitôt à ses trousses par le moyen d'une flottille. Il alla prendre possession du capitole de Jefferson-City, puis, avec deux à trois mille hommes, attaqua le camp de Boonville, qu'il dispersa facilement, le 17 juin. Jackson se retira sur Syracuse, puis sur Florence. Lyon le poursuivit en deux colonnes principales, organisant partout des gardes civiques unionistes. Une colonne, commandée par le colonel allemand Sigel, parcourut tout le territoire sud de l'Etat, et battit le général Price à Carthage, le 5 juillet. Les diverses colonnes victorieuses se réunirent, vers la fin de juillet, en un grand camp, à Springfield. Il s'agissait de réorganiser les troupes, car les

miliciens étaient arrivés au bout de leurs trois mois de service. Le gros de l'ennemi se replia vers la frontière de l'Arkansas, où il forma aussi deux camps pour se préparer à rentrer en campagne.

Du côté du Kentucky, les séparatistes furent tenus en échec par un camp fédéral sous le général Prentis à Cairo, qui envoya à plusieurs reprises des colonnes mobiles au-delà de la rivière, pour appuyer les Kentuckiens loyaux.

Par suite de ces événements et par les autres mesures que le général Lyon avait prises pour tenir solidement St-Louis, et toutes les communications principales sur le Mississipi, sur l'Ohio, sur le Missouri et sur les chemins de fer, les unionistes avaient décidément acquis, à la fin de cette première campagne, une prépondérance marquée sur le bassin du grand fleuve.

Mais ce théâtre de guerre devait aussi ressentir le contre-coup des opérations qui s'étaient produites sur celui de l'Est, comme nous le verrons dans les pages suivantes.

VI

Nouvelle levée fédérale ; formation de la grande armée sous le général Mc Clellan.

L'émotion causée par la bataille de Manassas, ou Bull-Run, fut immense. Elle le fut surtout dans le Nord, où les illusions et les fanfaronnades politiques qui avaient présidé aux premières opérations militaires, y compris la levée, firent subitement place à une dure humiliation. Celle-ci eut au moins ceci de bon qu'elle ouvrit un peu les yeux. On ne pouvait plus se dissimuler que les menaces, si bruyantes qu'elles fussent, étaient insuffisantes à ramener le Sud. Celui-ci était résolu à se battre ; la victoire venait de porter son orgueil au paroxysme ; pour suivre au programme donné il fallait une grande guerre. C'est à quoi toute la nation parut bientôt décidée, plutôt que de se relâcher dans ses sentiments unionistes.

Les premiers moments, toutefois, furent durs et pénibles pour le gouvernement de Washington. Les troupes battues à Manassas étaient presque toutes des milices qui avaient fini leur temps de service. Bon nombre des fuyards ne se donnèrent même pas la peine de rentrer dans leurs quartiers ; ils allèrent tout droit à la gare de Washington prendre leur place pour retourner chez eux en chemin de fer. Il fallut mettre un fort poste à cette gare pour empêcher ce mode de licenciement, et ce ne fut qu'après une huitaine de jours qu'un peu d'ordre y fut rétabli.

Une des premières mesures du gouvernement fut d'appeler au commandement de l'armée du Potomac, à la place du général Mc Dowell, le général Mc Clellan. Déjà le 22 juillet

au soir, celui-ci reçut à Bewerley, par le télégraphe, l'ordre de remettre son commandement de la Virginie-Occidentale au général Rosencranz et de se rendre immédiatement à Washington. Le 27 juillet, le général prit ses nouvelles fonctions et se mit aussitôt à l'œuvre pour organiser une armée nouvelle. De son côté le général Patterson céda sa place au général Banks.

Le 2 août, le Congrès vota une taxe de guerre exceptionnelle et la levée de 500 mille volontaires, engagés pour trois ans. La répartition en contingents d'états se fit sur le même pied que pour la levée précédente, en y ajoutant cette fois les états de Californie et d'Oregon, qui auraient le temps d'entrer en ligne, et qui avaient demandé précédemment à fournir aussi leur part de sacrifices pour le maintien de l'Union. Il était, d'ailleurs, d'autant plus naturel de profiter de toutes les ressources disponibles, que les états douteux, le Kentucky et le Tenessee, sous le coup des succès du Sud, devenaient de plus en plus hostiles.

Le général Mc Clellan, qui bientôt exerça en fait l'autorité du général Scott, quoiqu'il ne le remplaçât pas encore officiellement dans son grade, eut à peu près carte blanche pour l'organisation des nouvelles forces et pour toutes les mesures à prendre à cet effet.

Le 4 août il adressa au président, à la demande de celui-ci, un mémoire explicatif sur la situation, avec un programme de ce qu'il y avait à exécuter. Dans cette pièce le général Mc Clellan fait ressortir que la guerre à entreprendre est différente des guerres ordinaires. Il s'agit non pas de conquérir une paix et un traité avantageux, mais de frapper une population suffisamment nombreuse, intelligente et guerrière pour constituer une nation. Il faut défaire ses armées en campagne, et, en outre, déployer une force telle que tous les adversaires de l'Union, particulièrement ceux de la classe aristocratique, soient convaincus de l'inutilité de la résistance. « Les derniers revers, dit-il, ne nous offrent pas d'autre alternative. Le succès de Manassas permettra aux meneurs du Sud de convaincre leurs masses que le Nord leur est inférieur en force et en courage, et de les amener à fournir toutes

leurs ressources. Le conflit, commencé contre un parti, est engagé maintenant contre tout un peuple. Par la victoire seulement on peut le ramener aux premières proportions.

« Il faut détruire les armées rebelles, s'emparer de leurs places importantes, protéger en même temps la propriété privée et les personnes non armées ; après cela seulement on pourra espérer de rétablir la paix et l'union. Mais, en première ligne, l'autorité du gouvernement doit être appuyée d'une force matérielle prépondérante.

« Nos relations extérieures et notre crédit financier exigent aussi que notre action soit prompte et irrésistible. Les rebelles ont choisi la Virginie pour leur champ de bataille ; ils nous convient aussi d'y frapper les premiers grands coups. Mais il est nécessaire en même temps d'y diminuer la résistance au moyen de diversions sur d'autres points, par terre et par eau.

« Sans entrer, pour le moment, dans les détails, je conseillerais un fort mouvement sur le Mississipi et de rejeter complétement les rebelles hors du Missouri.

« Aussitôt qu'il deviendra parfaitement sûr que le Kentucky est avec nous, je conseillerais aussi un mouvement à travers cet état sur le Tenessee-Oriental pour soutenir les unionistes de cette contrée et pour s'emparer des chemins de fer conduisant de Memphis vers l'Est. La possession par nous de ces routes et le mouvement sur le Mississipi pourraient amener les rebelles à l'évacuation de la Virginie. En même temps, les passages de la Virginie-Occidentale devraient être bien gardés ; mais sans offensive, si l'on pénètre en Kentucky et en Tenessee. Il faudrait organiser et armer autant de troupes que possible de la Virginie-Occidentale, afin de pouvoir employer ailleurs les régiments d'Ohio et d'Indiana.

« Il serait convenable de faire procéder aussitôt que possible à la réouverture et à la protection du chemin de fer Baltimore-Ohio. Baltimore et Fort-Monroe doivent être occupés solidement.

« Quant à l'Ouest, il est probable qu'il n'y aura pas besoin d'accroître de beaucoup les effectifs qui se trouvent déjà dans

le Missouri pour assurer cet état. La force destinée à descendre le Mississipi pourra être déterminée plus tard par son commandant et par le président. Si le Kentucky est à nous, 20 mille hommes seraient suffisants, avec ceux levés dans cet état et dans le Tenessee, pour assurer cette dernière région et ses chemins de fer, aussi bien que pour occuper Nashville.

« Les troupes de la Virginie-Occidentale, avec cinq à dix mille hommes d'Ohio et d'Indiana, pourront suffire sur cette zone.

« Quand nous aurons réorganisé notre armée à Washington, 10 mille hommes suffiront à protéger le chemin de fer Baltimore-Ohio et le Potomac ; cinq mille à Baltimore, trois mille à Fort-Monroe et 20 mille aux défenses de Washington.

« Pour l'armée principale d'opérations, je demande donc :

250	régiments	d'infanterie,	soit	225,000	hommes
28	»	de cavalerie,	»	25,500	»
5	»	du génie,	»	7,500	»
100	batteries de campag., 600 canons,			15,000	»
			Total :	273,000	hommes

« Cet effectif doit être muni du matériel du génie et de campement, des parcs et des pontons nécessaires.

« Les lignes d'opérations devront être en général choisies de manière à utiliser la navigation sur les côtes et sur les rivières. Il sera important de pouvoir disposer d'une bonne force navale pour escorter des transports de troupes par eau, ou pour faire des diversions, ou pour coopérer, avec l'armée principale, à des attaques contre les ports de l'ennemi.

« Les chemins de fer ont introduit un nouvel et important élément dans la guerre par la facilité qu'ils offrent de concentrer promptement sur un point donné des masses retirées d'autres sections, et en créant de nouveaux points stratégiques et de nouvelles lignes d'opérations. Il s'agira de surmonter les difficultés qui s'y rattachent par des entreprises partielles et par tous les moyens propres aux cas particuliers. Nous devrons chercher à saisir des stations de chemins

de fer sur les derrières des points de concentration ennemis, et nous devrons menacer ses villes maritimes, afin que chaque état soit forcé de retenir, pour sa propre défense, une partie du contingent qu'il fournirait, sans cela, à l'armée confédérée.

« En rapport avec cela, le mouvement sur le Mississipi produira d'excellents résultats. La marche en avant de l'armée principale de l'Est sera une utile diversion pour chaque autre armée, et une fois dans la région du coton, les avantages seront sensibles à tous.

« Il y a encore un autre mouvement indépendant, dont il a été souvent question, et qui est à recommander. Ce serait un mouvement du Kansas et de la Nebraska, à travers le territoire indien, sur la Rivière-Rouge et le Texas-Occidental, afin d'y appuyer, comme dans la Virginie-Occidentale, les citoyens loyaux, qui s'y trouvent en assez grand nombre. Peut-être cette expédition pourrait-elle être tentée de la Californie à travers le Nouveau-Mexique. Il serait bon de mêler davantage à nos affaires les états du Pacifique.

« Si ce n'était pas trop m'aventurer hors de ma sphère, je conseillerais aussi une alliance et une entente cordiale avec le Mexique. Les sympathies et les intérêts de cette république sont avec nous; leurs antipathies sont toutes contre nos adversaires et leurs institutions. Je crois qu'il ne serait pas difficile d'obtenir du gouvernement mexicain le droit d'user, pendant le présent conflit, de la route de Guaymas à New-Mexico ; et cette concession réduirait sensiblement les obstacles des colonnes venant du Pacifique ; une semblable autorisation d'user du territoire mexicain pour le passage des troupes entre le Panuco et le Rio-Grande, nous permettrait de lancer une colonne de troupes par une bonne route, de Tampico ou de quelque petit port plus au nord, sur le Rio-Grande ou à travers ce fleuve, sans risque et sans résistance. Jusqu'à quel point il pourrait être désirable de prendre au service des soldats mexicains, c'est là une question toute politique et sur laquelle je ne hasarderai pas d'opinion.

« La force que je demande est considérable ; la dépense aussi. Il est possible qu'avec un effectif moindre on puisse

atteindre l'objet en vue ; mais il me semble que l'intention de notre grande nation est de rétablir l'autorité de son gouvernement et la paix entre les citoyens dans le plus bref délai possible. La question à décider est tout simplement celle-ci : Voulons-nous écraser cette rébellion d'un seul coup et terminer la guerre en une campagne, ou bien voulons-nous la laisser en héritage à nos descendants?

« Si l'on considère l'étendue du champ possible des opérations, l'effectif demandé pour l'armée principale sous mon commandement ne peut pas être considéré comme trop grand. Chaque mille que nous ferons en avant nous éloignera de notre base d'opérations et rendra des détachements nécessaires pour couvrir nos communications, tandis que l'ennemi se concentrera toujours plus à mesure qu'il se repliera. Avec la force que je demande, je propose non-seulement de chasser l'ennemi de la Virginie et d'occuper Richmond, mais encore d'occuper Charleston, Savannah, Montgomery, Pensacola, Mobile et la Nouvelle-Orléans ; en d'autres termes, de pénétrer au centre de la rébellion et de la frapper au cœur même.

« En réparant les chemins de fer à mesure que nous avancerons, les difficultés des transports seront diminuées. Je n'ai pas besoin de dire que de fortes réserves devront être formées, en dehors de l'effectif indiqué dans ce mémoire, pour parer aux pertes que nous pourrions subir. En pays ennemi, les troupes ne seraient soldées que partiellement, et les approvisionnements se paieraient avec des obligations des Etats-Unis. »

Ce mémoire montrait que le jeune général avait promptement pensé à tout, et qu'il embrassait la question dans son ensemble et d'un point de vue vraiment élevé. Comme plan de campagne définitif et immédiat, le programme eût sans doute laissé beaucoup à désirer ; il y aurait eu, entr'autres, à en retrancher les trois quarts des expéditions projetées, si l'on voulait éviter une dissémination déplorable. Mais l'indication de la tâche à accomplir était fidèle en somme, quoique un peu enflée, et ne pouvait manquer de produire son effet pour engager à la formation d'une puissante armée. C'est à

cela aussi que le général Mc Clellan fut formellement invité par le président, et qu'il voua toute son énergie pour les débuts de son commandement.

Un de ses premiers soins fut de faire compléter les défenses de Washington et de faire établir des baraquements pour les nouvelles levées qui allaient s'y concentrer. Par la force des choses, on l'a vu, un camp retranché s'était formé en avant des ponts, sur territoire virginien. Les principaux postes étaient, de la droite à la gauche, les forts Corcoran, les ouvrages d'Arlington, le fort Albany, le fort Runyon, les retranchements de Roach-Mill et de Cole-Mill, la hauteur du séminaire d'Alexandrie et le fort Ellsworth. Un grand nombre d'autres ouvrages furent ajoutés à ceux-là, au fur et à mesure qu'on put gagner du terrain et que les nouvelles troupes arrivaient. Ils finirent par s'étendre sur une circonférence de 6 à 7 lieues, dès les hauteurs de Prospect-Hill jusqu'en avant d'Alexandrie. Ils fermaient tout le coude du Potomac, et couvraient trois ponts et un bac : le pont de Prospect-Hill, où le Potomac n'est déjà plus navigable ; celui de Georgetown, avec un bac, et le Long-Pont, au centre de Washington, qui a près d'une lieue de longueur. Toutes les hauteurs de la rive gauche du fleuve furent aussi couronnées de fortifications, si bien qu'à la fin de 1861 déjà Washington était entourée d'une cinquantaine d'ouvrages, dont la moitié au moins étaient de véritables forts, très-bien construits, et solidement revêtus de troncs d'arbres, de fascines et de sacs à terre. Sans doute la place eût été plus forte en réalité avec des fortifications d'un développement beaucoup moindre, car cette ceinture, de 35 milles de parcours, ne se défendrait pas toute seule et immobiliserait un personnel et un matériel précieux. Elle n'avait ensuite aucun appui central, aucune citadelle, et il eût suffi de la percer sur un point pour que tout le reste fût compromis. Mais, comme nous l'avons vu, ce mode malheureux de protection de la capitale s'était en quelque sorte imposé par les circonstances politiques et par des besoins d'organisation et de petite tactique, plutôt qu'il n'avait découlé de considérations militaires d'un ordre supérieur. Il serait par conséquent injuste d'en faire remonter

la responsabilité, ainsi qu'on l'a essayé, à un officier plutôt qu'à un autre. Elle revient au pays tout entier, qui, par un amour-propre très compréhensible, quoique peu stratégique, entendait que sa capitale, qui lui était contestée, fût à couvert de toute insulte; et découle du fait que cette capitale, fabriquée sur une très grande échelle, se trouvait, malgré le large fossé du Potomac, sous le canon même de l'ennemi.

Une défense restreinte à la rive gauche n'eût pas assuré ses édifices contre tout projectile; une défense sur les deux rives conduisait facilement, vu la nature du terrain, aux exagérations qui se produisirent. Quoi qu'il en soit, le général Mc Clellan et ses officiers du génie, MM. Barnard et Duane entr'autres, déployèrent dans la création de ces fortifications une activité vraiment prodigieuse, jointe à une habileté technique et à un savoir-faire pratique dignes d'admiration.

L'armement fut chose plus lente et plus difficile. Mais le général d'artillerie Barry sut pourvoir à ce que les principaux forts fussent promptement munis de leur matériel, et peu à peu tous reçurent un armement convenable, sinon complet.

Les nouvelles levées commencèrent à arriver à Washington dès le milieu du mois d'août; sans compter que bon nombre de miliciens, revenus de Bull-Run et licenciés, s'engagèrent à Washington dans les nouveaux régiments en formation; quelques régiments même passèrent en masse dans l'organisation nouvelle et s'engagèrent pour trois ans. Il resta donc constamment à Washington une cinquantaine de mille hommes. Un peu plus de la moitié de ce monde occupait le camp retranché en avant des ponts, formé en mêmes brigades que sous le général Mc Dowell. Le reste était éparpillé dans Washington même, et bon nombre de soldats erraient à leur gré dans les rues et dans les environs. Il fallut toute l'énergie d'un prévôt-maréchal nommé *ad hoc*, le colonel André Porter, pour faire rentrer peu à peu cette troupe désorganisée dans des campements réguliers.

Quant aux recrues d'infanterie qui arrivaient du Nord et qui avaient déjà été formées en régiments dans les états sur le même pied que précédemment, elles furent d'abord rete-

nues sur la rive gauche, et organisées en brigades provisoires pour leur instruction et pour leur équipement de campagne. Un bon officier de l'armée régulière fut préposé au commandement spécial de ces brigades provisoires; ce fut d'abord le général Porter, puis le général Burnside et enfin le général Casey, que ses connaissances étendues rendaient tout-à-fait propre à cet office d'instructeur en chef de la nouvelle armée. Dès que les régiments étaient arrivés à un degré convenable d'instruction, on les envoyait au-delà du Potomac prendre leur place devant l'ennemi et dans les brigades définitives. Celles-ci furent formées à 4 régiments chacune, et au fur et à mesure de leur instruction, elles furent réunies en divisions de trois brigades. L'intention du général Mc Clellan était de former encore des corps d'armée de deux ou trois divisions; mais il ne voulait le faire qu'après l'entrée en campagne, pour que les officiers-généraux pussent se former graduellement au maniement des masses.

Les réguliers, qui n'étaient qu'un millier d'hommes après la bataille de Manassas, arrivèrent peu à peu au chiffre de 4600 hommes, et furent réunis à deux régiments d'élite de New-York, le 5e et le 10e, pour constituer une division de réserve. Cette troupe, à laquelle on donnait volontiers le flatteur sobriquet de « garde impériale, » avait un magnifique aspect et une parfaite instruction; elle fut mise sous le commandement du général Sikes, précédent major du 3me régulier, et rendit de grands services pendant les moments critiques de la campagne.

Les troupes d'artillerie furent aussi formées dans un camp spécial de la rive gauche, dans le camp-Barry, du nom du général commandant cette arme, précédent major des réguliers.

Par les efforts de cet habile et infatigable officier, l'effectif de l'artillerie fit de merveilleux progrès. Il avait été décidé sur sa proposition qu'il y aurait une proportion de 2 $\frac{1}{2}$ à 3 pièces de campagne par mille hommes. Que les canons rayés seraient restreints au système dit United States Ordnance et au système Parrott, tous deux en fer, au calibre de 10 livres à peu près, se chargeant par la bouche et avec projectile expansif. Que les

canons lisses seraient, à l'exception de quelques obusiers pour cas spéciaux, le bronze de 12 livres modèle de 1857, autrement appelé canon-obusier, ou 12 livres léger, ou canon Louis-Napoléon. Que chaque batterie de campagne serait composée de six pièces, en tout cas pas moins de 4, et toutes de même calibre. Que les batteries seraient attachées aux divisions et non aux brigades et dans la proportion de 4 batteries par division; trois seraient des batteries de volontaires et une de réguliers, dont le capitaine commanderait en même temps les 4 batteries de la division. Dans l'éventualité de la formation de corps d'armée, la moitié des batteries divisionnaires constituerait la réserve du corps. Que la réserve d'artillerie de l'armée se composerait de cent bouches à feu, et comprendrait, à côté d'un certain nombre de batteries à cheval, toutes les pièces de position, et, jusqu'à ce que la cavalerie soit massée, tous les chevaux de remonte. Qu'il serait formé un train de siége de 50 bouches à feu au moins.

Tout cela et plus encore, fut réalisé en quelques mois, comme par enchantement. Les usines privées du pays vinrent en aide aux ateliers du gouvernement pour créer du matériel de guerre. Les fabriques de machines, de pianos, de clous, des fonderies diverses se transformèrent en fabriques d'armes. Une des plus remarquables fut celle de Cold-Spring dans l'état de New-York, où se créèrent pendant la guerre environ trois mille canons Parrott.

Un grand nombre de batteries fournies par les états étaient d'un matériel fort incomplet et défectueux. Le général Barry, secondé par le bureau de l'Ordnance, pourvut à l'uniformité nécessaire. En sept mois, il put mettre à la disposition du général Mc Clellan un effectif de 520 pièces de campagne, réparties en 92 batteries, avec 12,500 hommes et 11,000 chevaux, tout cela parfaitement équipé, armé, et prêt à entrer en ligne, avec des munitions à raison de 400 coups par pièce. Sur les 92 batteries il y en avait trente de réguliers, qui pendant tout l'hiver de 1861 à 1862 servirent puissamment à l'instruction des batteries de volontaires. D'abord répartie aux brigades, l'artillerie prit son rang dans les divisions au fur et à mesure de la formation de celles-ci et de la création

du matériel. Dès la fin d'octobre 1861, les principaux cadres étaient à peu près formés en seize unités divisionnaires, qui se remplirent successivement.

Les troupes de la cavalerie furent également remises aux soins particuliers du commandant de l'arme, du général Stoneman, qui eut de grandes difficultés à vaincre pour former le nombre voulu de régiments. Il fallut, en premier lieu, combattre les préjugés des hommes politiques et des financiers, qui ne voyaient pas la nécessité d'une arme aussi coûteuse pour faire la guerre dans un terrain aussi coupé. Les militaires firent cependant comprendre qu'une grande masse d'infanterie n'acquiert toute sa force que quand elle peut être accompagnée des armes correspondantes, quand elle peut, en particulier, se faire bien éclairer puis soutenir par la cavalerie. Le général Stoneman obtint donc des chevaux, ainsi que des objets d'armement et d'équipement; malheureusement il n'en reçut pas en nombre suffisant. Il avait été décidé d'attacher un régiment à chaque divison de l'armée active, et de former en outre une réserve de tous les réguliers et de quelques régiments de lanciers volontaires. Mais il ne fut pas possible d'arriver à cet effectif; à l'entrée en campagne la cavalerie, trop sacrifiée à l'artillerie, était loin d'avoir atteint le chiffre qui avait été demandé par les généraux Mc Clellan et Stoneman. L'armement et l'équipement laissaient aussi beaucoup à désirer. Chaque cavalier fut bien, il est vrai, muni d'un sabre et d'un revolver, mais seulement deux escadrons par régiment reçurent la carabine. A quatre régiments il fut donné la lance.

Cet état par trop inférieur changea sensiblement plus tard. A mesure qu'on acquit plus d'expérience de la guerre, on reconnut que sans une bonne cavalerie il n'y avait pas de succès décisifs à espérer, et cette arme, d'abord très-subordonnée aux autres, devint l'enfant gâté du gouvernement et du pays. Dès la seconde année de la guerre, on fit pour elle plus de frais que pour l'infanterie et pour l'artillerie. Les excellentes qualités militaires des chevaux américains, provenant surtout de l'élève en pleine liberté dans les prairies de l'Ouest, avaient permis de tirer de presque tous les régiments, pour des

pointes et pour des reconnaissances surtout, des services au-delà de toute attente.

Mais malgré tous ses efforts, le général Stoneman ne parvint pas à faire de ses hommes une troupe bien réglée; il eut à lutter contre l'incurie d'un grand nombre d'officiers, appelés à leur grade par des autorités inexpertes, uniquement parce qu'ils savaient monter à cheval. A part quelques régiments de choix, la cavalerie, même à son apogée, garda ses traditions premières; elle se fit toujours remarquer par une tenue trop négligée, et fournit plutôt de brillants fourrageurs que des corps capables de manœuvrer en ligne.

Ce ne fut pas seulement dans la cavalerie, mais aussi dans toutes les autres armes et sections, qu'il dut être procédé à de nombreuses épurations d'officiers. Une foule d'individus tout-à-fait incapables et indignes de commander à des hommes de cœur dans des moments sérieux, étaient parvenus, à la faveur de l'excitation politique des premières levées, à se glisser dans les corps d'officiers de presque tous les régiments de volontaires. Des charlatans de clubs et de cabarets, de vils agioteurs en recrutement, dont quelques-uns savaient à peine écrire, des orateurs plus ou moins ardents, avaient été signalés aux choix des débuts. Presque tous avaient montré en campagne une profonde ineptie, et parmi les fuyards les plus agiles de Bull-Run s'étaient distingués la plupart de ces militaires furibonds des clubs de New-York et d'ailleurs. Bon nombre d'autres n'avaient pas même eu la peine de fuir, et s'étaient prudemment esquivés, pendant toute la campagne, dans les hôtels de Washington.

Le général Mc Clellan s'empressa de mettre bon ordre à tout cela dans la formation de la nouvelle armée. Assisté de plusieurs cours martiales et de comités d'examens, il épura les corps d'officiers de tous les gens tarés ou incapables, et près de deux cents d'entr'eux durent céder la place à des gens plus qualifiés, à des sous-officiers et même à des simples soldats, sur lesquels il y avait de bons rapports. Tandis que l'armée régulière put fournir beaucoup de cadres, les têtes un peu chaudes des milices furent engagées à pas-

ser aux réguliers, où une discipline plus sévère en fit bientôt de bons soldats.

Quant aux états-majors généraux, il n'était pas si aisé de parer aux difficultés que soulevait la grave question de leur composition. Sans doute le problème ne tourmentait pas beaucoup le grand nombre, même dans les rangs élevés de l'armée et des hommes d'Etat, car le grand nombre, en Amérique comme ailleurs, ignore généralement l'utilité et les conditions de bons états-majors. On sait à peine que l'état-major est la tête d'une armée, dont la troupe est le corps. Que si le général en chef est plus spécialement cette tête elle-même, en revanche les yeux, les oreilles, la voix en sont représentés par les officiers d'état-major. Que si ceux-ci sont inaptes à leurs fonctions, l'armée sous leur direction, tant bonne soit-elle, n'a pas plus de prix que chair à pâté. L'ancienne armée régulière, minime et toujours disloquée, n'avait pas de corps d'état-major proprement dit. Diverses sections spéciales d'imitation anglaise, des inspecteurs-généraux, des quartiers-maîtres (pour les transports), des adjudants-généraux, des officiers du corps technique de l'ordonnance, des topographes, des aides-de-camp ou officiers d'ordonnance détachés des corps de troupe, remplissaient, en tout ou en partie, les fonctions que nous envisageons être celles propres aux états-majors généraux. Pour la première levée, on avait pu face faire aux besoins les plus accentués; d'ailleurs l'armée entière laissait tellement à désirer que l'imperfection de l'état-major se noyait dans la masse des autres. Avec les vastes et belles armées organisées après la bataille de Bull-Run, il ne pouvait plus en être ainsi. Il y avait à fournir trois à quatre grands états-majors, une trentaine d'états-majors de corps d'armée, une centaine d'états-majors de divisions, ayant chacune deux à trois brigades, sans compter beaucoup de corps et de postes détachés. C'était, outre les généraux-commandants, un effectif de deux à trois mille officiers d'état-major à trouver. Or, si l'on peut, à la rigueur, improviser des officiers de troupe, pourvu qu'ils soient robustes, courageux et bien disposés, on n'en peut dire autant d'officiers d'état-major, qui doivent être

rompus, en pensée au moins sinon en pratique, au jeu de la guerre et à ses péripéties. Pour comble de difficulté, s'il est impossible à un officier de troupe ignorant ses règlements, de faire une journée de marche avec son peloton sans dévoiler son incapacité aux yeux de tous, le premier faiseur venu, sachant un peu crayonner et se tenir à cheval, peut passer pour un officier d'état-major, jusqu'à ce qu'une crise et peut-être un échec viennent accuser hautement l'erreur commise au profit de sa personne et au préjudice de tous. En un mot, le service d'officier de troupe est précis, réglementé, individuel. S'il n'est pas bien fait, on s'en aperçoit promptement et l'on peut y remédier avec facilité. Le service d'état-major est, par sa nature, arbitraire; il ne peut être réglementé ni précisé au commandement; c'est un service de corps. Une certaine besogne doit être exécutée, qui peut rarement être exactement répartie entre tous les officiers d'un état-major. Quand les uns s'esquivent, c'est sur d'autres que le poids retombe. Si la tâche voulue n'est pas accomplie, on ne le sait souvent qu'au désastre. Voilà pourquoi il se trouve que les fonctions d'un officier d'état-major général apparaissent aussi faciles en temps de paix qu'elles sont, en réalité, difficiles en temps de guerre. Voilà pourquoi il se fit qu'aux Etats-Unis, au moment où le gouvernement faisait les plus grands sacrifices pour l'armée, pour l'artillerie et pour l'armement en général, il négligea presque complétement la formation de bons états-majors.

Il n'y avait pas grand'chose à faire, il est vrai. Dans un pays doué comme l'Amérique on créera bien à la vapeur le *matériel* d'une force militaire, mais il n'en peut être de même de l'*intellectuel*. Toutefois, on a quelques exemples d'officiers de troupe formés au service d'état-major par quelques mois seulement d'une bonne instruction. Ce fut le cas de presque tous les états-majors de Bonaparte en 1796. Ce fut le cas, en 1813, de plusieurs officiers français qui quittèrent alors l'armée d'Espagne pour rejoindre la grande armée de Napoléon en Allemagne. Quelques-uns, qui affectaient de ne croire qu'aux grenadiers et aux cuirassiers, et qui, dans ce sentiment, demandèrent à rejoindre l'armée de Ney, eurent la

chance heureuse de tomber sous la direction du général Jomini, et devinrent en peu de temps de brillants officiers d'état-major. De ce nombre fut le général Koch, auteur d'ouvrages fort estimés d'art et d'histoire militaires.

Ce fut enfin le cas d'une bonne partie de l'état-major de Garibaldi en 1860, spécialement instruit, il est vrai, par un officier d'état-major du plus haut mérite, le colonel Rustow, mais qui n'eut que quatre à cinq semaines pour cette tâche.

Aux Etats-Unis, il n'y a sans doute pas de Jomini, pas même de Rustow, et l'apparence n'est pas qu'il y en ait de si tôt, c'est-à-dire tant que les Américains n'auront pas l'expérience de la grande guerre contre des troupes réglées. Mais il n'y manque cependant pas d'excellents militaires qui auraient pu être plus utilement employés, pendant l'automne et l'hiver de 1861-1862, à former des états-majors qu'à exercer tel ou tel commandement qui leur était dévolu. Si l'on avait pu réunir un certain nombre d'officiers de choix sous le général Halleck, par exemple, en une école théorique et pratique d'état-major, rompant avec les traditions trop techniques de West-Point, comme on l'avait fait des régiments d'infanterie sous le général Casey, nul doute que l'armée et le pays ne s'en fussent mieux trouvés. C'eût été au gouvernement à penser à cela; mais lui aussi faisait son apprentissage. Sur les conseils du général Scott, et après lui des généraux Mc Clellan et Halleck, il se borna à améliorer un peu les programmes de l'Académie de West-Point; faible moyen, car si améliorés que pussent être les cours d'enseignement, il n'était pas possible de faire de cet établissement, excellente école du génie civil et militaire, une bonne école d'état-major.

Le général Mc Clellan n'avait pas été le dernier, comme on le pense bien, à sentir le poids des difficultés que nous venons de signaler. Mais surchargé de soucis de toute espèce, il était obligé d'aller au plus pressé, et, travailleur infatigable, il faisait lui-même la besogne de six états-majors. Il avait aussi adopté un moyen de munir son armée d'aides-de-camp convenables, qui caractérise la liberté et l'élévation de son esprit. Il accueillait volontiers en cette qualité les officiers

européens, sans crainte des mesquines jalousies de ses compatriotes. Un grand nombre d'Allemands furent sortis des régiments existants, de ceux de la brigade Blenker et d'autres corps, pour être attachés aux commandants de brigades et de divisions. D'autres officiers, arrivés d'Europe pour prendre part à la guerre, furent employés de la même manière, et ordinairement dans d'avantageuses conditions personnelles. Leur nomination dans l'état-major était, du reste, chose plus facile que dans la troupe; elle se faisait par le gouvernement fédéral, tandis que celle des officiers des corps volontaires relevait des états.

A son propre état-major le général Mc Clellan réunit par ce fait des éléments fort divers. Il s'y trouvait, cela va sans dire, les amis personnels et les parents que tout personnage américain traîne à sa suite, et qu'il doit, à la première occasion, couler dans de bons emplois. Le beau-père du général devint son chef d'état-major, poste nouveau en Amérique et créé pour lui; son petit-frère devint un de ses aides-de-camp avec le grade de capitaine; ajoutons que tous deux étaient parfaitement dignes de ces honneurs et l'ont montré depuis. Quelques officiers expérimentés de l'état-major de Mc Dowell avaient été maintenus, entr'autres le général Williams et le major Hardee, de l'adjudance-générale. Des réguliers d'un mérite supérieur y avaient été appelés, particulièrement les colonels Colburn, Sweitzer, Wright, Hudson et plusieurs capitaines; des volontaires cités pour leur richesse et pour leur patriotisme, au premier rang desquels figurait le courtois colonel Astor de New-York, y avaient eu leur place toute marquée d'avance. Un ou deux politiciens convenablement journalistes y représentaient une portion importante de l'armée et qu'on ne pouvait ignorer. Enfin, des officiers étrangers y avaient rencontré un large et aimable accueil. Il s'y trouvait deux ou trois officiers prussiens, un ex-lieutenant autrichien, un Hanovrien, deux Suédois, trois Français, dont le comte de Paris faisant ses premières armes, et le duc de Chartres, ancien lieutenant piémontais, ses secondes, un major fédéral suisse, et sans doute des Anglais ou des Irlandais passés plus inaperçus. Les jeunes princes d'Orléans, tous deux capi-

taines, étaient en outre accompagnés de leur oncle, le prince de Joinville, que le général Mc Clellan, dans son rapport officiel, « est tenté d'ajouter aussi à son état-major », et d'un ancien officier des chasseurs à pied français, le capitaine Morchain.

Assurément un aréopage aussi bien composé ne manquait pas d'éclat et pouvait être d'un très-bel effet dans un jour de revue; les connaissances et les aptitudes militaires ne lui faisaient également pas défaut; mais il devait nécessairement laisser beaucoup à désirer sous le rapport de l'homogénéité, et la présence d'étrangers aussi nombreux ne pouvait qu'indisposer les nationaux et éveiller de justes susceptibilités dans le sein comme en dehors du quartier-général. En fait la confiance mutuelle et l'esprit de confraternité militaire, qui doivent être à la base de tout bon état-major, ne paraissent pas avoir particulièrement fleuri dans les alentours du jeune général en chef américain, comme on le verra plus tard.

Quoi qu'il en soit, il avait à sa disposition, vers le milieu d'octobre, une belle et assez bonne armée de 152 mille hommes, dont 135 mille présents sous les armes. L'armement était peu à peu devenu convenable ; sauf que les fusils, achetés de droite et de gauche, offraient encore des calibres et des systèmes fort divers. Les lisses étaient en majorité au début, et parmi les rayés les Enfield et les autrichiens formaient le plus grand nombre. Mais la fabrique fédérale de Springfield avait été mise sur un nouveau pied et commençait à fournir de bons produits, dans le genre de l'Enfield, qui devinrent de plus en plus nombreux ; les livraisons de cet établissement montèrent un moment jusqu'à mille fusils par jour.

L'équipement et l'habillement de l'armée laissaient fort peu à désirer, et étaient tout à fait appropriés aux besoins d'une troupe levée seulement pour faire campagne. La tenue des volontaires, imitée à peu près des réguliers, était en général simple et sombre ; un peu trop même, recherchant par trop la commodité pratique et le sans-façon, au détriment de cet amour-propre de toilette dont il est de mode de beau-

coup médire aujourd'hui, et qui est cependant intimement lié à l'entretien d'un bon esprit militaire dans la troupe. L'habillement était bleu-foncé, avec quelques liserés distinguant les armes, rouge pour l'artillerie, jaune pour la cavalerie.

A la fin de novembre, cette armée s'était accrue au chiffre de 200 mille hommes, dont 170 mille sous les armes, le reste ou absent (12,000), ou aux hôpitaux (15,000), ou aux arrêts (3000).

Les confédérés n'avaient pas non plus négligé leur organisation militaire. Ils possédaient, dans l'origine, des milices comme le Nord, qui devinrent des régiments de campagne. Mais comme ils n'entendaient pas compter seulement sur des volontaires et qu'ils voulaient que tout le monde prît les armes, la conscription fut instituée ; elle fut rigidement appliquée et alla même, dans maintes localités sous l'excitation des passions politiques, jusqu'à la presse et à des levées générales de force. Tous les jeunes gens valides et non mariés durent partir bon gré malgré.

Quant à la formation des corps, elle fut la même que dans le Nord. On imita aussi l'ancienne armée régulière, qui elle-même relevait des institutions britanniques. Les confédérés retinrent plus longtemps la répartition en brigades, et attachèrent d'abord à celles-ci leur artillerie et leur cavalerie. Quand leurs effectifs s'augmentèrent, ils créèrent des divisions et des corps d'armée. La bataille de Manassas leur avait fait vivement regretter le manque d'une bonne cavalerie, qui eût réellement, le 22 juillet, décuplé la victoire. Ils s'appliquèrent à en créer de nombreux régiments; la Virginie en fournit d'excellents, et plusieurs officiers de cette arme, les généraux Stuart et Morgan entr'autres, ne le cédèrent en rien à ceux du Nord; ils furent même les premiers à donner l'exemple de ces fameux *raids,* une des particularités les plus remarquables de la guerre d'Amérique.

L'artillerie du Sud, meilleure que celle du Nord au début, fut bientôt distancée; en 1862, elle lui était inférieure ; elle se composait de pièces de calibres et de systèmes fort divers. Bon nombre d'entr'elles venaient d'Europe, d'Angleterre particulièrement.

Sous le rapport de l'équipement et de l'habillement, l'armée du Sud était loin d'avoir la belle apparence de celle du Nord. L'habillement était encore moins militaire, d'un gris couleur de terre; il donnait aux hommes un aspect remarquablement chétif; la couverture de laine, fixée par une grosse agrafe ou par un clou, fonctionnait comme manteau.

Les forces confédérées sur pied au commencement de 1862 se montaient à environ deux cent cinquante mille hommes, répartis en trois grandes armées et de nombreux détachements.

VII

Débats sur les plans de campagne ; désaccords entre le gouvernement fédéral et le commandant en chef ; quartiers d'hiver à Washington et opérations sur les autres points.

Dès que l'armée réunie autour de Washington eut pris quelque apparence, la question s'était soulevée de savoir si l'on ouvrirait aussitôt la campagne ou si l'on devrait entrer en quartiers d'hiver.

Tout le gouvernement demandait qu'on agît aussi tôt que possible. Mais l'armée, comme on vient de le voir, quoique en train de s'accroître rapidement, ne montait pas encore au chiffre demandé. Aussi le général, estimant avec raison que le temps employé à compléter l'effectif, l'armement et l'instruction n'était pas du temps perdu, sut résister à toutes les obsessions faites auprès de lui pour précipiter la reprise des opérations.

Après plusieurs conférences, le président Lincoln lui demanda une note écrite de l'état de ses forces et des mesures à prendre pour l'accroître promptement et faciliter l'entrée en campagne. Le général Mc Clellan soumit vers la fin d'octobre le document désiré, et nous voulons y puiser quelques renseignements ultérieurs sur cette période d'organisation, qui tout en caractérisant le pays et ses rouages, éclaire divers points d'un triste débat que nous verrons bientôt s'ouvrir et que nous aurons à examiner.

Le général commence par rappeler qu'il a indiqué précédemment la force nécessaire pour pouvoir reprendre la campagne avec certitude de succès, et qu'il est encore fort loin

en réalité de ce chiffre. Il avait besoin d'un total de 240 mille hommes et de 500 canons, dont 150 mille hommes en armée active ; 35 mille aux défenses de Washington ; 10 mille à Baltimore et Anapolis ; 5 mille à la garde du Haut-Potomac à Harpers-Ferry ; 8 mille à la garde du Bas-Potomac. Or à la fin d'octobre il lui fallait encore pour arriver à cet effectif une centaine de mille hommes. Mais il était facile de se les procurer par les mesures suivantes :

1° Que toutes les armes d'infanterie et de cavalerie fabriquées à l'intérieur et achetées à l'étranger soient exclusivement envoyées à l'armée du Potomac jusqu'à ce que son armement soit complet ;

2° Que les deux compagnies du 4e artillerie en route du Fort-Randall à Fort-Monroe, et les compagnies du 3e artillerie en route de la Californie, et la batterie Smead à Harrisburg, soit envoyées à Washington ;

3° Qu'un meilleur règlement facilite le transfert des volontaires dans les cadres des réguliers ;

4° Que les autres armées, à l'exception de celle du Kentucky, comptant 40 mille hommes, soient réduites pour renforcer celle du Potomac ; et qu'on reste pour cela en défensive dans le Missouri, où se trouvaient 80 mille hommes, à Fort-Monroe, où 10 mille hommes, dans la Virginie-Occidentale, où 30 mille hommes, et sur les côtes, où l'on projetait diverses expéditions. Ces 160 mille hommes pouvaient être d'autant mieux diminués que plus de 100 mille hommes étaient encore en voie d'organisation dans le Nord et dans l'Ouest ;

5° Que toute l'énergie possible soit mise à hâter l'enrôlement, l'organisation et l'armement des nouveaux régiments et des nouvelles batteries ;

6° Enfin que tous les bataillons actuellement levés pour les nouveaux régiments d'infanterie régulière soient immédiatement envoyés à Washington, ainsi que les anciens réguliers en route de la Californie aussitôt après leur arrivée à New-York.

« L'unité dans les conseils, dit en terminant le général Mc Clellan, la plus grande vigueur dans l'action sont indis-

pensables. Les forces militaires doivent être groupées en un tout et non éparpillées. Un seul plan doit être adopté et suivi ; une seule volonté doit diriger et exécuter ce plan. Le grand but que nous avons maintenant à atteindre est de battre l'armée rebelle actuellement à Manassas, et ce but doit être l'objet des constants efforts du gouvernement. Les états loyaux possèdent toute la force et au-delà pour y arriver. Les rebelles ont déployé une énergie, une unanimité, un caractère dignes des jours les plus désespérés de la révolution française. Ferons-nous moins qu'eux ? L'unité de la nation et le maintien de nos institutions me sont si chers que j'ai volontiers sacrifié mon bonheur privé dans la seule vue de remplir mes devoirs envers mon pays. Quand la tâche sera accomplie je serai heureux de rentrer dans l'obscurité dont les événements m'ont tiré. »

Cette note accusait déjà des germes de dissentiments entre le commandant en chef et le gouvernement, qui devaient malheureusement s'envenimer au point de compliquer gravement la tâche des uns et des autres. Pour le moment toutefois les explications du général eurent un bon effet sur le président Lincoln, qui ne demandait sincèrement qu'à seconder ses efforts. Il le lui prouva, dès le 1er novembre, en l'élevant au grade de lieut.-général et au poste de commandant en chef de toutes les forces des Etats-Unis, que la résignation du général Scott venait de laisser vacant. Il mit aussi le plus grand zèle à prendre la plupart des mesures conseillées, et en particulier à activer l'organisation et l'armement des volontaires. A la fin de décembre l'effectif atteignit le chiffre de 220 mille hommes, dont 190 mille sous les armes, mais il n'alla pas sensiblement plus haut. Il ne manquait ainsi qu'une vingtaine de mille hommes au total demandé par le général Mc Clellan, et il avait en somme assez de monde pour remplir la tâche qui lui était dévolue.

Les indications recueillies sur l'ennemi s'accordaient fort peu entr'elles. Ce qui paraît le plus certain c'est que l'armée confédérée du Potomac, sous le général Johnston, comptait près de 115 mille hommes, à savoir : A Manassas, Centreville, Bull-Run, Haut-Ocoquan et environs, 80 mille

hommes ; à la station de Brook, à Dumfries, sur le Bas-Ocoquan et alentours, 18 mille hommes ; à Leesburg et environs, 4500 hommes ; dans la vallée de Shenandoah, 13 mille hommes. L'armée avait avec elle environ 300 pièces de campagne et une trentaine de bouches à feu de position.

Les ouvrages de Centreville auraient constitué une position formidable s'ils avaient été mieux armés. Ils se composaient de deux lignes formant entr'elles un angle d'une centaine de degrés ; une ligne faisait face à l'est, l'autre au nord. La première comprenait sept ouvrages, à savoir : un fort bastion, deux redoutes, deux lunettes et deux batteries, contenant des embrasures pour 40 bouches à feu. Les ouvrages étaient reliés par des parapets d'infanterie et des doubles caponières. La ligne courait le long d'une crête et s'appuyait, à un mille et trois quarts de sa jonction avec l'autre front, à un terrain trop coupé et trop boisé pour être praticable à une colonne d'attaque. La ligne faisant face au nord s'étendait sur une distance de deux milles jusqu'à un ruisseau qui appuyait solidement son aile. Elle comprenait six lunettes et batteries, avec des embrasures pour 31 canons, reliés également par des parapets d'infanterie en forme de crémaillère. Dans le village de Centreville même, sur une colline dominant le revers des ouvrages, se trouvait une large redoute hexagonale avec 10 bouches à feu. L'armement de position était fort incomplet ; les embrasures étaient destinées à être munies de pièces de campagne au moment de l'action ; en attendant, bon nombre d'entr'elles avaient été revêtues, pour les rendre plus imposantes, de troncs d'arbres et de tuyaux de poële en forme de canons. Mais cette ruse des canons de quakers, comme on les appelait, avait fort bien été découverte par les espions fédéraux. L'état-major du général Mc Clellan et même tous les journaux en possédaient l'exacte description. Vu la nature du terrain en avant de ces lignes, des pièces de campagne suffisaient pleinement à battre les abords directs, qui étaient découverts et à petite portée.

Le camp de Manassas était retranché sur toutes ses faces par des ouvrages détachés. Dans les intervalles, des plateformes pour canons de gros calibre sur affûts de côte alter-

naient avec des parapets d'infanterie en crémaillère. Ce système était complété par une grande redoute à 16 embrasures, sur une colline dominante. Quelques fossés de tirailleurs s'étendaient vers le Bull-Run.

En somme, les positions confédérées à Manassas et à Centreville avaient été fort bien choisies; naturellement fortes, elles étaient devenues imposantes par l'industrie et auraient nécessité, pour être enlevées, de considérables travaux d'approche ou des assauts meurtriers.

Rien n'obligeait en revanche de s'y heurter de front; elles n'étaient point nécessairement inévitables; elles pouvaient être tournées soit par terre soit par eau. Disposer contre elles de près de 200 mille hommes, tandis que plusieurs autres armées pouvaient sur d'autres zones se livrer à d'utiles diversions, était certes bien suffisant.

Toutefois il fallait encore que ces forces fussent sagement employées, et là précisément était la difficulté. On a vu que déjà le général Scott avait dû céder, dans l'exécution de ses plans, à de fâcheuses influences, et que le général Mc Clellan avait été forcé de résister aussi à des instances peu justifiées du gouvernement. En attendant sa complète organisation, l'armée avait pris ses quartiers d'hiver, et le temps qui s'écoulait dans cette apparente inaction augmentait l'impatience de l'opinion publique. Le général cherchait bien à la détourner par de fréquentes revues partielles ou en masse, passées presque sous les yeux de l'ennemi; mais ces beaux spectacles, tout nouveaux pour le pays et d'autant plus courus, enflammaient la fibre guerrière bien plus qu'ils ne la calmaient; s'ils portaient à son comble la popularité du jeune général créateur d'un appareil militaire si doux à l'orgueil national, ils renforçaient d'autant les voix qui lui demandaient d'employer enfin cette magnifique armée et de marcher en avant. Mais les mauvais temps arrivèrent, et avec eux des routes si boueuses en Virginie qu'il ne pouvait être un instant question d'y faire mouvoir des troupes avec leur attirail de campagne. Aux pluies succéda la neige, exceptionnellement abondante cette année-là, et l'armée se trouva forcément confinée en quartiers d'hiver. Il devint évident, au grand mécontente-

ment de tout le monde, du gouvernement en particulier, que l'ouverture de la campagne serait ajournée au premier printemps. En attendant, l'armée fut disloquée tout autour de Washington, s'étendant à droite sur la rive gauche du Potomac jusqu'à Williamsport et environs, et à gauche jusqu'à Liwerpool. Les différentes divisions furent postées comme suit : Hooker, à Budds-Ferry, sur le bas Potomac ; Heintzelman, à Fort-Lyon et environs ; Franklin, au séminaire de théologie ; Blenker, près la chapelle Hunter ; Mc Dowell, près Uptons-hill et Arlington ; Porter, à Hall et Miners-hill ; Smith, à Makalls-hill ; Mc Call, à Langley ; Buell, sur la rive gauche, à Tenallytown, Meridial-hill, Chapelle Emory et environs ; Casey, à Washington ; la cavalerie de Stoneman et la réserve d'artillerie de Hunt aussi à Washington ; Banks, à Darnestown avec détachements à Point of Rocks, à Sandy-Hook, à Williamsport ; Stone, à Poolesville ; Dix, à Baltimore.

Au reste, le temps qui s'écoula dans ces quartiers ne fut pas du temps mal employé. Tout en s'arrangeant pour l'hiver l'armée n'en demeurait pas moins en campagne. Les camps, les postes restaient les mêmes, sauf qu'on y joignait ci et là une double cloison, une meilleure toiture, un fourneau, une plus large cheminée, et qu'on coupait un peu plus de bois dans les forêts avoisinantes. Les reconnaissances ne ralentissaient pas ; il s'en fit souvent pour la seule éducation de la troupe, et, chaque fois que les piquets et les avant-postes avaient l'occasion de gagner un peu de terrain sur l'ennemi, ils s'empressaient d'en profiter. Il y eut ainsi, sur tout le front de l'armée, pendant l'automne et l'hiver de 1861 à 1862, plusieurs escarmouches qui aguerrirent les hommes, ainsi que quelques actions assez vives. Une des plus brillantes eut lieu à Drainesville, le 20 décembre. La brigade Ord, de la division pensylvanienne Mc Call, mit en déroute une division confédérée. Sur le Haut-Potomac, le général Lander, de la division Stone, repoussa plusieurs attaques du général Jackson contre le chemin de fer Baltimore-Ohio. La division Smith fut aussi plusieurs fois engagée, ainsi que la cavalerie du général Stoneman.

En revanche, les fédéraux subirent un sanglant désastre le 21 octobre, à l'affaire dite massacre de Ball's bluff. Environ 2000 hommes, sous le général Stone, de l'armée régulière, chargés de faire une démonstration contre Leesburg, furent imprudemment jetés au-delà de la rivière, qu'ils franchirent en bateau à Edwars-Ferry, au-dessus de Washington. Mais, sur le sol virginien, ils furent attaqués par des forces supérieures, avant d'avoir pu prendre solidement pied, ou su s'organiser une ligne de retraite. Tandis que la gauche, sous le général Gorman, fut entretenue par une fusillade, la droite, brigade Baker, fut violemment assaillie, débordée et jetée à l'eau. Le général Baker tomba mortellement frappé et sa mort fut le signal d'une complète déroute ; les fédéraux acculés à la rivière, ne purent pas se réembarquer; treize ou quatorze cents d'entre eux furent tués ou noyés, tandis que les autres s'enfuirent isolément par la Virginie, ou à la nage, à travers le fleuve.

Cette affaire avait été si malheureusement conduite par le général Stone, qu'il fut arrêté sous prévention de trahison, et dut passer devant une cour martiale. Celle-ci le libéra sans doute de cette grave accusation; mais ne le réhabilita point comme général apte à un commandement important.

Sur les autres théâtres de la guerre, les opérations n'avaient pas complétement chômé, quoique sans donner de résultats bien décisifs. Le général Fremont, le candidat républicain à la présidence de 1852, avait été appelé, en juillet, au commandement supérieur de tout le département de l'Ouest. Sa seule nomination avait suffi à donner un nouvel élan aux passions en présence. Son renom, essentiellement politique et abolitionniste, devait aussi apporter un caractère plus accentué à la lutte.

Dans le Missouri, des affaires de peu d'importance eurent lieu à Dug Spring, à Athènes, à Potosi; mais le 10 août, à Wilsons-Creek, près de Springfield, une action plus chaude s'engagea entre le général Lyon et les confédérés, sous les ordres des généraux Price, Mc Culloch et du gouverneur Jackson. Après une mêlée très meurtrière, les fédéraux du-

rent se replier sur Rolla. Ils prétendirent bien, malgré cela, s'attribuer la victoire, vu qu'ils avaient mis hors de combat environ 1200 sécessionnistes, mais de leur côté ils perdirent un millier d'hommes, dont leur brave général Lyon, tué en conduisant une charge.

Après ce fait d'armes, les séparatistes s'enhardirent au point que le général Fremont dut prendre des mesures plus rigoureuses pour contenir les soulèvements. Il proclama la loi martiale et se mit en devoir de libérer les esclaves des insurgés. Une proclamation qu'il publia dans ce sens provoqua toutefois tant de récriminations, que le président Lincoln, afin d'apaiser le parti démocratique qui combattait sincèrement pour l'Union, mais rien que pour l'Union, déclara modifiées, par sa propre autorité présidentielle, les mesures hâtives du général. Le reste de la saison se passa en escarmouches variées, ordinairement au profit des confédérés. Ainsi ils détruisirent le chemin de fer Hannibal-St-Joseph au pont du Platte; à Lexington, ils capturèrent 2500 fédéraux sous le colonel Mulligan. D'autres affaires, à Black-River, à Greenville, à Tuscumbia, à Osceola, à Papinsville, à Hunter, à Schangae, à Springfield, à Beckwith, à Tavern-creek, à Ironton, à Buffalo-mill, furent sans grande importance, quoiqu'il s'y produisît souvent des actions individuelles brillantes.

Le camp et la flottille du Cairo continuaient à s'augmenter, et fourniraient bientôt une force tout-à-fait apte à des affaires d'éclat.

En novembre, le général Fremont, trouvé finalement trop *politicien*, fut remplacé dans son commandement par le général Halleck, et des opérations plus décisives furent combinées entre celui-ci et le nouveau commandant en chef.

Dans le Kentucky, placé sous le commandement du major Anderson, devenu général, rien d'important ne s'était produit. Des escarmouches eurent lieu à Columbus, à Barboursville, à Elicotts-mill, à Smithland, à Cynthiana, à Lucas Bend, à Hopkinsville, à Flemington, à Columbus, à Pikeville, à Mumfordville, sans donner d'autres résultats que de maintenir tout le pays sous les armes. Le gros de l'armée fédérale stationnait aux environs de Mumfordville. La situation poli-

tique s'était en revanche accentuée. La législature, réunie le 2 septembre, s'était prononcée en majorité pour l'Union, mais des comités actifs n'en continuaient pas moins l'œuvre sécessionniste au nom de l'Etat et demandèrent l'entrée du Kentucky dans la confédération ; celle-ci passa, en décembre, un bill pour l'admission du Kentucky.

En Virginie-occidentale le général Rosencranz avait livré aussi de nombreux combats, contre le général Floyd entr'autres, mais qui n'avaient rien changé à l'état des choses indiqué précédemment.

Aux environs de Fort-Monroe le général Butler avait eu quelques engagements contre le général Magruder ; et celui-ci en prit occasion, au commencement du mois d'août, de réduire totalement en cendres la jolie petite ville de Hampton, acte de vandalisme sans aucune utilité.

Le Maryland avait un moment, pendant l'été, donné de nouveau quelques inquiétudes. Sa législature prenait le verbe haut et menaçant. Vers le milieu de septembre il lui fut signifié d'avoir à se calmer ; la sommation n'ayant pas eu l'effet voulu, la législature fut dissoute par ordre de l'autorité militaire, et les membres sécessionnistes incarcérés au fort Mac-Henry. L'émotion causée dans le Maryland, ainsi que dans le Delaware, qui tendait aussi à s'agiter, par cet acte de vigueur fut vive et salutaire ; aucun trouble ne s'en suivit.

A toutes ces affaires le général Mc Clellan n'était naturellement pas resté complétement étranger. Il n'avait pas attendu, on l'a vu, d'être officiellement en fonctions comme commandant en chef des forces des Etats-Unis pour suggérer ce qu'il y avait à faire sur les différents théâtres de guerre ; ce qui pouvait s'y passer ou pas devait avoir plus ou moins d'influence sur les opérations de l'armée du Potomac, et devait s'y lier à certains égards. Mais une fois revêtu de ce haut emploi il avait doublement le devoir de s'occuper des armées secondaires. Il n'y manqua pas, et dès les premiers jours de novembre il envoya des instructions à cet effet aux différents chefs de départements, entr'autres aux généraux Halleck, Buell, Burnside, Sherman et Butler, qui définissaient la situation générale et les buts spéciaux de la campagne qui allait

s'ouvrir. En attendant que sa propre armée fût assez bien organisée pour se mettre en mouvement et pour frapper le grand coup, il n'avait du reste rien de mieux à faire qu'à essayer de faire bouger les autres.

Au général Halleck il écrivit de réorganiser avec soin les forces du Missouri et de faire comprendre aux habitants douteux qu'on ne combattait que pour le maintien de l'Union et du bon ordre ; qu'il ait, pour le moment à se retrancher solidement à Rolla, à Sedalia et sur d'autres points intérieurs, et à concentrer les masses près du Mississipi, de manière à ce qu'elles fussent prêtes à toute opération ultérieure qui serait ordonnée.

Au général Buell, récemment placé à la tête du département dit de l'Ohio et des opérations dans le Kentucky à l'est du Cumberland-River (la partie du Kentucky à l'ouest de cette rivière relevant du département du Missouri) il recommanda de faire son possible pour maintenir l'Etat tout entier du Kentucky à l'Union, et pour cela de soigner sa politique autant que son armée; de ne pas s'immiscer dans les affaires domestiques et de protéger tous les droits constitutionnels compatibles avec les nécessités militaires. Quant aux opérations se préparer à les entreprendre activement, en se donnant pour principal objectif le Tenessee-oriental, où l'Union a de nombreux partisans, et en particulier Nashville. A cet effet rester en défensive sur la ligne de Louisville à Nashville, et jeter rapidement la masse des forces, par Cumberlands-Gap ou Walkers-Gap sur Knoxville ; y occuper le chemin de fer et couper ainsi la communication ferrée entre le Mississipi et la Virginie-orientale ; ne pas négliger de fortifier les défilés sur les derrières.

Le général Mc Clellan n'oublia pas non plus les côtes, et les ressources que la navigation pouvait apporter à l'armée, soit comme aide direct, soit pour des diversions.

Il avait demandé déjà en septembre la formation d'un corps spécial d'une dizaine de régiments de marins et de soldats de la Nouvelle-Angleterre pour des entreprises côtières. Ce corps avait été formé ; des bâtiments avaient été réunis, et l'on chercherait à s'emparer de différents points du Sud

sur l'Atlantique, de Roanoke-Island, de Savannah, de la Nouvelle-Orléans et d'autres encore. Au commencement de janvier une de ces expéditions était enfin et après beaucoup d'efforts prête à partir. Le général Burnside en reçut le commandement avec les instructions suivantes : rallier, à Fort-Monroe, le commodore Goldsborough et se diriger en commun sur l'île de Hatteras dans la Caroline-du-Nord, y mettre garnison, pénétrer dans la baie, attaquer et occuper Roanoke-Island; faire une descente sur New-Berne; réduire le fort Macon et occuper Beaufort; puis tâcher de saisir le carrefour de chemins de fer de Goldsborough, et pousser si possible jusqu'à Raleigh; se rabattre ensuite sur Wilmington; détruire les chemins de fer utiles à l'ennemi, entr'autres le Wilmington-Weldon, une des meilleures lignes d'approvisionnement de la Virginie. Dans tout cela user d'une grande prudence; s'entendre toujours bien avec la flotte; être sobre de proclamations, surtout n'y pas trop parler de politique et de nègres; se rappeler que les fédéraux combattent seulement pour le maintien de l'Union et de la loi; protéger en conséquence les droits et les propriétés des gens qui ne sont pas en armes contre eux.

Nous verrons plus loin que cette expédition, sans accomplir tout son vaste programme, eut cependant un succès très convenable.

Une autre entreprise côtière avait déjà été dirigée plus au sud, sous le général Sherman, qui s'établit à Port-Royal dans la Caroline-du-Sud. Vers le milieu de février il lui fut envoyé, avec des pièces de gros calibre, des instructions pour réduire le fort Pulaski et pour s'emparer de Fernandina et de St-Augustin. En revanche un matériel de siége contre Savannah lui fut refusé pour ne pas éparpiller les ressources. Le tour de Savannah et de Charleston surtout, cœur de la rébellion, viendrait seulement plus tard.

Dans le même mois de février, une autre expédition de même nature fut confiée au général Butler, remplacé au commandement de Fort-Monroe par le vieux général Wool. Il ne s'agissait de rien moins que de s'emparer de la Nouvelle-Orléans. Il reçut à cet effet la disposition d'une force

de débarquement de 18 mille hommes, de trois batteries, de 270 cavaliers et d'un train de siége. Le général Mc Clellan, en date du 23 février 1862, lui donna les instructions suivantes : Agir en bonne entente avec la flotte sous le commandement du commodore Farragut ; garder secret le but de l'expédition, même à tous les officiers de l'état-major, sauf au chef d'état-major et au lieutenant du génie Weitzel ; pénétrer dans le Mississipi, où les premiers obstacles seront sans doute les forts Saint-Philipp et Jackson ; les réduire par le feu de la marine, qui suffira probablement ; y laisser une petite garnison, ainsi qu'à la station des pilotes, pour assurer la retraite en cas de revers. Si la marine ne pouvait venir seule à bout des ouvrages, l'y aider en débarquant des troupes et du canon. Après cela des batteries à English-Bend seront le second obstacle. Prendre ces ouvrages par une action combinée de la troupe et de la flotte, ce qui livrera la Nouvelle-Orléans elle-même. Dans ce cas, le mieux sera probablement d'occuper Algiers avec la masse des troupes, ainsi que la rive gauche du fleuve en amont de la ville, tout en laissant *dans* la ville quelques troupes pour y maintenir le bon ordre. Réduire les ouvrages du côté de l'Est et occuper Manchac-pass. Ensuite Bâton-Rouge, Berwick-Bay et Fort-Liwington, puis Jackson dans le Mississipi, réclameront l'attention dans le but de se relier, en remontant le fleuve, aux opérations des colonnes du Nord. A cet effet une feinte sur Galveston sera favorable. Après avoir ainsi rouvert le Mississipi, et à l'aide de renforts qui pourront sans doute être envoyés, on agira contre Mobile, Pensacola, Galveston et autres points de ces côtes.

Dès le mois de mars, cette vaste entreprise était en bonne voie d'exécution, et nous en verrons plus loin les brillants résultats.

De l'énumération de ces diverses opérations, sans parler des travaux d'organisation toujours en cours, découle tout naturellement la preuve que l'armée, et surtout son état-major suprême, ne restaient point les bras croisés. Peut-être un peu moins d'activité eût-elle été désirable, car sans le vouloir, et même en voulant tout le contraire, on entrait à pleine voile dans un système d'éparpillement et de *petits pa-*

quets qui ne pouvait rien amener de bon. On pensait bien, à la vérité, que la tâche principale était sur le chemin de Richmond, et qu'à cela les expéditions sur d'autres points apporteraient un aide efficace en forçant l'ennemi à s'affaiblir en Virginie pour se renforcer ailleurs. Mais les expéditions lointaines sont toujours plus soumises aux contre-temps que ce qu'on a sous la main, et il aurait certes mieux valu employer la majeure partie du personnel et du matériel ainsi disséminés à renforcer l'armée principale, qu'on disait inférieure à ce qu'elle devait être.

Quoi qu'il en soit de l'activité déployée à cet égard, tant que devant Washington rien de plus évident ne se faisait, les plaintes du public, de l'administration, du Congrès n'avaient pas cessé. Chaque fois qu'un peu de soleil perçait les nuages, les journaux l'annonçaient comme une joyeuse nouvelle, car les routes allaient sécher, l'armée entrerait en campagne et la hideuse rébellion n'avait plus que quelques jours à vivre. Quand la pluie tombait, c'était un second couplet sur le même air. Les neiges allaient fondre ; les rivières s'enfler ; les canonnières pénétreraient à leur aise jusqu'au cœur de la hideuse rébellion, qui recevrait enfin le coup de mort. Pour calmer les anxiétés bien naturelles des populations, on ne pouvait pas leur raconter les projets et les opérations en cours. On devait même, vu le grand nombre d'agents du Sud au sein de la société de Washington de tous étages, tenir dans les corps et dans les bureaux un grand secret sur les affaires militaires. Le général Mc Clellan ne s'en ouvrait qu'à de rares personnes et dans les cas absolument indispensables.

D'autre part, un nouveau secrétaire de la guerre était arrivé à ce département. M. Stanton, avocat de l'Ohio, homme actif et honorable, patriote ardent, mais peu intelligent et aimant à faire montre d'énergie, avait remplacé, en janvier, M. Caméron. Comme tout bon nouveau ministre, il n'entendait pas que son entrée aux affaires passât inaperçue. Pour la rendre au contraire bien visible, autant sans doute que pour se mettre au courant de sa besogne, il s'occupa d'abord de tout revoir et de tout prévoir ; pendant quelques

jours, il inonda la presse de rapports, de proclamations, d'ordres du jour personnels d'une boursoufflure trouvée ridicule par les gens dont la tête n'était pas échauffée au même degré. Dans ces derniers pouvait bien compter l'état-major du commandant en chef, qui avait d'ailleurs des devoirs plus pressants que de présider à l'apprentissage du nouveau ministre. Il s'ensuivit que M. Stanton ne rencontra peut-être pas de ce côté-là toute la confiance à laquelle sa position officielle lui donnait droit, et l'on comprend qu'il ait pu en garder quelque rancune. Le fait est que peu de temps après son entrée en fonctions, les rapports entre le gouvernement et le quartier-général devinrent de plus en plus aigres, et la correspondance prit tout le caractère d'une polémique et d'un échange de notes diplomatiques destinées à voir une fois le grand jour.

Il faut dire aussi que les divergences d'opinion politique avaient une bonne part dans le conflit à l'état encore latent. Le général Mc Clellan, quoique essentiellement militaire, appartenait cependant au parti démocratique ; sa popularité croissante et ses constantes recommandations d'élaguer autant que possible la question de l'esclavage de la lutte engagée relevaient la cause démocratique, en même temps qu'elles irritaient la fraction abolitionniste. Celle-ci, par quelques hommes d'Etat de grand talent, était cependant puissante au Congrès ; elle appuyait vivement le gouvernement et surtout le nouveau ministre, foncièrement républicain, dans toutes les mesures qui pouvaient tendre à rendre la guerre plus énergique et plus nationale.

Cette fraction, dont MM. Sumner, Chandler, Wilson, la *Tribune* étaient les principaux organes, semblait même craindre que la guerre ne fût trop bien menée, militairement parlant, et qu'elle n'aboutît, par la voie du *militarisme* triomphant, qu'à faire déplacer la question même qui avait été la cause première de la crise, la question de l'esclavage. En fait une immense équivoque s'étendait sur tout le pays à ce moment-là. La guerre avec ses tristes réalités avait provoqué une réaction dans la politique. Une fois le Rubicon passé, les appréhensions étaient survenues. On voulait bien

que la nation se montrât brave, mais sans se créer plus de dangers qu'il n'était nécessaire, et sans précipiter le pays dans une guerre révolutionnaire et sociale qui apparaissait comme mêlée à des abîmes sans fond. Le rétablissement de la paix, le maintien de la légalité sans s'inquiéter d'esclavage, était le programme devenu celui de tout le monde, le programme public au moins. Pour beaucoup ce n'était, il est vrai, qu'une partie, que le commencement du programme, qui n'excluait pas l'autre, l'avancement de la question de l'émancipation; pour beaucoup d'autres, c'était un programme sincère et complet, pour New-York, par exemple, pour Chicago, en général pour les grandes villes commerçantes du Nord. Pour d'autres encore, c'est-à-dire pour tous les états borders rattachés à l'Union, c'était plus qu'un programme complet, c'était une convention à laquelle on s'était engagé ; enfin, pour les états douteux qu'on voulait ramener à l'Union, c'était, quelque opinion qu'on pût en avoir au fond, le seul drapeau avouable, à moins de vouloir de gaîté de cœur doubler le nombre des ennemis à combattre. Ainsi, et par ces diverses raisons, le pays avait l'air d'être engagé dans une guerre dont il essayait de se voiler la cause à lui-même. Organe de l'opinion publique, le président avait même été forcé, on l'a vu, de tempérer les ardeurs abolitionnistes, assez modérées cependant, du général Fremont à Saint-Louis. Mais les républicains avancés étaient froissés de voir se restreindre à ce point le champ de la question qui leur tenait le plus à cœur, et ils ne craignirent pas, dès la fin de janvier et dès l'arrivée de M. Stanton aux affaires, de réagir très ouvertement contre la tendance trop réellement démocratique que prenaient les affaires de la guerre. Le comité militaire du Congrès, sorte de conseil aulique composé de délégués spéciaux des deux Chambres, se mit surtout de la partie, et il aida de son mieux à fomenter dans les parages officiels une guerre sourde mais ardente contre le commandant en chef.

Un des premiers ordres du nouveau ministre de la guerre fut de demander au général Mc Clellan d'assurer la réouverture du chemin de fer Baltimore-Ohio. C'était, en effet, une communication importante et la plus rapide entre les

armées de l'Est, du Centre, c'est-à-dire de la Virginie-Occidentale, et de l'Ouest. Mais si l'on ne voulait pas renforcer l'une de ces armées au moyen des autres et se servir du chemin de fer comme prompt moyen de concentration, il n'y avait pas grand intérêt à rentrer, quelques semaines plus tôt ou plus tard, en possession de cette voie ferrée. Le mérite subit qu'on lui découvrait venait, paraît-il, d'un certain rôle qu'elle aurait joué dans le changement du personnel ministériel; on avait accusé M. Cameron, ce qui ne fut jamais bien prouvé du reste, d'avoir volontiers laissé cette ligne aux mains de l'ennemi pour en favoriser une autre, à laquelle il était personnellement intéressé.

Un second ordre au général Mc Clellan le requérait d'agir aussi du côté opposé, c'est-à-dire sur le Bas-Potomac, et, concurremment avec la marine, de nettoyer les rives de la baie de Chesapeake des batteries rebelles, qui de divers endroits, de Mathias-Point entr'autres, menaçaient la navigation du fleuve. Cela aussi avait une importance incontestable, mais qui ne tenait pas non plus à une exécution immédiate.

On comprend en effet que des opérations de cette nature, et tant que l'approvisionnement de la grande armée et de la capitale ne souffrait pas de l'état des choses, fussent subordonnées aux mouvements d'ensemble et au programme de la campagne qui allait s'ouvrir. Jusqu'au moment où l'armée se mettrait décidément en mouvement, il importait de laisser l'ennemi dans le doute le plus complet sur la véritable ligne d'opérations qui serait choisie; et pour cela il était avantageux de ne rien changer momentanément à la situation, et de se garder, à droite et à gauche aussi bien que sur le front, les prétextes plausibles de diversion qui s'y trouvaient. L'ennemi pourrait être d'autant mieux trompé sur le point où il serait réellement attaqué.

Le général Mc Clellan, qui avait déjà arrêté son plan, mais qui ne désirait pas encore le révéler, se borna, paraît-il, à opposer des lenteurs et des échappatoires à l'exécution des deux entreprises ordonnées par le gouvernement. Pressé cependant de s'expliquer, il fit connaître au ministre de la guerre, d'abord verbalement, puis développa par écrit son

projet. C'était de se porter sur Richmond au moyen d'un embarquement et d'un débarquement sur la baie de Chesapeake, en tournant ainsi par leur droite les positions fortifiées de l'ennemi. Le président examina ce plan et le désapprouva; il en proposa d'autres, particulièrement celui d'enlever tout bonnement de front les ouvrages sur la route directe de Richmond. Le général Mc Clellan présenta à son tour ses observations sur les plans du gouvernement.

Enfin, le 27 janvier, au milieu de ces pourparlers et sans plus de consultation, le président Lincoln émit l'ordre suivant :

Résidence exécutive. Washington, 27 janvier 1862.

Il est ordonné que le 22 février toutes les forces de terre et de mer des Etats-Unis se mettent en mouvement contre les forces ennemies. Que spécialement les armées de Fort-Monroe, du Potomac, de la Virginie-Occidentale, du Kentucky, du Cairo, et la flotte dans le golfe du Mexique, se préparent à se mobiliser pour ce jour-là.

Que toutes les autres forces de terre et de mer, ainsi que leurs commandants respectifs, obéissent aux ordres déjà donnés pour cette époque et se tiennent prêts à obéir à tous les ordres supplémentaires qui pourraient être dûment donnés.

Que les chefs de département, et particulièrement les secrétaires de la guerre et de la marine avec tous leurs subordonnés, et le général en chef avec tous les autres commandants de forces de terre et de mer, soient sévèrement tenus responsables de l'exacte, prompte et complète exécution du présent ordre.

Cette incroyable prétention à manœuvrer un million d'hommes au commandement ni plus ni moins qu'un simple peloton fut corroborée, en ce qui concerne l'armée du Potomac, par l'ordre suivant :

Résidence exécutive. Washington, 31 janvier 1862.

Spécial ordre de guerre du président, nº 1.

Il est ordonné que toutes les forces disponibles de l'armée du Potomac, après avoir pourvu à la défense de Washington, soient mises en campagne dans le but immédiat de s'emparer du point du chemin de fer du Sud-Ouest connu sous le nom de Manassas-Junction, et de s'y maintenir. Les détails de l'expédition restent à la discrétion du général en chef; le mouvement aura lieu le 22 février ou avant ce jour-là.

Le général Mc Clellan fut, comme on le pense, stupéfait de telles décisions de la part du gouvernement. Elles sentaient bien plus un charlatanisme politique déplorable en de telles circonstances, qu'elles n'indiquaient des vues militaires sérieuses ; — il faut savoir que le 22 février est une journée solennelle et patriotique aux Etats-Unis ; c'est l'anniversaire de la naissance de Washington ; les salves de réjouissance tirées du Capitole fédéral à cette occasion devaient être l'ordre du départ et de la victoire.

Le commandant en chef demanda toutefois à pouvoir présenter ses objections par écrit, et cette faveur lui ayant été accordée, il soumit au secrétaire de la guerre, le 3 février, une longue note à cet effet.

Après avoir rappelé tout ce qui avait été fait jusqu'à ce jour devant Washington et aux autres armées, il passe au point spécial des opérations futures de l'armée du Potomac. Deux lignes d'opérations sont à choix. En premier lieu, celle directe de Washington sur la zone de Centreville a contre elle les forts retranchements et les batteries rebelles établies à Centreville, à Manassas, le long de l'Ocoquan et sur le Chesapeake, qui empêchent de penser à une attaque soit de front, soit sur leur droite. En outre, le mauvais état des routes et les larges cours d'eau ne permettent ni de fixer le moment du départ, ni de compter pouvoir manœuvrer facilement devant l'ennemi, qui, lui, s'est fait de bonnes routes et pourra opérér sur un terrain connu. Il est toujours avantageux à la guerre de ne pas faire ce que l'ennemi désire. On le servirait à souhait en allant lui livrer bataille dans ses positions quand on n'y est pas obligé.

La seconde ligne d'opérations serait par la baie de Chesapeake, en se créant une nouvelle base à un point convenable de la côte, qui dépendrait des circonstances du moment, à Urbana, par exemple, à l'embouchure du Rappahanock. De là on atteindrait facilement les environs de Richmond, et l'on couperait peut-être l'armée de la Péninsule de celle déjà tournée de Manassas. Si l'on ne pouvait atteindre Urbana, la baie de Mobjack, ou à rigueur le Fort-Monroe, ou tout autre point de ces côtes offrirait des avantages à peu près sembla-

bles, faciliterait les transports, éviterait les mauvaises routes, économiserait de nombreux charrois et offrirait les moyens, en agissant rapidement, de surprendre l'ennemi. Plus spécialement le général recommandait la base d'Urbana comme la meilleure.

Cette démonstration, munie de plus longs développements que nous n'en donnons ici, et de l'indication de vastes opérations que le général Mc Clellan projetait pour arriver ensuite, par des mouvements combinés entre les diverses armées, jusqu'au cœur même de la rébellion, séduisit le gouvernement. Il laissa tomber sans mot dire l'inexécution de ses ordres emphatiques, et se mit en devoir de réunir une flotte de transports à Washington et à Anapolis. Un employé supérieur du secrétariat de la guerre, M. Tucker, fut spécialement chargé de ce soin, et il s'en acquitta avec beaucoup de zèle. Au commencement de mars, il mit à la disposition du commandant en chef cent et quelques steamers, près de 200 schooners et de 90 barques.

Néanmoins quatre à cinq semaines avaient dû encore s'écouler pendant ce temps. Ce délai n'avait naturellement pas calmé les impatiences du public ; d'autre part de nouveaux tiraillements s'étaient produits entre le gouvernement et le commandant en chef, à l'occasion d'opérations plus ou moins réussies sur le Haut-Potomac, et manquées contre Mathias-Point.

Enfin, le moment s'approchant où tout serait disposé pour l'entrée en campagne, le général en chef réunit ses divisionnaires en conseil de guerre le 28 février. Il leur soumit son plan par la baie de Chesapeake, qui fut adopté par 8 voix contre 4. Mais quelques jours après, le 9 mars, on apprend que l'ennemi venait d'évacuer subitement ses positions de Centreville, de Manassas et du Haut-Potomac. Sa hâte avait été si grande qu'il avait brûlé tous ses camps et un immense approvisionnement. Il paraît qu'informé, par un de ses agents de Washington, du grave danger qui le menaçait, il n'avait pas cru pouvoir y parer autrement que par la retraite, et il fournissait ainsi une preuve bien évidente de la justesse des prévisions et du plan primitif du général Mc Clellan.

L'évacuation de Manassas changeait évidemment la situation ; il s'agissait de refaire des plans à nouveau et, pour cela, de savoir jusqu'où les confédérés mèneraient leur retraite. Le général en chef prit immédiatement son parti de marcher en forces sur leurs talons. Ce n'était là d'ailleurs qu'une légère variante à son plan primitif. L'embarquement sur le Chesapeake devait être précédé des diversions convenables sur la droite et sur le front. La diversion sur le front serait plus sérieuse et servirait aussi de reconnaissance. Déjà le 10 mars au matin toute l'armée s'ébranla. Tout ce qui était sur la rive gauche du Potomac, à l'exception d'une forte garnison laissée à Washington, franchit les ponts et se porta en avant du côté de Manassas, par Fairfax-Court-House et Centreville. La pluie tombait par torrents et les chemins de la Virginie étaient littéralement transformés en torrents de boue, où les voitures, enterrées jusqu'aux essieux, se mouvaient avec la plus grande peine.

L'armée comprenait alors 11 divisions, sans compter divers commandements spéciaux ; chaque division à trois brigades (1). Elle s'avança le premier jour jusqu'à Fairfax-Court-House seulement avec le gros ; l'avant-garde, sous Mc Dowell, à Centreville ; la cavalerie de Stoneman porta ses reconnaissances jusqu'à Manassas et constata l'évacuation du camp confédéré, au milieu de l'incendie qui le dévastait toujours. Les jours suivants, le gros de l'armée resta à peu près en place ou ne s'avança que de quelques milles. Mc Dowell occupa Manassas-Junction et les environs ; la cavalerie continua à battre la campagne plus en avant. On put constater à l'aise que les retranchements de Manassas et de Centreville étaient formidables et eussent coûté de rudes pertes ou de longs cheminements pour être emportés de front. Il fut reconnu aussi que les renseignements obtenus pendant l'hiver sur la force et la dislocation des confédérés n'avaient pas été très loin de la réalité. Ils avaient eu là environ 70 mille hommes, répartis en 7 à 8 divisions.

Le 14 mars, le quartier-général se transporta de Fairfax-

(1) Voir aux pièces annexes la répartition détaillée de l'armée du Potomac.

Court-House au séminaire d'Alexandrie. Une forte reconnaissance, dirigée par le général Stoneman lui-même et accompagnée de deux aides-de-camp du commandant en chef, les capitaines d'Orléans, avait réussi à atteindre l'arrière-garde ennemie aux environs de Warrenton. Quelques escarmouches avaient eu lieu sur le Cedar-Run et près de Cattlet-station. Les prisonniers faits confirmèrent la nouvelle, reçue de diverses parts, que l'ennemi s'était arrêté en avant de Gordonsville, dans une forte position retranchée, avec avant-postes à Fairfax-Culpeper. Le mouvement par eau avait donc encore sa raison d'être, et cela d'autant plus que l'état affreux des routes de la Virginie venait d'être pleinement expérimenté. Le général Mc Clellan s'était donc rapproché à la fois de Washington et d'Alexandrie, pour présider à l'embarquement des troupes.

Toutefois, un incident notable et fatal à cet égard était survenu. Les fédéraux, qui s'étaient crus les maîtres absolus des eaux, venaient d'apprendre le contraire à leurs dépens. Un bâtiment étrange, le *Merrimac*, était tout à coup sorti du port confédéré de Norfolk et avait jeté la terreur dans les rades du voisinage, quoique ayant dû finalement céder à un lutteur aussi étrange que lui, le *Monitor*. Cet événement, qui eut un grand retentissement par l'ère toute nouvelle qu'il inaugura dans la marine et dans les gros engins de guerre, mérite d'être raconté avec quelque détail. Voici ce qu'en dit un témoin oculaire :

« Le *Merrimac*, que tout le monde connaît aujourd'hui, était une ancienne et grande frégate à hélice des Etats-Unis, bonne marcheuse, et qui fut remarquée des connaisseurs européens lorsqu'elle fit son premier voyage en 1857. Coulée par les fédéraux à l'évacuation de Norfolk, elle avait été remise à flot par les séparatistes et recouverte d'un toit en fer assez faiblement incliné pour faire ricocher les boulets. Dans ce toit, dix sabords étaient pratiqués pour des canons d'Armstrong de 100 et quelques autres pièces du plus gros calibre. L'avant était armé d'un éperon en fer, comme celui des anciennes galères. Le 8 mars, le *Merrimac*, escorté de plusieurs canonnières blindées, sort de l'Elisabeth-River et se dirige

droit vers l'entrée du James-River, où étaient mouillées les deux vieilles frégates à voiles de la marine fédérale, le *Cumberland* et le *Congress*. Toutes deux font feu de toute leur artillerie contre l'ennemi inattendu qui s'approche ; mais ce feu est sans effet : tous leurs boulets ricochent sur la toiture. Le *Merrimac* continue paisiblement sa route et vient, avec une vitesse de quatre à cinq nœuds seulement, plonger son éperon dans le flanc du *Cumberland*. Chose singulière, ce choc fut très doux ; à peine si on le ressentit à bord du *Merrimac ;* mais il avait suffi pour frapper à mort la frégate fédérale. On la vit couler majestueusement, ensevelissant avec elle deux cents hommes de son équipage, qui, jusqu'au dernier instant, servaient encore leur puissante artillerie ; grand et glorieux spectacle ! Mais dans ce choc fatal le *Merrimac* avait brisé son éperon. Est-ce pour ce motif qu'il n'essaya pas de couler de même le *Congress ?* Toujours est-il qu'il se borna à engager avec cette frégate un duel d'artillerie qu'elle ne put longtemps soutenir. Encombrée de morts et de mourants, elle hissa ses voiles, alla s'échouer à terre, amena son pavillon et prit feu. En voulant faire prisonnière une partie de l'équipage, les marins du *Merrimac* furent exposés à un feu de mousqueterie parti de la côte, et une balle atteignit leur brave et habile capitaine, M. Buchanan.

» Pendant ce temps, toute l'escadre des fédéraux, réunie à Hampton-Roads, s'était mise en mouvement pour aller au secours de ses infortunés compagnons du James-River ; mais cette escadre ne pouvait être que de peu de secours. Elle se composait de trois frégates, dont une seule, le *Minnesota,* en état de rendre quelques services : c'était une frégate à hélice de même dimension que le *Merrimac,* mais non blindée. Les deux autres, le *Roanoke,* également frégate à hélice, mais qui avait perdu son arbre, et le *Saint-Lawrence,* vieille frégate à voiles, n'étaient bonnes qu'à se faire détruire. Toutes deux, après des efforts infructueux pour se rendre sur le lieu du combat et des échouages partiels, abandonnèrent la partie et retournèrent à leur mouillage. Quant au *Minnesota,* qui aurait pu avoir quelque chance contre le *Merrimac,* non avec son artillerie, mais en profitant de sa supériorité de vi-

tesse pour l'aborder et essayer de le couler par le choc, elle tirait six pieds d'eau de plus que *le Merrimac,* et gouvernait fort mal dès qu'elle n'avait plus qu'un pied sous la quille; aussi ne tarda-t-elle pas à s'échouer dans une position où elle courait les plus grands périls. Nul doute que, si à ce moment de la journée le *Merrimac* fût venu l'assaillir, elle n'eût eu le même sort que le *Cumberland* et le *Congress*. Le *Merrimac,* sans doute pour venger la blessure de son capitaine, resta à canonner le camp et les batteries de Newport-News, d'où était partie la balle qui l'avait frappé; puis il rentra à Norfolk pour la nuit, comptant probablement achever le lendemain l'œuvre de destruction... Mais dans la nuit était arrivé le *Monitor*.

» J'ai besoin qu'on me pardonne ici la comparaison très familière dont je vais me servir pour figurer aux yeux du lecteur cet étrange bâtiment. Il n'est personne qui ne connaisse ces biscuits de Savoie cylindriques, couverts d'une croûte de chocolat, l'un des principaux ornements de la boutique de nos pâtissiers. Qu'on se représente ce gâteau placé dans un plat oblong, et l'on aura une idée exacte de l'apparence extérieure du *Monitor*. Le biscuit de Savoie est une tour en fer percée de deux ouvertures par lesquelles passe la gueule de ses deux énormes canons. Cette tour a la propriété de tourner sur son axe par un appareil très-ingénieux, de manière à diriger son artillerie sur n'importe quel point de l'horizon. Quant au plat oblong sur lequel le gâteau est placé, c'est une espèce de couvercle posé à fleur d'eau sur la coque, qui contient la machine, le logement de l'équipage, les approvisionnements, et dont le déplacement supporte le tout. De loin on ne voit que la tour, et cette tour flottante, d'un aspect si nouveau, fut la première chose qu'aperçurent le *Merrimac* et ses compagnons, lorsque, le 9 mars au matin, ils revinrent pour porter les derniers coups au *Minnesota,* toujours échoué, et probablement se livrer à d'autres destructions. Les deux navires ennemis, le *James-Town* et le *York-Town,* s'avancèrent les premiers vers le *Monitor* avec cette curiosité toujours un peu craintive que mettent les chiens à s'approcher d'un animal inconnu. Ils n'attendirent pas longtemps: deux éclairs parti-

rent de la tour, suivis par le sifflement de deux boulets de 120. Il n'en fallut pas davantage pour faire rebrousser chemin au plus vite aux deux explorateurs. Le *Merrimac* reconnut aussitôt à qui il avait affaire, et il se porta bravement au-devant de l'adversaire qu'il ne s'attendait pas à rencontrer. Alors commença le duel dont il a été tant parlé, et qui semble appelé à faire une si grande révolution dans l'art naval. Dès l'abord, les deux jouteurs sentirent qu'il fallait se combattre de près; mais, même à quelques mètres de distance l'un de l'autre, ils semblaient également invulnérables. Les boulets ricochaient ou se brisaient sans faire autre chose que de laisser de légères empreintes. Boulets ronds du poids de 120, boulets coniques de 100, boulets Armstrong, rien n'y faisait. Le *Merrimac* alors, voulant profiter de sa grande masse, chercha à couler son adversaire en l'abordant violemment par le travers; mais il ne pouvait prendre d'élan. Le *Monitor,* très court, très agile, très prompt à la manœuvre, s'attachait à lui, tournait autour de lui, échappait à ses coups avec une rapidité que la longueur excessive du *Merrimac* ne lui permettait pas d'atteindre. Rien de plus curieux que de voir les deux adversaires se remettant alors à tourner en rond l'un autour de l'autre, le petit *Monitor* décrivant le cercle intérieur, tous deux également attentifs à chercher le point faible de l'ennemi, pour y décharger aussitôt à bout portant l'un de leurs énormes projectiles. La lutte se prolongea ainsi, sans résultats apparents, pendant plusieurs heures. Une seule fois le *Merrimac* réussit à frapper avec son avant le travers du *Monitor;* mais celui-ci pirouetta sous le coup comme un baquet flottant, et une très légère endenture laissée dans sa muraille fut la seule avarie causée par ce choc formidable. L'épuisement des deux combattants finit par mettre un terme à la lutte. Les confédérés rentrèrent à Norfolk, et le *Monitor* resta maître du champ de bataille. Le *Minnesota* et toute l'escadrille de Hampton-Roads étaient sauvés: le pygmée avait tenu tête au géant. Restait à savoir si celui-ci ferait une autre tentative lorsque l'enjeu serait plus tentant, lorsque, au lieu de chercher à détruire un ou deux navires de guerre, il s'agirait

de s'opposer au débarquement de toute une armée d'invasion. » (1)

L'apparition du *Merrimac*, si contrariante qu'elle fût, n'était pas le plus désagréable des incidents qui vinrent, à ce moment, compliquer la tâche du commandant en chef. Une grêle de nouveaux ordres du gouvernement s'abattit sur lui, au moment où il mettait le pied sur le sol ennemi.

Un premier décret, du 11 mars, lui enleva ses fonctions de commandant en chef des forces des Etats-Unis, pour les restreindre, « puisqu'il était en marche, » à celles de commandant du département du Potomac. Une disgrâce aussi brusque était un adieu peu encourageant, il faut en convenir, pour une entrée en campagne. Les départements de l'Ouest furent réunis en un seul et grand département du Mississipi, sous le général Halleck, et entre ces deux départements on en forma un troisième, dit des Montagnes, pour le général Frémont. En somme, c'était toute une révolution militaire, que le général Mc Clellan, qui en était la principale victime, n'apprit que par les journaux.

Un autre décret, du 8 mars, prescrivit l'organisation de l'armée du Potomac en 5 corps, la force de chaque corps, ainsi que d'autres détails, et nomma même les chefs de corps, à l'ancienneté. Cette mesure était très bonne en soi, mais il eût été préférable et même convenable de laisser au général en chef la latitude de composer ses corps à sa guise et selon les besoins. Après avoir adressé des réclamations à cet égard, dont il ne fut tenu compte que très faiblement, le général s'exécuta et procéda, en date du 13 mars, à la formation des corps d'armée, comme suit :

1er corps : *Mc Dowell.* Divisions Franklin, Mc Call, King. (Le décret présidentiel avait prescrit 4 divisions pour ce corps ; la 4me fut ajournée pour le moment.)

2me corps : *Sumner.* Divisions Richardson, Blenker et Sedgwick.

3me corps : *Heintzelman.* Divisions Porter, Hooker et Hamilton.

(1) *Revue des Deux Mondes* de 1862. Campagne du Potomac, d'après les notes du prince de Joinville.

4me corps: *Keyes*. Divisions Couch, Smith et Casey.

5me corps: *Banks*. Divisions William et Shields.

Par le décret présidentiel lui-même, les quatre premiers corps formaient l'armée d'expédition proprement dite ; le 5me était préposé à la garde du Haut-Potomac.

Un commandement spécial était encore formé par ce décret, celui du général Wadsworth, en qualité de commandant des défenses de Washington, et de gouverneur militaire du district de Colombie.

La cavalerie restait attachée momentanément aux divisions, en attendant que des ordres subséquents organisassent la réserve de cavalerie et celle d'artillerie.

Une autre mesure du gouvernement vint mettre le comble à l'expression de sa mauvaise humeur contre le général auquel il laissait cependant le poids d'une si lourde mission. Par un ordre de guerre spécial n° 3, en date du 8 mars, le président ordonna qu'aucun changement de base d'opérations de l'armée du Potomac n'eût lieu, sans laisser à Washington et environs une force telle que, dans l'opinion du commandant en chef et *des commandants de tous les corps* d'armée, la capitale soit en parfaite sécurité.

Ainsi on imposait à l'état-major supérieur une sorte de constitution républicaine, qui donnait au général en chef ses subordonnés immédiats comme conseillers d'office et comme contrôleurs.

Ce que le général Mc Clellan aurait eu de mieux à faire à ce moment eût été de donner sa démission, puisqu'il devenait bien évident qu'il possédait toute la défiance du gouvernement ; et que dans de telles conditions la conduite d'une guerre est impossible. C'était là sans doute qu'on espérait l'amener à force de tracasseries. Mais cette abnégation aurait aussi pu être mal interprétée à la veille de se rencontrer avec l'ennemi. Le général préféra modestement passer expédient. Il convoqua son conseil de guerre pour le 13 mars à Fairfax-Court-House, et il lui soumit ses plans avec tous les détails. On s'embarquerait toujours sur le Chesapeake, mais comme l'ennemi se trouvait maintenant retiré en arrière on ne pouvait plus penser à débarquer à Urbana, il fallait aller

plus loin et il proposait de prendre pour base la Forteresse-Monroe.

Le conseil, auquel assistaient les généraux Mc Dowell, Sumner, Keyes et Heintzelman (le général Banks étant absent), examina sérieusement tous les points de ce plan, et le résultat des délibérations fut le suivant :

« 1° Que l'ennemi s'étant replié de Manassas à Gordonsville, derrière le Rappahanock et le Rapidan, il est avantageux d'agir de Fort-Monroe, entre les rivières York et James, sur Richmond, pourvu qu'en premier lieu le bâtiment ennemi *Merrimac* soit neutralisé ; qu'en second lieu les moyens de transport pour un transfert immédiat de l'armée par le Potomac soient prêts à Washington et à Alexandrie ; qu'en troisième lieu une force navale auxiliaire participe à la prise des batteries ennemies de la rivière York ; et qu'en quatrième lieu la force laissée pour couvrir Washington donne complète sécurité pour la capitale. A l'unanimité.

« 2° Si le projet ci-dessus ne peut être exécuté, l'armée se mouvra contre l'ennemi, derrière le Rappahanock, aussi promptement que possible. A cet effet, on devra lui fournir les moyens de reconstruire les ponts et de remettre en état de service les deux chemins de fer Orange-Alexandrie et Aquia-Richmond, pour en faire les lignes de ravitaillement de l'armée. A l'unanimité.

« *Note*. Que les forts de la rive droite du Potomac ayant garnison complète et ceux de la rive gauche étant occupés, une force de 25,000 hommes laissée au front de la Virginie serait suffisante pour couvrir Washington. (Généraux Keyes, Heintzelman et Mc Dowell.) Une force totale de 40,000 hommes suffirait à la défense de la capitale. (Sumner.) »

Le même jour, le général Mc Clellan informa le département de la guerre « que le conseil des commandants de corps d'armée avait décidé à l'unanimité un plan d'opérations, et que le général Mc Dowell allait se rendre à Washington pour le lui soumettre. »

A quoi le secrétaire de la guerre répliqua : « Quel que soit le plan adopté, exécutez-le immédiatement, sans perdre une heure pour mon approbation. »

Le plan fut soumis le même jour au président, qui l'approuva également, mais en donnant les directions suivantes pour son exécution :

« 1° Laisser à Manassas-Junction une force telle qu'on soit certain que l'ennemi ne reprenne pas possession de ce point et de cette ligne de communication ;

« 2° Laisser Washington en sécurité ;

« 3° Porter le reste des forces par le bas Potomac, choisir une nouvelle base à Fort-Monroe, ou partout ailleurs dans ces parages, ou à tout événement poursuivre aussitôt l'ennemi par terre avec tout le reste de l'armée. »

Toute l'armée revint sur Alexandrie afin d'y être embarquée pour la péninsule, et les corps furent disloqués tout autour de la ville et le long de la côte en attendant leur embarquement. Cette situation provisoire ne laissa pas d'être pénible pour les troupes, obligées de bivouaquer par un très mauvais temps.

Le général Mc Dowell avait d'abord été désigné pour prendre la tête de l'expédition, mais lorsqu'on vit qu'il n'y avait pas de bâtiments pour emporter tout son corps à la fois, il consentit à rester jusqu'à ce que toutes ses troupes pussent être embarquées ensemble, en réservant que les troupes parties avant lui n'opéreraient pas sur le champ d'action spécial qui lui avait été désigné. Il s'ensuivit que le corps Mc Dowell resta devant le front, destiné à être le dernier à partir.

Le 4me corps (Heintzelman) prit sa place en tête de l'expédition. Son embarquement commença dès le 16 mars, et le 23 mars le général Heintzelman établit lui-même ses troupes autour de la forteresse. Il avait l'ordre de camper aussi près que possible du fort, afin de laisser l'ennemi ignorant de la direction ultérieure des opérations. Le reste du gros de l'armée suivit promptement Heintzelman ; la baie de Chesapeake et la rade de Hampton furent, pendant quelques semaines, sillonnées de bâtiments de toute espèce chargés de troupes et d'autres pour les escorter. Le général Mc Clellan s'embarqua lui-même à Alexandrie le 1er avril, laissant derrière lui l'effectif de 4 à 5 divisions qui ne devaient pas tarder à le rejoindre. Il arriva à Fort-Monroe le 2 avril, et

le 3 déjà il se porta en avant avec toute l'armée. Le général Heintzelman n'avait malheureusement pas observé autant qu'il l'aurait dû la recommandation qui lui avait été faite de se tenir collé à la forteresse. Soit pour échapper à l'autorité du général Wool, qui, depuis le décret du 11 mars, était indépendant du général Mc Clellan et commandait en chef à Monroe, soit par excès de zèle, il s'était lancé en avant dès son arrivée. Le 27 mars, il avait poussé des reconnaissances sur Big-Bethel et sur Half-Way-House, qui avaient, en ce dernier point, heurté 4 à 500 confédérés assez mal retranchés. On s'était bien gardé de les attaquer, mais cette pointe avait suffi pour donner l'éveil à Yorktown, puis à Richmond. Du reste, les confédérés étaient déjà sur leurs gardes. L'embarquement et le débarquement des fédéraux, qui n'avaient pas duré moins de trois semaines, les bruits publics de Washington, et la grande flotte concentrée dans la rade de Hampton ne pouvaient leur laisser aucun doute à l'égard du but de cette expédition. Dix mille hommes, sous le général Magruder, tenaient Yorktown. Les ouvrages dont nous avons parlé plus haut avaient été considérablement renforcés contre la presqu'île et contre la rivière. Dès le 30 mars, des renforts en troupe et en matériel ne cessèrent d'arriver au général Magruder, qui pouvait communiquer promptement avec Richmond par le moyen du York-River et du Panumkey jusqu'à West-Point et White-House, et de West-Point par le chemin de fer York-River-Richmond. Le 5 avril, le gros des fédéraux arriva sans coup férir devant Yorktown, où il se trouva arrêté par une vive canonnade à tous les débouchés possibles. Les obstacles étaient décidément sérieux ; il ne s'agissait plus de les écarter, comme à l'ordinaire, par de simples avant-gardes. L'armée entière dut prendre position et attendre que l'état-major eût avisé. Celui-ci se répandit en reconnaissances tout le long de la ligne, à travers d'épaisses forêts marécageuses et de gaies clairières, qui n'apprirent qu'une chose, c'est que la ligne ennemie était infranchissable sans une action générale et sans aide de gros calibre. Il y avait donc lieu d'attendre que toute l'armée fût débarquée et concentrée avec le matériel de la réserve d'artillerie.

Si désagréable que fût l'incident de ce barrage, semblable à celui du fort de Bard en 1800 arrêtant le beau mouvement stratégique de Bonaparte sur l'Italie, le général Mc Clellan ne s'en affectait pas beaucoup. Son extrême prévoyance en avait tenu compte. On sait que lorsqu'il partit d'Alexandrie, le corps entier de Mc Dowell était resté en arrière et que sa destination lui avait été expressément réservée. Ce corps devait débarquer non à Fort-Monroe, comme les autres, mais plus haut sur le Chesapeake, et s'avancer par le Severn sur Gloucester ; il ferait sa jonction, sur la rive gauche du York-River, avec le gros de l'armée. Il aurait ainsi tourné les ouvrages de Gloucester et aurait probablement fait tomber du coup ceux d'Yorktown.

Le général Mc Clellan attendait donc avec confiance l'effet de cet important mouvement, lorsqu'il reçut l'étonnante nouvelle que Mc Dowell ne s'embarquait pas. Au contraire il devait, par ordre formel du gouvernement, rester devant le front de Washington, d'où, si possible, il s'avancerait par terre sur Richmond. Voici ce qui s'était passé.

On a vu que le mouvement de l'armée sur le Chesapeake et Monroe n'avait été autorisé par le gouvernement que moyennant qu'un corps suffisant à la protection de la capitale fût laissé à Washington même et sur le front, et que le conseil de guerre chargé de déterminer la force de ce corps avait décidé, le 13 mars, que les forts de la rive droite ayant garnison complète et ceux de la rive gauche étant simplement occupés, le corps couvrant devrait être de 25 mille hommes. (Une minorité d'un membre portait ce chiffre à 40 mille hommes.) Avant de s'embarquer pour Fort-Monroe, le général en chef avait fixé les troupes qui resteraient sur le front, et il leur avait prudemment donné toutes les directions nécessaires. Par lettre en date du 1er avril, il avait aussi nanti le gouvernement de ses dispositions à cet égard, ainsi que de l'état détaillé des forces laissées à la garde de la capitale. Ces forces ne se montaient pas à moins d'environ 75 mille hommes, à savoir : 35 mille dans la Shenandoah, sous le général Banks ; 20 mille à Washington même, sous le général Wadsworth ; 20 mille à Manassas et Warrenton, sous le gé-

néral Abercrombie. Divers ordres de marche furent calculés de manière à ce que les troupes en avant du front fussent en mouvements continuels pendant plusieurs semaines, les unes pour finir l'embarquement, les autres pour se porter sur la Shenandoah et être remplacées par d'autres encore; en outre, des ouvrages avaient été ordonnés aux environs de Warrenton; le génie s'était aussitôt mis à l'œuvre, et par les soins actifs du capitaine Munther, ancien officier de l'armée prussienne, de solides retranchements s'étaient promptement élevés.

De telles dispositions péchaient évidemment par un excès de précaution; immobiliser un effectif aussi considérable à la garde de la capitale était plus que de la prudence, c'était un vrai gaspillage de forces. Trente mille hommes, dont 5 mille à Washington, 10 mille plus en avant, et 20 mille dans la Shenandoah, eussent été plus que suffisants dans ce but. La moitié même de ce chiffre eût à la rigueur pu suffire, derrière le large fossé du Potomac, avec l'aide de quelques-uns des bons ouvrages des défenses de Washington et de quelques canonnières sur le fleuve. Cela se pouvait d'autant mieux que le général Dix occupait solidement le Maryland, que les communications de Washington avec le Nord étaient parfaitement assurées, qu'à New-York il y avait à ce moment 4 mille hommes de troupes en organisation ou prêtes au service, en Pensylvanie 3500, et quelques milliers dans d'autres Etats de l'Est; que l'ennemi d'ailleurs allait avoir sur son flanc droit toute l'armée du Potomac, sans parler de celle de Frémont sur sa gauche. Au début de la guerre on avait, avec un effectif bien moindre, assuré Washington contre des dangers bien autrement graves.

Il est vrai qu'alors Washington n'était pas encore *fortifié!...* Mais n'anticipons pas sur une réflexion qui trouvera mieux sa place un peu plus loin.

En résumé si le gouvernement avait voulu corriger efficacement les plans de son lieutenant, c'eût été de lui renvoyer les deux tiers du monde qu'il lui laissait mal à propos. Il fit juste le contraire. Le général Wadsworth, soit par ineptie, soit par pusillanimité, soit par complaisance pour les intri-

gues nouées contre le commandant en chef, trouva qu'avec ses 20 mille hommes il n'avait pas assez de monde « pour remplir son important devoir » et s'en plaignit au secrétaire de la guerre. Deux généraux de ce Département, l'adjudant-général Thomas et le major-général Hitchcock, furent chargés d'émettre une consulte sur cet objet ; ils fournirent aussitôt un docte rapport, concluant à ce que le général Mc Clellan avait manqué à la requête du président que la capitale soit laissée en parfaite sécurité.

Cette sentence, en date du 2 avril 1862, à 7 heures 40 minutes du matin, était donnée dans toutes les formes de la basoche, et assez adroitement entortillée de chiffres ; si elle n'eût pas trop manqué de bon sens et d'équité elle eût accusé de la part de ces deux organes du conseil aulique d'assez grands talents de procureur, à défaut d'autres. Ainsi en ergotant sur les mots, MM. Thomas et Hitchcock avaient calculé, on ne sait comment, la garnison indispensable des ouvrages à 35 mille hommes. Ils avaient en outre trouvé que les troupes de la Shenandoah ne protégeaient pas Washington ; et entendu la sécurité parfaite de cette capitale comme s'il se fût agi de la préserver des mouches. (1)

Il est vrai que l'immense ceinture d'ouvrages, dont on avait cru renforcer le siége du gouvernement, apparaissait maintenant sous sa juste valeur, c'est-à-dire comme un triste embarras, puisqu'il ne fallait pas moins d'une armée de 35 mille hommes seulement pour la garder, et d'une autre de 20 mille hommes pour garder ceux-ci. Une telle disproportion entre les forces immobilisées et les forces agissantes était bien faite pour provoquer les plus sérieuses réflexions, pour montrer que les problèmes se rattachant à la fortification des grands centres, liés à toutes les questions supérieures d'organisation et d'art militaires, ne sont pas de ceux qui peuvent être résolus au milieu de la fièvre du danger, et subordonnés aux besoins du moment. Jamais on ne vit mieux au contraire que la question de la fortification d'une capitale est une de celles

(1) Voir le texte de cette pièce, ainsi que d'autres détails intéressants sur tout ce débat dans notre volume intitulé : *Campagnes de Virginie et de Maryland en 1862 ;* documents officiels soumis au Congrès avec introduction et annotations, 1 vol. in-8. Tanera, éditeur, Paris, rue de Savoie, 6.

auxquelles on doit penser d'avance; qu'elle est aussi politique que militaire ; qu'elle dépend du degré d'énergie et d'amour-propre que la nation veut mettre à la guerre ; des effectifs et du matériel dont elle peut disposer, et du genre de campagne dont elle compte user. Qu'elle relève par conséquent dans sa partie essentielle autant et plus des hommes d'état que des militaires, en tout cas de l'état-major général et non des états-majors particuliers, dont l'œuvre ne doit commencer qu'après que les bases fondamentales ont été bien posées. On a vu que c'était juste le contraire qui s'était produit à Washington ; que des besoins momentanés de campement et d'avant-postes, satisfaits à brûle-pourpoint par d'excellents ingénieurs, avaient surtout présidé à la confection de ce grand camp retranché.

Tant qu'il ne s'était agi que de s'enfler pour paraître fort, le camp avait fait merveille ; aujourd'hui qu'il fallait réellement s'en servir, il n'était plus qu'une charge ; il pesait au pays comme pesait au pauvre diable connu l'éléphant qu'il avait eu la chance d'attraper à la loterie.

Pour un gouvernement qui aimait à rectifier les plans de ses généraux, il y avait là une belle occasion de se montrer. Le moyen de parer aux inconvénients signalés était tout simplement de ne tenir aucun compte de l'étendue du camp retranché, de revenir au système d'une défense restreinte, de ne faire occuper solidement que les 4 forts qui couvraient les ponts, de miner deux ou trois forts mal placés, et de livrer les autres à la protection de quelques factionnaires seulement, et des secours qui leur seraient envoyés d'une réserve centrale au moment du danger. Ainsi 4 à 5 mille hommes répartis aux forts, 8 à 10 mille en réserve, vers la Maison-Blanche même, un bon service de patrouilles et de signaux, c'était tout ce qu'il fallait pour tenir la ville contre une force qui ne serait pas trop imposante, et pour faire dépendre en tout cas sa possession par l'ennemi non d'un coup de main, mais d'une bataille. Si des forces considérables se présentaient, il y avait lieu de penser qu'elles ne surgiraient pas de terre tout juste devant la ville, qu'elles auraient dû agir déjà quelque part, et qu'elles seraient suivies d'une ou

de deux des armées fédérales en campagne ; que par conséquent il y aurait encore bataille dans des conditions avantageuses pour la capitale et avec l'aide de ses ouvrages comme pivots de manœuvre.

Mais le gouvernement et ses savants conseillers ne voulurent rien voir de tout cela.

Le président goûta si fort la pièce juridique de MM. Thomas et Hitchcock que le lendemain du jour où elle lui fut soumise, il invita le secrétaire de la guerre d'ordonner à un corps entier de l'armée du Potomac de rester jusqu'à nouvel ordre devant le front de Washington. Le 1er corps, le seul au complet encore en arrière, fut choisi à cet effet. A son grand désappointement le général Mc Dowell dut suspendre ses préparatifs d'embarquement, et devenir bientôt chef d'un nouveau département, celui du Rappahanock.

Assurément nous croirions faire injure au courage et à l'intelligence souvent prouvés du gouvernement de Washington en prenant au sérieux ses inquiétudes au sujet de la sécurité de la capitale et sa singulière façon d'y pourvoir. Les mesures à cet égard provenaient d'autres causes, et visaient essentiellement à d'autres buts. Elles avaient leur germe dans les dissentiments politiques qui s'étaient manifestés entre l'administration et le commandant en chef; elles faisaient tout naturellement suite aux tracasseries que nous avons vu se produire à propos de l'organisation de l'armée et du plan de campagne. C'était une petite guerre dans la grande guerre, parfaitement logique en soi, au point de vue des mœurs américaines. Seulement une chose pouvait frapper plus d'un esprit attentif, c'est que la petite guerre était beaucoup mieux menée que la grande. Cela toutefois était encore logique. Le gouvernement partageait alors les illusions de tout le monde; il croyait sa cause sûre d'un triomphe très prochain. Ce n'était qu'une affaire de semaines, au plus de mois. La rébellion était un ennemi déjà terrassé et fané ; il avait déjà cédé la place à un autre ennemi, qui était le parti démocratique. Ce parti avait réussi à s'attacher le général en chef avec son entourage ; il recueillerait tous les lauriers de la guerre, si celui-ci parvenait à réaliser les beaux plans qu'il avait fait

miroiter aux yeux de l'administration, et à pénétrer, cet automne encore, jusqu'en Georgie par Richmond. Il escamoterait finalement la cause elle-même de la crise ; il l'escamotait déjà, sous le couvert de la tactique militaire, en affectant de prendre au sérieux le mot d'ordre : « combattre pour la Constitution telle qu'elle est, » c'est-à-dire sans avancer en rien la question de l'émancipation des esclaves. Il en résulterait, comme après la guerre du Mexique, que le parti esclavagiste en serait renforcé. Puis des arrière-plans de conquêtes et d'annexions sudistes pointaient à l'horizon. Il était question de détourner les dissensions intestines sur l'extérieur, et de profiter pour cela de l'intervention européenne qui se faisait en ce moment au Mexique. Le général Mc Clellan avait caressé complaisamment ces rêves ; il avait à plusieurs reprises recommandé une alliance avec la République mexicaine. D'immenses territoires en reviendraient à l'Union, sans nul doute, qui seraient colonisés par le Sud ; de nouveaux Etats esclavagistes viendraient rompre totalement l'équilibre au détriment du Nord, et celui-ci verrait finalement tourner à sa confusion son éclatant triomphe de l'élection de 1860.

Tels étaient les raisonnements de la plupart des hommes d'état républicains alors au timon des affaires, et nous reconnaissons pleinement tout ce que ces vues renfermaient de prévoyance et d'élévation. Il aurait fallu seulement qu'elles fussent liées à une appréciation plus juste de la situation militaire. Négligeant cette dernière considération comme un trop minime détail, ils ne pensèrent qu'à répartir un peu de droite et de gauche les lauriers que le général Mc Clellan semblait, par ses tendances absorbantes, vouloir accaparer pour lui seul. Il y en aura pour tout le monde, lui signifia le gouvernement en le relevant de ses fonctions de commandant en chef des forces fédérales, pour en donner deux grosses parts aux généraux Halleck et Fremont. On lui dit la même chose en lui imposant des chefs de corps d'armée à l'ancienneté et des délibérations d'office avec eux. On lui tint encore ce langage-là en limitant son armée à 4 corps, en organisant un 5me corps, Banks, qui devait rester sur le Haut-Potomac,

en enlevant à l'armée du Potomac, au moment de l'embarquement, une de ses plus belles divisions, la division allemande Blenker, du 2me corps, sous prétexte d'un mouvement offensif de Jackson dans la Shenandoah. Enfin on s'exprimait toujours dans le même sens en retenant les trois divisions de Mc Dowell, chargées d'assurer la marche en avant du gros de l'armée dans la péninsule. Aux deux rivaux qu'on avait suscités dans l'Ouest s'en ajouteraient deux en Virginie, en attendant d'autres. On augmenterait peu à peu les corps de Mc Dowell et de Banks jusqu'à en faire des armées indépendantes; elles s'avanceraient par terre sur Richmond, et elles y arriveraient peut-être avant Mc Clellan ; le parti démocratique serait mis dans le sac avec sa botte de lauriers !

Voilà comment il se fit que l'armée du Potomac, arrivée devant Yorktown, s'y trouva doublement arrêtée par la force des ouvrages et par l'absence du mouvement tournant sur lequel son chef avait compté. On comprend dès lors que celui-ci ne pouvait rien précipiter, et que d'ailleurs il ne fut pas précisément disposé à sacrifier aux impatiences d'un parti hostile le sort de l'armée réduite qu'on lui laissait et sa propre réputation. Ne voulant rien donner au hasard, par conséquent pas tenter des assauts dont le seul résultat sûr eût été de coûter de rudes pertes, il se décida à faire le siége de Yorktown. Il en ordonna aussitôt les préliminaires, qui furent d'établir solidement l'armée devant la place, d'améliorer les routes sur Monroe, d'en créer d'autres à travers la forêt sur le York-River, où la flotte viendrait apporter ses approvisionnements, de relier télégraphiquement tous les quartiers-généraux de division et de corps au grand quartier-général et celui-ci à Washington, de reconnaître l'emplacement des batteries de siége et de tracer les chemins pour y amener le matériel.

L'armée fut disposée à cet effet comme suit: Devant le front de Yorktown, le corps Heintzelman, à savoir la division Porter à la droite, sur le York-River et à la bouche du Wormley-creek, à sa gauche la division Hooker sur une étendue d'environ un demi-mille ; plus à gauche encore la division Hamilton, s'étendant jusqu'à la route de Warwick, en face de

Winns-mill. A la gauche de Hamilton, la division Sedgwick, du 2me corps, qui venait d'arriver, se plaça en face des ouvrages de Winns-mill. Plus à gauche, le corps de Keyes, à savoir les divisions Smith, Couch et Casey, s'étendait le long de la rive gauche du Warwick-creek jusqu'à son embouchure dans le James-River, et faisait face aux ouvrages dits batterie d'un canon, Lees-mill, Warwick-House, etc., sur l'autre rive de ce cours d'eau. Toute la gauche, à savoir Sedgwick et Keyes, fut placée sous les ordres du général Sumner. Le quartier-général s'établit dans une grande clairière baptisée camp-Scott, en arrière de Heintzelman, ayant à sa proximité la réserve d'infanterie et d'artillerie.

En même temps qu'il faisait ces préparatifs, le général Mc Clellan avait vivement réclamé à Washington contre l'ordre qui enlevait le corps de Mc Dowell à sa destination première. Il avait fait ressortir qu'en le privant successivement des trois divisions du 1er corps, de la division Blenker du 2me, et en lui ôtant la libre disposition des troupes occupant sa propre base (comme il venait d'en recevoir l'avis positif) on avait diminué son effectif en réalité d'une cinquantaine de mille hommes ; que le plan primitivement conçu ne pouvait plus s'appuyer sur les mêmes prévisions. Le général Keyes écrivit éloquemment dans ce même sens à un sénateur de ses amis, en le priant de faire connaître l'état réel des choses au gouvernement. Ces plaintes eurent un bon effet, et marquèrent un retour du président en faveur du général disgracié. On lui promit de lui expédier la division Franklin par eau, tandis que le reste du corps Mc Dowell s'avancerait par Aquia-Creek sur le Rappahanock, et de là s'efforcerait de tendre la main au gros de l'armée du Potomac. On pensait qu'il pourrait ainsi rendre les mêmes services que ceux auxquels il avait été préalablement affecté, tout en contribuant à couvrir Washington sur le front. Mais ce n'était vrai qu'en partie ; car sur cette zone il était séparé de l'armée principale par deux ou trois cours d'eau et par l'ennemi, tandis que par le Severn, ou sur le York-River il aurait été, par le moyen de la flotte sur la baie et dans le fleuve, en communication facile et constante avec le gros des forces. La division Franklin fut en effet

embarquée, et du gros matériel fut envoyé pour armer les batteries. Les lenteurs ordinaires d'un siége allaient remplacer la marche rapide qui aurait dû porter l'armée du Potomac jusque devant Richmond, pour que le mouvement fût couronné de succès. La campagne était dors et déjà manquée au point de vue stratégique, ni plus ni moins qu'eût été celle du Premier-Consul en Italie, en 1800, s'il avait dû s'arrêter trois à quatre semaines devant le fort de Bard pour le réduire.

VIII

Siége d'Yorktown ; bataille de Williamsburg ; positions du Chickahominy.

Quoique ce siége n'ait eu aucun autre résultat militaire que de faire malheureusement traîner la campagne en longueur, il est cependant digne de quelque attention par les travaux spéciaux dont il fut l'occasion, et comme le premier et peut-être le plus important siége régulier de cette guerre, qui compta cependant un si grand nombre de travaux relevant du génie.

Comme nous l'avons déjà brièvement indiqué, les anciens ouvrages de cette place au temps de la révolution formaient la base des ouvrages actuels. Trois fronts bastionnés d'ancienne construction constituaient la face principale, dans la direction de Monroe. Trois autres se détachaient de là vers le nord, faisant face au James-River; deux fronts composaient le côté du nord; ces constructions-ci étaient plus récentes. Le côté du York-River était composé de 18 batteries irrégulières, établies sur les bluffs et plus ou moins reliées par des crémaillères. Ces fronts, particulièrement ceux faisant face à l'armée fédérale, avaient une épaisseur de parapet d'une quinzaine de pieds sur une profondeur de fossé en moyenne d'une dizaine. Il n'y avait pas de maçonnerie, tous les travaux étaient en terre, avec secours de troncs d'arbres, de gabions, de fascines et de sacs à sable.

Des ouvrages détachés, datant de l'hiver, renforçaient ce quadrilatère et formaient une ligne partant de l'angle des deux fronts sud et ouest, pour aller se relier à ceux de Warwick-creek et former le barrage complet de la péninsule.

C'était d'abord le fort Magruder, ou redoute blanche, sur le prolongement même du front du Sud, et à 1500 yards de son angle ; à un millier d'yards plus à l'ouest, la redoute rouge, reliées entr'elles par des crémaillères et des fossés de tirailleurs (rifle pits), puis quelques autres batteries et abattis se prolongeaient plus à l'ouest. La place même d'Yorktown, y compris les forts extérieurs, comprenait un armement d'une centaine de bouches à feu, en embrasures et en barbettes; 26 battaient la rivière; 57 se trouvaient sur le front d'attaque même; 20 dans les ouvrages détachés. Les calibres étaient très divers, lisses ou rayés, le plus gros rayé était le canon de siége d'ordonnance de 4 ½ pouces de diamètre. Il y avait des mortiers de 13 pouces, des colombiades de 64 livres, et une quarantaine d'embrasures et de barbettes pour pièces de campagne. La batterie de l'angle sud-est, dite le Haut-Bastion, donnant à la fois sur le front d'attaque et sur la rivière, était la mieux armée ; elle avait entr'autres un gros canon rayé qui fit merveille à plusieurs reprises. Des fossés de tirailleurs et diverses défenses accessoires s'étendaient assez en avant le long des criques et des replis de terrain pour gêner considérablement les reconnaissances et les approches. De l'autre côté de la rivière, les ouvrages de Gloucester se composaient d'une forte redoute pentagonale et d'une batterie rasante sur l'extrême pointe. Les bouches à feu n'y étaient qu'au nombre d'une douzaine, mais la moitié de gros calibre; quelques-unes pouvaient flanquer la gauche de la place, et battre facilement, en tout cas, des approches tentées le long du fleuve.

Telle était la position qui retenait à ce moment la marche de l'armée fédérale. Jusqu'au 10 avril, le temps se passa en reconnaissances préparatoires des divers états-majors, et à tracer des communications entre les divers corps de troupes et avec la rivière. Un emplacement fut recherché par le général Barry pour devenir le port de tout le campement et le point où le matériel de siége serait débarqué. Il choisit, à cet effet, la crique Cheesemann, un petit affluent du Poquonin-River, à environ deux milles et demi en dessous de l'endroit où les premiers ouvrages fédéraux pourraient être établis. Ce nouveau port fut immédiatement installé; on y fit des docks, des

quais, des débarcadères, et le grand dépôt d'artillerie fut établi à un mille et demi de là, dans un vaste champ à proximité des diverses routes. Le train de siége, dont le débarquement fut aussitôt commencé, se composait de 101 pièces, à savoir:

22	Parrott	de	20	livres
13	»	»	30	»
11	»	»	100	»
2	»	»	200	»
10	canons de siége d'ordon.	de	4 ½	pouces.
10	mortiers de côte	de	10	pouces.
10	»	»	13	»
5	»	de siége	8	»
15	»	»	10	»

3 obusiers de 8 pouces. Plusieurs batteries de campagne de 12 livres lisses devaient aussi être employées. Le train de siége était spécialement desservi par le 1er régiment d'artillerie du Connecticut, colonel Tyler, et le 5e volontaire de New-York, colonel Warren. Le général Porter fut spécialement chargé du commandement des tranchées, et il devait s'entendre avec les généraux Barry et Barnard pour tout ce qui concernait la direction du siége.

Les reconnaissances plus détaillées de la position, dans laquelle MM. les officiers du génie montrèrent autant d'activité que de courage, et fixèrent plus d'une fois leurs planchettes sous le feu de l'ennemi, procurèrent des renseignements qui permirent de déterminer, dès le 14 avril, l'emplacement de la première parallèle et des batteries à établir. Un petit ruisseau et un ravin débouchant dans un des bras du Wormley-Creek firent en majeure part les frais de cette première parallèle; du reste, les épaisses forêts du voisinage couvraient tous les travaux préparatoires et fournissaient en abondance le bois nécessaire au gabionnage, aux plates-formes et aux revêtements en troncs d'arbres. Aux alentours immédiats de la place le terrain était plus ouvert; néanmoins des forêts de petits pêchers, en pleine floraison à ce moment, le coupaient d'une manière fort agréable à l'œil et offraient quelques couverts.

Il fut décidé que quatorze batteries seraient établies contre la place, situées et armées comme suit :

Batterie n° 1, à l'extrême droite, à la pointe entre le York-River et le Wormley-Creek, en arrière de celui-ci, vers la ferme de Farinholt, pour battre la gauche du front de terre de la place à 3800 yards (1) du Haut-Bastion, et enfiler le front de la rivière et Gloucester jusqu'à 5000 yards; 5 canons Parrott de 100, 2 de 200. Commandant, major Kellog, du 1er Connecticut.

Batterie n° 2, dans la première parallèle, sur la grande route de Yorktown à Hampton, pour battre la droite du Haut-Bastion et la gauche de la Redoute-Rouge, à 1850 yards en moyenne. Six Parrott de 20, six de 30, trois rayés de siége de 4 $^1/_2$ pouces. Commandant, major Hamingway, du 12me Connecticut.

Batterie n° 3, à 200 yards à gauche du n° 2, aussi dans la première parallèle, battant la Redoute-Rouge à 1900 yards et le Haut-Bastion à 2300. Sept Parrott de 20. Commandant, capitaine Vœgeli, du 1er bat. New-York.

Batterie n° 4, dans le ravin sous le plateau de la maison Moore, à 4100 yards de Gloucester et 2400 de Yorktown. Dix mortiers de côte de 13 pouces. Commandant, major Doull, du 2me bat. New-York.

Batterie n° 5, derrière la grande route de Warwick-Court-House, contre le fort de la Redoute-Rouge, à 1600 yards; à 2800 yards d'Yorktown et 2000 du Haut-Bastion. Huit Parrott de 20. Commandant, capitaine Carlisle, du 1er bat. New-York.

Batterie n° 6, à la jonction des routes de Warwick et de Hampton, à 5100 yards de Gloucester, 3900 yards des docks d'Yorktown; à 2500 de Winns-Mill, à 2000 de la Redoute-Rouge. Six mortiers de côte de 10 pouces. Commandant, capitaine Burbank, du 1er Connecticut.

Batterie n° 7, en face de Winns-Mill, à 1100 yards. Six canons obusiers de 12 lisse de campagne.

Batterie n° 8, en face d'ouvrages au sud de Winns-Mill, à 1125 yards. Douze canons de 12 liv. de campagne.

(1) Un yard égale 94 centimètres.

Batterie nº 9, à droite de la batterie nº 2 et à la gauche de la digue dite d'Old-Mill, à 2000 yards des ouvrages extérieurs. Dix mortiers de siége de 10 pouces. Commandant, major Trumbull, du 1er Connecticut.

Batterie nº 10, au milieu de la première parallèle, entre le York-River et la crique, à 1500 yards du Haut-Bastion ; à 2150 de la Redoute-Blanche. Trois Parrott de 100, un de 30 ; sept canons de 4 ½ pouces. Commandant, capitaine Winslow, du 5me New-York.

Batterie nº 11, au sommet du ravin, en arrière du nº 9, à 2400 yards des ouvrages extérieurs, à 3300 de Wins-Mill et 4700 de Gloucester. Quatre mortiers de côte de 10 pouces. Commandant, capitaine X...., du 5me New-York.

Batterie nº 12, droit en avant de 11 et de 9, vers les *Secesh-Huts,* à 2000 yards des ouvrages extérieurs. Cinq mortiers de siége de 8 et 5 de 10 pouces. Commandant, capitaine Z...., du 5me New-York.

Batterie nº 13, à la droite du nº 10, au bord du York-River, sur le bluff en avant de la maison Moore, à 3000 yards de Gloucester, à 2400 des ouvrages extérieurs, à 1300 du Haut-Bastion. Six Parrott de 30. Commandant, capitaine Cambreling, du 5me New-York.

Batterie nº 14, à 100 yards en arrière de la précédente et à l'extrême droite de la première parallèle. Trois Parrott de 100. Commandant, capitaine Perkins, du 1er Connecticut.

Les travaux préparatoires, c'est-à-dire la confection des routes, des abords et de quelques boyaux menèrent jusqu'au 17 avril.

Avant d'aller plus loin et d'entreprendre les batteries elles-mêmes, le général Mc Clellan voulut pourtant essayer d'un moyen plus expéditif, et de percer quelque part le barrage des confédérés. Cette ligne, plus ou moins continue, comptait près d'une dizaine de milles de développement, il devait s'y trouver nécessairement des points faibles. On croyait avoir enfin découvert un de ceux-ci, devant le front de la division Smith, à une clairière traversée par une digue, près de Lees-Mill. Le général Smith fut chargé d'en tenter l'attaque. Le 16 avril il fit d'abord ouvrir le feu de toute son artillerie de

campagne, 18 pièces, à 600 pas ; elles firent taire les batteries confédérées. L'infanterie, un régiment du Vermont en tête, passa aussitôt la crique, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture et enleva très bravement un rifle-pit de l'autre côté. Mais les cartouches avaient été mouillées ; puis des renforts arrivèrent aux confédérés avant que les premiers fédéraux aient pu être soutenus. L'attaque se transforma en une simple reconnaissance. Peut-être aurait-on dû ne pas se décourager par cet essai infructueux.

De son côté la marine avait aussi essayé de faire de son mieux, mais sans réussir à avancer beaucoup les affaires. Il lui incombait, il est vrai, une lourde tâche et surtout une forte responsabilité. Elle avait à veiller à quelque nouveau tour du *Merrimac*. Si la flotte fédérale, qui portait tous les approvisionnements, et était la seule ligne de communication de l'armée, venait à être détruite ou dispersée, comme celle de Newport-News, le 8 mars, l'armée entière du général Mc Clellan aurait été réduite à demander merci. Sentant le poids de cette situation, le commodore Goldsborough restait donc, avec sa flottille et le *Monitor*, en station devant Hampton, toujours vigilant et sous vapeur. Il n'avait pas voulu s'avancer dans le James-River, qui restait ainsi fermé aux fédéraux et librement ouvert aux bâtiments ennemis. Ceux-ci pouvaient y appuyer la droite de la ligne de Warwick par leurs canons, et amener même des renforts de Norfolk. C'est ce qui avait déjà eu lieu à plusieurs reprises au moment où nous en sommes arrivés. Le commodore Goldsborough avait dû limiter plus encore les garanties qu'il offrait à l'armée. Il n'avait pu répondre que de l'entrée du York-River. Quelques canonnières s'étaient avancées vers Yorktown, mais elles avaient trouvé la passe gardée par un feu croisé d'une quarantaine de grosses pièces, qu'il ne pouvait être question de braver avec des bâtiments de bois. La place n'avait donc pu être investie par eau. D'autre part la division Franklin n'arriverait que dans quelques jours, et quoique une des plus belles de l'armée et forte de 11 mille hommes, il ne serait pas prudent de la lancer seule sur la gauche du York-River

et de lui affecter la besogne qu'aurait pu remplir le corps entier de Mc Dowell.

Les lents mais sûrs travaux d'approche furent donc jugés les meilleurs, et dès le 18 avril il y fut procédé avec une grande énergie. Ce jour-là même les batteries nº 1, 2, 3, 6 et 7 furent élevées; le lendemain déjà les hommes y eussent été complétement à couvert si l'ennemi voulait les contrarier. C'est ce qu'il ne tenta même pas.

Le 19 et le 20, les batteries nº 4 et 5 furent commencées, aussi sans opposition. Le feu fut retardé jusqu'au 1er mai, car on avait tenu à pousser exclusivement et aussi activement que possible les travaux de terre, pour démasquer toutes les batteries à la fois; l'effet moral eût certes été plus grand. Mais le 1er mai des navires confédérés vinrent essayer de ravitailler la place; la batterie nº 1 ne pouvait trouver une plus belle occasion d'expérimenter ses Parrott de 200 et de 100 livres. Elle n'y manqua pas. A 4000 yards, leur tir fut si précis que la flottille dut promptement reprendre le large; elle alla se réfugier derrière la pointe de Gloucester. Le gros canon du Haut-Bastion leur répondit, et un intéressant duel s'engagea entre les deux monstres rayés. Les témoins furent nombreux; tous les parapets en étaient couronnés. De ceux de la batterie nº 1 on observait attentivement les coups, qui portaient avec une grande justesse. Quand à son tour l'ennemi tirait, le factionnaire donnait le signal et tout le monde avait le temps de se mettre à l'abri. Le projectile arrivait ordinairement très près de l'endroit où se trouvaient, deux minutes auparavant, les principaux groupes. La canonnade du 1er mai avait fourni un spectacle si intéressant et avait rendu l'artillerie si fière de ses œuvres, qu'elle fut recommencée le lendemain, toujours de la batterie nº 1 seulement. Mais un brouillard s'était levé et le tir à grande portée n'était plus possible; ce jour-là, le canon se contenta de faire plus de bruit que de mal. La flottille confédérée profita de la circonstance favorable pour aller poser son chargement.

Les tranchées et les revêtements des batteries n'allaient que mieux leur train pendant la brume. On y travaillait sans

relâche et l'on ne tarderait pas à pouvoir enserrer d'un feu formidable tous les points de la place.

En attendant ce moment vivement désiré, l'armée ne passait pas trop mal son temps; elle s'était installée dans ses campements, comme si elle eût dû y rester encore de longs mois. La contrée pittoresque, les soirées tièdes du printemps, les arbres et les buissons en fleurs, le ballon s'élevant en reconnaissance chaque soir au-dessus de la forêt, le grondement inoffensif de la cannonade, tout cela concourait à charmer les braves volontaires débutants, et à leur présenter la guerre et ses misères sous des couleurs qui n'avaient rien de trop sombre. Les rations étaient bonnes et abondantes, le bois et l'eau foisonnaient. Le service n'avait rien non plus de trop pénible; dix mille travailleurs de corvée étaient fournis chaque jour par l'infanterie et mis spécialement à la disposition des généraux Porter, Barry et Barnard. Quand ils rentraient au camp le soir, la pelle sur l'épaule, ils avaient l'air de bons laboureurs revenant de leurs champs. Alors les bivouacs s'animaient, les feux pétillaient, des groupes se formaient tout autour, où l'on se racontait les incidents de la journée et les nouvelles du pays. Les journaux de New-York arrivaient régulièrement chaque après-midi et fournissaient d'amples aliments aux causeries. Pour le moment, à côté de la bataille de Shiloh, dont nous parlerons plus loin, c'était le siége d'Yorktown qui remplissait les colonnes de la presse. Elle en racontait les moindres détails, et les rapprochait du drame final de la guerre de l'Indépendance passé sur les mêmes lieux. Plus d'une fois ces réminiscences patriotiques électrisèrent les groupes de causeurs. C'était ordinairement quand un de ceux-ci avait fait dans la journée la trouvaille de quelque objet de l'ancienne armée franco-américaine; si, à ce moment venait à passer un officier à pantalon rouge des gardes Lafayette ou des zouaves de New-York, imités de la tenue française, ou surtout un des princes d'Orléans, sa présense était le signal de vigoureux *cheers* en l'honneur de l'ancienne alliance de la France et de l'Amérique, et des grands jours de la révolution.

Ce qui valait mieux encore que ces démonstrations pour

avancer le siége, c'est que, pendant ce temps, la division Franklin était enfin arrivée, le 22 avril. On l'avait laissée sur ses bateaux, à Cheseman-Creek, pour qu'elle fût toujours prête à remonter la rivière dès que les batteries de la droite du front auraient suffisamment éteint le feu des batteries côtières de Gloucester et de la place.

Les autres divisions s'étaient arrangées à leur aise tout le long du front. A la droite et en avant du grand quartier-général se trouvait la division Porter, entre Wormley-Creek et quelques crêtes dites hauteurs de l'hôpital. Plus à gauche et un peu en arrière, la division Hooker, entre l'hôpital et la grande route d'Yorktown, c'est-à-dire à droite de la route en allant à Yorktown. De l'autre côté de cette route, la division Hamilton, remplacé maintenant par Kearney. Plus à gauche, la division Sedgwick, avec ses avant-postes courant tout le long du chemin d'Yorktown à Warwick. A l'endroit dit les Quatre-Coins, la division Richardson ; en avant de la maison du Dr Powers, la division Casey ; plus à gauche, en face de la digue de Lees-Mill, la division Smith ; enfin, à l'extrême gauche, des environs de Warwick-Court-House jusqu'à la rivière James, la division Couch.

Les réserves d'infanterie et d'artillerie, ainsi que le quartier-général ne changèrent pas d'emplacement. La cavalerie de Stoneman resta aux environs de Cheseman-Creek, à portée des fourrages qui arrivaient toujours par le York-River.

Telle était la situation quand le 4 mai au matin, la veille du jour où l'on comptait démasquer les 14 batteries à la fois, les sentinelles donnèrent l'avis que la place avait été évacuée pendant la nuit. Les confédérés avaient sans doute pu suivre la marche des travaux ou apprendre par leurs espions que le jour critique approchait. Comme précédemment à Manassas, ils étaient satisfaits d'avoir fait perdre son temps à leur adversaire, et ils se retiraient prudemment avant le moment de l'épreuve.

Ce fut un grand désappointement pour l'artillerie fédérale que de voir tant de pénibles préliminaires frustrés de leur couronnement. Elle attendait avec une vive impatience, d'après les prémisses de la batterie no 1 à 4000 yards, les ré-

sultats que donneraient les mêmes calibres à des distances moindres de la moitié. L'expérience dut être ajournée. En compensation, les fédéraux recueillirent, outre la libre disposition de la rivière, 72 bouches à feu dans la place, dont le plus grand nombre susceptibles d'être remises en bon état.

La poursuite, immédiatement ordonnée, fut vite commencée par les avant-postes qui grimpèrent aussitôt dans les retranchements. Trois à quatre heures après, toute l'armée était en mouvement, la cavalerie Stoneman en tête. Elle ne prit que le temps de traverser rapidement les campements évacués, en piétinant au milieu des magasins encore en feu et des explosions des machines infernales. Il s'agissait de rejoindre les colonnes en retraite avant qu'elles eussent pu s'installer dans d'autres ouvrages, qu'on savait exister en avant de la ville de Williamsburg, dans un étranglement de la presqu'île.

Avec toute sa cavalerie et quatre batteries à cheval Stoneman chemina rapidement malgré d'affreux chemins. Quant à l'infanterie, elle suivait plus tranquillement. Elle marchait en deux colonnes sur les deux principales routes qui menaient à Williamsburg; à droite la division Hooker, derrière Stoneman, sur la route venant d'Yorktown; à gauche, la division Smith sur la route passant le Warwick-creek à Lees-mill. Malheureusement ces colonnes s'entrecroisèrent et se retardèrent mutuellement. Smith talonna l'ennemi mais sans pouvoir le serrer vu la nature du terrain, et se rabattit sur l'autre route. Celle-ci, que suivait Stoneman à travers des bois épais, n'était pas très propre à l'emploi de la cavalerie; à chaque instant partaient des fourrés des coups meurtriers et invisibles. Il fallait fouiller ces bois par des détachements d'éclaireurs. Un de ceux-ci, de quarante dragons dirigés par le duc de Chartres, tomba tout-à-coup au milieu de l'arrière-garde ennemie, mais fut assez heureux pour s'en tirer en surprenant et ramenant quinze prisonniers. Un peu plus loin, ce fut autre chose; lorsque la cavalerie voulut déboucher à la jonction des routes d'Yorktown et de Lees-mill, elle fut saluée par une grêle d'obus et de balles qui l'arrêtèrent court. Ce feu venait de nombreux ouvrages de campagne élevés dans l'isthme en avant de Williamsburg. Sur ce terrain assez

découvert, comparativement à celui qui venait d'être parcouru, les confédérés avaient d'abord construit une grande enceinte bastionnée, appelée fort Magruder, placée sur la chaussée en face de l'isthme; plus une série de redoutes, d'abatis et de *rifle pits* faisaient face à tous les points du marais par lesquels il aurait été possible à l'infanterie de s'avancer. Entre ce fort et les redoutes, l'infanterie et la cavalerie ennemies étaient en bataille, et elles avaient reçu l'avant-garde fédérale comme nous venons de le dire. Stoneman, voyant que les confédérés couvraient ainsi l'embranchement et qu'il ne pouvait se maintenir devant eux, essaya de les déloger par un coup de vigueur. Il fit avancer toute son artillerie à cheval, qui se mit brillamment en batterie en face des abatis, et répondit au feu des redoutes, après quoi il fit charger sa cavalerie. Le 6e régiment de cavalerie fédérale s'élança vaillamment sur celle des confédérés, passa, pour la joindre, sous le feu croisé des redoutes, et eut avec elle un de ces combats à l'arme blanche si rares aujourd'hui. Tout cela cependant était de la valeur dépensée en pure perte. L'ennemi ne se troublait pas; il avait l'avantage du nombre et de la position. Enlever ces ouvrages avec de la cavalerie seule était impossible. On commançait à perdre du monde, des chevaux surtout. « Il me manque trente et un hommes, » disait le major Williams, qui venait de mener la charge du 6e, en saluant gracieusement Stoneman du sabre avec cet air de gens résolus qui veut dire: « Nous sommes prêts à recommencer, mais cela ne sert à rien. » Stoneman ordonna alors la retraite (1). On repassa à travers les abatis et on alla attendre dans une clairière, à un demi-mille en arrière, l'arrivée de l'infanterie pour recommencer l'attaque avec elle. Le malheur voulut qu'en traversant le marécage une des pièces de l'artillerie à cheval s'enfonça dans la boue de manière à n'en pouvoir être retirée. En vain doubla-t-on les attelages; l'ennemi concentrait son feu sur cet unique point et tuait tous les chevaux. Il fallut abandonner la pièce, la première qu'eût perdue encore l'armée

(1) Ces lignes et les suivantes, jusqu'à la fin du chapitre, sont reproduites à peu de choses près de l'article du témoin occulaire que nous avons cité plus haut, page 110.

du Potomac. On ne pouvait s'en consoler. Le soir, de nouveaux efforts furent faits pour la reprendre; mais les abatis étaient remplis de tirailleurs ennemis qui en rendaient l'approche impossible. Le jour baissait. La colonne confédérée venant de Lee's-Mill échappa et réussit à s'abriter derrière les retranchements de Williamsburg. Quant à l'infanterie fédérale, elle n'arriva que très tard. Il y avait eu de grands encombrements sur les routes étroites par lesquelles elle s'avançait. A la tombée de la nuit, le général Sumner, qui avait pris le commandement, voulut faire une attaque de vive force sur les ouvrages de la défense; malheureusement l'obscurité était devenue complète avant que ses troupes ne débouchassent des bois et des marais: force fut de tout remettre au lendemain. Alors survint un de ces contre-temps fâcheux, trop communs à la guerre, et qui ne furent pas épargnés à l'armée dans le cours de sa pénible campagne. La pluie commença de tomber à torrents, et dura sans discontinuer pendant trente heures. Le pays se changea en un vaste lac, les routes en fondrières épaisses et profondes. Les troupes passèrent la nuit au bivac, et au plus triste des bivacs, là où elles se trouvaient.

Le lendemain, au point du jour, le combat recommença, mais dans des conditions nécessairement défavorables aux fédéraux. Les deux routes qui se dirigaient vers Williamsburg étaient encombrées de troupes. Sur celle de gauche, venant de Lee's-Mill, se trouvaient les divisions Hooker et Kearney, du corps d'Heintzelman, mais séparées par une masse énorme de wagons chargés de bagages et pour la plupart embourbés. Sur celle de droite, où se trouvait déjà partie de Smith, s'avançaient deux autres divisions, Couch et Casey, avec plus de peine encore. L'état du sol était tel que des canons entraient dans la boue liquide des routes jusqu'à y enfouir leur affût tout entier. De ce pêle-mêle d'hommes et de bagages sur des chemins étroits et défoncés était résulté un désordre considérable. On pouvait bien constater à ce moment l'absence d'un corps d'état-major dans l'armée les Etats-Unis et la déplorer. Le système américain de chacun pour soi, individuellement appliqué par les officiers et les

soldats de chaque corps les uns envers les autres, l'était également par tous les corps entre eux. Personne n'avait le travail d'ensemble dans ses attributions spéciales.

Grâce à ce vice constitutif de l'armée fédérale, la division Hooker, qui faisait tête de colonne sur la route gauche et qui avait reçu la veille un ordre général de marcher sur Williamsburg, déboucha le 5 au matin sur l'isthme où s'était livré le combat de Stoneman, sans se douter de ce qu'elle y rencontrerait. Accueillie à son apparition par le feu nourri des onvrages ennemis, elle se déploya résolument dans les abatis et engagea l'action, mais elle était arrivée seule et petit à petit, tandis que la défense lui opposait 15 ou 20,000 hommes fortement retranchés ; c'était trop pour elle. Hooker, qui est un admirable soldat, tint néanmoins pendant quelque temps, mais il dut finir par céder et se replier, laissant dans ces terribles abatis et dans les bois qui étaient en arrière 2,000 des siens, tués ou blessés, avec quelques canons qu'il avait été impossible de tirer à bras des bourbiers après que leurs chevaux avaient été tués. L'ennemi le suivit dans sa retraite; la division Kearney, ayant réussi à dépasser les encombrements de la route et marchant au canon au pas de course, rétablit le combat. La lutte n'était plus à ce moment à la lisière de la plaine, elle était engagée dans les bois, et elle restait très vive, car l'ennemi recevait de très nombreux renforts. Les fédéraux n'en combattaient pas avec moins de vigueur, encouragés par l'énergie de leurs chefs, Heintzelman, Hooker et Kearney. Kearney surtout, qui a perdu un bras au Mexique et fait, dans les rangs de l'armée française, les campagnes de Mouzaïa et de Solferino, avait déployé le plus rare courage. Il avait vu tomber autour de lui tous ses aides de camp, et, resté presque seul, il électrisait ses hommes par son intrépidité.

Il aurait dû être secondé par la partie de l'armée massée sur la route de droite, mais celle-ci demeurait inactive. La division Casey formant tête de colonne, était seule arrivée, et les généraux ne pouvaient se résoudre à l'employer avant de voir paraître les troupes qui devaient la soutenir, Richardson et Sedgwick. Or, ces troupes étaient arrêtées par les ruis-

seaux débordés, les routes encombrées, les voitures brisées et embourbées. Pourtant on entendait la terrible fusillade de Hooker décimé et battant en retraite. On l'avait entendue en avant, puis de côté; elle reculait toujours. Les boulets et les obus arrivaient en sifflant et déchirant les arbres jusqu'au milieu de ces troupes immobiles. Il était trois heures. On se décida enfin à agir: une division pénétra dans les bois pour prendre en travers les régiments confédérés qui ramenaient Hooker, pendant qu'à l'extrême droite une brigade passait la crique sur une vieille digue de moulin que l'ennemi avait négligé de garder, et débouchait en plaine au-delà des marais sur le flanc des ouvrages qui couvraient Williamsburg. Les confédérés ne s'attendaient pas à une attaque de ce côté. Si elle réussissait, elle débordait toute la position. Ils envoyèrent aussitôt deux brigades qu'on vit s'avancer résolûment au milieu des blés verts pour chasser la brigade fédérale. Celle-ci les laissa froidement arriver et les reçut avec un feu d'artillerie terrible. Les confédérés, sans être ébranlés, poussèrent en avant jusqu'à 50 mètres de la gueule des canons, criant à tue-tête: Bull's Run! Bull's Run! comme jadis les Suisses: Grandson! Grandson! Mais là ils commencèrent à hésiter, et le général fédéral Hancock, saisissant le moment, cria à sa brigade en agitant sa casquette: « Maintenant, messieurs, à la baïonnette! » et se précipita avec elle sur l'ennemi, qui ne put résister au choc et se débanda, jonchant la plaine de ses morts. Au même moment le général en chef parut sur le champ de bataille. Il avait été retenu jusque-là à York-Town pour l'embarquement des divisions Franklin et Porter, qui devaient, par eau, aller couper la retraite des défenseurs de Williamsburg. La nuit arrivait à grand pas, la pluie tombait toujours à torrents. Sur trois côtés de l'espèce de plateau où se trouvait le général, le canon et la fusillade roulaient sans interruption. Le succès d'Hancock avait été décisif, et les réserves amenées par le chef, s'élançant au pas de course, l'achevèrent par leur seule présence. Le feu s'éteignit, et la nuit se fit sur ce combat que l'on appelle en Amérique la bataille de Williamsburg. Les troupes fédérales avaient perdu environ 2,000 hommes; elles bivouaquèrent sur le champ de bataille, pendant que

les confédérés évacuaient leurs ouvrages et la ville. Le lendemain matin, 6 mai, les vainqueurs entrèrent triomphalement dans Williamsburg.

Toutes les boutiques étaient fermées, mais les habitants se tenaient, pour la plupart, sur leurs portes ou derrière leurs fenêtres, observant d'un air inquiet et sombre. Les nègres seuls se montraient souriants, et nombre d'entre eux prenaient des airs conquérants assez grotesques, ou décampaient dans la direction de Fort-Monroe, c'est-à-dire de la liberté, emmenant femmes et enfants dans de petites charrettes. Tous les édifices publics, églises et autres, étaient surmontés du drapeau jaune et remplis de blessés laissés par l'ennemi.

Le général Mc Clellan, sans avoir assisté au fameux congrès international de Genève, s'empressa de soulager tant de souffrances. Il dépêcha un parlementaire aux arrière-gardes confédérées pour inviter les chirurgiens à venir prendre soin de leurs blessés, liberté entière leur étant garantie; il arriva bientôt une vingtaine d'officiers sanitaires confédérés, qui se mirent aussitôt et avec zèle à leurs fonctions, en parfaite harmonie avec les chirurgiens fédéraux.

Les divisions qui avaient combattu à Williamsburg y restèrent trois jours, tant pour attendre leurs vivres et leurs bagages que pour rechercher les blessés perdus dans les solitudes de la forêt et enterrer les morts. Les blessés furent évacués par eau sur les villes des Etats du Nord, à bord de ces grands paquebots si connus pour leur *comfort* et leur élégance. Grâce aux criques dont la contrée est déchiquetée, ils vinrent presque les prendre jusque sur le champ de bataille. Quant aux morts, leur inhumation se fit sur place. Ceux de l'ennemi étaient nombreux: dans un seul *rifle pit* on en compta soixante-trois.

Tout en se vouant à ces pieux soins, le général Mc Clellan lança à la suite des confédérés quelques escadrons de sa cavalerie, qui eurent nombre de petits engagements avec leur arrière-garde. Le premier jour, ils ramassèrent beaucoup de traînards et sept ou huit pièces de canons; mais ce fut tout, et d'ailleurs l'ennemi emmenait un nombre à peu près égal de pièces prises sur la division Hooker.

En tenant deux jours devant Williamsburg, Johnston avait donné le temps à son matériel et au gros de ses troupes de filer sans encombrer la retraite. Malgré la pluie qui mit les chemins dans un état affreux, il arriva encore au haut du York-River deux jours après la bataille, à temps pour livrer le 7 mai aux soldats de Franklin, qui venaient de débarquer à Breek-House, un combat par lequel il acheva de couvrir son mouvement sur Richmond. Franklin avait néanmoins bien pris pied en face de West-Point ; le 7 mai au soir, il fut rejoint par Porter; deux autres divisions suivaient encore cette voie.

De son côté, la masse des troupes fédérales retenue à Williamsburg se mit en marche le 9 mai et rejoignit, après deux jours de marche, le corps qui avait débarqué au haut du York-River et formé là un point d'approvisionnement. L'armée tout entière se rallia autour de ce dépôt. Le 12 mai, elle y était répartie comme suit :

Le 2me corps, Sumner, avait sa division Sedgwick à Eltham et sa division Richardson en train d'arriver par eau. Du 2me corps, Heintzelman, une division, Hooker, était entre Williamsburg et Barneswille ; l'autre, Kearney, était à Barnesville même. Le corps de Keyes, le 4me, avait ses deux divisions, Couch et Casey, à Ropers-Church-Yard, où se trouvait aussi le quartier-général. Deux nouveaux corps provisoires avaient été formés : celui de Porter, comprenant la division Morell, anciennement Porter, qui était à Breek-House, et les réguliers Sykes, près du quartier-général. L'autre corps provisoire était celui de Franklin, comprenant la division Smith en avant-garde à 7 milles en avant sur la route de Richmond, et la division Slocum, anciennement Franklin, un peu en avant d'Eltham. La cavalerie et l'artillerie de réserve près du quartier-général. Une portion de la cavalerie de Stoneman en avant-garde auprès de Smith.

C'est dans cette situation que l'état-major apprit, le 12 mai, que les confédérés venaient d'évacuer Norfolk en faisant sauter leur célèbre *Merrimac*. Le lendemain 13 mai, toute l'armée reprit sa route vers Richmond en suivant le Pamunkey, affluent navigable du York-River. Rien de plus pitto-

resque que cette marche militaire le long des bords d'un beau fleuve, à travers un pays magnifique, paré de toutes les richesses d'une végétation printanière.

Les habitations étaient en général rares; parfois il s'en rencontrait une de belle apparence, rappelant nos châteaux d'Europe, avec de grandes fenêtres dans le toit; autour de la maison, un beau jardin, et par derrière, les maisonnettes des esclaves. A l'approche de l'armée, les habitants déployaient un drapeau blanc; un cavalier du grand-prévôt mettait pied à terre à la porte, et, rassurées par sa présence, les dames, en longues robes de mousseline, entourées de petites négresses aux cheveux hérissés et aux jambes nues, paraissaient sur la verandah pour voir passer les troupes. Souvent elles avaient avec elles un vieillard en longs cheveux blancs, chapeau à larges bords, traits fortement accentués; jamais de jeunes gens. Bon gré, malgré, le gouvernement insurgé avait enlevé tous les hommes valides pour les incorporer parmi ses défenseurs. Si un officier descendait de cheval et se présentait aux dames, il était accueilli avec bonne grâce; on lui offrait dans une écuelle emmanchée au bout d'un bâton le verre d'eau classique, et la conversation s'engageait tristement. Hommes et femmes demandaient avant tout des nouvelles; ils ne savaient rien, la censure des journaux sécessionnistes était complète, et on mettait en doute le peu qu'ils disaient. Puis on parlait de la guerre. Les dames faisaient naturellement des vœux pour le parti où étaient leurs frères; mais elles désiraient avant tout la fin de la lutte et des maux incalculables qu'elle appelait sur leur pays. — Hélas! à qui la faute? leur répondait-on. Qui avait allumé cette malheureuse guerre? Qui avait tiré, sans cause et sans motifs, les premiers coups de canon? — On ne répondait rien, mais les regards allaient machinalement se promener sur toutes ces têtes noires qui se pressaient sur les portes de leurs cabanes. Jamais, dans ces entretiens passagers, il n'était question de l'esclavage: le seul mot « esclave », prononcé par hasard, eût suffi pour remplir d'inquiétude et de haine les yeux jusque-là les plus bienveillants.

En s'avançant ainsi d'étape en étape le long de la rivière,

les canonnières ouvraient la marche, exploraient les bords au loin ; puis les officiers du service topographique s'en allaient à travers bois, sous l'escorte de piquets de cavalerie, faisant la reconnaissance du pays, et levant à vue d'œil et à la boussole des cartes provisoires qui se photographiaient au quartier-général pour l'usage des généraux. Le lendemain, à l'aide de ces cartes, l'armée se mettait en mouvement, entremêlée avec l'immense quantité de wagons qu'elle traînait à sa suite. Un quart environ de chaque régiment était employé à escorter le matériel des corps, empilé, vivres, munitions, tentes et mobilier, sur une dizaine de chariots par bataillon. On peut dire mobilier, car il s'emportait jusqu'à des tables, des chaises et des fauteuils. On eût cru à une émigration armée plutôt qu'à une marche de soldats. Les troupes combattantes s'avançaient par brigades, mais suivies de leurs bagages, et ces longues files de wagons, attelés chacun de quatre chevaux ou de six mules, avec un seul postillon, faisaient que l'armée, dans ces chemins étroits à travers les forêts, couvrait des espaces immenses. De là aussi d'immenses retards : il eût été impossible de faire de longues marches, à moins de laisser la queue des colonnes éparpillée ou égarée dans les bois à la nuit. Deux lieues étaient le maximum de l'espace parcouru. Les étapes ont pu être quelquefois plus longues : il est arrivé à des corps détachés, allégés de tout, de faire de grandes journées ; mais c'était l'exception. Le soir, en arrivant au terme de l'étape, le camp se formait avec beaucoup d'ordre et de régularité. Les tentes-abris des soldats se montaient en un clin d'œil. Les états-majors plantaient les leurs, plus grandes et plus commodes. Le quartier-général s'établissait dans une position centrale, avec la tente du général en chef au milieu et deux rangées de tentes parallèles de chaque côté. Les officiers de cavalerie venaient rendre compte de leurs reconnaissances et des échauffourées sans nombre qu'ils avaient avec l'ennemi. Le télégraphe amenait son fil, fixé sur les poteaux ordinaires ou enveloppé de gutta-percha, et déroulé sur le sol, au grand trot d'une petite voiture que les employés suivaient à cheval avec l'appareil en bandoulière. Tous les services s'organisaient, et

l'imprimerie fonctionnait aussi régulièrement qu'elle l'eût fait à Washington.

Il faut rendre aux Américains cette justice qu'ils entendent la vie des camps mieux que personne. Leurs habitudes de locomotion et de colonisation, la vie du Far-West, le spectacle que beaucoup d'entre eux ont eu de la marche patriarcale de colonnes d'émigrants à travers les prairies, l'existence nomade que leurs officiers ont tous menée au milieu des tribus indiennes, tout cela les rend plus propres que ne le seraient d'autres soldats à cette façon de vivre. Ce campement d'une armée de cent mille hommes, l'établissement quotidien de cette ville de tentes était un spectacle vraiment curieux : cela rappelait les descriptions de la Bible. Mais ce qui n'était pas de l'âge biblique, c'était la forêt de navires de transport, la plupart à vapeur, qui arrivaient par eau, au milieu de nuages de fumée, aussitôt que le camp était assis, et qui, laissant échapper avec fracas leur vapeur, s'accrochaient aux berges de la rivière et y improvisaient des quais où régnait bientôt une activité extraordinaire. Des milliers de wagons accouraient de tous côtés, par des chemins que la hache leur ouvrait dans les bois en quelques instants, et s'en retournaient bientôt chargés de toutes les denrées nécessaires à une armée : biscuit, viande salée, café, sucre, avoine, maïs, foin, etc. On embarquait les malades, hélas ! de plus en plus nombreux, car la saison était à la fois pluvieuse et brûlante, et ces belles prairies des bords du Pamunkey engendraient des fièvres meurtrières. Puis la nuit venait et n'était troublée que par le bruit fatigant de l'oiseau moqueur. Le lendemain, flotille et armée se remettaient en marche, laissant derrière elles la nature silencieuse, mais déflorée par leur passage.

L'armée atteignit, le 16 mai, la belle habitation de White-House, jadis la propriété de Washington et appartenant à ses descendants, la famille du général Lee, l'un des principaux officiers de l'armée confédérée.

Là finissait la navigation du Pamunkey. Le York-River-Rail-Road, qui unissait cette rivière à Richmond, la traversait en cet endroit sur un pont que l'ennemi avait détruit, puis se dirigeait presque en droite ligne vers la capitale vir-

ginienne. Ce chemin était resté à peu près intact : n'ayant ni remblais ni viaducs, il était difficile à détruire. Quelques rails seulement se trouvaient enlevés ; ils furent vite remplacés. Tout le matériel roulant avait été emmené, mais l'armée fédérale avait sur ses navires de transport des locomotives et de nombreux wagons qui furent aussitôt mis à terre. Toute la flottille de transport vint se décharger à White-House, où l'on forma, sous la protection des canonnières, un vaste dépôt, et où régna bien vite toute l'activité d'un port de mer ; puis l'armée reprit sa marche vers Richmond, en suivant le chemin de fer qui allait servir d'artère vitale à ses opérations.

Pendant ce temps, l'armée ennemie presque entière avait repassé le Chickahominy et se concentrait devant sa capitale pour faire une résistance désespérée. Un corps jusqu'alors stationné en face du général fédéral Burnside, dans la Caroline-du-Nord, avait rejoint l'armée de Virginie. Davis avait ordonné l'évacuation de Norfolk, afin d'appeler à Richmond le général Huger et les 18,000 hommes qui jusque-là avaient défendu le grand arsenal virginien. Le général Wool l'avait aussitôt occupé. Enfin, le chef des confédérés avait ordonné la levée en masse de tous les individus en état de porter les armes. On les faisait passer dans des camps d'instruction, puis ils étaient incorporés dans les vieux régiments, dont l'effectif se trouvait ainsi presque doublé. Tout cela allait faire perdre à l'armée du Potomac la seule supériorité qu'elle eût eue jusqu'ici, celle du nombre, et malheureusement tout conspirait à hâter ce changement. Pendant que l'ennemi se concentrait et grossissait ses forces, cette armée fondait à vue d'œil. Il avait fallu laisser des garnisons à Yorktown, à Gloucester, à Williamsburg ; elle avait perdu du monde par le feu et les maladies ; grand nombre de traînards enfin étaient restés en arrière, et rien n'était venu combler ces vides. Lorsqu'un régiment de volontaires américains part pour la guerre, il y va tout entier et ne laisse rien après lui. Pas de dépôt, pas de renouvellement du personnel, à mesure qu'il se consomme, par des recrues exercées venant réparer les pertes et grossir l'effectif.

En compensation, par la reprise de Norfolk et par la mort du *Merrimac,* le James-River était ouvert à la marine des Etats-Unis ; il l'était malheureusement trop tard. Les canonnières blindées, le *Galena*, le *Monitor,* le *Nangatuck,* remontèrent bien jusqu'à sept milles de Richmond ; mais là elles trouvèrent la rivière barrée par une estacade infranchissable, et sur la rive élevée qui borde le James-River, une batterie de gros calibre, nommée Fort-Darling, qu'elles ne réussirent pas à faire taire. Le gros canon du *Nangatuck* éclata, le *Monitor* ne put donner assez d'élévation à ses pièces pour atteindre le fort. Quant au *Galena*, sa cuirasse, de trois pouces et demi d'épaisseur, fut insuffisante à le protéger contre les boulets coniques de 100 ; il dut se retirer, après une lutte héroïque, avec une grande partie de son équipage hors de combat. Pour forcer le passage, il aurait fallu prendre le fort avec des troupes ; mais en face des confédérés réunis en masse à quelques milles de là, devant Richmond, une telle opération n'eût exigé rien moins qu'un effort de l'armée tout entière. Le général Mc Clellan eût dû alors, dès le moment où la nouvelle de la destruction du *Merrimac* lui arriva, abandonner le plan de campagne qu'il avait commencé à exécuter, et, par une marche oblique, gagner rapidement le James-River, afin de relier ses opérations à celles de la marine sur ce fleuve. Aujourd'hui, avec l'expérience des événements qui se sont accomplis, on peut dire avec certitude que cela eût mieux valu.

Continuant la marche directe en avant, l'armée ne tarda pas à atteindre les bords du Chickahominy, à un point nommé *Bottom-Bridge,* situé à dix milles de Richmond, et où le York-River-Rail-Road, que l'armée suivait depuis White-House, passait la rivière sur un pont pour le moment détruit par l'ennemi. Parvenu là, on était à la porte de Richmond. Jusqu'alors la campagne avait été sinon brillante, au moins fertile en résultats. En dépit de toutes les contrariétés, Mc Clellan était parvenu à conduire son armée sous les murs de Richmond ; mais il n'avait plus les moyens de frapper le grand coup qui très probablement eût terminé la guerre.

Le général Wool, de Norfolk, Burnside, de la Caroline-du-

Nord, pouvaient envoyer quelques troupes, mais c'était peu de chose ; tandis que dans la Virginie septentrionale, aux abords de Washington, plus de 80,000 hommes étaient rassemblés sans grande utilité. Sur ces 80,000 hommes, il y en avait la moitié employée à tenir tête au partisan Jackson, dont on signalait partout la présence. Le reste était réuni, sous les ordres de Mc Dowell, à Fredericksburg, à vingt lieues seulement au nord de Richmond. Ils avaient rebâti le pont sur lequel le chemin de fer qui va du Potomac à Richmond traverse le Rappahanock. En suivant ce chemin de fer, il leur était possible de joindre en trois ou quatre jours l'armée de Mc Clellan. Celui-ci demanda donc à plusieurs reprises au gouvernement, et par dépêche du 21 mai entr'autres, que le corps de Mc Dowell lui fût envoyé, et cela par eau plutôt que par terre, afin qu'il arrivât plus vite et plus sûrement, tout en laissant l'ennemi dans le doute sur les mouvements des forces fédérales. Il voulait aussi que ce corps fût sous son commandement direct, et non à titre de simple auxiliaire. Le président, en continuant contre son général la polémique habituelle, répondit que Mc Dowell ne pourrait être expédié par eau, vu le manque de transports nécessaires, mais qu'il allait chercher à se joindre par terre à l'armée principale. Mc Dowell, en effet, qui brûlait d'impatience de prendre une part plus active à la campagne et de démentir de mauvais bruits qui l'accusaient de contrecarrer, par esprit de jalousie, les opérations du commandant en chef de l'armée du Potomac, fit aussitôt ses préparatifs pour quitter Fredericksburg le 25 mai, afin de rejoindre le général Mc Clellan. Celui-ci, de son côté, résolut de faire une tentative pour établir avec Mc Dowell ses communications.

Il fit partir dans la nuit du 26 au 27, par un orage affreux, le général Porter, avec une division d'infanterie et quelques escadrons de cavalerie, pour Hanover-Court-House, village situé à vingt milles environ au nord de Richmond, là où le chemin de fer qui vient de Fredericksburg traverse le Pamunkey. Les troupes de Porter marchèrent rapidement, et vers le milieu du jour arrivèrent auprès de Hanover-Court-House, qu'elles trouvèrent gardé par la division ennemie du

général Branch. Elles l'attaquèrent vivement et la culbutèrent en lui enlevant un canon. Assaillies en queue à leur tour par des troupes confédérées qui, cachées dans les bois, les avaient laissées passer à dessein, elles revinrent sur elles et les dispersèrent. Ce combat brillant, qui ne coûta aux fédéraux que 400 hommes, laissa entre les mains du général Porter un canon, 500 prisonniers et les ponts, non-seulement celui du chemin de fer de Fredericksburg, mais aussi celui de Gordon'sville. Les avant-postes de Mc Dowell étaient auprès de Bowlingreen, à quinze milles de ceux de Porter. Il n'eût fallu que le vouloir, les deux armées se réunissaient alors et la possession de Richmond était assurée. On ne le voulut pas. Non-seulement les deux armées ne purent se réunir, mais l'ordre arriva, par le télégraphe de Washington, de brûler les ponts dont on venait de se saisir. On disait par là aussi clairement que possible à l'armée du Potomac qu'elle devait renoncer au concours des armées de la Virginie septentrionale.

Mais pour bien comprendre les événements qui suivirent nous devons quitter un moment la Péninsule, et voir ce qui s'était passé sur les autres théâtres de la guerre, ainsi qu'à Washington.

IX

Campagne du Tenessee ; bataille de Shiloh ; prise de New-Berne et de la Nouvelle-Orléans ; campagne de la Virginie septentrionale.

Dans l'Ouest les généraux Halleck et Buell n'avaient pas attendu les ordres du président et particulièrement celui du 31 janvier pour ouvrir la campagne. Dans le Kentucky, champ naturel de guerre entre le Nord et le Sud, elle ne s'était même jamais fermée. Au cœur de l'hiver, le 19 janvier, une bataille assez importante avait été livrée à Mill-Spring entre le général fédéral Thomas et les généraux confédérés Critenden et Zollikofer. Non-seulement ceux-ci avaient été complétement battus, mais à la fin de la bataille le vaillant Zollikofer était tombé mortellement blessé, ce qui avait amené une déroute complète. D'autres affaires eurent lieu aux environs de Columbus et le long de l'Ohio, non loin de Cairo.

A la fin de l'hiver, les confédérés s'étendaient sur une longue ligne d'une soixantaine de lieues, en avant de Nashville, en faisant front à l'Ohio. La droite se trouvait à Bowling-Green sur le chemin de fer de Louisville à Nashville, et dans les montagnes plus en arrière. La gauche, sous l'évêque Polk, au Mississipi, à Columbus et à l'île nº 10, vers New-Madrid. Le centre, sous Floyd, l'ancien ministre de la guerre, était posté sur les deux rivières du Tenessee et du Cumberland, à l'endroit où elles se resserrent. Tout cela, comme d'habitude, était fortifié. Au centre surtout deux forts, le fort Henry, sur le Tenessee et le fort Donelson, sur le Cumberland, fermaient ces deux rivières, navigables sur un très long parcours jusqu'au pied des montagnes. Plus en arrière, Nashville, la capi-

tale du Tenessee sur la large rivière du Cumberland, était aussi occupée.

Au-delà du Mississipi, un corps tenait l'Arkansas sous le général van Dorn. Le commandant en chef de toutes ces forces résidait à Bowling-Green. C'était le général Albert Johnston, un parent éloigné du général de la Virginie, homme d'un âge mûr et ancien élève de West-Point. Il s'était déjà rendu célèbre par les guerres du Texas, et avait été un des fondateurs de cet état. Il fit la campagne du Mexique comme commandant des « Rangers » du Texas, puis comme colonel de cavalerie fédérale. En 1857, il commanda l'expédition des Etats-Unis contre les Mormons, et il était resté depuis commandant du district militaire d'Utah. Au moment de la sécession, il donna sa démission d'officier fédéral, et accourut par terre à Richmond, où Davis lui donna l'important commandement du Mississipi. Après la bataille de Mill-Spring, le général Beauregard avait été envoyé dans l'Ouest, et les deux généraux étaient convenus du plan futur de défense. Johnston resta avec l'armée du Kentucky; Beauregard prit spécialement le commandement du Mississipi, et se transporta à l'île nº 10.

Les confédérés avaient en effet à parer les coups de l'ennemi sur deux zones simultanément, car les armées fédérales s'étendaient parallèlement à la ligne de leurs adversaires sur une ligne plus longue encore, c'est-à-dire de l'Arkansas, à droite, jusqu'à Louisville, sur l'Ohio, à gauche. Leur camp avec flottille, à Cairo, menaçait également le Mississipi ou les affluents tenessiens de l'Ohio.

Pendant l'hiver, le général Halleck avait eu soin de faire prendre possession de tout le cours inférieur de l'Ohio, y compris les embouchures du Tenessee et du Cumberland-River, à Paduca et à Smithland. Cette opération avait été proprement exécutée par le brigadier-général Grant, qui resta commandant de ce district. Grant était un ancien capitaine des réguliers qui avait servi avec distinction, comme beaucoup de ses camarades, dans la guerre du Mexique et dans les plaines. Il avait quitté l'armée pour devenir un bon fermier, puis un percepteur, et enfin un tanneur de l'Illinois.

Au début de la guerre, il avait pris du service dans les volontaires, d'abord comme adjudant du département militaire de l'Etat d'Illinois; il avait fait la première campagne comme colonel et commandé le poste de Cairo. Enfin, il était devenu brigadier-général des volontaires, en attendant mieux. Jusque-là il n'avait pas promis grand'chose d'exceptionnel. Il avait été jadis un assez mauvais élève de West-Point; depuis lors il ne s'était rien moins que cultivé; on lui reprochait d'être flegmatique, et de n'avoir un peu d'énergie que sous l'influence d'une double ration de wiskey. Tel quel, Grant devait conduire dans cette campagne la plus forte armée du département du général Halleck.

De son côté, le général Buell, avec l'armée d'Ohio, avait avancé ses forces le long du chemin de fer de Louisville jusqu'à Mumfordville et environs.

Le général Halleck, assurément la meilleure tête stratégique des Etats-Unis, n'avait pas tardé à arrêter le plan le plus convenable pour frapper des coups décisifs. On percerait la longue ligne ennemie par son centre, ce qui offrait d'ailleurs l'avantage de pouvoir utiliser les grandes rivières du Cumberland et du Tenessee comme lignes d'opérations. Pendant que Grant et les canonnières remonteraient ces cours d'eau, des démonstrations seraient faites, sur les ailes, contre Bowling-Green d'un côté et contre Columbus de l'autre, pour empêcher qu'il n'en partît du renfort.

Ce plan, parfaitement rationnel, fut mis à exécution dès le 1er février. Des quatre divisions du général Grant, une fut laissée à la garde de la base du Cairo et en démonstration devant Columbus; les trois autres, Mc Clernand, C.-F. Smith et Lewis Wallace, furent transportées en secret à Paducah. La flottille, comptant une quinzaine de bâtiments sous le commodore Foote, se dirigea aussi sur ce dernier point, dans la nuit du 2 février. Le mouvement commença aussitôt contre le fort Henry. Les troupes longeant la rivière sur de mauvaises routes furent retardées; le commodore Foote arriva avant elles devant le fort Henry, qu'il s'empressa de cerner. Le mouvement avait été si secret et si prompt que la garnison régulière du fort, une compagnie d'artillerie sous le capi-

taine Taylor, ne put pas même être secourue par la garnison extérieure, qui campait à une demi-lieue de là, derrière des ouvrages de campagne. Celle-ci, une brigade de cinq régiments sous le général Tilghman, dut faire rapidement sa retraite pour échapper aux troupes du général Grant. Tilghman, ne pouvant pas joindre à ce mouvement rétrograde le fort qu'il avait été chargé de couvrir, racheta son peu de vigilance par un acte de bravoure vraiment antique. Une fois sa brigade sur la route du fort Donelson, il prit quarante volontaires avec lui, et rentra dans le fort Henry pour y succomber avec la compagnie du capitaine Taylor. L'agonie ne fut pas longue. Après deux heures de canonnade, par la flottille seulement, la garnison, à bout de munitions, arbora le drapeau blanc et se rendit.

Le fort Donelson, à la même hauteur que le fort Henry, mais à une journée plus à l'est, sur la rivière du Cumberland, devint immédiatement l'objectif nouveau du général Grant. Tandis que les canonnières redescendaient le Tenessee pour remonter ensuite le Cumberland, les trois divisions fédérales, moins une petite garnison laissée à fort Henry, s'acheminèrent sur le fort Donelson. Ici la tâche devait être plus lourde. C'est sous le canon de cette forteresse que les généraux confédérés étaient convenus qu'aurait lieu la véritable défense du Tenessee et de Nashville. Aussi la garnison venait d'y être renforcée non-seulement par le corps de Tilghman, mais par trois divisions venant de Bowling-Green, sous le général Pillow; d'autres renforts accouraient encore. Ainsi une vingtaine de mille hommes devaient occuper la place et ses abords. Trente-six bouches à feu de gros calibre y étaient en position, sans compter les retranchements pour batteries de campagne. Les remuements de terre et les abatis s'étendaient fort loin tout autour du fort central.

Le 12 au soir, le général Grant arriva devant la position, et cette fois avant la flottille, qui avait eu à parcourir une distance à peu près décuple. Le 13 au matin apparut la première canonnière, le *Carondelet,* reçue par les acclamations de la troupe. Elle alla aussitôt prendre sa place de combat et le feu commença. Le général Floyd, qui venait d'arriver lui-

même au fort avec un détachement de troupes de Russelville, fit répondre vigoureusement, et toute la journée s'écoula en bruyantes canonnades. La nuit, une froide nuit d'hiver, se passa aussi sous les armes, car des deux côtés on se défiait d'une attaque. Les fédéraux s'étaient démasqués beaucoup trop tôt ; la moitié de leur monde et le gros de l'escadre manquaient encore. Le 14, dans la journée, presque toutes les forces fédérales étaient réunies ; Grant et Foote firent commencer sérieusement l'action. La flottille eut l'attaque principale. Elle s'avança en forme de croissant contre le fort, et ouvrit un feu convergent terrible sur les batteries basses. Celles-ci furent assez promptement réduites au silence ; mais les batteries plus élevées étaient plus solides et mieux armées ; elles frappèrent les canonnières de projectiles puissants et si bien ajustés que quatre d'entr'elles furent désemparées au bout d'une heure. Le commodore Foote, blessé lui-même, renonça à continuer plus longtemps cette lutte et fit mettre ses bâtiments à couvert. Une diversion tentée par la troupe contre les retranchements de droite avait aussi été repoussée avec perte.

Le général Grant s'était résigné à faire un siége en règle. Il prenait déjà ses dispositions à cet effet le 15 au matin, lorsqu'une vive fusillade sur sa droite lui apprit qu'il était à son tour attaqué par les confédérés. Ceux-ci avaient fait une vigoureuse sortie, et en peu d'instants ils s'emparèrent de deux batteries de Wallace. Un combat acharné s'engagea autour de ces pièces, qui furent plusieurs fois reperdues et reprises. Pendant ce temps, toutes les troupes fédérales avaient couru aux armes, Smith se porta vivement sur l'extrême gauche, pendant que Wallace et Mc Clernand tenaient sur le front ; après des péripéties très sanglantes, les fédéraux parvinrent à refouler l'ennemi. Grant, ne se contentant pas d'un demi-succès, fit continuer le mouvement en avant ; les confédérés, rejetés sur leurs lignes intérieures, durent céder deux ou trois positions dominantes, où l'on s'empressa d'amener du canon pour les enceindre d'un cercle de feu. La journée avait été décisive, et quoique un moment les fédéraux eussent paru menacés au point que le général Pillow

avait déjà annoncé à Nashville, par le télégraphe, une brillante victoire, le général Grant, avec une ténacité imperturbable et en employant tout son monde, avait finalement obtenu l'avantage. Le succès était même beaucoup plus grand qu'il ne se le figurait. La démoralisation avait pénétré dans le fort, encombré de blessés presque sans soins ; les pertes s'y montaient à 4 à 5 mille hommes, et il n'y avait pas d'espoir d'être secouru à temps. Aussi les généraux confédérés, réunis en conseil de guerre dans la nuit, résolurent d'évacuer la position et de faire une trouée à travers la droite ennemie pour sauver leur monde. Mais, après les reconnaissances préalables, on vit que la chose serait très difficile. Le général Buchner, dont la division avait le plus souffert, se refusa à ce dernier effort et proposa d'entamer des négociations pour la capitulation ; la majorité du conseil fut de cet avis. Les généraux Floyd et Pillow, qui étaient d'avis opposé, ne voulurent pas encourir la responsabilité d'une reddition ; ils se démirent de leur commandement et résolurent de tenter une trouée avec la brigade de cavalerie Forrest ; ils s'élancèrent bravement au travers des lignes fédérales et réussirent à gagner les champs. Un peu d'infanterie parvint à marcher sur leurs traces, et beaucoup d'hommes isolés s'échappèrent aussi de leur mieux. Le général Buchner, à qui le commandement en chef revenait de droit, envoya un parlementaire au général Grant pour lui proposer de négocier une capitulation. Mais Grant, informé par les nombreux prisonniers faits pendant la nuit de la débandade générale de ses adversaires, répondit en exigeant une reddition immédiate et sans condition. Buchner n'avait plus qu'à se soumettre ; c'est ce qu'il fit en maugréant. Le 15 à midi, le fort fut rendu avec tout son matériel et tout le personnel, comptant encore 13 mille hommes, 65 bouches à feu, trois mille chevaux et une quantité d'objets d'armement et d'équipement. Le surlendemain, cette capture fut plaisamment augmentée de deux régiments tenessiens, envoyés en renfort par Johnston, et qui, ignorant l'événement du 15, entrèrent dans la place enseignes déployées et tambours battant pour devoir y poser leurs armes.

Pendant ce temps, Johnston avait tenu tête, avec une douzaine de mille hommes, à toute l'armée de Buell devant Bowling-Green. Lorsqu'il apprit la chute du fort Donelson, il dut se replier plus en arrière et se retira sur Nashville ; de son côté, Polk se replia de Columbus sur l'île nº 10.

Le général Floyd était aussi arrivé à Nashville, et l'on discuta un moment si l'on défendrait cette capitale ou non. L'émotion et le trouble qu'y avait excité l'ouverture des deux rivières, l'encouragement que la nouvelle situation apportait aux unionistes assez nombreux de la capitale et la révolution qui semblait s'y préparer, la difficulté d'en défendre les abords sans une grande armée et sans des fortifications qu'on n'avait plus le temps d'élever, firent pencher la balance en faveur de l'évacuation. Murfresboro, à une quarantaine de milles plus en arrière, deviendrait le nouveau point central de défense de cette zone et le siége du gouvernement de l'état. Nashville fut donc évacué, non-seulement par les troupes et leurs magasins, mais aussi par toute l'administration civile et par un grand nombre de familles.

Si, à ce moment, les fédéraux avaient pu pousser une pointe devant la capitale, nul doute qu'ils n'y eussent réalisé un immense butin. Mais les troupes de Grant avaient trop souffert elles-mêmes pour être remises aussi vite en marche. Trois à quatre mille hommes avaient été perdus ; il fallait d'ailleurs laisser des garnisons dans les forts conquis, et réorganiser les magasins et les parcs. Le 20, la marche put être reprise ; les canonnières remontèrent la rivière du Cumberland sur Nashville, escortées sur la rive occidentale par la division Smith. C'était peu pour s'enfoncer dans l'intérieur d'un pays hostile ; mais de l'autre direction arrivait sur le même point l'armée de Buell. Les deux forces firent leur jonction à Clarkesburg, au carrefour de la rivière et du chemin de fer, où elles trouvèrent encore d'immenses approvisionnements ; de là elles marchèrent sur Nashville, qui fut occupée et révolutionnée sans coup férir.

En trois semaines la plus grande partie du Kentucky et du Tenessee était ainsi reconquise à l'Union, beau résultat du sage plan du général Halleck, habilement exécuté par le gé-

néral Grant et le commodore Foote, et bien secondé par le général Buell.

Le général Halleck distribua toute cette zone en un nouveau département, dont il remit le commandement à Grant avec liberté de fixer son quartier-général où il lui plairait. Le gouvernement de Washington éleva Grant au grade de major-général, le Congrès lui vota des remerciements, et des salves d'honneur, tirées du Capitole de Washington, célébrèrent solennellement la victoire de Donelson, la plus grande, en effet, que les fédéraux eussent remportée jusqu'ici.

L'effet moral fut considérable dans tout le Missouri en faveur de l'Union. A Saint-Louis surtout, la résidence du général Halleck, les manifestations furent des plus vives. Il s'y mêla aussi un petit incident qu'on nous permettra de rapporter. Au moment où le général Halleck recevait la nouvelle de la prise de Donelson, il avait chez lui une députation d'une Société de tempérance de l'Illinois, qui venait lui demander la révocation du général Grant, par la raison qu'il était imprudent de confier la responsabilité de tant de vies précieuses à un homme adonné à la boisson des liqueurs fortes. Une partie des gens de l'hôtel, par esprit d'opposition politique, faisait écho à ces plaintes. Pour toute réponse, le général fit malicieusement poser dans le cadre des affiches, à la suite du bulletin militaire de Donelson, l'avis que puisque les gens qui buvaient des spiritueux faisaient de si belles choses, tout citoyen trouvé ce soir-là dans l'hôtel en état de sobriété serait mis au violon ! Ajoutons, pendant que nous sommes sur ce sujet et pour n'y pas revenir, que la Société de tempérance ne se tint pas pour battue ; elle finit par porter ses réclamations jusqu'au président lui-même, où elles arrivèrent à peu près en même temps qu'une autre victoire du général Grant, dont nous aurons occasion de parler plus tard. Lincoln, qui avait l'habitude de recevoir tout le monde avec affabilité, accueillit aussi ladite députation. Après avoir calmement écouté ses doléances, il dit à l'orateur : Ce que vous m'apprenez là est grave ; mais pourriez-vous encore m'indiquer quelle espèce de wiskey boit habituellement le général

Grant ? — Non, M. le président, nos renseignements ne vont pas jusque-là. — C'est très-fâcheux, Messieurs, car j'aurais envoyé un tonneau du même à tous nos autres généraux. — Sur quoi la députation se retira sans trop de mauvaise humeur. — Un trait qui valut mieux encore que ceux-là, fut celui du commodore Foote. Ce vétéran des mers, aussi brave que pieux, alla complimenter sincèrement Grant de son nouveau grade de major-général, et tout en lui prédisant de hautes destinées, il le supplia, au nom de sa gloire et de son pays, de faire taire ses ennemis et de s'abstenir dorénavant de tout ce qui pourrait donner lieu aux accusations d'ivrognerie lancées contre lui. Le général Grant, profondément touché, tendit la main au commodore, la lui serra avec effusion, et depuis ce moment il se montra toujours d'une sobriété exemplaire, malgré les bruits contraires répandus par ses calomniateurs.

Revenons à la campagne si bien commencée par les fédéraux. Le général Halleck, poursuivant sans désemparer l'exécution de son plan, résolut de percer le centre de la seconde ligne ennemie comme il l'avait fait de la première. Les canonnières reçurent l'ordre de redescendre le Cumberland et de remonter de nouveau le Tenessee, par où elles pouvaient pénétrer jusque dans l'Alabama. Les géneraux Buell et Grant devaient s'avancer à leur suite. Devant ces dispositions, Johnston ne pouvait pas tenir à Murfresboro, et il évacua cette ligne pour en prendre une plus solide plus en arrière encore. A Corinthe, important carrefour de chemins de fer, et à quelques milles au sud de la rive gauche du Tenessee, il établit le point central et la base de sa nouvelle ligne. Un grand camp y fut tracé sous la protection de plusieurs redoutes et de ces ouvrages usuels de campagne avec lesquels nous avons déjà fait ample connaissance. Non-seulement l'armée de Johnston y fut concentrée, mais il s'efforça d'y réunir tous les corps épars dans les vastes territoires de l'Ouest. Beauregard, après avoir mis en défense l'île n° 10, rejoignit Corinthe avec un détachement. De l'Arkansas, on retira aussi le général van Dorn avec une vingtaine de mille hommes. Celui-ci venait de livrer, les 7 et 8 mars, une

chaude bataille aux fédéraux, sous le commandement de Curtis et de Sigel, à Elk-Horn. Longtemps disputée, la victoire était enfin restée aux fédéraux, mais avec de fortes pertes; les confédérés avaient, eux aussi, vu tomber un grand nombre des leurs, parmi lesquels deux de leurs plus braves généraux, Mc Culloch et Mc Intosh.

Les forces concentrées aux environs de Corinthe au commencement d'avril donnaient un total de 45 mille hommes, répartis en seize brigades et quatre corps d'armée, à savoir : ceux de Polk, de Bragg, de Hardee et de Breckinridge. Avec van Dorn et Price, qui ne tarderaient pas à arriver, l'armée se monterait à 65 mille hommes.

De leur côté les fédéraux s'étaient avancés vers ce nouvel objectif. Savanna, à une dizaine de lieues de Corinthe, de l'autre côté du Tenessee, était devenu le point de réunion de l'armée de Grant; puis une base plus rapprochée encore de Corinthe fut prise à Pittsburg-landing, sur la rivière même. Les approvisionnements commencèrent à y arriver par eau, et l'on pouvait continuer à opérer en commun avec les canonnières. Le 3 avril, Grant avait sous la main une quarantaine de mille hommes, soit 5 divisions: 1° Mc Clernand; 2° W.-H. Wallace; 3° Lewis Wallace; 4° Hurlbut; 5° Sherman. Quatre divisions étaient à Pittsburg-landing, et une, la 3me, à Crumps-landing, à six milles de là.

L'armée de Buell devait aussi se concentrer à Pittsburg-landing; elle était en marche de Nashville par Colombia, et ses avant-postes étaient annoncés à une vingtaine de milles seulement de Savanna.

Les généraux confédérés apprenant cette prochaine jonction de leurs adversaires résolurent sagement de les prévenir et d'attaquer immédiatement le général Grant, à Pittsburg-landing. Le moment était d'autant plus favorable qu'une bonne partie des canonnières, engins si utiles dans toute cette campagne le long des fleuves, était occupée, avec le commodore Foote, à assiéger l'île n° 10.

Johnston et Beauregard se disposèrent donc à l'attaque pour le 5. Malheureusement pour eux des lenteurs d'organisation et le mauvais temps les forcèrent de renvoyer au len-

demain. Le 5 au soir il ne put y avoir que quelques escarmouches isolées. Le 6, à la pointe du jour, les confédérés s'avancèrent en une forte colonne contre l'armée fédérale. Leur formation était assez singulière; leurs quatre corps étaient serrés les uns derrière les autres; en tête Hardee; en seconde ligne Bragg; en troisième Polk, et en réserve Breckinridge. La masse, entourée de tirailleurs et avec la cavalerie à l'aile droite, se dirigea sur la gauche des fédéraux; le second corps se déploya à la droite du précédent, et du premier choc, l'extrême gauche fédérale, formée par la division Prentiss, fut culbutée et enlevée; le général Prentiss avec la moitié de sa division fut envoyé prisonnier sur les derrières. Les quatre divisions de Grant combattirent bravement mais avec beaucoup de décousu et sans direction générale; elles durent abandonner leur camp pour se replier sur la rivière; là elles se rallièrent autour d'une éminence qui leur donnait quelque avantage; les deux seules canonnières présentes, *Tyler* et *Lexington,* purent aussi entrer en lice; la nuit vint mettre fin au combat. Les confédérés étaient installés sur l'emplacement même de leurs adversaires; ils se mirent à piller à qui mieux mieux, le riche camp qui leur était abandonné. Ils avaient fait néanmoins des pertes sensibles, entr'autres leur général Johnston. Le commandement passa au général Beauregard.

Mais, pendant la nuit, cette situation changea du tout au tout. La division Wallace avait rejoint le gros de Grant. La division Nelson, avant-garde de Buell, était aussi arrivée, et était suivie de deux autres divisions à peu de distance. La première fut placée à la droite, la seconde à la gauche de l'armée.

Le lendemain 7 avril, par une matinée pluvieuse, le combat recommença vers 7 heures; cette fois, ce furent les fédéraux qui prirent l'offensive. Ils refoulèrent les sécessionnistes sur les hauteurs de l'église de Shiloh, où l'engagement fut acharné. Ces derniers tinrent bon sur leur droite et sur leur centre, mais vivement assaillis et débordés sur leur gauche, au fur et à mesure de l'arrivée des troupes de Buell, ils plièrent et commencèrent leur retraite vers midi. Elle se fit en

assez bon ordre, Bragg restant en arrière-garde, et, vers 5 heures, l'armée confédérée était rentrée dans ses lignes de Corinthe. Elle emmenait avec elle une dixaine de canons; 28 drapeaux et plus de 3 mille prisonniers. Elle avait perdu 11 mille hommes, dont 1800 tués, 8 mille blessés et 1200 manquants; et aussi une dixaine de pièces et des drapeaux.

Les fédéraux perdirent environ 14 mille hommes, dont 1800 tués, 9 mille blessés, le reste manquant. Des deux côtés on s'attribua la victoire; mais il semble que les confédérés y avaient plus de droit que leurs adversaires.

Le 8, le général Sherman essaya d'une poursuite, mais il ne put aller bien loin; il dut se borner à une escarmouche contre l'arrière-garde et à recueillir les débris des campements.

Pendant ce temps avait eu lieu une autre affaire plus fatale aux confédérés. L'île nº 10, sous les ordres du général Makall avait été complètement investie, le 6 avril, par le commodore Foote et par des troupes d'infanterie sous le général Pope; après une faible résistance elle avait dû se rendre avec sa garnison de deux mille hommes, une soixantaine de pièces de gros calibre, quatre steamers et plusieurs barques. Ainsi l'un des plus importants barrages du fleuve tombait, et la flottille se mit en mesure de porter ses coups contre les autres barrages, contre Memphis en particulier.

Le général Halleck, qui, à St-Louis, se trouvait maintenant un peu éloigné de la scène active, se mobilisa à la nouvelle de ces succès, et il arriva le 12 avril devant Corinthe. Recueillant les divers corps épars, il réorganisa l'armée de l'Ouest en 16 divisions. Huit d'entr'elles formèrent dès lors l'armée du Tenessee, sous le général Grant; quatre l'armée de l'Ohio, sous le général Buell, et quatre l'armée du Mississipi, donnée au général Pope. Le 30 avril, le gros de l'armée essaya d'enlever les ouvrages de Corinthe, mais elle n'y put réussir: plusieurs tentatives d'assaut, faites dans le commencement de mai, échouèrent de même. Le 17 mai, on commença des tranchées et des travaux réguliers d'approche. Ceux-ci étaient arrivés à un point très satisfaisant et pouvant faciliter une grande attaque, lorsque, les 27 et 28 mai, l'armée confédérée

s'éclipsa vers le Sud par le chemin de fer Mobile-Ohio, en rompant les ponts derrière elle. Le général Pope, envoyé non à sa poursuite, mais à sa recherche, partit le 3 juin et ne put constater qu'une chose, c'est que dans un rayon d'une trentaine de milles au-delà de Corinthe il n'y avait plus d'armées confédérées tenant la campagne. Pope captura des débris de campement et quelques centaines de traînards, qui furent décuplés dans de pompeux bulletins.

Ainsi le théâtre de la guerre dans l'Ouest présentait aux fédéraux des avantages très notables.

Les entreprises côtières n'avaient pas été moins favorisées.

Le général Burnside était arrivé vers le milieu de janvier dans la baie de Hatteras. Le 7 février, la flotte était en ordre de combat devant les fortifications de Roanoke-Island, et elle commença le feu, qui dura toute la journée. Deux bâtiments confédérés furent désemparés ainsi que plusieurs batteries du fort Bartow. En même temps, le général Burnside avait trouvé un point de débarquement, couvert par un marais, et où il mit ses troupes à terre, sans résistance. Le 8, il marcha sur une redoute à quelques milles de son camp, et s'en empara après un vif combat. La flotte fit évacuer par son canon deux autres redoutes sur la côte, et, de tous ces points, les sécessionnistes se retirèrent, après avoir encloué leurs pièces, vers leur camp principal sur la côte nord de l'île. Le général Bnrnside marcha sans s'arrêter sur ce camp, l'entoura, le somma et lui fit poser les armes. En deux jours de combat, l'importante position de Roanoke-Island, qui est la clef de deux détroits, Albermale et Currituck, de huit embouchures de rivières, de quatre canaux et de deux chemins de fer, qui était indispensable à couvrir Norfolk sur ses derrières, était tombée aux mains des fédéraux, avec des fortifications qui avaient coûté des millions de dollars votés avec enthousiasme par le congrès de Richmond, avec un immense matériel et avec plusieurs milliers de prisonniers.

Il faut dire à la justice du général Wite, qui commandait la place, qu'il avait prévenu à temps le ministre de la guerre, M. Benjamin, de sa situation. Mais celui-ci négligea d'envoyer des renforts; il aurait été plus sage d'ordonner l'éva-

cuation de Roanocke, comme on le fit de Norfolk, et plus sage encore, si on ne pouvait pas en faire un pivot de résistance, de ne pas disséminer autant de ressources sur ce point extrême.

De Roanoke-Island, conformément à ses instructions, Burnside redescendit la baie pour se diriger sur New-Berne. Le 2 et le 3 mars, il débarqua une dizaine de mille hommes à 15 milles au-dessous de New-Berne, et le 4, il marcha sur cette ville, escorté de la flotte qui remontait la rivière. Le général Branch, qui défendait cette place, n'avait que quatre à cinq mille hommes de troupes, dont plusieurs bataillons de milices, épars dans un grand nomdre d'ouvrages de fortification récemment élevés à grands frais, mais mal armés. Au premier feu des fédéraux, la milice fut saisie d'une forte panique et lâcha pied. Deux ou trois régiments tinrent un peu plus longtemps autour du fort Thompson ; mais ils n'en furent que mieux entourés et faits prisonniers. La victoire des fédéraux fut complète. En quelques heures de combat ils s'emparèrent de tous les forts avec une soixantaine de bouches à feu, dont un quart de pièces de campagne, et d'un millier de prisonniers. La population presque entière de la ville s'enfuit avec les troupes par le chemin de fer, et Burnside y fit son entrée comme dans une ville déserte.

Quelques semaines après, le 12 avril, le fort Pulasky, devant Savannah, fut rendu aux fédéraux après un court mais destructif bombardement. Le fort Mâcon, à l'entrée de la rade de Beaufort, dans la Caroline-du-Nord, subit un sort semblable le 25 avril et se rendit au général Parker.

Mais un résultat plus brillant encore fut celui de l'expédition de Butler et de Farragut, contre la Nouvelle-Orléans. La flotte, ne comptant pas moins de 46 bâtiments, armés de 300 bouches à feu, arriva en mars et après une traversée assez accidentée aux bouches du Mississipi. Après avoir établi le dépôt à Pilottown, les passes extérieures furent franchies avec beaucoup de difficultés, mais sans résistance. Celle-ci ne devait commencer que devant les forts Jackson et St-Philip, à une trentaine de milles plus haut. Le 22 avril, l'amiral Farragutt rallia ses bâtiments de guerre devant ces forts et se prépara à l'attaque pour le lendemain au soir.

Le fort Saint-Philipp, sur la rive gauche, est un ancien fort espagnol irrégulier ; il avait été reconstruit, quelques années auparavant, par le génie fédéral, et spécialement par le lieutenant Barnard, maintenant général, qui avait pu en fournir le plan à l'amiral Farragut. Le fort Jackson, vis-à-vis de celui-ci, mais sur la rive droite, est beaucoup plus considérable et de construction moderne. C'est un vaste pentagone bastionné, avec de larges fossés et des dehors étendus. Le commandant de l'artillerie et des côtes, général Duncan, y avait son quartier-général. L'armement des deux forts montait à près de 300 bouches à feu. Une flottille de douze canonnières et de deux gros navires blindés, la *Louisiane* et le *Manassas*, devaient agir en arrière des forts et concurremment avec eux pour défendre la passe. Plus en avant, celle-ci était barrée par de fortes chaînes et des estacades.

Le plan de l'amiral Farragut était simple et brave. Il voulait forcer la passe en y laissant peut-être le quart de sa flottille, s'il le fallait, et avec le reste prendre un point de débarquement vers la quarantaine au-dessus des forts ; les troupes de Butler pourraient y arriver facilement par le golfe, et l'on remonterait ensemble sur la ville même.

Pour forcer la passe, il répartit sa flotte en deux divisions, une de droite, qui devait attaquer Saint-Philipp, et une de gauche contre Jackson. Celle de droite, sous le commodore Bailey, était composée de six canonnières, *Cayuga, Onéida, Varuna, Katahdin, Kineo, Wissahickon,* et de deux vaisseaux, *Mississipi* et *Pensacola.* Celle de gauche, sous le capitaine Bell, comptait aussi six canonnières, *Sciota, Iroquois, Kennebec, Pinola, Itasca, Winona,* et trois vaisseaux, *Hartford, Brooklyn* et *Richmond.* Quatre autres bâtiments portant les mortiers, sous le commandement du capitaine Porter, suivaient en réserve. N'oublions pas de dire que ceux-ci avaient bombardé les forts depuis cinq à six jours à grande distance, mais ne leur avaient fait aucun mal sérieux.

Dans la nuit du 23 au 24, le signal de l'attaque fut donné par deux lumières rouges ordinaires, pour ne pas attirer l'attention de l'ennemi, et toutes les forces s'ébranlèrent en même temps. Les lumières de l'ennemi servaient de point de

direction. Vers 3 heures du matin le feu commença et se développa peu à peu, d'abord seulement contre les forts, puis un peu plus tard contre la flotille sécessionniste, dite de Montgomery. A ce moment, la canonnade commença de gronder avec la plus grande furie. Les confédérés avaient été surpris, et il leur fallut un moment à se remettre. Mais nne fois leur tir commencé, ils le soutinrent avec une vive énergie ; l'eau fut bientôt couverte de débris et l'air obscurci d'une épaisse fumée, déchirée à chaque seconde par les éclairs de l'artillerie. Le combat, après deux heures, n'eut plus rien de régulier. Nous n'entreprendrons pas plus de le raconter que l'amiral Farragut lui-même, qui déclare, dans son rapport, qu'il ne put donner aucun ordre dans ce tohu-bohu indescriptible, où les amis risquaient à chaque instant de se tirer les uns sur les autres ; que c'était une vaste et terrible guerre de guérillas, dans toutes les directions et au milieu de l'obscurité de la fumée ; mais qu'en somme tout le monde s'y comporta bien. Le fait est que vers midi, le gros des bâtiments unionistes tenant encore bien l'eau, se trouva au-delà des forts, et qu'un drapeau parlementaire flottait sur le fort Jackson. Une trentaine de navires divers étaient échoués ci et là ; d'autres tiraient l'aile péniblement ou se faisaient traîner à la remorque ; un dizaine, sombrés, ne laissaient voir que le sommet de leurs mâts. Les fédéraux perdirent quatre des leurs ; six furent désemparés plus ou moins gravement. On ne put savoir exactement la perte des confédérés par le combat lui-même, attendu qu'ils incendièrent ou firent sauter les bâtiments qui leur restaient, pendant les négociations pour la reddition des forts.

Les canonnières fédérales continuèrent leur route sur la Nouvelle-Orléans ; elles y arrivèrent dans la nuit suivante, après avoir détruit une ou deux batteries sur les côtes, peu défendues, et capturé un régiment, colonel Siamski. La panique la plus vive régnait dans la grande cité du Sud. Non seulement la population, surprise dans une quiétude qui ne s'alliait guère avec la jactance dont elle avait fait preuve précédemment, ne voulut pas se défendre ; mais les autorités communales prièrent le gouverneur militaire, gé-

néral Lowell, d'évacuer la ville, afin de ne donner aucun prétexte à un bombardement. Lowell, qui aurait pu être facilement coupé de ses communications par les canonnières si elles s'étaient portées en amont, au défilé de Kenner, ne demanda pas mieux que de se tirer de la nasse, et il s'empressa d'accéder aux désirs de l'autorité civile. Il donna rendez-vous à ses troupes au camp Moore, à 70 milles au nord de la Nouvelle-Orléans, sur le chemin de fer de Jackson. Avant de partir, il fit brûler les magasins militaires; des bandes de sécessionnistes ardents, qui entendaient l'accompagner, mirent aussi le feu aux docks, aux dépôts de coton, de charbon et à un grand nombre de navires. Cet incendie imposa une grande prudence à la flottille fédérale, remontant le fleuve, et permit à Lowell et à son monde de faire leur retraite mieux à couvert, par eau et par le chemin de fer.

Malgré cela les forces du commodore Bailey ne tardèrent pas à s'avancer en face et au-dessus même de la ville. Elles prirent possession de plusieurs ouvrages qui avaient été abandonnés et où les canons étaient encloués. Le 26 au matin, l'amiral Farragut fit descendre à terre une escouade de marins du *Pensacola*, qui alla planter le drapeau fédéral sur tous les édifices publics, le maire s'étant formellement refusé à ordonner cette opération lui-même.

Dans ces entrefaites, le général Butler, débarqué à la quarantaine, avait fait occuper les forts Jackson et Philipp, capitulés entre les mains du capitaine Porter ; il occupa ensuite la grande métropole, dont il prit en mains le gouvernement. La tranquillité et le règne de l'Union y étaient tout à fait assurés dès les premiers jours de mai.

A peu près en même temps, la flottille de Foote obtenait un autre triomphe sur le Mississipi et s'emparait de Memphis. Le moment approchait donc, croyait-on, où tout le cours du grand fleuve serait de nouveau ouvert à la navigation. On ne prévoyait pas encore l'énergique lutte qu'il faudrait soutenir à cet effet devant un dernier et héroïque boulevard confédéré, la place de Wicksburg.

En somme, sur tous les points éloignés de Washington où

se poursuivait la guerre, les unionistes voyaient les choses se dérouler à souhait. En revanche, dans la Virginie, sous les yeux du gouvernement, et où celui-ci prenait une part trop directe aux opérations, il en était autrement. La Shenandoah, entr'autres, fut pour lui le théâtre de dures humiliations.

L'habile général Jackson, auquel il est temps de vouer quelques moments d'attention, ne disposait que d'une vingtaine de mille hommes au plus ; mais c'était l'élite des régiments du Sud, et il sut les quadrupler par son activité. Après ses engagements contre Banks, à la fin de mars, il avait dû remonter la vallée de Shenandoah pour ne pas se laisser tourner par les troupes du général Frémont, récemment mises en mouvement de la Virginie-Occidentale. Les fédéraux avaient divisé si bien leurs forces qu'ils formaient alors dans ces parages trois groupes principaux sans communication entre eux; Banks, dans la vallée; Fremont à la droite et Sigel à la gauche de Banks au-delà des montagnes, sans parler de Mc Dowell, très loin de là sur le Rappahanock. Après quelques manœuvres adroites et des feintes de retraite dans la région montagneuse, Jackson, qui connaissait fort bien le pays et qui y était secondé par tous les habitants, parvint à se concentrer à l'improviste sur sa gauche et à frapper des coups décisifs. Le 9 mai, il surprit les brigades Milroy et Schenk, du corps de Frémont, et les rejeta sur la petite ville de Franklin, au-delà des Alleghanis. Il ne les suivit pas longtemps. Apprenant que Banks venait d'être affaibli de la division Shields, envoyée à Mc Dowell, il se rabattit sur la Shenandoah. Le 23 mai, il apparaît à Front-Royal, où se trouvaient deux régiments de Banks, sous le colonel Kenly, pour tenir le chemin de fer de Manassas-Gap. Kenly fut surpris et taillé en pièces. Banks, séparé maintenant de Sigel, comme la première affaire l'avait séparé de Fremont, s'avança néanmoins bravement au-devant de Jackson ; mais il fut repoussé ; il fit une bonne retraite jusqu'à Winchester. Là une vive action eut lieu le 25 mai, à la suite de laquelle Banks dut se replier en désordre sur Martinsburg, puis au-delà du Potomac.

Sous l'empire de ces fâcheuses nouvelles le gouvernement de Washington donna l'ordre à Mc Dowel d'un côté et à Fremont de l'autre de s'avancer sur les flancs et sur les derrières de Jackson; et c'est aussi à ce moment que, pour s'assurer contre tout danger sur le front direct de Washington et du Rappahanock, il fit couper par les troupes de Mc Dowell et par celles de Mc Clellan tous les ponts possibles entre Fredericksburg et Richmond, ainsi que nous l'avons dit au chapitre précédent (1). Sur ce nouveau champ d'activité Mc Dowell ne fut pas plus utile que précédemment. Tiraillé entre l'offensive demandée par le général Mc Clellan et de temps en temps autorisée par le gouvernement, et la défensive que celui-ci lui imposait à chaque mauvais bulletin de la Shenandoah, il fut complétement paralysé. La division Shields, qui lui était envoyée, dut rétrograder vers le général Banks, suivie de deux autres brigades du 1er corps.

Mais Jackson n'était pas homme à attendre ses adversaires à bras croisés et à négliger les avantages de sa position centrale au milieu d'eux. Fremont, qui était le plus menaçant sur sa gauche, fut son premier but. Le général fédéral avait fait une belle marche à travers les Alleghanis et s'était établi sur les derrières même de Jackson, à Harrisonburg, au milieu de la vallée de la Shenandoah. Jackson se retourna et vint livrer bataille à Cross-Key, le 8 juin. L'engagement fut très vif; les fédéraux tinrent avec persistance, mais le succès de ce jour-là fut en somme pour Jackson. Il aurait pu le poursuivre, avec moins de chance peut-être, le lendemain. Mais il avait appris qu'un autre danger le réclamait. Shields accourait à tire d'ailes dans le but de rallier Fremont. Jackson lui épargne une partie du chemin; il se dérobe habilement à Fremont, se jette sur Shields qui venait d'arriver à Fort-République, à une dizaine de milles en dessous de Cross-Key, et refoule les fédéraux au-delà de la rivière avec de rudes pertes. Puis, rompant les ponts derrière lui, il se retire par les Montagnes-bleues sur la Virginie centrale pour aller renforcer l'armée principale de Richmond.

Ces brillantes et rapides opérations étaient chose aussi

(1) Voir page 146.

nouvelle pour le gouvernement fédéral que l'avaient été celles de Bonaparte, en 1796, pour les généraux autrichiens. L'émoi qu'elles causèrent à Washington empêcha l'envoi des renforts promis à l'armée du Potomac et provoqua l'isolement auquel on la condamna par la rupture des ponts dont il a été parlé ci-dessus.

Nous pouvons retourner maintenant à l'armée du Potomac dans la Péninsule.

X

Les armées en présence devant Richmond ; bataille de Faire-Oaks ; bataille des Sept-Jours.

Le général Mc Clellan ayant dû renoncer à rallier par sa droite les forces venant du front de Washington, se mit en devoir de s'approcher de Richmond avec toutes les mesures de prudence possible. Il s'agissait de s'établir d'abord sur le Chickahominy. Ce n'était pas difficile, car on en tenait déjà les deux rives. Mais la nature de ce cours d'eau marécageux et sa direction coudée en faisaient un grave obstacle aux mouvements d'une vaste armée. Il la coupait nécessairement en deux, il n'offrait pas l'avantage d'une ligne de défense, et il compliquait singulièrement la protection due à la fois au front devant un ennemi à cinq ou six milles de ses ouvrages, et à la base de White-House, à une douzaine de milles plus en arrière sur le chemin de fer. Toutefois le Chickahominy pouvait être avantageux à une armée en défensive bien campée sur ses deux rives. Pour cela il fallait y avoir des ponts en grand nombre, et c'est à cette besogne que le général Mc Clellan se voua tout aussitôt. L'emplacement de onze ponts fut reconnu et déterminé. Leur construction, commencée le 20 mai, subit beaucoup de lenteurs. Elle fut vivement contrariée par les pluies qui enflèrent la rivière et changèrent tous ses abords en vastes marécages où les travailleurs avaient de l'eau souvent jusqu'à la ceinture. Jusqu'à ce qu'on pût terminer ces malheureux ponts et les nantir de quelques ouvrages protecteurs il y avait donc toute apparence qu'il s'écoulerait un certain temps.

L'ennemi laisserait-il faire?... Il était alors renforcé, comme

nous l'avons dit plus haut, de deux corps. Ainsi en mesure de prendre l'offensive, il ne pouvait pas, sans une grave faute, laisser s'accomplir tranquillement les travaux de l'armée fédérale. Johnston se décida à attaquer, et il mit en mouvement dans ce but, le 30 mai, quatre corps d'armée: Hill, Huger, Longstreet et Smith, montant à environ 60 mille hommes.

Le 30 mai, l'armée fédérale était disloquée comme suit :

Les corps de Keyes et de Heintzelman étaient sur la rive droite du Chikahominy ; les avant-postes du côté de Richmond, formés par la division Casey, étaient à cheval sur le chemin de fer et sur la grande route, avec des retranchements à droite à la Station de Fair-Oaks, et à gauche sur la grande route, au carrefour des Sept-Pins. Le reste de l'armée était développé à peu près en seconde ligne de l'autre côté du Chikahominy : à droite Porter, aux environs de New-Bridge, qui venait de rentrer de sa belle expédition de Hanover-Court-House ; au centre Franklin ; à gauche Sumner, à cheval sur le chemin de fer de York-River. Le quartier-général était aux environs de New-Bridge ; la cavalerie sur l'extrême droite. Entre ces deux lignes ou ces deux ailes de l'armée, le Chikahominy formait un obstacle fort incommodant ; elles n'avaient qu'un pont de communication, et celui-ci était situé à leur gauche : c'était Bottom-Bridge, sur lequel passait le chemin de fer du York-River. Plusieurs autres ponts étaient prêts à être jetés plus en amont, dans la journée du 31 mai. L'ennemi l'apprit-il par ses espions, ou voulut-il simplement profiter des pluies torrentielles tombées la veille et le matin même, et qui devaient avoir enflé la rivière? C'est ce qu'il est difficile de dire.

Quoiqu'il en soit, le 31 mai vers midi, la division Casey se vit tout à coup entourée par une nuée de tirailleurs ennemis débouchant de tous les bois du voisinage. Une vive fusillade retentit de toutes parts ; les piquets et les grand'gardes sont refoulés sur Fair-Oaks et sur les Sept-Pins. Là, les fédéraux surpris courent aux armes et se battent en désespérés ; mais les forces de leurs adversaires ne cessent d'augmenter et leurs pertes ne les arrêtent pas. La redoute des Sept-Pins est

cernée ; ses défenseurs se font tuer bravement. Le colonel d'artillerie Bailey, entr'autres, y trouve sur ses pièces une mort glorieuse. La redoute prise, un peu de désordre se manifeste parmi les gens du Nord. En vain les généraux Keyes et Nagle s'épuisent en mille efforts pour retenir leurs soldats ; ils ne sont pas écoutés. Malgré deux belles charges du régiment de New-York dit les gardes Lafayette, la retraite se continue en déroute complète.

Cependant Heintzelman accourt à la rescousse avec ses deux divisions. Comme à Williamsburg, celle de Kearney arrive au bon moment pour rétablir le combat. La brigade Berry de cette division, composée de régiments du Michigan et d'un bataillon irlandais, s'avance, ferme comme un mur, au milieu de la masse désordonnée qui flotte sur le champ de bataille, et elle fait plus par son exemple que les plus puissants renforts. Les fédéraux ont perdu un mille de terrain environ, quinze pièces de canon et tout le camp de la division Casey; mais maintenant ils tiennent bon. Ils forment une espèce de ligne de bataille à travers les bois, perpendiculairement à la route et au chemin de fer, et là ils résistent aux assauts répétés des masses ennemies. Cette position ne peut être tournée par la gauche, où se trouve le White-Oak-Swamp, marécage impraticable; mais on peut être enveloppé par la droite. A cette heure même, en effet, une forte colonne de confédérés a été dirigée de ce côté. Si elle réussit à s'interposer entre Bottom-Bridge et les troupes fédérales qui tiennent en avant de Savage-Station, toute l'aile gauche est perdue. Elle n'aura plus de retraite et elle est condamnée à succomber sous le nombre ; mais précisément à ce moment, c'est-à-dire à six heures du soir, de nouveaux acteurs entrent en scène. Le général Sumner, qui a réussi à passer le Chikahominy avec la division Sedgwick, sur un pont construit par ses troupes, et qui, en brave soldat, a marché droit au canon à travers bois, arrive à l'improviste sur le flanc gauche de la colonne avec laquelle l'ennemi s'efforce de couper Heintzelman et Keyes. Il plante dans une clairière une batterie qu'il a réussi à amener avec lui. Ce ne sont point de ces canons rayés, objet de l'engouement moderne, bons pour

des exploits de polygone seulement ou pour être tirés de sang-froid dans un pays découvert ; ce sont de vrais canons de combat, des canons obusiers de 12, vieux modèle, lançant soit un gros projectile rond qui ricoche et roule à plaisir, soit un gros paquet de mitraille. Le tir simple et rapide de ces pièces fait dans les rangs opposés de terribles ravages (1). En vain Johnston envoie contre cette batterie ses meilleures troupes, celles de la Caroline-du-Sud, la légion d'Hampton entr'autres ; en vain il accourt lui-même : rien ne peut ébranler les fédéraux, et ce sont eux qui, à la tombée de la nuit, vaillamment enlevés par le général Sumner en personne, se jettent sur l'ennemi à la baïonnette, le poussent avec furie en faisant un affreux carnage, et le ramènent jusqu'à la station de Fair-Oaks.

La nuit mit fin au combat. Des deux côtés on ne savait de l'issue de la bataille que ce que chacun avait vu de ses yeux. Amis et ennemis, perdus dans des bois qu'ils ne connaissaient pas, couchèrent parmi des tas de morts et de blessés, là où l'obscurité les avait surpris. La fatigue de cette lutte opiniâtre, aussi bien que les ténèbres de la nuit, avaient imposé aux combattants une de ces trêves tacites si fréquentes à la guerre.

Evidemment Johnston s'était flatté, en jetant toutes ses forces sur les quatre divisions de l'aile gauche fédérale, de les anéantir avant qu'aucun secours pût leur venir du gros de l'armée, demeuré sur la rive gauche du Chikahominy. Pour le moment, il avait échoué devant la résistance énergique de ces quatre divisions, et aussi devant l'attaque furieuse et imprévue des troupes de Sumner. Il est fâcheux qu'aux 15 mille hommes de celui-ci on n'ait pas pu joindre les 40 mille autres restés inactifs sur la rive gauche de la rivière. La victoire eût été décisive et grandiose. Pour cela les ponts manquèrent, il est vrai, et peut-être n'y travailla-t-on pas assez énergiquement pendant la canonnade. Rien, selon nous, n'eût dû empêcher de tenter à tout prix cette opération. Ici encore on porta la peine de cette lenteur améri-

(1) Cette description de la bataille de Fair-Oaks est empruntée en majeure partie au récit du témoin oculaire cité plus haut.

caine, qui appartenait bien plus au caractère de l'armée qu'à celui de son chef. Ce ne fut qu'à sept heures du soir qu'on prit le parti d'établir sans délai tous les ponts et de faire passer toute l'armée au point du jour sur la rive droite du Chikahominy. Il était trop tard. Quatre heures avaient été perdues, et l'occasion, cet instant si fugitif à la guerre plus que partout ailleurs, s'était envolée. La crue sur laquelle Johnston avait en vain compté, et qui n'avait pas empêché Sumner de passer, survint pendant la nuit. La rivière s'éleva subitement de deux pieds et continua de grossir avec rapidité, emportant les nouveaux ponts, soulevant et entraînant les arbres qui formaient le tablier de celui de Sumner, et couvrant toute la vallée de ses eaux débordées. Rien ne passa.

Aux premières lueurs du jour, le combat reprit avec acharnement sur la rive gauche. L'ennemi venait en masse, mais sans ordre ni méthode, se ruer sur les fédéraux, qui, se sachant si inférieurs en nombre et sans espoir d'être soutenus, ne prétendaient à rien de plus qu'à résister et à garder leur terrain. On se battait avec une sauvage énergie de part et d'autre, sans bruit, sans cris ; lorsqu'on était trop pressé, on faisait une charge à la baïonnette. L'artillerie, placée en arrière dans les clairières, tirait à obus par-dessus les combattants. Vers midi, le feu diminua graduellement et s'éteignit ; l'ennemi se retirait. Il avait fait une grave perte dans la personne de son chef, le général Johnston, grièvement blessé. C'est à son absence qu'était dû en grande partie le décousu des attaques dirigées dans la matinée contre l'armée fédérale. Lorsqu'à midi le feu cessa, les confédérés, las de la longue lutte qu'ils venaient de soutenir, et n'étant plus commandés, étaient, dit-on (car au milieu de ces bois immenses on ne voit rien et l'on est réduit à tout deviner), dans un état de confusion inextricable. Qu'on juge ce qui fût arrivé si, à ce moment, les 35,000 hommes de troupes fraîches laissés sur l'autre rive du Chikahominy eussent paru sur le flanc de cette masse en désordre après avoir heureusement traversé les ponts !

Le conflit avait été sanglant, puisque l'armée du Nord avait

perdu 6000 hommes, celle du Sud au moins 8000 : mais de part et d'autre les résultats étaient négatifs.

Le lendemain, 2 juin, Mc Clellan reprit sans coup férir ses positions de Fair-Oak et des Sept-Pins ; la prudence ne permettait guère d'aller plus loin ; les deux armées se retrouvèrent dans la même situation qu'avant la bataille. Elles restèrent ainsi en présence pendant près d'un mois sans autres incidents que de nombreuses escarmouches et reconnaissances armées. Chacun des deux belligérants attendait des renforts et espérait du temps une meilleure situation. L'armée fédérale avait, en outre, à établir ses ponts, travail sans bruit pour parer aux crues possibles, et qu'il fallait préalablement protéger par des retranchements sur le front.

Les travaux auxquels elle dut se livrer furent en réalité considérables. La bataille de Fair-oaks avait montré, du moment qu'on voulait rester en place encore quelque temps, la nécessité de nombreux passages sur la rivière et d'ouvrages pour affermir le front de l'armée ; d'autres retranchements seraient nécessaires aux abords des ponts et le long de la ligne de communication. C'est à quoi le génie, aidé par de nombreuses corvées, se mit à travailler sans relâche. On recommençait à peu près les travaux d'Yorktown.

La tâche de la construction des ponts surtout n'était pas facile. Le lit même de la rivière n'avait pas plus de 2 à 300 yards de largeur, mais tous les abords étaient formés d'un terrain bas, marécageux, coupé de fossés et de buissons. Ce terrain était en temps ordinaire impraticable presque partout à la cavalerie et à l'artillerie. Dès que le lit de la rivière s'enflait par les pluies, le terrain bas était inondé, et tout le bassin du torrent se changeait en un vaste marécage sur une largeur d'environ une demi-lieue. C'est ce qui était arrivé précisément pendant la bataille de Fair-Oaks. Il était donc nécessaire de construire des ponts très-longs, puis d'en faire deux ou trois sur la même route, et d'en *cordurer* (1) tous les abords. Les troupes du génie, sous l'active direction du général Woodbury, du colonel Alexander et du capitaine Duane, triomphèrent de tous ces obstacles.

(1) Faire des routes en troncs d'arbres jetés en travers sur la voie.

Dès le 22 juin la ligne du Chickahominy ne comptait pas moins de 13 passages en assez bon état sur une distance d'une quinzaine de milles. C'étaient les suivants: A l'extrême droite des lignes fédérales, les anciens ponts de Meadow et de Mechanicsville, qui avaient été réparés; puis, en descendant, le pont supérieur de chevalets; le New-bridge, ancien pont détruit, remplacé par deux beaux ponts de pontons; le pont inférieur de chevalets; la passerelle pour l'infanterie; le pont Duane praticable à toutes armes; le pont Woodbury pour l'infanterie seulement; le pont Woodbury et Alexander pour toutes armes; les deux ponts Sumner, enfin le grand pont du chemin de fer York-River et le Bottom-bridge. Ces quatre derniers existaient déjà et avaient pu fonctionner à la bataille de Fair-Oaks, mais trois avaient été détruits par l'inondation du second jour, et il n'était resté que le pont du chemin de fer pour seule communication entre les deux ailes de l'armée.

Les débouchés des ponts de la droite jusqu'au pont Duane étaient tenus par l'ennemi sur la rive droite de la rivière. Le reste du front était couvert par une longue ligne d'ouvrages, dont le centre était Fair-Oaks-station, et qui se recourbait en arrière vers le Chickahominy. Cette ligne d'un développement de 5 à 6 milles comptait six redoutes très bien construites et quatre batteries, le tout relié par des crémaillères et secondé des rifle-pits habituels.

Une tête de pont couvrait les deux passages de Bottom et et du chemin de fer, mais cet ouvrage était très imparfait et inachevé. Les autres ponts n'avaient pas de protection spéciale.

Des travaux aussi gigantesques ne s'étaient pas faits sans de grandes fatigues. Jointes aux alertes journalières, à de fréquentes prises d'armes de nuit, à des chaleurs excessives pendant le jour et aux exhalaisons des marécages, ces fatigues avaient fortement éprouvé l'armée. Des fièvres, d'un caractère typhoïde malin, l'avaient assaillie. Jouissant d'une large compétence à cet égard, les chefs de corps, sur la demande des médecins, donnaient de nombreux congés aux soldats et l'on cite telle division qui avait à ce moment près de deux mille hommes aux hôpitaux ou en congé de conva-

lescence. Ainsi l'effectif primitif s'était trouvé sensiblement diminué.

En revanche, le gouvernement, sous la leçon des revers de la Shenandoah, était revenu sincèrement à des procédés meilleurs envers le général Mc Clellan; on lui avait envoyé du renfort et on lui en promettait d'autre. La forteresse Monroe, mise sous ses ordres directs avec un nouveau commandant, le général Dix, lui avait fourni 5 à 6 mille hommes. La division Mc Call, du corps Mc Dowell, l'avait aussi rallié vers le milieu de juin. Mc Dowell lui-même allait décidément s'avancer sur Richmond, par terre, mais tout en gardant un commandement indépendant, ce qui fut l'objet d'une nouvelle et âcre polémique télégraphique entre le gouvernement et le quartier-général.

Quoiqu'il en soit, le général Mc Clellan se sentait assez fort, à la fin de juin, pour tenter un mouvement en avant contre Richmond, et c'est à cela qu'il se disposa sérieusement dès le 24 juin.

A ce moment l'armée occupait toujours les deux rives du Chikahominy; le gros était sur la rive droite avec le quartier-général, celui-ci en avant d'Alexander-bridge. Sur la rive gauche se trouvait le 5e corps Porter, avec la division Mc Call et la cavalerie Stonemann. Celle-ci étendait fort au loin ses patrouilles depuis qu'un corps de cavalerie confédéré, sous le colonel Lee, avait réussi, le 13 et le 14 juin, à déborder la droite des lignes et à tourner tout autour de l'armée fédérale, après lui avoir détruit sur ses derrières de nombreux approvisionnements.

Dans une telle situation l'armée était fort bien établie pour livrer une bataille défensive; le Chickahominy, qui n'était plus un obstacle pour elle, puisqu'elle y possédait tous les passages désirables, pouvait en être un redoutable à l'ennemi. Mais cette ligne, pour être complète et permettre l'offensive, aurait dû offrir quelque part un ou deux points solidement résistants; ils y eussent rempli, *si parva licet componere magnis*, l'office de Dresde et de Magdebourg sur l'Elbe en 1813. Au lieu de ce grand nombre de redoutes sur le front et de ce luxe de ponts, disséminés sur une aussi vaste circonférence,

quatre ou cinq ponts rassemblés aux environs de celui du chemin de fer, sous une forte tête de pont renfermant aussi quelques magasins; un autre à chaque aile, également couvert sur ses deux rives, eussent fait de cette zone, avec quelques épaulements d'avant-postes, un champ de bataille plus avantageux à tous égards. Mais son grand inconvénient eût toujours subsisté; à moins d'y bâtir toute une forteresse on n'en pouvait faire qu'une base très provisoire; il fallait donc rester en communication constante avec la base de White-House, où arrivaient par la rivière et d'où l'on tirait par le chemin de fer tous les approvisionnements de l'armée. Il fallait, en s'éloignant du Chickahominy, garder précieusement les ponts, en même temps que White-House et son chemin de fer. C'est-à-dire que plus on avançait contre Richmond, plus l'effectif se réduisait forcément et plus la tâche se compliquait. Mc Clellan, dont la qualité distinctive est essentiellement la prévoyance, avait pensé à tout cela. Comme il est toujours bon d'avoir, en cas d'offensive, une double base à sa manche, il avait accueilli favorablement une sage ouverture du commodore Goldsborough. Après la destruction du *Merrimac* et la prise de Norfolk, le commodore avait demandé à opérer dans le James-River. Mais le général Mc Clellan avait d'abord préféré garder toutes ses ressources navales dans le York-River, puisqu'il attendait toujours du renfort de ce côté, Mc Dowell entr'autres. Toutefois, quand il se décida à marcher en avant, le 18 juin, il donna l'ordre à la flottille de créer une autre base sur le James River, à hauteur de sa gauche. En cas de nécessité on aurait ainsi une corde de plus à son arc. Comme on va le voir, cette prudente mesure ne fut pas superflue.

Le 24 juin, le corps de Heintzelman, sur le front de Richmond, reçut l'ordre de s'avancer le lendemain jusqu'au-delà d'une éminence boisée. La possession de ce point faciliterait des débouchés ultérieurs contre les grands ouvrages de la place, dont on ne serait plus qu'à trois à quatre milles, et menacerait la droite des positions que l'ennemi occupait en face des ponts du Haut-Chickahominy. Le 25 au matin, le corps de Heintzelman se mit en mouvement. La division

Hooker, qui devait marcher en tête, déboucha sur la grande route des Sept-Pins à Richmond et refoula résolument les avant-postes ennemis. Le feu s'engagea bientôt sur toute la ligne ; les divisions Richardson, du 2me corps, et Couch, du 3me corps, vinrent y prendre part successivement. Le terrain contesté fut pris et perdu plusieurs fois, mais il resta en finale aux mains de Hooker, qui combattit toute la journée de la manière la plus brillante.

Un résultat de cette action plus important que le terrain conquis, fut de jeter du jour, par le moyen des prisonniers et des déserteurs recueillis, sur des nouvelles graves dont on avait déjà vent depuis une semaine. — Le général Beauregard, avec une partie de l'armée de l'Ouest, devait avoir rejoint le gros des confédérés ; Jackson, avec l'armée victorieuse de la Shenandoah, accourait aussi à Richmond et devait tomber sur les derrières de l'armée fédérale. Des rapports d'espions et de nègres, ainsi que des télégrammes de Washington, arrivés les uns sur les autres pendant et après le combat, confirmèrent pleinement que les confédérés, notablement renforcés, étaient sur le point d'entamer une action générale.

Le fait était vrai. Le général Lee, qui commandait en chef depuis la blessure de Joseph Johnston, avait fait opérer un mouvement général de concentration. Beauregard était, en effet, arrivé à Richmond, mais avec peu de troupes de son ancienne armée ; en revanche, il en était venu des Carolines, de la Louisiane et de l'Alabama. En outre Jackson, comme nous l'avons vu, était effectivement en route pour prendre part aux opérations de Richmond.

Le général Lee avait décidé de prendre l'offensive le jour même où Hooker venait l'attaquer; des retards accidentels firent ajourner la chose au lendemain. D'ailleurs, plus les fédéraux s'avanceraient vers Richmond, plus le plan de Lee aurait de chances de succès. Voilà pourquoi il avait laissé se dérouler la journée du 25 sans combinaison décisive. Ce plan d'attaque consistait en ceci : Deux corps d'armée, Magruder et Huger, sans compter la garnison ordinaire des ouvrages élevés autour de Richmond, resteraient sur le front, faisant

des démonstrations contre les lignes fédérales de Fair-Oaks et des Sept-Pins. Deux autres corps d'armée, Longstreet et Hill, franchiraient le Haut-Chickahominy à Meadow-bridge et en amont, puis descendraient la rive gauche de la rivière pour attaquer la droite des unionistes. Enfin Jackson, entrant en ligne à la gauche de ceux-ci, assaillirait à revers cette droite et couperait les communications de l'ennemi avec la base de White-House. Ainsi l'armée fédérale allait avoir environ 60 mille hommes sur son flanc droit et sur ses derrières, tandis qu'une quarantaine de mille hommes restait sur son front.

Dès midi le 26, cette situation commença de révéler ses dangers. Le matin, le général Hill avait franchi le Chickahominy à Meadow-bridge et au-dessus sans aucune résistance, ce qui ne révèle pas une grande vigilance de la part des avant-postes de Mc Call. Ce passage aurait dû être gardé. De là, faisant un à droite, Hill s'avança sur Mecanicsville. Les piquets de Mc Call, vivement attaqués, durent se replier sur la position centrale de la division, solidement établie le long du Beaver-Dam-Creek. Là un combat très chaud s'engagea; Mc Call y fut soutenu par deux brigades de la division Morell; à la nuit et après deux tentatives infructueuses, l'ennemi renonça à franchir le ruisseau et s'arrêta. L'artillerie, qui tira encore jusqu'à dix heures du soir, le força de se replier plus en arrière. Mais ce n'était là qu'une affaire d'avant-garde. Porter n'avait eu sur les bras que le corps de Hill, renforcé des têtes de colonne du général Branch et de quelques cavaliers de Jackson. C'était assez toutefois pour que le général Mc Clellan, renseigné comme il l'était, sût désormais à quoi s'en tenir.

Déjà la veille il s'était décidé à changer sa base et à la transporter sur le James-River. Il avait donné l'ordre au général Casey, qui tenait White-House, et spécialement au colonel Ingalls, le quartier-maître du dépôt, d'envoyer immédiatement des vivres en masse sur le front, puis d'évacuer tout ce qu'on pourrait par eau sur le James-River et de détruire le reste. Le général Stoneman fut envoyé battre la campagne dans cette direction pour concourir, avec les trou-

pes de Casey, à arrêter l'ennemi aussi longtemps que possible et à faciliter le colonel Ingalls dans sa lourde corvée. D'autre part, des officiers du génie furent chargés de reconnaître les routes dans la direction du James-River, où il y avait un cours d'eau et un grand marais à passer, le White-Oak-Swamp, et les premières mesures furent prises pour rassembler tout le gros matériel et les wagons en un seul train. Quant à l'armée, une fois débarrassée de ses impedimenta, elle se tirerait assez d'affaire ; elle était apte à livrer de rudes combats. Restait à choisir la voie par où l'on gagnerait le James-River, et entr'autres la rive du Chickahominy sur laquelle on marcherait. Cela n'avait pu être décidé le 25 et devait naturellement dépendre des circonstances. Des deux côtés il pouvait y avoir les mêmes dangers. Si c'était par la rive droite, on découvrait plus tôt la base, et l'on aurait à faire une marche de flanc d'une vingtaine de milles avec l'ennemi et les ouvrages de Richmond d'un côté, et une rivière sans ponts de l'autre. Si c'était par la rive gauche, on risquait de ne pouvoir pas traverser le Bas-Chickahominy et d'être mené jusqu'à son embouchure, c'est-à-dire à environ trois à quatre journées de marche. En tout cas, le mieux était de filer par la rive opposée à celle où l'ennemi se présenterait en force.

La journée du 26 se chargea de trancher la question. L'ennemi paraissant vouloir porter ses coups décisifs sur la rive gauche, l'armée fédérale marcherait par la rive droite. En même temps, elle ferait bonne contenance de l'autre côté, pour laisser le temps à la longue file des bagages et du gros matériel de traverser le marais du White-Oak, et pour empêcher que l'ennemi ne profitât de la libre disposition qu'on lui laisserait de la rive gauche pour aller passer le Bas-Chickahominy quelque part et barrer le chemin du James-River. Le général Mc Clellan ordonna donc au général Porter de prendre, pour le 27, une position plus concentrée que ne l'était celle du Beaver-Dam-Creek, qui couvrît mieux les ponts, et où il serait mieux à même de recevoir des secours du front de Richmond. A cet effet, Porter se retira un peu avant le jour de Beaver-Dam et s'établit aux environs de Gai-

nes-Mill. Pendant la nuit, la plupart des impedimenta avaient été dirigés sur la rive droite, et l'ordre avait été expédié à Stoneman de se replier sur White-House et où il voudrait. On le pensait déjà coupé, mais on n'avait pas l'habitude, à part cela, d'être inquiet sur son compte.

Vers 11 heures du matin, le 5me corps était dans ses nouvelles positions. Elles formaient un arc de cercle autour des approches des ponts de jonction ; à droite, en arrière de Coal-Harbor, la division Sykes; à gauche la division Morrell, appuyée à gauche au Chickahominy ; en réserve la division Mc Call, ayant la brigade Reynolds à droite, sur la route de Coal-Harbor aux ponts Sumner et à Dispatch-Station ; la brigade Meade vers le Chickahominy et la brigade Seymour au milieu, en seconde ligne. Plus en arrière encore, dans un repli de terrain, 12 escadrons de cavalerie sous le général Cooke. Chaque brigade était sur deux lignes ; l'artillerie divisionnaire dans les intervalles et sur quelques points dominants ; une batterie à cheval de la réserve était à l'extrême droite et une à l'aile gauche, dans la vallée du Chickahominy. Cette aile était encore soutenue par des batteries placées de l'autre côté de la rivière.

Un peu après midi, l'ennemi fut découvert en forces, et il devint évident que toute la position serait attaquée. En effet, Longstreet avait passé le Chickahominy à Mecanicsville le matin et avait fait sa jonction avec les deux autres corps. A une heure, les tirailleurs confédérés développèrent un front très-étendu et s'avancèrent rapidement. A deux heures, le feu était ouvert sur toute la ligne, à travers bois et clairières, ainsi que dans la vallée même du Chickahominy. Le général Porter, voyant grossir à chaque instant les masses qui marchaient sur lui, demanda du renfort au commandant en chef. La division Slocum, du 6me corps, lui fut aussitôt envoyée. A 3 heures, l'engagement était devenu si vif et l'assaillant si supérieur, que Porter avait dû porter en avant toutes ses réserves. A 3 heures ½ la division Slocum entra en ligne et fut répartie sur deux ou trois points affaiblis. A la gauche fédérale on luttait vivement pour un bouquet de bois qui descendait à angle droit jusqu'au Chickahominy ; plusieurs fois

l'ennemi essaya de s'en emparer, mais sans succès. A la droite, les réguliers de Sykes tenaient comme une muraille ; ils repoussèrent une dizaine d'assauts tentés contre eux de tous les côtés. Mais les pertes, sévères dans les deux camps, étaient fatales aux fédéraux, qui combattaient en nombre très inférieur. Le général Porter adressait officier sur officier au général Mc Clellan pour obtenir des renforts ; malheureusement sur le front on se croyait aussi menacé, et on ne put lui envoyer que deux brigades vers 5 heures du soir.

Ces renforts, les brigades French et Meagher, de la division Richardson, arrivèrent fort à propos. La retraite était commencée. Le petit bois de la gauche venait d'être enfin enlevé par les confédérés ; une charge de la cavalerie fédérale avait été des plus malheureuses ; la brigade Reynolds, débordée et enveloppée, avait perdu la moitié de son monde, dont son chef fait prisonnier ; toute la ligne était obligée de se replier sur l'emplacement primitif des réserves pour parer à la trouée de la gauche et préserver les ponts. « Il n'y a pas encore panique, dit le témoin oculaire que nous avons déjà cité, on ne court pas avec l'effarement de la peur ; mais, sourds à tout appel, les hommes s'en vont délibérément, le fusil sur l'épaule, comme des gens qui en ont assez et qui ne croient plus au succès. En vain les généraux, les officiers de l'état-major général, le comte de Paris, le duc de Chartres, se jettent-ils dans la mêlée le sabre à la main pour arrêter ce mouvement désordonné, la bataille de Gaine's-Mill est perdue. Il ne s'agit plus que d'empêcher un désastre. L'ennemi, en effet, s'avance toujours résolûment, toujours dans le même ordre, son infanterie déployée par régiments en échelons, et à chaque minute serrant de plus près la masse confuse des troupes fédérales. La fusillade et la canonnade sont telles que la grêle de projectiles qui frappe le sol y soulève une poussière permanente. On commande alors à la cavalerie de charger. Je me trouvais par hasard auprès d'elle en ce moment. Je lui vois mettre le sabre à la main avec cet élan électrique de gens résolus et dévoués. Comme elle s'ébranlait, je demandai à un jeune officier quel était le nom de son régiment. « C'est le 5me cavalerie ! » me répondit-il

en brandissant son sabre avec tout l'orgueil de l'esprit de corps. Infortuné jeune homme! Je revis son régiment le lendemain. De la charge de la veille il n'était revenu que deux officiers : il n'en était pas ! Cette charge ne pouvait réussir contre les épais bataillons de l'infanterie ennemie, et les débris des régiments, galopant dans des nuages de poussière au milieu des canons et des fuyards de l'infanterie, ne firent qu'augmenter la confusion. Les chevaux d'artillerie sont tués, et je vois avec une triste émotion des pièces qu'on ne peut plus emmener et que des artilleurs servent avec un courage désespéré. Ils tombent les uns après les autres. Deux sont encore debout, et ils continuent à faire feu presque à bout portant. La brume du soir qui s'épaissit ne me permet plus alors de rien voir. Toutes ces pièces étaient perdues. Le général Butterfield avait fait inutilement des efforts surhumains pour les sauver. A pied, son cheval ayant été tué, un éclat d'obus dans son chapeau, une balle sur son sabre, entouré de ses aides-de-camp qui tombaient à ses côtés, il avait essayé de rallier de l'infanterie autour d'un drapeau planté en terre. Il avait réussi, mais ce n'avait été que pour quelques instants : le mouvement précipité de la retraite l'avait entraîné. »

Heureusement la nuit arrivait; à peu près en même temps arrivent les deux brigades du 3me corps. Celles-ci marchent en parfait ordre ; les Irlandais de Meagher, entr'autres, sont admirables d'aplomb et de résolution. De toutes parts on les salue de vives acclamations, auxquelles ils répondent par d'énergiques hourras et en agitant leurs vertes bannières; leur marche décidée relève les courages; les fuyards, qui se précipitaient déjà sur les ponts, sont refoulés par elles ; ils se rallient autour de leurs flancs et se portent de nouveau sur le front. Devant cette attitude et sous les coups bien ajustés d'une batterie de la rive droite, l'ennemi hésita, puis s'arrêta tout à fait au pied de la colline qui couvrait immédiatement les ponts. Du reste la nuit était là ; le carnage avait été grand, et de part et d'autre les troupes avaient besoin de se reformer et de se reposer.

Pour les fédéraux la journée était honorable. Quarante-

deux mille hommes avaient tenu tête à environ 60 mille. Mais pendant ce temps, la plus grosse moitié de l'armée fédérale était restée inactive de l'autre côté du Chickahominy, à la garde de ses précieux retranchements et dupe des démonstrations de l'ennemi. Aucun des chefs de corps ne crut pouvoir se séparer de plus de troupes qu'il n'en avait envoyé. Peut-être trois à quatre, même cinq ou six brigades eussent-elles pu, avec un peu de bonne volonté, venir encore au secours de Porter; mais, à moins qu'elles n'eussent rencontré des chances exceptionnellement favorables, elles n'auraient probablement point changé sensiblement la situation des choses et transformé une défense difficile en une victoire décisive. En revanche le retrait de ces troupes de la rive droite aurait pu compromettre singulièrement la grande retraite projetée par cette rive et déjà en voie d'exécution. De leur côté les confédérés, chose plus inexplicable, ne tentèrent rien de sérieux sur la rive droite. A la nuit seulement ils firent entendre une vive fusillade, mêlée de quelques coups de canon, mais rien de plus.

Quoi qu'il en soit, il fut fâcheux qu'après avoir pris tant de peine à améliorer les positions du Chickahominy, un meilleur parti n'ait pu en être tiré par l'armée fédérale au jour même de la bataille.

Ce n'est pas qu'elles furent inutiles à celle-ci. Dès la nuit du 27 au 28 elles servirent à mettre un fort obstacle entre elle et l'ennemi. Sous la protection de la division des réguliers en arrière-garde, tous les régiments passèrent sur l'autre rive. Le matin du 28, vers 6 heures, Sykes franchit à son tour les ponts et les détruisit derrière lui. Les pertes des fédéraux dans cette sanglante bataille, dite de Gaine's-Mill, furent d'une dizaine de mille hommes et de 22 canons. Les blessés durent presque tous être laissés sur le champ de bataille. Les confédérés eurent à peu près autant de monde hors de combat.

Pendant ce temps les troupes du front de Richmond avaient été concentrées dans les lignes intérieures, celles occupées avant le 25; tous les trains et le gros matériel avaient été rassemblés et se préparaient à partir; le général

avait réuni ses chefs de corps en conseil de guerre le 27 au soir, pour leur exposer son plan et les détails d'exécution. Le corps de Keyes ferait l'avant-garde vers le James-River. Il se porterait de grand matin, le lendemain, au-delà du White-Oak-Swamp, avec toute son artillerie et ses bagages ; il aurait avec lui des troupes du génie, qu'il laisserait ensuite en arrière pour réparer et construire les ponts nécesssaires, en particulier le grand pont de White-Oak-Stream ; il occuperait les débouchés du marais, afin de protéger le passage des autres troupes et des trains. Il aurait soin d'envoyer de fréquents rapports. Quand on serait sûr du débouché, une partie des trains serait alors expédiée, et ce n'était pas peu de chose que d'écouler par une seule route 5 à 6 mille voitures, toute la grosse artillerie, à laquelle le général Mc Clellan tenait particulièrement, et un troupeau de 2500 bœufs. Dans la même journée du 28 et dans la nuit, Porter rejoindrait Keyes ; il veillerait plus spécialement à couvrir les flancs du passage, soit du côté de Richmond et de New-Market, soit du côté du Bas-Chickahominy et du Long-bridge. Mc Call suivrait Porter. Dans la nuit du 28, Sumner et Heintzelman quitteraient peu à peu leurs positions et s'achemineraient aussi à travers le marais. La division Smith occuperait la dernière les anciens retranchements de Keyes, et la division Slocum resterait en arrière-garde à Savage-Station jusqu'au soir du 29. Les chefs de corps reçurent l'ordre de charger convenablement leurs chars de vivres et de bagages, et de brûler tout le reste. Les blessés et les malades qui ne pouvaient pas être transportés seraient laissés aux hôpitaux avec des chirurgiens, des aides et des provisions en suffisance, sous la seule sauvegarde du drapeau jaune et de l'humanité.

La journée du 28 se passa en conformité complète avec ce programme; et quoique peu bruyante, comparativement à celles de la veille, elle n'en fut pas moins une des mieux remplies et des plus remarquables de toute la guerre. A midi déjà Keyes, avec le gros de son corps, était en position de l'autre côté du marais. Le génie, qui venait de travailler toute la nuit à rompre les ponts si péniblement édifiés, fit encore des efforts surhumains pour assurer le passage des

voitures. Après Keyes, Porter, puis Mc Call avec une partie des trains, s'écoulèrent heureusement à travers les défilés.

Pendant que cette importante opération s'effectuait sur la rive droite du Chickahominy, le général Lee cherchait l'armée fédérale partout où elle n'était pas. Il n'avait pas supposé que Mc Clellan abandonnerait sa base, et il s'était contenté, le 28, de se concentrer à proximité des chemins tendant du Chickahominy sur White-House. Il le guettait sur ses communications mêmes, et en attendant il faisait capturer par ses coureurs tout ce que le colonel Ingalls n'avait pu embarquer ou brûler. Le butin fut encore très grand. Dans la nuit du 28 au 29 seulement, et à la suite de quelques escarmouches sur le front de Smith et de Slocum près de Old-Tavern, il commença à se douter de la vérité, qui peu à peu devint une certitude. Il essaya alors de rétablir les ponts détruits ; il fit rétrograder une portion de Jackson et de Longstreet sur Mecanicsville pour y franchir la rivière et redescendre ensuite par la rive droite. Il ordonna à Magruder sur le front de sortir de ses positions pour serrer de près les fédéraux sur leur flanc droit. Le reste descendit la rive gauche pour passer le Chickahominy au Long-bridge et arriver sur le flanc gauche des colonnes en retraite, si possible pour les prévenir sur le James-River.

Malheureusement pour Lee, il subissait alors le même inconvénient qu'avait eu le général Mc Clellan à la bataille de Fair-Oaks. Entre les deux fractions de son armée se trouvait toute la vallée du Chickahominy, sans ponts, sauf sur les derrières ; par-dessus le marché, cette vallée était encore tenue par trois corps fédéraux, Heintzelman, Sumner et Franklin.

Le 29 au matin, le quartier-général de Mc Clellan quitta Savage-Station avec le grand train et traversa heureusement le marais. Dans l'après-midi, le général Keyes reçut l'ordre d'aller prendre position sur les hauteurs de Malvern-Hill vers le James-River ; le général Porter dut suivre ce mouvement et se placer à la droite de Keyes ; le grand train serait derrière lui. Les canonnières, déjà arrivées à cette hauteur, et qui annonçaient un grand nombre de navires en route, ap-

puieraient les ailes, surtout la droite. Le général Barnard avait été envoyé en avant pour faire jalonner l'emplacement des troupes et de quelques épaulements. Le général Mc Call avait été laissé aux débouchés du White-Oak-Swamp, sur l'emplacement que venaient de quitter les corps de Keyes et de Porter ; il avait surtout à veiller du côté de Richmond, et il ne tarderait pas à être relevé par Sumner et par Heintzelman, qui avaient l'ordre de partir dans la journée sur deux routes différentes : Sumner par la grande route, Heintzelman sur un petit chemin plus au nord, tendant de la gauche des retranchements Kearney au gué de Braskett.

Mais on ne pouvait pas espérer de faire toute l'opération du changement de base sans contre-temps et sans autre combat. Dans l'après-midi du 29, les confédérés recommencèrent l'attaque, et cela avec la fureur de gens voyant près de leur échapper une proie qu'ils croyaient sûre.

Le général Sumner avait évacué les ouvrages de Fair-Oaks, le 29 au point du jour, pour se replier sur Savage-Station. Il s'était arrêté près d'Allens'farm entre les stations d'Orchard et de Savage. Les divisions Richardson et Sedgwick étaient à droite du chemin de fer, front contre Richmond; à la gauche de Sedgwick le corps de Heintzelmann s'étendait sur la route de Williamsburg, qui était la route de retraite à travers le marais. Vers 9 heures du matin, le 29, ces positions furent attaquées de tous côtés. Sumner, qui était le plus avancé, fit un feu très-vif d'artillerie et de mousqueterie, qui contint l'ennemi pendant plus de deux heures. Vers midi, il dut se replier sur Savage-Station, où se concentrait aussi, venant de la droite, la division Smith du corps Franklin, engagée avec l'ennemi. Heintzelman se replia également en arrière; mais, soit par malentendu soit par une autre cause, Heintzelman, au lieu de prendre de nouveau sa position à la gauche, fit sa retraite à travers le marais dès trois heures de l'après-midi, guidé par un aide de camp du général en chef qui venait de lui être envoyé pour lui indiquer sa route particulière du gué Brackett.

Ce départ inattendu de Heintzelman était doublement contrariant pour Sumner. Sa gauche, direction de la ligne de

retraite, était maintenant à découvert et vivement menacée par de nouvelles colonnes ennemies venant du front de Richmond. En outre Franklin, qui venait de le rejoindre, l'avisait que l'ennemi se montrait en forces sur la droite, où il commençait à franchir le Chickahominy sur les ponts fédéraux rétablis. Néanmoins Sumner et Franklin firent bonne contenance et prirent toutes leurs dispositions pour tenir jusqu'à la nuit, conformément à leurs ordres. A 4 heures l'action s'engagea autour du chemin de fer et sur la gauche, le long d'un fourré dominant avantageusement une vaste clairière. Quatre batteries d'artillerie, en position derrière de petits épaulements, semèrent la mort dans les rangs de l'assaillant. En même temps la brigade Hancock, sur la droite, fit plusieurs charges heureuses, et la brigade Burns, sur la route de Williamsburg, maintint obstinément chaque pouce de terrain. La nuit ne mit pas même fin au combat ; la fusillade se continua jusque près de 10 heures du soir. Alors les confédérés, qui avaient fait de très fortes pertes, et dont deux brigades entr'autres avaient été complétement abîmées par l'artillerie, relevèrent leurs lignes et s'arrêtèrent pour recommencer le lendemain avec des troupes fraîches amenées par Magruder. Mais Sumner effectua aussitôt sa retraite, laissant en arrière-garde la brigade French. A minuit toutes les troupes étaient en marche, et à 5 heures du matin, le 30, l'armée entière se trouvait de l'autre côté du marais ; French en détruisit le pont derrière lui.

Tout n'était cependant pas fini. L'autre aile de l'armée avait à exécuter les ordres du général Mc Clellan cités plus haut, pour prendre position autour de Malvern-Hill. Déjà le 29, quelques vives escarmouches de cavalerie avaient eu lieu sur la route des Quakers, aux environs de New-Market, et sans la précaution d'y avoir préalablement acheminé de bonnes avant-gardes, les trains se fussent trouvés sérieusement compromis. Le 30 au matin, les troupes de Porter et de Keyes se mirent en marche pour gagner le James-River. Les autres corps furent postés sur les divers chemins de Richmond, front contre la place et aux débouchés du marais. Franklin, à droite, continua à veiller à ceux-ci et resta en arrière-garde

vis-à-vis du pont; il lui fut adjoint dans ce but la division Richardson et la brigade Naglee. Heintzelman, avec la division Mc Call, fit front à Richmond. Mc Call fut arrêté sur la route de New-Market, au carrefour de l'église des Quakers. Cinq batteries étaient réparties sur la ligne de l'infanterie. A droite de Mc Call se trouvait Kearney; à gauche Hooker; en arrière Slocum, en potence, et Sedgwick en réserve entre les deux corps.

C'est dans ces positions que les fédéraux, pendant que leurs trains continuaient à filer vers le James-River, reçurent le choc de l'ennemi. Celui-ci attaqua à la fois Franklin par le marais et Mc Call par la route de New-Market, à une heure après-midi. La division Mc Call, surprise par des forces très supérieures, fut mise en déroute après une heure ou deux de combat; elle perdit la moitié de son canon, son bagage et son chef lui-même, fait prisonnier avec l'artillerie. Hooker et Kearney rétablirent l'équilibre sur ce point. Contre Franklin, secondé de Sumner, les confédérés avaient concentré une forte canonnade, qui obligea ces deux corps de se retirer, ce qu'ils firent en combattant pied à pied, et en ouvrant aussi le feu de leurs batteries de plusieurs positions successives. Ce mouvement de retraite força aussi la gauche sous Heintzelman de se rapprocher de la rivière; sur l'ordre du général Mc Clellan elle vint pendant la nuit s'établir le long des pentes de Malvern-Hill, dans une forte position préparée par le général Barnard.

Aux environs de cinq heures du soir, Porter avait aussi été attaqué dans ses nouvelles lignes, vers la rivière, où il couvrait les trains encore fort en désarroi. Mais une trentaine de pièces en batterie dans des situations favorables accablèrent l'assaillant d'un feu si vif, qu'il dut promptement renoncer à son attaque. Quelques bordées des canonnières et une sortie du régiment Warren, le firent disparaître d'un champ de bataille jonché de ses morts en quelques instants.

Ainsi le 1er juillet au matin, après l'arrivée de Heintzelman, l'armée fédérale se trouvait établie sur le James-River, avec tout son gros matériel et son bagage, et en communication avec la flottille des canonnières et les transports d'approvi-

sionnement. On s'était déjà occupé et l'on s'occupa encore de perfectionner la position, de mettre en batterie le fort calibre, d'ouvrir des communications entre les corps et de déblayer le terrain en avant des lignes de feu. La gauche et le centre étaient étagés sur les hauteurs de Malvern-Hill, un peu en avant de la rivière et descendant à pic dans celle-ci; c'était un front naturellement fort; il fut rendu inexpugnable par quelques travaux de campagne. La droite, moins favorisée, devait se recourber vers le fleuve; là elle était flanquée par les gros canons de la flottille, sous les ordres du commodore Rodgers.

Les troupes furent réparties comme suit sur la ligne: à la gauche, qui semblait devoir être le point objectif de l'ennemi, vu qu'elle était à portée des routes de Richmond et du White-Oak-Swamp, fut placé le corps de Porter, à savoir les réguliers de Sykes à l'extrême gauche, puis la division Morrell; l'artillerie du corps, renforcée de celle de la réserve, était disposée en une dizaine de places et de manière à pouvoir faire converger presque sur tous les points un feu d'une soixantaine de pièces; à la droite de Morrell, la division Couch; puis Kearney et Hooker; Sedgwick et Richardson; Smith et Slocum, enfin le reste du corps de Keyes, dont partie de la division Casey. La division Mc Call fut placée en réserve entre Couch et Porter.

Comme on s'y attendait, l'ennemi vint attaquer cette position, et porta surtout ses coups contre la gauche, qui en était en effet la clef. Entre neuf et dix heures du matin, le 1er juillet, son artillerie et ses tirailleurs dirigèrent un feu très vif contre les rampes de Malvern-Hill et jusqu'à la droite de Hooker; il lui fut répondu de la même manière, et jusqu'à l'après-midi les heures se passèrent en tireries. Vers deux heures, une forte colonne confédérée fut remarquée se dirigeant contre la droite; le général Mc Clellan fit renforcer cette droite; mais la colonne signalée ne vint point à portée. Ce n'était qu'une diversion. Vers 3 heures, au moment où une bruyante fusillade se faisait entendre sur la droite, Couch et Kearney, au centre, furent subitement assaillis par une forte canonnade, bientôt suivie de colonnes d'infanterie s'élan-

çant à l'assaut. L'artillerie et les tirailleurs furent chargés de recevoir d'abord ces colonnes. Quant à la première ligne de Couch, elle avait été exercée, ainsi que les autres troupes, à une défense régulière des crêtes ; déployée et couchée derrière le sommet d'une rampe, elle ne se leva que quand l'ennemi fut à courte portée ; alors elle lui lâcha rapidement deux ou trois feux, qui couvrirent les pentes de cadavres et firent rétrograder les confédérés jusque derrière leurs premiers abris. Un mouvement en avant de la droite fut alors ordonné pour que son tir pût être mis à profit. L'ennemi se retira un peu plus en arrière, mais pour préparer une autre attaque plus formidable. Des hauteurs de Malvern-Hill on pouvait suivre tous ses mouvements ; c'était toujours le centre qu'il menaçait, avec un autre effort sur la gauche. Mc Clellan y para en déplaçant quelques régiments ; la brigade Caldwell fut retirée de Richardson pour renforcer la droite de Porter. Vers 6 heures les confédérés marchèrent de nouveau en avant ; ils ouvrirent le feu de toute leur artillerie sur Couch et sur Porter, et lancèrent, un peu après, trois colonnes d'infanterie dans la même direction. Ils furent reçus comme la première fois. D'autres brigades accoururent pour relever les premières ; mais toujours la mitraille des pièces de campagne, jointe aux volées des bataillons, empêcha les colonnes d'arriver au haut des talus. Les confédérés ne se découragèrent pas ; l'enjeu, il est vrai, était grand ; s'ils étaient arrivés à couronner le haut du plateau ils auraient pu faire un nouveau et immense Balls-bluff. Refoulés sur le centre, ils se contentèrent d'y entretenir les fédéraux et se rejetèrent sur Porter. Celui-ci les refoula de même au bas des rampes à plusieurs reprises, si bien qu'à bout de munitions, il demanda à faire relever une bonne partie de ses troupes. Des régiments de Sumner et de Heintzelman lui furent envoyés, et dès lors tous les efforts de l'ennemi se consumèrent en sanglants échecs. La nuit mit fin au combat ; les fédéraux ne cherchèrent à poursuivre que de leur artillerie, qui, des hauteurs et de la flottille, laboura les bois environnants et força les troupes sudistes à se retirer au loin. Les grosses bombes de 100 livres, lancées par le *Galena* et le *Monitor* entr'autres, firent merveille pen-

dant toute la soirée, comme pendant la journée, et les confédérés comprirent que rien ne pouvait être tenté avec succès contre une position aussi forte et aussi bien défendue. L'armée fédérale, qu'ils avaient cru un moment leur appartenir et faire passer sous les fourches-caudines, leur était décidément échappée et pouvait dès lors braver toutes leurs menaces.

Mais la flottille d'approvisionnement et de guerre s'augmentait à chaque instant. De magnifiques bateaux de rivière venaient encore de lui être joints pour les ambulances et les hôpitaux; l'ancrage de Malvern-Hill n'était pas des meilleurs, non plus que ses communications avec les campements. Il y avait toute apparence que l'armée devrait rester un certain temps en défensive sur le James-River. Il convenait de s'installer mieux qu'à Malvern-Hill.

Le général Mc Clellan ayant fait reconnaître, par le commodore Rodgers et par le général Barnard, les bords de la rivière, une localité excellente fut trouvée un peu en aval de Malvern-Hill, à Harrison-landing. C'était une petite presqu'île formée par le James-River et par deux de ses affluents, le Kimage-Creek en amont, et le Herring-Creek en aval, située à 5 à 6 milles en dessous de Malvern-Hill, et à peu près autant de City-Point. Le 2 juillet, l'armée commença son mouvement vers ce nouvel ancrage, sous la protection de Porter en arrière-garde et spécialement de la brigade Averill; et elle l'atteignit dans l'après-midi sans être inquiétée par l'ennemi. On travailla aussitôt à fortifier le front et les flancs, à établir l'artillerie sur tous les abords derrière des épaulements, et dès le 4 juillet l'armée du Potomac était parfaitement assurée contre toute attaque.

Mais elle avait perdu dans les sept journées une vingtaine de mille hommes et beaucoup de matériel; elle n'était en aucune façon à même de reprendre l'offensive sans avoir été considérablement augmentée, et cela ne pouvait dépendre que des vues du gouvernement et de la situation générale.

Le gouvernement, qui n'avait consenti qu'à regret à la campagne de la péninsule par crainte de dégarnir le front de la capitale, ne pensa dès lors qu'à revenir à ses premiers

plans, et voulut voir une preuve de leur sagesse dans l'échec de l'armée du Potomac.

Pendant les émouvantes journées du Chickahominy l'échange habituel de dépêches avait continué entre le quartier-général et Washington. Mc Clellan s'était vivement plaint, le 28 au soir, en faisant rapport au ministre de la guerre sur la bataille de Gaines-Mill, de l'abandon où on l'avait laissé. Dans cette lettre, sorte de testament plein de grandeur dans des circonstances aussi solennelles, mais peu hiérarchique par ses récriminations, il annonçait sa marche vers le James-River et répudiait solennellement toute responsabilité quant aux désastres qui pourraient encore le frapper.

« Entouré, disait-il en terminant, de tant de camarades morts et blessés, je ne puis m'empêcher de vous dire que si la partie est perdue c'est par votre faute ; si je sauve l'armée c'est tout ce que pourrai faire, et ce ne sera pas grâce à vous ni à personne à Washington. Vous avez, au contraire, fait de votre mieux pour sacrifier cette armée. »

Le gouvernement répondit de même encre, cela se comprend, et cette déplorable polémique se prolongea pendant plusieurs semaines. Le général Mc Clellan demandait une quarantaine de mille hommes et des canonnières de plus, pour pouvoir reprendre l'offensive, et il proposait de se baser sur le James-River, soit à Harrison-bar, soit à City-Point. Il avait assurément raison au point de vue essentiellement stratégique, ainsi que l'avenir le prouva par les opérations du général Grant.

A cela le gouvernement fit la sourde oreille, et opposa d'autres vues qui ne manquaient pas non plus de justesse à ce moment-là. On voulait concentrer à nouveau toutes les forces disponibles et cela ne pouvait matériellement s'effectuer que dans les environs de Washington.

D'ailleurs les rapports de plus en plus aigris entre le commandant en chef et l'administration pouvaient bien faire prévoir que celle-ci, à moins d'y être absolument forcée, ne s'empresserait pas de reconstituer une nouvelle grande armée sous les ordres d'un général aussi revêche. On lui envoya juste le renfort nécessaire pour assurer sa position dé-

fensive, 5 à 6 mille hommes détachés, puis le corps de Burnside, mais pas assez pour rouvrir la campagne. Le président, le général Halleck, nommé commandant en chef des Etats-Unis, vinrent s'enquérir eux-mêmes de la situation de Harrison-landing. Enfin, dans le mois d'août, et après de longs pourparlers de plus en plus discordants, l'armée de Mc Clellan fut rappelée sur le front de Washington. Des événements graves qui venaient de surgir, et que nous verrons au chapitre suivant, rendaient cette mesure indispensable.

En résumé la campagne de la péninsule s'était terminée à Harrison-landing, le 2 juillet. L'honneur sans doute restait sauf; mais la déception était grande et la leçon sévère. On avait cru s'emparer d'emblée de Richmond et de cette première étape pouvoir pénétrer sans désemparer au cœur même de la rébellion et la frapper à mort dans les Carolines et en Georgie. Au lieu de cela il fallait tristement ramener les débris de la grande armée fédérale devant Washington, pour empêcher que la capitale de l'Union ne fût capturée par l'ennemi.

XI

Défaites du général Pope dans la Virginie septentrionale ; l'armée du Potomac rappelée devant Washington.

Les victoires répétées de Jackson dans la Shenandoah, provenant du morcellement des forces qui lui avaient été opposées, les plaintes incessantes de Mc Clellan sur l'abandon où on le laissait et sur le manque d'unité dans les opérations engagèrent enfin le gouvernement à une nouvelle et importante mesure. Il consolida les armées successivement si bien battues par Jackson en une seule, dite de Virginie, et il en donna le commandement à ce général Pope, que nous avons vu remporter quelques succès dans l'Ouest et savoir surtout en faire grand bruit.

Ce général prit son nouveau commandement dans le courant de juin. Il devait s'avancer par terre contre Richmond pour joindre ses efforts à ceux de Mc Clellan, mais en agissant comme armée indépendante, cela va sans dire. Son armée, qui devait s'élever à environ 70 mille hommes, sans compter les réserves de Washington immédiatement derrière elle, aurait été plus importante que celle de Mc Clellan ; elle serait même la principale, tandis que l'autre serait plutôt l'auxiliaire. Si Pope arrivait devant Richmond, on pouvait prévoir des débats et des polémiques entre les deux généraux alliés et concurrents. La difficulté avait été prévue. Dans ce cas, un autre général qu'on tenait encore en réserve, le général Halleck, viendrait prendre la haute main comme commandant en chef des forces des Etats-Unis. Ce poste était vacant depuis l'entrée en campagne de Mc Clellan, et les

fonctions en avaient été plus ou moins remplies, comme on sait, par le gouvernement et par ses conseillers.

Les lenteurs habituelles de l'administration, divers incidents et tiraillements personnels vinrent retarder l'exécution de ce premier projet. Ce fut malheureux ; car cette combinaison, tout en continuant à faire les affaires spéciales du gouvernement comme parti, aurait pu tout aussi bien avancer celles du pays. Une partie des forces qui devaient constituer la nouvelle armée en fut distraite, et les choses ne se firent qu'à moitié. La fin de juin, les événements des Sept-Jours arrivèrent avant que rien fût bien en train. Le 10 juillet, le général Halleck fut appelé au poste qui lui était réservé, et chargé de conduire de Washington les opérations de toute la guerre. Il devait aussi organiser une nouvelle armée. Le pays, vivement ému des revers de Mc Clellan, ne s'était pas tenu pour battu. De presque tous les états des offres de troupes étaient parvenues au président Lincoln, et celui-ci avait ordonné, en date du 2 juillet, une nouvelle levée de 300 mille hommes.

Un des premiers actes de Halleck fut de mettre en mouvement l'armée de Pope. Elle était rassemblée en avant de Manassas au milieu de juillet, et elle porta aussitôt le gros de ses forces sur le Rapidan. Elle se composait alors de trois corps d'armée, Mc Dowell, Banks et Sigel, ce dernier ayant remplacé Fremont qui n'entendait servir sous les ordres de personne que du gouvernement. D'autres corps devaient lui être adjoints au fur et à mesure qu'ils seraient retirés de l'armée du Potomac, où Mc Clellan s'efforçait, en attendant, de les retenir de son mieux. La cavalerie était peu nombreuse, et à peine suffisante pour le service d'avant-postes et d'éclaireurs. Elle devait avoir cependant une lourde tâche avec le nouveau genre de guerre que Pope voulait entreprendre.

Le moral de l'armée passait pour être excellent et pour avoir été complétement remonté par son nouveau général et par les récentes manifestations patriotiques de tout le Nord. Pope s'était, en effet, annoncé à ses amis et à ses ennemis avec une énergie d'ordres du jour peu commune. Il disait à ses

soldats qu'il n'avait jamais vu que le dos des rebelles et qu'il en serait encore ainsi ; au pays, en faisant une méchante allusion aux discussions qui couraient alors sur le *changement de base* et le *mouvement stratégique* de Mc Clellan, qu'il ne ferait pas tant de stratégie ; qu'il ne s'occuperait que d'une seule ligne de retraite, celle de l'ennemi ; qu'on trouverait toujours son quartier-général sur la selle de son coursier ! Ces belles choses et beaucoup d'autres à l'avenant avaient complétement discrédité Pope auprès des hommes sensés et de la plupart de ses généraux. Le président Lincoln, dans sa malicieuse bonhomie, avait déjà dit de lui : « qu'il possédait de grands talents, une grande insouciance et un grand manque de véracité. » Mais Pope passait pour un original dont il fallait savoir pardonner les excentricités, et sa naïve forfanterie, jointe à la réputation qu'il rapportait de l'Ouest, ne laissait pas de séduire un peu les foules. Il avait annoncé en outre l'inauguration d'une guerre plus énergique ; il vivrait sur le pays ; il ferait prêter le serment de fidélité à tous les habitants, armés ou non, et il punirait en traîtres et en rebelles ceux qui se soustrairaient à ce serment. Cette politique accentuée lui avait valu les applaudissements de tout le parti républicain.

C'est sous cette impulsion que l'armée marcha en avant le long du chemin de fer d'Orange, et les premières marches furent bien faites pour accroître sa confiance. Il n'y avait point encore de troupes confédérées dans la contrée ; sans coup férir l'avant-garde de Pope atteignit, le 17 juillet, Orange-Court-House sur le chemin de fer, à cinq à six milles en avant de Gordonsville. Là des avant-postes ennemis furent signalés ; on n'en continua pas moins, le lendemain, la marche sur Gordonsville ; mais ce jour-là l'avant-garde dut s'arrêter et fut rejetée en arrière par des détachements de cavalerie confédérée.

Pope rallia son monde, jusqu'ici en colonnes de marche fort allongées. Enfin concentré au commencement d'août, il allait se porter en force sur Gordonsville, lorsqu'il fut informé que des masses considérables s'avançaient contre lui. Craignant d'être enveloppé par l'armée ennemie tout entière, il

se retira à la distance de quelques milles, derrière le Rapidan, en attendant d'avoir des données plus certaines sur les projets de son adversaire. Celui-ci n'était autre que le corps d'armée de Jackson, qui semblait se trouver partout, et qui avait été détaché de Richmond pour arrêter les progrès du général Pope. Remarquant que l'armée fédérale présentait un front très-étendu, Jackson, dont les forces étaient à peine de moitié en nombre, fit passer le Rapidan à quelques détachements de ses troupes, et à une assez grande distance sur sa gauche, dans le but d'obliger Pope à une diversion, tandis que lui-même, se conformant à sa tactique habituelle, prendrait l'offensive. Pope s'attendait à être attaqué sur sa droite, où il avait placé Sigel en observation près de Madison; mais dès le 8 il inclina à croire que l'attaque aurait lieu sur la grande route qui conduit d'Orange à Culpepper. Plein de cette idée, il ramena son armée vers cette dernière ville; il y établit son quartier-général et porta en avant la division de Banks vers le Rapidan. Dans la journée du 9, Banks continua lentement son mouvement, appuyé par le corps de Mc Dowell. Mais dans l'intervalle Jackson avait jeté tout son monde de l'autre côté de la rivière et occupé une colline boisée appelée Cedar-Mountain. Les troupes furent postées sur la partie septentrionale de la colline, descendant en rampes douces à travers des champs de blé dans la direction de l'armée fédérale. Banks n'avait pas reçu l'ordre d'attaquer; mais ses tirailleurs ayant engagé la fusillade avec les tirailleurs ennemis, il suivit bientôt le mouvement et entama une affaire générale sur la position des confédérés. C'était aller au-devant de leurs désirs. Après une heure de combat, l'armée fédérale fut repoussée de toutes parts, et Jackson, portant rapidement sa gauche en avant, surprit et mit en déroute une brigade qui était sous les ordres du général Prince. Ce dernier fut fait prisonnier avec quelques centaines de ses hommes. La nuit fit cesser le combat, qui n'avait commencé qu'à six heures de l'après-midi. Le général Pope, arrivé un moment avant la fin de l'action, fit bivouaquer les troupes de Banks aussi près que possible du champ de bataille, en vue de recommencer l'action le lendemain. Mais Jackson

s'aperçut, vers le milieu de la nuit, des faibles forces qu'il avait devant lui, et il fit ouvrir sur elles un feu violent. Les fédéraux, qui se reposaient de leurs fatigues et de leurs pertes, furent subitement pris d'une telle panique qu'un grand nombre s'enfuit à plusieurs milles en arrière et chercha un refuge à Culpepper. Jackson envoya tous ses prisonniers à Richmond. Il fit incarcérer les officiers, à teneur d'une proclamation du président Davis, annonçant de sevères représailles pour le cas où les menaces de Pope contre les habitants de la contrée seraient mises à exécution.

Pendant quelques jours les deux armées restèrent en observation pacifique l'une vis-à-vis de l'autre, et même un armistice fut conclu entre elles en vue des soins à vouer aux blessés et aux morts.

Le gros de l'armée confédérée ayant fort bien employé ce délai à rallier le corps de Jackson, le général Pope leva ses cantonnements le 17 août et repassa le Rappahanock.

Lee avait abandonné le général Mc Clellan à ses débats contre son gouvernement sur le meilleur moyen de reprendre l'offensive ; en attendant qu'ils se missent d'accord, il avait résolu de suivre Jackson dans son expédition au Nord avec toutes ses forces disponibles. Dès le 5 août, l'armée du Potomac avait remarqué une grande diminution dans les forces ennemies devant elle ; la division de Hooker avait lancé ses reconnaissances jusqu'à l'ancien champ de bataille de Malvern-Hill et repoussé un petit corps de l'armée confédérée, qui avait été laissé là en observation. Mais cette escarmouche ne fut suivie d'aucun autre résultat.

L'armée du Potomac resta dans ses lignes de Harrison-Landing jusqu'au moment où le président Lincoln, alarmé de la retraite des fédéraux derrière le Rapidan, lui envoya l'ordre de se concentrer sur le front de Washington. Mc Clellan se mit aussitôt à l'œuvre, et il combina si bien ses mouvements que son armée put marcher par Williamsburg jusqu'à Yorktown sans être inquiétée en aucune manière, et être embarquée et transportée par eau à Alexandrie et à Washington. Les dernières colonnes atteignirent la capitale le 20 août. Elles étaient destinées à renforcer l'armée de

Pope, et elles lui furent expédiées au fur et à mesure de leur arrivée. Le général Heintzelmann fut le premier envoyé; puis Porter, et un peu plus tard les généraux Sumner et Franklin. Keyes s'était retiré momentanément du service. Mc Clellan resta chargé du commandement des troupes d'Alexandrie jusqu'à la fin d'août; sa principale fonction était limitée à l'organisation des régiments de volontaires nouvellement levés et à l'expédition des renforts sur le front.

Pope, après sa retraite, porta son attention sur les divers gués du Rappahanock; il les fit surveiller et barrer soigneusement, tandis que Lee, sur la rive méridionale, finissait de se concentrer et se préparait à franchir la rivière. Les confédérés pouvaient mettre en ligne environ 70 mille hommes. Cette armée, dite de Virginie, fut divisée en deux corps distincts. L'un, à gauche, sous le commandement de Jackson; l'autre, plus fort en nombre, sous le général Longstreet. On avait joint à ce dernier une réserve commandée par le général Hill. Enfin quelques brigades détachées étaient destinées à opérer isolément en arrière et sur les flancs de la réserve. Pope comptait environ 60 mille hommes; mais les renforts que devaient lui amener d'Alexandrie les généraux Heintzelmann et Porter se monteraient à une quinzaine de mille hommes, et il les attendait, cela se comprend, avec une grande impatience. Il y eut quelques escarmouches de peu d'importance pendant la première semaine de cette observation réciproque des deux armées. La rivière était haute, et toutes les tentatives de Lee pour surprendre un lieu de passage échouèrent. Peut-être ne furent-elles qu'autant de feintes pour distraire l'attention de son ennemi pendant que Jackson s'en allait secrètement sur l'extrême gauche de l'armée, à une très-grande distance, en remontant les sources du Rappahanock. Il s'agissait pour lui d'une opération qui devait être décisive.

Dans la journée du 22 août, le commandant des troupes fédérales échappa à grand'peine à l'une de ces surprises de cavalerie que le nom de Stuart a rendues si célèbres. Cet officier, passant la rivière à gué sur la droite de l'armée fédérale avec environ mille chevaux, et sans doute guidé par quel-

qu'un de ces habitants qui, après avoir servi la cause du Nord, était revenu à celle du Sud, dirigea sa course en ligne droite vers le quartier-général de Pope, qui était alors à Catlett-Station. La garnison, composée de quatre compagnies de carabiniers, fut bientôt enveloppée et prise; mais Pope et la majeure partie de son état-major, qui rentraient d'une reconnaissance, purent échapper au désastre. La capture que Stuart fit à cette occasion n'en fut pas moins importante, car outre un assez grand nombre de prisonniers, il s'empara de tout le bagage personnel et de la correspondance officielle du général fédéral. Le tout fut ramené en triomphe au camp des confédérés, sans qu'ils eussent à déplorer la perte d'un seul homme.

Cet exploit n'était que le prélude d'un autre *raid* de même nature, et accompli sur une échelle assez large pour décider de la campagne. Cet honneur était réservé au corps de Jackson. Nous avons dit que le corps d'armée de Jackson, qui était composé de trois divisions de 6000 hommes chacune, avait été porté à l'extrême gauche de l'armée. Il s'était insensiblement acheminé vers les hauteurs en remontant le cours de la rivière, et sans que les fédéraux eussent le moindre soupçon de cette marche. Le 25 août, il avait atteint les sources; puis de là il avait côtoyé la crête des Montagnes-Bleues, et était parvenu dans une contrée habitée par de paisibles colons que la guerre avait épargnés jusqu'ici. Jackson ne traînait avec lui que les charriots destinés au transport des munitions et les canons attachés aux divisions; il se contenta pour toute nourriture du maïs encore sur pied trouvé le long du chemin et de quelques vivres fournis par les paysans; ainsi rien ne s'opposait à la rapidité de la marche. Il eut bientôt dépassé la petite ville d'Orléans, traversé le district montagneux de Fauquier, ainsi que la région élevée comprise entre les Montagnes-Bleues et celles du Bull's-run. A la nuit tombante, le 25, il atteignait le chemin de fer de Manassas-Gap à la station de Salem. Le jour suivant il suivit la ligne ferrée jusqu'au col; de là, obliquant un peu à droite, il descendit directement sur la petite ville de Gainsville, qu'il traversa pour arriver au chemin de fer d'Orange, à la station

de Bristow, ayant ainsi fait une marche de 45 milles en deux jours. A Bristow les confédérés trouvèrent des wagons remplis de provisions destinées à l'armée de Pope. Tout fut bientôt pillé ou détruit.

Dans la relation qu'il fait de ces événements, le général Pope prétend qu'il avait connaissance du mouvement de Jackson, et qu'il avait confié la défense des dépôts de vivres qui se trouvaient près de Manassas-Junction à une division qu'il attendait d'Alexandrie. Toutefois il n'explique pas comment cette division pouvait se rencontrer là pour repousser les 25 mille hommes qu'il supposait à Jackson, à en croire sa dépêche. Quoi qu'il en soit, ce fut le 27 août seulement qu'il apprit d'une manière certaine que la ligne ferrée établie sur ses derrières se trouvait entièrement aux mains de son ennemi.

Cette fâcheuse nouvelle suggéra à Pope une résolution qui lui fait honneur, et qui prouve qu'il n'était point aussi dépourvu de science militaire qu'il l'avait affiché dans ses ordres du jour. Son armée, en y comprenant les 10 mille fantassins que Porter et Heintzelmann venaient de lui amener, pouvait s'élever à près de 70 mille hommes. Le général comprit que ces forces n'étaient pas suffisantes pour lui permettre d'attaquer avec succès les troupes ennemies qu'il avait derrière lui, et de tenir tête en même temps à Lee et aux forces inconnues qui pouvaient se trouver sur le Rappahanock. Il prit, en conséquence, le seul parti qui convenait à sa situation. Il ordonna un mouvement général du côté de Washington, avec l'espoir d'attirer Jackson à sa suite et de le battre avant que Lee pût le secourir. L'armée se mit en marche sur trois colonnes. Mc Dowell se dirigea de Warrenton sur Gainsville, le long de la grande route, formant l'aile gauche avec son corps et celui de Sigel. Le général en chef formant la droite, avec les troupes de Banks et une partie de celles d'Heintzelmann et de Porter, suivit la voie ferrée. Le général Reno, avec la seule division qu'il avait amenée et celle de Kearney, qui était la seconde du corps d'Heintzelmann, se tint entre les deux colonnes en suivant les chemins de traverse. Ce fut le 27 août que commença cette retraite.

Dans la matinée du même jour Jackson, après avoir terminé son œuvre de destruction à Bristow, se disposait à aller surprendre, de la même manière, les dépôts de vivres qui devaient se trouver à Manassas-Junction et marchait déjà dans ce but le long de la voie ferrée. Cette tentative fut de même couronnée du succès le plus complet. Une brigade fédérale, sous les ordres du général Taylor, qui avait été envoyée à cette station sur la nouvelle qu'on avait aperçu l'ennemi dans les environs, fut surprise et promptement dispersée ; Taylor fut mortellement blessé. D'immenses approvisionnements, ainsi qu'une grande quantité de bagages personnels, tombèrent entre les mains de Jackson. Ses soldats purent se dédommager largement des privations qu'ils avaient endurées pendant leurs marches forcées ; ils se rééquipèrent et se réjouirent à leur aise aux dépens du vaincu. Cependant Jackson n'était pas sans inquiétude au sujet d'une de ses divisions, celle d'Ewell, qui avait été la dernière à quitter Bristow ; elle avait eu pendant son trajet pour rejoindre le corps d'armée un vif engagement avec l'avant-garde de Pope, alors sous les ordres du général Hooker. Heureusement pour Ewell la nuit avait mis fin à cette escarmouche sans autres suites fâcheuses. Jackson livra aux flammes tous les magasins, les baraques, les dépôts, ainsi qu'un grand nombre de wagons ; puis cette œuvre de destruction accomplie, il s'achemina avec sa troupe du côté du nord, traversant le Bull's Run et évitant avec soin d'en venir aux mains avec le gros de l'armée fédérale. Il ne se faisait pas d'illusions sur sa position, qui au fond était fort critique, placé, comme il l'était, entre l'armée de Pope et celle de Mc Clellan débarquant à Alexandrie. Déjà il était suivi de près par Mc Dowell, qui, arrivant par la route de Warrenton, menaçait de l'isoler complètement, en se plaçant entre lui et Manassas-Gap. Mais Jackson avait pris une forte position près de la route, il pouvait s'y défendre avec avantage. La journée se termina par un engagement assez sérieux qui eut lieu entre l'avant-garde de la colonne fédérale de gauche et l'aile droite de Jackson.

Dans la matinée du 29 ce général avait ses trois divisions réunies à peu près sur le même terrain qu'avait occupé Mc

Dowell le matin de la première bataille de Bull's Run. Sa gauche, sous les ordres d'Ewell, s'étendait aux environs de Centreville ; le centre formé de sa vieille division était sous son commandement immédiat ; la droite était placée en arrière de la rivière, dans la direction de Manassas-Gap. C'est sur cette division, aux ordres du général A. Hill, que reposait le succès de la journée. Jackson savait que Longstreet marchait à son secours ; c'est pour cette raison qu'il tenait surtout à conserver une position prenant en flanc la route par laquelle les troupes de Pope devaient déboucher vers le Potomac ; cette position lui permettait aussi de tendre la main aux confédérés qui viendraient se joindre à lui par la montagne. Pope de son côté cherchait à accabler son adversaire, avant l'arrivée des secours, et à le refouler au-delà des monts. Il comptait sur un succès éclatant, si, comme il l'espérait, il parvenait à s'ouvrir le passage désiré. Ses troupes, qui étaient entrées la veille à Centreville, avaient à la vérité assuré les communications de cette place avec Alexandrie, mais d'un autre côté l'ennemi avait malheureusement trouvé le moyen d'intercepter la route de Warrenton à Centreville.

Heintzelman s'avança sur la gauche de Jackson et Sigel sur son centre, tandis que Mc Dowell, soutenu par Porter, devait manœuvrer pour tourner la position sur la droite de l'ennemi. Mais cette manœuvre ne put pas être exécutée ; Porter, qui devait prendre en flanc la division du général Hill, fut dans l'impossibilité, ensuite de faux ordres et d'embarras divers, d'atteindre sa destination. Il fut accusé de désobéissance. Le fait est que son absence au point indiqué décida de l'insuccès de la journée. Jackson, après avoir repoussé toutes les attaques contre ses retranchements, se retira lentement, en bon ordre, et en faisant éprouver de grandes pertes aux troupes qui le serraient de trop près. Mais en finale Jackson avait dû se replier et Pope s'empressa d'annoncer cette victoire à Washington. Le même soir déjà il dut en rabattre. Un détachement du corps de Jackson, sous les ordres de Ricket, qui était chargé de défendre les approches du passage de Manassas-Gap, tomba sur le poste fédéral qui avait la garde du passage, et fraya ainsi la voie à l'avant-garde de Longstreet

qui descendait à ce moment des collines, amenant un renfort de troupes sur la droite de Jackson, après avoir suivi exactement la même route qu'avait prise ce général.

L'armée fédérale avait épuisé ses vivres et ses munitions et le général en chef n'avait pu s'entendre avec Mc Clellan, qui commandait à Alexandrie, sur les moyens d'approvisionner de nouveau les troupes pour qu'elles pussent continuer la lutte. Celles-ci étaient fatiguées et découragées à l'excès; les généraux de division n'avaient aucune confiance dans leur chef; quelques-uns d'entr'eux n'étaient nullement disposés à lui obéir ou à l'appuyer. En un mot, l'armée tout entière sentait vivement les humiliants effets d'une retraite dans laquelle on l'avait laissé tourner par l'ennemi. Le bruit courait déjà dans le camp que des renforts considérables étaient arrivés aux confédérés et que les généraux D. Hill et Longstreet allaient être mis à la tête de 200 mille hommes pour prendre en flanc l'armée fédérale et la couper d'Alexandrie. D'autre part les confédérés étaient pleins d'ardeur et de confiance; les trois divisions de Jackson qui venaient de livrer de si vives affaires avaient trouvé, dans les dépôts dont elles s'étaient emparées, toutes les provisions et munitions qui leur étaient nécessaires. Tous, à la vue de nouveaux renforts, brûlaient du désir de renouveler une lutte qui devait leur assurer la victoire.

C'est dans ces conditions qu'eut lieu la seconde bataille de Bull's-Run, bataille qui fut gagnée par les confédérés sans engagements sérieux pour ainsi dire. Lee était aussi arrivé; il avait relevé Jackson à temps donné et pris le commandement en chef. Dans la matinée du 30 il fit commencer l'attaque par ses tirailleurs, de manière à masquer le mouvement en avant de Longstreet, dont le corps, pivotant par sa gauche, sur la droite de Jackson, avait, vers le milieu du jour, accompli son évolution et formait un crochet sur le flanc des fédéraux. La bataille ne fut sérieusement engagée que vers une heure de l'après-midi. Dès les premières décharges l'armée fédérale, qui n'avait pas encore pu prendre position, commença à lâcher pied; elle eut beaucoup à souffrir de feux convergents et bien soutenus. Le corps de Porter en

particulier, qui se trouvait ce jour-là à l'aile gauche, subit de fortes pertes. Heureusement tout le terrain à l'occident de Centreville, dans la direction du Potomac, était libre et occupé par les dernières lignes sur la route de Fairfax à Alexandrie. A la nuit tombante ils achevèrent de se replier en grand désordre sur le terrain très accidenté qui entoure Centreville, précisément à la même place où un petit nombre de braves troupes s'étaient dévouées pour couvrir la fuite des vaincus à la bataille de 1861. Franklin et Sumner arrivèrent presque en même temps, dans la soirée, avec une vingtaine de mille hommes de renfort. Ce nombre suffisait à peine, d'après le propre aveu de Pope, pour réparer les pertes qu'on avait essuyées les jours précédents. A l'exception de Sumner et de Kearney, qui ne pouvaient supporter l'idée d'une retraite, les autres généraux opinaient pour cesser la lutte. Mais les confédérés avaient aussi leur bonne part de lassitude et d'épuisement, et Lee laissa passer la journée du 31 sans faire aucune tentative pour poursuivre ses avantages.

Le jour suivant il se contenta de porter en avant le corps de Jackson, sur sa gauche, à travers les collines, dans le but d'obliger Pope à continuer sa retraite, au risque d'être pris en flanc. Le général fédéral n'attendit pas la réalisation d'une telle éventualité ; il opéra sa retraite par Fairfax, en se bornant simplement à des affaires d'arrière-garde.

Lee serra de près celle-ci et continua à gagner du terrain, au prix de rudes combats. Les troupes fédérales, malgré les nombreux désastres qu'elles avaient éprouvés, se comportèrent encore très bravement ; la confusion était grande parmi elles, mais les actions d'éclat furent nombreuses aussi. Aux environs de Chantilly entr'autres quelques groupes ralliés autour de leurs drapeaux opposèrent une énergique résistance. Deux des meilleurs généraux de l'armée fédérale, Stevens et Kearney, furent tués dans cette circonstance, pendant qu'ils cherchaient à remettre de l'ordre dans les rangs et à reprendre l'offensive. Le bouillant Kearney, que nous avons déjà eu l'occasion de signaler plus haut, tomba comme un brave entre tous. Agonisant d'une balle qui lui avait traversé la poitrine et le dos, tenant encore de sa seule main ses rênes

et son épée, il demandait qu'on le remît en selle. Sa mort prématurée fut vivement sentie par tous les soldats ; elle détruisait de grandes espérances et mettait fin à une glorieuse carrière, exercée déjà dans trois des quatre parties du monde, lorsque la guerre actuelle le rappela au service de son pays.

La retraite de l'armée fédérale continua, et le 2 septembre au soir les derniers débris atteignaient le refuge des ouvrages d'Alexandrie et du Potomac que nous connaissons.

On eut de nouveau l'occasion de rendre justice à la prévoyance de Mc Clellan, qui, pendant l'automne précédent, n'avait épargné ni temps ni travaux pour élever les meilleurs de ces forts, ceux qui couvraient les ponts. Sans ces lignes de défense, rien n'eût empêché le général Lee d'entrer à Washington et de porter un coup terrible au prestige du pouvoir fédéral. Peut-être même malgré ces lignes, qui étaient plus effrayantes que réellement solides, Lee, avec un peu plus d'initiative, aurait-il pu s'emparer de ces abords de la capitale de l'Union. Il ne le tenta même pas ; il se borna à y reconduire les arrière-gardes fédérales et à recueillir des traînards presque sous les canons des hauteurs d'Arlington. Quant aux coups décisifs, il préféra les porter plus à gauche.

Ces événements précipités avaient, comme on le pense, causé une grande panique à Washington. Lorsqu'on y entendit le bruit des canons du Sud, la terreur et la confusion s'emparèrent du pouvoir exécutif. Le président et son conseil durent se convaincre que le général dont ils avaient fait choix pour raccommoder les prétendues bévues de Mc Clellan s'était montré d'une déplorable ineptie, et que ses bulletins mensongers n'avaient servi qu'à rendre la réalité de la défaite plus pénible. Il fallait promptement quelqu'un qui pût remettre l'armée en bon ordre et organiser les nouvelles recrues ; le gouvernement ne put faire autrement que de prendre pour cela l'homme qui, quoiqu'on en voulût dire, venait de faire ses preuves dans la péninsule, et qui auparavant avait su créer, en fort peu de temps, une grande et excellente armée.

Assurément si le jeune commandant en chef de l'armée du Potomac avait pu être plus sensible aux satisfactions de l'amour-propre qu'aux revers des armes fédérales, les péripé-

ties des dernières semaines l'auraient bien vengé des mauvais procédés employés à son égard. Tous les rivaux qu'on avait cherché à lui susciter au détriment de sa propre armée avaient été successivement battus à plate couture, et en fin de compte c'était à lui qu'on revenait pour le faire l'arbitre de la situation.

Comme on l'a vu, Mc Clellan, aussitôt après son retour de Harrison-landing, avait été laissé avec deux ou trois centaines d'hommes seulement pour surveiller les travaux d'Alexandrie et de Washington. Il avait même été résolu qu'on le mettrait tout à fait de côté dès que les succès de Pope auraient permis de le faire. En attendant, et par décret du 29 août, les forces devant le front de Washington avaient été réparties en trois commandements : ceux de Pope, de Burnside et de Mc Clellan. Ces deux derniers ne devaient guère servir qu'à alimenter le premier ; et pendant quelques jours les fonctions du chef de l'armée du Potomac se bornèrent à acheminer ses troupes sur les lignes du général Pope. Mais en quelques jours aussi la roue de la fortune fit un tour complet, et Mc Clellan, au fur et à mesure des revers sur le front de Manassas, sortit de sa disgrâce pour redevenir une ancre de salut. Le gouvernement fut moralement obligé de le réintégrer à la tête de l'armée en campagne. Il apparaissait au public comme le seul général capable de rétablir les affaires. Le vif attachement à sa personne des vétérans de la péninsule semblait avoir gagné les soldats de tous les corps. S'il n'eût songé qu'à sa personne, il aurait pu dicter ses conditions en conséquence. Il accepta purement et simplement le poste de commandant en chef de toutes les forces réunies autour de la capitale, qu'on lui offrit avec l'autorisation d'user de tous les moyens en son pouvoir pour la garde et la défense de la ville ; le gouvernement se réservant toutefois de lui donner d'autres instructions quand il le jugerait convenable. Il prit son commandement le 2 septembre, ensuite d'un ordre verbal du général Halleck ; puis voyant qu'on ne se pressait nullement de lui faire connaître officiellement la ligne de conduite qu'il devait suivre dans sa nouvelle charge, il se mit à agir selon ses propres vues. Il était certain que, pour le moment

du moins, la terreur inspirée par l'approche des confédérés le préserverait de toute intervention de la part de l'administration. En effet, pendant quelque temps, spectacle étrange chez une nation libre, Mc Clellan resta investi de pouvoirs absolus comme généralissime, ne devant cette autorité suprême qu'au laisser-aller du gouvernement et à la confiance des troupes. Mais avant de songer à la réorganisation complète de son armée, le plus pressant était de régler ses mouvements sur ceux de son adversaire, et c'est à cela que le général Mc Clellan s'appliqua aussitôt.

Le malheureux Pope fut brusquement congédié; on l'envoya dans le Nord-Ouest remplir une mission obscure contre les Indiens du Minnesota, qui venaient de s'insurger et de se livrer à d'horribles massacres. Mc Dowell, qui avait secondé Pope de son mieux, ainsi qu'il l'avait fait pour Mc Clellan dans le temps, bien que sans succès, et quoi qu'il eût pris la plus grande part au dernier engagement de Bull's-Run, ne put échapper cette fois-ci au blâme attaché à toute retraite. Il fut accusé d'ineptie, de trahison, de lâcheté par la voix publique, et cela avec une telle persistance qu'il se crut obligé de résigner son commandement et de demander une enquête sur sa conduite passée. Les dépositions qu'il fit à cette occasion furent celles qu'on pouvait attendre d'un honnête soldat et d'un homme d'honneur. Elles le réhabilitèrent pleinement plus tard. En attendant il fut remplacé par le général Hooker.

Un autre corps, composé en partie des troupes de Burnside et de Banks, fut confié au général Reno, officier de l'ancienne armée régulière et divisionnaire de Burnside, qui s'était distingué par son activité dans la retraite. De tous les officiers qui avaient servi précédemment sous Mc Clellan, deux, Stoneman et Keyes, s'étaient retirés du service pour raison de santé. Les troupes de Keyes furent réparties entre les autres corps. La cavalerie fut mise sous les ordres de Pleasanton, jeune officier de grande énergie, qui avait toutefois une rude tâche pour tenir tête à Stuart et à ses hardis compagnons.

Quelques nouvelles divisions furent formées avec les levées récemment ordonnées. La levée du 2 juillet, de 300 mille

volontaires pour trois ans, avait été suivie, le 4 août, d'une seconde de 300 mille hommes pour neuf mois. Les échecs de Pope firent consolider ces deux mesures en une levée générale de 500 mille hommes pour trois ans ou pour la durée de la guerre, qui seraient fournis, si besoin en était, soit par un tirage au sort, soit par la conscription. Mais dès l'origine, cette conscription rencontra dans la plupart des états une forte répulsion. La plupart d'entre eux, ainsi que les villes et les corporations, préférèrent donner des primes extraordinaires aux volontaires, qui montèrent peu à peu jusqu'à 400 et 500 dollars en sus des 100 dollars donnés par le gouvernement.

Plus loin nous verrons comment fut répartie la nouvelle armée du général Mc Clellan. En attendant retournons aux confédérés, du côté desquels était l'offensive, et qui se disposaient cette fois à envahir le Maryland.

XII

Invasion du Maryland par les confédérés ; chute de Harper's-Ferry ; bataille d'Antietam.

Arrêté dans l'élan de sa poursuite par les lignes fortifiées d'Alexandrie, le général confédéré ne renonça pas cette fois, comme en 1861, à la pensée de mettre à profit les avantages qu'il venait d'obtenir. Lee et son gouvernement jugeaient que le moment était venu d'abandonner le système de défense qu'ils avaient toujours suivi jusqu'à ce jour, et de pénétrer plus avant dans l'intérieur du pays, au nord de Washington. Un bon accueil leur paraissait assuré partout où ils se présenteraient. Si le mouvement échouait contre les contrées mêmes du Nord, le Maryland, en revanche, serait facilement acquis à la cause esclavagiste. Sous le rapport militaire, un avantage direct serait l'occupation de la voie ferrée sur la rive gauche du Potomac. Les nombreuses troupes réunies dans les environs de Harper's-Ferry et dans le bas de la Shenandoah, avec tous leurs magasins militaires, seraient isolées de Washington et de Baltimore, et deviendraient une proie facile.

La difficulté principale de l'entreprise était dans l'allongement de la ligne de communication, qui serait d'autant plus exposée qu'on s'avancerait davantage dans le Nord. Mais les confédérés avaient l'espoir qu'en payant comptant ils trouveraient dans le Maryland toutes les subsistances nécessaires ; ils ne supposaient d'ailleurs pas que l'armée fédérale, refoulée sur Washington et obligée de garder les ouvrages, fût en état de les inquiéter gravement.

Cette armée avait été réellement démoralisée par ses dernières défaites ; elle avait abandonné tous ses dépôts d'approvisionnements sur le front de Manassas et même ses blessés, dont le nombre s'élevait à environ 7 mille. Outre cela, les confédérés avaient fait 6 mille prisonniers et enlevé 30 canons dans divers combats. L'orgueil qu'ils en éprouvaient leur montrait déjà la conquête du Maryland et d'une partie de la Pensylvanie comme chose aisée. On allait pouvoir réaliser le plan conçu aux premières semaines de la crise et isoler la capitale du reste des états du Nord.

Dans cette pensée, Lee fit aussitôt ses dispositions pour le passage du Potomac. Le général Hill lui avait amené la réserve, et en ajoutant à ce corps d'armée celui qui avait été victorieux dans le combat de Bull's-Run et quelques brigades indépendantes, les forces de Lee pouvaient s'élever à environ 80 mille hommes. Il dirigea sa marche par Drainsville sur Leesburg et passa le Potomac, dont les eaux étaient basses, à différents gués aux environs de cette dernière ville ; des détachements franchirent le fleuve plus en amont, aux environs de Williamsport. Cela avait lieu le 5 et le 6 de septembre. Une fois sur la rive marylandaise, les confédérés s'emparèrent immédiatement du chemin de fer et ils s'établirent particulièrement à Point of Rocks ; par cette occupation, les forces fédérales qui se trouvaient autour de Harper's-Ferry et dans le bas de la Shenandoah furent isolées du gros de l'armée fédérale.

La cavalerie sudiste marcha rapidement sur Frederic-City, et Lee en personne fit son entrée dans cette place le 8 septembre. Les habitants se montrèrent généralement froids envers les confédérés et s'abstinrent de toute démonstration. Lee chercha par une proclamation à exciter leur zèle et les appela à se joindre à la cause du Sud ; mais bien peu répondirent à son appel. Ce qui les rendait circonspects et les empêchait de manifester publiquement leurs sentiments, c'est que le grand état de Pensylvanie pesait de tout son poids dans la balance (Frederic-City n'étant qu'à 20 milles de la frontière) et venait de mettre sur un bon pied toutes ses milices. Les Marylandais doutaient aussi que l'invasion des

confédérés fût autre chose qu'un *raid* sur une grande échelle. Quelques centaines de recrues à peine vinrent grossir les rangs de l'armée de Lee.

Le général sudiste n'espérant pas d'autres effets de sa proclamation, s'appliqua alors à mettre à exécution le second projet qu'il avait formé, la réduction de Harper's-Ferry. Cela lui réussit mieux. Il poussa d'abord sa cavalerie sur Hagerstown, vers la frontière pensylvanienne, puis sur Chambersburg, à vingt milles plus au nord, dans le but d'accentuer une diversion du côté du nord. Celle-ci eut un plein succès. Le gouverneur de la Pensylvanie sonna l'alarme, demanda des secours à grands cris et ordonna une levée de 50 mille miliciens de la contrée. Mc Clellan, qui se trouvait à Washington, et qui avait vu le danger où il était réellement, insista à plusieurs reprises pour que l'on retirât sans délai les troupes cantonnées à Harper's-Ferry; mais ce fut en vain. L'administration était un peu revenue de sa panique. Autant, dans les premiers moments de danger, elle avait inconsidérément exagéré les pouvoirs du général Mc Clellan, autant maintenant elle semblait disposée à les restreindre de nouveau. Elle se confiait surtout dans l'effet moral que l'invasion du Maryland produirait sur le Nord, où les démonstrations patriotiques avaient recommencé de plus belle.

De cela Lee s'inquiétait assez peu. Le 11 septembre il envoya Jackson opérer l'investissement complet de Harper's-Ferry. Il suffit d'un seul jour de marche aux troupes de Jackson pour atteindre Williamsport. Là elles repassèrent le Potomac, et le lendemain déjà elles se dirigèrent par Martinsburg sur Harper's-Ferry. Les fédéraux avaient, peu de jours auparavant, réuni des forces assez considérables près de Winchester. Le colonel White qui les commandait, informé de l'invasion du Maryland, avait livré aux flammes tous les magasins et les parcs qu'il était chargé de garder, et il avait même poussé la passion de la destruction jusqu'à comprendre dans cette incendie beaucoup de propriétés privées. Il s'était ensuite retiré sur Harper's-Ferry, où stationnait le colonel Miles avec une forte garnison. Les deux corps réunis présentaient un effectif de 12 mille hommes.

Mc Clellan leur avait aussitôt prescrit de resserrer leurs positions et de se concentrer sur les rives même du fleuve, autour des ponts, et de prendre toutes les mesures pour repousser une attaque ; qu'ils ne tarderaient pas dans ce cas d'être secourus. La tâche de ces deux chefs n'était pas des plus faciles, vu la position étendue et très coupée qu'ils devaient garder. Toutefois avec un peu d'intelligence et d'initiative, et avec la moyenne de courage demandée de tout soldat, ils pouvaient faire face au danger, au moins pendant quelques jours. Malheureusement ils montrèrent une grande ineptie. Non seulement ils ne suivirent pas les sages instructions du général Mc Clellan, mais ils ne surent rien faire en lieu et place ; ils oublièrent même de chercher à assurer leurs communications d'une manière quelconque avec l'armée qui se disposait à les secourir, en sorte que Jackson, arrivant par le sud et par l'ouest, put commencer et compléter à son aise l'investissement. Jackson s'établit sur la rive droite, et un détachement du corps de Longstreet aux ordres de Mc Laws se plaça sur la rive marylandaise. Ces dernières troupes, qui arrivaient directement de Frederic-City, apparurent devant Harper's-Ferry au moment même où Jackson se développait de l'autre côté de la rivière. L'opération avait été si bien menée que la garnison fédérale se trouva bloquée avant d'avoir pu se rendre compte de ce qui se passait. On proposa alors de faire une trouée pour rejoindre Washington ; mais cette idée ne prévalut pas. Seule la cavalerie du colonel Davis, inutile derrière les ouvrages, essaya de se frayer passage. Elle y réussit ; elle franchit le Potomac à Williamsport, et captura même une partie des trains de Lee. Le gros des forces des généraux White et Miles eut aussitôt à se défendre contre les attaques de Jackson. Celui-ci fit surtout établir des batteries sur la rive marylandaise qui commandaient complétement les lignes fédérales, plus étendues que réellement fortes. En même temps il fit développer d'autres batteries sur tous les points dominants, ouvrit un feu vigoureux et somma les unionistes de se rendre sans délai s'ils voulaient avoir la vie sauve.

Il lui importait beaucoup en effet d'aller vite en besogne,

car en quelques jours, en quelques heures peut-être, la situation pouvait être changée du tout au tout.

Après un mouvement général vers le Nord, l'armée sudiste s'était arrêtée et n'avait laissé continuer dans cette direction, comme nous l'avons dit, que la cavalerie. Tandis que celle-ci faisait de belles razzias jusqu'au-delà de Chambersburg et que Jackson se trouvait autour de Harper's-Ferry, le gros de Lee s'était campé aux environs de Middletown avec avant-gardes à Frederick et sur le Monocacey. Une telle dislocation ne pouvait évidemment être que provisoire et n'avoir d'autre but que de donner momentanément le change à l'ennemi sur le point où se porteraient les coups décisifs. Lee ne pouvait pas sans danger rester longtemps éparpillé sur un front d'une vingtaine de lieues et coupé par le Potomac.

Une douzaine de jours s'étaient déjà écoulés depuis que l'armée fédérale était rentrée dans ses lignes de Washington, et ce temps avait été mis à profit par les généraux Halleck et Mc Clellan pour reprendre l'offensive. N'ayant pu obtenir le retrait des troupes de Harper's-Ferry, Mc Clellan s'avançait pour les secourir, aussi vite que le permettait l'état fort imparfait de son matériel.

Il se trouvait maintenant à la tête d'une centaine de mille hommes, répartis en sept corps principaux, à savoir : Heintzelman restant à Washington avec la division Sigel; le 1er corps, général Hooker, comprenant les trois divisions Meade, Hatch et Rickett; le 2me corps, général Sumner, comprenant les trois divisions Richardson, French et Sedgwick; le 5me corps, général Porter, comprenant toujours les deux divisions Morell et Sykes, et l'artillerie de réserve ; le 6me corps, général Franklin, comprenant les deux divisions Smith et Slocum ; le 9me corps, général Burnside, puis Reno, comptant les quatre divisions Cox, Wilcox, Rodman et Sturgis; enfin le 12me corps, général Banks (puis Mansfield, puis Williams), comprenant les deux divisions Williams et Green. En outre la division Couch et la division de cavalerie sous le général Pleasanton.

A part le corps de Heintzelman, toute l'armée se mit en mouvement pour chasser les confédérés au-delà du Poto-

mac. Dès le 7 septembre, elle s'avança vers Frederick-City sur cinq colonnes principales et en tenant sa gauche sur la route qui longe le Potomac. Peut-être cette gauche aurait-elle dû être renforcée et plus active, car elle avait la double tâche de délivrer Harper's-Ferry et de couper les communications de l'ennemi sur le fleuve. Mais, d'autre part, les confédérés étaient signalés vers la Pensylvanie, et si l'on voulait livrer prompte bataille c'était là qu'il convenait de les chercher en forces. Puis les routes étaient très-mauvaises ; la grande voie de Washington à Frederick-City passerait tout au plus en Europe pour une route de seconde classe. Par ces raisons l'armée, avec l'immense train qu'elle traînait après elle, ne put se mouvoir que lentement. Elle fit néanmoins ses dix à douze milles par jour. Le 11 septembre la cavalerie fédérale eut un premier engagement avec les avant-postes ennemis le long du Monocacey, qui fut bientôt traversé malgré la rupture du pont principal. Ce fut le prélude de l'occupation de Frederick, qui eut lieu le lendemain par Burnside.

Lee venait de quitter cette place peu d'instants auparavant. Ce général ne voulait pas abandonner le Maryland ni le territoire au nord du Potomac avant d'avoir tenté de nouveau le sort des batailles ; mais il lui importait de temporiser jusqu'au moment où les divisions qui assiégeaient Harper's-Ferry pourraient, après avoir accompli leur tâche, venir le rejoindre. En conséquence il se replia, tout en escarmouchant, dans la direction de Hagerstown. Toute la contrée, à travers les South-Mountains, les cours d'eau du Kittoctan, puis, plus en arrière, de l'Antietam, offrait d'excellents terrains de chicanes. Il s'agissait de n'avoir pas besoin de trop s'éloigner de Harper's-Ferry pour ne pas laisser Jackson à découvert, et surtout que celui-ci pût terminer promptement le siége de cette place. Dans ce double but Lee prit solidement position aux défilés des South-Mountains, espérant attirer sur lui l'attention des fédéraux et préserver d'autant son lieutenant Jackson d'une attaque qui aurait pu être fort contrariante.

L'événement justifia cette conjecture. Mc Clellan s'attacha surtout aux pas de Lee, désireux de livrer enfin une grande

bataille à ce constant adversaire, et de répondre ainsi aux vœux de l'opinion publique et du gouvernement. Dans ce louable but il laissa, en revanche, passer le moment opportun de dégager Miles et White. Il semble, dit avec raison le capitaine Chesney dans un excellent résumé de la campagne du Maryland auquel nous empruntons plusieurs traits, que le général Mc Clellan aurait pu faire observer le South-Mountain par son principal corps d'armée et en même temps porter des secours à la place assiégée ; mais il préféra réunir toutes ses forces pour attaquer ce qu'il supposait être l'armée entière des confédérés, plutôt que de courir le moindre risque pour ses communications.

Le 13 au soir, après plusieurs escarmouches sur toute l'étendue du front, l'armée fédérale occupait les positions suivantes :

Le corps de Reno, le 9me, à Middletown, excepté la division Rodman encore à Frederick.

Le corps de Hooker, sur le Monocacey, à deux milles en arrière de Frederick.

Les corps de Sumner, de Banks et la division Sykes près de Frederick.

Le corps de Franklin, plus à gauche, à Buckeystown.

La division Couch, plus en arrière, vers Hyattstown.

Le général Pleasanton, avec une portion de sa cavalerie, battait la campagne sur l'extrême droite, dans la direction de Gettysburg. Une autre brigade de cavalerie, sous le général Rush, agissait sur la gauche et entretenait les communications du gros de l'armée avec Franklin.

C'est ainsi que l'armée arriva devant les collines des South-Mountains, qui constituaient une forte position pour l'ennemi. Mais le corps de Hill, qui les occupait, n'avait pas seulement à défendre la route qui conduit directement à Boonesboro ; il était aussi chargé de surveiller celle plus au sud, qui mène de Burkettsville à Sharpsburg au travers et le long des hauteurs. Les forces de Hill étaient peu en rapport avec la tâche qui lui était assignée pour tenir ces sept milles de terrain accidenté. Il ne put qu'apporter quelque retard à la marche des fédéraux.

Le 14 à midi, l'armée du Nord s'approcha des collines, venant de Middletown, sa dernière étape. Le corps de Reno formait l'avant-garde et s'appuyait sur les troupes de Hooker, car Mc Clellan connaissait par expérience la solidité de l'armée du Sud et la force de son artillerie ; et d'ailleurs il était dans l'idée, comme nous l'avons dit, qu'il avait devant lui Lee et la plus grande partie de ses forces. — Reno commença son attaque vers les trois heures ; elle fut conduite avec beaucoup de vigueur. Hooker porta sa droite en avant, et en progressant toujours dans la direction des collines, il tourna la position de l'ennemi et l'obligea à battre en retraite. Hill laissa entre les mains de Hooker quelques centaines de prisonniers, mais il rallia ses gens sur des détachements de la division de Hood, arrivés de Boonesboro vers cinq heures du soir. Les fédéraux, de leur côté, eurent à déplorer la mort du général Reno, tué au moment où il faisait remarquer à son état-major la confusion produite dans les rangs des confédérés par la perte d'un de leurs généraux. Singulier rapprochement : ce général était le capitaine Garland, de l'armée régulière, maintenant brigadier-général des confédérés, et qui, peu d'années auparavant, avait été le compagnon de classe à West-Point et l'ami intime de Reno !

On a beaucoup exagéré le nombre des troupes que Hill commandait à cette rencontre de South-Mountain ou de Boonesboro, comme l'appellent les sudistes. Cette erreur fut due en grande partie aux dénominations confuses employées dans les récits des soldats et même des officiers. On ne faisait pas toujours la distinction entre un corps d'armée et une division, et les journaux du Nord et du Sud propagèrent cette confusion. Le général Hill ne commandait pas ce qu'on appelle un *corps d'armée ;* mais les services signalés qu'il avait rendus l'avaient fait distinguer entre tous les généraux divisionnaires, et c'est pour cela que sa division était toujours plus forte en nombre que les autres. Cet officier, excellent commandant d'ailleurs, avait un caractère qui souffrait peu le contrôle d'un supérieur ; c'est pour cette raison qu'on lui confiait de temps à autre un commandement séparé et indépendant.

Tandis que Hill se retirait sur Boonesboro et allait rejoindre Longstreet, Franklin, selon l'ordre qu'il avait reçu de Mc Clellan, s'était avancé au-delà de Burkettsville et avait attaqué le col appelé Crampton's-Gap. Cette forte position était tenue par des troupes de Hill et de Longstreet réunies. Après une action de trois heures seulement, mais très-meurtrière, Franklin réussit à s'emparer des crêtes, et il se porta le même soir, sur les talons de l'ennemi, jusqu'à environ 4 milles des Maryland-Heights, où aurait dû se trouver une partie de la garnison fédérale de Harper's-Ferry. Dans cette brillante et rapide affaire, Franklin captura 400 hommes, une pièce d'artillerie et trois drapeaux. Il eut environ 600 hommes hors de combat et ne crut pas pouvoir pousser du coup jusqu'à Harper's-Ferry.

Quant aux autres corps de Mc Clellan, ils étaient encore trop en arrière pour pouvoir aider à recueillir immédiatement les fruits des succès obtenus. La journée du 14 se passa en majeure partie à attendre et à rallier les traînards.

Avec quelques efforts de plus, il aurait peut-être pu atteindre le ruisseau d'Antietam et empêcher que l'ennemi n'y prît solidement position. Alors Jackson à Harper's-Ferry se serait trouvé isolé des autres troupes. Lee n'étant pas contrarié se choisit une nouvelle position défensive aux environs de Sharpsburg sur l'Antietam. Tout près de sa droite, vers Sharpsburg, il s'était ménagé un passage du Potomac couvert par l'embouchure de l'Antietam. De cette manière il s'assurait une communication directe avec Shepherdstown, où était son arrière-garde, et Harper's-Ferry par le côté sud de la rivière.

Le général de l'armée fédérale avait bien, il est vrai, ordonné une marche en avant à son armée pour le 15; mais ce mouvement se fit avec tant de lenteur que les opérations de l'ennemi n'en avaient pas été entravées. Quelques engagements de cavalerie sans importance avaient eu lieu dans les environs de Boonesboro. Le quartier-général avait été porté à Keedysville, hameau situé sur le côté occidental du South-Mountain et au sud de Boonesboro. Le corps de Hooker prit position dans cette dernière ville, bientôt suivi de

ceux de Banks et de Sumner. Quant aux corps de Reno, actuellement sous les ordres de Mansfield, et de Porter, ils furent dirigés sur Sharpsburg par la route de Turner's-Gap, où le plus fort de la bataille du 14 avait eu lieu. On ordonna à Franklin de prendre un chemin plus au sud, sur Harper's-Ferry. A peine celui-ci s'était-il mis en marche qu'un aide-de-camp confédéré qui se rendait auprès de Lee, qu'il supposait à Boonesboro, lui tomba entre les mains, et ce fut par lui que Mc Clellan apprit, non sans chagrin, que la garnison de Harper's-Ferry, à laquelle il allait porter secours, avait lâchement capitulé dans la matinée même. Le général Jackson avait recueilli 11 mille prisonniers, 60 canons, 20 mille fusils et d'immenses magasins (1). Comprenant toute la valeur du temps à ce moment-là, il ne se laissa pas arrêter par son butin. Il rompit d'abord le beau pont du chemin de fer nouvellement reconstruit ; envoya dans la Shenandoah, sous la garde d'une centaine d'hommes, le matériel facilement transportable, y compris un certain nombre d'esclaves nègres fugitifs trouvés à Harper's-Ferry; il fit brûler tout le gros matériel et les magasins, et se contenta de désarmer et de *paroler* ses embarrassants prisonniers, c'est-à-dire de les renvoyer sous promesse qu'ils ne serviraient plus pendant cette campagne.

Après cela, il se mit aussitôt en mouvement pour rejoindre Lee, avec lequel il n'avait pas cessé d'être en communication. Il marcha par Shepherdstown et Sharpsburg ; il atteignit cette dernière place dans la nuit du 16 au 17, et prit immédiatement position sur la gauche de l'armée confédérée.

Lee n'avait eu d'abord là que le corps de Longstreet, auquel se rallièrent peu à peu les autres. Les marches forcées qu'avait faites l'armée confédérée dès les rives du Rappahanock à la frontière pensylvanienne lui avaient causé plus de pertes qu'elle n'en avait éprouvé dans ses engagements avec Pope. Les forces actuelles s'élevaient à environ 70 mille hommes, en y comprenant les 25 mille détachés sur Harper's-

(1) Le colonel Miles fut tué dans une des canonnades; le général White passa plus tard en cour martiale, mais fut acquitté. Quelques officiers supérieurs de régiments furent cassés.

Ferry. Il n'est donc pas étonnant que l'arrivée de ces derniers à point donné améliorât notablement la situation.

Les événements de ces deux dernières journées changeaient bien sensiblement les conditions respectives des belligérants. Le général Mc Clellan, que nous avons laissé le 15 à Keedysville, à cinq milles des avant-postes des confédérés, y reçut le soir les navrantes nouvelles de Harper's-Ferry ; il comprit qu'il était arrivé trop tard pour remplir un des principaux buts de son expédition. Le même coup qui venait de lui ôter tout espoir de sauver le grand dépôt et sa garnison rendait aussi disponible contre lui le corps confédéré qui avait fait l'investissement de la place. Ces circonstances lui faisaient une nécessité d'attaquer avant que l'ennemi eût réuni ses diverses forces.

L'Antietam, qui séparait les deux armées, a un courant rapide et ses eaux étaient généralement trop profondes pour qu'on pût passer à gué. Sur les deux côtés, le terrain est généralement très-accidenté ; sur la rive droite il s'élève brusquement et forme une série de rampes qui s'étendent entre la petite ville de Sharpsburg et la rivière. Quatre ponts de pierre traversaient l'Antietam. Le supérieur se trouve sur la route de Keedysville à Williamsport; le second, à deux milles et demi en dessous, sur la route de Keedysville à Sharpsburg; le troisième, un mille plus bas, sur la route de Rohrersville à Sharpsburg; le quatrième, environ trois milles plus bas, sur la route de Harper's-Ferry à Sharpsburg, tout près de l'embouchure de l'Antietam-Creek.

C'est le long des élévations de terrain bordant les trois premiers ponts que Lee avait posté ses troupes.

On pouvait aborder la position par les trois ponts; mais le plus abordable était celui d'en bas, situé à un coude de la rivière.

La journée du 16 se passa, du côté des fédéraux, en reconnaissances et en canonnades, sans autre résultat que de bien tâter l'ennemi. Enfin, après ces préliminaires, le général Mc Clellan s'arrêta définitivement au plan suivant :

Son aile droile devait forcer la rivière sur le premier pont, et, coupant l'ennemi d'Hagerstown, elle devait ensuite faire

une attaque de flanc sur sa gauche. Si elle réussissait, elle devait pousser sa pointe jusqu'aux clairières qui sont au nord de Sharpsburg, et menacer ainsi la retraite de Lee sur Shepherdstown. Hooker était désigné pour l'exécution de cette manœuvre, que les généraux Mansfield, puis Sumner et Franklin étaient chargés d'appuyer (1).

Mc Clellan n'entendait pas faire avancer son centre de bataille, parce que la position de l'ennemi lui paraissait très forte sur ce terrain trop découvert aux approches du pont. Il y garda Porter en réserve et fit ouvrir sur ce front une violente canonnade afin de détourner l'attention des manœuvres de la droite. Là Mansfield venait de rejoindre Hooker et appuyait sa gauche à Sumner. La droite de Franklin se reliait à la gauche de Sumner.

A l'aile gauche, Burnside en face du troisième pont devait faire une attaque décisive sur ce passage, puis sur le flanc droit de l'ennemi dès que Hooker aurait marqué ses progrès sur l'autre aile.

Vers trois heures après midi, le 16, ces mouvements furent commencés et donnèrent lieu sur toute la ligne, mais surtout sur la droite, à des feux assez vifs de tirailleurs et d'artillerie. Quelques canons Parrott de 20 livres, placés dans d'avantageuses positions, se distinguèrent par une justesse de tir merveilleuse.

Lee avait dans ces circonstances à résoudre un problème délicat, demandant un rapide examen et une prompte décision. Comment agir en présence d'un ennemi supérieur en nombre, qui, de propos délibéré, déborde vos deux ailes? Avec un peu plus de monde il aurait naturellement dû chercher à faire une trouée sur le centre des fédéraux. Il n'osa pas et se borna aux demi-moyens. Il renforça peu à peu sa gauche et fit occuper par ses tirailleurs les bois et autres abris qui se trouvent de ce côté, dans l'espoir de retarder

(1) Le général Mansfield, déjà d'un certain âge, était sous-adjudant dans l'état-major général de l'armée des Etats-Unis lorsque l'adjudant général Cooper quitta le bureau, au commencement de la rupture, pour aller, aux mêmes conditions, servir la cause du Sud. Mansfield avait été employé, dans les quartiers-généraux, à l'organisation des levées, et n'avait pas servi sous Mc Clellan dans la précédente campagne. Maintenant, ayant été appelé au commandement de l'une des divisions récemment organisées, il venait de remplacer Reno par droit d'ancienneté.

seulement les progrès des fédéraux, en attendant l'arrivée des troupes de Harper's-Ferry et Shepherdstown.

Vers les 4 heures de l'après-midi Hooker avait réussi à passer la rivière à divers gués au dessus du pont supérieur, de manière à être placé tout-à-fait sur l'extrême gauche de Lee. Puis il convergea lentement mais résolument vers celle-ci pour exécuter sa manœuvre. Les feux de tirailleurs furent soutenus avec grande vivacité par les confédérés, qui trouvaient dans les bois un abri facile. La nuit vint toutefois mettre un terme à ce premier engagement. Les postes avancés des divisions Hooker et Lonsgtreet étaient tellement rapprochés les uns des autres que lorsqu'on relevait les sentinelles, il s'en suivait de fréquentes collisions. Pendant cette même nuit Jackson accourait; il avait marché toute la nuit, et il déboucha dans les lignes en si grande hâte que l'on crut un instant à une attaque soudaine des fédéraux. Ainsi qu'il en avait été convenu d'avance, il alla prendre position à l'aile gauche, où il remplaça le corps de Hood. Celui-ci alla renforcer les positions du centre.

Un soleil dans tout son éclat annonça la journée du 17, si grande par ses résultats. C'était la première fois que l'on voyait des armées aussi considérables dans le Nouveau-Monde allant engager une lutte qui devait décider soit de la retraite des envahisseurs au-delà de leurs frontières, soit du progrès de leur invasion dans les paisibles états du nord, accompagnée peut-être de représailles pour les excès commis dans l'Alabama ou bien pour les inutiles rigueurs exercées à la Nouvelle-Orléans.

Hooker marchait en tête de ses colonnes, avec cet air de bravoure et de bonhomie qui lui est propre. Le *Fighting Joe*, comme l'appelaient ses soldats qui le suivaient avec confiance et l'auraient suivi au bout du monde, sentait l'importance de la mission qui lui avait été confiée par le général en chef, et il avait pris toutes ses dispositions pour la mener à bonne fin. Il ne se laissa point arrêter par les tirailleries de l'ennemi, et, tout en leur répliquant, il continua sa marche. Après quelques heures de combats incessants, mais sans grand résultat, il arriva en présence de lignes résistantes composées surtout

des troupes de Jackson. La gauche de Hooker, que commandait Rickett, s'engagea contre la divison Mc Law et la repoussa. Mais le terrain gagné dut être abandonné un peu après. Sumner et Mansfield arrivèrent à leur tour pour soutenir l'attaque de Hooker, et ils rétablirent les chances en faveur des fédéraux, qui restèrent maîtres de deux à trois batteries. Il y eut quelques instants très vifs ; une grêle de balles et de boulets criblait la terre et y couchait un grand nombre de blessés et de tués. Un des premiers parmi ceux-ci fut le général Mansfield.

Hooker lui-même, qui s'exposait beaucoup trop aux feux de l'ennemi, fut, presque au même moment, blessé au pied par une balle, et porté hors du champ de bataille.

Il en fut d'autant plus chagriné qu'il voyait les choses se dérouler favorablement en somme, et qu'il espérait jeter toute l'armée de Lee au Potomac, s'il était bien secondé.

Cette prétention n'était point une énormité ; elle aurait facilement pu se réaliser, si les corps avaient été un peu plus liés entr'eux. Malheureusement l'absence subite de Mansfield et de Hooker augmenta le désordre de l'offensive. Sumner continua le combat et y mit tout le courage et la tenacité dont il avait déjà donné des preuves réitérées, mais son corps d'armée, comme celui de Hooker, eut beaucoup à souffrir des feux bien disposés de l'ennemi. Vers midi Jackson ayant reçu de nouveaux renforts ordonna une charge générale qui fut des plus heureuses. Elle porta entr'autres la confusion dans les rangs de la division Sedgwick, et força Sumner à abandonner ses pièces de campagne et à chercher un abri derrière un fourré, pour rétablir un peu d'ordre et de discipline dans ses troupes.

Vers une heure après midi les fédéraux de la droite se retrouvaient dans les mêmes bois qui leur avaient servi d'abri la nuit précédente, n'ayant gagné que fort peu de terrain.

En compensation il leur restait des troupes fraîches ; tous leurs corps n'avaient pas été engagés. Franklin venait seulement de traverser la rivière avec le sien ; il prit position sur la gauche de Sumner, puis, déployant aussitôt ses lignes, il fit un mouvement offensif sur Jackson. Ce mouvement fut si bien conduit qu'on dut fort regretter qu'il n'ait pu être fait

plus tôt, c'est-à-dire lié aux efforts de l'extrême droite, au lieu de ne l'être qu'après. Il est vrai que maintenant Jackson était à bout de ses forces, et on ne lui en fera certes pas de reproches après ses exploits des six journées antérieures ; en outre il était à court de munitions et tout-à-fait incapable de résister à un nouveau choc. Il dut donc se retirer et céder finalement le terrain qui avait été si longtemps disputé. Franklin poussa les confédérés un demi-mille en arrière de leurs lignes, mais ne se voyant à son tour pas soutenu par les autres divisions, il ne pressa pas plus longtemps sa poursuite sur Sharpsburg, en sorte que vers les deux ou trois heures déjà le combat avait à peu près cessé de ce côté et ne se continua plus que par une vaine canonnade.

Le général Lee au centre avait, lui aussi, des troupes de réserve qui furent peu exposées; l'attaque à laquelle il s'attendait n'eut pas lieu, parce qu'elle n'entrait pas dans le plan de Mc Clellan. Porter fit seulement canonner les lignes ennemies avec toute son artillerie. Ce duel n'eut pas grand effet direct, car des deux côtés et surtout du côté des confédérés le terrain offrait des protections; mais il eut pour résultat d'immobiliser des corps d'infanterie qui auraient été mieux employés ailleurs.

Sur la gauche les choses ne s'étaient pas passées d'une manière plus décisive. Un peu après que Hooker eut commencé son attaque, Mc Clellan avait porté en avant le général Burnside avec son corps de 16,000 hommes pour manœuvrer sur la droite de l'ennemi par les abords du 3me pont. C'était réellement le point décisif, celui de la ligne de retraite de l'ennemi, et si le mouvement de Burnside réussissait, Lee était sérieusement menacé. Mais celui-ci avait compris l'importance d'un tel passage et il en avait confié la surveillance à Longstreet, avec des forces à peu près égales à celles de Burnside. L'attaque se fit avec une extrême lenteur; les confédérés purent profiter de tous les replis de terrain pour défendre les approches du pont; ce ne fut que vers deux heures de l'après-midi que Burnside sut effectuer le passage de la rivière et diriger sa marche au delà des hauteurs environnantes. Ses divisions continuèrent leur pointe pendant

quelque temps ; mais elles rencontrèrent une position où le général Hill avec des troupes fraîches venait de rallier Longstreet.

Les deux chefs confédérés réunissant alors tous leurs moyens, marchèrent résolument contre Burnside et le repoussèrent jusqu'au pont, reprenant sur lui le demi-mille de terrain qu'il avait gagné et l'obligeant à se tenir sur la défensive. A ce moment même le général Mc Clellan ayant envoyé à sa droite l'ordre de presser vigoureusement l'attaque dirigée par Franklin, reçut de Sumner la positive assurance qu'elle ne pouvait être exécutée sans de grands risques, attendu qu'aucun corps sous ses ordres ne se trouvait en état de la soutenir.

Les deux attaques des fédéraux étaient donc par le fait dès cet instant complètement paralysées. Les forces n'étaient pas assez supérieures pour cette double offensive sur un front aussi étendu. Il eût mieux valu se borner à une forte attaque au pont de Burnside et à des diversions sur l'aile de Hooker, au lieu d'employer ici successivement quatre corps.

Il restait bien encore à Mc Clellan le corps de Porter avec une quinzaine de mille hommes de troupes fraîches ; mais il tenait à garder cette réserve au cas d'une attaque de l'ennemi sur son centre, où il voyait que celui-ci se réservait aussi des forces à disposition. Sur la gauche, comme à la droite et sur le front, le reste de l'après-midi s'écoula en engagements de tirailleurs et d'artillerie qui ne pouvaient décider de rien. Des deux côtés on s'attendait à l'attaque et on s'y montrait prêt en faisant le plus de bruit possible. A la nuit seulement le silence et le calme se rétablirent, pour faire place aux gémissements d'une vingtaine de mille blessés.

Contrairement aux prévisions par trop prudentes de Mc Clellan, Lee était loin de songer à l'offensive. Il savait l'état d'épuisement où se trouvaient ses deux ailes, et les renforts qu'il avait dû envoyer à Jackson avaient réduit ses forces au strict nécessaire sur le centre ; enfin il s'était trouvé à court de munitions, ce qui était assez l'habitude des armées américaines éloignées de quelques journées de leur base.

Le lendemain, les deux armées étaient encore dans les

positions de la veille. Mc Clellan, qui ne pouvait disposer que de Porter pour une attaque sérieuse, ne jugea pas prudent de brusquer les temps, d'autant plus qu'il comptait sur la prochaine arrivée de deux divisions nouvelles, qui lui étaient annoncées et qui étaient en marche. De leur côté les confédérés, par les pertes qu'ils venaient d'éprouver, étaient réduits à une soixantaine de mille hommes au plus, et il était bien évident qu'avec des forces numériques aussi inférieures, sans aucune perspective de recevoir des renforts, les moyens leur manquaient pour prendre l'offensive. Sachant en outre que les levées de soldats qui venaient de se faire en Pensylvanie et dans les états voisins fourniraient à Mc Clellan d'abondantes recrues pour son armée, ce devait être là un motif de plus pour ne pas s'exposer au danger d'être acculé violemment au Potomac, et pour penser à la retraite au-delà du fleuve.

Lee en fit immédiatement les préparatifs, en commençant par l'expédition de ses dépôts et de ses bagages, ce qui lui prit le jour entier du 18 et une partie de la nuit, et ce ne fut que le 19 qu'il quitta sa position et leva son camp pour aller passer le Potomac près de Shepherdstown. Un armistice avait été convenu la veille pour l'enterrement des morts. Trois cents blessés, dont les blessures étaient graves, furent abandonnés aux soins des fédéraux. A l'exception de ces malheureux, la retraite s'accomplit sans autres pertes.

L'armée de Mc Clellan n'avait pu se remettre que bien difficilement de la confusion dans laquelle la bataille d'Antietam, la plus considérable livrée jusqu'ici, l'avait laissé. Le général en chef se voyait contraint d'abandonner l'espoir, entretenu par les fanfaronnades des journaux du Nord, de faire du Potomac le tombeau de la grande armée rebelle. Le but essentiel toutefois était atteint. Le territoire de l'Union avait été défendu et libéré. L'invasion du Maryland avait avorté. La Pensylvanie était sauvée de l'irruption dont elle avait été menacée. Le gouvernement de Washington pouvait maintenant respirer plus à l'aise et aviser à la situation librement. Tels étaient en quelques mots les avantages obtenus, et ils étaient réels. Chaque parti revendiqua bien la victoire,

comme dans mainte autre circonstance que nous avons déjà vue. Mais si l'on considère que les confédérés se virent contraints, en définitive, d'abandonner leurs positions; que l'aile droite des fédéraux ne reperdit plus le terrain que le mouvement en avant de Franklin lui fit gagner; que plusieurs drapeaux et une douzaine de canons furent capturés par Hooker et Sumner, on comprend que Mc Clellan ait des droits fondés à s'attribuer la victoire, bien qu'on puisse lui reprocher de n'en avoir pas profité autant qu'il aurait pu le faire. Il est vrai que le triste incident de Harper's-Ferry et l'état fort incomplet et hétérogène d'une armée improvisée au moment du besoin lui imposèrent une prudence peut-être trop grande, mais qui répondait au premier but du gouvernement, à savoir de mettre complétement à l'abri la capitale de l'Union.

Quant au général confédéré, qui avait su conserver sa première position pendant près de quarante-huit heures, pendant lesquelles Harper's-Ferry avait été capturé, et qui s'était retiré au-delà du fleuve en ne laissant à l'ennemi que quelques canons et un petit nombre de blessés, il pouvait, lui aussi, réclamer des titres réels à l'estime de ses adversaires, quoiqu'il n'eût pas répondu aux sentiments d'orgueil qui avaient décidé l'invasion.

Les pertes des fédéraux à la bataille de South-Mountain, selon le rapport de Mc Clellan, s'élevèrent à 2300 hommes, et celles de la bataille d'Antietam, ou de Sharpsburg selon les sudistes, à 12,500, dont 1600 tués, 7000 blessés, le reste manquant. Il n'est point aussi facile de fixer les pertes des confédérés; elles furent d'abord évaluées par les fédéraux à une trentaine de mille hommes; mais ce chiffre fut reconnu être exagéré de près du double, ensuite d'erreurs de calculs sur les morts enterrés et sur les fusils recueillis.

Les officiers généraux et autres payèrent un fort tribut dans les deux batailles et des deux côtés. Outre Mansfield et Reno, qui furent tués, les nordistes eurent douze généraux blessés. Dans les rangs des confédérés, il y eut sept généraux mis hors de combat, dont trois tués, Garland, Branch et Starke.

Quelques jours après, et sans autre affaire d'importance,

les deux principales armées belligérantes se trouvaient de nouveau séparées par le Potomac seulement, comme au début de la campagne qui venait de se dérouler avec des péripéties si diverses.

Les fédéraux y avaient perdu en résumé un grand nombre d'hommes, un immense matériel, mais qu'ils pouvaient remplacer aisément, et le prestige de leur supériorité, qui n'était pas si facile à retrouver. Il leur restait comme avantages très-positifs, et pouvant faciliter grandement une autre campagne offensive contre Richmond, la possession de sûrs débouchés en avant de Washington et d'Alexandrie, celle d'autres débouchés dans la Péninsule, y compris Yorktown, le York-River et le James-River jusqu'au fort Darling, et enfin la connaissance du terrain sur lequel ils auraient à agir de nouveau. Ces profits paraissaient avoir été chèrement achetés ; ils eussent été nuls si le Nord eût été accessible au découragement ; mais grâce aux nouvelles levées et à la résolution énergique du peuple de l'Union de continuer la guerre jusqu'au bout, les avantages acquis en 1862, si minimes qu'ils parussent en regard des espérances, laissèrent de précieux germes à d'ultérieures opérations couronnées de plus de succès.

Il y aurait certes de nombreuses observations et critiques à présenter sur les faits militaires de ces deux premières années, en dehors de celles qui ont pu trouver leur place naturelle dans le récit des événements.

Mais nous nous en sentons peu le goût, tout comme nous y voyons peu de profit au point de vue spécial de l'art militaire. Il faut se rappeler que nous parlons ici d'une guerre civile entre confédérations de républiques, guerre se développant sur d'immenses espaces, avec des ressources fort diverses et peu régulières, avec des terrains très dissemblables et des forces constituant ici des armées et là seulement des bandes de guérillas. Qu'en outre les 99 centièmes des combattants, soldats, officiers, généraux, hauts fonctionnaires, gouvernements, faisaient leur apprentissage de la grande guerre, et que le petit nombre de ceux qui n'étaient pas

aveuglés par l'ignorance et par les illusions, étaient rendus défiants par la connaissance de la défectuosité de leurs moyens de lutte.

Nous conviendrons pleinement qu'un commandant en chef moins expert que Mc Clellan, qui supposa toujours chez ses adversaires autant de prudence et d'habileté qu'il en avait lui-même, et cela souvent à tort, eût en général mieux répondu aux exigences de la situation, aux vues du gouvernement, aux sentiments du pays et aux conditions mêmes de ses braves et patriotiques volontaires.

Son idéal était d'avoir à manier une armée de réguliers, une armée à l'européenne; mais il lui fut impossible d'atteindre à ce but, soit par la force des habitudes individuelles, soit par l'effet des institutions libérales et républicaines de la nation, qui ne se pliaient que difficilement aux exigences militaires, surtout pour l'offensive.

Les discussions interminables et les indiscrétions qui entouraient tous les plans de campagne, depuis leur élaboration première jusqu'à la transmission des ordres et à l'exécution de détail, jointes aux défiances politiques, donnaient forcément aux opérations un caractère tout particulier et complétement différent de celles enregistrées dans les annales européennes.

La suite de cette gigantesque lutte nous montrera toutefois que la nation américaine tout entière, civile et militaire, sut profiter des leçons de l'expérience, et nous verrons que les opérations des années 1863, 1864 et 1865, sans qu'elles aient précisément montré plus de talent de conception de la part des généraux et du gouvernement, arrivèrent, par une meilleure entente entre les parties coopérantes, à un degré infiniment supérieur d'exécution.

FIN DU TOME PREMIER.

APPENDICE

PIÈCES ANNEXES

APPENDICE.

PIÈCES ANNEXES.

I

Constitution des Etats-Unis.

Nous le Peuple des Etats-Unis, afin de former une union plus parfaite, d'établir la justice, d'assurer la tranquillité intérieure, de pourvoir à la défense commune, d'accroître le bien-être général et de rendre durables pour nous comme pour notre postérité les bienfaits de la liberté, nous faisons, nous décrétons et nous établissons cette constitution pour les Etats-Unis d'Amérique :

ARTICLE PREMIER.

SECTION PREMIÈRE.

Un congrès des Etats-Unis, composé d'un sénat et d'une chambre de représentants, sera investi de tous les pouvoirs législatifs déterminés par la présente constitution.

SECTION DEUXIÈME.

1. La chambre des réprésentants sera composée de membres élus tous les deux ans par le peuple des divers Etats ; les électeurs chargés dans chaque Etat de choisir les représentants devront avoir les qualifications exigées des électeurs de la branche la plus nombreuse de la législature de leur Etat.
2. Personne ne pourra être représentant, à moins d'avoir atteint l'âge de vingt-cinq ans, d'avoir été pendant sept ans citoyen des Etats-Unis, et d'être, au moment de son élection, habitant de l'Etat qui l'aura élu.

3. Les représentants et les taxes directes seront répartis entre les divers Etats qui pourront faire partie de l'Union, selon le nombre respectif de leurs habitants, nombre qui sera déterminé en ajoutant au nombre total des personnes libres, y compris ceux servant pour un terme limité, et non compris les Indiens non taxés, trois cinquièmes de toutes autres personnes. Le recensement pour l'époque actuelle sera fait trois ans après la première réunion du Congrès des Etats-Unis, et ensuite de dix ans en dix ans, d'après le mode qui sera réglé par une loi. Le nombre des représentants n'excèdera pas celui d'un par trente mille habitants, mais chaque Etat aura au moins un représentant. Jusqu'à ce que l'énumération ait été faite, l'Etat de New-Hampshire en enverra trois, Massachussets huit, Rhode-Island et les plantations de Providence un, Connecticut cinq, New-York six, New-Jersey quatre, la Pensylvanie huit, le Delaware un, le Maryland six, la Virginie dix, la Caroline septentrionale cinq, la Caroline méridionale cinq, et la Georgie trois.

4. Quand des places viendront à vaquer dans la représentation d'un Etat au congrès, l'autorité exécutive de l'Etat convoquera le corps électoral pour les remplir.

5. La chambre des représentants élira ses orateurs et autres officiers ; elle exercera seule le pouvoir de mise en accusation pour cause politique *(impeachments)*.

SECTION TROISIÈME.

1. Le sénat des Etats-Unis sera composé de deux sénateurs élus dans chaque Etat par la législature provinciale ; chaque sénateur aura un vote.

2. Immédiatement après leur réunion, en conséquence de leur première élection, ils seront divisés, aussi exactement que possible, en trois classes. Les siéges des sénateurs de la première classe seront vacants au bout de la seconde année ; ceux de la seconde classe, au bout de la quatrième année, et ceux de la troisième à l'expiration de la sixième année, de manière à ce que tous les deux ans un tiers du sénat soit réélu. Si des places deviennent vacantes par démission ou par toute autre cause, pendant l'intervalle entre les sessions de la législature de chaque Etat, le pouvoir exécutif de cet Etat fera une nomination provisoire, jusqu'à ce que la législature puisse remplir le siége vacant.

3. Personne ne pourra être sénateur, à moins d'avoir atteint l'âge de trente ans, d'avoir été pendant neuf ans citoyen des Etats-Unis, et d'être, au moment de son élection, habitant de l'Etat qui l'aura choisi.

4. Le vice-président des Etats-Unis sera président du sénat, mais il n'aura point le droit de voter, à moins que les voix ne soient partagées également.

5. Le sénat nommera ses autres officiers, ainsi qu'un président *pro tempore*, qui présidera pendant l'absence du vice-président, ou quand celui-ci exercera les fonctions de président des Etats-Unis.

6. Le sénat aura seul le pouvoir de juger les accusations intentées par la chambre des représentants *(impeachments)*. Quand il agira dans cette fonction, ses membres prêteront serment ou affirmation. Si c'est le président des Etats-Unis qui est mis en jugement, le président de la cour suprême *(chief-justice)* présidera. Aucun accusé ne peut être déclaré coupable qu'à la majorité de deux tiers des membres présents.

7. Les jugements rendus en cas de mise en accusation n'auront d'autre effet que de priver l'accusé de la place qu'il occupe, et de le déclarer incapable de posséder quelque office d'honneur, de confiance, ou de profit que ce soit dans les Etats-Unis ; mais la partie convaincue poura être mise en jugement, jugée et punie selon les lois par les tribunaux ordinaires.

SECTION QUATRIÈME.

1. Le temps, le lieu et le mode de procéder aux élections des sénateurs et des représentants seront réglés dans chaque Etat par la législature ; mais le congrès peut, par une loi, changer ces règlements ou en faire de nouveaux, excepté pourtant en ce qui concerne le lieu où les sénateurs doivent être élus.

2. Le congrès s'assemblera au moins une fois l'année, et cette réunion sera fixée pour le premier lundi de décembre, à moins qu'une loi ne la fixe à un autre jour.

SECTION CINQUIÈME.

1. Chaque chambre sera juge des élections, et des droits et titres de ses membres. Une majorité de chacune suffira pour traiter les affaires, mais un nombre moindre que la majorité peut s'ajourner de jour à jour, et est autorisé à forcer les membres absents à se rendre aux séances, par telle pénalité que chaque chambre pourra établir.

2. Chaque chambre fera son règlement, punira ses membres pour conduite inconvenante, et pourra, à la majorité des deux tiers, exclure un membre.

3. Chaque chambre tiendra un journal de ses délibérations et le publiera d'époque en époque, à l'exception de ce qui lui paraîtra devoir rester secret ; et les votes négatifs ou approbatifs des membres de chaque chambre sur une question quelconque seront, sur la demande d'un cinquième des membres présents, consignés sur le journal.

4. Aucune des deux chambres ne pourra, pendant la session du congrès et sans le consentement de l'autre chambre, s'ajourner à plus de trois jours, ni transférer ses séances dans un autre lieu que celui où siégent les deux chambres.

SECTION SIXIÈME.

1. Les sénateurs et les représentants recevront pour leurs services une indemnité qui sera fixée par une loi et payée par le trésor des Etats-Unis. Dans tous les cas, excepté ceux de trahison, de félonie et

de trouble à la paix publique, ils ne pourront être arrêtés, soit pendant leur présence au congrès, soit en s'y rendant ou en retournant dans leurs foyers. Dans aucun autre lieu, ils ne pourront être inquiétés, ni interrogés, en raison de discours ou opinions prononcés dans leurs chambres respectives.

2. Aucun sénateur ou représentant ne pourra, pendant le temps pour lequel il a été élu, être nommé à une place dans l'ordre civil sous l'autorité des Etats-Unis, lorsque cette place aura été créée ou que les émoluments en auront été augmentés pendant cette époque. Aucun individu occupant une place sous l'autorité des Etats-Unis ne pourra être membre d'une des deux chambres, tant qu'il conservera cette place.

SECTION SEPTIÈME.

1. Tous les bills établissant des impôts doivent prendre naissance dans la chambre des représentants ; mais le sénat peut y concourir par des amendements comme aux autres bills.

2. Tout bill qui aura reçu l'approbation du sénat et de la chambre des représentants sera, avant de devenir loi, présenté au président des Etat-Unis ; s'il l'approuve, il y apposera sa signature ; sinon il le renverra avec ses objections à la chambre dans laquelle il aura été proposé ; elle consignera les objections intégralement dans son journal et discutera de nouveau le bill. Si, après cette seconde discussion, deux tiers de la chambre se prononcent en faveur du bill, il sera envoyé, avec les objections du président, à l'autre chambre, qui le discutera également ; et, si la même majorité l'approuve, il deviendra loi. Mais, en pareil cas, les votes des chambres doivent être donnés par *oui* et *non*, et les noms des personnes votant pour ou contre seront inscrits sur le journal de leurs chambres respectives. Si, dans les dix jours (les dimanches non compris), le président ne renvoie point un bill qui lui aura été présenté, ce bill aura force de loi, comme s'il l'avait signé, à moins cependant que le congrès, en s'ajournant, ne prévienne le renvoi ; alors le bill ne fera point loi.

3. Tout ordre, toute résolution ou vote, pour lequel le concours des deux chambres est nécessaire (excepté pourtant la question d'ajournement), doivent être présentés au président des Etats-Unis et approuvés par lui avant de recevoir son exécution ; s'il le rejette, il doit être de nouveau adopté par les deux tiers des deux chambres, suivant les règles prescrites pour les bills.

SECTION HUITIÈME.

Le congrès aura le pouvoir :

1° D'établir et de faire percevoir des taxes, droits, impôts et excise ; de payer les dettes publiques et de pourvoir à la défense commune et au bien général des Etats-Unis ; mais les droits, impôts et excises devront être les mêmes dans tous les Etats-Unis ;

2° D'emprunter de l'argent sur le crédit des Etats-Unis ;

3° De régler le commerce avec les nations étrangères, entre les divers Etats, et avec les tribus indiennes ;

4° D'établir une règle générale pour les naturalisations, et des lois générales sur les banqueroutes dans les Etats-Unis ;

5° De battre la monnaie, d'en régler la valeur, ainsi que celle des monnaies étrangères, et de fixer la base des poids et mesures ;

6° D'assurer la punition de la contrefaçon de la monnaie courante et du papier public des Etats-Unis ;

7° D'établir des bureaux de poste et des routes de poste ;

8° D'encourager les progrès des sciences et des arts utiles, en assurant, pour des périodes limitées, aux auteurs et inventeurs, le droit exclusif de leurs écrits et de leurs découvertes ;

9° De constituer des tribunaux subordonnés à la cour suprême ;

10° De définir et punir les pirateries et les félonies commises en haute mer, et les offenses contre la loi des nations ;

11° De déclarer la guerre, d'accorder des lettres de marque et de représailles, et de faire des règlements concernant les captures sur terre et sur mer ;

12° De lever et d'entretenir des armées ; mais aucun argent pour cet objet ne pourra être voté pour plus de deux ans ;

13° De créer et d'entretenir une force maritime ;

14° D'établir des règles pour l'administration et l'organisation des forces de terre et de mer ;

15° De pourvoir à ce que la milice soit convoquée pour exécuter les lois de l'Union, pour réprimer les insurrections et repousser les invasions ;

16° De pourvoir à ce que la milice soit organisée, armée et disciplinée, et de disposer de cette partie de la milice qui peut se trouver employée au service des Etats-Unis, en laissant aux Etats respectifs la nomination des officiers, et le soin d'établir dans la milice la discipline prescrite par le congrès ;

17° Le congrès aura seul le droit de faire des lois et règlements applicables au district (ne dépassant pas dix milles carrés) qui, par la cession des Etats particuliers et l'acceptation des Etats-Unis, deviendra le siége du gouvernement fédéral, ainsi que sur tous les lieux acquis par achat, d'après le consentement de la législature de l'Etat où ils seront situés, et qui serviront à l'établissement de forteresses, de magasins, d'arsenaux, de chantiers, et autres établissements d'utilité publique ;

18°. Enfin, le congrès aura le pouvoir de faire toutes les lois nécessaires ou convenables pour mettre à exécution les pouvoirs qui lui ont été accordés, et tous les pouvoirs dont cette constitution a investi le gouvernement des Etats-Unis ou une de ses branches.

SECTION NEUVIÈME.

1. La migration ou l'importation de telles personnes dont l'admission

peut paraître convenable aux Etats actuellement existants ne sera point prohibée par le congrès avant l'année 1808; mais une taxe ou droit n'excédant point dix dollars par personne peut être imposée sur cette importation.

2. Le privilége de l'*habeas corpus* ne sera suspendu qu'en cas de rébellion ou d'invasion, et lorsque la sûreté publique l'exigera.

3. Aucun *bill d'attainder* ni loi rétroactive *(ex post facto law)* ne pourront être décrétés.

4. Aucune capitation ou autre taxe directe ne sera établie, si ce n'est en proportion du recensement prescrit dans une section précédente.

5. Aucune taxe ou droit ne sera établi sur des articles exportés d'un état quelconque ; aucune préférence ne sera donnée par des règlements commerciaux ou fiscaux, aux ports d'un Etat sur ceux d'un autre ; les vaisseaux destinés pour un Etat ou sortant de ses ports ne pourront être forcés d'entrer dans ceux d'un autre ou d'y payer des droits.

6. Aucun argent ne sera tiré de la trésorerie qu'en conséquence de dispositions prises par une loi, et, de temps en temps, on publiera un tableau régulier des recettes et des dépenses publiques.

7. Aucun titre de noblesse ne sera accordé par les Etats-Unis, et aucune personne tenant une place de profit ou de confiance sous leur autorité ne pourra, sans le consentement du congrès, accepter quelque présent, émolument, place ou titre quelconque, d'un roi, prince ou Etat étranger.

SECTION DIXIÈME.

1. Aucun Etat ne pourra contracter ni traité, ni alliance, ni confédération ; nul ne pourra donner des lettres de marque ou de représailles, battre monnaie, émettre des billets de crédit, déclarer qu'autre chose que la monnaie d'or ou d'argent doive être acceptée en paiement de dettes, passer quelque bill *d'attainder,* ou loi rétroactive *(ex post facto law)*, changer des droits acquis en vertu d'un contrat, ni accorder aucun titre de noblesse.

2. Aucun Etat ne pourra, sans le consentement du congrès, établir quelque impôt ou droit sur les importations ou exportations, à l'exception de ce qui lui sera absolument nécessaire pour l'exécution de ses lois d'inspection ; et le produit net de tous droits et impôts établis par quelque Etat sur les importations et exportations sera à la disposition de la trésorerie des Etats-Unis ; et toute loi pareille sera sujette à la révision et au contrôle du congrès. Aucun Etat ne pourra, sans le consentement du congrès, établir aucun droit sur le tonnage, entretenir des troupes ou des vaisseaux de guerre en temps de paix, contracter quelque traité ou union avec un autre Etat ou avec une puissance étrangère, ou s'engager dans une guerre, si ce n'est dans le cas d'invasion ou d'un danger assez imminent pour n'admettre aucun délai.

ARTICLE DEUXIÈME.

SECTION PREMIÈRE.

1. Le président des Etats-Unis sera investi du pouvoir exécutif; il occupera sa place pendant le terme de quatre ans; son élection et celle du vice-président, nommé pour le même terme, aura lieu ainsi qu'il suit :

2. Chaque Etat nommera, de la manière qui sera prescrite par sa législature, un nombre d'électeurs égal au nombre total de sénateurs et de représentants que l'Etat envoie au congrès; mais aucun sénateur ou représentant, ni aucune personne possédant une place de profit ou de confiance sous l'autorité des Etats-Unis, ne peut être nommé électeur.

3. Les électeurs s'assembleront dans leurs Etats respectifs, et ils voteront au scrutin pour deux individus, dont un au moins ne sera point habitant du même Etat qu'eux. Ils feront une liste de toutes les personnes qui ont obtenu des suffrages, et du nombre de suffrages que chacune d'elles aura obtenu; ils signeront et certifieront cette liste, et la transmettront scellée au siége du gouvernement des Etats-Unis, sous l'adresse du président du sénat, qui, en présence du sénat et de la chambre des représentants, ouvrira tous les certificats et comptera les votes. Celui qui aura obtenu le plus grand nombre de votes sera président, si ce nombre forme la majorité des électeurs. Si plusieurs ont obtenu cette majorité, et que deux ou un plus grand nombre réunissent la même quantité de suffrages, alors la chambre des représentants choisira l'un d'entre eux pour président, par voie du scrutin. Si nul n'a réuni cette majorité, la chambre prendra les cinq personnes qui en ont approché davantage, et choisira parmi elles le président de la même manière. Mais, en choisissant ainsi le président, les votes seront pris par l'Etat, la représentation de chaque Etat ayant un vote; un membre ou des membres des deux tiers des Etats devront être présents, et la majorité de tous ces Etats sera indispensable pour que le choix soit valide. Dans tous les cas, après le choix du président, celui qui réunira le plus de voix sera vice-président. Si deux ou plusieurs candidats ont obtenu un nombre égal de voix, le sénat choisira parmi ces candidats le vice-président par voie de scrutin [1].

4. Le congrès peut déterminer l'époque de la réunion des électeurs et le jour auquel ils donneront leurs suffrages, lequel jour sera le même pour tous les Etats-Unis.

5. Aucun individu autre qu'un citoyen né dans les Etats-Unis ou étant citoyen lors de l'adoption de cette constitution ne peut être éligible à la place de président; aucune personne ne sera éligible à cette place, à moins d'avoir atteint l'âge de trente-cinq ans, et d'avoir résidé quatorze ans aux Etats-Unis.

6. En cas que le président soit privé de sa place, ou en cas de mort,

(1) Voyez le 12ᵉ amendement à la constitution.

de démission ou d'inhabileté à remplir les fonctions et les devoirs de cette place, elle sera confiée au vice-président, et le congrès peut par une loi pourvoir au cas du renvoi, de la mort, de la démission ou de l'inhabileté, tant du président que du vice-président, et indiquer quel fonctionnaire public remplira, en pareil cas, la présidence, jusqu'à ce que la cause de l'inhabileté n'existe plus, ou qu'un nouveau président ait été élu.

7. Le président recevra pour ses services, à des époques fixées, une indemnité qui ne pourra être augmentée ni diminuée pendant la période pour laquelle il aura été élu, et pendant le même temps il ne pourra recevoir aucun autre émolument des Etats-Unis ou de l'un des Etats (1).

8. Avant son entrée en fonction, il prêtera le serment ou affirmation qui suit :

9. « Je jure (ou j'affirme) solennellement que je remplirai fidèlement » la place de président des Etats-Unis, et que j'emploierai tous mes » soins à conserver, protéger et défendre la constitution des Etats-» Unis. »

SECTION HUITIÈME.

1. Le président sera commandant en chef de l'armée et des flottes des Etats-Unis et de la milice des Etats, quand elle sera appelée au service actif des Etats-Unis ; il peut requérir l'opinion écrite du principal fonctionnaire dans chacun des départements exécutifs, sur tout objet relatif aux devoirs de leurs offices respectifs ; et il aura le pouvoir d'accorder diminution de peine et pardon pour délit envers les Etats-Unis, excepté en cas de mise en accusation par la chambre des représentants.

2. Il aura le pouvoir de faire des traités de l'avis et du consentement du sénat, pourvu que les deux tiers des sénateurs présents y donnent leur approbation, et désignera les ambassadeurs, les autres ministres publics et les consuls, les juges des cours suprêmes et tous autres fonctionnaires des Etats-Unis aux nominations desquels il n'aura point été pourvu d'une autre manière dans cette constitution, et qui seront institués par une loi. Mais le congrès peut, par une loi, attribuer les nominations de ces employés subalternes au président seul, aux cours de justice, ou aux chefs des départements.

3. Le président aura le pouvoir de remplir toutes les places vacantes pendant l'intervalle des sessions législatives en accordant des commissions qui expireront à la fin de la session prochaine.

SECTION TROISIÈME.

De temps en temps, le président donnera au congrès des informations sur l'état de l'Union, et il recommandera à sa considération les mesures

(1) L'indemnité présidentielle est actuellement de 25 mille dollars par an, plus l'habitation.

qu'il jugera nécessaires et convenables ; il peut, dans des occasions extraordinaires, convoquer les deux chambres, ou l'une d'elles, et en cas de dissentiments entre elles sur le temps de leur ajournement, il peut les ajourner à telle époque qui lui paraîtra convenable. Il recevra les ambassadeurs et les autres ministres publics ; il veillera à ce que les lois soient fidèlement exécutées, et il commissionnera tous les fonctionnaires des Etats-Unis.

SECTION QUATRIÈME.

Les président, vice-président et tous les fonctionnaires civils, pourront être renvoyés de leurs places, si, à la suite d'une accusation, ils sont convaincus de trahison, de dilapidation du trésor public ou d'autres crimes et d'inconduite *(misdemeanors)*.

ARTICLE TROISIÈME.

SECTION PREMIÈRE.

Le pouvoir judiciaire des Etat-Unis sera confié à une Cour suprême et aux autres Cours inférieures, que le congrès peut de temps à autre former et établir. Les juges, tant des Cours suprêmes que des Cours inférieures, conserveront leur place tant que leur conduite sera bonne ([1]), et ils recevront pour leurs services, à des époques fixées, une indemnité qui ne pourra être diminuée tant qu'ils conserveront leur place.

SECTION DEUXIÈME.

1. Le pouvoir judiciaire s'étendra à tous les procès en matière de lois et d'équité *(equity cases)* qui auront leur source dans l'interprétation de cette constitution, des lois des Etats-Unis, et des traités faits ou qui seront faits sous leur autorité ; à toutes les causes concernant des ambassadeurs, d'autres ministres publics ou des consuls ; à toutes les causes de l'amirauté ou de la juridiction maritime ; aux contestations dans lesquelles les Etats-Unis seront partie ; aux contestations entre deux ou plusieurs Etats, entre un Etat et des citoyens d'un autre Etat ([2]), entre des citoyens du même Etat réclamant des terres en vertu de concessions émanées de différents Etats, et entre un Etat ou les citoyens de cet Etat, et des Etats, citoyens ou sujets étrangers.

2. Dans tous les cas concernant les ambassadeurs, d'autres ministres publics ou des consuls, et dans les causes dans lesquelles un Etat sera partie, la Cour suprême jugera en première et dernière instance (shall have original jurisdiction). Dans tous les autres cas susmentionnés, la Cour suprême prononcera en appel seulement, tant sous le rapport de la

(1) C'est la formule qu'emploient les constitutions américaines pour dire que les juges ne sont pas électifs ni amovibles et qu'ils ne peuvent perdre leur place en vertu d'un arrêté.

(2) Voyez le 11e amendement à la constitution.

loi que du fait, avec telles exceptions et tels règlements que le congrès pourra faire.

3. Le jugement de tous crimes, excepté en cas de mise en accusation par la chambre des représentants, sera fait par jury ; ce jugement aura lieu dans l'Etat où le crime aura été commis ; mais si le crime n'a point été commis dans un des Etats, le jugement sera rendu dans tel ou tel lieu que le congrès aura désigné à cet effet par une loi.

SECTION TROISIÈME.

1. La trahison contre les Etats-Unis consistera uniquement à prendre les armes contre eux ou à se réunir à leurs ennemis en leur donnant aide et secours. Aucune personne ne sera convaincue de trahison si ce n'est sur le témoignage de deux témoins déposant sur le même acte patent, ou lorsqu'elle se sera reconnue coupable devant la cour.

2. Le congrès aura le pouvoir de fixer la peine de la trahison ; mais ce crime n'entraînera point la dégradation (corruption of blood), ni la confiscation, si ce n'est pendant la vie de la personne convaincue.

ARTICLE QUATRIÈME.

SECTION PREMIÈRE.

Pleine confiance et crédit seront donnés en chaque Etat aux actes publics et aux procédures judiciaires de tout autre Etat, et le congrès peut, par des lois générales, déterminer quelle sera la forme probante de ces actes et procédures, et les effets qui y seront attachés.

SECTION DEUXIÈME.

1. Les citoyens de chaque Etat auront droit à tous les priviléges et immunités attachés au titre de citoyen dans les autres Etats.

2. Un individu accusé dans un Etat, de trahison, félonie ou autre crime, qui se dérobera aux poursuites de la justice et qui sera trouvé dans un autre Etat, sera, sur la demande de l'autorité exécutive de l'Etat dont il s'est enfui, livré et conduit vers l'Etat ayant juridiction sur ce crime.

3. Aucune personne tenue au service ou au travail dans un Etat, sous les lois de cet Etat, et qui se sauverait dans un autre, ne pourra, en conséquence d'une loi ou d'un règlement de l'Etat où elle s'est réfugiée, être dispensée de ce service ou travail, mais sera livrée sur la réclamation de la partie à laquelle ce service et ce travail sont dus (1).

SECTION TROISIÈME.

1. Le congrès pourra admettre de nouveaux Etats dans cette union ; mais aucun nouvel Etat ne sera érigé ou formé dans la juridiction d'un

(1) On comprend qu'il s'agit ici des esclaves. Le législateur légalise ici l'esclavage et n'ose en prononcer le nom.

autre Etat; aucun Etat ne sera formé non plus de la réunion de deux ou de plusieurs Etats, ni de quelques parties d'Etat, sans le consentement de la législature des Etats intéressés, et sans celui du congrès.

2. Le congrès aura le pouvoir de disposer du territoire et des autres propriétés appartenant aux Etats-Unis et d'adopter à ce sujet tous les règlements et mesures convenables; et rien dans cette constitution ne sera interprété dans un sens préjudiciable aux droits que peuvent faire valoir les Etats-Unis, ou quelques Etats particuliers.

SECTION QUATRIÈME.

Les Etats-Unis garantissent à tous les Etats de l'Union une forme de gouvernement républicain, ils s'engagent à protéger chacun d'eux contre toute invasion, et aussi contre toute violence intérieure, si la législature de l'Etat en péril, ou le pouvoir exécutif, dans le cas où la législature ne pourrait être convoquée, le demandait.

ARTICLE CINQUIÈME.

Le congrès, toutes les fois que les deux tiers des deux chambres le jugeront nécessaire, proposera des amendements à cette constitution; ou, sur la demande des deux tiers des législatures des divers Etats, il convoquera une convention pour proposer des amendements, lesquels, dans les deux cas, seront valables à toutes fins, comme partie de cette constitution, quand ils auront été ratifiés par les législatures des trois quarts des divers Etats, ou par les trois quarts des conventions formées dans le sein de chacun d'eux; selon que l'un ou l'autre mode de ratification aura été prescrit par le congrès, pourvu qu'aucun amendement fait avant l'année 1808 n'affecte d'une manière quelconque la première et la quatrième clause de la 9e section du 1er article, et qu'aucun Etat ne soit privé, sans son consentement, de son suffrage dans le sénat.

ARTICLE SIXIÈME.

1. Toutes les dettes contractées et les engagements pris avant la présente constitution seront aussi valides à l'égard des Etats-Unis, sous la présente constitution, que sous la confédération.

2. Cette constitution et les lois des Etats-Unis qui seront faites en conséquence, et tous les traités faits ou qui seront faits sous l'autorité des dits Etats-Unis, composeront la loi suprême du pays; les juges de chaque Etat seront tenus de s'y conformer nonobstant toute disposition qui, dans les lois ou la constitution d'un Etat quelconque, serait en opposition avec cette loi suprême.

3. Les sénateurs et les représentants sus-mentionnés, et les membres des législatures des Etats et tous les officiers du pouvoir exécutif et judiciaire, tant des Etats-Unis que des divers Etats, seront tenus, par serment ou par affirmation, de soutenir cette constitution; mais aucun

serment religieux ne sera jamais requis comme condition, pour remplir une fonction ou charge publique sous l'autorité des Etats-Unis.

ARTICLE SEPTIÈME.

1. La ratification donnée par les conventions de neuf Etats sera suffisante pour l'établissement de cette constitution entre les Etats qui l'auront ainsi ratifiée.

2. Fait en convention, par le consentement unanime des Etats présents, le 17e jour de septembre, l'an du Seigneur 1787, et de l'indépendance des Etats-Unis, le 12e; en témoignage de quoi nous avons apposé ci-dessous nos noms :

Signé Georges WASHINGTON,
président et député de Virginie.

AMENDEMENTS.

ARTICLE PREMIER.

Le congrès ne pourra faire aucune loi relative à l'établissement d'une religion, ou pour en prohiber une; il ne pourra point non plus restreindre la liberté de la parole ou de la presse, ni attaquer le droit qu'a le peuple de s'assembler paisiblement et d'adresser des pétitions au gouvernement pour obtenir le redressement de ses griefs.

ARTICLE DEUXIÈME.

Une milice bien réglée étant nécessaire à la sécurité d'un Etat libre, on ne pourra restreindre le droit qu'a le peuple de garder et de porter des armes.

ARTICLE TROISIÈME.

Aucun soldat ne sera, en temps de paix, logé dans une maison sans le consentement du propriétaire; ni en temps de guerre, si ce n'est de la manière qui sera prescrite par une loi.

ARTICLE QUATRIÈME.

Le droit qu'ont les citoyens de jouir de la sûreté de leurs personnes, de leur domicile, de leurs papiers et effets, à l'abri de recherches et saisies déraisonnables, ne pourra être violé; aucun mandat ne sera émis, si ce n'est dans des présomptions fondées, corroborées par le serment ou l'affirmation; et ces mandats devront contenir la désignation spéciale du lieu où les perquisitions devront être faites et des personnes ou objets à saisir.

ARTICLE CINQUIÈME.

Aucune personne ne sera tenue de répondre à une accusation capitale ou infamante, à moins d'une mise en accusation émanant d'un grand jury, à l'exception des délits commis par des individus appartenant

aux troupes de terre et de mer, ou à la milice, quand elle est en service actif en temps de guerre ou de danger public ; la même personne ne pourra être soumise deux fois pour le même délit à une procédure qui compromettrait sa vie ou un de ses membres. Dans aucune cause criminelle, l'accusé ne pourra être forcé à rendre témoignage contre lui-même, et il ne pourra être privé de la vie, de la liberté ou de sa propriété, que par suite d'une procédure légale. Aucune propriété privée ne pourra être appliquée à un usage public sans juste compensation.

ARTICLE SIXIÈME.

Dans toute procédure criminelle, l'accusé jouira du droit d'être jugé promptement et publiquement par un jury impartial de l'Etat et du district dans lequel le crime aura été commis, district dont les limites auront été tracées par une loi préalable ; il sera informé de la nature et du motif de l'accusation ; il sera confronté avec les témoins à charge ; il aura la faculté de faire comparaître des témoins en sa faveur, et il aura l'assistance d'un conseil pour sa défense.

ARTICLE SEPTIÈME.

Dans les causes qui devront être décidées selon la loi commune (*in suits at common law*), le jugement par jury sera conservé dès que la valeur des objets en litige excédera vingt dollars ; et aucun fait jugé par un jury ne pourra être soumis à l'examen d'une autre cour dans les Etats-Unis, que conformément à la loi commune.

ARTICLE HUITIÈME.

On ne pourra exiger des cautionnements exagérés, ni imposer des amendes excessives, ni infliger des punitions cruelles et inaccoutumées.

ARTICLE NEUVIÈME.

L'énumération faite, dans cette constitution, de certains droits, ne pourra être interprétée de manière à exclure ou affaiblir d'autres droits conservés par le peuple.

ARTICLE DIXIÈME.

Les pouvoirs non délégués aux Etats-Unis par la constitution, ou ceux qu'elle ne défend pas aux Etats d'exercer, sont réservés aux Etats respectifs ou au peuple.

ARTICLE ONZIÈME.

Le pouvoir judiciaire des Etats-Unis ne sera point organisé de manière à pouvoir s'étendre par interprétation à une procédure quelconque, commencée contre un des Etats par les citoyens d'un autre Etat, ou par les citoyens ou sujets d'un Etat étranger.

ARTICLE DOUZIÈME.

1. Les électeurs se rassembleront dans leurs Etats respectifs, et ils voteront au scrutin pour la nomination du président et du vice-président, dont un au moins ne sera point habitant du même Etat qu'eux; dans leurs bulletins ils nommeront la personne pour laquelle ils votent comme président, et dans les bulletins distincts celle qu'ils portent à la vice-présidence: ils feront des listes distinctes de toutes les personnes portées à la présidence, et de toutes celles désignées pour la vice-présidence, et du nombre des votes pour chacune d'elles; ces listes seront par eux signées et certifiées, et transmises, scellées, au siége du gouvernement des Etats-Unis, à l'adresse du président du sénat. Le président du sénat, en présence des deux chambres, ouvrira tous les procès-verbaux, et les votes seront comptés. La personne réunissant le plus grand nombre de suffrages pour la présidence sera président, si ce nombre forme la majorité de tous les électeurs réunis; et si aucune personne n'avait cette majorité, alors, parmi les trois candidats ayant réuni le plus de voix pour la présidence, la chambre des représentants choisira immédiatement le président par la voix du scrutin. Mais, dans ce choix du président, les votes seront comptés par l'Etat, la représentation de chaque Etat n'ayant qu'un vote; un membre ou des membres de deux tiers des Etats devront être présents pour cet objet, et la majorité de tous les Etats sera nécessaire pour le choix. Et si la chambre des représentants ne choisit point le président, quand ce choix lui sera dévolu, avant le quatrième jour du mois de mars suivant, le vice-président sera président, comme dans le cas de mort ou d'autre inhabileté constitutionnelle du président.

2. La personne réunissant le plus de suffrages pour la vice-présidence, sera vice-président, si ce nombre forme la majorité du nombre total des électeurs réunis; et si personne n'a obtenu cette majorité, alors le sénat choisira le vice-président parmi les deux candidats ayant le plus de voix; la présence des deux tiers des sénateurs et la majorité du nombre total sont nécessaires pour ce choix.

3. Aucune personne constitutionnellement inéligible à la place de président ne sera éligible à celle de vice-président des Etats-Unis.

II

Ordonnance de 1787 relative au gouvernement du territoire des Etats-Unis, situé au nord-ouest de la rivière Ohio.

Les Etats-Unis, réunis en Congrès, décident que, dans le but de satisfaire aux convenances d'un gouvernement temporaire, le susdit territoire ne formera qu'un seul district ou pourra être divisé en deux, selon que les circonstances en démontreront la nécessité.

Il est décidé que les biens du propriétaire résidant ou ne résidant pas sur ledit territoire et venant à décéder intestat passeront à ses enfants et seront répartis entr'eux par égales portions. En cas de décès de l'un d'eux, ses descendants directs seront admis au partage de la succession, pour la part qui serait échue au parent vivant. S'il n'y a pas de descendants directs, les parents les plus rapprochés, pourvu qu'ils soient au même degré, seront admis à la succession. On ne fera pas de distinction entre ces héritiers, qu'ils soient issus du même père et de la même mère, ou qu'ils soient seulement consanguins ou utérins. Dans tous les cas la veuve du décédé intestat aura droit au tiers de la succession en biens meubles et immeubles. Le présent décret restera en force et ne pourra être modifié que par la législature du district.

En attendant que le gouverneur et les juges, comme nous le verrons plus loin, fassent des lois sur les points suivants, il est décidé que tout propriétaire de biens-fonds situés dans ledit territoire, pourvu qu'il soit majeur, pourra en disposer et les léguer, par testament olographe, signé et scellé de sa propre main et de plus attesté par trois témoins. La même personne majeure pourra aussi transmettre sa propriété à un autre, sous quelque forme que ce soit, par bail, par vente ou convention quelconque, enfin par abandon pur et simple, pourvu que l'acte de translation soit écrit, signé et scellé par la personne qui en fera elle-même la délivrance après qu'il aura été attesté par trois témoins. Ces divers actes devront être dûment examinés, vérifiés et enregistrés, dans l'intervalle d'une année, par une cour composée de magistrats préposés à la garde des registres publics. Quant aux meubles, la propriété en sera transmise par la simple délivrance de la chose.

Toutefois le décret ne concernera point les habitants du Canada,

français et autres, ni les colons qui se sont établis dans le Kaskaskia, à St-Vincent et dans les villages des environs; ces diverses populations ayant déclaré qu'elles relevaient de la législature virginienne par leurs coutumes et par les lois qui sont relatives à la translation de la propriété.

Il est décidé qu'il y aura un gouverneur pour le district, le Congrès s'en réservant la nomination temporaire. La personne appelée à ce poste restera trois ans en charge, sauf révocation par le Congrès; elle devra résider dans le district et pendant tout le temps de son office elle aura la jouissance de mille acres en biens fonds-libres.

Il y aura aussi un secrétaire nommé temporairement par le Congrès. Il restera quatre ans en charge à moins qu'il ne soit révoqué plus tôt par le Congrès. Il devra résider dans le district, et pendant la durée de son office il aura la jouissance de cinq cents acres de terre libre de toutes redevances. Il sera le gardien et le conservateur des actes et des lois émanés de la législature, le dépositaire des registres publics, ainsi que des procès-verbaux du pouvoir exécutif. Il devra transmettre, tous les six mois, au secrétaire du Congrès, les divers actes qu'il aura enregistrés pendant cet intervalle.

Il y aura aussi une cour de justice composée de trois juges, dont deux formeront une cour à part qui aura dans ses attributions la juridiction en matière de droit commun. Ces juges devront résider dans le district. Il leur sera alloué cinq cents acres de terre libre de toutes charges, pour le temps de la durée de leur office, lequel leur sera continué s'il n'y a pas de motifs pour une révocation.

Le gouverneur et les juges, à la pluralité des voix, adopteront et publieront dans le district telles lois ayant cours dans les Etats primitifs, qu'ils jugeront nécessaires et convenables à leurs ressortissants. De temps à autre ils en feront rapport au Congrès. Ces lois resteront en force jusqu'à l'organisation de l'assemblée générale, à moins que le Congrès n'en décide autrement. Plus tard, la législature du district aura pleine autorité pour modifier les lois provisoires, si elle le juge convenable.

Le gouverneur commandera en chef la milice, nommera à tous les postes d'officiers, autres que ceux d'officiers généraux et leur transmettra ses ordres. Les officiers généraux seront nommés par le Congrès qui entretiendra avec eux des rapports directs.

Pour aussi longtemps que l'assemblée générale n'est pas organisée, le gouverneur sera autorisé à établir des magistrats et autres fonctionnaires publics, dans chaque comté du district, selon qu'il jugera cette mesure nécessaire au maintien de la paix et du bon ordre. Une fois l'assemblée générale constituée, les pouvoirs et les attributions de ces divers fonctionnaires devront être régularisés et définis par cette suprême autorité. Quant aux magistrats et officiers civils d'une catégorie inférieure, ils continueront à rester dans la dépendance directe du gouverneur pendant tout le temps de son administration provisoire.

Les lois qui seront adoptées ou faites dans le but de prévenir les crimes et les délits seront en force dans toutes les parties du district. Le gouverneur sera chargé de l'exécution des jugements définitifs rendus tant au civil qu'au criminel.

De temps en temps, lorsque les circonstances le requerront, le gouverneur procédera à la reconnaissance de tel ou tel territoire qui aurait été abandonné par les Indiens, par suite de prescription de leur droit de propriété ; il transformera le nouveau territoire en comtés au moyen d'une délimitation qu'il fera tracer, sous la réserve des modifications que la législature pourra y apporter.

Dès que le gouverneur aura acquis la certitude qu'il y a dans le district cinq mille habitants du sexe masculin et de condition libre, ayant atteint leur majorité, il autorisera cette population à se réunir, à une époque et dans un lieu fixés d'avance, à l'effet d'élire des députés de leurs comtés, lesquels députés auront pour mission de la représenter à l'assemblée générale. Il y aura un représentant par chaque série de cinq cents habitants mâles, de condition libre. Le nombre de ces représentants ira en augmentant au fur et à mesure de l'accroissement de la population. Lorsqu'il aura atteint le chiffre de vingt-cinq, alors la législature avisera aux changements à apporter à la proportion qui devra être observée et maintenue à l'avenir, entre le nombre des électeurs et celui des représentants.

Nul ne sera éligible comme représentant et ne pourra revêtir cette qualité s'il ne peut prouver qu'il a joui des droits de citoyen pendant trois ans dans l'un des états de l'Union et qu'il a maintenant son domicile dans le district. A ce défaut il doit prouver qu'il réside depuis trois ans dans le district. Dans l'un ou l'autre cas il devra y posséder en toute propriété des biens-fonds libres de redevances de la contenance de deux cents acres. Nul ne pourra être électeur d'un représentant s'il n'est propriétaire de biens-fonds libres, de la contenance de cinquante acres, situés dans le district, s'il n'y réside pas actuellement, après avoir été citoyen de l'un des états de l'Union ou enfin, à ce défaut, s'il n'est pas domicilié depuis deux ans dans le district.

Le représentant d'un comté ou territoire est élu pour le terme de deux ans. S'il vient à décéder ou à donner sa démission dans l'intervalle le gouverneur convoquera le collége électoral du comté ou territoire dont le député était ressortissant, pour qu'il soit nommé un remplaçant pour le temps qui restera à courir jusqu'à l'expiration des deux ans.

L'assemblée générale, soit législature, est composée d'un gouverneur, d'un conseil législatif et d'une chambre des représentants. Le conseil législatif est composé de cinq membres qui restent cinq ans en charge, si toutefois le Congrès ne les révoque avant ce temps. Trois membres sur les cinq forment le quorum. Voici la manière dont on procédera pour la formation de ce conseil :

Dès que les représentants seront élus, le gouverneur leur fera con-

naître le jour et le lieu où ils devront se réunir pour procéder à la nomination de dix candidats résidant dans le district et chacun d'eux ayant en propriété franche cinq cents acres de terre. Cette nomination étant faite le gouverneur envoie un double du procès-verbal au Congrès, qui élimine cinq noms. Les cinq restants formeront le conseil législatif. En cas de décès ou de démission de l'un des cinq membres, la chambre des représentants devra procéder à la nomination de deux candidats qualifiés comme il est dit ci-dessus. L'envoi du procès-verbal d'élection suit de près et l'un des deux candidats non éliminé par le Congrès sera appelé à remplacer son prédécesseur pour le temps que ce dernier aurait encore occupé sa charge.

Tous les cinq ans la chambre des représentants devra procéder au renouvellement intégral du conseil législatif en suivant la même marche qui vient d'être indiquée, le Congrès se réservant toujours le droit de révocation.

Le gouverneur, le conseil législatif et la chambre des représentants sont autorisés à faire des lois, lorsqu'elles seront jugées nécessaires au gouvernement du district, à la condition toutefois que ces actes ne renferment rien de contraire aux principes qui régissent le présent décret.

Tout projet de loi qui aura été admis par la majorité de la chambre des représentants et celle du conseil législatif devra être sanctionné par le gouverneur. Aucune loi, soit acte législatif quelconque ne pourra entrer en vigueur s'il n'est approuvé par le gouverneur. Ce dernier pourra convoquer, proroger et dissoudre l'assemblée générale toutes les fois qu'il le jugera convenable.

Le gouverneur, les juges, le conseil législatif, le secrétaire et tous autres fonctionnaires nommés par le Congrès, devront prêter serment soit faire une déclaration solennelle de fidélité eu égard à leurs fonctions. Le gouverneur prêtera serment au président du Congrès ; tous les autres le feront devant le gouverneur.

Aussitôt que la législature du district pourra fonctionner, le conseil législatif et la chambre des représentants seront autorisés à se réunir en un même lieu à l'effet de procéder par scrutin de ballottage à l'élection d'un délégué au Congrès, lequel délégué prendra place dans cette haute assemblée avec voix consultative seulement pendant toute la durée du gouvernement temporaire.

Et, afin de donner toute l'extension possible aux principes qui font la base sur laquelle ces républiques ainsi que leurs lois, leurs constitutions ont été établies, afin de fixer pour toujours ces principes qui devront servir de base à toutes les lois, constitutions et gouvernements qui pourront être fondés dans ledit territoire, afin de pourvoir à l'établissement d'états futurs, à la permanence de leur gouvernement, à leur admission dans les conseils fédéraux, à leur participation sur pied d'égalité avec les états primitifs, à une époque la plus rapprochée possible, pouvant se concilier avec l'intérêt général de la Confédération ;

En conséquence le Congrès ordonne et déclare que les articles suivants devront être considérés comme un pacte d'alliance formé entre les Etats primitifs et la population comprise dans le territoire en question, lesdits articles ne pouvant d'ailleurs être modifiés que d'un commun consentement, savoir :

Art. 1er. Tout habitant du territoire dont il est question, dont la conduite est paisible et réglée, ne pourra jamais être inquiété ni troublé dans son culte et ses sentiments religieux.

Art. 2. Les habitants dudit territoire auront droit au bénéfice de de l'habeas-corpus et du jugement par jury, de même qu'à une représentation proportionnelle du peuple dans la législature et à une procédure judiciaire conforme à celle usitée dans le droit commun.

Chacun sera dans le cas d'être admis à fournir caution, sauf dans le cas de défense au péril de sa vie, lorsque la preuve en sera évidente ou qu'il y aura des motifs suffisants de présomption pour cela.

Les amendes devront être modérées. Les punitions devront être plutôt empreintes de douceur que de sévérité et dans tous les cas ne sortir jamais de l'ordinaire pratique.

Nul ne pourra être privé de sa liberté ou de sa propriété que par jugement de ses pairs ou à teneur de la loi en vigueur dans le pays.

Si pour cause d'utilité publique, on vient à exproprier quelqu'un ou bien à lui réclamer un service quelconque on devra l'indemniser convenablement. Et dans le but de préserver de toute atteinte les droits, et ainsi que la propriété de l'habitant, il est ici formellement entendu déclaré qu'aucune loi ne pourra entrer en vigueur dans ledit territoire, si elle était de nature à modifier en quoi que ce soit les contrats ou engagements qui auraient été passés auparavant entre particuliers de bonne foi et avec toute probité.

Art. 3. La religion, la morale et l'instruction en général étant essentielles au bonheur de l'humanité et indispensables à tout bon gouvernement, on favorisera, en conséquence, l'établissement des écoles publiques et de tous les moyens propres à avancer l'éducation des habitants du territoire.

On usera toujours de bonne foi et de probité envers les Indiens. On ne s'emparera de leurs terres qu'autant qu'il y aura plein consentement de leur part. Ils ne devront jamais être inquiétés ni troublés dans leurs propriétés, leurs droits et libertés que dans le cas d'une guerre juste et légitime qui aurait été autorisée par le Congrès. De temps à autre on fera des lois fondées sur la justice et l'humanité pour prévenir les torts et préjudices qui pourraient être causés à ces peuplades étrangères, avec lesquelles nous voulons vivre en paix et bonne harmonie.

Art. 4. Ledit territoire et les Etats qui en seront formés dans la suite deviendront pour toujours parties intégrantes de la Confédération des Etats-Unis d'Amérique, se soumettant aux statuts de cette Confédération, ainsi qu'aux modifications qui pourront y être faites par voie

constitutionnelle ; enfin à tous les actes et décrets des Etats-Unis assemblés en congrès, en vigueur jusqu'à présent.

Les habitants actuels du territoire, ainsi que les colons qui viendront s'y fixer, seront tenus de payer leur quote-part des dettes fédérales, tant de celles déjà contractées que de celles qui pourront l'être plus tard ; de contribuer dans une mesure proportionnelle aux dépenses du gouvernement, conformément à ce qui se pratique à cet égard dans les autres Etats de l'Union. Les taxes seront imposées et levées sous l'autorité et la direction des législatures des districts ou nouveaux Etats de la même manière que cela a lieu dans les Etats primitifs, et pour l'époque qui aura été désignée d'avance par les Etats-Unis assemblés en congrès.

Les législatures de ces districts soit nouveaux Etats n'interviendront jamais dans les dispositions fondamentales que les Etats-Unis, réunis en congrès, jugèrent à propos de prendre relativement au sol de la Confédération, ainsi qu'aux règlements que ledit congrès dut faire pour donner toute sécurité aux acquéreurs de bonne foi. Aucune taxe ne sera imposée sur les terres appartenant aux Etats-Unis. Il n'y aura pas différence de taxe soit que le propriétaire réside dans le pays ou n'y réside pas.

Les eaux navigables qui coulent dans le Mississipi et le Saint-Laurent, ainsi que les lieux placés entre ces deux fleuves et qui servent au transport des marchandises, seront considérés comme chemins publics et affranchis de toute imposition, taxe et servitude quelconque. Non-seulement les habitants des nouveaux territoires, mais aussi les citoyens ou ressortissants des Etats-Unis et les étrangers mêmes pourront user librement de ces voies ouvertes à leur activité.

Art. 5. Il ne sera pas formé moins de trois Etats ni plus de cinq du dit territoire, et dès que la Virginie aura modifié son acte de cession et donné son consentement, les limites de ces nouveaux Etats seront fixées comme suit :

L'Etat de l'Ouest sera borné par le Mississipi et les rivières Ohio et Wabash ; par une ligne droite tirée depuis le Wabash et le poste Vincent jusqu'à la ligne de démarcation entre les Etats-Unis et le Canada, et par ladite ligne territoriale jusqu'au lac des Bois et le Mississipi. L'Etat du Centre sera compris entre ladite ligne droite tirée du Wabash ; cette rivière, depuis le poste Saint-Vincent à la rivière Ohio, entre l'Ohio et une ligne droite tirée directement depuis l'embouchure du Grand-Miami jusqu'à la ligne séparative du Canada vers le nord ; enfin la ligne séparative elle-même. Du côté de l'est, l'Etat sera borné par la ligne droite tirée du Grand-Miami, l'Ohio, la Pensylvanie et la dite ligne territoriale ou séparative. Toutefois, il est bien entendu et expressément déclaré ici que les limites de ces trois Etats pourront toujours être modifiées par le congrès, et que, s'il le juge convenable, il pourra former un ou deux Etats dans cette partie du territoire située au nord d'une ligne droite qui serait tirée de l'est à l'ouest en passant par l'extrémité sud du lac Michigan.

Dès que l'un de ces Etats réunira une population de soixante mille habitants de condition libre, il sera admis, par ses délégués au congrès des Etats-Unis, sur le même pied d'égalité que les Etats primitifs. Il pourra alors se constituer en gouvernement d'Etat libre, à la condition, toutefois, que sa constitution et son gouvernement aient la forme républicaine et ne soient en aucune manière contraires aux articles du présent pacte. — L'admission au congrès pourra même avoir lieu avant que le nombre de 60 mille puisse être atteint, si la Confédération trouvait son intérêt à le permettre.

Art. 6. On ne tolèrera dans ledit territoire ni l'esclavage ni aucune servitude forcée, si ce n'est pour la punition de crimes dont la preuve sera patente. Si un esclave des Etats primitifs venait à s'échapper et à trouver un refuge dans ledit territoire, et que le maître le réclame comme étant sa propriété légitimement acquise, l'esclave devra, dans un tel cas, être rendu à qui de droit.

Les décisions prises par le congrès le 23 avril 1784, et qui se rapportent aux articles du présent décret, sont et demeurent révoquées et annulées.

Fait etc....

III

Actes exposant les griefs des Etats séparatistes.

A.

Déclaration d'indépendance de la Caroline-du-Sud.

20 décembre 1860.

Le peuple de l'Etat de la Caroline-du-Sud, assemblé en convention le 2 avril 1852, déclara que les violations fréquentes de la constitution des Etats-Unis par le gouvernement fédéral et ses empiétements sur les droits réservés des Etats autorisaient pleinement cet Etat à se retirer de l'Union fédérale; mais, déférant à l'opinion et aux vœux des autres Etats à esclaves, il s'abstint alors d'exercer ce droit. Depuis cette époque, ces empiétements ont continué, et une plus longue tolérance cesserait d'être une vertu.

Aujourd'hui que l'Etat de la Caroline-du-Sud a repris son rang distinct et d'égalité parmi les nations, il croit dû à lui-même, dû aux autres Etats-Unis d'Amérique et aux peuples du monde, de déclarer les causes immédiates qui l'ont amené à cet acte.

En l'année 1765, cette partie de l'empire britannique embrassant la Grande-Bretagne entreprit de faire des lois pour le gouvernement de cette autre partie composée des treize colonies américaines. Une lutte pour le droit de *self-government* s'ensuivit, laquelle amena, le 4 juillet 1776, une déclaration des colonies portant « qu'elles sont, et de droit doivent être des Etats libres et indépendants, ayant plein pouvoir de faire la guerre, conclure la paix, contracter des alliances, régler le commerce et faire tous les autres actes qui appartiennent de droit aux Etats indépendants. » Elles déclarèrent en outre solennellement que « lorsqu'une forme de gouvernement devient destructive des objets en vue desquels elle a été établie, il est de droit pour le peuple de la modifier ou de l'abolir et d'instituer un nouveau gouvernement. » Estimant que le gouvernement de la Grande-Bretagne se trouvait dans ce cas, elles se déclarèrent « affranchies de toute allégeance à la couronne britannique, et tout rapport politique entre elles et l'Etat de la Grande-Bretagne totalement dissous. »

En conséquence de cette déclaration d'indépendance, chacun des treize Etats se mit à exercer sa souveraineté séparée, adopta pour lui-même une constitution et nomma des fonctionnaires pour l'administration du gouvernement dans toutes ses branches : législative, exécutive, judiciaire. Dans ce but de défense, ils unirent leurs armes et leurs conseils, et, en 1778, formèrent une ligue connue sous le nom d'Articles de Confédération, en vertu desquels ils convinrent de conférer l'administration de leurs relations extérieures à un agent commun, connu sous le nom de congrès des Etats-Unis, déclarant expressément, dans le premier article, « que chaque Etat conserve sa souveraineté, sa liberté et son indépendance et tous pouvoirs, juridictions et droits non délégués expressément par cette confédération aux Etats-Unis assemblés en congrès. »

C'est sous l'empire de cette confédération que se fit la guerre de la Révolution ; le 3 septembre 1783, la lutte fut terminée, et un traité fut signé par la Grande-Bretagne, dans lequel elle reconnut l'indépendance des colonies dans les termes suivants :

« Art. 1er. S. M. B. reconnaît lesdits Etats-Unis, savoir : du New-Hampshire, de la baie de Massachusetts, de Rhode-Island et des Plantations de la Providence, de Connecticut, de New-York, de New-Jersey, de Pensylvanie, de Delaware, de Maryland, de Virginie, de la Caroline-du-Nord, de la Caroline-du-Sud et de la Géorgie, comme Etats libres, souverains et indépendants ; elle traite avec eux comme tels, et en son nom et en celui de ses héritiers et successeurs, abandonne tous titres au gouvernement, à la propriété et aux droits territoriaux de tout ou partie desdits Etats. »

Ainsi furent établis les deux grands principes affirmés par les colonies, à savoir : le droit d'un Etat de se gouverner lui-même et le droit d'un peuple d'abolir un gouvernement devenu destructif des objets en vue desquels il a été institué. C'est par suite de l'établissement de ces deux principes que chaque colonie devint et fut reconnue par la métropole un Etat libre, souverain ét indépendant.

En 1787, des députés furent nommés par les Etats pour réviser les articles de la confédération, et, le 17 septembre 1787, ces députés recommandèrent à l'adoption des Etats les articles d'Union, connus sous le nom de constitution des Etats-Unis.

Cette constitution fut soumise à tous les Etats souverains, qui devaient l'adopter ou la rejeter, et, dans le cas où neuf d'entre eux s'accorderaient à l'adopter, le pacte devait produire son effet parmi eux, et le gouvernement général, comme l'agent commun, devait être alors investi de leur autorité. Si neuf seulement sur les treize Etats s'entendaient, les quatre autres devraient rester tels qu'ils étaient, c'est-à-dire des Etats distincts, souverains, indépendants et en dehors de toute application de la constitution. En fait, deux des Etats n'adhérèrent à la constitution que longtemps après qu'elle eut été mise en vigueur parmi les onze autres, et, pendant cet intervalle, chacun d'eux exerça les fonctions d'une nation indépendante.

Par cette constitution, certains devoirs étaient imposés aux divers Etats, et l'exercice de quelques-uns de leurs pouvoirs était restreint, ce qui entraînait nécessairement la continuation de leur existence comme Etats souverains. Mais, pour dissiper tous les doutes, un amendement fut ajouté, déclarant que les pouvoirs non délégués aux Etats-Unis par la constitution, ni interdits par elle aux Etats, sont réservés aux Etats respectivement ou au peuple. Le 23 mai 1788, la Caroline-du-Sud, par une convention de son peuple, adhéra à cette constitution et modifia ensuite sa propre constitution pour se conformer aux obligations qu'elle avait contractées.

Ainsi fut établi, par un pacte entre les Etats, un gouvernement avec des objets et des pouvoirs définis, limités aux termes mêmes du contrat. Cette délimitation faisait rentrer tous les autres pouvoirs dans la clause qui les réservait aux Etats ou au peuple et rendait inutile toute indication spéciale des droits réservés

Nous maintenons que le gouvernement ainsi établi est soumis aux deux grands principes affirmés dans la déclaration d'indépendance, et nous maintenons en outre que le mode de sa formation l'assujettit à un troisième principe fondamental, savoir la loi du contrat. Nous maintenons que, dans tout contrat passé entre deux ou plusieurs parties, l'obligation est mutuelle ; que si l'une des parties contractantes manque à l'exécution d'une condition essentielle de l'engagement, elle délivre par là même entièrement l'autre partie de toute obligation, et que là où il n'est point pourvu à la désignation d'un arbitre, chacune des parties reste libre de déterminer, d'après son propre jugement, s'il y a eu rupture du contrat et quelles en doivent être les conséquences.

Dans le cas actuel, le fait est établi avec certitude. Nous affirmons que quatorze Etats ont délibérément refusé, depuis des années, de remplir leurs obligations constitutionnelles, et, pour le prouver, nous alléguons leurs propres statuts.

La constitution des Etats-Unis [1], dans son article IV, porte :

(1) Voir, pour le développement juridique de cette opinion, l'arrêt de la Cour suprême des Etats-Unis dans l'affaire du noir *Dred Scott* contre Santfort, rendu en décembre 1856 (*Recueil des arrêts de la Cour suprême*, par B. Howart, vol. XIX, p. 393-633). Aux termes de cet arrêt, un nègre libre, dont les ancêtres ont été importés et vendus comme esclaves aux Etats-Unis, ne peut être considéré comme citoyen des Etats-Unis. Les deux seuls articles relatifs à la race noire que contient la constitution (art. 1er, section 9, limitant la traite à 1888 ; art. 4, section 2, § 3, consacrant le droit de réclamation du maître sur l'esclave fugitif) ne l'envisagent que comme objet de propriété, et nulle part on ne voit percer l'intention de conférer aux noirs les droits de citoyen. Cela étant, aucun Etat particulier n'a le pouvoir de conférer ces droits à une espèce d'hommes à laquelle ils ne sont pas accordés par la constitution de 1787. Chaque Etat peut, il est vrai, mettre un noir libre sur le même pied que ses ressortissants, et lui conférer les droits et priviléges dont ceux-ci jouissent ; mais il ne peut pas faire de lui un citoyen des Etats-Unis, ni forcer un autre Etat à reconnaître au noir libre les droits et priviléges dont il lui a plu de le gratifier.

L'arrêt pose en outre les principes suivants :

L'article de la constitution (art. 4, sect. 3, § 2) conférant au congrès le pouvoir d'adopter les règlements et mesures convenables à l'égard des territoires apparte-

« Aucune personne tenue au service ou au travail dans un Etat, en vertu des lois de cet Etat, si elle s'échappe dans un autre Etat, ne pourra, par suite d'aucune loi ni d'aucun règlement dans ce dernier, être affranchie de tel service ou travail, mais elle sera livrée sur la demande de la personne à qui ce service ou ce travail sera dû. »

Cette stipulation était tellement importante au contrat, que sans elle ce contrat n'eût pas été fait. Le plus grand nombre des parties contractantes possédaient des esclaves et avaient d'avance manifesté le prix qu'elles attachaient à une telle clause en en faisant une condition dans l'ordonnance pour le gouvernement du territoire cédé par la Virginie. Cette obligation, aussi bien que les lois du gouvernement général, a cessé d'être exécutée conformément à l'objet de la constitution.

Les Etats du Maine, du New-Hampshire, de Vermont, de Massachussetts, de Connecticut, de Rhode-Island, de New-York, de Pensylvanie, d'Illinois, d'Indiana, de Michigan, de Wisconsin et d'Iowa, ont promulgué des lois qui annulent les actes du congrès ou rendent superflue toute tentative de les faire exécuter. Dans beaucoup de ces Etats, l'esclave fugitif est déclaré affranchi de toute réclamation de service, et dans aucun d'eux le gouvernement d'Etat ne s'est conformé à l'article en question de la constitution. L'Etat de New-Jersey tout d'abord avait adopté une loi en harmonie avec ses obligations constitutionnelles; mais la force du sentiment anti-esclavagiste l'a amené plus ré-

nant aux Etats-Unis, s'applique seulement aux territoires compris dans les limites de l'Union, telles qu'elles étaient fixées par le traité de paix de la métropole, mais nullement aux territoires acquis dès lors d'une nation étrangère par le gouvernement fédéral au moyen de traité ou de conquête.

Les Etats-Unis ne peuvent acquérir un territoire pour le gouverner comme colonie. Les pouvoirs du congrès se bornent à établir un gouvernement territorial, mais ce gouvernement ne doit en rien porter atteinte aux droits personnels et réels des citoyens des Etats-Unis.

Le territoire ainsi acquis l'est par le peuple des Etats-Unis et à son profit égal et commun. Lorsqu'un territoire est ouvert à l'établissement, le gouvernement et le citoyen y entrent en ayant chacun ses droits définitifs et limités par la constitution, et aucune classe de citoyens ne peut être avantagée aux dépens d'une autre.

Tout citoyen a donc le droit d'introduire dans un territoire tout objet de propriété reconnu par la constitution en qualité de propriété. Or, la constitution des Etats-Unis reconnaît que les esclaves sont une propriété, et le gouvernement fédéral est obligé de la protéger. Le congrès ne peut exercer plus d'autorité sur une propriété de cette nature qu'il n'en a constitutionnellement sur les objets de propriété d'un autre genre.

L'acte du congrès qui interdit à un propriétaire d'emmener avec lui son esclave dans un territoire est, par conséquent, un acte d'autorité sur la propriété privée qui sort des limites de la constitution.

Outre ces principes, desquels il résulte que le congrès n'a pas le droit d'interdire l'esclavage dans les territoires, pas plus qu'il n'a le droit de l'abolir dans un Etat où il existe, le jugement de la Cour suprême établit de plus qu'un propriétaire d'esclave peut se transporter avec sa propriété dans un Etat libre, sans qu'il en résulte aucune modification dans les rapports du maître et de l'esclave. Ces rapports sont régis par la loi de l'Etat de domicile de l'esclave; c'est elle seule qui règle le statut des noirs; le fait de séjour dans un territoire libre ne signifie rien.

cemment à adopter des lois qui ôtent toute efficacité aux moyens accordés par les propres lois du congrès. Dans l'Etat de New-York même le droit de transit pour un esclave a été dénié par ses tribunaux, et les Etats d'Ohio et d'Iowa ont refusé de livrer à la justice des fugitifs accusés de meurtre et d'excitation à une insurrection servile dans l'Etat de Virginie.

Donc le pacte constitutionnel a été délibérément rompu et mis de côté par les Etats n'ayant pas d'esclaves, et il s'ensuit que la Caroline-du-Sud est dégagée de ses obligations. Les objets pour lesquels la constitution a été instituée sont définis par la constitution elle-même de la manière suivante : « Dans le but de former une union plus parfaite, d'établir la justice, d'assurer la tranquillité domestique, de pourvoir à la défense commune, procurer le bien-être général et garantir les bienfaits de la liberté à nous-mêmes et à notre postérité. »

Elle a essayé d'accomplir ces objets au moyen d'un gouvernement fédéral dans lequel chaque Etat était reconnu égal et avait un contrôle séparé sur ses propres institutions. Le droit de posséder des esclaves a été reconnu par la concession de droits politiques distincts, faite aux personnes libres par le droit qui leur a été accordé d'être représentées et taxées d'impôts directs en proportion des trois cinquièmes du nombre de leurs esclaves ; par l'autorisation d'importer pendant vingt ans des esclaves et par la stipulation relative à la remise des fugitifs.

Nous affirmons que ces objets, pour lesquels ce gouvernement a été institué, ont été annulés, et que le gouvernement lui-même s'en est fait l'instrument destructeur par l'action des Etats n'ayant pas d'esclaves. Ces Etats ont assumé le droit de décider de la convenance de nos institutions domestiques, et ont dénié les droits de propriété établis dans quinze des Etats et reconnus par la constitution. Ils ont dénoncé comme étant un péché l'institution de l'esclavage ; ils ont permis l'établissement parmi eux de sociétés ayant pour but avoué de troubler la paix et enlever les propriétés des citoyens d'autres Etats. Ils ont encouragé et aidé des milliers d'esclaves à quitter leurs demeures, et ceux qui restent ont été excités, au moyen d'émissaires, de livres et d'images, à l'insurrection servile.

Depuis vingt-cinq ans cette agitation s'est constamment accrue, jusqu'à ce que aujourd'hui elle se soit assuré le concours du gouvernement commun. En examinant la forme de la constitution, un parti a trouvé dans cet article, qui institue le pouvoir exécutif, les moyens de briser la constitution elle-même. Une ligne géographique a été tracée dans l'Union, et tous les Etats du nord de cette ligne se sont entendus pour élever aux hautes fonctions de président des Etats-Unis un homme dont les opinions et les intentions sont hostiles à l'esclavage. Il doit être chargé de la direction du gouvernement commun, parce qu'il a déclaré que « ce gouvernement ne peut subsister toujours moitié libre, moitié esclave, » et que l'opinion publique doit être persuadée que l'esclavage est sur le point d'être définitivement supprimé.

Cette combinaison d'un parti a été favorisée par ce fait que, dans

quelques Etats, on a accordé le droit de cité à des gens qui, en vertu de la loi suprême du pays, sont incapables de devenir citoyens ; on s'est servi de leurs votes pour soutenir une nouvelle politique hostile au Sud et destructive de sa paix et de sa sécurité.

Le 4 mars prochain, ce parti prendra possession du gouvernement. Il a annoncé que le Sud sera exclu du territoire commun ; que la cour de justice sera composée selon l'esprit de parti, et qu'il faut commencer une guerre contre l'esclavage jusqu'à ce qu'il ait complétement disparu des Etats-Unis.

Les garanties accordées par la constitution cesseront ainsi d'exister; les droits égaux des Etats seront perdus ; les Etats à esclaves n'auront plus le pouvoir de se gouverner ni de se protéger eux-mêmes, et le gouvernement fédéral sera devenu leur ennemi.

Les intérêts de l'hostilité de parti augmenteront l'irritation, et tout espoir de remède est perdu par ce fait que l'opinion publique dans le Nord a donné à une grande erreur politique la sanction d'un sentiment religieux encore plus erroné.

Nous donc, peuple de la Caroline-du-Sud, par l'organe de nos délégués réunis en convention, prenant le suprême juge du monde à témoin de la droiture de nos intentions, nous avons solennellement déclaré que l'union existant précédemment entre cet Etat et les autres Etats de l'Amérique du Nord est rompue, et que l'Etat de la Caroline-du-Sud a repris parmi les nations du monde sa position d'Etat séparé et indépendant, avec plein pouvoir de faire la guerre, de conclure la paix, de contracter des alliances et des traités de commerce, et d'accomplir tous les autres actes et tout ce qu'ont droit de faire les Etats indépendants.

B.

Ordonnance de sécession de l'Etat d'Alabama.

Considérant que l'élection de Abraham Lincoln et de Hannibal Hamelin aux postes de président et de vice-président des Etats-Unis d'Amérique par une secte ouvertement hostile aux institutions domestiques (1), à la paix et à la sécurité du peuple de l'Etat d'Alabama, élection faisant suite à maintes dangereuses infractions à la constitution fédérale par plusieurs Etats et personnes du Nord, est une injustice politique d'un caractère tellement insultant et menaçant qu'il justifie le peuple de l'Etat d'Alabama dans l'adoption de promptes et décisives mesures pour le maintien de sa paix et de sa sécurité à l'avenir.

En conséquence, il est déclaré et ordonné par le peuple de l'Etat d'Alabama, réuni en convention, que l'Etat d'Alabama se retire main-

(1) C'est l'esclavage qu'on appelle de ce nom déguisé. — *L'auteur.*

tenant de l'Union connue sous le nom d'Etats-Unis d'Amérique, cesse dès ce moment d'être l'un desdits Etats, et est et doit être en droit un Etat souverain et indépendant.

Et il est en outre déclaré et ordonné par le peuple de l'Etat d'Alabama, réuni en convention, que tous pouvoirs sur les territoires dudit Etat et sur leurs populations, précédemment délégués au gouvernement des Etats-Unis d'Amérique, sont et demeurent retirés du gouvernoment fédéral et passent au peuple de l'Etat d'Alabama.

Et comme il est dans les désirs et dans les vues du peuple d'Alabama de se joindre aux Etats à esclaves du Sud qui approuvent ses résolutions, dans le but de fonder un nouveau et permanent gouvernement sur les principes du gouvernement des Etats-Unis, il est résolu par le peuple d'Alabama, assemblé en convention, que le peuple des Etats de Delaware, Maryland, Virginie, Caroline-du-Nord, Caroline-du-Sud, Floride, Géorgie, Mississipi, Louisiane, Texas, Arkansas, Tennessee, Kentucky et Missouri, sera invité à se mettre en rapport avec le peuple de l'Etat d'Alabama par le moyen d'une convention de délégués qui se réunirait le 4 février prochain, à Montgommery-Alabama, dans le but de se consulter mutuellement sur le meilleur mode d'action, en quelques mesures que ce soit, susceptible d'assurer la commune paix et sécurité.

Et il est en outre résolu que le président de la convention assemblée en ce moment transmettra une copie des présentes résolutions aux gouvernements des divers Etats susnommés.

Ainsi fait en convention du peuple d'Alabama, réunie à Montgommery, ce onzième janvier 1861.

(Adopté par 61 *oui* contre 39 *non*.)

IV

Discours de Alexandre-H. Stephens, 14 novembre 1860.

Comme contre-partie des allégations tendant à induire en erreur le public européen sur les causes réelles de la guerre, nous publions le discours que M. Alexandre-H. Stephens, de Géorgie, prononça devant la législature de cet Etat le 14 novembre 1860, ainsi qu'un extrait de son discours de janvier 1861 dans la convention de Géorgie.

« Concitoyens ! Je me présente devant vous ce soir, à la requête de membres de la législature et autres, pour parler de questions du plus haut intérêt et qui peuvent nous concerner tous par leur caractère matériel. Il n'est rien — ni question ou sujet en connexion avec cette vie — de ce qui concerne un peuple libre, qui le touche d'aussi près que le gouvernement sous lequel il vit. Nous sommes maintenant, en vérité, menacés de tous les malheurs. Jamais, depuis que je m'occupe des affaires publiques, jamais je n'ai vu le pays en présence d'autant de difficultés et de dangers pour le maintien de la paix et l'existence de la société que maintenant. Je ne me présente pas devant vous de mon propre mouvement. Ce n'est pas pour répondre à un désir personnel que je suis ici. Si je n'avais consulté que mes aises ou mon plaisir, je ne serais pas devant vous en ce moment; mais comme j'estime qu'il est du devoir de tout bon citoyen d'émettre son avis sur les dangers que peut courir son pays, de donner les conseils qu'il juge pouvoir lui être utiles, comme je crois que c'est là la meilleure politique à suivre, je suis venu remplir ce devoir. C'est pour cette raison, pour celle-là seulement, que je réclame de vous du calme, de la patience et de l'attention.

Mon but n'est pas d'envenimer la querelle, mais bien plutôt de l'apaiser; je ne veux pas faire appel à vos passions, mais à votre raison. Un bon gouvernement ne peut être fondé ni soutenu par l'essor des passions. Je désire m'adresser à votre bon sens, à votre bon jugement; et si, après m'avoir entendu, vous n'êtes pas satisfaits, permettez-moi, mes amis, de prendre ma part à votre désagrément. Nous avons tous le même but, les mêmes intérêts. Il est naturel que sous un gouvernement républicain le peuple ne soit pas toujours d'accord avec ses magistrats sur les questions politiques. Il est même naturel que ce

désaccord puisse exister sur les questions qui se rapportent aux recherches que l'expérience et la science seules permettent de faire avec fruit. De là, dans les gouvernements libres, l'existence de partis opposés. Mais aussi les partis doivent émettre leurs différentes opinions avec générosité et charité, sans acrimonie contre ceux de leurs concitoyens qui ne pensent pas comme eux et dont les convictions sont cependant sincères et honnêtes. C'est dans ces sentiments que j'ai pris la parole ce soir.

Mon projet n'est pas de dire quelque chose qui puisse blesser les sentiments d'aucune des personnes présentes, et l'ardeur avec laquelle j'exprimerai mes opinions ne doit être considérée que comme l'expression du zèle avec lequel je crois devoir défendre mes propres convictions. Mon intention, je le répète, n'est pas d'irriter ou d'offenser qui que ce soit.

La première question qui se présente à nous est celle-ci : Le peuple du Sud doit-il se séparer de l'Union ensuite de l'élection de M. Lincoln à la présidence des Etats-Unis ? Mes compatriotes, je vous le dis franchement, avec impartialité et instance, je ne pense pas qu'ils doivent le faire. Dans mon opinion, l'élection d'aucun homme constitutionnellement appelé à ces hautes fonctions ne peut être une cause suffisante pour légitimer la séparation d'aucun des Etats de l'Union. Ils doivent se soutenir et s'aider en maintenant la constitution et l'existence même du pays. Faire de la résistance au gouvernement, nous séparer de lui parce qu'un homme a été constitutionnellement élu, serait nous mettre dans les torts. Nous nous sommes engagés à maintenir et à observer la constitution. Plusieurs d'entre nous ont juré de la défendre. Pouvons-nous donc, pour la simple élection d'un homme à la présidence, et cela lorsque cette élection a été faite suivant les formes prescrites par la constitution, faire de la résistance au gouvernement sans devenir nous-mêmes les destructeurs de cet instrument sacré de notre propre salut ? Ne nous donnerions-nous pas tous les torts ? Un tel fait serait la perte de ce pays, et nous ne pourrions le mettre à la charge du peuple du Sud, et spécialement du peuple de la Géorgie, sans être infidèles à tous nos engagements nationaux. Laissons-en la faute et le tort à d'autres. Si toutes nos espérances sont anéanties, si la République sombre, nous nous trouverons au dernier moment sur le pont avec la constitution des Etats-Unis flottant sur nos têtes. Laissez les fanatiques du Nord déchirer cette constitution, si tel est leur projet, et que la responsabilité leur en appartienne ! Je devrais parler davantage de leurs actes, mais nous ne devons pas désirer que l'agression parte du Sud. Nous avons fait l'élection avec ce peuple ; le résultat en a été contraire à nos désirs, mais l'élection a été faite constitutionnellement. Si nous en faisions un sujet de résistance au gouvernement et une cause de séparation, il en serait pris acte désormais contre nous.

Mais, dit-on, la politique et les principes de M. Lincoln sont opposés à la constitution ; et s'ils prévalent, ce sera la destruction de nos droits. N'anticipons pas sur les événements et ne prévoyons pas un

semblable malheur. S'il viole la constitution, il sera temps pour nous d'agir; mais n'en soyons pas les premiers violateurs parce qu'il peut le devenir. S'il le fait, ce sera le moment de nous soulever. J'estime qu'il serait peu judicieux et peu sage de le faire auparavant. Je ne prévois pas que M. Lincoln fasse rien qui mette en péril notre sûreté et notre sécurité, quoiqu'il puisse être dans son intention de le faire; il se trouve autour de lui des freins constitutionnels qui rendent impossible un grand dommage à nos droits. Cela prouve la sagesse de notre système. Le président des Etats-Unis n'est ni empereur, ni dictateur; il n'est revêtu d'aucun pouvoir absolu. Il ne peut rien faire sans s'appuyer sur le congrès et la chambre des représentants est en grande majorité contre lui.

Dans le sénat, il sera aussi impuissant, car la majorité contre lui y est de quatre voix, même après la perte de Bigler, Fitch et autres, causée par les malheureuses dissensions du parti démocratique dans leurs Etats respectifs. M. Lincoln ne peut nommer aucun officier sans le consentement du sénat; le même consentement lui est nécessaire pour former un cabinet. Il sera dans la position de Georges III (l'incarnation du torysme), qui dut prier les wigs de composer son ministère et qui fut appelé à recevoir un cabinet des mains de ceux aux vues desquels il était si vivement opposé. De même M. Lincoln devra prier le sénat de lui choisir un ministère, et les démocrates de ce corps le composeront d'hommes de leur parti. Comment se pourrait-il donc que M. Lincoln obtienne un cabinet qui veuille l'appuyer et l'aider à violer la constitution?

Alors pourquoi, dis-je, voudrions-nous rompre les liens de l'Union quand ses mains sont liées, quand il ne peut rien faire contre nous? J'ai entendu discuter la question de savoir si un homme de l'Etat de Géorgie, vraiment attaché à ses devoirs, devra accepter un emploi sous le gouvernement de M. Lincoln. Mais, je le demande, qui nomme aux fonctions publiques? Ce n'est pas le président seul, le sénat y concourt. Aucun fonctionnaire ne peut être nommé sans le consentement du sénat. Alors quelqu'un pourra-t-il refuser un emploi qui lui aura été donné par un sénat démocratique? (M. Toombs interrompt et dit que si le sénat était démocratique, il était pour M. Breckinridge.) Bien, continue M. S., je ne comprends pas qu'aucun homme puisse être justement considéré comme opposé aux intérêts de la Géorgie et encourir aucune disgrâce, si les intérêts de la Géorgie le requerraient, en acceptant un emploi qui lui serait donné par le sénat Breckinridge, alors même que M. Lincoln est président.

Je ne doute pas, concitoyens, que vous ne continuiez à m'écouter avec attention, car je m'adresse à votre bon sens. Je vous fais part de mes opinions avec calme et sans passion, et si quelques-uns d'entre vous diffèrent de vues avec moi, vous pourrez, dans une autre occasion, vous exprimer comme je le fais maintenant. La raison et le vrai patriotisme décideront entre nous. A mon jugement, dis-je, dans de telles circonstances, il ne peut y avoir de disgrâce possible pour un

homme du Sud qui accepterait un emploi du gouvernement. Je ne doute nullement qu'aucun homme qui ne serait pas sincèrement attaché à la constitution puisse être appelé à des fonctions publiques, pour autant du moins que les sénateurs du Sud seront fidèles à leur devoir, ce dont je ne me permettrais pas moi-même de douter un seul instant.

Mon honorable ami, M. Toombs, que j'ai écouté avec une profonde attention, vous demandait hier soir si vous voudriez vous soumettre à l'autorité d'une république noire. Je le dis à vous et à lui, comme Géorgien, je ne me soumettrai jamais à aucune république noire qui serait une agression contre nos droits constitutionnels. Je ne consentirai jamais, parce que j'admire trop cette Union dans les gloires de son passé et dans les bénédictions du présent, par ce qu'elle a fait pour le peuple de ces Etats et pour la civilisation, par les espérances que le monde a fondées sur elle, je ne consentirai jamais à laisser violer mes droits à la maintenir le plus longtemps possible ; mais si tous ces bienfaits ne pouvaient être conservés dans l'Union basée sur la Convention géorgienne (Georgia Platform) telle que je l'ai vu subsister de tout temps depuis son adoption, je serais alors favorable à la rupture de tous les liens qui unissent les uns aux autres les Etats dont elle se compose.

Je veux l'égalité pour la Géorgie et pour les citoyens de la Géorgie, dans cette Union, ou bien j'irai chercher ailleurs de nouvelles sauvegardes. Telle est ma position. La seule question maintenant est de savoir si nous sommes assurés de trouver sécurité dans l'Union ; c'est ce qui nous occupe ce soir. Nos droits sont-ils en sécurité ? A mon avis, ils peuvent l'être comme ils peuvent ne pas l'être. Agissons en toutes choses comme s'ils devaient l'être, afin que si, dans l'avenir, la pire des éventualités venait à tromper notre attente, il ne soit du moins jamais dit que nous ayons oublié nos devoirs.

Mes concitoyens, je ne suis pas de ceux qui croient que l'Union a été une malédiction jusqu'à présent. Des hommes sincères et intègres ont sur ce sujet des vues qui diffèrent entièrement des miennes. Je ne mets pas en question leur droit à en juger ainsi et je ne combattrai pas les motifs qui les guident, pas plus que je ne prétends dire que le gouvernement de nos pères soit parfait. Rien n'est parfait dans ce monde, rien du moins de ce qui a une origine humaine, de ce qui touche aux œuvres de l'homme et à sa nature. Vous avez eu beau choisir pour juges les hommes les plus justes, les plus intègres, l'administration de la justice n'en présente pas moins de nombreux défauts ; vous avez choisi pour législateurs les hommes les plus sages et les plus compétents, et cependant combien de lacunes ne remarquez-vous pas dans vos lois ! Il en est ainsi, en toutes choses, de notre gouvernement.

Mais, dans ma conviction, ce gouvernement de nos pères, avec tous ses défauts, est arrivé plus près du but de tout bon gouvernement qu'aucun autre sur la surface de la terre. Comparez-les. (Avec l'Angle-

terre, s'écrie M. Toombs.) Mon ami parle du gouvernement anglais. Bien, j'accorde que ce soit le meilleur, comme il est le plus près du nôtre ; mais il me semble que vous avez été des premiers à le condamner. Nos hommes d'Etat ont fait leur apprentissage dans le gouvernement anglais ; c'est de ce dernier que le nôtre est sorti en évitant plusieurs de ses défauts, prenant le bon et laissant le mauvais, construisant enfin sur ce modèle une république, la meilleure dont l'histoire du monde ait jamais fait mention.

Comparez, mes amis, ce gouvernement avec celui de l'Espagne, du Mexique, des républiques de l'Amérique du Sud, de l'Allemagne, de l'Irlande, de la Prusse, ou, si vous allez plus à l'est, de la Turquie ou de la Chine. Où irez-vous sous le soleil et sur toute la surface du globe pour trouver un gouvernement qui protége mieux les libertés du peuple et assure plus efficacement son bien-être ? J'estime que l'un des malheurs qui nous menace vient justement d'un excès de liberté, de l'exubérance des inestimables bienfaits que nous méconnaissons aujourd'hui. Nous avons entendu ce que mon honorable ami (M. Toombs) vous disait hier soir des fautes et des malheurs de ce gouvernement.

Le premier était les primes d'encouragement pour la pêche dont sont favorisés les marins de la Nouvelle-Angleterre. Mon ami a rappelé que notre gouvernement s'est trouvé pendant 48 années sous l'administration de présidents du sud. Or je ne crois pas me tromper en disant que ces primes d'encouragement pour la pêche ont été établies sous l'administration d'un président sudiste et qu'aucun de ceux qui lui ont succédé n'ont protesté contre cette ordonnance. Ce n'est pas à moi à dire si c'était, au début, de sage politique ; il est possible que non et je n'ai pas mission de la défendre. Mais la raison donnée pour cela était d'encourager nos jeunes gens à aller sur mer et à apprendre l'art naval. Nous n'avions en ce temps-là qu'une très petite marine; il était donc utile d'encourager une classe de nos concitoyens à s'accoutumer à la vie maritime, à devenir marins, afin qu'ils pussent desservir notre flotte. Grâce à cette prime nous avons créé une école navale à laquelle nos jeunes gens se sont formés, où ils se sont perfectionnés dans cet art et qui nous a permis de pousser cette branche de notre activité nationale au même degré de supériorité que toutes les autres.

Le résultat en a été tel que, durant la guerre de 1812, nos marins ont prouvé qu'ils valaient ceux que l'Angleterre avait armés contre nous; la meilleure part de cette guerre revient aux vétérans de la marine américaine et l'on peut dire que les prix d'encouragement dont il est question ont fait prospérer cette branche de notre défense nationale. Mon opinion est cependant que, quoiqu'on les ait établies avec raison au début de notre existence nationale, ces primes doivent être abolies aujourd'hui. Les raisons qui les justifiaient alors n'existent plus maintenant. Un bill relatif à cet objet a passé au sénat dans le dernier congrès et mon honorable ami y a grandement contribué; mais ce bill n'a pas été adopté par la chambre des représentants. Je suis

convaincu qu'il continuera à en occuper le gouvernement et que grâce à son éloquence sans rivale dans le sénat, nous obtiendrons le rappel de cette ordonnance nuisible.

Le second inconvénient que mon ami a signalé, ce sont les tarifs. Arrêtons-nous un moment sur ce point. Il fut un temps où cette question agitait le pays presque autant que le fait aujourd'hui celle de l'esclavage. En 1832, lorsque j'étais au collége, la Caroline-du-Sud était sur le point de se séparer de l'Union à ce sujet. Et qu'avons-nous vu? La question des tarifs n'a pas longtemps occupé les conseils de la nation; la raison a triomphé. Le Massachusetts et la Caroline-du-Sud ont voté pour les tarifs actuels. Le lion et l'agneau ont couché ensemble et il n'y a pas un des membres du sénat ou de la chambre, député par le Massachussets et la Caroline-du-Sud, qui n'ait voté ces tarifs, comme mon honorable ami lui-même. Je crois que le Sud en a retiré autant que le Nord des avantages pour son industrie; nous ne devons donc pas nous en plaindre.

M. *Toombs.* Les inconvénients des tarifs surpassent leurs avantages.

M. *Stéphens.* Oui, et le Massachussets a voté à l'unanimité avec le Sud pour une réduction; or ils sont aujourd'hui ce que les hommes du Sud ont demandé qu'ils soient. Si la raison, des arguments sérieux et l'expérience ont produit dans les sentiments du Massachussets au sujet des tarifs un tel changement de 1832 à 1857, ne pouvons-nous pas en espérer autant ici, en faisant appel aux mêmes arguments; à la même raison et au patriotisme de nos concitoyens? Et qui prétendra qu'en 1875 ou 1890, le Massachussetts ne votera pas d'accord avec la Caroline-du-Sud et la Géorgie, sur toutes ces questions qui compromettent en ce moment la paix et l'existence du pays? J'ai assez de confiance dans la puissance de la vérité pour être convaincu que ce triomphe sera assuré le jour où ces questions auront été suffisamment étudiées.

Un autre grief évoqué par mon honorable ami est relatif aux lois sur la navigation. La politique qui les a importées a été également inaugurée par un président sudiste et continuée par tous ses successeurs. L'opinion de mon ami et les miennes sur ce sujet ne sont pas en désaccord, nous avons pris à cet égard la même attitude dans le congrès. Aussi n'ai-je nullement l'intention de défendre les lois dont il s'agit; je veux seulement exposer quelques points relatifs à leur origine.

L'un des buts que le législateur s'est proposé était la création d'une marine marchande américaine en assurant aux navires américains le monopole du cabotage. C'est là une des meilleures armes de notre puissance nationale. Ce but a été atteint, mais nous avions à augmenter nos forces navales non-seulement au point de vue du cabotage mais encore au point de vue de nos relations avec l'étranger, de manière à leur assurer un rang égal à celui de la marine des premières nations du monde. L'Angleterre ne pouvait pas être appelée plus longtemps la maîtresse des mers. Quel est l'américain qui ne serait pas orgueil-

leux du résultat obtenu? Si ces lois doivent être maintenues, c'est une autre question; mais une chose est certaine, c'est qu'aucun président du Sud ou du Nord n'a jamais recommandé leur rappel, et les efforts de mon ami dans ce sens n'ont obtenu que fort peu de faveur, aussi bien auprès du Sud qu'auprès du Nord.

Voilà donc quels sont les principaux griefs ou motifs de plainte contre le système général de notre gouvernement et ses œuvres — j'entends l'administration du gouvernement fédéral.

Je devrais parler maintenant des actes des états fédéraux, mais les trois griefs que je viens de signaler sont ceux qu'on invoque principalement et le plus ordinairement contre le pouvoir central. Maintenant supposons qu'il soit admis que ce sont-là les malheurs du système, peuvent-ils être comparés et mis en balance avec les avantages que le même gouvernement nous procure à tant d'autres égards? N'avons-nous pas acquis dans le Sud aussi bien que dans le Nord, grâce à nos institutions, accroissement, prospérité et bonheur? Y a-t-il aucun pays du globe qui ait aussi rapidement progressé dans le développement de ses richesses et des ressources matérielles de la puissance nationale que les états du Sud sous le gouvernement général, malgré les défauts de celui-ci?

M. *Toombs.* En dépit de lui.

M. *Stéphens.* Mon honorable ami dit que c'est en dépit du gouvernement général que nous avons progressé et je suppose qu'il pense que sans lui nous aurions fait tout aussi bien, si ce n'est mieux. Cela peut être et ne pas être; mais le fait est que nous avons acquis ces richesses et cette puissance sous le gouvernement tel qu'il existe; il n'y a là dessus ni conjectures, ni spéculation à faire. Le grand fait de notre prospérité sans rivale dans l'Union ne saurait être mis en doute; est-ce en dépit du gouvernement et aurions-nous pu faire mieux sans lui? Cela est très problématique. D'un côté nous pouvons opposer le fait à la spéculation et de l'autre des conjectures aux conjectures; or, à l'égard des conjectures, je diffère entièrement d'opinion avec mon honorable ami.

Ce que nous aurions perdu dans les guerres de frontières sous l'Union, ou ce que nous avons gagné simplement par la paix qu'elle nous a assurée ne saurait s'estimer. Notre commerce extérieur sur lequel repose toute notre prospérité y a gagné la protection d'une marine qui, sous le commandement d'hommes tels que le commodore Porter, a su disperser et anéantir les pirates qui infestaient nos côtes il n'y a pas si longtemps encore. Maintenant les côtes en sont affranchies et notre commerce se fait en toute sécurité; peut-on estimer ce qu'il en aurait été dans d'autres circonstances? L'influence du gouvernement est semblable à celle de l'athmosphère qui nous entoure; ses avantages sont si muets et si invisibles qu'il est impossible de les bien apprécier. Que deviendrions-nous si nous étions privés tout à coup de l'oxigène, cet élément vital de l'air que nous respirons et quelle perturbation cela ne produirait-il pas dans toute la création organique?

Il se peut que tout ce que nous sommes, nous le sommes en dépit du gouvernement général; mais il se peut aussi que sans lui nous serions très différents de ce que nous sommes maintenant.

Il n'est pas sur la terre un seul pays qui possède des ressources naturelles supérieures aux nôtres. Cette portion de terre connue sous le nom d'Etats du Sud, laquelle s'étend du Chesapeake au Rio-Grande, est bien telle que l'a dépeinte hier soir l'honorable et éloquent sénateur. Mais combien de siècles se sont écoulés avant que ses ressources naturelles se soient développées au point de nous procurer la civilisation avancée que nous possédons? Il y a là quelques montagnes riches en minerais, des rivières, des vallées et des plaines qui sont encore telles qu'elles étaient au premier jour de la création.

C'était seulement sous nos institutions que les ressources pouvaient en être développées. Leur développement est le résultat de l'esprit d'entreprise de notre peuple et de la marche des institutions et du gouvernement sous lesquels nous avons vécu. Jamais sans cela notre peuple n'aurait fait ce qu'il a fait. L'organisation de la société est en rapport intime avec le développement des ressources naturelles du pays. Les institutions politiques et morales d'un peuple sont le moule dans lequel se développe le germe de son organisation, de sa forme, de sa nature, de son caractère. Nos institutions constituent la base, le germe d'où sont sortis tous les éléments caractéristiques de notre développement et de notre grandeur. — Voyez la Grèce! c'est le même sol fertile, le même ciel bleu, les mêmes anses et les mêmes ports, la même Egide et le même Olympe qu'au temps où chantait Homère, où parlait Périclès; c'est en nature la même Grèce que dans l'antiquité, mais c'est la Grèce morte.

Les descendants du même peuple habitent la contrée; or quelle est la raison de la différence considérable qui existe entre les Grecs d'autrefois et ceux d'aujourd'hui? Au milieu de la dégradation présente, nous voyons les glorieux fragments de leurs travaux d'art, temples aux ornements et inscriptions qui excitent l'admiration des modernes et rappellent une haute civilisation. Pourquoi cette différence? Je réponds: parce que leurs institutions ont été détruites. Ce sont les fruits de leur forme de gouvernement, la source de laquelle est sortie leur grand développement; or quand les institutions d'un peuple ont été détruites, il n'est pas de puissance terrestre qui puisse lui rendre son éloquence, sa poésie et ses chants d'autrefois.

La même chose peut être dite de l'Italie. Qu'est devenue Rome, jadis la maîtresse du monde? On y voit toujours les mêmes sept collines, les mêmes ressources naturelles; la nature est la même, mais aujourd'hui le voyageur qui la visite n'a plus sous les yeux que les ruines de sa grandeur passée. Pourquoi ce peuple, vivant sous un ciel si beau, n'est-il pas animé du même esprit que ses pères? Pourquoi cette triste différence entre le présent et le passé?

La cause en est à la destruction des institutions qui ont fait la grandeur de Rome. Or, concitoyens, qui oserait prétendre que, si par mal-

heur nous détruisions les institutions si laborieusement établies par nos pères, lesquelles ont déjà tant fait pour nous et pour le monde entier, les mêmes résultats ne seraient pas à redouter? Evitons ce malheur si nous le pouvons. J'estime que grâce à l'esprit qui nous anime cela nous sera facile. Ne refaisons pas les expériences fatales qu'ont faites la Grèce, l'Italie, les républiques de l'Amérique du Sud et tant d'autres pays où la liberté a été détruite autrefois, sans espoir de retour peut-être.

Notre gouvernement et notre administration sont entachés de défauts et d'erreurs, je ne le conteste pas; mais malgré ces défauts et ces erreurs, la Géorgie est devenue un grand Etat. Arrêtons-nous sur ce point un instant. En 1850, nous passions déjà par une grande crise, cependant pas aussi grave que celle-ci ; or j'ai toujours, même dans les moments les plus périlleux, conservé le calme et la raison.

Plusieurs d'entre nous étaient déjà à cette époque de zélés partisans de la séparation et de la rupture des liens qui unissent les Etats de l'Union. Maintenant, croyez-vous que si cette politique eût été adoptée, nous serions toujours le même grand peuple que nous sommes aujourd'hui? Il se peut que nous le serions encore, mais avons-nous aucune certitude du fait? Aurions-nous fait les mêmes progrès que nous avons réalisés en ce qui concerne notre richesse et notre prospérité?

D'après le rapport du contrôleur-général, nous voyons que la propriété taxable de l'Etat de Géorgie est aujourd'hui de 670,000,000 sterling, et que la valeur actuelle est le double de ce qu'elle était en 1850. On peut donc dire que la richesse matérielle du peuple de Géorgie a doublé durant les dix dernières années. La même chose peut être dite de nos progrès en éducation et dans tout ce qui touche à notre civilisation. Sommes-nous certains que si les liens de l'Union eussent été brisés à cette époque, nous aurions ainsi progressé? Je ne le pense pas. Eh bien, alors, devons-nous aujourd'hui nous exposer à de si funestes expériences? Je sais qu'il y a dans cette assemblée plusieurs amis, dont je n'ai pas l'intention de suspecter le patriotisme, qui pensent que l'Union a fait son temps et qui estiment que nous gagnerions à en sortir. Je ne pense pas comme eux, et je crois que nous devons y rester attachés, pour autant du moins que les malheurs qui nous menacent pourront être évités, ce dont j'ai le ferme espoir; et je considère comme une fatale tentation l'appel qui nous est fait de sortir de l'Union avec tous les approvisionnements que possède la Géorgie.

Quand je considère notre prospérité en chaque chose: agriculture, commerce, art, science et dans chaque branche de l'éducation physique et morale, je me dis que si nous le pouvons sans rien perdre de notre puissance et de nos droits ou intérêts essentiels, notre devoir est de rester attachés à l'Union et de la transmettre intacte à nos descendants. Nos premiers parents, les grands progéniteurs de la race humaine, ont été exposés à une même tentation lorsqu'ils habitaient le jardin d'Eden. Ils ont cru aussi que leur condition deviendrait meilleure, que

leurs yeux seraient ouverts aux lumières divines et qu'ils deviendraient semblables à des dieux ; ils n'ont vu que leur propre nudité.

Je compare ce pays et ses institutions à l'Eden du monde, au paradis de l'univers. Il se peut qu'en abandonnant l'Union nous devenions plus grands et plus prospères encore ; mais je suis sincère quand je vous dis que si nous n'évinçons pas les passions qui nous agitent, et que nous prenions une semblable décision dans l'espoir de devenir plus grands, plus pacifiques, plus prospères et plus heureux, c'est-à-dire des dieux, nous deviendrons des démons et dans peu de temps nous nous couperons le gosier les uns les autres. C'est là ma crainte. Pourquoi grossir les difficultés plus qu'il ne convient ? Pourquoi ne pas les envisager, comme des hommes sages et sensibles, à la lumière des conséquences qu'il faut attendre de notre action ? En premier lieu, voyons clairement quel est le chemin du devoir, et alors nous pourrons sans crainte nous y avancer.

J'arrive maintenant à la question la plus importante pour moi, celle au sujet de laquelle mes conseils ont été demandés : c'est ce que devrait faire la législature présente en face des dangers qui nous menacent et le tort qui a été fait à plusieurs de nos Etats confédérés, dans l'Union, par les actes des législatures qui ont annulé la loi sur les esclaves fugitifs, actes directement opposés aux obligations constitutionnelles des Etats entre eux. Je n'ai pas l'intention d'imposer ce que j'ai à dire ; j'exprime seulement une opinion personnelle. Il ressort pour moi d'une conviction profonde que ces actes peuvent s'accorder avec nos droits, nos intérêts et notre dignité, notre sécurité présente et future, et qu'ils peuvent être maintenus sans que nous devions recourir pour cela à *l'ultima ratio regum*. Une pareille éventualité doit être réservée pour d'autres fautes. Cela peut venir ; mais sur ce point je suis plein d'espoir et non de crainte. Tous les efforts patriotiques seront faits pour prévenir un pareil malheur, je l'espère.

Si les vues que j'exprime et que je présente à votre jugement ne sont pas d'accord avec les plus chers intérêts de la Géorgie, je vous demande, comme patriote, de ne pas vous y arrêter. Après avoir entendu mes collègues et moi, après avoir jugé les avis divers qui vous auront été présentés, vous agirez d'après votre propre conviction et suivant ce que vous dicteront vos devoirs de patriotes. Je parle maintenant, en particulier, aux membres de la législature présente. Il y a, comme je l'ai dit, de grands dangers à craindre. Ces dangers peuvent résulter de l'élection dont je vous ai parlé. Si la politique de M. Lincoln et de ses amis républicains devait attenter à nos droits, à nos intérêts et à notre dignité, il n'est pas un Géorgien qui ne se lèverait comme moi-même pour les défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Quelle est cette politique ? C'est, en premier lieu, d'exclure par un acte du congrès les Territoires à esclaves. Il est décidé à user du pouvoir du gouvernement général pour s'opposer à l'expansion de nos institutions. Notre position sur ce point est et doit être, à toute éventualité, une égalité parfaite entre tous les Etats, et les citoyens de tous

les Etats doivent être, dans les Territoires, soumis à la constitution des Etats-Unis. Si le congrès devait exercer son pouvoir contre ce principe, alors je serais le premier à engager la Géorgie à prendre les mêmes résolutions qu'en 1850. Les diverses propositions et conditions inscrites dans sa célèbre Platform suffiront à consacrer la rupture de l'Union si l'occasion devait s'en présenter. La Géorgie a déclaré qu'elle se séparerait de l'Union le jour où ses conditions ne seraient plus observées, et par cela même elle serait justifiée aux yeux des nations de la terre si elle devait un jour agir ainsi.

Je répéterais ce que je disais alors et ce que je dis maintenant si la politique de M. Lincoln devait aboutir à l'inobservation de ces conditions. Je vous ai dit que je ne pensais pas que son élection fût une cause suffisante de rupture ; mais si sa politique devait apporter la moindre violation des principes établis par la convention de Géorgie, ce serait là un acte d'agression de nature à la justifier entièrement. Si sa politique devait aboutir au rappel ou à la modification des lois relatives aux esclaves fugitifs, la Géorgie a déclaré qu'elle le considérerait comme une cause de rupture et je dis comme elle. Mais je voudrais attendre cet acte d'agression, et c'est là ce qui m'a fait adopter l'attitude que j'ai prise devant vous.

J'ai maintenant à vous parler d'un autre point, le plus difficile et celui qui mérite la plus sérieuse considération. C'est la conduite que doit adopter cet Etat à l'égard de ceux du Nord, qui, par des actes législatifs, ont annulé la loi sur les esclaves fugitifs. Je sais que quelques-uns de ces Etats prétendent baser leurs actes législatifs sur les principes admis dans la cause de Prigg contre la Pensylvannie. Par cette décision, on a proclamé le principe que les officiers d'Etat ne sont pas tenus de faire observer les dispositions d'une loi du congrès, que le gouvernement fédéral ne peut pas imposer un service quelconque aux employés d'Etat, et qu'il doit faire exécuter ses lois par ses propres officiers. Et cela peut-être vrai ; mais le devoir des Etats est d'extrader les esclaves fugitifs, comme le devoir du gouvernement général est de voir si cela se fait.

Les Etats du Nord, en adoptant le pacte fédéral, se sont engagés à rendre de tels fugitifs, et c'est par un oubli de leurs engagements qu'ils ont adopté des lois qui tendent à mettre obstacle à l'accomplissement de cette obligation. Ils ont donc violé un engagement solennel ; que devons-nous faire en présence de cela ? C'est là la question. En nous fondant sur la loi des nations, nous aurions le droit de demander l'abrogation de dispositions pareilles, et je ne crois pas qu'il puisse en être autrement si l'on veut respecter les Etats de cette Union. Fondés sur les mêmes principes, nous aurions le droit, si cela ne se faisait pas selon notre juste réclamation, de commettre des actes de représailles contre les Etats déloyaux, de saisir leurs propriétés et celles de leurs ressortissants où qu'elles se trouvent. Les Etats de l'Union se doivent entre eux le même respect qu'ils ont pour les nations étrangères. Mais aussi par la loi des nations nous sommes tenus, avant de procéder à

des mesures violentes, à porter nos griefs devant le gouvernement offenseur pour lui fournir l'occasion de redresser ses torts envers nous. Notre Etat a-t-il fait cela? Je ne le pense pas.

Supposez que ce soit la Grande-Bretagne qui ait violé quelque traité avec le gouvernement général. Que ferait-il en premier lieu? Dans un tel cas, notre ministre serait chargé d'appeler l'attention du gouvernement anglais sur la matière, ou bien un commissaire spécial serait envoyé auprès de lui pour entrer en négociations, pour demander le redressement de ses torts, et ce ne serait qu'après avoir épuisé les derniers arguments de la raison que nous recourrions à la force. Ce qui serait, en pareil cas, la marche à suivre avec un gouvernement étranger, doit l'être aussi avec un membre de la confédération, et je la recommande.

Ne commettons aucun acte d'hostilité. Laissez à votre commission chargée de rapporter sur l'état de la république le soin de formuler vos griefs, au gouverneur celui de transmettre le bill y relatif aux Etats déloyaux, et si la raison et la justice ne sont pas entendues, je serai le premier à vous proposer l'adoption des mesures de représailles que le gouverneur vous a suggérées. Ce mode de résistance à l'Union est en notre pouvoir. Il peut être efficace, et s'il ne l'est pas, vous serez du moins justifiés aux yeux des nations, non pas seulement en vous séparant d'elle, mais encore en usant de la force.

(Une voix dit que cet argument a été déjà présenté.)

M. *Stephens*. Quelque ami dit que cet argument a déjà été présenté. Non, mes amis, cela n'est pas. Vous n'avez jamais appelé l'attention des législatures de ces Etats sur ce sujet. Rien n'a été fait de cela avant cette année, et l'attention de notre peuple n'a été appelée sur cette question que tout récemment.

Maintenant donc, je vous recommanderai, en vue du règlement de toutes ces questions difficiles, de les renvoyer à une commission nommée par le peuple de Géorgie. Il faut que la souveraineté du peuple parle. Je n'hésite pas à dire que la législature n'est pas un corps compétent pour rompre nos relations fédérales si cela devenait nécessaire. Un honorable et distingué gentlemen (M. T.-R.-R. Cobb) vous engageait l'autre soir à faire cela, à ne pas suivre des chemins de traverse et à ne pas écouter les épiciers. Je vous le répète, nous n'avons pas le pouvoir d'agir ainsi. Vous devez en référer au peuple et écouter l'opinion des hommes qui préfèrent suivre les chemins de traverse comme les épiciers. Pour le peuple de ce pays, tous les citoyens sont égaux, qu'ils suivent les chemins de traverse ou les grandes routes, qu'ils soient épiciers ou qu'ils habitent des cottages et des palais; ils sont les souverains, et la souveraineté n'est pas dans la législature. Nous, le peuple, nous sommes les souverains. Je suis un de ses membres, et j'ai le droit d'être entendu comme quelque autre citoyen de l'Etat que ce soit. Vous, législateurs, je vous le dis avec respect, vous n'êtes que nos serviteurs. Vous êtes les serviteurs du peuple et non ses maîtres; ici le pouvoir réside dans le peuple.

Il y a une grande différence entre notre pays et les autres, tels que la France, l'Angleterre et l'Irlande; ici c'est le peuple qui exerce la souveraineté, tandis que là ce sont des rois ou une classe privilégiée. Ce principe de la souveraineté populaire, quoique fort décrié depuis quelque temps, est la base de nos institutions. Les constitutions sont les canaux par lesquels s'exprime la volonté du peuple. Notre constitution vient du peuple; il l'a faite et il peut seul la défaire.

M. *Toombs*. Je redoute les conventions.

M. *Stephens*. Je n'ai peur d'aucune convention légalement élue par le peuple. Je sais qu'aucune question affectant les lois fondamentales du pays ne peut être résolue que par les représentants du peuple. La constitution de l'Etat de Géorgie a été faite par les représentants du peuple élus au scrutin de ballottage. Mais nous ne pouvons pas soumettre au peuple la question qui nous occupe dans les termes dont mon honorable ami s'est servi l'autre soir: Voulez-vous vous soumettre à l'anéantissement de l'autorité ou résister?

M. *Toombs*. Je ne désire pas que le peuple soit dupé.

M. *Stephens*. Comment tromperions-nous le peuple en l'appelant à élire des délégués à une convention qui résoudrait toutes les questions pendantes sans aucune prescription ou direction? Qui propose de tromper le peuple en le laissant exprimer lui-même ses propres vues par le choix des hommes les plus capables et les meilleurs pour se prononcer sur ces graves matières?

J'estime que la proposition de mon honorable ami avait une grande apparence de déloyauté, mais ce n'est pas à dire qu'elle soit une duperie. Il désire que nous n'ayons pas de convention et que la législature soit appelée à soumettre au vote du peuple la question de l'anéantissement de l'autorité ou la résistance. Maintenant, qui, en Géorgie, voterait l'anéantissement de l'autorité?

M. *Toombs*. La convention le voudra.

M. *Stephens*. Non, mon ami, la Géorgie ne fera jamais cela. La convention ne se séparera jamais du pacte géorgien (Georgia Platform), et j'ai confiance en elle à cet égard, aussi bien qu'en ce qui concerne toutes les questions à résoudre. D'ailleurs la législature n'a pas été élue avec une pareille mission; nous sommes venus ici pour remplir nos devoirs comme législateurs. Nous avons juré de défendre la constitution des Etats-Unis et nous ne sommes pas venus ici pour renverser le gouvernement. Toutefois, je suis d'avis que nous soumettions toutes ces questions à une convention nommée par le peuple. Ne lui soumettre que la question de l'anéantissement de l'autorité ou la résistance, et laisser alors la législature agir d'après son vote, serait une insulte au peuple. Nous nous rétracterions, nous renierions notre passé historique, nous effacerions les actes authentiques les plus solennels, nous prendrions les chemins de traverse, si nous agissions ainsi. Je ne me suis jamais rétracté et je ne me rétracterai jamais.

Qu'adviendrait-il si cette opinion prévalait, si le peuple votait pour la résistance et que la législature se rassemblât de nouveau avec ce

vote pour instruction? Quelqu'un peut-il dire quelle sorte de résistance sera sous-entendue? L'un dirait qu'il a voulu la sécession; un autre des représailles. Toutes les mesures de résistance contre le mal sont légitimes et légales, et il y aurait autant d'idées différentes à cet égard qu'il y a de personnes dans cette assemblée. Résistance ne sous-entend pas sécession, et cependant ce mot, si on ne le prend plus trop à la la lettre, signifie résistance. Croyant qu'il ne faut pas agir avec précipitation, je désire le renvoi au peuple, qui élira une convention à laquelle toutes ces questions seront soumises; et celle-ci se décidera soit pour la sécession, soit pour les mesures de résistance qu'elle jugera les meilleures; après quoi le peuple ayant été entendu, la législature agira dans la plénitude de son droit. Je vous le dis, quelles que soient les décisions de cette convention, j'espère et j'ai la conviction que notre peuple s'y soumettra. J'opine pour l'appel à une convention, avec l'ardent désir qu'elle assure la paix et l'harmonie entre les Etats, car je n'aimerais pas voir adopter des mesures violentes ou une disposition des individus à prendre l'épée en mains sans l'autorité de la loi. Mon honorable ami disait l'autre soir: « Je vous demande de me donner une épée, car si vous ne me la donnez pas, aussi vrai que Dieu existe je la prendrai moi-même. »

M. *Toombs.* Je le ferai.

M. *Stephens.* Je ne doute nullement que mon honorable ami le sente comme il le dit; mais c'est son excessive ardeur qui le pousse à se servir d'une telle expression, et cela passera avec l'excitement du moment. Quand le peuple, dans sa majorité, aura parlé, je ne doute pas qu'il se soumette à sa volonté quelle qu'elle puisse être.

Si la Géorgie se détermine à sortir de l'Union, je me soumettrai à la volonté de son peuple, quel que puisse en être le résultat et quoique mes vues soient en désaccord avec une semblable décision. Sa cause est la mienne; sa destinée est ma destinée. J'espère que cette volonté ne s'exprimera pas dans le sens des moyens extrêmes, car le plus grand malheur qui puisse arriver à un peuple, c'est de tomber dans la guerre civile.

Mais, je le répète, faisons appel à une convention, soumettons-lui toutes ces questions, et quand la volonté de la majorité du peuple aura pu s'exprimer, l'Etat tout entier sera unanime à accepter ce qu'elle aura résolu; parce que j'ai foi dans le pouvoir du peuple à se gouverner lui-même quand la sagesse prévaut et que les passions se taisent.

Considérez ce qu'il a déjà fait pour son avancement dans toutes les choses qui relèvent et annoblissent l'homme! Il n'y a rien de semblable dans l'histoire du monde. Regardez autour de vous et contemplez votre grandeur! Nous sommes maintenant au premier rang des nations de la terre. Peut-on dire que nos institutions, fondées sur le principe du self-government, reposent sur une erreur?

Jusqu'ici c'est un noble exemple qui a mérité d'être suivi. M. Cobb vous disait l'autre soir qu'il en avait montré les défauts. Les défauts

en quoi? En extension? Voyez quel a été l'accroissement de notre puissance nationale! Voyez notre population progressant dans tout ce qui fait un grand peuple! Des défauts? Pourquoi sommes-nous alors l'admiration du monde civilisé et l'objet des plus glorieuses espérances du genre humain?

Quelques-uns de nos hommes publics se sont trompés dans leurs aspirations; cela est vrai, et c'est de cela que provient une grande partie de nos troubles actuels.

Non, il n'y a pas encore de défauts dans ce gouvernement. Nous avons fait de grands progrès dans le régime de notre constitution, et je ne puis qu'espérer qu'ils iront en augmentant toujours davantage. Ayons foi dans notre cause.

Maintenant, quand la convention sera réunie, comme j'espère que cela aura lieu, j'exprimerai mes vues franchement et librement sur toutes les questions qui agitent aujourd'hui l'esprit public; nous examinerons tous les motifs de sécession concernant l'élection de M. Lincoln, mais je ne doute pas que les membres de cette assemblée ne reconnaissent que l'élection constitutionnelle d'un homme, quel qu'il soit, n'est pas un motif suffisant de rupture, et qu'ils voudront attendre, pour prendre une pareille résolution, que cet homme ait commis un acte inconstitutionnel.

M. *Toombs*. Qu'il ait commis un acte ouvertement inconstitutionnel?

M. *Stephens*. Non, je ne dis pas cela. Le mot ouvertement a trop de rapports ici avec celui de trahison; cela ressemble trop à un acte de rébellion ouverte. Je ne vois pas d'ailleurs comment M. Lincoln pourrait aller jusqu'à nous déclarer la guerre, et certes je n'attendrai pas jusque-là. Si j'emploie l'expression d'acte inconstitutionnel c'est qu'elle est beaucoup mieux comprise de notre peuple et qu'elle dit ce que je pense. Aussi longtemps qu'il se conformera à la constitution il demeurera libre d'exercer les devoirs de sa charge.

En donnant cet avis je m'inspire de la constitution de mon pays et je ne suis pas pour cela un séïde de Lincoln mais un défenseur de cette constitution.

Je pense que nous avons le droit d'adopter des mesures de représailles, pourvu qu'elles ne portent pas atteinte à la constitution des Etats-Unis; mais la question est de savoir s'il serait sage à cette législature de le faire maintenant. Dans mon opinion cette question doit être renvoyée à l'examen d'une convention, et avant de commettre des représailles contre la Nouvelle-Angleterre, nous devons employer tous les moyens d'arriver à une solution pacifique.

C'est ce qu'a fait le général Jackson lors de nos difficultés avec la France. Il n'a recommandé les représailles que lorsqu'après avoir négocié avec les Français et obtenu des indemnités, ceux-ci se refusèrent à les payer. Je pense aussi qu'il serait plus sage avant d'en venir aux mesures extrêmes avec nos confédérés de leur présenter nos demandes, de faire appel à leur raison et à leur jugement pour qu'ils respectent nos droits. Alors, si la raison ne triomphe pas, il sera temps de com-

mettre des représailles et nous serons justifiés aux yeux du monde civilisé !

Faites connaître vos griefs aux Etats et s'ils refusent de vous donner satisfaction et de reconnaître les droits que nous assure la constitution je serai le premier à demander que les liens de l'Union soient rompus. Ma propre opinion est que, si cette marche est adoptée et qu'après avoir été informés des conséquences de leur refus, les Etats déloyaux ne veulent pas donner satisfaction à nos griefs, ceux du Sud se sépareront ; mais si ces derniers n'agissaient pas ainsi les conséquences retomberaient tout entières à leur charge et la responsabilité leur en appartiendrait. Une autre chose me fait désirer la réunion d'une convention, c'est que je voudrais qu'elle affirmât de nouveau le pacte géorgien en y ajoutant quelques nouvelles dispositions. Au nombre de ces dispositions j'en voudrais une imposant aux Etats réfractaires le rappel des lois sur les esclaves fugitifs comme une condition de notre fidélité à l'Union.

Je suis partisan de tout ce que le patriotisme peut demander avant que de recourir aux dernières extrémités et je voudrais inviter la Caroline-du-Sud à une conférence dans le but de s'entendre avec elle à cet égard. Je voudrais qu'il en soit de même de tous les Etats du Sud, afin que, si le malheur devait nous atteindre, nous pussions organiser d'un commun accord la coopération de tous ces Etats de manière à agir ensemble et non divisés. Alors nous pourrons justifier nos actes en face du monde civilisé, et en laissant tous les torts de l'autre côté nous pourrons avec confiance réclamer l'aide du Dieu des batailles. Ne faisons rien qui puisse nous exposer à l'inimitié d'une partie de notre peuple. Il est certainement de la plus haute gravité de prononcer la déchéance du gouvernement et vous n'avez pas été envoyés ici dans ce but. Je désirerais que le Sud tout entier soit d'accord si cela doit être fait, et je crois que si l'on adopte la politique que j'ai indiquée, cela pourra s'effectuer.

Nos sœurs du Sud seront engagées à agir de concert avec nous et je n'ai pas le moindre doute que si d'autres ne le font pas les Etats de New-York, Pensylvanie, Ohio et les Etats de l'Ouest contraindront leurs législatures à abandonner l'attitude hostile qu'elles ont prise envers nous. Alors, avec l'appui de ces Etats, nous pourrons passer outre sans nous inquiéter de la Nouvelle-Angleterre si elle choisit la séparation.

(Une voix dans l'assemblée : « Nous la chasserons à coups de pied. »)

M. *Stephens*. Je ne voudrais pas la chasser à coups de pied, mais si elle préfère se séparer elle peut. Je crois d'ailleurs que ces Etats du Nord étant engagés dans les manufactures, ils trouveront tout intérêt à demeurer dans l'Union sous la constitution actuelle, et j'espère qu'ils reviendront à leurs engagements constitutionnels. S'ils ne le faisaient pas, si les Etats du Centre et de l'Ouest ne se joignaient pas à nous, nous aurions en dernier ressort un Sud indivisible. Je vois clairement comme vous qu'il nous faut maintenir l'Union si cela est possible et

j'appuierai dans ce but tous les moyens qui pourront y contribuer. Mes principes sont ceux-ci :

Premièrement, le maintien de l'honneur, des droits, de l'égalité, de la sécurité et de la gloire de mon Etat natal dans l'Union ; mais s'ils ne peuvent être conservés dans l'Union, alors, à tout hasard, je me joindrai à ceux qui veulent les maintenir en dehors d'elle. Je place l'honneur et la gloire de la commune patrie au-dessous de l'honneur et de la gloire de la Géorgie, le pays de ma naissance. A Savannah j'ai déjà dit cela, mais les sténographes, qui me font dire souvent des choses que je n'ai point dites, ont prétendu que je plaçais l'honneur et la gloire du pays tout entier au-dessus de ceux de la Géorgie.

J'ai dit exactement le contraire de cela. Je suis fier de son histoire et de son état présent; je suis fier également de sa devise, laquelle je voudrais voir respecter en ce moment par tous ses fils : Sagesse, justice et modération. Je voudrais voir maintenant ses droits et ceux des Etats du Sud appuyés sur ces principes. Sa position est exactement aujourd'hui ce qu'elle était en 1850 par rapport aux Etats du Sud.

Son pacte (platform) a été adopté alors, sinon par tous au moins par le plus grand nombre de ces Etats ; or je voudrais qu'on y ajoutât aujourd'hui les dispositions que le temps a rendues nécessaires.

Si tout cela ne sert à rien, nous aurons du moins la satisfaction d'avoir fait tout ce que le devoir et le patriotisme exigeaient de nous.

Discours de M. Stephens à la Convention de l'Etat de Géorgie.

Ce procédé (de sécession) une fois admis ne pourra jamais été révoqué, et toutes les funestes conséquences qui en découleront seront pour toujours à la charge de la Convention. Quand nous et notre postérité verraient notre bien-aimé Sud désolé par le démon de la guerre, ce qui sera inévitablement la conséquence de vos actes ; quand nos vertes campagnes aux moissons ondulantes seraient ravagées par une soldatesque meurtrière, nos palais de justice réduits en cendres, et que toutes les désolations de la guerre auraient fondu sur nous, qui, à côté de cette Convention, voudrait en accepter la responsabilité ? Et qui, sauf celui qui aurait donné son vote pour cette imprudente et intempestive mesure, comme je le crois sincèrement, voudrait accepter cette responsabilité dans le présent et s'exposer à l'exécration de la postérité en concourant à la ruine que l'acte qu'on nous propose maintenant de perpétrer entraînerait inévitablement à sa suite ? Arrêtez-vous, rentrez en vous-mêmes et considérez un instant si les raisons que vous donnerez à vos mandataires pour justifier la calamité que vous attirerez

sur nous, vous satisferaient dans un moment de calme et de réflexion. Quelles sont les raisons que vous pourrez donner aux nations de la terre pour justifier un pareil acte? Elles seront vos juges; et quelle cause ou quel acte d'hostilité ouverte pourrez-vous invoquer pour votre justification? Quel droit le Nord a-t-il méconnu? A quel intérêt du Sud a-t-il été porté atteinte? Quel déni de justice vous a-t-il été fait, et quelle réclamation formelle en justice et en droit a-t-on écartée? Qui de vous pourrait désigner un acte offensif du gouvernement, accompli délibérément et avec préméditation par le gouvernement de Washington et dont le Sud aurait à se plaindre? Je défie qu'on me réponde. Tandis que, d'un autre côté, laissez-moi vous montrer des faits (et croyez-moi, Messieurs, je ne suis pas ici l'avocat du Nord mais l'ami, l'inébranlable ami du Sud et de ses institutions, et pour cette raison je vous parle en toute franchise) desquels je vous fais juges, faits qui sont clairs et indiscutables et que je veux vous rappeler comme les établit l'histoire de notre patrie. Quand nous autres du Sud avons demandé le commerce des esclaves ou l'importation des Africains pour cultiver nos terres, ne nous en a-t-il pas accordé le droit pour 20 années? Quand nous avons demandé les trois-cinquièmes de la représentation dans le Congrès pour nos esclaves, cela n'a-t-il pas été accordé? Quand nous avons réclamé l'arrestation et l'extradition des esclaves fugitifs, cela n'a-t-il pas été inscrit dans la Constitution et ratifié par la loi de 1850 sur les esclaves fugitifs? Mais vous me répondrez qu'en plusieurs circonstances on a violé ce pacte et les engagements qui s'y rattachent. Comme individuelles et locales communautés cela a pu se faire, mais non pas avec la sanction du gouvernement; pour cela, il a toujours été fidèle aux intérêts du Sud. Et encore, Messieurs, quand nous avons demandé l'annexion de plusieurs territoires qui devaient prêter leur appui à notre institution de l'esclavage, n'a-t-il pas fait droit à notre demande en nous donnant la Louisiane, la Floride et le Texas, desquels quatre Etats sont sortis qui s'ajouteront en temps opportun si par un acte impolitique vous ne détruisez pas cette espérance? Peut-être même par cela tout sera compromis et vos derniers esclaves vous seront enlevés par le gouvernement militaire que vous vous donnerez, comme cela a eu lieu au Mexique et dans l'Amérique du Sud, ou par un décret d'émancipation universelle qui peut raisonnablement être attendu dans la suite.

Mais, Messieurs, qu'avons-nous à gagner à changer nos relations avec le gouvernement général? Nous avons toujours exercé un contrôle suffisant, et nous le conserverons en restant attachés à l'Union comme nous l'avons été jusqu'ici. Nous avons eu une majorité de présidents élus par le Sud, et le contrôle de l'administration de ceux élus par le Nord. Nous avons eu pendant soixante années des présidents du Sud, et le Nord pendant trente-quatre ans seulement. Il en est la même chose des juges de la Cour suprême, dont 18 ont été élus par le Sud et 11 par le Nord; et quoique les quatre-cinquièmes des affaires judiciaires aient concerné les Etats libres, la Cour a toujours été com-

posée en majorité d'hommes du Sud. Nous l'avons requis pour nous garder de toute interprétation de la Constitution qui nous serait défavorable. De la même manière nous avons été attentifs à sauvegarder nos intérêts dans la branche législative du gouvernement. Nous avons eu trente-quatre présidents du Sénat et le Nord onze, vingt-trois speakers de la Chambre des représentants et le Nord douze. Avons-nous exercé moins de contrôle dans les autres départements du gouvernement général? Nous avons eu quatorze attorney-généraux, tandis que le Nord n'en a eu que cinq, quatre-vingt-six ministres des affaires étrangères et le Nord cinquante-quatre. Quoique les trois quarts des affaires qui exigent des agents diplomatiques se traitaient par les Etats libres ensuite de leurs grands intérêts commerciaux, nous avons eu les principales ambassades sur tous les marchés du monde, comme sécurité pour l'écoulement de nos cotons, de nos tabacs et de nos sucres. Nous avons eu la grande majorité des plus hauts emplois dans l'armée et dans la marine, tandis que le plus grand nombre des soldats et des marins étaient ressortissants du Nord. Les comptes-rendus de l'administration démontrent que, durant les cinquante dernières années, sur les 3000 employés : clercs, auditeurs et contrôleurs employés au département de l'exécutif, nous en avons eu plus des deux tiers, alors que nous ne formons qu'un tiers de la population totale de la République.

Et en ce qui concerne les revenus de l'Etat, cette base de tout gouvernement, des documents officiels nous apprennent que les trois quarts des impôts qui les alimentent sont payés par le Nord.

Réfléchissez pendant que vous le pouvez encore, Messieurs, et considérez avec calme et sincérité ces importantes raisons. Voyons encore une autre branche nécessaire du gouvernement, celle du monopole des malles et postes accordé à celui-ci. D'après le rapport du directeur-général des postes, les dépenses relatives au transport des malles dans les Etats libres, pendant l'année 1860, ont été de 13,000,000 de dollars, tandis que les recettes ont atteint le chiffre de 19,000,000. Dans les Etats à esclaves, ces dépenses se sont élevées à 14,716,000 dollars, tandis que les recettes atteignent seulement le chiffre de 8,001,026 dollars, laissant ainsi un déficit de 6,704,974 dollars couvert par le Nord pour notre commodité, sans quoi nous aurions été entièrement privés de cette branche la plus essentielle du gouvernement.

Ne parlons pas, pour le moment, des innombrables millions de dollars que nous aurions à dépenser dans une guerre contre le Nord, ni des milliers de vos fils et de vos frères qui périraient sur les champs de bataille, que vous sacrifieriez sur l'autel de votre ambition, et pourquoi, je vous le demande encore? Est-ce pour renverser le gouvernement américain établi par nos ancêtres, cimenté de leurs sueurs et de leur sang, fondé sur les grands principes du droit, de la justice et de l'humanité? Et comme tel, je dois le déclarer ici, ainsi que je l'ai déjà fait dans cette enceinte et ailleurs, c'est le gouvernement le meil-

leur et le plus libéral, le plus équitable dans ses droits, le plus juste dans ses décisions, le plus accommodant dans ses mesures, le plus élevé dans ses principes que le soleil des cieux ait jamais éclairé. Et maintenant nous renverserions un tel gouvernement, celui sous lequel nous avons vécu plus de trois quarts de siècle, sous lequel nous avons acquis notre grandeur et notre prospérité alors qu'aucun de nos droits n'est menacé ! Ce serait le comble de la démence, de la folie et de la perversité, et jamais je n'y donnerai ni ma sanction, ni mon vote. »

La constitution de la Confédération du Sud interprétée par le vice-président, M. Stephens.

Le 21 mars 1861, M. Alex.-H. Stephens a prononcé un discours à Savannah interprétant cette constitution, et dont voici un extrait :

« La nouvelle constitution a résolu toutes les questions relatives à nos institutions particulières touchant l'esclave tel qu'il existe au milieu de nous et le statut personnel du nègre dans notre forme de civilisation. Cela a été la cause de la récente rupture et de la révolution actuelle. Dans sa prévoyance, Jefferson avait déjà dit que ce serait l'écueil où la base de la vieille Union viendrait se briser. Il était dans le vrai. Ce qu'il avait conjecturé s'est réalisé de tous points. Mais on peut douter qu'il ait parfaitement compris la grande vérité sur laquelle cette base était assise. Les idées entretenues et propagées par lui, ainsi que par plusieurs hommes d'Etat influents au temps de la formation de la vieille constitution, étaient que la servitude de l'Africain est une violation des lois de la nature, que cela était un mal en principe, socialement, moralement et politiquement. C'est un malheur qu'ils n'aient pas su comment il fallait agir ; mais l'opinion générale à cette époque était que, de façon ou d'autre, dans l'ordre de la Providence, l'institution de l'esclavage devait disparaître. Cette idée, quoiqu'elle n'ait pas été inscrite dans la constitution, était l'idée prédominante de l'époque. Il est vrai que la constitution nous a assuré toutes les garanties essentielles pour le maintien de l'institution, malgré le sentiment général du moment ; mais ces idées cependant étaient fondamentalement erronées. Elles se fondaient sur le principe de l'égalité des races ; cela était une erreur ; aussi le gouvernement, en se basant sur cette fondation peu solide, a-t-il semé le vent pour récolter des tempêtes.

Notre gouvernement actuel est fondé sur une idée diamétralement contraire ; ses bases sont posées et la pierre de l'angle de nos institutions est cette grande vérité que le nègre n'est pas l'égal du blanc.

L'esclavage, c'est-à-dire la subordination à une race supérieure, est sa condition naturelle et normale. Notre gouvernement est le premier dans l'histoire du monde qui se soit basé sur cette grande vérité physique et morale. Cette vérité a été lente à se faire jour, comme cela a eu lieu de toutes les vérités dans les nombreuses branches de la science. Il en a toujours été ainsi parmi nous. Plusieurs d'entre ceux qui m'écoutent peuvent se souvenir que cette vérité n'était pas généralement admise jadis. Le Nord est resté attaché à ces erreurs avec un zèle au-dessus de toute intelligence et que nous pouvons justement qualifier de fanatique.

Dans le conflit qui en a été la conséquence, le succès a été complet de notre côté dans toute l'étendue des Etats confédérés. C'est sur cela, comme je l'ai démontré, que notre édifice actuel est solidement établi, et je ne me permettrais pas à moi-même de douter que ce principe ne fasse son chemin dans tout le monde civilisé et éclairé. Comme je l'ai déjà dit, la vérité de ce principe peut être lente à se faire jour, car cela a toujours eu lieu pour toutes les vérités dans les nombreuses branches de la science. Il en a été ainsi des principes proclamés par Galilée, des principes d'économie politique professés par Adam Smith, de la théorie de la circulation du sang enseignée par Harvey. Il est constaté que pas un seul des médecins qui vivaient à son époque ne voulut l'admettre. Ne pouvons-nous donc pas espérer que la vérité sur laquelle repose notre système finisse aussi par prévaloir ? C'est le premier gouvernement qui ait été institué sur des principes conformes à la nature et à l'ordre établi par la Providence dans toute société humaine. Plusieurs gouvernements ont été fondés sur le principe de l'inégalité des diverses classes de citoyens ; mais les classes ainsi divisées étaient de même race, ce qui ne pouvait avoir lieu qu'en violation des lois naturelles. Notre système n'a pas commis une telle violation. Le nègre, par sa nature comme par la malédiction prononcée contre Cham, est condamné à la condition qu'il occupe dans notre système. L'architecte, dans la construction des bâtiments, en compose les fondations des matériaux nécessaires, de granit, par exemple, puis viennent ensuite la brique ou le marbre. L'organisation de notre société est basée sur les matériaux indiqués par la nature pour cela et sur ce que l'expérience nous a montré de meilleur, non-seulement pour la race supérieure mais aussi pour l'inférieure. En vérité, elle est conforme à l'ordre établi par le Créateur. Ce n'est pas à nous à analyser ses ordres et à en critiquer la sagesse ; il a fait une race d'hommes différente des autres, comme il a fait aussi des étoiles différentes en éclat et en grandeur.

Les grands buts de l'humanité seront mieux et plus facilement atteints si les gouvernements sont établis conformément aux lois et aux décrets de la Providence. Notre confédération a été fondée sur des principes strictement conformes à ces lois ; cette pierre qui a été rejetée par les premiers constructeurs est devenue la pierre de l'angle dans notre nouvel édifice.

Le progrès de la dissolution de la vieille Union peut être considéré comme la chose la plus certaine. Nous sommes maintenant le noyau d'une puissance croissante, laquelle deviendra la puissance suprême sur ce continent, si nous sommes fidèles à nous-mêmes, à notre destinée et à notre haute mission. S'étendra-t-elle avec le temps ou bien périra-t-elle ? C'est ce que l'avenir nous apprendra. »

V

Etat de l'armée du Potomac au 1er mars 1862.

Cinq corps d'armée et réserve.

Commandant en chef : lieutenant-général G.-M. Clellan, commandant en chef des armées des Etats-Unis.

Chef d'état-major : général (1) Marcy.

Sous-chef d'état-major : lieutenant-colonel Colburn.

Adjudant-général : général Williams.

Vingt officiers d'état-major, aides-de-camp et officiers d'ordonnance.

Commandant de l'artillerie : général Barry.

» de la cavalerie : général Stoneman.

» du génie : général Barnard.

Premier corps : général Mc Dowell.

Division Franklin :

Brigade Kearney : régiments 1er, 2e, 3e, 4e New-Jersey.

» Slocum : régiments 16e, 17e New-Jersey, 5e Maine, 96e Pensylvanie.

Brigade Newton : régiments 18e, 31e, 32e, 95e New-York.

Artillerie :

Compagnie :	D 2e artillerie,	capitaine	Arnold.
»	A New-Jersey,	»	Hexamer.
»	A Massachussets,	»	Porter.
»	F New-York,	»	Wilson.

Division Mc Call :

Brigade Reynold :	régiments	1er, 2e, 5e, 8e	Pensylvanie.
» Meade :	»	3e, 4e, 7e, 11e	»
» Ord :	»	6e, 9e, 10e, 12e	»

(1) J'appelle ici indistinctement les officiers généraux du nom de *général* pour abréger, mais il faut se souvenir que les divisionnaires sont *majors-généraux,* les brigadiers *brigadiers-généraux,* le commandant en chef des Etats-Unis *lieutenant-général.* Pour être parfaitement exact, il faudrait, en outre, indiquer si l'officier est gradé de l'armée régulière ou des volontaires, ou mentionner les deux grades, car la plupart des *généraux* mentionnés ici n'ont ce grade que dans l'armée volontaire et ont un grade inférieur dans l'armée régulière ; plusieurs n'y sont que capitaines.

Artillerie :

Batteries rayées, colonel Mc Neil.

Batterie Cooper et 3 compagnies du 1er Pensylvanie.

Division King :

Brigade Gibbon : régiments 6e, 7e, 2e Wisconsin, 19e Indiana.
» Patrick : » 20e, 21e, 23e, 35e New-York. (St. Mil.).
Brigade Augur : régiments 82e, 22e, 24e, 30e New-York volontaires.

Artillerie :

4 batteries, capitaine J. Gibbon, commandant.

2e régiment de carabiniers, Burdain.

Troupes de génie : 15e et 50e New-York.

Deuxième corps : général Sumner.

Division Richardson :

Brigade Howard : régiments 5e New-Hampshire, 81e Pensylvanie, 61e, 64e New-York.
Brigade Meagher : régiments 69e, 63e, 83e New-York.
» French : » 52e, 57e, 66e »

Artillerie :

Compagnies A et C du 4e, capitaines Clarke et Haynard.
» B et G du 1er New-York, capitaines Pettits et Franks.

Division Blenker :

Brigade Stahl : régiments 8e, 39e New-York ; 17e, 45e Pensylvanie.
Brigade Steinwehr : régiments 29e, 68e New-York, 73e Pensylvanie.
Brigade Bohlen : régiments 75e, 74e, 58e Pensylvanie, 54e New-York.

Artillerie :

Compagnies Schummen, Weidrick, Sturmfels.

Division Sedgwick :

Brigade Gorman : régiments 82e New-York, 15e Massachussets, 34e New-York, 1er Minnesota.
Brigade Burns : régiments 69e, 71e, 72e, 106e Pensylvanie.
» Dana : régiments 19e, 8e, 42e, 20e Massachussets.

Artillerie :

Trois batteries :

Troisième corps : général Heintzelmann.

Division Porter :

Brigade Martindale : régiments 2e Maine, 18e, 22e Massachussets, 25e, 13e New-York.
Brigade Morell : régiments 14e New-York, 4e Michigan, 9e Massachussets, 62e Pensylvanie.
Brigade Butterfield : régiments 17e, 44e, 12e New-York, 83e Pensylvanie.

1er régiment de carabiniers, Burdain.

Artillerie :

Compagnie : D 5e artillerie, capitaine Griffling.
» C Massachussets, capitaine Martin.
» E » » Allen.
» C Rhode-Island.

Division Hooker :

Brigade Naglee : régiments 1er, 11e Massachussets, 26e Pensylvanie, 2e New-York.
Brigade Sickles : régiments 70e, 71e, 72e, 73e, 74e New-York.
Brigade Starr : régiments 5e, 6e, 7e, 8e New-York.

Artillerie :

Compagnie : H 1er artillerie, capitaine Hall.
» 1re New-York, capitaine Smith.
» 4e » » Arborn.
» 6e » » Lammon.

Division Kearney :

Brigade Barry : régiments 2e Michigan ; 3e, 5e, 37e New-York.
Brigade Jameson : régiments 105e, 63e, 57e Pensylvanie ; 87e New-York.
Brigade Birney : régiments 38e, 40e New-York ; 3e, 4e Maine.

Artillerie :

Compagnie : G 2e artillerie, capitaine Thompson.
» B 1e New-York, capitaine Bearnis.
» E 1e Rhode-Island, » Randolph.

Quatrième corps : général Keyes.

Division Couch :

Brigade Abercrombie : régiments 2e Rhode-Island ; 7e Massachussets ; 10e, 36e New-York.
Brigade Graham : régiments 67e New-York ; 31e Pensylvanie ; 65e New-York ; 61e, 23e Pensylvanie.
Brigade Peck : régiments 98e, 102e Pensylvanie ; 62e, 55e New-York ; 93e Pensylvanie.

Artillerie, major West :

Compagnie : 1er Pensylvanie, capitaine Miller.
» F » » M' Carthy.
» B » » Flood.
» H » » Brady.

Divison Smith ;

Brigade Hancock : régiments 5e Wisconsin ; 49e Pensylvanie ; 43e New-York ; 6e Maine.
Brigade Brooks : régiments 2e, 3e, 4e, 5e, 6e Vermont.
» Davidson : régiments 33e, 49e, 77e New-York ; 7e Maine.

Artillerie :

Compagnie : C et D 5e artillerie.
» A 3e New-York.

Division Casey :

Brigade Vassel : régiments 104e, 52e, 56e Pensylvanie, 11e Maine ; 10e New-York.

Brigade Keim : régiments 85e, 101e, 103e Pensylvanie ; 96e New-York.

Brigade Palmer : régiments 85e, 98e, 92e, 81e, 93e New-York.

Artillerie : col. G.-D. Brailey, major van Walkenburg, du 1er New-York artillerie :

Compagnie : 7e New-York, capitaine Regan.
» 8e » » Fitch.
» 1er Ces. A et H » Bates et Spratt.

Cinquième corps : général Banks.

Division William :

Ire Brigade : régiments 12e, 2e Massachussets ; 16e Indiana ; 66e Pensylvanie.

IIe Brigade : régiments 3e Wisconsin ; 83e New-York ; 29e Pensylvanie ; 27e Indiana.

IIIe Brigade (Crawford) : régiments 28e New-York, 5e Connecticut ; 46e Pensylvanie ; 2e Indiana.

Artillerie :

Compagnie : 4e art. C. et I. capitaine Beat.
» 1e New-York, » Cotham.
» 3e Maryland, » Thompson.
» 2e » » Hampton.
» 1e Pensylvanie, » Mathews.
» 28e » » Knapp.

Zouaves d'Afrique, capitaine Collin.

Division Shield :

Ire Brigade : régiments 13e, 14e Indiana ; 84e Pensylvanie ; 7e Virginie.

IIe Brigade : 5e, 67e, 63e, 39e Ohio.

IIIe Brigade : 7e, 29e, 66e, 8e, 4e Ohio ; 7e Indiana, 1er Virginie ; 110e Pensylvanie.

Carabiniers Andrews.

Artillerie, lieutenant-colonel Daum ;
1er Ohio, 1re et 2e batteries.

Cavalerie de réserve : général Coke.

Brigade Blackward : régiments 1er cavalerie ; 3 esc. dragons, Banker ; cavl. Onéida ; 5 Ces Maryland ; 8e Pensylvanie.

Brigade Emery : régiments 5e cavalerie, 6 esc. ; 8e Pensylvanie.

Cavalerie attachée aux corps d'armée.

Au Ier Corps, 1er et 2e New-York.
» IIe » 3e et 6e New-York ; 8e Illinois, 1 esc.
» IIIe » 3e Pensylvanie ; 1er New-York.
» IVe » 1er, 5e, 4e Pensylvanie.
» Ve » 5e New-York ; 1er Wisconsin ; 1er Nouvelle-Angleterre ;

1er Maryland; Maryland cav. 78e Ces; Bat. Pens. cav.; 1 esc. Virginie; 3e Indiana; cav. général Wadsworth.

Artillerie de réserve: colonel Hunt.

Compagnie:	A,	2e Tidball,	6	pièces de	12	livres Howard.
»	B et L,	2e Wilson,	6	»	3	pouces.
»	M,	2e Benson,	6	»	3	»
»	G et C,	3e Gilson,	6	»	3	»
»	E,	1er Rondel,	6	»	12	liv. Stn.
»	K,	1er Graham,	6	»	12	» »
»	K.	4e de Bussy,	6	»	12	» »
»	A,	5e Ames,	6	»	10	liv. Parrott.
»	E,	2e Carlisle,	4	»	20	» »
»	E,	3e Liwingston,	4	»	10	» »
»	I, M,	3e Anderews,	6	»	10	» »
»	G,	4e Howe,	6	»	12	liv, Lt.
»	K,	5e Smead,	4	»	12	» »
»	A,	1re N-Y, Dietrich,	4	»	20	liv. Parrott.
»	B,	» » Vogeler,	4	»	20	» »
»	C,	» » »	4	»	20	» »
»	D,	» » Grimm,	4	»	20	» »

5e art. à Harrisburg, Mac Night.

Infanterie régulière: général Sykes.

Régiments 2e, 3e, 4e, 6e, 10e, 18e *(Sturgis-rifles)*, 11e, 12e, 14e.

Garnison de Washington: général Wadsworth.

Côté du Nord:
Forts Carroll, Grebble, etc., 4e New-York artillerie.
» Mahon, 99e Pensylvanie.
Camp Kelley, 78e Pensylvanie; 5e Connecticut.
Fort Massachussets, 76e New-York.
» Pensylvanie, 59e New-York.
» Lincoln, 112e Pensylvanie.
Côté du Sud.
26e New-York; 2e art. New-York; 4e Connecticut; 14e chass.; Sturgis art. 3e New-York art.; 11e, 12e New-York batt.

Garnison d'Alexandrie.

94e New-York; 88e Pensylvanie; 4e Connecticut.

Brigade de chemins de fer: colonel Miles.

10e Maine; 60e New-York, 1er Distr. Col.

TABLE DES MATIÈRES.

PIÈCES ANNEXES.

(1) Pour les détails du siége d'Yorktown et de la campagne de la péninsule consulter les excellentes cartes du rapport des généraux Barnard et Barry, publié chez van Nostrand à New-York en 1863.

ERRATUM à quelques exemplaires :

Page 127, à la note, au lieu de 94 centimètres lire 91 centimètres

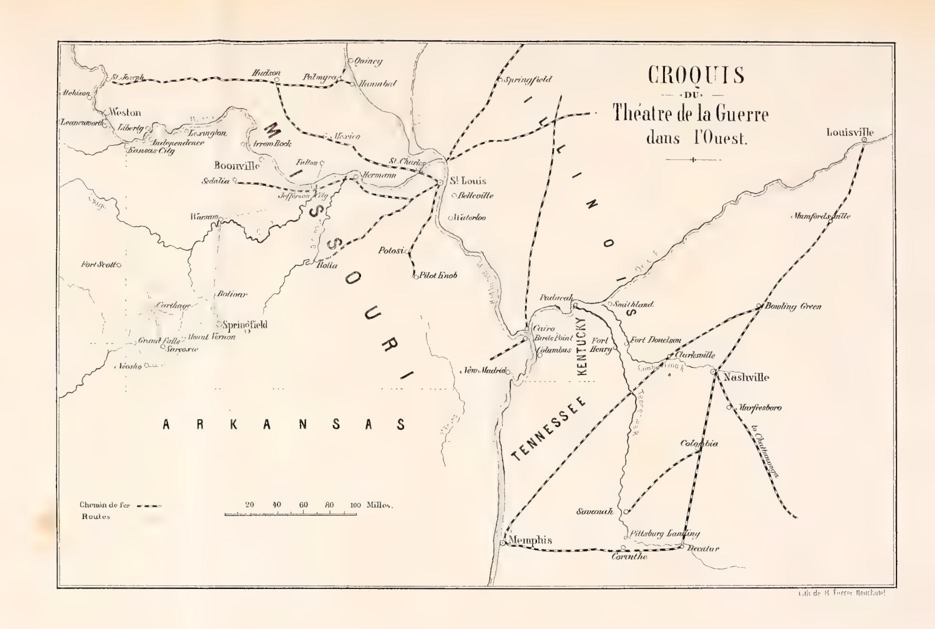


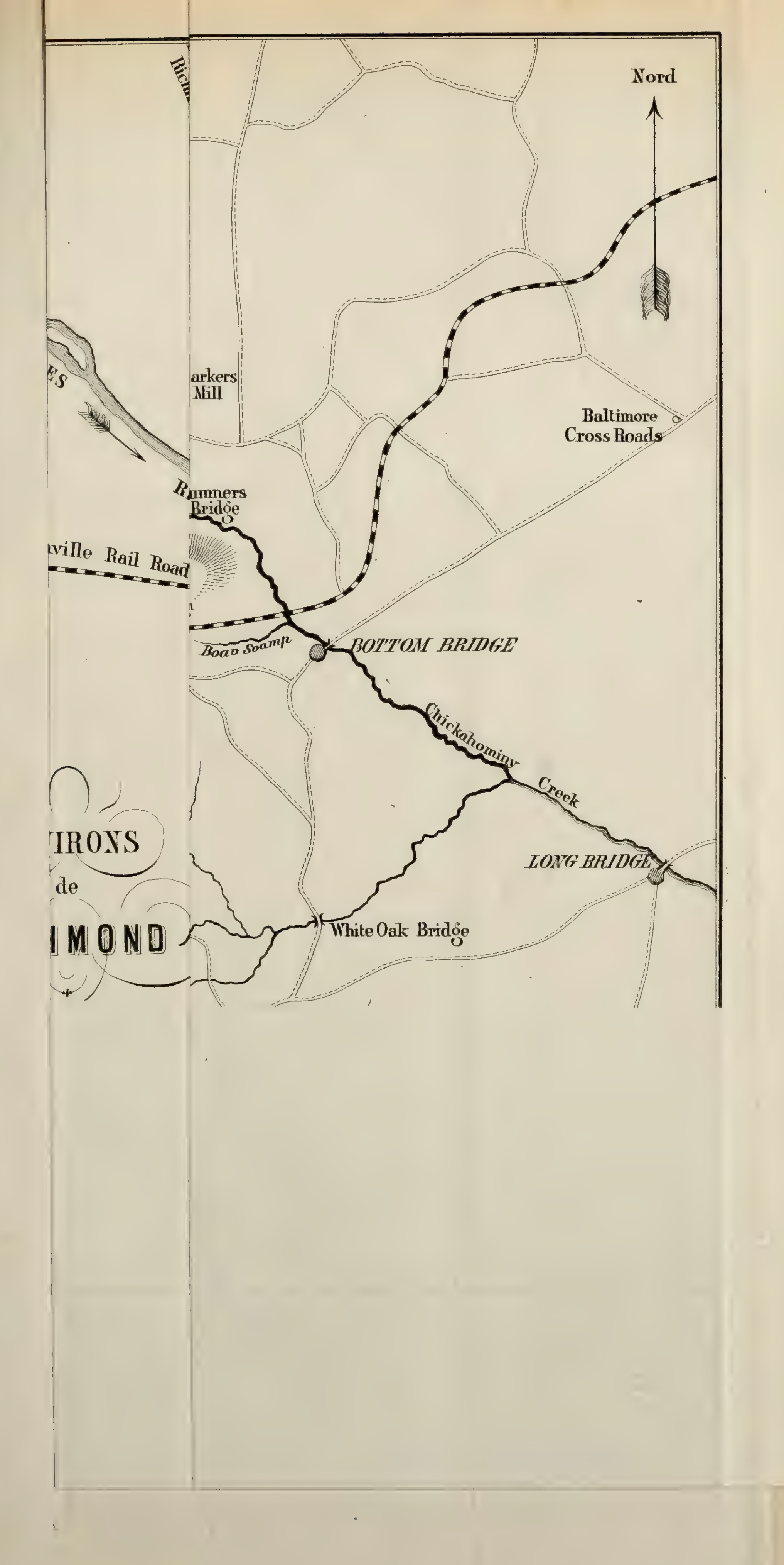
Quincy
Hudson
Palmyra
Hannibal
Mexico
Arrow Rock
Fulton
Hermann
Jefferson City
Rolla
M I S S O U
A N S A
20 40 60 80 100

(1) Pour les détails du siége d'Yorktown et de la campagne de la péninsule consulter les excellentes cartes du rapport des généraux Barnard et Barry, publié chez van Nostrand à New-York en 1863.

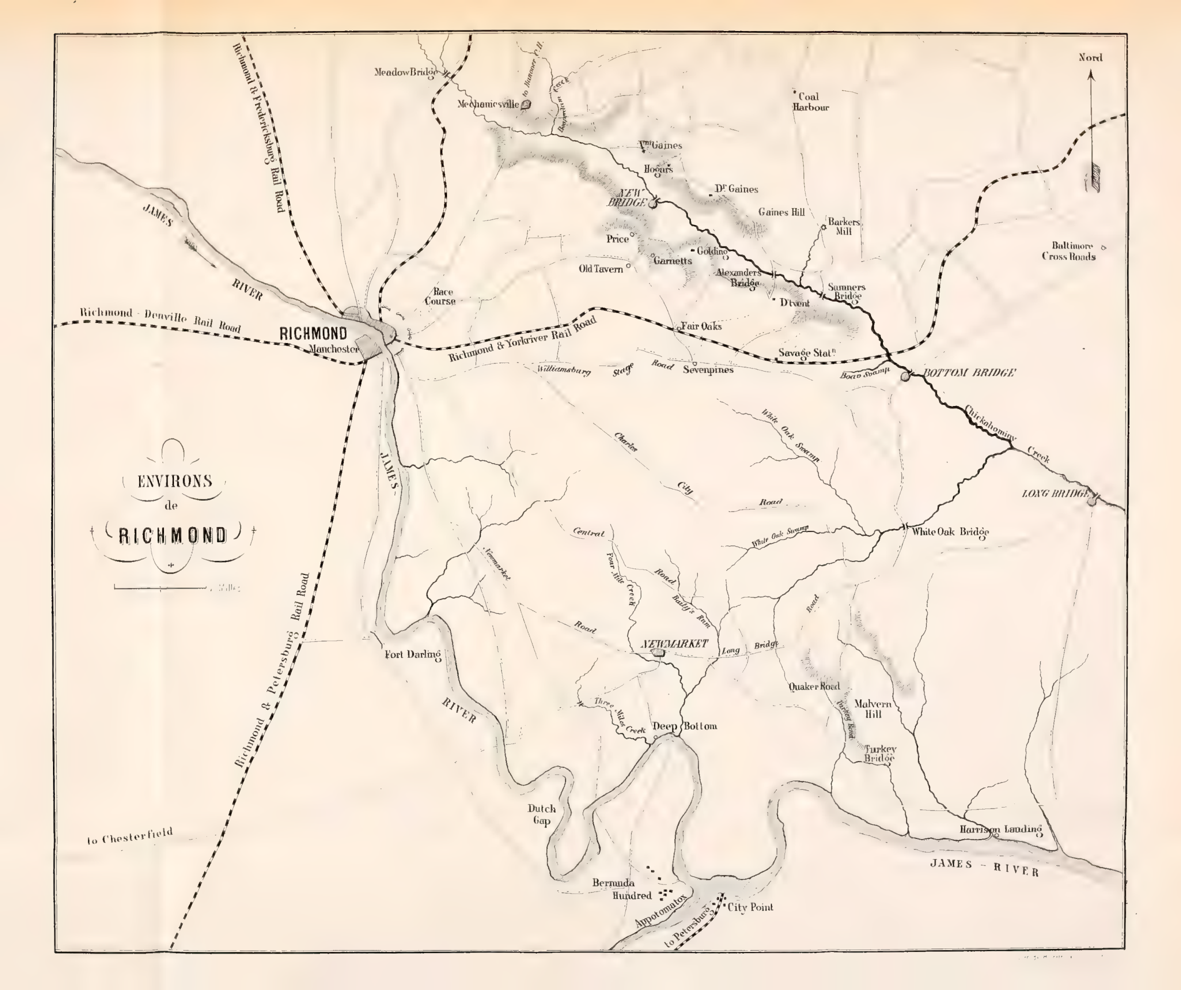
ERRATUM à quelques exemplaires :

Page 127, à la note, au lieu de 94 centimètres lire 91 centimètres


CROQUIS
DU
Théatre de la Guerre
dans l'Ouest.
MISSOURI
ILLINOIS
ARKANSAS
TENNESSEE
KENTUCKY
St. Joseph
Hudson
Palmyra
Quincy
Hannibal
Springfield
Atchison
Weston
Leavenworth
Liberty
Lexington
Independence
Kansas City
Irron Rock
Mexico
Boonville
Fulton
St. Charles
Hermann
St. Louis
Sedalia
Jefferson City
Belleville
Waterloo
Warsaw
Potosi
Rolla
Pilot Knob
Fort Scott
Bolivar
Carthage
Springfield
Mount Vernon
Grand Falls
Sarcoxie
Neosho
Louisville
Mumfordsville
Paducah
Smithland
Bowling Green
Cairo
Birds Point
Columbus
Fort Henry
Fort Donelson
Clarksville
New Madrid
Nashville
Murfresboro
to Chattanooga
Colombia
Savannah
Pittsburg Landing
Memphis
Corinthe
Decatur
Chemin de fer
Routes
20 40 60 80 100 Milles.
Lith. de H. Furrer Neuchatel



Nord
arkers
Mill
Baltimore
Cross Roads
Rumners
Bridge
ville Rail Road
Boar Soamp
BOTTOM BRIDGE
Chickahominy
Creek
LONG BRIDGE
IRONS
de
IMOND
White Oak Bridge



ENVIRONS
de
RICHMOND
Nord
RICHMOND
Manchester
Richmond - Denville Rail Road
Richmond & Fredericksburg Rail Road
Richmond & Yorkriver Rail Road
Richmond & Petersburg Rail Road
JAMES RIVER
JAMES
RIVER
JAMES - RIVER
Meadow Bridge
to Hanover C.H.
Mechanicsville
Coal Harbour
Gaines
Hogars
NEW BRIDGE
Dr Gaines
Gaines Hill
Barkers Mill
Price
Goldino
Old Tavern
Garnetts
Alexanders Bridge
Sumners Bridge
Baltimore Cross Roads
Race Course
Fair Oaks
Savage Statn
Williamsburg Stage Road
Sevenpines
BOTTOM BRIDGE
White Oak Swamp
Chickahominy Creek
Charles City Road
LONG BRIDGE
White Oak Bridge
Central Road
Newmarket Road
Four Mile Creek
NEWMARKET
Long Bridge
Fort Darling
Quaker Road
Malvern Hill
Three Miles Creek
Deep Bottom
Turkey Bridge
Dutch Gap
Harrison Landing
to Chesterfield
Bermuda Hundred
Appomatox
City Point
to Petersburg

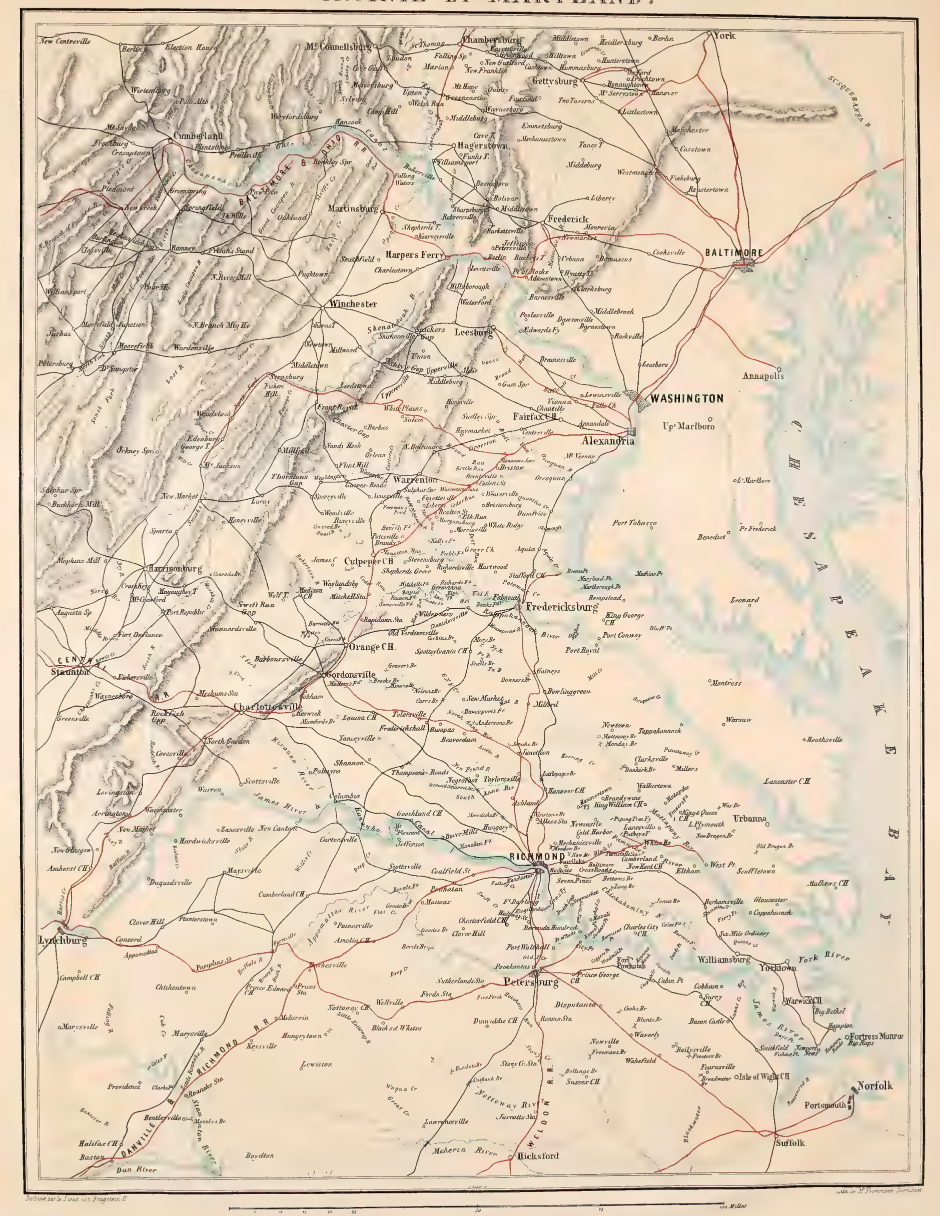


Lith. ae. M. Frommann, Darmstadt.

100 Milles.

Carte du théâtre de la guerre en

VIRGINIE ET MARYLAND.



GUERRE

DE LA

SÉCESSION

LAUSANNE. — IMPRIMERIE PACHE.

GUERRE

DE LA

SÉCESSION

ESQUISSE DES ÉVÉNEMENTS MILITAIRES ET POLITIQUES

DES ÉTATS-UNIS

de 1861 à 1865

PAR

FERDINAND LECOMTE

Colonel fédéral suisse

Tome II

AVEC TROIS CROQUIS

PARIS

CH. TANERA, ÉDITEUR

LIBRAIRIE POUR L'ART MILITAIRE, LES SCIENCES ET LES ARTS

Rue de Savoie, 6

1867

XIII

Réorganisation des armées belligérantes en présence sur le Haut-Potomac. — Nouvelle offensive des fédéraux. — Mesures politiques du gouvernement de Washington et intrigues des partis. — Révocation du général Mc Clellan.

Les efforts faits par les armées de Mc Clellan et de Lee dans les batailles de South-Mountains et d'Antietam avaient trop épuisé les combattants d'une et d'autre part pour qu'ils pussent, une fois le Potomac de nouveau entr'eux, recommencer immédiatement des opérations actives. Des deux côtés on se mit en défensive et l'on fit appel à de nouvelles ressources.

L'armée fédérale se trouvait dans de pitoyables conditions au double point de vue du matériel et du personnel. Elle manquait de tout ce qui était nécessaire à une campagne d'hiver, entr'autres de souliers, de bas, de chemises, de capotes, de couvertes, de cantines, de tentes et d'autre attirail de campement. Ses chevaux de selle et de trait s'étaient diminués dans des proportions effrayantes, non-seulement sous les coups de l'ennemi et sous ceux de fatigues trop fortes, mais encore par suite d'une maladie épidémique, qui en emporta en quelques jours plusieurs milliers. Les pertes en officiers avaient aussi été si grandes que plusieurs régiments en étaient complétement désorganisés ; quelques-uns étaient commandés par de simples capitaines ; un grand nombre étaient réduits à moins de deux cents hommes ; plusieurs compagnies étaient commandées par des

sous-officiers. Le seul corps de Sumner, le plus maltraité, il est vrai, avait perdu plus de 130 officiers, dont 4 généraux.

Cela étant, on comprend qu'un des premiers soins du général Mc Clellan dût être de réorganiser son armée, et c'est à quoi il se voua en effet avec l'activité qu'il avait déjà déployée un an auparavant.

Cela ne l'empêcha pas de commencer par parer au plus pressant, c'est-à-dire à la défense de la rive gauche du Potomac. Les corps de Williams (Banks) et Sumner occupèrent les hauteurs de Maryland et Harpers'Ferry le 20 et le 22 septembre ; des batteries fortifiées furent établies sur ces mêmes hauteurs de Maryland, et sur celles dites de Bolivar et de London. La cavalerie et quelques détachements d'infanterie furent échelonnés le long de la rive pour le service de sûreté, et le gros de l'armée maintenu sur la gauche du fleuve entre Williamsport et Harpers-Ferry.

De son côté le général Lee était à Martinsburg et environs, avec de forts avant-postes près de Shephardstown et vers l'embouchure du ruisseau Opequan dans le Potomac.

La réorganisation de ces armées n'était pas chose facile à ce moment-là. Les confédérés avaient pour eux l'entrain qui suit une campagne heureuse en somme, l'excitation politique de tout le sud et l'énergie de gens qui combattaient pour la défense de leurs propriétés. Mais le défaut d'organisation, le laisser-aller des gouvernements, le manque de ressources industrielles, et la sévérité de plus en plus rigoureuse du blocus empêchaient de tirer parti des levées d'hommes autant que cela eût pu se faire.

Les fédéraux sous ce rapport étaient dans des conditions meilleures en général. Le nord tout entier continuait à se transformer de plus en plus en une vaste fabrique d'engins militaires ; aussi de toutes parts affluait à Washington le matériel, gros et petit, nécessaire aux nouvelles levées et au remplacement des pertes.

On avait été loin de prévoir, quand on avait formé la grande armée du Potomac après Bull-Run, qu'il suffirait d'une année de campagne pour être obligé d'en créer une seconde tout à nouveau. Le matériel avait été, il faut le dire, horri-

blement gaspillé ; non-seulement les abords des champs de bataille, mais les chemins ordinaires étaient ordinairement jonchés de sacs, de capotes, de chapeaux, d'effets de toute espèce, encore en bon état, et que l'insouciante prodigalité américaine laissait pourrir sur place plutôt que d'en tirer parti. Les hyènes humaines, que nous voyons sur nos champs de bataille européens, auraient fait plus d'une bonne affaire aux Etats-Unis.

Malgré les ressources immenses de ce pays, il fallait pourtant un certain temps pour créer ce matériel, puis pour le répartir et le transporter aux emplacements voulus. Mais la même fièvre qui présidait à sa création semblait aussi s'être emparée des hommes préposés à sa première répartition, c'est-à-dire des fonctionnaires de l'administration supérieure. A peine avaient-ils ordonné des levées, des renforts et des fournitures, qu'ils auraient voulu voir leurs ordres se traduire en opérations énergiques et en victoires.

L'opinion publique du Nord avait un moment espéré que les confédérés seraient plus sévèrement châtiés de l'audace de leur invasion; qu'ils seraient capturés en Maryland, ou jetés au Potomac. Cela n'ayant pu s'effectuer elle demandait par toutes ses voix qu'on agît rapidement, et qu'on rendît sur-le-champ aux sudistes l'agression qu'ils avaient osé commettre. La presse, les clubs, des meetings de gouverneurs d'états, tous plus ou moins encouragés par le gouvernement de l'Union lui-même, demandaient au général Mc Clellan de profiter immédiatement de la victoire d'Antietam pour marcher en avant et pour donner le coup de mort à la sécession.

Dès les premiers jours d'octobre, et après une visite du président Lincoln à l'armée, le gouvernement de Washington se fit lui-même l'organe de ces plaintes et de ces requêtes. Le 7 octobre il donna l'ordre à Mc Clellan de franchir le Potomac et « de livrer bataille à l'ennemi ou de le refouler « au sud, pendant que les routes sont encore bonnes. »

Le général fédéral présenta naturellement ses objections à cet ordre, et il n'était pas difficile d'en trouver de fondées. Il fit savoir entr'autres qu'il lui manquait encore plus de la moitié des effets d'habillement et d'équipement, des trans-

ports et des remontes qu'il avait requis et qui avaient été reconnus nécessaires. Il paraît que ces effets avaient en majeure partie été expédiés de Washington, mais que par suite d'encombrements du chemin de fer, ils n'étaient pas et ne pouvaient pas être encore parvenus à destination. Le gouvernement néanmoins insista pour l'exécution de son ordre; le général Mc Clellan insista pour qu'on attendît les envois annoncés, et une nouvelle polémique télégraphique, dans le genre de celle que nous avons déjà vue, se poursuivit assidûment pendant plusieurs jours entre les deux états-majors de Washington et du quartier-général ([1]).

Nous reconnaîtrons sans peine que dans cette controverse le gouvernement a en apparence le beau rôle ; il était l'autorité supérieure, donc il avait le droit de commander; ensuite il avait réellement l'appui de l'immense majorité du pays, anxieuse enfin de voir s'avancer la guerre.

Mais nous nous représentons le rôle d'un gouvernement comme supérieur à celui de se laisser guider par la fièvre de masses aveuglées. Un sage gouvernement doit bien plutôt savoir y résister à l'occasion. Qui, dans le cas particulier, pouvait mieux juger des besoins réels et des aptitudes de l'armée que le général qui l'avait lui-même formée, qui la dirigeait depuis une année, qui l'avait commandée déjà dans vingt combats et batailles, et à la gloire de laquelle sa propre gloire était liée si intimement? Qui pouvait mieux connaître les circonstances de l'ennemi que celui qui venait de combattre contre lui? Le général Mc Clellan demandait qu'on attendît les renforts annoncés. On aurait dû suivre ses avis. Ce n'était pas manquer d'activité que de travailler à l'organisation d'une nouvelle armée, sur la base de l'ancienne. Ce n'était pas non plus arrêter les progrès de la guerre que d'attendre des renforts dont on avait urgemment besoin ; c'était éviter au contraire de nouvelles déceptions, de nouveaux retards, que l'événement ne justifia que trop, et qu'on pouvait alors prédire sans être prophète.

En quelques semaines on pouvait avoir, non-seulement

(1) Pour le détail de cette curieuse mais instructive controverse, voir notre volume: *Campagnes de Virginie et Maryland en 1862.*

tout le matériel et les effets désirables, mais encore les hommes des nouvelles levées par la conscription. En plaçant ces hommes dans les cadres des anciens régiments, au lieu de faire des régiments nouveaux, on se procurait un bon personnel au bout de quelques jours de service seulement, tout en réalisant de notables économies. Ainsi l'on aurait eu une armée à la fois aguerrie et rajeunie, avec ses unités au grand complet. Sous un chef comme Mc Clellan, qui, cette fois sans doute, aurait été secondé au lieu d'être entravé par la haute administration, cette armée, après un ou deux mois seulement de service de campagne, eût été capable des plus grandes choses, et aurait vu se briser contre elle toute la vaillance des troupes peu disciplinées de Lee et de Jackson.

En résumé celui des deux belligérants qui aurait disposé, à ce moment-là, d'une armée de 60 à 70 mille hommes seulement, mais régulière, bien maniable, aurait infailliblement battu son adversaire ; et la meilleure stratégie, à notre avis, consistait à se procurer le plus vite et le premier une telle armée. Le nord, sous ce rapport, avait tout l'avantage. Par ses immenses ressources en argent, en personnel, en matériel, en moyens de transports ; par l'excitation politique que les derniers événements y avait produite ; par l'existence de grands centres de population et d'industrie, à proximité du front, le nord pouvait se créer une meilleure et plus forte armée que le sud et en beaucoup moins de temps.

Mais pour cela il aurait fallu d'abord que la nation même sût ce qu'était réellement *une armée*, connût la différence entre une armée apte au combat, apte à la manœuvre et à la marche, et des bandes de braves gens bien habillés, bien armés, très dévoués, intelligents, mais mal exercés, mal disciplinés et encombrés d'impedimentas de toutes sortes. Ni le gouvernement ni le pays ne le savaient alors, ne voulaient le savoir ; ils ne le surent que plus tard, et après de douloureuses expériences. Nous ne leur en faisons pas un crime. Où l'auraient-ils appris, car ce n'est pas dans les livres que les peuples s'instruisent?

Même en Europe, où l'on peut savoir pourtant ce qu'est la grande guerre, ce qu'est une armée, il ne manque pas de

gens, même parmi les militaires, qui croient à la puissance des cohues dites nationales, plus qu'à celle des troupes manœuvrières et disciplinées. L'Amérique, qui depuis les guerres de l'indépendance, n'avait pas eu l'occasion d'apprécier les mérites d'armées régulières, qui alors n'eut pas même lieu d'en penser grand bien, et qui, depuis lors, n'a eu affaire qu'à des ennemis lointains et placés dans des conditions exceptionnelles, l'Amérique, disons-nous, n'avait pas encore senti le besoin d'élever ses forces militaires à leur maximum par l'organisation. Se présente-t-il un besoin pressant, on va au plus simple ; on sonne l'alarme, on augmente les effectifs précipitamment et sans règle posée d'avance ; de nouvelles levées, si les choses ne vont pas, s'efforcent de rallier les précédentes, et, sans arriver jamais à additionner exactement les forces disponibles, elles contribuent au moins à maintenir à peu près dans le même état les premiers corps mobilisés, et à abuser le public sur l'*activité* déployée par ses chefs politiques et militaires.

Telle est la notion qu'avait, en automne 1862, le gouvernement des Etats-Unis sur sa tâche militaire en général. Il était en progrès sur 1861, où il avait pensé qu'en ordonnant seulement la guerre, il verrait se dissiper l'ennemi. Il était en progrès sur le printemps 1862, où, faisant un pas de plus, il avait créé une grande armée, mais en croyant qu'il suffisait de cela pour avoir la victoire. Il avait pourtant dû comprendre qu'une grande armée peut n'être pas suffisante et qu'elle doit être sans cesse repourvue ; il lui restait à apprendre qu'en fait d'armée une *bonne* vaut mieux qu'une *grande*, dans les limites de certains chiffres, d'une centaine de mille hommes suivant nous ; puis qu'*une* armée, avec des dépôts pour l'alimenter, et des réserves pour la seconder, vaut mieux que *deux*, *trois* ou *quatre* armées de circonstance, sans dépôts ni réserves organisés, qui se courent les unes après les autres tant bien que mal. Et enfin, ce que des Américains surtout auraient dû savoir, que ce dernier mode est de beaucoup le plus coûteux.

Toutes ces choses, Mc Clellan les connaissait mieux que personne. Il n'osa pas toutefois heurter le sentiment public

au point de demander formellement au gouvernement d'attendre l'arrivée des nouvelles levées, ce qui aurait pu retarder la reprise de l'offensive jusqu'en décembre, et alors, par le mauvais état des routes, jusqu'au printemps. Il se borna au strict nécessaire, à réclamer le matériel et les effets indispensables à une campagne d'hiver, la rentrée des convalescents et l'arrivée des premières remontes. Après cela il voulait se mettre en route soit par la Shenandoah, soit sur une ligne plus rapprochée de Washington.

En attendant, il survint un petit incident de guerre qui, quoique ne prouvant rien, fut vivement exploité par les adversaires du général Mc Clellan. Pendant que les fédéraux gardaient paisiblement leurs positions défensives sur la rive gauche du Potomac, en faisant de temps en temps une pointe de l'autre côté ou sur leurs ailes, les confédérés agissaient de même. Ceux-ci organisèrent un de ces *raids* sur une grande échelle et qui fut couronné d'un plein succès.

Le général de cavalerie Stuart, avec un corps d'environ deux mille cavaliers et une batterie d'artillerie à cheval, déboucha, le 10 octobre au matin, par le gué de Mac Coys-Creck sur les positions de la droite des fédéraux; il surprit plusieurs avant-postes, entr'autres celui du Signal-Station, sur la montagne entre Hancock et Hagerstown, en refoula d'autres, et fourragea si rapidement de droite et de gauche, pour donner le change, qu'on perdit bientôt sa piste. On le croyait le long du Potomac, tandis qu'il s'était avancé, par Mercersburg, jusqu'en Pensylvanie et qu'il opérait une razzia dans toutes les règles à Chambersburg, où il y avait quelques magasins et un hôpital militaire.

Le général Mc Clellan, averti le 10 dans la matinée, prit aussitôt les meilleures mesures pour couper toute retraite au hardi partisan confédéré. La cavalerie du général Averill, qui était sur le Haut-Potomac, vers Green-Springs, dut se rapprocher du centre et suivre les traces de Stuart. Le reste de la cavalerie sous le général Pleasanton fut dirigé sur Mechanicstown; il devait aussi suivre l'ennemi ou lui couper la retraite, suivant les circonstances, et spécialement veiller aux gués en aval de l'armée. Tous les généraux échelonnés

entre Hancock et Harpers-Ferry reçurent l'ordre de redoubler de vigilance aux divers passages du fleuve. La division Cox, sous le général Crook, qui était en route pour la Virginie-Occidentale par chemin de fer, fut arrêtée par le télégraphe à Hancock ; les hommes durent rester en wagons, prêts à être transportés sur le point nécessaire. Le général Burnside dut placer aussi deux brigades en chemin de fer à la croisée du Monocacy, prêtes à se transporter par vapeur sur le point qui serait indiqué. Le général Stoneman eut à veiller à la gauche, aux environs des bouches du Monacacy et plus bas.

Mais Stuart avait prévu cela ; il se garda de revenir par le même chemin, et s'était préparé à éviter le danger par une vaste course. De Chambersburg il fit des diversions dans plusieurs directions, puis, le 11, il se dirigea rapidement sur Gettysburg et Emmetsburg, emmenant un fort butin de chevaux, de chars et d'effets militaires trouvés dans les magasins fédéraux, et après avoir détruit ce qu'il n'avait pu enlever, ainsi que les ateliers et la gare du chemin de fer. Il atteignit, dans la soirée, le chemin de fer Baltimore-Ohio, vers Fréderick, en détruisit les rails en plusieurs points et coupa tous les fils télégraphiques. Le lendemain, Stuart continua sa course au sud sur Hyattstown, Barnesville et Poolesville. Il avait ainsi tourné tout autour de l'armée de Mc Clellan, et il arriva, dans l'après-midi du 12 et sans avoir rencontré de résistance, au bord du Potomac au gué de l'embouchure du Monocacy. Mais là il fut arrêté par des troupes fédérales de Stoneman, faisant bonne garde, en même temps qu'attaqué par l'avant-garde de Pleasanton. Après une petite escarmouche, Stuart se porta plus à gauche en redescendant le fleuve, et, trois milles plus bas, il atteignit en sécurité le gué de Whites-Ford. Ce point aussi avait dû être occupé par ordre de Stoneman. Malheureusement, par un excès de zèle et par suite d'un malentendu, deux régiments d'infanterie qui devaient s'y trouver n'y étaient plus depuis quelques heures. Stuart franchit aussitôt le fleuve, et, comme il était en train de terminer son passage, le général Pleasanton lui lança encore quelques boulets, qui ne firent pas grand mal.

Stuart ne perdit dans ce raid que cinq hommes. Il avait fait, en moins de trois jours, une course d'environ 150 milles. Pleasanton à sa poursuite avait été moins heureux, mais non moins actif; il avait crevé bon nombre de chevaux pour ne pas perdre une minute. Six régiments avaient fait 55 milles par jour, et le reste de la cavalerie disponible avait couru sans désemparer pendant 24 heures, faisant un trajet de 78 milles.

Ce brillant exploit, remarquable par son audace autant que par sa bonne fortune, eut encore la chance d'arriver au moment le plus favorable pour être célébré par la renommée. La situation politique du nord et les relations tendues entre le gouvernement de Washington et le général Mc Clellan, lui donnèrent plus de retentissement qu'il n'en méritait. Le *raid* confédéré fut élevé aux nues par la presse républicaine, moins pour glorifier Stuart que pour décrier Mc Clellan. Le Président même de l'Union s'en mêla, et à une requête de son général en chef pour renforcer sa cavalerie épuisée, il riposta le 25 octobre en lui demandant caustiquement « ce que ses chevaux pouvaient bien avoir fait depuis la bataille d'Antietam qui leur ait causé tant de fatigue? » A cela le général Mc Clellan n'était pas embarrassé de répliquer et il ne s'en fit pas faute.

Ces regrettables débats avaient, il faut bien le reconnaître, une cause plus profonde que leur objet apparent. Elle était dans le mode et dans le but même de la guerre. A cet égard-là on n'était plus d'accord.

Nous avons déjà eu l'occasion de dire que le général Mc Clellan, sans être en aucune façon partisan de l'esclavage, se rattachait plutôt au parti qui voulait se débarrasser de cette plaie sans en ouvrir une autre, c'est-à-dire au parti qui voulait méthodiquement avancer l'émancipation, progressivement et sans secousses. On peut affirmer sans crainte qu'à l'origine de la guerre ce parti formait l'immense majorité du pays. Quelques actes isolés d'abolitionnisme avaient été fort mal vus par le grand public, et le président Lincoln avait même dû, on s'en souvient, sévir contre le général Fremont à cause de ses proclamations révolutionnaires. Le gé-

néral Mc Clellan avait fait respecter strictement les propriétés privées de la Virginie; même aux plus ardents sécessionnistes toutes les fournitures pour les troupes étaient payées comptant, et il n'était pas question de leur soustraire leurs esclaves. On avait espéré qu'avec cette extrême modération à l'égard des populations, jointe à de l'énergie dans les opérations militaires, on arriverait à rallier les gens aveuglés et à reconstituer bientôt l'Union. Les déceptions de la campagne de la péninsule donnèrent à la guerre, de la part des fédéraux, une autre tournure, un caractère beaucoup plus rude; et le sentiment de colère qui animait le nord se manifesta entr'autres dans les ordres du jour menaçants du général Pope, dont nous avons parlé au chapitre 11. On vivrait désormais sur l'ennemi, et l'on ne prendrait plus la peine d'user de ménagements envers les habitants, dont il était difficile souvent de dire s'ils étaient belligérants ou pas.

Ce sentiment, assez naturel dans de telles circonstances, fut encore renforcé par des faits d'un autre ordre, mais qui s'y rattachaient. Le parti abolitionniste, qui guettait toutes les occasions d'avancer la réalisation de son programme, n'était pas trop mécontent au fond des défaites des fédéraux. Il espérait qu'aux grands maux on opposerait finalement le grand remède, l'abolition, et, en attendant, il avait dans cette voie obtenu du président Lincoln, comme simples mesures de guerre, divers actes tendant à l'émancipation, et entr'autres un des plus décisifs.

Le 22 septembre une proclamation présidentielle (1) annonça que le gouvernement avait l'intention de demander au congrès un subside en faveur des Etats loyaux qui voudraient procéder à l'abolition immédiate ou graduelle de l'esclavage; mais que les Etats qui seraient encore en rebellion au 1er janvier 1863 n'auraient aucun droit à cette indemnité, et qu'à dater de ce moment tous leurs esclaves seraient proclamés libres à perpétuité. Ceux qui se réfugieraient dans les lignes fédérales ou sur les navires fédéraux devaient y être bien accueillis.

(1) Voir aux annexes.

Le général Mc Clellan avait dû porter cette proclamation à la connaissance de son armée, et il l'avait fait par un ordre du jour (nº 163, du 7 octobre) où quelques paroles modérées pouvaient indiquer qu'il n'entendait ni adopter le mode de guerre de son prédécesseur Pope ni exciter les noirs à la fuite. Comme mesures de guerre, il avait en effet moins de confiance dans de tels moyens de seconder les opérations que dans une bonne administration et une bonne direction de l'armée elle-même, et l'on ne saurait lui faire un crime de son opinion.

Comme mesure politique, il croyait cette résolution une erreur; quoiqu'il en pensât, il eut peut-être tort, à notre avis, de laisser entrevoir sa pensée dans une phrase où, en défendant toute discussion à cet égard parmi les troupes, il ajoutait que « le remède aux erreurs politiques, s'il y en a « de commises, doit se trouver seulement dans l'action des « comices électoraux du peuple. »

Il n'en fallait pas tant pour que la presse ultra-républicaine en trouvât l'occasion de se déchaîner de nouveau contre le général Mc Clellan. Elle ne s'en fit pas faute; elle réclama à grands cris sa révocation et son remplacement par l'idole du parti, par le général Fremont, le seul qui eût, suivant elle, compris jusqu'ici le vrai caractère de la présente guerre! D'autres journaux, tenant de près au gouvernement fédéral et à des gouvernements d'états, sans aller aussi loin, redoublaient de plaintes sur les lenteurs de l'armée du Potomac. En revanche les feuilles démocratiques soutenaient vivement le général Mc Clellan et l'engageaient à délivrer le président de la « clique abolitionniste » qui l'opprimait.

Ces clameurs annonçaient qu'un nouvel orage politique ne tarderait pas à fondre sur les opérations en cours.

Le 21 octobre, à l'occasion d'une aigre correspondance avec le gouvernement sur le choix de la meilleure ligne d'opérations, et sur la réserve à laisser à Harpers-Ferry, le général Mc Clellan fut avisé par le général Halleck de suivre, sans plus de délai, pendant que la saison était encore bonne, à l'ordre d'offensive qui lui avait été donné précédemment. Il s'appliqua aussitôt à l'exécution de cet ordre. Il avait fina-

lement reçu les renforts et ravitaillements les plus importants dont il avait besoin.

Le 25 octobre le mouvement commença.

L'armée confédérée occupait alors la vallée inférieure de la Shenandoah et les débouchés des Montagnes-Bleues vers la région du Bas-Potomac ; elle était divisée en deux armées, celle de Longstreet, à droite, comprenant les cinq corps de Hood, Mc Laws, Anderson, Ramson et Pickett, avec la cavalerie Stuart ; l'autre armée, sous Jackson, tenait la gauche, et comprenait les trois corps des généraux Hill D., Hill A. et Earley, précédemment Ewell.

Le gros de l'armée fédérale, soit cinq corps, les 1er, 2me, 5me, 6me et 9me, devait se diriger d'abord sur Warrenton, en longeant le versant oriental des Montagnes-Bleues ; puis de là sur Richmond, soit directement, soit par la gauche, suivant les circonstances.

Si l'un des cols qu'on laisserait à droite se trouvait inoccupé on y tenterait des pointes dans la Shenandoah sur les derrières de l'armée confédérée, ou bien l'on tâcherait de percer son front entre Culpepper-Court-House et Little-Washington. Cette ligne d'opérations avait en même temps l'avantage de couvrir directement la capitale de l'Union ; elle parait à l'un des grands soucis de son gouvernement, qui retenait pour cela devant Washington le corps de Sigel. Le Potomac, plus en amont, resterait gardé par le 12me corps, Slocum, à Harpers-Ferry et environs, et par le corps du général Morell, de 4 brigades, sur le Haut-Potomac, avec quartier-général à Hagerstown.

Les cinq corps du gros de l'armée d'opérations s'ébranlèrent le 25 au soir, et franchirent le fleuve en deux colonnes, celle de droite, 2me et 5me corps, sur les ponts de Harpers-Ferry ; celle de gauche, à Berlin, sur un pont de pontons. Le passage, contrarié par de grandes pluies qui amenèrent une subite crue des eaux, ne fut complétement terminé que le 2 novembre ; mais les têtes de colonne et surtout la cavalerie de Pleasanton n'avaient pas attendu tout ce temps pour se porter en avant. Elles s'étaient avancées, dès le 28 et le 29 octobre, jusqu'aux environs de Snickers-Gap et Ashbys-

Gap, qui furent occupés solidement par l'infanterie deux jours après et presque sans résistance. A Upperville, commencèrent quelques escarmouches un peu plus vives ; la marche n'en continua pas moins régulièrement sur Warrenton.

Lee avait ordonné à son armée un mouvement correspondant à celui de Mc Clellan ; mais trompé par les troupes fédérales laissées sur le Haut-Potomac, il ne fit retirer d'abord que sa droite, Longstreet, laissant Jackson à la garde de la Shenandoah. Longstreet, tout en contestant le terrain à l'avant-garde des fédéraux, devait prendre position entre le Rappahannock et le Rapidan. C'était contre ses arrière-gardes que Plesanton avait eu à lutter, lesquelles n'empêchèrent pas celui-ci d'arriver sur le Rappahannock et de lancer ses éclaireurs au-delà, dès le 7 novembre, en même temps que le gros de l'armée fédérale arrivait dans les environs de Warrenton.

Dans la même nuit du 7 au 8, le général Mc Clellan, au moment où il venait d'expédier, de son quartier-général de Rectortown, les ordres de marche du 8 et du 9, en vue de masser l'armée sur le Haut-Rappahannock, reçut l'avis qu'il était révoqué de ses fonctions. Un employé du département de la guerre, général Buckingham, lui remit un pli contenant les deux pièces suivantes :

« QUARTIER-GÉNÉRAL DE L'ARMÉE.

« Washington, D. C., 5 novembre 1862.

« Général, à la réception de l'ordre ci-joint du président, vous remettrez immédiatement votre commandement au major général Burnside, et vous vous retirerez à Trenton, New-Jersey, faisant rapport par télégraphe, pour ordres ultérieurs, dès votre arrivée à cette ville.

« Très respectueusement votre obéissant serviteur,

« (Signé) H. W. HALLECK,
« général en chef. »

« *Au major général Mac Clellan, commandant, etc., etc.*

« DÉPARTEMENT DE LA GUERRE.

« Office de l'adjudant général, Washington, 5 novembre 1862.

ORDRE GÉNÉRAL N° 182.

« Par ordre du président des Etats-Unis, il est ordonné que le major général Mac Clellan soit relevé du commandement de l'armée du Potomac, et que le major général Burnside prenne ce commandement à sa place.

« Par ordre du secrétaire de la guerre,

« (Signé) E. D. TOWNSEND, aide-adjudant général. »

Cette révocation avait été instamment demandée par une réunion de gouverneurs et de sommités politiques du parti républicain, et tout le cabinet, sauf M. Seward, avait adhéré à la démarche. Le président Lincoln n'avait pu s'y refuser et il avait motivé la révocation sur les retards apportés à l'exécution de l'ordre d'offensive du 6 octobre.

Le général Mc Clellan prit aussitôt ses dispositions pour la plus prompte exécution de la mesure qui le frappait. Il fit ses adieux à l'armée par un ordre du jour de quelques lignes, aussi modeste que touchant, à lire à la première *dressparade;* puis il transféra le commandement à son successeur, avec lequel il était du reste dans les meilleurs termes militaires et politiques. A la demande de celui-ci il consentit à rester encore deux à trois jours au quartier-général pour mettre Burnside bien au courant de la situation et de tous ses plans et projets. Pendant ces deux jours, entre les conférences particulières d'office, il eut encore le temps de recevoir de nombreuses visites des divers corps d'officiers et de passer une dernière revue du gros des troupes, accompagné du général Burnside, dans laquelle les acclamations et les protestations les plus vives lui furent prodiguées de toutes parts. Le grand maréchal-prévot lui-même, général Patrick, com-

mandant de la gendarmerie du quartier-général, conduisit les *cheers* des états-majors en faveur du chef révoqué.

Quant à celui-ci, la rigueur, bien imméritée à ce moment-là, déployée contre lui, ne lui arracha aucune plainte. Il fut le premier à recommander aux officiers et aux soldats le dévouement à tous leurs devoirs et à tous leurs supérieurs, ainsi que la confiance dans leur nouveau chef. Il en donna lui-même le bon exemple, et il ne sortit de son impassibilité habituelle que pour échanger de vives poignées de main avec Burnside et tout son état-major. Sans autre bruit il prit le chemin de fer, le 11 au matin, avec son état-major personnel, pour se retirer dans son lieu d'exil. Sur toute la route, et particulièrement aux gares de Manassas, de Washington, de Baltimore, de Philadelphie, les troupes et les habitants accouraient le saluer au passage et lui faire des ovations. Il mit une grande énergie à s'y soustraire et il se refusa constamment à prononcer le discours que les foules lui demandaient par des *cheers* répétés et en l'appelant à tue-tête de son sobriquet militaire, Little Mac! Little Mac!

A Trenton toutefois la démonstration ayant été sérieusement organisée, il ne put froisser les usages au point de s'abstenir de dire quelques mots en public. Après avoir été introduit du balcon de son hôtel à une immense foule par M. Dutcher, ancien président de la chambre de l'Etat, il prononça d'une voix vibrante le speech suivant :

« *Mes amis* — car je sens qu'ici vous êtes tous mes amis — je ne me présente pas à vous comme un faiseur de discours, ni comme un politicien, mais comme un soldat. Venu au milieu de vous pour y chercher le repos et la tranquillité, je n'ai rencontré, depuis l'instant de mon arrivée, que des marques de votre bonté. Quoiqu'il y pût paraître, je ne suis pas pour vous un étranger. Je ne puis pas être indifférent à votre histoire. Les braves soldats du New-Jersey ont été constamment avec moi dans toutes les actions depuis le siége d'Yorktown jusqu'à la bataille d'Antietam, et je puis ici donner hautement témoignage de leur dévouement à la cause pour laquelle nous combattons.

« Je n'oublierai jamais non plus le ferme et fidèle Taylor,

l'audacieux et intrépide Kearney, qui ont donné leur vie pour le maintien de notre gouvernement.

« Et avant de vous souhaiter une bonne nuit, je vous donnerai cet avis : pendant que l'armée combat, vous, comme citoyens, veillez à ce que la guerre se fasse pour le maintien de l'Union et de la Constitution, pour le maintien de votre nationalité et de vos droits de citoyens. »

Ce discours sobre et habile eut un immense retentissement. Sa finale surtout, gracieuse au parti démocratique, lui fit faire son chemin, car elle dévoilait dans le jeune général des vues et une fermeté politiques qu'on ne lui supposait pas. On s'était attendu à une proclamation de revue, ou à des récriminations de bivouacs ; on avait un programme d'homme d'état. Aussi dès ce moment l'opposition au gouvernement de Lincoln avait trouvé son futur candidat à la présidence, pour l'élection de 1864.

Ses amis militaires et du parti démocratique organisèrent d'autres ovations en sa faveur, et lui firent, par souscriptions patriotiques, de très riches cadeaux, en témoignage de la reconnaissance du pays. On lui offrit entr'autres un magnifique hôtel splendidement meublé et fourni, avec son parc.

Le général se retira dans la vie privée, attendant la suite des événements. Son état-major personnel avait aussi en majeure partie résigné ses fonctions ou en était relevé, suivant l'usage du pays. Par contre, deux de ses officiers, le lieutenant-colonel Colburn et le capitaine Duane, furent arrêtés pour avoir suivi leur général à Trenton.

En même temps le chef du cinquième corps d'armée, général Porter, ami intime de Mc Clellan, fut aussi relevé de ses fonctions et appelé à Washington pour y rendre compte, devant une cour martiale, de sa conduite dans la campagne de Pope. Le brave et intelligent chef du 5me corps n'eut pas de peine à se justifier des accusations portées contre lui. En attendant, son commandement lui fut brutalement enlevé et donné au général Hooker.



XIV

Le général Burnside à la tête de l'armée du Potomac. — Changement de base des fédéraux. — Bataille de Fredericksburg (13 décembre 1862). — Le général Hooker remplace Burnside.

Les ordres déjà donnés par le général Mc Clellan pour la marche du 8 et du 9 novembre continuèrent à s'exécuter. Le 10 au matin le gros des troupes fédérales se trouvait massé aux environs de Warrenton, avec des gardes convenables plus en arrière, aux passages des Montagnes-Bleues et le long des chemins de fer de Strassburg et d'Alexandrie ; le 9e corps était plus en avant, sur la ligne du Rappahannock aux environs de Waterloo ; en extrême avant-garde, la cavalerie de Pleasanton et de Bayard s'était portée au-delà du Rappahannock, avec ses piquets sur le Hazel-River, à 6 milles de Culpepper-Court-House.

Les rapports mêmes de Pleasanton, confirmés par d'autres données, avaient appris que les confédérés étaient alors étendus depuis Strassburg dans la Shenandoah, où étaient les corps de Jackson et de Hill D. H., jusqu'à Culpepper et au Rapidan, où se trouvaient le corps de Longstreet et celui de Hill A. P., avec la cavalerie de Stuart.

Ainsi il eût été facile de percer ce long cordon, et nous avons vu plus haut que cette prévision n'avait pas échappé au général Mc Clellan. Le changement du commandant en chef empêcha de tenter cette entreprise, qui eût demandé, avant tout, une prompte résolution. Les moments d'indécision qui résultent toujours d'un transfert de l'autorité suprême

suffisaient à Lee pour opérer sa concentration. L'occasion de frapper un bon coup était ainsi perdue.

Cela s'accentua particulièrement le 10 novembre. Ce jour-là l'avant-garde de Pleasanton fut vivement attaquée près de Culpepper, par celle de Stuart; celle-ci fut non moins vivement repoussée, mais le reste de l'armée fédérale ne bougea pas, quoiqu'il eût été facile de profiter de cet ébranlement pour faire un pas en avant.

C'est qu'il s'agissait de savoir si l'on suivrait au plan du général Mc Clellan, ou si l'on adopterait une autre ligne d'opérations.

Le général Burnside, qui se voyait appelé subitement à la tête de l'armée, était de quelques années plus âgé que son prédécesseur, mais plus jeune encore que la plupart de ses principaux généraux. Il sortait aussi de l'armée régulière, où il n'avait eu qu'un grade subalterne, tandis que Sumner et Hooker s'y étaient déjà signalés avant la guerre pour leurs longs services. Du reste Burnside possédait une bonne tournure militaire, une tête remarquablement expressive; il ne manquait ni de connaissances, ni d'intelligence, ni de caractère, ni de bravoure. Son mérite aux yeux du gouvernement, et ce qui peut-être lui faisait du tort aux yeux de ses troupes, était de n'avoir pas été associé aux précédents revers; il n'était pas de la première armée du Potomac. Les faciles succès de Roanoke et de New-Bern, pompeusement célébrés parce qu'ils étaient arrivés des premiers, avaient appelé l'attention sur lui. Le gouvernement n'ignorait pas non plus qu'il n'avait acquiescé qu'avec réserve aux idées du général Mc Clellan sur la meilleure ligne d'opérations de la campagne en cours. Toutes ces circonstances avaient contribué à l'élever sur le pavois, malgré lui, il faut le constater. Dans l'armée même, on voulut y voir un passe-droit au détriment d'autres généraux, de Hooker entr'autres, et cette disposition ne devait pas faciliter la tâche du nouveau commandant.

Burnside prit néanmoins son commandement dès le 8 novembre, et il s'annonça aux troupes par l'ordre du jour suivant :

« Quartier-général de l'armée du Potomac, 8 novembre 1862.

« Conformément à l'ordre général présidentiel, n° 182, je prends par la présente le commandement de l'armée du Potomac. Le patriotisme et le déploiement de toute mon énergie, joints à la coopération cordiale des officiers et des soldats, me permettront, j'espère, avec l'aide de Dieu, d'assurer les succès de cette armée.

« Ayant été le témoin des privations et de la bravoure de la vieille armée du Potomac dans la campagne du Maryland, et étant complétement associé à ses sentiments de respect pour le général Mc Clellan, entretenus par de longues et intimes relations avec lui, je sens que ce n'est pas comme un étranger que je prends ce commandement. Au neuvième corps entr'autres, dont j'ai si longtemps partagé la tâche, je n'ai besoin de rien dire. Nos passés sont identiques. Avec défiance de moi-même, mais avec pleine confiance dans la bravoure, dans la loyauté et dans l'énergie de cette vaillante armée, j'ai accepté de la diriger, sûr que la bonne cause devra triompher.

« (Signé) A.-E. BURNSIDE,
major-général commandant. »

La première obligation qui était imposée au nouveau chef de l'armée du Potomac, était de se décider sur le meilleur plan à suivre, sur la ligne d'opérations à adopter définitivement contre la capitale de la sécession. Garderait-on la ligne actuelle sur Gordonsville, ou en choisirait-on une autre? Dans ce dernier cas laquelle?

Le gouvernement de Washington avait un moment penché pour prendre une base à Aquia-Creek sur le Bas-Potomac, et de là une ligne d'opérations sur Richmond le long du chemin de fer dit Potomac-Richmond, qui passe le Rappahannock à Fredericksburg. C'est la voie ordinaire et la plus directe en temps de paix entre les deux capitales, par bateau à vapeur jusqu'à Aquia-Creek et de là par chemin de fer. Elle offrait cet avantage aux fédéraux, sûrs de la mer, qu'ils pou-

vaient ravitailler facilement leur première base d'Aquia-Creek, et en prendre successivement d'autres sur les criques et les larges cours d'eau du bassin du Bas-Potomac, au fur et à mesure qu'ils avanceraient.

C'était assurément plus commode que de garder derrière soi, contre les coureurs de Stuart, une longue queue de grandes routes ferrées et autres, comme il aurait fallu le faire par la zone centrale de Warrenton, Orange, Gordonsville, ou par la Shenandoah.

En revanche les opérations tactiques devenaient d'autant plus difficiles, par les lignes de défense successives que les cours d'eau du Rappahannock, du Mataponay, du Pamunkey, du Chickahominy et de leurs affluents, offraient aux confédérés. Il fallait s'apprêter à y construire de nombreux ponts militaires, à opérer des passages de vive force ou par surprise et à combattre avec des rivières à dos. Quoiqu'il soit difficile de dire laquelle des deux zones était la préférable, nous inclinerions à croire que la zone centrale offrait en somme moins de difficultés, et qu'en faisant escorter le mouvement de l'armée le long de la voie ferrée, par un mouvement correspondant de canonnières sur le Bas-Potomac, on aurait toujours pu, à la rigueur, se créer sur ce fleuve une base provisoire ou de refuge, comme celle de Harrison-Landing sur le James, l'été précédent.

Toutefois le général Burnside n'en jugea pas de la sorte. Après avoir eu, le 12 novembre, une entrevue à son quartier-général avec le commandant en chef, général Halleck, et le quartier-maître en chef, général Meiggs, venus de Washington, il se décida à changer de ligne d'opérations et à établir sa base à Aquia-Creek.

Le plan qu'il soumit au général Halleck, et qui fut approuvé par le président, le 14, consistait à masser d'abord l'armée aux environs de Warrenton ; à faire ensuite comme feinte un mouvement à travers le Rappahannock contre Gordonsville; puis à se rabattre rapidement par la gauche sur Fredericksburg, où l'on franchirait le Rappahannock.

Pour cela il fallait des pontons, car les sudistes avaient détruit le beau pont du chemin de fer sur ce fleuve; et à la

demande du général Burnside le général Meiggs, pendant qu'il était à Warrenton, le 12, envoya un ordre à Washington, contresigné par le général Halleck, pour faire venir de Harpers-Ferry à Aquia-Creek tous les équipages de ponts disponibles. Par suite de regrettables malentendus, cet ordre fut mal compris et mal exécuté. Personne ne se chargea spécialement de veiller à ce qu'il aboutît. Une fois l'ordre lancé, le général Burnside se reposa de son exécution sur le général Halleck, celui-ci sur le général Meiggs, celui-ci sur le général Woodbury, et celui-ci sur un quartier-maître subalterne. Il en résulta que des retards qui n'avaient pu être évités dans l'envoi des pontons ne parvinrent à la connaissance du général Burnside que tardivement, c'est-à-dire le 19 novembre.

Cependant depuis le 16 déjà il avait commencé sa feinte et tout son mouvement, et il s'acheminait rapidement contre Fredericksburg, en descendant non loin de la rive gauche du fleuve.

Il avait adopté pour son armée une autre répartition, inspirée de Washington et que Mc Clellan n'avait pas voulu admettre, pour autant qu'il était compétent à cet égard. L'armée était formée non plus en sept corps, mais en quatre armées, appelées *grandes divisions*, chacune de deux corps d'armée, le corps d'armée à trois divisions. La grande division de droite, sous Sumner, fut composée des deux corps n° 2 (Couch), et 9 (Wilcox; la grande division du centre, sous Hooker, eut les deux corps n° 3 (Stonemann) et 5 (Slocum); la grande division de gauche, sous Franklin, les corps n° 1 (Reynold) et 6 (Smith). La grande réserve sous Sigel, fut composée du 11me corps et de détachements divers. Chaque chef de ces grandes divisions avait une large compétence, qui allait jusqu'à communiquer directement avec le gouvernement de Washington.

Dans le mouvement par la gauche, commencé le 16, l'armée de Sumner, forte d'une quarantaine de mille hommes, marchait en tête, suivie de celle de Franklin, puis de Hooker. Sigel vint prendre la place de l'armée aux environs de Warrenton. Le corps détaché de Banks resta à la garde du Haut-Potomac et de Washington.

Sumner devait passer le fleuve un peu au-dessus de Fredericksburg, puis prendre possession de cette ville. Mais arrivé au village de Falmouth, en face de Fredericksburg, lieu de rendez-vous des pontons attendus, ceux-ci manquaient. Bientôt après, on sut qu'ils avaient été retardés et qu'on ne pouvait savoir quand ils arriveraient. L'armée fédérale se trouvait donc en face d'un large fleuve et sans moyens de passage!

En outre, les généraux confédérés n'avaient pas été longtemps à comprendre de quoi il était question, et, faisant un mouvement parallèle à celui de leurs adversaires, ils se trouvèrent déjà le 20, en forces imposantes, à Fredericksburg et aux environs sur la rive droite du fleuve. Entr'autres tout le corps de Longstreet s'y massa en quelques jours.

Burnside somma bien la ville de se rendre, sous menace de bombardement, mais cette sommation resta sans autre effet que de la faire évacuer par les habitants.

Ainsi le premier mouvement stratégique de l'armée du Potomac réorganisée était complétement échoué; comme eût été celui de Napoléon III en 1859 sur le Tessin, s'il avait trouvé à Magenta et à Turbigo, au lieu des seules avant-gardes du 1er corps autrichien, tout le gros de l'armée de Giulay ayant réussi à s'y transporter des environs de Pavie, les 2 et 3 juin, et à couper tous les ponts.

Burnside était forcé d'aviser à quelque autre combinaison, et cela mena, toujours en attendant les malheureux pontons, jusqu'à la seconde semaine de décembre, lenteurs qui faisaient ressortir bien durement les sages avis donnés au gouvernement deux mois auparavant, qu'à la guerre ce n'est pas toujours en précipitant le pas qu'on fait le plus de chemin.

Enfin le 10 décembre on fut en mesure d'aller de l'avant, et Burnside se décida à agir.

Dans ces entrefaites, Lee s'était solidement établi à Fredericksburg, ou plutôt en arrière de cette ville, sur des gradins naturellement forts, qu'il avait renforcés encore de batteries à épaulements et de retranchements pour l'infanterie. Son front était couvert par le fleuve, large d'au moins 300 pas,

puis par la ville de Fredericksburg, dont plusieurs maisons, mises en état de défense, pouvaient servir de redoutes avancées, et enfin plus à droite par le chemin de fer, qui, en sortant de Fredericksburg, tourne au sud parallèlement au Rappahannock. Les lignes de défense elles-mêmes se trouvaient plus en arrière, à un à deux milles de la ville, sur deux étages de terrasses qui forment autour de la ville un hémicycle allongé, d'une largeur moyenne de 2 à 3 milles et d'une longueur de 6 à 7 milles. Le long de ces hauteurs court une petite rivière, parfois assez encaissée, le Massaponax, qui va se jeter dans le Rappahannock à environ cinq milles en dessous de Fredericksburg. Près du confluent, le Massaponax est traversé par la vieille route de Richmond, puis à deux milles plus au sud, vers la colline dite Captain-Hamilton, par le chemin de fer. A 4 à 5 milles en amont de la ville, une autre petite rivière, encaissée par les hauteurs dites de Stansbury, se jette dans le fleuve en fermant de ce côté-là l'hémicycle. Elle est traversée par deux routes sortant de la partie sud-ouest de la ville, la route d'Orange par Chancellorswille et Wilderness, la plus à l'ouest, et la route de Spottsylvania et Frederickshall.

C'est sur les premiers gradins de ces routes que Lee avait massé son armée, formée par le corps de Jackson appelé de la Shenandoah, à la droite, et par le corps de Longstreet à la gauche.

Une route transversale avait été construite derrière et tout le long du front pour relier les deux ailes ; des retranchements avaient été élevés un peu plus en avant, et un long mur de pierre très bien utilisé comme parapet. La défense présentait ainsi partout deux lignes, et sur quelques points trois et même quatre. De puissantes batteries avaient été établies sur les hauteurs dites Marie-Heights, à un mille environ en arrière de la ville, sur une autre colline un peu plus au sud appelée Lee's-hill, et sur d'autres hauteurs plus au sud-est encore. Un feu convergent très serré, d'artillerie et d'infanterie, pouvait battre Fredericksburg et ses divers débouchés, ainsi que toute la petite plaine qu'il fallait traverser pour arriver de la ville aux gradins. Quant à la ville

elle-même, dominée immédiatement par la rive gauche, elle ne pouvait pas être tenue longtemps contre les batteries fédérales de Stafford, de même qu'elle ne pouvait pas être occupée en sécurité par les fédéraux sans avoir préalablement fait taire les feux des hauteurs de Stansbury et de Marie.

Le front de l'armée confédérée ainsi disposée avait une étendue de 6 à 7 milles, sans compter les extrêmes flanqueurs. Il était sillonné par deux ruisseaux ravineux, le Hazel-Run et le Deep-Run, se jetant dans le fleuve entre la ville et le confluent du Massaponax.

Le quartier-général de Lee se trouvait, au commencement de l'action dont nous allons parler, un peu sur la droite, c'est-à-dire sur les hauteurs de Garnett, près du Massaponax. Celui de Jackson était plus en avant vers le chemin de fer, et près des collines de Captain-Hamilton; son corps était en position le long du chemin de fer. Le quartier-général de Longstreet était près des hauteurs du télégraphe, au sud de Fredericksburg, avec ses troupes échelonnées jusqu'au fleuve vers les collines de Stansbury. La réserve était placée sur les gradins en arrière de Fredericksburg. La cavalerie de Stuart sur l'extrême droite, derrière son artillerie. Le total de l'armée de Lee montait à environ 90 mille hommes, avec une forte proportion d'artillerie, dont des pièces de gros calibre récemment arrivées de Richmond, et une excellente cavalerie. La position pouvait être facilement approvisionnée par le chemin de fer Richmond-Potomac, dont deux petits embranchements construits à la hâte menaient jusqu'aux batteries. En résumé le général Lee, en habile ingénieur, avait su s'improviser à Fredericksburg des lignes vraiment formidables, et dans le style de celles de Wellington. Saurait-il en user de même?

Le général Burnside, de son côté, n'avait pas perdu son temps. Ayant peu à peu reçu tout son matériel de pontonage et des pièces de siége, il avait fait établir des batteries de gros calibre sur toutes les hauteurs de la rive gauche, en particulier sur celles dites de Stafford et de Forrest; le 10 décembre au matin, il disposait d'environ 150 pièces prêtes à ouvrir le feu.

Son intention était de surprendre ou de forcer le passage dans les environs immédiats de Fredericksburg, puis d'enlever de front et de flanc les positions de l'ennemi. Il comptait, pour cette grave entreprise, sur la puissance de son artillerie rayée, sur la supériorité de ses effectifs, montant à environ 140 mille hommes, et sur l'entrain des troupes, qui ne demandaient qu'à agir pour répondre aux ardents vœux du pays.

L'intention d'agir vigoureusement était sans doute louable ; mais le projet de la réaliser que nous venons d'indiquer peut le paraître beaucoup moins. Rien, si ce n'est un faux amour-propre, ne forçait le général Burnside d'aller chercher son adversaire sur le terrain même que celui-ci avait choisi et qu'il avait eu tout le temps de fortifier. Rien ne donnait à la place de Fredericksburg une telle importance qu'il fût indispensable d'y livrer bataille dans des conditions relativement défavorables, c'est-à-dire avec un large fleuve à dos et en y attaquant à découvert un ennemi bien posté et à l'abri.

C'était le cas ou jamais, au contraire, de recourir à la stratégie, de manœuvrer sur les flancs de la position pour forcer Lee à s'en retirer. Et l'on aurait pu arriver à ce résultat sans tirer un coup de fusil. De même que Burnside, en novembre, avait espéré avec raison amener l'évacuation du Haut-Rappahannock et de Culpepper en se portant rapidement par sa gauche de Warrenton à Fredericksburg, de même en décembre, et mieux encore, il pouvait forcer l'évacuation de Fredericksburg en se portant rapidement au-delà du fleuve par un passage plus en aval ou plus en amont.

Il serait resté dans son même programme et n'eût fait que continuer le mouvement par la gauche, commencé à Warrenton, en allant par exemple prendre son point de passage et une autre base à Port-Conway, une vingtaine de milles plus bas que Fredericksburg. De là en marchant dans la direction de Bowlinggreen et Gayneys, sur le chemin de fer Fredericksburg-Richmond, ce qui ne présentait aucune difficulté, il eût à la fois menacé les communications des confédérés sans perdre les siennes, et forcé Lee à se replier au

moins jusqu'en arrière du Northanna, aux environs de Jericho et de Junction. Là sans doute Lee aurait pris une nouvelle position, contre laquelle les mêmes moyens que contre celle de Fredericksburg auraient pu être employés, si c'eût été nécessaire.

Ou bien le général Burnside pouvait revenir sur ses pas, et se reporter par sa droite vers Warrenton, pour y reprendre momentanément la précédente ligne d'opérations. Le grand public aurait ri sans doute du nouveau *change of base;* il se serait impatienté peut-être, et, la politique aidant, le successeur du général Mc Clellan aurait pu être ruiné dans l'opinion, calomnié auprès du gouvernement et révoqué de son commandement avant d'avoir été à même de l'exercer en réalité, et au moment peut-être où il allait s'en servir efficacement.

Mais de telles considérations ne doivent pas parvenir à l'esprit d'un chef chargé d'une responsabilité semblable à celle qui pesait alors sur le général Burnside. Elles ne lui parvinrent sans doute pas; sinon, il aurait dû se dire qu'on ne fait pas la guerre pour la distraction des beaux esprits de Washington, de New-York ou d'autre part; qu'on fait la guerre pour vaincre, et qu'après tout il vaut mieux encore pour ce public frondeur qu'il ait occasion de rire, de se moquer, de s'impatienter même des opérations qu'il ne comprend pas, que d'avoir à pleurer des milliers de victimes inutilement sacrifiées, et à gémir de revers qu'on aurait pu éviter.

Dans le cas particulier il y avait tout espoir d'ailleurs que la leçon du mois de novembre n'eût pas été perdue, que le mouvement stratégique aurait été mieux ordonné dans ses détails que celui de Warrenton à Fredericksburg, que les pontons, les bateaux et les charrois n'auraient pas fait défaut; par conséquent que les masses, plus rapidement mobilisées, auraient subitement fait leur apparition sur un point où nul ne les attendait, ce qui, avec les heureuses conséquences qui en seraient infailliblement résultées pour les opérations, eût bientôt ramené la faveur du pays au général fédéral et lui eût valu peut-être autant d'éloges outrés que les appa-

rentes lenteurs d'un nouveau changement de ligne d'opérations lui auraient apporté d'injustes blâmes.

Nous ne voulons pas supposer que le général Burnside se laissa abuser sur la valeur réelle des lignes confédérées et qu'il ne les apprécia pas à leur juste mérite; car il avait souvent montré du coup-d'œil militaire, et une simple reconnaissance faite des hauteurs de Stafford ou du toit de quelques maisons de Falmouth ou des environs, même des fenêtres de Philipps-House, quartier-général de Sumner, suffisait à faire connaître la réalité, qui était que Lee se trouvait dans une position presque inexpugnable. A défaut de cette conviction il n'eût pas été difficile de se renseigner par une hardie reconnaissance armée ou par une canonnade à grande portée sur tout le front, pour forcer l'ennemi à se démasquer.

C'est ce que le général Burnside ne fit pas. Soit qu'il s'exagérât sa force au détriment de celle des confédérés, soit que son tempérament chevaleresque ne lui permît pas de manœuvrer plus longtemps sans livrer bataille, il se résolut à refouler tout ce qui était devant lui et sans plus tarder. Contre l'opinion de quelques-uns de ses généraux, de Hooker entr'autres, il borna tout son plan à un coup de vigueur, de front, en deux colonnes, une dirigée de Falmouth sur Fredericksburg même et plus loin ; une autre colonne un peu plus bas. Celle-ci était bien censée faire un mouvement de flanc ; mais ce ne fut pas du tout le cas, telles que les choses furent ordonnées.

L'attaque de droite fut confiée au général Sumner, celle de gauche au général Franklin ; le général Hooker resterait en réserve à sa place du centre, tout en fournissant l'appui d'un de ses corps à Franklin.

A cet effet des ponts, qui devaient monter au nombre de six, furent commencés sur le fleuve pendant la nuit du 10 au 11 décembre; trois pour Franklin, à un mille et demi de la ville, sous l'embouchure du Deep-Run, et trois devant Falmouth pour le corps de Sumner. Les premiers furent établis rapidement et presque sans contestation de l'ennemi, grâce à une convenable diversion faite plus en aval; les autres rencontrèrent la résistance d'adroits tireurs embusqués dans les pre-

mières maisons de Fredericksburg, et qui forcèrent les pontonniers à lâcher prise. Il fallut diriger sur les maisons de Fredericksburg le feu des batteries de la rive gauche, et un grand bombardement commença, auquel les confédérés ne répondirent que faiblement. Les carabiniers confédérés, de la brigade mississipienne Barksdale, ne s'effrayèrent ni de ce bruit, ni de l'incendie qui éclatait autour d'eux; ils continuèrent leur tir meurtrier et ils allaient décidément empêcher la construction des ponts, comme en 1799 les carabiniers zuricois de Tobler avaient fait échouer la tentative du passage de l'Aar par l'archiduc Charles, lorsque le général Burnside s'approcha et demanda des volontaires pour franchir le fleuve en bateau et aller balayer l'autre rive. Toute la brigade Hall, composée des 7e Michigan, 19e et 20e Massachussets, s'offrit aussitôt; le 7e Michigan traversa le premier, et, bientôt suivi du reste de la brigade, il se lança courageusement dans la ville et en chassa les tirailleurs ennemis. Les pontonniers purent se remettre à l'ouvrage; vers le soir du 11 les ponts étaient aussi terminés sur ce point.

Le passage commença immédiatement par le 2e corps (Couch) de l'armée de Sumner, et par le 1er corps (Reynold) de celle de Franklin. Les avant-postes des deux corps firent leur jonction en avant de la ville et refoulèrent les premiers piquets de l'ennemi, qui ne fit sur la place qu'un feu très-mesuré de ses batteries. Il semblerait que Lee craignît d'user trop tôt de la force de sa position et de décourager les fédéraux de leur offensive. Pour lui ils n'étaient encore que sur la porte d'une trappe habilement tendue.

Le 13 au matin, Burnside fit continuer le mouvement en avant. Nous employons à dessein cette expression plutôt que celle d'ordonner l'attaque, parce qu'elle nous semble plus juste et répondre mieux à ce qui se fit.

En effet, soit que l'opposition de Hooker ait ôté à Burnside un peu de son assurance, soit qu'il ne fût pas suffisamment renseigné sur les points ennemis où il voulait porter ses coups, il émit pour cette journée des ordres si singuliers, à la fois si vagues et si minutieux, renfermant des recommandations si

contradictoires [1], qu'il est difficile, même aujourd'hui et après les nombreuses enquêtes auxquelles ils ont donné lieu, de dire exactement ce que le général Burnside eut le projet de faire. Ses généraux, en tout cas, ne le surent pas, et il en résulta que leurs dispositions manquèrent de la cohésion et de la vigueur qui eussent été nécessaire pour remplir la tâche donnée.

C'est ainsi que chacune des armées de Sumner et de Franklin ne reçut ses ordres d'attaque pour la journée que le matin même, après 7 heures; ils devaient néanmoins agir incontinent, c'est-à-dire aussitôt que le brouillard se serait un peu dissipé. Chacun de ces généraux devait lancer sur deux points désignés « une division au moins » qu'ils feraient bien soutenir, dont ils garderaient la ligne de retraite assurée, etc., etc. Or, il faut convenir que des prescriptions d'attaques de cette façon entravent et embarrassent ceux qui les reçoivent plus qu'elles ne les éclairent. Qu'on fît d'abord tâter l'ennemi par deux divisions d'avant-garde, rien de plus naturel; mais il aurait fallu ordonner en même temps quelques dispositions éventuelles pour l'action, derrière ces avant-gardes, du gros de l'armée lui-même. C'est ce dont les ordres ne parlaient

(1) Voici la traduction textuelle de l'ordre donné au général Franklin :

« QUARTIER GÉNÉRAL DE L'ARMÉE DU POTOMAC.

« 13 décembre, 5 h. du matin.

« Le général Hardie vous portera cette dépêche et restera avec vous aujourd'hui. Le commandant en chef vous ordonne de préparer toutes vos troupes pour un rapide mouvement en descendant la vieille route de Richemond, et vous enverrez immédiatement une division au moins pour passer sous Smithfield, et s'emparer si possible des hauteurs près Captain-Hamiltons, de ce côté du Massaponas, en prenant soin d'être bien appuyée et de garder sa ligne de retraite ouverte. L'ordre a été envoyé au général Summer de faire avancer aussi une colonne, d'une division au moins, par la route en planches jusqu'à son intersection avec la route du télégraphe, en vue de saisir les hauteurs qui dominent ces deux routes. En les tenant, ainsi que celles près de Captain-Hamiltons, on forcerait l'ennemi à évacuer toute la zone de crêtes entre ces points. Sumner marchera en colonnes, à bonne distance, pour éviter toute collision de nos troupes qui pourrait se produire pendant le brouillard dans un mouvement général. Deux divisions du général Hooker sont derrière vous vers les ponts, et y resteront pour vous appuyer. Des copies des instructions aux généraux Sumner et Hooker vous seront bientôt envoyées par une ordonnance. Tenez toutes vos troupes prêtes à marcher aussitôt que le brouillard s'éclaircira. Le mot d'ordre, qui doit être donné, si possible, à toutes les compagnies, sera *Scott*.

« J'ai l'honneur d'être, général, très-respectueusement, votre obéissant serviteur.

« (Signé) John G. PARKE, chef d'état-major.

« Au major général Franklin, commandant de département et de grande division de l'armée du Potomac. »

pas. Bien plus, l'ordre au général Franklin, tout en lui prescrivant de s'emparer immédiatement « avec une division au moins » des hauteurs de Captain-Hamilton, lui prescrivait de préparer toutes ses troupes « pour un rapide mouvement en descendant la vieille route de Richmond. » C'était lui donner deux buts tout différents et lui préparer un grand embarras pour le choix à faire entre les deux, ainsi que pour le cas où « une division au moins » ne suffirait pas à enlever lesdites hauteurs.

En outre, les heures d'attaque des deux colonnes n'étaient pas déterminées, et il n'y avait pas moyen de savoir si leur action décisive devait être successive ou simultanée; il y avait des raisons pour les deux hypothèses. On ne pouvait pas non plus saisir comment en agissant vigoureusement «sur l'extrême droite » en même temps que sur la gauche de l'ennemi, on arriverait à couper son front, comme le disait le général Burnside.

Ce fut donc sous l'empire de fâcheuses équivoques que s'engagea la bataille dite de Fredericksburg. Le général Burnside, pour en diriger le cours, resta surtout sur la droite, et pour surveiller la gauche il y détacha un de ses meilleurs aides-de-camp, le général Hardie. Cet officier porta à Franklin son premier ordre du matin, et resta avec lui toute la journée, pour faire constamment rapport au commandant en chef, au moyen du réseau télégraphique très-bien établi entre les divers quartiers-généraux.

Vers 10 heures du matin, et dès que le brouillard se fut un peu éclairci, le général Sumner lança en avant contre Marie-Heights le corps de Couch. La division Hancock, qui était en tête, déboucha bravement de Fredericksburg sous la protection des batteries de la gauche du fleuve, protection qui se trouva peu efficace. Reçue par une grêle de projectiles cette division s'arrêta un moment, se déploya, tirailla, reprit sa course, s'arrêta de nouveau, se replia, s'avança encore, tout en laissant de nombreux cadavres sous ses pas. La brigade irlandaise Meagher, entr'autres, se porta résolûment contre le mur de pierre; mais elle perdit dès les premiers feux la moitié de son monde, ce qui n'empêcha pas le reste de tenir

fermement le terrain. La division Burns, à la gauche de Hancock, fut plus ménagée et parvint sans trop de pertes à rallier sur ce point le corps de Franklin, mais pas à s'avancer sur les gradins. A quatre à cinq reprises tout le corps de Couch, soit par divisions, soit en masses, fut lancé contre les lignes de Longstreet; ce fut toujours sans succès. Dans l'après-midi le 9e et un peu d'artillerie vinrent l'appuyer; mais ne purent que le relever. A la tombée de la nuit, les troupes décimées de Sumner avaient dû reconnaître l'inutilité de leurs efforts et se replier dans la ville, encombrée de blessés, de morts et de ruines.

Plus à gauche les choses n'avaient pas mieux tourné pour les fédéraux. Le général Franklin renforcé de deux divisions de Hooker, disposait de huit divisions, soit une cinquantaine de mille hommes; mais il avait devant lui les trois corps de Jackson le long des gradins retranchés du chemin de fer, et sur sa gauche, dans la plaine, toute la cavalerie Stuart avec une bonne artillerie de campagne.

Entre 8 et 9 heures du matin, il lança, conformément aux ordres supérieurs, une division du premier corps contre les hauteurs de Captain-Hamilton. Cette division, du général Meade, ne comptait que 4 à 5 mille hommes, mais admirablement conduite par son chef et appuyée à distance par les deux autres divisions du premier corps, Gibbon à droite et Doubleday en réserve, elle parvint à repousser une attaque des tirailleurs ennemis et à déloger les défenseurs des premières terrasses. Le général Doubleday eut en même temps à soutenir le choc de la cavalerie Stuart sur sa gauche; non-seulement il le soutint, mais il refoula Stuart. Toutefois il se trouva bientôt à forte partie contre l'artillerie à cheval confédérée, vaillamment conduite par le jeune major Pelham.

Sur le front, des feux nourris sortaient de toutes les broussailles; Reynold fut obligé de développer son corps en entier pour tenir le terrain; une division du corps de Smith, la division Howe, vint encore l'appuyer vers 11 heures, tandis que les deux divisions de Stoneman passaient les ponts, ce qui aurait dû être déjà fait la veille. Vers une heure après midi Meade avait réussi à s'emparer d'une portion des hau-

teurs boisées de Hamilton, où il avait fait 300 prisonniers du corps du général A. Hill. Mais le corps du général Early arriva promptement au secours de Hill, ainsi que celui de Hood de l'armée de Longstreet, et le général Reynold fut refoulé dans la plaine avec de vives pertes, pour les divisions Meade et Gibbon surtout. Les divisions fédérales Newton et Brooks, du corps de Smith, furent encore envoyées en renfort, en même temps qu'arrivait une dépêche télégraphique de Burnside demandant une attaque vigoureuse contre la droite ennemie.

Mais ce n'était plus temps de faire beaucoup plus que ce qui était ordonné. Les troupes engagées avaient trop souffert. Deux seules divisions fraîches restaient et elles étaient indispensables pour assurer la retraite et surtout la conservation des ponts. Vers 3 $^1/_2$ heures le combat des masses avait dû cesser ; il ne se continua plus jusqu'à la nuit qu'en duel d'artillerie et de tirailleurs. Le terrain occupé le matin avait été maintenu ; les deux divisions Birney et Sickles du corps Stoneman avaient bravement relevé au feu les divisions Meade et Gibbon, et elles fournirent de solides avant-postes, qui furent établis entre la vieille route de Richmond et le chemin de fer.

La nuit du 13 au 14, heureusement très-douce pour la saison, une vraie nuit d'été indien, fut employée à relever les blessés. Ils gisaient en grand nombre sur tout le front, et çà et là ils étaient entassés sur d'étroits espaces. Beaucoup furent transportés à Fredericksburg et d'autres dans des ambulances improvisées sur le champ de bataille même. La plupart des blessés des premières heures de l'action restèrent presque pendant tout le temps sous le feu des deux belligérants ; si l'on avait voulu appliquer à la circonstance les clauses de la récente convention internationale de Genève, il aurait fallu suspendre la bataille dès midi, surtout devant Fredericksburg.

Pour cette même nuit du 13, Sumner et Franklin s'attendaient à leur tour à être attaqués par les confédérés, et les avant-postes avaient été renforcés en conséquence, ainsi que les batteries des ponts.

Mais Lee ne tenta rien de semblable. Les batteries de la rive gauche lui avaient imposé, paraît-il, un respect très exagéré; car quelle que fût la force de ces batteries, et quelques pertes qu'elles eussent pu lui infliger, deux ou trois colonnes vigoureusement jetées dans la direction des ponts, le 13 au soir, eussent semé le désarroi parmi les troupes fédérales et amené leur retraite à travers le fleuve dans des conditions désastreuses. Quelques corps, entr'autres deux régiments de la brigade irlandaise, dont les ambulances et les hôpitaux avaient beaucoup souffert du feu ennemi, n'avaient pas même attendu des ordres pour effectuer ce passage.

Le général Burnside, dont la tenacité et le courage grandissaient avec les mécomptes, n'était pas homme à se rebuter d'un premier échec. Il donna aussitôt ses ordres pour renouveler l'attaque le 14. Cette fois il voulait porter les coups décisifs sur la droite, avec Sumner et Hooker réunis, tandis que Franklin ferait seulement des diversions sur la gauche et formerait la réserve. L'attaque de droite aurait en tête l'ancien corps du commandant en chef, le 9e, et Burnside voulait le mener lui-même à l'assaut.

Ce plan, malgré son excès de couleur héroïque, valait mieux que celui qu'on venait d'expérimenter si tristement, puisqu'il aurait mieux concentré l'action. Mais il rencontra l'opposition unanime des généraux de grandes divisions. Franklin ouvrit l'avis que l'attaque principale par la gauche serait préférable à celle par la droite. Sumner déclara que ses troupes n'étaient pas en état de reprendre immédiatement l'offensive sur ce point; quant à Hooker il se déchaîna violemment contre les plans du commandant en chef. Celui-ci dut les abandonner devant ces réprobations des principaux acteurs, et renonça momentanément à l'offensive.

Avec une résolution qui l'honore, Burnside ne perdit pas de temps à adopter la seule alternative convenable qui lui restât, celle de replier toutes ses forces au-delà du fleuve. Il ordonna aussitôt les dispositions du passage et y mit une grande activité personnelle. A la faveur d'un ciel orageux et de sages mesures de prévoyance, le passage s'effectua dans

la nuit du 15 au 16, sans autre mésaventure, avec tout le matériel, tous les blessés et en repliant les six ponts.

Le général Lee, chose inconcevable de la part d'un officier qui avait montré jusqu'ici tant de sagacité et de résolution, laissa filer ses adversaires sur leurs fragiles ponts sans les troubler en rien, de sorte qu'on put assez justement dire de lui à cette occasion, comme du général des guerres puniques, qu'il avait mieux su vaincre que profiter de la victoire. En tout cas ce n'est pas ainsi qu'eût agi son modèle le célèbre Wellington.

Toutefois sa victoire, hâtons-nous de le reconnaître, était suffisante pour satisfaire un raisonnable amour-propre. Outre la gloire d'avoir arrêté net les pompeux projets d'offensive du général fédéral, il lui avait infligé une perte d'une dizaine de mille hommes, dont un millier de tués et autant de prisonniers, tandis que les confédérés n'avaient perdu que 1800 hommes.

Comme d'habitude les officiers avaient donné le bon exemple et avaient payé un large tribut à l'honneur des drapeaux.

Du côté des fédéraux le brillant général de cavalerie Bayard et le général Jackson étaient tombés, à la tête de leur brigade, sous les balles ennemies; six officiers-généraux avaient encore été blessés, dont le général Gibbon. Dans les lignes des confédérés les généraux Gregg et Cobb furent frappés mortellement

Cette défaite des fédéraux, venant après les circonstances qui avaient fait confier la direction de l'armée à Burnside, causa dans le Nord une grande sensation. Naturellement les chambres fédérales s'en émurent et s'en occupèrent.

Une enquête solennelle fut ouverte par le sénat, et des commissaires arrivèrent à l'armée, afin de découvrir la meilleure victime expiatoire. Le choix tomba, paraît-il, sur le général Franklin. On l'accusa de n'avoir pas obéi aux ordres du commandant en chef, et d'avoir par là et par son manque de vigueur non-seulement amené l'échec survenu, mais empêché une brillante victoire.

Or cette accusation, répandue dès le surlendemain de la

bataille dans divers journaux, et, depuis lors, imprimée dans les rapports des comités réunis du Congrès, est fausse de tous points. Franklin ne manqua, on l'a vu, ni d'obéissance à son chef, ni de vigueur dans ses dispositions. La faute, si une faute doit être imputée à quelqu'un et non aux accidents, retombe tout entière sur le commandant en chef lui-même.

Il n'avait pas besoin d'attaquer de front une position aussi forte et en se mettant un fleuve à dos. Par-là on donnait de l'inquiétude pour leur retraite, en cas d'échec, à tous les corps engagés ; on les forçait d'immobiliser beaucoup de monde à la garde des ponts, et on ne permettait pas d'employer convenablement l'artillerie, c'est-à-dire de la mettre en ligne avec l'infanterie. Comme nous l'avons dit plus haut, Burnside devait déloger Lee en manœuvrant sur ses flancs.

Du moment qu'il voulait prendre le taureau par les cornes, les ordres qu'il donna à Sumner et à Franklin pour cela n'étaient pas les plus convenables. Ce dernier, entr'autres, devait positivement savoir ce qu'on demandait de lui ; il devait savoir si l'essentiel était d'agir vigoureusement contre Hamilton-Heights, ou de se préparer à tourner ces hauteurs, avec ses masses, par la gauche, par la vieille route de Richmond. Si l'on voulait enlever d'assaut et à tout prix les hauteurs de Hamilton, il y avait à prendre, pour cela, des mesures préalables qui ne furent pas prises, parce que Franklin n'en eut pas le temps. Il aurait fallu répartir les troupes d'attaque en une dizaine de petites colonnes d'assaut, protégées de pionniers et de fascines, et auparavant éteindre le feu des batteries ennemies, en faisant des tranchées à la rigueur.

Même pour ce qui fut projeté et fait, les ordres à Franklin auraient dû être donnés plus tôt et être plus clairs. Nous avons lu attentivement les ordres du général Burnside, ses rapports et ses dépositions devant la cour d'enquête. Au risque de nous répéter, nous devons avouer n'avoir pas pu en sortir l'idée nette de ce qu'il voulait faire, en donnant à Franklin l'ordre d'attaquer qui lui parvint le matin à 7 ½ heures. Depuis lors, et par le moyen de son aide-de-camp, le général Hardie, qui lui envoya de nombreuses dépêches, il

fut constamment au courant du développement du combat. Vers 2 $^1/_2$ heures seulement il envoya à Franklin un nouvel ordre d'attaquer vigoureusement, auquel il fut obéi du mieux possible, et qui coïncidait avec ce qui se faisait déjà; vers 4 heures il réitéra son ordre de 2 $^1/_2$ heures; mais ce n'était plus de saison, vu les succès de l'ennemi qui déjà attaquait lui-même, et dirigeait de droite et de gauche, de Stuart et de Hood, des pointes menaçantes contre la ligne de retraite et contre les ponts.

Nous n'entendons point à notre tour accuser le général Burnside, que nous trouvons plus à plaindre qu'à blâmer. Ses fautes nous paraissent être provenues surtout d'un manque d'expérience dans la conduite d'une grande armée, qui ne peut lui être imputée à crime, et qu'il aurait pu racheter plus tard. Ne faisant pas assez la différence entre une armée de 18 divisions et une de 3 à 4 divisions, il nous paraît s'être trop refié sur les inspirations du moment et sur les avantages de son réseau télégraphique. Il n'avait pas préparé, autant qu'il l'aurait pu et dû, son attaque assez à l'avance. Une fois l'action commencée, il montra sans doute de l'activité, du courage, du sang-froid, du coup-d'œil, dans la part personnelle qu'il prit à la direction des corps; mais cela ne pouvait compenser le vice de ses dispositions premières, ou plutôt de l'absence de ces dispositions. Le meilleur télégraphe du monde ne suffit pas à diriger l'action de 14 divisions en deux grandes colonnes, quand les chefs de ces colonnes ne savent pas exactement ce qu'on attend d'eux, et qu'ils n'ont pas pu s'y apprêter.

Dans son plan même le général Burnside aurait dû, à notre humble avis, se borner à de bruyantes diversions en avant de Fredericksburg, et n'y pas employer plus que le corps de Couch et de l'artillerie. En affectant tous les autres corps, sauf un pour la réserve générale, à l'action décisive contre Jackson et Stuart, et en les faisant agir avec ensemble, sous sa propre direction, selon des instructions préliminaires données déjà la veille, il est probable qu'il eût obtenu un succès. Celui-ci eût pu être chèrement acheté et au prix de grands risques; mais la position à laquelle on attachait tant de prix

aurait au moins été enlevée, ou bien l'ennemi l'aurait évacuée sous le feu des assaillants.

Quant à prétendre que Franklin, ainsi qu'il agit en suite de ses ordres, fit manquer les plans du commandant en chef et l'espoir d'une brillante victoire, cela ne peut provenir que d'une hallucination peu digne de fixer un seul instant l'attention de gens sérieux.

La vérité se trouve assez bien exprimée selon nous, dans quelques lignes que nous soulignons de la proclamation suivante, dictée par ces événements au président Lincoln :

Résidence exécutive, Washington, 23 décembre 1862.

« A l'armée du Potomac,

« Je viens de lire le rapport préliminaire de votre commandant en chef, sur la bataille de Fredericksburg. Quoique vous n'ayez pas triomphé, la tentative n'a pas été une erreur, ni l'échec autre chose qu'un accident [1]. *Le courage avec lequel vous avez maintenu le combat sur un terrain découvert contre un ennemi retranché, et l'habileté consommée, ainsi que le succès avec lesquels vous avez passé et repassé le fleuve en face de l'ennemi, montre que vous possédez toutes les qualités d'une grande armée*, ce qui donnera maintenant la victoire à la cause de la nation et du gouvernement du peuple.

« Tout en pleurant les morts avec leurs familles et en sympathisant avec les blessés, je vous félicite que les uns et les autres n'aient pas été plus nombreux.

« J'offre à vous tous, officiers et soldats, les remerciements de la nation.

« (Signé) A. LINCOLN. »

(1) C'est ce que nous ne saurions admettre, par les raisons données plus haut, et nous doutons, au fond, que le président Lincoln l'admît plus que nous. Mais il s'agissait, à ce moment, de relever le moral et la confiance des troupes ; il ne pouvait pas leur dire que le commandant en chef eût mieux fait d'avoir manœuvré autour des lignes que d'avoir voulu les forcer. Par contre, les éloges qui viennent ensuite sont d'une parfaite justesse et n'ont rien d'exagéré ; mais ils prouvent précisément aussi qu'on fit mal d'attaquer de cette façon et dans ces conditions, puisque cela n'était pas indispensable. *L'auteur.*

Au reste, il ne paraît pas que ce fut le général Burnside qui se plaignit de son lieutenant. Au moins dans le rapport immédiat qu'il adressa au général Halleck, il prit très galamment sur lui toute la responsabilité de l'échec, même celle que les partis politiques auraient été tentés de faire peser sur le gouvernement de Washington pour l'adoption du plan de campagne. On a bien dit, il est vrai, que dans des lettres plus confidentielles Burnside demanda au président la révocation du ministre de la guerre et du général Halleck; mais cela n'a pas été affirmé publiquement. En revanche, il est certain qu'il se plaignit aussi, par rapport particulier, de quelques-uns de ses lieutenants, entr'autres du général Hooker, qui le frondait à tout propos. Peut-être à l'égard de Franklin n'eut-il que le tort de ne pas le couvrir suffisamment contre certaines méchantes voix de la presse, qui le désignaient comme un séide de Mc Clellan, digne du sort de son ancien chef et ami.

Un tel manque de confiance réciproque dans les relations personnelles des principaux généraux devait nécessairement amener une crise.

Pendant que l'armée se réorganisait et se renforçait dans ses anciens campements de Falmouth, et que son chef élaborait divers plans de nouvelles opérations, les enquêtes ordonnées se poursuivirent officiellement et officieusement. Chaque commandant de grande division ne se fit pas faute d'user de son droit de communiquer directement avec le gouvernement. Celui-ci ne tarda pas à être tiraillé dans tous les sens et livré aux rapports et aux sollicitations les plus contradictoires.

Le général Burnside, décidé à prendre sa revanche, ne voulait pas tenter de nouveau l'offensive sans avoir finalement purgé son armée des éléments d'opposition et d'indiscipline qui la rongeaient, et sans en avoir retranché, en apparence au moins, les fauteurs des revers du 13 décembre. Dans ce but il voulut briser la résistance qu'il rencontrait à Washington et poser au président la question de cabinet. En date du 22 janvier, il rédigea un ordre général n° 8, qui punissait des déserteurs et relevait ou destituait de leurs fonctions un

certain nombre d'officiers, dont les généraux Hooker et Franklin, sous réserve de l'approbation présidentielle. Avant d'émettre son ordre il alla en solliciter personnellement l'approbation du président à Washington, à défaut de quoi il donnerait sa démission.

Ce qui avait en majeure part motivé cette grave détermination de Burnside, c'est que le général Hooker et son état-major menaient décidément contre le commandant en chef une opposition systématique de plus en plus ouverte, et tout-à-fait incompatible avec l'unité et l'autorité de commandement qui doivent exister dans une armée.

C'était encore, quant à Franklin, que deux généraux de sa grande-division s'étaient naguère rendus avec sa permission à Washington, et avaient signalé au président le mauvais état de l'armée sous la direction de Burnside et l'impossibilité, à ce moment-là, de la porter de nouveau en avant. Une reprise partielle d'offensive déjà en cours avait même été arrêtée par dépêche télégraphique du président, à la suite de cette entrevue.

Nanti officiellement de cet état déplorable de la haute hiérarchie dans l'armée, le président Lincoln prit quelques jours de réflexion ; puis convaincu, à tort peut-être, que Burnside ne parviendrait pas à triompher de ses opposants, il se décida à le leur sacrifier. Il lui fit savoir, le 25 janvier, que son ordre nº 8 n'était pas approuvé, et par conséquent sa démission acceptée. En guise de compensation, Franklin fut du même coup relevé de ses fonctions. Par contre, le général Hooker, qui n'avait pas été compromis dans l'affaire du 13 décembre, fut élevé au commandement en chef de l'armée du Potomac.

Le vénérable Sumner, tombé gravement malade, fut aussi relevé. Il dut bientôt se retirer de l'armée, et, avant que la campagne pût être reprise, il mourut âgé de 72 ans.

La nomination de Hooker, un des vétérans de l'armée régulière et des volontaires, déjà bien connu de nos lecteurs, fut favorablement accueillie par les troupes et par le pays. En fait, le gouvernement, dans toutes ces intrigues et ces mutations, n'avait pas oublié sa part spéciale, et il avait

encore mieux mené ses opérations, à lui, que ses capitaines n'avaient mené les leurs. Il venait de se débarrasser, les uns par les autres, de quatre généraux incommodes d'opinions et de popularité, Mc Clellan, Porter, Burnside et Franklin, pour faire enfin échoir le commandement en chef à Hooker, qui passait pour partager les vues du président sur les questions politiques qui commençaient à diviser si profondément le Nord.

La réputation de Hooker était alors très grande, très exagérée comme commandant en chef d'une armée principale. Excellent tacticien et vaillant soldat, personne n'enleva mieux que lui un corps d'armée devant l'ennemi ; mais le commandement suprême demande d'autres qualités qu'il ne possédait pas au même degré. Néanmoins on attendait de lui des prodiges, et en tout cas une reprise énergique des opérations aux premiers beaux jours de 1863. Il s'y prépara en effet avec activité, séparé seulement de l'ennemi par le Rappahannock, sur les rives duquel les deux armées restèrent en quartiers d'hiver jusqu'à la fin d'avril.

Mais avant de suivre les nouvelles vicissitudes de la guerre dans ces parages, nous devons jeter un coup d'œil sur les importantes opérations qui, pendant cette même fin d'année, s'étaient effectuées ailleurs, particulièrement dans le bassin du Mississipi.



XV

Campagne dans l'ouest. — Opérations sur le Mississipi.— Offensive des confédérés sur les derrières des fédéraux. — Affaires de Richmond, Munfordsville et Perryville en Kentucky (août et septembre 1862). — Combat de Juka 20 septembre. — Seconde bataille de Corinthe (3 et 4 octobre 1862). — Bataille de Murfresboro (31 décembre 1862, 2 janvier 1863).

Nous avons vu au chapitre IX comment les forces fédérales, sous le général Halleck et sous le commodore Foote, avaient reconquis la plus grande partie du Kentucky, du Tennessee, jusqu'à Corinthe, ainsi que le bassin même du Mississipi jusqu'à Memphis inclusivement. Au commencement de juin leur ligne centrale s'étendait de Florence à Memphis par Corinthe, et là se trouvaient les corps du gros de l'armée sous Grant. Un détachement, sous le général Curtis, guerroyait plus à droite dans l'Arkansas ; tandis que plus à gauche l'armée de Buell tenait la contrée en avant de Nashville et une portion du Kentucky. Son extrême gauche sous Morgan [1] occupait Cumberland-Gap. Le général Schofield tenait le Missouri. Les canonnières s'étaient portées devant Wicksburg, mais s'y trouvaient arrêtées, comme celles venues de la Nouvelle-Orléans.

Après que le général Halleck eut été appelé au commandement en chef, à Washington, c'est-à-dire après le 11 juillet, le général Grant reçut l'important commandement de toutes

(1) Prendre garde qu'il y a deux généraux de ce nom, un du côté du Nord, un autre du côté Sud.

les troupes de l'ouest, sauf celles de l'Ohio sous Buell, et il s'appliqua aussitôt à suivre à l'exécution du plan inauguré par son prédécesseur.

Ce plan, quoique compliqué en apparence et par le fait d'une multitude d'incidents, était au fond simple et rationnel. Il se réduisait à deux actions principales. En premier lieu on voulait reconquérir tout le cours du Mississipi, un des grands débouchés des états de l'ouest, et aller donner la main aux troupes fédérales qui remonteraient de la Nouvelle-Orléans, ce qui amènerait aussi la prise de possession des états riverains d'Arkansas et de Mississipi. Puis en même temps il s'agissait de maintenir par une autre masse les états de Kentucky et de Tennessee, pour de là pénétrer plus tard, par les cols des sources du Tennessee et du Cumberland, au sein des états de Georgie, des Carolines ou de Virginie.

Dans le premier cas, depuis la prise de l'île nº 10 et de Memphis d'une part, et celle de la Nouvelle-Orléans et de Bâton-Rouge de l'autre, il ne restait plus, pour arrêter les fédéraux, que quelques batteries au confluent de l'Arkansas, la place de Wicksburg, très fortifiée, à l'embouchure du Yazo-River, d'autres ouvrages à Grand-Gulf et à Port-Hudson. En outre les grands affluents, spécialement l'Arkansas et son affluent la Rivière-Blanche, le Yazo-River, lignes de communications ennemies, pouvaient donner lieu à des opérations auxiliaires des deux côtés et à maints incidents.

Dans le second cas la tâche des fédéraux consistait à s'emparer entr'autres du carrefour des chemins de fer qui tendent des deux directions de Nashville et de Memphis dans les deux directions de la Virginie par Knoxville et de la Georgie par Dalton et Atlanta. Ce carrefour, formé du pâté montagneux qui recouvre les extrêmes frontières des états de Tennessee, d'Alabama et de Georgie, a son centre particulièrement à Chattanooga. Les cols de Knoxville et de la chaîne du Cumberland, plus au nord, où les sudistes avaient construit des ouvrages, devaient aussi être appelés à un rôle marquant.

Les confédérés s'étaient préparés à tenir le terrain sur tous ces points, dont ils avaient senti l'importance aussi bien que leurs adversaires; et quoique assez mal organisés, en com-

paraison de leurs armées de l'est, ils comptaient suppléer à cette infériorité par un redoublement d'activité et par l'appui des populations. Le général Beauregard, après sa retraite de Corinthe, avait été momentanément relevé de ses fonctions, à sa demande, pour raison de santé, et il avait été remplacé dans le commandement de l'ouest par le général Braxton-Bragg, officier entreprenant et ayant quelque réputation. Sous ses ordres agiraient plusieurs bons lieutenants, entr'autres les généraux Kirby-Smith, Price, van Dorn, Polk, Hardee, et les partisans Forrest et Morgan.

A ceux-ci les généraux du camp opposé ne le cédaient en rien. Il suffit de nommer Grant, Rosecranz, Sherman, Schofield, Thomas, Buell même, Mc Cook, et bien d'autres encore qui se distinguèrent plus tard, Sheridan parmi eux.

Ce furent les flottes qui, du côté des fédéraux, recommencèrent la campagne la plus active de l'été 1862. Leurs premiers efforts se brisèrent devant les batteries formidables de Wicksburg. Le 24 juin elles durent se résigner à abandonner le siége de cette place, jusqu'au moment où il pourrait être repris avec des troupes de débarquement.

C'est à quoi le général Grant avait déjà songé, et il se prépara à concentrer des forces combinées contre Wicksburg, comme il l'avait fait déjà contre les forts Henry et Donelson.

Ce mouvement en descendant le Mississipi devait correspondre à un autre en sens inverse, venant de la Nouvelle-Orléans, comprenant également des forces de terre et de mer. Il devait aussi être secondé d'opérations actives de l'armée de Buell. Les ordres, à cet effet, ne pouvaient partir que de Washington, puisque les exécutants relevaient de commandements territoriaux divers et qu'il s'agissait en outre d'une entente entre la marine et l'armée, chose qui n'est pas toujours aussi simple qu'il y peut paraître.

En attendant que tout fût d'accord, il s'écoula de longues semaines d'une inaction relative, et qui ne furent marquées que de quelques escarmouches ou entreprises de guérillas.

Un nouveau *raid* confédéré toutefois fut si bien effectué qu'il sort des affaires insignifiantes et qu'il mérite d'être

enregistré avec quelque détail, pour que nos cavaliers européens veuillent bien y croire et s'en éclairer sur l'un des rôles possibles de leur arme.

Le jeune brigadier-général John Morgan déboucha de Knoxville, le 4 juillet, à la tête de neuf cents cavaliers et d'une batterie d'artillerie. Quelques-uns de ses hommes étaient très mal armés; d'autres ne l'étaient pas du tout. Mais on s'armerait en route. Il court d'abord droit à l'ouest, et, passant au travers de quelques avant-postes fédéraux, il va surprendre l'un d'eux à Tompkinsville. De là il se porte au nord sur Glasgow, puis sur Lebanon, dont il s'empare après plusieurs escarmouches, et après avoir rompu, aux environs de Glasgow, deux ponts du chemin de fer de Nashville à Louisville.

A Lebanon il fait 65 prisonniers et détruit un grand nombre d'effets militaires, de provisions de commissariat, d'hôpital et d'ambulance. Il se met aussi en possession du télégraphe par le moyen d'un de ses aides-de-camp télégraphiste; celui-ci intercepte plusieurs dépêches des généraux fédéraux, particulièrement du commandant du département à Louisville, du général Boyle, et il lui donne de faux renseignements.

A la faveur de cette ruse Morgan peut s'arrêter suffisamment à Lebanon pour y armer et équiper à nouveau sa troupe, pour s'y munir d'une colonne de voitures de réserve, et pour procéder à la destruction de tout le reste. Ainsi ravitaillé, il continue sa route au nord sur Springfield, puis sur Macksville; là il doit livrer un engagement qui lui coûte trois hommes.

Le lendemain il entre à Harrodsburg, où il fait quelques prisonniers, dont deux officiers fédéraux; de là il court toujours au nord sur Laurencebourg, puis sur Versailles, après avoir rétabli le bac détruit sur le Kentucky. Les défenseurs de cette dernière ville s'étaient repliés sur Lexington. Morgan y fut bien accueilli de la population et il y captura trois cents chevaux du gouvernement. Son télégraphiste, muni d'un appareil portatif permettant de surprendre les dépêches et de télégraphier en s'accrochant au premier fil venu, lui

apprend que les villes de Lexington à sa droite et de Francfort à sa gauche, sont toutes deux fortement occupées et qu'il s'y concentre encore des troupes. Sur ce renseignement Morgan renonce à entrer dans ces villes, mais non à aller plus loin.

Il pousse toujours plus au nord, passe entre ces deux centres; détruit le chemin de fer qui les relie et arrive à Georgetown, où la population lui fait des ovations. Il s'arrête enfin deux jours à Georgetown pour y détruire des propriétés du gouvernement dans les environs, et couper le beau chemin de fer entre Paris et Lexington. Il allait courir ensuite sur Paris, lorsqu'il apprend que cette ville est renforcée par des troupes venant de Cincinnati. Dans ce cas il fera mieux encore ; il ira plus loin. Il tourne plus à gauche et se porte contre Cynthiana, sur les derrières de Paris et sur le chemin de fer Lexington-Cincinnati. Cynthyana était aussi occupé par de frais renforts. Il les attaque et livre là son plus grand combat, où, plus heureux et brave que prudent, il ne perd que 37 hommes, dont 8 tués. En revanche, il fait 400 prisonniers et trouve 300 chevaux dans les écuries du gouvernement. Il recueille aussi un grand nombre d'effets militaires, ainsi que d'abondantes provisions de camp et d'hôpital. Il se ravitaille et brûle le reste.

De Cynthiana il lance un détachement au nord sur Falmouth, chargé d'embarquer pour Cincinnati les embarrassants prisonniers, après les avoir *parolés ;* puis, croyant enfin devoir arrêter là sa pointe, il revient au sud et marche sur Paris. Cette ville lui envoie un parlementaire et sa reddition. Il y passe une nuit.

Le lendemain matin il se dirige sur Winchester ; il y arrive à midi, après avoir escarmouché avec de la cavalerie fédérale s'avançant de Lexington. Il se repose à Winchester jusqu'à 4 heures, en y détruisant quelques magasins, et part alors pour Richmond, qu'il atteint à minuit. Il avait l'intention de s'arrêter dans cette ville et de s'y fortifier pour attendre du renfort, particulièrement en infanterie, lorsqu'il apprit qu'il était sérieusement traqué par quatre à cinq colonnes de cavaliers fédéraux, qui parviendraient sans doute à le cerner. Il quitte

Richmond, après y être resté une demi-journée seulement, et court au sud sur Crab Orchard, puis sur Somerset. Dans ces deux localités, par le moyen de son télégraphiste, il déroute complètement les poursuites exercées contre lui, en contremandant les mouvements au nom du général fédéral Boyle à Louisville. Il put ainsi se reposer toute une nuit à Somerset et y détruire, ainsi qu'à Crab Orchard, plusieurs magasins. De Somerset il marche sur Monticello, et de là, le surlendemain, 28 juillet, il rentrait dans les lignes confédérées en avant de Knoxville.

En 24 jours Morgan avait parcouru un chemin d'environ un millier de milles, pénétré jusqu'à 300 milles en arrière du front de l'armée fédérale de Buell, capturé 17 villes, parolé 1200 hommes de troupes, dispersé 1500 hommes de gardes locales, et détruit des propriétés militaires, des ponts, des gares et des trains de chemins de fer pour une valeur d'environ 8 millions de dollars. Il n'avait perdu qu'une centaine des compagnons d'aventure partis avec lui, amplement remplacés par 400 recrues susdites faites dans le Kentucky.

Vers le milieu d'oût Grant était en mesure de commencer son mouvement combiné sur Wicksburg, et il le commença en effet. Mais par là il était forcé d'éparpiller un peu l'ensemble de ses forces, d'éloigner sa droite, qui, sous Sherman et Curtis, tenait les deux rives du fleuve, de son centre, qui, sous Rosencranz, restait aux environs du camp retranché de Corinthe, et de la gauche du front, qui, sous Buell, s'étendait dans le Tennessee et jusqu'au Kentucky.

Bragg résolut de profiter des avantages qui lui étaient offerts par cette dissémination, et, tandis que les fédéraux voulaient pénétrer au sud, il se disposa, lui, à envahir le nord pour leur couper leurs communications, pour insurger derrière eux le Tennessee et le Kentucky, et si possible passer l'Ohio.

Mais cette vaste combinaison sur les lignes d'opérations, très bonne en théorie, ne pouvait fournir ici, dans l'application, les importants résultats stratégiques qu'elle aurait pu avoir sur un théâtre de guerre européen. Sur d'aussi vastes

distances que celles de l'échiquier de Grant et de Bragg, de deux à trois cents lieues d'étendue, et avec les nombreux réseaux de voies ferrées et de cours d'eau navigables de toute cette contrée, avec les non moins abondants centres de population qui s'y rencontrent, pouvant servir de bases secondaires, il n'existe pas à proprement parler de grande ligne de communication à couper. Si l'une vient à manquer il s'en trouve d'autres à la place. Les armées de l'ouest pouvaient au fond se passer de communiquer avec l'est. Leur base était à St-Louis et à Cairo, et leur principale ligne de communication le grand fleuve et ses divers affluents. Si l'Ohio était tombée aux mains de l'ennemi, c'eût été regrettable sans doute ; il restait toutefois la communication du Mississipi et de ses nombreux points de jonction avec les réseaux de voies ferrées de l'est.

L'offensive de Bragg dans le Tennessee et le Kentucky ne pouvait donc avoir d'autre importance militaire que celle d'un autre raid. Il est vrai qu'effectué sur une aussi vaste échelle, l'effet moral pouvait en être immense.

Dès le milieu du mois d'août les avant-gardes de Buell furent harcelées sur plusieurs points, et bientôt le gros des forces de Bragg apparut en Kentucky. Celles-ci comptaient alors une cinquantaine de mille hommes de troupes, plus une vingtaine de mille partisans répandus de droite et de gauche.

Bragg les divisa en deux grandes colonnes ; une à droite, sous le général Kirby-Smith, composée des 4 divisions Mc Cown, Clairborne, Churchill et Heath, et qui devait prendre sa direction sur Cincinnati par Lexington en partant de Knoxville. L'autre colonne, commandée par Bragg lui-même, marcherait plus à gauche sur Louisville, en partant de Chattanooga.

La colonne de droite devait commencer le mouvement ; et les premières troupes de K. Smith se réunirent à Barboursville, après avoir débouché des montagnes. De là elles se mirent en marche vers le nord, et le 29 août elles apparurent devant Richmond, sans avoir rencontré de résistance. A Richmond les fédéraux avaient une division sous le commandement du général Nelson, qui n'entendait pas lâcher le terrain

sans lutte et qui était secondé de quelques fortifications en avant de la ville, entr'autres à la colline de Mont-Zion. Là un combat s'engagea, dans lequel les fédéraux, inférieurs en nombre et vivement assaillis de front en même temps que tournés sur leurs deux flancs, se défendirent vaillamment, mais durent céder. Trois fois ils arrêtèrent leur retraite pour faire face à Kirby-Smith; mais celui-ci finit par s'emparer de la ville et rejeta plus au loin les troupes de Nelson dans la direction de Francfort, en leur infligeant une perte d'un millier de blessés et tués et de quatre à cinq mille prisonniers. Les confédérés ne perdirent que 400 hommes. Ils recueillirent encore dans Richmond neuf canons, dix mille pièces de petit armement et de grandes quantités de provisions.

Le 4 septembre Smith, laissant en arrière quelques réserves, entra dans Lexington avec ses trois divisions Clairborne, Churchill et Heath, et la cavalerie de Morgan. La population le reçut avec enthousiasme; le brave Morgan, entr'autres, fut l'objet de particulières ovations. De là, le long du chemin de fer qu'avait déjà visité celui-ci, une division alla faire des démonstrations jusqu'en vue de Cincinnati. Bragg voulait se borner à des diversions sur ce point et agir plutôt contre Louisville. Dans ce but il fit d'abord arrêter Smith; puis il lui ordonna de rétrograder, afin de réunir en une seule masse les deux fractions de l'armée.

Le mode contraire de concentration eût été peut-être préférable. La capture de Cincinnati par le gros de l'armée confédérée, si cela n'eût pas été une tâche tactique trop difficile, ce que nous ne croyons pas à ce moment-là, n'eût pas exposé davantage la ligne de retraite de Bragg et aurait eu des conséquences bien autrement graves que celle de Louisville. Non-seulement l'occupation d'un centre politique de cette importance aurait vivement frappé l'opinion de tout le Nord; mais le bénéfice de ses vastes chantiers, de ses magasins et de son commandement de l'Ohio aurait subitement passé du côté des confédérés, pour quelque temps au moins, ce qui n'eût pas laissé de jeter une grande perturbation dans les opérations des unionistes, déjà si contrariées sur le théâtre de l'est. Mais sur l'ordre positif de Bragg, le général Smith

arrêta son gros à Cynthiana, et commença de là, par Francfort, son mouvement de retraite et de concentration sur la colonne de gauche.

Celle-ci avait débouché de Chattanooga et de Knoxville quelques jours après le corps de Smith, et pour éviter de s'attaquer de front à l'armée de Buell, alors en avant du camp retranché de Nashville, Bragg se porta directement sur les communications de cette ville avec l'Ohio. Il traversa le Cumberland quelques milles en amont de Nashville, et arriva le 15 septembre vers Mumfordsville, sur le chemin de fer, et à mi-distance entre Nashville et Louisville. Mumfordsville n'était occupée que par une faible brigade fédérale, sous les colonels Wilder et Dunham. Après un combat d'avant-garde assez vif et quelques négociations, la place se rendit avec environ 4 mille hommes. Il marcha ensuite sur Francfort, où Kirby-Smith devait le rallier, et où les deux généraux confédérés se joignirent en effet le 4 octobre.

Cette subite invasion du Kentucky par les troupes de Bragg et de Kirby-Smith causa un forte sensation dans tous les états du Nord. Les états loyaux d'Ohio et d'Indiana entre autres, menacés plus directement, comme l'étaient à ce même moment, dans l'est, ceux de Pensylvanie et de Maryland, furent mis en grand émoi.

Toutefois l'énergie n'y fut pas moindre. Les milices locales, les *home-guards* coururent aux armes ; de nouveaux corps de volontaires se formèrent ; des fortifications s'élevèrent sur plusieurs points de la rive droite de l'Ohio. Toute la ville de Cincinnati particulièrement se mit sur pied et se prépara à une résistance à outrance. Louisville, où s'était réfugié le gouvernement kentuckien, fit de même.

Les mesures prises aussitôt par le chef de l'armée fédérale de l'Ohio, général Buell, et par les généraux Grant et Rosecranz, ne tardèrent pas à seconder efficacement ces bonnes dispositions des populations. Une grande concentration fut ordonnée autour de Louisville ; le détachement du général W. Morgan, qui tenait le Cumberland-Gap, fut rappelé sur l'Ohio, ainsi que toutes les troupes de Buell qui n'étaient pas indispensables à la défense de Nashville.

Celui-ci, qui, au commencement d'août, se trouvait à Huntsville, au nord de l'état d'Alabama, se replia en toute hâte; il suivit une route à peu près parallèle à Bragg, entre la colonne confédérée et l'Ohio, et il parvint à reprendre les devants, à recouvrer Munfordsville trois jours après sa chute et à atteindre Louisville avant qu'elle fût sérieusement menacée.

Il est incompréhensible que le général Bragg, après avoir si bien débuté, ait laissé tant de facilités à son adversaire pour rétablir la partie. Buell se servit même en partie du chemin de fer Nashville-Louisville, que Bragg aurait aisément pu intercepter d'une manière complète. Au lieu de cela il s'occupa de se créer une forte position centrale en Kentucky, dans le camp dit Breckinridge, au confluent du Dick-River et du Kentucky, un peu au sud de Lexington, position qui avait été déjà occupée par Kirby-Smith.

Il s'accorda aussi le frivole plaisir de spectacles politiques, et d'inaugurer solennellement à Francfort un nouveau gouverneur de l'état, dans la personne de M. Hawes, sudiste prononcé.

La cérémonie était à peine terminée que les avant-gardes de Buell donnèrent une autre tournure aux choses, et que le gouverneur qui venait d'être proclamé dut décamper à son tour. On apprit à Francfort, la nuit même des fêtes d'installation, que de fortes colonnes s'avançaient et étaient déjà à une douzaine de milles de la place. On apprit encore que d'autres colonnes plus fortes convergeaient sur Perryville, ce qui allait menacer les communications des confédérés avec leur première base des régions montagneuses de Knoxville. Aussi Bragg se décida à s'en rapprocher, tout en surveillant l'ennemi.

Le 6 octobre, toutes ses troupes se mirent en mouvement vers le Sud par Harrodsburg, toujours en deux colonnes, Smith d'abord à droite et Bragg à gauche. La tête de cette dernière se vit en face des troupes de Buell, le 7, à Perryville (à mi-chemin sur la route de Harrodsburg à Lebanon), et là se livra, le 8, un combat très vif, mais qui aurait pu et dû être plus important encore et devenir une grande bataille.

Des forces considérables de part et d'autre s'y trouvèrent

plus ou moins en présence, et de part et d'autre aussi on n'en sut engager que le plus petit nombre.

Buell s'était avancé, dès la fin de septembre, de Louisville sur Bardstown et dans la direction de Perryville, avec le gros de ses troupes, comptant trois corps d'armée, chacun à trois divisions.

En même temps une division de sa gauche, Sill, opérait, de Louisville sur Francfort, la diversion que nous avons signalée plus haut.

Pendant tous les premiers jours du mois d'octobre, les avant-gardes eurent d'incessantes escarmouches, et Buell s'était un moment attendu à livrer une bataille à Bardstown le 4. Il s'y concentra ; mais son attente ayant été déçue il continua sa marche au sud-est sur Perryville, où il espérait atteindre l'ennemi.

La gauche du général Buell, trois belles divisions sous le général Mc Cook, devait prendre sa direction par Maxville sur Perryville ; son centre, sous Gilbert, devait aussi converger de Springfield sur Perryville, tandis que la droite, sous Crittenden, marcherait plus au sud par la route de Lebanon à Danville, pour mieux menacer la retraite des confédérés.

On voit que l'opération était sagement conçue et la marche bien ordonnée. Malheureusement des incidents de route, des retards inattendus, des ordres égarés, comme cela se rencontre si souvent en campagne, ôtèrent à ces corps la cohésion qu'ils devaient avoir, ce qui, joint à la vigueur des confédérés, déjoua la combinaison en cours.

Le 8 au matin, le général en chef sudiste avait en position à Perryville les trois divisions Buckner, Anderson et Cheatham des corps de Hardee et de Polk. Une division de ce dernier, Withers, avait été malencontreusement détachée sur la droite à Harrodsburg, où se trouvait tout le corps de Smith. Ce général, trompé par quelques coureurs fédéraux, s'attendait à avoir l'attaque principale sur les bras et il avait demandé du renfort. Bragg lui en avait envoyé et il y était allé lui-même.

C'est contre ces trois divisions que vint donner le corps fédéral de Mc Cook. L'action s'engagea vers midi, et en l'ab-

sence des deux commandants en chef. Polk commandait ad intérim les confédérés en l'absence de Bragg, qui rejoignit Polk dans l'après-midi et lui laissa galamment la direction de ce qu'il avait déjà ordonné. Du côté des fédéraux, le général Thomas exerçait le commandement personnel, tandis que Buell était rentré à Louisville et dirigeait de là les opérations par le télégraphe. Il rejoignit son lieutenant dans la soirée, croyons-nous.

Pendant toute l'après-midi le combat se poursuivit avec des péripéties diverses jusqu'à la nuit. Mc Cook d'abord favorisé, fut ensuite vivement pressé. Sa division Sill étant détachée, il n'avait avec lui que deux divisions, Rousseau et Jackson, cette dernière toute de recrues. Il risquait, vers quatre heures, d'être complétement écrasé, lorsque l'appui du corps de Gilbert, particulièrement des divisions Mitchell et Sheridan, lui arriva enfin et rétablit la partie Le corps de droite, aussi appelé au renfort, ne put parvenir au champ de bataille ce jour-là, et, en attendant, le terrain resta aux confédérés.

Les pertes de ceux-ci avaient été de 2600 hommes, tandis que celles des fédéraux montèrent à environ 4 mille hommes et quinze pièces d'artillerie. Parmi les tués se trouvèrent deux généraux fédéraux, le divisionnaire Jackson et le brigadier Ferrell.

Cette curieuse journée de Perryville (ou de Chaplin-Hill), où les deux ailes gauches des armées adverses s'étaient surtout engagées, tandis que les deux ailes droites, sur les communications l'une de l'autre, ne virent pas le feu, fut donc en somme à l'avantage de Bragg.

Mais au fond c'était pour celui-ci plutôt un heureux incident qu'un réel succès. Dans la situation où il se trouvait, éloigné et presque déjà coupé de sa base des montagnes, il aurait eu besoin d'une victoire napoléonienne ; le courage de ses troupes la lui aurait procurée sans doute, s'il avait pu faire soutenir ses trois divisions qui combattirent par les cinq autres qui ne firent rien. Il lui restait à prendre un prompt parti sur ses mouvements du 9, car pour ce jour-là ses adversaires auraient encore du renfort. Se maintiendrait-il en

défensive, ou prendrait-il l'offensive? A cet effet se rallierait-il à Smith ou l'appellerait-il à lui?

Bragg jugea plus prudent de rester en défensive et de se replier sur le camp Breckinridge, en ralliant Smith en route. Une fois concentré et en bonne position, il aurait le temps d'aviser. Aussitôt il mit à exécution cette résolution et, le 9, il rallia, à Harrodsburg, Smith et Wither. Le 10 toute l'armée réunie marcha à l'est et s'établit dans le camp Breckinridge. Pendant ce temps, la cavalerie, avec quelques pièces et des tirailleurs, avaient adroitement donné le change aux fédéraux et les avaient en outre solidement tenus en échec à Danville, le 10.

Une fois dans son camp, l'armée confédérée se ravitailla à son aise, car on y avait réuni de grands approvisionnements le mois précédent; mais vu la direction des mouvements de Buell, vers le sud, Bragg ne voulut pas s'y laisser arrêter plus longtemps qu'il n'était strictement indispensable. Après avoir brûlé tous les effets et provisions de réserve et fait charger ses hommes de quatre jours de provisions cuites, il évacua la position dans la nuit du 12 au 13. La marche fut dirigée d'abord sur Bryantsville, puis le long du Dick-River, dont il fallut traverser les contours à plusieurs reprises, puis sur Cumberland-Gap par Barboursville, Altamont, Rock-Castle.

Dans ces deux dernières localités, l'arrière-garde, commandée par le général Wheeler qui l'avait fait escarmoucher continuellement, fut plus vivement serrée et dut prendre position. Des combats meurtriers s'y livrèrent, mais en somme la retraite s'effectua sans mésaventure, et l'armée entra à Cumberland-Gap avec tous ses blessés et sans avoir perdu d'autre matériel que celui brisé en route.

Buell, qui avait poursuivi par trop prudemment d'une part, et qui d'autre part avait porté son attention plutôt sur la direction de Knoxville, vit ainsi lui échapper un adversaire qu'il avait un moment considéré comme une prise assurée.

Néanmoins le profit pour les fédéraux était réel. Le Kentucky était de nouveau délivré, et l'on y avait constaté qu'en

somme, et à part quelques localités, les sentiments sécessionnistes n'y étaient pas plus prononcés que dans le Maryland. Le Tennessee allait suivre le sort du Kentucky. La position de Nashville, qui, pendant les progrès de Bragg, avait été menacée, puis plus ou moins harcelée par des corps sudistes détachés, sous les ordres des généraux Stephenson, Armstrong et Duncan, se vit du coup un peu dégagée, et les forces principales des deux belligérants se retrouvèrent en présence à peu près sur les mêmes points où elles l'avaient déjà été au mois de juillet, c'est-à-dire le long des montagnes de Chattanooga, de Knoxville et de Cumberland.

Au centre, devant les forces fédérales de Grant et de Rosecranz, les confédérés n'avaient pas été plus heureux. Grant, affaibli par des renforts envoyés à Buell et par d'autres détachements fournis à des reconnaissances contre Wicksburg, était resté pendant l'été essentiellement en défensive. Bien appuyé sur son camp retranché de Corinthe et sur Memphis, il avait toutefois saisi chaque occasion favorable de gagner un peu de terrain vers le sud.

Il avait fait occuper par Rosecranz et par le général Ord Holly-Springs, Jacinto, Rienzi, Juka et d'autres localités du nord de l'état du Mississipi, qui lui étaient contestées par des corps des généraux Price, Van Dorn et Lowell, opérant isolément.

Le 4 septembre, le corps de Price, d'une quinzaine de mille hommes, divisions Little et Maury, surprit deux régiments fédéraux dans la petite ville de Juka (1) et s'y installa, en attendant que les autres corps pussent l'y rejoindre. Le général Grant organisa un mouvement combiné pour cerner à son tour Price et le capturer. Rosecranz dut se diriger de son camp de Clear-Creek sur Juka par Jacinto en deux colonnes arrivant du sud et de l'est et prenant Price de flanc et à revers. Grant, avec le corps de Ord, arriverait du côté nord, de Corinthe par Burnsville. Le mouvement se fit bien et simultanément jusqu'au 19 à midi, avec quelques escar-

(1) Sur le chemin de fer Memphis-Charleston, à 21 milles au sud-est de Corinthe.

mouches d'avant-postes. Mais dans cette soirée, vers quatre heures, soit que Ord ait trop tardé, soit que Rosecranz ait brusqué les temps, celui-ci attaqua seul, et d'abord d'une de ses colonnes seulement. Cela amena un combat d'artillerie et de feux d'infanterie, auquel participèrent les deux divisions Hamilton et Stanley de Rosecranz; elles refoulèrent Price dans la ville, mais sans oser l'y poursuivre. Celui-ci y tint bon toute la nuit, quoiqu'on l'y canonnât, pour préparer sa retraite. De grand matin il la fit, dans la direction du sud, évitant ainsi les troupes de Grant, et échappant aussi aux troupes de Rosecranz, qui le poursuivirent quelques heures, mais en vain, sur la route de Fulton. Price perdit en tout 5 à 600 hommes, dont 250 prisonniers, et 6 pièces de canon, outre beaucoup d'effets de petit armement et équipement; l'un de ses divisionnaires, le général Little, fut tué, et un de ses brigadiers, le général Withfield, gravement blessé. Les fédéraux eurent aussi une perte de 5 à 600 hommes.

Price, quoique heureux d'avoir échappé à un danger grave, ne se tint pas pour battu. Il avait des appuis dans le voisinage et aussitôt il s'occupa de les rallier. Par un circuit, il rejoignit les troupes de Van Dorn et de Lowell, qui se concentraient à Ripley, et ces forces réunies, d'une quarantaine de mille hommes, marchèrent à leur tour contre les confédérés, qui s'étaient repliés, Ord sur Bolivar, et Rosecranz sur Corinthe. Grant avait reporté son quartier-général plus en arrière encore, jusqu'à Jackson, en Tennessee, pour être mieux à même de veiller à ce qui se passait alors du côté du Kentucky, entre Braxton-Bragg et Buell.

Le 1er octobre, les troupes confédérées, sous le commandement supérieur de Van Dorn, le plus ancien, se massèrent à Pocaonta et à Chewalla, point sur le chemin de fer Memphis-Charleston, entre Corinthe et Memphis; de là marchant à l'est elles arrivèrent le 2 au soir devant la position de Corinthe, à l'ouest et en escarmouchant dans toutes les directions.

Le lendemain, à huit heures du matin, Van Dorn attaqua. Il avait en ligne trois divisions; à droite la forte division Lowell; au centre la division Maury; à gauche la division Her-

bert, ces deux dernières sous le commandement de Price. Son avant-garde, sous le général Willipigue, canonna les premières lignes fédérales et les refoula jusque près de leurs ouvrages.

Ceux-ci étaient au nombre d'une vingtaine, irrégulièrement disposés sur deux ou trois lignes, et pouvant se flanquer ou se battre réciproquement. On les augmentait et modifiait continuellement. Sur le front menacé plus directement par les confédérés se trouvaient, au centre, deux batteries fermées, appelées forts Williams et Robinette, battant d'une dizaine de Parrott de 20 et de 30 livres les routes de Chewalla et de Bolivar ; à l'extrême gauche se trouvait le fort du séminaire, aussi muni de gros calibre Parrott.

Dans ces ouvrages et aux alentours Rosecranz avait quatre divisions. A droite, vers les anciennes redoutes Beauregard, il plaça la division Hamilton, ayant à sa gauche les divisions Davies, puis Stanley, puis Mc Kean. La brigade Mc Arthur, de cette dernière division, formait l'extrême gauche. L'artillerie de campagne fut placée plus en avant et dans les intervalles, sous le lieutenant-colonel Lathrop ; la cavalerie, sous le colonel Mizener, répartie aux deux ailes.

C'est dans cet ordre que le combat des lignes s'engagea d'une manière décidée vers les neuf heures et demie du matin. Il se prolongea pendant environ deux heures par des feux très nourris, et Van Dorn, pendant ce temps, fit diriger deux colonnes plus fortes contre la gauche et le centre des fédéraux, contre Mc Arthur et Davies. Ceux-ci furent obligés de se replier, ce qui entraîna un mouvement en arrière de toute la ligne jusque devant les ouvrages mêmes. L'obscurité étant arrivée, les troupes restèrent sous les armes des deux côtés, se préparant à recommencer le lendemain. Le général Rosecranz garda la même disposition, qu'il fit renforcer seulement de quelques nouvelles batteries retranchées et d'une nouvelle redoute, le fort Richardson, sur sa droite. Toute la nuit des pionniers, des hommes de corvée et des manœuvres requis travaillèrent aux retranchements.

Le lendemain 4 octobre, au point du jour, les feux recommencèrent, et vers 7 $^1/_2$ heures, les colonnes des confédérés

revinrent à l'attaque. Sur deux ou trois points elles enlevèrent des batteries. Une portion du centre et de la gauche se précipita sur Corinthe et entra même dans la ville. Mais quand ces troupes, aussi ardentes que désordonnées, voulurent déboucher des maisons pour avancer plus loin, elles furent assaillies par une grêle de mitraille et de balles venant des ouvrages, et forcées à la retraite après d'immenses pertes. Devant la colline du collége, entr'autres, les cadavres s'entassèrent en peu de temps et sur d'étroits espaces ; trois tentatives des troupes de Maury pour s'emparer de cette position échouèrent. Vers 2 heures après midi, la retraite des lignes confédérées fut ordonnée sur tous les points, et elle se fit sans trop de confusion jusqu'aux bois environnants, à un millier de pas seulement, en abandonnant bon nombre de blessés. Jusqu'à la nuit l'artillerie et les tirailleurs continuèrent la lutte, que ni d'un côté ni d'autre on ne semblait disposé à reprendre plus activement.

Van Dorn, s'attendant bien à ce que Rosecranz pût être renforcé par le général Grant pendant la nuit, fit aussitôt ses préparatifs de retraite, et celle-ci commença de grand matin, le 5, dans la direction de l'ouest, sur Ripley, couverte par Lowell, et spécialement par la brigade Bowen. Il y avait deux rivières à passer, le Tuscumbia et le Hatchie. La première se franchit sans encombre, et Bowen y resta en arrière-garde. Mais au pont de Davis, sur le Hatchie-River, l'avant-garde des confédérés, sous les colonels Phifer et Whisfield, donna contre une force ennemie qui s'y était embusquée. C'était le général Ord, avec la division Hurlburt, tandis que son autre division, Mc Pherson, avait été envoyée directement à Rosecranz.

On ne pouvait assurément faire un meilleur emploi de ces troupes, et l'on reconnaissait bien là la haute prévoyance du général Grant, qui avait ordonné ces dispositions.

Malheureusement l'embuscade du pont Davis se démasqua trop tôt ; son feu subit sema la mort et une grande confusion dans l'avant-garde confédérée, qui repassa, comme elle put, sur la rive droite de la rivière ou se dispersa dans les broussailles; mais le gros de la colonne, qui suivait à quelque dis-

tance, resta intact. Price avança son artillerie vers le pont et y engagea une forte canonnade, pendant que le reste filait plus au sud et se sortait heureusement de cette trappe, en passant le Hatchie quelques milles plus haut, au gué de Corums-Mill. La retraite se continua sur Ripley, non sans avoir encore dû payer d'assez larges tributs à la cavalerie fédérale lancée à sa poursuite, et soutenue par une fraction de la division Mc Pherson.

Rosecranz et Ord, le premier surtout, avaient donc obtenu un avantage bien positif après ces trois jours de bataille. Les confédérés, qui avaient espéré faire une utile diversion en faveur de Bragg et se diriger sur le Tennessee, avaient échoué dans leur entreprise et se voyaient refoulés plus au sud. Ils avaient en outre perdu environ 9 mille hommes, dont 1500 tués et deux mille prisonniers, 14 drapeaux, deux pièces d'artillerie et une grande quantité d'effets de petit armement et équipement. Les fédéraux n'avaient eu que deux mille hommes environ hors de combat, dont près de 400 tués.

Ces heureux événements, joints à ceux du Kentucky, permirent à Grant de se préparer à des opérations décisives sur le Mississipi inférieur. A cet effet, son commandement, prenant le nom de département du Tennessee, fut agrandi, le 16 octobre, jusqu'à y comprendre aussi Wicksburg, qui avait été plus ou moins jusque-là sous les ordres du général Mc Clernand.

Rosecranz, de son côté, fut aussi appelé à remplacer, à la tête de l'armée de l'Ohio (maintenant du Cumberland), le général Buell, qu'on avait trouvé, non sans quelque fondement, un peu trop circonspect dans sa dernière offensive. Il avait même été positivement dénoncé par le gouverneur militaire du Tennessee, général André Johnson (depuis vice-président et président de l'Union), comme pactisant avec les rebelles.

Il est certain que Braxton-Bragg avait pu se tirer d'une situation très critique. Il s'était replié de Knoxville sur Chattanooga, où il se réorganisait une armée régulière, tandis qu'il avait lancé de nouveau des bandes de partisans, Morgan,

Forrest et Wheeler entr'autres, sur le Tennessee et le Kentucky, qui menacèrent de nouveau les communications de Louisville avec Nashville, et reprirent le blocus de cette dernière place.

Un des premiers soins de Rosecranz dans son nouveau commandement fut de débloquer Nashville, ce dont il s'acquitta dans les premiers jours du mois de novembre. Il s'y établit d'abord solidement, puis, pensant avec raison que le meilleur moyen de se débarrasser des coureurs qui infestaient le Kentucky était de battre l'armée principale sur laquelle ils s'appuyaient, il se décida, vers la fin de décembre, à s'avancer dans la direction de Chattanooga, contre le gros de Braxton-Bragg.

Celui-ci lui avait épargné les deux-tiers de la route. Depuis un mois environ il s'était créé deux positions successives sur le chemin de fer de Chattanooga à Nashville, une à Tullohama et l'autre plus au nord, à Murfresboro, appuyée à la rivière Stone, à une trentaine de milles seulement de Nashville. Le camp de Murfresboro comptait une quarantaine de mille hommes, la plupart soldats aguerris. Le président Davis les avait visités dans le commencement de décembre, et les avait trouvés assez résolus et assez forts pour retirer d'eux une division, Stevenson, dont il avait besoin plus au sud. Il restait à Bragg six divisions, réparties en trois corps, sous Kirby-Smith, Polk et Hardee. Avec cela il espérait être à même de reprendre bientôt l'offensive.

En attendant, une grande gaîté régnait dans le camp, fort bien établi, de Murfresboro. Noël, entr'autres, y fut joyeusement célébré. Les chants et les rondes autour des feux de bivouacs donnaient à peine leurs derniers échos que les piquets signalèrent l'ennemi et qu'une fusillade assez serrée s'engagea pour quelques instants. Tout le camp courut aux armes, avec non moins de gaîté qu'il avait couru à la fête, et Bragg prit ses dispositions de concentration et de combat. Mais ce n'était encore qu'une alerte. Il n'y eut, le 26, que des escarmouches d'avant-garde, et de même les jours suivants, jusqu'au 30 au soir.

Dès le 28, toutefois, Bragg avait formé son ordre de ba-

taille, en avant de la ville, et à environ un mille et demi de la rivière Stone. Cet affluent du Cumberland décrit plusieurs courbes en avant et autour de Murfresboro, qui avaient été fort bien utilisées pour renforcer la position. La gauche était formée de deux divisions, Withers et Cheatham, du corps de Polk, et s'étendait de la route de Nashville à celle de Salem, sur une distance d'environ 6 milles; l'aile droite, divisions Breckinridge et Cleeburne, sous Hardee, avait sa gauche à la route de Nashville et sa droite à la route de Lebanon. Une portion du corps de Smith, entr'autres la division Mc Cown, fut tenue en réserve.

Rosecranz, depuis le 28, ne s'avançait que prudemment et lentement, escarmouchant de sa cavalerie, et faisant tirer des volées d'artillerie pour découvrir la situation réelle de ses adversaires. Il avait réparti ses forces en trois corps d'armée permanents, ou grandes divisions, à la manière de Burnside, comptant chacun trois divisions. Le centre, sous Thomas, ne comptait pour le moment que deux divisions, Rousseau et Negley; la droite, sous Mc Cook, avait les trois divisions Davis, Sheridan et Johnson; la gauche, sous Crittenden, les trois divisions Wood, van Clève et Palmer. Le 30 après-midi, la canonnade habituelle s'engagea, d'abord sur le front de Polk, puis au centre. Elle fut suivie de deux tentatives d'assaut des fédéraux, repoussées toutes deux avec perte pour les assaillants. La nuit, une nuit d'hiver froide et pluvieuse, se passa sous les armes de part et d'autre.

Le lendemain, 31 décembre, la grande bataille commença au point du jour. Tandis que la gauche, sous Polk, se bornait à tenir fermement son terrain contre les attaques de la droite fédérale sous Mc Cook, le corps de Hardee fut lancé en avant sur le flanc gauche de Mc Cook. Celui-ci, subitement et vivement assailli, se pelotonna et recula en désordre. Poursuivi bientôt par Hardee et Polk lui-même, il dut rompre sur une distance de 5 à 6 milles, en laissant sous ses pas beaucoup de matériel, 30 canons, beaucoup de morts, de blessés, et deux à trois mille prisonniers, parmi lesquels le général de brigade Willich, ancien officier d'artillerie prussien, blessé en cette circonstance. A midi déjà la déroute de la droite

des fédéraux était complète. Elle avait été si brusque que Rosecranz n'eut pas le temps d'y parer et d'y envoyer des renforts suffisants du centre ni de la réserve ; si bien que Mc Cook avait eu sur les bras cinq divisions confédérées.

Rosecranz s'était promptement résigné à la perte de sa droite, et au lieu de risquer encore sa gauche et son centre dans cette action, il préféra leur ménager une autre partie. Il les mit en défensive sur le nouveau front qui venait d'être créé par l'heureuse attaque des confédérés. Il fit, comme d'habitude et plus encore, remuer de la terre, créer des abatis, élever des épaulements pour l'infanterie et l'artillerie, et même quelques redoutes fermées, en pilotis. Une vaste forêt de cèdres, à laquelle il s'appuyait, lui fournissait tout le bois désirable. Un ensemble de fortifications s'improvisa comme par enchantement, aucune armée du monde, depuis les Romains, n'étant douée pour ce genre de guerre au même degré que les volontaires américains de l'ouest, tous habitués dès l'enfance à la vie des forêts et aux travaux de pionniers.

Dans l'après-midi les confédérés voulurent assaillir la position ; à leur tour ils furent repoussés et ils se retirèrent pour la nuit dans le bois de cèdres, à quelques centaines de pas. Ils s'attendaient à voir décamper Rosecranz le lendemain et ils se préparaient à entamer sa retraite. Mais celui-ci n'était pas dans de telles idées. Il continuait à faire améliorer sa position de manière à y soutenir tout un siége, s'il le fallait, et il se renforçait de quelques régiments restés en arrière.

Le 1er janvier se passa tranquillement. Rosecranz attendait qu'on l'attaquât, et Bragg que les fédéraux se retirassent. Celui-ci avait télégraphié à Richmond sur la journée du 31, que « Dieu avait accordé aux confédérés un bon nouvel-an », et il espérait très réellement que les jours suivants allaient le démontrer. Toute la matinée du 2 il attendit encore la retraite de Rosecranz, prêt à en profiter pour la poursuite. Mais Rosecranz n'ayant point l'air de vouloir bouger et n'y étant nullement disposé, malgré les instances de quelques-uns de ses généraux, Bragg fit attaquer la position vers les 3 heures de l'après-midi du côté des berges de la rivière. Un feu terrible arrêta court la première attaque. Une seconde, vers 4

heures, n'eut pas plus de succès ; la division Breckinridge, entr'autres, y fut totalement abîmée, en se jetant imprudemment et obstinément sur le front d'une ligne retranchée.

A son tour Bragg dut penser à la retraite ; dans la nuit il se replia sur Murfresboro et toute la journée du 3, pendant laquelle au reste la pluie tomba par torrents, se passa dans l'expectative. Les fédéraux faisant mine d'avancer, Bragg évacua Murfresboro dans la nuit du 3 au 4 et se replia sur la position de Tullahoma, où il pouvait, pour quelque temps au moins, braver toute attaque ultérieure.

Rosecranz, dont la tenacité et le coup-d'œil avaient été justement récompensés par le résultat final, s'établit le 4 dans Murfresboro.

Pendant ces divers engagements, qui durèrent du 25 décembre au 3 janvier, avec les deux grandes actions du 31 et du 2, il avait perdu une quinzaine de mille hommes. Beaucoup de matériel était à remplacer, et l'armée avait besoin d'une réorganisation générale avant de reprendre une campagne d'hiver.

Les confédérés n'avaient pas moins souffert. Aussi de part et d'autre on dut ajourner au printemps la réouverture des grandes hostilités et l'on prit les quartiers d'hiver. Cette opération ne consistait, du reste, qu'à changer les tentes-abris en petites huttes, dont la tente devenait le toit, à les munir de grossières cheminées, à construire de bonnes cuisines, des baraques communes, à utiliser les maisons du voisinage, à transformer en un mot un bivouac en camp ou cantonnement serré, à le fortifier, et à réduire la lutte à des raids et à des escarmouches d'avant-postes.

XV

Wicksburg.

Dans la chaude région du Mississipi inférieur, les fédéraux s'apprêtaient, au rebours de ce qui se passait en Virginie et en Tennessee, à profiter de la saison d'hiver pour avancer leurs affaires.

Wicksburg, qui, dans l'origine était de peu de valeur, avait fini par acquérir une haute importance, comme l'avaient fort bien signalé précédemment le général Butler et l'amiral Farragut.

Aussitôt après la prise de la Nouvelle-Orléans, puis de Bâton-Rouge, au printemps 1862, l'amiral Farragut avait remonté hardiment le fleuve avec une escadre, et, quoique souvent canonné çà et là, il n'avait été arrêté que par les feux de Wicksburg. Les confédérés n'y avaient encore qu'une dizaine de canons ; mais leur situation dominante était très-avantageuse. Farragut somma la ville, qui refusa de se rendre ; n'ayant pas de troupes de débarquement, il dut redescendre à la Nouvelle-Orléans.

Deux semaines après, il remonta devant la place, suivi de quelques troupes sous le général Williams, en même temps que d'autres forces, sous le colonel Ellet et sous le commodore Davis, y descendaient de Memphis. Mais Wicksburg, située sur les chemins de fer du Sud-Mississipi et du Texas, pouvait être facilement renforcée. Elle le fut, et les efforts des fédéraux pour débarquer et pour forcer les batteries confédérées, devinrent infructueux. Ils essayèrent après cela de creuser un canal pour détourner le

cours du grand fleuve, travail digne des temps fabuleux et qu'il n'était donné qu'à des Américains d'oser entreprendre. Mais les grandes chaleurs étant venues et avec elles les fièvres, le siége dut être abandonné. Les flottes et les troupes, comme nous l'avons dit plus haut, se retirèrent dans le mois de juillet, et les défenseurs de Wicksburg ne furent plus dérangés dans leurs travaux de fortification que par quelques reconnaissances.

Ils profitèrent énergiquement du répit qui leur était laissé, et ils garnirent de fortes batteries non-seulement cette ville, mais d'autres points en aval favorablement situés, Grand-Gulf et Port-Hudson entr'autres. Des fonderies à proximité, à Jackson, capitale de l'état du Mississipi, travaillaient nuit et jour à fournir le matériel nécessaire.

Cette portion du cours inférieur du grand fleuve avait pour la Confédération du sud un prix inappréciable. Depuis la perte de la Nouvelle-Orléans et le renforcement du blocus sur toutes les côtes, c'était par le Texas, riverain du Mississipi inférieur, par la Rivière-Rouge, l'un de ses affluents, et par Matamoras, sur le Rio-Grande, que les confédérés pouvaient communiquer le plus régulièrement avec l'extérieur. Aussi firent-ils tous leurs efforts pour se maintenir en possession de ces eaux et de celles du Texas, du port de Galveston entr'autres. La situation du Mexique, alors livré à l'anarchie et à l'intervention armée de l'Europe, ouvrait aussi quelque perspective aux sudistes de rencontrer tôt ou tard un allié dans cette direction.

Un autre motif non moins puissant qui engageait les confédérés à tenir obstinément ces parages était tiré de la politique intérieure. Les états de l'Union de l'ouest commençaient à se fatiguer des charges que leur imposait cette guerre lente et ruineuse. Ce qui les obérait le plus, c'était de ne pouvoir profiter de la navigation du Mississipi, qui était l'une des principales voies d'écoulement de leurs produits, sinon la principale. Ils menaçaient le Nord d'une autre sécession et parlaient assez haut d'arrangements pacifiques avec le Sud pour leur propre compte. Afin de parer à ce danger réel, le gouvernement de Washington s'était sage-

ment résolu à de grands sacrifices, s'il le fallait, pour avancer les opérations du Mississipi, jusqu'à ce que la libre circulation y pût être reprise sur tout son cours.

Dans les mêmes vues, mais en sens inverse, les confédérés s'étaient appliqués à hérisser de défenses la partie du Mississipi qui leur restait encore.

Pour cela la petite ville de Wicksburg offrait d'admirables ressources. Elle est située au sommet d'un coude très aigu du fleuve, sur des berges ou *bluffs* de la rive gauche, dont l'escarpement, sans donner un feu trop plongeant, est assez fort pour braver l'assaut et pour fournir un bon commandement sur tous les alentours. Quelques bluffs plus élevés entourent la ville du côté du nord, de l'est et du sud ; ce sont entr'autres ceux du nord, appelés Haynes et Chikasaw-bluffs, Walnut-Hills, couverts en outre par la rivière du Yazoo, dont la large embouchure s'ouvre à un mille au-dessus de la ville. Du côté du sud, le Warrenton-bluff domine également les environs, couverts par le Black-bayou. Le coude du Mississipi permet à des batteries convenablement postées à Wicksburg de battre le courant du fleuve, non-seulement en travers mais d'enfilade, et les gradins des bluffs d'y établir plusieurs étages de batteries, des rasantes et des dominantes. Divers petits affluents du Yazoo et d'innombrables bayousc ouvrent les abords de la ville par terre, du côté du nord et du nord-est; du côté du sud et du sud-est, une autre rivière, le Big-Black, se jetant au Mississipi vers Grand-Gulf, formait une excellente ligne de défense.

Ces cours d'eau pouvaient, en revanche, offrir quelques facilités d'approche aux canonnières par la canalisation. Notons encore que le Yazoo, par un de ses affluents, le Tallahatchie, puis par des canaux naturels, va rejoindre d'autres affluents du Mississipi, et que presque tout le long du cours inférieur de ce large fleuve on peut faire naviguer de petits bâtiments parallèlement à lui sur ses affluents et sur les bayous qui les relient. La presqu'île formée par le coude, et dont l'isthme est tourné vers l'ouest, est aussi entrecoupée de bayous, qui pouvaient bien avoir donné l'idée de tenter de les changer en lit principal du courant.

Pendant l'été et l'automne, les confédérés, sous la direction entr'autres du général Pemberton, avaient construit à Wicksburg une trentaine de batteries plus ou moins reliées entr'elles, et quelques forts le long du Yazoo, un entr'autres au confluent du Tallahatchie et du Yelloshba, pour se défendre des entreprises venant d'amont, et un autre sur les hauteurs de Haynes. Ils disposaient aussi d'une trentaine de steamers, plus ou moins armés et bien abrités sous leurs batteries. Leurs pièces de côte arrivèrent successivement au nombre de 92 et celles de terre à celui de 47, de tous calibres, parmi lesquels de fort gros.

Plus bas, Grand-Gulf et Port-Hudson avaient aussi été mis à l'abri d'une première entreprise, Port-Hudson surtout.

Ainsi la tâche du général Grant n'était pas facile. Les reconnaissances faites pendant l'automne l'avaient bien montré, et il dut se résoudre à organiser contre cette zone de résistance des opérations sur une grande échelle.

La flotte de Porter, et une armée de débarquement sous Sherman, se dirigeraient par le fleuve sur Wiksburg. Elles établiraient d'abord leur base à Millikens-bend, 10 milles en amont de la place et sur la rive droite; de là elles traverseraient le Mississipi, débarqueraient à l'embouchure du Yazoo et opéreraient contre la place par le côté nord ou nord-est, en même temps que par eau.

Le gros de l'armée, sous Grant lui-même, se dirigerait parallèlement à la précédente armée, à travers l'état du Mississipi, sur sa capitale Jackson.

Le général Banks et l'amiral Farragut remonteraient de la Nouvelle-Orléans, aussi avec des forces combinées, et ces trois colonnes se donneraient la main aux environs de Wicksburg. Le mouvement décisif commencerait dès le 15 décembre.

Le plan n'était pas mauvais en somme. Il laissait bien un peu trop à l'ennemi l'avantage de la position centrale; mais celui-ci n'avait pas des forces mobiles suffisantes pour en profiter. Il lui aurait fallu un effectif d'opérations au moins égal à l'un ou à l'autre de ceux qui venaient l'attaquer de ces trois directions différentes; or ce n'était pas le cas, et les

fédéraux le savaient. Sherman et Grant pouvaient d'ailleurs se rejoindre assez facilement, et présentaient à eux deux une masse trop prépondérante pour que la manœuvre offensive des lignes centrales pût avoir beaucoup de prise.

Les confédérés qui tenaient alors la campagne dans l'état du Mississipi étaient répartis en quatre groupes principaux. A Wicksburg et environs, une quinzaine de mille hommes, sous le général Pemberton ; à Port-Hudson, cinq à six mille hommes sous le général Gardner ; à Jackson, une vingtaine de mille hommes sous le général Johnston, commandant en chef de toutes les forces dans ces parages; entre Jackson et la frontière du Tenessee, le corps de Van Dorn, en avant-garde, d'une dizaine de mille hommes avec une forte cavalerie. Contre les 30 mille hommes de Sherman, les 50 mille de Grant et les 20 mille de Banks, secondés des escadres, les forces des confédérés n'étaient donc pas à redouter, au point d'empêcher Grant de donner à ses colonnes leur point de rendez-vous au cœur même du pays ennemi. Toutefois elles offraient encore assez de ressources pour que, habilement et résolûment menées, les fédéraux pussent se repentir de leur dissémination.

Les 20, 21 et 22 décembre, l'armée de Sherman partit de Memphis et de Helena, sur une centaine de bâtiments de guerre et de transport. Elle comptait les quatre divisions, Steele, Morgan, Smith A et Smith L. Deux jours après, elle s'arrêtait et débarquait en partie à Millikens-bend. Le général Sherman lança aussitôt ses reconnaissances dans diverses directions et fit détruire une portion du chemin de fer du Texas. Le soir de Noël il donna l'ordre du départ pour le lendemain matin. L'entreprise consistait à traverser le fleuve et à aller débarquer quelque part sur le Yazoo, pour de là attaquer Wicksburg, ou aviser à ce qu'il y aurait à faire de mieux. Le 26 à midi les bateaux s'accrochaient à la rive gauche du Yazoo; à la nuit le débarquement était opéré, les tentes et les cuisines dressées sur la côte, et les avant-postes placés dans la direction de Hayes'bluff et de Chickasaw-bluff, qui étaient les positions ennemies les plus rapprochées. Tout cela avait pu se faire presque sans tirer un coup de fusil,

aussi tranquillement qu'en 1854 les alliés avaient débarqué sur la plage de l'Alma.

Haynes-bluff, qui était alors garni d'un fort et d'une batterie de huit pièces de gros calibre, était à une trop grande distance pour être à craindre, et d'ailleurs il fut entretenu, pendant ce temps, par les canonnières fédérales.

Le 26 et le 27 les canonnades furent reprises, mais sans grand résultat ; tandis que le gros des troupes se formait en ligne de bataille, en avant du port improvisé et le long d'inextricables lacunes, une portion de la division Steele fut portée par eau sous le Chikasaw-bluff, pour essayer de prendre à revers une batterie menaçante sur le front de débarquement.

Le 27 au soir, les avant-postes confédérés furent repoussés d'environ un mille. Le 28 le combat s'engagea plus vivement ; ce fut surtout un duel d'artillerie entre de nouvelles batteries confédérées élevées pendant la nuit, et celles des fédéraux dressées autour de leur camp ou tirant des canonnières. Le 29, le général Sherman fit attaquer sur toute la ligne ; mais sur tous les points et malgré la vaillance de ses troupes il fut repoussé avec perte. Il dut demander à faire relever ses blessés sous pavillon parlementaire, ce qui lui fut accordé, et, pour le moment, il rentra dans ses lignes, qu'il s'occupa de resserrer.

Sherman avait eu à faire à 5 à 6 mille hommes, bien postés sur des gradins, derrière des retranchements et des lagunes, et il n'était pas étonnant que sa première action n'eût pas réussi, et lui eût couté environ 2 mille hommes. Il semblait y avoir mis quelque lenteur, il est vrai ; car son attaque n'était au fond qu'un coup de main, et depuis son arrivée à Millikens-bend, le 23 et le 24, et surtout depuis son débarquement sur le Yazoo, le 26, ce coup de main était tout à fait démasqué. S'il avait pu s'effectuer le 26 au soir, ou au moins le 27 au matin, il aurait eu des chances doubles ou triples en sa faveur. Mais le 29 les confédérés avaient eu déjà plus de 48 heures pour se renforcer sur le point spécialement menacé, et ils en avaient profité. Pendant ces 48 heures le chemin de fer de Jackson ne cessa de leur amener

des renforts en matériel, en personnel, en munitions, et, le 29, ils avaient réellement élevé un front redoutable du côté attaqué.

Un moyen commode, il est vrai, de fortification leur était offert par leurs provisions de balles de coton, qui, garnies de quelque peu de terre et de boue, formaient d'excellents revêtements. Il se trouvait de grandes quantités de ces balles en magasins, et, pendant le blocus, les confédérés n'avaient rien de mieux à en faire que des gabions et des parapets portatifs.

Ce qui avait encore servi les confédérés en paralysant l'activité habituelle du général Sherman, c'est que celui-ci n'avait pas eu les nouvelles qu'il attendait des autres colonnes fédérales, qui devaient coopérer avec la sienne.

Celles-là en effet avaient aussi eu leurs contre-temps. Le général Banks était arrivé à la Nouvelle-Orléans le 14 décembre, à la tête d'une grande expédition d'une vingtaine de mille hommes. Il était destiné à y remplacer le général Butler, dont l'énergie avait attiré au gouvernement de nombreux embarras intérieurs et extérieurs. Il avait entr'autres fait pendre immédiatement un sécessionniste nommé Munford, pour avoir déchiré un drapeau fédéral, et il s'était brouillé avec tous les consuls étrangers, dont la plupart élevaient, il est vrai, des prétentions incroyables. Aussi Lincoln profita de la grande expédition pour changer ce gouvernement important. Banks, homme d'état plus encore que militaire, comme Butler, fut chargé de remplacer celui-ci.

Banks achemina aussitôt sur Bâton-Rouge quelques troupes qui reprirent cette ville aux confédérés, aux mains desquels elle était retombée dans le mois d'août. Mais le gros de l'armée fut retenu pour prendre possession du sud de l'état et pendant les premières installations de Banks. L'amiral Farragut remonta d'abord seul avec sa flottille le cours du Mississipi. Arrivé devant Port-Hudson, il y fut arrêté net par les batteries qui venaient d'être élevées; il dut se résoudre à attendre des troupes de débarquement, qui, par suite de divers incidents, ne purent être envoyées à ce moment-là.

Le général Grant, après avoir fait explorer, par des recon-

naissances partant du fleuve, la ligne du Coldwater et du Tallahachie, était parti avec le gros de l'armée de Grand-Junction à la fin de novembre. Il continua à s'avancer au sud le long du chemin de fer Mississipi-central. Le 1er décembre il occupa Holly-Springs et s'y organisa une base secondaire bien fournie, qu'il laissa aux ordres du colonel Murphy. De là il s'avança, en escarmouchant, sur Abbeville et Oxford. Il était en train de se concentrer aux environs de cette dernière localité pour marcher en force sur Jackson, lorsqu'il apprit, le 22 décembre, que non-seulement des coureurs agissaient sur ses derrières, mais que tout le corps de Van Dorn menaçait sérieusement ses communications. Van Dorn avait en effet laissé libre cours aux progrès de Grant sur son front pour se porter sur le flanc gauche. Il s'était rapproché de Holly-Springs et avait subitement assailli cette ville dans la nuit du 20. Le colonel Murphy, surpris dans son lit, ainsi que son prévot-maréchal, y fut fait prisonnier, et la ville dut se rendre avec 1800 hommes de garnison. Van Dorn parola les prisonniers, détruisit pour plus de 2 millions de dollars de provisions en magasins et une portion du chemin de fer. En apprenant ces événements, Grant dut renoncer à aller plus loin ; il revint sur ses pas, et rentra dans Holly-Springs, comme Sherman arrivait justement devant Wicksburg.

C'eût été encore temps, sinon de rappeler celui-ci, au moins de le retenir à Millikens-bend, ou de le diriger sur un autre point donnant le change à l'ennemi, en attendant une reprise d'opérations combinées, mieux organisée que celle-ci. C'est ce qu'on ne fit pas, et l'on n'a jamais dit pourquoi. Seulement, le lendemain de cet échec, on fit partir le général Mc Clernand pour prendre le commandement en chef des troupes de Sherman, et restreindre celui-ci au commandement subordonné de son corps d'armée. La chose pouvait du reste avoir lieu sans trop d'arbitraire ; le général Mc Clernand avait déjà commandé le département dans l'automne précédent, et il était plus ancien en grade que Sherman. Entre les deux cependant la différence de capacité et d'aptitudes militaires était grande. Mc Clernand était arrivé à son haut grade

surtout par la voie politique; il ne connaissait rien à la carrière des armes avant la guerre ; mais, ambitieux, adroit et remuant, il excellait dans l'art de signaler ses mérites au moyen d'habiles rapports et proclamations.

Le général Sherman offrait un type tout opposé. Ancien élève de West-Point, vétéran de la guerre du Mexique, et précédemment directeur du collége militaire de la Louisiane, ses vastes et solides connaissances n'étaient surpassées que par la fermeté de son caractère et la variété de ses talents. Exclusivement militaire, intrépide à l'excès, il se montrait fort peu soucieux du soin de sa popularité.

Il accepta sans trop d'aigreur l'affront qui lui était fait. Comme il était en train d'organiser une autre tentative d'expédition contre Wicksburg, en remontant le Yazoo, il reçut l'avis que le général Mc Clernand était arrivé pour le remplacer. Il lui remit aussitôt le commandement après avoir fait connaître cette mutation aux troupes par la pièce suivante, trop caractéristique pour que nous n'en donnions pas la traduction textuelle :

« Quartier-général de l'aile droite de l'armée du Tennessee, steamer *Forest-Queen*, Millikens-Bend, 4 janvier 1863.

« Ordre général nº 5.

« Conformément à l'ordre général nº 1, émis aujourd'hui par le général Mc Clernand, le titre de notre armée cesse d'exister, et elle constitue à l'avenir l'armée du Mississipi, composée de deux corps, dont l'un commandé par le général Morgan, et l'autre par moi-même. En quittant le commandement de cette armée et en le changeant contre celui plus restreint de mon propre corps, je veux exprimer à tous les chefs de corps, à tous les officiers et soldats qui ont récemment opéré devant Wicksburg, mes sincères remerciements pour le zèle, l'activité et le courage qu'ils ont déployés dans ces circonstances. Nous avons échoué dans l'exécution d'un des grands projets de notre mouvement, la capture de Wicksburg; mais nous n'étions que la portion d'un tout. Notre mouvement n'était qu'une fraction d'un mouvement plus général, auquel d'autres devaient concourir. Nous avons été là à

temps. Des incidents imprévus auront sans doute retardé les autres.

« Nous avons détruit le chemin de fer de Shreveport; nous avons attaqué les défenses de Wicksburg et poussé cette attaque aussi loin que la prudence pouvait le permettre; et ayant trouvé les ouvrages trop forts pour notre seule colonne nous nous sommes retirés en bon ordre et en bonnes dispositions d'esprit, prêts à recommencer. Un nouveau commandant en chef est maintenant ici pour vous conduire. Il est choisi par le président des Etats-Unis, chargé par la constitution de maintenir cette constitution et de la défendre, et il a le droit incontestable de désigner à son gré ses agents. Je sais que tout bon officier et tout bon soldat donneront à mon successeur le même appui cordial, la même dévouée obéissance qu'ils m'ont fournis jusqu'ici. Il y a assez d'honneurs en réserve pour tout le monde, et assez de besogne aussi! Que chacun fasse sa part, et la nation sortira enfin de ce conflit purifiée et ennoblie.

« Tous les officiers de l'état-major général non attachés à ma personne se mettront aussitôt aux ordres, soit personnellement soit par lettre, du major-général Mc Clernand, commandant de l'armée du Mississipi, à bord du steamer *Tigress,* à nos rendez-vous de Gaines-Landing et de Montgomery-Point.

« Par ordre du major-général W.-T. Sherman,

« (Signé) T.-H. Hammond, A. A. G. »

On ne pouvait mieux prendre les choses, et du reste Sherman n'avait rien d'autre à faire pour le moment; l'avenir se chargerait assez de le justifier. Ce qui lui avait valu la mesure qui le frappait, c'est qu'il avait réussi à déchaîner contre lui toute la presse du nord-ouest, sans acception de parti politique.

Au moment de son embarquement à Memphis, il avait ordonné des mesures sévères pour purger l'armée des impedimenta habituels qui l'infestaient, y compris les brocanteurs de coton et les journalistes. Tout individu trouvé avec l'armée sans autorisation serait recruté d'office, soit comme com-

battant, soit comme domestique, soit comme matelot ou manœuvre à bord des bâtiments. Tout individu donnant des nouvelles compromettantes de l'armée serait traité comme espion. Messieurs les journalistes américains, qui encombraient habituellement tous les états-majors et qui parfois y étaient choyés comme des idoles, ne pardonnèrent pas au général Sherman son crime de lèse-gazettes. Ils organisèrent contre lui une conspiration dans toutes les règles; ils dénigrèrent systématiquement toutes ses mesures, toutes ses opérations d'embarquement, de stations, de débarquement, d'attaque; si bien qu'après le revers du 29 décembre, l'opinion publique était déjà prête à toutes les accusations qu'on voudrait porter contre lui. Le gouvernement de M. Lincoln, devant les clameurs qui s'élevèrent alors, saisit l'occasion d'avancer en dignité le général Mc Clernand, qui était un de ses amis politiques dévoués.

Celui-ci, chargé de raccommoder les prétendues bévues de Sherman, ne s'acquitta pas trop mal, il faut bien le dire, de la tâche qui lui était imposée. Il eut soin, il est vrai, de ne pas s'aller heurter de nouveau aux batteries de Wicksburg et de se borner à des préliminaires indispensables d'une autre offensive contre cette place.

Un des dangers des assaillants établis à Millikens-Bend c'est qu'ils n'étaient pas complétement sûrs de leurs derrières. Les confédérés possédaient, plus en amont, deux affluents du Mississipi, garnis de forts, l'Arkansas et la Rivière-Blanche, où ils étaient en sûreté, où ils avaient des chantiers et des bâtiments et d'où ils faisaient de temps en temps des excursions sur le Mississipi. On craignait de les voir, au moment où on les attendrait le moins, déboucher en force et jouer quelque mauvais tour aux fédéraux. On se rappelait l'incident du *Merrimac* dans le James-River, et plus récemment un autre semblable causé dans ces mêmes eaux par un bâtiment bardé descendu de Wicksburg devant Bâton-Rouge, l'*Arkansas,* mais qui avait été finalement arrêté et brûlé par la canonnière fédérale *Essex.* Quoique ni le *Merrimac* ni l'*Arkansas* n'eussent fourni longue carrière, l'émotion que leur première apparition avait causée n'était pas encore

effacée. Pour assurer une entreprise quelconque devant Wicksburg, il s'agissait d'y établir une base, et par conséquent aussi de mettre cette base parfaitement à couvert, même contre des coups de main téméraires.

Une autre raison engageait encore à pénétrer un peu avant dans l'état d'Arkansas. C'était de montrer une fois des forces fédérales un peu considérables dans les régions transmississipiennes, afin d'y mettre fin aux levées de guérillas qui s'y faisaient à chaque instant sur de faux bruits de défaites du Nord. Par des nouvelles complétement mensongères ou tout au moins habilement brodées sur quelques faits vrais, et adroitement répandues et exploitées, on agitait non-seulement l'état du Missouri, tenu par le général fédéral Schofield, celui de l'Arkansas, où commandait le général Curtis, mais encore tous les Territoires, jusque dans l'Utah. Même les Indiens s'en mêlaient. La tribu des Cherokees, entr'autres, avait été soulevée par des émissaires du Sud, agissant du Texas et de l'Arkansas, tandis que d'autres tribus indiennes du nord-ouest, du Minnesota, du Jova et du Dacotah, les Sioux et les Pieds-Noirs particulièrement, étaient poussés à la guerre par des émissaires venus du Canada. Tout le Far-West était ainsi livré à l'anarchie et à l'anxiété ; la colonisation, la circulation et l'agriculture n'y pouvaient plus avoir leur cours.

Une expédition qui remonterait un peu haut la Rivière-Blanche et l'Arkansas ne pourrait qu'avoir un bon effet sur la pacification de l'Ouest en général et sur la sécurité de la navigation du Mississipi. En y employant les forces qui se trouvaient devant Wicksburg, en attendant que le général Grant eût tout en mains pour une seconde campagne, c'était donc en faire un louable usage. On aguerrissait les troupes et la flotte ; on les habituait toujours plus aux manœuvres combinées, et à tous égards cela valait mieux que de les laisser chômer sur la plage malsaine de Millikens-Bend.

L'expédition se mit en route dès le 4 janvier. Le 8 elle arrivait aux bouches de la Rivière-Blanche, dont un bras se jette dans l'Arkansas et l'autre dans le Mississipi. Ce fut ce dernier que l'escadre prit.

Le premier objet était de réduire le fort Hindman, situé

sur la rive gauche de l'Arkansas, vers un village appelé Arkansas-Post. Cet ouvrage carré, bastionné, armé de 20 pièces et dans une situation naturellement forte, et les batteries extérieures qui l'entouraient, constituaient une position qui était la clef du bassin de l'Arkansas et en particulier de la capitale de l'état, Little-Rock, à environ cent quinze milles plus en amont. Il avait alors une garnison de 6 mille hommes.

Par le moyen des canaux de communication, la flottille passa de la Rivière-Blanche dans l'Arkansas et vint débarquer, le 9 au soir, à quelques milles au-dessous du fort. Le 10 après-midi, le débarquement était terminé. Le 11 fut employé à des reconnaissances et à placer les troupes, et surtout les batteries de Parrott de 10 et de 20 livres, ainsi que les canonnières de l'amiral Porter. Le 12 à midi, le feu commença par ces dernières, suivi bientôt par celui de toute l'artillerie sur le front des quatre divisions. A 3 $^{1}/_{2}$ heures l'assaut fut ordonné et se fit en quatre colonnes, deux de Sherman à la droite, deux de Morgan à la gauche. A 4 $^{1}/_{2}$ heures les fédéraux étaient en possession de la position, avec 5 mille prisonniers. Leur perte n'avait été que d'un millier d'hommes dont 130 de tués.

Toute l'armée s'attendait à voir faire du fort Hindman une sûre base pour pousser l'expédition plus haut, lorsqu'à son grand étonnement elle reçut l'ordre de détruire tout ce qui restait des défenses, et de revenir sur ses pas. Elle repartit le 17, pour le Mississipi, laissant l'œuvre de soumission de l'Arkansas à mi-chemin. Les canonnières seulement remontèrent pendant un ou deux jours la Rivière-Blanche.

C'était le général Grant lui-même qui, brûlant du désir de prendre sa revanche de la première campagne échouée contre Wicksburg, rappelait l'armée de Mc Clernand à Millikens-Bend. Il avait décidé d'opérer là sa concentration par le fleuve; il y arriva lui-même vers la fin de janvier. Il prit son quartier-général un peu plus bas, à Youngs-Point, et eut bientôt autour de lui toute son armée et une nombreuse flotte. Un port très animé et une place de guerre s'improvisèrent rapidement. L'armée fédérale était forte d'une soixan-

taine de mille hommes, répartis en trois corps, le 15e sous Sherman, le 17e sous Mac Pherson et le 13e sous Mc Clernand, chacun à quatre divisions. Le 16e, Hurlbut, resta, pour le moment et en majeure partie, dans le sud du Tennessee, avec quartier-général à La Grange.

Après les premières reconnaissances contre Wicksburg, Grant se convainquit que la place n'était prenable ni sur le front du fleuve ni du côté où Sherman avait échoué ; son point faible était du côté du sud, et en attaquant par là on se donnerait l'avantage de pouvoir peut-être communiquer avec Farragut, revenu devant Port-Hudson. Mais pour arriver en dessous de Wicksburg, il aurait fallu descendre le fleuve avec la flotte, et cela les batteries de côte l'interdisaient.

Le général fédéral dut recourir à l'industrie, et ici on put admirer la fécondité de génie et l'activité américaines.

En premier lieu Grant revint à l'idée du canal commencé un an auparavant à travers la presqu'île. Ce travail gigantesque, et qui le devint plus encore par les abondantes pluies qui l'entravèrent, fut aussitôt repris avec grande énergie. L'armée fournit de nombreuses corvées, secondées par les nègres des plantations voisines, heureux de concourir à l'œuvre de leur émancipation, tout en voyant quelque chose de nouveau pour eux.

Le canal fut creusé, et il commençait à offrir quelques perspectives de succès, lorsque par une subite crue du fleuve, la digue d'amont fut rompue, le 8 mars, et tous les chantiers transformés en un vaste marécage. Quant au canal lui-même, il s'y établit bien un courant, mais le lit n'en était pas assez profond pour les bâtiments de quelque importance. Au lieu de se creuser, il s'obstrua de plus en plus, et, après quelques efforts infructueux pour réparer le dommage, on dut abandonner ce projet.

L'élévation extraordinaire des eaux pouvait ouvrir la chance à des tentatives d'un autre genre. L'ingénieur-chef du grand état-major, capitaine Prime, et un aide de camp, colonel Pride, avaient trouvé une passe par les bayous de la rive occidentale. En partant de près de Millikens-Bend, et en entrant de là dans le bayou Roundaway et dans la rivière

Tansas, on pouvait rentrer dans le Mississipi vers New-Carthage, à une vingtaine de milles en dessous de Wicksburg. Les dragues furent mises à l'œuvre pour ouvrir la passe aux grands bâtiments, et le travail s'avança suffisamment pour qu'un petit steamer et quelques barques pussent circuler dans le canal. Mais vers le milieu d'avril le fleuve baissa tout à coup, et l'aspect de la contrée en changea complètement. Au lieu de canaux, des routes de terre se découvraient pour aller de Millikens-Bend à New-Carthage, et par peu qu'elles pussent s'affermir il serait préférable de s'en servir.

En attendant, les explorations continuaient, et une tentative plus en grand de cette navigation semi-artificielle, fut encore opérée. Ce fut sur la même rive mais en partant de plus haut. Par le moyen du lac Providence, des bayous Baxter et Macon, puis des rivières Tansas, Wachita et Rouge, on aurait pu arriver à communiquer avec Banks et Farragut sous Port-Hudson ; mais il fallait profiter d'un bon moment, les courants des bayous étant très variables.

Une autre voie fut encore étudiée et améliorée sur l'autre rive. Il s'agissait de pénétrer du Mississipi plus en amont, dans le Haut-Yazoo par le moyen du Coldwater et du Talahatchie; on descendrait le Yazoo, avec les canonnières et quelques troupes, jusque sur les revers de Haynes-Bluff. Cette route aussi offrait toutefois bien des difficultés, de la part de l'ennemi surtout, qui pouvait facilement en tenir les débouchés près de Greenwood.

Dans toutes ces directions on fit des reconnaissances et des travaux, travaux vraiment herculéens pour des yeux habitués aux proportions européennes, mais de la grandeur desquels les ingénieurs américains n'avaient pas même l'air de se douter.

Le général Grant à la vérité n'en attendait pas grand profit immédiat. Il y voyait surtout d'excellentes diversions, disséminant la vigilance de l'ennemi, et qui lui donneraient aisément le change quand on entreprendrait finalement quelque chose de décisif. Il y voyait encore un bon moyen d'occuper et d'exercer ses nombreuses troupes, en attendant que les

voies de terre fussent en meilleur état, ou que la flottille eût trouvé de meilleurs moyens d'action.

Celle-ci, sous son brave amiral Porter, s'était montrée infatigable à lutter de zèle avec l'armée. Dès les premiers jours elle s'était hardiment avancée pour accomplir le gros de la tâche, et les canonnières avaient bombardé, pendant plusieurs heures, les batteries de côte, mais sans résultat. D'autres bâtiments avaient courageusement tenté de franchir la passe en défilant sous tous les feux de la place. Plusieurs y sombrèrent; quelques-uns réussirent. Parmi ces derniers le *Queen of the West* fournit une carrière vraiment tragique. Montée par un couargeux et habile ingénieur-mécanicien devenu colonel, M. Ellet, avec 100 volontaires et un armement de six canons, blindée de balles de coton et de bottes de foin, elle réussit, en se glissant le long de la rive droite, pendant la nuit du 2 février, à franchir la passe, après avoir subi un feu très vif des batteries et de la canonnière confédérée « Wicksburg, » et avoir échappé à un commencement sérieux d'incendie. Sous son couvert, l'aviso *de Sotto* avait aussi réussi à passer avec elle. Après avoir réparé les avaries que lui avaient faites douze boulets dans sa coque et son bordage, elle continua sa route en descendant le fleuve, briguant la gloire d'être la première à faire jonction avec les forces de la Nouvelle-Orléans. Elle détruisit un grand nombre de transports confédérés, puis voulut s'emparer du fort de Russy sur la Rivière-Rouge. Mais là, trahie par son pilote, elle s'échoua à petite portée du fort, le 14 février, fut aussitôt canonnée vivement et gravement avariée. Le bâtiment dut être abandonné par l'équipage, qui se sauva sur le *de Soto* ou à terre sur des balles de coton. Une bonne partie fut capturée par l'ennemi, qui, en outre, parvint à remettre en état le *Queen of the West*, et à en faire, sous le même nom, un de ses bons bâtiments de guerre.

Un autre navire de Porter, la canonnière cuirasssée *Indianola*, franchit aussi la passe de Wicksburg, sans être trop endommagée, dans la nuit du 13 février. Ayant rencontré le *de Soto*, elle apprit par lui la mésaventure du *Queen of the West* et espérant encore la dégager de son échouage, l'*In-*

dianola se dirigea aussitôt dans la Rivière-Rouge. En chemin elle trouva non-seulement le *Queen* déjà sous pavillon confédéré, mais encore avec lui trois autres bâtiments. L'*Indianola* battit en retraite, fut poursuivie, et enfin dut livrer bataille le 24 février, devant les batteries de Grand-Gulf. Après une vive canonnade, l'*Indianola,* cernée, fut forcée de se rendre. Les confédérés en firent immédiatement un autre membre de leur flotte.

Malgré cela Porter ne se découragea pas; le matériel ni le personnel ne lui faisaient défaut, et plusieurs autres tentatives furent reprises. Une d'elles eut un singulier résultat. Pour faciliter le passage, pour alarmer continuellement les confédérés et leur faire dépenser leurs munitions, on leur lançait des semblants de canonnières de toute espèce, des monitors en troncs d'arbres, des barques à charbons à blindages déguisés, qui, sans équipage, s'avançaient bravement par la force du courant contre les batteries, essuyaient des feux terribles et coulaient aux grands applaudissements des artilleurs de la place. Une de ces canonnières de théâtre, lancée le 3 mars, passa heureusement au milieu d'une grêle de projectiles, et prit sa direction sur l'*Indianola*, qui était à l'ancre près des dernières batteries. L'équipage du nouveau bâtiment confédéré crut que leur prise allait leur être reconquise, et ils la firent promptement sauter.

Parmi les navires de Porter qui tentèrent encore le passage, nous n'oublierons pas les canonnières *Lancaster* et *Switzerland*, qui se livrèrent aussi au courant, dans la nuit du 25 mars, et à la suite d'autres bateaux de diversions. Malgré ceux-ci le *Lancaster* reçut 40 boulets et coula; le *Switzerland*, quoiqu'ayant un boulet de 64 liv. dans sa coque, échappa. Il descendait à la dérive, lorsqu'un peu plus bas il rencontra un autre navire sous pavillon fédéral, qui remontait le fleuve et qui le recueillit.

C'était l'amiral Farragut lui-même, sur le « Hartford, » qui effectuait cette opportune jonction, et cela dans des circonstances que nous raconterons plus loin. Pour le moment nous resterons encore avec les forces des environs de Wicksburg.

Tout en cherchant à opérer de cette façon en dessous de Wicksburg, l'amiral Porter, conjointement avec l'état-major du général Grant, n'avait pas cessé d'explorer les autres moyens d'amener par les bayous des forces devant la place du côté de terre. Un grand nombre de reconnaissances furent faites en pure perte, mais sans découragement. Enfin une d'elles avait montré les passes du Yazoo-River plus navigables qu'on ne l'avait d'abord cru ; une expédition combinée y fut décidée. Celle-ci se mit en route au commencement de mars. Une division du corps Mc Clernand, sous le général Rod, avec quelques carabiniers missouriens de Sherman, fut embarquée à Helena, pénétra dans le Coldwater, puis dans le Tallahatchie; mais à la jonction de celui-ci avec le Yallobusha, ce qui forme le Yazoo, se trouvait, vers le village de Greenwood, une position que les confédérés venaient de renforcer considérablement. Ils y avaient entr'autres un fort, le fort Pemberton, qui battait de gros calibre toutes les avenues de la position. Devant son feu les canonnières fédérales durent se retirer. Une seconde division, sous le général Quimby, qui avait suivi en renfort, ramena la première à une nouvelle attaque, qui ne réussit pas mieux.

En même temps, une autre tentative était faite pour pénétrer dans le Yazoo-River juste au-dessous de Greenwood, par les bayous Steele, Black, par le Deercreek, le Rolling-fork et le Sunflower. De cette façon on aurait complétement bloqué Greenwood, où se trouvaient des chantiers et une trentaine de steamers confédérés, qui auraient été perdus. L'amiral Porter et le général Sherman avec une de ses divisions se lancèrent sur cette route ; mais, vu les obstructions accidentelles des canaux par des troncs d'arbres et par des éboulements, ils ne purent arriver près du Yazoo que lorsque l'ennemi, suffisamment prévenu, avait eu le temps de préparer des batteries et des estacades pour les bien recevoir. A cinq cents pas du Yazoo Porter dut s'arrêter.

Vers la fin de mars, ces deux expéditions reçurent l'ordre de rentrer dans leurs précédentes lignes.

A ce moment les terrains des bords du fleuve s'étaient enfin un peu séchés, et le 29 mars le général Grant tenta de

glisser son armée plus au sud par la voie de terre, le long et à travers d'innombrables bayous et lagunes. Le corps du général Mc Clernand se mit en route le premier dans cette direction pour occuper New-Carthage, et après d'héroïques efforts de pionniers et de pontonniers, moitié en marchant dans la boue, moitié en naviguant, et aux prix de nombreux détours, le 13me corps atteignit cette ville quelques jours après. La route entre Millikens-Bend et New-Carthage fut améliorée ; avec ses contours elle ne comptait pas moins de 35 milles. Le général Mac Pherson suivit bientôt son collègue, et vers le milieu d'avril ces deux corps étaient établis sur la rive droite au-dessous de Wicksburg. Ils s'étendirent de New-Carthage à Hard-Times, quelques milles plus bas, mais, vu la nature de la rive, la route de terre entre ces deux points n'avait pas moins de 40 milles.

En même temps l'amiral Porter, qui n'entendait pas rester en arrière de la troupe, avait redoublé d'efforts pour la suivre par le fleuve. L'escadre blindée et trois transports chargés de provisions et cuirassés de coton et de foin, réussirent à franchir les batteries dans la nuit du 16 avril ; un seul transport, le *Henry Clay*, sombra, ce qui fut considéré comme un grand succès. Le général Grant ordonna de répéter une opération semblable avec six autres transports montés de volontaires. Ceux-ci s'offrirent par milliers ; et cinq autres transports sur six bravèrent les passes dangereuses dans la nuit du 22 avril.

Arrivés à New-Carthage et à Hard-Times les bateaux, tous fortement avariés, y furent réparés par les soins de leurs équipages improvisés, où se trouvaient tous les techniciens désirables, et par ceux de l'escadre de Porter.

On réunit aussi toutes les barques et les esquifs des environs qu'on put trouver. Le général Grant en avait un pressant besoin, car ce n'est pas sur la rive droite, mais à travers le fleuve qu'il dirigeait son regard. Il voulait porter son armée sur la rive gauche pour y opérer directement contre Wicksburg.

Toutefois, il fallait dompter auparavant la position et les batteries de Grand-Gulf, dominant un des rares points con-

venables de débarquement. Le 29 avril, Porter lança contre elles sa flottille de guerre, tandis que les troupes s'embarquaient sur les transports, prêtes à être débarquées pour l'assaut, aussitôt que le feu de la position serait éteint. Mais cette tâche était trop forte pour les canonnières seules. Les batteries confédérées étaient trop élevées et trop résistantes pour être battues efficacement du côté de l'eau. Grant dut aviser un autre point de débarquement, et il choisit pour cela le village de Bruinsburg, un peu au sud de Grand-Gulf. Il fallut poser à terre les troupes embarquées, qui filèrent par terre en face de Bruinsburg. Le même soir les canonnières reprirent le feu et pendant la canonnade les transports descendirent à leur tour le fleuve, en bravant les batteries de Grand-Gulf.

Dans cette même nuit les troupes du 13me corps furent réembarquées et traversées sur la rive gauche. Une avant-garde se lança aussitôt sur les bluffs, pour protéger le reste du débarquement et pour aller ensuite se saisir du village de Port-Gibson, important carrefour à quelques milles de là. Sous cette protection le 17me corps débarqua aussi tout à l'aise.

Le 1er mai au soir l'avant-garde se trouva en présence de l'ennemi, en avant de Port-Gibson. Les quatre divisions fédérales Hovey, Carr, Smith et Osterhaus se concentrèrent et engagèrent le combat contre la seule division sudiste Bowen, de 8000 hommes. Bientôt renforcés des divisions Logan et Quimby, les fédéraux repoussèrent les confédérés sur tous les points. Le lendemain, l'action recommença, et ceux-ci, serrés de près, évacuèrent Port-Gibson et Grand-Gulf. Grant occupa immédiatement cette dernière localité et y fit établir sa nouvelle base. Les bateaux y remontèrent de Bruinsburg et vinrent s'amarrer sous les anciennes batteries ennemies.

Le corps de Sherman, qui, pendant ce temps, était resté à la garde de l'autre base de Millikens-Bend et avait dirigé d'utiles diversions contre Wicksburg le long du Yazoo, reçut à ce moment l'ordre du général Grant de venir rejoindre le gros de l'armée à Grand-Gulf. En attendant, des démonstrations et des reconnaissances furent faites dans toutes les directions, et plus spécialement dans celle de Wicksburg,

tandis que Grant se proposait d'abord d'agir contre Jackson, la capitale de l'état.

Le 6 mai, il était à même de marcher en avant avec toutes ses forces, approvisionnées pour cinq jours, et il en donna l'ordre pour le lendemain. Le 7, le corps Mc Pherson à droite prit le chemin de Rocky-Springs le long du Black-River; le corps de Mc Clernand à gauche le chemin montueux de Willow-Springs; Sherman suivit en réserve sur les deux routes. L'intention de cette disposition était de porter Mc Clernand et Sherman sur le chemin de fer quelque part entre Bolton et Edward-Station, et Mc Pherson sur Jackson par Utica et Raymond. Celui-ci reviendrait ensuite à l'ouest pour rejoindre le gros, après avoir détruit tous les établissements du gouvernement à Jackson.

A Raymond, le 12 mai Mc Pherson rencontra deux brigades confédérées, Gregg et Walker, qui, après un combat d'une heure, furent rejetées sur Jackson. Dans cette dernière ville l'ennemi était en train de concentrer des forces sous le général Johnson. Grant l'apprenant, dans la nuit du 12, fit converger tous ses corps sur cette direction. Le 13, les avant-gardes escarmouchèrent sur toute la ligne, et le 14 un combat s'engagea devant la ville même de Jackson. Sherman et Mc Pherson suffirent à refouler Johnston, qui était très inférieur en forces; Johnston avait bien donné l'ordre à Pemberton de venir le rejoindre avec tout ce qui n'était pas indispensable à la défense immédiate de Wicksburg, c'est-à-dire avec une vingtaine de mille hommes; mais Pemberton s'y refusa, prétendant que le gouvernement lui avait confié le commandement de la place et que ce serait enfreindre ses ordres que de la quitter.

Pendant que la ville de Jackson était occupée, puis proprement brûlée par les soldats de Sherman, ne prenant pas trop de peine à distinguer les établissements militaires des civils, ni même des églises catholiques, les deux autres corps furent dirigés, dès le 15, sur Clinton et sur Bolton, puis de là plus au nord pour empêcher toute réunion de Pemberton et de Johnston aux environs de Wicksburg. Celui-ci s'était replié vers Canton pour y rallier des renforts; Pemberton

s'était avancé à la rencontre de l'ennemi. Son gros, c'est-à-dire les trois divisions Loring, Brown et Stevenson, s'était enfin massé derrière un ruisseau appelé le Bakers-Creek. Le 16, Grant fit attaquer, et là se livra une action sévère, dite bataille de Champion-Hill. Elle se termina par un succès marqué des fédéraux, qui aurait pu l'être plus encore si leur colonne de gauche avait fait à temps un mouvement tournant qui lui était ordonné.

Les sudistes purent en échapper, mais en y perdant 4000 hommes, 29 canons, et en se voyant séparés les uns des autres. Une division entière, Loring, qui aurait dû faire sa retraite sur Wicksburg, se rejeta au nord-est et alla rejoindre Johnston.

Les troupes de Pemberton se retirèrent cependant en bon ordre et purent prendre une nouvelle position derrière le Black-River. Le lendemain déjà elles y furent attaquées; le pont du chemin de fer fut brûlé trop tôt par elles et une bonne portion des leurs, avec quinze canons, encore sur la rive gauche, fut capturée.

Pendant la nuit, Sherman, arrivé de Jackson, passa la rivière plus en amont à Bridgeport, sur un train de pontons; d'autres ponts furent construits sur la route directe de Wicksburg, et, le 18, la marche des trois corps fut continuée contre la place. Sherman s'empara des Walnut-Hills et de là alla se mettre en communication avec le Yazoo, où il se créa une nouvelle base par le chemin tout opposé à celui qu'il avait pris dans le mois de décembre précédent; le corps de Mc Pherson se prolongea à sa gauche et celui de Mc Clernand plus à gauche encore, aux environs de St-Alban, et en face de Warrenton-bluffs, allant jusqu'au Mississipi. Les confédérés évacuèrent leurs positions avancées de Haynes-Bluff, Walnut-Hills et Warrenton, et le 19 mai au matin la place était presque complétement investie.

Cela ne s'était pas fait sans de rudes escarmouches, où les fédéraux avaient toujours eu le dessus. Le général Grant, ayant petite opinion de troupes qui, depuis le commencement de la lutte sur ce point, s'étaient toujours retirées, se décida

à tenter l'assaut sur-le-champ, ce qui n'avait en effet rien de déraisonnable.

Une attaque générale fut ordonnée pour l'après-midi à deux heures. Mais une fois dans leurs retranchements connus, les confédérés se montrèrent tout autrement solides; les colonnes fédérales ne réussirent à gagner que peu de terrain. Elles subirent de fortes pertes et purent constater que la place était au-dessus d'un simple coup de main.

Le général Grant, avec la fermeté qui le caractérise, ne renonça pourtant pas d'emblée à l'enlever de vigueur. L'assaut du 19 avait été improvisé; un autre, mieux préparé, pouvait réussir, et il l'ordonna pour le 22. Il fallait d'ailleurs, en cas de nécessité d'un siége, que cette nécessité fût bien démontrée à toute l'armée, afin que la patience des soldats ne fût pas mise à trop rude épreuve. Puis Grant tenait à se débarrasser au plus tôt de Wicksburg, pour courir sur Johnston, qui se refaisait une nouvelle armée à Canton.

Le 22, à 10 heures du matin, suivant les ordres, l'attaque générale commença sur toute la ligne, et avec une parfaite méthode, d'abord par les feux des canonnières, puis par ceux de l'artillerie de l'armée, enfin par les colonnes d'infanterie. Mais partout, sauf sur le front de Mc Clernand, qui parvint à tenir quelques instants un ouvrage, les assaillants furent repoussés avec de dures pertes.

Il fallut se résigner aux lenteurs et aux fatigues d'un siége. Les travaux en furent aussitôt entrepris, sous la direction du capitaine du génie Prime et du colonel Wilson, de l'état-major général. Tout pouvait faire espérer un prochain et heureux résultat pour les fédéraux.

Jusqu'à ce moment les opérations avaient bien répondu à la bonne direction qui leur avait été imprimée par le général Grant.

On a essayé en Europe de les juger peut-être un peu trop lentes, en rappelant que ce mouvement, commencé de Memphis à la fin de janvier et de Millikens-Bend le 28 mars, avait en somme duré deux mois. Mais si nous sommes disposés à reconnaître que l'histoire des guerres

offre des exemples d'une stratégie plus rapide, nous ne saurions négliger de rappeler aux trop sévères censeurs la nature toute spéciale du terrain sur laquelle les fédéraux eurent à agir. La marche totale de Millikens-Bend à Wicksburg par New-Carthage, Hard-Times, Bruinsburg, Grand-Gulf, Jackson, Walnut-Hills, ne comporte en apparence qu'une cinquantaine de milles; mais en réalité, par les tours et détours obligés, elle en compte plus du triple. Si l'on joint à cela les nombreux embarquements et débarquements qui furent indispensables, les 30 milles de ponts de diverses natures qu'il fallut construire sur les marécages, sur les bayous et sur les rivières à traverser ; si l'on tient compte qu'il fallut créer trois bases secondaires sur le fleuve, et livrer sur la rive gauche cinq combats, on ne trouvera pas à reprocher beaucoup de lenteur au mouvement. En tout cas, comparée à mainte autre opération de cette guerre, celle du général Grant autour de Wicksburg avait même le prestige de la rapidité.

Elle eut encore un autre mérite relatif, que le général en chef fédéral se plaît à faire ressortir dans son rapport; c'est que, pendant les 20 jours de campagne sur la rive gauche, les troupes ne tirèrent que pour huit jours de rations des magasins. Pour le reste elles vécurent sur le pays, fait qui valait en effet la peine d'être cité en Amérique, à cause de sa rareté. Aux Etats-Unis, en effet, le grand nombre de chemins de fer et de cours d'eau navigables traversant des contrées presque désertes à quelques milles de la ligne, permettait presque toujours aux armées de s'approvisionner plus facilement par ces communications qu'en fourrageant le pays.

En revanche, on a lieu de s'étonner que les confédérés n'aient pas su opposer une résistance plus active à cette agression périlleuse du général Grant; qu'ils n'aient cherché nulle part à prévenir ses mouvements et à prendre l'offensive contre lui avant qu'il fût bien établi sur la rive gauche. Du haut des maisons de Wicksburg, ou à ce défaut par des reconnaissances armées, ils auraient facilement pu pénétrer les intentions de Grant, et, avec un corps résolu d'une ving-

taine de mille hommes seulement, les déjouer et empêcher son débarquement. En un mot, Pemberton et Johnston se maintinrent trop dans un système de défense passive, qui leur faisait gagner du temps peut-être, mais rien de plus.

Il est vrai que les diversions du général Sherman et d'une partie de l'escadre furent adroitement conduites. Il est vrai aussi que du côté du nord, il restait encore, à Holly-Springs et environs, des forces fédérales sous le général Hurbut qui pouvaient donner de légitimes inquiétudes. De là, par exemple partit un raid fédéral qui causa de grandes alarmes dans tout le sud et ne contribua pas peu à entraver la concentration que désirait Johnston.

Ce raid, un des plus beaux exploits de la guerre d'Amérique, fut ordonné par le général Grant au général Hurlbut, et conduit par le colonel Grierson, de New-York. Avec trois régiments de cavalerie, 6e et 7e Illinois, 2e Jowa, et une batterie d'artillerie, il partit le 17 avril de La Grange au sud du Tennessee. Le corps se dirigea d'abord sur Ripley, qu'il traversa, le 18, pour marcher sur New-Albany. Là et un peu plus haut il passa le Tallahatchie. Quelques prisonniers ayant été faits, des détachements furent lancés en reconnaissance de droite et de gauche, le 19, tandis que le gros s'avança jusqu'à 6 milles au sud de Pohontoc, et bivouaqua sur la plantation même d'un chef de partisans ennemis, capitaine Wetherall. Pendant les 18 et 19, Grierson avait fait environ 60 milles de chemin.

Le 20 avril le corps se remit en marche avant le jour, en laissant au camp une petite garnison de 200 hommes et un certain nombre de chevaux de lesse capturés et d'impedimenta ; ceux-là devaient battre un peu la campagne dans les environs, puis retourner en arrière sur La Grange. Ce jour-là Grierson marcha environ 40 milles au sud, jusqu'à Clear-Springs, en évitant Houston, occupé en forces par l'ennemi.

Le 21, le gros, deux régiments, continue sa marche dans la même direction sur Starksville et huit milles plus au sud, tandis qu'un régiment, le 2e Jowa sous le colonel Hatch, est détaché à l'est vers Columbus, avec ordre de détruire autant que possible du chemin de fer Mobile-Ohio. Mais près d'Oko-

lona le colonel Hatch donne au milieu d'un camp confédéré, où, après une vive escarmouche, il est blessé et capturé avec une partie de son régiment. Le reste retourne en arrière et parvient à rentrer à La Grange quelques jours après.

Le 22, un détachement, sous le capitaine Forbes, est envoyé faire des démonstrations contre Macon; des patrouilles rampantes seulement sont chargées d'aller détruire le chemin de fer et les fils télégraphiques entre Okolona et Macon. Un autre détachement bat la campagne aux alentours de Starksville, y brûle une grande fabrique de souliers et y capture un quartier-maître de Port-Hudson fourrageant pour ses troupes; le gros va camper 10 milles au-delà de Louisville, en faisant une marche très rude à travers les marais de l'Okanoxubee, enflés par des pluies de la veille, et où une vingtaine de montures se noyèrent avec grands risques pour leurs cavaliers.

Le 23, le corps traverse le Pearl-River près Squire-Paynes, après en avoir repoussé un piquet ennemi juste au moment où il commençait à détruire le pont. De là Grierson se dirige sur Decatur, puis sur Newton-Station, où il capture 75 hommes avec deux trains de chemin de fer et des provisions et munitions. Les premiers sont parolés, le reste brûlé.

Le 24, la marche se continue sur Garlandsville et sur la plantation Bender, où s'établit le campement du soir.

Le 25, le corps ne fit que 20 milles, car chevaux et hommes étaient épuisés des courses forcées des deux jours précédents. Il campe sur la plantation Dores, à 8 milles, à l'est de Raleigh. Il fallut laisser là quelques éclopés et malades à la garde de la Providence. Le fameux congrès de Genève n'avait pas encore pénétré dans ces parages; mais lesdits malades n'en furent pas plus maltraités.

Le 26, Grierson passe la ville de Raleigh, puis traverse la rivière Strong à Westerville, et campe près de là, sur la plantation Smith, ayant parcouru 41 milles de chemin.

Le 27, le corps se dirige sur Georgetown-Ferry, sur Hazlehurst-Station et sur le passage de Pearl-River près de là. Une courageuse avant-garde de volontaires, sous le colonel Prince, prend les devants de bon matin et s'empare de

plusieurs ponts et bacs dont la destruction aurait fortement embarrassé la colonne. A Hazlehurst-Station des trains d'approvisionnements militaires et de munitions sont détruits. Au passage de Pearl-River, le capitaine Forbes, détaché le 22 sur Macon, rejoint le gros. Ayant donné, à Macon, au milieu d'un parti confédéré d'environ deux mille hommes qui débarquait du chemin de fer, le capitaine Forbes se mit hardiment à sommer les confédérés de se rendre, puis, pendant les négociations, il sut s'éclipser avec tout son monde, 35 cavaliers.

Le 28, le corps marche sur Hardgrowe ; de là quatre compagnies sous le capitaine Trafton sont détachées sur Bahala, pour y détruire les rails, le gros va camper vers Union-Church, après avoir escarmouché toute l'après-midi et fait quelques prisonniers qui donnent des renseignements utiles.

Le 29, Gierson se porte à Brookhaven, sur le chemin de fer Nouvelle-Orléans-Jackson; il y brûle la gare et les magasins et parole deux cents hommes. Le capitaine Trafton, rallié en route, a aussi eu ses succès d'incendie et d'escarmouches, et ramène 30 prisonniers. Le campement du soir est pris six milles au sud-est de la ville.

Le 30, le corps déjeûne à Bogue-Chito, en y brûlant les wagons, les ponts et la gare du chemin de fer; de là il va camper au sud-ouest de Summit, où il brûle encore beaucoup de propriétés du gouvernement. Derrière la colonne tous les ponts avaient aussi été détruits par l'arrière-garde.

Le 1er mai la marche se fait dans la direction du sud-ouest, à travers les bois, jusqu'à la route de Clinton à Oskya. Il y a là une rivière à passer, près de Walls-Post-office, et le pont se trouve gardé par un piquet ennemi d'une soixantaine d'hommes. L'avant-garde fédérale se lance contre le pont, mais, reçue par une vive fusillade, elle est repoussée ; le lieutenant-colonel Blackburn qui la commande est mortellement blessé. Le colonel Prince, qui dirige la tête de la colonne, fait aussitôt mettre pied à terre et engager la fusillade. Les carabines et les mousquetons font merveille, ainsi que quelques volées de mitraille de la batterie du capitaine Smith ; le pont est en partie déblayé, et la colonne passe la

rivière, moitié sur le pont, moitié à la nage, à la poursuite de l'ennemi qui s'évade dans les fourrés. La marche se continue jusqu'à minuit ; à 10 heures du soir la rivière Amite est franchie à la nage, et un poste confédéré endormi est capturé sur l'autre rive.

Le 2 mai, de grand matin, l'avant-garde va surprendre à Sandy-Creek-Bridge le camp qui avait fourni le susdit poste, et le brûle. Un moment après, 40 hommes du régiment mississipien Stewart sont capturés avec leur colonel. Vers midi, la colonne arrive aux avant-postes du général fédéral Augur, en avant de Bâton-Rouge, et bientôt après elle faisait son entrée dans la capitale de la Louisiane, aux acclamations enthousiastes de tous les fédéraux, et même de la population sécessionniste. Il était temps pour Grierson d'arriver à bon port ; sa troupe était réellement à bout de forces ; pendant les deux dernières nuits de marche, les trois-quarts des hommes dormaient à cheval, et les coups de feu seuls pouvaient les réveiller. En 16 jours il avait parcouru un chemin d'environ 500 milles, en traversant tout l'état de Mississipi et en tournant deux armées ennemies.

Les troupes fédérales que Grierson venait de rejoindre faisaient partie de l'armée du général Banks, dont nous devons dire ici quelques mots.

En arrivant à la Nouvelle-Orléans, en décembre 1862, le général Banks avait eu beaucoup de difficultés intérieures à surmonter ; il avait à conquérir en fait toute la Louisiane, dont le gouvernement sécessionniste, retiré à Opelousas, à l'ouest du Mississipi, possédait encore une certaine force d'action sur le pays. La première opération fut, comme nous l'avons déjà dit, de reprendre Bâton-Rouge, ce dont il chargea une de ses divisions sous le général Grover. Sa seconde affaire consisterait à diriger de là quelques troupes de terre contre Port-Hudson, en même temps que l'amiral Farragut s'y porterait avec la flotte. Nous savons déjà que ce mouvement avait échoué. Farragut avait trouvé des batteries beaucoup plus fortes qu'il n'avait pensé, et les troupes de terre ne purent se mettre en marche. D'autre part la situation

politique de la Nouvelle-Orléans et du sud de la Louisiane était infiniment moins favorable qu'on se l'était imaginé.

L'hiver se passa essentiellement en préparatifs et en préliminaires. Bâton-Rouge fut organisée en solide base pour les opérations sur la rive gauche, contre Port-Hudson entr'autres, et Berwick-City sur le lac Chetimaches fut occupée par le général Weitzel, pour devenir la base des opérations sur la rive droite, contre Opelousas et la Rivière-Rouge.

Vers le milieu de mars la campagne fut sérieusement reprise. Farragut remonta le fleuve avec une flottille de bâtiments de guerre et quelques transports, ayant son pavillon à bord du Hartford, de 25 canons. En même temps une colonne de troupes devait remonter la rive gauche de Bâton-Rouge à Port-Hudson.

Le 14 mars, la flottille se concentra sous cette place, et les canonnières commencèrent aussitôt leurs feux, qui firent plus de bruit que de mal. Farragut avait résolu de forcer le passage la même nuit, et à 9 heures du soir il en donna le signal. Mais les artilleurs des batteries étaient à leur poste, et un tir puissant fut ouvert sur les bâtiments. Ceux-ci répondirent de leur tribord ; mais ils reçurent tous des boulets et des avaries plus ou moins graves. Un d'eux, le *Mississipi*, de 75 canons, qui s'était jadis acquis de la renommée dans la guerre du Mexique et comme pavillon-amiral de l'expédition du Japon, fut mis en flammes et coula, après que l'équipage eût pu heureusement se sauver à la nage. Après une heure d'une canonnade furieuse, l'amiral Farragut se trouva, avec le *Hartford* et l'*Albatros* seulement, en amont de la passe. Les autres bâtiments avaient dû virer de bord et redescendre. Ils s'ancrèrent un peu au-dessous de la place.

Les troupes de terre, encore cette fois, n'avaient pas concouru à l'affaire, les arrangements n'ayant pas été bien pris pour une action commune. Après de grandes difficultés de marche, elles rentrèrent à Bâton-Rouge.

Farragut attendit quelque temps, mais en vain, d'être rejoint par quelques-uns des siens ; puis il continua à remonter le fleuve, et fit de nombreuses captures de transports confédérés sur le Mississipi et sur la Rivière-Rouge. Le 27 mars,

il passa heureusement devant les batteries de Grand-Gulf, et le 29 il fit sa jonction en quelque sorte avec Porter, en recueillant le *Switzerland* un peu en dessous des dernières batteries de Wicksburg. Le 1er avril, les trois bâtiments redescendirent le Mississipi, passèrent encore heureusement Grand-Gulf, et se bornèrent à croiser dès lors sur les eaux entre ce point et Port-Hudson. A la fin d'avril, comme nous l'avons vu plus haut, Porter arriva aussi avec le gros de sa flottille dans cette partie du fleuve.

Sur la rive droite du Mississipi le général Banks se mit en marche au commencement d'avril, avec les trois divisions Weitzel, Emory et Grover, tandis que la divison Augur tiendrait Bâton-Rouge. Il avait devant lui, dans la région du bayou Teche, et entr'autres dans une position retranchée entre Patersonville et Centreville, une dizaine de mille sudistes sous les généraux Sibley et Taylor. Ceux-ci avaient eu ça et là quelques avantages en février et en mars; ils s'étaient avancés le long du bayou Teche et sur les rives du lac; ils avaient un jour, exploit assez singulier, mais qui s'était déjà vu, capturé une canonnière de Weitzel, la *Diana,* avec de la cavalerie.

Le 13 avril, la position des confédérés, tournée par la division Grover, fut évacuée par eux, et ils se retirèrent sur Vermillonville. Refoulés de cette nouvelle position, ainsi que de Franklin et de New-Iberia, les trois jours suivants, ils cessèrent toute résistance sérieuse; ils brûlèrent tous les bateaux qu'ils possédaient sur le lac et sur le bayou Teche, parmi lesquels se trouvèrent aussi leurs récentes prises, le *Queen of the West* et la *Diana.* La nouvelle capitale, Opelousas, fut occupée le 20 avril par Banks, qui, de là se dirigea vers la Rivière-Rouge. Le 6 mai, il atteignit la ville d'Alexandrie sur cette rivière, quelques heures après que l'amiral Porter venait d'y arriver avec une partie de ses canonnières.

De très riches captures de matériel, de bétail, de sucre, de coton, y furent faites, et un grand nombre de nègres, profitant de l'émancipation décrétée, vint se réfugier vers les fédéraux, où ils furent bien accueillis. Nègres et butin

furent embarqués pour la Nouvelle-Orléans ; quelques garnisons furent laissées dans les principales villes, et le gros de l'armée se dirigea sur Point-Coupé, village de la rive droite du Mississipi un peu au-dessus de Port-Hudson. Là, Banks franchit le fleuve sur des transports, les 20 et 21 mai, débarqua à St-Francisville, et alla investir la place par son côté le plus faible, par le côté nord, faisant ainsi contre Port-Hudson une opération tournante tout-à-fait semblable à celle que Grant avait effectuée contre Wicksburg.

Ce dernier, auquel nous pouvons maintenant revenir, devant Wicksburg, commençait à sentir le poids de la lourde tâche qu'il s'était donnée. Le siége d'une telle place n'était pas chose facile. Le front de terre à investir, même resserré, ne comptait pas moins d'une douzaine de milles de développement, et il s'y trouvait peu de points naturellement favorables à l'établissement de batteries de brêche. Il fallait partout s'avancer à la sape et élever des batteries à découvert, ou faire des blindages sous le feu même de l'ennemi. Le nombre d'officiers pouvant diriger de telles opérations était fort restreint dans l'armée, car si tous les corps américains abondent en excellents pionniers et en ingénieurs pratiques, très habiles à tracer des épaulements de campagne et à improviser des ponts, il s'en trouve infiniment moins d'aptes à mener des travaux réguliers de tranchées et de siége. L'armée de Grant dut faire son apprentissage à cet égard ; elle le fit réellement et avec succès, sous la direction de quelques officiers subalternes du génie de l'armée régulière, les capitaines Prime et Comstock entr'autres.

Une autre difficulté résultait des deux ennemis qu'il fallait contenir, Pemberton, dans la place, fort d'une quarantaine de mille hommes, jugeait-on, et Johnston qui, entre Jackson et Canton, s'en rassemblait une quarantaine de mille autres. Il fallait donc fournir une armée de siége et une armée d'opérations. Pour cela l'effectif de Grant était insuffisant, et il allait le devenir plus encore par le licenciement obligé de quelques régiments près d'avoir fini leur temps.

Il y para d'abord par une bonne circonvallation, le long

du Big-Bayou et du Clear-Creek, depuis les hauteurs de Warrenton à celles de Haynes-Bluff.

Il fit aussi arriver à lui tous les renforts dont il pouvait disposer, et en sollicita d'autres du gouvernement. Quelques corps de nègres furent formés avec les travailleurs requis pour la construction des canaux; deux autres régiments noirs furent envoyés de Memphis; tous furent d'abord mis à l'instruction à Millikens-Bend, et préposés à la garde de cette base. Ce renfort fut suivi d'autres plus importants, si bien que dans le courant de juin le général Grant disposait de six nouvelles divisions, à savoir les divisions Laumann, du département de Memphis, Smith et Rimball, du 16e corps, Herron, du département du Missouri, plus deux divisions du 9e corps, sous le général Parke. Six divisions furent placées sous les ordres de Sherman, dont le gros était concentré autour de Haynes-Bluff, pour veiller à Johnston. Le reste procéda au siége proprement dit et à l'investissement. La flottille de son côté croisait activement sur le fleuve, et laissait passer aux confédérés peu de transports de vivres; dès le commencement de juin le blocus était complet.

Pemberton paraît avoir regardé les travaux dirigés contre lui d'un œil assez tranquille; il n'essaya de s'en préserver que par de bruyantes et stériles tirailleries. Il avait mis tout son espoir dans la solidité de son front contre de nouveaux assauts; dans la Providence, qui n'abandonne jamais le bon droit; et dans une offensive de Johnston pour le délivrer. Quant à prendre l'offensive lui-même, quant à opérer une sortie sérieuse pour paralyser le progrès des tranchées ou pour surprendre les postes ennemis, dont la vigilance était souvent en défaut, ou pour chercher à rallier Johnston, cela ne lui vint pas à l'idée.

Johnston de son côté n'était pas assez fort pour assaillir Grant dans ses retranchements, et les tentatives de délivrance de la place se restreignirent à quelques affaires de peu d'importance.

Le 6 juin, les généraux sudistes Taylor et Mc Cullock, qui opéraient sur la rive droite, vinrent attaquer Millikens-Bend avec 5 à 6 mille hommes. Leur principale intention

était de jeter dans Wicksburg un renfort de troupes et de provisions. La brigade nègre, sous le colonel Dennes, résista à cette attaque avec une grande vaillance et repoussa finalement Mc Culloch en lui infligeant de sévères pertes. Deux bateaux seulement du général Taylor purent pénétrer dans la place depuis Soto, point complétement sous le feu des batteries de l'autre rive. Le 12 juin une seconde affaire de ce genre n'eut pas plus de succès, et depuis lors il ne se produisit, sur la rive droite, que des escarmouches sans résultats.

Sur la rive gauche Johnston s'avança plusieurs fois jusqu'en vue des lignes fédérales. Le 24 juin, il traversa la rivière Big-Black, et fit mine, le 25 et le 26, de vouloir attaquer en masses. Mais il se borna à une canonnade à grande portée et à des combats de patrouille. Pemberton, qui aurait dû, en même temps, procéder à une vigoureuse sortie, n'osa s'y décider, et Johnston, ne voyant rien venir de la place, renonça à l'offensive pour le moment.

Du reste de part et d'autre les confédérés avaient d'assez bonnes raisons pour se borner à l'expectative pendant quelques jours de plus. La place venait d'être fort émue par un bombardement plus vif que d'habitude, et qui avait forcé les habitants et les défenseurs à s'arranger des casemates dans toutes les caves des abords. En outre, une mine avancée des pionniers fédéraux avait si bien joué qu'elle avait écorné un des plus importants ouvrages, et pratiqué une brèche par où Pemberton s'attendait à chaque instant à un nouvel assaut. Il disposa fort bien toutes ses forces pour la défense de ce point spécial, et songea moins que jamais à l'offensive. Quant à Johnston, son principal but, dès qu'il se fut convaincu que les fédéraux étaient sur leurs gardes, avait été de bien reconnaître leurs lignes pour en profiter plus tard. Il méditait une action décisive, aussitôt qu'il aurait pu être renforcé de quelques divisions attendues, les unes de l'Alabama et d'autres, sous Kirby Smith, de la rive droite. Il fit savoir ce projet à Pemberton, avant de se replier au delà du Black-River.

Par malheur pour lui Pemberton ne reçut pas cet impor-

tant message, qui fut au contraire capturé par les fédéraux. Sa mauvaise humeur contre Johnston fut portée au comble, quand, des hauteurs de Cox, il le vit se retirer, le 27, sans avoir engagé la bataille.

De leur côté les fédéraux se tinrent pour bien avisés par les renseignements interceptés, et ils redoublèrent d'efforts pour hâter une solution favorable. Les derniers jours de juin et le 1er juillet virent encore sauter avec succès plusieurs mines. D'autres s'avancèrent rapidement et seraient bientôt, sur cinq ou six points du front, à quelques pas des ouvrages. Des batteries de gros calibre naval avaient été établies par la flotte, et d'autres de Parrott de 30 liv. par l'armée, qui devaient être très efficaces.

Aussi le général Grant s'était résolu à donner l'assaut général le 6 juillet. Ce jour-là, après que toute l'artillerie de terre et de Porter aurait tonné contre les ouvrages, et que toutes les mines auraient joué, six colonnes principales se lanceraient à l'attaque, et seraient soutenues jusqu'à ce que la place fût emportée. Sherman seulement resterait en réserve, et contiendrait Johnston, s'il y avait lieu. Aussitôt que Wicksburg serait prise, il ferait plus encore ; il ouvrirait l'offensive contre Johnston. A ce sujet Grant avait écrit à Sherman que puisque la place n'avait plus de confiance qu'en Dieu et en Johnston, le succès des fédéraux ne dépendait plus que de tenir toujours Johnston à 15 milles de distance au moins.

Les préparatifs de cette opération décisive et qui sans nul doute eût réussi, étaient en cours, lorsque, le 3 juillet, Pemberton, aigri et découragé à l'excès, demanda à négocier. Le général Grant s'empressa de lui faire des conditions honorables, et, après quelques pourparlers, une capitulation fut signée le 3 au soir. Le 4, à 10 heures du matin, le général Grant, avec son état-major, fit son entrée dans la place ; le drapeau fédéral y fut immédiatement arboré et l'anniversaire de l'Indépendance, qui ne pouvait tomber sur des circonstances plus heureuses, solennellement célébré.

Les trophées du vainqueur furent de 31 mille prisonniers, 89 pièces de siége, 126 pièces de campagne, 50 mille fusils

et de nombreux magasins bien fournis. Dans les autres affaires, les confédérés s'étaient laissé capturer environ 6 mille hommes. Tous les prisonniers furent parolés, jusqu'à échange régulier; ils durent déposer leurs armes et reçurent des rations et des chars de transport pour rentrer en colonne dans l'Alabama. Les officiers purent conserver leurs montures et leurs épées.

Les pertes des fédéraux atteignaient à une quinzaine de mille hommes, dont un millier de tués, et à une vingtaine de bâtiments de guerre et de transport.

Ainsi se terminèrent le siége ou plutôt les opérations de Wicksburg, du Sébastopol américain, disait-on. Elles durèrent près d'une année, avec 46 jours de siége proprement dit.

On en fit grand bruit en Amérique; mais sans contester la grandeur des efforts qu'elles mirent au jour, nous ne saurions point partager sans quelques réserves l'admiration si large qu'on leur a vouée.

La défense a été appelée héroïque, et nous croyons au contraire qu'elle l'a été fort peu; elle s'est bornée à repousser un seul véritable assaut, celui du 22 mai. Quant à la faible attaque de Sherman du 29 décembre, et à l'essai de coup de main de Grant du 19 mai, nous ne saurions découvrir le grand mérite d'en avoir triomphé. Depuis lors, Pemberton et Grant ne firent que remuer de la terre, et la place se rendit avec des approvisionnements qui auraient pu la faire tenir encore pendant deux à trois mois. Ce qu'on a dit des souffrances de la garnison par manque de rations n'est que pure fable. En revanche la création soudaine de cette place pendant l'été 1862, l'érection plus improvisée encore des batteries qui arrêtèrent les premiers efforts de Sherman et de Grant, font autant d'honneur au coup d'œil militaire du gouvernement confédéré qu'aux officiers du génie et de l'artillerie chargés des travaux et de l'armement.

Quant à l'attaque nous ne saurions également nous prosterner devant son succès final, au point d'en vouloir ignorer certaines défectuosités de principe.

Nous ne sommes point encore persuadé de la nécessité du grand mouvement tournant de Millikens-Bend contre Wicksburg par Hard-Times, Bruinsburg et Grand-Gulf, mouvement qui pouvait présenter de graves périls en face d'un adversaire d'initiative, tel qu'eût été Stonewall Jackson, par exemple, ou Price, ou simplement Morgan. Rien ne nous a prouvé que ce grand apparât stratégique fût nécessaire et qu'il n'ait pas été, suivant l'expression vulgaire, chercher midi à quatorze heures (1). Sherman nous paraît au contraire avoir vu les choses à la fois plus simplement et plus justement, quand il prit son point d'attaque droit devant lui, sur le Bas-Yazoo, et nous sommes enclin à croire que si cette même attaque avait été répétée en forces, elle aurait pu réussir aussi bien que celle par le mouvement tournant; en revanche elle offrait beaucoup moins de risques, par l'appui d'une base et d'une ligne de communications en parfaite sécurité.

Une fois le mouvement tournant admis, on pourrait encore reprocher au général Grant de s'être laissé distraire du but principal, Wicksburg, vers un objectif secondaire et excentrique, Jackson. Arrivé au Big-Black, à Hankinson-Ferry, il fit des *diversions* contre la place et son *opération* contre Jackson; tandis qu'à notre humble avis c'est tout le contraire qui eût dû être fait. Il aurait investi plus vite la place; il se serait épargné au moins deux combats, dont l'un risqua un moment de lui être fatal, et il n'aurait que mieux réussi à diviser les forces de ses deux adversaires. En courant sur Jackson, Grant amenait au contraire ceux-ci à se rejoindre, et ce ne fut certes pas sa faute s'ils y manquèrent. Du reste, l'occupation de Jackson n'avait aucune importance militaire; son sort dépendait de celui de la place de Wicksburg; au bout de deux jours on dut l'abandonner, et elle tomba facilement à la suite de Wicksburg..

Après cela on ne doit que des éloges à la persévérance et à l'énergie avec lesquelles le général Grant poussa le siége,

(1) A la décharge de Grant, nous devons dire que le général Mc Clernand, dans un pompeux rapport sur les opérations de son corps, s'attribue la gloire d'avoir inspiré le mouvement et de l'avoir amené par son initiative, commencée non par *ordre* mais avec la *permission* seulement du commandant en chef.

ainsi qu'à la promptitude du gouvernement de Washington à lui fournir tous les renforts dont il eut besoin.

Les opérations fédérales furent aussitôt continuées dans le rayon de la place conquise. L'amiral Porter remonta le Yazoo et occupa Yazoo-City, le 13 juillet, de concert avec la division Herron.

Le général Sherman suivit à l'idée d'offensive contre Johnston, qui avait été projetée. Avec son 15e corps, commandé intérimairement par Steele, avec le 13e, commandé par Ord à la place de Mc Clernand, retiré pour raisons de santé, avec le 9e corps, sous Parke, et un corps combiné de deux divisions, sous Lauman, il marcha, dès le 5 juillet, sur Jackson. Là s'était concentré Johnston avec une trentaine de mille hommes, derrière deux lignes d'ouvrages de campagne. Trois attaques successives et sanglantes furent livrées par Sherman les 12, 14 et 15 juillet. Le 16 au soir Johnston évacua la ville pour se replier plus à l'est sur Morton. La capitale du Mississipi fut de nouveau occupée par les troupes de Sherman, qui de nouveau la brûlèrent, en représailles d'assassinats de rues et de mines explosives dont ils eurent à souffrir.

A Port-Hudson, toujours assiégé par Banks et Farragut, le général Gardner avait fait une belle défense. Il avait repoussé trois importants assauts et avait pris quelquefois l'offensive avec succès. Toutefois quand Banks lui apprit la reddition de Wicksburg, il comprit qu'il ne lui restait aucun espoir de secours, et il se décida aussi à capituler. Il rendit la place, le 9 juilllet, avec 5500 hommes, 70 pièces, dont six batteries de campagne et deux steamers.

Tous les points importants entre Wicksburg et Port-Hudson, Natchez entr'autres, furent aussi occupés, et au milieu de juillet, la conquête du bassin du Mississipi par les fédéraux était complétement achevée. Il ne restait plus, pour féconder ce grand succès, qu'à pénétrer plus à l'ouest, dans la Louisiane occidentale, dans le Texas et dans l'Arkansas, en s'aidant des affluents du fleuve. Ce fut la tâche d'une autre campagne.

Pour le moment, et pendant les fortes chaleurs, Grant crut pouvoir laisser à ses troupes un repos qu'elles avaient bien mérité.

En attendant de retrouver les vainqueurs de Wicksburg sur d'autres théâtres de guerre non moins glorieux, nous devons analyser aussi ce qui s'était passé, pendant ce temps, sur un grand nombre de théâtres secondaires, et c'est ce qui fera l'objet du prochain chapitre.

XVI

Opérations sur les côtes. — Blocus et corsaires. — Relations extérieures. — Première attaque navale de Charleston.

On n'aurait qu'une idée inexacte de la grande guerre civile américaine, de cette vaste fournaise où bouillonnaient tant de passions et de vues diverses, si l'on négligeait complétement les nombreuses opérations secondaires qui bruissaient au milieu des opérations principales. Souvent ces entreprises, les côtières surtout, partirent seulement de l'initiative de quelque particulier politique ou militaire, qui prenait souci d'en démontrer l'importance au gouvernement. D'autres fois elles sortirent des nécessités du blocus. D'autres fois encore elles ne devinrent accessoires que par leur minime résultat, en regard de ce qui s'était passé ailleurs. Mais elles n'en avaient ni moins préoccupé vivement l'opinion publique à leur début, ni moins engagé d'immenses ressources de l'administration.

Nous avons déjà eu soin d'enregistrer (1), outre les grandes expéditions de Farragut avec Butler, puis avec Banks en Louisiane, celles de la Caroline-du-Nord et de la Georgie.

Nous aurions dû en mentionner plusieurs autres encore si notre but avait été de donner une statistique complète de cette guerre, de son action maritime surtout, plutôt qu'une esquisse critique de ses opérations stratégiques.

Lorsque le 19 avril 1861, Lincoln déclara le blocus des cô-

(1) Ier volume, chapitre IX.

tes rebelles, il ne put pas sur-le-champ rendre ce blocus effectif. Les quatre ports seulement de Charleston, de Savannah, de Mobile et de la Nouvelle-Orléans furent observés, plutôt que bloqués. Au fur et à mesure que le secrétaire de la marine de l'Union put recouvrer ses bâtiments éparpillés ou s'en créer de nouveaux, les escadres furent renforcées.

Déjà en octobre 1861 une flotte de 75 bâtiments sous le commodore Dupont, avec une vingtaine de mille hommes de troupes de terre sous le général Sherman Thomas (1) put partir de Fort-Monroe, et elle établit sa station principale à Port-Royal et Beaufort au sud de la Caroline-du-Sud, entre Charleston et Savannah. De là, tout en renforçant le blocus de ces deux ports, elle lança des expéditions sur un grand nombre de points de la côte. Une autre expédition, sous le commodore Stringham et le général Butler, avait déjà pris possession des îles Hatteras, dans la Caroline-du-Nord, et s'étendit aussi dans son rayon.

Ainsi plusieurs points de la Georgie et de la Floride, Brunswick, St-Augustin, Jacksonville, etc., furent occupés; les forts Pickens, dans la baie Pensacola, Pulasky, dans la baie de Savannah, Macon, dans celle de Beaufort (Caroline-du-Nord), les passes de Hatteras furent constamment visités et approvisionnés.

Dès la fin de mai 1862 les fédéraux étaient si bien établis dans les ports de Nouvelle-Orléans, Port-Royal et Beaufort (Caroline-du-Nord) que le blocus en fut levé à dater du 1er juin par décret présidentiel.

Un gouverneur militaire de la Caroline-du-Nord avait été nommé dans la personne du général Stanley, au mois de mai 1862, et lorsque, deux mois plus tard, le général Burnside fut appelé de New-Berne à rejoindre l'armée du Potomac, il fut remplacé dans le commandement des troupes restantes de la Caroline-du-Nord par son plus ancien officier, le général Foster.

Pendant l'été de nouvelles troupes furent aussi envoyées dans la Caroline-du-Sud, sous le général Hunter, qui venait de commander dans l'ouest.

(1) Il y eut deux généraux fédéraux du nom de Sherman.

Dans les premiers jours de juin, le colonel du génie Benham avait débarqué avec une brigade, sur l'île James, devant Charleston, à gauche de la baie; et le 14 juin, conjointement avec la brigade Stevens, il avait attaqué les ouvrages confédérés, commandés par le général Pemberton. Mais les fédéraux après trois tentatives d'assaut avaient été finalement repoussés, avec une perte d'environ 700 hommes. En septembre le général Hunter, pour avoir, comme Fremont, dépassé ses attributions en excitant les nègres à l'insurrection, fut rappelé à Washington et remplacé par le général Mitchel. Sous ce célèbre astronome rien de décisif ne fut tenté, sauf une pointe du général Terry contre le chemin de fer Charleston-Savannah glorieusement repoussée, près de Pocotaglio, par Beauregard. Les événements de la Virginie absorbaient alors toute l'attention et toutes les forces, car c'est là que se jouait la partie principale.

D'ailleurs, les confédérés s'étaient créé une nouvelle armée pour la défense spéciale de Charleston. Cette armée, aux ordres de Beauregard, nommé au commandement du département de la Caroline-du-Sud et de la Georgie, n'aurait pu être affrontée qu'avec une armée entière de débarquement, et à ce moment, où la capitale même de l'Union était menacée, on ne pouvait pas disséminer tant de troupes dans ces parages. On ne pouvait attaquer partout à la fois. En se bornant seulement à retenir à Charleston, par le moyen de la flotte et de quelques troupes, une portion des armées confédérées qui auraient pu être employées utilement ailleurs, on obtenait déjà un succès relatif. Il serait encore temps plus tard de revenir à l'offensive contre cet objectif si important, grand centre de commerce, d'industrie et de politique, berceau et foyer de la rebellion.

Plus au nord, dans les lignes de New-Berne et de Hatteras une offensive énergique eût été mieux à sa place, car elle se fût reliée aux opérations de la grande armée du Potomac, et eût pu les seconder très efficacement. En s'emparant de quelques points du chemin de fer Willmington-Weldon-Pétersburg, on pouvait couper une des principales communications de Richmond, et causer à la défense de cette place un

fort préjudice. Il n'aurait pas été non plus hors de prétention de penser à effectuer une jonction de l'armée de la Caroline-du-Nord avec celle du Potomac sur le James-River.

Toutefois la contrée, déchiquetée par un grand nombre de criques et de cours d'eau marécageux, offrait de fortes difficultés de marche ; et les plans d'une concentration sur le James-River ayant été abandonnés en juillet, rien d'important ne se fit dans ces parages pendant l'été et l'automne 1862. Les troupes de Foster se bornèrent à tenir solidement les principales avenues de terre et de mer des baies d'Albermale, de Pamlico et de la Neuse. Les villes de Elisabeth-City, de Washington C. N. et de New-Berne formaient les principaux postes de cette occupation.

De là des pointes furent lancées de temps en temps dans la direction du chemin de fer sus-indiqué, ainsi que dans celle de Norfolk et de Suffolk, villes occupées par les fédéraux.

Au mois de décembre 1862 une pointe fut combinée sur une échelle un peu plus vaste. Les troupes de Suffolk, sous le général Peck, s'avanceraient contre Franklin et au-delà, tandis que Foster se porterait de New-Berne sur Goldsboro. Les deux entreprises ne réussirent que partiellement. Peck atteignit bien Franklin, le 3 décembre, et y reprit la batterie pensylvanienne de Pittsburg capturée dans la campagne de la péninsule ; mais quelques jours après, il dut s'arrêter, puis battre en retraite sur Suffolk.

Foster réussit à s'avancer jusqu'à Goldsboro, avec une quinzaine de mille hommes, et après avoir livré trois combats heureux, à South-West-Creek, à Kinston et à Whitehall, contre les brigades confédérées Evans, Pettigrew et Clingman. Mais une fois à Goldsboro, il se borna à détruire le chemin de fer, puis il se replia, le 20 décembre, sur New-Berne. Dans ces entrefaites la petite ville de Plymouth, sur la baie d'Albermarle, fut brûlée par les troupes fédérales.

A leur tour les confédérés, tranquilles sur leur front de Virginie depuis la bataille de Fredericksburg, renforcèrent leurs troupes de la Caroline-du-Nord du corps de Hill D., et prirent l'offensive contre Foster et Peck, dès la fin de janvier

1863. Mais ceux-ci réussirent à se maintenir sur tous les points, qu'ils avaient eu soin de bien entourer de retranchements.

Le poste fédéral le plus sérieusement menacé fut celui de Washington N. C. à l'embouchure du Tax-River dans la baie de Pamlico. Les deux mille hommes de garnison qui s'y trouvaient furent rejetés dans leurs retranchements, le 22 mars, et y subirent un siége en règle de la part des généraux Hill et Pettigrew. Le 15 avril seulement ils furent délivrés par le général Foster, renforcé d'une division sous le général Heekman, qui venait de lui arriver de Port-Royal.

Dans le golfe du Mexique, en Texas, les confédérés avaient aussi repris l'offensive et ils y avaient été plus heureux.

Le ville de Galveston avait été prise sans coup férir par les fédéraux. Déjà en octobre le port avait été occupé par une petite flottille de 4 bâtiments de guerre sous le commodore Renshaw, et, aussitôt après son arrivée à la Nouvelle-Orléans, le général Banks avait fait occuper la ville elle-même par une faible brigade d'infanterie, sous le colonel Burill. Ces deux officiers se virent bientôt claquemurés dans leurs positions par des retranchements que les confédérés, sous le général Magruder, élevèrent tout autour d'eux pour les empêcher d'aller plus loin. Des demandes pressantes de renfort adressées au général Banks restèrent sans effet, tandis que, dans l'intervalle, Magruder avait réussi à rallier quelques corps éparpillés, de l'artillerie, des bateaux, et s'était accru au point de pouvoir attaquer à son tour.

Dans la nuit du 31 décembre il se dirigea silencieusement sur la ville, avec sept régiments et 22 pièces d'artillerie; il la traversa de même jusque devant le quai où étaient les positions des fédéraux, et trois de leurs bâtiments à l'ancre, le *Harriet-Lane,* le *Owasso* et le *Clifton.* Quatre vapeurs confédérés, sous le major Smith, avaient suivi le mouvement en descendant la rivière. L'alarme ne fut donnée que par les premiers coups de canon de Magruder, que le général pointa lui-même sur le *Harriet-Lane.* Les bâtiments ripostèrent, et bientôt une furieuse canonnade rompit la tranquillité de la nuit.

Après quelques feux le *Owasso* et le *Clifton* réussirent à gagner le large; mais toute la garnison et les deux autres navires furent capturés. Ce n'est pas que ceux-ci ne vendirent chèrement leur vie. La petite troupe du colonel Burrill, assaillie par des forces quadruples, mit hors de combat une centaine de ses adversaires, et en perdit autant. Le capitaine, le lieutenant et une trentaine d'hommes du *Harriet-Lane* se firent tuer à leur poste. Le commodore Renshaw, à bord de la canonnière *Westfield*, se fit sauter avec elle, au moment où l'ennemi mettait le pied à bord.

De tels incidents et le mouvement incessant de troupes fédérales le long des territoires baignés par le golfe du Mexique et par l'Atlantique avaient pour résultat d'affaiblir les flottes de blocus et de rendre celui-ci plus difficile. Pour bloquer hermétiquement l'immense développement de côtes des états du sud, depuis les bouches du Rio-Grande à la Chesapeak, la marine fédérale pouvait paraître insuffisante. Mais elle s'augmentait chaque jour, et son activité ne connaissait pas de limites. Grâce à cela, le blocus bien réel des principaux ports se trouva effectué dès l'été de 1862, sinon plus tôt.

Le commodore Dupont s'était, il est vrai, aidé dans sa difficile tâche d'un moyen plus digne du droit des gens des castors que de celui du traité de Paris de 1856. Il avait tout simplement amené, en décembre 1861, devant les passes de Charleston une flotte de seize vieilles carcasses chargées de pierres, et il l'y avait coulée. On en avait fait autant devant Savannah.

Cette destruction d'une propriété à laquelle le commerce du monde entier était intéressé donna lieu à de vives manifestations réprobatrices en Europe. Le gouvernement britannique en fit même l'objet de plaintes formelles adressées au cabinet de Washington, qui, tout en rencontrant de l'écho chez beaucoup de gens aux Etats-Unis, ne laissa pas non plus d'y provoquer de l'aigreur.

En dépit de cette mesure semi-barbare et malgré la vigilance de la croisière fédérale, bon nombre de bâtiments parvinrent journellement à rompre le blocus de Charleston, de

Wilmington, de Mobile, de Savannah et de plusieurs ports encore. Journellement aussi d'autres navires, la plupart anglais, furent saisis devant ces ports, et de riches captures furent faites par les marins unionistes. Il résultait de là que des deux côtés on avait certains droits de plaider l'illégalité ou la légalité du blocus. Les gens du sud et leurs amis d'Europe le prétendaient non effectif, puisque tant de bâtiments y échappaient; les gens du nord le prétendaient très effectif, puisqu'ils faisaient tant de prises.

Un incident vint à point donné montrer qu'en somme c'était avec ces derniers que se trouvait la vérité. Le général Beauregard résolut de prouver aux consuls étrangers à Charleston qu'il pouvait rompre le blocus quand il voulait, que par conséquent celui-ci n'était pas effectif, donc pas légal, et que l'Europe ne devait pas l'admettre. A cet effet une flottille de cinq bâtiments sudistes, dont les deux frégates cuirassées *Palmetto-State* et *Chicora*, sous le commandement du capitaine Ingraham, déboucha, le 31 janvier, des passes de Charleston, et se dirigea tout droit sur l'escadre de blocus qu'elle parvint à surprendre à la faveur du brouillard. Deux canonnières fédérales, le *Mercedita* et le *Key-Stone*, furent coulées en peu d'instants; d'autres bâtiments, le *Quaker-City* particulièrement, furent endommagés et le tout dispersé. Mais cette escadre n'était qu'une avant-garde; la canonnade et les signaux suffirent à amener, dès le lendemain, devant le port une dizaine de bâtiments fédéraux, et dès le surlendemain une vingtaine, qui firent, ces jours-là, des prises considérables. Il fut ainsi établi que même une bataille perdue n'ôtait rien à la sévérité du blocus. Le général Beauregard prétendit bien le contraire et publia une proclamation, destinée à faire de l'effet sur l'Europe, où il déclarait la non-effectivité du blocus; mais l'Europe, bientôt renseignée, n'en tint aucun compte. Elle admit la légalité du blocus notifié, se consolant sans doute par la pensée que cette concession renfermait une reconnaisance implicite de la Confédération du sud comme belligérant, par conséquent presque comme état.

Si la flotte de croisière faisait souvent de belles prises, qui enrichissaient le trésor et les marins au détriment

des commerçants du sud ou de l'étranger, en revanche le commerce des états du nord souffrait gravement des corsaires confédérés qui parcouraient les mers, et qui, au nom de la neutralité déclarée, étaient reçus dans les ports européens. Mais au nom de cette même neutralité ces ports refusèrent d'y recevoir leurs prises, ce que les Etats-Unis auraient pu en effet qualifier de piraterie; on leur appliqua, ainsi qu'aux fédéraux, un code convenu de police pour réglementer le séjour des navires belligérants et pour la protection des côtes neutres. Le gouverneur du Canada avait interdit les ports de cette province aux bâtiments de guerre du nord et du sud déjà par décret du 1er juin 1861.

Le premier des corsaires sudistes qui fit parler de lui fut le *Sumter*. Ce steamer, commandé par le capitaine Semmes, sortit de la Nouvelle-Orléans le 29 juin 1861, et s'acquit en peu de temps une grande réputation de destructeur. Il débuta par brûler deux ou trois barques sur la côte des Pines-Islands, entr'autres le *Golden-Rockett,* et par entrer triomphalement à Cuba, le 14 juin, avec huit bricks saisis dans ces parages. Sur la demande du consul des Etats-Unis le capitaine-général de la possession espagnole s'empressa de relâcher les navires capturés. En juillet, le capitaine Semmes saisit encore une dizaine de bâtiments sur les côtes de Venezuela, et en fit un rapport pompeux à son gouvernement.

Bien d'autres corsaires du sud marchèrent sur ces traces; l'année 1861 seulement en vit surgir une trentaine, dont le *Savannah* ou nº 1, le *Jeff Davis*, le *Gordon*, le *Mariner,* le *York*, le *Isabel*, le *Nashville*, suivis bientôt du terrible *Alabama* ou nº 290, du *Shenandoah*, du *Florida*, du *Georgia*, du *Tacony*, du *Tallahassee*, du *Toscaloosa*, des *Oreto*, *Pearl*, *Retribution*, *Josiak Bell*, *Unkel Ben*, *Coquette*, *Conrad*, *Archer* et d'autres moins connus.

Bon nombre de ces corsaires n'eurent qu'une existence éphémère et furent capturés à leur tour par la marine fédérale. Mais ils ne laissèrent pas de gêner considérablement le commerce de l'Union par le retentissement de leurs prouesses, dont quelques-unes dépassèrent en merveilleux toutes les scènes des romans de Cooper.

L'*Isabel,* par exemple, parvint à rompre le blocus de Charleston, le 27 décembre 1861, en esquivant la chasse de onze bâtiments fédéraux.

Le *Nashville,* capitaine Pegram, sortit de Charleston en octobre 1861, et commença ses dévastations par le vaisseau le *Harvey-Bich*, qu'il brûla, et dont il emmena prisonniers en Angleterre le capitaine et son équipage. En hiver il revint sur les côtes d'Amérique, et réussit à débarquer une grande cargaison d'armes et de munitions à Beaufort, C. N. Au mois de mars 1862 il échappe de nouveau au blocus de ce port, en désemparant un de ses poursuivants. Il brûle une dizaine de bâtiments sur l'Atlantique, retourne en Angleterre, où des négociants anglais lui font présent, par souscription, de 22 pièces d'artillerie prises aux Russes à la bataille d'Inkerman. Avec ce précieux chargement le *Nashville* parvient à déjouer encore la vigilance de la croisière fédérale et à s'ancrer, le 24 juillet, dans le port de Macon en Georgie ; il en ressortit de nouveau quelques semaines plus tard, pour s'échouer près du fort Mc Allister et y être coulé par le *Montawk*, le 28 février 1863.

L'*Alabama*, plus célèbre encore, apparut sur les mers en été 1862. Ce magnifique steamer à hélice avait été construit dans l'hiver de 1861 en Angleterre, au fameux chantier de Birkenhead, pour le compte de l'empereur de la Chine. Ce souverain complaisant, au moment d'obtenir son navire, l'avait vendu à un gentlemen nommé Semmes.

Celui-ci était en train de faire barder solidement sa coque, et masquer les sabords de huit canons, lorsque le ministre américain à Londres, M. Adams, prit la liberté de signaler au gouvernement de la Reine que le steamer chinois pourrait bien n'être qu'un nouveau corsaire confédéré. Il demanda donc une enquête et, en attendant, qu'on empêchât ledit bâtiment de prendre la mer. L'enquête ayant prouvé que la prévision de M. Adams était fondée, le séquestre du navire fut ordonné. Mais ces formalités avaient pris quelques jours, et quand l'ordre de séquestre arriva à Liverpool, le 29 juillet, l'*Alabama* en était parti depuis trois heures. Sa grande vitesse lui permit d'éviter deux croiseurs fédéraux qui le guettaient

dans la Manche, et il alla mouiller aux îles Açores, dans le port de Terceira, pour réparer des avaries.

Là, tout en se radoubant et se meublant, il fut rejoint par le steamer anglais *Bahama*, et par une barque aussi anglaise, qui lui amenaient des canons et son équipage. L'armement en guerre s'effectua aussitôt. Malgré une sommation formelle des autorités portugaises aux trois navires d'avoir à quitter immédiatement le port, l'*Alabama* parvint à prendre la mer, complétement prêt pour son vrai rôle. Devant le port le capitaine Semmes fit arborer solennellement le pavillon confédéré, assermenta son équipage, presque en entier d'Anglais, et ouvrit aussitôt la campagne. Ce premier jour même, le 17 septembre, il commença déjà ses prises.

Le 1er novembre il avait capturé 22 bâtiments, dont huit vaisseaux. Le 7 décembre il s'empara, près de Cuba, du riche steamer *Ariel,* de la ligne californienne de New-York à l'isthme de Panama, et depuis ce moment il n'y eut pas de semaine pendant laquelle la marine marchande de l'Union n'eut à enregistrer quelque désastre de sa part. Le 11 janvier 1863 l'*Alabama* fit un plus beau coup encore; il dispersa la croisière fédérale devant le port de Galveston, que les confédérés venaient de reprendre, et coula bas la belle frégate des Etats-Unis *Hatteras*.

Les corsaires avaient pour consigne du président Jefferson Davis de détruire, couler ou brûler tous les navires portant le pavillon des soi-disant Etats-Unis. Ils exécutèrent cette consigne ponctuellement, mais en ayant soin, auparavant, de s'approprier tout ce qu'il y avait de précieux et de transportable sur le bâtiment abordé. L'équipage avait la moitié de la valeur du butin, et celui de l'*Alabama* y fit fortune. Une autre manière plus humaine d'augmenter les profits consistait à faire signer aux officiers capturés des engagements, avec garantie, pour une certaine somme à payer, moyennant quoi le bâtiment était relâché. C'est ainsi que l'*Ariel* fut libéré, après que le capitaine eut souscrit une somme de 228 mille dollars, payables à la fin de la guerre. Les équipages faits prisonniers étaient généralement bien traités, et déposés dans

le premier port neutre ou remis au premier bâtiment neutre rencontré.

Le fait que ces corsaires furent ordinairement accueillis avec faveur dans les ports d'Angleterre et de France, d'Angleterre surtout; qu'un grand nombre d'entr'eux étaient, comme l'*Alabama*, d'origine purement anglaise, montés par des Anglais, et n'ayant souvent de confédéré américain que le pavillon et le capitaine, ce fait constant excita aux Etats-Unis une colère contre l'Angleterre qui n'est point encore éteinte, et d'où pourrait tôt ou tard résulter de graves complications internationales.

Cela nous amène à jeter un coup d'œil sur les relations extérieures des Etats-Unis.

En temps ordinaire, avant la guerre, ces relations étaient presque nulles au point de vue politique. L'Union a pour principe dirigeant, dans ce domaine, de ne conclure aucune alliance, de ne pas se mêler des affaires de l'Europe, et de ne pas admettre l'Europe à s'immiscer dans celles de l'Amérique. Cette politique est basée sur ce qu'on appelle la doctrine Monroe, du nom du président des Etats-Unis qui la proclama le premier et l'accrédita.

En ce qui concerne l'action du Vieux-Monde sur le Nouveau, l'Europe parut s'accommoder longtemps de la doctrine Monroe et même la respecter à l'égal d'un traité. La plus parfaite indifférence réciproque régna, en apparence au moins, entre les deux riverains de l'Atlantique.

Les Anglais et les Américains se faisaient sans doute une rude concurrence sur plusieurs marchés, se jouaient de bons tours dans l'occasion, se bafouaient mutuellement; mais sans trop se détester au fond, se sentant de même race, et se reconnaissant encore les uns dans les autres.

Les cabinets de Washington et de Paris avaient toujours vécu sur un bon pied d'entente. Les relations étaient aussi agréables qu'elles peuvent l'être entre une grande république démocratique qui se proclame sincèrement le premier gouvernement du monde, et un puissant empire absolu qui a bien des raisons de ne pas se croire d'entre les derniers. On

ne s'aimait ni se détestait. On vivait pour cela dans des éléments trop différents. Tout au plus se regardait-on un peu en pitié, mais sans se le montrer d'une manière évidente et sans plan d'hostilité. Tous deux étaient également forts, tous deux le savaient et se ménageaient.

Mais la crise de l'Union, qui faisait tomber subitement celle-ci au rang présumé des faibles, devait naturellement amener du changement à cette situation. Pour les riverains de l'Atlantique, pour l'Angleterre surtout, l'Amérique est à la fois un vaste marché, un redoutable concurrent, un riche voisin. Ce que cette guerre civile allait en faire ne pouvait point leur être indifférent. La France et la Grande-Bretagne étaient vivement intéressées à prévoir au plus tôt ce qu'il adviendrait des Etats-Unis, et à se surveiller mutuellement dans leurs nouveaux rapports avec ce pays. Et si à la vérité la vigueur de la nation américaine leur commandait de la prudence, il était naturel que la décadence qui semblait la frapper éveillât leur sollicitude, et les amenât à remplacer leur politique d'abstention absolue par une plus active, plus vigilante, d'observation au moins, sinon d'intervention.

Les Etats-Unis, eux, avaient au contraire les meilleures raisons pour maintenir plus que jamais leur règle d'isolement à l'égard de l'Europe, dont ils n'avaient rien à attendre de favorable. Mais malgré les plus fermes intentions d'un état maritime de se renfermer en lui-même, il n'en peut être ainsi en réalité, quand il a sur les bras des questions de blocus, de prises, de croisières, et autres de ce genre, si éminemment propres, dans le vague encore existant du droit maritime, à créer des conflits entre les meilleurs alliés.

D'ailleurs dans le cas particulier, les confédérés, aussi intéressés à créer des querelles extérieures à l'Union que celle-ci à les éviter, ne pouvaient manquer de faire naître des occasions de brouilles internationales, s'il ne s'en présentait pas naturellement.

De part et d'autre on s'évita bien la moitié du chemin ; et dès les débuts de la lutte diverses manifestations anglaises en faveur des rebelles d'un côté, et l'incident du *Trent* de

l'autre faillirent allumer la guerre entre les Etats-Unis et l'Angleterre.

Le 12 octobre 1861, un steamer confédéré, le *Theodora*, rompit le blocus de Charleston, emportant deux ambassadeurs confédérés auprès des cours de Paris et de Londres, MM. Slidell et Mason, et leur suite. Déposés à Cuba, ces messieurs prirent passage pour Southampton, à bord du steamer anglais le *Trent*. Ils étaient en mer depuis un jour, lorsque le *Trent* fut abordé, le 8 novembre, par la corvette fédérale de guerre *Jacinto,* capitaine Wilkes, qui fit de force prisonniers les deux ambassadeurs et leurs deux secrétaires, comme contrebande de guerre, laissant leurs familles éplorées continuer leur route. Le capitaine Wilkes amena sa capture à New-York, où des ovations lui furent prodiguées par la population. Les autorités même s'en mêlèrent ; le congrès lui vota des remercîments et le président le nomma commodore.

De son côté l'Angleterre avait frémi d'indignation à la nouvelle de l'outrage fait à son pavillon ; le gouvernement britannique réclama aussitôt la libération des prisonniers et des indemnités convenables pour le *Trent*. Elle appuya sa réclamation de préparatifs énergiques. Environ dix mille hommes de troupes furent envoyés au Canada et une flotte considérable fut armée en guerre.

Quand on apprit cela aux Etats-Unis, l'enthousiasme pour le commodore Wilkes y baissa sensiblement. Le gouvernement de M. Lincoln était trop intelligent pour se mettre une seconde guerre sur les bras ; il s'empressa de relâcher les prisonniers et fit ses excuses.

L'incident lui-même fut vite oublié ; mais le fossé de haine et de défiance qu'il avait creusé entre les deux pays ne pouvait se combler de sitôt. Le langage de la presse d'une et d'autre part; les déprédations des corsaires anglo-sudistes, les forces de mer et de terre qui restèrent au Canada envenimèrent les relations, et finirent par irriter au plus haut point les populations de l'Union. Trop prudentes pour compliquer leur situation intérieure d'une rupture avec l'Angleterre, elles se continrent et attendirent leur heure. Là est peut-être une ex-

plication de ces étranges entreprises des Fénians américains contre le Canada et contre l'Irlande, que nous voyons se produire aujourd'hui, explication qui, à notre avis, hâtons-nous de le dire, ne saurait être une justification au point de vue du droit international.

Par ce fait les relations des Etats-Unis et de la France auraient pu devenir d'autant meilleures. Malheureusement un autre incident, sorti d'un faux calcul politique, vint au contraire les embrouiller plus encore.

Depuis plusieurs années les puissances européennes, en particulier la France, l'Espagne et l'Angleterre, avaient à se plaindre de mauvais procédés de la république du Mexique à l'égard de leurs ressortissants. En fait, cette ancienne colonie espagnole était tombée dans une anarchie déplorable, et, en 1861, une intervention commune y fut décidée par les trois susdites puissances. Après avoir occupé la Vera-Cruz, les alliés ne s'entendirent plus entr'eux; l'Angleterre et l'Espagne se déclarèrent satisfaites et se retirèrent; la France manifesta son intention formelle d'exiger de plus sûres garanties pour l'avenir et de rester dans le pays, seule s'il le fallait, jusqu'à ce que la sécurité pour les Européens y fût pleinement rétablie.

Cette résolution était fort honorable dans son sentiment même. Elle se justifiait pleinement encore, au point de vue de la politique rationnelle d'une grande puissance comme la France, si le désir d'être plus à proximité du théâtre de la guerre civile de l'Union y entraît pour quelque chose.

Nous en demanderons bien pardon à l'amour-propre patriotique de nos amis américains; mais nous devons confesser que pour les Européens qui les connaissaient mal, leur situation en 1861, en 1862 et jusqu'en juillet 1863 paraissait si sombre, qu'elle pouvait faire aisément douter de leur avenir comme nation. On les voyait déjà plongés dans une anarchie sans but et sans issue ; on les voyait s'asservir successivement, puis se morceler à l'infini, s'entredéchirer, et devenir finalement heureux de se jeter, en débris épuisés,

dans les premiers bras vigoureux qui voudraient bien les recueillir et les sauver.

A cet effet l'Angleterre avait le Canada tout prêt pour bateau de sauvatage; frêle esquif, il est vrai, mais qu'on renforçait du mieux possible.

La Russie, depuis longtemps dans les meilleurs termes avec les Etats-Unis, s'insinuait encore plus avant dans leurs bonnes grâces, et elle aurait bien trouvé moyen d'en sortir quelque butin du côté de la Californie.

La France devait-elle seule rester à l'écart de ce prétendu lit d'agonie, cachant une si riche succession? La France, qui a porté la civilisation dans toutes ces contrées du sud et de l'ouest des Etats-Unis, et qui y a laissé des traditions qu'on y rencontre encore vivantes à chaque pas, pouvait-elle s'abstenir de veiller de près à ce qui allait s'y passer? Et si, dans la sombre éventualité prévue, elle en avait recouvré honorablement la Louisiane, qu'elle eut jadis le tort de vendre jusqu'à la dernière parcelle, nous ne croyons pas que le commerce du monde et l'équilibre des mers en eussent souffert; au contraire.

Nous n'aurions donc pas su comprendre l'opposition que l'expédition française au Mexique rencontra en France même, si cette expédition avait été réduite aux termes dont nous parlons ci-dessus, c'est-à-dire à une simple observation armée contre la guerre civile américaine, dont les brigandages du Mexique offraient une juste et plausible occasion.

Qu'à cet effet le corps français eût traîné en longueur son séjour à la Vera-Cruz et sur d'autres points de la côte, s'y fût bien établi militairement, sans s'engager dans la politique intérieure de la république, et eût toujours été prêt à en déguerpir, soit pour se rapatrier, soit pour entrer aux Etats-Unis, suivant ce qui s'y passerait, c'eût été de la politique élémentaire, purement nationale, et qu'aucun Français n'aurait pu combattre sans trahir les intérêts de son pays et de la civilisation.

Malheureusement le gouvernement français prit plaisir à compliquer lui-même ce but si simple. Il y mêla tout un

roman de cour, dont le premier chapitre était la destruction violente du gouvernement républicain de Mexico, alors aux mains du président Juarès, un des rares honnêtes hommes d'état du Mexique, assure-t-on, pour le remplacer par un empereur importé d'Europe, par l'archiduc autrichien Maximilien.

Cet attentat souleva les Mexicains dans leur grande majorité. Ils se défendirent beaucoup plus vaillamment, à Puebla entr'autres, qu'on ne s'y attendait, et la guerre très sérieuse qu'il fallut leur faire détourna du seul but qui aurait dû rester en vue, l'observation contre les Etats-Unis.

Les populations de l'Union prirent, on le comprend, en mauvaise part cette installation monarchique et cette agglomération de troupes européennes sur leurs frontières méridionales. La doctrine Monroe était ouvertement bafouée; mais ici encore le peuple du nord se borna à faire le poing dans la poche. Il sentait sa faiblesse et acceptait momentanément qu'on en profitât. A part quelques réclamations du gouvernement, quelques discours de clubs, et quelques convois d'armes passés secrètement aux juaristes, les Américains surent se contenir et ils ajournèrent leurs représailles à des temps plus favorables. En attendant, ils maintinrent leurs relations avec la France sur un pied de complète froideur.

Il est presque inutile d'ajouter que de la part du Sud ce fut juste l'opposé, et qu'il fit tout ce qui était en son pouvoir pour se mettre en relations officielles avec les puissances européennes, et arriver à se faire reconnaître par elles. Mais il n'y parvint pas; celles-ci, peu d'accord entr'elles sur les questions transatlantiques, ainsi que l'expédition mexicaine l'avait prouvé, n'osèrent ni s'engager de nouveau en commun ni prendre individuellement l'initiative du premier pas.

Le cabinet de Paris seulement essaya d'une médiation; à deux reprises il soumit à cet effet ses offres de bons offices au gouvernement de Washington. La première fois il lui fut répondu par une fin de non-recevoir positive et polie; la seconde fois, en janvier 1863, il lui fut nettement déclaré, par résolution solennelle du congrès, que toute tentative

ultérieure de médiation entre le gouvernement légal de l'Union et les rebelles du Sud serait considérée comme un acte d'hostilité. La note-réplique de M. Seward, quoique plus contenue, prenait en outre un malin plaisir à rappeler au gouvernement français que sa tentative d'immixtion dans les affaires américaines n'avait pas rencontré l'appui des cours de Londres et de St-Pétersbourg, et que c'était une raison de plus pour les Américains de la repousser formellement. Le cabinet de Paris se le tint pour dit, et ne revint plus à la charge.

Au reste il n'avait pas attendu grand'chose de sa demande, qu'il n'avait produite, assure-t-on, que sur de pressantes sollicitations d'éminents Américains du sud habitant la capitale de la France. Depuis ce moment d'ailleurs la situation des fédéraux s'améliora si sensiblement sur mer et sur terre qu'un observateur impartial ne pouvait plus penser à voir le Sud échapper à sa ruine ou à la soumission.

Les relations ainsi tendues entre les Etats-Unis d'un côté, et la France et l'Angleterre de l'autre, eurent cet important résultat militaire — et c'est pour cela surtout que nous nous sommes permis d'aborder ce sujet — que le gouvernement de l'Union se mit aussi en état de défense contre la marine de guerre des grandes puissances européennes. Celle-ci était entrée, depuis la fin de la guerre de Crimée, dans un état complet de transformation et avait déjà réalisé de notables progrès. Aux anciens navires à voiles et aux premiers steamers, avaient succédé les bâtiments à hélice bardés de fer, munis d'éperons et armés de canons en moins grand nombre, mais de plus fort calibre. Le *Warrior*, la *Gloire* et tous ces produits cyclopéens de la machinerie moderne qui s'exhibèrent à Cherbourg et à Portsmouth en 1865, commençaient à faire parler d'eux.

Sur un tel champ des Américains ne pouvaient rester en arrière; ils renchérirent bientôt sur leurs devanciers et ils imaginèrent, pour la protection de leurs grands ports en premier lieu, puis pour tenir la mer ensuite, des navires cuirassés de toute espèce, des *monitors* entr'autres, que nous

avons déjà vus à l'œuvre, ainsi que des calibres de terre et de mer qui consacrèrent d'importants perfectionnements dans le matériel usuel et dans sa fabrication.

Déjà en 1862 leur marine de guerre était arrivée à un chiffre imposant de bâtiments cuirassés, armés de calibres formidables, rayés et lisses.

La passe de New-York fut garnie de forts avec des canons rayés de 200 liv. et de 300 liv., et des pièces lisses de 500 liv., plus tard de 1000 liv.

Cette puissance d'armement fut révélée entr'autres par une nouvelle entreprise de l'amiral Dupont contre Charleston, au printemps 1863, dont nous voulons, autant par cette raison que pour respecter l'ordre chronologique des faits, dire maintenant quelques mots.

Le gouvernement de Washington, pendant l'hiver de 1862 à 1863, avait décidé de faire un essai en grand de ses forces navales, avec l'espoir que celles-ci sauraient compenser les revers des armées. La construction des navires cuirassés fut poussée activement, et au printemps on en avait une douzaine à disposition, sans compter une vingtaine d'autres bâtiments moins résistants.

Au mois de mars, la flotte, après quelques essais contre le fort Mc Allister, se concentra à Port-Royal. Ce ne fut pas sans peine; un fort orage la dispersa. Un orage précédent, le 1er janvier, avait déjà fait sombrer près la pointe Hatteras, le *Monitor* nº 1, le vrai et premier du genre, le héros de la baie de Hampton.

Dans les premiers jours d'avril et tout étant prêt pour l'attaque, l'amiral Dupont partit de Port-Royal avec la flottille d'opérations et une force de 7000 hommes de troupes de débarquement sous le général Hunter. L'escadre de combat proprement dite se composait de neuf bâtiments bardés, de trois genres différents, à savoir :

Sept monitors ordinaires, au système Ericson, armés de deux canons tirant des projectiles de 13 à 35 livres ;

Un monitor au système Withney, c'est-à-dire à deux tourelles, le *Keokuk,* de 4 canons de 16 livres ;

Une frégate semi-cuirassée, l'*Ironsides*, de 7 canons de 20 livres, et d'un de 32 livres.

Ce n'était pas trop assurément, même avec l'appui d'une autre escadre dite de réserve, pour affronter une position aussi forte naturellement que celle de Charleston, et où le général Beauregard venait encore d'accumuler des travaux considérables de fortification du côté de terre et du côté de mer.

Le port de Charleston est formé par une rade naturelle, au fond de laquelle se déversent et s'unissent les eaux des rivières Cooper et Ashley. Sur la pointe que dessine leur confluent s'étale la gracieuse ville de Charleston. Sa situation topographique entre ces deux grands cours d'eau navigables et le long du Town-Creek, affluent du Cooper, ressemble un peu à celle de la ville New-York. La rade, d'un diamètre moyen d'environ 3 milles, est fermée par un rapprochement de la côte, soit de deux îles allongeant chacune vers l'autre une presqu'île, comme pour se donner la main. Ce sont : du côté du nord, l'île Sullivan avec la presqu'île Moultrie, et, du côté du sud, l'île Morris avec la presqu'île Cumming. L'espace de mer qui les sépare est d'un mille et demi.

A peu près au milieu de ce canal et un peu plus en arrière vers la rade, se trouve une autre île, étroit récif, sur lequel a été bâti le Fort Sumter, à trois milles et demi de la ville même. La barre est à environ 5 milles en avant de Sumter, et la passe principale court entre ce fort et la presqu'île Moultrie. Les îles Sullivan et Morris replient leurs extrémités voisines en dedans de la passe, de sorte que les deux presqu'îles de Moultrie et de Cumming offrent, sur quelques centaines de mètres, deux rives presque parallèles, favorables à l'établissement de batteries se flanquant réciproquement. Les îles elles-mêmes ont environ trois milles de longueur ; elles sont étroites, basses, sablonneuses vers la mer et marécageuses vers la terre. De ce dernier côté s'étendent des marais, des lagunes, des rivières vaseuses, qui rendent cette région déserte et presque infranchissable. Dans la direction de la haute mer les deux îles susnommées se

relient à d'autres de même nature, parmi lesquelles nous ferons remarquer particulièrement l'île Folly, continuation en quelque sorte de l'île Morris. Dans la direction inverse, vers la rade, l'île Morris est séparée par une crique et par des marécages de l'île James, qui avance vers le fort Sumter deux pointes, entr'autres la pointe de l'ancien fort Johnson, s'aidant à fermer la passe méridionale. Au fond de la rade enfin, et à l'entrée de la rivière Cooper se trouve la petite île Shutes Folly, avec un ancien fort, le château Pinkney, très bien placé pour compléter le cercle de feux dont on pouvait entourer les eaux de la rade.

Sur tous ces points et sur d'autres intermédiaires, les confédérés avaient perfectionné les anciens ouvrages et en avaient élevé de nouveaux. L'île Sullivan et le fort Moultrie, solide construction en briques pour 48 canons, avaient été renforcés de six récentes batteries, dont les principales étaient celles de Bee, de Beauregard et de Marion. Plus près de la ville se dressèrent les batteries et les redoutes de Cove, de Haddrell, de Mont-Plaisant, de Hog-Island, du fort Pinkney, de 24 pièces; de la pointe du phare de la ville. De l'autre côté de l'Ashley s'élevèrent les batteries de Wappoo et de l'île James, puis le fort Johnson, reconstruit et réarmé, et le nouveau fort Ripley, sur un îlot entre Johnson et Pinkney.

Dans l'île Morris l'ancien fort Wagner, ouvrage fermé et bastionné entre la mer et la crique Vincent, fut agrandi et flanqué d'un nouveau, le fort Gregg, à la pointe de Cumming. Trois autres batteries furent établies sur la côte contre la mer et contre l'île Folly.

Quant au fort Sumter, la clef de la position, nos lecteurs le connaissent déjà depuis le bombardement du 14 avril 1861; notons cependant que ce lourd pentagone avait été aussi renforcé par Beauregard en travaux de blindage et en armement. Les deux étages de casemates et les barbettes comprenaient 135 pièces, dont 13 de 10 pouces, Rodman et colombiades, 8 obusiers de 8 pouces, dix canons de 42 liv., le reste de canons de 32 et 24 liv., et de quelques mortiers.

Contre une attaque par terre les confédérés prirent aussi

leurs mesures. L'île James fut entourée d'une ligne de batteries, dominant toutes les avenues de ce terrain marécageux, et croisant leurs feux avec celles de l'île Morris. Du côté de l'ouest, la position s'abritait derrière les lignes de défense naturelles de la rivière Stono et des nombreux bayous qu'elle forme avec la rivière Wappoo et la Crique-James.

Pour commander les eaux navigables de la rivière Stone, fut érigé, sur sa rive gauche, le fort Pemberton, solide ouvrage en terre et en troncs d'arbres, étendant une crémaillière jusqu'au Wappoo, et dominant aussi le chemin de fer et la vieille route de Savannah.

Dans la direction de l'est les marécages de l'île Sullivan, les criques et bayous de Cove, de Shem, de Horse et la large rivière Cooper dispensaient d'autres défenses artificielles que celles de la passe et de la rade.

Telle était en somme la position de Charleston, dans laquelle, en mars 1863, le général Beauregard avait environ 400 pièces en batterie, secondées d'une garnison d'une vingtaine de mille hommes. Son front avait un développement qui était certainement trop vaste, car en y comprenant les batteries éloignées vers Folly-Island et de Sullivan-Island, il ne comptait pas moins d'une trentaine de milles, avec des communications très entrecoupées et souvent rompues. Une position de cette dimension et de cette nature devait offrir nécessairement de nombreux points faibles à un assaillant disposant de forces combinées de mer et de terre, de gros engins et de moyens auxiliaires.

Il est vrai que du côté de terre la place était fort bien gardée par la nature. Outre les nombreux cours d'eau, rivières et bayous, indiqués ci-dessus, de célèbres risières en rendent tous les abords impraticables à une armée d'opérations, sauf sur quelques étroites digues faciles à défendre ou à couper.

Le 5 avril l'amiral Dupont arriva au large de Charleston, et il prescrivit sur-le-champ ses dispositions d'attaque par l'ordre suivant :

« A bord du *James Adger*, pavillon-amiral, 5 avril 1863.

« La barre sera sondée et jalonnée par le *Keokuk*, com-

« mandant Rhind, assisté par C.-O. Boutelle, employé to-
« pographique maritime, commandant le *Bibb*, par l'en-
« seigne Platt et par les pilotes de l'escadre. Les officiers
« commandants auront soin, avant de franchir la barre, de
« se renseigner sur les bouées.

« Les bâtiments se formeront, au signal donné, dans l'or-
« dre prescrit, en colonne en avançant, à un cable de dis-
« tance.

« L'escadre passera le canal principal sans répondre au
« feu des batteries de l'île Morris, à moins que le signal ne
« soit donné de commencer l'action.

« Les bâtiments ouvriront le feu sur le fort Sumter lors-
« qu'ils en seront à commode portée, et prendront position
« vers le nord et vers l'ouest du fort, engageant sa face de
« gauche au nord-ouest, à une distance de 800 à 1000
« yards, en tirant lentement et pointant au centre des em-
« brasures.

« Les officiers recommanderont à leurs hommes de ne
« pas prodiguer les munitions, et leur feront comprendre
« la nécessité de la *précision* plutôt que de la *rapidité* du
« feu.

« Les bâtiments se prépareront à se porter secours mu-
« tuellement.

« Le code spécial de signaux, élaboré pour la flotte blin-
« dée, sera pratiqué dans l'action.

« Après la réduction du fort Sumter, il est probable que
« le premier point d'attaque sera sur les batteries de l'île
« Morris.

« L'ordre de bataille sera la droite en tête, comme suit :

« 1° *Weehhawken* (avec machine infernale) [1], capitaine
« Rodgers In.

« 2° *Passaic*, capitaine Drayton.

(1) Machine nouvelle, dite *Diable* ou *Devil*, inventée par le capitaine Ericson, pour faire sauter les estacades, barrages, ou machines infernales arrêtant la marche du bâtiment. Cet engin sous-marin se place à l'avant du navire, lui servant en quelque sorte de sapeur.

« 3° *Montauk*, commandant Worden.

« 4° *Patapsco*, commandant Turner.

« 5° *New-Ironsides,* commodore Turner.

« 6° *Catskill,* commandant Rodgers G.-W.

« 7° *Nantucket,* commandant Fairfax.

« 8° *Nahant*, commandant Downes.

« 9° *Keokuk,* lieutenant-commandant Rhind.

« Une escadre de réserve, que le capitaine Green com-
« mandera à l'ancienneté, sera formée en dehors de la
« barre, près de la bouée d'entrée, comprenant les bâti-
« ments suivants :

« *Canandaigua*, capitaine Green.

« *Unadilla,* lieutenant-commandant Quackenbush.

« *Housatonie,* capitaine Taylor.

« *Wissahickon*, lieutenant-commandant Davis.

« *Huron,* lieutenant-commandant Stevens.

« Cette escadre se tiendra prête à appuyer l'escadre blindée pour l'attaque des batteries de l'ile Morris.

« *Le contre-amiral commandant l'escadre de blocus*
« *du Sud Atlantique,*
« (Signé) S.-F. DUPONT. »

Ce n'est pas nous qui prétendrons pouvoir discuter les dispositions d'un amiral américain expérimenté pour une attaque navale. Toutefois les règles fondamentales de l'art militaire, ainsi que du simple bon sens, étant les mêmes sur mer que sur terre, nous nous hasarderons à faire remarquer qu'en dirigeant sa première attaque contre le fort Sumter, à travers toutes les batteries des deux presqu'îles et sous le feu croisé des nombreux canons de l'avant de la rade, l'amiral Dupont allait d'emblée au plus difficile ; il prenait le taureau par les cornes.

Or il nous semble qu'il eût été rationnel de faire taire préalablement tout ou partie des batteries avancées, et, puisqu'il avait des troupes de débarquement à sa disposition, de les employer à tourner ensuite ces batteries de son côté contre le fort Sumter. Celles de Cumming entr'autres eussent été facilement réduites, comparativement à celles de Sumter.

Si l'amiral Dupont préférait à ces préliminaires un peu lents une stratégie de boule-dogue, inspirée par sa grande confiance dans le courage de ses marins et dans la puissance de ses nouveaux engins, cuirasses et calibres, il aurait dû au moins s'informer si ses adversaires avaient été moins novateurs que lui, si leurs parapets et leurs calibres ne pouvaient peut-être pas lutter contre les siens.

A cet effet par une reconnaissance préalable ou par quelque ingénieux moyen semblable à celui de Porter devant Wiksburg, il aurait dû forcer les confédérés à démasquer leurs batteries, avant de risquer contre elles toute sa flottille ferrée.

Pendant la journée du 5 avril le brouillard empêcha la flotte d'agir. Le 6 elle put se mettre en mouvement ; elle franchit heureusement la barre, et les navires jetèrent l'ancre en bon ordre devant la crique du phare. La brume s'épaississant, l'attaque fut remise au lendemain.

Le 7 avril, à la marée montante, l'*Ironsides,* sur lequel l'amiral Dupont avait arboré son pavillon, donne le signal du départ et l'escadre de combat enfile les eaux du chenal. Les hommes sont calmes et résolus dans leurs casemates sous-marines, où l'on n'entend que le bruit régulier des machines et du sillage.

Dans les ouvrages confédérés règne le même silence. On les croirait désertés si des drapeaux confédérés et caroliniens ne flottaient fièrement sur le fort Sumter. La mince colonne des monitors passe les premières batteries sans qu'il en sorte un signe de vie. Elle se dirige tout droit sur ses objectifs.

La résistance ne commence qu'à environ un kilomètre au nord-ouest du fort Sumter, simplement par un torpédo qui éclate devant le *Weehawken,* et par des obstructions qui le font dévier. La marche doit être suspendue ; les premiers bâtiments sont obligés de se retourner ; la file se désorganise et se pelotonne.

C'est ce moment-là, prévu par les confédérés, que ceux-ci attendaient pour ouvrir le feu. Deux coups de canons du fort Moultrie devaient en donner le signal : c'était 3 heures quand ces deux coups partirent. Aussitôt une foudroyante canon-

nade s'engage de tous les forts, de toutes les batteries et de tous les bâtiments à la fois. Une grêle de projectiles monstrueux bat les flots et y soulève des montagnes d'écume. Une épaisse fumée enveloppe les combattants, déchirée seulement par d'incessants éclairs, qui deviennent les seuls buts laissés aux pointeurs. L'escadre fédérale, échelonnée à la distance de 500 à 800 mètres du fort Sumter, a dès le début tout le désavantage dans cette terrible conflagration. Son tir ne peut avoir la précision de batteries fermes et ayant leurs hausses bien réglées d'avance. Elle ne peut se porter plus près, par suite des estacades qui retiennent la tête de colonne. Les forts Sumter et Moultrie, sur lesquels elle dirige ses coups, sont d'ailleurs d'une grande solidité. Sous le nombre de boulets qui la frappe ses armures sont à peine suffisantes pour protéger les machines compliquées qui font toute sa force. Son feu se ralentit peu à peu, tandis que celui des défenseurs redouble par l'entrée en lice de pièces rayées de campagne. L'*Ironsides,* restée un peu en arrière pour diriger l'action, ne peut utiliser ses canons sans risquer de toucher les monitors, et d'ailleurs sa proue non bardée lui impose de la prudence. Vers 4 $^1/_2$ heures l'amiral Dupont a la douleur de constater que plusieurs de ses bâtiments sont désemparés et qu'un prolongement de la lutte serait inutile, peut-être désastreux. Il donne donc le signal de la retraite, sur quoi tous les bâtiments, en tirant plus ou moins l'aile, repassent la barre et viennent reprendre leur ancrage de la veille.

Les dégâts avaient été grands. Le *Keokuk* était complétement abîmé. Il avait reçu 99 projectiles, dont 19 dans la coque au-dessous de la ligne de flottaison. Les voies d'eau qui s'étaient déclarées avaient forcé le capitaine Rhind à vouer tous ses soins au sauvetage. Il était resté une demi-heure seulement sous le feu et n'avait pu lui-même tirer que trois fois. Le *Passaïc* souffrait de 27 blessures, dont deux très graves dans sa tourelle; la rotation ne jouait plus, son canon de onze pouces en avait aussi été mis hors de service. Le *Nahant* s'était, par sa grande bravoure aussi, attiré 30 projectiles, dont l'un, pénétrant dans la tour, avait saccagé la cabine du pilote, blessé celui-ci et le capitaine, et tué le quartier-

maître. Le *Nantucket,* après une dizaine de coups, eut sa tourelle biaisée et écorchée par plusieurs projectiles; un d'entr'eux riva le mantelet de sabord du canon de 15 pouces, de sorte que celui-ci ne pouvait plus fonctionner et qu'il ne lui restait qu'un canon disponible.

Les autres bâtiments étaient moins avariés, et tenaient encore très bien la mer, quoiqu'ayant été fort maltraités. Le *Catskill* avait été touché 20 fois, et un boulet rayé, qui avait donné juste sur la pointe du pont, lui avait brisé tout son avant. Le *Patapsco* avait reçu 55 projectiles; mais, à part son gouvernail et sa toiture, il n'avait pas autrement souffert. Le *Montauk,* quoique resté le plus longtemps au feu, n'avait été touché que 15 fois, et restait sans avaries. L'*Ironsides* reçut 66 projectiles; l'un d'eux lui enleva un de ses canots, d'autres endommagèrent sa coque. Il aurait été bien plus maltraité sans la précaution de son commandant, le commodore Turner, de recouvrir toutes les parties de bois d'un revêtement de sacs à sable.

De leur côté les bâtiments fédéraux avaient tiré en tout 151 coups; ils avaient pratiqué dans le fort Sumter onze brèches, dont quelques-unes d'environ 3 pieds carrés de surface.

La chose la plus remarquable c'est qu'avec tout ce déploiement de force de destruction et avec ces prodigieux dégâts de matériel, le personnel de part et d'autre avait relativement fort peu souffert. Les confédérés eurent une dizaine d'hommes hors de combat; et les fédéraux une trentaine, dont douze sur le *Keokuk.* Cela prouvait qu'un des importants buts au moins des cuirasses avait été atteint. La même preuve avait déjà été établie dans l'attaque du fort Mc Allister, un mois auparavant. Les trois monitors *Passaïc, Patapsco* et *Nahant,* assistés de quelques bateaux à mortiers, avaient gravement détérioré les murs du fort, épais de 10 mètres, mais n'avaient pu, par défaut de justesse, endommager les canons, pendant un bombardement de sept heures, à 1200 mètres de distance. Les monitors s'étaient montrés plus invulnérables encore. Le *Passaïc,* quoique touché trente-sept fois, avait gardé son armure presque in-

tacte. Les pertes en personnel n'avaient été que de quatre hommes.

L'amiral Dupont avait espéré un moment pouvoir reprendre l'attaque le lendemain, 8 avril ; mais après l'inspection des avaries et ensuite d'un conseil de guerre tenu le soir, il y renonça. Il n'était pas difficile de se convaincre que la place n'était pas prenable par un coup de vigueur, et qu'il fallait procéder méthodiquement et successivement sur ses batteries isolées, avec l'aide de troupes de débarquement et d'un parc de siége.

Le général Hunter n'avait naturellement rien trouvé à faire dans une entreprise de ce genre. Il n'avait que 7000 hommes sur les transports et sans parc de siége ; quatre à cinq mille d'entr'eux furent débarqués dans l'île Stone, prêts à passer, de là, sur l'île Morris. Même à supposer que les bâtiments eussent forcé l'entrée de la rade, Hunter n'aurait guère pu utiliser son faible corps contre l'armée trois fois plus forte de Beauregard. Les troupes de terre n'auraient pu être utiles que dans une opération combinée contre les positions avancées de la place. Cela n'ayant pas eu lieu, les reproches d'inaction dirigés contre le général Hunter ne sauraient se justifier. Il dut se borner au rôle de spectateur, le sachant et le voulant.

En cette qualité, il adressa une lettre à l'amiral Dupont, qui a bien sa valeur comme témoignage d'un témoin oculaire sur cette importante action d'artillerie, et dont on nous pardonnera de donner le texte même, ainsi que la réponse qui y fut faite :

« Quartier-général du sud.

« A bord du transport des Etats-Unis *Ben-Deford,* 8 avril 1863.

« A l'amiral S.-F. Dupont, sur le *New-Ironsides,* devant le fort Sumter.

« Amiral — Sans savoir encore quel a été le résultat de votre attaque d'hier, en ce qui concerne le fort Sumter, je ne puis m'empêcher de vous féliciter sur la manière magnifique avec laquelle ont combattu les navires sous vos ordres.

« Réduit au rôle de simple spectateur, je n'ai rien pu faire en votre faveur, sauf de prier Dieu. Je l'ai prié, croyez-le, du plus profond de mon cœur, pour vous et pour tous ces braves que vous commandez, qui ont navigué calmement et sans peur jusqu'au milieu d'un feu concentrique, tel que l'histoire des guerres n'en avait encore point produit de pareil.

« De ce que vous vous en êtes retiré sain et sauf, ainsi que la plupart de vos gens, c'est pour moi un sujet de vive gratitude envers le Dieu Tout-Puissant. J'avoue que lorsque je vis le *Weehawken* se précipiter le premier sur le fort Sumter, recevant le feu de ses casemates et de ses barbettes de flanc, en même temps que celui des barbettes du fort Moultrie et de toutes les batteries environnantes, je sentis s'arrêter ma respiration jusqu'à ce que la fumée se fût dissipée, craignant de ne plus revoir vestige du petit bâtiment qui avait provoqué une telle canonnade.

« Avec chacun des autres navires la même scène et les mêmes inquiétudes se renouvelèrent ; mais cet intérêt grandit bien davantage quand vint le tour de l'*Ironsides*, dont je connaissais la vulnérabilité, et en pensant à la grande perte qu'aurait faite la patrie si quelque malheur vous était arrivé.

« Je remercie Dieu pour les résultats tels qu'ils sont. Qu'il vous protége encore dans toutes les chances qui s'offriront à vous! Un pays ne saurait succomber quand il a des hommes capables de supporter ce que votre escadre cuirassée a supporté hier.

« Que Dieu vous bénisse et vous protége, amiral; et croyez-moi, avec la plus haute estime

« Votre respectueux et dévoué serviteur.

(Signé) D. HUNTER, major-général. »

A cette touchante marque de cordialité, l'amiral Dupont répondit non moins courtoisement, comme suit :

« Pavillon-amiral *Ironsides*.

« Port de Charleston S. C., 8 avril 1863.

« Au major-général Hunter, commandant du département du sud, devant Charleston.

« Général — Je reçois en ce moment votre très aimable lettre de ce jour. Je n'en avais pas besoin pour être sûr de toute votre sympathie dans nos opérations d'hier, et qu'elle était augmentée encore par le fait que des circonstances indépendantes de votre volonté vous empêchaient de réaliser votre vœu le plus vif, celui de coopérer activement et immédiatement à notre tâche.

« Je ferai lire votre lettre sur tous les bâtiments de l'escadre, afin que chaque homme sous mon commandement connaisse, comme je la connaissais depuis longtemps moi-même, la cordiale sympathie du commandant en chef de l'armée du département du Sud.

« Je suis, général, avec la plus haute estime, votre très obéissant serviteur.

« (Signé) S.-F. DUPONT, contre-amiral,
commandant l'escadre du Sud-Atlantique. »

La nuit du 7 au 8 se passa à réparer les avaries ; mais l'activité de l'équipage du *Keokuk* ne put empêcher ce brave navire de couler bas, vers les huit heures du matin. Le 12 avril, l'amiral Dupont quitta son mouillage pour rentrer à Port-Royal, ne laissant devant Charleston que les croiseurs habituels.

La déception et l'émotion que cet échec causa dans le Nord furent très grandes ; on avait eu tellement de confiance dans ces cuirasses de 4 à 5 pouces de fer, et dans la puissance des projectiles qui en sortiraient, qu'on s'était sûrement attendu à une destruction totale des ouvrages de Charleston et à une prompte reddition de cette ville. L'amiral Dupont avait même des ordres pour aller, aussitôt après, répéter les mêmes exploits contre Mobile, contre Savannah et contre d'autres ports encore. L'événement montra combien ces prévisions avaient été exagérées, et établit une fois de plus que même avec la plus grande somme de force possible, l'art n'est jamais de trop. L'expérience en fut brillamment faite, et elle servit, pour le cas particulier au moins. Les fédéraux n'abandonnèrent pas leurs projets contre Char-

leston; mais ils renoncèrent à une attaque de vive force et procédèrent plus méthodiquement.

Pour cette nouvelle entreprise, l'amiral Dupont fut remplacé dans son commandement par l'amiral Foote, le vainqueur, avec Grant, des forts Donelson et Henri. Au général Hunter succéda le général Gillmore, un des meilleurs ingénieurs des Etats-Unis, ancien professeur pour l'arme du génie à l'école militaire de West-Point, adjudant de Sherman T., dans la première expédition côtière, qui avait personnellement dirigé l'attaque du fort Pulaski, et venait de se distinguer aussi dans le Kentucky.

Dans un prochain chapitre nous aurons à parler de cette opération et de ses préparatifs. En attendant il est temps de revenir aux deux principales armées belligérantes entre Washington et Richmond, et de voir comment, sur cette zone importante, on entendait mener la campagne de l'année 1863.

XVII

Reprise des opérations en Virginie. — Nouvelle offensive des fédéraux sur le Rappahannock — Bataille de Chancellorsville (2 mai 1863).

Aux Etats-Unis, une phrase banale ou épigrammatique est toujours à la mode pour servir de texte aux causeries de la saison et d'épigraphe à la presse quotidienne. Pendant l'hiver de 1861 à 1862, deux personnes prétendant s'intéresser aux affaires du pays ne s'abordaient que par les mots : « tout est tranquille sur le Potomac ! » Dans l'hiver de 1862 à 1863, ce fut : « point de mouvement sur le Rappahannock ! »

Le règne de ce second refrain à l'adresse du général Hooker fut bien d'environ trois mois. Au reste, les grandes boues et l'échec de Fredericksburg avaient un peu corrigé le moral des fédéraux, civils et militaires, de ses fébriles impatiences. Hooker parut suffisamment habile de se borner à tenir son terrain contre les courses incessantes des cavaliers confédérés sur ses flancs et sur ses revers.

Il ne put pourtant pas empêcher le colonel virginien Fitz-Hugue Lee, de franchir le Haut-Rappahannock et d'arriver un beau matin, le 25 février, jusque dans les lignes fédérales ; il y fit même quelques prisonniers, et put détruire une portion du chemin de fer de Falmouth à Aquia-Creek. Un autre colonel Lee repoussa de son artillerie, en dessous de Fredericksburg, une tentative des canonnières fédérales de profiter des eaux enflées du fleuve pour le remonter jusqu'à la grande armée. Un détachement de cavaliers virginiens, sous le capitaine Mosby, s'avança jusqu'à Fairfax et y captura le général fédéral Staughton.

Le printemps s'avançant et les routes se séchant, le général Hooker eut à reprendre la campagne ; il débattit, pour cela, plusieurs projets avec le général Halleck et avec le gouvernement de Washinglon.

Nous savons partiellement en quoi devaient consister les plans généraux pour cette reprise d'offensive, puisque nous en avons déjà vu plusieurs à l'œuvre sur d'autres points.

Grant et Banks, avec Farragut et Porter, devaient agir vigoureusement dans le sud-ouest.

Rosecranz avait au moins à maintenir le Tennessee.

Dupont et Hunter étaient chargés d'enlever Charleston.

Foster et Peck devaient inquiéter sérieusement Richmond du côté du sud, tandis que Hooker s'avancerait directement sur la capitale confédérée depuis le Rappahannock.

Pour cette dernière opération, Hooker disposait d'une armée d'environ 130,000 hommes, qualifiée, dans un de ses ordres du jour, de « la plus belle sur notre planète. » Elle avait été complétement remaniée, et elle était alors répartie non plus en grandes-divisions, mais en sept corps d'armée, les 1er Reynold, 2e Couch, 3e Sickles, 5e Meade, 6e Sedgwick, 11e Howard, 12e Slocum. La cavalerie formait un corps à part sous le général Stoneman, son ancien commandant, et comprenait quatre divisions, sous les généraux Pleasanton, Buford, Averill et Gregg. Plus en arrière, deux autres corps, un sous le général Stahl, reste de celui de Sigel tombé en disgrâce et démissionnaire, et un sous Heintzelman, tenaient Washington et le Potomac.

L'état normal de chaque corps d'armée était toujours de trois divisions, composées chacune de trois à quatre faibles brigades donnant, comme toujours, un grand luxe d'états-majors en comparaison de l'effectif de la troupe. Bon nombre d'hommes étaient des vétérans. Ils dataient de la première levée d'avril 1861 ; malheureusement cette levée ayant été faite pour deux ans, les engagements allaient expirer, et les hommes entendaient être libérés juste à la fin de leur temps. Hooker fut pressé, par cette circonstance, de commencer ses opérations un peu plus tôt qu'il n'aurait voulu, c'est-à-dire dès la fin d'avril. S'il avait pu attendre quelques

jours de plus, il aurait eu le concours d'un mouvement en avant qui devait se faire dans la Shenandoah et de celui de Suffolk, dont nous avons déjà parlé.

Mais l'avantage de commencer la campagne avec ses vétérans, qu'on pourrait ensuite licencier en route après le premier grand coup, lui parut préférable à d'ultérieurs retards, d'autant plus qu'à ce moment les forces de Lee avaient été sensiblement diminuées. Le mouvement fut donc ordonné pour la fin d'avril.

Le plan décidé entre lui et le général Halleck était en résumé très bien conçu :

Une portion des troupes entretiendrait Lee à Fredericksburg et plus bas, tandis que le gros tournerait la gauche de l'ennemi et se porterait directement sur ses communications avec Richmond près de Chancellorsville. L'extrémité de l'aile tournante serait formée par une forte colonne de cavalerie. L'armée confédérée, enserrée ainsi entre les masses fédérales, le Rappahannock et le Bas-Potomac, n'aurait plus qu'à passer sous les fourches caudines.

Cette prétention n'avait certes rien d'exagéré, car l'idée fondamentale du plan était parfaite et les forces de Hooker doubles de celles de son adversaire.

Celui-ci ne disposait alors que d'une soixantaine de mille hommes, ayant détaché une portion du corps de Longstreet au sud de Richmond. Mais il avait avec lui les divisions de Stonewall Jackson, qui valaient à elles seules une grande armée. Il était toujours dans ces terribles lignes de Fredericksburg, contre lesquelles l'attaque du 13 décembre s'était montrée si impuissante. La manœuvre de Hooker le forcerait bien d'en déloger ou d'y poser les armes.

Malheureusement pour les fédéraux, les dispositions d'exécution ne repondirent point assez à l'esprit de la combinaison elle-même, et l'exécution de détail s'en écarta totalement.

Le mouvement général commença le lundi 27 avril. Ce jour-là, trois corps d'armée, les 5e, 11e et 12e, sous les généraux Meade, Howard et Slocum, partirent en remontant la rive gauche du fleuve, par la route de Falmouth à Warrenton. Les régiments marchaient avec huit jours de rations et peu

de bagage. Le général Slocum commandait provisoirement cette aile droite, en attendant que Hooker la rejoignît avec d'autres forces, ce qui ne tarderait pas.

Le mardi soir, 28 avril, les colonnes franchirent le Rappahannock aux gués de Richard et de Kelly, à quatre et cinq milles au-dessus de la jonction de ce fleuve avec le Rapidan. De là l'aile droite tourna vers le sud, marchant toujours en deux colonnes, Meade à gauche, Howard et Slocum à droite. Le premier passa le Rapidan au gué de Elys ; les seconds à Germania-Mill, et ils allèrent se rejoindre, le 29 au soir, à Chancellorsville, où ils s'arrêtèrent pour y prendre position ensuite des ordres supérieurs.

Cette *ville,* à une douzaine de milles à l'ouest de Fredericksburg, se compose d'une seule maison, beau bâtiment en briques, avec ses dépendances. Elle est située au carrefour de la vieille route d'Orange et de la nouvelle route (plank-road) de Gordonsville ; deux mauvais chemins conduisant aux gués de United-States et de Banks passent non loin de là. Le terrain environnant est ondulé et couvert de vastes forêts ; celles-ci offrent de notables variantes ; elles sont ici épaisses et hautes ; un peu plus loin, rabougries et clairsemées. Autour de la maison de Chancellorsville se trouve une grande clairière en culture, qui s'étend un peu vers l'ouest ; plus en arrière, quelques crêtes s'étagent dans la direction des gués ; plus en avant serpente un petit affluent du Rappahannock, le Scotts-creek.

Tel était le point que Hooker avait choisi pour en faire le centre d'une position défensive et pour y établir son quartier-général. Une fois le premier passage opéré, il avait rejoint son aile droite avec le corps de Sickles, et il se faisait suivre encore par Couch, moins une division, et par Reynolds.

Ceux-ci passèrent le fleuve plus près de Falmouth que les précédents, c'est-à-dire à United-States-Ford, ou gué des Etats-Unis, situé droit en-dessous de l'embouchure du Rapidan. Un autre passage en dessous de celui-ci, le Banks-Ford, eût été plus direct et plus commode encore, mais il se trouva bien gardé par les confédérés.

Le jeudi 30 avril, au matin, Hooker avait environ 80 mille

hommes rassemblés aux alentours de son quartier-général de Chancellorsville, à cheval sur la route de Fredericksburg à Gordonsville. Déjà quelques retranchements les couvraient, comme d'habitude. Par ordre du commandant en chef, toutes les troupes, au fur et à mesure de leur entrée dans la position qu'elles devaient occuper, avaient à se protéger d'épaulements et d'abatis.

Pourquoi s'arrêter là? pourquoi se mettre en défensive au lieu de continuer la marche contre Lee et d'aller l'attaquer à revers dans ses lignes mêmes, avant, si possible, qu'il eût pu s'orienter?.... C'est ce qu'on n'a pas encore expliqué. Il paraît que Hooker se croyait sûr d'avoir, par sa position, si bien enserré l'armée des confédérés que ceux-ci seraient forcés de venir combattre dans des conditions désavantageuses. Il le fit même savoir à ses troupes par un ordre du jour du 30 avril, où il leur disait : « Il ne reste plus à l'ennemi qu'à fuir honteusement ou à sortir de ses défenses pour venir nous livrer bataille sur notre propre terrain et où une destruction certaine l'attend. »

Pendant ce temps le général Sedgwick, qui avait été laissé à Falmouth avec trois corps d'abord, puis avec deux, fit très convenablement les feintes ordonnées. Dans la nuit du 27 au 28 il jeta trois ponts près de l'embouchure du Deep-Run, en dessous de Fredericksburg, et lança sur l'autre rive deux divisions, qui s'y établirent sans résistance. Sedgwick fit ensuite quelques démonstrations de tout le reste de son aile gauche, laissant croire au passage de l'armée entière sur ce point.

Mais de ses hauteurs de Marie-Heights Lee veillait attentivement à tout cela; en attendant d'avoir pénétré les desseins de son adversaire, il resta tranquillement dans ses lignes, se bornant à faire battre tous les alentours par des reconnaissances de cavalerie, et à garder solidement le gué de Banks, en avant de sa gauche.

Le 29 à midi il fut informé assez exactement des mouvements des fédéraux ; il sut que ceux-ci s'étaient partagés en deux grandes masses, qui prétendaient le prendre entre deux feux sur son front d'une part et sur sa gauche ou ses revers de l'autre.

Avec une netteté et une promptitude de jugement remarquables Lee s'empressa de drofiter des avantages que lui offrait sa position centrale. Le 29 il renforça sa gauche, sous le commandement du général Anderson, de deux brigades qui devaient se replier par Chancellorsville sur l'église de Salem, à peu près à moitié chemin de Chancellorsville et de Frederiksburg, et y tenir ferme. Ces troupes n'eurent pas cette peine, puisque Hooker, comme nous l'avons vu, trouva bon de s'arrêter à Chancellorsville.

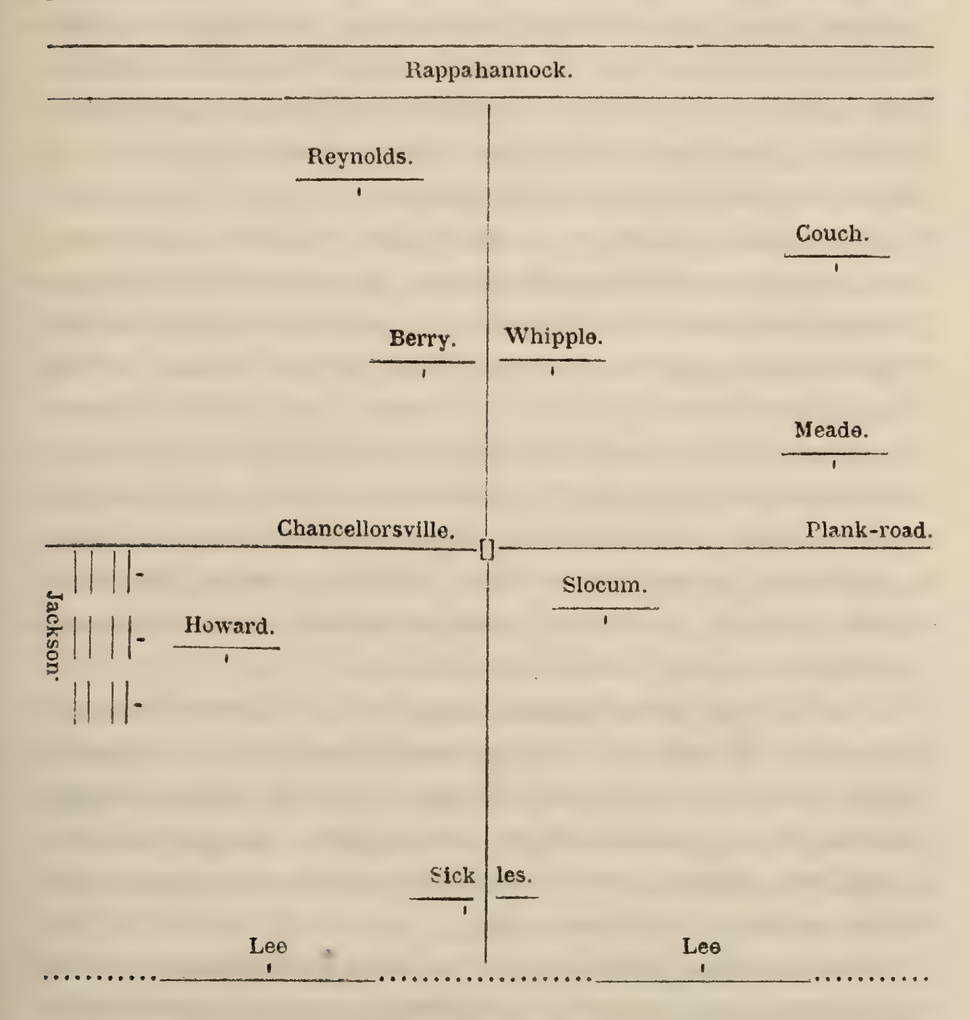
Le 30 il se tourna vers sa gauche avec toutes ses forces, ne laissant à la garde des lignes de Frederiksburg que 12 pièces d'artillerie et deux brigades, dont les Mississipiens de Barksdale, qui avaient déjà si bien défendu la ville lors de la première attaque.

Quand il apprit que les fédéraux de Hooker s'étaient choisi et créé une bonne position à Chancellorsville, il décida de ne pas diriger l'attaque principale sur leur front; là il se bornerait à les contenir avec deux divisions, tandis que le gros, sous Jackson, tournerait leur flanc droit et les acculerait au fleuve.

Cette manœuvre habilement combinée fut non moins habilement exécutée. Le 30 au soir Jackson, avec les trois divisions Hill A., Rhodes et Trimble, commença son mouvement tournant, tandis que Lee déployait en rideau, devant Chancellorsville, les deux divisions Anderson et Mc Laws. Jackson marcha par la route qui mène de la Vieille-Mine à Germania-Ford. Le 2 mai au matin il était à hauteur de Chancellorsville, sur la droite des fédéraux, et il y laissa la division Hill pour se relier à Lee; avec les deux autres divisions il se porta sur les revers mêmes de Hooker, sur la route d'Orange à Fredericksburg, entre Wilderness et Chancellorsville. Il atteignit cette route vers Wilderness-Church le samedi 2 mai dans l'après-midi.

La position des confédérés à ce moment-là dessinait donc une ligne à peu près en équerre, dont la division Hill formait l'angle, et dont l'une des extrémités, la droite de Lee, s'appuyait au fleuve, tandis que l'autre extrémité tendait aussi à s'en rapprocher et à rendre l'angle droit plus aigu.

La position des fédéraux, faisant toujours front contre Fredericksburg, était enclavée dans la ligne confédérée. Hooker croyait avoir tourné ses adversaires, et c'est lui qui l'était par eux.



Hooker avait alors six corps d'armée avec lui, le premier corps était en train de le rejoindre. Cela donnait un total de dix-sept divisions, soit environ 110 mille hommes.

Le 11e corps, Howard, tenait la droite, en avant et au sud-est de Chancellorsville, aux environs de Dowdalls-Tavern. Sickles tenait le centre droit, un peu plus en avant; Slocum le centre gauche, un peu plus en arrière. Meade était à la gauche; Couch en réserve. Le corps de Reynolds, à son arrivée, le 2 au soir, resta derrière le centre, aussi en réserve et à la garde spéciale des ponts.

La gauche se trouvait fort bien appuyée à un ravin du Rappahannock; mais la droite plongeait dans les grands bois. Un seul escadron de cavalerie, sur la route, et quelques piquets dans la forêt couvraient l'armée de ce côté. Le 11e corps, composé pour une moitié d'Allemands, dont bon nombre d'officiers avaient fait les guerres d'Allemagne de 1849 et 1848, avait une excellente réputation militaire, et il avait eu, pour cela, l'honneur d'être placé à l'aile dangereuse.

Toute la journée du 2 se passa en tirailleries d'avant-postes et de reconnaissances sur le front et en quelques escarmouches sur le flanc droit des fédéraux, du côté de Wilderness. Howard avait entendu, pendant la nuit précédente, un fort bruit de mouvements de troupes dans cette direction, et l'on avait généralement cru dans son camp que c'était l'ennemi qui se repliait en toute hâte sur Gordonsville par des chemins de traverse de la forêt. Néanmoins le lendemain, et prévenu par des patrouilles de la brigade de Schimmelfenning, il prit ses précautions de ce côté, et fit former son corps en double potence, couvrant non-seulement le flanc, mais encore les revers de l'armée sur cette aile.

Ce ne fut pas encore assez, paraît-il. Le 2, vers 5 heures du soir, et au moment où le général Howard était occupé à diriger deux de ses brigades à l'appui de Sickles, qui, engagé plus vivement sur son front, s'était porté un peu plus en avant et à gauche, le 11e corps fut tout-à-coup assailli lui-même en forces et de tous côtés.

C'était Jackson qui débouchait subitement du bois, et dont les colonnes, en poussant des cris furibonds, envahirent bientôt les derrières et la droite du camp.

La division fédérale Devens, qui formait l'extrême droite, surprise de cette attaque soudaine et en si grandes masses, plia aux premiers coups de fusil, son chef restant blessé. Sa brigade allemande Gilsa et sa brigade new-yorkaise Mc Lean, se donnèrent à peine le temps de brûler une cartouche par homme, et prirent la fuite à toutes jambes. Dans leurs course effarée elles entraînèrent l'artillerie, les ambulances et les trains du voisinage; la panique jeta le désordre dans toutes les secondes lignes, ainsi que dans les réserves. Malgré

les efforts du chef du 11e corps et de quelques courageux officiers, la confusion se répandit partout, et il n'y eut bientôt plus aucune direction supérieure possibile.

Le général Hooker était préoccupé à cet instant des feux qui s'échangeaient sur le front du 3e corps et qui augmentaient de vivacité. Il avait même cru les choses assez graves de ce côté, vu les démonstrations très opportunes de Lee, pour faire porter en avant la division des réguliers de Sykes, du 5e corps. Etonné de l'orage qui éclatait derrière lui, il accourut aussitôt sur le lieu du danger. Là il fit tout ce qu'il put pour arrêter le courant de la déroute. Pendant près d'une heure ce fut en vain ; soldats et voitures se précipitaient pêle-mêle vers la rivière, jetant à terre sacs et fusils et restant sourds à la voix des officiers.

A ce moment critique le général Sickles, dirigé au secours du 11e corps, montra une énergie et un sang-froid dignes d'éloge. Il changea rapidement de front et chargea le flanc de l'ennemi avec une portion de ses troupes, tandis que les autres allèrent lui barrer le passage de front. Ici ce fut l'artillerie, sous le capitaine Best, qui reprit la première les sens, et qui, tirant sur fuyards et poursuivants dès le bord de la clairière, procura un commencement de répit. Sickles en sut profiter à point donné. Une de ses divisions, Berry, placée en bonnes lignes de bataille, et la cavalerie de Pleasanton, dont une portion mit pied à terre pour soutenir l'artillerie, arrêtèrent enfin la fuite.

Peu de temps après, les autres divisions du 3e corps, Whipple et Birney, arrivèrent aussi en ligne; puis elles se portèrent en avant, avec une partie des divisions ralliées du 11e corps, Steinwehr et Schurz. Mais elles ne purent reprendre le terrain perdu, ni les nombreux prisonniers, ni huit canons déjà tombés aux mains des soldats de Jackson.

La nuit ne mit pas fin au combat. De 9 heures à onze heures les feux de l'artillerie et la fusillade tonnèrent de tous côtés, et embrasèrent l'horizon. Les plus nourris partaient des alentours de la division Berry. Vers minuit celle-ci fut attaquée vivement; toutefois elle tint ferme, et à son tour elle s'avança, secondée par les deux autres divisions de Sickles.

Un peu de terrain fut regagné; mais ces actions nocturnes au milieu des bois ne pouvaient avoir de grands résultats.

Pendant cette nuit du 2 au 3 personne ne se coucha. Hooker dut employer le temps ordinaire du sommeil à mettre en mouvement ses corps pour changer son ordre de bataille et faire face sur les deux directions où se montrait l'ennemi. A l'aube le mouvement finissait de s'exécuter, tant bien que mal, et l'armée fédérale présentait alors un front sous la forme d'un U, dont les deux extrémités appuyaient au fleuve et couvraient les passages du gué des Etats-Unis.

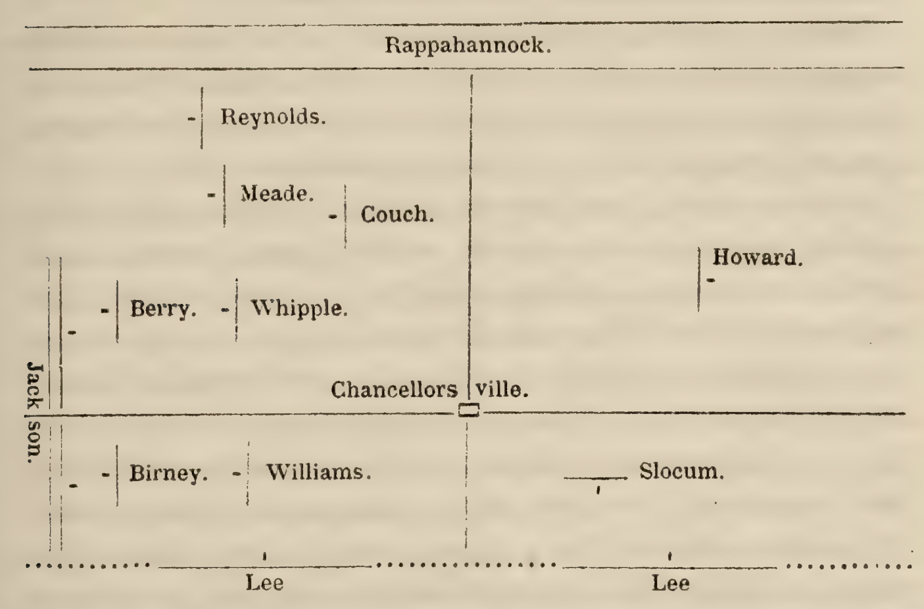
A la droite vers le fleuve se trouvait le 1er corps, Reynolds; à la gauche de celui-ci le 5e corps, Meade; puis le 3e, Sickles; ces trois corps faisaient front plus spécialement contre l'attaque imprévue de Jackson. Toute la courbe de l'U était tenue par la division Birney, de Sickles, et par les trois divisions du 12e corps, Slocum; sur le reste du front, sur la gauche et l'extrême gauche, qui paraissaient devoir maintenant être les moins menacées, se trouvait le 11e corps, Howard, qui s'était finalement rallié, grâce aux efforts incessants et à l'activité inépuisable de son chef. Au reste celui-ci ne craignit pas de recourir aux moyens les plus énergiques pour affermir ses lignes.

Derrière la brigade Gilsa, le général Howard fit placer en serre-file de gendarmerie un ancien régiment de sa connaissance, emprunté au corps de Couch, le 64e New-York, qui s'était distingué à Fair-Oaks, avec ordre de tirer sur la brigade allemande si elle rompait d'une semelle. Il n'y avait pas de risque à cet égard, car ces pauvres soldats, victimes après tout de la négligence des états-majors dans le service de sûreté, brûlaient du désir de laver leur drapeau et leur honneur national des reproches dont on les accablait, et de se réhabiliter aux yeux de l'armée.

Le 2e corps, Couch, resta en réserve, vers le centre de l'U.

De leur côté les confédérés gardèrent le même ordre de bataille. Le corps de Jackson continuerait l'attaque principale en se dirigeant vers le fleuve; Lee agirait contre la ligne perpendiculaire au fleuve; la jonction des deux fronts se ferait vers Chancellorsville même, par le moyen d'une forte artil-

lerie, qui repousserait toute agression sur ce point, et qui battrait la clairière.



Vers cinq heures du matin, le dimanche 3 mai, la bataille recommença. Les fédéraux, de nouveau assaillis sur les mêmes points où le combat avait cessé quelques heures auparavant, tinrent beaucoup mieux que la veille. Ils infligèrent de dures pertes à leurs adversaires, quand ceux-ci débouchaient dans les clairières.

Le corps de Jackson souffrit particulièrement dans cette première reprise. Il revint plusieurs fois à la charge sans se décourager, et ce fut encore Sickles qui eut le privilége d'être en butte à ses principaux assauts. Un moment vivement pressé, malgré le feu violent de l'artillerie du capitaine Best, Sickles dut demander du renfort à Hooker, qui lui envoya les deux divisions du corps de réserve, Franck et Hancock. Celles-ci entrèrent en ligne déjà à 7 heures du matin, en passant entre Meade et Sickles, et à 8 heures les confédérés étaient complétement arrêtés sur cette position du champ de bataille. L'action des masses y fut remplacée par les feux de nombreux tirailleurs et de quelques pièces.

Sur l'autre front, ou plutôt à la jonction des deux fronts, devant Chancellorsville, l'engagement était au contraire devenu plus vif. Lee avait groupé une quarantaine de pièces, qui, bien soutenues d'infanterie à droite et à gauche, brûlè-

rent la maison de Chancellorsville et délogèrent de leurs positions Birney, Slocum et le quartier-général.

Hooker, décidé à rester en défensive, céda encore à cette attaque ; il fit replier ses deux corps avancés, Sickles et Slocum, sur les quatre autres conservés dans les mêmes lignes ; il raccourcit et concentra davantage son U.

Ce mouvement, qui s'effectua toujours en combattant, était achevé vers les onze heures du matin. A deux heures après midi toute la ligne nouvelle était déjà garnie d'abatis, d'épaulements et de barricades de toute espèce. Quelques-unes de ces dernières avaient été élevées avec des voitures brisées et des chevaux tués, entassés les uns dans les autres. Les corps qui n'avaient pas donné, avaient aussi en partie employé ce temps à se retrancher, et cinq à six lignes d'ouvrages étaient en train de se dresser entre les corps et les ponts, ainsi que de nouvelles batteries autour de ceux-ci, sur les deux rives. Cette fois Hooker était résolu de tenir à outrance et de ne pas se laisser jeter à l'eau. Il s'attendait à une nouvelle et décisive attaque.

Celle-ci n'arriva pas, ou plutôt se résuma en une faible tentative ennemie qui provoqua une furieuse canonnade de la part des fédéraux.

Lee avait subi deux graves contre-temps, qui le firent renoncer à pousser plus loin ses succès contre Hooker pour le moment.

D'abord sa gauche,qui s'était si bravement conduite, et qui avait beaucoup souffert, avait fait, ainsi que toute la Confédération, une dure perte. Stonewall Jackson avait été mortellement blessé. Le 2 au soir, en rentrant d'une reconnaissance d'avant-postes, comme jadis Laharpe à Codogno, les siens l'avaient pris pour de la cavalerie ennemie, et l'avaient criblé de balles. Son remplaçant, le général Hill, avait aussi été blessé, et le commandement, en attendant que Stuart, à qui il devait échoir, arrivât, fut à proprement parler suspendu pendant de précieuses heures.

D'autre part, Lee venait de recevoir de mauvaises nouvelles de Fredericksburg.

Là le général Barksdale avait fini par se trouver à trop

forte partie. Le commandant du 6e corps fédéral, le général Sedgwick, que nous avons laissé, le 28, s'établissant sur la rive droite du fleuve, y était resté avec son corps entier et la division Gibbon du corps Couch, soit une vingtaine de mille hommes au moins. Après beaucoup d'hésitations et de nombreuses reconnaissances en ballon, il s'assura enfin que l'ennemi n'était qu'en faible effectif dans les ouvrages, et il se décida à les attaquer le 2 mai au soir. Le 3, à midi, l'assaut de Marie-Heights commença ; pressés de tous côtés, les ouvrages furent enlevés après une heure d'une lutte meurtrière pour les assaillants. Ceux-ci capturèrent un millier d'hommes et sept canons.

De là Sedgwick, animé par le succès, se dirigea sur Chancellorsville, à la poursuite de Barksdale ; mais arrivé à Salem-Church, il fut arrêté par des forces plus considérables, et ne jugea pas devoir pousser plus loin. S'il avait été aussi résolu que Jackson il serait arrivé sur les derrières mêmes de Lee, qu'il eût attaqué, en même temps qu'il était engagé de front contre Hooker, et nous laissons à tout militaire le soin de juger quelles auraient pu être, pour les fédéraux, les conséquences de cette action combinée, si à son tour Hooker en avait profité pour agir offensivement.

Du côté de Lee se montrait une tout autre initiative.

Aussitôt qu'il apprit, devant Chancellorsville, le 3 au soir, les succès et les progrès de Sedgwick, il entrevit aussi la possibilité de les lui faire payer cher, et il s'y apprêta sur-le-champ. Il dépêcha en toute hâte contre lui la division Mc Laws, et ce fut elle qui, ralliant Barksdale, avait arrêté l'avant-garde de Sedgwick devant Salem-Church. Sur le front de Hooker il continua de bruyantes canonnades, tandis qu'il en retirait encore la division Anderson. Il fit converger en outre sur Sedgwick la brigade Wilcox, restée au gué de Banks, et la petite division Early, repliée du Bas-Rappahannock, depuis la perte de Marie-Heights. Lui-même arriva, le 4 à midi, sur la gauche de Sedgwick, pour diriger personnellement les opérations

Celui-ci eut bientôt trois brigades sur son front et quatre sur son flanc gauche. Néanmoins il se défendit vaillamment ;

il tint l'ennemi à distance. Dans l'après-midi, il parvint à gagner le gué de Banks, sans avoir été trop entamé; il put même y jeter des ponts, avec l'aide de troupes laissées de l'autre côté du fleuve et qui maintenant venaient à son aide.

Le soir, vers 6 heures, les confédérés firent une attaque générale sur les troupes avancées de Sedgwick et les refoulèrent jusque sur les réserves et sur l'artillerie au bord du Rappahannock. Là celles-ci avaient encore l'appui de pièces de fort calibre, placées sur la rive droite, et elles tinrent leur terrain. Dans la nuit suivante, Sedgwick réussit à opérer sa retraite au-delà de la rivière, et il alla, le matin du 5, rejoindre les réserves de Hooker au gué des Etats-Unis. Cette courte campagne sur la rive gauche lui avait coûté environ 5 mille hommes.

Le même matin du 5 mai, Lee, qui n'entendait pas avoir fini sa tâche, se reporta, sans perdre une minute, sur le corps principal des unionistes, avec l'intention de l'attaquer de nouveau. Quoique des torrents de pluie retardassent sa marche, celle de son artillerie surtout, il s'avança dans cette journée jusque sur leurs avant-postes, et le soir ses piquets engagèrent des escarmouches tout le long des piquets retranchés des fédéraux.

Hooker, le même soir du 5, en voyant les forces confédérées revenir à la charge et surtout en voyant les eaux du fleuve s'enfler considérablement par les pluies et désorganiser les ponts, commença à n'être pas sans inquiétude sur sa situation. Un conseil de guerre qu'il convoqua fut unanime, sauf Meade, dit-on, à partager l'avis d'opérer aussitôt que possible, la retraite sur la rive gauche. Le passage fut immédiatement ordonné et préparé.

Les ponts furent recouverts de foin et de branches d'arbres pour amortir le bruit des voitures, et le train, qui, du reste, n'était pas très considérable, fut écoulé le premier. Tout le corps de Meade fut placé en avant-postes dans les retranchements; les autres corps opérèrent leur passage successivement. Meade écoula aussi ses brigades les unes après les autres, et, le matin du 6, toute l'armée de Hooker était de nouveau en sûreté derrière le Rappahannock.

Elle ramena à ses précédents campements toute son artillerie, sauf 7 pièces, en échange desquelles elle avait 8 pièces confédérées. Mais elle dut abandonner sur le champ de bataille ses morts non-enterrés et la plupart de ses blessés, si bien que le 8 mai, Lee adressa un parlementaire à Hooker, pour le prier d'envoyer son personnel sanitaire prendre soin des blessés fédéraux, les chirurgiens du sud ne suffisant pas à la tâche ; Hooker s'empressa naturellement de satisfaire à cette demande.

L'armée fédérale laissait sur l'autre rive une quinzaine de mille hommes, dont 1800 tués, et quatre à cinq mille prisonniers.

Une preuve que ce n'est pas la bravoure qui manqua aux officiers, se trouve dans le grand nombre de ceux qui pâtirent de ces sanglantes journées. Deux généraux de division furent tués, les braves Berry et Whipple ; un autre fut capturé, le général Hayer ; huit furent blessés, les généraux Howard, Couch, Sickles, Deven, Geary, Greene, Mott et Ward. Neuf colonels, trois lieutenants-colonels et sept majors furent tués. Vingt colonels furent blessés ; dans les autres grades se retrouvait la même proportion de victimes.

De leur côté les confédérés avaient perdu environ 7 mille hommes, dont un millier de tués et deux mille prisonniers. Leurs officiers aussi ne furent pas épargnés ; bon nombre d'entr'eux furent tués, entr'autres les généraux Jackson et Paxton, et les colonels-brigadiers Garnett et Mallory.

Leur perte la plus grande fut sans contredit celle de Stonewall Jackson, qui mourut huit jours après, âgé de 38 ans. Ce petit homme, de tournure contrefaite, taciturne, rêveur, cachait sous une frêle enveloppe une âme de fer et un génie de grand capitaine. Modeste professeur au collége militaire de Virginie, il n'était connu précédemment que pour sa piété ardente et un peu mystique. Les premières affaires de la lutte révélèrent en lui l'homme de guerre supérieur, et Lee, en apprenant son sort, s'écria désolé : « Mieux vaudrait pour nous que j'eusse été frappé à sa place. » On n'en pouvait faire un plus sincère et plus bel éloge.

Pendant ces quatre journées de combat, il ne fut pas question de la cavalerie fédérale, sauf de cette brigade de Pleasanton, qui seconda si bravement les efforts de Sickles pour arrêter la panique du 11e corps.

En effet, le reste de la cavalerie, sous le général Stoneman, chargé de former l'extrême droite de l'aile tournante, avait exécuté à cette occasion un vaste raid. Cette expédition, brillante en elle-même, avait totalement séparé Stoneman du gros de l'armée et constitué une opération tout-à-fait indépendante.

Néanmoins le raid, combiné entre le général Hooker et le général Stoneman, vaut aussi la peine d'être mentionné avec quelque détail.

La cavalerie fédérale entièrement réorganisée par Hooker, était dans un très bel état. Le corps qui devait accomplir le raid devait comprendre près d'une dizaine de mille hommes, répartis en trois divisions de cavalerie, sous les généraux Buford, Gregg et Averill, et trois batteries d'artillerie à cheval.

Tout ce corps, stationné autour de Warrenton depuis la seconde semaine d'avril, y guettant le moment favorable de partir, se mit en mouvement le 27 avril. Le 28 il franchit le Rappahannock à Kellys-Ford, en même temps que les 11e et 12e corps d'infanterie, une partie sur les pontons, une autre à gué. De là la division Averill se détacha sur la droite, sur Brandy-Station, pour agir dans la direction de Culpepper et de Gordonsville. Cette division devait former l'aile droite du raid, et entretenir la cavalerie confédérée de Stuart, qui comptait environ deux mille hommes aux environs de Culpepper, tandis que les deux autres divisions s'avanceraient plus loin vers Richmond.

Celles-ci, de Kellys-Ford s'avancèrent vers le Rapidan et bivouaquèrent à cinq milles en arrière de cette rivière. Le soir seulement le but de l'expédition fut annoncé aux troupes par un ordre enjoignant de se munir de 8 jours de rations, et de renvoyer en arrière tous les bagages, toutes les mules, tous les chevaux de bât et de lesse, et toutes les montures inaptes à faire 50 milles de chemin par jour.

Le lendemain matin, 29, le raid proprement dit commença. Le corps marcha sur deux colonnes, Buford à gauche, Gregg, avec Stoneman, à droite. A onze heures le Rapidan fut atteint. Quoique enflé il était encore guéable; la colonne de gauche passa à Mortons-Ford; la seconde à deux à trois milles plus haut, à Raccoon-Ford. L'ennemi gardait ce dernier gué, mais tourné par Buford, il se retira promptement, en laissant toutefois une dizaine de prisonniers. A deux heures de la nuit seulement les troupes de Gregg eurent pris leur bivouac.

Le jour suivant, 30, Buford marcha sur Orange-Court-House, et Gregg, parallèlement, sur Orange-Springs, localités qui furent atteintes de bonne heure l'après-midi, après une escarmouche d'avant-garde. Quelques magasins furent pillés; un détachement fut envoyé courir après un train, qui avait passé le matin, mais il ne l'atteignit pas. A 6 heures du soir toutes les troupes se remirent en route pour aller bivouaquer à Louisa-Court-House, où elles arrivèrent vers minuit. Le chemin de fer de Fredericksburg à Gordonsville, qui passe tout près, fut détruit en diverses places et sur une étendue de deux à trois milles.

Le départ du lendemain n'eut lieu qu'à 2 heures de l'après-midi, afin de laisser reposer un peu les chevaux. Le corps atteignit Thompson-Cross, où il bivouaqua. Devant Louisa-Court-House l'arrière-garde de Gregg eut à escarmoucher avec une troupe de cavalerie confédérée venant de Gordonsville, et qui, dès lors, talonna sans cesse l'expédition. La colonne de Buford captura en route un convoi militaire de 26 voitures à quatre mules.

Le général Stoneman avait décidé de s'arrêter à Thompson-Cross, d'en faire son centre pour lancer de là, de droite et de gauche, ses pointes de destructeurs et de fourrageurs. Ce village, au carrefour de deux routes principales, et près d'autres carrefours, ainsi que du pont sur la rivière South-Anna, était bien situé dans un tel but.

Le dimanche 3 mai, à deux heures du matin, la brigade du colonel Wyndham partit pour Colombia sur le James-River; elle y détruisit le canal, des ponts, des aqueducs, des magasins du gouvernement, y fit des razzias de chevaux, et

rentra à la nuit à Thompson-Cross, suivie d'une colonne de nègres profitant de l'occasion pour prendre la clef des champs et se libérer de l'esclavage. La brigade Wyndham fit, ce jour-là, un chemin d'une soixantaine de milles.

Pendant ce temps, des détachements des réguliers de Buford, sous les capitaines Lord et Feelner, en avaient fait autant du côté du sud; ils avaient entr'autres détruit le chemin de fer Virginia-Central à Tolersville et à Frederick-Hall. Le capitaine Feelner avait poussé jusqu'au pont du North-Anna, où il avait capturé quelques fantassins confédérés. Un autre détachement, le 5e régulier sous le capitaine Harrison (1), alla détruire les ponts et canaux de Cartersville sur le James-River, à 40 milles au-dessus de Richmond. Cette colonne dut s'engager avec l'ennemi plus vivement que les autres et y perdit une vingtaine d'hommes faits prisonniers, dont deux officiers. Sans l'arrivée opportune de renforts demandés à Thompson-Cross, et entr'autres de l'artillerie, le régiment entier eût été peut-être capturé.

Deux autres expéditions plus fortes furent lancées plus au sud.

Le général Gregg avec deux régiments et 2 pièces se porta sur Ashland, station du chemin de fer Fredericksburg-Richmond. Le lundi soir, 4 mai, après avoir couru toute la journée et détruit cinq à six routes et ponts, entr'autres le grand pont de Ground-Squirell sur le South-Anna, la brigade bivouaqua en avant de cette dernière localité. Le lendemain elle atteignit Ashland, qui était défendue par de l'infanterie. Malgré cela le chemin de fer y fut détruit sur un espace de plusieurs milles, et le gros de la colonne rentra au camp le 5 mai au soir, ayant fait 70 milles dans la journée et sans autre mésaventure que d'avoir perdu toute trace d'un de ses détachements, trois escadrons du 12e Illinois.

Plus à droite le colonel Kilpatrick, avec un beau régiment de volontaires new-yorkais, le Ira Harris Light Cavalry, fit mieux encore. Parti en même temps que le précédent il

(1) Les quatre régiments de réguliers dont se composait la brigade Buford étaient commandés par des capitaines, la loi ne permettant pas d'augmenter le nombre des officiers supérieurs, comme dans les corps de volontaires.

bivouaqua silencieusement, le 3 au soir, près de Hungary. Au point du jour, le 4, il surprit cette station de chemin de fer, brûla la gare et des magasins, et, s'avançant contre Richmond, il pénétra jusque dans les ouvrages avancés de la place ; il y captura même douze fantassins, dont un lieutenant, qu'il se borna à paroler. La panique s'était déjà répandue dans la capitale de la rébellion, que plusieurs familles commencèrent à évacuer.

On croyait généralement dans la contrée que ces hardis coureurs fédéraux n'étaient que l'avant-garde de la grande armée du Rappahannock, et ceux-ci avaient bien garde de détruire cette profitable illusion.

Kilpatrick n'osa cependant pousser la témérité jusqu'à essayer de pénétrer dans Richmond, et il fit bien. Il tourna à gauche, passa le Chickahominy au pont de Meadow, qu'il brûla derrière lui, car il avait de la cavalerie confédérée à ses trousses, traversa une portion du célèbre champ de bataille de la campagne de 1862, et se retira sur Hanovertown, dans la péninsule. Arrivé au bord du Pamunkey, il n'eut que le temps, pour se préserver de l'ennemi, de traverser promptement la rivière et de brûler le bac qui lui avait servi. De l'autre côté de la rivière il reprend ses aises ; il capture et brûle aussi un convoi de dix-neuf voitures en route pour Richmond.

Le lendemain, 5 mai, il surprend un poste de trois cents cavaliers confédérés au bac d'Aylett sur le Mattapony, en capture 35, dont deux officiers, dissipe le reste, brûle le bac, des chars, des magasins considérables, et descendant le long de la rive gauche de la rivière, il va bivouaquer près de Walkertown. Le 6, traqué par la cavalerie confédérée recrutée de levées de ces contrées, Kilpatrick arrive à King-et-Queen-Court-House, où le passage lui est barré par une troupe de cavalerie en bonne ligne de bataille. Il ne lui reste qu'à la percer, et il s'y apprêtait, quand les éclaireurs reconnaissent que ce sont des amis, une portion du 12e Illinois, de l'expédition d'Ashand, rejetée dans cette direction.

Ces braves gens avaient bien eu le droit de donner quelque

émotion à Kilpatrick. Depuis deux jours ils le fuyaient, le prenant pour Stuart.

Le 7, tous ensemble rentrèrent dans les lignes fédérales de Gloucester-Point et de Yorktown, qui étaient tenues par les troupes du 4e corps d'armée, sous le général Keyes.

La veille le général Stoneman, sans avoir encore de leurs nouvelles, mais pleinement confiant dans leur habileté à se tirer d'embarras, avait jugé son but suffisamment atteint, et commencé sa retraite de Thompson-Cross vers le Rappahannock. Il ignorait tout ce qui venait de s'y passer entre les deux grandes armées, de même que Hooker ignorait aussi ce que sa cavalerie avait pu faire.

Cette retraite pouvait donc être périlleuse; Stoneman le savait, et il savait entr'autres que parmi les forces confédérées qu'il était exposé à rencontrer se trouvaient les deux brigades de cavalerie Lee et Hampton, qui avaient toujours plus ou moins tenu ses traces.

Il les dépista par la brigade Buford lancée sur Gordonsville, tandis qu'avec le reste, y compris un grand train de mules confisquées et de nègres émancipés, il se mit en route sur Fredericksburg. La marche commença le mardi soir, 5 mai, et dura toute la nuit par une froide pluie et un vent orageux du nord-est. Le pont sur le South-Anna fut brûlé par l'arrière-garde.

Le lendemain matin la colonne fit sa jonction avec Buford, qui n'avait pas rencontré d'ennemis sérieux, et elle s'arrêta pendant la journée près des sources du Mine-Run, tout entourée d'avant-postes retranchés. Le soir la marche fut reprise et la colonne atteignit le Rapidan au point du jour. Le jeudi le passage s'effectua au Raccoon-Ford, sans difficulté ni résistance, et la marche se continua vers le Rappahannock, où la colonne arriva le vendredi à l'aube. Le fleuve, enflé par les pluies, n'était plus guéable; on n'avait pas le temps de faire des ponts, car pendant ces deux jours l'ennemi avait constamment talonné l'arrière-garde. Cavaliers et voitures, y compris l'artillerie sur des radeaux, se jetèrent dans le fleuve à la nage, et ne perdirent qu'un homme à cette opération.

Pendant ce temps la division Averill avait opéré du côté de

Culpepper et d'Orange. Le deuxième jour elle dut s'arrêter à Rapidan-Station, en avant de Gordonsville, forte position confédérée. Par cette raison elle ne put suivre le raid, et ce fut heureux pour celui-ci, car ce fut la division Averill, qui, moitié intentionnellement, moitié par nécessité, réussit à entretenir le gros de la cavalerie confédérée et à en dégager Stoneman. Néanmoins le général Averill fut puni pour ce bon service. Rappelé, le 2 mai, par le général Hooker au gros de l'armée, au gué des Etats-Unis, il fut remplacé dans son commandement par le général Pleasanton.

Quant à la cavalerie confédérée de Stuart, elle avait cette fois été dépassée. Il est vrai que Stuart avec son gros avait été appelé, dès le commencement, à l'armée de Lee; une seule brigade, celle de Fitz-Hugue Lee, fut dirigée contre Stoneman. Celle-ci fut sans cesse aux trousses des fédéraux, depuis Culpepper jusqu'à Colombia sur le James-River; mais arrivant toujours trop tard ou en nombre trop inférieur pour entreprendre quelque affaire sérieuse.

Telles furent en résumé ces opérations des cinq à six journées de fin d'avril et de commencement de mai 1863, auxquelles on a donné le nom général de bataille de Chancellorsville, du nom de l'affaire principale des 2 et 3 mai.

Il y eut en somme, on l'a vu, trois actions distinctes et se morcelant elles-mêmes en plusieurs autres, à savoir celle de Hooker, celle de Sedgwick et celle de Stoneman.

Le plus grand reproche qu'on puisse adresser à Hooker est précisément d'avoir donné lieu à ces trois actions, plutôt que de les réunir en une seule.

En première ligne on trouvera que le raid, quelque glorieux qu'il ait été pour les braves cavaliers qui y participèrent, était, comme opération stratégique, du pur enfantillage, tranchons le mot, du vrai *humbug*. Il eût pu se justifier avant la reprise d'offensive des fédéraux, ou conjointement avec une tentative de front, semblable à celle de Burnside en décembre; mais du moment que Hooker voulait se porter lui-même avec le gros de son armée sur les revers de ses adversaires, il n'avait aucun besoin de leur couper d'autres com-

munications plus en arrière, et pour cela d'y employer toute sa cavalerie.

C'était l'occuper, qu'on nous pardonne la vulgarité du dicton, à porter de l'eau à la mer, et cela péniblement, périlleusement. En la gardant près de lui pour couvrir ou prolonger sa droite et sans la séparer du 11e corps, elle aurait pu, au contraire, rendre d'éminents services, et entr'autres démasquer à temps l'opération tournante de Jackson.

A part cela, l'action du gros de l'armée fut certainement bien conçue et aussi bien commencée. Seulement dès le second jour cela changea complétement. Le mouvement se fit avec trop de lenteur, 5 à 6 milles par jour au plus, et par là il se découvrit bientôt. En outre il aboutit à cet arrêt inconcevable à Chancellorsville pour y organiser une position permanente.

Hooker pensa-t-il peut-être que cette menace contre le flanc gauche ennemi, jointe aux nouvelles qui arriveraient bientôt du raid, suffirait pour forcer Lee d'abandonner ses lignes de Fredericksburg ?

Cette pensée n'avait assurément rien d'illogique ; mais, tout en s'y livrant, Hooker ne lui aurait point ôté de sa valeur s'il se fût mieux tenu sur ses gardes, s'il eût veillé aux mouvements de ses adversaires autant que ceux-ci veillaient aux siens, et se fût préservé sur sa droite et sur ses revers de la même manière que sur son front.

Ou bien le général Hooker crut-il réellement, ainsi que le laisserait soupçonner son ordre du jour du 30 avril, que sa position de Chancellorsville coupait tellement les communications de l'ennemi, qu'il ne restait plus à celui-ci qu'une ressource unique, celle d'essayer de se frayer un chemin à travers les lignes fédérales ?

En ce cas l'état-major général commit une erreur géographique très-grave, car la position des fédéraux à Chancellorsville n'ôtait à Lee que sa route sur Orange, au plus celle sur Spottsylvania ; mais elle lui laissait libres les deux chemins directs sur Richmond. Jackson prouva bien par l'ampleur de son mouvement que les confédérés n'étaient rien moins que coupés.

La bataille elle-même, celle du 2 surtout, se ressentit de cette erreur. Les troupes ne pensaient qu'au front contre Fredericksburg ; elles avaient travaillé avec ardeur à le bien couvrir d'abattis et d'épaulements, derrière lesquels elles auraient fait une excellente défense, nous n'en doutons pas. Mais quand elles les virent d'emblée pris à revers, elles se démoralisèrent, et le désordre prit aussitôt de trop vastes proportions pour qu'un changement de front en arrière par la droite, ou l'organisation, par le moyen de réserves, d'un nouvel ordre de bataille en potence pût s'exécuter convenablement.

Les forces considérables dont disposait Hooker devinrent inutiles ; l'effectif de plus de trois corps entiers ne donna pas, ne put être employé.

On put constater de nouveau la vérité du principe si bien formulé il y a plus d'un demi-siècle par Jomini, que ce ne sont pas les masses *présentes,* mais les *agissantes* qui gagnent les batailles. Hooker, désorienté, ne sut ou ne put les faire agir, et, la panique du 11e corps aidant, il se laissa battre par une armée fort inférieure en nombre, ainsi qu'en organisation, en armement, en équipement, en tout ce qui constitue une vraie troupe, mais résolue, active et bien dirigée. Rarement se démontra mieux qu'en cette occasion la valeur supérieure de l'art sur celle des cohues.

Cette journée du 2 mai fournit encore l'opportunité d'une remarque, faite déjà précédemment, et dont toute la guerre d'Amérique établit la justesse. C'est que si les travaux de fortification de campagne sont souvent très utiles et renforcent moralement et matériellement les troupes appelées à s'en servir, d'autre part ils arrivent à rendre celles-ci défiantes d'elles-mêmes quand elles n'ont plus cette protection, et plus difficiles à engager en rase campagne. Connaissant cela, et puisqu'il avait cru devoir retrancher son front, Hooker aurait dû aussi élever quelques ouvrages sur ses ailes et surtout sur sa droite, qui était sans appui et contre laquelle l'ennemi pouvait s'avancer masqué par les bois.

Quant à Lee et à Stonewall Jackson, ils montrèrent incontestablement dans cette circonstance le génie de grands capi-

taines. Leurs opérations, qui rappellent à la fois celles de Bonaparte en 1796 et du Grand Frédéric à Rossbach, avaient été frappées au coin des meilleurs principes.

Le seul reproche qu'on pourrait peut-être adresser à Lee, c'est d'avoir, dans sa concentration des 3 et 4 contre Sedgwick, ouvert à celui-ci la retraite par Banks-Ferry, au lieu de la lui avoir fermée, ce qui eût été tout aussi facile.

Sedgwick, de son côté, se tira avec habileté de ce mauvais pas, sans racheter toutefois par là le vice de ses hésitations quant au rôle qu'il avait à jouer, et les lenteurs qu'il mit à l'exécution de ce qu'il se décida enfin à faire.

Sedgwick était essentiellement chargé d'opérer des diversions, d'entretenir le plus possible des forces de Lee sur le front de Fredericksburg, tandis que Hooker effectuerait l'action décisive. Donc Sedgwick n'avait pas à enlever les ouvrages, mais seulement à les *menacer* et à rester, à part cela, sur la défensive.

En prenant ces batteries d'assaut il montra sans doute du courage, et ses troupes s'y comportèrent vaillamment; mais il aurait mieux servi le général Hooker en se laissant repousser de Marie-Heights, plutôt qu'en y pénétrant victorieusement et à tout prix.

Son succès tactique était une faute stratégique ; car la conséquence en fut que Lee se trouva renforcé. Sedgwick captura bien huit canons et quelques hommes dans les lignes ; mais tout le reste de la brigade Barksdale et une portion de la division Early allèrent rejoindre l'armée principale, ce qui aurait pu avoir de fâcheux résultats pour Hooker, s'il avait attendu l'action recommencée contre lui.

Du moment que Sedgwick voulait transformer ses diversions en attaques, il aurait dû attaquer plus tôt, soit le 1er soit le 2, marcher au canon de Hooker et ne plus s'arrêter avant d'avoir joint ses feux à ceux du gros de l'armée.

Les fédéraux, a-t-on dit pour les excuser, voulaient prendre Lee entre deux feux. Cette explication n'est fondée que sur une banalité qui manque de justesse. Prendre une troupe entre deux feux est une bonne affaire tactique; il faut, pour cela, que ces deux feux puissent se croiser ou se flanquer,

qu'ils battent le même point, la même zone ; donc il faut aussi pour cela que ces feux ne restent pas à une quinzaine de milles l'un de l'autre, comme restèrent ceux de Hooker et de Sedgwick. Alors, et sans avoir aucun avantage tactique, on tombe dans la faute *stratégique* de se morceler en face d'un ennemi concentré et d'offrir à celui-ci l'avantage des lignes intérieures, au moyen desquelles il peut accabler successivement ses deux adversaires. C'est ce qui arriva dans les opérations de Chancellorsville.

De trop rigoureux stratéges ont encore reproché au général Hooker de n'avoir pas retiré à temps vers lui plus de forces de l'aile gauche, commandée par Sedgwick. Ils n'auraient laissé à celui-ci, pour ses démonstrations, qu'une ou au plus deux divisions, au lieu de quatre.

Nous reconnaissons qu'en principe l'observation est juste; toutefois, dans le cas particulier, Hooker était assez fort d'effectif pour s'accorder sans danger un tel luxe. Ce qui lui fit défaut, on l'a vu, ce fut moins la supériorité des masses que la manière de s'en servir ; tout le corps de Sedgwick, arrivant à Chancellorsville, y aurait augmenté le désordre peut-être, sans changer les résultats. Si la tactique ne marche pas constamment de front avec la stratégie, celle-ci devient parfaitement inutile. Les meilleures combinaisons et les plus fortes concentrations du monde échoueront toujours, quand elles n'aboutiront pas à faire engager convenablement les soldats, qui doivent en fin de compte donner le dernier coup.

Pendant toutes ces affaires Hooker avait montré, en même temps que son incapacité à mouvoir de grandes masses, beaucoup d'aplomb personnel devant le danger. Il ne montra pas moins d'aplomb vis-à-vis du pays, en publiant, le 8 mai, un ordre du jour de félicitation à ses troupes, qui fut aussi le seul rapport publié sur ces journées par l'état-major général. A ce double titre ce document caractéristique doit être soumis à nos lecteurs. En voici la traduction textuelle :

« Ordre général, N° 49.

« Quartier-général de l'armée du Potomac, 6 mai 1863.

« A l'armée du Potomac,

« Le major-général commandant en chef exprime à cette armée ses félicitations sur les faits d'armes des sept derniers jours.

« Si tout ce qu'on espérait n'a pu être accompli, les raisons en sont bien connues de l'armée.

« Il suffit de dire que ces raisons furent d'un caractère qu'aucune ressource de la sagesse humaine ne pouvait prévoir ni empêcher.

« En se retirant de la rive sud du Rappahannock avant d'avoir livré une bataille générale à nos adversaires, l'armée a donné une nouvelle preuve de sa confiance en elle-même et de sa fidélité aux principes qu'elle représente.

« En combattant dans des conditions désavantageuses nous aurions manqué à notre mandat, à nous-mêmes, à notre cause, à notre patrie. Profondément loyale et consciente de sa force, l'armée du Potomac donnera ou refusera la bataille chaque fois que son intérêt ou son honneur l'exigera. Elle veut être aussi la seule gardienne de sa propre histoire et de son propre honneur.

« Par la célérité et la discrétion de notre mouvement en avant, nous avons réussi à surprendre sans combat les passages du fleuve. Quand nous nous sommes retirés nul rebelle n'a osé nous suivre.

« Les événements de la dernière semaine peuvent pénétrer d'orgueil les cœurs de tous les officiers et soldats de cette armée.

« Nous avons ajouté de nouveaux lauriers à notre ancienne renommée. Nous avons fait de longues marches, franchi des rivières, surpris l'ennemi dans ses retranchements, et partout où nous avons combattu, nous avons porté de plus rudes coups que nous n'en avons reçus.

« Nous avons enlevé à l'ennemi cinq mille prisonniers, quinze drapeaux, sept pièces d'artillerie. Nous lui avons mis hors de

combat 18 mille hommes de troupes choisies. Nous lui avons détruit de riches magasins, endommagé ses communications, capturé des prisonniers dans les fortifications même de sa capitale, et nous avons semé la terreur et la consternation dans tous ses foyers.

« Nous ne pouvons avoir d'autre regret que ceux causés par la perte de nos braves compagnons; mais en cela nous sommes consolés par la conviction qu'ils sont tombés pour la plus sainte des causes qui ait jamais été soumise au sort des batailles.

« Par ordre du général Hooker,

« (Signé) : S. Williams, A. A. G. »

Comme nos lecteurs auront pu s'en convaincre eux-mêmes et sans peine, cette proclamation, fort adroite sans doute, renfermait beaucoup d'exagération de faits et de chiffres. On remarquera qu'elle englobait assez avantageusement les prouesses du raid de Stoneman dans les autres opérations, et c'est en comptant sans doute tous les gens *parolés* par les cavaliers fédéraux et peut-être aussi les nègres revenus avec eux, que Hooker arrivait au chiffre de cinq mille prisonniers faits aux confédérés.

Seulement nous ne comprenons pas bien comment il put avoir, le 6 mai, ces renseignements sur l'expédition de Stoneman, puisque celui-ci ne rentra que le 7 et ne put point faire parvenir de rapports auparavant.

Nous ne comprenons pas davantage comment le général Hooker s'y prit pour calculer le nombre des blessés sudistes, et surtout pour porter au chiffre fabuleux de 18 mille leurs hommes mis hors de combat.

Le 8 mai les anciennes positions étaient reprises de part et d'autre, et de nouveau on se répéta à Washington et ailleurs, mais sur un ton plus triste qu'en hiver : « point de mouvements sur le Rappahannock. »

XVIII.

Nouveaux plans de campagne des fédéraux sur le Rappahannock. — Difficultés de Hooker à prendre une résolution. — Nouvelle offensive des confédérés en Maryland et Pensylvanie. — Le général Hooker est remplacé par le général Meade. — Bataille de Gettysburg (2-4 juillet 1863). — Retraite des confédérés au-delà du Potomac.

Le reste du mois de mai s'écoula en escarmouches le long du Rappahannock et en nouveaux raids de la cavalerie. De part et d'autre les armées principales avaient besoin de se réorganiser et de se renforcer, avant de pouvoir reprendre la campagne d'une manière décisive.

A Lee il manquait un de ses meilleurs lieutenants et amis, Longstreet, qui seul pouvait essayer de remplacer Jackson.

A Hooker il allait échapper tous ses vétérans, ayant fini leur temps, ce qui réduirait ses brigades à un effectif très minime.

Le président et le général Halleck, qui étaient venus le visiter à Falmouth, lui avaient bien promis du renfort. Mais il fallait du temps pour qu'il arrivât. Il fallait ou rappeler des troupes en campagne ailleurs, ou attendre de nouvelles levées.

Rentré du camp, Lincoln émit une proclamation au pays, annonçant la prochaine mise en vigueur de la conscription, récemment votée par le congrès. Les gouverneurs d'état furent invités à l'exécuter immédiatement partout où ce serait faisable, et à fournir aussitôt que possible leurs contingents de 1863.

En attendant, Hooker n'avait rien de mieux à faire que de rester sur la défensive.

Les 12, 13 et 14 mai de petits combats de cavalerie furent livrés aux environs de Warrenton, sans résultats marquants. D'autres de même genre eurent lieu plus à l'ouest, dans la Shenandoah aux environs de Winchester.

Du côté opposé, le colonel Kilpatrick, toujours à Yorktown, avait pris goût aux raids, et battait la région du bas Potomac, dans les comtés de Gloucester et de Mathew. Suivi par des canonnières sur les rivières du Nord et de l'Est, il chercha à s'approcher du bas Rappahannock, et à communiquer par là avec le gros des fédéraux.

Dans cette même direction des raids furent aussi exécutés depuis Falmouth. L'un d'entr'eux, sous le colonel Clendeninn, du 8e Illinois, rapporta un butin de 500 chevaux et mulets, un millier de nègres, une centaine de prisonniers, sans compter la destruction de bacs, de bateaux et de transports de provisions pour plus d'un million de dollars. Des canonnières fédérales en même temps, le 18 mai, s'étaient avancées contre le village de Tapahannock, sur le bas Rappahannock, en avaient pris possession et y avaient détruit de grands magasins confédérés.

Au commencement de juin une expédition fédérale remonta d'Yorktown par les rivières York et Mattapony jusqu'à Walkertown, et de là des troupes allèrent par terre brûler de nouveau les magasins, les moulins et les usines du bac d'Aylett.

Le même jour, 4 juin, Hooker lançait en reconnaissance la division Howes, du 6e corps, au-delà du Rappahannock, contre Fredericksburg. Un combat s'engagea sur le Deep-Run, qui parut prouver que les confédérés étaient toujours sur leurs gardes, toujours bien installés dans leurs redoutables lignes, et que les pointes tentées çà et là sur leurs derrières ne paraissaient pas encore les avoir décidés à la retraite.

Des reconnaissances journalières faites en ballon, depuis les environs de Falmouth, donnaient les mêmes rapports.

Quelques jours plus tard, et au moment où Hooker espérait

enfin quelque renfort prochain, qui lui permettrait peut-être de reprendre l'offensive avant peu, il apprit qu'il était menacé lui-même d'une attaque des confédérés. Ceux-ci avaient réuni de fortes masses de cavalerie à Culpepper. Le corps entier de Stuart, comptant environ douze mille cavaliers, avec quatre batteries, y avait été solennellement passé en revue, le 6 juin; cette revue était sans doute l'annonce d'un grand mouvement en avant.

Pour s'éclairer à ce sujet, Hooker lança sur cette extrémité de son front aussi toute sa cavalerie, environ huit mille hommes, suivie de deux brigades d'infanterie. Les deux divisions, Gregg et Buford, sous les ordres de Pleasanton, débouchèrent bravement contre Culpepper par les gués de Beverly, droit en dessous du confluent du Rappahannock et du Hazel-River. Une action s'engagea à Brandy-Station, le 9 juin. Cette mêlée de cavalerie fut la plus considérable jusqu'à ce jour. Plusieurs charges à fond y furent données, entr'autres par les réguliers de Buford, et en somme les fédéraux, quoique inférieurs en nombre, mais manœuvrant mieux en ligne, y eurent l'avantage. Les confédérés furent repoussés sur une distance de 5 milles avec 750 hommes hors de combat. Pleasanton n'eut que la moitié de ces pertes; il dut laisser toutefois trois canons en mains ennemies.

Le succès relatif de Brandy-Station tranquillisa Hooker sur l'offensive confédérée qu'il craignait à ce moment-là, et il ajouta foi au bruit alors en cours que Lee détachait de son armée des troupes au secours de Vicksburg, alors assiégée.

Le fait est que pendant que Hooker se berçait de ces douces illusions, les confédérés avaient commencé, dès le 3 juin déjà, un mouvement qui devait les conduire jusque sur l'autre rive du Potomac.

D'accord avec le gouvernement de Richmond, Lee avait résolu une nouvelle invasion du Maryland et de la Pensylvanie.

Il fallait cela pour dégager l'Ouest et pour sanctionner bien évidemment les succès obtenus dans l'Est. Le président Jefferson Davis comptait par cet exploit exercer une salutaire influence sur l'Europe et amener les puissances à une recon-

naissance officielle de la Confédération. Les populations sudistes, celles de la Virginie surtout, demandaient aussi que les armées cessassent de fouler leur sol et transportassent une bonne fois les opérations en terre ennemie. Quant à Lee, sans entrer dans toutes ces considérations, il espérait surtout forcer Hooker à quitter ses retranchements de Falmouth, et trouver une bonne occasion de lui livrer bataille.

En même temps que Lee prendrait l'offensive sur le Potomac, d'autres troupes confédérées en feraient autant dans l'Ouest. On y recommencerait des raids dans le Tennessee et l'on franchirait l'Ohio. Ici le vaillant Morgan serait naturellement de la partie.

L'armée du général Lee se montait à environ 105 mille hommes, répartis en corps et divisions comme suit :

1er corps,	Longstreet,	divisions	Pickett, Mc Laws Hood.
2e »	Hill,	»	Anderson, Heath, Pender.
3e »	Ewell,	»	Rode, Early, Johnson.

Cavalerie Stuart.

L'artillerie, sous le général Pendleton, comptait 115 pièces.

Les divisions, beaucoup plus fortes que celles des fédéraux, comptaient de 3 à 5 brigades.

Le général Lee mit ses corps en marche successivement et en commençant par la gauche.

Du 3 au 8 juin, les corps de Longstreet, de Ewell et de Stuart se concentrèrent vers Culpepper, ne laissant devant Hooker que le corps de Hill. Vers Culpepper resterait momentanément le centre sous Longstreet, tandis que la gauche sous Ewell se porterait dans la Shenandoah, descendrait la vallée, s'assurerait des passages du Potomac aux environs de Harpers-Ferry, et s'avancerait vers la Pensylvanie.

Sur ce mouvement, Hooker quitterait sans doute ses lignes de Falmouth pour aller protéger Washington, sur quoi le corps de Hill se mettrait en marche sur les traces de Longstreet, suivant lui-même celles d'Ewell, mais en longeant les Montagnes-Bleues du côté de l'est. La cavalerie de Stuart masquerait de ses pointes toute cette mobilisation sur le flanc droit des colonnes de marche, tandis que celles de Jenkins et

d'Imboden l'ouvriraient dans la Shenandoah même, en avant de Ewell, ou la couvriraient sur la gauche.

Ce plan d'opérations n'était rien moins que brillant au point de vue stratégique, et ne rappelait guère celui de Chancellorsville. En allongeant sa ligne sur un espace aussi étendu, de 120 à 130 milles, coupé de grands cours d'eau et de chaînes de montagnes, Lee offrait de notables avantages à une attaque des fédéraux. Il risquait de voir son centre facilement percé, ou l'une de ses ailes accablée, avant qu'il fût possible au reste d'arriver au secours. Puis en lançant sa gauche aussi loin en avant-garde, seulement pour s'emparer des passages du Potomac, il compromettait l'essentiel pour courir après l'accessoire. A cette saison de l'année, le Haut-Potomac, facilement guéable, ne demandait pas tant de préliminaires pour être franchi, tandis qu'en allant à l'avance occuper les gués, on démasquait tout le mouvement et l'on pouvait se faire sévèrement châtier à l'opération même du passage, opération toujours critique.

S'il est vrai qu'en face d'un général en chef aussi peu mobile que Hooker, on pouvait s'accorder des libertés qui eussent été plus dangereuses devant d'autres généraux, il est vrai aussi qu'on ne doit jamais spéculer sur l'ineptie de son adversaire.

Dans les premiers jours de juin, et conformément au plan sus-indiqué, les cavaliers-guérillas de Jenkins et d'Imboden, fonctionnant comme avant-gardes de Ewell, se mirent à descendre la Shenandoah. Ewell lui-même partit de Culpepper le 10 juin, avec les trois divisions Rode, Early et Johnson. Il se dirigea d'abord sur Front-Royal, d'où il détacha la division Rode sur Berryville pour tourner Winchester à l'est, tandis qu'avec les deux autres divisions il marcha droit sur cette ville. Le 12 au soir chacune des deux colonnes arriva à sa destination et se trouva en présence de l'ennemi.

Le général fédéral Schenk commandait en chef tout le Haut-Potomac, ayant les deux divisions Milroy et Kelley, éparpillées à Winchester, à Berryville, à Crafton, à Harpers-Ferry, à Martinsburg et dans d'autres localités du voisinage.

A Winchester même se trouvait Milroy, avec environ 7 mille hommes.

Le général en chef des Etats-Unis, qui, de Washington, avait mieux vu que Hooker ce qui allait survenir, avait pressenti, dès le 11 juin, une grande expédition confédérée par la Shenandoah ; il en avait avisé Milroy, en l'invitant à se concentrer préalablement, et, aussitôt que le danger serait là, de se replier sur Harpers-Ferry.

Ces sages conseils du général Halleck ne furent malheureusement pas écoutés.

Le 13, le colonel Mc Reynold, qui commandait 1500 fédéraux à Berryville, en fut chassé par la division Rode et se replia sur Winchester.

En même temps cette dernière ville était entourée par le général Ewell, qui délogeait les avant-postes de leurs ouvrages avancés. Pendant la nuit, et le 14 au matin, on se prépara de part et d'autre à une affaire décisive. Milroy plaça une de ses brigades, Elliott, aux piquets; une autre, Mc Reynold dans deux lunettes qui couvraient l'entrée de la ville, vers le sud, et la troisième, colonel Elly, dans la ville même.

Dans l'après-midi, après de longues tirailleries sur tout le front, les confédérés attaquèrent du côté du Nord. L'assaut réussit; vers 6 heures du soir, tous les abords septentrionaux de la ville furent enlevés, y compris six canons, et les fédéraux acculés à leurs lunettes et à la partie méridionale de la ville.

Milroy convoqua un conseil de guerre pendant la nuit, qui décida l'évacuation immédiate. Celle-ci commença dès les 3 heures du matin, en abandonnant de grands magasins, des dépôts d'armes et 9 canons. Milroy avait réussi, à la faveur de l'obscurité, à passer silencieusement à travers deux corps confédérés, quand, au point du jour, il alla donner sur une portion de la division Johnson, qui lui barrait le passage. Johnson attaqua aussitôt la colonne en marche, avant qu'elle eût pu se former en ordre de combat, et la mit, en quelques instants, dans une complète déroute. Avec 1600 hommes seulement sur 7 mille, le général Milroy parvint, à force de

bravoure, à se frayer son chemin à travers les confédérés, et à arriver à Harpers-Ferry. Deux mille hommes, 23 canons et un immense train furent capturés par les vainqueurs. Le reste s'éparpilla dans la campagne et ne rejoignit l'armée que beaucoup plus tard.

Le même jour Rode avait marché sur Martinsburg, et y avait pris 700 hommes, 5 canons et de grands magasins.

Ces succès des confédérés leur livraient toute la contrée; les fédéraux se retirèrent même de Harpers-Ferry sur les Maryland-Heights. Aussi Rode se porta aisément sur le Potomac, qu'il franchit, le 16, aux gués de l'embouchure du Conecocheague-Creek; il occupa ensuite Williamsport en Maryland.

La cavalerie confédérée du général Jenkins l'avait déjà devancé; elle était entrée le matin du même jour à Chambersburg en Pensylvanie. La cavalerie d'Imboden avait battu la campagne sur la gauche de Ewell, détruit le chemin de fer Baltimore-Ohio et le canal Chesapeake-Ohio, et s'était ensuite dirigée sur Hancock.

Le 22 juin seulement le reste du corps de Ewell franchit aussi le Potomac, à Williamsport, avec ordre du général Lee de se porter sur Chambersburg, puis sur Carlisle [1] en étendant sa droite jusque vers York.

Le 24 juin, les deux autres corps de Lee, qui, dans ces entrefaites, avaient suivi Ewell, passèrent à leur tour le Potomac à Williamsport et Shepherdstown; ils se réunirent à Hagerstown, et s'avancèrent vers la Pensylvanie, sur les traces de Ewell, dont ils rejoignirent les arrière-gardes le 26.

Ainsi le mouvement préparatoire d'invasion n'avait pas duré moins de vingt-trois jours; il avait pu être pressenti par les fédéraux dès le 10, et il s'était parfaitement démasqué dès le 13.

Qu'avaient fait Hooker et le gros de Lee pendant tout le temps de ces opérations de la gauche confédérée?

(1) *Carlisle*, en dehors de la carte qui accompagne notre premier volume, se trouverait à peu près sur la lettre *l* du titre *la guerre*. C'est une station du chemin de fer de Chambersburg à Harrisburg, à une quinzaine de milles de cette dernière ville.

Le chef de l'armée du Potomac avait enfin appris, le 13 juin seulement et par le télégraphe de Washington plutôt que par ses reconnaissances, ce qui s'était passé sur sa droite et devant lui. Dès le lendemain il mit promptement l'armée en retraite par Dumfries, pour se rapprocher de la capitale fédérale. Une faible garde fut laissée au camp, avec des hommes de corvée chargés d'embarquer tout le bagage pour Aquia-Creek et pour Alexandrie.

Le 16, après une marche rendue pénible par une forte chaleur, toute l'armée était concentrée sur l'ancien champ de bataille de Manassas, occupant solidement Manassas-Junction et Centreville. La cavalerie fut lancée plus à droite vers les passages des Montagnes-Bleues.

Le général Lee, aussitôt que Hooker eut quitté ses positions de Falmouth, ébranla aussi le corps de Hill de ses lignes de Fredericksburg, Longstreet et Stuart de celles de Culpepper. A cette dernière fut affecté le rôle d'ouvrir, en même temps que de couvrir la marche du côté de Hooker. A cet effet Stuart forma un rideau, de Warrenton à Aldie, derrière lequel s'écoulèrent Longstreet, puis Hill.

Cela donna lieu à plusieurs engagements avec la cavalerie de Stoneman, le long des pentes orientales de la montagne, et particulièrement sur la route d'Ashby-Gap. Des actions très vives furent livrées aux environs de Aldie, de Middleburg, et de Upperville, du 17 au 21 juin. De part et d'autre on combattit bravement; les confédérés furent délogés successivement des postes avancés; mais l'infanterie de Longstreet arrivant finalement à l'appui de ses cavaliers, la possession des débouchés principaux de Ashby et de Snickers-Gap fut assurée aux colonnes du général Lee.

Hooker n'avait pas cru devoir, comme son adversaire, s'engager dans la montagne et faire soutenir bien loin sa cavalerie par de l'infanterie. Il craignait, de concert avec le gouvernement fédéral, de découvrir Washington et il était en outre retenu près du Potomac par le bagage et par les approvisionnements que le fleuve devait lui fournir. Il n'avait momentanément plus de base, et bon nombre de régiments avaient même embarqué les sacs des soldats avec les gros

trains, pour pouvoir marcher plus à l'aise. Cela ôtait d'emblée à Hooker la possibilité de tenter l'opération la plus rationnelle qui s'offrît à lui, c'est-à-dire de s'élancer dans la Shenandoah sur les talons de ses adversaires et de les acculer au Potomac.

Du reste, par les licenciements survenus dans son armée, il était fort diminué d'effectif; il ne disposait pas de plus de 65 mille hommes, et tout d'abord il n'avait songé qu'à les mettre en défensive à Manassas, où il croyait que l'ennemi l'attaquerait. Il fut maintenu dans cette idée jusqu'au 22 juin, trompé par des pointes incessantes de la cavalerie Stuart, laissée à la garde des cols. Mieux renseigné, il commença, le 23, à passer le Potomac à Point-of-Rocks, en avant de Leesburg, et il vint prendre position, le 24, sur le Monocacy aux environs de Frederick-City et d'Urbana.

Dans ces entrefaites Lee était en train de se concentrer à Chambersburg, où, dès le 27, il s'établit commodément dans un camp spacieux et abondamment pourvu. Il parut n'avoir d'autre but que de bien vivre en pays ennemi, et de s'y créer des partisans en payant régulièrement toutes les réquisitions faites aux particuliers.

Sa forte cavalerie le rejoindrait très prochainement et lui apporterait des nouvelles sûres des fédéraux de Hooker, dont elle devait tenir sans cesse la piste, tout en le harcelant. En attendant, son avant-garde sous Ewell s'approchait de la Susquehanna, et coupait toutes les communications de chemins de fer tendant de Washington au nord et à l'ouest.

Pourquoi après tant d'efforts, s'arrêter dans cette ville insignifiante de Chambersburg? Pourquoi n'avoir pas cherché, aussitôt en Maryland, à opérer contre Washington ou contre Hooker? ......

Il est possible que Lee, qui connaissait ou croyait connaître la faiblesse de nerfs du gouvernement fédéral et ses transes à l'endroit de sa sécurité, ait espéré que la panique saisirait celui-ci et lui ferait commettre quelque bévue, évacuer son siége peut-être, ou rappeler des troupes de l'Ouest.

Lee comptait encore sur un aide qu'il avait vivement sollicité à Richmond, et au sujet duquel il ne savait rien encore.

Il avait demandé que le général Beauregard s'avançât avec une quarantaine de mille hommes sur le front de Washington par Manassas, afin d'y seconder de ce côté, au moins par une bonne diversion, les opérations qui se feraient sur l'autre rive. Mais le gouvernement confédéré tenait autant à sa capitale que son antagoniste à la sienne. M. Jefferson Davis avait craint de dégarnir Richmond et il résistait, paraît-il, à la demande de son général.

Celui-ci était donc réduit à l'incertitude et à l'hésitation, au moment où il aurait fallu le plus de résolution et d'initiative. Il ne put s'avancer vers le nord que timidement, lentement, sans but bien déterminé, en étant sinon en défensive au moins en passive observation. En attendant de pouvoir agir, il se consola par des razzias de chevaux et de mulets, que prudemment il achemina, au fur et à mesure de leur capture, de l'autre côté du Potomac.

Ce temps passé par le général Lee à ne savoir que faire de son heureux début d'invasion ne fut point perdu par ses adversaires.

Les revers répétés du Rappahannock, l'échec de Charleston, les lenteurs des siéges de Vicksburg et de Port-Hudson, avaient sans doute jeté un certain découragement dans le Nord. La défaite de Winchester et l'apparition soudaine des coureurs confédérés en Pensylvanie, avant-garde de masses grossies par la peur, changèrent le découragement en stupeur.

Mais cette disposition des esprits fut de courte durée. Elle fit bientôt place à une tout autre, à un réveil d'énergie et d'ardeur qui accusait la puissante vitalité de la grande république. Le président Lincoln, par une proclamation du 15 juin, s'adressa directement au pays; il ne lui cacha rien de lá situation et réclama de lui sur le champ de nouveaux sacrifices, de nouvelles et promptes levées, pour repousser l'agression des rebelles. Il demandait en particulier du Maryland 10 mille hommes, de la Pensylvanie 50 mille, de l'Ohio 30 mille, de la Virginie-Occidentale 10 mille, pour six mois de service.

Cet appel ne fut pas sans écho. Le Nord tout entier s'électrisa,

se rallia au gouvernement de Washington, et montra bien haut, par ses sentiments, la fausseté des calculs politiques des gens du Sud, qui avaient compté, pour faciliter leur offensive, sur les divergences politiques des membres de l'Union. Au contraire celles-ci disparurent devant la prétention des esclavagistes de porter leurs coups jusqu'au centre de la Pensylvanie et plus haut encore.

Ce grand état n'attendit pas même les appels du président Lincoln pour aviser à la situation. En Amérique on pense avec raison que ce n'est pas le gouvernement seul qui est chargé des hauts intérêts de la nation.

Par une proclamation, aussi du 15 juin, le gouverneur de la Pensylvanie, M. Curtin, appela aux armes toutes les milices pensylvaniennes, et, 48 heures après, plusieurs régiments étaient déjà en marche. L'état de New-York fit de même. Les autorités locales de comtés et de villes ne restèrent pas en arrière. Des régiments de vétérans, qui venaient d'être licenciés, se reformèrent aussitôt et reprirent du service pour tout le temps pendant lequel le sol du Nord serait foulé par les rebelles Entr'autres les villes de Philadelphie, de Harrisburg, capitale de l'état, et de Pittsburg, centre d'immenses usines et fonderies qu'on croyait surtout menacées, se levèrent comme un seul homme et se mirent en état énergique de défense. Toutes les affaires courantes y furent suspendues; les chantiers et les ateliers fermés, les ouvriers enrégimentés et appelés à faire l'exercice deux fois par jour. Des ouvrages de campagne et des barricades s'élevèrent aux principaux abords, des gardes furent placées aux ponts de la Susquehanna, avec tout ce qu'il fallait pour les détruire à l'apparition de l'ennemi.

Tout cela se fit avec fièvre, rapidement, de nuit et de jour. En moins de deux semaines, plus de 100 mille miliciens convenablement armés gardaient les principales villes de la Pensylvanie et la ligne de la Susquehanna; en outre une dizaine de mille hommes de nouvelle levée, dont la plupart de vétérans, étaient en train, déjà le 29 juin, de rejoindre l'armée en campagne. Chaque jour de plus amènerait au moins un millier d'hommes de seconde catégorie.

Pour mettre de l'ordre dans ces subites recrues et pour la défense territoriale des points nouvellement menacés, le gouvernement de Washington avait constitué deux nouveaux commandements importants, deux nouveaux départements militaires, celui du Monongahela, quartier-général à Pittsburg, qui fut confié au général Brooks, et celui de la Susquehanna, remis au général Couch.

Pendant tous ces préparatifs des fédéraux, le général Lee était resté à peu près inactif dans son camp de Chambersburg, ayant ses avant-gardes vers York et vers Carlisle, et ses coureurs le long de la Susquehanna. Son arrière-garde s'échelonnait en revanche jusqu'à Williamsport sur le Potomac. Il tenait ainsi une ligne de près d'une centaine de milles de développement!

Mais nous savons déjà que devant Hooker on pouvait tout se permettre.

Le général fédéral était resté plus tranquille encore que son adversaire, aux environs de Frederick-City, occupé à rallier ses arrière-gardes, à attendre sa cavalerie et à soigner divers détails.

Il crut devoir aussi s'engager dans une polémique avec le général Halleck, au sujet de l'importance de Harpers-Ferry, que ce dernier voulait maintenir, et que Hooker voulait évacuer. Par la force des choses il se trouva que celui-ci gagna son procès; mais il en perdit son commandement. Ayant en réplique offert sa démission, elle fut acceptée, et on lui donna pour remplaçant le chef du 5e corps, le général Meade, qui entra en fonctions immédiatement, c'est-à-dire le 27 juin dans la nuit.

Cet officier, parfait militaire, bon ingénieur surtout, homme d'excellente éducation, n'avait rien fourni de bien marquant jusqu'ici. Mais les garanties qu'il présentait n'étaient pas moins sûres. Il avait fait tous ses grades, depuis celui de colonel, à l'armée du Potomac, sans provoquer de plainte, à la constante satisfaction de ses chefs et de ses troupes. Il avait montré en diverses circonstances de la fermeté, du courage, ainsi que des connaissances et des vues prouvant qu'il enten-

dait les opérations des masses. Déjà d'un âge mûr, comparativement à tant d'autres généraux américains à tournure de sous-lieutenants européens, le général Meade, par sa noblesse de maintien, sa haute stature, ses manières affables, sa tête intelligente et élégamment grisonnante, commandait facilement la confiance autour de lui.

Au moment de cette importante mutation les cavaleries avaient de part et d'autres rejoint leurs armées. Elles avaient fourni de vaillantes courses, en opérant, il est vrai, à peu près pour leur propre compte.

Stuart, laissé en arrière-garde sur les cols des Montagnes-Bleues, y resta pour observer l'armée fédérale du Potomac et pour la maintenir au sud du fleuve le plus longtemps possible. Il fit souvent des pointes heureuses sur ses flancs et sur ses derrières, et s'avança même pour cela jusqu'à Fairfax-Court-House. Quand le gros des fédéraux eut franchi le Potomac, il le passa aussi, entr'eux et Washington, à Seneca; puis il se porta, en lançant quelques coureurs tout près de la capitale, sur Westminster, sur York et jusque près de Harrisburg, en avant de Carlisle, où il arriva le 30. Sur l'autre aile le général Imboden avait d'abord paru menacer Pittsburg, puis il s'était rabattu par Mc Connelsburg sur Chambersburg.

La cavalerie fédérale, après le combat d'Upperville, s'était repliée, avec le gros de l'armée, vers Leesburg. Elle passa le Potomac, le 24, à Edward'Ferry et de là se dirigea sur Poolesville et Frederick-City. Une portion resta avec l'armée, tandis qu'une division, sous le général Kilpatrick, s'élança, le 28, aux trousses de Stuart par Liberty, Midlesburg et Littlestown. Elle atteignit l'arrière-garde confédérée à Hanover, lui livra une heureuse escarmouche, et elle la força, en tout cas, à faire le grand détour indiqué plus haut pour aller rejoindre le gros des troupes de Ewell.

Le général Meade recevait son commandement dans des circonstances bien peu encourageantes (1). Sans s'alarmer de

(1) Voici le texte des ordres du jour par lesquels le changement du général en chef fut annoncé aux troupes :

son immense responsabilité, il montra d'entrée une résolution à la hauteur de la situation. Dès le 29 il mit son armée en marche dans la direction de l'ennemi.

Depuis quelques jours Lee s'était enfin décidé aussi à agir; il allait faire converger toutes ses forces sur la capitale pensylvanienne. Cette opération contre une ville aussi bien défendue que Harrisburg l'était à ce moment, couverte par un fleuve navigable, et cela avec l'armée de Meade et le camp retranché de Washington sur ses derrières, ne pouvait être taxée que de suprême folie.

Elle ne souriait guère au général Lee, qui s'y voyait plutôt condamné par la force des choses et par la première faute de l'invasion, qu'amené par les règles d'une bonne conduite de la guerre. Aussi, quand il apprit, le 29, que l'armée fédérale s'avançait enfin contre lui, il fut heureux de saisir cette occasion plausible d'abandonner son projet, et de le changer con-

Quartier-général de l'armée du Potomac.
Frederich Md, 28 juin 1863.

ORDRE GÉNÉRAL N° 65.

Conformément aux ordres du département de la guerre, en date du 27 juin 1863, je quitte le commandement de l'armée du Potomac. Il est transféré au major-général George-G. Meade, brave et accompli officier, qui s'est noblement acquis en maints combats la confiance et l'estime de l'armée. Dans la persuasion où je suis de ne pouvoir pas être aussi utile à cette armée que je le désirerais, je la quitte, mais non sans la plus profonde émotion. La douleur de me séparer de camarades de tant de batailles est adoucie par la conviction que leur courage et leur dévouement ne cesseront d'être les mêmes, qu'ils prêteront à mon successeur le cordial et empressé concours qu'ils m'ont prêté. Avec les plus vives prières pour que l'action de ses armes rapporte des succès dignes d'elle et de la nation, je lui fais ici mes adieux.

(Signé) S.-F. BARSTOW, adjudant-général ad-intérim.

(Signé) Joseph HOOKER, major-général.

Quartier-général de l'armée du Potomac, 28 juin 1863.

ORDRE GÉNÉRAL N° 66.

Ensuite d'ordres du président des Etats-Unis, je prends par la présente le commandement de l'armée du Potomac. Comme soldat, en obéissant à cet ordre totalement inattendu pour moi et que je n'avais point sollicité, je n'ai ni promesses ni profession de foi à faire. La patrie se confie dans cette armée pour être sauvée des maux d'une invasion ennemie. Quelques fatigues et sacrifices auxquels nous puissions être appelés, ayons toujours en vue la grandeur des intérêts en cause, et que chaque homme soit déterminé à faire son devoir, en se confiant pour le reste aux desseins de la toute puissante Providence.

C'est avec une juste défiance de moi-même que je remplace dans le commandement de cette armée un éminent et accompli soldat, dont le nom marquera toujours dans notre histoire. Mais j'ai confiance dans le cordial appui de mes frères d'armes, qui m'aideront à remplir les devoirs de l'important mandat qui m'a été confié.

(Signé) George-G. MEADE, major-général commandant.

(Signé) S.-F. BARSTOW, aide adjudant-général.

tre le but déterminé de livrer une bataille décisive à la principale armée ennemie.

C'est à cela que, dès le 19 à midi, il voua tous ses soins.

A cet effet il voulut épargner à Meade une partie de sa route, et se concentrer à l'est des montagnes. Le premier point de rendez-vous de ses corps fut indiqué à Gettysburg, où Longstreet et Hill se porteraient de la direction de Chambersburg, tandis que Ewell s'y rabattrait de Carlisle.

Le mouvement commença partout le 30; mais la marche se fit, dit le général Lee dans son rapport, plus lentement que l'auraient exigé à ce moment-là les mouvements des fédéraux, s'ils avaient été connus.

En effet, le 29, comme nous l'avons dit plus haut, l'armée fédérale s'était ébranlée, après avoir reçu quelque renfort de Washington, surtout en cavalerie, et en laissant à Frederick-City les sept mille hommes retirés de Harpers-Ferry, sous le général French. Le 29 au soir l'armée se trouvait en position, la droite à New-Winsdsor (1), la gauche à Emmettsburg. En avant-garde sur la droite se trouvait la cavalerie de Kilpatrick, avec ses coureurs jusque devant Hanovre, et de même sur la gauche la cavalerie de Buford, poussant jusqu'à Gettysburg.

L'armée de Meade comptait à ce moment environ 80 mille hommes, répartis en corps et en divisions comme suit :

1er	corps,	Reynolds;	divis.	Wadsworth, Doubleday Robinson.
2e	»	Hancock;	»	Caldwell, Gibbons, Hayes.
3e	»	Sickles;	»	Ward, Humphrey, Birney.
5e	»	Sykes;	»	Sykes, Barnes.
6e	»	Sedgwick;	»	Newton, Howe (?).
11e	»	Howard;	»	Steinnwehr, Schurz, Barlow.
12e	»	Slocum;	»	Williams, Geary, Green.

Corps de cavale, Pleasanton; divis. Buford, Kilpatrick, Gregg.

Artillerie, général Barry, 100 bouches à feu.

Chef d'état-major, général Warren.

En outre à Frederick-City se trouvaient les 7 mille hom-

(1) New-Windsor est une petite localité à peu près à moitié chemin entre Liberty et Westminster.

mes du général French, et à Washington même une quarantaine de mille sous le général Heintzelman.

Le 30 toute l'armée fit un léger changement de front à gauche. L'aile droite se porta sur Manchester, et l'aile gauche, servant de pivot, resta aux environs de Emmettsburg. Cette aile gauche, composée des 1er, 11e et 3e corps, était sous le commandement du général Reynolds.

Le général Buford ayant fait rapport de Gettysburg au général Meade que l'ennemi se montrait en forces assez notables sur la route de Cashtown et Chambersburg, à son tour l'aile gauche fut portée en avant, et le général Reynolds fut chargé d'occuper Gettysburg, et d'y prévenir l'infanterie confédérée.

La ville de Gettysburg pouvait en effet paraître de quelque importance, comme carrefour de plusieurs routes et comme tête de ligne d'un vaste réseau de voies ferrées. Elle est située dans la région montueuse et fertile des sources du Monocacy, sur la grande route de Philadelphie à Pittsburg.

La ville elle-même se trouve dans un recoin du petit vallon du Rock-Creek formant une courbe allant de l'est au nord, puis à l'ouest.

Du côté du sud, par où s'avançaient les fédéraux, trois routes viennent se joindre dans la ville ; à droite celle de Baltimore, à laquelle s'en raccordent deux autres venant de l'est ; au centre celle de Taneytown ; à gauche celle d'Emmettsburg. Entre les deux premières routes et presque à leur jonction se trouve la colline la plus élevée de la région, celle du cimetière de Gettysburg à 3 ou 4 milles de la ville ; de l'autre côté de la route de Baltimore est une autre colline presque aussi élevée, descendant en ravins au Rock-Creek, tandis que vers la route d'Emmettsburg les gradins vont en s'abaissant, sauf à une hauteur appelée Round-Top. Sur l'autre pente de la vallée débouchent aussi trois routes principales, celles de York, du nord-est ; de Heidlesburg, du nord ; de Cashtown, de l'ouest. Le chemin de fer longe au nord la route d'York. Le petite ville de Gettysburg se compose de deux groupes principaux et d'un grand bâtiment, le Séminaire, qui est un peu au nord de la ville. Tous les environs

sont moitié en belles cultures, moitié en taillis clairsemés. Les sommets des collines, surtout du côté du nord, sont couronnés de bois de pins un peu plus épais.

Le 30 au soir le général Reynolds bivouaqua avec son 1er corps à Marsh-Creek tout près de Gettysburg, suivi du 11e et du 3e plus en arrière, en colonnes de marche. Le 1er juillet cette aile gauche continua sa route. Le 1er corps, rejoint par la cavalerie de Buford, qui tiraillait depuis le matin avec l'ennemi, traversa la ville de Gettysburg et s'avança jusque sur les collines de la route de Cashtown. Là il rencontra les avant-gardes confédérées du général Hill, division Heth, et le combat s'engagea aussitôt.

Le général Reynolds fit déployer sa première division, Doubleday, et envoya l'ordre à Howard de se hâter d'arriver et de venir prendre place à sa droite.

Ces premières dispositions étaient à peine ordonnées que Reynolds tombait mortellement frappé. Au général Doubleday échut momentanément la direction du 1r corps, et Howard, qui arriva à peu au même moment, à 10 ½ heures du matin, prit le commandement de l'aile gauche.

Celui-ci fit avancer deux divisions du 11e pour protéger la droite du 1er, tandis qu'il garda prudemment une de ses divisions, Steinwehr, et la moitié de l'artillerie du corps, en réserve sur la colline du cimetière. Là canonniers et fantassins s'occupèrent immédiatement d'établir les épaulements et les abattis habituels.

Les divisions de première ligne eurent d'abord du succès ; elles capturèrent même quelques hommes, dont le chef de l'avant-garde confédérée, général Archer. Mais plus tard, attaquées vivement par tout le corps de Hill, elles furent refoulées peu à peu sur Gettysburg. Elles allaient atteindre la ville, où le 11e corps comptait tenir solidement, lorsque celui-ci se vit tout à coup assailli en forces sur sa droite et à revers.

C'était Ewell, qui arrivait de York on ne pouvait plus opportunément. C'étaient encore les soldats de Stonewall Jackson, répétant à point donné la manœuvre de Chancellorsville contre les mêmes Allemands du 11e corps, qu'ils avaient si bien

mis en fuite deux mois auparavant. Cette fois le 11e corps tint mieux; il se défendit même vigoureusement, mais tout en devant précipiter sa retraite. Rentré dans la ville en désordre, l'ennemi s'y jeta sur ses talons, et en fit un grand carnage. La brigade Schimmelfenning entr'autres y fut complétement abîmée. Son chef, vétéran de l'armée russe, resté seul à la lutte avec une poignée d'hommes, n'échappa que par miracle à la capture, en se glissant dans une cave, où il demeura caché pendant deux jours.

La ville fut occupée par Ewell, qui se porta en avant dans la direction du cimetière, en même temps qu'une portion de Hill, à sa droite, s'avançait contre le même objectif. A 4 heures les fédéraux étaient repliés sur cette position avec une perte de 5 à 6 mille hommes et de 10 canons. Mais là ils s'apprêtaient à prendre leur revanche.

Les généraux confédérés auraient eu un haut intérêt à ne pas laisser les Unionistes se consolider dans cette forte position, et à les en déloger aussitôt. Malheureusement, un défaut d'entente entre les deux chefs de corps, l'absence d'une division de Hill, la division Anderson, restée en arrière, et de tout le corps de Longstreet, plus en arrière encore, fit ajourner l'attaque pour ce soir-là. Quelques petites colonnes seulement, précédées de tirailleurs, s'avancèrent contre la position du cimetière, qui ouvrit un feu formidable. Les confédérés, après cette reconnaissance, n'allèrent pas plus loin ce soir-là. Ils eurent tort, car vers six heures du soir, ils auraient pu attaquer avec des forces supérieures, avec celles de deux corps entiers.

De part et d'autre pendant cette soirée et pendant la nuit du 1er au 2 juillet, les troupes marchèrent à toutes jambes, pour rallier celles qui avaient déjà combattu, et pour prendre position à leurs côtés.

Le premier renfort arrivé aux fédéraux fut celui du général Hancock, envoyé par Meade sur la nouvelle de la mort de Reynolds, pour remplacer celui-ci dans son commandement de l'aile. De concert avec Howard le général Hancock reconnut la position du cimetière et y détermina l'emplacement qu'y prendraient les troupes au fur et à mesure de leur arrivée.

A 7 heures du soir le 12e corps, Slocum, et une partie du 3e, Sickles, entraient en ligne, et furent placés le 12e à la droite, le 3e à la gauche des deux corps déjà postés. Une brigade marylandaise sous le général Lockwood arriva aussi, et fut momentanément attachée au 12e corps.

Le général Meade rejoignit la position lui-même vers une heure du matin, avec tout l'état-major général transporté de Taneytown, et il établit son quartier dans une riante ferme à la gauche et un peu en arrière du cimetière, à couvert derrière les hauteurs.

En suite des informations que Hancock et Howard lui avaient transmises sur les intentions offensives de l'ennemi et sur la force de la position fédérale, Meade avait résolu d'y livrer bataille. Avant de quitter Taneytown, il avait expédié l'ordre à tous les corps de se diriger sur Gettysburg, et il avait fait replier les gros trains en arrière, à Westminster. Toute la nuit le général Meade fut occupé à reconnaître la position et à donner des ordres pour les retranchements à construire, pour l'établissement des stations des signaux, des batteries de réserve, des ambulances et hôpitaux, et pour tous les autres soins préliminaires d'une grande bataille.

A 7 heures du matin arrivèrent le 2e corps, Hancock, le 5e, Sykes, augmenté de deux brigades de réserves pensylvaniennes sous Crawford, et le reste du 3e. Les 2e et 3e corps se placèrent à la gauche des 11e et 1er, tenant entr'autres la hauteur de Round-Top, et le 5e passa en réserve. Ce dernier serait bientôt rejoint par le 6e, Sedgwick, en marche de Manchester.

Ainsi la ligne fédérale dessinait de nouveau la figure affectionnée d'un fer à cheval ou d'un U renversé, présentant sa convexité à l'ennemi, et dont la colline du cimetière formait le sommet. A l'extrémité de droite se trouvaient le 12e corps et la cavalerie Gregg; à celle de gauche le 2e corps et la cavalerie de Kilpatrick; au sommet, les 11e, 1er et 3e corps; au milieu derrière le sommet et s'allongeant en arrière, les 5e et 6e corps, et la division Buford, envoyée à Westminster à la garde des trains.

A 2 heures après midi le 6e corps fédéral arriva, ayant fait

sans désemparer une marche de 32 milles. Il prit sa place en réserve et un peu vers la droite, tandis que le 5e corps alla former l'extrême gauche.

Toute la matinée et une bonne partie de l'après-midi purent être tranquillement employées par Meade à bien établir et fortifier sa position.

Lee avait aussi eu besoin de temps pour organiser son front d'attaque. Sa première intention n'avait pas été de livrer une grande bataille à ce moment, ni surtout d'attaquer un ennemi placé dans d'aussi avantageuses conditions. Il connaissait trop bien la valeur des lignes retranchées pour vouloir les braver à plaisir. Son désir était de se débarrasser en premier lieu du riche butin ramené par Ewell dans sa campagne de la Susquehanna, d'évacuer au-delà du Potomac l'immense train de voitures, de chevaux, mulets et autre bétail, qui maintenant l'encombrait. Une fois allégé de ce souci il lui serait plus facile d'opérer contre la position ennemie, soit en manœuvrant, soit en l'assaillant.

Ces sages résolutions s'évanouirent devant l'excitation du succès remporté le 1er juillet, et il se décida à attaquer, le 2 juillet, quoiqu'il dût lui manquer pour ce jour-là une division de Longstreet, la belle division de vétérans Pickett, laissée à la garde de la ligne de retraite de Chambersburg, et toute la cavalerie Stuart. On venait seulement d'apprendre l'arrivée de celle-ci à Carlisle et de lui envoyer l'avis de rejoindre à Gettysburg immédiatement.

L'ordre de bataille resta le même que la veille, sauf que les deux divisions de Longstreet vinrent prendre place à la droite de Hill. On avait donc les corps de Longstreet à la droite, de Hill au centre et de Ewell à la gauche. Cette ligne, d'un développement de 5 à 6 milles, formait un demi-cercle circonscrivant la ligne fédérale. C'était à peu près comme à Chancellorsville et dans beaucoup d'autres batailles américaines.



Le plan de Lee consistait à menacer les fédéraux sur leur centre, tout en y guettant l'occasion d'une attaque, et à agir plus vigoureusement sur leurs ailes. Longstreet surtout devait s'emparer des hauteurs de Round-Top, d'où l'on aborderait ensuite plus facilement celles plus fortes et plus reculées du cimetière.

Vers 3 heures après midi ce plan fut mis à exécution. Sur toute la ligne s'engagea d'abord une forte canonnade, puis sur les deux ailes débouchèrent les colonnes confédérées. Le corps de Sickles, qui s'était porté un peu trop en avant, fut attaqué de front et de flanc, et subit rapidement de fortes pertes ; son chef même eut une jambe emportée par un boulet. Birney, qui le remplaça, fit battre en retraite, en même temps que le second corps venait le soutenir à droite et le 5e à la gauche. Malgré cet appui, toute cette aile dut céder son

premier terrain devant les assauts énergiques et répétés de Longstreet. Mais lorsque celui-ci voulut s'avancer plus loin, contre le cimetière, il trouva des portions du 1er corps et même du 6e, qui s'étaient aussi avancées à l'appui du 3e, et il dut reculer à son tour.

A la gauche Ewell parvint aussi à s'emparer des premiers retranchements tenus par Slocum, qui les avait dégarnis de la division Geary, envoyée au secours de la gauche fédérale. Sur le centre Howard fut vivement canonné et repoussa une attaque faite contre lui à la tombée de la nuit, action dans laquelle il reçut l'appui du 12e corps, du 1er et du second.

La nuit mit fin au combat, qui se terminait à l'avantage des confédérés, mais au prix de forts sacrifices et sans progrès bien accentués vers le cimetière.

Ce succès partiel détermina le général Lee à continuer l'assaut le lendemain. Il pouvait être renforcé de sa cavalerie et de la division Pickett de Longstreet, au-devant desquelles il envoya pour les faire hâter leur marche. Pendant la nuit tous les préparatifs furent faits pour l'assaut de la position du cimetière. Le gros de l'artillerie fut massé sur la droite confédérée, sur les positions qu'avait finalement retenues Longstreet, et de ce côté-là aussi furent dirigées les colonnes qui devaient donner l'assaut. C'étaient Pickett à la droite, et les divisions Pettigrew et Hood plus à gauche. Sur le reste de la ligne on agirait comme la veille, afin de retenir l'ennemi sur tous les points.

Meade avait aussi mis la nuit à profit. Il n'avait pas de renfort à attendre immédiatement ; mais l'armée nouvelle de Couch était en marche, de Harrisburg, et ne tarderait pas à venir le rejoindre ou plutôt à menacer les derrières des confédérés. Sa position des collines du cimetière était très forte ; il ne pensa donc pas à l'évacuer, mais à la renforcer encore. Il y fit travailler activement pendant la nuit du 2 au 3 ; toutes les pièces retirées de l'aile gauche furent concentrées vers le cimetière. Ainsi trois étages de batteries se succédaient sur les crêtes, toutes bien couvertes d'épaulements, et présentant une concentration de feux formidable.

La matinée du 3 juillet se passa tranquillement sur ce point ;

quelques vives escarmourches eurent lieu en revanche sur la droite fédérale, où la division Geary, secondée d'une brigade du corps de réserve, réussit à reprendre sur le corps de Ewell ses anciennes positions. Le général Lee, charmé de cette action sur sa gauche, qui formait une excellente diversion à l'attaque projetée, la fit soigneusement entretenir, pendant que Longstreet terminait ses préparatifs.

Vers une heure après midi l'attaque réelle recommença par une canonnade plus furieuse que jamais. Les pièces étaient beaucoup plus concentrées que le jour précédent; une centaine battait directement le cimetière et ses proches alentours. Le quartier-général même de Meade, soit intentionnellement, soit par hasard, fut atteint par une grêle de projectiles, qui tuèrent plusieurs ordonnances et une vingtaine de chevaux, avant qu'on ait pu déloger.

Les fédéraux ne répondirent pas moins vivement, et d'un nombre à peu près aussi considérable de pièces. Vers trois heures et demie le duel d'artillerie cessa un peu, et les colonnes confédérées débouchèrent sur la gauche et le centre des lignes fédérales.

La colonne de droite était formée par la division Pickett, de trois brigades seulement, deux brigades ayant dû rester à la garde des défilés de retraite; mais toutes de vétérans, virginiens pour la plupart. Elle s'avança dans un ordre admirable, rapidement et sans se laisser arrêter par la mitraille qui la décimait. Sa route fut bientôt marquée d'un sillon de cadavres, mais elle marchait toujours, et elle arriva jusqu'aux premières batteries, qu'elle enleva à la bayonnette.

La colonne de gauche, la division Pettigrew entr'autres, était tout autrement composée. Elle ne comptait que des recrues, arrivant directement du Sud et n'ayant jamais vu le feu. Lancée subitement sous une grêle de projectiles, elle hésita, s'arrêta, puis se débanda, pour rentrer à la course dans les taillis dont elle venait de sortir.

La division Pickett, découverte sur son flanc gauche, y reçut bientôt le feu convergent d'autres batteries; elle dut renoncer aux avantages qu'elle avait conquis et battre aussi

en retraite. A ce moment tous les canons fédéraux furent dirigés sur elle et ses pertes devinrent terribles.

L'assaut avait finalement et décidément échoué. La canonnade et les fusillades de tirailleurs se poursuivirent encore jusqu'à la nuit, et portant, hélas, autant contre les pauvres blessés qui gisaient entre les deux lignes que sur les combattants eux-mêmes. Une maison entr'autres sur le front de Longstreet, remplie de blessés des deux camps, mais surtout de fédéraux recueillis par les gens du Sud, fut incendiée par les obus partis des batteries fédérales. Toutes les conventions neutralisatrices de Genève et autres, n'auraient rien pu contre cette cruelle erreur d'un moment, car blessés et valides s'étaient entassés pêle-mêle à l'abri de cette maison.

Heureux d'avoir maintenu intactes leurs batteries du sommet des crêtes et d'avoir dégagé celles un instant occupées par Pickett, les fédéraux ne demandèrent pas davantage à la fortune. Ils n'essayèrent pas de poursuivre leurs succès en attaquant à leur tour les confédérés désorganisés par leur sanglante retraite. La nuit se passa de part et d'autre sous les armes, ainsi qu'à relever les blessés les moins éloignés, et à réorganiser les troupes.

La journée du 4 s'écoula également dans une apparente inaction des deux belligérants. Mais Lee avait dû renoncer à toute offensive ultérieure. Outre la raison de ses pertes, il se trouvait à court de munitions; il n'en avait plus que pour une journée, et, si éloigné de sa base, il ne voulait pas s'en dégarnir complétement. D'autre part la difficulté de vivre du pays, en face des coureurs fédéraux de plus en plus nombreux, devenait toujours plus grande ; enfin l'armée de Couch était en marche sur sa gauche et pouvait menacer ses derrières ; une division d'avant-garde, sous le général Smith, était annoncée comme devant effectuer sa jonction, le 5 ou le 6, avec la droite de Meade.

Toutes ces raisons avaient décidé le général Lee à la retraite. Celle-ci fut commencée dès le 4 dans la journée par les trains, et dès la nuit par le reste des troupes. L'armée marcha en deux colonnes, la principale sur la route de Fairfield, et l'autre sur la route de Cashtown. Elle emmenait avec elle tous ses

blessés et environ 4 mille prisonniers. Près de 2 mille autres prisonniers, trop embarrassants à escorter, avaient été simplement parolés ; les prisonniers blessés relevés dans les deux premiers jours furent laissés en arrière.

Cette retraite nocturne, gênée par d'immenses trains, fut encore compliquée d'un fort orage et d'averses torrentielles, qui, venant après les pluies tombées presque continuellement pendant la fin de juin, rendirent les routes affreuses. La tête de colonne marcha si lentement que la queue ne put se mettre en mouvement qu'une quinzaine d'heures plus tard, c'est-à-dire le 5 au matin.

Le général Meade, qui s'était borné jusque-là à faire des reconnaissances, se décida à poursuivre l'ennemi, ou plutôt à le suivre. Le 6e corps, Sedgwick, qui n'avait rien eu à faire le 3, fut chargé de cette tâche, et il passa en tête sur la route de Fairfield, tandis que la cavalerie se porta sur la route de Cashtown.

Le 8 juillet seulement le reste de l'armée se mit aussi en marche, ayant employé les deux journées du 6 et du 7 aux soins des blessés et des cadavres, ainsi qu'à la réorganisation des corps.

Dans ces entrefaites le général Sedgwick était arrivé sur les talons des confédérés, devant les défilés escarpés de Fairfield, et y avait été arrêté par l'arrière-garde de Lee, postée derrière des abattis. Cette position ne pouvant pas être facilement forcée, d'après le rapport de Sedgwick, le général Meade donna à sa poursuite une direction flanquante, cherchant seulement à atteindre Williamsport et le Potomac en même temps que l'ennemi. Il fit donc suivre directement celui-ci par deux brigades seulement ; celle de cavalerie de Mc Intosh et celle d'infanterie Neill. Le gros de l'armée marcha par Middletown en Maryland. La cavalerie de Buford, rappelée des trains de réserve, fut dirigée sur Hagerstown et Williamsport.

L'ordre avait aussi été envoyé, le 5, au général fédéral French, à Frederick-City, de chercher à couper la retraite au général Lee en réoccupant Harpers-Ferry et en envoyant un poste au défilé de Turner dans les Montagnes-du-Sud. Ce

général avait non-seulement devancé ces ordres, mais lancé sa cavalerie sur Williamsport et Falling-Waters. Là il avait détruit les ponts ennemis et capturé leur garde.

Le 10 juillet, l'armée poursuivante trouva bon de s'arrêter toute la journée à Middletown, pour rallier ses trains et s'approvisionner. Le lendemain elle passa les Montagnes-du-Sud, et, le 12, elle s'arrêta de nouveau en face des hauteurs de Marsh-Run, en avant de Williamsport.

Elle venait de recevoir quelques coups de fusil et de rencontrer les avant-postes confédérés, car le général Lee s'y trouvait en position depuis le 6 et le 7. Il avait en somme fait une heureuse marche, la cavalerie fédérale n'ayant réussi à lui enlever que des traînards et une vingtaine de voitures. En revanche, en arrivant au Potomac il avait trouvé le fleuve très enflé et ses ponts détruits. Mais des Américains ne se croient pas perdus pour cela. En attendant d'avoir recueilli et fait construire un nouveau matériel de pontonage, il avait pris pied dans une sorte de vaste tête de pont couvrant le Potomac, de Falling-Waters à Williamsport, avec avant-postes sur les hauteurs de Marsh-Run. Il s'était attendu chaque jour, depuis le 6, à être assailli ; mais les attaques se limitèrent à quelques escarmouches de cavalerie. Il vit même, le 13, que Meade ne songeait pas encore à l'offensive, puisque les fédéraux commençaient à retrancher leurs lignes. Ayant réussi, ce jour-là, à jeter un nouveau pont de pontons sur le Potomac, à Falling-Waters, et les eaux ayant baissé, il se décida à passer sur l'autre rive dès la nuit du 13 au 14.

Le passage eut lieu en deux colonnes, Ewell à gué, à Williamsport; Longstreet et Hill sur le pont de pontons. L'opération ne fut complétement terminée que dans l'après-midi du 14. Une dizaine de voitures éclopées et deux canons durent être laissés dans les ornières boueuses des abords du pont, ainsi que de nombreux traînards égarés.

Le général Meade fit ces faciles captures, et rien de plus. Il avait, après forces reconnaissances et conseils de guerre, à peu près arrêté un projet d'attaque pour le 14; mais à ce moment le Potomac venait de séparer de nouveau les deux combattants.

Meade continua son système de poursuite de flanc. Tandis que la cavalerie de Gregg, passant le fleuve à Harpers-Ferry, alla talonner l'ennemi, et s'engager vivement avec son arrière-garde à Charlestown, à Shepherdstown, à Martinsburg, à Winchester, le gros des fédéraux franchit le Potomac à Berlin, et descendit la vallée de Loudon.

En avant-garde le 3me corps, sous le général French, fut dirigé, avec la cavalerie, aux cols des Montagnes-Bleues, où quelques escarmouches furent encore livrées, et où les confédérés perdirent plusieurs prisonniers. Mais le gros de leur armée se retira sur le Rapidan sans être entamé.

A la fin de juillet les anciennes positions sur les deux rives du Rappahannock furent reprises, comme avant les batailles de Fredericksburg et de Chancellorsville, et la campagne de 1863 sur cette zone pouvait être considérée comme terminée.

L'avantage restait sensiblement aux fédéraux, au point de vue moral, comme aux autres. Leurs pertes furent cependant sévères, elles se montaient à 23186 hommes hors de combat, dont 2824 tués, 13709 blessés, le reste manquant.

Sur ce nombre les officiers comptaient pour une part proportionnellement très grande.

La compensation en trophées était, outre le terme mis à l'invasion, de trois canons, quelques voitures, 41 étendards et guidons, et 24 mille pièces de petit armement et équipement.

Les confédérés perdirent environ 26 mille hommes, dont environ 5 mille tués, 15 mille blessés, le reste manquant.

Les généraux Barksdale, Garnett et Pettigrew furent tués sur le champ de bataille ; Pender et Semms mortellement blessés. Les généraux Hood, Trimble, Heth, Kemper, Armstsead, Scales, Anderson, Hampton, Jones furent aussi blessés plus ou moins grièvement.

Ces trois journées de lutte, ainsi que les mouvements qui les précédèrent et les suivirent immédiatement, auraient été dignes peut-être d'une analyse plus détaillée de notre part, car elles marquèrent, avec les opérations qui s'effectuaient

au même moment devant Vicksburg, le point culminant de cette grande guerre.

Nous avons préféré toutefois conserver à notre récit son caractère de résumé général des événements, et, pour le reste, c'est-à-dire pour maintes particularités très intéressantes de ce tragique épisode, nous renvoyons nos lecteurs à deux documents de témoins oculaires que nous publions dans nos annexes.

Le premier est le journal d'un colonel anglais de grande distinction, en visite au quartier-général de Lee; et le second une lettre du correspondant d'un journal unioniste de Cincinnati. Tous deux ont bien regardé et assez bien vu, quoique étant tombés dans beaucoup d'erreurs de fait et d'appréciation, naturelles au moment où ils écrivaient, et que nos lecteurs rectifieront facilement.

La lettre du journaliste fournit en outre le type très caractéristique d'un genre tout américain de littérature, créé sur une vaste échelle par la guerre de sécession, et qui peut faire apprécier si quelques généraux, le général Sherman entr'autres, avaient tort de débarrasser l'armée, pour des opérations délicates, du concours de tels aides.

Quant aux observations que les opérations de Gettysburg pourraient suggérer au point de vue spécialement militaire, nous avons déjà fait ressortir les principales dans le cours du récit, et nous n'avons guère qu'à les accentuer davantage.

La plus importante et qui constitue à nos yeux une énigme capitale, est toujours de nous demander ce que Lee se proposait de gagner en s'avançant en Pensylvanie? Pourquoi, une fois sur la rive gauche du Potomac, il ne s'est pas au contraire donné un objectif déterminé et décisif: ou la place de Washington, ou l'armée principale de Hooker?

Enlever la capitale de l'Union n'était assurément pas chose facile ni simple. Ce l'était toutefois beaucoup plus et moins périlleux que de vouloir pénétrer jusqu'à la Susquehanna et au-delà, en laissant derrière soi le camp retranché de

Washington, muni de deux armées d'un total de 120 mille hommes au moins, pouvant aisément s'accroître.

Lee voulait, a-t-on dit, tourner cette position, la couper d'avec le Nord et d'avec l'Ouest, la bloquer en quelque sorte. Nous répondrons qu'une telle position n'était tournable ou bloquable en aucun cas.

Elle était elle-même un pivot ; elle avait trop d'étendue, elle était trop bien entourée d'ouvrages, trop bien approvisionnée, trop sûre de la voie de mer, à défaut d'autres communications, pour craindre un ennemi sur quelque direction que ce fût. Elle faisait front de tous côtés et pouvait vivre par elle-même et par le Potomac. Vouloir agir sur ses communications, c'était une combinaison vide de sens, qui ne pouvait aboutir à rien de décisif ni même de marquant. Ce n'était qu'un raid de plus dans l'histoire militaire américaine, avec les trois armes, et sur de vastes proportions, capable peut-être d'agiter momentanément les clubs de quelques bruyantes villes, mais non d'inquiéter sérieusement des états-majors.

En revanche la capitale fédérale offrait, par le vice de sa trop grande enceinte d'ouvrages que nous avons déjà signalé, des chances réelles à une attaque subite et concentrée sur un ou deux points faibles, qui étaient faciles à trouver. L'assaillir en force, avant que Hooker l'eût rejointe, ou y pénétrer sur ses talons après l'avoir battu sur le Monocacy, n'eût point été pour Lee une prétention surhumaine, et le coup offrait d'assez beaux enjeux en cas de succès pour avoir dû être tenté.

Le général Lee, une fois à Chambersburg, ne fut sans doute pas le dernier à sentir l'erreur fondamentale de sa situation. Il avait trop de jugement et d'expérience de la guerre pour ne pas voir que son entreprise était plus politique que militaire, plus téméraire que stratégique, et c'est ce qui le rendit si hésitant.

Nous avons dit aussi que sa marche, pour arriver du Rappahannock à Chambersburg, avait été beaucoup trop lente et sa colonne trop allongée. Hâtons-nous d'ajouter, à la justification du général Lee, que ce reproche ne s'adresse qu'à une

opération telle que nous indiquons ci-dessus qu'elle aurait dû se faire. Mais pour s'installer simplement à Chambersburg et faire des razzias aux environs et plus au nord, il n'y avait pas en effet grand besoin d'une marche plus rapide et plus concentrée.

Quant à la bataille elle-même nous n'avons qu'à déplorer pour Lee sa mauvaise fortune de ne s'être pas trouvé lui-même à l'attaque du 1er juillet, et de n'y avoir pas fait suivre immédiatement, jusqu'à l'enlèvement des collines du cimetière.

Quant au général Meade, il avait montré plus d'initiative et d'aptitude au maniement des masses que son prédécesseur. Dans la journée du 2 tous ses corps surent s'engager, quitter leurs emplacements et manœuvrer quelque peu. Sans doute le fond de sa tactique fut, comme sous les deux généraux précédents et sous d'autres encore, un combat de position.

Le système consiste à mettre les corps en ligne, avec un en réserve. Chaque corps combat droit devant lui, chaudement s'il est en butte à l'attaque ennemie principale, faiblement s'il n'est que l'objet d'une démonstration.

S'il voit à ses côtés une affaire un peu chaude et qu'on lui demande du renfort, il y étend une de ses ailes, soit de son chef, soit par ordre supérieur. Si la ligne est percée sur un point, les réserves y courent et cela même déjà au commencement de l'action.

A Gettysburg l'art avait eu plus de part. Quelques trouées avaient été bouchées, le 2, par des corps en ligne, par le 2e, par le 12e, ainsi que par une portion des réserves. En outre l'aptitude habituelle des Américains pour la guerre des retranchements, pour l'improvisation d'un système de forteresses, avait apparu dans toute sa grandeur, le soir du 2 et le 3, sur les coteaux de la colline du cimetière.

Une attaque plus vigoureuse encore que celle de Pickett et de Pettigrew, ou répétée, aurait été également refoulée.

En revanche cette guerre de retranchements, qui fatigue considérablement les hommes par des travaux de corvées incessantes, de jour et de nuit, et les habitue à ne se sentir so-

lides qu'à couvert, manifesta ses inconvénients quand il eût été profitable de passer de la défensive à l'offensive.

Pourquoi le corps de Sedgwick et quelque cavalerie n'essayèrent-ils pas de poursuivre Lee dès le 3 au soir, ou au moins dès le 4? Pourquoi la poursuite de toute l'armée se fit-elle si tardivement et si lentement? Lee, battu à Gettysburg, marche péniblement vers un fleuve torrentueux, où il ne trouve plus ses ponts, ayant à ses trousses une armée aussi forte que la sienne, et vers ses ponts détruits les sept mille hommes de French pour lui barrer le passage et aider à le jeter dans la nasse! Malgré cela il parvient à repasser le fleuve à la barbe même des vainqueurs! Il faut avouer que ce n'est pas le lieu de s'absorber en discussions stratégiques.

Le général Lee ayant eu sept jours entiers pour faire son passage, pour recueillir, réparer et construire les pontons et les chevalets dont il avait besoin, il n'y eut pas non plus grand mérite à lui d'avoir aussi convenablement réussi, du moment que Meade n'avait troublé sa tranquillité que par des reconnaissances et des retranchements.

XIX

Situation politique intérieure. — Etat des partis. — Les Copperheads. — La conscription. — Emeute de New-York.

Quoique nous n'ayons point l'intention de nous arrêter longtemps aux événements politiques, nous ne saurions les passer sous silence sans risquer de laisser planer de fausses appréciations sur les affaires militaires et sur leur développement.

Dans une guerre de ce genre, guerre civile essentiellement, la lutte des partis ne pouvait cesser un seul instant de marcher de front avec la guerre des armées.

A l'époque où le cours des opérations nous avait conduit, c'est-à-dire en juillet 1863, la situation intérieure que nous avons esquissée pour examiner les causes de la guerre, s'était déjà considérablement transformée. Les questions de principe, voilées au début sous des questions de forme, s'étaient dégagées peu à peu de leurs entraves. Les germes latents avaient grandi, avaient poussé des branches et des fruits, dont on ne pouvait plus faire abstraction. La question de la destruction radicale de l'esclavage, de l'égalité des races humaines devant la loi et devant les usages, avait fini par oser se poser nettement et par faire un notable chemin.

On se rappelle les circonstances politiques qui avaient amené la nomination de M. Lincoln à la présidence de l'Union. Les gens qui désiraient mettre un frein à la puissance esclavagiste s'étaient tous donné la main pour tenir tête aux empiétements du Sud, et ils avaient élevé au pouvoir un gouvernement qui ferait de cet objet sa principale tâche.

Ce grand parti *républicain,* qui triompha avec M. Lincoln, comptait toutefois deux fractions principales. Une d'elles, minorité ardente, renfermant des hommes d'action, de conviction et de talent, et presque tout l'état de Massachussets, pensait que l'esclavage était un mal et un crime si grand que tous les moyens étaient bons pour s'en débarrasser. Elle voulait l'abolition immédiate, coûte que coûte, par les voies révolutionnaires et violentes, s'il le fallait.

L'autre fraction, plus modérée et plus pratique, voulait procéder au même but, graduellement, méthodiquement, légalement, par le moyen d'une révision de la constitution d'un côté, et d'une indemnité aux propriétaires d'esclaves de l'autre.

Le premier acte de cette réforme constitutionnelle avait été la nomination parfaitement légale du nouveau président, M. Lincoln, qui, lui, appartenait personnellement à la nuance modérée du parti républicain.

A cela le Sud, vaincu au scrutin, avait répondu par une illégalité flagrante, par une déclaration de sécession, par la guerre. Il s'était mis ainsi en dehors de la sauvegarde de la loi, et la fraction abolitionniste eut beau jeu pour proposer des mesures contre les sécessionnistes, satisfaisant aussi à ses besoins particuliers.

Dans l'orgine toutefois, sous la première impression des dangers dont cette lutte allait menacer le pays, les mêmes sentiments d'union qui avaient présidé à l'opération électorale et à la formation du grand parti républicain, restèrent à peu près les seuls dominants. Le Nord laissa dans l'ombre la question irritante de l'esclavage, et déclara combattre pour le maintien de l'Union et de la constitution.

Un jeu de mots se cachait, il est vrai, sous la forme de cette déclaration, pour les gens résolus et regardant devant eux.

Les uns disaient qu'ils combattraient volontiers pour la constitution, *mais* amendée dans le sens de l'abolition; d'autres combattraient aussi pour la constitution, *mais* telle qu'elle était. Une masse flottante et à courte vue balançait entre ces deux opinions tranchées; elle combattrait, comme tout le monde, pour la constitution en premier lieu, et se

bornait à des idées et à des espérances très vagues sur les choses de l'esclavage.

Les revers qui frappèrent les premières campagnes des unionistes rendirent ceux-ci moins scrupuleux à l'endroit des moyens de la lutte, de la légalité des voies à suivre et du respect de certains préjugés de couleur.

Le président lui-même, le congrès ensuite, après avoir condamné les tentatives d'abolitionnisme de quelques généraux, furent bientôt conduits plus loin encore que ceux-ci.

Nous avons déjà mentionné la proclamation présidentielle de septembre 1862, annonçant de prochaines mesures pour l'émancipation graduelle des esclaves dans les états loyaux et la libération immédiate dans les états qui seraient encore en rébellion au 1er janvier 1863. Fidèle à sa parole, M. Lincoln émit, le 1er janvier 1863, un nouveau décret proclamant l'abolition de l'esclavage dans les états de Virginie (sauf certaines portions), des Carolines, d'Alabama, de Georgie, du Texas, de Louisiane (sauf certaines portions), de Floride, d'Arkansas, de Mississipi, et il invita tous les agents militaires et civils des Etats-Unis à prêter main forte à l'exécution de ce décret et à recevoir les nègres émancipés au service des Etats-Unis, pour tenir garnison dans les forts ou pour former des équipages de navire. (1)

Ce ne fut que le premier pas dans une heureuse voie; mais ce fut le plus difficile. Après cela le second pas ne tarderait point à suivre.

Les nègres ainsi appelés à la liberté accoururent en grandes masses dans les lignes fédérales, où on les utilisa comme ceux arrivés précédemment et dont nous avons parlé au chapitre V. (2)

En face de Washington, le long des hauteurs d'Arlington, on leur bâtit, en mai 1863, cinq villages de tentes et baraques, appelés Camp-Spingdale, Camp-Todd, Camp-Bucker, Camp-Wadsworth, Camp-Beckwik, où l'on organisa aussitôt par les soins du gouvernement et de sociétés de bienfaisance un état civil régulier, des églises et des écoles. Au nord de Washing-

(1) Voir le texte de ces pièces aux annexes.
(2) Ier volume, page 54.

ton et autour du Navy-Yard, des constructions semblables s'élevèrent.

Là, comme ailleurs, l'ouvrage ne manqua pas aux hommes valides et robustes.

Ils s'y livrèrent d'abord sous l'habit bourgeois, dans les haillons de leur hégire. Mais ils trouvèrent bientôt à se procurer, ici, une vieille capote de soldat, là, un chapeau, un pantalon de même, retirés souvent de quelque ornière, et desquels ils se parèrent fièrement. Les premiers qui se risquèrent au jour dans ce nouvel accoutrement payèrent parfois assez cher leur amour de la toilette. Maint brave officier fédéral voulait voir là une souillure à l'uniforme, une outrecuidance intolérable. Le moins que ces pauvres nègres endimanchés rencontrassent pour rabattre leur joie étaient les lazzis de collègues plus timides ou des soldats blancs. Heureusement le nègre ne craint pas le rire, de quelque nature qu'il soit; il riait de compagnie, et conservait sa bonne capote, dont il appréciait tous les jours les précieux avantages.

Bientôt un grand nombre de noirs, charretiers et domestiques d'officiers, furent plus ou moins revêtus de tenue militaire d'occasion, tout en étant, par leurs fonctions, soumis à la discipline de l'armée.

De là à en faire de vrais soldats, il n'y avait qu'un léger pas, et ce pas se fit dès les premiers jours de l'année 1863.

Des corps nègres avaient été déjà organisés dans la Louisiane, à Memphis, à Beaufort, à New-Berne, où nous savons que quelques-uns de ces corps se comportèrent vaillamment. Ces créations n'avaient rien d'extraordinaire, car dans toutes ces localités les nègres étaient esclaves indigènes; ils accouraient en grand nombre, avec femmes et enfants, vers les garnisons fédérales. Ne fût-ce que pour leur faire gagner honorablement leur pain et les mieux contrôler, on pouvait bien les enrégimenter, tous ne trouvant pas d'emploi comme manœuvres, domestiques ou charretiers.

Toutefois cette mesure, si naturelle et si anodine qu'elle fût, avait rencontré des difficultés et soulevé diverses réprobations dans le Nord.

A propos des premiers essais du général Hunter de former des corps militaires de nègres sud-caroliniens à Port-Royal, la Chambre des Représentants s'était émue ; en date du 9 juin 1862, elle avait même adopté une résolution demandant une enquête, et cela dans la forme suivante :

« 1° *Il est décidé* que le secrétaire de la guerre sera invité à informer la Chambre s'il est vrai que le général Hunter, du département de la Caroline-du-Nord, ait organisé un régiment de volontaires sud-caroliniens pour la défense de l'Union, composé de noirs (esclaves fugitifs) et désigné un colonel et des officiers pour le commander ?

« 2° Le général Hunter était-il autorisé à organiser et à recruter, comme soldats dans l'armée des Etats-Unis, des esclaves fugitifs ou captifs ?

« 3° A-t-il été pourvu à cet effet d'habillements, d'équipements, etc. ?

« 4° A-t-il été pourvu, par ordre du département de la guerre, d'armes destinées à être placées aux mains des esclaves ?

« 5° Que tous les susdits ordres et correspondances entre le général Hunter et le département de la guerre soient soumis à la Chambre. »

Le secrétaire de la guerre, M. Stanton, s'empressa de se laver de tout crime et de répondre que le général Hunter n'avait été autorisé à rien de semblable. Par ordre du président, il refusa en revanche de soumettre la correspondance demandée pour cause légale d'incompatibilité avec le bien public.

Quelques jours après, il envoya à la Chambre un rapport spécial demandé au général Hunter, dans lequel celui-ci, en date du 23 juin 1862, rompait hardiment la glace et justifiait ses innovations.

Il avait voulu, disait-il, se créer des ressources au moyen de ce qui lui était offert sur les lieux et par les circonstances, et expérimenter les noirs dans le métier des armes. D'ailleurs, il n'avait pas organisé de régiment « d'esclaves fugitifs » mais un beau régiment de personnes dont les maîtres étaient des « rebelles fugitifs. » Il ajoutait que sans d'impé-

ratives réclamations il aurait à ce moment non pas un, mais cinq ou six régiments de noirs bien exercés. Que quant à l'expérience qu'il avait voulu faire en armant les nègres, elle avait complétement réussi. « Les soldats nègres, dit-il, sont sobres, dociles, attentifs et enthousiastes. Ils montrent de grandes aptitudes à tous les devoirs militaires. Ils sont avant tout désireux d'être mis en campagne et conduits au feu. L'opinion unanime de leurs officiers, c'est que dans ce climat, qu'ils ont habitué, ils rendront les meilleurs services comme auxiliaires de l'armée, de même que des régiments semblables ont si longtemps été employés avec succès par les autorités britanniques dans les Indes-Occidentales.

« Je conclus donc en exprimant l'espoir — vu qu'il paraît que les exigences de la campagne de la péninsule ne permettront pas de m'envoyer du renfort — que je pourrai organiser pour la fin de cette année une force de 48 à 50 mille de ces solides et dévoués soldats. »

Comme la chose était présentée à titre de mesure militaire, et qu'ainsi elle rentrait dans la compétence du gouvernement exécutif, ainsi que dans l'esprit de plusieurs mesures antérieures de la Chambre, celle-ci, malgré ses préventions à l'endroit des soldats de couleurs, dut se borner à prendre acte du procédé. Le général Hunter et d'autres généraux fédéraux dans le Sud continuèrent à former des corps de volontaires nègres.

Ce qui fut plus notable, c'est qu'une fois la chose connue, maints nègres du Nord, libres depuis longtemps, n'entendirent pas rester en arrière de ceux du Sud. Par un louable sentiment d'honneur, ils voulurent aussi prendre leur part directe des périls de cette guerre, dont ils étaient à la fois la cause et le but. Ils s'offrirent en masses comme volontaires ; ils furent bien accueillis dans bon nombre d'états.

L'état du Massachussets fut le premier à donner le bon exemple de les former en corps sur le même pied que les blancs. Le 28 mai 1863 son premier régiment noir, le 54e Mass, partit de Boston, aux grands applaudissements de la foule.

En janvier déjà le colonel new-yorkais Ullmann avait été chargé d'organiser une brigade dite d'Afrique. En mai cette

brigade était assez forte pour en faire trois ou quatre autres de l'effectif de brigades blanches.

A la même époque, l'organisation du 1er régiment nègre sud-carolinien, à Port-Royal, était complétement effectuée. Le général Saxton, dans la brigade duquel il se trouvait, annonça le fait au secrétaire de la guerre par le rapport suivant, en date du 25 janvier :

« Ce régiment est d'infanterie légère. Il compte 10 compagnies à environ 86 hommes chacune, armés de fusils et commandés par des officiers blancs. En fait d'organisation, de discipline, de manœuvre et de moral, ce régiment, malgré son peu de temps de service, n'est surpassé par aucun des régiments blancs. Si on l'envoie au feu il considérera cela comme une bonne fortune, et j'ai la certitude qu'il s'y comportera courageusement et qu'il fortifiera par sa bonne conduite la sage politique de l'administration, en mettant ces gens à même de servir le pays et leur propre liberté.

« Dans aucun régiment je n'ai vu le service se faire aussi soigneusement et aussi gaîment. Comme sentinelles ils sont d'une vigilance particulière. On ne saurait avoir plus d'entrain qu'eux, ni plus de dévouement à leurs officiers. Ils iront au bout du monde avec eux. Chaque homme est un volontaire, et sent l'importance des services qu'il est appelé à rendre à sa race.

« Dans l'organisation de ce régiment, j'ai eu de grandes difficultés à surmonter, qui auraient découragé toute personne ayant moins foi que moi dans la sagesse de la mesure ; mais je suis heureux de pouvoir vous informer que l'expérience a eu un succès complet. J'estime que quand nous prendrons pied sur le continent, on pourrait y lever des régiments qui pourront servir plus que tous les autres pour mettre fin à la rébellion. Actuellement j'ai envoyé le régiment en expédition sur la côte de Georgie, et je vous ferai rapport à son retour. »

Ajoutons par anticipation, que ce régiment, commandé par le colonel Higginson, répondit bien par la suite à ce qu'on attendait de lui. Un second fut bientôt formé, sous le colonel Montgomerry, et ce furent eux qui, en mars 1863, s'emparèrent de Jacksonville en Floride.

D'autres régiments furent créés partout où se trouvaient des nègres, et, dans l'été de 1863, il n'y en avait par moins de 25 mille sous les armes et en campagne; environ 60 mille autres étaient employés comme manœuvres, domestiques et charretiers. Sur cette statistique, dressée en juillet, le gouvernement fédéral ordonna la formation de 50 régiments fédéraux de nègres, à 2 mille hommes par régiment, mais avec cadres blancs. Le département de la guerre travailla activement à cette organisation, qui serait en pleine réalisation vers la fin de l'année et donnerait un effectif de plus de 100 mille hommes.

Dans d'autres sphères, maintes mesures inspirées du même esprit avaient été prises simultanément par le 37e Congrès, qui, corroborées par les suivants, feront la gloire de cette Législature dans l'avenir.

En premier lieu les esclaves employés par les armées rebelles pour travaux inférieurs, et les noirs fugitifs dans les lignes fédérales avaient été déclarés libres à perpétuité. C'est ce qui avait servi de base aux proclamations émancipatrices du président Lincoln, mentionnées ci-dessus.

Ensuite l'esclavage avait été déclaré aboli à Washington et dans le district de Colombie, ainsi que dans les Territoires, qui relèvent immédiatement de la juridiction fédérale.

Des écoles publiques de noirs furent fondées aux frais de l'administration, et toute législation civile établissant des distinctions entre noirs et blancs fut abolie dans le district de Colombie. En outre des ambassades officielles furent échangées avec les républiques noires de Hayti et de Liberia. La liberté des femmes et enfants des soldats nègres fut énergiquement revendiquée et finalement votée. (1)

Ainsi en quelques mois d'épreuves, les idées sur la question de l'esclavage et les préjugés contre la race nègre, avaient bien changé.

Mais les partisans plus ou moins convaincus de l'égalité

(1) Pour toutes ces mesures et pour les phases par lesquelles elles durent passer avant d'arriver à l'état de résolutions, voir l'intéressant résumé des séances des 37e et 38e Congrès, publié en 1865 par M. le sénateur Wilson, de Massachussets, sous le titre : *Antislavery measures in Congress*. Boston, chez Walker, Fuller & Compe, 1 vol. in-8e de 440 pages.

chrétienne sans acception de couleur, les républicains de toutes nuances arrivés alors à faire de l'émancipation leur vrai drapeau, n'étaient pas seuls dans le Nord. Il y restait tout le parti dit démocratique, qui ne voulait d'autre drapeau que la constitution telle qu'elle était, sans aucune altération directe ou indirecte.

Pour ce parti la constitution de Washington et le maintien de l'Union étaient choses trop précieuses pour qu'on risquât de les perdre irrémissiblement, à propos de nègres. Pour lui l'émancipation était une douce, peut-être une dangereuse utopie. Avec ou sans la loi, les nègres seraient toujours en fait esclaves du blanc. Ce n'était qu'une affaire de mot. Proclamer en leur faveur l'égalité civile et politique, c'était leur rendre un mauvais service, et risquer de saper les bases économiques de la société, ainsi que le fondement des institutions républicaines. C'était donner, dans la direction de l'état, trop d'influence à un prolétariat compacte et de la plus basse espèce. Si l'on voulait courir tant de risques pour réaliser de tels prétendus progrès, il fallait au moins procéder très prudemment, très lentement, savoir, devant les périls, ou s'arrêter net en attendant un temps meilleur, ou louvoyer habilement.

Moyennant cela, cette école d'hommes d'état n'avait pas redouté d'entrer en lice contre la sécession; elle avait même, à l'origine, crié le plus fort, par esprit de concurrence patriotique; elle voulait faire la guerre vigoureusement, et elle levait plus haut que personne le drapeau de la constitution foulé aux pieds par le Sud, mais seulement ce drapeau-là. C'est elle qui inventa le mot de rebelles appliqué aux esclavagistes.

Les garanties contre les écarts abolitionnistes qu'elle pouvait prévoir se trouvaient dans le personnel des premiers états-majors mis sur pied, dans le vénérable général en chef Scott, homme de sens pratique avant tout, dans le général Mc Clellan, marchant sur les traces de son devancier, dans la plupart des officiers sortis de West-Point, et qui se rattachaient tous plus ou moins au parti démocratique, ainsi que dans la puissance et l'habileté de sa presse. Les généraux

abolitionnistes, Fremont, Hunter, furent constamment décriés et ridiculisés par elle, tandis qu'elle entourait d'adroites et chaudes réclames les généraux du parti opposé.

En même temps qu'ils voulaient qu'on menât rondement les opérations militaires, les démocrates demandaient qu'on montrât de la douceur à l'égard des populations; qu'on procédât énergiquement avec les armes, mais modérément dans la politique. Ils espéraient qu'après avoir abattu la vanité militaire des principaux meneurs sudistes, tribuns et généraux, on ferait facilement rentrer le reste dans le giron de l'Union, moyennant quelques concessions raisonnables. Parmi celles-ci et au premier rang, les démocrates faisaient figurer la question de l'esclavage; ils suppliaient qu'on l'éliminât complétement de la liste des motifs de la guerre, qu'on rassurât sous ce rapport les bourgeois honnêtes et égarés du Sud, et qu'on se bornât à lutter pour la constitution seulement, puisque ce motif était pleinement suffisant.

Après le rétablissement de l'Union, il serait toujours temps de voir comment on pourrait, par gain de paix vis-à-vis d'une autre portion du pays, avancer légalement et sans nouveaux troubles, la question de l'émancipation.

Ce programme, qui, au premier abord, semble frappé au coin de la parfaite sagesse, était cependant plus utopiste encore que l'autre. Il méconnaissait la nature humaine elle-même, et la part qu'auront toujours dans les grands conflits civils les entraînements et la logique des passions déchaînées.

Celles-ci vont droit devant elles, jusqu'au port ou jusqu'au gouffre. La question de l'esclavage, qui était la cause réelle, première, fondamentale de tous les orages et la seule qui pût armer les uns contre les autres des citoyens bien plus avides de paix et d'entreprises financières que de gloire militaire, cette question, une fois la lutte ouverte, ne pouvait plus être cachée ou escamotée sous celle accidentelle du maintien de la constitution, produite seulement par la manière dont le Sud avait engagé la lutte.

Le Nord n'aurait jamais levé un million d'hommes ni dépensé cent millions de dollars pour faire bonne garde seule-

ment autour du texte de sa vieille constitution, s'il n'avait pas été poussé par le besoin plus grand de l'améliorer, en même temps que de la conserver, et s'il n'avait pas prévu que cette amélioration amènerait tôt ou tard la guerre.

Le Sud n'aurait jamais fait les mêmes sacrifices, pour se débarrasser d'une constitution sous laquelle il vivait heureux depuis de longues années, s'il n'avait pas prévu, lui aussi, que l'élection de M. Lincoln n'était que le premier pas pour restreindre ses institutions esclavagistes, et pour lui imposer tôt ou tard une révision constitutionnelle inacceptable, et s'il n'avait pas jugé, en se plaçant à un point de vue essentiellement militaire, profitable à sa cause de prendre les devants et d'utiliser les quatre mois de gouvernement qui lui restaient sous le président Buchanan.

Ce qui prouvait d'ailleurs que le Sud, à supposer qu'il eût pu trouver des termes d'accommodement avec le Nord, n'entendait capituler en aucune façon sur la question de l'esclavage, ce fut la recrudescence de colère que provoqua au sein de l'armée et du gouvernement confédérés l'emploi des nègres comme soldats fédéraux. Par proclamations solennelles de M. Jefferson Davis les généraux Butler, Hunter, Foster et autres encore furent mis hors la loi pour avoir armé des nègres fugitifs contre leurs anciens maîtres. Le droit de
ne serait point applicable à ces officiers, s'ils é
prisonniers, et il fut enjoint à tout officier c
capturerait de les faire immédiatement

Quant aux nègres eux-mêmes re
voici le procédé le plus doux
le congrès du Sud, dans
proposition de M. Ge

« *Vu* les infor
par le con
des n
le

« *Et vu* que nous ne pouvons consentir à aucun changement dans leurs conditions et dans leurs prescriptions politiques ;

« *Donc il est décidé* que le Comité judiciaire soit chargé d'élaborer une loi ayant pour but de restituer à leurs anciens maîtres tous nègres ou mulâtres fugitifs faits prisonniers, et de faire vendre ceux sans maîtres pour indemniser les citoyens confédérés des dommages causés par la guerre à leur propriété esclave. »

La loi fut faite et promulgée ; mais rarement appliquée. Pour l'ordinaire les pauvres nègres faits prisonniers furent simplement égorgés sur le champ de bataille..... Mais n'anticipons pas sur les scènes de barbare fureur que nous devrons mentionner dans un prochain chapitre.

Nous en avons dit assez pour montrer que la disposition des esprits dans le Sud n'était rien moins, en 1863, que modérée et conciliatrice.

D'autre part nous savons que le Nord, sans tendre davantage à la modération, mais sans se départir de ses instincts d'expédients, n'avait point encore formellement répudié son terrain légal et étroit du maintien exclusif de la vieille constitution. Toutes les mesures d'émancipation et d'emploi immédiats des nègres avaient été décrétées comme mesures de guerre plutôt que comme actes de justice. Leur caractère apparent était surtout exceptionnel.

Mais chacun savait ce que recouvrait cette forme procédurale, et qu'en tout cas le préjugé enraciné de la distinction des droits d'après les couleurs, plus puissant que toutes les lois, était détruit dans sa base même, en faisant des nègres méprisés les défenseurs de la patrie. Comment, après cela, leur refuserait-on les droits civils et politiques achetés au prix de leur sang ?

Et comment le Sud, qui entrait en fureur au seul aspect de soldats noirs encadrés par des blancs, admettrait-il la conséquence probable de cette innovation, l'égalité civile et politique ?

Le fossé se creusait donc toujours plus entre les deux prin-

cipales parties belligérantes, menaçant d'annihilation le programme des sages du Nord, du parti démocratique.

Celui-ci toutefois n'avait pas rien que de la sagesse à sa disposition, frêle soutien dans des temps d'orages populaires. Il avait de l'énergie et de grandes ressources. Il entendait s'en servir et ne pas quitter la lice sans combat.

Si d'ailleurs sur le terrain des principes en jeu, celui de l'égalité des races et des droits, il se voyait en perte par les revers militaires qui éloignaient petit à petit ses généraux et enflaient l'importance des tribuns abolitionnistes, d'autre part ces mêmes revers, ainsi que les fautes et les mauvais procédés du gouvernement, lui offraient des moyens avantageux de lutte au profit des personnes.

Toutes les administrations républicaines, fédérale et d'états, furent rendues responsables des échecs et des déceptions militaires qui avaient signalé les deux premières années de lutte.

Une opposition systématique, par le moyen de clubs puissamment organisés et d'une presse vigilante et subtile, fut menée avec soin et persévérance. Le gouvernement fut dénoncé sur tous ses actes; et, dans l'automne de 1862, le parti démocratique parvint à reprendre le pouvoir ou à se renforcer dans plusieurs états importants du Nord, entr'autres dans celui de New-York.

Ce succès enhardit plusieurs personnages remuants et influents de ce parti, qui commencèrent à élever des réclamations en faveur d'un arrangement et de la paix, et à combattre ouvertement la continuation de la guerre par tous les moyens en leur pouvoir. A cet effet ils décriaient toutes les opérations; ils entravaient les recrutements, exagéraient les pertes et les sacrifices, semaient des alarmes de toute espèce, montraient l'inutilité des efforts du Nord, devant échouer contre la fermeté, la supériorité militaire, le bon droit au fond des gens du Sud, qui n'étaient plus que d'innocentes victimes, défendant leurs foyers et leurs propriétés contre les menées révolutionnaires et les pirateries des abolitionnistes !

Ce langage devint bientôt le programme de toute une portion des démocrates du Nord et de l'Ouest, qui s'appelèrent

les démocrates de la paix, et que leurs adversaires baptisèrent du nom de *Copper-heads,* emprunté à une espèce venimeuse de serpent à tête cuivrée.

Quelques mesures prises çà et là par des chefs de garnisons fedérales, pour mettre leurs opérations ou leur commandement à l'abri des indiscrétions et des attaques de la presse des Copperheads, furent signalées comme des atteintes à la constitution. Des arrestations d'espions, d'agents provocateurs, d'insulteurs des troupes fédérales; des interdictions de certains journaux dans les casernes et dans les camps, furent dénoncées comme des violations des droits des citoyens, en dépit des règles les plus vulgaires de la discipline militaire et même d'un acte du congrès, en date du 3 mars 1863, autorisant le président à mettre toute personne concourant directement ou indirectement à la rébellion en dehors du privilége de l'*habeas corpus*.

Lorsque les nécessités de la guerre et du trésor forcèrent entr'autres le gouvernement à adopter la conscription pour recruter ses armées, et à assurer le résultat recherché de son décret par des mesures sévères d'exécution, rien ne fut oublié pour lui créer des embarras de toute espèce à cette occasion. La conscription fut représentée comme une institution abominable, injuste, tyrannique, bonne seulement pour les états despotiques de l'Europe, mais honteuse dans une république. La faculté de remplacement en particulier, qui était un avantage réel pour maints individus, comme pour l'état, (1) fut représentée sous le jour d'un odieux privilége des riches contre les pauvres ; elle devint l'occasion de pathétiques appels à l'égalité républicaine, qui ne manquaient pas complétement de justesse, mais qu'on oubliait bien vite dès que la question de couleur pointait à l'horizon, et qu'il s'agissait d'étendre cette égalité jusqu'à la race noire.

Le décret présidentiel du 8 mai, prescrivant la conscription, et diverses mesures spéciales à ce sujet concernant les étrangers, le remplacement, le temps des levées, etc., avait rencontré dans quelques états, et particulièrement dans les

(1) Au moyen de 300 dollars payés au gouvernement chaque individu requis pouvait se faire libérer. Il pouvait aussi présenter lui-même un remplaçant.

grandes villes de New-York, de Boston, de Philadelphie, de Cincinnati, par suite des excitations des démocrates, une opposition assez forte. Il avait fallu, en maintes places, remettre le tirage à des temps meilleurs; le gouvernement fut même obligé de faire élaborer une consultation juridique dans toutes les règles pour établir son droit d'ordonner la conscription, consultation qui fut publiée dans tous les journaux au commencement de juin. En vertu de ce document, des instructions furent envoyées aux prévôts-maréchaux afin qu'ils fissent régner l'ordre dans les tirages et sévissent contre toute personne cherchant à entraver les opérations de la conscription.

Un des agitateurs les plus habiles, orateur de grand talent, M. Wallandigham, de l'Ohio, qui depuis plus d'une année tonnait dans tous les clubs contre le gouvernement, pouvait être considéré comme le principal chef des *copperheads,* au moins dans l'Ouest.

Ayant en avril et mai prononcé plusieurs discours dans lesquels il encourageait ouvertement les citoyens à ne pas se soumettre à la loi de la conscription annoncée, et manifestait des vues franchement sympathiques à la rébellion, le général Burnside, qui rentré en activité commandait alors à Cincinnati, prit sur lui, pour sceller sa paix avec le gouvernement, de sévir contre M. Wallandigham.

Dans la nuit du 5 au 6 mai il le fit saisir à son domicile de Dayton, dans l'Ohio, et traduire devant une cour martiale. Condamné par celle-ci, M. Wallandigham fut transporté, le 16, au fort Warren, prison d'état dans le port de Boston.

De toutes parts des réclamations, des protestations et des adresses arrivèrent au gouvernement contre cette mesure qualifiée de violence arbitraire, demandant impérieusement la libération immédiate de M. Wallandigham. Le président Lincoln, après avoir pris le temps de la réflexion, y répondit par une décision qui caractérisait à la fois son esprit ferme et fertile en expédients, et son penchant constant à l'épigramme. Le 22 mai il commua l'emprisonnement en bannissement .... dans les états du Sud. Le 24 mai M. Wallandigham fut conduit sous pavillon parlementaire aux avant-

postes confédérés à Shelbyville, en Tennessee, et leur fut remis comme un notable d'entr'eux.

Le proscrit du Nord fut naturellement bien reçu en terre esclavagiste; mais il y dédaigna tout accueil, toute manifestation; il y resta muet. Au bout de quelques temps il parvint à rompre le blocus sur un bâtiment anglais et alla s'établir à Niagara-Fall, en Canada, d'où il continua par des adresses et des proclamations à agiter les populations du Nord et particulièrement celles de l'Ohio contre le gouvernement fédéral et contre ses actes d'arbitraire.

Pendant son exil même M. Wallandigham avait été désigné par une grande convention de démocrates de l'Ohio pour candidat à la place de gouverneur de cet important état, dont l'élection devait avoir lieu prochainement. D'autres réunions avaient eu lieu en sa faveur.

Une convention de l'état de New-York entr'autres, solennellement réunie à Albany, sous la présidence de M. Erastus Corning, assisté de treize vice-présidents, tous gens marquants, et de six secrétaires, avait réclamé directement au président des Etats-Unis à ce sujet. M. Lincoln avait daigné répondre. Il l'avait fait avec beaucoup d'esprit; mais le comité avait répliqué d'une manière non moins concluante. D'autres comités, de l'Illinois, de l'Ohio, de Philadelphie, avaient entamé des polémiques semblables s'étalant en longs mémoires dans tous les journaux, et le public, tiraillé en sens inverse, parut parfois pencher décidément vers la paix, par défaillance ou par défiance contre le gouvernement et contre la manière dont il dirigeait la guerre.

Au mois de juin 1863 surtout, les choses se présentaient sous les couleurs les plus sombres.

Les confédérés arrêtaient devant Vicksburg et Port-Hudson les forces immenses de Grant et de Banks, ainsi que les flottes.

Braxton-Bragg contenait les troupes de Rosecranz en avant de Nashville, tandis que ses coureurs répandaient de nouveau la terreur dans le Tennesse et le Kentuky. Le célèbre Morgan avait même envahi l'état d'Ohio avec une forte division de

cavalerie, et était en train d'accomplir un nouvel et audacieux raid, dont nous parlerons en détail plus loin.

Les batteries de Charleston, comme nous l'avons déjà vu et comme nous le verrons encore tout à l'heure, défiaient les efforts des engins les plus puissants.

La grande armée du Potomac, deux fois battue sur le Rappahannok, ne pouvait plus contenir Lee, et celui-ci, franchissant le Potomac, venait porter la guerre jusqu'en Maryland et en Pensylvanie.

Par-dessus le marché le Nord était profondément divisé, déchiré; la conscription, à laquelle on avait enfin dû recourir, était entravée par ceux-mêmes dont elle était censée devoir servir la cause et les désirs.

Sur les mers les corsaires confédérés ruinaient de plus en plus le commerce américain; et en-deçà de l'Océan, l'Angleterre et la France se plaisaient à proclamer perdue à tout jamais la cause de l'Union. Le parlement britannique avait retenti de paroles profondément amères et injustes de M. Rœbuck contre les Etat-Unis demandant la reconnaissance officielle des états du Sud. La France venait d'enlever brillamment Puebla, d'entrer à Mexico, et elle redoublait d'efforts pour fortifier sa position au Mexique, envisagée comme une menace directe contre l'Union.

Dans de telles circonstances le Sud ne montrait pas trop de prétention assurément, en pensant sérieusement à la possibilité d'un arrangement sur la base de l'indépendance de la Confédération esclavagiste.

C'est dans cette idée que le vice-président des confédérés, M. Stephens, reçut, le 2 juillet, du président Jefferson Davis la mission d'entrer en conférence avec M. Lincoln, et, pour cela, de se rendre sous pavillon parlementaire dans les lignes fédérales de Fort Monroe.

M. Stephens avait reçu des instructions verbales, qu'on ne connaît pas encore au juste, et des instructions écrites, qui portaient sur le mode d'échange des prisonniers et sur divers actes de cruauté reprochés aux fédéraux. Il s'agissait, en apparence au moins, de poser les bases d'une manière plus douce de se combattre. Pour s'annoncer,

M. Stephens était muni d'une lettre en duplicata avec deux titulatures différentes. L'une, qu'il remettrait la première, était adressée à M. Lincoln, comme commandant en chef des forces de terre et de mer des Etats-Unis, par M. Jefferson Davis, comme commandant en chef des forces de terre et de mer des Etats Confédérés. L'autre, qu'il remettrait si celle-ci n'était pas reçue, était adressée à M. Lincoln, président, par M. J. Davis, aussi comme président. Si l'on ne voulait admettre cette étiquette, M. Stephens se retirerait.

Le 4 mai, à une heure après midi, le *Torpedo*, qui portait le commissaire confédéré, fut arrêté par la croisière fédérale, près de Newport-News, et M. Stephens adressa à l'amiral unioniste Lee, qui commandait dans ces eaux, le billet suivant :

« Steamer confédéré « Torpedo, » James River, 4 juillet 1863.

« A l'amiral S.-H. Lee.

« Monsieur,

« Je suis porteur, comme commissaire militaire, d'une communication par écrit de Jeff. Davis, commandant en chef des forces de terre et de mer des états confédérés, à Abraham Lincoln, commandant en chef des forces de terre et de mer des Etats-Unis. L'honorable M. Robert Ould, agent des Etats Confédérés pour l'échange des prisonniers, m'accompagne comme secrétaire.

« A l'effet de délivrer ladite communication en personne et de conférer sur son objet, je désire me rendre directement à Washington, sur le steamer « Torpedo, » commandé par le lieutenant Hunter Davidson, de la flotte des Etats Confédérés, et n'ayant personne à bord que M. Ould, moi-même, les officiers et l'équipage du bateau.

« Votre très respectueux,

« (Signé) Alexandre-H. STEPHENS. »

L'amiral Lee s'empressa de transmettre, par le télégraphe, cet important message à son chef direct, le secrétaire de la marine à Washington, qui, à son tour, le soumit au président.

La réponse ne se fit pas attendre. Les ouvertures de M. Jefferson Davis furent sèchement repoussées par le télégramme suivant:

« Département de la Marine, 4 juillet 1863.

« Au contre-amiral Lee, à Hampton-Road,

« La requête d'Alexandre-H. Stephens est inadmissible. Les voies et agents ordinaires suffisent à toutes les communications nécessaires entre les forces des Etats-Unis et les insurgés.

« (Signé) Gédéon WELLES,
« secrétaire de la Marine. »

Le télégramme de l'amiral Lee, annonçant la mission confédérée, avait eu la malencontreuse chance d'arriver au président Lincoln en même temps que d'autres annonçant la reddition de Vicksburg et l'échec final de Lee à Gettysburg.

Sans cela la réponse eût été peut-être moins brutale dans la forme, mais non moins positive sans doute quant au fond.

Jamais l'anniversaire de l'Indépendance de la république n'avait été fêté par les événements d'une manière plus grandiose qu'il l'était le 4 juillet 1863.

En quelques jours la roue de la fortune venait de faire un tour complet, et de fixer définitivement, à cette date solennelle, ses faveurs du côté des fédéraux.

Le rapprochement des esprits que l'invasion confédérée en Pensylvanie avait commencé d'opérer, fut achevé par ces victoires réelles et se rencontrant à une date magique. Cette curieuse coïncidence releva les esprits des gens les moins enclins à la superstition, et le gouvernement vit se reformer autour de lui de nombreuses masses de partisans.

Restait toujours la question délicate de la conscription. Le moment était favorable pour y procéder, et il ordonna qu'il y fût donné suite partout où elle n'avait pas encore eu lieu.

Depuis longtemps aussi, c'était le moment attendu par les Copperheads les plus excités pour frapper un grand coup, pour commencer la rébellion aussi dans le Nord, et tâcher de la joindre à celle du Sud.

Une conspiration avait été organisée dans les principales villes, entr'autres à Boston et à New-York, pour résister par la force à la conscription, pour dissiper, le jour du tirage au sort, les autorités locales et détruire les registres et les urnes. On profiterait aussi de l'occasion pour donner des corrections aux abolitionnistes et à leurs noirs armés.

Un sécessionniste avoué, nommé Andrew, était à la tête de la conspiration new-yorkaise, qui éclaterait, espérait-on, quand les troupes confédérées ne se seraient plus que peu éloignées de la cité impériale.

Jusqu'à quel point ces conspirations furent-elles connues du général Lee et exercèrent-elles de l'influence sur ses opérations offensives vers la Susquéhanna?.. C'est ce qu'il serait intéressant de savoir, mais ce qu'il est difficile de dire dès à présent.

Il est probable toutefois qu'à Richmond on était fort bien renseigné sur les troubles qui se préparaient à New-York, et qui eurent, pour leurs fauteurs, le seul malheur d'arriver deux à trois semaines trop tard.

Quoiqu'il en soit, le jour fixé pour le tirage de la conscription, à New-York, le 11 juillet, des bandes d'individus à mauvaise mine débouchèrent des quartiers mal famés de la grande ville, envahirent les bureaux du prévôt-maréchal, en chassèrent les employés et en détruisirent tout le matériel. La police qui voulut intervenir fut rossée, et les émeutiers se répandirent dans les rues à la chasse des nègres, la vraie et seule cause pour eux des misères publiques, de la conscription entr'autres, et de la faculté de substitution par les 300 dollars à payer au gouvernement. Comme il n'y avait pas de troupes en ville, et que les autorités, peu sympathiques à la conscription, ne s'empressèrent pas de prendre les mesures les plus efficaces pour le rétablissement du bon ordre, l'émeute put se promener à son aise et en souveraine pendant deux jours entiers dans les rues de New-York. Les ateliers et le bâtiment du journal abolitionniste *New-York-Tribune* furent totalement saccagés ; la police locale mise en fuite, les fabriques et les chantiers divers envahis pour y recueillir de force des adhérents parmi les ouvriers et faire

suspendre toutes les affaires. Les cris de « à bas la conscription, à bas Lincoln, à bas le chiffon (le drapeau fédéral), à bas les noirs, » retentissaient dans les rues, en même temps que des cailloux étaient jetés dans les fenêtres des habitations de républicains connus. Les télégraphes et les chemins de fer circulant en ville furent détruits par ces forcenés.

Mais ceux qui eurent le plus à souffrir furent les pauvres nègres, les ennemis intimes des journaliers irlandais, qui comptaient pour une bonne part dans l'émeute. Ces nègres du Nord, ces nègres rouges, comme on appelle quelquefois les Irlandais, trouvent en effet dans le travail du noir, plus sobre et plus diligent qu'eux, une rude concurrence. Il en résulte souvent des rixes, et cet antagonisme avait été soigneusement exploité dans le cas particulier. Tous les gens de couleur rencontrés par les émeutiers, furent impitoyablement assommés. Un d'eux qui s'était vaillamment défendu dans Carmine-Street, fut pendu à un reverbère, et après cela il fut rôti par un feu allumé sous ses pieds. Une trentaine de chétives baraques de nègres furent incendiées. Même l'asile des orphelins ne trouva aucune grâce. Il fut aussi brûlé, et deux jeunes filles y perdirent la vie. En même temps le pillage se mit de la partie, et bon nombre de boutiques, de marchands de vins, de comestibles, de tabac entr'autres, furent mises à contribution.

Les autorités, au lieu de montrer de l'énergie, perdirent totalement la tête aux premiers cris, ou ne virent dans ces scènes de sauvagerie qu'un moyen d'avancer les affaires du parti démocratique. A l'envi les unes des autres, elles s'empressèrent de signaler l'institution de la conscription comme la cause de tout le mal, le fauteur de tous les troubles. Le gouvernement de l'état fit suspendre le tirage, et demanda le retrait de la loi au président; les autorités municipales votèrent une somme de deux millions et demi de dollars pour le rachat des conscrits pauvres. Des particuliers suivirent cet exemple.

Ce qui fit plus d'effet que ces faiblesses à l'endroit de brigands dignes de la corde, ce fut l'indignation qui finit par s'emparer de la partie honnête et loyale de la population

new-yorkaise. Le corps à la fois si respectable et si vigoureux de la police de la ville, qui avait été fort maltraité isolément au début de l'émeute, mit son amour-propre à se procurer sa revanche et à avoir raison des bandits. Secondé par plusieurs sociétés de pompiers et de sauvetage, par quelques régiments de milices, et par un certain nombre de volontaires, il parvint à tenir les bandes avinées en échec. Enfin l'arrivée de quelques troupes de Fort-Monroe sous le général Dix, avec du canon qui battit les rues de mitraille, acheva la pacification de la ville, après huit jours de sanglants désordres, sans nom dans un pays civilisé et dans notre siècle.

Des régiments de troupes, au nombre d'une quarantaine, continuèrent à converger sur la ville de New-York, et, sous cette protection, le gouvernement de Washington ordonna la reprise immédiate des opérations du tirage. Celles-ci eurent lieu sans conteste cette fois, et il fut aussitôt procédé avec fermeté à leur mise à exécution.

Des troubles éclatèrent aussi à Portland, à Baltimore, à Boston, à Buffalo; mais de moindre importance, et qui ne réussirent pas mieux que ceux de New-York à ébranler le gouvernement dans sa marche générale, et particulièrement dans l'application de la conscription.

Ils prouvaient toutefois à quels dangers la cause de l'Union avait échappé par le fait des heureux événements militaires, dans l'est et dans l'ouest, au commencement de juillet 1863.

On ne pouvait sans doute rendre le parti démocratique responsable des excès de la lie de la population new-yorkaise; mais ses discussions et ses protestations violentes contre tout ce qui se faisait en vue de la continuation sérieuse de la guerre n'avaient que trop contribué à aigrir les esprits et à égarer les têtes de ses adeptes. Le gouvernement fédéral dut penser à s'armer de toutes pièces contre les émeutiers grands et petits, qui ne manqueraient pas, suivant les habitudes du pays, de redoubler d'audace et d'accroître l'agitation au moins jusqu'à la fin de la grande campagne électorale des élections présidentielles de 1864.

Le 15 septembre 1863, M. Lincoln rendit un décret basé sur l'acte du congrès du 3 mars 1863, suspendant d'une ma-

nière générale et dans tous les Etats-Unis le privilége de l'*habeas corpus,* de sorte qu'il ne dépendait plus que des chefs des départements militaires de tenir le pays tout entier en état de siége, et d'y faire appliquer la justice sommaire des cours martiales.

C'était dur assurément d'être obligé d'en arriver là; mais le premier but, celui de la guerre et de la victoire, l'exigeait impérieusement. Nous verrons au reste que dans l'application on ne s'aperçut presque pas de cette importante modification apportée aux institutions traditionnelles.

Le 17 octobre, le gouvernement de Washington ordonna encore, afin de parer aux vides créés par les licenciements et par les pertes de la campagne de l'été, une nouvelle levée de 300 mille hommes, en dehors de celle de la conscription de juillet, qui s'effectua sans aucune opposition ni résistance.

C'est ainsi que le Nord s'apprêtait, par de nouveaux sacrifices, à montrer au monde la fausseté et la malignité des sinistres horoscopes tirés sur sa situation prétendue agonisante.

Nous verrons encore, par l'examen de la situation politique en 1864 et par le dénouement de la crise qui s'effectua cette année-là dans le scrutin fédéral, que les populations, si découragées qu'elles pussent paraître en apparence par le poids de la lutte à soutenir, n'avaient renié aucun des sentiments ni aucun des principes qui les avaient réunies dans l'élection de 1860.

En attendant, nous sommes obligés de retourner en arrière pour enregistrer d'importantes opérations de guerre sur deux théâtres principaux, à savoir sur les côtes de l'Atlantique, et dans les parages de l'Ouest, dans ceux du Tennessee surtout.



XX.

Seconde attaque navale de Charleston (été de 1863).

Après l'échec de l'amiral Dupont, en avril 1863, et en attendant que son successeur reprît un projet d'attaque contre Charleston mieux combiné, rien d'important ne se passa sur cette zone pendant six à sept semaines.

Les bâtiments blindés étendirent leurs croisières et coururent le long des côtes. Dans ce service le *Weehawken* eut une nouvelle occasion de signaler la puissance et la justesse de son tir. Le 17 juin, devant le port de Savannah, au débouché de la passe de Warsaw, il vit arriver sur lui la frégate confédérée *Atlanta*, suivie de deux autres navires se tenant à distance et chargés de spectateurs. L'*Atlanta* était un bâtiment nouvellement armé et bardé. Il ne portait que quatre pièces, mais de fort calibre ; en revanche son armure, composée de deux plaques de fer superposées, mesurait une épaisseur totale de 10 centimètres, et recouvrait un double bordage de chêne et de pin, de près d'un demi-mètre.

Le *Weehawken* tira sur son adversaire cinq coups seulement, à la courte distance de 300 mètres, il est vrai, et sur une eau calme. Cela suffit pour percer de part en part l'*Atlanta* et l'obliger à amener son pavillon. En un petit quart-d'heure l'action était terminée.

Cela pouvait de nouveau donner de la confiance au Département de la marine pour recommencer des opérations actives contre les batteries de Charleston, et tous les préparatifs furent à ce moment-là poussés avec vigueur.

A l'amiral Foote, éloigné alors du service par une maladie

dont il mourut au commencement de juillet, succéda le contre-amiral Dahlgreen, qui releva l'amiral Dupont, le 6 juillet. Dahlgreen, officier particulièrement expert dans toutes les questions d'armement et de construction, était alors très connu comme inventeur d'une bouche à feu particulière, en fonte de fer, de très gros calibre.

Sous les ordres du général Gillmore, qui prit son commandement le 12 juin, furent peu à peu réunis une vingtaine de mille hommes avec un parc de siége. Les forces devant agir directement contre Charleston comptaient 11 mille hommes, dont 400 artilleurs et 600 soldats du génie. Elles étaient réparties en deux divisions, sous les généraux Seymour et Terry.

Le parc d'artillerie comprenait 96 bouches à feu, dont 36 pièces de campagne, 5 Parrott de 200 livres, 9 de 100 livres, 12 de 24 livres, 4 de 20 livres et 30 mortiers.

Le général Gillmore fonctionna lui-même comme chef spécial du génie, et son chef d'état-major, colonel Turner, comme chef de l'artillerie.

Le nouveau plan avait été de ne renouveler une attaque dans le genre de celle de Dupont, sur le fort Sumter, qu'après qu'on se serait emparé de Morris-Island, et procuré le concours des batteries Wagner et Gregg, ainsi que de toute la pointe Cumming.

A cet effet Gillmore, procédant de longue-main, s'était, dès le milieu de juin, avancé sur les îles au sud de Morris, et bien établi dans l'île de Folly, immédiatement voisine de Morris, et séparée d'elle par la crique dite du Phare. Ce cours d'eau, large de 5 à 600 mètres, était gardé par une batterie confédérée sur la rive gauche, et formait en quelque sorte la frontière des deux belligérants, de Port-Royal et de Charleston. Le dépôt principal des fédéraux de Gillmore était à Hilton-Head.

Le plan adopté était digne de réussite. La pointe sablonneuse de Cumming offrait plus de facilités d'abords par terre que celle de Sullivan, de l'autre côté de la passe, entourée d'inextricables marécages. Et le principal chenal, pour sortir de Charleston, courait le long de la pointe de Cumming, si bien qu'elle avait, outre ses avantages tactiques, celui de

pouvoir dominer presque complétement le passage de la rade.

Dans les premiers jours de juillet le général Gillmore fit commencer la construction de tranchées d'approche et de batteries sur la crique du phare. Grace à la nonchalance des confédérés de l'autre rive, qui y avaient pourtant trois postes principaux, avec 11 canons, les pionniers de la brigade Vodges purent établir, sans être remarqués, 10 batteries de 47 canons. Il est vrai qu'ils travaillèrent surtout pendant la nuit, en silence, que le bruit de leurs pioches était couvert par le mugissement de l'Océan, et que les confédérés étaient distraits par le sauvetage d'un de leurs bâtiments, échoué près de la position.

Le 10 juillet au point du jour Gillmore démasqua ses feux. Le tir de ses 47 pièces et de quatre monitors eut bientôt raison des onze pièces de l'autre rive.

Pendant la nuit la brigade Strong avait été transportée sur la rive gauche dans des canots ; elle y resta cachée derrière les hautes herbes des marais, près de l'île du phare, en attendant que les feux confédérés fussent éteints. Après deux heures de canonnade le général Gillmore donna à Strong le signal du débarquement ; la moitié de la brigade sauta à terre à Oyster-Point ; l'autre moitié un peu plus bas, et les retranchements confédérés, ainsi que le campement plus en arrière, furent rapidement enlevés. L'ennemi fut poursuivi dans la direction du fort Wagner, en même temps que le reste de la division Seymour passait à son tour sur l'île Morris.

Cette première opération avait parfaitement réussi. Les meilleures mesures avaient du reste été soigneusement prises à l'avance et en temps opportun.

Tandis que l'artillerie et la division Seymour, secondées des démonstrations de la flotte, avaient agi contre l'île Morris, la division Terry, avec quelques canonnières, avait été envoyée, dès le 8, sur le haut de la rivière Stono, pour faire des diversions contre le fort Pemberton, et empêcher l'envoi de renforts de Charleston sur l'île Morris.

Une autre diversion avait été ordonnée et opérée en remontant le South-Edisto de Hilton-Head contre Jacksboro, pour

empêcher l'envoi de renforts de Savannah à Charleston, et couper le chemin de fer entre ces deux villes.

Ces deux démonstrations eurent leurs bons effets. Terry non-seulement retint devant lui des forces confédérées notables, mais il provoqua un affaiblissement de la garnison de Morris pour renforcer les postes de James. Il n'eut du reste pas d'engagements sérieux. La pointe contre Jacksboro retint aussi des troupes sur ce point ; mais le régiment chargé de l'opération, le 1er sud-carolinien noir, dont nous avons déjà parlé, y subit de dures pertes, y compris deux pièces d'artillerie et un steamer.

L'heureux début sur l'île Morris compensait bien ces sacrifices. Vers 9 heures du matin, le 10 juillet, les trois-quarts de l'île étaient aux mains des fédéraux, et leurs éclaireurs à portée de fusil du fort Wagner.

Pourquoi ceux-ci ne cherchèrent-ils pas à pénétrer dans le fort sur les talons des fuyards ? Pourquoi un assaut ne fut-il pas donné immédiatement, dès les 10 ou 11 heures du matin, ce qui matériellement eût été fort possible ?...... Le général Gillmore, dans un luxueux rapport sur ses opérations, dit que ce fut à cause de la grande chaleur et de la fatigue des troupes (1).

Il fut vraiment regrettable que des troupes dont la moitié avait pris le frais toute la nuit sur la rivière, et qui, toutes, n'avaient pas plus de 4 à 5 milles de chemin à pied pour arriver au fort, se soient trouvées, dès 9 heures du matin, trop incommodées par la chaleur et par la fatigue pour aller plus loin. L'ennemi avait été si complétement surpris sur la crique qu'en le pressant vivement et sans relâche, il y aurait eu grande chance de le surprendre aussi sous le fort lui-même.

Au lieu de cela les fédéraux lui laissèrent 24 heures pour se remettre et se préparer. Le général Gillmore ordonna l'assaut pour le lendemain seulement, au point du jour.

Cet assaut, organisé par le général Seymour, avec la bri-

(1) Art. 73 dudit livre : « By 9 o'clok A. M. we occupied 3/4 of the Island and our skirmishers were within musket range of Fort Wagner. *The heat being intense, and the troops exhausted, offensive operations were suspended for the day.*

« Art. 74. Brigad. général Seymour was odered to carry Fort Wagner by assault at daybreak on the following morning. The attempt failed. »

gade Strong en avant-garde et la brigade Vodges en réserve, fut très bravement entrepris. La brigade Strong déboucha de ses *rifle-pits* résolument, sans aucun matériel pour couvrir les têtes de colonne et pour aider à franchir les fossés et les parapets. Les avant-postes ennemis furent facilement repoussés. Quand ils eurent démasqué les canons du fort, ce fut autre chose. Alors les régiments de Strong se trouvèrent abîmés par la mitraille et se débandèrent. Un seul d'entr'eux, le 7e Connecticut, parvint en partie à se loger dans le fossé du côté sud-ouest ; mais la fusillade le força d'abandonner sa position

L'attaque ne fut au reste pas trop tenace ; les fédéraux n'y perdirent que 110 hommes, tant tués que blessés. L'action de la veille, beaucoup plus importante, ne leur avait coûté qu'une quarantaine d'hommes.

Les confédérés de leur côté eurent, dans ces deux journées, environ 300 hommes hors de combat, dont une cinquantaine de prisonniers plus ou moins déserteurs.

Dans cette seconde opération une partie des canons confédérés avait été fort bien entretenue par la flotte, dont cinq à six bâtiments avaient fait un feu continuel sur le fort.

Le général Gillmore ne renonça pas à tenter une seconde fois la fortune d'une action de vive force. Point n'était besoin de ses grands talents comme ingénieur pour reconnaître que l'affaire du 11 aurait pu être mieux menée, mieux préparée surtout ; que le secours de quelques gabions, de fascines, d'échelles et autres auxiliaires de la spécialité du génie n'aurait pas dû être dédaigné pour les colonnes d'assaut, et que, puisqu'on avait laissé le temps à l'ennemi de préparer son artillerie, il fallait se mettre préalablement en mesure d'affaiblir celle-ci par une artillerie plus puissante si possible.

Des batteries furent aussitôt entreprises contre le front du Sud du Fort-Wagner, et il fut convenu avec l'amiral Dahlgreen qu'une canonnade vigoureuse de celles-ci et de la flotte aurait lieu les 17 et 18 juillet, après quoi l'assaut serait donné du côté de terre.

A cet effet la division Terry fut rappelée, le 17 juillet, de sa position de la rivière Stono. Elle y avait accompli sa mission,

qui se termina par un engagement assez vif la veille même de son départ, dans lequel les confédérés en offensive furent repoussés.

Les travaux de tranchées pour l'établissement des batteries furent grandement compliqués par de fortes pluies. Le 18 juillet seulement les quatre batteries suivantes furent prêtes à faire feu :

I. Batterie Reynold, à 1330 yards du fort Wagner, 19 pièces, dont 5 mortiers de 8 pouces, 2 de 30 livres ; 12 pièces de campagne rayées de 10 liv.

II. Batterie Weed, en arrière de la précédente, à 1460 yards du fort Wagner, 4 mortiers de 10 pouces.

III. Batterie Hays, à gauche en arrière de Reynold, à 1830 yards du fort Wagner, 13 pièces, dont 9 canons Parrott de 30 liv. et 4 de 20 liv.

IV. Batterie O'Rourke, en arrière et à droite de la précédente, à 1920 yards du fort Wagner; 5 mortiers de 10 pouces.

Ces 41 pièces ouvrirent leur feu à midi, le 18 ; la flotte avait déjà commencé le sien le matin. En peu de temps celui du fort s'éteignit sur les deux fronts de terre et de côte.

A l'approche de la nuit, l'assaut fut ordonné. Il avait dû avoir lieu le grand matin, mais les batteries n'ayant pu être prêtes à temps, il avait été ajourné au soir. Le général Gillmore espérait que l'obscurité le préserverait du tir à grande distance des canons de la batterie Gregg, à la pointe de Cumming, à 1350 yards en arrière du fort Wagner, de ceux du fort Sumter à 1400 yards de Cummings-Point, ainsi que des batteries de l'île James.

Le général Seymour, chargé de nouveau de diriger l'organisation et la formation des colonnes d'assaut et de régler tous les détails de l'attaque, fit déboucher ses colonnes de la batterie Reynold, au coucher du soleil. Celles-ci se composaient de la brigade Strong, ayant en seconde ligne la brigade Putnam, et en réserve, aux batteries, la brigade Stevenson.

A peine les têtes de colonnes se trouvèrent-elles à découvert qu'elles furent, contrairement aux prévisions du général

Gillmore, vivement battues par les pièces des forts Sumter et Gregg, par les batteries de l'île James et même de l'île Sullivan, venant s'ajouter aux feux du fort Wagner.

Les colonnes continuèrent néanmoins à s'avancer avec bravoure, soutenues moralement et matériellement par la grêle des gros projectiles amis qui, passant en hurlant par dessus leurs têtes, allaient creuser de vastes brèches dans les revêtements du fort. Arrivées plus près ces colonnes furent réduites à leur seule action, les batteries fédérales et la flotte durent suspendre leur tir pour ne pas blesser ou tuer les leurs.

Les confédérés ne perdirent pas cette occasion de reprendre leurs feux, qui n'étaient pas éteints, comme on l'avait cru. La canonnade avait seulement forcé les artilleurs de se retirer dans divers abris ; mais la plupart des pièces étaient restées encore en bon état derrière leurs embrasures et chargées.

A un signal du commandant, général Taliaferro, tous les canonniers retournèrent à leurs postes, en même temps que l'infanterie garnit de tirailleurs les crêtes des parapets. Les colonnes fédérales furent accueillies par un feu si nourri et si puissant qu'elles durent s'arrêter. On conçoit qu'après avoir cru la garnison presque ensevelie sous les décombres du fort, les fédéraux aient été surpris d'une telle réception.

L'hésitation ne dura toutefois que quelques instants. La brigade Strong reprit sa marche en avant, les braves nègres du 54e Massachussets en tête. Ce régiment et le 6e Connecticut parvinrent à franchir le fossé et à escalader le bastion Sud-Est. Là un dédale de traverses et de palissades, ainsi que la mitraille à bout portant, leur barra le chemin. Ils tinrent néanmoins pendant près de trois heures, renforcés par d'autres régiments et par la brigade Putnam.

Mais l'obscurité, jointe à l'ignorance des localités, engendra un grand désordre parmi ces vaillants soldats, dont l'ennemi profita pour redoubler la vivacité de sa défense.

Vers minuit les feux cessèrent peu à peu, et à l'aube seulement on sut au juste ce qui s'était passé.

Alors put s'établir, par le moyen d'un armistice, une sta-

tistique bien douloureuse pour les fédéraux. Cette cruelle nuit leur coûtait 1500 hommes, dont six cents cadavres laissés sous le fort. Parmi les tués se trouvaient les deux chefs de brigade, Strong et Putnam, le commandant du 54e Massachussets, colonel Robert Shaw, fils de l'éminent philanthrope qui depuis de longues annnées se dévoue corps et biens à la cause de l'émancipation des nègres, le colonel Chatfield et un grand nombre d'officiers de grades moins élevés. Parmi les blessés se trouvaient le général de division Seymour et sept commandants de régiment.

Il est évident que la malheureuse idée d'avoir voulu assurer le couvert de la nuit à cette entreprise, fut la seule cause de l'échec. De jour les courageuses troupes qui avaient déjà pénétré dans l'ouvrage n'auraient pas plus souffert et se fussent avancées plus loin. La brigade Putnam ne serait pas venue augmenter simplement le désordre et le nombre des victimes ; elle aurait apporté un renfort utile.

On s'était aussi, il est vrai, grandement abusé sur la force réelle du fort Wagner quant à sa position, son tracé, son armement et ses arrangements intérieurs.

C'était un ouvrage fermé, et occupant par un front bastionné irrégulier toute la largeur de l'île, depuis la mer à l'est jusqu'à la crique Vincent et à des marécages impénétrables à l'ouest. Il présentait un front trois fois plus grand que celui que les fedéraux, d'après la nature du terrain, pouvaient prendre pour leurs attaques, et il avait ainsi sur eux l'avantage de la convergence des feux. Il avait en outre un convenable commandement, de bons flanquements intérieurs et extérieurs, et un fort relief d'environ 40 pieds. Un jeu d'écluses permettait, à la marée montante, de remplir d'eau les fossés. Construit de sable quartzeux et compacte, les plus gros projectiles causaient peu de dommages dans ses revêtements, et les brèches pouvaient être facilement réparées. Son armement comprenait 18 pièces de divers calibres, dont trois mortiers. Il était en communication facile, pendant la nuit, avec la batterie Gregg et le fort Sumter, qui, ainsi que quelques batteries de James-Island, pouvaient battre toutes ses approches, et couvraient solidement son flanc droit. Ce que le fort Wagner

avait en outre de plus particulier, c'était un grand abri blindé, pour 1500 hommes, construit dans le bastion de l'Est entre le front de terre au sud et le front de côte. Il pouvait recevoir toute la garnison et même les servants des pièces, comme on venait de le voir à l'affaire du 18 juillet. Construit en troncs d'arbres, en sacs à sable et en fascinage, avec quinze pieds de terre sur sa couverture, il se montra à l'épreuve complète de la bombe. Des traverses énormes couvraient ses murs de profil, et huit larges issues permettaient un prompt emploi de l'abri.

Par la raison que le fort Wagner pouvait jouir du puissant flanquement du fort Sumter, le général Gillmore modifia son plan, et se décida à une entreprise qui certes était originale et nouvelle en fait de méthode, mais justifiée par la grande portée du matériel à sa disposition et par l'étroitesse du terrain resserré qu'il avait devant lui. Il entreprit des cheminements réguliers vers le fort Wagner, en dirigeant les attaques principales contre le fort Sumter, à 2700 yards plus en arrière. La réduction de l'ouvrage principal et le plus éloigné, fort Sumter, amènerait celle de ses ouvrages avancés, Wagner et Gregg.

Le fort Sumter offrait d'ailleurs une belle et haute surface à un tir à grande distance; et une fois son feu éteint, la flotte pourrait pénétrer dans la rade et avoir un rôle plus actif et plus efficace.

Dans ces intentions les travaux des tranchées commencèrent dès le 20 juillet. La batterie Reynolds fut transformée en forte ligne palissadée s'étendant à travers toute l'île et qui prit le nom de première parallèle. On l'arma d'une manière permanente de 8 canons de siége et de campagne, de 10 mortiers et de trois batteries *Requa*, sorte de machine infernale composée d'un assemblage de 10 canons de fusils ordinaires. On la munit de banquettes pour l'infanterie et d'un abri blindé pour les munitions. Le 23 juillet cette base d'opération était terminée.

Dans la nuit du 23 au 24 la seconde parallèle fut tracée à la sape volante six cents yards plus en avant, suivant une diagonale allant du sud-est au nord-ouest, pour profiter de quel-

ques ondulations des sables. Elle aboutissait, vers l'ouest, aux marais de la crique Vincent. Sur la crique même des barrages de toute espèce furent établis contre des entreprises possibles par la rivière. A l'autre extrémité, vers la mer, la plage fut couverte par une enceinte palissadée, avec trois batteries Requa et deux obusiers de campagne, qu'on appela batterie Surf.

Le 26 juillet les travaux défensifs de cette deuxième parallèle furent terminés, et son armement commença aussitôt. Il ne fut achevé que le 15 août, souvent contrarié par le feu des confédérés et par les vagues de l'Océan.

Le 9 août une troisième parallèle fut tracée à la sape volante 300 yards en avant de la seconde. Sur ce point les travaux furent considérablement gênés, non-seulement par les batteries ennemies, mais aussi par les tirailleurs du fort Wagner.

Le général Gillmore décida de ne pas pousser plus loin le cheminement et de travailler à réduire préalablement le fort Sumter. Il espérait que cette opération réussirait et qu'il pourrait ensuite couper toutes les communications du fort Wagner avec la place.

Le 16 août, un nombre suffisant de canons de brèche étant déjà établis, le général Gillmore donna, ce jour-là, l'ordre de commencer les feux le 17 au point du jour. Il s'entendit aussi avec l'amiral Dahlgreen pour qu'en même temps la flotte canonnât les forts Wagner et Gregg, afin de détourner leur attention, et surtout d'entretenir les carabiniers, qui pouvaient être très dangereux aux canonniers de la seconde parallèle. Le tir se continuerait chaque jour, jusqu'à nouvel ordre, depuis le grand matin jusqu'au soir, avec quelques interruptions qui seraient ordonnées pendant la grosse chaleur.

Les batteries de brèche contre le fort Sumter étaient au nombre de neuf, à savoir :

1° Batterie Brown, capitaine Strahan ; en arrière de la 2me parallèle, contre le mur de gorge, à 3516 yards ; 2 canons Parrott de 8 pouces (200 liv.), une pièce à boulets pleins, une à obus percutants.

2° Batterie Rosecranz, capitaine Comstock, en arrière de la 2me parallèle, contre le mur de gorge, à 3447 yards; trois Parrott de 100 liv., deux pièces à boulets pleins, une à obus percutants.

3° Batterie Meade, lieutenant Holbrook, en arrière de la seconde parallèle, contre le mur de gorge, à 3428 yards; 2 Parrott de 100 liv., les deux pièces à obus percutants.

4° Batterie navale, capitaine Parker, à la première parallèle, contre le mur de gorge et les barbettes, à 3938 yards ; 2 Parrott de 200 liv., 2 Whitworth de 80 liv.

5° Batterie Hays, capitaine Shaw, en arrière et à gauche de la première parallèle, contre le mur de gorge, à 4172 yards; 1 Parrott de 100 liv., à boulets; et 7 Parrott de 30 liv. contre les forts Wagner ou Gregg.

6° Batterie Reno, capitaine Colwell, en arrière et à gauche de la première parallèle, contre le mur de gorge, à 4272 yards; 1 Parrott de 200 liv. et 2 de 100 liv. Une de ces dernières pièces à boulets; les deux autres à obus percutants.

7° Batterie Stevens, lieutenant Wilson, en arrière et à gauche de la première parallèle, contre le mur de gorge, à 4278 yards; 2 Parrott de 100 liv., un à boulets, l'autre à obus percutants.

8° Batterie Strong, capitaine Gray, en arrière et à gauche de la première parallèle, contre le mur de gorge, à 4290 yards; 1 Parrott de 300 liv., tirant alternativement boulets pleins et obus percutants.

9° Batterie Kerbi, lieutenant Sellmer; deux mortiers de 10 pouces contre les barbettes ; les bombes devant faire explosion juste avant de toucher le fort.

En outre de ces 9 batteries directement contre le fort Sumter (moins une portion de la batterie Hays) trois autres batteries étaient dirigées spécialement contre les forts Wagner et Gregg, à savoir :

1° Batterie Reynolds, capitaine Green, cinq mortiers de 10 pouces contre Wagner, les bombes devant faire explosion juste avant de toucher.

2° Batterie Weed, capitaine Skinner, identique à la précédente, et un peu en arrière.

3° Batterie Kearney, lieutenant Atwell, à la gauche de la 2me parallèle; 3 Parrott de 30 liv. contre les forts Wagner et Gregg à volonté, avec boulets et obus, et trois mortiers Cœhorn contre Wagner, les bombes devant faire explosion avant de toucher.

Une autre batterie pour un Parrott de 200 liv. fut établie sur la gauche dans le marais à un point à mi-distance entre les îles Morris et James, pour battre Charleston, à environ 7000 yards. Sa construction, pour lui donner des fondements suffisamment consistants au moyen de couches de poutres et de sacs de sable, fut très compliquée. Les soldats l'appelaient : « Ange du marais. »

Ces travaux considérables s'étaient exécutés avec une grande rapidité; les sacs à sable fournissaient le principal matériel des revêtements et on l'avait sur place en abondance; les gabionnades et les poutraisons eurent aussi leur emploi, mais il fallait amener les bois de l'île Morris.

Le feu s'ouvrit le 17 au matin, suivant les instructions détaillées du colonel Turner et du général Gillmore; d'abord assez difficile par la manœuvre des gros engins, la pratique le fit gagner de plus en plus. La flotte y prit aussi une large part.

Le service des batteries de la seconde parallèle fut considérablement gêné et dut parfois même être suspendu par suite des feux du fort Wagner. Il fallut tourner contre celui-ci plusieurs des pièces de brèche. De plus un violent orage, les 18 et 19 août, diminua considérablement la justesse et l'effet du tir.

Néanmoins le 21 août une demande fut adressée sous pavillon parlementaire au général Beauregard pour l'évacuation, par les forces confédérées, dans 4 heures de délai, de l'île Morris et du fort Sumter, à défaut de quoi la ville de Charleston serait bombardée.

Après avoir attendu quatorze heures depuis la remise de cette missive au fort Wagner, et aucune réponse n'étant parvenue, le général Gillmore fit ouvrir le feu de l'Ange du marais, dans la nuit du 21 au 22. Quelques obus incendiaires du 200 liv. allèrent jeter la terreur au sein de la ville endormie.

Le soir suivant le tir fut repris et une quinzaine de projectiles pénétrèrent encore jusque dans les rues.

Dans ces entrefaites le général Gillmore recevait une violente protestation du général Beauregard contre la barbarie du bombardement, qui mettait en péril, disait-il, des vieillards, des malades, des femmes, des enfants, sans risque pour les combattants, plus près des lignes fédérales et qu'on n'osait attaquer de front. Le général Beauregard expliquait en outre qu'il avait été absent au moment de l'arrivée de la sommation, que celle-ci du reste n'était pas signée, qu'on avait dû la retourner pour régulière signature, que tout cela et que même la simple transmission entre les deux quartiers-généraux était impossible à accomplir en quatre heures de temps seulement. Qu'en pareil cas du reste, on donne ordinairement de un à trois jours de délai, qu'il n'évacuera pas les forts désignés, et que si l'on bombarde encore la ville sans avertissement préalable suffisant il usera de représailles. Les consuls étrangers s'associèrent à cette singulière protestation.

Le général Gillmore n'eut pas de peine à y répliquer. Si la première sommation, répondit-il, manquait de signature, cet oubli accidentel n'avait aucune importance puisque la date du quartier-général y était, et que la pièce avait été remise en personne par un officier du grand état-major. Si le général Beauregard était absent au moment de son arrivée, et qu'il n'y eût personne pour le remplacer, ce fut une circonstance malheureuse pour la ville de Charleston, mais dont il n'était pas responsable. A l'égard du manque de temps de l'avertissement préalable, on ne saurait l'admettre en ce qui concerne une ville non investie, menacée depuis longtemps et sérieusement attaquée depuis 40 jours. Même sans aucune lettre, c'était au commandant de Charleston à pourvoir à la sécurité de ses non-combattants, puisqu'il le pouvait en tout temps et librement.

Ces raisons-là étaient concluantes; le général Gillmore y ajouta encore le poids d'une généreuse courtoisie, en ajournant la reprise du bombardement au 23 à onze heures du matin, ce qui faisait deux jours entiers depuis la remise de la première sommation.

Le général fédéral pouvait d'autant mieux accorder ce délai qu'il lui était impossible à ce moment-là de reprendre le feu de la batterie du Marais. Le barbare Parrott venait d'être frappé à son tour, et mis hors de service. Au 36e coup il avait sauté, par suite de l'explosion prématurée d'un obus dans l'âme de la pièce On le remplaça par deux mortiers de côte de 10 pouces, battant les batteries de l'île James. Le bombardement de Charleston ne fut repris que plus tard, depuis Cumming-Point, quand les fédéraux purent y établir leurs canons.

En revanche le feu fut continué contre le fort Sumter, de toutes les batteries de brèche, jusqu'au 23 au soir. Il se montra d'une haute efficacité. Le mur de gorge n'était plus qu'une vaste ruine; le flanc droit, qui avait aussi été canonné par la flotte, pendant quatre jours, était fort endommagé. Mais les décombres de briques tenaient encore et formaient, avec les projectiles qui s'y étaient logés, de nouveaux couverts pour les défenseurs, les braves artilleurs sud-caroliniens du colonel Rhett.

Ceux-ci, dès lors, se bornèrent surtout à relever leur drapeau chaque fois que les boulets l'abattaient, ce qu'ils firent constamment avec un grand courage et un noble sentiment d'honneur militaire. Ils s'occupèrent aussi d'évacuer leurs canons pendant la nuit sur les rives voisines de Moultrie et de Johnson.

Il avait été tiré sur le fort Sumter, par les batteries de terre seulement, 5009 projectiles, représentant un poids d'environ 550 mille liv. La moitié environ avait touché le fort; et son état était tel, en résumé, que le général Gillmore, dans son rapport au gouvernement, en date du 24 août, eut raison de dire que le célèbre fort était comme démoli. Il ne pouvait plus servir que de poste d'infanterie. Une photographie en fut prise à ce moment, et répandue dans le public, qui put contempler à son aise les ruines de ce premier acteur de la rébellion.

Il semble que c'eût été le vrai moment pour la flotte d'agir à son tour. En pénétrant dans la rade, elle aurait pu réduire facilement quelques autres défenses, et amener l'évacuation

de tous les ouvrages avancés, de ceux des deux pointes entr'autres et du fort Johnson. C'était bien aussi ce que désirait vivement le général Gillmore. Mais, comme trop souvent, la meilleure intelligence ne régnait pas entre les états-majors de terre et de mer. Soit qu'il ne fût pas prêt, soit par crainte d'encourir les reproches tombés sur son trop confiant prédécesseur, l'amiral Dahlgreen n'osa se risquer dans le chenal. Il laissa écouler un temps précieux, pendant lequel les confédérés retirèrent presque toutes leurs pièces des décombres du fort Sumter pour renforcer les positions de la cité, le vieux fort Johnson entr'autres, qu'ils rendirent formidable.

De son côté Gillmore continuait contre le fort Wagner des opérations qui n'avaient plus le même intérêt. La valeur principale de ce dernier était d'être un ouvrage avancé de Sumter, et cette valeur-là venait de tomber avec le pivot capital. Toutefois il possédait encore le mérite de barrer les abords de la pointe Cumming et de la batterie Gregg, et de rendre le blocus du port plus difficile. Aussi valait-il la peine de terminer l'entreprise commencée.

Les cheminements vers le fort furent de nouveau poussés.

Déjà dans la nuit orageuse du 18 août les pionniers avaient fait un premier pas. Ils avaient débouché de la gauche de la troisième parallèle et s'étaient avancés à la sape pleine. Ils eurent à souffrir autant de l'eau que du feu. Les vagues soulevées par l'orage envahirent les tranchées à la haute marée, et détruisirent même toute la droite de la seconde parallèle, la batterie dite Surf.

Sur le front, les obstacles ennemis n'étaient pas moins sérieux. D'adroits carabiniers, bien postés derrière une petite crête à environ 200 yards en avant du fort, décimaient les travailleurs et les gardes de tranchée. L'infanterie et l'artillerie du fort lui-même donnaient aussi des feux très meurtriers, chaque fois que les batteries fédérales leur laissaient quelque répit, tandis que sur le flanc gauche les batteries de l'île James fournissaient de leur côté, quoique à très grande distance, un tir remarquablement précis.

Dans ces conditions les travaux de la sape avançaient lentement, et le général Gillmore résolut de les accélérer par un

essai de surprise des avant-postes confédérés derrière la petite crête.

Cette tentative, faite le soir du 21 août, fut traversée par des malentendus et échoua. En revanche dans la même nuit, et tout en escarmouchant, on parvint à tracer la 4e parallèle, à une centaine de yards seulement des crêtes sus-mentionnées. A cette place l'île n'a pas plus de 160 yards de largeur à la marée haute. De là les fédéraux dirigèrent leurs efforts vers la possession des *rifle-pits* confédérés. Ils commencèrent par amener quelques petits mortiers et obusiers de marine dans la 4e parallèle, et ceux-ci, secondés d'autres mortiers plus en arrière, tirant par dessus leurs têtes, cherchèrent par un feu nourri, le 26 après midi, à déloger les avant-postes ennemis. Encore cette tentative échoua, le tir des mortiers n'ayant pu avoir suffisamment de justesse.

Dans la nuit suivante le général Terry fut plus heureux. Il lança deux colonnes à la bayonnette sur cette position, qui l'enlevèrent sans grande perte. Une 5e parallèle fut immédiatement établie sur cette ligne même, qui se trouvait à 240 yards du fort. Le terrain qui se trouvait entre deux était la partie la plus resserrée et en même temps la plus basse de l'île. C'était un simple banc de sable de 25 yards de large et de deux pieds de haut, que la mer un peu agitée balayait constamment.

La parallèle put néanmoins être revêtue de quelques défenses, et des approches à la sape volante furent commencées sur sa droite.

Les fédéraux avaient maintenant atteint une zone particulière de leur objectif. La défense y devenait surtout passive, mais en même temps très augmentée par des quantités de mines et de torpedos semés en avant du fort et sur les glacis. Toutefois ces engins avaient l'avantage pour les fédéraux, en gênant un camp autant que l'autre, de les rassurer contre les sorties.

Le 27 août au matin, la sape avait mené la tranchée jusqu'à 100 yards du fort, et alors commencèrent les plus mauvais jours du siége. Les pertes journalières, quoique minimes, une quinzaine d'hommes en moyenne, s'augmentèrent régu-

lièrement, tandis que les travaux ne marchaient plus que d'une façon très lente et décourageante. La tête de sape était sans cesse sous un feu très convergent, et les nuits, éclairées par la lune, étaient aussi périlleuses que le jour.

Pour réveiller le moral de ses troupes, Gillmore décida de remplacer un moment le bruit de la pioche et de la pelle par celui de la poudre.

D'abord les batteries de brèche contre Sumter recommencèrent leur tir pour empêcher les réparations à cet ouvrage, et à la demande de l'amiral Dahlgreen, qui désirait opérer contre la rade. Ce tir, qui dura trois jours, à dater du 30 août, eut pour résultat de détruire dans le fort toute trace d'artillerie. Il n'en gardait pas moins dans ses ruines de solides logements de tirailleurs, qui empêchèrent les chaloupes d'enlever les obstructions et de pêcher les torpedos du chenal.

Quant aux opérations sur le front même du fort Wagner, le général Gillmore fit porter dans les parallèles et les tranchées d'avant tous les petits mortiers. La cinquième parallèle et les tranchées avancées furent considérablement agrandies à l'usage des tirailleurs. Les canons rayés des batteries de brèche de gauche furent dirigés sur le fort Wagner, et préparés pour une action soutenue. De puissants fanaux de lumière de calcium furent disposés pour le tir de nuit, avec le double avantage d'éclairer et d'éblouir de flots de lumière les positions ennemies, tout en laissant dans une ombre d'autant plus obscure les positions fédérales. Enfin la coopération de la flotte, particulièrement des grosses pièces de 11 pouces de l'*Ironsides,* fut assurée.

Tous les préparatifs étant enfin terminés le 4 septembre, le bombardement commença le 5 de grand matin. Il fut continu pendant 42 heures, et présenta, dit le général Gillmore, un spectacle remarquable de grandeur et de sublimité. Dix-sept mortiers de siége et Cœhorn lancèrent sans relâche leurs bombes par dessus la tête des sapeurs et des gardes de tranchées, tandis que treize Parrott de 100, 200 et 300 livres, tiraient à réguliers intervalles contre l'angle sud-ouest de la casemate du fort, et que l'*Ironsides* et huit monitors battaient la face de mer. Pendant la nuit les lumières de calcium

rendirent d'utiles services et éclairèrent la position ennemie jusque dans ses moindres détails.

En trois à quatre heures le fort avait été réduit au silence. Sauf quelques coups de canon contre l'*Ironsides* et de temps en temps une nourrie et courte fusillade, il n'en sortit bientôt plus aucun signe de vie. Presque toute la garnison avait cherché un abri dans la place d'armes voûtée.

Les sapeurs fédéraux en profitèrent pour avancer leurs travaux, ne souffrant plus que du feu de flanc des batteries James. Enfin arrivés plus près du fort, ces batteries aussi durent cesser de jouer, pour ne pas tirer sur les confédérés.

A ce moment-là, le 5 septembre, les travailleurs des tranchées entrèrent dans une phase nouvelle et plus rassurante de leur pénible service. Ils n'étaient plus inquiétés. Le 6, ils couronnèrent enfin la contrescarpe du flanc gauche du bastion Est, et l'assaut fut aussitôt ordonné pour le lendemain.

Il devait avoir lieu à 9 heures précises du matin, à la marée basse, afin de profiter de la plage à découvert. Le général Terry fut chargé de le commander en personne et de désigner les troupes qui durent y prendre part. Celles-ci en tout cas seraient formées sur trois colonnes, et agiraient comme suit :

1° Une colonne composée de deux petits régiments (1) d'hommes choisis ad hoc déboucherait des tranchées les plus avancées contre le front de mer, en escaladerait le parapet, ainsi que les traverses de la casemate, enclouerait les canons et occuperait la gorge ;

2° Une colonne d'une brigade suivrait la première, déboucherait sur la plage par régiments, passerait tout le front de mer, un peu abrité par les berges laissées à sec, et irait attaquer le fort à revers, c'est-à-dire du côté nord et du côté ouest. La conversion serait faite par régiment.

3° Une autre colonne d'une brigade, laissée d'abord sur le front, suivrait la seconde, et, arrivée sur le front du nord, elle ferait face au fort Gregg, et se couvrirait par une bonne ligne de tirailleurs dans cette direction.

L'artillerie continuerait ses feux jusqu'à ce que les troupes fussent parvenues sur le parapet.

(1) Ceux-ci à cette époque comptaient environ 200 hommes présents sous les armes.

Les gardes de tranchée demeureraient en réserve à leurs postes. Le reste de l'infanterie du général Terry et l'artillerie de campagne seraient sous les armes dès huit heures du matin, et se tiendraient, comme réserve principale, à disposition du quartier-général entre la Vigie et Beacon-House.

Comme on le voit, le général Gillmore avait tout simplement l'intention de capturer, avec le fort, sa garnison entière; dans ce but spécial les dispositions étaient assurément fort bien prises. Il restait toutefois à expérimenter préalablement si l'attaque et le mouvement tournant par la plage réussiraient mieux que les attaques échouées de front.

Les confédérés laissèrent le problème en suspens. Aussitôt qu'ils avaient vu, le 6 dans la journée, leur contrescarpe entamée, ils avaient décidé leur retraite, préparée depuis longtemps.

Un fait assez marquant, survenu dans la nuit précédente, leur avait déjà donné de sérieuses inquiétudes pour leurs communications. Celles-ci, souvent menacées par le tir des batteries et de la flotte, ou par des excursions des chaloupes fédérales, l'avaient été plus fortement que d'habitude. L'amiral Dahlgreen, qui ne voulait pas laisser toute la tâche de la réduction de l'île Morris à l'armée, avait résolu de s'emparer au moins du fort Gregg et de la pointe Cumming. A cet effet, après le grand bombardement du 5, il fit débarquer quelques escouades de soldats de marine sur l'île à l'ouest du fort Gregg, pour prendre cette batterie par la gorge. L'obscurité fut de nouveau une cause de désordre et d'échec. Les lumières de calcium qu'un monitor fédéral démasqua pour guider les colonnes servirent autant à l'ennemi qu'aux assaillants, et ceux-ci, criblés de mitraille, durent revenir à leurs embarcations sans avoir pu pénétrer dans les batteries.

Cette tentative sérieuse, malgré son issue, sur les revers des confédérés avait eu son effet moral. Elle pouvait se renouveler, et, jointe aux progrès des fédéraux sur le front, mettre la défense dans de pénibles extrémités.

Aussi dès le 6 au soir le général Taliafero fit procéder à l'évacuation. Les canons furent encloués, les poudres noyées; quelques mines préparées, et, malgré le bombardement, ou

plutôt sous le couvert de ce bruyant bombardement, les troupes des deux forts, au nombre de 1600 hommes, purent se replier et s'embarquer sans être découvertes.

Vers minuit seulement les canonnières-vedettes s'aperçurent de la retraite et prévinrent le quartier-général. Elles donnèrent aussi la chasse et s'emparèrent de trois barques montées par 70 hommes. Les ouvrages et la pointe Cumming furent immédiatement occupés par les fédéraux.

Les trophées de ce long et pénible siége furent 18 pièces de gros calibre dans le fort Wagner, et 7 dans la batterie Gregg; trois seulement étaient hors de service. Il avait été lancé sur le fort environ 3 mille projectiles.

Des préparatifs pour aller plus loin, pour prendre possession du fort Sumter, furent aussitôt ordonnés de la part de la flotte et de l'armée. Ce fut une vraie course au clocher entre les deux commandements, où malheureusement une déplorable rivalité eut plus d'empire qu'une patriotique émulation.

Dès le matin du 7 septembre l'amiral Dahlgreen envoya au fort Sumter une sommation de se rendre, qui fut refusée. Sur cela la flotte se prépara à agir.

Dès la nuit suivante une expédition en partit silencieusement pour enlever les décombres du fort Sumter. Elle se composait de 26 chaloupes, un monitor, et un vapeur, montés par 500 hommes, et se subdivisait en trois colonnes d'opération. Une de ces colonnes devait pénétrer par la gorge ; une autre par les embrasures du flanc de droite; l'autre rester en réserve. Le commandant du Patapsco dirigeait le tout.

De son côté le général Gillmore, qui disposait de quelques bateaux, avait également organisé une expédition semblable pour son propre compte, et quand il demanda à l'amiral Dahlgreen d'associer les deux entreprises, des difficultés s'élevèrent au sujet du commandement. L'amiral Dahlgreen exigea, non sans raison, il nous semble, que puisque c'était essentiellement une affaire navale, dans laquelle la marine fournissait d'ailleurs un nombreux personnel, le commandement en chef devait lui revenir, et il offrait de fournir l'officier le plus élevé en grade.

Il fallait cela pour maintenir le bon esprit dans le personnel de la flotte, qui commençait à être las du rôle en apparence secondaire qu'il jouait à l'égard de l'armée de terre et de ses opérations contre le fort Wagner.

Le général Gillmore répondit qu'il ne croyait pas que ce fût à la marine d'emporter des fortifications, et il offrit de se charger du soin d'enlever les obstructions du chenal ; à quoi l'amiral répliqua qu'il n'avait pas proposé à l'armée de faire ses travaux d'approche.

Cette controverse épigrammatique et ce défaut d'entente aboutirent à ce que l'armée céda la place à la flotte. Gillmore tint ses troupes d'expédition en réserve, pour attendre le moment favorable d'agir.

Vers onze heures du soir les chaloupes et canots, remorqués par les vapeurs, avancèrent en silence sur le fort Sumter, et, arrivés dans le voisinage immédiat de leur objectif, les colonnes se dirigèrent à petits coups de rame sur les points qui leur avaient été désignés.

Depuis quelques jours la garnison avait été changée. Les artilleurs avaient été relevés par le bataillon de tirailleurs de Charleston du major Blake, sous le commandement supérieur du major Elliott. Le service de sûreté n'en fut pas moins bien fait. Vers une heure l'alarme fut donnée par les sentinelles du fort; des fusées de signaux furent tirées, et le feu commença des batteries voisines, ainsi que de la frégate confédérée *Chicora*.

La flottille fédérale, un peu déconcertée, n'avait que l'obscurité pour protection; elle se dissémina dans l'ombre. Sept barques néanmoins purent s'amarrer au fort et y jeter 150 hommes. Ceux-ci grimpèrent sur les quais, sur quelques reliefs, mais ils trouvèrent de tous côtés ou de nouveaux murs trop élevés pour être escaladés, ou des amas de décombres sans issues. Pendant que ces courageux pionniers d'avant-garde cherchaient en vain une brèche, le rade s'était éclairée par des fusées et par des feux à réflecteurs; la flottille, canonnée de tous côtés, dut se retirer à la hâte pour échapper à une destruction complète. Les hommes jetés sur le fort Sumter

y furent tous pris ou tués, sauf deux qui miraculeusement se sauvèrent à la nage.

Pour recueillir ses embarcations éparses l'amiral Dahlgreen s'avança lui-même avec quelques monitors, ayant son pavillon sur le *Weehawken,* et il bombarda vivement Sumter et Moultrie. Ce dernier fut sensiblement endommagé, et vit sauter un de ses magasins. De son côté le *Weehawken* s'échoua.

En résumé, cette nouvelle attaque navale avait manqué. L'armée, on peut le croire, n'en fut pas très chagrinée par suite des circonstances que nous avons mentionnées plus haut. Il est douteux cependant qu'elle eût fait meilleure besogne, soit à elle seule, soit en assistant la flotte, car ce qui empêcha la prise de possession de l'ouvrage, ce ne fut pas le manque de monde, mais l'impossibilité de tenir assez à couvert celui qu'on avait. Si 300 hommes seulement eussent pu être jetés dans le fort, et s'ils avaient été munis d'échelles, de fascines, d'obus à la main pour aider à leur tâche, il est probable qu'ils auraient réussi à s'y loger pour quelque temps au moins.

Qu'y auraient-ils fait cependant sous le feu concentrique des nombreuses batteries des alentours?.... Ils auraient été certainement ensevelis en quelques jours sous de nouveaux décombres, ou réduits à une nouvelle capitulation, à moins que la flotte ne se hâtât de faire taire ces batteries, en particulier celles de Moultrie d'une part et de Johnson de l'autre.

De telles dispositions ne paraissaient pas être celles de l'amiral. Il n'avait pas encore une seule fois osé s'avancer résolument, et depuis lors il resta presque complétement passif, gêné tantôt par la grosse mer, tantôt par le brouillard, tantôt par les mesures de prévoyance de l'ennemi.

Des rapports d'une aigreur de plus en plus vive s'établirent entre les deux commandants des forces de terre et de mer, qui ne devaient pas aider à la bonne conduite des opérations.

Gillmore s'était établi dans les forts Wagner et Gregg, et avait tourné leurs embrasures contre la rade. La batterie Gregg était devenue un bel ouvrage fermé, sous le nom de fort Putnam. Les îles Moris et Folly étaient maintenant en sa

pleine possession, et il s'y retrancha de manière à pouvoir en distraire à la rigueur la moitié ou les deux-tiers de son monde pour une entreprise ultérieure.

Quelle serait cette entreprise?

Les tristes rivalités entre les deux chefs n'ont pas permis une réponse réelle à cette question, qui devenait cependant capitale dès la mi-septembre.

Le général Gillmore pressait l'amiral Dahlgreen de franchir la passe et de pénétrer dans la rade. Mais ce plan-là ne pouvait aboutir à grand'chose d'utile et de définitif. Une fois dans la rade, qu'y ferait-on? Pourrait-on s'y promener à l'aise sous le cercle de feu des batteries de côte? Il fallait définir plus exactement un nouvel objectif, et procéder contre lui, soit de force, soit par approches, comme à l'égard du fort Wagner.

Il nous semble que, pour le moment, le choix ne pouvait guère porter que sur deux points, ou le fort Johnson, ou le fort Moultrie, et que la marche rationnelle des opérations combinées consistait à agir successivement contre l'un ou l'autre de ces deux objectifs, tout en empêchant la restauration du fort Sumter. Une entreprise d'un caractère moins technique et plus stratégique aurait aussi pu être tentée contre Charleston et le fort Pemberton par la rivière Stono; mais il aurait fallu à Gillmore quelques troupes de plus, et nous ignorons si les monitors pouvaient remonter la fleuve jusque devant Pemberton.

Nous inclinerions à croire que la meilleure opération qui se présentât alors était d'entreprendre sur l'île Sullivan et contre Moultrie juste ce qu'on venait d'achever sur l'île Morris et contre le fort Wagner. Par la possession des deux presqu'îles, on parviendrait à s'installer dans le fort Sumter, et à réduire ensuite le fort Johnson, d'où les forts Ripley et Pinkney seraient ensuite battus efficacement, ainsi que la ville s'il le fallait.

Au lieu de cela Dahlgreen ne parut avoir en vue qu'une chose, et qui était difficile à obtenir. C'était de pénétrer dans la rade sans courir les dangers de Dupont, et d'arborer le dra-

peau de l'Union sur le fort Sumter, le premier berceau de la rébellion.

Les obstructions qui entravaient la passe étaient, il est vrai, plus fortes et plus nombreuses qu'en avril, et des torpedos mobiles arrivèrent même jusque sous les bâtiments fédéraux. Une d'entr'elles éclata sous l'*Ironsides,* souleva et ébranla ce lourd bâtiment, qui sans son poids immense eût été gravement avarié. Il s'agissait en premier lieu d'enlever ces obstructions au moyen de petits bateaux ou de les rompre par des bâtiments de grand poids et de grande vitesse, et, pour faciliter ces préliminaires, d'empêcher les tirailleurs de Sumter de croiser leurs feux avec les batteries de Moultrie.

A la demande de l'amiral Dahlgreen et sur les rapports des prisonniers et de déserteurs indiquant que les confédérés travaillaient activement à restaurer les défenses du fort Sumter pour artillerie et pour infanterie, un nouveau bombardement contre Sumter fut ouvert le 26 octobre, cette fois des batteries de Wagner et de Putnam, et contre la face du sud-est, prenant ainsi à revers les casemates faisant front à la passe.

En quelques jours, cette face fut aussi complétement ruinée que le mur de gorge; les débris formaient une rampe continue de la mer au sommet de l'ouvrage. Si l'on avait voulu y loger quelques hardis volontaires fédéraux, la chose eût été plus faisable que jamais. On ne le tenta pas. Une attaque de la flotte blindée ne fut pas davantage essayée, à cause des obstructions. Celle-ci se mit à réparer ses vieux monitors avariés, et à en attendre de nouveaux, annoncés de New-York.

Depuis les premiers jours de novembre les opérations prirent un caractère de plus en plus passif, se bornant à une canonnade de temps en temps des forts Wagner et Putnam contre Sumter et contre la ville.

Par défaut d'entente entre les deux états-majors, on laissa ainsi s'écouler l'automne et l'hiver sans faire aucun progrès. La campagne se termina en pointe, et son seul profit fut d'avoir resserré le blocus par la possession de la presqu'île Cumming.

Le feu de l'attaque et de la défense avait certainement été

serré et bien conduit au point de vue exclusif du génie. Mais en dehors de cela la défense avait manqué d'initiative; avec une force de terre relativement considérable elle n'avait su faire aucune sortie ni aucune opération offensive pour empêcher les cheminements d'attaque.

Un avantage moins direct de ces opérations, mais non moins réel, fut de donner, par les prodigieux travaux de tranchées et de batteries de Gillmore, la mesure de ce que de telles troupes, bien commandées et bien secondées par la marine, étaient capables d'effectuer.

Des travaux plus considérables avaient rarement été entrepris et aussi vite exécutés, dans les guerres antérieures, sauf peut-être à Vicksburg. L'on n'avait jamais entr'autres démantelé d'aussi solides forts et bombardé de place à d'aussi grandes distances. La puissance des engins et des constructions modernes s'est montrée dans tout son éclat par ce siége de Charleston, dont il serait bien désirable, pour l'instruction des artilleurs et des officiers du génie, autant que des états-majors, d'avoir une description technique détaillée et précise, dressée sur les documents de l'un et l'autre camp.

Les fédéraux construisirent plus de 100 mille yards de chaussée, 4 mille yards de lignes et de tranchées, dont mille de parapets de fort relief; 2 mille yards de ponts; 3 mille de palissade, estacades et abatis; trois cents yards d'abris blindés.

Une de leurs constructions les plus curieuses, les plus utiles et les plus particulières, fut celle des vigies et des chaînes de vigies, soit pour le service des explorations, soit pour celui des communications télégraphiques aériennes. Cette institution, empruntée à la marine, prit peu à peu une grande extension dans le service de terre par suite des opérations combinées des troupes et des escadres. Complétées par un bon corps de signaux, par des appareils de télégraphie électrique, par des ascensions en ballon, les vigies rendirent souvent d'éminents services et éveillèrent toute la sollicitude des états-majors.

Le plus souvent ces vigies étaient fournies par le clocher d'une église, par le toit d'une haute maison, par une colline dominante, par un grand arbre, au haut duquel on dressait

l'observatoire, consistant ordinairement en un ou deux télescopes, en drapeaux, pavillons, fusées, feux, etc., pour les signaux. Quatre à cinq hommes dans la règle y étaient attachés. Quand le pays n'offrait pas de sites de vigie il fallait en construire, et quand ils étaient à proximité de l'ennemi, il fallait les mettre à l'abri des surprises.

C'est ce qui dut avoir lieu dans le cas particulier des opérations de Charleston. Le général Gillmore fit dresser cinq échafaudages ou tours de vigie le long de ses lignes pour le service de sûreté, de reconnaissance et de la transmission des ordres à ses divers corps, ainsi que des correspondances avec la flotte. En outre cette ligne fut mise en communication tout le long de la côte avec la station principale de Hilton-Head, centre ordinaire des correspondances avec le Nord par les steamers. Cette chaîne de vigies, du quartier-général à Hilton-Head, ne comprenait pas moins de sept stations tenant une distance de 55 milles. Quelques-unes des tours atteignaient à la hauteur de 138 pieds sur une base de trente pieds carrés; elles étaient entourées de palissades et d'abatis (1).

(1) Pour d'autres détails techniques de ces opérations et particulièrement pour les données instructives des rapports du colonel Turner, du colonel Serrell, chef du régiment du génie, du capitaine Parker, de la marine, du major du génie Brook et des lieutenants Suter et Michie, nous renvoyons nos lecteurs à l'ouvrage même du général Gillmore, dont un exemplaire existe au bureau fédéral d'artillerie d'Aarau, auquel nous en sommes redevable. Cette belle publication, malheureusement très incomplète pour la partie non technique, contient entr'autres d'excellentes cartes et planches, à savoir :

1° Un levé à grande échelle de Charleston et des environs;

2° Une carte des opérations du siége;

3° Une carte des approches du fort Wagner;

4° Une section id. id.

5° Un croquis des batteries de gauche;

6° Dix-sept vues des forts et batteries;

7° Plusieurs planches représentant des canons Parrott de gros calibres, avant et après explosion ;

8° Planches représentant des Whitworth, des projectiles confédérés, et des canons Ames en fer forgé;

9° Six planches de travaux techniques accompagnant le rapport du major Brook;

10° Quartorze planches semblables accompagnant le rapport du colonel Serrell.

D'intéressants extraits de cette collection ont été aussi publiés en français et en allemand; entr'autres dans le *Journal de l'armée belge*, dans le *Spectateur militaire* par Mr A. F., et en allemand par le capitaine prussien Jacobi. Les deux croquis que nous donnons à la fin de ce volume, reproduits avec de minimes adjonctions du *Spectateur militaire*, sont eux-mêmes une réduction améliorée des cartes originales de Gillmore.

L'automne et l'hiver de 1863 et 1864 s'écoulèrent sans opérations décisives devant Charleston. Au printemps 1864, le général Gillmore fut appelé à l'armée de Virginie, et remplacé dans le Département de la Caroline-du-Sud par le général Foster.

Au croquis des *attaques du fort Wagner* doit correspondre la légende suivante:

A. Grand abri blindé pouvant contenir 1500 hommes.
B. Porte de secours.
C. Batteries Requa.
D. Abatis.
E. Palissades.
F. Haie en fil de fer.
G. Estacades ou barrages en troncs d'arbres.
H Magasins à poudre.
I. Magasin à poudre et télégraphe.
K. Batterie Brown (1/2 bat. de droite).
L. Batterie Brown (1/2 bat. de gauche).
M. Batterie Rosecranz.
N. Batterie Meade.
O. Tranchées blindées.
P. Batterie de la marine.
Q. Batterie Reynold.
R. Batterie Wead.
S. Pont traversant le marais et conduisant aux batteries de gauche.
T. Batteries de mortiers.
ab. 1re parallèle.
de. 2me parallèle.
f g. 3me parallèle.
hm. 4me parallèle.
no. 5me parallèle.

XXI

Campagnes en Tennessee et en Georgie. — Raids malheureux de Streight en Georgie et de Morgan dans l'Ohio et l'Indiana. — Bataille de Chickamauga (18 et 19 septembre 1863). — Le général Rosecranz remplacé par le général Grant. — Bataille de Chattanooga (25 novembre 1863).

Nous avons laissé [1] les généraux Rosecranz et Bragg en présence l'un de l'autre après la bataille de Murfresboro et en quartiers d'hiver, le premier en avant de Murfresboro, le second un plus au sud, aux environs de Tullahoma et de Shelbyville.

Le gros des armées resta en inaction plus longtemps qu'on ne s'y attendait, Bragg n'ayant aucune intention de prendre l'offensive, et Rosecranz ne pouvant pas réunir, vu les besoins pressants sur d'autres zones, les approvisionnements et les renforts qui lui paraissaient nécessaires. Malgré les pressantes demandes du général Halleck, Rosecranz ne put s'ébranler que dans le mois de juin. Il avait voulu auparavant s'assurer de deux conditions urgentes à son avis, et qui étaient :

1° Faire de Murfresboro une nouvelle base fortifiée et bien approvisionnée ;

2° Organiser une force de cavalerie apte à protéger la ligne de communication et à tenir tête à la cavalerie ennemie forte d'environ 8 mille hommes.

Ces deux préliminaires d'une reprise d'offensive pouvaient paraître en effet indispensables.

Le gros de Bragg, composé des deux corps Polk et Hardee,

(1) Voyez chap. XV, vol. IIe, page 62.

était bien assis et retranché sur le chemin de fer Nashville-Chattanooga, son avant-garde à Vartrace, sa gauche à Shelbyville, ses réserves et ses magasins derrière le Duck-River, à Tullohama, à l'embranchement du chemin de fer à Mc Minnsville. Son front était couvert d'une double ligne de crémaillères et de redans, ainsi que d'abatis; tous les passages des hauteurs encaissant le Duck-River étaient garnis de redoutes. Sur ses deux ailes était répartie sa forte cavalerie, le général Weehler à Mc Minnsville et à Sparta, sur la droite, et le général Forrest à Columbia, sur la gauche. Plus à gauche encore, mais pouvant rejoindre, van Dorn battait la campagne.

Les divisions de cavalerie appuyées aussi à des retranchements, en débouchaient à chaque instant vers le nord, pour menacer les derrières des fédéraux et opérer des raids dans le Tennessee.

Plus à la droite encore, l'infatigable général John Morgan ne laissait également aucun répit aux garnisons fédérales du Kentucky et du Tennessee du nord-est. Au moment même de la bataille de Murfresboro il avait attaqué Lebanon en Kentucky et y avait capturé quelques hommes, mais au prix d'une cinquantaine des siens.

Le 10 janvier déjà le général Wheeler était en pleine opération sur les derrières des vainqueurs de Murfresboro. Le 11 il détruisait le pont du chemin de fer à Mill-Creek, à neuf milles seulement au sud de Nashville; le 12 il capturait et détruisait le steamer Charter sur le Cumberland à Harpeth-Shoals (1), et quatre jours plus tard, au même point, quatre bâtiments fédéraux, dont la canonnière Sliddel. Le 3 février, ayant continué sa route, il attaquait le fort Donelson. Cette position, bien défendue par le colonel Harding, arrêta enfin la course de Wheeler.

Sur l'autre aile Forrest menaça souvent Franklin et même les abords de Nashville. Une garnison fédérale de cinq régiments à Spring-Hill (2) sous le colonel Coburn, y fut enlevée, le 5 mars, par Forrest et van Dorn après un combat acharné,

(1) A peu près à mi-chemin entre Nashville et Clarksville.

(2) Sur le chemin de fer, et à peu près à mi-chemin entre Colombia et Franklin.

dans lequel il y eut environ 400 hommes hors de combat de chaque côté. Le général fédéral Granger s'avança à son tour contre van Dorn, le rejeta au-delà du Duck-River et tint en forces Franklin et ses environs.

D'autres combats eurent lieu, les 20 et 21 mars, à Waughts-Hill et à Cottage-Grove, où agirent ensemble des guerillas de Wheeler et de Morgan. Une autre affaire secondaire eut lieu, le 25 mars, à Brentwood, où 300 fédéraux furent capturés.

Pour assurer les derrières et la gauche de Rosecranz le gouvernement fédéral, à défaut de cavalerie suffisante à lui envoyer, réorganisa le département militaire de l'Ohio, et en donna le commandement au général Burnside, qui le prit en main le 26 mars, avec quartier-général momentanément à Cincinnati. Il fit aussitôt ouvrir l'offensive, et le général Gillmore, alors sous ses ordres, enleva la ville de Somerset au général confédéré Pegram, le 31 mars. Deux jours après, la cavalerie de Morgan fut arrêtée à Snow-Hill, en Kentucky, par le général Stanley, et perdit une centaine d'hommes et 200 chevaux.

Le général van Dorn, sur la gauche des confédérés, reprit l'offensive le 7 avril contre le général Granger à Franklin. Tandis qu'un corps tournant sous le général Wooddward s'en allait jusqu'à Clarksville et y brûlait deux steamers fédéraux, *Saxonia* et *Lovell*, une action s'engagea, les 9 et 10 avril, devant Franklin, où, après diverses péripéties, les choses restèrent dans le même état, avec deux ou trois cents hommes perdus de part et d'autre.

En attendant ses renforts de cavalerie, qui toujours n'arrivaient pas, Rosecranz voulut essayer de protéger ses derrières, en menaçant aussi ceux de son ennemi, et si possible de se procurer en même temps des chevaux à ses dépens. A cet effet il organisa un raid de fourrageurs sous le colonel Streight pour opérer en Georgie.

Celui-ci avec une brigade de cavalerie ou d'infanterie montée, dont la moitié était à pied, partit le 7 avril de Murfresboro pour la Georgie, soit pour Nashville. Là il fut embarqué sur le Cumberland, remonta ensuite le Tennessee, et fut

débarqué près de Tuscumbia en Alabama, où il rejoignit une division fédérale sous le général Dodge.

Après quelques jours d'opération en commun, le général Streight fut dirigé sur Rome, en Georgie, par Moulton et Blountsville.

Le 30 avril, au sortir de Moulton, la brigade Streight commença à être vivement talonnée par un corps de cavalerie de Forrest, sous les ordres du colonel Roddy, qui s'était avancé par la vallée de Courtland. Plus loin la colonne fédérale trouva d'autres forces ennemies sur son front et sur ses flancs. Néanmoins elle continua sa route. Le 1er mai après-midi elle arriva à Blountsville et en repartit le soir pour Gadsden, sur la rivière Coosa, trajet qu'elle fit toujours en combattant, et en marchant peu rapidement.

Le colonel Streight espérait trouver sur le Coosa un vapeur fédéral, qui aurait aidé à atteindre Rome. Le vapeur attendu n'y était pas. En revanche l'ennemi se montrait plus agressif et de plus en plus nombreux. Le colonel Streight fit prendre position, le 2 mai, près de la ferme Blount, et il y livra un combat sanglant, où l'un de ses meilleurs officiers, le colonel Hathaway, fut tué. Un détachement de 200 hommes choisis fut envoyé en avant pour occuper Rome, tandis qu'un autre alla brûler la manufacture de munitions de Round-Mountain-Iron-Works. Reprenant ensuite sa marche dans la direction de Rome, la colonne franchit à gué et avec beaucoup de peine deux affluents du Coosa-River, où elle eut le malheur d'endommager presque toutes ses munitions. Elle était arrivée, le 3, près de Cedar-Bluffs et s'y était campée en deux masses pour être plus à l'aise, quand elle fut subitement assaillie par un feu très vif sur ses revers et sur sa gauche.

En même temps un parlementaire confédéré se présenta, demandant au colonel Streight sa reddition et celle de tout son corps, vu qu'il était complétement cerné.

Celui-ci dut croire qu'il pourrait bien s'être lancé dans une trappe. Il entama des négociations dans le but de s'orienter, et il accepta la sommation moyennant trois conditions :

1° Que tous ses hommes, officiers et soldats, conserve-

raient leur propriété personnelle y compris leurs armes de côté ;

2° Que chaque régiment conserverait son drapeau ;

3° Que lui, colonel Streight, serait admis à faire le tour des positions ennemies, afin de contrôler l'assertion du parlementaire.

Les deux premières conditions furent repoussées et la dernière admise. Le colonel Streight fit la ronde des lignes confédérées, et put se convaincre en effet qu'il était complétement entouré par des forces quadruples, avec huit pièces d'artillerie sur son front, et des rivières sans ponts sur ses derrières.

Il revint vers ses hommes, les rassembla, leur expliqua la situation critique, y compris la détérioration des munitions, et les engagea à la reddition demandée. En signe d'assentiment et de fidélité à la bonne cause quand même, trois vigoureux *cheers* furent poussés en l'honneur de l'Union, et la capitulation fut signée. Toute la colonne fédérale fut conduite à Rome ; l'avant-garde n'avait pas pu y pénétrer, et fut aussi prise en route. A Rome le général Forrest parola le tout, au nombre de 101 officiers et 1365 sous-officiers et soldats, et non compris les médecins et les aumôniers, au nombre de onze, qui furent relâchés sans conditions.

Comme on le voit, les raids ne se ressemblaient pas tous. Les brillantes courses que nous avons déjà mentionnées dans ce genre de guerre spécialement américain avaient aussi leurs déceptions.

Un autre raid, cette fois du côté des confédérés, et qui finit plus tragiquement encore, eut bien plus de retentissement par sa hardiesse, par son important théâtre et par la réputation de son principal acteur, le célèbre Morgan.

Avec une division de deux mille deux cents hommes, dont une batterie d'artillerie, Morgan se mit en route dès le milieu de juin. Ses pointes devaient aller jusqu'au-delà de l'Ohio, combinées avec les opérations offensives de Lee en Pensylvanie, et avec l'agitation des « démocrates de la paix » dans le nord, au sujet de la conscription et des dissensions de l'*habeas corpus*.

Le 17 juin une avant-garde de 200 confédérés apparut subitement sur l'Ohio devant Mauckport, franchit la rivière et s'empara de Corydon, dans l'Indiana, capitale du comté de Harrison.

Le général Morgan, qui devait suivre aussitôt, fut retardé par un mouvement offensif de Rosecranz, que nous verrons tout à l'heure. Il ne se mit définitivement en route que le 27 juin. Ce jour-là il se porta de Sparta dans la direction du nord, en deux colonnes, sur Livingston et vers le Cumberland. Le 2 juillet il surprit un poste à Burkesville et y passa le Cumberland. Un parti du général fédéral Hobson qui tenait la contrée avec deux régiments, mais en s'étendant jusqu'à Somerset, fut rejeté sur Jamestown, et Morgan put continuer sa marche au nord sur Columbia.

Là il repousse une avant-garde de la brigade de cavalerie kentuckienne, et se dirige, le 4, contre un poste fortifié, tête de pont sur le Green-River. Le passage lui est vivement contesté. Après un chaud engagement, qui lui coûte onze officiers, dont le colonel Chenault, Morgan renonce à forcer la position, et il se dirige, par la droite, sur Lebanon. Il somme cette ville de se rendre. Sur le refus de son chef, le colonel Hanson, il attaque et enlève la place, après un sanglant assaut, dans lequel son jeune frère, le lieutenant Tom Morgan, est tué. La garnison fédérale, cernée et canonnée dans deux bâtiments lui servant de refuge, est finalement obligée de se rendre.

Si elle avait pu tenir quelques heures de plus elle aurait été sauvée, car le soir du même jour, le 5, deux régiments de cavalerie de Michigan arrivaient sous ses murs. En outre la cavalerie de Hobson s'était concentrée, le 4, à Jamestown, et s'était mise aux trousses de Morgan.

Ces deux colonnes fédérales firent leur jonction le lendemain, et ne quittèrent plus les traces des coureurs confédérés, mais sans parvenir à les rejoindre en temps utile.

Le 7, l'avant-garde de Morgan avait déjà atteint l'Ohio à Brandensburg, et y avait surpris deux beaux steamers fédéraux à l'ancre, le *Alice Dean* et le *Mc Coombs*. Le gros de la colonne y arriva dans la nuit suivante, et employa le 8 et le

9 à effectuer le transfert sur l'autre rive, opération un peu dérangée par des canonnières fédérales et des tirailleurs miliciens qu'il fallut préalablement éloigner. Après le passage les steamers furent incendiés.

Le 9 juillet la ville de Corydon, dans l'Indiana, fut occupée; la milice, qui se mettait sous les armes, fut dispersée et parolée en masse, au nombre de trois mille et quelques cents hommes. Sans autre halte la colonne se dirige ensuite par Salysbury et Palmyre sur Salem.

A ce dernier point l'opérateur télégraphique consulte diverses stations pour avoir des renseignements, et Morgan apprend que de tous côtés des levées et des concentrations de forces se faisaient contre lui. Il y avait déjà 5 mille hommes à Indianopolis, et il en accourait d'autres par tous les trains; 10 mille hommes tenaient New-Albany, trois mille hommes Mitchell, si bien qu'avec ceux sur ses talons depuis les environs du Cumberland, il n'avait pas moins de 25 mille hommes à dépister.

Cette rude tâche ne l'effraya pas, et comme d'ailleurs il lui était plus facile d'aller plus loin que de revenir sur ses pas, il continua sa pointe. Il crut bon toutefois d'en changer la direction. Il tourna à droite vers l'état d'Ohio, ce qui n'était pas moins dangereux, car il se rapprochait de Cincinnati, où se trouvaient quelques forces disponibles à lui opposer, des levées à faire facilement parmi la milice, des chemins de fer à utiliser dans toutes les directions, ainsi que des canonnières et autres steamers sur le fleuve.

Après avoir détruit passablement de ponts et de viaducs de chemins de fer aux environs de Salem, de Seymour et de Vernon, et levé diverses contributions, Morgan se porta sur Versailles; de là dans l'état d'Ohio par Harrison; puis, tournant autour de Cincinnati, il détruisit quelques portions du chemin de fer entre cette ville et Hamilton.

Le 13 juillet au soir il refoula des éclaireurs fédéraux jusqu'à six à sept milles de Cincinnati; mais après cela il courut toute la nuit, et le 14 au matin il se trouvait à une vingtaine de milles à l'est de la grande cité de l'Ohio, ayant fait, dans les 24 heures, plus de 100 milles de chemin.

Vers la voie ferrée, à Dennison, le gros de la troupe prit un peu de repos, tandis que des corvées allaient opérer leurs destructions et leurs razzias dans les alentours. A Camp-Shady, un peu plus loin, des magasins et des vagons purent être capturés et brûlés. Puis la route se continua vers l'est, avec quelques escarmouches çà et là. Souvent des ponts furent trouvés rompus, les routes barrées et coupées par les habitants. En somme aucun appui ne fut fourni à Morgan par les populations. Aussi n'essaya-t-il pas de distinguer les opinions dans ses nombreuses expéditions de fourrageurs.

A Montgoméry, à Miamiville, à Williamsburg, à Piketon, à Jackson il signala son passage par des destructions, des incendies, des réquisitions, des scènes de pillage même, indignes de soldats civilisés. Les fourrageurs revenaient bien plus souvent avec moins de maïs et d'avoine que de bijoux, de rubans, de dentelles.

A Jackson, pour la première fois, depuis Corydon, la milice opposa quelque résistance et grâce à ses barricades retint les confédérés, le 17, pendant 3 à 4 heures. La ville en fut punie par des razzias plus soignées, et par la destruction de la maison du journal républicain l'*Etendart*. Le lendemain la milice du comté, en représaille, démolit la maison du journal copperhead l'*Express*.

De Jackson Morgan envoya des détachements de droite et de gauche, et entr'autres sur Berlin, tandis que le gros continuait sa marche droit à l'est. Les barricades et les ponts coupés, à défaut de défenses actives, obstruaient de plus en plus toutes les routes. La milice de Linesville entr'autres se distingua par sa prévoyance d'abatis, et essaya même de les renforcer de quelque fusillade. Elle eut en tout cas le succès de retenir les confédérés pendant deux heures, laps de temps précieux à ce moment-là.

Le 18 au soir le gros des confédérés campa près de Chester, où le pont sur le Shade-Creek fut détruit, et, le 19, il atteignit de nouveau la rivière vers le gué de Buffington-Island, situé un peu au-dessus de Pomeroy.

Sa troupe était exténuée ; au lieu de chercher à la mettre aussitôt à couvert derrière la rivière, Morgan, suffisamment

satisfait de se trouver en vue de la rive virginienne, crut pouvoir s'arrêter, et il prit position sur les crêtes qui dominent la rive droite de l'Ohio.

Les retards que sa marche des trois derniers jours avait subis par l'opposition des localités à traverser avaient été mis à profit par ses adversaires. Le télégraphe et la vapeur aidant, des troupes avaient convergé sur lui de tous côtés par les chemins de fer, par le fleuve, ainsi que des canonnières. Dès qu'il cessait d'être en mouvement elles allaient l'atteindre. C'est ce qui arriva le 20 juillet au matin.

Tandis que le général Hobson avait constamment suivi ses traces, la brigade Shakelford en tête, et arrivait sur lui le 20 dans la matinée, une brigade, rapidement formée sous le général Judah, avait remonté l'Ohio de Cincinnati à Porstmouth, puis à Pomeroy, et l'attaquait sur sa gauche le 20 au matin. Deux autres brigades, sous les généraux Sanders et Scammon, arrivèrent en même temps sur son front et sur sa droite, et six canonnières sur ses revers par la rivière.

Une lutte très disproportionnée s'engagea alors, qu'on a appelée bataille de Buffington-Island, dans laquelle Morgan se vit bientôt serré de près et rejeté vers l'Ohio. Là il reçut encore le feu de la canonnière Mooser, et toute sa troupe, sommée de se rendre, se débanda. Quelques-uns réussirent à franchir la rivière ; d'autres furent pris ou se rendirent ; d'autres, Morgan en tête, remontèrent le long de la rive, pour chercher ailleurs un point de passage. Mais les canonnières les suivirent, et trois fois leur feu empêcha la traversée.

Le 20, le gros de Morgan, acculé à Geigers-Creek, et sommé par le général Shakelford, mit bas les armes. Morgan lui-même avec deux à trois cents hommes s'échappa encore dans la direction d'Eaglesport, où il réussit à franchir le Muskinghum.

Enfin le 26, Morgan, vivement traqué par le 86e Ohio et par la milice, rejeté sur un bluff escarpé près de West-Point, à mi-chemin entre Wellsville et New-Lisbon, se rendit avec le reste de ses compagnons, moins une cinquantaine qui, se jetant à l'eau, réussirent à gagner à la nage la rive virginienne.

De la colonne qui avait franchi l'Ohio à Brandensburg, les

8 et 9 juillet, deux cents hommes au plus la repassèrent. Tout le reste fut tué ou fait prisonnier. Le nombre des blessés fut relativement minime, car la fureur des milices défendant leurs foyers mis à contribution, pouvait difficilement être contenue.

La brigade Michigan en outre, munie d'une arme nouvelle, la carabine Spencer, se chargeant par la culasse et à sept coups, fit subir de grandes pertes à l'ennemi, qui se crut souvent par ce fait en présence de forces beaucoup plus considérables; celui-ci du reste s'était tellement encombré de butin qu'il était loin de l'aptitude au combat et à la course qui le distinguait à son départ.

Le général Morgan, qui s'était rendu au général Shakelford, fut gardé deux jours par celui-ci, qui lui fit la courtoisie de lui laisser son épée, avec la liberté sur parole à Welsville. Après cela Morgan fut expédié à Columbus, où on le tint en prison rigoureuse, ainsi que son état-major. Il était question de leur faire un procès spécial pour les rendre civilement responsables des dégâts qu'ils avaient commis. Des journaux demandaient tout simplement qu'on les pendît comme brigands et pillards.

On en était à discuter ce qu'on ferait de la personne de Morgan, lorsqu'on apprit un beau matin, le 27 novembre, que l'intrépide cavalier et six de ses officiers avaient réussi à reprendre la clef des champs, au moyen d'un souterrain creusé sous leur prison.

Deux des fuyards furent rattrappés à Louisville, mais Morgan lui-même déjoua adroitement toutes les poursuites et atteignit en parfaite santé les lignes confédérées, prêt à recommencer ses aventureuses entreprises.

Sous peu nous le retrouverons en effet dans la Virginie-occidentale, occupé à de nouveaux coups d'audace.

En attendant, nous pouvons maintenant quitter cette petite guerre pour revenir à la grande, à celle de Rosecranz et de Bragg.

Ce que nous venons de dire suffit à faire comprendre le besoin réel que Rosecranz devait sentir d'une force suffisante

de cavalerie, pour oser s'aventurer hors de ses retranchements et s'éloigner de ses magasins. Ayant enfin reçu une partie des renforts qu'il espérait, et qui furent placés sous les ordres du général Stanley, il se mit en mouvement la troisième semaine du mois de juin.

A ce moment son armée comptait environ 60 mille hommes, et était repartie en quatre corps, à savoir :

14e corps, général Thomas ; divisions Rousseau, Negley, Brannan, Reynolds.

20e corps, général Mc Cook ; divisions Davis, Johnson, Sheridan.

21e corps, général Crittenden ; divisions Wood, Palmer, van Cleve.

Corps de réserve, général Granger ; divisions Granger et Steedman.

Corps de cavalerie, général Stanley ; deux divisions, Stanley et Mitchell.

Chef d'état-major, général Garfield.

Chef de l'artillerie, colonel Barnett.

Chef du génie, capitaine E. Merrill.

Chef de l'ordnance, capitaine Porter.

Chef quartier-maître, lieutenant-colonel Hodges.

Chef du commissariat, lieutenant-colonel Simmons.

Dans la division Brannan du 14e corps se trouvait une brigade particulière, la brigade Wilder, dite d'infanterie montée, et toute armée de carabines Spencer à sept coups.

Plus à gauche Burnside, qui disposait de 20 à 25 mille hommes, devait s'avancer simultanément sur Cumberland-Cap et sur Knoxville.

Les routes qui menaient des positions fédérales sur celles des confédérés étaient au nombre de six principales, à savoir, en allant de la gauche fédérale à la droite :

1o Celle par Mc Minnville sur Tullahoma, la plus longue, environ 75 milles, et très mauvaise aux environs de Manchester.

2o La grande route de Manchester, passant les montagnes au col de Hoovers et le bas terrain, les « Barrens », à la gorge resserrée de Matts-Hollow ;

3° La route de Wartrace à travers le col Liberty et rejoignant le chemin de fer par le col Bellbuckle;

4° La grande route de Shelbyville à travers le col de Guy;

5° Le chemin de Middleton, très mauvais;

6° Les routes de Versailles sur Shelbyville et Triune, plus planes et sans défilés.

Tous les passages étaient tenus par l'ennemi plus ou moins fortement. Ceux conduisant sur Shelbyville étaient les mieux gardés, et même un champ de bataille avait été réservé et arrangé aux environs de cette localité.

Le général Rosecranz résolut de ne point satisfaire aux désirs de son adversaire, de ne pas lui livrer une bataille de front, mais de tourner la position par une des ailes, et il choisit pour cela l'aile droite confédérée.

A cet effet il fit des démonstrations, dès le 19 juin, sur la gauche de Bragg, sur les routes de Shelbyville et de Triune, tandis que son gros s'apprêtait à se mouvoir dans la direction opposée.

Ces premières diversions eurent leur plein effet. Bragg non-seulement affaiblit sa droite, mais appela à lui le corps de Bukner, qui veillait, dans le Tennessee-oriental, aux mouvements de Burnside.

Dès le 23 juin les opérations furent activement poursuivies dans le même sens. Le corps du général Granger, renforcé de la division Brannan, et la division de cavalerie Mitchel, s'avancèrent contre Salem et Shelbyville aussi bruyamment que possible, et sans autre bagage que dix jours de rations par homme. Les deux colonnes arrivèrent le soir à l'étape indiquée, Mitchell après un vif combat.

En même temps la division Palmer, avec une brigade de cavalerie, se porta à gauche sur Bradyville, par Cripple-Creek et Readyville, et son avant-garde s'empara de l'entrée d'un défilé menant à travers les « Barrens », sur un chemin de traverse entre Manchester et Lundley-Station.

Tout le reste des troupes reçut l'ordre de se mettre en marche dès le lendemain, avec douze rations de pain, café, sucre et sel, et six de viande par homme. Le gros suivrait Palmer en plusieurs colonnes. Le détail du mouvement fut

donné dans une réunion de tous les chefs de corps au quartier général le 23 au soir, comme suit :

Le corps du général Granger s'avancerait sur la route de Middleton, menacerait cette ville, pendant que là division Brannan filerait à gauche sur Christiana.

Le 20e corps, Mc Cook, s'avancerait d'abord sur la route de Shelbyville, puis tournerait à gauche sur Millersburg avec deux divisions, dont l'avant-garde irait, par la route de Wartrace, s'emparer du col Liberty. L'autre division s'avancerait d'abord sur Fosterville, couvrirait le mouvement de flanc de la division Brannan, venant de la route de Middleton, puis rejoindrait par Christiana le reste du corps.

Le 14e corps, Thomas, s'avancerait par la route de Manchester, s'emparerait si possible du col de Hoovers, et bivouaquerait de manière à couvrir sa route et celle de Millersburg, et à rester en communication avec Mc Cook.

Le 21e corps, Crittenden, laisserait la division van Cleve en réserve à Murfresboro, et porterait les deux autres divisions sur la gauche à Bradyville, où elles attendraient de nouveaux ordres.

La brigade de cavalerie Turchin prolongerait cette gauche et reconnaîtrait les environs de Mc Minnville.

Le gros de la cavalerie sous Stanley resterait en réserve sur la route de Shelbyville, rallierait Mitchell venant de Versailles, et attaquerait la cavalerie confédérée aux environs de Middleton.

Le quartier-général serait à Mc Gills-House, vers l'embranchement de Rig-Spring.

Ces dispositions, qui dénotaient les talents déjà connus du général Garfield comme chef d'état-major, furent aussi bien exécutées que conçues. La brigade Willich, avant-garde de Mc Cook, s'empara de Liberty-Gap, en même temps que l'avant-garde de Thomas, brigade montée Wilder, saisit Hoovers-Gap. S'avançant bravement dans le défilé, long de trois milles, Wilder l'occupa en entier, et ses rapides feux de Spencer lui permirent de tenir la position contre deux brigades ennemies, jusqu'à ce que la division Reynold l'eut rejoint. Il

put même s'emparer d'un pont sur le Garrison-Creek, qui ouvrait le débouché sur la bonne route de Fairfield.

Ainsi le 23 au soir la principale difficulté de l'opération se trouvait surmontée.

Pour le 24 les mouvements furent ordonnés dans la double hypothèse que l'ennemi pourrait résister de front devant Mc Cook, ou se concentrer sur le flanc du 14e corps, près de Fairfield.

A cet effet Granger et Stanley continueraient à entretenir l'ennemi vers Christiana et Forsterville.

Mc Cook ferait des démonstrations au-delà de Liberty-Gap contre Wartrace.

Thomas attaquerait les confédérés en position sur son flanc et les rejetterait sur Fairfield. S'ils se repliaient sur Wartrace, il les ferait suivre par une division, et porterait les autres sur Winchester. Mc Cook laisserait un rideau en avant de Liberty-Gap, et ferait filer tout son corps plus à gauche sur Beech-Grove et sur les traces de Thomas.

Crittenden s'avancerait sur Lanons-Stand, six milles à l'est de Beech-Grove, et s'y mettrait en communication avec Thomas.

Ces mouvements du 25 s'exécutèrent aussi convenablement que ceux de la veille, malgré une pluie torrentielle et incessante, qui retarda quelques corps, la division Brannan entr'autres, et ralentit forcément la marche.

La journée du 26 fut employée à terminer la tâche. Les divisions Rousseau, Reynold et Brannan rejetèrent l'ennemi vers Fairfield, tandis que Negley et les bagages s'avancèrent sur Manchester, précédés par la brigade Wilder, qui s'empara à temps de la gorge de Matts-Hollow.

Le 27 le quartier-général s'établit à Manchester avec les deux divisions Reynold et Negley. Le reste du corps de Thomas arriva dans la nuit.

Le 28 la position ennemie de Wartrace et Shelbyville était donc tournée. La marche, semble-t-il, aurait dû être continuée immédiatement sur Tullahoma, afin d'attaquer la base même de Bragg et de mieux tenir encore les communications de celui-ci. Rosecranz ne l'osa pas. Il voulut se concentrer,

distribuer ses rations et se préparer pour le combat, pendant que Bragg viendrait l'attaquer. Il se borna à lancer Wilder en avant vers le chemin de fer pour y brûler le pont sur l'Elk-River, entre Decherd et Cowan. Le 28 le corps Mc Cook rejoignit à son tour celui de Thomas. Mais les affreux chemins retardèrent la queue de la colonne et les trains, qui n'arrivèrent que le 29.

Le 30 les troupes prirent position soit pour la bataille attendue, soit pour s'avancer en ordre de combat contre Tullahoma.

Le général Mc Cook prit la droite, à Crumptons-Creek, avec deux divisions en échelons en première ligne, et une division en réserve.

Le général Thomas tint le centre, à Concord-Church et Boba-Cross-Roads, et le général Crittenden la gauche vers Halls-Chapel.

Une dizaine de régiments furent envoyés en reconnaissances détachées çà et là, et dans la nuit ils apprirent que l'ennemi était en pleine retraite.

La veille déjà Bragg avait évacué Shelbyville devant les attaques de Stanley et de Granger, et il venait de quitter précipitamment Tullahoma. Dès le moment où le col de Hoovers avait été enlevé par les fédéraux et où ceux-ci étaient arrivés à Manchester, il ne lui était resté que deux alternatives, ou marcher à leur rencontre ou se replier sur Chattanooga. C'est ce dernier parti qu'il adopta, et le 29 la retraite fut commencée.

Rosecranz fit aussitôt occuper Tullahoma le 1er juillet, où il recueillit une grande quantité de provisions qui n'avaient pu être détruites. La poursuite fut confiée aux deux divisions Negley et Rousseau, qui aperçurent l'arrière-garde confédérée au pont de Bethpage, mais qui en furent tenues à distance par l'artillerie derrière des épaulements. Plus à droite la division Sheridan coopéra aussi à la poursuite par la route à l'ouest du chemin de fer. Mais arrivée au gué de Rock-Creek, elle trouva l'Elk si enflée, et en même temps défendue sur l'autre rive, qu'elle ne put aller plus loin.

Le 3 juillet la marche en avant put être reprise. L'ennemi

avait de l'avance, et le lendemain on le perdit de vue. Il traversa les montagnes de Cumberland et alla s'établir à Chattanooga même, où il s'occupa aussitôt de se créer une nouvelle position.

La campagne, quoique courte, avait été bien conduite et féconde. Bragg avait dû évacuer précipitamment une position retranchée très forte, et en laissant aux fédéraux, pour prix de leurs bonnes manœuvres, 1600 prisonniers, onze pièces de canons et beaucoup de matériel de campement. Rosecranz de son côté n'avait perdu dans les diverses escarmouches qu'environ 500 hommes.

Peut-être aurait-il fait mieux encore en s'abstenant de s'arrêter deux jours de trop à Manchester. S'il avait pu, et nous croyons que c'eût été possible, marcher sur Tullahoma en forces dès le 28, ou si seulement Wilder avait réussi à détruire le pont sur l'Elk, la situation de l'armée en retraite fût devenue des plus critiques, et Rosecranz aurait pu se procurer sur elle des succès bien plus considérables que ceux qu'il obtint.

Quoiqu'il en soit, ce qu'il avait fait était déjà fort méritoire. Tout le Tennessee se trouva évacué par les confédérés. La contrée où il venait d'opérer, connue sous le nom de Suisse américaine, reçut ses soldats en libérateurs, car ce coin de pays était toujours resté fidèle à la cause de l'Union, et formait comme une sorte d'enclave libre et loyale au milieu des états esclavagistes.

Rosecranz, après avoir dû cesser la poursuite par manque d'approvisionnements, réorganisa ses lignes, en prenant position de Mc Minneville à Winchester, avec avant-gardes à Pelham et Stevenson. Lui-même établit son quartier-général à Winchester, et porta ensuite son avant-garde jusqu'à Bridgeport.

Quant au gros, il retomba dans l'inaction pendant cinq à six semaines, employées seulement à refaire le chemin de fer principal jusqu'à Stevenson et Bridgeport, avec l'embranchement de Tracy-City, et à concentrer suffisamment d'approvisionnements dans ces localités, qui devinrent de nouvelles bases, pour opérer contre le nouvel objectif.

La contrée de Chattanooga est déjà connue de nos lecteurs pour son importance stratégique, dont nous avons eu l'occasion de parler antérieurement, à propos des plans d'opérations dans l'ouest. C'est le St-Gothard américain, le principal débouché du Nord-Ouest dans les plantureuses campagnes de la Georgie et de l'Alabama.

Elle a encore cette importance particulière qu'elle renferme de grandes richesses minières, particulièrement en houilles et en salpètre, qui étaient précieuses aux confédérés.

La petite ville de Chattanooga est située sur la rive gauche du Tennessee, à l'embouchure de la vallée de Chatanooga. Cette vallée, au fond de laquelle coule le ruisseau de même nom, est formée vers l'ouest par les montagnes de Lookout, crêtes abruptes de 2400 pieds d'élévation, et, vers l'est, par les collines de Missionary. Ces dernières forment encore de l'autre côté, avec les Montagnes-Pigeon, la vallée de Chickamanga, parallèle à la première. Les deux vallées sortent du même noyeau, le Mc Lemore-Cove, entre les crêtes de Lookout à l'ouest et de Pigeon à l'est. A l'ouest de la vallée de Chatanooga court presque parallèlement la vallée de Wills, entre les montagnes Lookout à l'est et Sand ou Raccoon à l'ouest, vallée traversée par un embranchement de chemin de fer allant sur Trenton et devant se continuer sur Tuscaloosa en Alabama. Au sud-est de Chattanooga, sur le chemin de fer de Georgie, se trouve Ringgold, à 18 milles, à un col des Fancy-Rocks ; puis Dalton, à une quarantaine de milles, à l'embranchement du chemin de fer du Tennessee oriental, venant de Knoxville.

Pour arriver des positions de Rosecranz sur celles de Bragg, il fallait donc franchir trois à quatre chaînes de montagnes et autant de vallées, y compris le Tennessee, large d'environ un kilomètre. La tâche n'était donc pas des plus faciles.

Le 16 août le mouvement commença comme suit :

Le 21e corps, Crittenden à gauche, fut dirigé sur la vallée de Sequatche, vallée longitudinale des montagnes de Cumberland, séparée de la vallée du Tenessee par les crêtes Waldens. Le corps Crittenden y marcha en trois colonnes ; van Cleve, moins une brigade laissée en garnison à Mc Minne-

ville, par Pikeville et le haut de la vallée ; Palmer de Manchester sur Dunlop ; Wood de Hillsboro par Pelham sur Thurman.

Plus à gauche la cavalerie du colonel Minty se porta de Sparta sur Kingston, puis de là sur Pikeville.

Le 14e corps, Thomas, marcha en deux colonnes ; Reynold et Brannan d'University à Battle-Creek ; Negley et Baird sur Tantallon et Anderson.

Le 20e corps, Mc Cook, marcha aussi en deux colonnes, une sur Salem, Larkins-Ford et Bellefont ; l'autre par Mount-Top et Crow-Creek vers Stevenson.

La cavalerie, sur l'extrême droite, par Fayetteville et Athènes.

Le soir du 21 août ces mouvements étaient effectués, au prix de quelques escarmouches seulement, et l'armée était arrivée sur la rive droite du Tennessee, en face de Chattanooga. Quelques obus furent lancés sur la ville, qui y jetèrent passablement de confusion.

Il s'agissait maintenant de franchir la rivière, et l'on travailla à établir les ponts nécessaires à Carperton-Ferry et à Bridgeport, ainsi qu'à recueillir des bateaux et des radeaux à Schelmount et à l'embouchure du Battle-Creek. On couronna aussi les hauteurs dominantes de quelques batteries

Ces préliminaires et le passage lui-même durèrent jusqu'au 4 septembre. La brigade des réguliers fut laissée à la garde du chemin de fer à Stevenson, sous le commandement du colonel Sanderson, en attendant l'arrivée de la réserve de Granger. Le reste continua à se porter en avant en 5 à 6 colonnes, à travers les montagnes Sand et Lookout et par un ample mouvement plus à droite.

Nouvelle singularité, Bragg ne fit rien pour déjouer ces opérations délicates. Afin d'éviter l'artillerie de la rive droite, non-seulement il évacua Chatanooga, mais il n'essaya pas de contester la prise de possession de la rive gauche du Tennessee. Il se borna à aller prendre position plus en arrière, sur le Chickamanga, aux environs de La Fayette, et à y rallier des renforts qui lui arrivaient de divers côtés.

Le gouvernement de Richemond avait compris l'avantage de rester maître de la zone de Chattanooga, et il y avait ordonné une grande concentration.

Les forces de Bragg furent augmentées de cinq brigades de Longstreet, avec ce général lui-même, envoyées de l'armée de Virginie par chemin de fer jusqu'à Ringgold ; de quatre brigades de Johnston venant du Mississippi, et du corps de Buckner, replié du Kentucky et des environs de Cumberland-Gap devant des opérations bien conduites du général Burnside.

Pour le 9 septembre et les trois ou quatre jours suivants le général Bragg avait résolu une offensive contre les corps alors séparés de Rosecranz; mais par suite d'insubordination de deux de ses lieutenants, de Hill entr'autres, les ordres ne purent être exécutés en temps opportun. Sous une apparence de bonhomie et d'honnête franchise Bragg était enclin à une humeur chagrine et querelleuse qui le rendait odieux, paraît-il, à tous ses subordonnés immédiats. Souvent d'heureuses inspirations restèrent sans résultat par le peu de confiance et de dévouement qu'il avait su inspirer aux chefs de corps chargés de l'exécution.

Ces essais d'offensive ne servirent qu'à renseigner enfin Rosecranz sur la position de l'ennemi près de La Fayette, tandis qu'il l'avait un moment cru en retraite dans la direction de Rome. En conséquence il se concentra à son tour.

Le 17 les deux armées se trouvaient en présence sur les deux rives du Chikamauga. Rosecranz, sur la rive occidentale, avait sa droite vers le haut de Mc Lemore-Gove, sa gauche vers Gordons-Mill, et ses réserves étendues vers Chattanooga et Bridgeport, c'est à dire derrière sa gauche, sur une espace d'une dizaine de milles.

Bragg résolut sagement d'écraser cette extrême gauche, et à cet effet il fit ouvrir sa marche au-delà du Chikamauga sur la direction de Chattanooga par la division Walker. Rosecranz, avisé à temps, fit faire à tous ses corps un mouvement par la gauche pour mieux couvrir sa ligne de retraite, et il porta, le 18, sa droite où était précédemment sa gauche à Gordons-Mill, et sa gauche vers la route de Rossville à Ringgold.

Le 19, à 10 heures du matin, Thomas s'engagea avec la division Walker, et bientôt l'action se généralisa sur tout le front. Elle eut ses péripéties habituelles. Walker gagna d'abord du terrain et enleva quelques pièces à la division Brannan; mais ensuite, pressé par des forces supérieures, il se retira avec perte. Ce fut surtout sur la gauche et sur le centre des fédéraux que le feu fut le plus vif. La canonnade et la fusillade s'y déroulèrent sans interruption depuis deux heures après midi jusqu'au soir. La nuit mit à peine fin à ce duel, qui laissait l'affaire indécise et n'était qu'une préparation pour le lendemain. Thomas, renforcé des divisions Johnson du 20e corps et Palmer du 21e, avait en somme maintenu son terrain sans désavantage.

Le canon, autant que les ordres, avait fait concentrer les réserves et les flanqueurs d'une et d'autre part. Granger s'était avancé de Chattanooga vers Rossville, et les derniers corps virginiens de Longstreet débarqués à Ringgold, étaient accourus dans les lignes confédérées.

La nuit du 19 au 20 fut employée, des deux côtés du Chikamauga, à préparer une chaude action.

Rosecranz réunit ses chefs de corps à son quartier-général de Widow-Glenns'House, qui, après de longues discussions, repartirent à minuit munis d'ordres verbaux et écrits pour agir comme suit:

L'armée fédérale resterait en défensive et en place, en prenant seulement une position plus concentrée vers la gauche. Mc Cook tiendrait la droite, son aile droite refusée et couvrant Widow-Glenn; il se rapprocherait de Thomas tout en laissant ses avant-postes en place. Crittenden aurait ses deux divisions en arrière du centre en réserve; Thomas resterait à gauche dans les mêmes lignes et toujours renforcé des deux divisions Johnson et Palmer. Il mettrait Brannan en réserve, se reliant à droite avec Negley, qui, dans sa position de la veille, pouvait aussi servir de réserve vers le centre.

Le gros de cavalerie couvrirait l'extrême droite; Granger formerait la réserve principale vers Rossville. Des abatis et des épaulements furent aussitôt établis devant les lignes de Thomas.

Du côté opposé Bragg avait aussi pris ses dispositions et réorganisé tous ses commandements. Il divisa son front en deux grands corps, en deux ailes, et, mettant Hill en sous-ordre, il donna l'aile droite à Polk, la gauche à Longstreet. L'aile droite comprenait quatre divisions, à savoir les deux divisions Cleeburne et Breckinridge, du corps de Hill; la division Cheatham du corps de Polk, et la division Walker de l'armée du Mississipi.

L'aile gauche comprenait six divisions, les divisions Stewart, Preston, Bushrod et Johnson du corps de Buckner, la division Hindmann, de Polk, et les divisions Hood et Mc Law de l'armée de Virginie. Ces dernières, sans artillerie ni transports, étaient de faible effectif.

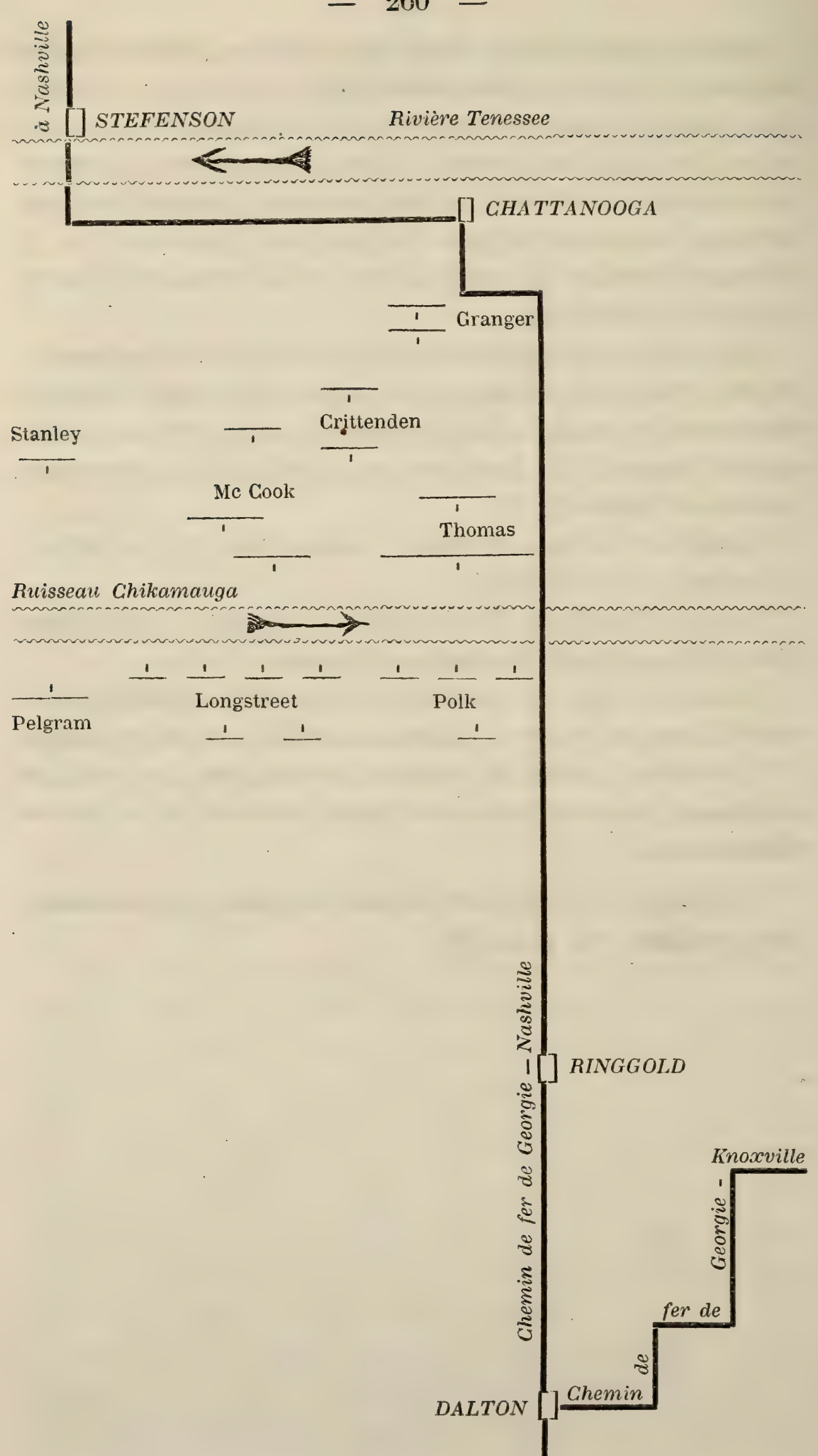
L'ordre de bataille fut formé comme suit, de la droite à la gauche, et par divisions :

En première ligne Breckinridge, Cleeburne, Cheatham, puis Stewart, Hood, Hindman et Preston.

En seconde ligne et en réserve les autres divisions, à savoir Walker sur la droite et Johnson et Mc Law sur la gauche.

A l'extrême gauche, la cavalerie de Pelgram, qui avait peu de chose à faire sur le terrain coupé et boisé de la vallée de Chikamauga.

La vignette ci-contre peut donner une idée approximative des positions (voir page 260):


à Nashville
STEFENSON
Rivière Tenessee
CHATTANOOGA
Granger
Crittenden
Stanley
Mc Cook
Thomas
Ruisseau Chikamauga
Longstreet
Polk
Pelgram
Chemin de fer de Georgie — Nashville
RINGGOLD
Knoxville
Chemin de fer de Georgie -
DALTON

L'intention de Bragg était d'attaquer sur toute la ligne, mais il comptait plus spécialement sur Longstreet pour faire effort contre la droite des fédéraux, pendant que Polk les entretiendrait sur leur front et sur leur gauche.

L'attaque devait commencer sur ce dernier côté, et dès le point du jour. Par suite de divers incidents les troupes de l'aile droite ne furent prêtes à ouvrir l'action que vers 10 heures du matin (1). A ce moment alors, et après quelques feux de tirailleurs et de batteries, les divisions Breckinridge et Cleeburne s'avancèrent bravement contre les abatis de Thomas. Elles en enlevèrent quelques-uns, mais elles durent ensuite s'arrêter devant la mitraille qui les décimait. Cheatham suivant le mouvement vint à leur aide; l'attaque ne fut pas plus heureuse. Thomas résistait avec vigueur.

Dès qu'il avait vu s'avancer les masses ennemies, il avait avisé Hooker et demandé du renfort à plusieurs reprises. La division Negley lui avait été envoyée, puis la division Wood, cela seulement après beaucoup de lenteurs, et grâce à des efforts redoublés de la part du général Rosecranz pour faire bouger ces divisions, par suite de malentendus entre les trop nombreux états-majors servant de rouages intermédiaires. Grâce à ces renforts et à son excellente position, Thomas put refouler les attaques, et même à son tour se porter en avant et menacer la droite de Breckinridge. La division de réserve confédérée Walker fut lancée sur ce point, où elle rétablit l'égalité du combat. A midi toute la droite confédérée était engagée, sauf une brigade de Walker et une de Cheatham.

Polk avait déployé une telle énergie que Thomas crut avoir toute l'armée confédérée sur les bras, et celui-ci envoya aide-de-camp sur aide-de-camp à Rosecranz pour obtenir de l'appui.

Rosecranz se préoccupant aussi de sa gauche, y fit appuyer d'abord les deux divisions Negler et Wood sus-mentionnées,

(1) Des négligences impardonnables de Polk, dit Bragg dans son rapport, causèrent ce retard, accusation dont Polk se justifia en rejetant la faute sur le commandant en chef lui-même, qui avait mal ordonné l'emplacement des extrémités des ailes, de telle sorte que la gauche de l'aile droite serait arrivée dans la droite de l'aile gauche. La rectification prit plusieurs heures.

et fit serrer toute sa droite vers Thomas. Cette droite avait dès l'origine pris des positions trop étendues, ainsi que Crittenden en réserve. Rosecranz, en les inspectant le matin, ordonna de les rectifier pour une plus forte concentration sur la gauche.

Ce mouvement était à peine terminé qu'il le fit continuer pour parer au vide laissé par Negley et Wood au centre, et satisfaire aux demandes pressantes de Thomas.

Dans tout cela on n'avait pas compté avec Longstreet. Celui-ci, conformément aux dispositions ordonnées, n'avait ouvert ses feux qu'une heure après l'attaque de Polk. Il ne les prologea pas trop, et marcha bientôt en colonne sur les troupes de Mc Cook.

Celles-ci, surprises dans leur marche de flanc, furent malmenées dès le début et durent lâcher du terrain. La division confédérée Hindman, pénétrant dans l'intervalle laissé au centre des fédéraux par la division Wood, qui, chargée d'aller appuyer Reynolds à sa gauche, s'y était rendue en se retirant de la ligne, prit en flanc la division Davis, déjà vivement pressée de front, et la mit en déroute. La division Sheridan, accourant au secours de Davis, eut le même sort, ainsi que la division van Cleve.

Les masses de Longstreet étaient trop prépondérantes pour être arrêtées. Tout ce qui restait de la droite et du centre se dissipa devant elles, et s'enfuit sur Rossville et Chattanooga, entraînant dans le courant le général Rosecranz lui-même et tout son état-major.

A Rossville les lignes se réorganisèrent un peu. Sheridan, un des premiers reformés, conduisit de nouveau sa division en avant, conjointement avec la réserve de Granger. Davis se reforma aussi et rentra en ligne. L'ennemi arrêta sa poursuite, d'autant plus que Thomas tenait toujours son terrain.

Après avoir présidé à ces arrangements, Rosecranz se rendit à Chattanooga pour veiller aux mesures de retraite et à l'envoi en avant des munitions, qui commencaient à faire défaut. Il prescrivit à son chef d'état-major, général Garfield, de faire avancer Davis vers la droite, et de se rendre avec tout le reste au secours de Thomas.

Celui-ci luttait avec plus de ténacité que jamais. Ses six divisions avaient maintenant à faire non-seulement à Polk, mais encore à Longstreet, qui les pressait sur leur flanc droit. Heureusement que ses positions étaient naturellement fortes, et qu'il avait pris grand soin de les renforcer, toute la nuit précédente, de barricades de troncs d'arbres et d'épaulements. Il sema la mort dans les rangs des assaillants par des feux nourris, suivis de charges à la bayonnette, qui repoussèrent plusieurs fois les confédérés au pied des pentes. Il avait dû finalement faire front de tous les côtés, et il se défendait comme un lion dans sa tanière.

Longstreet, continuant sa manœuvre du matin, porta deux de ses divisions sur la droite de Thomas, tenue par la division Brannan, et la refoula. Il allait s'emparer d'un col sur une hauteur d'où il aurait débordé toute l'armée fédérale, lorsque fort heureusement était arrivé à Thomas, dans ces entrefaites, le secours de Granger.

Ce général, qui venait de la gauche, avait d'abord été aux prises avec de nombreux tirailleurs. Sans s'arrêter à eux, il avait laissé pour les entretenir la brigade du colonel D'Mc Cook, et lui, avec le reste de son corps, soit la division Steedman, il avait continué à marcher au canon. Aussitôt qu'il se fut annoncé à Thomas, celui-ci lui fit dire de se porter sur sa droite, où il voyait avec douleur les progrès menaçants de l'ennemi. Granger ne perdit pas de temps à exécuter cet ordre, où l'appelait d'ailleurs le bruit le plus vif du combat.

En arrivant à portée il vit la division Brannan se repliant, et les colonnes confédérées s'élançant vers la colline de la droite, désignée par Longstreet pour un mouvement décisif, et tenue déjà par une faible avant-garde. Granger comprit l'importance de prévenir l'ennemi sur ce point d'une si haute valeur. Le général Steedman saisit lui-même le drapeau d'un de ses régiments, et, lui en tête, mena sa division à l'assaut de la hauteur. Elle y arriva sans répondre aux feux ennemis, et là un combat acharné s'engagea, qui se termina, après de sanglantes peripéties, en faveur des fédéraux. Ils purent y établir six pièces en batterie, et sous cette protection ils tinrent les gradins jusqu'à la nuit.

Aussitôt l'obscurité arrivée, et l'ennemi laissant enfin quelque répit, Thomas ordonna la retraite. Celle-ci s'opéra en bon ordre, et en capturant 4 à 500 hommes, qui s'étaient portés sur les derrières par la gauche, et étaient engagés avec la brigade Mc Cook.

Malgré les sollicitations de plusieurs de ses officiers, et malgré un brillant clair de lune, Bragg renonça à entreprendre une poursuite.

On le lui a grandement reproché, car il paraît qu'elle aurait pu être très profitable, et amener au moins la retraite des fédéraux jusqu'au-delà du Tennessee, que Rosecranz avait déjà préparée. « L'obscurité de la nuit et la densité de la forêt, dit-il laconiquement dans son rapport, rendaient incertains et dangereux d'ultérieurs mouvements ; l'armée bivouaqua sur le terrain qu'elle avait si bravement conquis ».

Les pertes avaient été grandes des deux côtés ; mais incomparablement plus fortes du côté des fédéraux, qui perdirent environ 18 mille hommes, dont 2300 tués, cinq mille blessés, le reste de prisonniers. Ils laissèrent encore aux mains des vainqueurs 36 pièces d'artillerie et 20 caissons, outre un grand nombre d'objets de petit armement et équipement.

Les confédérés perdirent une dizaine de mille hommes dont deux mille tués, six mille blessés et deux mille prisonniers. Trois généraux de brigade furent tués sur le champ de bataille, et un général de division, le chevaleresque Hood, du Texas, grièvement blessé.

Le 21 l'armée confédérée fit un léger mouvement en avant sur Rossville, où l'avant-garde de cavalerie échangea quelques coups de canon avec les fédéraux.

Le 24 elle s'avança sur Chattanooga ; mais arrivée sur les crêtes de Missionary, elle fut retenue par une plus forte résistance, et elle s'arrêta pour plusieurs semaines.

Rosecranz avait mis à profit les quatre jours de répit qui venaient de lui être laissés. Chattanooga, le principal objectif de la campagne, ne pouvait être laissé à la merci d'un coup de main. Il l'avait fait entourer de batteries et d'ouvrages, et il allait en faire un nouveau camp retranché pour y abriter son armée.

Bragg, qui n'avait pas de moyens de transport ni de pontonage pour entreprendre des marches et des manœuvres sur les derrières des fédéraux avec toute une armée, se mit à investir méthodiquement Rosecranz, et à construire aussi ses batteries à cet effet. L'automne allait de nouveau se passer, entre ces deux adversaires, en travaux de pioche et en raids, en attendant une occasion de nouvelles batailles.

En résumé si le général Bragg avait su vaincre, grâce à l'entrain de Longstreet, il n'avait pas su profiter de sa victoire.

Quant au général Rosecranz, on lui tint peu de compte, à Washington, d'avoir maintenu la position de Chattanooga. On le jugea sur les pertes immenses de la bataille du 20 septembre, et sur le fait qu'il ne s'était pas trouvé avec Thomas au point devenu décisif. Il avait d'ailleurs formellement méconnu des ordres du général Halleck, en date du 13 septembre, ordonnant une grande concentration à Chattanooga, de Burnside et de divisions de Hurlbut, de Sherman et de Grant. Avant cette concentration et surtout avant que Burnside l'eût rejoint, de Knoxville, Rosecranz ne devait pas s'avancer en Georgie.

Sa révocation fut donc décidée, et elle se fit sous le couvert d'une réorganisation des départements de l'ouest, en l'honneur du vainqueur de Vicksburg.

Le général Grant, que ses récents lauriers laissaient disponible et désignaient tout naturellement pour relever les armes de l'Union sur d'autres théâtres de guerre, aurait été appelé plus tôt à Chattanooga, sans une maladie, suite d'une chute de cheval dans une grande revue à la Nouvelle-Orléans, qui l'avait tenu éloigné du service actif pendant plusieurs semaines. Le 18 octobre il prit le commandement d'une nouvelle « division militaire du Mississippi » avec quartier générale « en campagne » et comprenant les trois départements et armées de l'Ohio, du Cumberland et du Tennessee.

Sur sa proposition, et après conférence personnelle avec le ministre de la guerre, à Indianopolis, le département du Cumberland fut donné au général Thomas, qui relevait ainsi le général Rosecranz, et le département du Tennessee remis au général Sherman W.

Celui-ci, resté sur le Big-Black depuis la prise de Vicksburg et de Jackson, y reçut, le 22 et le 23 septembre, une succession de dépêches télégraphiques lui donnant l'ordre de s'acheminer au plus tôt sur Memphis. L'embarquement commença immédiatement ; mais par manque de bateaux ce fut le 4 octobre seulement que l'arrière-garde de l'armée arriva à destination.

A Memphis Sherman trouva l'ordre du général Halleck de se diriger sur Chattanooga, ce qu'il fit en partie par le chemin de fer, et en plus grande partie à pied, et en livrant plusieurs engagements sur la route. Le 25 octobre, à Juka, il reçut du général Grant l'avis de son nouveau commandement, avec des instructions spéciales pour la direction de l'armée en campagne. Conformément à celles-ci Sherman franchit le Tennessee et se porta sur le chemin de fer Nashville-Chattanooga, à Decherd, pour s'avancer de là sur Bridgeport et Chattanooga.

Conjointement avec ce mouvement de Sherman, d'autres avaient encore été ordonnés dans le même but. Le 11e et le 12e corps de l'armée du Potomac, Howard et Slocum, avaient été placés sous les ordres du général Hooker, avec le général Butterfield pour chef d'état-major, et embarqués, le 23 septembre, en chemin de fer pour Nashville, d'où ils marcheraient sur Chattanooga. Ce furent les premiers secours qui arrivèrent à Rosecranz.

Grant arriva à son nouveau quartier-général le 23 octobre, et il s'occupa aussitôt de remettre les affaires militaires en meilleur état. Sa présence était plus que jamais désirable.

Rosecranz s'était laissé investir sur toutes les hauteurs environnant sa position, au point de ne plus pouvoir disposer du fleuve ni du chemin de fer comme lignes régulières de communications. Ses approvisionnements lui arrivaient par la vieille route de Nashville, très pénible, encombrée d'ornières, et où ses chevaux s'épuisaient de fatigue et périssaient par milliers. Cette route même n'était pas à l'abri de tout danger ; les coureurs de Bragg, le général Wheelers en tête, avaient été détruire des trains considérables à Anderson-Cross, à Mc Minnville et jusqu'à Shelbyville.

Les principaux ouvrages des confédérés se trouvaient dans la vallée de Chattanooga, sur les pentes et sur le sommet de Missionary-Ridge et de Lookout-Mountain. Un poste d'une brigade tenait la vallée de Lookout ; les piquets fortifiés s'étendaient jusque près de Bridgeport.

Le premier souci de Grant fut d'assurer les communications et l'approvisionnement de Chattanooga. A cet effet Hooker, qui, dans les entrefaites, était arrivé à Bridgeport, reçut l'ordre de se concentrer à ce dernier point, et d'y franchir la rivière. Un pont habilement jeté pendant la nuit du 26 au 27 à Browns-Ferry, par le général Smith W. F., servit au passage.

Le 27 au matin, et avant que les confédérés fussent revenus de leur surprise, Hooker avait pris position de la rive gauche, et porté en avant le 11e corps. Avec une portion du 12e il suivit à son tour dans la direction de la vallée Lookout, en longeant les montagnes Raccoon et en les traversant par la gorge du Running-Waters.

Le 28 il prit position dans la vallée, après quelques escarmouches, et de manière à assurer l'usage de deux routes de la gare de Stevenson à Chattanooga, celle par laquelle il avait marché, et celle longeant la rivière, de Browns-Ferry à Kellys-Ferry.

Dans la nuit du 29 les confédérés entreprirent de le déloger ; mais Hooker, redevenu le vrai « Fighting Joe », fut prompt à les refouler, à les poursuivre et à leur infliger de dures pertes. La brigade Jenkins entr'autres y perdit environ 400 hommes.

Après cela, et dès le 1er novembre, l'abondance et tous les agréments de la vie d'un camp bien fourni succédèrent, dans les lignes fédérales de Chattanooga, au régime des demi-rations des précédentes semaines.

Pour d'ultérieures opérations le général Grant pouvait attendre ou une occasion favorable ou l'arrivée de renforts annoncés, de l'armée de Sherman entr'autres.

Il eut le bonheur de voir ces deux éventualités se réaliser à peu près en même temps.

Le président de la confédération du Sud, M. Jefferson Davis,

parti en tournée dans l'ouest, était venu inspecter les troupes et les travaux d'investissement de Chattanooga. Du haut de Lookout-Mountain il avait contemplé avec satisfaction l'état des choses et exprimé l'avis que Grant était dans une trappe, dont il n'y avait plus qu'à fermer l'entrée du côté de Stevenson.

Cette entrée, on la fermerait. On ferait même d'une pierre deux coups. Longstreet partirait avec son corps pour Knoxville, reprendrait cette place à Burnside, puis se rabattrait de là par les montagnes sur les derrières de Grant! Il fallait bien toute la déférence dont M. Jefferson Davis était entouré par les siens, pour qu'une combinaison aussi monstrueuse rencontrât l'assentiment d'officiers tels que Longstreet, Bragg et autres généraux distingués de l'armée confédérée.

Dans les premiers jours de novembre, Longstreet commença son mouvement excentrique, enlevant ainsi à Bragg une quinzaine de mille hommes, au moment où son adversaire venait d'être renforcé au moins d'autant par Hooker, et allait en recevoir bien plus encore par Sherman.

Pour comble de malheur la marche de Longstreet ne put pas être tenue longtemps secrète. Grant l'apprit déjà le 7 novembre d'une manière certaine, et il télégraphia à Burnside de ne pas s'en effrayer, qu'il allait menacer les communications de Longstreet avec Bragg, de manière à forcer celui-ci à rappeler son lieutenant.

Le général Grant eût mieux fait de moins se préoccuper des dangers de Burnside, et d'en profiter pour accabler l'armée principale de Bragg, après quoi il eût eu facilement raison du détachement. S'il n'eut pas l'idée bien nette, à en juger par son propre récit [1], de l'avantage d'une telle opération, il y fut naturellement conduit par la force des choses et par son instinct de la guerre.

(1) Voici les termes mêmes de son rapport officiel: « Ascertaining from scouts and deserters that Bragg was despatching Longstreet from the front, and moving him in the direction of Knoxville, town, evidently to attack Burnside, and *feeling strongly the necessity for same move that would compel him to retain all his forces and recall those he had detached,* directions were given for a movement against Missionary-Ridge, with a view to carrying it and threatening the ennemy's communication with Longstreet, of which J informed Burnside by telegraph on the 7th november. »

Au reste si Burnside n'avait eu que les opérations de Grant pour toute sécurité, sa situation n'aurait point été très rassurante. Le 23 novembre seulement Grant, ouvrit l'offensive contre Missionary-Ridge annoncée le 7. Tout ce temps fut passé à attendre Sherman, considérablement retardé par l'état des chemins, et qui n'avait pu se mettre en communication personnelle avec le commandant en chef à Chattanooga que le 15 novembre.

Le 21 novembre les troupes de l'armée du Tennessee étaient concentrées vers celles de Hooker. A ce même moment le général Grant recevait du général Bragg l'humain avis d'avoir à évacuer les non-combattants de la ville de Chattanooga, qui allait être bombardée depuis les hauteurs environnantes.

Grant ne répondit à cette sommation qu'en faisant avancer Sherman. Celui-ci se porta sur la gauche des lignes par la rive droite. Le 23 il franchit le Tennessee sur des bateaux un peu au-dessous des bouches du Chikamauga, et prit possession des rifle-pits ennemis le 24 au matin. Sous cette protection un pont de pontons de 1300 yards de longueur fut construit sur le Tennessee par le général Smith et un autre sur le Chikamauga. Le gros de Sherman, continuant à s'avancer, prit position, dans la journée du 24, à gauche de Thomas en s'emparant des crêtes septentrionales de Missionary-Ridge. Sur la droite Hooker escalada les pentes occidentales de Lookout-Mountain ; le soir du 24 toute l'armée fédérale, ayant partout refoulé les avant-postes sudistes, se trouvait en ligne continue à travers le vallon Cheat, depuis l'extrémité septentrionale de Lookout jusqu'à l'extrémité septentrionale de Missionary-Ridge.

Une attaque décisive fut préparée pour le lendemain, et de tous côtés on procéda aux travaux habituels d'abatis et de retranchements. Sherman, entr'autres, qui avait atteint une bonne position pour agir contre les principales redoutes ennemies, fit construire un fort ouvrage entouré de crémaillères pour s'en servir de base.

Les forces du général Grant se montaient alors à environ 85 mille hommes répartis en 14 divisions d'infanterie, huit corps d'armée, et trois armées, à savoir l'armée du Cumber-

land, dont nous connaissons déjà les 4 corps, et dont les régiments étaient fort réduits ; l'armée du Tennessee sous Sherman, de deux corps, le 15e, Baird, et partie du 16e, Hurlbut, soit les quatre divisions Osterhaus, Smith Morgan, Smith John et Ewing ; l'armée de Hooker, des 11e et 12e corps, que Thomas affectait de comprendre dans son commandement, mais qui tenait à s'appeler toujours l'armée du Potomac. Par suite d'accidents de ponts, Osterhaus se trouva attaché à Hooker, tandis que Shermann reçut la division Jefferson C. Davis, du 14e corps. Ce corps, depuis la promotion de Thomas, était commandé par le général Palmer.

Les forces de Bragg n'atteignaient pas à quarante mille hommes, et se composaient des divisions que nous avons indiquées plus haut, moins tout le corps de Longstreet et une division du corps de Polk. Elles furent réparties en deux ailes ; à la droite Hardee, ayant remplacé Polk, avec les quatre divisions Cleeburne, Walker (commandée par Gist), Cheatham et Stevenson. A la gauche Breckinridge avec cinq divisions, Lewis, Stewart, Buckner (deux) et Hindman (commandée par Patton Anderson).

Les principaux ouvrages des confédérés se trouvaient sur la partie septentrionale de Missionary-Ridge. Le fort Buckner, entr'autres, couronnant les crêtes de Tunnel-Hill, commandait tous les alentours d'une façon formidable ; puis venaient les forts Breckinridge et Bragg qui paraissaient plus accessibles.

Pendant la nuit la gauche confédérée se replia de Lookout-Mountain pour se concentrer sur la droite, sur les pentes de Missionary-Ridge. Les fédéraux occupèrent aussitôt le sommet de la montagne, où ils plantèrent leur drapeau et hissèrent des batteries.

L'artillerie engagea l'action du 25 dès le matin. Les pièces fédérales de la redoute Wood, au sommet d'Orchar-Knob, et celles des pentes canonnèrent celles de Missionary-Ridge ; après deux heures environ de ces feux les colonnes de Shermann s'avancèrent à l'assaut sur la droite des sudistes, tandis que Thomas faisait des démonstrations sur leur front et que Hooker cherchait à déborder leur gauche.

Le premier assaut, sur la droite des confédérés, sur le fort Buckner, fut vivement repoussé par Hardee. Un second lui succéda, puis un troisième sans plus de succès. Hardee montrait autant de solidité que Sherman de persistance. Celui-ci faisant toujours mine de revenir à l'attaque, Bragg renforça le fort Buckner au détriment du fort Breckinridge.

C'est ce que Grant voulait. C'est ce qu'il avait justement calculé avec Sherman, dont les assauts répétés n'étaient que de courageuses diversions. Vers quatre heures après midi une canonnade furieuse fut reprise contre le fort Breckinridge depuis les forts Wood, Negley, Palmer et King, depuis les batteries du pont au pied d'Orchar-Knob et depuis la pointe Mocassin, au-delà du Tennessee. En même temps des colonnes d'assaut des divisions Wood, Sheridan et Baird, sous le général Granger, s'étaient formées en arrière de la redoute Wood, et s'élancèrent contre Breckinridge, qui fut enlevé. Le centre confédéré étant troué, les ailes durent se replier. Les fédéraux ne leur laissèrent pas le temps d'y procéder à leur aise. Ils atteignirent les hauteurs sur les talons des défenseurs, s'emparèrent des pièces, les tournèrent contre les colonnes en retraite, et y semèrent la mort et la confusion. La panique se mit dans les troupes confédérées, qui bientôt s'enfuirent à toutes jambes jusqu'en arrière des crêtes de Pigeon-Ridge, où elles purent enfin se mettre à couvert et se rallier.

Chemin faisant elles tombèrent encore sous les coups de Hooker, qui leur fit de nombreux prisonniers.

Le soir du 25 Grant établit son quartier-général sur l'emplacement où était celui de Bragg la nuit précédente, sur Missionary-Ridge, et ordonna la poursuite dans la direction de Ringgold et de Dalton, en trois colonnes.

Sherman avait déjà devancé ces ordres. Le 25 au matin la marche fut reprise et de grands approvisionnements purent être capturés à la gare du Chikamauga avant leur destruction par les confédérés.

Au passage des Pigeon-Ridge l'arrière-garde de Bragg, formée par la division Cleeburne, avait pris une position favorable. Elle arrêta pendant plusieurs heures les fédéraux, le

26. Le lendemain elle livra une affaire plus chaude, en avant de Ringgold. Les têtes de colonnes de Hooker, s'avançant avec trop de confiance, donnèrent sur une embuscade et perdirent en un moment un millier d'hommes, dont 200 prisonniers.

Le général Grant ne vit pas grande utilité, dans ces conditions-là, à une poursuite au-delà de Ringgold. Il la fit cesser le 27 au soir, et laissa Bragg se replier tranquillement sur Dalton, où il se rallia et prit une nouvelle position.

Son gouvernement le remplaça par Hardee, en attendant l'arrivée de Johnston.

La perte totale des fédéraux fut d'environ cinq mille hommes; celle des confédérés de huit mille hommes, dont peu de tués et plus de six mille prisonniers. Ils perdirent en outre des trains considérables et 42 pièces d'artillerie ([1]).

Un autre objectif avait appelé les soins immédiats du général fédéral. C'était l'armée de Longstreet, dont il était temps de débarrasser Burnside.

A cet effet il fit en premier lieu détruire par Sherman le chemin de fer de Knoxville, entre Dalton et Cleveland, car c'était par là que Longstreet et Bragg communiquaient. Cette œuvre de destruction avait été commencée pendant les engagements mêmes du 24 et du 25 par la cavalerie fédérale. En second lieu il dirigea des forces au secours de Burnside.

Le 25 au soir déjà il avait ordonné à Granger de partir dans cette direction avec son corps, pour se mettre aux ordres de Burnside. Cette mission ne souriait guère, paraît-il, à Granger, qui montra peu d'empressement à la remplir. Le 27 au soir Grant, en revenant de la poursuite, retrouva le 4e corps n'ayant bougé que de quelques milles. Il s'adressa alors à

(1) Le président Davis, dans un rapport sur cette journée, s'exprima comme suit: « Après une longue et rude bataille, dans laquelle on avait fait un grand carnage de l'ennemi, quelques-unes de nos troupes abandonnèrent d'une manière inexplicable des positions très fortes, et, par une retraite désordonnée, forcèrent le commandant en chef de faire replier des troupes victorieuses sur d'autres points, et finalement de se retirer avec toute l'armée dans une position de 20 à 30 milles plus en arrière. Il est à croire que si les troupes, qui cédèrent devant l'assaut, avaient combattu avec la valeur qu'elles avaient déployée dans des occasions précédentes, et qui se montra dans cette bataille même sur d'autres points de la ligne, l'ennemi eût été repoussé avec de grandes pertes. La patrie eût échappé à cette mauvaise fortune et l'armée à la mortification de la première défaite résultant de la mauvaise conduite des troupes. »

son homme de confiance, à Sherman, à qui il ordonna de partir immédiatement pour Knoxville, avec une force combinée d'une trentaine de mille hommes du 15e corps, du 14e, du 11e, plus du 4e qu'il prendrait en route.

L'infatigable Sherman se mit en marche, dès le 28, le long du chemin de fer.

Le 2 décembre, de Philadelphie, il envoya en avant la brigade de cavalerie sous le colonel Long pour donner de ses nouvelles à Burnside. Celle-ci franchit le Petit-Tennessee à gué et arriva dans la nuit du 3 au 4 à Knoxville.

Le gros continua sa route à marche forcée, et le 5 dans la nuit il était concentré à Maryville, lorsque Sherman y fut informé par Burnside que l'armée de Longstreet s'était retirée dans la direction de Rodgersville vers la Virginie.

En effet Longstreet s'était trouvé à forte partie contre Burnside, bien fortifié et ayant entr'autres une petite citadelle, le fort Sanders, sur une hauteur près de la route de Kingston. Le 18 novembre les confédérés avaient tenté une attaque; les avant-postes de Burnside avaient été refoulés sur les ouvrages; mais ceux-ci n'avaient pu être enlevés ni abordés. Longstreet se mit à investir la place, investissement fort incomplet et qui ne pouvait avoir grands résultats.

Il attendait du renfort, entr'autres en artillerie, pour tenter quelque chose de plus décisif. Au lieu de cela il apprit la nouvelle du désastre de Missionary-Ridge, et jugeant qu'il y avait dorénavant plus de chances pour son adversaire que pour lui de recevoir de l'appui, il résolut de risquer une attaque.

Le 29 novembre, après une canonnade de deux heures, il lança ses colonnes contre les ouvrages. Elles s'avancèrent bravement et rapidement malgré les projectiles destructeurs. Mais arrivées plus près leurs pas furent embarrassés de toutes sortes d'obstructions, entr'autres d'une barricade invisible de fil de fer, et, pendant qu'elles cherchaient à la franchir, elles furent décimées par la mitraille à courte portée. Quelques hommes courageux pénétrèrent jusqu'aux embrasures ; mais le gros dut se retirer, en laissant des monceaux de cadavres sur le sol. En peu d'instants sept cents hommes furent ainsi

mis hors de combat, tandis que les fédéraux n'en perdirent qu'une vingtaine. Lonstreet reprit momentanément ses positions d'investissement, tout en s'apprêtant à la retraite.

Le 4 décembre, ayant eu avis de l'approche de Sherman par la jonction déjà opérée de la cavalerie Long avec Burnside, Longtreet leva le siège et se replia, non sur Bragg qu'il n'était pas pressé de reprendre pour chef, mais dans la direction opposée, sur Rodgersville et Bristol.

De là, en communication directe par voie ferrée avec Lynchburg et Richmond, il pouvait recevoir facilement ses approvisionnements et des renforts, et il menaçait Knoxville à revers, sur un côté faible.

Ces avantages, que Longstreet fit ressortir dans son rapport, étaient réels sans doute; mais si, pendant qu'il menaçait Knoxville, Bragg, doublement affaibli, avait été écrasé par les forces prépondérantes de Grant, ayant rappelé Sherman à lui, l'absence de Longstreet eût montré bien haut toute l'erreur de ce détachement en premier lieu, puis de cette retraite excentrique.

Heureusement pour les confédérés, Grant se contenta de savourer les fruits de sa victoire de Missionary-Ridge, sans chercher à les accroître.

Sherman néanmoins ne perdit pas de temps à regarder Longstreet. Dès le 7 il se mit en route vers Chattanooga, laissant à Burnside, d'après les ordres supérieurs, le corps du général Granger. Avec cet appui Burnside sortit à son tour de ses ouvrages et alla observer Longstreet.

Le 17 Sherman rallia Grant à Chattanooga, et la campagne se termina là. Les troupes prirent leurs quartiers d'hiver, sauf quelques corps dirigés sur d'autres points pour de nouvelles opérations.

Dans les premiers jours de janvier Sherman partit avec le 5e corps pour Memphis, afin de prendre en main l'administration de son département et d'organiser un grand raid sur la Georgie.

En somme l'année 1863 se finissait glorieusement dans l'ouest, et le principal honneur en revenait justement au gé-

néral Grant. Des remercîments lui furent envoyés par le président Lincoln, dans les termes suivants :

« Washington, 8 décembre 1863.

» Au major-général Grant,

» Comprenant que votre installation à Chattanooga et à Knoxville est maintenant assurée, je viens vous exprimer, à vous et à tous ceux sous vos ordres, plus que mes remercîments, c'est-à-dire ma très profonde gratitude pour l'habileté, le courage et la persévérance avec lesquels vous et eux avez accompli, au milieu de tant de difficultés, cette importante tâche. Dieu vous bénisse tous !

» (Sig.) A. LINCOLN. »

Cette lettre n'était que le faible prélude des honneurs qui allaient pleuvoir sur l'heureux général.

Le congrès, dans sa séance du 17 décembre, lui vota des remercîments nationaux, avec une médaille commémorative portant les noms de ses victoires. La plupart des législatures des états votèrent aussi des résolutions dans le même sens. Des centaines de sociétés religieuses, politiques et autres lui envoyèrent des brevets de membre honoraire, ainsi que de riches présents en sabres, pistolets, carabines d'honneur. Enfin une proposition fut soumise au congrès pour ressusciter en sa faveur le haut grade de lieutenant-général et commandant en chef de toutes les forces des Etats-Unis, qui n'avait pas été occupé effectivement depuis le grand Washington et qui n'avait été conféré que temporairement à Scott et à Mc Clellan.

Après d'assez longues discussions le congrès vota ce bill le 2 mars. Le même jour le président nomma Grant lieutenant-général. Le lendemain le sénat ratifia la nomination, et le 12 mars le général Grant prit pleine possession de sa nouvelle dignité.

Outre le commandement en chef il se réserva le commandement supérieur des forces en campagne en Virginie. Le général Halleck continua ses fonctions à Washington, sous

le titre de chef d'état-major de l'armée des Etats-Unis. Le général Meade conserva le commandement direct de l'armée du Potomac ; le général Sherman remplaça Grant à la division militaire du Mississippi, et le général Mc Pherson remplaça Sherman à la tête du département et de l'armée du Tennessee.

XXII.

Opérations secondaires. — Campagnes de Louisiane, d'Arkansas, dans le Far-West et les régions indiennes.

Les affaires importantes de Gettysburg, de Charleston, de Vicksburg, de Chattanooga, que nous venons de mentionner en les dégageant de maintes complications pour la plus grande clarté du tableau d'ensemble, n'avaient point été les seules charges du gouvernement.

Sur bien d'autres théâtres encore il avait à mener simultanément des opérations offensives et défensives, et à s'occuper d'affaires de guérillas qui souvent surgissaient sur les points où on les attendait le moins.

Après la prise de Vicksburg, une plus grande attention fut vouée par les fédéraux aux régions transmississippiennes, où les confédérés avaient fait des progrès, et l'armée du général Grant fut disloquée dans ce but.

Tandis que le général Steele, avec des portions des 16e et 17e corps, dut s'avancer dans l'Arkansas, et particulièrement sur la capitale Little-Rock, puis de là vers le sud-ouest, le 13e corps, sous le général Ord, fut envoyé renforcer l'armée de la Louisiane.

Le général Banks, pour reprendre la campagne, avait, outre ce renfort, le 19e corps sous Franklin, un corps mixte comprenant entr'autres la division nègre, ou corps d'Afrique Ullman, sous le général Herron, et la flottille de l'amiral Porter, soit environ 40 mille hommes. L'autre portion de la flotte, avec l'amiral Farragut lui-même, était rentrée à New-York pour y réparer ses avaries.

Aussitôt après la prise de Port-Hudson, le général Banks avait fait commencer un mouvement préliminaire, et reprendre possession de Brashear-City, ainsi que de la rive gauche de l'Atchafalaya.

En septembre la grande campagne s'ouvrit. Elle devait se faire sur trois colonnes, fort isolées les unes des autres en fait.

A droite Herron et Porter devaient agir par le Mississippi et la Rivière-Rouge, qu'ils remonteraient en premier lieu jusqu'à Alexandria.

Au centre le 13e corps, sous le commandement intérimaire du général Washburne, partirait de Brashear-City dans la direction d'Opelousas et d'Alexandria, et opérerait, sur ce dernier point, sa jonction avec la colonne précédente de Herron.

A gauche le 19e corps, sous le général Franklin, s'embarquerait sur le golfe et, avec le concours d'une flottille de canonnières, s'emparerait des bouches de la rivière Sabine, remonterait ce cours d'eau, limite du Texas et de la Louisiane, et irait faire sa jonction avec les deux autres colonnes quelque part aux environs de Sabinetown, et entre les rivières Rouge et Sabine. De là toute l'armée s'avancerait vers l'ouest, à la conquête du Texas.

On connaît notre opinion sur les combinaisons de cette nature, sur ces espérances de jonction au cœur du pays ennemi, que le moindre incident vient ordinairement dérouter. L'idée elle-même d'une campagne sérieuse dans ces parages excentriques et insignifiants, ne supportant aucun examen au point de vue stratégique, nous ne nous arrêterons pas à en discuter le mode d'exécution.

Le général Banks avait contre lui le général Kirby Smith, avec une trentaine de mille hommes, dont environ un tiers sous le général Price, en Arkansas ; un tiers sous Magruder, au Texas, et un tiers sous Dick Taylor, en Louisiane même.

Ce dernier arrêta Washburne déjà aux environs de Vermillonville, tandis que Porter fut retenu par la division Mouton à Harrison-Bar.

Quant à Franklin, il perdit plus que du temps. Arrivé le 6

septembre à l'embouchure de la Sabine, il trouva le défilé de Sabine-Pass garni de forts ouvrages qui demandèrent une attaque dans toutes les règles. Celle-ci eut lieu le 8 septembre par les trois canonnières « Sachem, » « Clifton » et « Arizona. »

Les fortifications, munies de forts blindages de balles de coton, non-seulement résistèrent aux feux de la flottille, mais désemparèrent « Sachem » et « Clifton » qui tombèrent, avec la plus grande partie de leurs équipages, aux mains de l'ennemi.

Cet échec, minime en soi, était d'une haute importance dans l'opération combinée en cours. Le général Franklin, sans être maître des eaux de la rivière Sabine, sa seule ligne de communication, ne pouvait penser à s'avancer vers les autres colonnes; il dut se résigner à y renoncer et à rentrer à la Nouvelle-Orléans. Le gros des forces de Washburne et de Herron y fut aussi rappelé.

Quelques semaines plus tard Franklin reprit la campagne, en partant cette fois de Brashear-City. Il réussit à s'emparer de Opelousas, où il se fortifia.

En octobre Banks se décida à la seule entreprise de quelque avantage qu'il avait en perspective. C'était, tout en restant en défensive dans la Louisiane occidentale, de porter un corps sur le Rio-Grande, à la frontière du Texas et de la république du Mexique, afin de s'emparer des communications de la confédération avec l'étranger, qui se faisaient par cette zone sur une grande échelle, et de compléter ainsi le blocus.

Une grande expédition d'une trentaine de bâtiments de guerre et de transport, avec une vingtaine de mille hommes, partit de la Nouvelle-Orléans à la fin d'octobre, et alla prendre possession des bouches du Rio-Grande, puis de Brownsville, du fort Brown, d'Indianola, de Matagorda. Ainsi le commerce de contrebande, suivi jusqu'alors avec la ville mexicaine de Matamoras, reçut un coup mortel. Cette utile entreprise ne rencontra pas d'opposition sérieuse; mais les efforts de Banks, puis de son second, le général Dana, pour pénétrer

des rives du fleuve dans l'intérieur du Texas, restèrent infructueux.

Plus au nord, dans l'Arkansas, le général Steele avait eu plus de succès. Il s'était avancé d'Héléna, sur le Mississippi, par la rivière Arkansas, avait battu Price dans plusieurs rencontres, à Pine-Bluff et à Prairie-Grove entr'autres, et s'était finalement emparé de Little-Rock. Le gouvernement et la législature s'étaient enfuis à Clinton.

Bien établi sur l'Arkansas, il se porta sur la Wachita et fit occuper Arkidelphia.

Mais ces opérations, dans lesquelles Steele avait montré de la résolution et de l'activité, ne pouvaient avoir une grande influence sur celles du général Banks, à deux, trois et quatre cent milles plus au sud. Elles n'empêchèrent pas non plus que des bandes de guérillas ne dévastassent une portion du Missouri et du Kansas sur ses derrières. Dans ces affaires le colonel confédéré Quantrell se rendit tristement célèbre par d'inutiles cruautés, et entr'autres en massacrant nuitamment les habitants de la petite ville de Laurenceburg, en Kansas.

Le général Banks, en décembre 1863, avait aussitôt organisé une autre campagne pour profiter de la saison favorable. Cette fois il voulait pénétrer en masses dans l'intérieur de la Louisiane, en profitant, pour ligne d'opération et de communication, de la Rivière-Rouge, sur laquelle il aurait le précieux concours de la flottille de Porter. Il remonterait entr'autres jusqu'à Shreveport, où son adversaire Kirby Smith avait sa base principale, au sein d'une fertile et riche contrée.

Les 16e et 17e corps devaient fournir, de Vicksburg, les deux divisions Smith A. J. et Mower, sous le commandement de Smith. Avec une flottille ils remonteraient la Rivière-Rouge et s'empareraient préalablement du fort de Russy, qui en commande l'entrée.

Le gros de Banks s'avancerait par terre sur Alexandria, où aurait lieu la concentration.

Les opérations sur le haut de la Rivière-Rouge seraient en outre appuyées, à l'extrême droite, par un mouvement du général Steele, de Little-Rock sur Shreveport.

Conformément à ces combinaisons, une cinquantaine de

mille hommes, avec une imposante flottille de douze canonnières et de 40 transports, se trouvaient en marche, dès le commencement de mars 1864, pour cette nouvelle campagne cotonnière. Un tel gaspillage des forces fédérales sur un point très secondaire, tandis que, sur maints théâtres importants, les troupes faisaient défaut, dénote le désordre d'idées et de vues qui régnait encore dans le gouvernement de Washington, et cela malgré les remontrances répétées du général Halleck, dont le coup d'œil stratégique ne saurait être contesté.

Le 20 mars la concentration des forces fédérales était opérée à Alexandria. Elle n'avait été contrariée que par quelques légers engagements devant cette ville et sous le fort Russy contre les brigades confédérées Walker et Polignac, du corps de Dick Taylor. Celles-ci se replièrent au nord-ouest sur Mansfield.

Le 25 mars la marche en avant fut reprise par le général Banks, sur la route de Mansfield et Shrevesport, au sud de la Rivière-Rouge, que remontait de son côté la flottille.

Celle-ci navigua heureusement, grâce à la hauteur momentanée des eaux, et s'avança sans obstacle, en explorant les rives.

Les troupes marchèrent aussi pendant une dizaine de jours tout à leur gré, distraites à peine par quelques escarmouches d'avant-garde à Natchitoches, à Cane-River, à Grand-Ecore, où deux ou trois centaines de traînards furent capturés. Les chemins étaient étroits et difficiles ; les colonnes s'allongeaient outre mesure. Aussi une pause fut ordonnée à Grand-Ecore pour plus grande concentration.

Le 6 avril l'armée repartit sur Mansfield. L'intention du général Banks était que l'avant-garde atteignît Springfield-Landing, le 10, où rendez-vous était donné à Porter, et où les mesures seraient prises pour l'opération finale contre Shreveport.

Malheureusement cette marche ne put, sur un tel terrain, s'effectuer en alliant la rapidité désirée avec les mesures de prudence nécessaires. La cavalerie fédérale de Lee, qui formait l'extrême avant-garde, se sépara trop des brigades d'infanterie Ransom et Emerson qui devaient marcher avec elle.

Le 8 avril cette pointe isolée et fort espacée de l'armée de Banks se trouva subitement en présence de masses en bonne position en avant de Mansfield, au carrefour dit Sabine-Cross. Payant d'audace, Lee fit charger ; il refoula facilement les piquets, mais plus loin il rencontra de l'artillerie et de l'infanterie qui l'arrêtèrent en lui infligeant de dures pertes.

La cavalerie confédérée de Green prit à son tour l'offensive contre la cavalerie démontée de Lee. Elle entoura celle-ci et rejeta les têtes de colonnes fédérales sur leur bagage. Cette attaque, appuyée bientôt par deux brigades de la division Mouton, mit le désordre dans les premières troupes de Banks, qui cédèrent le terrain, quelques centaines de prisonniers et plusieurs pièces d'artillerie.

Le général Banks, qui était accouru à l'avant-garde aux premiers feux, s'empressa d'envoyer ordonnances sur ordonnances en arrière pour faire entrer en lignes les colonnes de marche ; il ne reçut à temps que d'incohérents et faibles renforts qui ne réussirent pas à arrêter l'élan de l'ennemi. Les confédérés se trouvaient pour le moment en effectifs supérieurs dans l'action. Kirby Smith lui-même avait ordonné et dirigeait l'offensive. Il avait, les jours précédents, à dessein replié ses troupes sur Mansfield, où il s'était choisi et créé une forte position, et où il venait d'être rallié par une portion de la cavalerie de Green, venant du Texas, et par trois brigades venant de l'Arkansas.

A la marche processionnelle et insouciante de Banks il avait opposé une vingtaine de mille hommes bien disposés pour la défensive, et prêts à déboucher de leurs lignes.

La division Mouton s'avança la première, le 8 après-midi, sur les fédéraux en retraite, suivie de la division Cameron.

Le 13e corps fédéral combattit bravement, mais brigade par brigade. Celles-ci furent refoulées les unes après les autres, et finirent par prendre la fuite en grand désordre.

Le 19e corps, qui marchait derrière, n'eut pas le temps d'arriver au secours du 13e. Surpris avant d'avoir pu terminer ses déploiements, il ne dut qu'à la vigueur de quelques groupes de tirailleurs donnant un feu nourri de breech-loa-

dings [1] de pouvoir opérer une retraite en assez bon ordre et en tenant l'assaillant à distance. Dans la nuit Banks convoqua un conseil de guerre qui décida ou plutôt sanctionna la retraite commencée sur Pleasant-Hill.

Les confédérés suivirent, et le lendemain, 9 avril, la bataille recommença vers Pleasant-Hill, à environ 35 milles en arrière de la place des premiers engagements du 8.

Toute la journée du 9 se passa en tireries, entremêlées de trois assauts partiels des confédérés, qui furent finalement repoussés.

Le 10 les fédéraux continuèrent leur retraite sur Grand-Ecore, toujours talonnés par l'ennemi. Dans cette courte campagne ils avaient perdu environ quatre mille hommes, 34 canons et plus de 200 voitures. Les pertes des confédérés étaient d'environ 2800 hommes, dont les deux généraux Mouton et Green tués.

A Grand-Ecore Banks prit position pour se rallier. Il couvrit son front d'épaulements et s'appuya à la rivière. La flottille, qui avait heureusement atteint le rendez-vous de Springfield-Landing, mais pour y apprendre le revers de Sabine-Cross, vint rejoindre l'armée à Grand-Ecore, le 13 avril.

Le général Banks resta deux semaines à Grand-Ecore, qu'il employa à appeler à lui toutes les troupes encore disponibles en Louisiane et en Texas. Après cela il se retira sur Alexandria, toujours suivi par l'ennemi, harrassant et capturant ses traînards. Une affaire d'arrière-garde au passage du Cane-River, vigoureusement conduite, l'en débarrassa définitivement, et une nouvelle position en toute sécurité fut prise à Alexandria.

La flottille descendit aussi la rivière ; mais avec beaucoup plus de peine qu'en montant, car les eaux avaient sensiblement baissé. Arrivée à Alexandria elle n'avait perdu qu'un petit bâtiment, le « Eastport », et elle était sauve de l'ennemi.

Un danger plus grand la menaçait encore. C'étaient les rapides qui se trouvent devant et en aval d'Alexandria, et qui maintenant se montraient presque à découvert sur un parcours de 7 à 800 yards. Il n'y avait pas moyen d'aller plus

(1) Fusils se chargeant par la culasse.

bas avant la crue d'automne. L'armée devrait-elle rester là pour garder la flotte ?

L'amiral Porter et le général Banks se voyaient dans le plus grand embarras pour tirer leur précieux matériel de cette trappe, lorsque le chef ingénieur du 19e corps, lieutenant-colonel Bailey, proposa un plan de sauvetage consistant à élever les eaux de la rivière par une série de digues et d'écluses qu'on établirait sur les rocs. Ce n'était pas peu de chose que de diguer un cours d'eau de 600 pieds de largeur, d'un assez fort courant, et de manière à procurer au moins 8 pieds de profondeur à un chenal d'un millier de yards de largeur.

Aussi cette proposition fut-elle taxée de folie par tous les états-majors et surtout par les officiers du génie. L'auteur ayant cependant insisté vivement, et ayant produit des plans et des calculs qui montraient sa connaissance de la matière, l'amiral Porter insista de son côté auprès du général Banks pour que l'expérience fût au moins tentée.

Le général Banks accéda à cette demande et mit à la disposition du col. Bailey toutes les ressources dont il disposait lui-même. Trois mille hommes de corvée et 300 wagons furent placés sous ses ordres. Deux régiments de bûcherons du Maine mirent la cognée à la forêt ; toutes les scieries sur un rayon de 20 à 30 milles à la ronde furent requises pour faire des planches ; des carrières furent ouvertes ; des charrois de briques et de pierres organisés, des bateaux et des radeaux fabriqués en grand nombre. Tout le monde travailla avec ardeur, et le cinquième jour des travaux, soit le 5 mai, une forte digue s'élançait déjà de la rive gauche sur une longueur de près de 300 pieds. Autant en fut fait sur la rive droite.

En huit jours les travaux étaient déjà suffissamment avancés et les eaux avaient assez haussé pour que les trois canonnières « Fort Hindman », « Osage » et « Nevsho » s'avançassent sur les rapides jusqu'à la digue. Arrivés là les bâtiments n'avaient plus qu'un dernier saut à faire pour se trouver en pleine eau. Le 9 les autres bâtiments devraient rejoindre les trois premiers.

Malheureusement le matin même du 9, la digue se rompit.

Sous la grande pression des eaux deux barques chargées de pierres furent enlevées de leur assise et laissèrent une large trouée par où le courant se précipita torrentueusement.

L'amiral Porter, présent au moment de l'accident, ordonna aussitôt de tenter les chances d'en profiter. L'essai réussit. Non-seulement les trois premiers bâtiments, mais encore un quatrième, le « Lexington », passèrent par la trouée, en bondissant au milieu de l'écume, mais sans avarie marquante.

Ce succès inattendu donna du courage à tout le monde. Les travaux d'écluse furent repris avec ardeur et selon quelques modifications. Au lieu d'un barrage complet, une porte de 55 pieds fut laissée au milieu de la grande digue, et des digues latérales furent élevées plus en amont pour tracer comme un chenal aux bâtiments.

Le 11 mai trois de ceux-ci, « Mound-City », « Carondelet » et « Gittsburg », passèrent les rapides, et les trois autres « Louisville », « Chilicothe » et « Ozark » le lendemain, ainsi que deux tugs. Le 13 toute la flottille était dans des eaux sûres. Cette gigantesque et rapide entreprise, qui peint admirablement le caractère de l'armée américaine, sauva ainsi la flotte d'une destruction, qui, un moment, apparaissait comme une inévitable nécessité.

Le 14 mai l'armée se mit en marche d'Alexandria sur Simmersport, qu'elle atteignit, le 19, après plusieurs escarmouches d'arrière-garde. Un pont fut construit sur l'Atchafalaya, et la marche fut continuée, le 20, sur Morganzia. Cette place, sur la rive occidentale du Mississipi, un peu au-dessus de Port-Hudson, fut atteinte, le 21. Là l'expédition se termina et l'armée se sépara.

Le général Smith retourna par le fleuve à Vicksburg ; une partie des autres troupes rentra à la Nouvelle-Orléans, tandis que le reste fut mis à la disposition du général Canby, qui venait d'être nommé au poste de chef de la division militaire de Trans-Mississipi.

Quant à la flottille, elle atteignit aussi le fleuve en même temps, et rentra dans ses stations antérieures. Elle avait perdu deux de ses canonnières dans cette malheureuse campagne, le « Covington » détruit et le « Signal » capturé.

Comment se fit-il, demandera-t-on, que pendant les travaux de diguement les confédérés n'aient rien tenté de décisif contre l'armée de Banks ? . . .

La chose paraît surprenante en effet. Mais il faut se rappeler qu'une autre armée fédérale avait aussi dû être de la partie, celle de l'Arkansas. Le général Steele, qui la commandait, s'était avancé d'Arkidelphia dans la direction de Washington, où se trouvait le gros des forces confédérées du général Price.

Un détachement de l'armée des frontières, sous le général Thayer, occupant les environs de Fort-Smith, dut marcher aussi dans la même direction pour faire sa jonction avec le général Steele, sur les bords de la rivière Petit-Missouri.

La jonction se fit sans opposition le 7 avril, et le corps, fort d'une vingtaine de mille hommes, se dirigea vers Camden, sur la rivière Vachita, qu'il occupa sans difficulté. Le général Steele allait en partir pour se relier au général Banks, lorsqu'il apprit les revers de celui-ci sur la Rivière-Rouge. Il s'arrêta quelque temps à Camden, se bornant à faire explorer les environs par ses coureurs et ses fourrageurs.

Ceux-ci lui apprirent bientôt que des forces s'avançaient contre lui de Shreveport sous Kirby Smith, tandis que ses derrières étaient menacés directement par un autre corps sous le général Marmaduke, avec une nombreuse cavalerie.

En effet le commandant en chef confédéré ignorant la critique situation de Banks et de Porter sur la Rivière-Rouge, avait désespéré d'avoir raison d'eux du moment qu'ils avaient atteint une position favorable à l'emploi de leur nombreuse artillerie. Il s'était contenté de les faire observer par une portion de la division Mouton, sous les ordres du prince Polignac, et avec le reste il avait marché contre Steele, qu'il espérait envelopper et capturer.

Ce dernier fut toutefois aussi agile que ses adversaires, et il parvint à rentrer à Little-Rock, sans avoir laissé entamer sérieusement le gros de ses forces.

A plusieurs reprises il dut néanmoins abandonner ses arrière-gardes, trop vivement pressées, entr'autres au passage des deux rivières Saline, mais non sans une honorable lutte. Les boues le forcèrent aussi de laisser en chemin presque

tous ses trains. Sous ce rapport la campagne parut désastreuse, car elle lui couta près de 700 voitures et 20 canons. En revanche il ne perdit qu'environ deux mille hommes.

La ville de Little-Rock avait été défendue en son absence par le général West contre les coureurs de Marmaduke ; elle était du reste déjà entourée de forts, et les canonnières pouvaient concourir à sa défense.

Kirby Smith n'essaya pas de l'enlever ni de l'assiéger. Il laissa à Marmaduke le soin d'entretenir les fédéraux sur cette zone, et lui-même, avec le gros de ses forces, se replia sur Shrevesport.

Steele se réorganisa à Little-Rock. Une partie des troupes qu'il avait réunies pour son expédition alla renforcer Blunt qui guerroyait au nord-ouest de l'état ; d'autres allèrent reprendre leurs anciens cantonnements des frontières, au Fort-Smith sur le Haut-Arkansas, et plus au nord le long du territoire indien.

Ces vastes régions du Far-West, ces silencieuses et verdoyantes plaines sans fin, faites, semblait-il, pour inspirer la plus parfaite quiétude, n'étaient pas un des moindres soucis du gouvernement de l'Union.

Il retrouvait là son premier ennemi, l'ancien propriétaire du sol, l'Indien natif, qu'il avait pu souvent déposséder et transplanter, mais jamais soumettre. L'Indien croyait avoir enfin rencontré une bonne occasion de regimber contre l'invasion étrangère. Sans trop s'inquiéter des motifs qui pouvaient armer les Faces-Pâles les unes contre les autres, il constatait le fait et voulait en profiter. Soit par contagion d'humeur belliqueuse, soit par calcul ou instinct politique, soit par amour du butin, les Peaux-Rouges ne pouvaient demeurer en paix quand les Yankees étaient en guerre.

Il était naturel qu'il en fût ainsi. Toute l'histoire des colonies et des Etats-Unis n'est qu'une lutte permanente entre les deux races, une défaite journalière des tribus indiennes, défendant pied à pied leurs terres et leurs foyers. Violemment ou insidieusement refoulées des côtes de l'Atlantique jusqu'au-delà du Mississipi, en ne laissant derrière elles d'autres traces

que leurs noms restés à quelques localités, à des rivières, à des baies, à des montagnes, il n'y avait pas de raison pour qu'elles cessassent sur le Mississipi une lutte qu'elles soutenaient depuis deux siècles, surtout quand les causes elles-mêmes de cette lutte, les progrès de la colonisation, ne cessaient pas, et quand les colons étaient amenés à tourner contre eux-mêmes les forces qu'ils n'avaient jusqu'ici employées que contre les indigènes.

Il est pénible de devoir confesser à cette occasion que les Américains des Etats-Unis n'ont encore rien su faire de sérieux pour amener une solution du problème de la coexistence des deux races blanche et rouge dans le même pays, digne des principes élevés de morale, de civilisation et de christianisme qui font l'honneur de la grande République.

D'honnêtes et nombreuses voix se sont élevées en faveur du nègre, et ont fini par être entendues.

L'Indien, non moins malheureux, plus intéressant peut-être par de mâles qualités qui manquent à la race africaine, n'a encore trouvé au sein des Etats-Unis que de rares et timides défenseurs.

Une aveugle opinion publique s'est formée sur la question; elle a formulé un arrêt. Tout semble dit. Les meilleurs esprits, les plus nobles cœurs, malheureusement trop amoureux de popularité, se prosternent devant la sentence des masses, au lieu de chercher à en montrer l'iniquité.

Cette sentence, dictée par des haines traditionnelles remontant aux luttes des premiers colons, autant que par le soin d'intérêts purement matériels, est simple et brève: La race rouge doit être exterminée; son existence est incompatible avec la civilisation.

De respectables ecclésiastiques même adhèrent à cette cruelle politique, et concèdent qu'on ne saurait rien faire de ces pauvres sauvages; qu'en conséquence il vaut mieux les détruire, pour la sécurité des blancs. Les Indiens sont destinés à disparaître, ajoutent-ils en soupirant. Ils s'en vont! Cela se dit, s'écrit, se prédit sur tous les tons.

Plus malheureusement encore cela se pratique. L'œuvre de destruction, loin d'être laissée à la Providence, est métho-

diquement organisée, sur une vaste échelle, officiellement et officieusement, à tous les étages.

Voici ce qui arrive le plus communément.

Une tribu indienne est établie dans une bonne localité, en vertu d'anciens arrangements qui la constituent propriétaire du sol, non-seulement au point de vue indigène, mais en droit civil des Etats-Unis. C'est ordinairement au bord d'un cours d'eau, qui puisse leur offrir des facilités de communication deux à trois fois l'an avec un centre de marché, ou avec quelqu'un de ces grands bateaux de rivière, qui sont des comptoirs ambulants. Présentement c'est le long des mille affluents et sous-affluents occidentaux du Mississipi et du Missouri que se trouvent les principaux établissements indiens à l'Est des Montagnes Rocheuses.

Ils y ont des villages en huttes et en tentes de peaux de buffle. L'été les hommes vont à la chasse, tandis que les femmes, les enfants, les vieillards, les malingres restent au village, récoltent un peu de maïs, pêchent, élèvent quelque bétail, tannent les peaux et fourrures rapportées par les chasseurs, font quelques grossiers ouvrages d'habillement et d'une broderie particulière.

Tout autour des villages indiens se trouvent d'immenses terrains sans maîtres réguliers, sans culture, n'attendant que des bras robustes pour mettre au jour des richesses de toute espèce, agricoles et minières. En vertu d'une loi des Etats-Unis dite de *Homestead*, destinée à favoriser l'immigration et la colonisation, ces terrains se vendent très bon marché, ou plutôt se donnent contre un faible droit d'inscription de 1 $^1/_4$ dollar par acre. En outre le propriétaire ou le premier passant venu a la jouissance de toutes les prairies qui ne sont pas encloses d'une palissade. Il peut y paître son bétail, y semer, y récolter, y camper, y bâtir à son gré, quitte à devoir en déloger si quelqu'un lui prouve, par un acte d'enregistrement, qu'il a acquis des droits de propriétaire sur ce sol.

Quoique les conflits civils de ces confins de la civilisation se vident parfois à coups de carabine et de revolver, la violence n'y est point aussi usuelle qu'on pourrait le croire. Comme il y a place pour tout le monde, le plus faible ou le

plus sage se transporte un peu plus loin avec son bétail et son chédal, se bâtit une autre hutte et veille mieux à l'organisation et au maintien de ses droits.

Cette facile colonisation, où, depuis une trentaine d'années, le Vieux-Monde, et particulièrement l'Allemagne et l'Irlande, se déversent à grands flots, ne tarde pas à entourer les villages indiens. Ceux-ci deviennent gênants ; il y a un Etat dans l'Etat, de quelque façon qu'on considère les choses. On entre alors en lutte ou en négociations, et, de gré ou de force, on amène les Peaux-Rouges à se transporter à quelques journées de marche plus à l'ouest. Là, et moyennant une certaine somme d'argent qu'on leur paie en capital ou en rentes annuelles, on les laisse s'établir dans des terrains spécialement réservés pour eux. On les en déclare les légitimes et définitifs propriétaires ; on leur donne un intendant ou *agent,* qui devient plus ou moins leur chef. On appelle le nouvel établissement les *Réserves,* et le poste principal l'*Agence.* On a ainsi les Wachita-Réserves, les Cherokees-Réserves, les Sioux-Réserves, les Yankton-Réserves, et *Agences,* etc.

Mais l'immigration et la colonisation suivant leur cours, au grand contentement du fisc américain, ainsi que de nombreuses entreprises industrielles et commerciales, qui ont là leur principales sources de revenus, le nouvel établissement indien est bientôt enlacé de nouveau et forcé à déménager. Le mot *Réserve* ou *Agence* fait place à la finale *City* ou *Town,* dans le nom de la localité, comme le Peau-Rouge fait place au Blanc sur le terrain habitable.

Quelques-unes de ces Réserves prennent mieux racine, se développent en prospères villages, et fournissent des preuves que la race rouge est susceptible d'une certaine civilisation, qui n'est sans doute pas la même à tous égards que celle de la race blanche, mais que nous ne devons pas condamner à tout jamais pour cela. Ces Réserves exemplaires sont ordinairement celles qui ont pu rester en dehors du grand courant de la colonisation, où les Indiens peuvent partager, dans une juste moyenne, leur activité entre l'agriculture, qu'ils n'aiment guère, mais dont ils reconnaissent l'utilité, et la chasse, qui est pour eux un métier, une passion, une gloire.

Ce sont aussi les Réserves à la tête desquelles se trouve, comme agent ou comme chef élu par les Indiens et par le gouvernement, un homme à la fois pieux et pratique, un homme sachant leur prouver, de fait et de parole, que la civilisation et la religion des Blancs ne sont pas inférieures aux leurs.

Malheureusement ce n'est pas souvent le cas. Bon nombre d'agents ne pensent qu'à les exploiter et à les duper; bon nombre de missionnaires, plus ardents qu'éclairés, contribuent, malgré d'excellentes intentions, à les pervertir autant qu'à les instruire, en leur prêchant des vérités abstraites que la politique de rigueur ou de ruse en usage à leur égard dément chaque jour par des actes patents. Aussi jusqu'à présent, la plupart des missions en connexion avec les agences ou les forts n'ont abouti qu'à aider à glisser chez les Indiens plus de vices que de vertus des blancs, plus de superstitions que de vraies notions chrétiennes. (1) Trop souvent les Blancs auraient eu besoin de missionnaires plus que leurs victimes.

Qu'on note que nous parlons ici des meilleures Réserves du Far-West, de celles où les Peaux-Rouges, sans abandonner complétement la vie des forêts, sont cependant devenus quelque peu sédentaires et industriels.

(1) Voici ce que dit à cet égard le général Pope sur la campagne indienne de 1863 en Minnesota et Dacota:

« Les seuls hommes blancs que j'autoriserais à circuler parmi les Indiens seraient les missionnaires. J'espère que des arrangements pourront être pris avec nos sociétés de missions pour qu'elles aient des agents à chaque poste militaire ; il faudrait que ce fussent des hommes pratiques, vivant là avec leur famille, et qui eussent pour tâche d'enseigner aux Indiens les arts utiles de la vie, aux hommes la culture du sol, aux femmes la couture et les travaux de maison, à tous la propreté et la décence. Voilà les premières leçons à donner. L'instruction religieuse viendrait ensuite et serait dans son ordre naturel. La faute générale de nos missionnaires est, je crois, de renverser le programme de l'éducation et de vouloir faire de l'Indien un membre de l'Eglise, tandis qu'il n'est encore qu'un grossier sauvage. Dans cette situation, c'est ordinairement l'intérêt seul qui amène les conversions. Pour christianiser et en même temps pour civiliser les Indiens, il faut des hommes d'esprit pratique et de bon sens, qui leur enseignent d'abord à être humains et à acquérir les arts de la civilisation; qui instruisent surtout les enfants et sachent se contenter des bienfaits espérés de l'avenir, plutôt que de vouloir à tout prix des résultats immédiats. Il ne s'agit pas de compter les baptêmes, mais d'en peser la valeur.

» Des missionnaires comme je les entends, pourraient être d'un profit incalculable aux Indiens et au gouvernement, et s'il s'en présentait à nos postes militaires de la frontière, je recommanderais au gouvernement de leur fournir des logements et des rations à raison de deux petites familles pour les grands postes et d'une famille pour les petits postes. »

D'autres tribus, moins régulièrement installées, offrent des perspectives bien plus sombres. Ce sont celles avec lesquelles on ne put entrer en arrangement, ou ne conclure que des traités partiels, ou qu'on délogea simplement par la force.

Chassées de leurs foyers et dissipées dans les plaines, elles s'y livrèrent au brigandage dont les Blancs leur avaient donné l'exemple, et se vengèrent de leurs désastres sur les colons les plus avancés et sur les émigrants se rendant aux Montagnes-Rocheuses.

Il fallut leur tenir tête, les éloigner, s'en préserver. Pour cela on dut enceindre toutes les régions frontières d'une ligne de postes fortifiés, servant de bastilles et de refuges aux Blancs ; la lutte nourrissant la lutte, on attaqua plus souvent encore qu'on ne se défendit.

Depuis la découverte des richesses aurifères de la Californie, de l'Idaho, du Colorado, du Montana, de l'Oregon, du Nouveau-Mexique, ainsi que depuis l'établissement de la secte des Mormons dans l'Utah, et de ses dissidents, les Morrisites, les routes à travers les plaines avaient acquis une haute importance, et étaient devenues des artères de communication de première classe. Non-seulement elles sont continuellement couvertes de trains d'émigrants, de machineries, d'objets divers de commerce et d'approvisionnement, mais des messageries à quatre et à deux chevaux y circulent aussi régulièrement que dans nos pays de l'Europe. Toutes les 15 à 20 lieues en moyenne elles rencontrent un relai plus ou moins fortifié et reconfortant, tandis qu'à droite et à gauche de la trace décorée du nom de route se trouve le désert dans toute sa plénitude.

Le long de ces voies les Indiens hostiles avaient et ont encore beau jeu pour exercer leurs représailles et pour se livrer sur des proportions plus ou moins grandes au pillage et au brigandage. Ils ne s'en firent pas faute. On réunit des troupes contre eux ; on les battit ; ils recommencèrent ; on les battit encore, à outrance, sans miséricorde, comme des bêtes fauves. Après quoi on leur imposa des traités d'alliance et d'établissement autour de tel ou tel fort, en leur réservant tels et tels terrains de chasse. On leur paya, on leur paie

encore des redevances annuelles pour tromper leur amour-propre et leur laisser croire qu'ils restent les maîtres du sol. On se prête même dans ce but à de mensongères comédies.

Ce n'est assurément pas de la vie de ces villages, dressés ainsi autour des forts par la ruse, la force ou la cupidité, et où les Indiens n'ont ordinairement que de mauvais exemples sous les yeux, qu'on peut attendre un progrès réel dans leur état moral et matériel. D'ailleurs on ne tarde pas à gêner leurs allures, à leur contester leurs chasses, à les froisser, à les avilir, à les opprimer de toutes façons, et à la première occasion ils se tournent contre ces prétendus alliés devenus pour eux d'odieux tyrans.

Il en sera probablement ainsi, tant que les Etats-Unis n'auront pas la bonne foi de concéder de convenables Réserves aux diverses tribus indiennes, et après cela de les respecter et de les faire respecter rigoureusement par les colons et par les autorités des Territoires. Ils devraient aussi prouver leur supériorité de race et de religion, en montrant plus de douceur et de patience à l'égard des vices qu'ils ont contribué à développer chez les Indiens. Il ne serait même point indigne de l'esprit humanitaire d'une si noble nation, pour avancer sa grande œuvre de civilisation chrétienne, de s'efforcer de racheter ses méfaits passés, en remplaçant aujourd'hui les sévérités des représailles par les palmes du martyr, s'il le fallait, et en se bornant exclusivement à la défense passive pendant une génération au moins, c'est-à-dire jusqu'à ce que les Indiens aient pu reprendre confiance dans l'honnêteté et dans la loyauté des Blancs.

Telle n'était pas, tant s'en faut, la tendance, au début de la guerre de Sécession. Les principales tribus avaient des plaintes fondées à élever quant à la manière dont les Etats-Unis tenaient leurs engagements, et sur les trois grandes voies qui traversent les plaines, on était dans l'état habituel de guerre, c'est-à-dire d'extermination réciproque. De la part des blancs, soldats et colons, on y procédait habituellement sans pitié, sans foi ni loi, comme à la chasse de l'ours gris.

Un bateau remontant le Missouri, par exemple, recevait-il

quelques flèches ou quelques balles, le bateau lâchait dès lors des bordées de mitraille sur tous les campements indiens devant lesquels il passait, frappant des innocents par dizaine pour un ou deux coupables, et souvent autant de femmes et d'enfants que de guerriers, sans profit aucun pour personne, et sans autre résultat que d'engendrer de nouveaux motifs de haine.

En 1863 un parti commandé par un certain capitaine F., sur la route du fort Lamarie, poursuivi par quelques maraudeurs Sioux, trouva bon de s'en débarrasser en laissant derrière lui des provisions de pain et de lard empoisonnées de strychnine, qui firent périr toute une tribu d'une vingtaine de familles. Ledit capitaine fut à la vérité reprimandé et invité à donner sa démission. Mais dès l'année suivante il se retrouvait sur le lieu de ses exploits à la tête d'un grand convoi d'émigrants et de mineurs du Minnesota. Il n'était plus que simple particulier, mais il n'en était pas moins pourvu de larges concessions et de subsides de la part du gouvernement fédéral, qui lui donnaient une haute considération.

En 1864 une tribu cheyenne du Colorado de 5 à 600 individus, sous les chefs Black-Kettle et White-Antelope, avec quelques Arpajoes, sous le chef Main-Gauche, demanda aux autorités du fort Lyons à conclure un traité, en offrant de remettre des Blancs captifs achetés d'une autre tribu. Ces Cheyennes remirent en effet leurs captifs et s'établirent sous le fort Lyons, du consentement ou plutôt par ordre du gouverneur du Territoire et du commandant du fort. Ils s'y comportèrent très convenablement, se proclamant hautement amis des Blancs, et en dissidence avec les tribus faisant encore la guerre. Ils furent d'abord bien traités par les soins du commandant du fort, le major Wynkoop. Celui-ci ayant été remplacé par un officier ayant de nombreux intérêts et accointances dans la contrée, le major Anthony, les choses changèrent. Le nouveau commandant leur fit rendre leurs armes, ce qu'ils exécutèrent sans se plaindre et en restant dans les mêmes dispositions pacifiques et amicales. Après cela il leur retrancha les petits secours en vivres qui leur étaient distribués; il leur signifia enfin qu'ils devaient doré-

navant se nourrir eux-mêmes, qu'ils feraient bien d'aller s'établir dans des terres de chasse, à Sand-Creek, à envion 35 milles du fort Lyons, où il leur ferait savoir s'il était autorisé à signer un traité de paix avec eux.

Ils se déclarèrent prêts à obéir immédiatement. On leur rendit leurs armes et ils partirent. Trois ou quatre d'entr'eux, dont un de leurs chefs, One Eye, et un métis interprête, Jaques Smith, continuèrent à être employés par le gouvernement comme batteurs d'estrade. Ces gens firent, de Sand-Creek, d'utiles rapports au fort Lyons sur des projets de bandes hostiles.

Pendant ce temps le commandant du district, colonel Chivington, vint rejoindre le major Anthony avec 700 hommes montés, volontaires du Colorado, et deux pièces d'artillerie. Renforcé de 125 cavaliers et de deux pièces de la garnison du fort, il marcha dans la nuit du 28 au 29 sur le camp de Sand-Creek, qui comptait environ 110 huttes.

Le 29 novembre au matin le village fut entouré, puis attaqué sans sommation aucune et malgré la protestation des chefs ayant eu soin d'arborer le drapeau américain surmonté d'un drapeau parlementaire, comme c'était d'usage dans les prairies quand ils rencontraient de la troupe.

« Et alors commença une scène de meurtre et de barbarie, dans laquelle hommes, femmes et enfants furent massacrés indistinctement. En quelques minutes tous les Indiens étaient en fuite dans la plaine remplis de terreur et de confusion. Quelques-uns qui s'étaient cachés le long de la rivière furent entourés et fusillés de sang-froid, car ils n'offrirent qu'une faible résistance. Depuis l'enfant à la mamelle jusqu'au vieillard, tout ce qui fut saisi fut égorgé. Non contents de tuer des femmes et des enfants inoffensifs, les soldats se livrèrent à des actes de barbarie des plus révoltants et indignes de gens civilisés. Rien ne fut tenté par les officiers pour contenir la sauvage cruauté de leurs hommes ; ils en furent les témoins sans un mot de blâme, si même ils ne les excitèrent pas. Pendant plus de deux heures l'œuvre de carnage et de barbarie se continua, jusqu'à ce qu'une centaine de cadavres, les trois quarts de femmes et d'enfants, jonchassent le sol. »

Ce récit, textuellement traduit du rapport fait au congrès par un des hommes les plus honorables et les plus distingués des Etats-Unis, M. Wade, de l'Ohio, actuellement président du Sénat, n'a point amené, que nous sachions, de mesures à la hauteur des exigences, et les pauvres Indiens sont toujours sous le coup de l'inhumaine politique créée à leur usage.

Avec les vexations et les cruautés dont ils sont encore l'objet, qu'ils soient amis ou ennemis, on ferait des centaines de romans plus émouvants et non moins vrais que celui tant admiré de Mme Beecher-Stove.

L'excuse qu'on ne saurait combattre efficacement les Indiens qu'avec la même férocité qu'ils emploient eux-mêmes nous paraîtrait valable peut-être de la part d'autres Indiens, mais non de la part d'états et de soldats se disant civilisés, et prétendant, au nom même de la civilisation qu'ils représentent, avoir des droits à exercer sur le sol habité par les indigènes et sur les indigènes eux-mêmes.

Des considérations qui précèdent on voit déjà qu'il ne devait pas être difficile aux confédérés de se recruter des auxiliaires dans les régions indiennes. Ces auxiliaires ne seraient sans doute pas bien puissants, car, grâce au système d'extermination en vigueur, la totalité des guerriers rouges perdus dans ces immenses espaces ne se monte plus aujourd'hui qu'à une soixantaine de mille hommes ; dès qu'ils sont réunis en masses d'un ou deux mille seulement, leur désordre est si grand qu'ils sont en réalité plus effrayants à première vue que dangereux.

Leur mode de combattre est ordinairement la chaîne irrégulière, visant à entourer l'ennemi. Pour l'attaque en forts effectifs, ils se massent et s'avancent en troupeau jusqu'à portée de fusil. Alors ils déploient en éventail, prennent la course et attaquent en tiraillant rapidement, en bondissant comme des panthères, et en poussant des hurlements tenant du hurlement du loup et du cri du hibou. Souvent deux petits groupes à droite et à gauche font des mouvements tournants. Leurs feux de bandes sont sans justesse et leurs masses sans cohésion. Malgré leur grand courage, qui ne consiste

du reste pas à combattre en face quand il est possible de faire autrement, on peut dire d'eux ce qu'un illustre général français de l'armée d'Afrique disait des Bédouins: « plus ils sont nombreux moins ils sont à craindre. » En revanche ils sont redoutables dans les escarmouches, dans les embuscades, dans les surprises, et autres affaires de petite guerre. Le service de sûreté européen le plus serré ne saurait préserver complétement de leurs atteintes. Un officier désigné à leurs coups, si brave et si bien escorté qu'il soit, ne sera jamais garanti contre leurs flèches, qu'ils lancent, aux courtes distances, avec une justesse et une rapidité ramarquables. Des vertus guerrières de cet ordre étaient, on le comprend, de peu de poids dans la grande lutte engagée pour le maintien ou la destruction de l'Union et de l'esclavage.

Mais en quoi une levée de boucliers générale des Indiens pouvait être utile à la sécession, c'est qu'elle tarirait pour un certain temps une des meilleures sources de richesse du Nord, c'est-à-dire qu'elle effraierait et arrêterait la colonisation du Far-West; par suite l'immigration des Européens s'en trouverait suspendue. Elle forcerait, pour rétablir le courant ordinaire des choses, à dépenser dans ces parages éloignés des forces et des ressources, qui laisseraient d'autant plus de liberté de mouvements aux corps confédérés dans les parages plus décisifs de l'Est.

Aussi les confédérés firent-ils de grands efforts pour attirer à leur cause les nations indiennes les plus guerrières.

Les Comanches, les Narvajoes, les Cherokees et autres tribus voisines du Kansas, de l'Arkansas, du Texas, qui s'étaient, elles aussi, déjà façonnées aux institutions du Sud quant à l'esclavage, et possédaient des esclaves noirs, ne furent pas difficiles à entrainer dans la lutte. Les Comanches, à l'instigation de leur chef Albert Pike, déclarèrent leur sécession déjà dans l'été de 1861. Les Cherokees, sous leur chef Ross, en firent autant en octobre de la même année, et ils mirent aussitôt quelques milliers de guerriers en campagne. A la bataille de Pea-Ridge, en mars 1862, le général Price en avait environ deux mille sous ses ordres, directement commandés par Pike, nommé général confédéré. Ils ne firent pas grand'-

chose pendant l'action, sauf de scalper des chevelures ; mais ils furent très-utiles les jours qui précédèrent et qui suivirent, pour des reconnaissances et des diversions.

A la même époque divers combats avaient eu lieu dans le Nouveau-Mexique, pour la possession de la capitale Santa-Fé entre des Texiens sous le général Sibley, et des volontaires unionistes du Colorado sous le général Slough, où les Indiens Narvajoes, du côté des premiers, jouèrent aussi un certain rôle comme auxiliaires. Néanmoins les fédéraux se remirent en possession de Santa-Fé vers la fin d'avril, et refoulèrent les Texiens plus au Sud.

A peu près en même temps une brigade de volontaires californiens, sous le général Carleton, s'était avancée dans l'Arizona à travers les plaines et avait fait rentrer les forts d'Arizona et de Tucson sous le drapeau fédéral.

Les échecs des Texiens et leur retraite vers le Golfe firent refléchir les Indiens sudistes sur leur situation. Par l'influence des tribus des Delawares et des Shawnies du Kansas, ennemis d'Albert Pike, une sorte de révolution et de coup d'état se fit contre celui-ci, en février 1863. L'agence de Wachita, en Texas, fut surprise ; une centaine de Comanches furent tués, et de grands approvisionnement et beaucoup de chevaux furent capturés, ainsi que le texte même des traités conclus avec le gouvernement de Richmond.

A la fin du même mois les Cherokees se réunirent en Grand-Conseil de Nation et finirent leur révolution. Sous l'influence d'habiles promesses d'agents du nord et d'autres séductions, ils abjurèrent solennellement la sécession et déclarèrent traîtres ceux qui les y avaient engagés. Ils proclamèrent aussi l'abolition de l'esclavage. Un nouveau chef fut acclamé par eux un peu plus tard dans la personne du capitaine Christy, qui leur fit prendre les armes pour les fédéraux, et les mit à la disposition du général Mc Neil, commandant du Fort-Smith. D'autres bandes, de la tribu des Choctaws, furent aussi ramenées à la soumission par le colonel Mc Caustin, qu'elles prirent pour chef et qui les remit à la clémence du général Mc Niel en décembre 1863.

Plus au nord les choses ne se passèrent pas si facilement.

Là les Indiens étaient directement en contact avec les fédéraux, et s'il avait été facile de révolutionner les Cherokees contre leurs oppresseurs du Sud, il ne l'était pas autant aux fédéraux d'empêcher les leurs de se révolutionner contre leurs plus près voisins.

Toute la route de l'Utah et les environs du Lac-Salé, grande route de Californie, tomba momentanément aux mains des Pieds-Noirs, des Serpents, et d'autres tribus connues par leur humeur guerrière. Le général Connor et le colonel Evans leur tinrent tête dans l'Utah, tandis que des détachements du fort Kearney, en Kansas, la principale base des expéditions à travers les plaines, et du fort Laramie, station intermédiaire entre Fort-Kearney et l'Utah, durent battre continuellement la campagne pour rouvrir la voie et escorter les messageries.

A cet effet une dizaine de mille hommes, la plupart volontaires des états de l'ouest, durent être levés spécialement, et deux régiments d'infanterie montée de l'Ohio furent envoyés au fort Laramie sous le commandement du colonel Collins, de l'Ohio. Celui-ci, au commencement de 1864, avait réussi, par de nombreuses et actives expéditions et après de vifs engagements, à rétablir une sécurité relative dans ces parages.

Ce fut plus au nord encore, sur le Haut-Mississipi et le Haut-Missouri, que la guerre indienne revêtit son caractère le plus affligeant. Là c'étaient surtout la grande nation des Sioux, ou Dacotas, comprenant un grand nombre de tribus, et celle des Pieds-Noirs, qui étaient en cause. Plus qu'ailleurs, les Sioux étaient rapprochés des établissements blancs, au milieu desquels ils vivaient dans les Etats de Minnesota et de Jowa. La frontière voisine du Canada leur offrait des facilités de retraite et de refuge, où l'on ne pouvait les poursuivre. Enfin, en se campant en force sur le Haut-Missouri, ils fermaient une des routes les plus fréquentées vers les Montagnes-Rocheuses, vers les territoires riches en mines de Montana, de l'Idaho, ainsi qu'un des plus commodes passages, par fort Benton et Walla-Walla, dans la saison des grandes eaux, sur la Californie. Les bateaux à vapeur remontent le Missouri de Saint-Louis jusqu'au fort Benton, en une quaran-

taine de jours ; de là en autant de temps on peut gagner la Californie par terre.

Nous avons déjà dit qu'en août 1862 une terrible insurrection des Sioux avait éclaté dans le Minnesota. Un grand nombre de hameaux et de fermes isolées, habités surtout par des Allemands, avaient été subitement assaillis. A l'incendie et au massacre, les Indiens avaient joint le vol sur une large échelle ; ils avaient fait d'immenses razzias, et compris dans leur butin trois à quatre cents prisonniers, surtout de femmes et d'enfants devant leur servir d'otages.

On se rappelle aussi que le gouvernement fédéral avait jugé la chose assez grave pour envoyer sur ce point des troupes en renfort, avec le général Pope, qui venait d'être battu par Lee et Jackson en Virginie. Le gouverneur de l'Etat de Minnesota, M. Ramsey, avait appelé aux armes toutes les milices. Le gouverneur de Jowa avait aussi mis de nouveaux régiments sur pied, et l'on s'apprêtait à une campagne sérieuse. C'est qu'en effet depuis longtemps les Indiens n'avaient accusé autant d'audace, ni de secret dans leurs entreprises, et cela avec des masses relativement considérables, environ six mille guerriers. En outre, ils avaient de bonnes armes, fusils lisses et rayés, et étaient secondés par d'intelligents métis venus du Canada, des établissements de Selkirk entr'autres, et d'origine française pour la plupart.

Après leurs premiers et sanglants exploits contre les colons, ils ne craignirent pas de prendre l'offensive contre les troupes mêmes et contre les forts, où les bourgeois effrayés accouraient de toutes parts pour mettre à l'abri leurs personnes et leurs biens. A la fin d'août, ils attaquèrent le fort Ridgely, en Minnesota ; mais ils furent repoussés ; ils eurent plus de chances contre la ville de New-Ulm, dont ils chassèrent les habitants, après une lutte de trois jours.

Après une autre attaque infructueuse contre le fort Ridgely, ils se retirèrent, chargés de butin, vers le nord-ouest.

Le colonel Sibley les suivit avec une faible brigade de cavalerie et d'infanterie montée et deux pièces de canon. Le 23 septembre, campant au bord de la rivière Yellow-Medicine, il est attaqué par eux et ne les refoule qu'après trois heures

d'un combat acharné, dans lequel il perd une quarantaine d'hommes et les Indiens une cinquantaine. Quatre jours plus tard, il les attaque à son tour sur la rivière Chippewah, leur capture seize guerriers et se fait rendre une centaine de captifs, femmes et enfants, enlevés au mois d'août. Une semaine après, en les poursuivant toujours sans relâche, il se fait encore rendre deux cents captifs, ensuite d'un traité avec leur chef Little-Crow, par lequel celui-ci s'engage à se retirer au-delà de la rivière James.

Pour l'année 1862, la campagne se termina là. Mais tout l'hiver fut passé par les Indiens à se concerter et à se concentrer pour une reprise d'hostilités au premier printemps.

De son côté, le général Pope avait eu le temps de prendre possession de son département ; il avait reçu, quoique lentement, les forces nécessaires pour agir, et, lui aussi, s'apprêtait pour le printemps à une campagne active.

L'hiver fut employé en préparatifs de transports et d'approvisionnements, ainsi qu'à élever des fortifications sur divers points exposés, pour servir au moins de refuges aux colons.

Là, comme ailleurs, nous retrouvons les merveilles du pionnier américain, des lignes considérables de fortification s'élevant comme par enchantement.

Parmi les travaux les plus remarquables et les plus caractéristiques effectués à cette occasion, nous citerons ceux construits dans le nord de l'Etat de Jowa, le long de la rivière Desmoines, à Correctionville, à Cherokee, à Peterson, à Estherville, par les soins du lieutenant-colonel Sawyers. Ces ouvrages constituaient une suite de redoutes fermées et de palissades d'un développement d'une quinzaine de milles.

Les forts du Far-West sont aussi simples que solides et ingénieux. Ce sont en général de grandes enceintes rectangulaires, en palissades de doubles ou triples rangées de troncs d'arbres, de deux à trois pieds d'épaisseur, et d'une vingtaine de pieds de hauteur. Des fentes et des banquettes y sont pratiquées pour le tir de l'infanterie, en deux ou trois étages. Le long et à l'intérieur des faces se trouvent des logements,

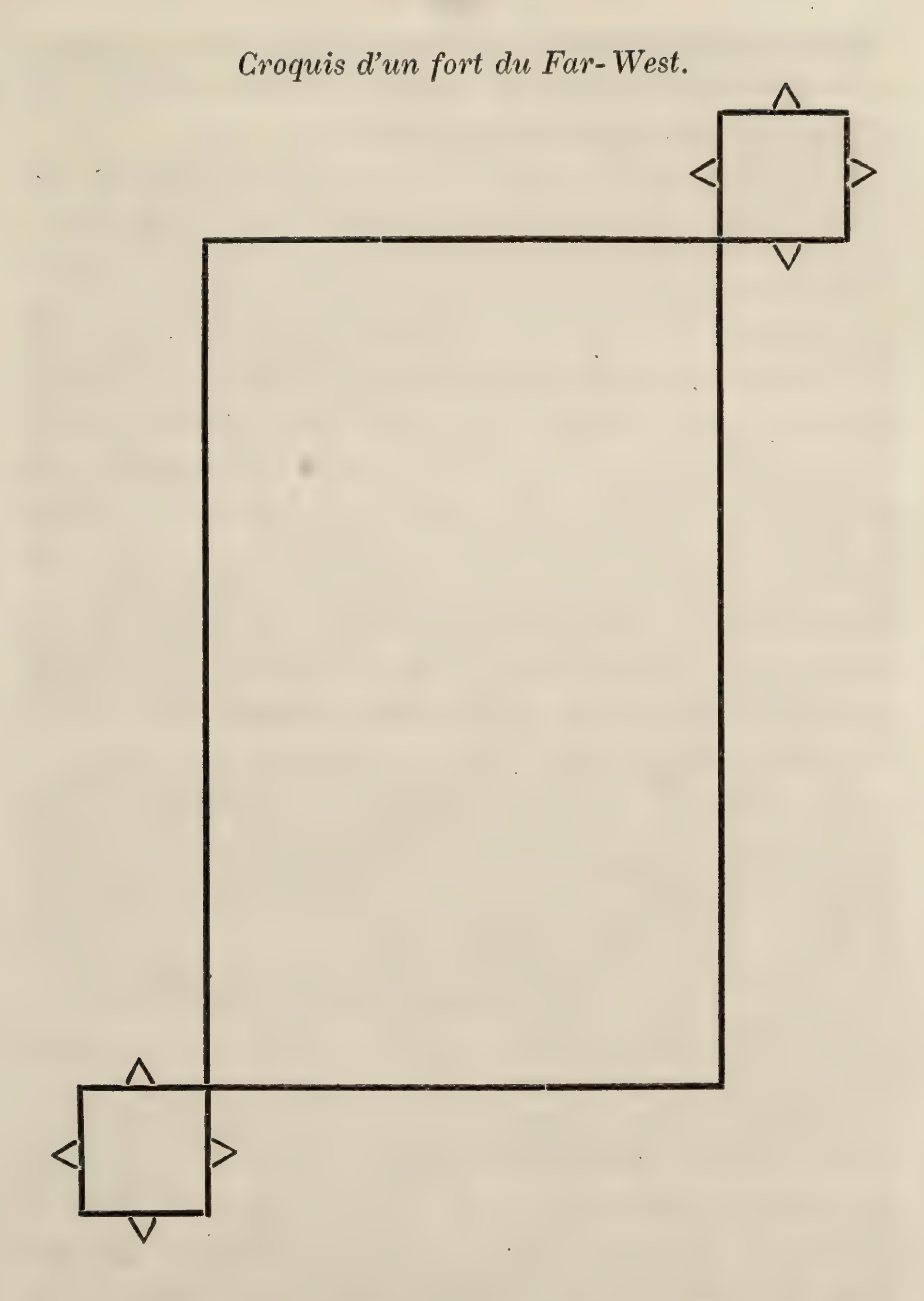
des écuries, des magasins, avec toits en poutres recouverts de tavillons, servant plus ou moins de casemates.

A deux angles opposés du rectangle d'enceinte, se trouvent des blockhaus carrés appelés communément bastions, en larges troncs d'arbres et à deux petits étages. L'étage supérieur a fait un demi à droite sur sa base, de manière à donner à la projection verticale de ses faces un angle de 45 degrés sur celle des faces correspondantes de l'étage inférieur. Ainsi tous les angles morts sont couverts par les feux d'une face. En outre, le plancher des coins saillants de l'étage supérieur est à jours pour servir de machicoulis. Chaque bastion flanque ainsi deux faces du fort ; par conséquent les deux autres angles sont aussi couverts. Quelques bastions ont quatre canons, c'est l'armement complet et parfait, deux à chaque étage, mais il faut fermer les embrasures de l'étage inférieur par des sabords solides ; d'autres n'ont que deux canons ; d'autres seulement un, à l'étage supérieur.

Les forts de Jowa dont nous parlons étaient restreints; celui d'Estherville n'avait que 132 pieds de côté. Mais d'autres sont de vraies villes, ou au moins de grands villages de baraques, de plus d'un millier de pas de côté, avec des blockhaus extérieurs et une citadelle intérieure.

La vignette ci-contre peut en donner une idée approximative (voir page 303):

Croquis d'un fort du Far-West.



Au printemps de 1863, le général Pope avait environ dix mille hommes à mettre en campagne, y compris quelques milices pouvant tenir garnison dans les ouvrages de seconde ligne. Il divisa son corps d'opérations en deux colonnes principales, une sous le général Sibley, qui parcourrait la contrée située sur le Haut-Mississipi et plus à l'ouest; l'autre, sous le général Sully, qui opérerait dans le Dacota, sur le Haut-

Missouri, tiendrait cette voie ouverte, se relierait, si possible, avec la première colonne et couperait la retraite, sur le Missouri, aux Indiens chassés par Sibley.

D'autres expéditions partiraient en même temps du fort Laramie, plus à l'ouest, au sud du territoire d'Idaho, parcourraient le territoire de Nebraska et s'avanceraient vers le Haut-Missouri, dans le Dacota et le rayon du corps de Sully.

Ces plans de campagne, embrassant des distances de 5 à 600 lieues, sont ordinairement moins contrariés par l'ennemi que par la courte saison d'été de ces hautes latitudes et par la nature du pays. Celle-ci n'offre que peu de ressources. Les pâturages sont généralement maigres; le bois peu abondant; le gibier, qui consiste surtout en buffles, oies et canards, la pêche ne peuvent entrer en compte qu'exceptionnellement. Les affluents du Mississipi et du Missouri, accessibles aux bateaux d'approvisionnement, n'ont pas toujours la direction convenable. Des trains considérables devaient donc suivre les troupes pour les alimenter.

Les forts Abercrombie en Minnesota, Randall, Pierre Berthold, en Dacota et sur le Missouri, Laramie plus à l'ouest, et maints postes intermédiaires pouvaient servir de bases immédiates aux expéditions. Les bases principales étaient à St-Paul, capitale du Minnesota, sur le Mississipi, et à Sioux-City, sur le Missouri, à l'angle nord-ouest de l'Etat d'Jowa.

Au commencement de juin, les deux colonnes partirent de ces deux points pour se concentrer aux postes extrêmes.

Le général Sibley réunit ses forces au Lac-Traverse, consistant en quatre régiments d'infanterie, deux de cavalerie et une batterie d'artillerie. Le 1er juillet il en partit dans la direction du nord et s'arrêta, le 4 juillet, au premier passage de la rivière Sheyenne. Là il s'établit momentanément à un point appelé Camp-Hayes, pour attendre ses trains venant de Fort-Abercrombie, et pour organiser un poste de réserve. Le 11 juillet il se remit en route, franchit le second passage de la Sheyenne et arriva, le 18, au poste de Camp-Atcheson, sur le lac Emilie. La marche se fit commodément et à raison d'une douzaine de milles par jour seulement.

Une base entourée de retranchements fut organisée à Camp-

Atcheson, où deux compagnies et les impotents furent laissés en garnison.

Avec le reste, allégé de bagages, mais muni de rations pour 25 jours, la marche fut reprise le 20 juillet.

Conformément à l'usage dans les plaines, les troupes et les voitures étaient réparties en deux files parallèles, à une centaine de pas d'intervalle au plus, ayant au milieu les états-majors et l'artillerie en tête, puis les ambulances, le bétail, les chevaux de bât et de laisse. La cavalerie fournissait une avant-garde, se portant jusqu'à quatre à cinq milles en avant, des flanqueurs sur les deux ailes, et une arrière-garde serrant de près la colonne. Chaque ligne de voitures était elle-même encadrée dans une haie d'infanterie, faisant face en dehors à chaque arrêt. Il faut toutes ces précautions pour assurer une colonne de marche contre les surprises, ou au moins contre des exploits individuels des Indiens. Les plus agiles et les plus rusés d'entr'eux sont toujours chargés de guetter les expéditions dès leur départ, de les suivre et de les épier sans cesse. Ils y réussissent presque toujours et sans être découverts. Au premier indice de nonchalance qu'ils remarquent dans les troupes, ces fins limiers se groupent par le moyen de signaux convenus, imités ordinairement du cri d'un animal, et ils entreprennent quelque bon coup, enlèvent les négligents, les traînards, les chevaux ou les hommes qui s'écartent des lignes. Mais il suffit de connaître leur méthode, de savoir qu'on est constamment sous leurs yeux, et de leur montrer qu'on est sur ses gardes, pour qu'ils ne tentent rien de sérieux.

Le général Sibley, qui s'y connaissait, mit tous ses soins à instruire ses hommes, dont la grande majorité faisait campagne pour la première fois. Il ne s'avança que dans le meilleur ordre et lentement, avec le gros de ses forces. Son avant-garde en revanche, composée de cavaliers choisis et de batteurs d'estrade de la contrée, parmi lesquels quelques « bons Indiens », se porta résolûment en avant à la découverte des pistes ennemies. Le 24 juillet au matin, à un point nommé Bigmound, près du Lac-Stony, à environ 78 milles de Camp-Atcheson, elle signala des traces, et vers midi tout un campe-

ment. Celui-ci était établi dans une bonne position défensive à 4 à 5 milles en arrière d'une suite de crêtes sur lesquelles les Indiens, au nombre d'environ 1200 guerriers, étaient rangés en ligne.

Le général Sibley prit aussitôt ses mesures. Il fit arrêter sa colonne, grouper ses chars, mettre ses pièces en batterie, élever des retranchements et des barricades, pendant que des parlementaires, escortés par le 6e régiment Minnesota, colonel Crook, allaient entretenir les Sioux. Ceux-ci ne se laissèrent pas duper. Ils arrêtèrent l'invasion des parlementaires en abattant le premier interlocuteur, le chirurgien Weiser, quoiqu'il cherchât à les amadouer en leur montrant pain, tabac et wiskey. Le colonel Crook engagea aussitôt la fusillade. Le général Sibley accourut avec deux autres régiments, le 7e et les rangers à cheval, qui se placèrent à la droite et à la gauche du sixième. L'artillerie ouvrit aussi son feu, sur la droite. Après une tiraillerie de 2 à 3 heures, que la nuit fit cesser, les combattants d'une et d'autre part se replièrent sur leur camp. Les fédéraux avaient à couvrir leurs trains ; les Indiens à éloigner leurs familles et leurs biens. Quelques tirailleurs seulement restèrent aux prises ; les troupes dormirent sous les armes.

Le lendemain, 25 juillet, Sibley transporta son camp à quatre milles plus en avant, soit pour suivre les Indiens, qui s'étaient déjà repliés, soit pour prendre une meilleure position, soit pour procurer de l'herbe aux animaux. Dès le premier moment de la halte des retranchements furent aussi construits, et le campement assuré contre une attaque en forces et contre les surprises nocturnes.

Le 26 la marche fut reprise, et après quatorze milles de chemin le gros des Indiens fut de nouveau atteint. La fusillade et la canonnade s'engagèrent aussitôt, pendant lesquelles deux bandes serrées de guerriers rouges attaquèrent avec fureur les deux flancs des troupes, pour menacer les trains. L'attaque fut solidement reçue et repoussée. Les rangers à cheval y firent néanmoins quelques pertes et y abimèrent leurs montures. Serrés de près, ils mirent pied à terre et rendirent d'excellents services comme tireurs. Le bivouac fut pris sur

le lieu même du combat, avec les précautions d'usage, et ne fut pas troublé.

Le 27 les troupes marchèrent une quinzaine de milles, et campèrent, dans l'après midi, sur la rive du Lac-Stony sans avoir vu autre chose que quelques dizaines de cavaliers ennemis. La nuit s'écoula aussi en toute tranquillité.

On pouvait raisonnablement en conclure que le 28 se passerait à atteindre tranquillement l'étape. Mais au moment où les régiments se mettaient en route et formaient leurs lignes, les batteurs d'estrade d'avant-garde arrivèrent au grand galop en criant : « Ils viennent ! Ils viennent ! » Sur leurs talons débouchent en effet des bandes de plus d'un millier de cavaliers Sioux, qui tourbillonnent et chargent tout autour des premières troupes en poussant leurs hurlements de guerre. A un premier moment de confusion, dans le 10e régiment en tête, causé par la retraite précipitée de l'avant-garde, succéda par l'instinct du danger une fusillade nourrie, qui arrêta l'attaque. L'artillerie entra en ligne, une section à droite et l'autre à gauche ; les autres régiments et la cavalerie s'avancèrent à leur tour, tout en laissant une bonne garde au convoi, et les Indiens furent refoulés. Ils emportèrent néanmoins tous leurs morts et blessés sur leurs rapides poneys.

Vers neuf heures du matin l'action était terminée. Les troupes furent réorganisées et la marche fut aussitôt reprise en ordre de combat, les compagnies en tête formées en échelons. A la nuit seulement le campement fut pris au bord de l'Apple-Creek. Quoique troupes et chevaux fussent harassés de fatigue, le départ du 29 juillet eut lieu de grand matin. Il était important en effet d'entamer plus qu'on n'avait pu le faire le gros de la bande, ou d'atteindre le campement lui-même. Jusqu'ici la chose n'avait pas été possible, et le seul gain du terrain contre un ennemi nomade et se jouant aussi aisément de l'espace, ne constituait aucun succès.

Après six milles de marche, le 29, les troupes arrivèrent en vue des forêts qui longent le Missouri. En se sachant si près du fleuve, et craignant que les Sioux ne lui échappassent sur l'autre rive, le général Sibley lança en avant un détachement choisi de cavalerie et d'artillerie. Celui-ci, embarrassé

par les arbres et les taillis, dut attendre l'infanterie du 6e régiment envoyée à son aide. Tous ensemble et avec force décharges s'avancèrent de leur mieux vers la rivière, où ils arrivèrent pour voir le gros des Sioux déjà de l'autre côté ou dans des îlots inabordables. Après quelques escarmouches et tirailleries cette avant-garde se replia, pour la nuit, sur le gros, qui prit son campement vers les bouches de l'Apple-Creek.

Le 30, pendant que des retranchements plus solides que d'habitude s'élevaient autour du nouveau camp, une brigade, sous le colonel Crook, fut envoyée de nouveau sur le lieu de combat de la veille, pour détruire les bagages laissés par les Indiens sur la rive gauche du fleuve, et pour recueillir quelques manquants, entr'autres un jeune officier anglais, le lieutenant Beever, servant comme aide-de-camp volontaire du général Sibley. Le colonel Crook brûla quelques charrettes abandonnées, et ne rencontra pas d'ennemis ; il trouva en revanche le corps du lieutenant Beever, percé de part en part ainsi que son cheval, et scalpé.

Dans ces divers engagements Sibley avait perdu une centaine d'hommes seulement, tant tués que blessés. Les Sioux eurent 58 tués, et trois à quatre fois plus de blessés.

Après être resté quelque temps à son camp d'Apple-Creek, et s'être ravitaillé, le général Sibley reprit par terre sa route sur le James-River.

Il put opérer cette course de retour sans voir d'ennemis ; quant à ceux-ci ils ne furent pas dans le même cas. Des partis de limiers le suivirent constamment, quoiqu'à distance, et quand ils rapportèrent que les troupes étaient au-delà du James-River, le gros des Sioux repassa sur la rive gauche du Missouri, les uns se dirigeant au nord vers le Long-Lake, les autres restant sur les bords du fleuve. Un grand bateau à vapeur de Saint-Louis venant à passer à ce moment [1], pesamment chargé, fut attaqué par eux, et ils réussirent à s'en emparer et à le couler après un combat acharné qui coûta la vie à 91 des leurs. En représailles ils tuèrent tout l'équipage, à savoir 21 hommes, trois femmes et quelques enfants.

(1) *Mackinaw-Boat.*

Le général Sibley, quoique arrivé à la limite de son champ d'opérations du côté de l'ouest, n'avait rien vu ni appris du corps du général Sully.

Cette seconde colonne expéditionnaire avait en effet été retardée par ses transports et par la difficulté de la navigation sur le Missouri, dont les eaux bourbeuses sont fort peu profondes par place, et ont un lit incessamment variable.

Parti par terre de Sioux-City et de Fort-Randall avec le gros de ses troupes, tandis que ses approvisionnements remontaient le fleuve, il ne put se concentrer qu'à la fin de juillet aux bouches de la rivière Petit-Cheyenne, affluent de la rive gauche à 50 milles au-dessus du fort Pierre. Jusque-là il n'avait rencontré que des Indiens amis et seulement quelques maraudeurs ou espions hostiles. Après avoir reçu son dernier bateau d'approvisionnement, il renvoya par celui-ci ses malades, ses éclopés, ses hommes mal montés et son gros bagage au dépôt du Fort-Pierre, et il se mit en route, le 21 août, dans l'intérieur du pays avec le reste de ses forces disponibles. Celles-ci se composaient de quatre régiments de cavalerie de Jowa et de Nebraska et d'une batterie d'artillerie, avec une compagnie de batteurs d'estrade et un long convoi de wagons menant environ trente-trois jours de rations, y compris du maïs et de l'avoine pour les chevaux.

Sully marcha d'abord au nord en remontant le Petit-Cheyenne, et fit le premier jour onze milles. Le lendemain 22 août il ne fit que sept milles, les terres étant fortement détrempées par la pluie. Le 23 il tourna vers le nord-ouest, vers le Lac-des-Cygnes. Le 24 il reprit sa direction droit au nord, fit 18 milles, et alla camper, le soir, vers une petite rivière appelée Bois-Cache. Là on entrait dans la région de chasses indiennes connues, et des détachements furent formés pour alimenter la troupe de gibier. Mais cet exercice menaçant de tuer plus de chevaux que de buffles, le général Sully le fit suspendre.

A 22 milles plus au nord, sur la rivière Bird-Arche, les batteurs d'estrade découvrirent des pistes d'Indiens ; le 26 ils capturèrent deux femmes et quelques enfants desquels

on n'apprit rien, et qui prétendirent être en route vers l'agence de Crow-Creek. Mais en même temps les batteurs, mis sur l'éveil, trouvèrent les traces de tout un camp remontant le long du Missouri. Un détachement de deux compagnies du 2e Nebraska, sous le capitaine La Boo, fut lancé en exploration dans cette direction, vers le Missouri, avec ordre de capturer quelques hommes pour avoir des informations, ou sinon de tuer et de détruire tout ce qu'il pourrait en fait d'individus ou de campements. Le reste du corps continua sa route au nord, passant, ce jour-là, au milieu de larges troupeaux de buffles. Il fallut marcher trente-cinq milles avant de trouver de l'eau, et la troupe n'arriva qu'à la nuit sur la rivière Beaver, où elle bivouaqua.

Le 27 août la rivière Beaver fut franchie et le bivouac fut pris à cinq milles seulement de là, plus au nord, sur une autre branche du même cours d'eau. Là une des compagnies du capitaine La Boo rejoignit, ayant perdu l'autre en route.

Le 28 la colonne fit un détour à l'ouest pour éviter des collines abruptes, et longer le Long-Lake. Elle fit un chemin de 18 milles, à la fin duquel diverses marques d'Indiens dans le voisinage furent reconnues. Poussant leurs recherches, les batteurs finirent par trouver un vieux Sioux, boîteux, caché dans les broussailles. Reconnu pour un « bon Indien, » ayant habité précédemment Sioux-City, il fut bien traité et il donna des renseignements précieux sur ce qui s'était passé les semaines précédentes entre le général Sibley et les Indiens hostiles. Il fit savoir entr'autres la prise du bateau à vapeur et le retour du gros des Indiens dans leurs terrains de chasse de la rive gauche du Missouri et des environs du Long-Lake, aussitôt après la retraite de Sibley.

Sur ces indications Sully demeura dans son camp, le 29 et le 30, pour lancer des reconnaissances à droite et à gauche, et recueillir le capitaine La Boo manquant encore. Le 30 ce dernier rejoignit, après avoir fait une course de 187 milles, en vivant de gibier qui l'avait mené plus loin qu'il ne pensait. En fait d'ennemis il n'avait trouvé qu'un camp désert de 10 huttes qu'il avait brûlées. Un des détachements lancés vers le Missouri trouva le camp abandonné de Sibley, aux

bouches d'Apple-Creek, et ses traces de retraite vers l'est, D'autres détachements ne virent que des pistes insignifiantes et dans toutes directions.

Le général Sully continua sa marche le 1er septembre, bien entouré d'actifs flanqueurs, et, le 3, il arriva au bord d'un petit lac, où la plaine était jonchée de carcasses de buffles, dont quelques-unes fraîchement dépecées à la façon indienne. La troupe fut arrêtée et le campement établi, tandis que les batteurs allèrent fouiller plus soigneusement les environs. Bientôt l'un deux, M. La Framboise, qui marchait avec un détachement du 6e Jowa en flanqueurs de gauche, sous le major House, vint de toute la force de son cheval apporter l'importante nouvelle qu'il avait découvert enfin le pot-aux-roses. La colonne avait passé dans l'après-midi en avant et tout près d'un grand village de 3 à 400 huttes et tentes, caché dans un ravin. Le major House était en harangues de défi avec les chefs, et allait se trouver à forte partie.

La générale fut aussitôt sonnée. Les chevaux déjà au pâturage, car il était 4 heures du soir, furent promptement bridées, sellés, attelés, et toute la troupe, sauf 4 compagnies et les éclopés, laissés à la garde du camp, partit au grand galop à travers les plaines, en ordre de combat, la batterie au centre, pour rejoindre l'avant-garde.

Après une heure de cette rapide course le major House fut atteint. Il était déjà chaudement engagé. Il avait d'abord reçu de la part des Indiens des parlementaires qui avaient offert de livrer quelques chefs, ceux compromis dans les massacres du Minnesota, mais le major House n'avait pas cru pouvoir se fier à ces offres, et avait exigé la reddition de tous, et sans conditions. Sur cela les Indiens s'étaient retirés en proférant des menaces, avaient envoyé en arrière les femmes et enfants, et s'étaient rangés en ligne.

La gauche du major House, sous le capitaine Ainsworth, avait aussitôt essayé de les tourner, et les avait très bravement assaillis en combattant un contre dix. Le terrain ne lui ayant pas permis d'avancer plus loin à cheval, il se replia pour attendre du renfort, et quand celui-ci arriva, sous le général Sully, il s'élança de nouveau en avant.

Sur toute la ligne le combat s'engagea, et après une heure les Indiens se replièrent dans le ravin, où ils se trouvaient à l'abri de la cavalerie. Celle-ci mit pied à terre pour continuer la lutte ; l'artillerie put lâcher quelques volées meurtrières, mais la mêlée des tirailleurs était si désordonnée que les pièces durent cesser leur feu de crainte de tirer sur les leurs. Une fois l'obscurité venue, le général Sully fit sonner le ralliement sur tous les points, afin d'avoir son monde sous la main. La nuit, toujours plus favorable aux Indiens, se passa sous les armes autour de grands feux. Une trentaine de guerriers, dont les deux chefs Little Solder et Big-Head, s'étaient rendus avec leurs familles, et par eux les informations précédemment reçues furent confirmées. C'étaient bien les mêmes bandes qui avaient combattu Sibley et capturé le bateau Mackinaw. Ils avaient avec eux les égorgeurs du Minnesota, et s'étaient recrutés de gré ou de force sur leur route. La meilleure concorde ne régnait pas entre les diverses tribus, entre les Unkapapas et les Santees du Minnesota, les Cutheads, de Coteau, les Yanktons et les Pieds-Noirs de l'autre côté du Missouri.

La nuit ne fut troublée par aucun incident. Le lendemain, le 4, le général Sully put s'assurer qu'il avait remporté une réelle victoire. Non-seulement les bandes avaient disparu, mais le sol était encore semé à deux ou trois milles à la ronde de leurs morts, de leurs blessés, d'une quantité de débris de campement et d'approvisionnement. On voyait que leur retraite avait été un sauve-qui-peut général.

Le bivouac du 4 fut établi sur le champ de bataille même, et les journées du 4 et du 5 furent employées à battre les environs et à détruire tous les restes du camp indien, y compris plus de trois mille livres de buffle fumé. Cent trente poneys furent encore recueillis, ainsi qu'une dizaine de prisonniers.

Les détachements en reconnaissance ne rencontrèrent aucune bande en force ; mais dans diverses petites escarmouches les Indiens reprirent leur revanche en détail ; ils surprirent et tuèrent une dizaine d'hommes.

Le général Sully n'avait aucun espoir de pouvoir frapper un

autre coup décisif dans cette campagne, vu la saison déjà avancée et vu l'état de dispersion de ses adversaires. Aussi le 6 septembre il commença sa retraite. Le 11 il atteignit les bouches du Petit-Sheyenne, où il trouva un bateau de provisions qu'il avait eu soin de commander d'avance. Cette prévoyance n'était pas superflue, car ses attelages étaient épuisés par la fatigue et par la diète ; il avait dû laisser en route un grand nombre de mules ne pouvant plus traîner leurs wagons, ni se traîner elles-mêmes, et ce qui en restait aurait été incapable de ramener au Fort-Pierre les wagons vides, sans le reconfort des rations du bateau. Les malades et le plus de bagages possible furent chargés sur le fleuve. Le reste continua sa route par terre sur le Fort-Pierre, où la troupe arriva après avoir perdu environ 500 chevaux et mules, et seulement une soixantaine d'hommes.

L'engagement livré par le général Sully fut appelé bataille de White-Stone-Hill (colline de la Pierre-Blanche), du nom de la localité où il fut livré, localité située quinze milles à l'ouest du James-River (ou Rivière-à-Jaques), à peu près à moitié chemin entre les latitudes de Bone-Buttes et des sources de la rivière Elm.

Nous n'avons pas d'observations militaires à présenter sur cette guerre d'un genre tout particulier, sinon qu'au point de vue du commandement en chef suprême il semble que la répartition des forces aurait pu être mieux entendue; qu'il eût été plus naturel que Sibley, qui avait un grand parcours à faire par terre, eût eu la cavalerie, et Sully, qui pouvait user de la rivière, l'infanterie.

La *bataille* de White-Stone-Hill, si elle était une affaire plus importante que les courses de Sibley, ne pouvait être considérée comme une opération décisive. On n'avait pas pu dicter de paix ; on n'avait pas entamé le gros des forces indiennes, qui restaient toujours en campagne, diminuées de 200 à 300 tués au plus. Le général Sully ramenait en outre 156 prisonniers, dont 36 hommes, le reste de femmes et d'enfants. Sur 1200 à 1500 guerriers qu'il avait combattus, il en restait assez pour recommencer les hostilités au printemps suivant.

La perspective d'une autre campagne anima donc les quartiers d'hiver des forts Pierre, Randall et de Sioux-City. De leur côté les généraux Pope, Sully, Sibley et les autorités des états frontières vouèrent tous leurs soins à ce que ces nouveaux efforts aboutissent à un résultat satisfaisant.

Pour la campagne de 1864 le général Pope décida que Sibley resterait en défensive dans le Minnesota qui n'était plus autant menacé, tandis que Sully, avec le reste des forces, et surtout de la cavalerie, agirait de nouveau sur son théâtre connu du Haut-Missouri. Derrière la cavalerie viendraient des détachements d'infanterie assez considérables pour établir de forts postes sur le territoire indien. Ces postes seraient distribués de manière à satisfaire aux diverses exigences suivantes : couvrir de loin en loin la frontière des états de Jowa et Minnesota, et celle des établissements du Territoire de Dakota; s'interposer entre les différentes tribus et prévenir tout concert d'action de leur part; commander les chasses des Indiens pour que ceux-ci soient constamment surveillés et prévenus sur les terres où ils sont obligés de chasser pour leur subsistance; commander les routes indiennes sur les établissements frontières, de manière à apprendre et à prévenir toute excursion sur les établissements blancs, même de petits corps, et à pouvoir poursuivre ceux-ci; enfin, et pour autant que les nécessités militaires le permettraient, protéger la route des émigrants du Haut-Mississippi aux Territoires de Idaho et de Montana. Les détails de ce plan d'opérations furent soumis au ministre de la guerre, à Washington, et approuvés par lui en février. Aussitôt les préparatifs furent faits pour sa mise à exécution.

Le général Sully rassembla ses forces sous son commandement des divers postes et stations de son district, dès les premiers jours du printemps, et remonta d'abord le Missouri, en laissant seulement derrière lui les détachements nécessaires pour couvrir la frontière en son absence contre les partis de rôdeurs. Il fut renforcé par environ 1500 hommes à cheval de Minnesota, laissant l'effectif du général Sibley à environ 700 hommes pour protéger, pendant l'été, les établissements frontières de Minnesota. Le confluent du Bar-

dache-Creek et du Haut-Missouri avait été fixé comme lieu de rendez-vous des troupes du Minnesota et de celles du général Sully, et la jonction se fit le 30 juin.

Le printemps fut tardif dans ces parages ; le général Sully n'atteignit que le 7 juillet les bouches de la rivière de Cannon-Ball, où il devait constituer un fort poste comme base et dépôt d'approvisionnements. Il fit établir à cet effet le fort Rice sur ce point, à environ 450 milles en amont de Sioux-City, et il y laissa une garnison de cinq compagnies du 30e Wisconsin volontaires.

Les Indiens, qui s'étaient d'abord concentrés sur le Missouri à environ cinquante milles de là, avaient pendant ce temps traversé sur le côté sud-ouest du fleuve et occupé une forte position dans une contrée difficile près du Petit-Missouri, à environ deux cents milles à l'ouest du fort Rice.

Pendant l'hiver de 1863 à 1864, toute la nation des Sioux, des Montagnes-Rocheuses aux frontières du Minnesota, et de la ligne Jowa et Plate-River au sud, jusqu'aux possessions britanniques au nord, s'était mise en mouvement. Elle parvint à grouper ses diverses tribus, pour un effort final contre les blancs. Peu à peu elles se concentrèrent sur le Haut-Missouri pour ouvrir la campagne au premier printemps. Leur but était d'empêcher la navigation sur le fleuve, de barrer le passage aux émigrants vers les grandes prairies, et enfin de livrer avec toutes leurs forces une bataille décisive aux troupes fédérales du général Sully. A cet effet, ils n'avaient pas réuni moins de 5 à 6 mille guerriers, dont la plupart étaient pourvus d'armes et de munitions apportées par des trafiquants du Canada. Cette fois ils ne se cachaient pas et attendaient la lutte de pied ferme.

Le 26 juillet le général Sully se mit en route contre eux avec les forces suivantes : le 8e Minnesota volontaires (monté) et six compagnies du 2e Minnesota cavalerie, avec 4 canons légers, sous le commandement du colonel Thomas, du 8e Minnesota; d'autre part, 14 compagnies de cavalerie du Jowa, dont 11 du 6e et 3 du 7e ; 2 compagnies de cavalerie Dakota ; 4 compagnies du bataillon de cavalerie Brackett, une petite compagnie de batteurs d'estrade et 4 obusiers de montagne.

En tout 2200 hommes sous le commandement direct du général Sully. Un petit convoi d'émigrants pour les mines d'Idaho, qui marchait avec les troupes de Minnesota, suivit le mouvement.

Arrivé vers les sources du Heart-River, le général Sully rassembla et arrêta ses trains, et après leur avoir laissé une garde suffisante, il se dirigea rapidement avec le gros de ses forces au nord-ouest sur la position ennemie. Il la joignit le 28 juillet. Les cinq à six mille guerriers indiens étaient fortement établis sur un terrain boisé, accidenté, coupé de collines escarpées et de ravins profonds. Les pourparlers habituels furent d'abord entamés, dans lesquels les chefs indiens se montrèrent aussi défiants qu'arrogants, dit le général Pope dans son rapport. Aussi, après une heure de ces entretiens, le général Sully fit subitement marcher en avant et attaquer la position.

Pendant un moment l'action fut rude ; mais le feu de l'artillerie et des fusils à longue portée des troupes devint bientôt si meurtier que les Indiens commencèrent à se débander et à fuir. Serrés de près par les feux de la cavalerie voltigeant autour d'eux, ils se retirèrent en abandonnant la plus grande partie de leur immense camp, laissant presque tous leurs bagages, leurs huttes, des parures, des ustensiles de toute sorte, ainsi que les grands approvisionnements qu'ils avaient été si longtemps à recueillir. L'action se continua par une poursuite de neuf milles, après quoi les Indiens se dispersèrent complétement. Ils sauvèrent toutefois leurs blessés et la plus grande partie de leurs morts, suivant la coutume indienne. Cent vingt-cinq cadavres de guerriers seulement furent trouvés sur le champ de bataille.

Trouvant la contrée presque impraticable, n'ayant que des moyens restreints de transport pour les provisions, et étant assuré que le gros des Indiens se retirait vers le sud-ouest, Sully retourna vers son convoi des sources du Heart-River ; puis il reprit sa marche vers l'ouest, vers la rivière du Yellowstone, à travers une région inconnue et encore inexplorée. Il espérait atteindre le Yellowstone près du fort Alexandre, où il se proposait d'établir un poste.

Le 5 août il arriva en vue des Mauvaises-Terres que traverse le Petit-Missouri. Le pays était très difficile, si coupé de ravins à pic, que ce ne fut qu'avec la plus grande peine qu'il put frayer un passage aux wagons. De cette curieuse région, le rapport du Sully donne une description qui pourrait n'être pas sans intérêt pour le monde scientifique, et où se trouvent entr'autres les lignes suivantes : « Je ne possède pas un langage assez puissant, dit-il, pour décrire le pays qui se déroula devant nous. C'était grand, sinistre et majestueux. Imaginez-vous un bassin, profond de 600 pieds, large de 25 milles, et rempli d'une quantité de cônes et de collines en forme de hauts-fournaux de toutes grandeurs, depuis vingt-cinq pieds jusqu'à plusieurs centaines de pieds de haut. Quelques-unes de ces collines étaient isolées, d'autres entassées les unes sur les autres, de manière à dessiner les profils les plus étranges. Plusieurs étaient d'argile grise, d'autres brune ou d'une légère couleur de brique. Elles n'avaient que peu ou point de végétation. Par ci par là seulement s'y était accroché un cèdre rabougri. Le tout, vu à distance et au soleil couchant, ressemblait à une ancienne cité en ruines. Je regrette que nous n'ayons pas eu dans l'expédition des géologues et des minéralogistes, car ils auraient trouvé d'intéressantes curiosités. Le bois pétrifié jonchait le sol, et sur les sommets de quelques cônes nous trouvâmes des troncs d'arbres pétrifiés, débris d'une grande forêt, dont plusieurs mesuraient 16 à 18 pieds de diamètre. Nous trouvâmes aussi du fer, de l'or, de la lave, et des empreintes de feuilles dans les rochers, d'une taille et d'une forme inconnues à nous tous. »

Une portion des Indiens défaits par Sully s'était réfugiée dans cette région accidentée. Ils essayèrent d'opposer de la résistance ; mais l'audace et l'énergie qu'ils avaient un moment montrées, le 28 juillet, leur firent défaut et ils furent promptement défaits. Une centaine de leurs guerriers mordit encore la poussière. Après ce dernier effort ils se débandèrent définitivement par tribus et parurent renoncer à toute opération ultérieure. Les Tetons, divisés en petites bandes, s'enfuirent vers le sud-ouest. Les Yanktonnais, avec d'autres tri-

bus alliées venant du nord et de l'est du Missouri, purent traverser le fleuve plus en amont, et se retirèrent rapidement vers le nord, dans les possessions britanniques par la voie de Mouse-River. Le général Sully les suivit tout près de la frontière canadienne, mais sans pouvoir les atteindre.

Trouvant le pays à l'ouest du fort Rice, dans le direction du Yellowstone, impraticable pour les voitures, le général Sully se décida à ne pas porter son poste aussi haut sur cette rivière, mais de mettre une garnison à l'embouchure même du Yellowstone, et une autre au comptoir du fort Berthold, plus bas sur le Missouri. Ces postes, en communication avec le fort Rice, devaient tenir libre la navigation sur le Missouri, assurer le trajet le long de la vallée et séparer les tribus indiennes, de manière à prévenir toute nouvelle concentration de leur part.

Sur cela le général Sully revint lentement au fort Rice par le chemin de la vallée du Missouri. Après avoir bien organisé ce poste, il redescendit à petite marche sur Sioux-City, où se termina la campagne de 1864.

Dans le Minnesota, il n'y eut plus d'opérations.

Dès l'automne, divers chefs de tribus Sioux se rendirent au fort Randall et au fort Pierre, pour implorer la paix, reconnaissant qu'ils ne pouvaient plus combattre, ayant perdu tous leurs biens, toutes leurs provisions, et qu'ils allaient se trouver réduits à mourir de faim. Des négociations furent aussitôt ouvertes avec eux.

D'autres tribus plus tenaces, les Yanktonnais entre autres, et les indigènes de la région au nord et à l'est du Missouri, continuèrent la lutte, soutenus par des métis et d'autres sujets britanniques du Canada, ce qui nécessita de nouvelles campagnes.

Ce n'est pas le moment de nous en occuper, et nous n'y reviendrons d'ailleurs qu'en deux mots seulement. Nous croyons en avoir dit assez pour notre but spécial, qui, à côté d'un exposé réel de la situation, était de deux ordres:

En premier lieu, nous voulions appeler l'attention des amis de l'humanité, plus nombreux aux Etats-Unis que partout ailleurs, sur l'excessive rigueur de la politique traditionnelle

de l'Union à l'endroit des Indiens ; et si notre faible voix pouvait avoir quelque bon effet à cet égard, nous nous sentirions bien récompensé de nos travaux.

En second lieu, nous voulions montrer à nos lecteurs un type de la vraie école de guerre de l'armée américaine, de l'école pratique où vont se fondre et se rectifier les enseignements beaucoup trop techniques de l'académie militaire fédérale (1). C'est dans cette lutte des frontières, par laquelle ont passé presque tous les officiers de West-Point, tous ces généraux de la guerre de sécession, que se sont créés cette familiarité des grandes distances, ces habitudes de longues et hardies courses, cet instinct d'avant-postes et de riflepits, ce savoir-faire de campement, de pontonnage, de fortification, ce calme individuel dans le danger, qui distinguent à un si haut degré les troupes des Etats-Unis, et dont la vaste lutte entre le Nord et le Sud, y joignant tous les ressorts d'une jeune et puissante civilisation, nous a offert, sur une grande échelle, de si remarquables exemples.

En demandant pardon à nos lecteurs de ces apparents hors d'œuvre, nous dirons que nous avons cru les leur devoir, pour mieux caractériser la nature des forces militaires aux prises, ainsi que des jugements à porter sur les opérations. De même que nous avions dû parfois nous hasarder sur le terrain glissant de la politique générale, pour y trouver le secret de tant d'incohérence dans l'action des masses, de même nous avons dû entrer dans cette particularité d'expéditions de simples régiments pour montrer la source de tant de brillantes qualités des individus.

(1) L'Académie de West-Point, très distinguée comme école du génie et d'artillerie, l'est beaucoup moins, par son programme traditionnel même et malgré les mérites de ses professeurs, comme école militaire en général. L'idéal de son programme est de faire des officiers du génie, aptes en même temps au génie civil. Les meilleurs élèves entrent dans le génie, les plus faibles dans l'infanterie. Il est sérieusement question d'apporter des modifications à ce système fondamentalement vicieux, où l'art militaire indépendant des sciences exactes a une trop faible part.

Sous le contrôle du directeur actuel, le général Cullum, aussi habile officier d'état-major qu'ingénieur, il serait assurément facile de conduire une réforme pareille à bonne fin. Personne n'aura pu mieux voir que le général Cullum dans son service pratique comme chef d'état-major du général Halleck que les profondes études de mathématiques et de technisme, avec applications, faites à West-Point, peuvent être précieuses, pour l'armée, à 10 officiers sur cent, mais sont presque inutiles à tous les autres.

PIÈCES ANNEXES

PIÈCES ANNEXES.

I

Proclamations du président Lincoln pour l'émancipation des esclaves.

A

Proclamation du 22 septembre 1862.

Moi, Abraham Lincoln, président des Etats-Unis et commandant en chef de l'armée et de la marine, proclame et déclare par la présente qu'à l'avenir, comme jusqu'ici, la guerre sera poursuivie dans le but d'une restauration pratique des relations constitutionnelles entre les Etats-Unis et leurs peuples dans les Etats où ces relations sont ou pourront être suspendues ou entravées.

Qu'il est dans mon intention, à la prochaine réunion du Congrès, de recommander de nouveau l'adoption d'une mesure pratique donnant pécuniairement aide à la libre acceptation ou au rejet, dans tous les Etats ainsi nommés a esclaves, dont le peuple ne serait pas en rébellion contre les Etats-Unis et lesquels Etats auront volontairement accepté l'abolition immédiate ou graduelle de l'esclavage dans leurs limites respectives.

Que les efforts pour coloniser les personnes de descendance africaine, avec leur consentement, sur le continent ou ailleurs, après avoir obtenu préalablement le consentement du gouvernement y existant, seront continués.

Que le premier jour de janvier de l'an de N. S. 1863, toutes les personnes tenues comme esclaves dans quelque Etat ou partie d'Etat dont le peuple serait en rébellion contre les Etats-Unis, devront être dès ce moment et à toujours libres — et le gouvernement exécutif des Etats-Unis, y compris leurs autorités militaires et navales, reconnaîtront et

maintiendront la liberté de telles personnes, et ne feront aucun acte réprimant quelque effort qu'elles pourraient faire pour obtenir leur liberté.

Le 1er janvier susdit, l'exécutif désignera par proclamation les Etats ou portions d'Etats, s'il en existe, dont le peuple se trouvera en rébellion contre les Etats-Unis. Le fait qu'un Etat ou le peuple de cet Etat sera ce jour-là représenté de bonne foi dans le congrès des Etats-Unis, par des membres élus à une élection où la majorité des votants de l'Etat aura participé, sera, en l'absence de preuves contraires, une évidence concluante que cet Etat et son peuple ne sont pas en rébellion contre les Etats-Unis.

Que l'attention est appelée sur l'acte du congrès intitulé : « Acte pour instituer un article additionnel de guerre, » approuvé en date du 13 mars 1862, lequel acte est conçu dans les termes suivants :

« Il est arrêté par le sénat et par la chambre des représentants des Etats-Unis d'Amérique, assemblée en congrès, que les dispositions suivantes sont promulguées comme article additionnel de guerre et qu'elles doivent être observées et obéies en cette qualité :

« Article. Il est interdit à tout officier ou à toute personne en service dans l'armée des Etats-Unis, d'employer les forces de leurs commandements respectifs à retourner les fugitifs d'un travail ou d'un service dont ils peuvent s'être échappés à la personne qui prétend pouvoir réclamer ce service ou ce travail, et tout officier convaincu de désobéissance à cet ordre devant une cour martiale, sera démis de ses fonctions.

Section 2. Cet acte prendra force de loi dès le moment de son adoption. »

Et aussi sur la 9e et la 10e section, d'un acte intitulé : « Acte pour « supprimer l'insurrection, pour punir la trahison et la rébellion, pour « saisir et confisquer la propriétés des rebelles et pour d'autres néces- « sités, » approuvé le 17 juillet 1862, lesquelles sections sont conçues comme suit :

« *Section 9.* Et il est en outre décrété que tous les esclaves des personnes qui seront engagées dans la rébellion contre les Etats-Unis, ou qui de façon ou d'autre lui donneront aide et confort, ces esclaves s'échappant du service de telles personnes, et se réfugiant en dedans des lignes de l'armée, ou les esclaves capturés sur de telles personnes, ou désertant de chez elles pour se placer sous le contrôle du gouvernement des Etats-Unis, ainsi que tous les esclaves de telles personnes trouvés dans des localités occupées par des rebelles, puis réoccupées par les forces des Etats-Unis, devront être considérés comme capture de guerre, et devront être libres à perpétuité de toute servitude, et ne pourront jamais retomber dans l'esclavage.

« *Section 10.* Et il est en outre décrété qu'aucun esclave s'échappant d'un Etat quelconque dans un autre Etat, ou territoire, ou district de Colombie, ne sera livré et privé en façon quelconque de sa liberté, sauf en cas de crime et d'offense contre les lois, et à moins que la personne réclamant le fugitif prête le serment que le service ou le travail du dit réclamé lui est dû, comme légitime propriétaire, et qu'il n'a pas été en armes contre les Etats-Unis dans la présente rébellion, et qu'il ne lui a donné en aucun façon ni aide ni confort. Et il est interdit à toute

personne engagée au service militaire ou naval des Etats-Unis, sous peine d'être démise de ses fonctions, d'assumer en aucune façon la décision sur la validité de la clause produite ou de restituer le fugitif au réclamant. »

Et j'enjoins par la présente et ordonne à toute personne engagée au service militaire ou naval des Etats-Unis de donner observance, obéissance et force, chacune dans sa sphère respective, à l'acte et aux sections ci-dessus.

Et l'exécutif recommandera en temps opportun que tous les citoyens des Etats-Unis demeurés loyaux pendant la rébellion soient (à la restauration des relations constitutionnelles entre les Etats-Unis et leurs Etats respectifs) dédommagés de toutes les pertes provenant du fait des Etats-Unis, y compris celles en esclaves.

ABRAHAM LINCOLN.

Washington, 22 septembre 1862.

Fait, en la cité de Washington, ce 22 septembre de l'année mil huit cent soixante-deux de Notre-Seigneur, et de l'année quatre-vingt-huit de l'indépendance des Etats-Unis.

Par le président,
(Signé) WILLIAM H. SEWARD,
Secrétaire d'Etat.

B.

Proclamation du 1er janvier 1863.

Attendu que le 22e jour de septembre, en l'année de notre Seigneur 1862, il a été lancé par le président des Etats-Unis une proclamation contenant entre autres choses ce qui suit :

Que le premier janvier de l'an de notre Seigneur mil huit cent-soixante-trois, toutes personnes retenues comme esclaves dans un Etat quelconque, ou dans une portion déterminée de cet Etat, dont la population sera en révolte contre les Etats-Unis, seront libres à partir de ce moment et pour toujours ;

Que le gouvernement exécutif des Etats-Unis, y compris les autorités militaires de terre et de mer, reconnaîtront et maintiendront la liberté des personnes ci-dessus et ne prendront, à l'égard d'aucune d'entre elles, individuellement ou en général, nulles dispositions afin de réprimer leurs efforts pour se rendre libres ;

Qu'une proclamation du pouvoir exécutif désignera, au dit premier janvier, les Etats ou portions d'Etat dont la population sera à cette époque en révolte contre les Etats-Unis ; le fait qu'un Etat ou la population d'un Etat sera ce jour-là représentée de bonne foi au congrès des Etats-Unis, par des membres choisis dans des élections auxquelles

la majorité aura pris part, sera considéré, en l'absence de témoignages équivalents, comme une preuve concluante que cet Etat et sa population ne sont pas en révolte contre les Etats-Unis.

Maintenant donc, MOI, ABRAHAM LINCOLN, président des Etats-Unis, en vertu du pouvoir dont je suis revêtu comme commandant en chef de l'armée et de la marine des Etats-Unis, en temps de rébellion effective et armée contre l'autorité et le gouvernement des Etats-Unis, et comme mesure de guerre convenable et nécessaire pour supprimer la dite rébellion, conformément à mon intention d'en agir ainsi publiquement proclamée pendant la période de cent jours pleins, écoulés depuis mon premier ordre ci-dessus rappelé ;

Je viens, aujourd'hui 1er jour de janvier, en l'an de notre Seigneur 1863, désigner les Etats et parties d'Etat dont la population est respectivement en révolte actuelle contre les Etats-Unis, à savoir :

L'Arkansas ;

Le Texas ;

La Louisiane (excepté les paroisses de St-Bernard, Plaquemines, Jefferson, St-Jean, St-Charles, St-Jaques, de l'Ascension, de l'Assomption, Terre-Bonne, Lafourche, Ste-Marie, St-Martin et d'Orléans, y compris la ville de la Nouvelle-Orléans) ;

Le Mississipi ;

L'Alabama ;

La Floride ;

La Georgie ;

La Caroline du Nord ;

La Caroline du Sud et

La Virginie (excepté les 48 comtés connus sous le nom de Virginie occidentale, et aussi les comtés de Berkeley, Accomac, Northampton, Elizabeth-City, York, Princess-Ann et Norfolk, y compris les villes de Norfolk et de Portsmouth) ;

Lesquelles portions exceptées demeurent, quant à présent, précisément comme si cette proclamation n'était pas publiée.

Et en vertu des pouvoirs et en vue des faits relatés plus haut, j'ordonne et déclare que *toutes personnes possédées comme esclaves* dans les dits Etats et parties d'Etat SONT ET SERONT DORÉNAVANT LIBRES, et que le gouvernement exécutif des Etats-Unis, y compris ses autorités navales et militaires, reconnaîtront et maintiendront la liberté des dites personnes.

Et j'enjoins par les présentes aux personnes ainsi déclarées libres de s'abstenir de toute violence, excepté pour la nécessité de leur défense personnelle, et je leur recommande, dans tous les cas où cela leur sera permis, de travailler fidèlement, pour des gages raisonnables.

Et en outre je déclare et fais savoir que celles des dites personnes qui présenteront les conditions convenables seront reçues dans le service des Etats-Unis, pour tenir garnison dans les forts, postes, stations ou autres lieux, ainsi que pour former l'équipage des navires de toute espèce dans le dit service.

Et j'appelle sur cet acte, que je crois sincèrement être un acte de justice autorisé par la constitution, le jugement calme de l'humanité et la gracieuse faveur du Dieu Tout-Puissant.

En témoignage de quoi j'ai apposé au présent ma signature et y ai fait apposer le sceau des Etats-Unis.

Fait en la ville de Washington ce 1er jour de janvier, en l'an de N. S. 1863, et de l'indépendance des Etats-Unis le 87me.

(L. S.) ABRAHAM LINCOLN.

Par le président,

WILLIAM H. SEWARD, secre d'Etat.

II

Bataille de Gettysburg.

A

Extrait du journal de M. X......., colonel au service de S. M. Britannique en visite au quartier général confédéré pendant la campagne de 1862 en Penslyvanie et Maryland.

Jeudi 25 juin. Nous prîmes congé de mistress X. et de sa famille à Winchester, où nous avions reçu un si bon accueil ; puis nous nous mîmes en route dans l'espoir de rejoindre les généraux Lee et Longstreet, qui devaient probablement passer le Potomac à Williamsport. C'était 10 heures du matin. A peine avions nous fait quelques milles que nous rencontrâmes des chevaux et des bœufs provenant d'une razzia que le général Ewell venait de faire en Pensylvanie. Le temps s'était rafraîchi et annonçait la pluie. Nous fîmes 14 milles d'un seul trait, et eûmes bientôt atteint la division Mc Law qui faisait partie du corps d'armée de Longstreet. Mon cheval commençant à se ressentir de la fatigue, et celui de mon compagnon de voyage, M. Lawley, ayant aussi de la peine à aller, nous mîmes nos montures dans une prairie, et tandis qu'elles ranimaient leurs forces, nous regardâmes défiler les deux brigades le long de la route. Elles étaient commandées, si je ne me trompe, par Semmer et Barksdale, et étaient composées de Georgiens, de Mississipiens, et de Caroliniens du sud. Tous ces soldats marchaient d'un pas ferme ; on ne voyait pas de traînards ; c'était tout autre chose que ce que nous avions vu dans la troupe de Johnston au Mississipi. Ils étaient généralement bien équipés, avaient de bonnes chaussures, et des uniformes convenables. A l'arrière de chaque régiment on voyait 30 à 40 nègres esclaves, et un certain nombre de soldats sans armes, portant des brancards et ayant à leurs chapeaux des plaques rouges indiquant qu'ils étaient de service à l'ambulance. C'est une excellente institution, qui fait que des soldats blessés dans un combat ne reçoivent des soins que de ceux qui sont chargés de les donner. La havresac du soldat portait encore les noms du régiment auquel il avait appartenu d'abord, ainsi Massachusset, Vermont, New-Yersey, etc. Chaque brigade, de 2800 hommes environ, était suivie d'une vingtaine de fourgons, portant la plupart la marque U. S. La division Mc Law

était formée de 4 brigades. Il y avait beaucoup d'entrain et de gaîté chez les soldats ; leurs cris, leurs acclamations retentissaient sans cesse.

Nous arrivâmes à Martinsbourg vers les 6 heures du soir, ayant fait ce jour-là une traite de 22 milles. Mon cheval ne pouvait plus aller, j'avais été forcé de mettre pied à terre avant d'arriver, et de faire la route à pied. Martinsbourg, et toute cette partie de la Virginie, appartiennent au nord par les opinions politiques, ce qui n'empêcha pas les femmes de venir acclamer la division Mc Law à son passage. Je ne voudrais pas garantir qu'elles n'en feront pas autant demain si elles reçoivent la visite des Yankees.

Trois milles plus loin que Martinsbourg le piteux état dans lequel se trouvaient nos chevaux, nous obligea à demander l'hospitalité à un habitant de l'endroit qui était unioniste pur sang, et nous le faisait assez voir. Faute de mieux nous mîmes nos chevaux à la prairie pendant la nuit, ce qui n'était pas sans danger, car les soldats de l'armée confédérée avec toutes leurs bonnes qualités ne laissent pas d'être de hardis voleurs de chevaux ; c'est dérivé chez eux en habitude.

Vendredi 26 juin. Je me levai un peu avant jour, et malgré une pluie battante, je m'assurai que nos chevaux étaient encore là. Puis les examinant de plus près je vis qu'ils n'étaient guère en meilleur état que la veille.

Lawley, étant indisposé, ne voulut pas se mettre en route par la pluie. Nous nous décidâmes à rester, au grand déplaisir de notre hôte. Cependant lorsque nous lui eûmes dit qu'il serait payé avec de l'or, et non avec du papier du sud ou même des *greenbacks* (1), il se radoucit tout à coup et nous apporta quelques aliments pour notre déjeuner. Pendant ce temps la division Mc Law passa devant la maison. Elle était si bien disciplinée que la moindre infraction était punie des arrêts.

A 2 heures après midi le temps s'étant un peu éclairci, nous nous mîmes en route ; malheureusement nous nous trouvions dans des circonstances peu propres à favoriser notre dessein. Lawley ne pouvait supporter qu'avec peine le mouvement de son cheval, qui d'ailleurs était lui-même en très mauvais état, ayant en outre perdu un de ses fers. Quant à ma monture, elle était telle que je ne pus me résoudre à en faire usage tant elle me paraissait misérable ; je me contentai de me cramponner à la queue de l'animal, et ce fut ainsi et en m'aidant de mon mieux que je parvins à me sortir du chemin bourbeux que nous avions à parcourir. Nous eûmes bientôt dépassé la division Mc Law et après une marche de 9 1/2 milles nous atteignîmes la rive du Potomac vers les 5 heures du soir. Le fleuve est large et profond en cet endroit ; pour le traverser je fus obligé d'enfourcher mon cheval, et Lawley et moi nous en fûmes quittes pour un bain de jambes, étant dans l'impossibilité de les tenir hors de l'eau.

Arrivés à Williamsport, petite ville du Maryland, située sur la rive opposée, nous eûmes la mortification d'apprendre que les généraux Lee

(1) Billets de banque des Etats-Unis dont le dos est coloré en vert.

et Longstreet en étaient partis à 11 heures avant midi. Nous nous vîmes donc forcés de poursuivre notre route jusqu'à Hagerstown, à une distance de 6 milles. Nous eûmes bientôt la preuve des sentiments que professaient les habitants de cet endroit. Toutes les maisons en étaient fermées, et la plupart paraissaient même abandonnées. Quelques individus seulement vinrent voir passer les troupes, mais il était facile de lire sur leurs physionomies le peu d'agrément qu'ils trouvaient à ce spectacle.

Après avoir traversé la ville nous ne pûmes obtenir aucun renseignement certain sur la direction qu'avaient prise les deux généraux, et nous ne trouvions à nous loger nulle part, lorsqu'enfin vers les 9 heures du soir, harassés de fatigue, nous entrâmes dans la maison d'un Hollandais que la vue de l'or seule pût rendre quelque peu traitable, car nous avions beau lui dire que nous étions des voyageurs anglais, cela ne produisait aucun effet sur lui. Bien que j'eusse fait 17 milles cette journée-là, et que j'eusse volontiers ôté mes bottes, je ne le fis pas, car c'était la seule paire que je possédasse et je n'eusse pas été certain de les retrouver à leur place le lendemain.

Samedi 27 juin. Lawley s'est trouvé si mal ce matin qu'il lui a été impossible de remonter à cheval. En conséquence j'ai disposé de sa monture pour faire une tournée avant le lever du soleil, dans les environs. J'allais à la découverte des deux généraux. Enfin, après une course de 8 milles, j'atteignis le général Longstreet vers les 6 1/2 heures du matin, au moment où il se disposait à se mettre en marche. Dès que j'eus décliné mon nom et mes titres, et que j'eus fait connaître les circonstances dans lesquelles je me trouvais, le général et son état-major s'empressèrent de m'être agréables. Le général envoya aussitôt une ambulance à Lawley et voulut que je fusse son convive pendant tout le temps que durerait la campagne. Il m'apprit (ce que j'ignorais alors) que nous étions en Pensylvanie, dans une contrée ennemie, le Maryland n'ayant de ce côté qu'une largeur de 10 milles. Il m'avertit qu'il y avait dans les bois des environs des batteurs de broussailles qui tiraient sur les traînards qui ne se doutaient de rien, et qu'il y aurait du danger à voyager seuls comme nous le faisions.

Le général Longstreet est originaire de l'Alabama ; sa taille est celle d'un homme trapu ; il est âgé de 43 ans. Avant la guerre il était major d'infanterie et il commande actuellement le premier corps d'armée du Sud. Il est en relations intimes et constantes avec le général en chef Lee, qui apprécie beaucoup son jugement. Il passe chez les soldats pour le plus vaillant guerrier de toute l'armée.

Au sujet de leur entrée en pays ennemi, le général me dit que bien qu'il fût en droit d'user de représailles, et de ravager le pays par des incendies, il ne le ferait pas parce que cela démoraliserait le soldat et que la sévère discipline à laquelle il était fait, pourrait en souffrir beaucoup. Il est donc bien décidé à respecter la propriété privée.

A 7 heures je retournai, accompagné d'une ordonnance, à la ferme

où j'avais laissé Lawley, et après m'être assuré que toutes les dispositions avaient été prises pour l'ambulance, je rejoignis à pas lents le général Longstreet qui se trouvait dans le voisinage de Chambersburg, ville de la Pensylvanie, à 22 milles de distance de Hagerstown. J'allais de compagnie avec la division Mc Law, et je remarquai que dès leur entrée en Pensylvanie les soldats rompaient les palissades de chaque côté de la route afin de lui donner une largeur suffisante pour que les hommes et les fourgons pussent marcher de front. C'est le seul dommage que j'aie vu commettre aux propriétés privées par les confédérés.

Cette partie de la Pensylvanie est dans un état florissant; la culture des terres est on ne peut mieux soignée, et la population comparée à celle du Sud est de beaucoup plus dense. Comme le bétail et les chevaux avaient été enlevés par Ewell, les travaux de la campagne se trouvaient en ce moment interrompus.

En passant par Greencastle nous trouvâmes toutes les maisons ainsi que les fenêtres fermées. Les habitants, dans leurs habits de dimanche, étaient sur le seuil de leurs portes, à regarder passer la troupe; ils n'avaient pas l'air de prendre grand plaisir à cette vue. Pas un seul habitant n'eut à souffrir en quoi que ce soit de la présence de ces soldats. Des sentinelles placées à l'entrée des principaux édifices, avaient pour consigne de n'y laisser pénétrer aucun homme de la troupe, sous quelque prétexte que ce fût.

J'entrai à Chambersburg vers les 6 heures du soir. C'est une ville assez grande et importante. Toutes les maisons étaient fermées; les habitants se trouvaient aux fenêtres des étages supérieurs, ou bien dans les rues, regardant d'un air menaçant et courroucé les troupes confédérées qui marchaient gaîment aux sons de l'hymne national.

Les femmes, en général jolies et élégamment mises, faisaient des remarques piquantes et désagréables. J'entendis l'une d'elles qui disait: « Voilà l'armée de Pharaon qui va traverser la mer rouge! » D'autres en montrant du doigt la bande déguenillée du corps de Hood, faisaient entendre leurs rires moqueurs. Cette division que commande Hood, réputée pour la vaillance de ses soldats, est composée de Texiens, d'Alabamiens et d'Arkansiens. Il faut le dire, ces gens-là ont l'apparence la plus misérable. Ils ne sont point vêtus comme les autres troupes de l'armée; quelques-uns portent en guise d'uniforme un lambeau de vieux tapis; d'autres ont laissé leurs souliers dans la boue et s'en passent. Tous ont l'air de vrais gueux, avec les guenilles et la crotte dont ils sont couverts; mais malgré cela ils sont pleins de bonne humeur et de confiance en leur général Hood. Ils répondaient en riant et plaisantant à toutes les railleries des dames de Chambersbourg. L'une d'elles, qui avait jugé à propos d'orner son sein d'une large banderole aux couleurs du Nord, se tenait sur le seuil de sa porte, en manifestant un souverain mépris pour les rebelles aux pieds nus. Plusieurs compagnies avaient déjà passé sans rien remarquer, lorsqu'enfin un soldat du Texas s'approcha de la dame, et lui dit: « Prenez garde à vous! les gaillards du général Hood sont terribles lorsqu'il s'agit de monter à

l'assaut de remparts sur lesquels flotte le pavillon ennemi. » A l'ouïe de ces paroler la dame jugea prudent de faire prompte retraite.

Des sentinelles furent placées à l'entrée des principaux édifices de la ville, et il fut défendu de se montrer dans les rues à l'exception des militaires appelés par le devoir de leur office. Quelques bataillons ne firent que traverser la ville pour aller établir leur bivouac sur la route de Carlisle. D'autres en sortant prirent à droite et allèrent occuper le terrain près la barrière de péage de Gettysburg. Je trouvai les généraux Lee et Longstreet campés à 3/4 de lieue de cette ville, le long de la route qui y conduit.

Le général Longstreet me reçut à sa table et me présenta aux majors Fairfax et Latrobe, ainsi qu'au capitaine Rogers, qui composaient le personnel de son état-major. Je fus aussi présenté au commissaire en chef, major Moses, dont je devais partager la tente. C'est le plus jovial, le plus amusant, le plus sociable de tous les fils d'Israël que j'aie jamais eu le bonheur de rencontrer en ma vie. Les autres officiers attachés au quartier général étaient le colonel Sorrell, le lieutenant-colonel Manning (officier d'ordonnance), le major Walton, le capitaine Gorce et le major Clark. Ils étaient généralement d'un accès facile et disposés à nous être agréables.

Lawley est entre les mains des trois docteurs Cullen, Braksdale et Maury qui sont attachés au quartier général. Ces personnages vivent plus splendidement que les généraux eux-mêmes.

Le major Moses me dit qu'il a l'ordre de faire visiter les magasins de vive force, et de se pourvoir de tout ce dont l'armée a besoin, mais d'une manière régulière et officielle, en donnant un reçu, garantissant la contre-valeur en monnaie confédérée. On doit croire que les propriétaires des magasins se seront empressés de les vider à l'approche de l'armée du Sud. En passant ici il y a 8 jours, Ewell n'aura pas manqué non plus d'enlever une bonne partie des dépôts. Malgré tous ces indices Moses eut encore la bonne chance de découvrir une cargaison d'excellents chapeaux de feutre qu'on avait cachés dans une cave et dont il s'empara.

On m'a fait ce matin l'énumération de toutes les troupes qui ont passé le Potomac, ainsi que des pièces d'artillerie qui les accompagnent. Les munitions de tout genre sont considérables, car plus l'armée fera de progrès en pays ennemi, et moins il sera facile d'entretenir les cnmmunications sur ses derrières. C'est ce qui faisait dire aux officiers de l'état-major : « Dans toutes nos batailles nous avons toujours eu pour principe de remplacer nos munitions épuisées par celles que nous capturons sur l'ennemi. » Cette nécessité paraissait être devenue pour eux une règle habituelle de conduite telle qu'ils n'avaient jamais le moindre souci du lendemain.

Depuis la prise de Winchester Ewell n'a cessé de faire des progrès en Pensylvanie. Il a déjà envoyé une grande quantité de vivres et de bétail, des chevaux, des mules, des fourgons. Il se trouve à présent dans les environs de Carlisle, mettant la contrée à contribution,

et faisant supporter à la Pensylvanie tout le fardeau de la guerre, fardeau qui a pesé si rudement sur la Virginie que cette province se trouve maintenant entièrement ruinée. Les corps d'armée de Hill et de Longstreet sont campés autour de Carlisle. Les soldats sont dans les meilleures dispositions, pleins de confiance dans l'avenir.

Dimanche 28 juin. A l'exception des généraux, il n'est permis à aucun officier ou soldat d'entrer à Chambersburg sans un ordre spécial du général Lee, qui ne l'accorde qu'avec peine. Des officiers de haut rang n'ont pas même pu en obtenir.

Moses est entré aujourd'hui en ville vers les 11 heures du matin et a sommé les habitants de lui livrer des rations diverses pour toute l'armée, et pour trois jours. Il leur annonce qu'il se les procurera par la force, si on ne veut pas les lui fournir volontairement.

J'ai été présenté au général Hood ce matin ; c'est un homme de haute taille, mince, ayant le regard perçant, la face grave, la barbe blonde. Il est âgé de 33 ans et passe pour un des meilleurs généraux de l'armée.

Il est adoré des troupes du Texas et de l'Alabama. Avant la guerre il commandait la brigade du Texas, mais aujourd'hui il est à la tête d'une division. On accuse ses troupes de sauvagerie, d'indocilité ; il faut en effet que les chefs usent d'une grande sévérité pour réprimer chez leurs soldats le penchant au pillage.

J'arrivai à Chambersburg vers midi et trouvai Lawley dans un réduit de l'hôtel Franklin. Nous eûmes beaucoup de peine à pénétrer dans les appartements de l'intérieur, toutes les portes étant fermées à clef et seulement ouvertes aux personnes de connaissance. Lawley avait passé une bien triste journée dans son ambulance de la veille ; il était épuisé de fatigue. Personne dans l'hôtel n'avait l'air de s'inquiéter de lui, et moi-même j'éprouvais des désagréments de tout genre.

J'étais entouré d'une demi-douzaine de viragos qui m'accablaient de leurs grossiers quolibets. J'avais beau leur dire que j'étais anglais, venu simplement pour voir et non pour combattre, elles s'obstinaient à n'en vouloir rien croire. Elles voulaient de toute force que je fusse ou un rebelle ou un Yankee. Cette dernière expression me fit comprendre que le terme de Yankee est usité chez les Pensylvaniens en guise de reproche comme chez les sudistes. La vue de l'or que j'offris de changer contre des greenbacks, fit cependant quelque effet sur mon entourage ; peu à peu mes rudes commères devinrent plus traitables. Elles étaient ignorantes au point de prendre les Texiens pour des Mexicains.

Dès que j'eus procuré à Lawley une traitement tant soit peu comfortable, je sortis de la ville pour voir où en était Moses avec sa troupe. C'est en vain qu'il avait attendu l'arrivée du major et de la corporation qui devaient lui apporter les clefs des principaux magasins de la ville ; il s'était vu obligé d'avoir recours à la hache pour en faire l'ouverture. Pendant ce temps les habitants étaient à flâner dans les rues, de l'air

le plus insouciant, sans faire paraître le moindre signe de mécontentement. Ils avaient laissé à leurs femmes la tâche de résister aux commissaires ; elles étaient tout à fait propres à remplir cette mission. On n'apercevait dans les rues d'autres soldats que ceux qui y étaient amenés pour affaire d'office.

Dans la soirée je retournai auprès de Lawley, et trouvai dans sa chambre un officier autrichien, en complet uniforme de hussards hongrois. Il avait obtenu un congé dont il avait profité, et ce n'était pas sans peine ni difficulté qu'il était parvenu à passer le Potomac pour rejoindre l'armée du sud. Comme il manifestait l'intention de porter son uniforme à l'ordinaire je lui fis observer que chez les confédérés il était de règle de ne tolérer aucune distinction dans le costume, et que lorsque quelqu'un se permettait de l'enfreindre il s'exposait à des railleries qui finissaient par être toujours désagréables.

Vers les 6 heures du soir j'étais au camp. Le major Moses ne rentra qu'assez tard, et de très mauvais humeur de n'avoir pas mieux réussi dans sa mission. Il s'était cependant donné une peine infinie, et avait patiemment enduré l'affront des dames de la cité qui ne s'étaient fait aucun scrupule de lui donner entre beaucoup d'autres épithètes, celle de *voleur* et de *scélérat*. Mais tout cela lui était bien moins sensible que le désappointement qu'il avait éprouvé et éprouvait encore en voyant tous ces magasins vides, soit que les provisions qu'ils renfermaient eussent été sorties à l'avance, ou qu'elles eussent été seulement cachées, ce que le général Lee ne permettait pas qu'on vérifiât.

Tout ce dont il avait réussi à s'emparer consistait en mélasses, sucre et whiskey ! Le pauvre Moses en est au désespoir ; cependant il lui reste encore assez de bonne humeur pour répondre, sans trop se fâcher, aux taquineries et aux malins propos de ses compagnons d'armes, qui se plaisent à lui faire répéter les épithètes des dames de Chambersburg. Il raconte même comme quoi ces citoyennes de l'Union refusaient avec mépris le papier monnaie du Sud, qu'elles appelaient de la *vilaine drogue* et finissaient par accepter des vieilles pièces de billon tout effacées.

Lundi 29 juin. Nous sommes encore à Chambersbourg. Lee a donné l'ordre positif de ne pas user de représailles, ce qui a produit généralement un bon effet. Cependant j'en entends qui se plaignent de ne pouvoir obtenir vengeance des maux qu'on leur a causés, et il ne faut pas s'étonner de voir surgir de tels sentiments, lorsqu'on sait qu'un grand nombre d'officiers et de soldats de l'armée sudiste ont été complétement ruinés par les dévastations des troupes du nord.

A Chambersbourg je fus témoin des bons procédés des soldats envers les habitants. J'entendis un soldat dire à un autre qu'il n'aimait pas à séjourner dans une ville où ils étaient ainsi détestés. Pour celui qui avait vu, comme moi, les ravages exercés par les troupes du Nord dans les villes du Sud, il ne pouvait qu'être surpris d'une tolérance pareille. Pourtant cette partie de la Pensylvanie qui est peuplée de descendants

hollandais ne paraît rien moins que reconnaissante des procédés sudistes ; elle n'a nullement l'air de se souvenir que les troupes du Nord, pendant les deux premières années de la guerre, ont fait dix fois plus de mal que celles du Sud n'en font dans les contrées du Nord. Ces indigènes pensylvaniens dont je parle m'ont paru dépourvus de tout sentiments patriotiques ; peu leur importe de quel côté leur arrive le gain, pourvu qu'il arrive seulement. Ils abusent de Lincoln d'une manière indigne.

D'ordinaire dans une armée aussi nombreuse que celles-ci il doit y avoir de mauvais drôles, toujours enclins à la rapine et au pillage, dès qu'ils peuvent le faire impunément ; les traînards qui suivent de loin l'armée ne laissent pas de causer aussi du désordre. Il est impossible de tout prévenir ; mais rien n'est négligé pour tout ce qui peut assurer la protection de la propriété privée, et je dois dire, d'après mes propres observations, qu'on a réussi admirablement dans ce dessein. On m'a cité seulement quelques faits rares de soldats qui, rencontrant des gens bien mis, leur ont, sans autre compliment, pris leur chapeau fin pour l'échanger contre un tout râpé. Lorsqu'il s'agissait de l'échange d'une paire de bottes le désagrément pour le perdant devait être plus grand encore. Quant à l'habit superfin il n'y avait pas de risque qu'il fût enlevé.

Le général Longstreet est à l'ordinaire très taciturne, cependant ce soir je suis parvenu à l'intéresser, en mettant la conversation sur le Texas où il a séjourné assez longtemps. Il ma parlé de plusieurs personnes qu'il y avait connues, et m'a paru prendre plaisir à entendre le détail de mes voyages dans cette contrée. Comme je le complimentais sur la manière exemplaire dont les factionnaires exécutaient leur consigne, sur leurs bienveillantes attentions que les soldats réguliers étaient loin d'avoir, il me dit en riant qu'un factionnaire, en refusant l'entrée du camp, ne pouvait faire autrement, si on le demandait, qu'indiquer la voie la plus sûre pour ne pas être exposé à rencontrer un autre factionnaire.

J'ai vu aujourd'hui le général Pendleton et le général Picket. Pendleton est le général en chef de l'artillerie, c'est un élève de West-Point. En temps de paix il remplit le poste épiscopal de Lexington en Virginie. Bien différent du général Polk il a trouvé le moyen de joindre une profession à l'autre. Quand l'occasion de faire un sermon se présente il ne la néglige point, et c'est pour être prêt à tout événement qu'il porte à l'ordinaire un surplis sur son uniforme.

Le général Picket commande une des divisions du corps d'armée de Longstreet. Il porte les cheveux longs et bouclés et me paraît avoir un caractère sombre et mélancolique. Ce fut lui qui, il y a 4 à 5 ans, alors qu'il n'était que capitaine dans l'armée des Etats-Unis, figura dans la difficulté qui s'était élevée entre l'Angleterre et l'Amérique du Nord, au sujet de l'île St-Jean, lorsque le général Harney y commandait.

Mardi 30 juin. Ce matin avant de quitter Chambersbourg le général

Longstreet me présenta au commandant en chef. Le général Lee est un des plus beaux hommes de son âge que j'aie vus en ma vie. Il a 56 ans, la taille élevée, les épaules larges, le corps bien proportionné, toute l'apparence d'un guerrier ; ses manières sont on ne peut plus courtoises, et pleines de dignité. C'est le type du parfait gentilhomme. Je ne sache pas d'homme qui ait si peu d'ennemis et qui soit si universellement estimé. Il n'y a qu'une voix dans le Sud pour dire que Lee est l'homme qui approche le plus de la perfection. Il n'a aucune de ces mauvaises habitudes, comme celles de fumer, chiquer, boire, jurer, et ses ennemis les plus déclarés n'ont jamais pu l'accuser d'être enclin à un vice quelconque. Il porte à l'ordinaire une sorte de paletot long, usé, et de couleur grise, un chapeau de feutre, à haute forme, et des pantalons bleus repliés dans des bottes à la Wellington. Je ne lui ai jamais vu porter d'armes ; les trois étoiles qu'on aperçoit au collet de son habit, sont la seule distinction de son rang militaire. Il monte un superbe cheval parfaitement dressé. Sa mise ordinaire comme sa personne est toujours soignée ; dans les marches les plus ardues je ne lui ai jamais vu un air négligé.

Dans l'ancienne armée il passait déjà pour un des meilleurs officiers, et au début de la guerre civile il était lieutenant-colonel du 2me cavalerie. Il était riche, mais tous ses biens sont devenus la proie de l'ennemi. Je crois qu'il ne lui est pas arrivé une seule fois de coucher dans une maison d'habitation depuis qu'il commande en chef l'armée de Virginie. Il refuse toutes les invitations qu'on lui fait, de crainte que la personne qui exercerait cette hospitalité ne fût tôt ou tard recherchée pour avoir donné refuge au général de l'armée rebelle. Les relations intimes qui existent entre lui et le général Longstreet, sont vraiment touchantes ; on les trouve presque toujours ensemble. Les soldats et officiers de Longstreet se plaignent de cet état de choses, parce qu'il ne leur arrive jamais, disent-ils, de faire la moindre expédition détachée comme c'est le cas pour la troupe du général Ewell.

On ne pourrait faire plus de plaisir à Longstreet qu'en faisant l'éloge de Lee. Je ne crois pas qu'il y ait au monde deux généraux comme ceux-là, aussi peu ambitieux et aussi peu égoistes. Ils n'aspirent l'un et l'autre qu'à voir la guerre terminée, pour aller se reposer en paix dans une retraite obscure.

Stonewall Jackson, qui commanda jusqu'à sa mort la troisième division de l'armée, était aussi une de ces natures candides entièrement dévouées à la patrie.

Le général Lee est attaché à sa religion, sans être pour cela aussi démonstratif que Jackson, qui n'était pas comme lui membre de l'église anglaise. Le seul défaut qu'on puisse lui reprocher, pour autant que j'ai pu m'en apercevoir, c'est d'être aimable à l'excès.

Quelques soldats texiens ont été envoyés ce matin à Chambersburg pour détruire des barils de whiskey qu'on ne pouvait pas emporter. Leur discipline était mise à une rude épreuve, car ce devait être bien dur pour eux de devoir détruire leur whiskey bien aimé, dans une ville

où ils entraient pour la première fois. Néanmoins ils se conduisirent en braves soldats et firent leur devoir.

Nous fîmes une marche de 6 milles sur la route qui conduit à Gettysburg et établîmes notre camp près d'un village appelé (je crois) Greenwood. Je montais le vieux cheval de Lawley ; lui et l'Autrichien avaient fait usage de l'ambulance du docteur.

Dans la soirée le général Longstreet me dit qu'il venait d'apprendre que Hooker était tombé en disgrace, et que Meade était appelé à le remplacer. Il avait connu ces deux généraux déjà avant la présente guerre, il me dit que Meade était un homme honorable et respectable, bien qu'il ne soit peut-être pas aussi audacieux que Hooker.

Je m'entretins assez longuement avec quelques officiers, sur la bataille qui ne pouvait être plus longtemps différée, et se donnerait dans la contrée où nous étions, et non dans la direction de Harrisburg comme nous l'avions supposé d'abord. Ewell qui venait de mettre York et Carlisle à contribution avait reçu l'ordre de rejoindre l'armée.

Naturellement tout le monde ici est confiant dans l'avenir. Comme je faisais la remarque qu'il serait avantageux, dans le cas où la victoire se déclarerait pour eux, qu'ils eussent à leur disposition de la cavalerie pour tomber sur l'infanterie en désordre, je fus fort surpris lorsqu'on me dit que leur cavalerie n'était nullement propre à cela. En effet les hommes du colonel Stuart, bien qu'excellents lorsqu'il s'agit de faire une razzia, de capturer des wagons et des magasins, de couper des communications, semblent être inhabiles à exécuter une charge dans une bataille, lorsque les circonstances l'exigent. Bien différents des cavaliers de l'armée de Bragg ils portent des sabres dont ils ne font aucun usage ; leurs carabines et leurs revolvers sont les seules armes qu'ils connaissent. Lorsqu'ils sont à cheval ils portent leurs sabres entre la jambe gauche et la selle, ce qui leur donne un air assez comique ; cela ne les empêche pas d'être bons cavaliers ; leurs chevaux sont généralement de bonne race. L'infanterie et l'artillerie ne paraissent pas faire un bien grand cas de la cavalerie ; il n'est pas rare d'entendre des railleries à son sujet.

Je fus forcé de laisser ici mon cheval qui était tout boiteux, et ne pouvait plus servir.

Mercredi 1er juillet. Nous n'avons levé notre camp que vers midi parce que à peu près toutes les troupes du corps de Hill devaient précéder notre marche dans la direction de Gettysburg. Une division d'Ewell devait aussi nous rejoindre dans les environs de Greenwood ; le corps d'armée de Longstreet formait l'arrière-garde.

Pendant cette matinée j'ai fait la connaissance du colonel Walton qui commandait précédemment l'artillerie de Washington. Il est maintenant chef d'artillerie du corps d'armée de Longstreet ; c'est un gros homme, ci-devant commissaire priseur à la Nouvelle-Orléans ; je crois qu'il retournerait bien volontiers à son marteau d'enchères.

Peu après nous être mis en marche nous passions un défilé de ces montagnes du Sud, à crêtes bleuâtres, dont la chaîne est interrompue

par le Potomac, à Harpers-Ferry. Le passage que nous avions devant nous est ravissant de beauté.

Les troupes avec lesquelles nous cheminâmes d'abord en compagnie appartenaient à la division Johnson du corps d'Ewell. C'est alors que je vis pour la première fois la fameuse brigade *Bras de fer* commandée autrefois par Jackson. Les soldats au premier abord me paraissent peu différer des autres troupiers, seulement ils sont plus âgés que les autres; il y a peu ou point de jeunes recrues parmi eux. Tous sont Virginiens, à l'exception je crois d'un seul régiment. Comme ils ont presque toujours fait partie d'un détachement, opérant seul, ils n'ont pas eu l'occasion de connaître le général Longstreet, si ce n'est de réputation. La plupart venaient me demander si le général qu'ils apercevaient sur le front de la ligne était le général Longstreet, et sur mon affirmative, ils mettaient le cheval au galop afin de pouvoir aller contempler le plus vite et le plus près possible celui qui était l'objet de leur curiosité bien naturelle. C'était aussi selon moi, un bel hommage rendu à un général par des soldats qui venaient de faire une longue marche.

A deux heures après midi des détonations se firent entendre distinctement, et, bien que leur fréquence augmentât à mesure que nous avancions, cependant il ne parut pas que ce fût bien sérieux. Un espion que nous avions parmi nous, mettait une grande importance à nous faire savoir que là-bas autour de Gettysburg et dans la ville il y avait joliment de capotes bleues (blue bellies). Il les avait vus trois jours auparavant.

Après la revue que nous venions de faire de la division Johnson, nous en vînmes à la brigade de la Floride qui fait partie du corps du général Hill, mais comme il avait servi précédemment sous Longstreet ce général ne lui était point inconnu. J'entendais dire à l'un des soldats qui venait de voir passer le général : *Pour sûr nous allons avoir de la besogne, car le vieux bouledogue est revenu.*

Vers les 3 heures de l'après midi on vit arriver quelques blessés à l'arrière-garde, mais bientôt le nombre augmenta d'une manière sensible, les uns marchaient en clochant, les autres étaient portés sur des brancards; quelques-uns dans des ambulances étaient presque entièrement dépouillés de leurs vêtements, et laissaient apercevoir d'horribles plaies. Un tel spectacle, si révoltant pour des personnes qui n'en avaient pas l'habitude, ne laissait pas la moindre impression de crainte chez les autres soldats ; ils n'en allaient pas moins au feu avec une insouciance sans pareille ; ce n'était ni entrain ni enthousiasme chez eux, mais une complète indifférence. Tel est l'effet produit par deux années de combats presque continuels.

Voici maintenant les Yankees prisonniers qui arrivent en assez grand nombre. Quelques-uns d'entr'eux étaient blessés, mais ils paraissaient être déjà en très bons termes avec leurs vainqueurs, à voir les échanges qu'ils faisaient en tabac, etc. Dans le nombre se trouvait un colonel pensylvanien qui avait la face horriblement défigurée. J'entendis l'un

de ces prisonniers dire en riant à un autre qui lui adressait une question : « Nous voilà déjà joliment conditionnés. »

Nous abordâmes ensuite un soldat confédéré qui emmenait un Yankee de couleur, du régiment pensylvanien à ce que je suppose, qu'il venait de faire prisonnier.

Ce pouvait être 4 heures 30 minutes lorsque nous arrivâmes en vue de Gettysburg. Nous avions rejoint les généraux Lee et Hill qui avaient pris position sur une de ces hauteurs qui avoisinent Gettysburg et donnent à la contrée environnante une physionomie toute particulière. Nous pouvions voir de là l'ennemi qui se retirait sur les crêtes opposées, poursuivi par les cris des confédérés.

La position dans laquelle l'ennemi a été forcé, était évidemment très forte. Il nous a paru qu'il avait appuyé sa droite à un cimetière sur le sommet d'une crête élevée qui est à la droite de Gettysburg.

Le général Hill vient d'arriver, il me dit qu'il avait été indisposé toute la journée et en effet je lui trouvai mauvais visage. Il me raconta que ses deux divisions avaient été engagées, qu'il avait repoussé l'ennemi à la distance de 4 milles, faisant un grand nombre de prisonniers, prenant du canon et quelques drapeaux. Il ajoutait que l'ennemi avait déployé plus d'energie que de coutume dans sa résistance. Il nous fit remarquer un chemin de fer de traverse où il avait fait bonne contenance et aussi un champ au centre duquel un homme avait planté le drapeau du régiment. Ils s'étaient tous ralliés à ce signe, avaient combattu pendant quelque temps avec une grande résolution, et quand enfin ils avaient été forcés de faire retraite, le porte-enseigne était resté le dernier sur la place, et ne s'était retiré qu'à pas lents, se retournant de temps à autre et menaçant avec son poing les rebelles qui avançaient sur lui. Le général Hill disait qu'il éprouvait un sentiment pénible en voyant un aussi vaillant Yankee s'exposer ainsi à la mort.

Le général Ewell qui est arrivé vers les 3 heures 30 minutes sur la droite de l'ennemi, seulement avec une partie de son corps, a achevé la déconfiture.

Le général Reynolds, un des meilleurs généraux de l'armée Yankee, a été emporté mort du champ de bataille. Tandis que nous parlions, un message du général Ewell arrivait à l'adresse du général Hill pour lui demander de diriger une attaque de front sur l'ennemi pendant qu'il en ferait autant sur la droite. Le mouvement eut lieu assez lentement, mais l'ennemi était fortement retranché, et d'ailleurs il était trop tard pour faire une attaque en règle.

Gettysburg avait été occupée par les troupes d'Ewell ; cette ville était pleine de morts et de blessés de l'ennemi.

Je montai sur un arbre d'où je pouvais dominer toute la contrée, et me faire une idée générale de la position de l'ennemi, bien que les forêts de sapin me dérobassent la vue des soldats sur ces hauteurs.

Il était nuit lorsque le feu cessa de part et d'autre. J'accompagnai à cheval le général Longstreet et son état-major au quartier général qui était fixé à Cashtown, petit village à 8 milles de Gettysburg. Les

troupes disséminées le long de la route, allaient se mettre en marche vers les positions qu'elles devaient occuper le lendemain.

Dans l'engagement qui avait eu lieu dans cettte journée on avait fait 6000 prisonniers, et pris 10 canons. 20 000 confédérés avaient pris part à l'action. Du côté de l'ennemi les deux corps d'armée avaient été engagés. Je crois que les prisonniers appartiennent au premier et au 11e corps. C'était le prélude de la *grosse* bataille qui devait avoir lieu le lendemain. Je remarquai que les hommes qui étaient chargés du soin des chevaux de l'artillerie, creusaient des trous en guise de fossés, en rejetant toute la terre à l'une des extrémités. C'est là qu'ils se tiennent blottis pendant qu'on tire.

Ce soir à souper le général Longstreet parlait de la position de l'ennemi comme étant *des plus formidables*. Il ne doutait pas qu'il ne profitât de la nuit pour augmenter ses moyens de défense.

Les officiers de l'état-major étaient pleins de confiance dans l'issue de la bataille, et le sentiment général de l'armée était un profond mépris pour un ennemi qu'ils avaient battu si souvent en lui faisant éprouver des pertes sensibles.

Jeudi 2 juillet. Nous étions tous sur pied à 3 heures et demie, et avions déjeuné déjà avant qu'il fût jour. Lawley voulait absolument monter à cheval malgré son indisposition. Le capitaine et moi étions indécis comment nous nous mettrions en route, lorsque le major Clark (de l'état-major) voulut bien m'accommoder d'un de ses chevaux. Le major Walton en fit autant pour le hussard autrichien.

Le colonel Sorrell, l'Autrichien et moi nous arrivions vers les 5 heures à la même position où nous nous trouvions la veille. Le capitaine Schreibert de l'armée prussienne, et moi, nous nous hâtâmes de prendre poste sur un arbre à notre portée.

Les généraux Lee, Hill, Longstreet et Hood choisirent précisément l'emplacement au-dessous de notre arbre pour tenir un conseil de guerre ; les deux derniers y assistaient avec leurs bâtons blancs suivant la coutume américaine. Le général Heth était aussi présent ; il avait été blessé à la tête dans le combat de la veille, et bien qu'on ne lui permît pas de commander une brigade, il avait voulu néanmoins assister comme spectateur.

A 7 heures je parcourus une partie de la plaine avec le général Longstreet et je le vis assigner à la division Law la position qu'elle devait garder dans l'engagement qui allait avoir lieu. L'ennemi occupait les collines environnantes dont les sommets étaient boisés, et de là au lieu où nous étions il y avait des vallées où le terrain était cultivé. Sa droite s'appuyait sur un cimetière, et sa gauche sur un rocher élevé, autant que je pouvais en juger de loin. Les forces de l'ennemi, qui consistaient vraisemblablement dans l'armée du Potomac, ou du moins en très grande partie, s'étendaient sur un espace qui ne me paraissait pas avoir guère plus de 2 milles de longueur.

Les confédérés étaient massés en demi-cercle sur une ligne de 5 à 6 milles d'étendue. Ewell occupait l'aile gauche avec son quartier gé-

néral dans une église dont la coupole était très élevée, à Gettysburg. Hill était au centre et Longstreet à l'aile droite. Les hauteurs de terrain que nous avions de notre côté étaient couvertes de pins jusqu'au sommet et se terminaient en pente douce. L'artillerie était placée sur la lisière, en regard de celle de l'ennemi ; quant aux troupes elles étaient entièrement cachées par les arbres. L'ennemi était enfermé dans ses retranchements tandis que les sudistes n'avaient qu'un terrain uni devant eux. Un silence de mort régna jusqu'à 4 heures 45 minutes de l'après-midi, et personne n'aurait imaginé que de telles masses d'hommes et une aussi formidable artillerie auraient commencé l'œuvre de destruction à une heure aussi avancée de la journée.

Il n'y avait que deux divisions de Longstreet de présentes, celles de Law et de Hood ; celle de Pickett formait l'arrière-garde. Comme toute la matinée avait été employée à disposer les troupes pour l'attaque, j'avais profité de ce temps pour faire une tournée à cheval à l'extrême droite avec le colonel Manning et le major Walton. Nous mangeâmes là une quantité de cerises, et nos chevaux trouvèrent aussi de leur côté de la nourriture en abondance. Nous nous baignâmes dans un petit courant d'eau, mais ce n'était pas sans crainte de ma part, car je savais que nous étions hors des lignes, et par conséquent exposés aux surprises de la cavalerie.

Vers une heure de l'après-midi j'avais rencontré sur la route un assez grand nombre de prisonniers yankee ; c'étaient des traînards isolés qui s'étaient laissé surprendre. J'appris d'eux qu'ils faisaient partie du corps de Sickles (3me corps à ce que je crois) et qu'ils étaient arrivés d'Emmetsburg pendant la nuit.

Ce fut à peu près dans ce moment de la journée que quelques coups de fusil furent échangés de part et d'autre.

Vers les deux heures de l'après-midi le général Longstreet m'avait fait dire que, si je voulais voir la bataille tout à mon aise, il me conseillait de remonter sur l'arbre où je me trouvais la veille. J'avais suivi le conseil et j'étais resté là en observation toute l'après-midi en compagnie de Lawley et du capitaine Schreibert. Ainsi que je l'ai dit, le plus profond silence régna jusqu'à 4 heures 45 minutes, et nous commencions à douter qu'il y eût le moindre engagement ce jour-là, lorsque tout à coup une violente canonnade se fit entendre à l'aile droite que commandait Longstreet. Immédiatement après, l'aile gauche commença aussi son feu. L'ennemi riposta avec une égale furie et en quelques instants la canonnade et la fusillade sur toute la ligne devinrent aussi vives que l'on peut se l'imaginer. Une épaisse fumée s'ensuivit, que le peu d'air ne parvenait pas à dissiper. On entendait éclater les obus de tous côtés, et le bruit qu'ils produisaient et la direction qu'ils prenaient étaient différents selon qu'ils venaient de l'ennemi ou de nos batteries, ce qui indiquait une différence dans le mode du système adopté.

De temps en temps un caisson sautait en l'air ; s'il appartenait à l'ennemi les confédérés se mettaient aussitôt à pousser des cris. Lors-

que les troupes du Sud vont à l'attaque ou qu'elles veulent témoigner le plaisir qu'elles éprouvent elles font entendre un cri tout particulier. Les acclamations des Yankee ne diffèrent pas beaucoup des nôtres, mais pour ce qui est du cri des confédérés leurs officiers prétendent que son principal mérite est de produire un effet salutaire et utile sur leurs adversaires. Tel corps sera distingué parfois, par l'un de ses régiments qui a la réputation *d'être bon criailleur*.

Dès que le feu eut commencé, le général Lee alla rejoindre le général Hill qui se trouvait sous notre arbre et il resta là à peu près tout le temps, tantôt regardant avec sa longue-vue, tantôt s'entretenant avec le général Hill et quelquefois adressant la parole au colonel Long de son état-major. A l'ordinaire il restait assis tout seul sur un tronc d'arbre.

Je fis la remarque que pendant tout le temps que dura le feu il n'expédia qu'un seul message, et ne reçut qu'un rapport. Il avait sans doute pour système de tout régler et de convenir d'avance avec les commandants des trois corps, puis de laisser à chacun d'eux la faculté de modifier et d'accomplir sa tâche du mieux qu'il lui serait possible.

Au fort de la canonnade une bande de musiciens confédérés qui était placée entre le cimetière et nous se mit à jouer des polkas et des walses, ce qui produisait un singulier effet avec l'accompagnement du sifflement et de l'éclat des obus.

A 5 heures 45 minutes, comparativement à ce qui se passait ailleurs, le calme semblait renaître sur notre gauche et dans le cimetière. A notre droite des volées de mousqueterie nous apprenaient que l'infanterie de Longstreet avait fait un mouvement en avant, et à en juger par la direction que prenait la fumée on aurait pu croire à un succès; mais vers les 6 1/2 heures la colonne cessa d'avancer et elle fit même un mouvement rétrograde. Peu après 7 heures Lee reçut du général Longstreet, par la voie des signaux, ces quelques mots: « Nous agissons bien! »

Un peu avant la nuit le feu se ralentit dans toutes les directions et cessa bientôt entièrement.

Nous apprîmes alors que Longstreet avait pendant quelque temps rompu tous les obstacles, s'emparant de plusieurs batteries, et chassant l'ennemi de ses positions, mais qu'aussitôt que la brigade de la Floride, du corps de Hill, ainsi que d'autres troupes, eurent lâché pied, il se vit forcé d'abandonner quelque peu du terrain qu'il avait gagné, ainsi que les canons pris sur l'ennemi, à l'exception de trois.

Néanmoins ses troupes allaient bivouaquer cette nuit sur le terrain qu'avait occupé l'ennemi dans la matinée.

Tout le monde est vivement peiné en voyant le général Longstreet s'exposer ainsi qu'il le fait et avoir si peu de souci de sa personne. Il a conduit aujourd'hui un régiment georgien à l'assaut d'une batterie, le chapeau à la main, et à la tête de la colonne d'attaque. Le général Barksdale a été tué et Semmes blessé; mais la plus grande perte est

celle du général Hood, blessé au bras dès le commencement de l'action. Ses Texiens sont au désespoir. Lawley et moi nous nous rendîmes à cheval au camp du général en chef qui avait été reporté à un mille en arrière du champ de bataille, où bivouaquait Longstreet avec la majeure partie de son état-major.

Le major Fairfax arriva vers les 10 heures du soir, de très mauvaise humeur. Il avait à sa charge 1000 à 1500 Yankee qui avaient été faits prisonniers dans la journée. Dans le nombre se trouvait un général que l'un de ses soldats accusait d'avoir été dans un tel état d'ivresse « qu'il avait exposé ses propres gens au feu de ses batteries. » Une telle assertion ne mérite pas grand crédit venant d'un individu peu soucieux de l'effet que pouvaient produire ses paroles, toujours prêt à prodiguer les serments lorsque cela pouvait servir sa cause. Nous vîmes aussi arriver tout un train de chevaux et de mulets envoyés par le général Stuart et que l'on supposait avoir été capturés par sa cavalerie, qui avait pénétré jusqu'à 6 milles de Washington.

Vendredi 3 juillet. A 6 heures du matin j'étais à cheval et me rendais avec le colonel Manning sur cette partie du terrain qui avait été si vivement disputée la veille et que l'ennemi avait fini par reconquérir. Les morts n'avaient été ensevelis qu'en partie, car un grand nombre était encore gisants sur le sol. Il y en avait aussi qui respiraient encore, mais dont les blessures ne laissaient plus aucun espoir. Au nombre de ces derniers étaient des Yankee en costume qui semblait être une fausse imitation de celui des zouaves. Leurs yeux vitreux, largement ouverts, firent sur moi, comme je passais, la plus pénible impression.

Nous rejoignîmes l'état-major des généraux Lee et Longstreet; ils étaient occupés à reconnaître le terrain et à faire leurs dispositions pour une nouvelle attaque. Comme nous formions une société assez nombreuse, nous ne pouvions autrement qu'attirer l'attention des pointeurs ennemis, qui nous saluèrent de leurs obus à deux ou trois reprises différentes. Un de ces projectiles mit le feu à un édifice en briques qui était dans nos lignes. Il était rempli de blessés Yankee principalement, et je crains bien qu'ils n'aient peut-être tous péris dans les flammes.

Le colonel Sorrell a reçu une légère blessure dans le dernier combat, mais il n'en a pas moins fait son devoir le reste de la journée. Le major Walton a eu son cheval tué. Je ne connais pas d'autres particularités concernant les personnes de ma connaissance intime.

Le plan d'attaque de la veille me paraît avoir été tout-à-fait simple: une vive canonnade sur toute la ligne pour commencer, puis le mouvement en avant des deux divisions de Longstreet et d'une partie du corps de Hill. L'ennemi ayant été repoussé à quelque distance, une partie du corps de Longstreet se trouvait ainsi plus hasardée. Elle était plus rapprochée des hauteurs, où l'ennemi s'était retranché d'une formidable manière.

La distance entre les canons des confédérés et la position des Yan-

kee, c'est-à-dire jusqu'aux bois qui couronnaient les crêtes opposées, pouvait être d'un mille au moins. Le terrain était ouvert, légèrement ondulé, laissant libre jeu à l'artillerie. Il s'agissait aujourd'hui de le franchir pour l'attaque projetée. La division Pickett, qui était arrivée (dans la matinée), était appelée à commencer le feu et à donner l'élan à la colonne entière. Les généraux Heth et Pettigreu du corps de Hill devaient coopérer au même but. La division Pickett était réduite à 5000 hommes, deux brigades en ayant été détachées.

A midi toutes les dispositions du général Longstreet étaient prises. Les troupes étaient en ordre de bataille, se reposant à l'ombre des arbres ; les batteries étaient prêtes à faire feu. Le général descendit alors de cheval pour prendre quelques instants de repos.

Le capitaine Schreibert et moi nous montâmes à cheval pour aller à la découverte d'une position qui nous permît d'assister au spectacle sans être exposés aux dangers résultant du combat qui allait avoir lieu. Après une excursion d'une demi-heure, sans avoir pu trouver de lieu convenable, nous nous décidâmes pour la coupole près de Gettysburg, où Ewell avait établi son quartier-général. Nous étions sur le point d'entrer en ville lorsque nous fûmes surpris par des détonations, annonçant que la canonnade qui commençait était, si possible, plus violente que celle de la veille.

Arrivés à la barrière du péage, nous nous trouvâmes au milieu d'un feu croisé d'obus venant des deux côtés opposés et passant fréquemment au-dessus de nos têtes.

Enfin deux obus à shrapnell éclatèrent tout près de nous, et une balle de l'un d'eux alla frapper l'officier qui nous conduisait. Cela nous fit changer d'idée à l'égard de la station de la coupole ; toute autre position était préférable à celle-là. Un petit garçon de 12 ans qui était à cheval et cheminait avec nous de compagnie, semblait prendre un plaisir diabolique à voir éclater les obus, et chaque fois que cela arrivait, il poussait des cris de joie. Je ne le revis plus depuis, ni n'ai pu savoir qui il était.

La route qui conduit à Gettysburg était couverte de cadavres Yankee, provenant des premiers engagements ; on le reconnaissait à la puanteur qui affectait l'odorat. Nous nous décidions à regagner la colline où nous étions la veille ; puis, réfléchissant que pour voir le combat dans toutes ses péripéties et pouvoir ainsi mieux en juger, il fallait se rapprocher du centre de l'action, je me déterminai à aller prendre poste auprès du général Longstreet. C'était alors 2 1/2 heures. Après avoir dépassé le quartier où se trouvaient le général en chef et son état-major, je poursuivis ma route à travers les bois dans la direction où j'avais laissé Longstreet. Je ne tardai pas à rencontrer des blessés qui revenaient de leur ligne de bataille ; quelques-uns demandaient d'un ton piteux un médecin ou une ambulance. Plus j'avançais et plus le nombre des blessés augmentait. A la fin j'arrivai à un endroit où les blessés étaient en aussi grand nombre que la foule de personnes que l'on rencontre dans la rue d'Oxford à l'heure de midi. Quelques-

uns marchaient à l'aide de béquilles faites avec deux carabines ; d'autres s'appuyaient sur les bras de leurs camarades moins blessés, et on en voyait aussi sur des brancards ou des ambulances, mais dans tous les cas je puis dire n'avoir vu donner des soins aux blessés que par les personnes désignées pour cela, portant une plaque rouge, indiquant l'ambulance à laquelle elles appartenaient.

Le combat continuait avec la même violence ; les obus emportaient ou faisaient tomber à chaque instant des branches d'arbres, sous lesquels les blessés se trouvaient, et parfois occasionnaient parmi eux de grands ravages. Je vis tout cela en beaucoup moins de temps que je n'en mets à l'écrire, et, bien que je fusse surpris à la vue de tant de blessés, je n'en avais pas encore vu *assez* cependant pour me faire une juste idée de toute l'étendue du mal.

Comme je m'approchais du général Longstreet, je vis un de ses régiments qui s'avançait en bon ordre à travers le bois pour aller à l'attaque. Je pensais que le moment était venu de bien voir et je dis au général « *que je n'aurais pas voulu pour beaucoup avoir manqué cette occasion.* »

Longstreet était placé au haut d'une clôture de branches entrelacées, sur la lisière du bois ; il gardait un sang-froid imperturbable. Il me dit en souriant : « *Diable ! vous ne l'auriez pas voulu, dites-vous ! Pour moi, je voudrais bien que cette occasion ne se fût pas présentée ; nous avons attaqué ; nous avons été repoussés, voyez vous-même !* »

Pour la première fois je pouvais embrasser d'un coup d'œil tout l'espace compris entre les deux positions, et je vis les troupes confédérées rentrer dans leur première position d'avant le combat, lentement, d'un air triste, par petites bandes détachées, et sous un feu violent d'artillerie. Ce n'est pas là où nous étions que le ravage était le plus grand, c'était plutôt à l'arrière-garde, où les obus éclataient en très grand nombre.

Le général me dit que la division Pickett avait d'abord réussi à emporter la position de l'ennemi et à s'emparer de ses canons, mais que 20 minutes après elle avait été obligée de rétrograder, entraînée par la retraite de Heth et de Pettigren sur sa gauche.

Il n'était pas possible de posséder plus de sang-froid que le général Longstreet dans les circonstances aussi pénibles où il se trouvait, menacé d'être débordé par l'ennemi qui faisait toutes ses dispositions pour en arriver là. Je pus apprécier alors toute la vérité du terme qu'on avait appliqué au général en l'appelant *bulldog* (bouledogue). En vérité les difficultés semblaient l'exaspérer toujours plus.

Lorsque je rejoignis le général, il n'y avait auprès de lui que le colonel Walton, les autres officiers étant en activité de service. Quelques minutes après arrivait le général Latrobe à pied portant sa selle ; son cheval venait d'être tué. Le colonel Sorrell se trouvait dans la même situation, et le capitaine Gorce avait son cheval blessé à la bouche.

Le général Longstreet fit toutes ses dispositions pour résister au mouvement en avant auquel on s'attendait. Il fit avancer quelques

pièces d'artillerie et rallier les soldats qui avaient quitté les rangs. J'entends encore le général Pettigren (j'ai lieu de croire que c'est lui) venir dire au général « qu'il lui était impossible de ramener ses gens à la charge, » sur quoi le général lui répondit : « Très bien ! n'importe ! laissez seulement vos gens où ils sont, l'ennemi qui vient sur nous saura bien les ramener à sa manière, en vous en épargnant l'ennui. »

Comme il demandait à boire quelque chose, je lui offris du rhum que j'avais dans un flacon d'argent, le priant de l'accepter en souvenir du moment où cela avait lieu. Il sourit et à ma grande satisfaction il accepta mon offre, après quoi il s'occupa des ordres à donner à la division Law.

Peu après je rejoignis le général Lee qui venait d'arriver et s'informait des causes du désastre qu'on avait éprouvé. Si la conduite du général Longstreet avait été admirable, celle du général Lee devait paraître sublime. Il ralliait ses troupes débandées, leur adressait des paroles d'encouragement; on le voyait parcourant tout seul la ligne de bataille, laissant à ses officiers d'état-major le soin d'en faire autant à l'arrière-garde. Toujours calme et de bonne humeur, il ne donna pas le moindre signe de désappointement, de souci, ou même du désagrément qu'il éprouvait. Il adressait à chaque soldat qu'il rencontrait des paroles d'encouragement telles que celles-ci : « Tout finira bien ; nous en parlerons plus tard, mais pour le moment il s'agit de se rallier; nous avons besoin de gens sur qui nous puissions compter, etc. » Il exhortait tous les blessés à bander promptement leurs plaies, et à reprendre le mousquet pour peu qu'ils fussent en état de le faire. Tous désiraient répondre à son appel, et j'en vis plus d'un ôter son chapeau, et applaudir à ses paroles.

Il me disait : « Colonel ! nous avons eu une mauvaise journée, bien mauvaise, en vérité ; mais nous ne pouvions pas toujours nous attendre à remporter des victoires » puis il me conseillait de me mettre en lieu plus sûr que celui où j'étais.

L'insuccès du jour n'empêchait point le général Lee de porter son attention sur les choses les plus ordinaires de la vie. Ainsi, à un officier qui rossait son cheval parce qu'il se montrait ombrageux à l'éclat d'un obus, il disait à haute voix, « ne le frappez pas, ne le fouettez pas; j'ai eu aussi un cheval pareil au vôtre, et je sais par expérience que les coups ne servent à rien. »

Ayant aperçu par hasard un homme couché dans un petit fossé, la face tournée contre terre, je crus remarquer qu'il était encore en vie. Il se mit en effet à pousser des gémissements. Le général Lee ayant en vain fait appel à son patriotisme, donna ordre à quelques artilleurs qui se trouvaient là, de le mettre sur pied.

Je vis le général Wilcox (il porte à l'ordinaire un paletot court et un chapeau de paille usé) qui venait lui donner, en criant assez fort, des détails sur sa brigade. Le général Lee lui prenant la main lui dit amicalement : « N'importe, général, *tout ce qui est arrivé l'a été par*

ma faute, c'est moi qui ai perdu cette bataille et il faut que vous m'aidiez à me tirer de la difficulté du mieux que vous pourrez ! » C'est ainsi que le général Lee cherchait à redonner du courage à ses troupes abattues, prenant sur lui tout le poids de l'insuccès de la journée. Il était impossible de le voir ou de l'entendre, sans être saisi d'admiration pour sa personne. Je ne sache pas que personne lui ait jamais manqué si ce n'est peut-être l'homme du fossé.

La position des confédérés se trouvait alors vraiment critique, et si l'ennemi avait su profiter de ses avantages, je ne sais trop ce qui serait arrivé. Le général en chef et ses officiers avaient sans doute le sentiment de leur situation, cependant on n'entendait pas ce bruit ni on ne remarquait cette confusion qui sont assez ordinaires dans un jour de bataille. Dès que la troupe était ralliée dans le bois, on la conduisait par détachements dans les positions qui lui étaient désignées, et où elle pouvait en attendant prendre le repos dont elle avait besoin. Nous apprîmes que les généraux Garnett et Armistead avaient été tués et le général Kemper mortellement blessé, que de toute la division Pickett un seul officier était resté sain et sauf. Cette tuerie avait eu lieu sur une étendue de terrain d'une mille carré, et dans une heure de temps.

Vers les 6 heures du soir nous entendîmes de longues acclamations venant des Yankees, ce qui nous fit croire un moment que c'était le signal de leur mouvement en avant, mais il ne s'agissait que de la réception d'un officier général que nous vîmes parcourir les rangs, suivi d'une trentaine d'hommes à cheval.

Peu après je me rendis à cheval à l'extrême front de bataille où se trouvaient postés 4 canons rayés, pour ainsi dire isolés, car il y avait là fort peu d'infanterie. Peut-être la présence de ces canons expliquait-elle la cause de la surprenante inactivité de l'ennemi.

Je fus d'abord accosté par un sergent et une douzaine d'artilleurs qui montraient tous de l'entrain et de la confiance, malgré la situation exposée où il se trouvaient. Le sergent manifestait le plus vif désir de voir avancer les Yankees, pour qu'il pût leur envoyer la charge qu'il tenait en réserve. Ils parlaient tous avec admiration de la pointe en avant que la division Pickett avait faite et de la manière dont le chef lui-même l'avait conduite. Lorsqu'ils apercevaient le général Lee, ils disaient : « *Nous sommes toujours pleins de confiance dans notre vieux ; la besogne d'aujourd'hui ne lui nuira pas. L'oncle Robert nous conduira à Washington encore, et il tiendra sa promesse*, etc. »

Pendant cette conversation les tirailleurs ennemis commencèrent leurs feux en avançant lentement et bientôt le bruit plus fréquent de la mousqueterie nous avertissait que nous étions l'objet de l'attention de nos adversaires, et qu'il était temps de lever séance. Je tournai aussitôt bride en prenant congé de ces déterminés et joyeux artilleurs.

Vers les 7 heures du soir le général Lee reçut un rapport l'informant que la division du corps d'Ewell avait été heureuse à l'aile gauche et qu'elle avait remporté des avantages marquants. A ce moment le feu cessa complétement sur notre front ; seulement sur notre droite on en-

tendait encore des détonations assez vives de mousqueterie. Nous apprîmes plus tard que ces coups venaient des Texiens de Hood, qui, ayant enveloppé un parti de cavalerie de l'ennemi, prenaient plaisir à tuer les hommes à coups de fusil. On me dit que des 400 cavaliers 18 seulement auraient échappé au massacre.

A 7 1/2 heures, comme on n'avait plus à craindre d'attaque des Yankees, je regagnai la tente de Moses et je trouvai notre digne commissaire dans la plus triste disposition d'esprit qu'on puisse imaginer, par suite des bruits exagérés qui venaient de lui parvenir. Sur ma route j'avais rencontré un grand nombre de blessés très inquiets au sujet du général Longstreet, que l'on disait tué. Lorsque je les rassurais à cet égard en leur disant qu'il était en pleine santé, ils semblaient oublier leurs propres souffrances pour ne songer qu'à l'état de santé de leur général. Il m'est impossible d'exprimer par des paroles la patience et la fermeté extraordinaires avec lesquelles les confédérés supportaient leurs souffrances.

Il m'arriva de prendre un repas avec les docteurs à 10 heures du soir, le premier depuis 15 heures.

Je rendis mon cheval à son propriétaire, attendu que, soit par mort ou par suite de fatigue, l'état-major se trouve le plus souvent privé de chevaux.

Samedi 4 juillet. Je fus éveillé au point du jour par Moses qui se lamentait de ce que la caisse, qui contenait une assez forte somme, avait été volée pendant notre sommeil. Après bien des recherches on la retrouva dans un bois du voisinage ; la serrure était brisée et l'argent avait été enlevé. Le docteur Barksdale avait été volé exactement de la même manière. C'était évidemment l'ouvrage de ces scélérats de déserteurs ou rôdeurs qui ne se trouvant jamais au feu, pillent en attendant les indigènes et viennent plus tard se vanter d'avoir été les héros de Gettysburg.

Lawley, l'Autrichien et moi nous allâmes vers les 8 heures faire un tour de promenade sur le front de la ligne, et chemin faisant nous rencontrâmes le général Longstreet qui était on ne peut plus gai et dans un véritable accès de bonne humeur. L'ennemi envoyait un drapeau en signe de trêve, faisant annoncer entr'autres « que le général était blessé et fait prisonnier, mais qu'on en aurait grand soin. » Le général fit répondre immédiatement qu'il était très reconnaissant, mais que n'étant ni blessé ni prisonnier il n'avait besoin d'aucun soin de leur part, pouvant se satisfaire très bien lui-même. Le général a vraiment une nature de fer, il semble qu'il puisse se passer de nourriture et de sommeil. Quelques-uns des officiers de l'état-major, à peine descendus de cheval, succombaient au sommeil qui les gagnait, tant ils étaient exténués de fatigue après trois jours d'exercice continuel.

Pendant que Lawley allait au quartier général pour affaires, je restai assis et j'eus un long entretien avec le général Pendleton, chef de l'artillerie. Il m'indiqua le nombre exact des canons qui avaient été utilisés la veille. Il me dit que l'opinion générale se prononçait en faveur des

canons Napoléon de 12 livres, que c'étaient de tous les canons d'ordonnance ceux qui convenaient le mieux pour un service de campagne. Il me disait encore que presque toute l'artillerie des confédérés avait été prise sur l'ennemi ou bien provenait de la fonte des vieux canons de 6 livres capturés dans la première campagne.

A 10 heures de la matinée Lawley revint du quartier général avec la nouvelle que l'armée se mettrait en mouvement dans la soirée pour rentrer en Virginie; le manque de munitions obligeait d'en venir là. On s'attendait à voir l'ennemi faire une attaque ce jour là, qui était justement l'anniversaire du 4 juillet, et on avait calculé qu'il y avait suffisamment de munitions pour une journée de combat. Le train d'ordonnance avait déjà commencé son mouvement du côté de Cashtown, et la longue suite de fourgons et chariots remplis des pillages d'Ewell était aussi en route, dès le grand matin, dans la direction de Hagerstown par la route de Fairfield qui y conduit.

La division Johnson avait évacué pendant la nuit la position conquise la veille. Il paraît qu'après avoir réussi à s'emparer du cimetière il s'était maintenu dans cette position jusqu'au moment où il se vit contraint de l'abandonner, n'étant pas appuyé par la division Pender, dont la marche était retardée par la blessure que son chef venait de recevoir. Toute l'aile gauche avait dès lors été rejetée fortement en arrière.

Vers une heure la pluie commença à tomber par torrents; nous allâmes nous réfugier dans l'habitation d'un pauvre paysan pensylvanien. La chaumière était pleine de soldats dont pas un seul n'avait la moindre idée qu'il fût question d'une retraite; au contraire tous parlaient de Washington et de Baltimore comme s'ils eussent dû y faire leur entrée.

A 2 heures de l'après-midi nous nous rendions au camp du général Longstreet qui avait été porté à 3 milles en arrière sur la route de Fairfield.

Le général Longstreet s'entretint assez longtemps avec moi de la bataille. « Il avait commis la bévue, disait-il, de ne pas concentrer suffisamment son armée et d'attaquer avec 15 mille hommes au lieu qu'il en eût fallu le double. Le mouvement en avant avait eu lieu sur trois lignes et les troupes du corps de Hill qui avaient cédé le terrain étaient de jeunes soldats qui allaient au feu pour la première fois. Il pensait que si les ennemis n'avaient pas attaqué à leur tour, c'était dû principalement à la présence de ses canons, et que s'ils avaient attaqué immédiatement après le mouvement rétrograde, il aurait pu en résulter un désastre ; mais il est vrai de dire aussi que ce cas était prévu et que les divisions Hood et Law devaient alors se porter en avant sur la droite. Je crois enfin que le général Meade avait raison de ne pas se porter en avant, ses hommes n'auraient jamais supporté l'épouvantable feu d'artillerie auquel il se seraient exposés. »

Pendant ces trois jours on a fait un peu plus de 7000 Yankees prisonniers ; 3500 ont été relâchés sur parole, et le reste fut emmené à Richmond par un détachement de la division Pickett.

La véritable cause de l'échec éprouvé par les confédérés se trouve

dans le souverain mépris qu'ils affectaient généralement pour leurs ennemis.

Nous avons vu passer pendant toute la journée des chariots, des chevaux, des mulets, et du bétail capturés en Pensylvanie, seuls avantages solides que l'on eût retirés de toute la campagne ; on admire surtout le butin fait par Ewell. Ce défilé d'objets divers était interminable, nous n'en voyions jamais la fin et il devenait de plus en plus évident que nous ne pourrions nous mettre en route que tard dans la nuit. Lorsqu'il commença à faire obscur nous nous rangeâmes tous auprès d'un grand feu et j'entendis les rapports envoyés par différents généraux annonçant que l'ennemi se retirait et qu'il n'avait fait que cela tout le jour. Le général Law disait qu'il n'avait aperçu que des vedettes de cavalerie.

Mais tout cela ne pouvait changer en aucune manière les plans du général Lee ; il lui fallait absolument renouveler ses provisions, ses munitions, n'ayant pu, contre son habitude, se les procurer aux dépens de l'ennemi, et comme ses communications avec la Virginie étaient interceptées il se voyait forcé de se rabattre sur Winchester et ses environs, et de tirer de là les choses dont il avait besoin.

Le général Milroy avait eu soin de laisser un fort approvisionnement dans cette ville, lorsqu'il dut la quitter précipitamment il y a quelques semaines. L'armée y trouva aussi un énorme wagon rempli de dépouilles de la Pensylvanie qu'il fallait absolument transporter de l'autre côté du Potomac.

Peu après 9 heures la pluie commença à tomber par torrents. Lawley et moi nous gagnâmes heureusement la cabine couverte du docteur, et nous pûmes enfin nous mettre en route peu après minuit.

Dimanche 5 juillet. La nuit a été mauvaise, le tonnerre, les éclairs, des torrents de pluie, une route où l'on marchait jusqu'aux genoux dans la boue, puis des chariots qui nous arrêtaient à chaque instant. J'avais pitié des malheureux soldats condamnés à nous suivre.

Nous n'avancions que très lentement ; nous mîmes huit heures à faire 8 milles.

A 8 heures du matin nous fîmes halte dans les environs du village de Fairfield à l'entrée d'un passage de montagne. A peine avions-nous commencé a allumer du feu que l'on vint nous dire que la cavalerie yankee allait nous attaquer. Des balles sifflèrent, en effet, au-dessus de nos têtes, mais nous ne pouvions découvrir d'où les coups partaient. Peu après nous apprenions que la magnifique capture d'Ewell avait été presque entièrement reconquise par les Yankees. Ces nouvelles firent l'effet de puissants aiguillons sur nos conducteurs de fourgons ; ils se mirent dès lors à presser le pas d'une manière inusitée.

Notre trio médical semblait d'abord bien décidé à ne pas mettre pied à terre, mais pressé par la faim et aussi par la considération que si l'on était surpris par l'arrivée des Yankees le mauvais état de la route sur nos derrières donnerait le temps de leur échapper, il se dé-

cida à venir nous rejoindre. Peu après un parti de cavalerie confédérée s'avança sur le front et, après l'échange de quelques coups de fusil trouva le moyen de rendre la route libre.

Vers midi les généraux Lee et Longstreet arrivèrent et s'arrêtèrent non loin de nous. Ewell ne tarda pas non plus à arriver. C'est la première fois que je le voyais. C'est un vieux soldat comme on en voit rarement ici, à tête chauve, nez proéminent, au regard sauvage, et à face maladive. Il a perdu dernièrement une de ses jambes, ensorte qu'estropié comme il est, il lui arrive de tomber quelquefois de cheval. Dès qu'il en est descendu, à l'ordinaire il se met à cheminer à l'aide de béquilles. Il était le bras droit de Stonewall Jackson dans le temps des fameuses campagnes de la vallée. Il était alors grand jureur de profession et se permettait (ce qui n'arrivait à personne) d'en donner des preuves en présence de Jackson. Toutefois depuis son récent mariage (quelque peu romanesque) on assure qu'il *s'est rallié à l'église.* Lorsque je le vis il était alors tout désappointé de la perte qu'il venait de faire et ne voulait pas des consolations du général Lee.

Après avoir rejoint de nouveau le général Longstreet je montai le vieux cheval de Lawley et me disposai, vers les 3 heures, à faire le passage de la montagne. A 4 heures nous arrivions à un endroit où la route se bifurque, conduisant d'un côté à Emmetsburg et de l'autre à Hagerstown.

Le major Moses et moi nous entrâmes dans une ferme où nous trouvâmes plusieurs femmes, deux Yankee blessés et un mort, des suites de l'escarmouche de la matinée. Un des patients avait une horrible blessure à la tête et l'autre souffrait d'une contusion au genou ; ce dernier, qui était irlandais, me dit qu'il avait servi dans l'armée européenne du Bengale pendant la révolte des Indes. Il faisait maintenant partie du régiment de cavalerie du Michigan et me paraissait imbu de tous les préjugés américains au sujet des griefs irlandais et autres choses semblables. Il me disait qu'ils n'avaient pas de bons officiers et que l'on croyait généralement dans l'armée que le général Mc Clellan allait prendre le commandement des troupes.

Les femmes qui se trouvaient ici étaient d'ardentes abolitionistes. Le major Fairfax passant à cheval, s'informa de l'une d'elles si le corps mort appartenait aux Yankees ou aux confédérés? La femme fit un geste avec le pied et répondit : « *Croyez-vous que si c'était un rebelle il resterait longtemps ici?* » Sur quoi Fairfax lui dit : « Est-ce ainsi que s'exprime une femme à l'égard d'une personne morte qui ne peut plus faire de mal ? » A ces paroles le visage de la femme se colora et elle affirma qu'il ne fallait pas prendre ce qu'elle venait de dire au sérieux.

A six heures nous nous remettions en route et rejoignions le général Longstreet vers les 7 1/2 heures. La route était couverte de soldats qui marchaient d'un pas on ne peut plus dégagé ; l'humidité et la boue ne paraissaient les affecter en aucune manière ; ils étaient aussi dispos que si la fortune leur eût souri. Ils avaient un portrait coloré de

M. Lincoln qu'ils se passaient de mains en mains en l'accompagnant de sarcasmes sur la beauté personnelle de l'oncle Abram.

Lorsque nous fîmes halte pour passer la nuit, les tirailleurs se faisaient encore entendre à l'avant et à l'arrière-garde. Ewell commandait celle-ci et Stuart l'autre. Notre bivouac se trouvant près d'une grande auberge, le général Longstreet avait ordonné qu'on préparât un souper pour lui et son état-major, mais lorsque nous pensions nous mettre à table nous nous aperçûmes que le général Law et ses officiers avaient pris notre place et qu'ils étaient occupés à achever leur besogne en toute hâte. Toutefois nous ne tardâmes pas à être servis à notre tour, car l'aubergiste pensylvanien était désireux de complaire au général, dans l'espoir que par son entremise il sauverait de la ruine tout son mobilier qui avait été déjà condamné à la confiscation par l'impitoyable Moses.

Pendant le souper des femmes entrèrent à diverses fois et à pas précipités, dans le lieu où nous étions, disant : « Oh ! bonté divine ! les voilà qui tuent nos porcs gras. Où est le général ? le grand officier ? Nos vaches à lait sont parties. » A toutes ces expressions le général répondit en branlant mélancoliquement la tête : « Oui, mesdames, c'est très fâcheux, très fâcheux sans doute, il s'est passé de semblables choses en Virginie il y a 2 ans — très fâcheux. »

Nous dormîmes tous à ciel découvert, et notre sommeil ne fut pas même troublé par la pluie qui tombait par torrents.

Je me vois dans l'impossibilité de traverser les lignes ennemies malgré la trêve qu'on nous a offerte ; je me trouve ainsi dans un dilemme au sujet de l'expiration de mon congé.

Lundi 6 juillet. Plusieurs chevaux ont été volés cette nuit ; peu s'en est fallu que le mien n'eût le même sort. Il faut absolument être sur ses gardes si l'on veut s'éviter de pareils désagréments.

Nous nous mîmes en route à 6 1/2 heures, mais nous ne pouvions avancer que difficilement, tant la route était encombrée par les chars de transport. L'ennemi en avait capturé et brûlé quelques-uns la veille.

De toutes les voitures de transport qu'Ewell avait capturées sur les Yankees et que ceux-ci avaient reprises dès lors, il n'en restait plus que 38 entre les mains de ces derniers, les autres ayant de nouveau été capturées par le même Ewell.

A 8 1/2 heures nous fîmes halte pour une couple d'heures et les généraux Lee, Longstreet, Hill et Wilcox tinrent conseil entr'eux.

A midi nous fîmes halte de nouveau et nous nous mîmes à manger des cerises, seule nourriture que nous prîmes ce jour-là entre 5 heures du matin et 11 heures du soir.

Je vis le général Hood dans sa voiture ; il avait mauvaise mine ; il avait beaucoup souffert. Les médecins doutent qu'il puisse jamais se servir de nouveau de son bras. Je vis aussi le général de cavalerie Hampton, qui avait reçu un coup de feu à la hanche et deux coups de sabre à la tête, ce qui ne l'empêchait point d'être d'excellente humeur.

Un peu avant d'arriver à Hagerstown, nous entendîmes tirer à l'avant-garde et l'alarme fut telle qu'on crût voir arriver la cavalerie ennemie. On fit retirer les ambulances, mais quelques blessés sautèrent à bas de leurs couches, et saisissant leurs fusils, qu'il avaient toujours près d'eux, se disposaient à combattre.

Après une escarmouche assez longue et tout à fait insignifiante, nous allâmes prendre poste sur une colline qui dominait Hagerstown et nous vîmes la cavalerie de l'ennemi chassée à travers la ville et poursuivie par les cris des confédérés.

Un assez grand nombre de Yankees faits prisonniers passa devant nous ; l'un d'eux qui fumait un cigare était lieutenant de cavalerie ; il portait un costume des plus élégants et ses cheveux, par leur arrangement, témoignaient du grand soin qu'il en prenait. Il faisait le plus grand contraste avec con escorte, qui n'avait que des lambeaux pour tout vêtement, et avec nous-mêmes aussi, qui ne nous étions lavés ni rasés depuis longtemps.

Vers 7 heures du soir nous traversions à cheval les rues de Hagerstown ; on y voyait des chevaux morts et même aussi quelques hommes gisants paraissant privés de vie. Après avoir poussé jusqu'à un mille au-delà de la ville, nous fîmes halte et le général Longstreet envoya quatre cavaliers à la découverte ; ils devaient suivre un sentier bordé de haies, et avaient ordre de faire un rapport exact de tout ce qu'ils auraient vu ou entendu.

B.

Lettre du champ de bataille au journal républicain « Gazette de Cincinnati, » par son correspondant à l'état-major du général Meade, M. Whitelaw Reid.

Washington, 29 juin 1863.

« *Tenez-vous prêt.*

« Veuillez, si vous le pouvez, vous faire remplacer dans votre office, vous équiper au complet, puis monter à cheval, et aller rejoindre l'armée de Hooker, de manière à arriver assez à temps pour prendre part au combat. »

Telle est la dépêche que je recevais dimanche soir du directeur en chef de notre feuille. J'étais tout à fait en état d'exécuter les ordres que l'on me donnait, du moins je pensais pouvoir le faire, dès le lendemain. Mais, hélas ! il n'était déjà plus question de l'armée de Hooker !

On ne songeait à Washington qu'à déménager. Un petit nombre de partisans de la cause du sud étaient seuls à exalter, par anticipation,

un désastre qu'ils regardaient comme certain, tandis que généralement on ne savait comment interpréter un acte sans précédent, qui excitait d'autant plus l'indignation que l'on connaissait la cause de tout le mal. Pour tout lecteur qui avait pu prendre connaissance des derniers numéros de la *Gazette* (de Cincinnati), faisant connaître sur qui retombait la responsabilité de l'invasion, il ne pouvait plus y avoir de doute. C'était Halleck ([1]) qui était la cause unique. — Maintenant, de savoir comment cette cause a été produite, comment fut amenée la querelle au sujet de la possession de Harpers Ferry, comment il s'ensuivit la démission volontaire de Hooker, comment enfin, peu après, Halleck mit en plein jour toute l'inconséquence de sa conduite, en laissant au successeur de Hooker la faculté de faire sa volonté au sujet de ce même point de contestation ; tout cela, dis-je, vous sera connu par les feuilles publiques beaucoup plus tôt que je ne puis le faire par correspondance.

Pour le moment Washington semblait avoir perdu son air blasé, la ville avait tout à fait repris son agitation d'autrefois. Les deux ou trois membres du congrès qui s'y trouvaient par hasard avaient bien de la peine à cacher toute l'indignation qu'ils ressentaient ; la population, de son côté, faisait mille conjectures sur l'étrange affaire qui venait d'avoir lieu ; des histoires plus fausses les unes que les autres étaient colportées partout ; on allait même jusqu'à dire que Hooker avait été destitué à cause de l'état d'ivresse dans lequel il s'était trouvé pendant quinze jours ([2]). Enfin, d'autres bruits tout aussi étranges ne contribuaient pas peu à obscurcir la vérité, toujours davantage.

Jamais rien de pareil ne s'était encore vu dans les annales militaires modernes. Un général, par de brillantes marches forcées, trouve le moyen de faire face à son ennemi ; puis au moment où une crise, peut-être décisive, allait avoir lieu, lorsqu'on devait s'attendre d'heure en heure à une de ces grandes batailles qui pouvait fixer les destinées de toute une nation, voilà qu'on remplace ce général ! On ne pouvait, à dire vrai, lui imputer aucune faute quelconque ; mais le sort voulut qu'un ministre de la guerre, présomptueux bien qu'il fût éloigné de 60 milles du champ toujours mouvant des opérations militaires, différât en seul point de l'opinion du général, qui marchait à la tête de ses troupes. Celui-ci examina de nouveau le cas avec toute l'attention possible, et fut toujours plus convaincu que ses vues étaient justes. Il insista en conséquence pour que l'on s'y conformât, offrant, en cas contraire, sa démission, ne voulant pas prendre sur lui la responsabilité d'une mesure qu'il savait être fausse. Il fut ainsi remplacé ; cinq heures plus tard son remplaçant se chargeait de lui donner raison.

Ce remplaçant, toutefois, était un bon général, peut-être meilleur que Hooker lui-même ; on pouvait donc espérer qu'on ne perdrait pas

(1) Il va sans dire que nous laissons au correspondant la responsabilité de son assertion, au sujet de laquelle nous nous en référons à ce que nous avons dit précédemment. *(L'auteur.)*

(2) Calomnie réchauffée des journées de Chancellorsville. *(L'auteur.)*

au change ; il était seulement à regretter qu'une telle mutation eût eu lieu dans les circonstances actuelles. Sans précisément regretter la perte de Hooker, on pensait qu'on aurait dû avoir plus d'égard pour le sentiment national, qui se trouvait assez vivement blessé du procédé.

Nouveau sujet d'alarme. Stuart avait passé le Potomac à 25 milles de Washington, capturé un train de marchandises à 12 ou 13 milles de là, dispersé de petits détachements à un ou deux milles de la route, entre Baltimore et Washington. On jugeait que la route serait interceptée pendant la nuit, et qu'ainsi la capitale ne tarderait pas à être entièrement isolée. Nous avions donc besoin de hâter le pas, sinon il pourrait bien arriver que nous ne puissions rejoindre l'armée de Hooker.

Ce qui arrivait n'était pas seulement un croc en jambes pour nous ; il l'était aussi pour bien d'autres. – Samuel Wilkison, le brillant écrivain si connu de la *Tribune*, de New-York, et U.-H. Painter, correspondant en chef pour Washington du journal l'*Inquirer*, de Philadelphie, vrai miracle d'énergie dans cette sphère d'action, devaient aussi rejoindre l'armée. — Coffin, du *Journal de Boston*, connu dans toute la Nouvelle-Angleterre comme *Carleton*, m'avait aussi donné, par le télégraphe, un rendez-vous à l'armée.

Lundi matin Washington respirait plus librement ; on venait d'apprendre que les trains venant de Baltimore avaient pu passer. Stuart avait-il donc manqué son coup? Nous anticipions simplement sur le temps.

Nous fîmes à la hâte quelques emplettes pour subvenir à notre entretien pendant le trajet, et à 11 heures nous nous mettions en route. La plus grande vigilance était exercée dans les petits blokhaus, sur les digues, sur tous les points exposés le long de la route que nous avions à parcourir ; des forces nombreuses étaient prêtes à repousser toute attaque. Dans nos wagons, nous ne tarissions pas sur le compte de Stuart et de son coup manqué. Nous nous informions aussi de l'état des communications du côté de New-York, et c'est ainsi faisant que nous arrivions à Baltimore. Nous apprenions en même temps que M. Prescott Smith, le directeur de la ligne de Baltimore à l'Ohio, avait informé le public de Baltimore des événements de la nuit dans les termes suivants : « Messieurs, disait-il, je suis bien fâché de ce qui arrive ; j'aimerais vous tirer d'embarras, et je vous enverrais volontiers un train extra, si je le pouvais, mais les rebelles ont intercepté la route du côté de Frederick, cette nuit, et nous ne savons quand nous pourront retourner de vos côtés. »

Comme on voit, Stuart avait réussi ; nous nous trouvions en arrière d'un train, et étions ainsi coupés de l'armée.

Il ne nous restait autre chose à faire qu'à aller attendre à Washington le dénouement des affaires, ce que nous fîmes, fort peu satisfaits de notre début.

Départ.

Frederick, mardi soir 30 juin.

Washington ressemblait à une ville assiégée, comme après le désastre de Bull-Run. Le défilé des troupes ne cessait durant la nuit ; les ordonnances faisaient résonner leurs sabres sur le pavé des rues ; le mouvement continuel des trains de wagons était assourdissant. On voyait les commissaires tout occupés de leurs approvisionnements ; le département du quartier-maître général ressemblait à une ruche ; partout mouvement précipité. Le département de la guerre était naturellement en proie à l'agitation la plus violente ; il y avait là des gens qui ne cessaient de demander ce que le président pensait des événements. Vous les auriez entendus dire : « Les trains arrivent bien à présent de Baltimore, mais combien de temps cela durera-t-il ? La cavalerie de Stuart, qui a pénétré tout près de l'ancienne place Blair, à Silver-Springs, ne pourra-t-elle pas couper la voie dans le moment qui lui conviendra ? — Qui pourra l'empêcher, disaient les banquiers effrayés, de passer au-delà des places fortes du Maryland et de faire une subite apparition à Washington pour remplir les coffres de leur armée avec les richesses que nous tenons en réserve dans nos souterrains ? »

Puis au milieu de tout cela nous étions appelés à un autre spectacle, qui, en faisant le plus singulier contraste avec ce qui se passait, devait flétrir à jamais les noms des personnes que cela concernait. C'était précisément ce moment où l'on demandait à grands cris des renforts de troupes pour l'armée affaiblie par les pertes éprouvées, où l'on faisait un appel énergique à tous les volontaires, sans distinction, pour concourir à la défense du pays contre les envahisseurs du Sud, où tout citoyen, en un mot, quelle que fût sa position, ne devait pas hésiter à prendre le mousquet pour la défense commune, c'est ce moment-là qu'avait choisi un détachement de l'armée dont le temps de service était expiré, pour rentrer dans ses foyers. C'était un régiment de la Nouvelle-Angleterre fort de 900 hommes, qui s'était engagé à servir pendant 9 mois, et était arrivé au terme de son engagement. Que l'on se représente cette troupe, mise comme pour un jour de parade, en complète tenue, remarquable par le luxe des uniformes et le brillant des armes, chez les officiers et les soldats, un tambour-major se redressant de toute sa hauteur, un corps de musique assourdissant, enfin une troupe emportant tous les signes d'une guerre glorieuse (autour de la capitale), enseignes déployées, tambour battant, et marchant du même pas auquel elle était habituée depuis tant de mois d'exercices journaliers. C'était ainsi, dis-je encore, au moment où la cavalerie de Stuart se montrait, pour ainsi dire, aux portes de la capitale, qu'on allait livrer prochainement une bataille qui devait décider si la guerre serait portée au Nord ou au Sud, que ces gens, équipés comme nous venons de l'indiquer, se disposaient à regagner paisiblement leurs demeures ! On les avait suppliés de retarder leur départ de 15 jours,

d'une huitaine, de trois jours seulement ; mais pour eux tout était dit, le terme de la convention étant expiré ils ne pouvaient que rentrer dans leurs foyers ! Si seulement Stuart pouvait s'emparer du train qui les emmène ! !

Nous profitons de la voie pendant qu'elle est encore libre et nous allons à Baltimore. M. Prescott Smith nous avait donné l'assurance que la route était ouverte jusqu'à Frederick ; qu'à la vérité personne ne pouvait dire où Stuart se trouvait maintenant, mais qu'à tout événement il nous expédierait dans l'après-midi.

Du reste tout annonçait que notre armée allait faire une pointe sur l'ennemi. On savait que les rebelles s'étaient concentrés à York en Pensylvanie. Notre armée avait déjà quitté Frederick, sur les derrières de l'ennemi, s'étendant en éventail afin de profiter de toutes les routes, et balayant tout sur son passage, en attendant une rencontre. On était certain que Meade saisirait la première occasion de livrer bataille. On le connaissait pour un brave officier, capable, et on ne doutait pas que les soldats ne le suivissent aussi volontiers qu'ils suivaient Hooker ; on supposait même que plusieurs lui donnaient la préférence sur celui-ci. Du reste nous avions besoin d'hommes portant mousquet. On jugeait que l'armée de Lee était aussi nombreuse que la nôtre.

Baltimore venait d'avoir sa panique. Lundi soir un parti de cavalerie rebelle s'étant aventuré à quelques milles de la ville, des personnes effrayées étaient rentrées précipitamment en disant que de nombreux escadrons allaient faire une charge dans les rues. On avait sonné la cloche d'alarme. Les citoyens les plus honorables avaient pris les armes ; tous les lieux de passage avaient été occupés par de nombreuses troupes improvisées, et à peine avait-il fallu une heure pour réunir des milliers d'hommes armés prêts à défendre les approches de la cité. C'était un beau spectacle annonçant une nouvelle vie pour Baltimore. Grâce à Dieu, cette cité de l'est était au moins disposée et prête, dans tous les cas, à se défendre elle-même.

Stuart ne parut pas. S'il était venu il aurait été repoussé.

Le général Tyler (dans le temps colonel du 7me Ohio) avait été instamment sollicité de prendre le commandement de la défense de Baltimore. Le déploiement de la milice urbaine qui venait d'avoir lieu était en grande partie son œuvre.

Eh bien ! ces défenses où sont-elles donc ? s'écriait W... en s'adressant à un petit garçon et en jetant en même temps des petits cailloux qu'il prenait dans un baril, à un porc qui passait dans la rue où nous étions à flaner ; puis le petit garçon de dire aussitôt de l'air le plus propre à faire impression : « *cessez de jeter cela, monsieur, vous détruisez les défenses de Baltimore.* » Et en effet il disait vrai. Une seule rangée de tonneaux à goudron et de caisses à sucre, remplis à moitié de gravier et placés à travers la rue ; puis de distance en distance une ou deux poutres disposées en forme de chevaux de frise, et placées dans le haut de la rangée, voilà ce qui constituait ce qu'on appelait *les défenses*. Je crois que certain journal officiel leur donnait aussi le nom

de barricades. Mais hors de la ville on avait exécuté des ouvrages en terre, au moyen desquels on aurait pu opposer la plus vive résistance, et si la cavalerie eût pénétré dans la ville elle aurait pu être arrêtée dans ses charges.

Dans l'après-midi on apprit que la cavalerie de Stuart avait fait un long circuit en passant sur les derrières et le flanc de notre armée pour rejoindre l'armée de Lee dans la Pensylvanie du Sud. Baltimore se trouvait ainsi sauvé. L'entreprise de Stuart, mal conçue, n'avait produit que de mauvais résultats. Ses chevaux se trouvaient hors de service par suite de marches forcées et cela à la veille d'une grande bataille, où il se verrait dans l'impossibilité de protéger la retraite de l'armée, si elle devait avoir lieu, et enfin, après tout qu'avait-il gagné? Quelques chevaux, la capture d'un train d'armée qu'il lui avait fallu détruire, une interruption pendant 18 heures des communications par chemins de fer entre la capitale et l'armée, puis une alarme de nuit à Washington et à Baltimore.

On disait que notre armée allait se concentrer à Westminster ; c'était évidemment dans le but de marcher sur York. Pour atteindre ce dernier point nous devions prendre le chemin de fer du Maryland occidental ; mais la compagnie dans sa terreur l'avait abandonné, et tout le fond de roulement se trouvait à Philadelphie. Il ne nous restait ainsi d'autre parti à prendre que celui de gagner au plus tôt Frederick par la voie ferrée, puis de là suivre à cheval les traces de l'armée.

Comme notre société montait dans le train on venait de recevoir une dépêche qui nous apprenait que Hooker était pleinement vengé de Halleck. Il avait été remplacé pour avoir insisté sur la retraite des troupes cantonnées à Harpers-Ferry, qu'on pouvait mieux utiliser dans l'armée active. Or c'est précisément ce que son successenr venait de faire. Que tout honneur en revienne à Meade, qui a eu le courage de prendre sur lui la responsabilité de son acte.

Nous assistâmes à un curieux spectacle pendant le trajet que nous avions à faire. Il n'y avait pas plus de 18 heures que l'ennemi avait fait une incursion sur cette route, et comme le public en général ignorait l'état actuel des choses il s'attendait plus ou moins à une nouvelle attaque, c'est pourquoi nous rencontrions une multitude de chariots chargés de personnes de tout âge et de tout sexe qui avaient préféré courir les risques plutôt que de s'exposer à perdre un train.

M. Smith avait eu l'obligeance de nous procurer un wagon spécial ; mais la presse de la foule était telle que nous donnâmes libre accès aux femmes et aux enfants qui étaient bien décidés à braver les dangers qu'ils supposaient devoir être imminents.

Frederick est devenue un séjour de démons. On a commis une bien grande bévue. La ville fourmille de traînards et les boutiques de liqueurs sont en pleine vogue. Je vois là au-dessous de ma fenêtre quelques vingtaines de soldats ivres, qui se livrent à des orgies les plus hideuses. Ils se répandent dans la ville pour voler des chevaux ou s'introduire dans les maisons particulières, pour y faire quelque soustrac-

tion, remplissant l'air de leurs blasphèmes ou de leurs hurlements à la manière des ivrognes. Il semble qu'on ait réuni ici tout ce qu'il y avait de plus mauvais dans la grande armée, ses lâches, ses voleurs, ses vagabonds, ses fanfarons, ses rebuts, en un mot tous ces gens adonnés au whiskey qui mettent toutes leurs jouissances à être libres de toute contrainte.

L'arrière-garde d'une grande armée.

Aux deux Tavernes, juillet 1.

Notre petite société se sépara ; mes compagnans pensaient qu'ils feraient mieux de retourner à Baltimore et de se rendre de là à Westminster par les trains du gouvernement que l'on pourrait prendre. Je n'étais pas de cet avis et préférais m'en tenir à mon premier plan, qui était de suivre les traces de l'armée. J'eus lieu de me féliciter d'avoir pris cette décision.

Il me suffit d'une heure, après mon déjeuner, pour me procurer un cheval et faire mes dispositions de voyage.

Les montagnes du Sud, devenues historiques depuis la flétrissure que leur avait laissée une première invasion des rebelles, se dessinaient sur notre gauche à travers les brouillards du matin ; devant nous s'étendait une route sinueuse, allant aboutir, en s'infléchissant, à une contrée dont le terrain accidenté annonçait par sa culture soignée qu'elle était habitée par des fermiers pensylvaniens. L'armée avait remonté la vallée du Monocacy, en passant par les charmants petits villages marylandais de Walkersville, Woodburg et Middleburg, où, dans des temps plus tranquilles, Rip van Winkle aurait pu sommeiller à son aise. La direction que l'armée avait prise était trop au nord pour être celle de Westminster, et un courrier qui venait de là avec des dépêches nous informa que le quartier général avait été porté à Taneytown, plus au nord et à l'ouest. Evidemment les plans avaient été changés ; le choix du quartier général en était la preuve. Il était à supposer que notre marche dans la direction nord-ouest était basée sur celle de l'armée ennemie. Les probabilités d'une prochaine bataille devenaient presque une certitude et ce fut aussi ce qui nous fit accélérer notre voyage le plus possible.

A partir de Frederick on ne voyait que des traînards sur la route. J'avais toujours entendu parler jusqu'ici du général Patrik comme remplissant convenablement sa charge de grand prévôt de l'armée du Potomac ; mais s'il permet maintenant que des choses semblables à celles dont nous avons été témoins aujourd'hui, se passent à l'arrière-garde, il faut absolument lui nommer un successeur.

Prenez un indigne vagabond qui n'a de patriotisme qu'à raison des 13 dollars que vous lui donnez par mois, qui quitte les rangs par lâcheté pour ne pas se trouver présent à la bataille, qui est paresseux

au point de ne vouloir marcher qu'à cheval, ce qui l'engage à voler le premier qu'il trouve à sa portée, qui a le penchant au pillage et saisit la première occasion d'entrer dans une ferme où il répand la terreur, obligeant de pauvres femmes toutes tremblantes à lui apporter ce qu'il y a de meilleur au logis; associez à un tel vagabond des centaines d'autres de la même trempe, laissez les s'enivrer à volonté, et donnez-leur la clef des champs pour qu'ils fassent ce que bon leur semble, alors si vous imaginez un peu le mal qu'un tel désordre peut produire, vous pourrez vous faire quelque idée de ce qui se passait à notre arrière-garde, sur notre propre territoire.

Ces misérables ne sont pourtant qu'une exception à la règle générale, c'est le rebut d'une armée qui ne compte pas moins de cent mille combattants.

Quant à l'armée proprement dite, elle a causé fort peu de dommage aux propriétés sur son passage. Les soldats ont abattu quelques branches de cerisiers pour en cueillir le fruit, voilà je crois à quoi se borne le dommage. Je ne sache pas que jamais aucune contrée traversée par de nombreuses troupes ait si peu souffert.

Les maisons de campagne que nous apercevions depuis la route étaient généralement pleines de ces rôdeurs en uniforme, ivres; ils allaient et venaient autour des écuries, volant les chevaux quand l'occasion de faire le coup se présentait, et forçant ainsi les propriétaires à être sans cesse sur leurs gardes. On voyait dans l'angle des clôtures des groupes couchés sur l'herbe, et dans un tel état d'ivresse qu'ils ne pouvaient plus faire un seul pas.

Au fur et à mesure que nous approchions de l'armée une nouvelle phase du mal se produisait. Quelques patrouilles semblaient avoir été envoyées à la recherche des traînards et quelques-unes avaient commencé leur tournée en buvant outre mesure.

En passant près d'un de ces angles de clôture nous voyions trois de ces compagnons ivres qui avaient une vive altercation avec un de ces *patrouillards* aussi ivre qu'eux, portant à sa boutonnière une rose, coquettement disposée, et tenant à la main un revolver chargé et armé. « Ces drôles-là, nous disait-il en les montrant, sont saoûls, ils pourraienl bien me tirer dessus, etc. » En effet l'un d'entr'eux avait dirigé le canon de son fusil armé sur la rose rouge fixée à sa poitrine.

Quelques pas plus loin c'était une autre bande couchée sous des arbres. Un de ces *patrouillards* qui essayait de les faire partir avait tout justement assez bu pour être indiscrètement brave et babillard. « Vous n'êtes que de lâches traînards, des misérables » leur criait-il d'une voix rauque. « Vous mentez, scélérat, » lui répondait-on avec la langue embarrassée, et comme nos chevaux étaient au galop tout ce que nous pûmes voir encore ce fut deux de ces traînards se précipitant sur la patrouille qui se tenait prête à les recevoir avec la bayonnette au bout du canon. Il est probable qu'à cette vue ils jugèrent prudent de s'arrêter.

Comme nous descendions près d'une habitation qui était sur les bords

de la route, pour donner à manger à nos chevaux, nous passâmes devant une prairie où se trouvait une bande de ces traînards. Après dîner, à notre grande surprise, nous apprîmes qu'un malheureux regard que nous avions lancé sur eux, joint à une réponse très vive que nous avions faite à une question impertinente, avait suffi pour nous attirer des désagréments. Ces misérables, qui avaient bu juste assez pour mal interprêter ce que l'on disait, et à qui il restait assez d'intelligence encore pour tirer vengeance de ce que nous les avions appelés traînards, avaient tenu conseil pendant que nous prenions notre repas, et décidé que nous étions des espions rebelles, après quoi ils nous avaient condamnés à avoir nos chevaux confisqués ! Par bonheur que mon compagnon de voyage courut à l'écurie aussitôt après dîner et arriva précisément au moment où nos drôles s'apprêtaient à faire sortir les chevaux pour les emmener. Ils dirent alors hautement que, comme nous étions des espions, ils nous avaient condamnés à la perte de nos chevaux, et qu'en conséquence ils leur appartenaient. Mais lorsqu'ils virent que mon compagnon se disposait à leur disputer le butin et à en venir aux voies de fait, ils lâchèrent la bride qu'ils avaient à la main, et les chevaux furent ainsi sauvés.

Comme nous traversâmes au galop Taneytown, nous n'eûmes pas le temps d'en apprécier les beautés. C'est un petit hameau du Maryland, dans une agréable situation ; son nom lui a été donné en l'honneur du chef de la justice des Etats-Unis, qui avait une villa dans le voisinage ; de même que lui, ce hameau paraît être sur le déclin. — Les trains de l'armée remplissaient les rues ; un groupe de quartier-maîtres et de commissaires était en grande agitation à l'une des extrémités de la place. A travers les collines environnantes, et tout le long de la route, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, on voyait reluire les bayonnettes ; on entendait distinctement le pas mesuré des colonnes de nos second et troisième corps. Ils venaient de se mettre en marche dans la direction du nord ; c'était déjà une heure assez avancée de l'après midi. On devait s'attendre à quelque événement.

Un demi-mille plus loin, vers l'est, nous voyions piaffer de vigoureux coursiers ; nous avions devant nous un vaste camp, fait à la hâte, où l'on aurait pu loger quelques centaines de cavaliers. Nous entrons sans cérémonie et nous sommes au quartier-général de l'armée du Potomac.

Au premier instant, tout semblait être dans un parfait repos ; mais nous ne tardâmes pas à nous apercevoir que la tranquillité n'était qu'apparente. Tous les bagages sont empaquetés, les chevaux sellés et prêts à s'élancer au premier signal. Les ingénieurs déroulent leurs cartes ; les courriers apportent leurs dépêches ; les conseillers intimes sont en consultation avec le général en chef.

Dans une simple petite tente-abri, comme les autres, la plume en main, assis sur un escabeau et penché sur une carte géographique, tel on voit le nouveau commandant-général de l'armée du Potomac. De taille élancée, d'un extérieur assez avenant, sans être bel homme, les traits du visage peu prononcés, la barbe et la moustache grises,

le front large et élevé bien que fuyant, quelque peu de cheveux frisés aux tempes, laissant entrevoir une calvitie prochaine, 45 à 50 ans d'âge; à tout prendre, un homme qui nous fait l'effet d'être adonné fortement à l'étude plutôt que d'avoir des goûts militaires, tel m'apparut le général Meade dans sa tente.

Quelques jours après l'affaire de Chancellorsville, j'entendais le président s'exprimer ainsi au sujet de Meade : « Je vous dis que j'ai très bonne opinion de ce rusé compagnon. » On pouvait voir aujourd'hui le résultat de cette bonne opinion. Il y a tout lieu d'espérer que les prochains événements en seront la justification.

Voici un cavalier qui arrive au galop et qui se hâte de mettre pied à terre ; ce n'est pas un visage inconnu, c'est L.-L. Crounse, le correspondant du *Times de New-York* avec l'armée du Potomac. Après nous être salués fort à la hâte, il nous dit qu'il revenait d'une excursion faite dans un petit village de la Pensylvanie, où se trouvait un bureau de poste, éloigné de 10 ou 15 milles, qu'un engagement avait lieu dans ce moment près de Gettysburg, entre le premier corps et une force ennemie inconnue dont on ne pouvait préciser le nombre ; que le major-général Reynold avait été tué et que d'autres mauvaises nouvelles circulaient.

Se mettre en selle et prendre au grand galop la route de Gettysburg fut pour nous l'affaire d'un instant. Crounse, qui connaît les lieux, nous sert de guide. Nous venons précéder le quartier-général, qui ne tardera pas à suivre. Nous nous hâtons d'écrire, sous le porche de l'auberge, quelques dépêches qui doivent être portées au télégraphe de Frederick par un messager, puis nous prenons aussitôt la route de Gettysburg, en nous frayant un passage au milieu de la masse des troupes en marche. Nous avons déjà fait 27 milles aujourd'hui par des routes de traverse, nous en avons encore quinze à faire, et le soleil a déjà disparu derrière les hautes collines boisées à l'occident.

C'est une rude tâche que celle d'avoir à se frayer un chemin à travers des masses d'infanterie et tout un train d'armée ; aussi nous avançons lentement. Pour le moment, nous voyons des aides et des ordonnances qui reviennent avec quelque quartier-maître ou un chirurgien, ou bien un commissaire à la recherche d'un magasin ou d'un dépôt. Crounse semble connaître tout le monde ; il demande à chacun des nouvelles. Un d'eux lui répond par ces mots : « Tout marche à souhait ; nous les avons repoussés à 5 ou 6 milles au-delà. » Un autre lui dit : « Ah ! monsieur, nous avons été coupés, il a fallu reculer. » Un troisième reprend : « En voyant Reynold tué, les soldats se sont précipités comme des tigres sur l'ennemi et ont tout balayé devant eux. » (Notez un peu cette expression : *se précipiter comme des tigres*, qui se retrouve plus souvent dans les journaux qu'elle n'est vraie sur le champ de bataille). — « Gettysburg est incendié par les rebelles. » — « Les affaires allaient mal quand nous avons quitté, mais Hancock est arrivé avant la déroute complète, et il est à croire qu'il aura réussi à les rétablir. » — « Ces damnés d'Allemands du 11e corps se sont encore débandés et

se sont enfuis comme des moutons, de la même manière qu'ils l'ont fait à Chancellorsville; nous pouvons compter aujourd'hui sur un pareil désastre. » — « Nous tenions encore fermes à Gettysburg et tout nous promettait bon succès. » — « La division Wadsworth a été taillée en pièces; pas un seul régiment n'est resté entier, la moitié des officiers a péri. » — « Nous avons été refoulés, pêle-mêle, dans Gettysburg, les affaires vont mal, c'est moi qui vous le dis. »

Telle est la substance des informations que nous recevons en interrogeant les arrivants un peu de tous les côtés. C'est ainsi que sont répandues des *nouvelles directes* du champ de bataille, par des débiteurs de faux rapports, qui sont à 20 ou 30 milles du lieu de l'action! et puis de dire que ces prétendues nouvelles certaines, qui sont autant de mensonges, sont propagées aussitôt dans toute la contrée par la voie télégraphique! Aussi longtemps que le public, dans sa fébrile impatience, voudra à toute force avoir des nouvelles avant qu'elles existent, il ne doit s'attendre qu'à de la confusion et à de l'absurdité.

Plus nous avancions et plus nous éprouvions de difficulté à nous faire jour à travers les colonnes en mouvement. Enfin, pour sortir de là, nous nous décidâmes à prendre une route détournée sur notre droite. Par bonheur nous étions pourvus de cartes géographiques qui nous apprirent que, à quelques milles de Taneytown, en prenant à droite, nous arriverions sur la grande route de péage, conduisant de Baltimore à Gettysburg. Un fermier allemand nous assura aussi qu'en suivant notre nouveau chemin, il nous mènerait à quelques milles au-delà sur la route désirée. Comme elle devait être moins obstruée que celle que nous quittions, nous n'hésitâmes pas à nous diriger de ce côté.

A travers les hauteurs que nous avions à notre gauche, nous pouvions voir les chariots couverts de toile blanche, paraissant et disparaissant à travers les sinuosités de la forêt et les masses d'uniformes bleus se mouvant en avant. Sur une étendue de quelques milles, dans toutes les directions, on apercevait, à travers le feuillage, les signes du mouvement général qui s'opérait. Les ombres de la nuit semblaient ajouter à la grandeur de la scène. On aurait dit l'armée de Xercès marchant sur Gettysburg avec toute la splendeur des armes modernes. Devant nous et sur notre droite, nous voyions de grandes fermes bien cultivées, couvertes de nombreux troupeaux et de riches moissons, avec les granges munies de croisées prêtes à les recevoir.

Apercevant une habitation hollandaise de belle apparence, ayant dans ses dépendances une grange de vaste proportion, nous nous y arrêtâmes pour souper. La femme du propriétaire était allée voir passer les soldats sur la route, et quant à lui il était, disait-il, disposé à nous bien traiter. De grands cerisiers avaient leurs branches chargées de fruits qu'on aurait pu cueillir depuis la porte d'entrée; le potager renfermait des légumes de tout genre. On voyait autour de la grange un bétail dans l'état le plus prospère; de superbes chevaux au poil luisant remplissaient les écuries; des oies grasses nous saluaient aussi à leur manière, mais ne se laissant pas approcher de trop près.

Nous étions à savoir si nous ferions bien ou non de laisser ici reposer nos chevaux plus longtemps, mais nous avions à craindre que l'abondante chère de notre hôte ne nous menât plus loin que nous n'aurions voulu. Après une heure de halte nous remontions à cheval pour poursuivre notre route. L'obscurité était grande au milieu des bois, mais nous nous trouvions maintenant sur une route carrossable qui servait de communication aux localités voisines ; puis la lune aussi, perçant les nuages, nous envoyait de temps en temps sa douce lumière. La contrée jouissait d'un repos complet. Les fermiers hollandais semblaient s'être couchés à la tombée de la nuit, car leurs chiens de garde seuls se faisaient entendre lorsque nous passions près des habitations. Il nous arriva une ou deux fois de faire lever ces fermiers pour obtenir des renseignements sur la route. A la fin nous aperçûmes des feux de bivouac à travers les arbres ; bientôt nous entendions le bourdonnement de la voix des soldats ; puis en longeant un des côtés de la route, nous passâmes devant une maison où toutes les lumières étaient éteintes ; les gens étaient tous sur le seuil de la porte à écouter les soldats. « Oui, nous dirent-il, l'armée *est droit ici en bas ;* si vous voulez passer la nuit ici, adressez-vous à la maison d'école, le squire Durboran est un galant homme. »

L'expression « *droit ici en bas* » désignait le village postal des deux Tavernes, où les soldats se trouvaient en masse ; les femmes étaient dans les rues, parlant, questionnant, en proie à la plus grande terreur. Une partie du quartier général avait été ici aujourd'hui, mais les officiers avaient rejoint l'armée. Tout cela n'annonçait pas le désastre dont on avait parlé. Nous étions éloignés seulement de 4 1/4 à 4 1/2 milles de la ligne de bataille. Ewell (général sudiste) était revenu de York et l'engagement d'aujourd'hui avait eu lieu avec ses troupes. A. P. Hill avait aussi rejoint par la voie de Chambersburg ou de Hagerstown. On savait que Longstreet était en marche et on pouvait être certain qu'il se trouverait demain sur le champ de bataille. La réserve n'était pas encore arrivée. Bref, toutes les forces du général Lee avaient été rapidement concentrées à Gettysburg et tout portait à croire que la journée suivante serait décisive pour l'invasion. On convenait que l'engagement qui avait eu lieu aujourd'hui ne nous avait pas été favorable.

« Le squire Durboran est un galant homme » nous avait-on dit. Aussi nous le fîmes sortir de son lit, où il avait déjà passé 2 ou 3 heures, et nous lui demandâmes s'il consentirait à nous héberger nous et nos chevaux jusqu'au lendemain? « Je le ferai avec plaisir, messieurs, » fut sa réponse. Nous n'échangeâmes pas un seul mot de plus. Les chevaux ont été mis dans une des grandes écuries que l'on bâtit ordinairement comme dépendance de la grange, et, quant à nous, nous sommes logés et traités splendidement. Si la situation est telle que nous aimons à l'espérer, notre armée doit attaquer demain au point du jour. En tout cas nous nous mettrons à 4 heures en route dans la direction où elle se trouvera.

L'échec du mercredi 1er juillet.

Sur le front du champ de bataille près Gettysburg, 2 juillet.

Nous étions en selle ce matin un peu avant le jour. L'importance du combat qui allait avoir lieu avait fait réduire l'armée aux seuls combattants dignes de ce nom. Toutes les personnes à la suite, les surnuméraires en avaient été écartés ; on les voyait sur toutes les routes.

Mon compagnon et moi nous avions beaucoup de peine à nous faire jour à travers cette multitude bigarrée pour atteindre les premières lignes où nous serions mieux placés pour assister au début de la bataille, lorsque tout à coup j'entendis prononcer mon nom par un habitant d'une petite maison où étaient entassés des blessés. J'eus bientôt reconnu le colonel Stephenson, le bibliothécaire du congrès. Il avait abandonné ses occupations de la capitale et pendant toute la chaude journée précédente il n'avait cessé d'être au fort du combat, remplissant l'office d'aide d'état-major du général Meredith. Le congrès devrait faire un exemple de ce déserteur officiel !

Le rez-de-chaussée de la maison était plein de blessés de l'ancienne *brigade de fer,* de la division Wadsworth ; le général se trouvait à l'étage. Il avait été atteint légèrement à la tête d'un fragment d'obus ; son cheval avait été tué sous lui et, dans la chute qu'il avait faite, il s'était trouvé sous son cheval et il avait éprouvé de fortes contusions extérieurement et intérieurement, en sorte qu'il se voyait condamné à rester quelques mois dans l'inaction. Il vantait beaucoup la bravoure de ses soldats et avait les larmes aux yeux en racontant les pertes énormes qu'ils avaient faites.

A un demi-mille plus loin, en passant à travers une foule de soldats qui paraissaient légèrement blessés, et devant des fermes qui avaient été converties en hôpitaux, nous tournâmes à droite en suivant une prairie qui allait aboutir au penchant d'une colline isolée, et nous arrivions près d'un feu de bivouac qui couvait sous la cendre. Nous voyions étendu sur le sol, entouré de son état-major, le général Wadsworth (dernier candidat républicain au poste de gouverneur de New-York) qui commandait hier la division d'avant-poste. Lui aussi trouve des paroles énergiques lorsqu'il raconte les péripéties de la journée, les prouesses de ses soldats, puis enfin l'échec éprouvé par la supériorité du nombre des adversaires.

Tout autour de nous sont les batteries ; les troupes occupent les positions qui leur sont assignées ; de nouvelles lignes se forment ou bien on donne de l'extension aux anciennes. Deux ou trois officiers généraux arrivaient au galop avec tout le cortége de l'état-major et les ordonnances. Au premier rang apparaît la stature grêle et un peu voûtée du commandant en chef. Il n'est pas acclamé, car on le connaît à peine. Il a fait ses preuves comme général commandant un corps d'armée, mais il lui reste encore à acquérir ses titres de commandant en chef de l'armée du Potomac. A ses côtés est Howard, à la face

calme, honnête et martiale. Une tunique toute usée lui couvre les épaules, vieux débris qui rappelle les glorieux combats où il s'illustra maintes fois. On prend d'autres dispositions pour l'ordre de bataille. On adopte pour le centre celles qu'Howard avait prises la nuit précédente ; il en est de même pour la défense des flancs. Ce qui devient de plus en plus certain c'est que nous devons nous tenir sur la défensive.

La position.

Un peu plus loin que là où nous étions nous prîmes à gauche et nous commençâmes à gravir la pente d'une autre colline. A mi-chemin nous attachâmes nos chevaux de manière à ce qu'ils fussent à couvert par les arbres, puis nous nous trouvâmes bientôt au milieu de batteries en position et de nombreuses pierres tumulaires. Nous nous arrêtons un instant pour contempler le monument d'un héros de Fair-Oaks et nous entendons avec un saisissement de frayeur siffler au-dessus de nos têtes la balle d'un fusil Minié. Le coup était bien dirigé et provenait sans doute de quelque bon tireur. Nous poursuivîmes notre marche et arrivâmes bientôt à la porte d'entrée du cimetière, vers la petite loge du portier.

Nous avions devant nous sur un terrain en pente la vue d'un verger planté de vieux arbres touffus ; au-delà de la vallée une chaîne de collines moins élevées que celle où nous étions ; sur le revers de cette chaîne nous voyions, à demi caché derrière un massif d'arbres, un grand bâtiment construit de briques, surmonté d'une coupole élevée : c'était un séminaire de théologie. Entre ce point et nous s'élevaient dans les airs au-dessus des toits une demi-douzaine de flèches que l'on distinguait à travers des touffes d'arbres ; c'est à cela qu'on pouvait reconnaître les rues de Gettysburg.

La ville était déserte ; un silence de mort régnait dans tous les quartiers ; aucun son de cloche, aucune voix d'enfant ne se faisait entendre ; pas le moindre bruit d'une industrie quelconque. Seulement de temps à autre on voyait sortir de quelque fenêtre à l'étage supérieur un nuage de fumée qui s'évanouissait en spirale ; une faible détonation s'en suivait, puis on entendait aussi parfois le sifflement d'une balle Minié. Les maisons paraissent recéler quelques habitants.

Nous sommes sur la colline du cimetière qui domine entièrement la position occupée par l'ennemi, et forme le centre de notre ligne de bataille ; elle est aussi pour cette raison la plus exposée à la concentration des feux de l'ennemi. A notre droite un peu en arrière est campé le général Wadsworth sur la colline que nous venons de quitter. Plus en arrière encore on aperçoit une suite de hauteurs décrivant un fer à cheval à partir du cimetière. Les unes sont couvertes de bois de haute futaie et de broussailles, les autres sont parées d'abondantes moissons ; les rayons du soleil matinal donnent un nouveau reflet aux

épis dorés qui en font toute la richesse. Sur toutes ces éminences on a établi des batteries destinées à faire d'autres moissons que celles des céréales. Sur notre gauche nos positions ne sont point aussi visibles; elles sont bien, il est vrai, disposées aussi en fer à cheval, venant s'appuyer sur un rempart en pierres près le cimetière, mais elles ne sont pas assez protégées aux extrémités; les batteries s'y trouvent dans des positions peu favorables; c'est là le côté faible de notre ligne de bataille. Un officier de l'état-major du général Howard me faisait remarquer ces positions et je ne pus m'empêcher de lui témoigner mes craintes que ce serait précisément de ce côté-là que l'on devait s'attendre à être attaqué par l'ennemi.

Le général Howard avait établi son quartier général sur cette colline du cimetière qui était la position la plus exposée. Il venait d'y rentrer et, en attendant l'attaque dont nous étions menacés, il eut la bonté de nous donner quelques détails sur l'engagement de la veille, auquel il avait pris part lui-même.

La bataille de mercredi (1er juillet).

Le général Howard commença en ces termes: « J'ai entendu le récit de quatre généraux qui méritent le plus de confiance et celui d'officiers subalternes qui ont tous pris part au combat de mercredi. Je suis peu propre à décrire des batailles qui me sont étrangères; mais dans le cas présent je ferai mon possible pour établir quelque liaison entre les divers événements qui signalèrent la journée dont nous avons à nous occuper. » Le terrain sur lequel l'action s'est passée est en possession de l'ennemi, je ne le connais que par les descriptions que d'autres m'en ont données et pour autant aussi que j'ai pu en juger à la distance de la sommité du cimetière où je me trouvais.

Nous marchions dans la direction de York, lorsque nous fûmes informés que les rebelles concentraient leurs forces beaucoup plus au sud, ce qui nous obligea à changer de route. Le premier corps d'armée, sous le commandement du major général Reynolds, était à l'avant-garde; venait ensuite le onzième qui ne songeait qu'à effacer la honte de la défaite essuyée à Chancellorsville, et n'attendait que l'occasion pour cela.

Samedi dernier les uns et les autres étaient à Boonesboro, à 12 ou 15 milles nord-ouest de Frederick; mardi à la tombée de la nuit le premier corps était campé sur le Marsh-Creek, à une assez grande distance de Gettysburg. Le onzième corps était à 10 ou 12 milles plus en arrière. Chacun d'eux agissait séparément, car on ne pensait pas avoir d'engagement avec l'ennemi avant un ou deux jours.

Mercredi de bonne heure le premier corps défilait dans la plaine, en tournant la colline du cimetière, et entrait à Gettysburg en colonnes serrées. Des vedettes que nos tirailleurs avaient aperçues dans la ville

en furent aussitôt chassées précipitamment. Leur fuite se fit dans le plus grand désordre. Cela enflamma le courage de nos troupes et sans avoir, pour ainsi dire, fait auparavant la moindre reconnaissance du pays, le général Reynold marcha courageusement en avant sans s'inquiéter des suites. Malheureuse précipitation, dont le héros qui la commettait ne devait pas tarder à pâtir !

Il était 10 1/2 heures ; le feu des tirailleurs ennemis retentissait sur tout le front de la colonne, mais nos gens n'y faisaient pas plus attention que s'il se fût agi de secouer les gouttes de rosée tombées sur leurs habits, et avançaient toujours.

Cependant le général Reynold, en recevant, une heure auparavant par la cavalerie de Buford, la nouvelle que les ennemis étaient dans le voisinage de Gettysbourg, en avait promptement donné connaissance au général Howard, en lui demandant, par mesure de prudence, de faire venir le onzième corps le plus vite qu'il lui serait possible. Or le onzième corps venait d'arriver à Emmetsburg, mais trouvant le train en partance déjà occupé par les troupes du premier corps, il s'était mis en marche en prenant une route de traverse qui aboutissait à celle de Taneytown un peu au-dessus. Il se trouvait encore sur cette même route à 11 milles de Gettysburg lorsque le messager de Reynold l'atteignit. Ces braves troupes, toutes pleines du souvenir de leur disgrâce de Chancellorsville, à l'ouïe des nouvelles, s'empressèrent de doubler le pas, et peu de temps après une de leurs brigades d'avant-garde défilait déjà dans les rues de Gettysburg, se dirigeant vers le lieu du combat.

Le corps du général Reynold est composé de trois divisions, celle de Wadsworth, de Doubleday et de Robinson. La division Wadsworth (qui consiste dans les deux brigades Meredith et Cutler, en grande partie de troupes de l'ouest) est en tête, Cutler sur la droite, et Meredith à la gauche. Lorsque cette division arriva au séminaire de théologie, au-dessus de la ville, on n'eut plus de doute sur l'approche de l'ennemi. On plaça aussitôt une batterie pour le reconnaître, et l'on se porta en avant graduellement.

Tout annonçait un engagement très prochain qui pourrait bien être de quelque importance. Le général Reynold s'avança à cheval pour choisir une position convenable à une ligne de bataille. Hélas ! l'heure fatale avait sonné pour ce vaillant officier, dont chacun appréciait les qualités et qui aurait pu rendre encore de si grands services à sa patrie ! A peine avait-il fait quelques pas en avant qu'il tombe percé de la balle d'un tirailleur. On l'emporte dans un état désespéré et le général Doubleday prend le commandement à sa place.

L'ennemi était déjà en vue. On n'avait pas le temps d'attendre les ordres du nouveau commandant du corps. Aussitôt Cutler à droite et Meredith à gauche font faire un mouvement de conversion à leurs troupes pour entrer le plus rapidement possible en ligne de bataille. C'étaient des troupes celles-là ! On n'y aurait pas trouvé un seul traînard, ni un seul réfractaire, des vétérans éprouvés dans vingt batailles, quel-

ques-uns mêmes s'étaient trouvés à Philippi, à Laurel-Hill, à Carricks-Ford, à Cheat-Mountain, dans toutes les campagnes de la Virginie occidentale ; ils avaient été les compagnons de Shields à Winchester et de Lander à Romney et Bloomery-Gap, avaient fait la campagne de la vallée de la Shenandoah, et suivi tous les mouvements de l'armée du Potomac, assistant à tous les combats, semant partout le bon grain, en attendant la riche moisson que la victoire devait nous apporter.

La vieille brigade *de fer* de Meredith était composée du 19e régiment Indiana, du 24e Michigan, du 76e Wisconsin, tous vétérans et pouvant aller de pair avec les braves Newyorkais sous le commandement de Wadsworth.

Cutler étant en tête commença l'attaque. Meredith en fit autant quelques minutes plus tard. Après un violent combat l'ennemi est repoussé ; on fait trois cents prisonniers ; le généval Archer est du nombre. C'était un beau début, mais on ne devait pas s'en étonner, car le premier corps était bien résolu à rester maître de la position.

Toutefois rien ne nous garantissait que la suite répondrait à ce commencement. Le bruit du canon, qui avait produit l'effet du tocsin sur le onzième corps, avait aussi servi d'avertissement à Ewell qui venait de quitter York pour rejoindre Lee, à marches forcées. Les deux divisions qu'il amenait faisaient partie du corps de Hill et étaient numériquement plus fortes que les trois du corps de Reynold après la réduction qu'elles avaient subie. Nous n'avions pas un nombre suffisant de batteries ; sur la gauche de Meredith qui avait surtout besoin de protection, il ne se trouvait pas un seul canon. On ne voyait aux alentours qu'une batterie d'artillerie à cheval appartenant à la cavalerie de Budford. Wadsworth, coupant les traits, voulut la disposer comme batterie ordinaire, mais le capitaine refusa de faire le service et dut être remplacé par un sergent, après avoir été mis aux arrêts.

L'ennemi ayant été repoussé, le premier corps fit avancer ses lignes pour occuper la position abandonnée par les rebelles. A une vive escarmouche succéda bientôt un engagement général sur toute la ligne. Nos gens ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'ils avaient devant eux des forces supérieures. Leur ligne longue et mince vacillait et pliait de temps en temps, sans pour cela céder le terrain. A l'aile gauche, où le feu paraissait être le plus violent, on était à découvert par manque d'artillerie ; la division Wadsworth qui était la plus étendue éprouvait de grandes pertes.

Vers une heure le major général Howard prit le commandement supérieur, au moment où son corps (le onzième) arrivait en toute hâte. Charles Schurz était ainsi appelé à commander le onzième, tandis que Doubleday restait à la tête du premier corps comme remplaçant Reynold temporairement.

L'avant-garde du onzième fut aussitôt mise en position à la droite du premier corps. Elle n'eut pas beaucoup de besogne pour commencer, mais cela devait avoir lieu plus tard. Quant au premier corps qui, après avoir perdu son général et malgré la supériorité numérique de l'ennemi

et le manque d'artillerie où on l'avait laissé, n'en avait pas moins soutenu le combat depuis dix heures du matin jusqu'à deux heures de l'après-midi, il se sentit un nouveau courage à la vue des renforts qui lui arrivaient. Tous croyaient à une victoire prochaine.

Mais hélas ! nous retombions toujours dans la même faute. L'ennemi avait concentré ses forces que nous ne pensions pas même à le faire. N'en accusons personne; le respect que nous devons à la tombe d'un brave officier ne peut donner lieu à aucune critique, si même une critique peut être fondée.

Vers les 2 1/2 heures de l'après-midi, du lieu où nous étions (sur la colline du cimetière) on apercevait une longue ligne grise descendant des hauteurs et s'approchant de la ville par le chemin de fer du nord-est. Il y avait là peu de bruit, mais beaucoup d'empressement; les wagons étaient en petit nombre, mais toutes les munitions nécessaires s'y trouvaient et les drapeaux que l'on voyait flotter n'étaient pas les nôtres. La route dont nous venons de parler est celle de York, les hommes qui sont dans le train son ceux de Stonewall Jackson, dont la conduite est confiée à l'un de ses plus dignes lieutenants. Ce serpent gris que l'on vient de voir évoluer à travers les collines décidera de la journée.

La division Jackson fait partie du corps de Hill actuellement engagé dans le combat; elle a été avisée des pertes de l'avant-midi et elle n'ignore rien de ce qui se passe. A la descente du train elle se porte aussitôt dans les bois qui avoisinent le sommet de la colline ; les soldats font bientôt entendre leur cri accoutumé et les voilà qui commencent à charger sur l'ennemi.

A notre droite la résistance est faible. Le onzième corps, à la vue de ses anciens adversaires, se garde bien de fuir comme il l'avait fait précédemment, alors que Stonewall Jackson les dispersait comme s'ils eussent été des pygmées combattant des géants. Il résiste pendant quelque temps, mais les rebelles ont l'avantage de la position et du nombre ; il faut leur céder le terrain. Le onzième fait retraite à pas lents sans confusion jusqu'à la ville. Mais dès son arrivée ici un mauvais génie semble s'être emparé de lui. Pour préserver leurs troupes des terribles effets de l'artillerie qui les prenait d'enfilade dans les rues, les officiers firent rompre les rangs par pelotons, et marcher d'une rue à l'autre en diagonale. Malheureusement les soldats allemands étaient inhabiles à cette manœuvre, et peut-être aussi qu'ils furent saisis de panique, comme dans une précédente occasion, par les cris que poussaient les Jacksoniens ; quoiqu'il en soit, la confusion se glissa parmi eux, ils se débandèrent et se mirent à fuir à travers champs. On eut bien de la peine à les rallier sur une des hauteurs du côté du sud. Dans l'intervalle de 20 minutes 1200 tombèrent entre les mains de l'ennemi. Un de leurs généraux du nom de Schempelfennig, vieil officier qui avait été au service de la Russie, dans la guerre de Crimée, se voyant coupé par l'ennemi, trouve le moyen de se soustraire à son attaque, se tient

caché pendant quelque temps dans la ville et finit par échapper au danger.

Mais pendant que notre aile droite était ainsi maltraitée, que se passait-il à notre gauche où commandaient Robinson, Doubleday et le vaillant Wadsworth, avec des troupes de l'ouest? La situation n'était guère meilleure.

Vers les 3 1/2 heures les troupes du corps de Hill agissant de concert avec celles d'Ewell se précipitèrent sur notre aile gauche. Au dire des vieux soldats aguerris qui en faisaient partie jamais ils n'avaient vu des feux aussi terribles, ni assisté à pareil spectacle. Dans la seule brigade Cutler, et en vingt minutes, il ne se trouva pas un seul officier de l'état-major qui n'eût son cheval tué sous lui, quelques-uns même deux ou trois. Au bout de 30 minutes il ne restait au général et à son état-major qu'un seul cheval, et encore pour comble d'ironie il avait perdu sa queue ! Le général Cutler eut trois chevaux tués sous lui.

Le premier corps se vit dans l'impossibilité de résister plus longtemps. Ses lignes peu profondes commencèrent à vaciller, puis bientôt à se rompre sous la pression des terribles volées de mitraille qui partaient des hauteurs boisées où l'ennemi avait posté ses batteries. Les officiers, braves jusqu'à l'imprudence, cherchaient à retenir leurs soldats. Un d'eux dont le nom mérite d'être conservé, le capitaine Richardson du 7me Wisconsin, saisit le drapeau d'un régiment pensylvanien en retraite, et fit tous ses efforts pour rallier autour les fuyards. Ce fut en vain; des troupes depuis longtemps habituées au feu des batailles auraient pu seules se reformer sous la pression d'une pareille tempête. Mais le capitaine, resté seul et sur le point d'être pris par les rebelles, s'empara du drapeau d'un autre régiment, et bien qu'il s'exposât plus encore par là aux coups de l'ennemi il parvint à tout sauver.

La droite du corps de Hill cédait le terrain. L'impétueuse attaque d'Ewell avait jeté le désordre dans les lignes et, le corps de Hill aidant par la violence de son feu, nos troupes furent forcées à la retraite.

Wadsworth résista avec ses braves et continua le carnage pendant quelques minutes encore. Doubleday fit avancer trois régiments de renfort. Le colonel Biddle à la tête de son régiment pensylvanien se comporta vaillamment. Le colonel Stephenson, qui n'avait cessé pendant toute la journée de servir d'aide de camp au général Meredith, avait remplacé un colonel blessé, et faisait tout ses efforts pour rallier son monde. Meredith lui-même, qui souffrait beaucoup encore de la blessure qu'il avait reçue à Antietam, fut frappé de nouveau à la tête d'un éclat d'obus. Il en fut quitte pour une légère meurtrissure, mais au même instant le cheval vigoureux et de forte taille qu'il montait tombait mortellement blessé, l'entraînait sous lui et le couvrait de meurtrissures, en se débattant dans les angoisses de l'agonie.

On ne peut pas résister au destin. Ewell, avec ses vieilles troupes dont la renommée est historique, fit pencher la balance en sa faveur. De braves gens durent céder le pas à d'aussi braves, mais plus forts en nombre. Le onzième corps, en battant en retraite, laissait à découvert

le flanc du premier corps, et lorsque, à son tour, la droite du premier corps dut se replier, elle entraînait en les découvrant les lignes du général Wadsworth. Déjà les rebelles enivrés de leur victoire se précipitaient sur le front et les flancs des brigades qui se dévouaient pour le salut de l'armée. Deux fois celles-ci les avaient repoussés ; elles ne pouvaient faire davantage ; elles durent céder le terrain comme les autres, mais on doit dire que chacun en se retirant ne le fit qu'à pas lents, en tiraillant toujours.

Cependant le sort de l'armée était déjà fixé. Nous passions par une de ces grandes crises qui sont bien rares dans la vie, et c'était au major général Howard, à ce brave héros chrétien, à en faire l'épreuve.

Les deux corps d'armée qui étaient sous son commandement avaient été repoussés ; quelques brigades revenaient en bon ordre, mais la plupart à la débandade. Il suffisait d'une charge de cavalerie et d'une canonnade bien dirigée pendant 20 minutes pour anéantir le tiers de nos forces et laisser le général Meade tout à fait à découvert du côté du nord. Il fallait donc sauver, sans tarder un seul instant, tout ce qui pouvait être sauvé.

Le général Howard était l'homme à surmonter la crise dont on était menacé. La colline du cimetière devint le centre de ses opérations. Les troupes, ramenées sur les derrières de l'armée, furent aussitôt reformées, sans crainte d'être inquiétées. Des batteries furent à l'instant dressées sur le sommet, et dès que les rebelles se trouvèrent engagés dans les rues de la ville, une volée de mitraille les arrêta tout court. C'est ainsi que finit la bataille et que le corps d'armée fut sauvé.

La dernière attaque désespérée sur toute la ligne n'avait pas duré plus de 40 minutes. Une seule brigade, celle dite *colonne de fer,* qui était entrée en action forte de 1820 hommes, ne comptait plus à la fin que 700 combattants. Un petit nombre d'entr'eux avaient été fait prisonsiers ; quelques-uns étaient parvenus à trouver un asile chez des particuliers ; plus de mille avaient été ou tués ou blessés. L'autre brigade, qui était forte de 1500 hommes, eut 49 officiers et 549 sous-officiers et soldats tués et blessés ; 6 officiers et 524 sous-officiers et soldats furent introuvables et leur sort inconnu. Qui pourra dire qu'ils ne soient pas tous descendus dans la vallée de l'ombre de la mort dans cette après-midi si désastreuse !

AGATE.

Issue douteuse du jeudi. Victoire du lendemain.

4 juillet 1863.

Deux jours de combats, comme les Etats du Nord n'en virent jamais de pareils, et la victoire au bout ! Victoire pour une armée qui semblait sous l'empire d'une fatale destinée, et salut pour le pays en danger !

Ce serait folie à un homme, qui, peu d'heures après avoir assisté au spectacle d'une bataille, voudrait à lui seul essayer d'en décrire tous

les détails. Je dois me borner uniquement aux principaux traits que je vous adresse à Cincinnati par la voie la plus expéditive. Il ne m'a pas été possible de recueillir toutes les particularités que j'aurais désirées, concernant nos régiments de l'Ohio. Des brigades, régiments et batteries pris individuellement, je ne puis au fond rien en dire. Mais tout ce qu'un homme, déjà familier avec de telles scènes, pouvait voir, en passant, sur le champ de bataille, avant et après, je l'ai vu ; pour le reste, j'ai dû m'en rapporter au récit de personnes sur la véracité desquelles j'ai cru pouvoir compter.

Le champ de bataille.

Celui qui voudra se faire une idée exacte des positions que nous occupions dans les grandes batailles de jeudi et vendredi (second et troisième jour) à Gettysburg, n'a qu'à se représenter une figure sur le terrain de la forme d'un A, qui serait coupée en deux parties égales par une ligne abaissée du sommet sur la base. Les trois lignes qui vont se réunissant au sommet de la lettre, sont les trois routes le long desquelles notre armée se portait en avant ; tout l'espace qui se trouve entr'elles est le champ de bataille. Gettysburg est le point de réunion des trois lignes. Celle du milieu, du nord au sud, est la route qui conduit à Taneytown ; celle à main droite, dans la direction sud-est, est la route de péage, qui aboutit à Baltimore ; celle à main gauche est la route de Gettysburg à Emmetsburg.

A peu près à la jonction de ces lignes, à gauche de la route de Baltimore, se trouve la clef de toute la position, la colline du cimetière. Cette hauteur, qui forme le front extrême de nos colonnes, est située au sud de Gettysburg ; elle domine non-seulement cette ville, mais encore la vallée à droite et à gauche, ainsi que tout l'espace par lequel les rebelles s'avançèrent (le mercredi) pour attaquer notre centre, et même une partie des bois, d'où les lignes ennemies débouchaient sur leur centre de bataille.

Etant sur la colline et faisant face au nord, dans la direction de la ville, vous voyez (sur votre droite) une autre colline que traverse la route de Baltimore ; elle est presque aussi élevée que celle du cimetière et elle est de même couronnée de batteries qui enfilent le front du centre. Plus loin, sur la droite et en arrière, la contrée offre à la vue une série de petites hauteurs détachées, sur le sommet desquelles on pourrait facilement placer du canon. C'est là que se trouve la petite vallée du Rock-Creek que la route de Baltimore traverse à deux milles de distance de cette ville. L'ennemi pourrait profiter habilement de ce chemin couvert par les bois et les hauteurs pour tourner notre aile droite et arriver derrière nos lignes du centre.

Sur notre gauche les collines, qui sont moins élevées, offrent peu de

positions pour des batteries et sont d'ailleurs dominées par les hauteurs qu'occupe l'ennemi.

Le terrain entre deux est accidenté, en partie montueux, çà et là cultivé et quelque peu boisé ; il est accessible au passage de l'infanterie, de la cavalerie et même de l'artillerie.

Notre ligne de bataille.

Le lecteur peut maintenant se représenter notre ligne de bataille sur la figure A, coupée en deux comme nous l'avons dit. Près de la partie du terrain la plus élevée est le cimetière ; on a établi des batteries sur le point culminant. L'infanterie est rangée en ligne de bataille sur la déclivité du terrain, dans les vergers. Elle s'étend au-delà de la route de Taneytown et jusqu'à celle d'Emmetsburg, puis de là le long d'une clôture en pierres sur le côté intérieur de la route pendant un demi-mille à peu près. Elle s'écarte alors un peu de la route, laissant pleine liberté à nos tirailleurs jusqu'à un mille et demi plus loin en arrière, en s'éloignant toujours plus de la route d'Emmetsburg pour se rapprocher de celle de Taneytown. Ce sont là les lignes du centre et de la gauche.

Reprenant notre position du cimetière à partir de là, notre droite s'étend à travers la route de Baltimore et le long de cette suite de hauteurs dont nous venons de parler, en suivant une direction à peu près parallèle à celle de la route, à la distance de près d'un demi-mille de celle-ci et allant jusqu'à deux milles dans cette direction. En tenant compte de toutes les sinuosités, la ligne de bataille pouvait avoir une longueur de cinq milles.

Les lignes des rebelles et leur ordre de bataille.

Toute la contrée qui fait face à cette remarquable configuration de terrain en fer à cheval qui est la nôtre, se trouve entre les mains de l'ennemi. On verra que leurs lignes doivent être plus longues que les nôtres, et que, pour se transporter d'un point à un autre, ils sont obligés à de longs détours, tandis que nos troupes peuvent se mouvoir avec la plus grande facilité dans tous les sens en prenant les routes les plus courtes.

Prenez le croissant de la nouvelle lune, allongez-en un peu les pointes, tournez la face intérieure du côté de nos positions et vous aurez une idée de la direction générale que les rebelles avaient dû donner à leur ligne de bataille. Comme au combat de mercredi les vieilles troupes de Jackson, sous le commandement d'Ewell, formaient l'aile gau-

che opposée à notre aile droite ; A. P. Hill avec son corps d'armée était au centre, et Longstreet, qui arrivait le jeudi matin de bonne heure, occupait l'aile droite.

Notre ordre de bataille.

Voici quelles étaient les dispositions prises par le général Meade à la première heure du jour de jeudi, pour la formation de notre ordre de bataille. Le major-général Howard, à la tête du 11e corps, était au centre, occupant la colline du cimetière et le terrain en pente regardant le nord. A sa droite se trouvait le premier corps, posté sur la colline adjacente à la croisée de la route de péage. Le major-général Slocum occupait l'extrême droite avec le 12e corps.

Reprenant notre point de départ dès le cimetière, le général Howard avait à sa gauche le major-général Hancock avec le second corps ; puis venait, en suivant, le 3e corps sous le commandement du major-général Sickles, et enfin le 5e corps, sous le major-général Sykes, lequel, placé d'abord en partie à l'arrière-garde du 3e corps, finit par former l'extrême gauche de l'armée. Le 6e corps, major-général Sedgwick, prit position près la barrière de péage de Taneytown, en arrière des lignes formant le seul corps de réserve de toute l'armée.

Notre concentration à Gettysburg.

Nos troupes ne furent jamais concentrées aussi promptement que celles des rebelles, et si ce n'eût été la longue hésitation qu'ils mirent à nous attaquer, nous aurions pu souffrir d'un tel état de choses. Ainsi le corps d'armée de Sedgwick ne put être réuni que tard dans la soirée du jeudi, ayant été envoyé en reconnaissance au-delà de Westminster pour épier les mouvements de l'ennemi qui était à York. De même le 12e corps n'était arrivé le mercredi qu'au coucher du soleil, quelques heures après notre désastre. Le second et le 3e corps n'avaient rejoint que dans la nuit, et le 5e seulement le jeudi vers les dix heures du matin. Dans l'engagement de jeudi, le 5e corps constitua à lui seul la réserve de l'armée.

Jeudi jusqu'à 4 heures.

Le matin du jeudi se passa en escarmouches assez vives entre les tirailleurs des deux armées, mais rien ne laissait supposer qu'on en vînt à un engagement général. Comme je me trouvais sur la colline du

cimetière qui était sans doute un lieu fort exposé, mais aussi très convenable à un spectateur, je pouvais voir la longue ligne de nos tirailleurs s'étendant autour du centre et de l'aile gauche, avançant insensiblement, se couchant à plat ventre sur le sol dans les prairies et les champs de blé, et faisant feu sur l'ennemi dans cette position. Avec une longue vue on pouvait très bien distinguer chaque soldat de la ligne ennemie, orné de sa couverture liée avec une courroie autour des épaules ; ces gens-là n'étaient pas si sots que d'aller se dépouiller de leurs vêtements pour combattre. Parfois il arrivait qu'ils se débarrassaient de leurs couvertures et se précipitaient sur nos tirailleurs, en poussant leurs cris et en faisant le coup de feu. Une fois ou deux dans l'intervalle de demi-heure, comme je les observais, ils firent leur assaut avec une telle impétuosité qu'ils forcèrent nos tirailleurs à reculer, et que nos artilleurs jugèrent à propos de leur lancer quelques obus. Peut-être est-ce là où leurs officiers en voulaient venir.

Environ midi je me rendis à cheval au quartier-général qu'on avait établi dans une maison à un étage, peinte en blanc, sur la gauche et en arrière du cimetière, précisément au pied de la hauteur où notre gauche rejoignait le centre. On ne pouvait voir, de cet endroit, aucune partie de la ligne de bataille ; mais sans doute qu'on l'avait choisi à cause de la sûreté qu'il offrait et aussi pour sa proximité du cimetière, qui n'en était éloigné que de trois minutes. Après tout, ce choix était assez mauvais, car, par son voisinage du cimetière, il était très exposé aux coups de l'ennemi, comme la suite le prouva.

Le général Meade venait d'achever ses dispositions. Les rapports sur l'escarmouche du matin arrivaient ; on prenait note du résultat des reconnaissances. Le major-général Pleasanton, dans tout son attirail guerrier, passait et repassait sans cesse ; il s'agissait de satisfaire aux besoins de la cavalerie. Le général Williams et le major Barstow, qui faisaient le service d'adjudants généraux, pouvaient à grand'peine suffire à l'expédition des ordres. Les aides-de-camp et les ordonnances étaient sans cesse à galopper pour le transport des dépêches. Le général en chef et le général Warren, chef de l'état-major [1], avaient l'un et l'autre les yeux fixés sur les cartes que les ingénieurs venaient de dresser. La plupart des officiers de l'état-major étaient étendus sous un pommier, se reposant pendant qu'ils en avaient encore le temps.

Il me semblait que la majorité des membres du conseil aurait donné la préférence à un plan d'attaque à la manière de Napoléon Ier, c'est-à dire en formant des colonnes par division et portant ainsi l'armée entière sur le centre de l'ennemi, en écrasant tout sur son passage ; mais Meade s'opposa vivement à l'exécution d'un tel plan ; selon lui l'ennemi devait être amené à nous combattre dans la position que nous avions choisie avec nos batteries sur toutes les hauteurs. L'événement prouva en effet la sagesse d'un tel dessein.

(1) D'autres rapports donnent ces importantes fonctions au général Butterfield, l'ancien chef d'état-major sous le général Hooker. *(L'auteur.)*

L'après-midi se passa dans le calme et la splendeur d'un ciel sans nuages. Je côtoyai à cheval le terrain sur lequel était notre aile gauche ; puis faisant un détour en arrière, je me rendis au quartier-général du général Slocum, qui était à trois quarts de mille au sud du cimetière, sur la route de Baltimore. Partout le repos : les troupes couchées nonchalamment sur le sol en ordre de bataille, les chevaux attachés aux caissons, les batteries immobiles et les artilleurs se reposant sur leurs canons.

La foudre semblait être conjurée à jamais, ainsi que le vent, qui ne soufflait plus du tout. Il semblait que le soleil dût se coucher en paix sur ces engins de destruction.

L'attaque des rebelles sur notre gauche.

Mais des mains invisibles avaient déchaîné les éléments. Le général Meade n'avait manqué de s'apercevoir que, comparativement aux autres parties du front de bataille, son aile gauche était la plus exposée. Il était occupé, entre 3 et 4 heures, à faire avancer l'extrême gauche, qui était formée du 3e corps, sous le général Sickles, lorsqu'il se trouva face à face avec l'ennemi. Longstreet concentrait ses divisions pour les pousser sur notre extrême gauche. Le combat commença aussitôt, l'artillerie l'ouvrit, puis vinrent les décharges de l'infanterie. Les batteries de l'ennemi étaient déjà en position, et quelques-unes prenaient en écharpe les lignes de Sickles. Nos batteries, promptement dressées, firent taire celles de l'ennemi qui nous faisaient le plus de mal. Puis vint bientôt après une charge des rebelles, accompagnée de leurs cris sauvages. Ils sont reçus avec de la mitraille et notre canon est dirigé de manière à pouvoir prendre tous leurs rangs d'enfilade. Leur ligne est rompue ; ils sont rejetés en arrière dans le plus grand désordre.

Mais déjà on voit déboucher des bois de fortes colonnes qui s'avancent derrière les batteries ennemies ; il s'agit d'une attaque beaucoup plus importante. Le général Warren, qui, en sa qualité de chef d'état-major, observe tous les mouvements, demande des renforts. Hélas ! le corps de réserve de Sedgwick ne peut nous être d'aucune utilité dans ce moment. Nous n'avons, pour toute réserve, que le 5e corps d'armée. Howard et Hancock ont assez de besogne au centre et au centre gauche. Toutefois Hancock se porte en avant et le feu sur toute l'aile gauche devient de moment en moment plus intense.

Cependant la colline du cimetière est assaillie en même temps sur son front et sa gauche et les obus des batteries ennemies atteignent même nos positions de la droite. L'engagement semble n'avoir lieu que sur un seul point et cependant la mort est dans tous les rangs, depuis le front jusqu'à l'arrière. Les hommes hors de service actif prennent l'alarme ; on voit à chaque instant des trains accélérés sur la route de Baltimore ; les derrières de l'armée semblent être déjà en

proie à une terreur panique. Des gardes placés à la hâte à travers la route parviennent à arrêter un peu la désertion.

Nous avons vu les troupes rebelles déboucher derrière leurs batteries et s'avancer lentement sur le front de bataille du général Sikles. De ce côté le combat devient acharné ; nos aides-de-camp sont envoyés l'un après l'autre pour obtenir des renforts. Déjà les lignes de feu et de fumée indiquent un mouvement rétrograde. Sickles ne cède pas précisément à la violence de ses adversaires, mais il recule néanmoins. Enfin la réserve arrive ; l'avant-garde du 5e corps défile le long de la pente du rocher où elle était postée, et entre en ligne en serrant ses rangs, puis elle se porte en avant, fait bientôt halte et maintient toujours sa position. La gauche n'est plus débordée maintenant. Nous avons eu pendant deux heures un combat d'artillerie et de mousqueterie des plus violents. L'ennemi occupe, il est vrai, une petite portion de notre terrain, mais à tout prendre les chances semblent égales.

Renforts demandés par notre droite.

Le général Slocum aussi eut sa part du combat. Toutes les autres réserves ayant été utilisées, il ne restait plus que celle de droite. On pouvait croire, à en juger par l'impétuosité de leur attaque, que l'armée rebelle, y compris le corps d'Ewell, était massée sur notre centre et notre gauche et qu'ainsi il suffirait d'une seule brigade pour garder les retranchements de carabiniers qui avaient été construits dans la journée sur la longueur de la ligne occupée par le 12e corps à l'aile droite.

Le reste de ce corps d'armée allait donc renforcer nos lignes du centre et de la gauche. C'était une nécessité peut-être, mais on courait aussi de grands dangers en agissant ainsi.

La fin.

A six heures la canonnade devenait plus forte que jamais, et depuis ce moment jusqu'à la nuit la mort ne cessa de faire des victimes. Au bout du compte nos colonnes renforcées s'étaient maintenues dans leurs positions. Sur quelques points elles avaient légèrement rétrogradé ; nous avions perdu quelques prisonniers. A tout prendre les tentatives des rebelles n'avaient pas réussi et de notre côté nous n'avions pas lieu de nous glorifier non plus.

Quelques caissons avaient fait explosion dans les deux armées. Une grange sur la route d'Emmetsburg fut incendiée par les obus de l'ennemi et la lueur qui en provint servit de point de mire aux carabiniers et leur fournit l'occasion de prolonger leurs feux plus longtemps qu'ils ne l'auraient fait autrement.

Des deux côtés les gens restèrent sous les armes, exténués de fatigue, mais non satisfaits, attendant le lendemain avec impatience.

Issue douteuse.

Le second et le 3e corps étaient complétement désorganisés. Le 11e n'avait pas été autant engagé (son artillerie avait tenu les rebelles à une plus grande distance) ; mais il s'était bien comporté dans l'action. Le général Sickles avait eu la jambe emportée par un coup de canon. Le général Zook était tué ; notre vieux combourgeois, colonel Cross, était au nombre des morts. Les maisons de campagne, les granges étaient remplies de blessés à quelques milles à la ronde. Les rebelles nous avaient laissé Barksdale mourant. Quant aux autres pertes qu'ils pouvaient avoir faites on les supposait grandes, en voyant les monceaux de cadavres qui gisaient sur le sol éclairé des derniers rayons du soleil.

Et ainsi, sans que le procès eût pu être décidé, l'obscurité venait mettre une barrière entre nous et nous obligeait à faire trêve pendant quelques heures.

Puis tout-à-coup on entendait sur notre droite de vives acclamations répétées ; Ewell ne s'était pas encore retiré ; un détachement de ses troupes s'était précipité sur les retranchements de Slocum, qui n'étaient protégés que par une simple brigade échelonnée sur une ligne fort étendue, et il les avait emportés. C'était une triste fin de journée ! Une de nos plus fortes positions se trouvait au pouvoir des soldats de Jackson.

Et maintenant, il faut le dire, nous avions plus que jamais des motifs pour adresser nos prières au Tout-Puissant. Dans un combat qui avait duré 3 1/2 heures, nous avions fait des pertes à nos deux ailes ; nous avions dû amener nos réserves sur le champ de bataille et nous devions recommencer la besogne le lendemain, au point du jour, avec des troupes désorganisées ! C'était bien le cas d'entonner le refrain de l'hymne de Boker, composé pour le 4e régiment de Philadelphie.

Le commencement du vendredi matin.

Que l'on veuille bien me pardonner, pour tout ce qui me reste encore à dire, l'habitude que j'ai de parler peut-être un peu trop de moi. Il est très aisé de raconter ce qu'on a vu, mais lorsque, par manque de temps et de place, on est obligé de faire à la hâte, il peut arriver qu'on n'observe pas toujours la régularité qu'on y apporterait autrement.

Au point du jour de fortes détonations mirent bientôt sur pied ceux

en petit nombre qui étaient restés endormis. Déjà la fusillade se faisait entendre sur toute la ligne. On s'était reconnu réciproquement et les tirailleurs agissaient avec plus de prudence et de réserve.

Mais à l'aile droite le feu se soutenait vivement. La troupe d'Ewell qui s'était emparée, la veille, d'une partie des retranchements, voulait avoir le reste. Slocum de son côté cherchait à reconquérir le terrain perdu, et à empêcher l'invasion de la partie intacte. Ce devait être pour lui une rude besogne, car il avait affaire aux soldats de Stonewall Jackson.

J'avais trouvé la veille sur la route de Baltimore un lieu propre à y passer la nuit. Le matin du vendredi j'étais levé entre 4 et 5 heures et j'entendis distinctement sur notre droite les cris accoutumés, précédant ordinairement une charge. Ces cris se répétèrent une, deux et même jusqu'à trois fois, pendant que je parcourais la route à cheval à un mille de distance, à travers une foule curieuse ou craintive qui allait et venait comme les flots d'une mer en tourmente. Chaque charge était arrêtée par la violence de nos feux; nous nous maintenions toujour sur le même terrain. A l'aile gauche et au centre le feu avait cessé peu à peu. Tout l'intérêt se concentrait sur l'engagement de notre droite; il semblait qu'on voulût en connaître l'issue, avant de recommencer la lutte.

De 4 à 5 heures nos batteries de droite les plus rapprochées du lieu de l'action n'avaient cessé de tirer, mais comme l'ennemi n'y répondait pas, le feu avait cessé graduellement. Nous avions tiré un peu à l'aventure, et on aurait pu épargner bien des munitions. Un nuage de fumée s'élevait en spirale au-dessus des noirs ombrages de la droite; les décharges de la mousqueterie se succédaient sans interruption, et annonçaient une ténacité sans exemple dans la lutte; les blessés commençaient à affluer; des traînards étaient reconduits dans les rangs; les munitions étaient tenues à portée des combattants.

L'artillerie de réserve était postée dans les champs à gauche de la route de Baltimore, les chevaux attelés aux pièces, prêts à partir au premier signal. La cavalerie aussi était disséminée par détachements, sur divers points. Une partie du corps de Sedgwick, qui avait été placée à quelque distance des lignes de Slocum pour les renforcer en cas de nécessité, était la seule réserve d'infanterie que nous eussions de disponible.

Des boulets ennemis venaient de temps à autre frapper contre nos clôtures, les balles minié aussi, dont on entendait le bourdonnement aigu; mais la partie de la route où la foule était stationnée se trouvait pour ainsi dire hors d'atteinte; chacun restait à son poste d'observation.

La bataille à l'aile droite.

Je me rendis à cheval sur le haut de la colline où le général Slocum avait établi son quartier général; mais bien que l'on pût voir de là la

plupart de nos positions, le champ de bataille actuel était masqué par des bois qui se trouvaient entre deux. Les canons de Rodman, placés sur le sommet, étaient prêts ; les artilleurs n'attendaient que le moment de faire feu, mais ce moment paraissait retardé. Tirer dans la direction des bois était s'exposer à frapper l'ami comme l'ennemi. On avait établi des signaux qui étaient en communication avec les quartiers généraux de Meade, de Howard, de Hancock, sur le centre et la droite, ainsi qu'avec les autres de l'aile gauche. Quelle que fût l'issue de la journée on pouvait au moins compter sur la promptitude des communications entre les divers corps de l'armée.

Comme je descendais de la colline pour me rendre à travers les champs de blé sur celle du cimetière, nos batteries commencèrent à ouvrir leurs feux sur tous les points de la ligne à notre extrême droite ; leur direction était celle que le général Slocum avait prise la veille. Les rebelles occupaient encore nos retranchements. Enfin il fut permis aux artilleurs de la batterie Slocum (sur la colline où était son quartier général) de faire feu à leur tour ; il est à supposer que ce fut aussi dans la même direction que les autres. Ce fut là le signal donné à toutes les autres batteries de l'intérieur, depuis l'extrême droite jusqu'à la colline du cimetière, de faire aussi leurs décharges. Je me vis obligé de changer de route pour ne pas rester exposé à recevoir quelques éclats de nos obus.

L'artillerie des rebelles restait muette. Cela provenait-il de manque de munitions ? Avaient-ils peut-être été dans l'impossibilité de remettre sur pied tous leurs canons ? Ou bien auraient-ils l'intention de masser leur artillerie quelque part, et ce combat de mousqueterie qui venait d'avoir lieu n'aurait-il servi qu'à masquer leur véritable dessein ?

A 8 heures j'arrivais à la colline du cimetière. On y voyait partout des traces de la lutte du jour précédent. Comparativement au jeudi la matinée du vendredi était calme. Des carabiniers logés dans quelques maisons de la ville tiraient sur nos officiers, lorsqu'ils les voyaient à découvert sur la crête de la colline. Ils savaient que nous ne lancerions pas des obus sur la place et que nous ne ferions pas usage de notre artillerie. Toutefois ce jeu finissant par devenir trop ennuyeux, un de nos canons fut dirigé de manière à balayer ce nid d'audacieux tirailleurs, et prenant pour point de mire la maison d'où partaient les coups elle fut bientôt battue en brèche jusque dans ses fondements. Ce fut le seul désastre que nous causâmes à Gettysburg.

Sur notre front on continuait à escarmoucher, pour ainsi dire, à l'aventure, sans but bien déterminé. Tous les regards étaient dirigés vers l'aile droite, où le combat était plus acharné que jamais depuis que la troupe d'Ewell en faisait partie, et que nos artilleurs s'en mêlaient. Mais voici que tout à coup, au fort de cette tourmente, on entend distinctement des cris de mauvais augure qui venaient d'un autre côté, puis comme des sifflements d'une tempête qui arrache les arbres de la forêt et ébranle le flanc de la colline jusque dans ses fondements ; c'est une seconde charge que font les rebelles. J'étais posté près de la loge

du portier, et avec ma lunette d'approche je pouvais voir distinctement notre ligne de bataille vacillant d'un côté et de l'autre et ne pouvant se maintenir contre les coups terribles qui lui venaient des bois d'alentour. Les cris des rebelles redoublaient d'intensité, jusqu'à ce qu'enfin notre artillerie, qui savait maintenant de quel côté diriger son feu, réussît à arrêter le mouvement en avant. La retraite des nôtres n'avait duré qu'un moment; se sentant maintenant appuyés, ils s'étaient aussitôt ralliés pour pénétrer ne nouveau dans les bois.

Un engagement général.

Cependant on commençait à s'apercevoir sur la colline d'une plus grande fréquence des coups des ennemis; ils venaient d'ouvrir le feu de leurs batteries et déjà un obus arrivait en passant sur nos têtes. Le général Howard se reposait tranquillement, appuyé contre une élévation de terrain près d'une pierre tumulaire; son état-major était à ses côtés. Un ou deux officiers suivaient attentivement les mouvements de l'aile droite avec leurs lunettes, et de temps en temps aussi les lignes de l'ennemi; les autres étaient prêts à exécuter les ordres de leur chef. J'ai bien vu des hommes au fort du combat, mais jamais je n'en vis montrer autant de sang-froid que le fit le général du onzième corps. J'avais justement l'œil sur lui lorsqu'une balle minié vint à siffler au-dessus de nos têtes. Naturellement je changeai de place, c'était affaire d'instinct chez moi, mais pour le général je puis affirmer qu'il ne fit pas un seul mouvement qui trahît une pensée de crainte.

Progrès sur notre droite.

Vers les 9 heures et un quart le combat dans les bois à l'aile droite semblait avoir atteint son maximum. Des nuages de fumée obscurcissaient la vue, mais nous savions cependant que nos braves troupes (le 12e corps, une partie du 1er et quelques réserves) se maintenaient dans leur position. A en juger par la direction du bruit qui nous arrivait, il semblait bien qu'elles gagnaient du terrain, mais après tout il n'y avait rien de certain dans une telle supposition. « Hâtez-vous d'aller auprès du général Meade, » dit Howard à l'un de ses aides de camp, « et dites-lui que la lutte à l'aile droite paraît être plus violente que jamais, que même il y aurait apparence d'un échec vers le centre, mais qu'au fond nous ignorons ce qu'il en est du combat, et lui faisons demander s'il n'a pas d'ordres à nous donner. » En quelques minutes l'aide de camp revenait au galop avec cette réponse : « Les troupes doivent rester dans leur position et faire bonne garde. »

Pendant que ces choses se passaient une petite diversion avait lieu

à quelque distance au sud de l'extrême droite. On se souvient qu'une brigade avait été postée à l'est du Rock-Creek pour surveiller les nouvelles tentatives que pourrait faire l'ennemi de descendre par la vallée pour pénétrer sur les derrières de notre armée. Trouvant le moment favorable la brigade se mit à lancer ses boulets et ses obus sur le flanc de la colonne d'Ewell. L'ennemi, ne pouvant supposer tant d'audace de la part d'une simple brigade, s'imagina qu'il était attaqué sur son flanc par des forces majeures, et cela fut cause que dès ce moment il mit moins d'ardeur dans sa charge sur son front de bataille.

Howard était toujours en observation, attentif aux mouvements de son adversaire ; de temps en temps le feu des tirailleurs semblait vouloir se raviver, puis il cessait tout à coup. Vers les dix heures je me décidai à me rendre au quartier du général en chef. En descendant de la colline du cimetière et en coupant à travers champs je m'aperçus que quelques balles arrivaient de notre aile gauche, et je supposai naturellement qu'elles ne pouvaient parvenir que des coups dirigés par les tirailleurs rebelles.

Le commandant en chef à son quartier général.

Là tout était en mouvement. Meade, logé dans une petite maison, était occupé à prendre connaissance des rapports qu'on lui apportait; de temps en temps il allait en toute hâte à la porte pour demander des renseignements à quelqu'un de ses officiers d'état-major qui attendaient sous un arbre. Prompt et vif dans ses mouvements, bien que possédant tout son sang froid, le général me paraissait avoir compris toute l'importance du moment présent, il n'y avait plus rien de l'étudiant chez lui : c'était bien le commandant en chef.

L'élégant, le fashionable général Pleasanton, avec sa cravache logée dans une de ses bottes à l'écuyère, et ses beaux gants de peau de chevreau, faisait par moments des remarques fort vives. Warren avec son air calme, absorbé, toujours sérieux, était constamment en consultation avec le commandant.

Pour tout ce qui est relatif aux détails du service on a recours à Williams ou au major Barstow; ce sont de vraies encyclopédies que ces officiers. Les ordonnances et les aides de camp sont constamment en mouvement, portant les ordres et les dépêches ; les officiers préposés aux signaux donnent connaissance des signaux venant de toutes les sommités qui dominent le lieu du combat. Le reste de l'état-major se tient prêt à recevoir les ordres du chef, et des chevaux en grand nombre, tout harnachés, sont attachés à la clôture extérieure du jardin attenant à la maison.

Le quartier général exposé au feu.

Nous nous promenons à l'est de la petite habitation, parfois nous reposant sur l'herbe. La vue dont nous jouissions offrait bien des points de comparaison avec d'autres ; nous nous entretenions des probabilités de la lutte, de l'arrivée de la milice de Harrisburg. Cependant le combat à notre aile droite était toujours acharné. Notre quartier général était maintenant exposé au feu de l'ennemi. Les boulets venant de la gauche semblaient augmenter un peu en nombre ; quelques-uns arrivaient sur notre front ; cependant nous n'avions pas encore souffert de dommage.

Il en passa un près de nous qui certainement provenait d'un petit calibre, car il rendait un son auquel on était peu habitué. « Voilà, dit W... dans son langage figuré, mais toujours vrai, un joli cri de chouette ! » En effet ce n'est pas autre chose ; puis tandis que nous en étions aux conjectures :

W. h. r. sh. shhh ! on entend une soudaine exclamation ; chacun de nous se lève précipitamment, et l'un s'écrie comme par une impulsion soudaine : « Jupiter nous assiste ! ces compagnons sur notre gauche ont fait de notre position leur point de mire. » C'était un boulet qui avait passé à deux pieds de la porte et était allé s'enfoncer dans le sol à trois ou quatre mètres plus loin. Il fut suivi bientôt d'un second et d'un troisième. Le général Meade vint jusqu'à la porte et dit à ses officiers qu'on ne pouvait plus douter de l'intention de l'ennemi de canonner leur position et qu'ils feraient mieux d'aller se placer à 15 ou 20 mètres plus bas près de l'écurie. Comme ils se mettaient en marche, il purent entendre le sifflement de quelques obus qui partaient de directions différentes, et une vive fusillade qui éclatait derrière nous, sur notre gauche. Deux batteries rebelles étaient visiblement pointées sur notre position, et la lutte allait s'établir sur le même champ où l'on s'était si vivement disputé la veille.

Il y avait à peine quelques minutes que je parlais d'aller visiter le cadavre de Barksdale ; maintenant il s'agissait de bien autre chose. Laissant là le quartier général riposter comme il le pourrait aux obus qu'on lui lançait, je pris au galop le premier chemin qui, en m'éloignant de Taneytown, me conduisait à notre aile gauche. Le combat était engagé sur un espace de 3/4 de mille.

L'air était rempli de sons mystérieux, avant-coureurs de la mort. Les cris de chouette semblaient enragés de ce que leurs projectiles n'atteignaient pas. Ils redoublaient de plus en plus.

Flux et reflux de la marée. — Alternatives de la bataille.

L'ennemi avait subitement concentré ses feux sur notre gauche, avec l'intention de réduire nos batteries au silence et de mettre fin à cette résistance qu'on lui opposait. Mais nous étions sur nos gardes. Après

une ou deux heures de combat il se trouva que les obstinés défenseurs étaient encore dans leurs mêmes positions. Les rebelles comprirent qu'ils devaient réserver toute leur énergie pour les derniers efforts qui devaient être tentés dans l'après-midi. C'était le dernier coup de dé qui leur restait à jouer. Une heure ou deux plus tard tout rentra dans le silence à la gauche ; à notre centre on entendait seulement comme de coutume des coups éparpillés.

La droite victorieuse.

Cependant à notre aile droite la vivacité de l'attaque d'Ewell s'était ralentie ; quelques efforts assez faibles se renouvelaient seulement de temps en temps. Quittant l'aile gauche au moment où l'action allait se terminer, je regagnai le poste du général Slocum, sur la route de Baltimore. Du haut de l'éminence nous pûmes acquérir la certitude que nos gens avaient conservé leur même position du matin ; le dire des officiers ne nous laissait aucun doute à cet égard. Nous avions repris nos retranchements sur l'ennemi, les troupes d'Ewell ayant été bien décidément repoussées. Le feu de la mousqueterie était encore bien vif par moments de ce côté, mais il était hors de portée et n'avait plus de signification. Nous avions la victoire sans conteste. Il était 11 heures un quart, sept heures et au-delà d'un combat à outrance ! car le vieux corps de Jackson n'avait pas abandonné la partie sans lutte opiniâtre.

La dernière attaque.

En effet l'attaque avait lieu même plus tôt et sur une plus grande échelle qu'on ne s'y serait attendu. Vers une heure le mouvement des rebelles s'annonça par un tonnerre d'artillerie qui retentissait sur toute notre armée, comme si c'eût été la trompette du jugement dernier. Ils avaient réuni la plupart de leurs pièces, au nombre de 250 au moins, au dire de quelques officiers de l'état-major, sur notre centre et notre gauche. C'étaient ces lignes qui étaient destinées à supporter ce terrible choc qui, s'il était paralysé, devait, en épuisant les efforts de l'ennemi, lui faire subir une défaite complète. Longstreet et A. P. Hill, aidés de leurs réserves, devaient soutenir l'attaque avec leurs forces.

Depuis la hauteur du cimetière (à ce que m'ont raconté des témoins oculaires, ne l'ayant pas vu moi-même) on pouvait voir les troupes du corps de Hill que l'on disposait en colonnes d'attaque. Leurs batteries formées en demi-cercle avaient déjà commencé leurs feux sur le front de la colline isolée. Trois feux croisés convergeaient sur le même point, et on pouvait voir les nombreuses traces d'obus autour des fosses récentes, dans toutes les directions.

Howard n'avait pas remué de la place d'un seul pouce. Le onzième corps qu'il commandait était là ; il devait, selon lui, se maintenir dans cette position ; il ne pouvait faire autrement, et c'est aussi ce qu'il fit.

Lorsque cette furieuse canonnade eût jeté suffisamment son feu pour préparer la voie, on vit alors déboucher les colonnes rebelles fières et alertes comme dans une revue. Elles étaient précédées de leurs tirailleurs, en nombre triple de celui ordinaire, dont une ligne appuyait les premiers rangs pour seconder la charge, et une seconde formait une forte réserve pour le cas où quelque échec pourrait survenir.

Howard donna l'ordre de se tenir couché sur le sol et nos batteries restèrent silencieuses pendant quelques moments. Les rebelles, s'imaginant qu'ils étaient la cause de ce silence, se mirent à nous charger. Ils étaient déjà près de nos lignes, lorsque les troupes allemandes, qui s'étaient tenues cachées, se levèrent subitement et firent, à bout portant, une décharge dont les effets furent terribles; puis les batteries venant à ouvrir leurs feux, les lignes des assiégeants furent bientôt rompues et repoussées dans le plus grand désordre. Nous chargeâmes à notre tour ; on vit alors des compagnies rebelles et même un régiment entier jeter leurs armes et demander à être faits prisonniers, afin de n'être plus exposés au feu qui les anéantissait.

Dans le même moment, des scènes pareilles se passaient sur le front du second, 3e et 5e corps. De tous côtés les rebelles étaient battus et rejetés en arrière, de part et d'autre la canonnade était d'une violence extrême.

Au moment où ce dernier acte allait se produire, je revenais d'une tournée dans les environs du quartier-général de Pleasanton. Je me rendis sur la colline où Slocum avait son quartier-général, et en me plaçant derrière j'eus devant moi un spectacle qu'il n'est pas donné à beaucoup de personnes de contempler deux fois dans leur vie. Autour de notre centre et de notre gauche la ligne rebelle pouvait bien avoir une étendue de 4 à 5 milles, et sur tout cet espace on voyait se lever la fumée de 250 canons. Le bruit épouvantable qui sortait de ces engins de destruction, l'impression que vous laissait l'effet d'une telle puissance, « la magnificence d'un tel tableau jointe à l'horreur qu'on ressentait à la vue de tous les ravages, » une nation tout entière dont l'existence dépendait du plus ou moins de progrès que feraient ces monstres infernaux, — c'était là, dis-je, un de ces spectacles qu'on ne voit qu'une fois dans un siècle !

Vers les deux heures le feu commença à se ralentir et alla toujours en diminuant. L'ennemi, rencontrant un obstacle insurmontable dans la résistance de nos troupes, finit par battre en retraite lentement, en reprenant parfois une attitude agressive.

La grande charge, qui devait être la dernière, eut lieu vers les quatre heures. Les rebelles, voulant tenter un dernier effort, avaient réuni toutes leurs forces.

Nous avions élevé sur une partie de notre gauche des retranchements peu profonds, appuyés d'une barricade. Le front de bataille de l'ennemi, s'étendant à quelques milles sur la gauche, présentait un magnifique coup d'œil. Ici (en face du second corps) leur ligne était soutenue par la superbe division Pickett du corps de Longstreet et les

vétérans du général Hill. Cette formidable troupe s'ébranle ; rien ne paraît devoir lui résister. Nos tirailleurs se retirent lentement de la route d'Emmetsburg, disputant à l'ennemi chaque pied de terrain. Les rebelles réservent leur feu pour le moment où ils auront atteint la route que leurs adversaires viennent de quitter. Une fois arrivés, ils commencent leurs terribles décharges, tandis que leurs canons sont dirigés en même temps sur nos barricades.

Hancock étant blessé, Gibbon lui succéda dans le commandement ; c'était un soldat éprouvé, à la hauteur de la crise présente. Lorsqu'il vit approcher la tempête, il parcourut les rangs de sa division, en donnant l'ordre exprès de ne pas tirer pour le moment. Les rebelles s'avancent sur trois rangs d'un pas ferme ; déjà ils sont à notre portée et n'ont pas l'air d'y faire grande attention.

Enfin le général donne l'ordre de faire feu ! Une décharge de 18.000 fusils à la fois, vomissant la mort avec le feu et la fumée, fait tomber le premier rang, mais le second est encore là debout. Nous venions de faire un effet suprême, et maintenant nous étions moins bien préparés pour un autre.

Nos retranchements, nos barricades avaient été traversés en un clin-d'œil par les rebelles dans la rapidité de leur charge. Le peu de profondeur de notre ligne de bataille nous avait ôté toute idée de résister à l'invasion. Nous dûmes nous retirer sous la protection de nos canons. Cependant les rebelles avançaient toujours ; ils étaient déjà là, faisant l'assaut de nos batteries, perçant nos artilleurs de coups de bayonnettes, plantant leur drapeau sur nos pièces.

Mais ils étaient aussi arrivés au point fatal qui devait arrêter leur succès. Un véritable ouragan de mitraille, sous toutes les formes, s'abattit tout-à-coup sur les assaillants et remplit leurs lignes de cadavres. Ils s'étaient exposés à la bouche de canons, qui, les prenant en écharpe, les faisaient tomber par files entières. C'étaient les batteries placées sur le revers occidental de la colline du cimetière qui produisaient cet effet ; ce fut là le coup de mort de l'ennemi.

Ses lignes vacillantes et déjà disloquées finirent par se débander tout-à-fait. Nos troupes, qui s'étaient d'abord réfugiées sous la protection de leurs canons, sortirent alors de leur retraite et tombèrent sur la masse confuse des vaincus. Il n'y avait plus lieu à combattre. Un régiment entier jetait bas ses armes et, drapeau en tête, s'empressait de faire sa soumission. Sur tout le champ de bataille on voyait de petits détachements suivre le même exemple. La brigade de Webb fit 800 prisonniers en aussi peu de temps qu'il en faut pour rapporter le fait par écrit. La division Gibbon fit la conquête d'une quinzaine de drapeaux. Les bandes détachées, fuyant à travers champs, parvinrent à échapper à la destruction. Le combat avait fini de ce côté-là. Une simple brigade, celle d'Harrow (dont le 7e régiment Michigan fait partie), s'en tira avec une perte de 54 officiers et de 793 sous-officiers et soldats.

Fin.

Il y avait eu là bien des gens sacrifiés inutilement. Les rebelles réunirent leurs bandes éparses et reformèrent leurs lignes, puis se retirèrent à pas lents. Ce ne fut donc pas une déroute pour eux, mais plutôt un affreux massacre. Pour cette fois, l'armée du Potomac avait remporté une victoire complète et bien décidée.

Quant à nous, nous étions aussi en bien mauvais état. Nos munitions étaient à peu près épuisées ; on avait dû recourir à celles de la réserve et elles étaient écoulées aussi ; peu s'en fallut donc que nous eussions été réduits à une fâcheuse extrêmité.

On avait amené une brigade après l'autre pour renforcer notre ligne. Lorsque nous eûmes repoussé la dernière attaque, une seule brigade constituait toute la réserve de l'armée du Potomac. Si nous eussions eu à notre disposition 40,000 hommes de troupes fraîches, qui seraient tombées sur cette masse confuse de gens désorganisés et en retraite, cette bataille aurait mis fin à la campagne ; au lieu de ces 40,000 hommes nous n'avions qu'une seule brigade, et encore était-elle déjà bien éprouvée par les combats précédents.

Les rebelles avaient déjà reformé leurs lignes et étaient prêts à se défendre, — l'occasion était perdue !

Quelques obus vinrent encore s'abattre sur le cimetière, près du quartier-général ; on en voyait même tomber dans les champs de blé du côté de la route de Baltimore ; mais la bataille était terminée.

On établit le quartier-général sous des arbres, dans un petit bois près la colline où était le général Slocum. Le général Meade s'y rendit à cheval, avec le calme qui ne le quittait jamais. Il avait demandé du papier et des aides-de-camp ; il allait expédier des ordres. Une bande de musiciens gravissait dans ce moment la pente de la colline ; elle faisait entendre ce refrain mélodieux qui avait bien sa signification : « *Salut au chef de l'armée !* »

« Ah ! général Meade, lui disait W..., vous voilà en grand danger de devenir président des Etats-Unis. » — « Non, dit un autre interlocuteur plus sensément, selon moi, finissez l'ouvrage que vous avez si bien commencé. Vous aurez ainsi une position plus grande et plus brillante que celle de la présidence. »

TABLE DES MATIÈRES.

PIÈCES ANNEXES.


VIKSBURG
et le
Bas-Missisipi.
0 5 10 20 30 milles.
Benton
Yazoo City
Liverpool
Satartia
Yazoo R.
Big Black R.
Cardiff
Bolton
Raymond
VICKSBURG
Auburn
Warrenton
Mt Vernon
Grand Gulf
Port Gibson
Gallatin
Rodney
Fayette
Jefferson
Malcolm
Hamburg
Meadville
Palestine
Kingston
Homeward
Zions Hill
Liberty
Cold Spring
Centerville
Woodville
Whitesville
Laurel Hill
Clinton
Jackson
Bayou Sara
Port Hudson
Burlington
U.S.Garrison
W. Baton Rouge
BATON ROUGE
Bruly Landing
Manchac
Plaquemine
Iberville
New River
Frenier
Lakeport
NEW ORLEANS
Bayou Goule
Donaldsonville
Cantrells
Algiers

PIÈCES ANNEXES.

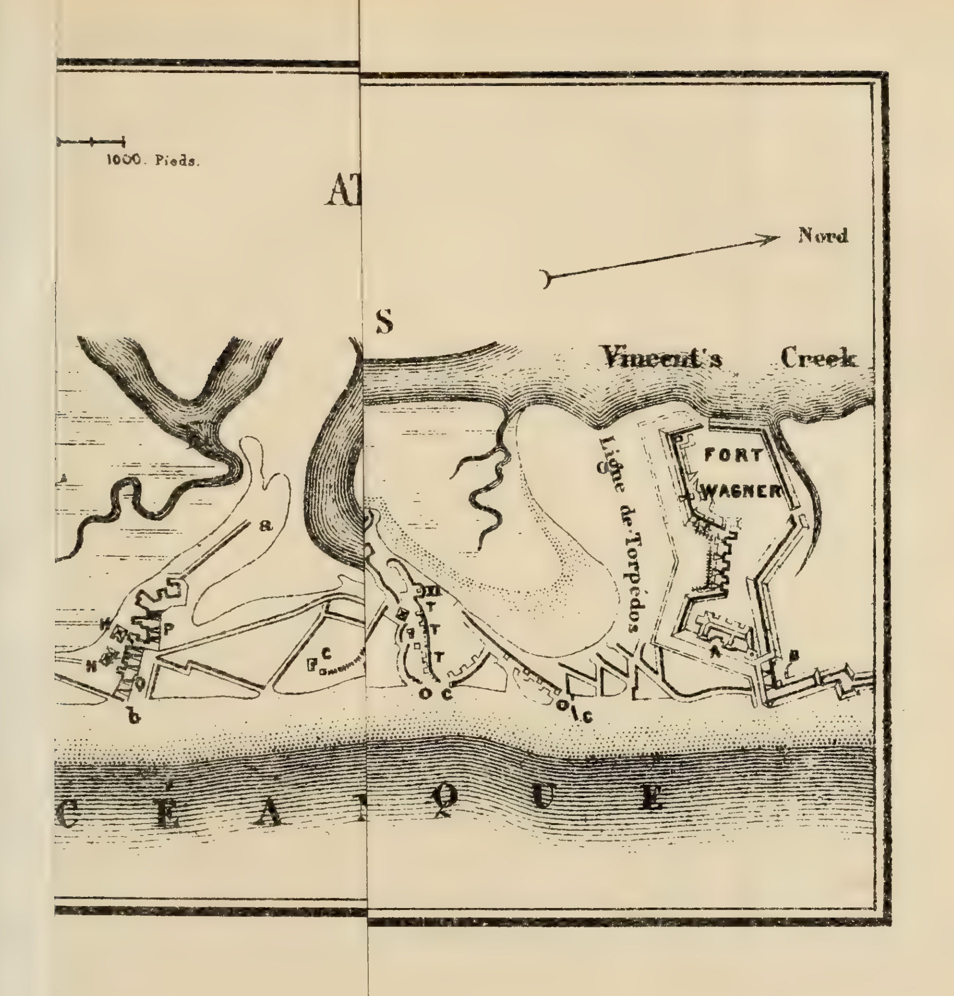

VIKSBURG
et le
Bas-Missisipi.
0 5 10 20 30 milles.
Princeton
Benton
Yazoo City
Liverpool
Satartia
Providence
Tallulah
Pecan Grove
Cardiff
Bovina
Bolton
Millikens Bend
Raymond
Dallas
Youngs Pt
VICKSBURG
Richmond
Warrenton
Auburn
New Carthage
Mt Vernon
Winnsboro
Grand Gulf
Port Gibson
Mound Bayou
Gallatin
St Joseph
Rodney
Fayette
Jefferson
Water Proof
Church Hill
Malcolm
Harrisonburg
Vidalia
Hamburg
Meadville
Natchez
NATCHEZ
Palestine
Monterey Lan.
Kingston
Homeward
Glasscocks I.
Cold Spring
Zions Hill
Liberty
Union Point
Centerville
Woodville
RED RIV
Big Bend
Whitesville
Mensura
Laurel Hill
Clinton
Marksville
Tunica
Jackson
Simmesport
Red River Lan.
St Francis V.
The Village
Bayou Sara
Big Cane
Morganzia
Port Hudson
Point Coupee
Waterloo
Burlington
Hermitage
U.S.Garrison
Montville
W. Baton Rouge
BATON ROUGE
Opelousas
Bruly Landing
Manchac
Plaquemine
Iberville
Frenier
Lakeport
New River
NEW ORLEANS
Bayou Goule
Breaux Br.
Port Barrow
Donaldsonville
Cantrells
Edgard
Bonnet Carré
Algiers

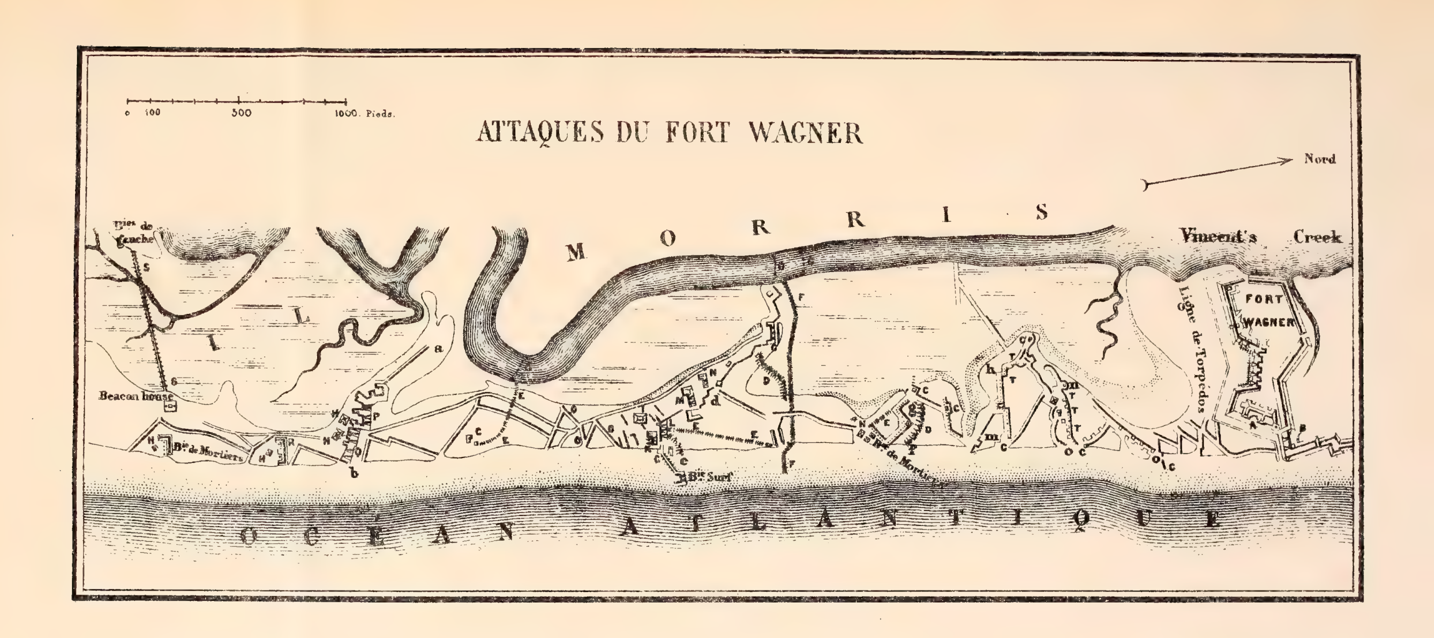


Nord
Mount Pleasant
Haddrel
Cove Cr.
Shem Creeck
Horse Creeck
ILE HOG
COOPER
CHARLESTON
Mill Pond
Arsenal
Fort Ripley
Fort Johnson
Fort Moultrie
Fort Sumter
Moultrieville
ILE SULLIVAN
PORT DE CHARLESTON
ILE JAMES
Batterie de marais.
ILE MORRIS
Fort Wagner
Bies de Gauche
Grand Parc
Quartier general
Batteries confédérées
ILE FOLLY
OCÉAN ATLANTIQUE
ecessionville
PORT DE CHARLESTON
Echelle 1/40000.



Nord
Mount Pleasant
Haddrel
Shem Creek
Horse Creek
ILE HOC
COOPER
RIVIÈRE
Arsenal
Mill Pond
CHARLESTON
Route de Savannah à Charleston
Chemin de fer de Charleston à Savanah
Fort Pemberton
Rivière Wappo
PORT DE CHARLESTON
Fort Pinkney
Fort Ripley
Fort Johnson
Fort Moultrie
Fort Sumter
Moultrieville
Cove Cr.
ILE SULLIVAN
ILE JAMES
Fort Wagner
Batterie de marais
ILE MORRIS
Bie de Gauche
Secessionville
Grand Parc
Quartier général
Batteries confédérées
ILE FOLLY
OCÉAN ATLANTIQUE
STONO
ILE COLES
PORT DE CHARLESTON
Echelle 1/40000.


1000. Pieds.
AT
S
Nord
Vincent's Creek
Ligne de Torpédos
FORT WAGNER
C É A N
O U E



0 100 500 1000. Pieds.
ATTAQUES DU FORT WAGNER
Nord
M O R R I S
I L
Vincent's Creek
FORT WAGNER
Ligne de Torpédos
Beacon house
Bie de Mortiers
Bie Surf
Bie de Mortiers
O C É A N A T L A N T I Q U E

GUERRE

DE LA

SÉCESSION

LAUSANNE. — IMPRIMERIE J.-L. BORGEAUD

GUERRE
DE LA
SÉCESSION

ESQUISSE DES ÉVÉNEMENTS MILITAIRES ET POLITIQUES

DES ÉTATS-UNIS

de 1861 à 1865

PAR

FERDINAND LECOMTE

Colonel fédéral suisse.

Tome III



PARIS

CH. TANERA, ÉDITEUR

LIBRAIRIE POUR L'ART MILITAIRE, LES SCIENCES ET LES ARTS

Rue de Savoie, 6

1867

XXIII

Campagne de 1864. — Opérations secondaires et préliminaires en Floride, en Alabama, en Tennessée. — Massacre du fort Pillow. — Etat de la situation militaire au printemps 1864.

A côté des campagnes dans les régions excentriques de l'Ouest, de la Louisiane, du Texas, de l'Arkansas et des Territoires, qui se poursuivirent pendant une partie des années 1863 et 1864, il s'en fit d'autres qu'on pourrait à peu près classer dans la même catégorie.

Ce fut plus particulièrement le cas d'une entreprise contre la Floride, imaginée, croit-on, par le général Gillmore, pour se délivrer de l'ennui de sa situation passive devant Charleston.

A aucun point de vue la presqu'île de Floride, contrée écartée des zones décisives, ne pouvait offrir un théâtre avantageux d'opérations. Le seul profit que les fédéraux pouvaient en espérer était d'y former un semblant de parti unioniste, d'y recruter des nègres, nombreux dans cet état, et d'y butiner du coton.

C'était toujours la guerre au détail, le gaspillage en grand, car même les minimes buts recherchés eussent été mieux atteints en se hâtant de battre les forces principales de l'ennemi, par conséquent en se concentrant contre lui, au lieu de se disséminer de plus en plus.

Dès le milieu de décembre 1863 l'expédition fut organisée, et, après les lenteurs et les tiraillements d'usage,

les forces y destinées furent en mesure de partir au commencement de février 1864.

Ces forces se composaient de six mille hommes sous le commandement direct du général Seymour, divisionnaire de Gillmore, avec une vingtaine de bâtiments.

Seymour partit le 5 février de Port-Royal. Le 8 il occupa Jacksonville, sur la rivière St-Jean, et, le lendemain, Baldwin, à la jonction des deux chemins de fer qui traversent la base de la presqu'île. L'intention de Gillmore était de prendre solidement pied à Jacksonville et à Baldwin si possible, et pour cela d'y élever des fortifications. A cet effet il s'y rendit lui-même, le 10, reconnut le terrain, laissa des prescriptions sur les ouvrages à élever, recommanda au général Seymour de faire faire des pointes, de cavalerie surtout, en avant de Baldwin, ainsi que sur la gauche, mais de ne rien tenter de décisif, pour le moment, avec le gros de ses forces; puis, le 16, il retourna à Hilton-Head.

Malheureusement pour lui, Seymour crut pouvoir changer ses instructions et procurer plus de gloire à son corps en déployant plus de zèle et d'activité qu'il ne lui en était prescrit. Les coureurs lui ayant rapporté qu'il ne se trouvait que peu d'ennemis dans les environs, il eut l'idée de s'emparer de la capitale Tallahassee

Dans ce but il se mit en marche de Baldwin, le 20 février, après en avoir donné avis par express à Hilton-Head.

C'était trop tôt ou trop tard. Trop tôt si l'on voulait agir en forces, car il aurait fallu attendre l'adhésion et du renfort du général Gillmore; trop tard si l'on avait espéré surprendre l'ennemi. Celui-ci était prévenu depuis douze jours et avait pu se mettre sur ses gardes.

Les premières reconnaissances du général Seymour, celles des 9, 10 et 11 février, lui avaient dit vrai. La con-

trée était dépourvue de défenseurs. Trois à quatre milliers d'hommes seulement, sous le général Finnegan, tenaient la capitale et quelques postes isolés. Mais le 20, il en était autrement. Finnegan s'était hâté d'avertir le général Beauregard, à Charleston, de ce qui se passait et de lui demander du renfort.

Celui-ci lui envoya aussitôt par chemin de fer la brigade Colquitt, avec un régiment de cavalerie et une batterie. En appelant encore à lui quelques autres forces du voisinage, Finnegan put réunir, dès le 19 février, aux environs d'Olustee une dizaine de mille hommes, sous les généraux Walker, Gardner, Harrisson et Colquitt. Là il se retrancha dans une position favorable, battant toutes les avenues du chemin de fer, et il organisa même une batterie de deux canons de fort calibre sur des locomotives.

Le 20 février après midi Seymour arriva devant la position d'Olustee, marchant négligemment à travers d'épaisses forêts marécageuses. Après quelques escarmouches où il remporta facilement de trompeurs succès, il se trouva engagé peu à peu et sans s'en douter contre des forces supérieures. Les confédérés avaient 8 à 9 mille hommes, tandis que Seymour ne pouvait mettre en ligne que deux brigades, Barton et Howley, avec deux faibles régiments de cavalerie et trois batteries.

Néanmoins le combat se prolongea avec acharnement jusqu'à la nuit. Les fédéraux profitèrent de l'obscurité pour opérer leur retraite.

Suivis de près par les confédérés, leur arrière-garde dut combattre continuellement, et ce ne fut que grâce à la bravoure de deux régiments nègres, 54e Massachussets et 1er Caroline-du-Nord, que la colonne dut de pouvoir rentrer à Jacksonville, le 22 au soir. Là, avec l'appui des ouvrages et des canonnières, elle put se réorganiser et

arrêter l'ennemi, qui se mit à l'assiéger. Elle avait perdu environ 1800 hommes et 5 canons, tandis que les confédérés n'avaient perdu que 6 à 700 hommes.

A Jacksonville le général Seymour trouva un ordre du général Gillmore, en réponse à son avis antérieur, lui intimant de ne pas donner suite à son projet d'offensive. Le colonel Turner, qui l'avait apporté, avait été retardé par une grosse mer, et n'était arrivé qu'au moment même du revers. Ce n'était pas le moment de récriminer; il fallait sauver ce qui restait de la retraite, et, pour cela, lui renvoyer du renfort. La division Vogdes fut aussitôt acheminée par Gillmore de Hilton-Head sur Jacksonville, et Seymour se trouva dégagé.

Une autre expédition fut alors entreprise et cette fois sur la rivière St-John, avec les canonnières. Mais elle n'aboutit qu'à faire perdre deux de celles-ci par des torpedos confédérés.

Enfin les grandes chaleurs s'approchant, et le général Grant ayant pris le commandement en chef, les opérations sur cette zone furent suspendues, et une partie des forces en fut retirée.

Si le gouvernement fédéral n'avait pas arrêté plus tôt l'expédition de la Floride, c'est qu'il avait espéré qu'elle servirait au moins d'utile diversion à une autre opération plus importante combinée dès les jours qui suivirent la bataille de Chattanooga, et qui devait s'effectuer pendant l'hiver.

Il s'agissait de pénétrer plus avant dans les Etats du golfe et spécialement de s'établir dans l'état d'Alabama. A cet effet, et après entente péniblement établie entre les généraux Grant, Sherman, Thomas, Banks, l'amiral Farragut et les divers départements de Washington, une combinaison de quatre à cinq entreprises convergentes fut décidée.

L'amiral Farragut, avec des troupes de débarquement, attaquerait Mobile, et s'ouvrirait l'accès des rivières d'Alabama et de Tombig-bee, qu'il remonterait ensuite en escortant ses troupes.

Le général Thomas prendrait l'offensive de Chattanooga contre Jonhston, successeur de Bragg à Dalton, pour empêcher que celui-ci aille secourir les forces de Polk, qui tenaient l'Alabama.

Le général Sherman avec ses deux corps d'armée, 16e et 17e, frapperait le grand coup. Il s'avancerait d'abord de Vicksburg sur le Tombig-bee, puis sur Selma et sur Montgomery, la capitale de l'Etat.

Sur la gauche son mouvement serait couvert par un grand corps de cavalerie, sous les généraux Smith et Grierson, qui partirait de Memphis, et viendrait le rejoindre sur le Tombig-bee ou aux environs de Selma.

Après cette jonction Sherman jugerait, selon les circonstances, s'il se porterait plus au sud pour se joindre à Farragut et agir avec lui contre Mobile, ou vers le Nord-Est, pour rallier l'armée de Thomas et pénétrer en Georgie.

Ce projet, dont l'apparence grandiose pouvait séduire, et dans lequel une large et flatteuse latitude était laissée au général Sherman, reposait sur un trop grand nombre d'incohérents rouages pour assurer la simultanéité d'action qui seule, en tels cas, procure la réussite. Il rappelait tant d'autres plans semblables, à commencer par celui du général Scott dans la première opération contre Richmond, ne tenant aucun compte de l'immensité des distances, ni des obstacles à la réunion des colonnes en pays hostile, ni des bénéfices des lignes centrales laissés à l'ennemi.

Le jugement et l'esprit d'initiative dont le général Sherman avait donné de si éclatants témoignages pou-

vaient se trouver à une rude épreuve. Ce dont on était sûr d'avance, c'est qu'il saurait s'en tirer sinon avec gloire, au moins sans tache, et que tout ce qui pourrait humainement amener le succès serait effectué.

Les préparatifs se poursuivirent activement pendant tout le mois de janvier. Dans les premiers jours de février le général Sherman partit de Vicksburg et de Jackson avec ses forces principales, montant à une quarantaine de mille hommes et 60 canons. Il se dirigea d'abord sur Brandon, et plus à l'est le long du chemin de fer Sud-Mississipi.

Une flottille de canonnières remonta en même temps le Yazoo pour couvrir la gauche de Sherman et entretenir la jonction avec le corps de cavalerie de Grierson qui devait venir de Memphis.

Sherman, marchant prudemment et lentement, arriva le 14 février à Meridian, à la jonction des chemins de fer Sud-Mississipi et Mobile-Ohio. Il n'avait pas rencontré de résistance sérieuse; mais il avait été constamment harcelé sur ses ailes et à revers par deux corps volants de cavalerie sudistes, ceux de Lee et de Roddy, qui l'avaient fort inquiété. Il lui était indispensable, pour aller au-delà de Meridian, d'avoir aussi toute sa cavalerie sous la main; et il résolut d'attendre l'arrivée de Grierson et de Smith.

Ce carrefour de deux voies ferrées principales, d'une grande transversale, de Vicksburg à Savannah et Charleston, et d'une grande verticale, du Golfe à l'Ohio, était du reste un point important. Sherman l'occupa solidement, s'y retrancha et s'y fit une base provisoire, d'où il lança dans toutes les directions des pointes de fourrageurs et de destructeurs.

Son antagoniste, le général Polk, n'avait évacué cette localité que le 13 février, pour replier une portion de ses forces, à l'est sur Selma, l'autre au sud sur Waynesboro,

le long des chemins de fer. Il disposait d'environ huit mille hommes d'infanterie sous les généraux Loring et French, et de 4 à 5 mille cavaliers sous les généraux Forrest, Lee et Roddy. Ne pouvant, avec ce faible effectif, arrêter de front l'armée de Sherman, il adopta le système plus efficace de menacer les communications des fédéraux. De part et d'autre on se mit donc à dévaster routes, rails, viaducs, ponts, dépôts et stations de chemins de fer.

Ce ruineux mode de guerre n'eut pas empêché Sherman, à la rigueur, de se porter plus en avant. Il aurait pu vivre sur le pays avec ses soldats, mais son armée s'était considérablement et peu favorablement augmentée.

Les proclamations présidentielles d'émancipation répandues dans la contrée avaient eu leur effet sur les plantations. Les esclaves libérés accouraient en masse à lui. Chaque reconnaissance en ramenait en outre des centaines. Le camp de Meridian, une semaine à peine après son établissement, en comptait près de 10 mille. C'étaient là de lourds impedimentas pour aller en avant, et en pensant surtout que chaque journée de marche grossirait d'un million de bouches à nourrir cette foule affamée et désordonnée.

Pour l'envoyer en arrière il aurait fallu lui donner une forte escorte; il aurait fallu au moins pouvoir l'armer, et ni l'une ni l'autre de ces exigences n'était réalisable à ce moment. Quand la cavalerie aurait rejoint on verrait ce qu'il y aurait à faire.

Malheureusement celle-ci n'était plus à attendre. Les généraux Grierson et Smith étaient partis de Memphis quelques jours après que Sherman avait quitté Vicksburg. Ils avaient marché au Sud-Est, traversé Holly-Springs, Ripley, et atteint sans encombre le chemin de fer Mobile-Ohio aux environs de Jacinto. Là ils avaient

commencé l'œuvre de destruction en grand et tout en s'avançant vers le Sud.

Le genéral confédéré Forrest, qui avait eu vent de cette expédition, avait résolu de lui épargner du chemin. Il reçut l'ordre de Polk de concentrer sa cavalerie, et avec quatre mille hommes environ il se porta à la rencontre des cavaliers fédéraux. Ceux-ci s'avançaient assez tranquillement le long du chemin de fer, la meilleure et parfois la seule voie de la contrée. Aux environs d'Okalona, le 18 février, ils commencèrent à sentir de la résistance qui alla en s'augmentant, et devant West-Point sur la rivière Tibee, ils trouvèrent des forces en disposition de les bien recevoir. Forrest venait d'y établir un gros de cavalerie pour barrer tous les abords du chemin de fer.

Un tel emploi de cette arme était assurément nouveau. Ce qui put le paraître plus encore, ce furent les retranchements dont on la couvrit. Toutefois Forrest savait ce qu'il faisait, et c'était le cas de dire que toute tactique nouvelle est une bonne tactique.

Une fois ses retranchements et *rifle-pits* bien établis, et après y avoir laissé quatre canons et une petite réserve il se porta en avant avec le reste de ses troupes. Dans l'après-midi du 20 février il s'engagea sérieusement avec les fédéraux, qui le chassèrent et le refoulèrent sans peine en le suivant à la débandade. Mais la cavalerie de Forrest, arrivée à ses *rifle-pits*, mit pied à terre, envoya ses chevaux en arrière, et commença un feu meurtrier sur les poursuivants, qui durent s'arrêter. Pendant la nuit Grierson et Smith rallièrent leurs colonnes, attendirent leur artillerie et retournèrent avec elle à l'attaque, le 21 au matin.

De leur côté, les confédérés s'étaient aussi ralliés, préparés, retranchés, et de nouveau ils refoulèrent les assaillants. Prenant à leur tour l'offensive, ils les mirent en complète déroute et leur enlevèrent trois canons.

Sur cela, les généraux fédéraux ne jugèrent pas possible de continuer la campagne dans cette direction. Ils se replièrent sur Memphis, où ils arrivèrent en petites bandes désordonnées et épuisées dès le 24 février et pendant les quatre à cinq jours qui suivirent. La retraite avait été talonnée par de hardis coureurs de Forrest, qui capturèrent des trainards jusqu'à quelques milles de Memphis.

Le 22 février, la nouvelle de cet échec parvint au général Sherman, qui décida sur-le-champ de se mettre aussi en retraite avec son lourd butin de nègres, de chevaux et de mulets. Le soir même, il fit commencer l'évacuation de Méridian, et dans les premiers jours de mars toutes les fractions de son immense colonne atteignirent Vicksburg. Grâce à de sages mesures de prudence, quant à l'escorte et à l'arrière-garde, son monde ni ses trains n'avaient pu être entamés par l'ennemi, qui ne fit que les escorter de ses coureurs, sans oser risquer aucune attaque sérieuse.

Les autres entreprises avaient eu des résultats analogues au point de vue militaire, avec le profit politique de moins.

L'armée du général Thomas s'était ébranlée de Chattanooga le 20 février. Le 23, elle avait occupé Ringold au prix d'un engagement d'avant-postes. Le 24, elle marcha sur Dalton, tout en escarmouchant, surtout à la position de Tunnel-Hill, et le soir elle se trouva en présence des lignes de Johnston, bien établies et en forces autour de Dalton. Ayant appris par des prisonniers et par des déserteurs que Johnston, loin d'envoyer des renforts à Polk, en attirait, au contraire, à lui d'Atlanta et de l'Alabama, Thomas jugea sagement que son but était pour le moment pleinement atteint. Il continua à faire des démonstrations contre Dalton, sans chercher d'avantages plus décisifs que d'y veiller aux mouvements de Johnston et de le maintenir en place, pour faciliter la tâche de Sherman plus au Sud.

Quand il apprit la retraite de Sherman de Méridian, il n'eut rien à changer à son programme, sinon de perfectionner la nouvelle position de Tunnel-Hill qu'il avait prise. Cette acquisition et quelques centaines de prisonniers furent le bénéfice de sa courte campagne. Un de ses corps, celui de Logan, qu'il avait détaché sur sa droite, vers Huntsville en Alabama, pour la protéger contre l'ubiquité de Forrest, s'y employa à faire la haie le long du chemin de fer Memphis-Chattanooga, et eut pendant ce temps à livrer de nombreux mais insignifiants combats.

L'expédition des canonnières sur la rivière Yazoo avait dû s'arrêter à Yazoo-City, devant l'énergique résistance de deux brigades confédérées, et vers le milieu de mars elle était rentrée à Vicksburg. La retraite de la cavalerie sur Memphis ôtait toute valeur aux succès qu'elle aurait pu obtenir, puisqu'elle n'avait avec elle que 5 à 600 hommes d'infanterie.

Dans le golfe, l'amiral Farragut, aussitôt après son retour de New-York, avait pris en mains la direction de l'expédition contre Mobile. Dès le milieu de février, il avait 12 bâtiments de guerre et deux mille hommes d'infanterie devant le fort Powell, qui barre un des passages de la baie. D'autres troupes devaient encore le rejoindre de Pensacola et de Pascagoola. Celles-ci ayant été retardées par diverses causes accidentelles, et un premier bombardement des batteries ennemies, le 23 février, étant resté sans effet décisif, les préparatifs ultérieurs furent abandonnés, sur la nouvelle de la retraite du général Sherman. Même la réussite de l'attaque du 23 eût été trop tardive pour avancer en rien le plan d'ensemble projeté.

Il faudrait se garder de conclure de cette triste issue de la première campagne de 1864 qu'elle fut sans profit aucun pour les fédéraux. Outre son mérite de diversions, elle avait eu celui, essentiellement politique, de porter par terre le drapeau fédéral tout près du cœur des régions

esclavagistes, et celui plus militaire d'une forte reconnaissance dans une contrée encore intacte.

Avec des généraux comme Sherman des échecs de ce genre pouvaient être aussi utiles que des victoires. La reconnaissance qu'il avait faite du pays, de ses ressources et de l'état des populations ne serait pas perdue. La nouvelle expérience qu'il avait acquise serait bientôt mise à profit.

Mais avant d'en suivre la mise en application et d'entrer par là dans le cours de la grande et décisive campagne à laquelle elle se lie, nous devons mentionner encore quelques opérations secondaires et incidentes qui méritent d'être signalées.

L'une d'elles fut un nouveau raid confédéré rendu tristement célèbre par ses cruels exploits.

Le général Forrest, après avoir battu et rejeté sur Memphis la cavalerie fédérale de Grierson et Smith, n'estima pas avoir fini sa tâche. D'accord avec le général Johnston, il espéra débarrasser le Sud de l'offensive de Sherman et de Thomas, en portant la guerre sur les derrières de ceux-ci, et en pénétrant de nouveau en Tennessée et en Kentucky, où il réveillerait le zèle des partisans de la sécession.

Vers le milieu de mars Forrest entra dans le Tennessée, où il groupa un corps d'environ 6 mille hommes de cavalerie, répartis d'abord en plusieurs colonnes. Il ravagea les localités hostiles, les chemins de fer et se présenta en forces le 24 mars en même temps devant Paducah, en Kentucky, à l'embouchure du Tennessée dans l'Ohio, et devant Union-City, carrefour important de chemins de fer au nord du Tennessée et non loin du Mississipi.

Cette dernière ville était retranchée et gardée par une garnison de 500 hommes du 7e Tennessée de cavalerie, sous le colonel Hawkins. Celui-ci refoula facilement une première, une seconde et une troisième attaque. Sommé,

après cela, de se rendre, il se soumit, quoique n'ayant perdu qu'une dixaine d'hommes au plus.

L'autre colonne, devant Paducah, ne fut pas si favorisée. La ville était aussi retranchée et tenue par environ 700 hommes du 14e Illinois, sous les ordres du colonel Hicks. Celui-ci, sommé le 25 de livrer la ville, s'y refusa, et l'engagement commença aussitôt. Les fédéraux, entourés de masses très supérieures, durent évacuer la ville et se retirèrent dans le fort Anderson, d'où, avec l'appui de canonnières sur la rivière, ils firent un feu meurtrier sur les assaillants et bravèrent tous leurs efforts. Forrest, qui usait volontiers du drapeau parlementaire, et, paraît-il, avec plus de ruse que d'honneur, s'en servit de nouveau pour intimider le colonel Hicks qu'il somma de rendre le fort sans conditions, sinon il n'aurait aucun quartier après la prise d'assaut. Pendant les négociations mêmes, il fit prendre des positions avancées à des troupes qui avaient suivi le parlementaire à quelque distance. Après le refus de Hicks, il fit sur-le-champ donner l'assaut. Mais celui-ci fut de nouveau repoussé, ainsi que deux autres qui le suivirent.

Le lendemain Forrest renonça à s'emparer de la position; il se borna à piller la ville, à brûler ce qui avait échappé aux obus de la flottille et du fort, puis il se retira sur Eddyville, ayant perdu devant Paducah un millier d'hommes, dont 250 tués.

Pour venger son échec, il se livra à toutes sortes de déprédations contre les localités loyales.

Le 11 avril, avec les deux brigades Bell et Mc Cullogh, sous le commandement direct du général Chalmer, il investit le fort Pillow en Kentucky, situé sur le Mississipi, à 170 milles en dessous de Cairo, et à 40 milles en dessus de Memphis.

La garnison se montait à 19 officiers et 538 hommes, fournis par le 6e artillerie de position des Etats-Unis, pré-

cédemment le 1er artillerie Alabama, tous de nègres, sous le major Booth, par le 2e artillerie légère, aussi de nègres, et par un bataillon de cavalerie du 13e Tennessée, blancs, sous le major Bradford. Le commandement supérieur était aux mains du major Booth, le plus ancien officier supérieur.

Le 12 avril de grand matin, les piquets extérieurs de la garnison furent refoulés sur le fort par les confédérés, et l'action ne tarda pas à devenir générale. Une canonnière de cette station y prit aussi part, ce qui, avec les six canons du fort, tint d'abord l'ennemi à bonne distance. Vers neuf heures il réussit toutefois à faire quelques progrès, et ses tirailleurs délogèrent les fédéraux de deux positions avancées importantes. Dans ces affaires le major Both fut tué. Le major Bradford, qui lui succéda immédiatement, fit replier toutes les troupes sur le fort même et les tirailleries se prolongèrent sans résultat marquant jusqu'à deux heures.

A ce moment Forrest avança son drapeau blanc et ses parlementaires pour demander la reddition sans conditions du fort. Le major Bradford fit suspendre le feu, demanda une heure de réflexion, afin de pouvoir conférer avec ses officiers et avec ceux de la canonnière. Le parlementaire revint aussitôt rapporter la réponse de Forrest qu'il accordait 20 vingt minutes de répit, après quoi le fort subirait l'assaut et toutes ses conséquences.

Pendant ces courses des parlementaires Forrest avait fait avancer en toute sécurité ses troupes jusque sous le fort, où elles se logèrent dans des ravins et dans des magasins fédéraux qui se trouvaient sur le fleuve. Aussitôt que le second parlementaire se fut éloigné, elles s'élancèrent de tous côtés sur l'ouvrage et y pénétrèrent sans grande peine.

Alors et aux cris redoublés de : « Point de quartier! à bas les nègres! » une boucherie affreuse commença.

Environ 300 hommes, qui avaient cependant jeté leurs armes sur sommation des vainqueurs, furent impitoyablement tués. Des bandes de furieux, altérés de sang et affranchis de tout lien de discipline, envahirent même l'hôpital, le sabre haut, et y massacrèrent les nègres dans leurs lits. Des tentes servant d'ambulance furent tout simplement brûlées avec leurs malades. Des négresses infirmières furent aussi égorgées avec leurs enfants. La nuit ne mit pas même fin au carnage; le lendemain il recommença sur les blessés qui avaient pu s'écarter. Il n'y échappa, pour le raconter, que deux officiers et une centaine d'hommes, pour la plupart couverts de blessures, qui purent s'échapper par le fleuve. Une trentaine furent noyés. Le major Bradford, gardé d'abord prisonnier, fut emmené du fort, puis fusillé en route entre Bownsville et Jackson.

Ce massacre du fort Pillow, quand il fut connu dans son ensemble et dans ses diverses particularités, arracha de longs cris d'horreur à toutes les populations du Nord. Les esclavagistes essayèrent de le nier et de traiter de roman calculé les détails donnés sur le mode de guerre de leur général Forrest. Mais le congrès de Washington ordonna une enquête, et celle-ci, faite scrupuleusement par deux honorables membres du comité de conduite de la guerre, MM. Wade et Gooch, ne prouva que trop l'horrible réalité.

Convaincus de témoignages accablants, les confédérés durent finalement convenir que leurs hommes avaient été rendus si furieux par le spectacle de nègres armés et osant les retenir toute la journée qu'ils n'avaient pu être contenus par les officiers.

L'enquête, qui a été publiée et qui forme un épais volume, nous paraît en revanche, et concurremment avec d'autres témoignages, réduire à sa propre valeur une des scènes les plus émouvantes rapportées sur le massacre du fort Pillow. Les journaux racontèrent alors qu'outre

les nègres massacrés, brûlés et noyés, il y en avait eu d'autres enterrés vivants, et se plurent à voir là un raffinement de cruauté de la part des confédérés. Après examen attentif des faits, nous ne saurions partager l'opinion de ces journaux, qui, dans ce cas spécial, firent réellement de l'histoire à sensation.

Il est vrai que des nègres furent enterrés vifs et entre autres le nommé Daniel Tyler, simple soldat dans la compagnie B., 6e artillerie; mais on ne saurait en tirer la conséquence que ce fut par barbarie. Il paraît que des blessés nègres firent à dessein les morts pour sauver leur reste de vie; qu'ils supportèrent dans ce but d'atroces douleurs sans se plaindre; qu'ils se laissèrent rouler dans les fossés avec de réels cadavres, couvrir même de terre, et qu'ils ne révélèrent leur existence que quand la suffocation les y força.

Voici, à l'appui de notre assertion, la déposition textuellement traduite du susnommé Tyler, interrogé par M. Gooch le 22 avril 1864, à l'hôpital de Mound-City, dans l'Illinois, déposition caractéristique d'ailleurs à d'autres égards encore :

Question. — Où avez-vous été élevé?

Réponse. — Dans l'état du Mississipi.

Q. — Avez-vous été esclave?

R. — Oui, monsieur.

Q. — Etiez-vous au fort Pillow quand il fut capturé par les rebelles?

R. — Oui, monsieur.

Q. — Quand avez-vous été blessé?

R. — Je fus blessé après que nous nous étions tous rendus; pas avant.

Q. — A quel moment?

R. — Ils m'ont tiré dessus quand nous remontions sur la colline depuis le fleuve.

Q. — Pourquoi remontiez-vous la colline?

R. — Ils m'appelaient.

Q. — Vîtes-vous qui vous tira dessus?

R. — Oui, monsieur. Je ne le connais pas.

Q. — Un des rebelles?

R. — Oui, monsieur.

Q. — A quelle distance était-il de vous?

R. — Tout à côté de moi, à droite; ma main touchait son fusil.

Q. — Qu'est-ce qu'il vous dit?

R. — Il me dit : « Dieu vous damne, je vais vous mettre bas, » et il me tira dessus. Je tombai, et un autre me tira encore dessus.

Q. — Est-ce qu'il y eut plusieurs de vos camarades tirés en même temps?

R. — Oui beaucoup; nous étions couchés tout autour comme des porcs.

Q. — Avez-vous vu qu'on ait brûlé quelqu'un?

R. — Non, monsieur.

Q. — Avez-vous vu qu'on ait enterré quelqu'un vivant?

R. — Non, personne que moi.

Q. — Vous avez été enterré vivant?

R. — Oui, monsieur. Ils pensaient qu'ils m'avaient tué. Je restai couché sur la même place jusque vers le soir; alors ils nous jetèrent dans un creux et ils commencèrent à nous couvrir de terre.

Q. — Leur dites-vous quelque chose alors?

R. — Non, monsieur. Je ne tenais pas à leur parler. Je savais que si je disais quelque chose ils me tueraient. Ils me couvrirent de terre, tout sauf la moitié de la tête. Je les entendis dire qu'ils ne voudraient pourtant pas enterrer un vivant. Alors je commençai à me débarrasser de la terre. Un des secesh, un jeune, me tira dehors, et on me porta vers un feu tout près de là.

Q. — Combien de temps restâtes-vous là?

R. — J'y restai toute la nuit et jusqu'au lendemain

matin; alors je me sauvai. Je les entendis dire qu'il fallait que les nègres délogeassent avant que la canonnière n'arrivât, et qu'ils voulaient tuer les nègres. La canonnière commença à faire feu sur nous et eux commencèrent à s'en aller. Je les entendis tirer au-dessus de nous. Ils me crièrent de monter vers eux; mais je ne voulus pas; je courus en bas vers la rivière et j'arrivai à la canonnière.

Une cinquantaine d'autres blessés témoignèrent de même.

Après son exploit du fort Pillow, Forrest essaya de nouveau de faire subir le même sort à Paducah et à Colombus; mais il échoua dans ces deux entreprises et il rentra à la fin d'avril dans l'Etat de Mississipi, ramenant avec lui un vaste butin de chevaux, de chars et d'approvisionnements divers.

Ni Sherman ni Thomas ne s'étaient laissé détourner de leurs préparatifs d'opérations par ce bruyant raid, et au mois de mai le général Sherman était en mesure de rentrer en campagne avec des forces imposantes.

Dans l'est, il en était de même. L'armée du Potomac, quoique n'ayant pas fait de progrès depuis la fin de juillet 1863, époque où nous l'avons laissée sur le Rappahannock, n'était pas restée inactive. Elle s'était aguerrie dans de nombreuses escarmouches et dans des marches et contremarches qui avaient fini cependant par la ramener, pour ses quartiers d'hiver, dans les positions connues de la rive gauche du Rapidan. Le général Meade avait toujours en face de lui le général Lee, dont le gros s'établit en avant d'Orange.

Ainsi les lignes des diverses armées fédérales, considérées dans leur ensemble, décrivaient de nombreux et vastes contours sur l'immense territoire qu'elles tenaient depuis l'Arkansas à l'Océan Atlantique.

A l'extrême droite, le général Steele occupait la ligne de l'Arkansas, tandis que plus au sud un poste avancé avait été jeté à l'embouchure du Rio-Grande.

Le Mississipi, de Saint-Louis à la Nouvelle-Orléans, était gardé par de considérables forces, dont celles des généraux Schofield à Saint-Louis, Hurlbut à Memphis, Sherman à Vicksburg, Banks en Louisiane.

A l'est du grand fleuve, les lignes fédérales tenaient le cours des rivières Tennessée et Holston, avec une forte position en avant de Chattanooga, ce qui couvrait suffisamment le Tennessée oriental contre les incursions des forces ennemies concentrées à Dalton en Georgie.

La Virginie occidentale rentrait aussi dans la zone des troupes de l'Union, tandis que dans la Virginie orientale le Rapidan et le Rappahannock formaient la limite entre les deux principaux belligérants.

Les fédéraux possédaient encore les bouches des rivières James et York, Fort Monroe et les environs, Yorktown, Williamsburg et Norfolk.

Le long de la côte ils avaient aussi des positions plus ou moins fortes à Washington et à New-Berne dans la Caroline du Nord; à Beaufort, aux îles Folly et Morris devant Charleston, à Hilton-Head, à Fort-Pulaski et à Port-Royal dans la Caroline du Sud; à Fernandine, à St-Augustin, à Key-West et à Pensacola en Floride.

Mais en arrière et tout autour de ces lignes le terrain n'était que relativement conquis, et rien moins que sûr. Des bandes de guérillas et des populations hostiles forçaient de garder chaque pouce des lignes de communication de chemins de fer ou des cours d'eau.

Contre toutes les positions fédérales le Sud avait aussi des forces plus ou moins considérables, qui se résumaient en quatre masses principales. C'étaient celles de Beauregard, replié de Charleston sur le sud de Richmond; celles de Lee, en Virginie septentrionale, couvrant Richmond

contre Meade; celles de Johnston à Dalton, couvrant Atlanta contre Thomas et Sherman, se rattachant à la rigueur celles de Polk en Alabama; enfin celles de Kirby Smith, au-delà du Mississipi en Arkansas, au Texas et en Louisiane, contre Steele et Banks.

Le général Grant, dès qu'il put prendre en mains la direction réelle des forces à sa disposition, s'occupa de les concentrer pour frapper dans deux directions seulement, dans l'ouest sur le centre de la Georgie, sur Atlanta, et dans l'Est sur Richmond. Sherman agirait sur la première zone, et lui, Grant, marchant avec l'armée de Meade, sur la seconde. Tel fut le plan général de la décisive campagne qui s'ouvrit en mai 1864, et qui nous mènera maintenant jusqu'à la fin de la guerre, après une suite de sanglantes batailles, d'incessantes escarmouches, d'opiniâtres siéges et de marches héroïques, qui montrèrent plus que jamais la tenacité et le courage des combattants d'une et d'autre part.



XXIV

Plan de la grande campagne de 1864. Etat des forces en présence en Virginie. — Grant et Meade passent le Rapidan. — Batailles de Wilderness (5 et 6 mai 1864), **de Spottsylvania** (11 et 12 mai), **du North-Anna** (24 mai), **de Cold-Harbor** (3 juin). — **Jonction de Grant et de Butler sur le James-River.**

Pour l'offensive générale qui devait s'exécuter au printemps de 1864, conformément aux vues indiquées dans le chapitre précédent, le général Sherman reçut l'instruction de s'avancer de Chattanooga sur Dalton et Atlanta, de refouler l'armée de Johnston aussi loin que possible dans l'intérieur du pays, en infligeant le plus de dommage possible à toutes ses ressources de guerre. Si Johnston faisait mine de vouloir rejoindre Lee, Sherman devait le suivre sans relâche, pour arriver en même temps que lui en Virginie et se joindre à l'armée du Potomac. Si Lee menaçait d'aller rejoindre Johnston, lui, Grant, suivrait Lee pour empêcher cette jonction.

Le général Meade reçut l'instruction de faire de l'armée de Lee son principal objectif; par conséquent de la suivre partout où elle irait. En premier lieu il la délogerait de ses positions retranchées du Mine-Run, en franchissant le Rapidan sur sa gauche ou sur sa droite, préférablement sur la droite ennemie, ce qui donnerait l'avantage de prendre bientôt une base sur le Bas-Potomac, ou sur l'un

des grands affluents de la baie de Chesapeake. En agissant par leur gauche, les fédéraux de Meade se rallieraient aussi à l'armée de Butler.

Le général Butler, à Fort-Monroe, dut s'avancer sur Richmond par la rivière James. Il tiendrait son gros sur la rive droite. Il s'emparerait de City-Point, petit hameau sur un bluff escarpé de cette rive, un peu au-dessous du confluent de l'Appomatox, tête de ligne d'un rayon de chemin de fer du James-River à Petersburg, et il s'y fortifierait. Il lancerait en même temps sa cavalerie plus au sud, pour couper les chemins de Petersburg-Norfolk et de Petersburg-Weldon, et il tâcherait de s'emparer de Petersburg même. Il investirait Richmond du côté du sud, ayant sa gauche au James-River, et en s'efforçant de prolonger sa droite vers le sud. Que s'il ne pouvait enlever la place, il devait au moins faire en sorte d'y retenir autant de forces que possible.

L'armée du Potomac viendrait le rejoindre sur le James-River.

Sur la droite du front des fédéraux opérerait encore une autre armée, celle du général Sigel. Tout en couvrant la Virginie occidentale et les frontières du Maryland et de Pensylvanie, Sigel avancerait une colonne dans la Shenandoah aussi haut que possible, sur Stanton, Waynesboro, Lynchburg même, tandis qu'une seconde colonne, plus à droite, et sous le général Crook, descendrait le long du chemin de fer du Tennessee, l'endommagerait de son mieux, et irait détruire entr'autres les ponts et les magasins de Saltville en Virginie.

Ce plan ressemblait à une dizaine d'autres tentés auparavant d'une manière plus ou moins complète, sauf qu'il présentait, avec trois convenables diversions, une masse principale et compacte, l'armée de Meade, pour frapper le coup décisif, et que par la première direction donnée à cette masse, ainsi qu'à l'armée de Butler, une grande

concentration de ces deux forces pouvait s'effectuer assez facilement, après quelques jours de campagne.

On pouvait peut-être reprocher à ce plan de faire entreprendre à Meade une pénible et périlleuse marche par terre, qui aurait pu se faire tout aussi bien et avec moins de pertes par eau, comme en 1862. Il eût été plus avantageux, croyons-nous, de faire les diversions sur le Rapidan et dans la Shenandoah, et la concentration directement sur l'armée du James River. Les deux hypothèses étaient toutefois admissibles et la ligne d'opération de terre avait en outre l'avantage de couvrir Washington.

Ce qui eût demandé, en revanche, plus de clarté et de précision, c'était la mission spéciale donnée au général Butler. A en juger sur les instructions qu'il reçut du général Grant, il ne dut pas lui être facile de savoir au juste ce qu'il avait à faire. Prendre Richmond, qui est sur la rive gauche du James, en se tenant sur la rive droite, s'emparer de Petersburg et de la contrée plus au sud, sans risquer de manquer la jonction avec l'armée du Potomac, cela constituait en vérité un singulier problème.

Les forces dont Grant disposait pour cette opération combinée étaient de beaucoup supérieures à celles de ses adversaires.

Le gouvernement avait déployé une louable activité à mettre l'armée à même de remplir sa tâche. En février, il avait ordonné une nouvelle levée qui portait à 500 mille hommes celle de 300 mille décrétée dans l'automne précédent. En mars, il fit un second appel de 200 mille hommes, ce qui portait les forces totales sur pied à près d'un million d'hommes. Il fallait, il est vrai, en rabattre au moins la moitié en non-valeurs, malades, détachés, absents, déserteurs, doubles emplois, faux chiffres, etc., etc.

Parmi les déserteurs de l'hiver 1863-1864, au nombre d'environ 100 mille, quelques-uns étaient simplement rentrés dans leurs familles avec des certificats de congés de

convalescence plus ou moins faux, parfois avec la connivence intéressée des administrateurs d'hôpital; d'autres étaient perdus et ignorés dans la population des grandes villes; d'autres s'étaient réengagés dans de nouveaux régiments en changeant de nom pour toucher la prime. Ces adroits spéculateurs, qui, au lieu d'être de simples déserteurs, étaient soldats à double, triple et quadruple titre, trouvèrent souvent moyen de toucher des soldes et des indemnités de deux côtés. Maints agents-recruteurs mêmes, ayant leur provision sur chaque homme, fournissaient aux déserteurs les papiers nécessaires pour échapper aux poursuites, et rien n'était plus facile, par exemple, que de transborder ainsi un homme d'un régiment d'un état dans celui d'un état voisin.

Le prévôt-maréchal en chef, général Patrick, mit une grande énergie à faire cesser cet état de choses, et, bien secondé par le gouvernement et par le général Grant, il parvint, dès l'été de 1864, à réduire de beaucoup le mal.

Au printemps, une somme ronde d'environ 400 mille hommes sous les armes était à la disposition du général Grant, sans compter des milices sédentaires pour garnisons locales et des recrues pouvant rejoindre quelques semaines plus tard, au nombre d'environ 150 mille hommes.

Ces forces se trouvaient réparties à peu près dans les proportions suivantes :

Le général Meade avait de 110 à 120 mille hommes; Butler, 25 mille; Sigel, 20 mille; la garnison de Washington, 20 mille.

Sherman avait une centaine de mille hommes; Banks, en Louisiane, une trentaine; Stele, en Arkansas, une vingtaine. Une soixantaine de mille étaient encore éparpillés sur les côtes, dans le Far-West et dans divers postes détachés.

La plupart de ces troupes avaient été habillées et équipées à neuf pour la campagne de 1864. Une bonne portion de l'armement avait été aussi renouvelée. Au modèle de fusil rayé ordinaire de Springfield était venu s'adjoindre, dans un assez grand nombre de régiments, des fusils se chargeant par la culasse, aux divers systèmes Peabody, Remington, Burnsinde, Sharp, Spencer, Henry et autres encore. Ces deux derniers, à répétition, permettaient de tirer très rapidement sept, neuf et même quinze coups, par le moyen d'un magasin de cartouches métalliques dans l'arme même et d'un mécanisme aussi simple qu'ingénieux faisant passer les cartouches du magasin dans la culasse.

La cavalerie entre autres s'était hâtée de profiter de ces nouvelles armes si commodes à charger. Les carabines Spencer, dont quelques régiments du Michigan et du Massachussets s'étaient munis les premiers à leurs frais, y abondèrent bientôt et y devinrent l'arme d'ordonnance dans presque tous les nouveaux corps. Un régiment de cavalerie formé dans le district de Colombie, comme gendarmerie d'élite, reçut la carabine Henry, à 15 coups de réserve.

Un bureau spécial de cavalerie avait été créé au secrétariat de la guerre en 1863, à la tête duquel fut appelé le général Stoneman. Grâce à l'intelligente initiative de ce bureau la cavalerie fut mise à même, dès 1864, de rendre les meilleurs services. Son équipement fut allégé, en même temps que son armement amélioré; outre la carabine, chaque soldat eut encore le revolver à 7 coups. Avec une telle provision de feux, la cavalerie américaine, remontant aux anciens dragons, put devenir aussi en même temps une infanterie rapide et puissante.

Aussi on en forma dès lors de grands corps, manœuvrant pour leur compte, avec adjonction de quelques pièces, et pouvant rendie à peu près les mêmes services que l'infanterie.

Un autre bureau créé à peu près en même temps et qui fournit aussi de précieux renforts, fut celui des nègres libérés, qui amena la formation de corps d'armée entiers de noirs.

Quelques-uns des premiers corps d'armée avaient tellement diminué qu'on avait dû les fondre dans d'autres, et en changer l'organisation.

Le 4e et le 7e corps étaient devenus l'armée de Virginie et de Caroline-du-Nord, sous le général Butler, puis le 18e corps, sous le général W. F. Smith. Il y fut joint le 10e corps, de Gillmore, rappelé de Charleston, pour former l'armée du James.

Les 1er et 3e corps avaient aussi été dissous. Leurs débris furent répartis dans les 2e, 5e et 6e corps, sous les généraux Hancock, Warren et Sedgwick. Ceux-ci, avec le 9e, sous Burnside, qui resta quelque temps plus ou moins détaché et appelé armée de réserve, par déférence pour l'ancien rang de son chef, constituait l'armée du Potomac. La cavalerie, formant aussi un corps d'armée de trois divisions, fut placée sous les ordres du général Sheridan, qui avait montré une constante vigueur et beaucoup d'entrain dans la campagne du Tennessee et comme divisionnaire à Chattanooga. Les troupes de Washington formèrent le 22e corps.

Le 19e, sous le général Emory, rappelé du golfe, et l'armée du général Crook, dite de Virginie occidentale, composèrent les forces du général Sigel.

Quant aux armées de l'ouest, les 11e et 12e corps avaient été fondus en un nouveau corps, le 20e.

L'armée de Sherman à Chattanooga, formée des trois armées de Tennessee, de Cumberland et d'Ohio, comprenait les 4e, 14e, 15e, 16e, 17e, 20e et 23e corps. Dans le Missouri et le Kentucky se trouvait le 21e; dans l'Arkansas le 7e; en Louisiane le 13e.

Un 24e et un 25e corps, tous de nègres, étaient en for-

mation et destinés à la Virginie. Plus tard, les noirs du 24ᵉ furent passés au 25ᵉ.

Des marques distinctives ou *badges* furent fixés à chaque corps, avec des combinaisons de couleurs différentes pour les diverses divisions et brigades. C'était ou une petite croix, ou une étoile, un cœur, un trèfle, une flèche, etc., se portant sur la poitrine en manière de décoration, et parfois les simulant à y tromper des experts. Quelques-uns de ces *badges*, pour officiers de cavalerie entr'autres, auraient éclipsé de luxe maintes croix européennes fort briguées. La cavalerie de Sheridan s'orna en outre, pour sa grande tenue, d'une marque distinctive plus visible, soit d'une cravate rouge à bouts flottants sur la tunique, qui donnait en vérité un gracieux aspect à une brigade lancée au galop.

L'armée de Lee comptait une centaine de mille hommes en Virginie et dans la Caroline du nord, y compris le corps de Beauregard, appelé aux environs de Petersburg et sur le James River contre Butler. Là les confédérés venaient d'obtenir un succès arrivé fort à propos pour remonter leur moral. Le général Hoke avait enlevé aux fédéraux le port de Plymouth, à l'embouchure du Roanoke, avec l'aide d'un autre Merrimac, l'*Albermale*, qui coula deux bâtiments unionistes, le « Southfield » et le « Bomsbell » et captura la canonnière « Miami. »

Les forces confédérées directement opposées au général Grant, sur le front de Washington, se composaient de trois corps, Hill et Ewell en première ligne, et Longstreet en réserve avec la cavalerie Stuart.

Dans la Shenandoah et en Virginie occidentale, Lee avait détaché contre Sigel, les corps de Breckinridge et de Early, avec la cavalerie d'Imboden.

Le gros de l'armée sudiste, retranché en avant d'Orange, derrière le Rapidan et surtout sur le Mine-Run, avait sa

droite vers Chancellorsville et sa gauche vers Gordonsville. Son front était couvert par les plaines de Wilderness, que nous connaissons déjà par la bataille de Chancellorsville, maigre terrain semé de bois taillis, de ronces épaisses et de quelques mouchets de haute futaie. Plus loin du Rapidan la contrée est plus coupée et plus variée de grandes forêts et de cultures. Divers cours d'eau, le Mine-Run, le Pô, le Ny, le Ta et autres petits affluents du Matapony, puis le North-Anna, le South-Anna et autres affluents du Pamunkey, formaient autant de lignes de défense ou de chicane pouvant être utilisées pour couvrir les routes sur Richmond. La cavalerie battait la campagne sur les deux ailes, et tous les avant-postes étaient renforcés de doubles et triples lignes d'abatis et d'épaulements pour infanterie et pour artillerie.

Plutôt que d'aller donner de front sur ces positions, Grant voulait les tourner en marchant par sa gauche. Tous ses préparatifs étant terminés, il donna, le 1er mai, l'ordre du mouvement à toutes ses colonnes, pour être commencé avant le 4 mai.

Ce jour-là il se mit en route lui-même avec l'armée de Meade, dont le quartier-général avait été jusque-là à Culpepper-Court-House.

Les divers corps de l'armée du Potomac comptaient en tout 16 divisions d'infanterie et 3 de cavalerie, à savoir :

2me corps, Hancock; divisions Barlow, Mott, Birney, Gibbon.

5me corps, Warren ; divisions Griffin, Robinson, Crawford, Wadsworth.

6me corps, Sedgwick ; divisions Wrihgt, Getty, Rickett, Seymour (?).

9me corps, Burnside; divisions Stevenson, Wilcox, Crittenden, Ferrero, cette dernière de nègres.

Corps de cavalerie, Sheridan ; divisions Torbert, Gregg, Wilson.

L'artillerie, sous le général Hunt, comprenait 168 pièces.

Le chef d'état-major était le général Humphrey, précédemment du corps du génie.

Le 3 mai, toutes les troupes levèrent leur camp avec six jours de rations sur le dos. Le 4 au matin, le 2e corps, Hancock, passa le Rapidan sur le front, au gué d'Elly; les 5e et 6e corps, Warren et Sedgwick, le passèrent au gué Germanna. La nuit précédente la cavalerie avait établi les ponts nécessaires. Le soir du 4, les trois corps étaient concentrés sur la rive droite du Rapidan, sans avoir rencontré de résistance. Le corps de Burnside resta pour le moment sur la rive gauche en réserve, et à la garde des ponts.

Le lendemain, 5 mai, la marche fut reprise vers la gauche dans la direction de Chancellorsville, Sheridan en avant et formant l'extrême gauche; puis Hancock formant la gauche, Warren le centre, et Sedgwick la droite.

Sheridan fut bientôt engagé contre la cavalerie de Stuart. Lee n'avait pas eu besoin de cela pour être renseigné exactement sur ce qui se passait. Déjà le 4 il avait ordonné un changement de front vers le sud et un mouvement en avant de sa première ligne pour tomber sur le flanc droit des fédéraux. Le corps d'Ewell, par la grande route, s'avança de Old-Verdiersville sur le Mine-Run, et le corps de Hill, de New-Verdiersville, le long du chemin corduré de Spottsylvania.

La division Griffin, qui marchait en tête du 5e corps fédéral, fut engagée la première, vers une heure après-midi, contre les troupes de Ewell et rejetée en arrière. Deux autres divisions du 5e corps, Wadsworth et Robinson, accoururent à son aide et continrent l'ennemi, qui disparut bientôt pour se porter plus à gauche. Ce début

coûta aux fédéraux un millier d'hommes, essentiellement des brigades Ayre et Barlett, de la division Griffin.

Vers trois heures après-midi, Ewell recommença l'action en cherchant à pénétrer dans la lacune entre les corps de Warren et de Hancock. Ce dernier s'arrêta et revint à droite, tandis que Sedgwick se rapprocha de la gauche et détacha la division Getty à l'appui de Warren. Les quatre divisions de Hancock ne tardèrent pas à être en ligne, et la chose était nécessaire, car Hill venait de son côté de rallier Ewell et tous deux attaquèrent avec acharnement. Vers 4 heures la fusillade était ouverte et fort nourrie sur toute l'étendue du front; en revanche, le terrain trop boisé et coupé ne permettait pas l'emploi de la cavalerie, ni des mouvements de l'infanterie en masse. Les batteries ne purent également placer que quelques pièces.

Jusqu'à la nuit, le combat dura de cette façon. Alors le 6e corps put faire un mouvement en avant, qui dégagea le 2e. Ewell menacé à son tour en flanc, cessa ses attaques. L'obscurité mit fin à la bataille.

De chaque côté on resta sur le terrain tenu et l'on prétendit à la victoire; mais les confédérés y avaient réellement plus de titres. Ils avaient infligé aux fédéraux une perte de 5 à 6 mille hommes, dont un millier de prisonniers, tandis qu'ils n'avaient perdu qu'environ 2500 hommes, dont 300 prisonniers. Du côté des fédéraux, le général de brigade Hayes fut tué.

Le général Grant, après cette expérience qui lui montrait que Lee était en forces, se hâta d'appeler à lui le 9e corps. Burnside, qui n'avait pas attendu cet ordre pour s'avancer, commença de rejoindre déjà dans la nuit. Il était à prévoir que cette première bataille de Wilderness ne serait que le prélude d'une autre plus considérable, et de part et d'autre la nuit se passa à s'y préparer. Grant

fit construire des retranchements et des abatis sur son front et sur ses ailes.

De son côté Lee appela à lui le corps de Longstreet.

Les hostilités furent reprises le vendredi 6 mai, de grand matin. Les deux armées devaient marcher l'une sur l'autre; mais les confédérés furent les premiers. Les fédéraux devaient partir à 5 heures du matin; à 4 $^3/_4$ h. déjà, Sedgwick, toujours à la droite, fut attaqué en forces. Les divisions fédérales Seymour, Wright, Rickett de ce 6e corps furent vivement pressées; les autres divisions serrèrent aussi promptement que possible, et à 8 heures les feux s'étendaient sur tout le front. Les confédérés cherchèrent à plusieurs reprises à pénétrer entre les corps à la droite et la gauche du centre. Burnside fut dirigé sur la lacune de gauche, et là des abatis furent construits pendant la bataille même.

A la gauche, le corps de Hancock, ayant la division Barlow à l'aile extérieure, marcha en avant à 5 heures du matin, par la route cordurée. Vers 6 heures, il attaqua l'ennemi et le refoula pendant environ 2 milles sur Parkers-Store. Là des renforts de Longstreet permirent aux confédérés de tenir le terrain. A son tour Longstreet parvint, un peu plus tard, à s'avancer contre le 2e corps et à le déborder. Mais Hancock reçut quelque appui, quoique tardivement, de Burnside, et il put résister à cette attaque. Toutefois vers midi il fut de nouveau assailli avec une grande vivacité; la brigade Frank, de la division Barlow, fut entourée et abimée; la division Wadsworth, du 5e corps, rejetée en arrière avec son chef tué. Les vides qui s'établirent dans la ligne forcèrent celle-ci à se replier sur les retranchements qui longeaient la route Brock, où les corps eurent enfin le temps de se reformer et de se concentrer.

Vers le milieu de l'après-midi, les deux corps de Longstreet et de Hill firent un nouvel effort sur la gauche

et sur le centre des fédéraux, tandis que Ewell menaçait leur droite. Les divisions Crawford et Stewenson supportèrent le poids principal de l'assaut, avec la 4e division du 2e corps. Stewenson, qui couvrait la droite de Hancock, ne put pas résister à une seconde attaque ; il céda et ouvrit une brèche dans la ligne, par laquelle l'ennemi se précipita aussitôt en forces. La situation pouvait devenir grave. Heureusement Hancock vit le danger à temps, il jeta la brigade Caroll sur le flanc gauche des confédérés, et les assaillants, surpris et mis en désordre par cette opportune offensive, se replièrent sous un feu concentrique meurtrier.

Lee ne renonça pas pour cela à l'action. Il avait encore une bonne carte à jouer. C'était de prendre la défensive contre Hancock et Warren, et l'offensive sur Sedgwick. Il renforça successivement sa gauche, ce que la forêt et les fortes chaînes de tirailleurs permettaient de faire facilement sans être découvert, et à la tombée de la nuit il se jeta en forces sur Sedgwick. Seymour et la brigade Shaler, enveloppés, furent mis en désordre et en fuite. La panique se répandit dans le 6e corps, qui se rejeta en bonne partie sur ses retranchements et plus en arrière. Le général Sedgwick parvint cependant à le rallier et à lui redonner de la contenance. Mais dans cette courte affaire il n'avait pas perdu moins de 3 à 4000 hommes.

La nuit laissa de nouveau les choses en suspens, chacun des combattants tenant à peu près le même terrain que la veille. Elle fut encore employée, comme la précédente, à préparer une reprise d'hostilités pour le lendemain. Les confédérés, appuyés sur leurs solides retranchements, se bornèrent à perfectionner les abatis qui entouraient la lisière des grands bois leur servant de couvert. Les fédéraux retranchèrent leur droite autant que l'était leur gauche, en la repliant en arrière, en la concentrant et en l'appuyant à des batteries. Le terrain

plus en avant fut transformé en rifle-pits pour les piquets.

Dans la clairière entre les deux fronts ennemis gisaient les tués et blessés, dont un petit nombre seulement put recevoir des soins cette nuit-là. Les pertes avaient été grandes, du côté des fédéraux surtout. Elles se montaient à 8 à 9000 hommes, dont deux généraux tués : Wadsworth et Webb. Les confédérés avaient perdu 4 à 5000 hommes, dont trois généraux tués : Jones, Jenkin et Pickett; trois autres de leurs généraux, Longstreet, Pegram et Hunter, avaient été grièvement blessés. Les deux journées de Wildermess coutaient ainsi aux fédéraux 13 à 14,000 hommes.

Le 7 mai la bataille recommença dès le matin sur la droite des fédéraux par les feux de l'artillerie; mais les confédérés n'y répondirent que faiblement. Ils s'étaient repliés sur leurs positions centrales.

Le général Grant montra à ce moment une tenacité, jointe à une promptitude de résolution et d'action, qui n'avait pas été jusqu'ici la vertu commune des généraux des armées de l'Union. Dès qu'il se sentit du répit, il en profita non pour se reposer ou se replier, comme tant d'autres l'eussent fait, mais pour reprendre la marche en avant. Continuant son mouvement par la gauche, autour des positions ennemies du Mine-Run, il fit partir aussitôt sa cavalerie et le corps de Hancock pour Spottsylvania, tandis que le reste suivrait peu à peu. La droite amuserait l'ennemi de ses canonnades.

Ce mouvement avait encore ceci d'avantageux qu'à rigueur il pouvait faciliter aussi une retraite sur Fredricksburg et le Bas-Rappahannock, en tout cas y procurer une nouvelle base et ligne de communication. A cet effet un détachement de cavalerie, le 22e New-York, fut envoyé sur Fredericksburg, où il entra dans la soirée du 7, et où il s'occupa aussitôt d'organiser les hôpitaux et les magasins.

La cavalerie, qui pendant les actions du 5 et du 6, avait

dû se borner à couvrir l'extrême gauche, en battant les environs de Todds-Tavern, au carrefour des routes de Brock et de Catharpin, s'avança promptement, le 7 au matin, dans la direction de Spottsylvania. Malheureusement pour le mouvement général elle s'acquitta trop bien de sa tâche. Dès le samedi matin elle refoula les piquets ennemis, les talonna, et vers les trois heures de l'après-midi toute une bataille de cavalerie fut livrée en avant de Todds-Tavern. Comme il n'était pas difficile aux défenseurs de disputer à de la cavalerie un terrain aussi coupé et aussi boisé, Lee eut tout le temps de deviner les intentions de son adversaire et de les prévenir.

Du moment que Grant avait été arrêté dans sa marche sur Richmond par les lignes du Mine-Run, barrant la grande route de Fredericksburg à Orange et Gordonsville, il était naturel qu'il cherchât à s'avancer sur celle de Fredericksburg à Columbia, et qu'il tâchât de la rejoindre à Spottsylvania, à l'endroit où elle franchit le Pô. Mais le chemin de Lee sur Spottsylvania était à celui de Grant comme la corde est à la circonférence. Il fut facile à la droite confédérée de s'établir à Spottsylvania dès le 7 au soir.

Ce jour-là et le 8 toute l'armée fédérale marcha vers la gauche et en avant, en escarmouchant continuellement avec l'ennemi. Un combat assez vif fut livré, le 8 après midi, en avant de Todds-Tavern, dans la clairière de la ferme Alsop. Les divisions Griffin, Wadsworth (maintenant Cutler), et Robinson s'engagèrent assez vivement. Ce dernier fut blessé, et quelques centaines d'hommes furent mis hors de combat.

Le lundi, 9 mai, fut comparativement tranquille dans la matinée, mais marqué d'un grand deuil chez les fédéraux. Le général Sedgwick, au moment où il faisait placer une batterie pour renforcer les avant-postes, fut tué raide d'une balle au front lancée par un adroit tireur. Le gé-

néral Wright, son plus ancien divisionnaire, le remplaça à la tête du 6e corps. La journée fut employée à reformer l'ordre de bataille, face contre Spottsylvania; Warren garda le centre, Hancock prit la droite, Wright passa à la gauche; Burnside resta en réserve et à l'extrême gauche, couvrant la nouvelle ligne de retraite sur Fredericksburg.

Vers le soir l'armée s'avança dans cet ordre sur Spottsylvania, et en faisant prendre l'avance aux deux ailes extrêmes. Hancock et Burnside furent, en suite de ce mouvement, engagés assez vivement sur les rives du Pô, surtout Hancock, et repoussés.

Le lendemain, mardi 10 mai, l'action recommença dans le même ordre que la veille. Hancock, à la droite, réussit de grand matin à passer le Pô et à s'établir sur une ligne parallèle à la route tendant de Shady-Grove-Church à Court-House. Warren tint le centre sur la rive gauche du Pô, ayant cinq batteries distribuées à sa droite et à sa gauche. Wright tint la gauche en face de Court-House. A l'extrême gauche et un peu en avant marcha une portion de Burnside.

Les forces de Lee étaient retranchées dans de forts ouvrages tout autour de Spottsylvania et de Court-House. Leur gauche, étendue le soir précédent jusque vers Glady-Run, et leur droite vers la rivière Ny, s'étaient repliées et concentrées derrière le Pô. Hill tenait la droite, Ewel le centre, Longstreet la gauche. Ce dernier avait été remplacé à la tête de son corps par le général Anderson.

Tandis que dans les jours précédents c'était l'infanterie qui avait presque exclusivement entretenu les feux, la bataille du 9 s'ouvrit par l'artillerie, sur un terrain favorable aux obus et à la mitraille.

Après une canonnade de deux à trois heures, qui parut avoir été meurtrière aux confédérés, les divisions fédérales s'avancèrent à l'assaut. Le combat devint général;

il eut des péripéties diverses, des engagements très vifs, des paniques et des retours, qui aboutirent, à la nuit, à une pause laissant indécis une fois de plus le sort des armes. Des deux côtés on reprit les lignes de la veille et on se fortifia.

Le mercredi 11 mai les fédéraux recommencèrent la cannonnade, et lancèrent quelques chaînes de tirailleurs sur les positions ennemies, pour reconnaître les nouveaux travaux élevés pendant la nuit. Ils étaient nombreux et se complétaient incessamment. Le feu, assez nourri jusqu'à midi, se ralentit ensuite et cessa vers le soir. Rien de plus décisif ne fut tenté dans cette journée, consacrée, en outre, aux soins des blessés et des morts, et traversée du reste, dans l'après-midi, par un fort orage et une pluie torrentielle, la première de la campagne.

Les fédéraux avaient de nouveau perdu dans ces engagements 7 à 8 mille hommes.

Cette rapide diminution d'effectif ne découragea pas le général Grant.

Pour le jeudi il ordonna un nouvel assaut des positions, et cette fois en faisant effort par sa gauche. Le mercredi soir, à la faveur de l'orage, Hancock se transporta de la droite à la gauche, entre Wright et Burnside, ne laissant sur son ancien front qu'une batterie et des tirailleurs. Le 12 au matin il attaqua en forces sur ce point.

Cette manœuvre, si élémentaire qu'elle fût, offrait quelque nouveauté de la part des fédéraux. Fort bien conduite en outre, elle donna ses fruits. Hancock se lança sur le flanc de Ewell, tourna ses épaulements, mit en déroute la division confédérée Edward Jonhson, avancée en saillant, captura cet officier avec un de ses brigadiers, le général G.-H. Stewart, avec trois mille hommes et une trentaine de pièces. La surprise avait été si complète que tout cela se passa en moins d'une heure, et que le déjeûner

des officiers confédérés put être mangé encore chaud par les vainqueurs.

Dans les entrefaites la canonnade s'était engagée sur toute la ligne, montrant que les confédérés n'avaient pas été sur tous les points aussi négligents qu'à la division Johnson. Ils s'avancèrent bientôt en forces pour reprendre les positions perdues.

De leur côté les corps de Wright et de Burnside convergèrent vers Hancock, et le terrain des exploits du 2e corps devint l'objectif des principaux efforts. Vers midi Hancock avait dû se replier un peu, sans avoir pu emmener les canons conquis, que les confédérés ne pouvaient pas non plus reprendre, et qui se trouvaient gardés de part et d'autre par des grêles de balles.

Les corps ennemis se mesuraient de si près sur ce point, que celui qui aurait voulu perdre son temps et ses feux à sauver les pièces n'aurait pas tardé à être abîmé par la partie adverse.

Sur le front et sur la droite le général Warren s'était avancé à l'assaut; mais il avait été arrêté.

Dans l'après-midi le général Meade fit masser les forces encore plus à gauche, et la bataille se continua avec vigueur, malgré la pluie et la boue, les divisions de Burnside menant surtout l'action. Mais là aussi les confédérés tinrent bon, et repoussèrent avec de fortes pertes la division Wilcox entr'autres. La nuit mit fin au combat, sans autre avantage pour les fédéraux qu'un peu de terrain gagné sur leur gauche, et les trophées de Hancock, qui se réduisirent à 15 pièces, les autres ayant pu être entourées de nouveau par l'ennemi.

Les pertes furent de 6 à 7 mille hommes de chaque côté.

Toute la nuit les escarmouches et les tirailleries retentirent autour des quelques canons qui restaient encore en

terrain contesté, et dès l'aurore du vendredi 13 mai, la fusillade reprit de plus belle. Elle ne dura pas longtemps; les piquets ennemis se replièrent dès les huit heures du matin, abandonnant encore trois canons aux fédéraux, et il parut évident que le général Lee était en train de se retirer dans une autre position. Vers midi les généraux Grant et Meade en acquirent la certitude, et surent que de nouveaux abatis et de nouveaux épaulements se construisaient à quelques milles plus en arrière.

En effet le général Lee, en apprenant le mouvement de Hancock et de Burnside sur sa droite, tout-à-fait conforme au plan suivi jusqu'ici par l'armée du Potomac, avait décidé de préparer son passage de la ligne du Pô à celles du Ta et du North-Anna. Sur cette dernière il faisait déjà établir de forts ouvrages pour son gros, et sur la première des positions d'avant-postes. Comme préliminaire, il se concentra sur sa droite tenant toujours Court-House et les carrefours.

Les généraux Grant et Meade s'apprêtèrent à continuer la marche dès le vendredi soir et à recommencer l'action de la veille, c'est-à-dire une forte attaque par la gauche. Cette fois ce seraient les corps de Warren et de Wright qui donneraient le coup de massue.

Le vendredi soir à neuf heures, ces deux corps se mirent en mouvement pour passer sur la gauche. Ils marchèrent toute la nuit, fort entravés par les boues. Le samedi matin, 14 mai, ils n'avaient pas encore pu entrer dans leurs nouvelles lignes, et l'ennemi se trouvant en bonne position et sur ses gardes, aucune attaque ne fut faite.

L'ordre de bataille fut perfectionné. Il présentait sur une double ligne les divers corps dans l'ordre suivant de la droite à la gauche : Hancock, Burnside, Wright et Warren. Le quartier général de Grant et de

Meade s'établit à Gails-House, sur la route de Fredericksburg à Spottsylvania, à environ 8 milles en avant de Fredericksburg et 2 milles de Court-House. La position sur le front était naturellement forte, et elle fut renforcée encore par les retranchements d'usage. La journée se passa en escarmouches et en un combat assez vif sur la gauche de Wright, autour d'une maison sur la rivière Ny, qui, prise et perdue plusieurs fois, finit par rester aux fédéraux.

Le dimanche 15 mai et les jours suivants se passèrent tranquillement à laisser sécher les routes et à attendre du renfort demandé à Washington par le général Grant, pour remplacer au moins les pertes considérables déjà éprouvées. Il était temps d'ailleurs que la troupe qui, depuis le 3 mai, n'avait cessé de marcher ou de combattre, faisant souvent les deux en même temps, eût un peu de repos avant de reprendre l'œuvre pénible de tourner et d'enlever des retranchements sans fin, qui lui était assignée par la défense serrée du général Lee.

Depuis l'affaire du 8 mai nous n'avons rien dit de la cavalerie, qui cependant, sur le terrain plus découvert où la lutte se poursuivait maintenant aurait pu être de quelque utilité. C'est que celle des fédéraux avait été détachée, le 9 mai, pour un raid sur les derrières de l'armée de Lee, et qu'elle avait entraîné sur ses pas celle de Stuart.

Le 8 mai, Sheridan donna l'ordre à ses troupes de se préparer à une rude expédition pour le lendemain, et le 9, de grand matin, toute sa troupe se mit en route avec cinq à six jours de rations.

La colonne se dirigea d'abord en arrière et à gauche sur Fredericksburg. Là elle tourna à droite, se porta vers le sud en s'avançant par la route de Childerburg.

De ce dernier point, où elle fit une petite halte, elle s'avança sur le North-Anna, qu'elle franchit à la tombée de la nuit. Au pont d'Anderson, deux milles en dessous de la station de Beaver-Dam, la brigade Custer, de la 1re division (commandée maintenant par le général Merritt, remplaçant Torbert blessé) occupa la station, et fut assez heureuse pour y capturer un train qui allait emmener à la redoutable prison Libby, à Richmond, 378 prisonniers fédéraux, dont deux colonels. La station fut brûlée, avec une assez grande quantité de wagons et de magasins. Deux locomotives furent détruites, et les rails enlevés sur un parcours de 7 à 8 milles. Le soir la colonne bivouaqua sur les deux rives du North-Anna; elle escarmoucha toute la nuit avec l'ennemi, qui avait réussi à entamer assez gravement l'arrière-garde et à détruire presque en entier un régiment de l'Ohio, le 6e.

Le 10 au matin le bivouac se leva sous un feu vif de carabines et d'artillerie confédérées, et Sheridan, après avoir convenablement organisé son arrière-garde, continua sa route vers le sud. L'avant-garde eut aussi à combattre, mais sa résistance n'arrêta pas sensiblement la marche. La Petite-Rivière fut franchie vers Negrofool, et le South-Anna au pont de Ground-Squirrel, après quoi celui-ci fut rompu. Le soir la colonne alla camper vers Goodall, harassée toute la nuit, comme la précédente, par les feux des tirailleurs ennemis.

Le 11 mai, à 3 heures du matin, la brigade Davis, de la division Gregg, fut dépêchée sur la station d'Ashland, à 7 milles plus à l'est, sur le chemin de fer Richmond-Fredericksburg, où elle brûla beaucoup de matériel et de provisions, et enleva cinq à six milles de rails. Toute la colonne suivit dans la direction de Richmond, mais en trouvant sa marche de plus en plus disputée. A Yellow-Tavern un vif engagement eut lieu contre des

forces de cavalerie confédérée, sous les ordres de Stuart lui-même, où les divisions Merritt et Wilson firent des pertes assez sensibles.

Néanmoins les confédérés durent se replier sur Ashland Un fort parti, sous le général Custer, s'avança le long de la route Brock jusque devant les premiers ouvrages de Richmond; il captura dans les rifle-pits une centaine de soldats confédérés et deux pièces. Mais Stuart ne tarda pas à arriver et à refouler les fédéraux. La retraite coûta cher à la cavalerie du Sud. Son chef, le brave Stuart, y fut mortellement frappé.

Les bivouacs du 11 furent pris en vue des ouvrages et une partie de la nuit fut employée à les explorer. Partout les sentinelles furent trouvées sur leurs gardes.

Le 12, la colonne se dirigea vers Meadow-Bridge, sur le Chickahominy, où elle trouva le pont coupé. La première division qui marchait en tête le rétablit, malgré le feu de l'ennemi sur l'autre rive, ainsi qu'à l'arrière-garde, et le passage put s'effectuer sans trop de perte. Mechanicsville et Coal-Harbor furent atteints et les bivouacs pris à Gaines-Mill, sur le champ de bataille de 1862.

Le 13, Sheridan passa le pont de Bottom, puis atteignit le James-River à Turkey-Bend, où il rallia vers Haxall-Landing l'armée du général Butler, qui venait de s'installer sur ce fleuve. Ce brillant raid, qui, outre les dommages causés aux ressources de guerre des confédérés, avait eu l'avantage de débarrasser l'armée du Potomac des entreprises que Stuart aurait pu faire sur ses derrières, coûta cependant au général Sheridan 5 à 600 hommes et davantage de chevaux épuisés par l'excès des courses et le manque de fourrage.

L'armée du James, que nous venons de trouver au rendez-vous qui lui avait été indiqué par le général Grant, avait fort bien accompli cette portion de sa tâche. Elle

était partie de Fort-Monroe le 5 mai dans la nuit, après des démonstrations pendant les trois ou quatre jours précédents sur le York-River et aux environs de West-Point. La flotte qui l'emmenait comptait une centaine de transports; elle était précédée et escortée de 8 canonnières, de 7 moniteurs et d'une frégate cuirassée, l'*Atlanta*.

Au débarcadère de Wilson, sur le côté nord du fleuve, un peu en dessous de Charles-City-Court-House, un régiment de la brigade noire Wild fut mis à terre pour flanquer la flotte; un peu plus haut, au débarcadère de Fort-Powhatan, deux autres régiments de la même brigade furent encore débarqués pour ce service. Aucune obstruction n'arrêta la navigation; la flotte s'ancra à City-Point dans la soirée. La division Hink, avec une batterie et un peu de cavalerie, y fut débarquée, tandis que le reste des 10e et 18e corps alla prendre pied un peu plus haut, à Bermuda-Hundred, de l'autre côté de l'Appomatox, sur la pointe entre cette rivière et le James. Tout cela se fit sans aucune opposition et sous la garde des canonnières et des monitors, qui allèrent se placer en amont, vers Harrison-Landing.

Aussitôt à terre, les troupes commencèrent à jouer de la pelle, de la pioche et de la hache, pour se couvrir de retranchements, puis pour s'établir des quais, des rampes et des baraques.

Déjà le 7, une expédition fut lancée contre le chemin de fer Petersburg-Richmond. Le général Brooks, avec cinq brigades, s'engagea à cette occasion avec l'ennemi et y perdit 300 hommes qu'il dut laisser sur le terrain, mais il parvint à détruire plusieurs ponts et une centaine de yards de rails, à quelques milles au nord de Petersburg. Le même jour, des démonstrations avaient été faites sur les deux rives du James : de Suffolk, par le général Kautz qui réussit à couper le chemin de fer à Stony-Creek, en dessous de Petersburg; et de Williamsburg, sur le Chicka-

hominy, par la brigade de cavalerie noire de West. Après cela, ces derniers allèrent rejoindre la position de Bermuda-Hundred.

Le 9 mai, une entreprise plus considérable fut tentée contre le chemin de fer Richmond-Petersburg. De bon matin, le gros des deux corps se forma en ordre de combat sur le champ de bataille de l'avant-veille, Gillmore à droite, Smith à gauche, et l'armée s'avança avec précaution, au milieu d'épaisses forêts, dans la direction du nord. Contrairement à leur attente, ni l'une ni l'autre colonne ne rencontrèrent d'ennemis, et elles arrivèrent à peu près en même temps, vers 9 heures du matin, sur le chemin de fer désigné comme objectif, Gillmore vers Chester, à 13 milles de Richmond, Smith à Port-Whaltall, à 3 milles plus près de Petersburg, soit à 6 milles de cette dernière place.

Une halte fut faite le long du chemin de fer pendant la destruction des rails, et dans l'après-midi les troupes furent lancées contre des tirailleurs ennemis qui venaient de se montrer. Ceux-ci furent refoulés, ainsi que leurs soutiens, jusque derrière le Swift-Creek, environ 5 milles à l'ouest du chemin de fer, où ils avaient une forte ligne retranchée, couvrant le côté nord de Petersburg à environ 3 milles de la ville.

Le général Butler n'osa pas attaquer cette ligne, ce qui aurait pu lui procurer cependant le succès d'enlever ensuite Petersburg. Il se borna à des démonstrations insignifiantes et qui consumèrent un temps précieux. Il envoya en outre le général Terry sur la direction de Richmond pour détruire le chemin de fer, ainsi que l'embranchement de Chester. Ayant appris par des dépêches de Washington la retraite de Lee sur Richmond, bruit au moins prématuré, comme on sait, il jugea prudent de se replier sur ses retranchements et de les compléter.

Jusqu'au 13 mai, rien d'autre ne fut entrepris. Ce qui

l'avait été depuis le 6 n'avait donné aucun résultat réel. Les destructions de rails n'empêchèrent pas Beauregard, d'abord laissé au sud par la pointe de Kautz, de se retrouver en forces, dès le 12, devant le front de l'armée du James.

Le 13, l'armée s'avança contre Richmond, mais elle fut arrêtée devant les ouvrages avancés du fort Darling ou Drurys-Bluff. Le 14 de grand matin, l'attaque recommença et la première ligne fut enlevée.

Toute la journée du 15 s'écoula en fortes fusillades, sans progrès de part ni d'autre. Le 16, Butler fut attaqué à son tour, et il dut se replier sur les ouvrages de Bermuda-Hundred. Les confédérés l'y suivirent, élevèrent aussi des ouvrages contre les siens et le tinrent enfermés dans la presqu'île avec des forces relativement peu considérables.

Pendant ce temps, Kautz avait battu de nouveau la campagne dans la direction de Petersburg; il avait détruit le chemin de fer de Danville aux stations de Coalfield, de Powhatan et de Chola; puis, passant sur le chemin de fer du sud, il avait détruit les stations de Wilson, de Wellsville, de Black et de White, et il était rentré à City-Point le 18.

Les canonnières, dont trois avaient déjà sauté ou sombré par suite d'explosions de torpedos sous-marines, n'osèrent s'avancer que lentement et ne purent seconder l'offensive de l'armée contre les ouvrages.

Le seul bénéfice de cette première campagne de l'armée du James fut d'avoir établi à City-Point et à Bermuda-Hundred des bases d'opérations qui faciliteraient d'ultérieures entreprises. Toutefois, ces dernières se seraient trouvées grandement facilitées et abrégées, et l'importance de ces bases en aurait diminué d'autant, si Butler avait su se décider à agir en forces, dès le 6 ou le 7, contre Richmond ou contre Petersburg, mais contre un de ces points

seulement. Il ne lui eût pas été impossible d'enlever l'une ou l'autre de ces villes, Petersburg surtout.

Au moment où Butler se blottissait dans ses lignes retranchées, l'armée du Potomac aurait eu grand besoin des troupes qui devenaient presque inutiles sur le James et l'Appomatox. Le 18 mai, les généraux Grant et Meade ayant enfin reçu 25 mille hommes de renfort de Washington pour remplacer les longs trains d'ambulances évacués jour et nuit sur Fredericksburg, essayèrent une nouvelle attaque contre les lignes de Spottsylvania.

La gauche de l'ennemi, qu'on supposait avoir été négligée par lui pendant ce temps, serait l'objectif. A cet effet le mardi soir, 17 mai, les troupes prirent leurs positions pour faire avancer, dès l'aube le lendemain, trois corps, tandis que l'autre resterait sur le front en défense et en diversion. Ce dernier rôle fut affecté à Warren; sur sa droite, Burnside, puis Hancock, puis Wright, à l'extrême droite, prendraient en commun l'offensive.

A 4 heures du matin, le 18, la canonnade et la fusillade commencèrent, et vers 5 heures déjà l'assaut fut donné par les trois corps désignés ci-dessus. Les premiers fossés de tirailleurs furent facilement enlevés, ainsi que les ouvrages abandonnés sur ce point par les fédéraux les jours précédents. Un peu plus loin cela changea. La barrière des abatis était si forte et si bien défendue par l'artillerie et par les tirailleurs qu'il fut impossible de l'enlever. Les fédéraux, après avoir livré deux assauts infructueux, renoncèrent à leur entreprise et rentrèrent dans leurs lignes, entre onze heures et midi, ayant perdu environ 1200 hommes.

Le reste de la journée fut tranquille pour les troupes; pour le grand état-major, en revanche, ce ne fut pas de même. Des ordres de mouvement furent élaborés et

expédiés pour remettre l'armée en marche par la gauche et tourner de nouveau la droite des positions ennemies. Dans la soirée même la cavalerie de Torbert se porta en avant-garde dans cette direction, sur Gaineys, station du chemin de fer Richmond-Fredericksburg.

Le 19, au moment où toute la droite fédérale était déjà en marche, et la gauche occupée à lever ses bivouacs, une forte canonnade des confédérés retentit sur le front de Warren, tandis que les revers et l'extrême droite étaient subitement attaqués en forces. Lee avait deviné, le matin, le mouvement projeté de Grant et il avait essayé d'un nouveau moyen de le combattre. Il avait fait avancer le corps de Ewell sur le terrain que la droite fédérale venait d'abandonner; Ewell avait pénétré jusque sur la route de Fredericksburg, semant la panique dans les trains et dans les réserves. Heureusement la plus grande partie de ceux-ci s'étaient déjà mobilisés en avant et sur la gauche. Les assaillants rencontrèrent aussi une division de réserve venant de Washington, et qui n'était pas encore entrée en ligne. Cette division, sous le général Tyler, était une troupe de grosse artillerie, transformée momentanément en infanterie pour renforcer Grant; ses pièces, s'il était besoin de faire des siéges, arriveraient par eau sur le James-River. Ces artilleurs se trouvèrent à même de signaler leur entrée dans l'armée du Potomac par de bons services. La brigade Tannatt d'abord, puis la brigade Kitching opposèrent à Ewell une barrière impénétrable. Les divisions Birney, Crawford et Russel eurent le temps d'arriver à l'appui, elles repoussèrent définitivement l'attaque vers les six heures du soir. Dans la nuit et le lendemain matin elles reprirent le terrain plus en avant, refoulèrent l'ennemi au-delà du Ny, en lui faisant 3 à 400 prisonniers.

Le mouvement à gauche, commencé le 18 au soir par la cavalerie Torbert, ne put être repris que dans la nuit

du vendredi au samedi 20-21 mai. A minuit partirent une portion de la cavalerie et le second corps. Après une marche fatiguante et quelques escarmouches autour de Gaineys, ils s'arrêtèrent le soir vers Bowling-Green, avec avant-postes sur le Mattapony, à Milford-Station.

Le samedi à 10 heures du matin, le 5e corps quitta son camp pour marcher sur les traces du 2e corps; le 6e, puis le 9e suivirent dans l'après-midi et dans la soirée. La marche se fit convenablement, quoique toujours en combattant contre les tirailleurs ennemis nombreux sur les derrières et sur le flanc droit. Le dimanche 22 mai, dans la journée, les corps s'arrêtèrent un moment pour se rallier et faire face à l'ennemi. Une sorte de ligne de bataille fut formée, la droite à Gaineys, le centre à Bowling-Green, la gauche à Milford.

Les reconnaissances ayant appris que les confédérés, quoique ayant abandonné Spottsylvania, ne pensaient pas à l'attaque, mais qu'ils se dirigeaient sur le North-Anna, sur Hanover-Court-House, la marche de l'armée fédérale fut reprise le lundi matin 23 mai. Les colonnes furent resserrées. Derrière la cavalerie marchaient en tête le 5e corps à droite et le 2e à gauche. Dans cet ordre de nouvelles positions ennemies furent atteintes, qui s'étendaient le long du North-Anna autour de Jéricho. Lee n'avait pas eu de peine, on le comprend, à devancer son adversaire sur le North-Anna, et il s'y trouvait déjà en forces barrant de rechef la nouvelle route sur Richmond que Grant venait d'emboucher.

Warren et Hancock, avec les divisions Griffin et Birney en tête, attaquèrent aussitôt et avec autant de vigueur que d'ensemble les ouvrages de Jéricho. Malgré un feu meurtrier, ils les enlevèrent et franchirent en partie la rivière. Le soir du 23 l'armée bivouaqua sur les deux rives. Le lendemain, mardi 24, elle essaya de passer tout entière sur la rive droite pour s'avancer vers le South-Anna. Mais

Lee avait pris une position plus concentrée et formidable sur le Bas-North-Anna et sur le Little-River. Les fédéraux durent s'arrêter. Plusieurs tentatives partielles pour aller de l'avant, le 24 au soir et le 25, échouèrent et montrèrent partout l'ennemi en forces et bien à couvert.

Ce temps d'arrêt fut employé par Grant à rallier son armée autour et en avant de Jéricho-Mills, son quartier-général du 25. Les corps se formèrent en ordre de bataille plus resserré, Wright à la droite, puis Warren et Burnside, enfin Hancock à la gauche. Wright se repliait en arrière pour couvrir le gué de Jéricho ; Hancock appuyait aussi sa gauche vers la rivière et au chemin de fer. Trois ponts se trouvaient sur les derrières, et les retranchements habituels sur le front. Une nouvelle ligne de commnnication fut prise sur Port-Royal et sur Tapahannok, sur le Bas-Rappahannock, plus courte et plus sûre que celle de Frederickburg. Des approvisionnements en furent tirés et les blessés y furent évacués. Les derniers combats en avaient donné 2 à 3000.

De nouveaux assauts contre la double et triple ligne d'ouvrages étagés devant lui n'offrait pas à Grant de gaies perspectives, mesurés au prix des précédents. Il avait encore de l'espace plus au sud-est; il rentra dans son jeu de mouvement par la gauche; « il rouvrit la valse, » observa un journal de New-York réputé pour ses appréciations stratégiques.

Le jeudi 26, des démonstrations seulement furent faites sur le front, particulièrement vers la gauche ennemie, menées entr'autres par la cavalerie de Sheridan, qui venait de rejoindre. A la nuit, les corps s'ébranlèrent pour repasser le North-Anna et se porter au sud-est, le 6e marchant en tête, Hancock en arrière-garde. La cavalerie se porta en avant, et elle saisit, après un vif engagement, dès le matin du vendredi 27 mai, le gué de Hanovertown,

sur le Pamunkey, à 17 milles au-dessus de White-House. L'infanterie y arriva dans la journée. Le soir, et le lendemain, samedi 28, l'armée commença à franchir le Pamunkey, tirant dès lors ses approvisionnements de White-House et de West-Point, les bases bien connues des opérations de 1862 contre Richmond. La cavalerie se porta immédiatement plus en avant dans la direction de Cold-Harbor et de Mecanicsville, en livrant de rudes escarmouches; le dimanche 29, le reste de l'armée suivit prudemment, engagée de tous côtés, sauf à sa gauche, avec les tirailleurs de l'ennemi.

Celui-ci avait continué à opposer aux mouvements de Grant par la gauche le même système de retraite par la droite et de défense plus ou moins passive sur une succession de lignes, qui devenaient de plus en plus favorables au fur et à mesure qu'il se rapprochait du grand pivot de Richmond. Cette fois, il avait replié son gros sur le Chickahominy, s'étendant le long du chemin de fer Virginia-Central, de la station d'Ablee, au sud, jusqu'à Shady-Grove, à 10 milles au nord de Richmond. Il couvrait ainsi les deux chemins de fer Virginia Central et Richmond-Fredericksburg, ainsi que toutes les routes menant sur Richmond, y compris la grande route de Mecanicsville. Son front était fortifié. Sur sa droite, des ouvrages très forts avaient été élevés autour de Cold-Harbor, et d'autres plus en avant le long du Tolopatomoy-Creek, petit affluent du Pamunkey.

L'avantage du voisinage immédiat de sa base principale s'était encore accru, pour Lee, de l'arrivée d'un précieux renfort, du corps de Breckinridge.

Ce général avait battu et refoulé l'armée fédérale de Sigel, à New-Market, dans la Shenandoah, le 15 mai; il l'avait fait suivre par une portion de ses forces, et il était venu rejoindre avec le reste l'armée principale. Une partie de Beauregard avait aussi rallié celle ci.

Heureusement Grant n'avait pas été pris au dépourvu par cette concentration de ses adversaires. Soit pour y parer, soit pour combler seulement ses pertes et pour mieux employer les forces de Butler, il avait ordonné à celui-ci, le 22, de lui envoyer, sous le commandement de Smith, toutes les forces qui n'étaient pas indispensables à la garde de ses lignes. Ensuite de cela, le corps de Smith était entrain de rejoindre, par la voie du York-River et de White-House.

Le soir du lundi, 30, comme le corps de Warren, en tête et à gauche, marchait sur la route de Mecanicsville, il fut subitement assailli par des forces snpérieures de Ewell près de Shady-Grove-Church. La division Crawford fut rejetée en arrière en désordre. Les autres divisions accoururent à son secours, ainsi que le corps de Hancock. Le général Meade avait ordonné d'attaquer sur toute la ligne, mais les deux corps de Wright et de Burnside ne purent se mettre en position, ayant reçu leurs ordres trop tard dans la soirée. Malgré cela l'ennemi fut repoussé.

Le lendemain, mardi 31, Sheridan occupa Cold-Harbor avec les deux divisions Gregg et Torbert, après un vif combat contre la division de cavalerie Fritz Lee. Le corps de Wright et le corps de Smith, qui venait d'entrer en ligne, furent envoyés rejoindre Sheridan. Sur l'autre aile, la division de cavalerie Wilson avait opéré des diversions utiles, défait la brigade Young, du corps de Wade-Hampton et détruit les ponts du chemin de fer sur le South-Anna.

Le mercredi, 1er juin, les combats de cavalerie et d'artillerie recommencèrent sur les deux ailes, et l'on escarmoucha sur toute la ligne. Vers quatre heures du soir, les corps de Smith et de Wright relevèrent Sheridan et essayèrent d'enlever les ouvrages qu'ils avaient devant

eux. Ils s'avancèrent en bon ordre; à la droite, les trois divisions Martindale, Brooks et Devens, du 18e corps; à la gauche, les divisions Rickett, Russell et Neil, du 6e; en réserve, les divisions de cavalerie Torbert et Gregg, en majeure part à pied. Le corps de Longstreet tenait cette portion des ouvrages. L'attaque, quoique reçue par un feu très vif, finit, à la nuit, par déloger les confédérés de leur première ligne de rifle-pits. Vers minuit, ils cherchèrent à la reprendre par surprise; mais ils furent repoussés.

Cette affaire coûta aux fédéraux environ 2000 hommes, et aux confédérés 1 millier, dont 600 prisonniers, capturés en majeure partie par le 18e corps. Le brave Smith faisait donc une honorable rentrée dans l'armée du Potomac, où il avait déjà servi avec distinction comme divisionnaire, en 1862, sur ce même terrain.

La journée du lendemain, jeudi 2 juin, ne vit que des engagements d'avant-postes. Le général Meade fit porter sur la gauche le corps de Hancock, qui était à la droite, vers l'église de Bethseda, afin de tenter un assaut des lignes de Cold-Harbor, qui refoulât l'ennemi au-delà du Chickahominy et procurât un point de passage sur ce cours d'eau historique. L'attaque, contrariée par un fort orage, fut ajournée au vendredi.

Ce jour-là, dès quatre heures et demie du matin, la fusillade et la canonnade commencèrent. Les fédéraux, resserrés vers la gauche, offraient une ligne régulière et compacte de 5 à 6 milles de front, Burnside à la droite, puis Warren, Smith, Wright et Hancock. La gauche de celui-ci était prolongée par les divisions de cavalerie Gregg et Torbert jusque près du pont de Bottom.

Les confédérés, prêts aussi à la bataille, avaient à leur droite le corps de Breckinridge, au centre ceux de Beauregard et de Longstreet, à gauche Ewell, et en réserve Hill.

Vers six heures du matin, l'action était vivement en-

gagée sur tout le front. Hancock, à la gauche, lança à l'assaut des redoutes du carrefour de Cold-Harbor[1] les divisions Gibbon et Barlow. Celles-ci, marchant très bravement, délogèrent les troupes de Breckinridge d'une petite crête commandant la route du sud et tinrent tous les premiers ouvrages. Mais des renforts arrivèrent à Breckinridge, avec lesquels il repoussa les divisions de Hancock.

Sur le front des autres corps ce fut à peu près de même. Le 6e et le 8e canonnèrent davantage; ils gagnèrent en outre quelques centaines de pas de terrain favorable, après quoi ils s'arrêtèrent et se retranchèrent à mi-portée de fusil des positions ennemies.

A la droite, les 9e et 5e corps firent aussi des progrès sur les avant-postes; une charge plus en avant de la division Griffin fut repoussée.

Vers le soir, toute la ligne fédérale s'était approchée jusqu'à une distance de cent à deux cents pas des ouvrages confédérés, et l'on s'y occupa sur tous les points convenables à se couvrir d'abatis et d'épaulements. A la tombée de la nuit, les confédérés attaquèrent à leur tour en forces le corps de Hancock, qui finit par les repousser.

La fusillade se continua pendant presque toute la nuit, et de grand matin, le samedi 4 juin, les troupes furent de nouveau sous les armes. Il manquait aux fédéraux près de 10 mille hommes, dont 4 à 5 mille, il est vrai, se retrouvèrent les jours suivants.

Tandis qu'une portion des troupes fut affectée au service des piquets, soit pour les soutenir par des masses en cas d'attaque, soit pour les renforcer de tous les bons tireurs dans la chaîne, le reste fut remis aux ingénieurs pour travaux de retranchement sur tout le front. Les ou-

(1) La *ville* de Cold-Harbor, comme l'appellent quelques narrateurs européens, se compose d'une seule maison, une auberge, à la croisée de quatre routes tendant sur White-House à l'est; sur Richmond à l'ouest, par Gaines-Mill, sur Dispatch-Station et Bottom-Bridge au sud; sur Hanovertown et New-Castle, au nord.

tils de pionnier manquant, on se servit de tout instrument susceptible de remuer un peu de terre, de sabres, de baïonnettes, de leviers, de haches, de grossières pelles et pioches improvisés avec des planches ou des branches d'arbres.

Cela suffit, avec l'activité et le savoir-faire spéciaux des soldats américains dans ce genre de service, pour donner avant la nuit une ligne d'ouvrages offrant déjà une réelle force de résistance. Une tentative des confédérés, vers 9 heures du soir, pour s'emparer des abatis sur le front de Wright fut refoulée.

Les mêmes scènes se renouvelèrent dans la journée suivante du dimanche 5 juin, ainsi que dans celles du lundi et du mardi, toujours sur le même terrain. Toutefois les tirailleurs confédérés reculèrent un peu sur leur gauche, devant l'église de Bethseda. A son extrême droite, Lee concentra quelques forces autour du pont de Bottom, qui s'y fortifièrent sur les deux rives du Chickahominy. Cela voulait bien dire que si Grant recommençait sa valse pour s'avancer sur Richmond, il serait encore prévenu sur le Chickahominy.

C'est en effet ce qui s'était préparé au sein des états-majors pendant ces quatre journées relativement paisibles. Mais auparavant on avait senti de part et d'autre le besoin de quelques instants de répit. Une sorte d'armistice tacite s'était établie, le lundi et le mardi, entre les deux lignes d'avant-postes, si rapprochées d'ailleurs en quelques places, que maintes conversations plus ou moins bouffonnes s'engagèrent de l'une à l'autre. Le mardi soir à 6 heures, la trêve tacite fut transformée en un armistice légal de 2 heures, à la demande du général Grant, pour le soin des morts et des blessés qui gisaient sous les yeux des deux combattants. Le personnel sanitaire et d'enterrement, avec les hommes de corvée, put seul circuler sur le terrain neutralisé par les drapeaux blancs; en revan-

che, les soldats fédéraux et confédérés garnirent les crêtes de leurs retranchements pour assister au douloureux spectacle et se regarder une fois sans danger. Les rifle-pits adverses étaient çà et là à moins de cinquante pas les uns des autres. On en profita pour échanger des paquets de tabac, du café, des journaux. Dès que les drapeaux parlementaires furent rentrés, les carabiniers recommencèrent à faire siffler leurs balles. Ce zèle de fusillade, du reste, avait moins pour but de rouvrir la bataille que de montrer qu'on était de nouveau en état de guerre. La nuit suivante, plus amicale que d'habitude, ne fut signalée d'aucune grande alerte. Il en fut à peu près de même le lendemain et jusqu'au dimanche 12 juin. Des reconnaissances, des escarmouches d'infanterie sur le front, de cavalerie sur les ailes furent les principales affaires, au milieu desquelles les deux armées tendirent visiblement à se porter plus à l'est.

Le général Grant avait dû reconnaître l'impossibilité pour le moment de pénétrer sur Richmond ou d'entamer plus sérieusement l'armée de Lee, soit de front, soit sur l'un de ses flancs. Son mouvement tournant par la gauche contre l'armée de Lee comme objectif spécial ne pouvait pas durer éternellement. Maintenant d'ailleurs, Lee était si rapproché de sa base qu'il avait tous les avantages de son côté; on ne pouvait plus l'en séparer, surtout en devant pour cela franchir le Chickahominy de vive force. Tourner par la droite aurait pu être essayé sans doute; mais c'était abandonner les bases si commodes des fleuves pour reprendre une longue ligne d'approvisionnements sur Richmond par Fredericksburg ou par Gordonsville, ou par la Shenandoah, qui serait fort exposée aux coureurs confédérés. Tenter un assaut en forces était contre toutes les données du bon sens avant d'avoir tout le monde possible et en premier lieu rallié Butler. Grant se décida donc à cette dernière alternative, à mener son

armée sur le James-River, avant de tenter autre chose contre Lee ou contre Richmond.

Le 7 juin des diversions furent ordonnées sur la droite. Sheridan s'y porta avec deux divisions de cavalerie. Il devait détruire les chemins de fer et chercher à se réunir aux troupes fédérales de la Shenandoah, qui venaient de remonter la vallée.

En même temps le général Butler fut avisé de reprendre l'offensive, de s'emparer de Petersburg, de détruire les ponts de l'Appomatox, pour couper les communications avec Richmond. Le 18e corps lui fut renvoyé en renfort par la même route des fleuves qu'il avait prise pour venir. L'arrière-garde de Smith devait replier et embarquer les rails et le matériel du chemin de fer, péniblement rétablis depuis quelques jours, entre White-House et l'armée.

Enfin, le 12 au soir, le gros des fédéraux s'ébranla pour marcher vers la gauche et passer le Chickahominy aux ponts de Long-Bridge et de Jones-Bridge, à 7 et 11 milles en dessous de Bottom-Bridge, où se trouvaient la droite des confédérés.

Le mouvement, bien masqué et parfaitement conduit, réussit à souhait. Dans la nuit du 12 au 13 toute l'armée se mit en marche et elle atteignit successivement le Chickahominy aux points sus-indiqués, s'y installa sur les deux rives, puis passa en deux colonnes sans éprouver de contre-temps sérieux ni de résistance. L'avant-garde, composée de la division de cavalerie Wilson et d'une portion du 5e corps, avait occupé solidement le Long-Bridge, et s'était portée au-delà du grand marais de White-Oak pour en couvrir les défilés. Le soir du 13 elle atteignit le James-River et s'établit à Wilcox et à Charles-City-Court-House-Landings. Le 6e et le 9e corps, le 13 au matin, continuèrent à s'avancer, passèrent le Chickahominy à Jones-Bridge et se portèrent ensuite sur

Charles-City-Court-House. Les 2e et 5e passèrent le Long-Bridge, et se portèrent sur Wilcox-Landing. Le mardi 14 juin toute l'armée était réunie sur la gauche du James-River, et le passage commença aussitôt sur des bateaux-bacs et sur un long pont de pontons établi par le général Butler. Le 16 la masse des deux armées du Potomac et du James était réunie sur la droite du fleuve dans les lignes de Bermuda-Hundred et de City-Point, des deux côtés des bouches de l'Appomatox.

Mais là et à ce moment elle ne se trouva guère plus avancée que si elle y fût tranquillement arrivée par la voie des fleuves. La gloire qu'elle en avait de plus ne compensait pas les hommes qu'elle avait de moins. Puis pour que le nouveau changement de base eût toute son utilité, il aurait fallu pouvoir déboucher immédiatement de cette base et entreprendre une opération décisive.

Par malheur cela devenait difficile, le premier pas à faire pour cela, la prise de Petersburg, espérée par le général Grant, ayant échoué.

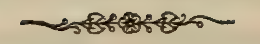
Le général Butler, conformément aux ordres mentionnés plus haut, avait fait attaquer Petersburg, le 10 juin, par les généraux Gillmore et Kautz. La cavalerie de ce dernier enleva quelques ouvrages fraîchement élevés du côté du sud. Derrière ceux-ci et tout autour de la place s'en trouvaient d'autres formidables. Gillmore, qui s'y connaissait, ne crut pas devoir risquer d'assaut et il revint à Bermuda-Hundred. Grant apprit par lui qu'il aurait à faire deux siéges au lieu d'un, et que la place de Richmond se trouvait maintenant flanquée d'une place non moins redoutable vers le sud.

Ainsi cette campagne, après quatre sanglantes séries de batailles, à Wilderness, à Spottsylvania, à North-Anna et à Cold-Arbor, finissait par amener le gros des forces fédérales au point même où la campagne de 1862 s'était terminée, au point d'où le général Mac-Clellan l'aurait

reprise en juillet 1862 s'il en avait été libre, et où Butler avait pu commencer la sienne sans perdre un soldat. Elle coûtait aux fédéraux une cinquantaine de mille hommes.

Elle avait montré la haute bravoure des troupes, la tenacité plus remarquable encore du général Grant; mais elle n'avait pas procuré d'autres avantages. Grant était toujours séparé de Richmond par toute l'épaisseur de l'armée de Lee, d'autant plus forte qu'elle était plus près de sa base, et qui s'était montrée plus manœuvrière, plus active encore et non moins tenace que celle du Potomac. Ayant combattu presque toujours à couvert, ses pertes ne montaient pas à la moitié de celles de son adversaire.

On pourrait reprocher peut-être à Lee de s'être trop confié à la pioche et à la pelle et pas assez à la bayonnette, de n'avoir pas cherché à battre Grant au moment d'une de ses marches favorites par la gauche. Assaillir en forces le flanc des fédéraux, au lieu de se borner à les prévenir de front, eût été à la fois plus simple et plus profitable, comme l'attaque du seul corps d'Ewell, le 19 mai, le montra suffisamment.



XXV

Opérations dans la Shenandoah. — Etablissement des fédéraux à City-Point. — Positions des confédérés à Richmond et Petersburg. — Premières tentatives de Grant contre Petersburg. (Juin et juillet 1864.)

Les opérations dans les vallées de Kanawha et de Shenandoah, qui devaient se relier à celles des armées du Potomac et du James, avaient aussi commencé en temps voulu, soit le 1er mai.

Le général Crook, dans la Kanawha, répartit ses forces en deux colonnes, une qu'il dirigea lui-même, et l'autre, composée seulement de cavaliers, sous le général Averill. Ceux-ci traversèrent les montagnes par différentes routes, détruisirent le chemin de fer Tennessee-Virginie en plusieurs endroits près de Whyteville, le 10 mai, et, s'avançant vers New-River et Christianburg, ils entamèrent encore la voie, coupèrent et brûlèrent plusieurs ponts et stations, y compris le grand pont de New-River; ils rallièrent enfin Crook le 15 mai à Union.

Le général Sigel rencontra Breckinridge à New-Market, comme nous l'avons déjà dit, et y éprouva un échec. Quoiqu'il eut été en cela plus malheureux que fautif, on profita de l'occasion de se débarrasser de ce général, qui, comme ancien officier allemand, fort aimé et appuyé de ses compatriotes, avait attiré sur lui des jalousies, qui ne sont pourtant pas familières aux Américains. Le général

Grant le fit reléguer à une division de réserve et remplacer par le général Hunter à la tête de l'armée de Shenandoah.

Celui-ci reçut pour instruction de remonter de nouveau la vallée et de marcher sur Staunton, Gordonsville, Charlottesville, Lynchburg, s'il ne rencontrait pas trop d'opposition; de détruire tous les canaux et chemins de fer qu'il pourrait; puis de prendre sa retraite sur sa base primitive, ou bien en rejoignant l'armée du Potomac, depuis les environs de Gordonsville.

Tout de suite après la réception de ces instructions, le général Hunter se mit en route; il rencontra l'ennemi à Piedmont, le 5 juin. Une bataille s'engagea, dans laquelle ce dernier subit une complète déroute, perdit 1500 prisonniers, 3 pièces d'artillerie, et 2 à 3 mille tués et blessés. Poursuivant sa route et ses succès, Hunter arriva à Staunton, le 8 juin, où il rallia les corps de Croock et d'Averill. De là il se dirigea sur Lynchburg par Lexington, place qu'il atteignit et investit le 16 juin. Un corps de 7 à 8 mille hommes détaché de l'armée de Lee venait d'y entrer, ce qui nécessita des combats auxquels Hunter ne s'attendait pas à ce moment. Après deux jours de tiraillerie, les 17 et 18 juin, il se trouva à court de munitions, et n'osa entamer dans ces conditions une affaire décisive. Il ne lui restait plus qu'à se retirer, et cela par la voie sur laquelle il aurait le moins de lutte à prévoir. Ce ne pouvait être que par la vallée de Kanawha, ce qui le menait dans une direction excentrique et l'éloignait toujours plus de l'armée du général Meade, qu'il aurait dû rejoindre. En outre, il laissait à découvert la vallée de Shenandoah.

Il est vrai qu'à ce moment le général Lee ne pouvait pas avoir la prétention de profiter de ce débouché vers le nord. Il était lui-même serré de près par les armées réunies du Potomac et du James.

Dès que le passage du fleuve fut en train, le 14, le général Grant se rendit sur un steamer au quartier-général de Butler à Bermuda-Hundred, pour faire reprendre en forces l'opération échouée de Gillmore et attaquer immédiatement Petersburg, avant que les confédérés l'eussent pourvue de nouvelles lignes d'ouvrages.

Les instructions données verbalement à Butler lui enjoignirent de faire partir dans la soirée même pour cette expédition le général Smith, avec toutes les troupes disponibles sans sacrifier la position du James. Lui, Grant, retournerait vers l'armée du Potomac pour accélérer son passage, et il la ferait porter en avant sur Petersburg, division par division, aussi rapidement que possible. Une portion du chemin de fer Richmond-Petersburg ayant été coupée, les fédéraux pouvaient renforcer plus vite que les confédérés les troupes engagées devant Petersburg.

Le général Smith partit dans la nuit même et au point du jour il refoula les piquets ennemis. Divers retards dans la marche l'empêchèrent toutefois d'être prêt à l'assaut avant le soir. Vers six heures seulement il assaillit les ouvrages du nord-est de la place et il les enleva en capturant 15 pièces d'artillerie et 300 hommes. Il ne crut pas devoir pousser plus loin ses progrès, vu qu'il aurait été menacé en flanc et à revers par d'autres redoutes. Il lui aurait fallu pour cela un peu de renfort. Hancock, qui le rejoignit vers les 8 heures du soir avec deux divisions, lui proposa d'avancer sur la ville, qui ne paraissait pas être occupée en forces, opération qui aurait le concours d'un beau clair de lune. Mais Smith, craignant le désordre d'une attaque nocturne sur un terrain qu'il ne connaissait pas, résista à ces suggestions, et employa simplement le 2e corps à relever le sien, qui avait beaucoup souffert.

Malheureusement, pendant la soirée du 15 et dans la nuit du 15 au 16, des troupes confédérées avaient marché

sans relâche du nord et du sud vers Petersburg, et le 16 au matin, quand le général Grant rejoignit le front et qu'il voulut faire agir de nouveau, il trouva la place déjà bien garnie de défenseurs.

L'attaque fût cependant ordonnée pour le 16, à six heures du soir, par les trois corps réunis de Smith, Hancock et Burnside, ce dernier n'arrivant qu'à ce moment en ligne; elle eut lieu en bon ordre; Smith à droite, Hancock au centre, Burnside à gauche: Après une vive canonnade, pendant deux heures de temps, les troupes marchèrent à l'assaut. Toute la nuit on combattit avec plus ou moins de vivacité et beaucoup de confusion. Le matin du 17 les fédéraux se trouvèrent en possession des ouvrages qui couvraient la droite de ceux qu'avait enlevés Smith. Quelques centaines de prisonniers et quatre canons furent aussi capurés; mais au prix d'environ trois mille hommes tombés de leur côté.

Pendant la canonnade d'autres troupes, de part et d'autre, avaient marché au feu pour seconder celles engagées. Tout le corps de Beauregard s'était concentré à Petersburg, et, du côté des fédéraux, le 5e corps, Warren, était entré en ligne. Le général Grant fit renouveler l'assaut, le 17, après de meilleurs préparatifs.

Burnside devait agir le premier. Dès 10 heures du matin la division Potter, formant la droite du 9e corps, s'empara des ouvrages sur son front. Elle y trouva 6 canons et 400 hommes, en fait de trophées, ce qui pouvait compenser ses pertes, montant à 500 hommes. Après cela une canonnade et une fusillade modérées se prolongèrent jusque dans l'après-midi. Vers 3 heures les divisions Wilcox et Leddlie relevèrent Potter, et réussirent, après un combat acharné, à déloger l'ennemi de deux autres ouvrages, mais en perdant elles-mêmes environ deux mille hommes. A ce moment Burnside n'était plus qu'à

un mille et demi de la ville, et il la canonna vigoureusement.

Il espérait être bientôt soutenu. Mais sur le reste du front les autres corps se laissaient aller à des escarmouches pour leur propre compte. Hancock blessé, avait, il est vrai, dû remettre son commandement à Birney, et celui-ci, quoique excellent officier, subissait les difficultés inévitables de mutations en de tels moments. L'action du 2e corps, ainsi que du 5e à la gauche, ne consista qu'à repousser l'ennemi. A la nuit celui-ci fit un nouvel et considérable effort contre Burnside, qui dut tristement abandonner les ouvrages conquis et souffrit de graves pertes dans sa retraite.

La tenacité de Grant n'était pas encore à bout. Il fit recommencer l'attaque le 18 de grand matin et dans l'ordre suivant: à droite les divisions Martindale et Hinks (nègres) du 18e corps; au centre le 2e et le 6e corps; à gauche le 9e; plus à gauche et en réserve le 5e. L'assaut fut donné dès 4 heures du matin. Mais au grand étonnement des assaillants, les redoutes tant disputées la veille étaient presque évacuées. Les défenseurs s'étaient retirés dans des lignes plus intérieures, improvisées depuis les premières affaires devant la place. Les dispositions ordonnées n'étaient plus opportunes; il fallut pousser des reconnaissances et recommencer divers préliminaires, ce qui eut lieu pendant une assez vive canonnade.

Vers midi les trois corps de gauche furent portés en avant. La division Gibbon et une portion de la division Mott, du 2e corps, se lancèrent à l'assaut, tandis que tout le reste du 2e corps faisait des diversions sur les ailes. Les retranchements élevés près du chemin de fer Petersburg-City-Point furent courageusement assaillis de front et de flanc. Ce fut en vain. Une fois à découvert, les colonnes d'attaque subirent un feu si meurtrier qu'elles durent se retirer en abandonnant leurs morts et leurs blessés. Un

nouvel essai d'offensive, tenté dans l'après-midi, et cette fois la division Mott en tête, eut un résultat semblable.

A gauche du 2e corps, Burnside ne fut pas beaucoup plus heureux. La division Wilcox, avec la brigade Curtin de la division Potter, fut lancée en avant sur le front, entre le 2e et le 5e corps; la division Ledlie, avec le reste de Potter, suivit en réserve. Toute la journée se passa en escarmouches sans avantage décisif. Vers le soir la ligne réussit à s'établir à cheval sur le chemin de fer Petersburg-Norfolk; mais deux batteries confédérées battant dès lors le terrain de front et d'écharpe empêchèrent d'aller plus loin.

A la gauche du 9e, le 5e s'était aussi mis en ligne, les divisions Crawford à droite, Griffin au centre, Cutter à gauche, Ayres en réserve. Après des escarmouches pendant toute la matinée, il attaqua résolument, à midi et en même temps que le 2e corps, le côté sud du chemin de Norfolk. Un feu concentrique et très vif de batterie arrêta finalement la marche en avant des fédéraux sur ce point.

A la droite, les divisions Martindale du 18e corps et Neils du 6e s'épuisèrent aussi jusqu'à la nuit en sanglants et stériles efforts. En somme, la journée avait été mauvaise pour les fédéraux. Leur action, où la bravoure n'avait certes pas fait défaut, avait souffert partout du manque de cohésion; ils le payaient d'une perte d'environ cinq mille hommes.

Le lendemain, dimanche 19 juin et les jours suivants, furent relativement tranquilles. La canonnade retentit sur tout le front, en même temps qu'on travaillait aux retranchements de part et d'autre, surtout dans le camp des fédéraux. Leurs adversaires essayèrent de les entraver par deux attaques sur le centre et sur la gauche, faites dans l'après-midi et qui furent repoussées. La soirée fut consacrée, sous la protection des drapeaux parle-

mentaires, aux soins que réclamaient les blessés et les morts.

En regard des pertes déjà subies et de la grandeur de la tâche qui restait à accomplir, les avantages acquis étaient en somme fort minimes. Mais on pourrait en profiter plus tard, pour serrer de plus près Petersburg et mener une sorte de siége de toute la position confédérée.

En attendant, Grant fit reprendre son mouvement favori par la gauche, puis d'autres sur la droite, pour envelopper le plus possible Petersburg, en évitant de se heurter aux fortifications, mouvements excentriques qui dénotaient autant d'incohérence dans les combinaisons stratégiques qu'il venait de s'en produire dans les dernières actions tactiques.

Pour renforcer Petersburg, le général Lee avait fait retirer, le 16 juin, une partie des troupes qui étaient en observation devant Bermuda-Hundred. Le général Butler s'aperçut, malgré les précautions des confédérés, qu'il était plus dégagé, et il en prit avantage pour se porter plus en avant, contre le chemin de fer Richmond-Petersburg. Le général Grant, informé de cet utile mouvement, se hâta de le faire appuyer par deux divisions du 6e corps, qui venaient de s'embarquer à Wilcox-Landing pour City-Point. Un tour de roue de plus au gouvernail mena débarquer ces troupes à Bermuda-Hundred. Elles se portèrent aussitôt en avant et rallièrent Butler, le 17 au matin. Elles arrivaient fort à propos. Le général Butler, dans l'après-midi du 16, avait été arrêté par les confédérés, puis enfin refoulé par eux jusque dans la ligne d'ouvrages qu'ils avaient abandonnée la nuit précédente. Malheureusement le chef de l'armée du James, par excès d'amour-propre, ne voulut pas employer immédiatement ce renfort inattendu; il le laissa s'arrêter en arrière de ses réserves.

Vers 5 heures du soir, il fut de nouveau assailli en forces, et avant d'avoir pu s'orienter et disposer ses troupes, il fut délogé des positions qu'il avait conquises, et l'ennemi réoccupa ses lignes de la veille. Le 6e corps ne fut pas même employé.

Le lendemain, toutefois, le général Butler reprit l'offensive, qui fut encore signalée par trop de largeur et de décousu dans les mouvements. La division Foster, du 10e corps, passa le James-River sur un pont de pontons préparé par le général Weitzel entre Aikens-Landing et Four-Mile-Creek. Foster s'avança ensuite par la route de Kingsland, chassa les confédérés de leurs avant-postes et s'établit, dans la nuit du 20 au 21, à Deep-Bottom, à environ 10 milles de Richmond. Là, couvert par les canonnières, il se retrancha et repoussa plusieurs attaques.

Une autre partie des troupes de Butler, sous le général Smith, fut au contraire portée, ce même jour, de Bermuda-Hundred sur Petersburg, à travers l'Appomatox, pour des opérations que nous verrons tout à l'heure.

Sur l'extrême droite, le général Sheridan avait, dans ces entrefaites, effectué un raid aussi brillant qu'inutile. Parti de Cold-Harbor, on se le rappelle, en diversion vers la droite et éventuellement à la jonction avec Hunter, pendant que l'armée du Potomac allait prendre sa nouvelle base sur le James-River, Sheridan avait rencontré l'ennemi, le 11 juin, à la station de Frevillan. Après un combat obstiné, il prit possession de ce poste, en faisant subir aux confédérés une perte d'un millier d'hommes, dont 400 prisonniers. Il commença ensuite l'œuvre, devenue presque réglementaire, de destruction de rails, de ponts, de gares, et de razzias, tout en se dirigeant sur Gordonsville. Le 14, il attaqua un fort poste retranché, à environ 5 milles de la ville, et fut repoussé avec perte. N'ayant rien pu apprendre du général Hunter, il se retira, dès le 15, derrière le North-Anna, puis il

commença sa retraite sur White-House, où il rentra le 19. Il y arriva juste au moment où la petite garde qui y protégeait ses magasins et ses parcs, sous le général Abercrombie, était attaquée par une force supérieure, et il refoula celle-ci. Il fit évacuer le dépôt et se dirigea sur le James-River, qu'il atteignit le 24, et après d'incessantes escarmouches, en face du fort Powhatan. Le 25, il passa le fleuve et rejoignit l'armée du Potomac.

Le 21 déjà, Grant avait repris l'offensive devant Petersburg en recommençant son mouvement à gauche. Cette fois la manœuvre était d'un mérite fort contestable au point de vue stratégique, puisque c'était du côté opposé, du côté de Richmond, que Petersburg recevait ses principaux renforts. Le but immédiat était de s'emparer du chemin de fer Petersburg-Weldon, qui servait d'appui à la droite confédérée, de le détruire en tout cas sur une portion de son cours et d'envoyer la cavalerie en faire autant plus loin encore, sur la gauche, contre le chemin de fer du sud.

Dans la nuit du 20 au 21, tout le gros de l'armée se mit en marche par la gauche, sous la protection de nombreux tirailleurs escarmouchant sur le front. Vers midi, le mouvement de flanc était achevé, et toutes les troupes firent face à droite. La division Barlow, du 2e corps, avec le 2e régiment de carabiniers, s'engagea la première et chassa l'ennemi d'une position avancée vers la route de Jérusalem, au milieu de l'espace entre les chemins de fer de Norfolk et de Weldon. Bientôt cette division fut arrêtée par des ouvrages garnis de forces considérables. Elle dut se replier sur la division Gibbon, à sa droite, dont les tirailleurs étaient aussi engagés. Une centaine d'hommes furent perdus dans cette affaire d'avant-garde, compensés par quelques prisonniers enlevés au 3e Caroline du Nord, y compris son commandant et son adjudant. Les confédé-

rés menaçant sérieusement à leur tour la gauche fédérale, le 2e corps prit position plus en arrière pour la nuit, Barlow à gauche, Mott au centre, Gibbon à droite; en réserve, Griffin, du 5e corps. Un peu plus tard, le 6e corps arriva de la droite de la position à la gauche du 2e, et s'étendit vers le chemin de fer de Weldon, ayant sa division Rickett appuyée à la gauche de Barlow. A l'extrême gauche, la cavalerie de Wilson escarmoucha encore toute la soirée, entr'autres aux environs de Davis-Farm.

Sur la droite, le 18e corps, renforcé de réserves tirées de Bermuda-Hundred, appuya à gauche dans les positions précédemment tenues par le 6e.

A la nuit du 21, les divers corps des armées de Meade et de Butler présentaient l'étrange dislocation suivante, de la droite à la gauche:

La division Foster, du 10e corps, au nord du James River, à Deep-Bottom, occupée à établir un pont de pontons sur ce point pour se relier à Bermuda-Hundred. Le reste du 10e corps à Bermuda-Hundred et environs. Aux retranchements à l'est de Petersburg, le 18e corps; à la gauche de celui-ci, le 9e et le 5e (sauf Griffin) formant le centre; enfin à environ deux à trois milles plus au sud, le 2e et le 6e corps, plus la division Griffin du 5e, formant la gauche jusque vers le chemin de fer de Weldon. A l'extrême gauche, cherchant à passer ce chemin de fer plus au sud, la division de cavalerie Wilson. A l'extrême droite et encore détachées vers White-House, les deux divisions de cavalerie de Sheridan.

Cette dislocation, évidemment trop étendue et coupée de deux grands cours d'eau, en face d'un ennemi concentré, aurait pu être fatale aux fédéraux, si celui-ci se fût moins rivé à un système passif de défense.

Cette même journée du 21 fut marquée par une visite

du président Lincoln au quartier-général et sur le front, où il fut vivement acclamé par les troupes.

Le mercredi 22, le mouvement par la gauche fut continué en y employant seulement le tiers des forces qu'on aurait pu y affecter.

Les divisions de cavalerie de Wilson et de Kautz, comptant environ 6 mille chevaux et 16 canons, furent lancées en avant dès le bon matin, pour opérer un grand raid au sud de Petersburg et de Richmond, et détruire entre autres les chemins de fer de Weldon et de Danville. Elles allèrent couper la première voie à une dizaine de milles de Petersburg, à la station de Reams, qu'elles brûlèrent et détruisirent de fond en comble. Beaucoup de vacarme et de fumée, peu de profit. Elles s'élancèrent ensuite vers l'autre voie.

Le 2e et le 6e corps se mirent aussi en mouvement sur les traces de la cavalerie. Le départ ayant été contrarié et mal ordonné, la marche s'en ressentit. Les deux corps s'attendirent l'un l'autre tour à tour. Le 6e corps, qui avait eu la veille une forte étape pour venir de la droite à la gauche de la position, se trouva en retard. Il en résulta que le seul 2e reçut d'abord tout l'effort de l'ennemi et qu'il fut rejeté en arrière par le corps de Hill dès les 11 heures du matin. Pendant qu'il cherchait à se réorganiser, Hill pénétra dans l'intervalle entre le 2e et le 6e corps et fit subir de fortes pertes à la division Gibbon, prise en flanc et à revers. Dans l'après-midi, le général Meade réussit à reprendre en main les deux corps avec Griffin et il les reporta en avant. Une partie du terrain fut reconquise, mais les retranchements du chemin de fer Weldon bravèrent tous les efforts des fédéraux. Ils durent renoncer à de nouveaux sacrifices, cette journée leur ayant déjà coûté environ 6 mille hommes. Le 2e corps et particulièrement la division Gibbon payèrent le plus large

tribut; la belle brigade Pierce fut presque en entier capturée. Quatre canons furent aussi perdus.

Sur tout le reste du front il n'y avait eu pendant ce temps que de bruyantes canonnades et des démonstrations auxquelles on aurait pu avec profit affecter beaucoup moins de monde. Si au lieu de quatre corps laissés à ce rôle secondaire, les 9ᵉ et 5ᵉ corps au moins étaient venus seconder à temps les 2ᵉ et 6ᵉ, laissant l'œuvre des diversions aux 10ᵉ et 18ᵉ, et aux batteries de position, il y eût eu bien plus de chances d'enlever les ouvrages du chemin de fer et toute la position peut-être. Resterait à savoir si l'incohérence qui s'était montrée avec deux corps seulement n'aurait pas été plus grande encore avec quatre, ce qui eût accru le nombre des victimes, mais non la valeur des résultats.

Pendant que le gros des corps s'établissait devant Petersburg, cherchant à miner les ouvrages ennemis et que la cavalerie de l'aile gauche courait plus au sud, le général Grant imagina encore une expédition sur l'extrême droite, une nouvelle diversion excentrique. Le 26 juin, deux divisions de cavalerie et le 2ᵉ corps, ce dernier contremarchant de la gauche à la droite, furent envoyés rejoindre les forces de Butler à Deep-Bottom pour menacer de là Richmond. Le 27, les piquets confédérés furent refoulés et le lendemain les fédéraux s'avancèrent sur la route de Deep-Bottom à New-Market. Comme ils étaient en marche, ils furent attaqués par Longstreet, arrêtés, puis refoulés après un combat acharné où de part et d'autre on subit de graves pertes.

Sur ce point, Grant avait espéré surprendre l'ennemi, car la résistance qu'il avait rencontrée vers le chemin de fer de Weldon l'avait induit à penser que les confédérés seraient d'autant plus dégarnis à leur gauche. Ses prévisions, quoique rationnelles, s'étaient trouvées fausses. En conséquence, il voulut au moins utiliser cet échec comme di-

version. Espérant que l'offensive de Butler attirerait ou retiendrait au moins des forces confédérées importantes vers Richmond, il lui donna l'ordre, le soir du 28, de pousser encore une vive pointe, après quoi il se rabattrait sur Petersburg. Il ordonna aussi à Meade de recommencer un mouvement général contre Petersburg.

Dans la nuit même du 28 au 29, la 3e division du 2e corps fit une nouvelle contremarche pour se replier de l'extrême droite et aller de Deep-Bottom dans les positions en arrière du 18e corps. Dans la nuit suivante, les deux autres divisions du 2e corps et la cavalerie de Sheridan repassèrent aussi le fleuve pour revenir sur le front de Petersburg. Le 30 de grand matin, on fit jouer la mine creusée sous un des ouvrages, en face du 9e corps, et chargée de 8 tonnes de poudre. L'explosion se fit à souhait. Toute une batterie avec deux cents hommes sauta en l'air, ne laissant qu'un affreux cratère à leur place. Les colonnes d'assaut du 9e se logèrent aussitôt dans cette large brèche avec une ligne de tirailleurs se développant à leur droite et à leur gauche. Mais une crête plus en arrière était garnie de nouveaux épaulements pour artillerie et pour tirailleurs. Les troupes de Burnside ne purent les enlever. Les autres corps perdirent aussi du temps à se mettre en ligne; cela permit aux défenseurs de se remettre de leur surprise, qui pourtant avait été complète, de se rallier, de recevoir des renforts et d'attaquer à leur tour. Vers le soir, les fédéraux durent abandonner les ouvrages capturés, ce qu'ils ne firent pas sans de rudes pertes sous le feu convergent des redoutes voisines. Ainsi l'heureux assaut du 30 juin au matin se termina en désastre, coûtant aux fédéraux 6 à 7 mille hommes, dont 3 mille prisonniers.

Au même moment le gros de la cavalerie de l'aile gauche rentrait exténué et abîmé de son hardi raid au sud de Richmond. Wilson, après avoir détruit le chemin

de fer de Weldon à Reams, s'était, comme nous l'avons dit ci-dessus, porté plus loin, et il avait courageusement atteint le chemin de fer Richmond-Danville à Burkesville, à sa jonction avec le chemin de fer Petersburg-Lynchburg. Tout en faisant détruire ces diverses voies, il avança son gros au sud vers le pont du Roanoke. Ayant trouvé l'ennemi en forces vers Roanoke, Wilson revint sur ses pas. Il comptait que l'infanterie s'avancant derrière lui aurait occupé les passages des rivières Stony-Creek et Nottoway. Mais on a vu comment les 2e et 6e corps avaient été arrêtés dans ce projet. Au lieu de fédéraux, ce furent des confédérés que Wilson trouva à ces postes. Les milices locales s'étaient levées en masse et, secondées de quelques troupes, elles s'étaient mises en mesure de lui couper tout retour. A Stony-Creek, au passage du chemin de fer de Weldon, la cavalerie fédérale eut un vif engagement sans parvenir à se faire jour. Elle fit un contour par la gauche pour gagner la station de Reams, où elle espérait cette fois trouver des siens. Ce poste était au contraire tenu par les confédérés plus solidement que le précédent, avec des troupes de cavalerie et d'infanterie.

Une rude action s'engagea, dans laquelle les fédéraux furent repoussés et vivement entamés. Une portion des forces de Kautz parvint à se faire jour et à rentrer dans les lignes fédérales devant Petersburg, le 29 juin. Le reste fut au contraire rejeté sur la droite et plus au sud. Après avoir couru la campagne çà et là, il put franchir le Nottoway à une trentaine de milles au sud de Petersburg, et rallier, par un grand détour, la gauche et les revers de l'armée vers Suffolk. Wilson avait perdu toute son artillerie, ses trains, son butin, y compris deux ou trois milliers de nègres et environ 1200 hommes.

Les dégats des chemins de fer qu'il avait faits, quoique devant exiger plusieurs semaines de réparations, ne pouvaient pas compenser de telles pertes.

Après cela le général Grant, considérablement affaibli par ces échecs redoublés, ainsi que par la fatigue, par les grandes chaleurs et par les maladies qui en résultèrent, n'eut autre chose à faire qu'à se mettre en défensive, pour se préparer à des opérations plus méthodiques, à une sorte de siége de cette vaste et solide position.

En somme la campagne, quoique non sans gloire par l'acharnement de la lutte, était manquée dans ses résultats militaires. Après deux mois de marches et de combats incessants l'armée fédérale n'avait gagné en réalité que quelques pouces de terrain contre Richmond. Elle avait eu beau tourner de droite et de gauche les positions de l'armée de Lee, elle avait toujours trouvé cette dernière dans des positions nouvelles et plus fortes, lui barrant constamment le passage direct sur la capitale confédérée. La rapidité, souvent grande, des mouvements de Grant n'avait été surpassée que par la rapidité plus grande encore avec laquelle Lee avait su improviser d'immenses réseaux de fortifications de campagne et y disposer ses forces.

Non-seulement les fédéraux de Grant se trouvaient réduits à peu près aux positions obtenues sans conteste par Butler, mais ils avaient perdu, par quelque mécompte du service de l'ordnance, une des lignes d'opération les plus importantes entre les deux centres belligérants, la ligne de la vallée de la Shenandoah.

On se rappelle que le général fédéral Hunter, par défaut de munitions, avait dû se replier de Lynchburg sur la vallée de Kanawha. A cette nouvelle le général Lee jugea sagement qu'un des meilleurs moyens de dégager son gros de nouvelles tentatives de Grant était de profiter de l'ouverture de la vallée de la Shenandoah pour renouveler l'opération de 1862, si bien conduite par Stonewall Jackson et si bien réussie qu'elle avait eu pour

résultat de faire retirer sur Washington l'armée établie sur le James-River.

Le général confédéré Early fut chargé de l'opération. Il eut pour cela l'ancien corps de Ewell, comptant une vingtaine de mille hommes, sous les généraux Breckinridge, Rodes, Gordon et Ramseur. Le 2 juillet il apparut dans le bas de la vallée de Shenandoah, n'ayant pas rencontré d'opposition.

Les forces de Hunter laissées dans ces parages se bornaient à trois petites divisions, celles de Sigel à Martinsburg, avec un vaste dépôt d'approvisionnements, de Kelly à Cumberland sur le Haut-Potomac, et de Weber à Harpers-Ferry.

Le général Hunter, arrivé à ce moment sur la rivière de Kanawha, fut avisé des nouveaux dangers de son département par le général Grant, et reçut l'ordre d'accourir aussi rapidement que possible à Harpers-Ferry par la rivière et par les chemins de fer. Mais le peu de hauteur des eaux à cette saison et les dégâts soufferts par les voies ferrées ne lui permirent pas de cheminer bien lestement. En attendant qu'il pût arriver, il fallut prendre d'autres mesures pour parer à la nouvelle invasion qui menaçait le Maryland et la Pensylvanie. Le général Grant décida que le 6e corps d'armée, général Wright, partirait de Petersburg pour Washington; il fut joint encore à ce corps le 19e corps, général Emory, qui venait d'arriver dans la baie de Hampton du département du Golfe.

Avec les régiments de grosse artillerie, les vétérans et quelques milices marylandaises formant les garnisons de Washington sous le général Augur, de Baltimore sous le général Wallace, de Pensylvanie sous le général Couch, plus une trentaine de mille hommes de cent jours demandés, le 5 juillet, par le président aux états de Pensyl-

vanie, New-York et Massachussets, ce serait suffisant pour tenir tête à Early, même s'il devait être plus tard renforcé par des effectifs considérables. Grant pensait avec raison que tant qu'il maintiendrait le gros de ses forces devant les positions de Richmond et de Petersburg, Lee n'oserait entreprendre que des pointes sans importance sur le Potomac et au-delà. Si les confédérés faisaient mine de trop dégarnir Richmond, lui, Grant, en profiterait pour enlever la place. Il ne s'effraya donc pas trop des mouvements d'Early, après y avoir paré par les mesures sus-indiquées.

Le dimanche 3 juillet, Sigel, comme il était en train d'évacuer ses magasins, fut attaqué à Leetown par des forces très supérieures, et forcé de se replier sur Harpers-Ferry et sur les Maryland-Heights, ce qu'il fit en bonne contenance. Toute la contrée au sud du Potomac se trouva aux mains d'Early dès le 4 au soir. Cette nuit-là un de ses corps de guérillas, sous Mosby, traversa le fleuve vers Point-of-Rocks, s'empara de cette place, détruisit des magasins, une portion du chemin de fer et du canal. Le 5 juillet Hagerstown en Maryland fut occupée et pillée. Les confédérés y levèrent en outre une contribution de 20 mille dollars payés sur-le-champ. Les fédéraux qui occupaient Hagerstown se replièrent sur Greencastle, puis sur Chambersburg.

Le 6 Early marcha dans la direction de l'est, sur Washington par Frederick. Le vendredi matin, 8 juillet, la ville de Frederick fut occupée et traitée comme Hagerstown. Le général Wallace, qui s'y était avancé de Baltimore, l'avait évacuée le matin même, pour prendre position derrière le Monocacy. Là il venait de recevoir le renfort de la division Rickett du 6e corps arrivée par Baltimore.

Dans la matinée du 9 la bataille s'engagea; les troupes

de Wallace, la plupart de recrues ou de bandes indisciplinées, sauf la division Rickett, furent complétement battues. Pressées de front et sur leur droite, elles se replièrent en désordre sur la route de Baltimore, vivement poursuivies par Early jusque vers Ellicotts-Mill.

A la nouvelle de cet échec les villes de Washington et de Baltimore furent très agitées. On y sonna le tocsin; tous les hommes valides coururent aux armes; on organisa de nouveaux bataillons; on barricada et arma les débouchés des principales rues.

Cela n'empêcha pas Early de battre à plaisir la campagne pendant toute la journée qui suivit la bataille, dimanche 10 juillet. Un détachement de cavalerie fit une razzia à Darnestown, à une vingtaine de milles de Washington, puis le lendemain à Rockville. D'autres en firent autant à Westminster et à Reistertown sur le chemin de Baltimore. De là s'avançant plus au nord, ces derniers pillèrent aussi Cockeysville et Texas; détruisirent, à Ashland, le pont, le chemin de fer, le télégraphe. Le lundi 11, le chemin de fer Nord-Central fut détruit et brûlé sur un long parcours; le trajet dut y être suspendu. Les cavaliers confédérés passèrent ensuite au chemin Philadelphie-Baltimore-Wilmington, qu'ils traitèrent de même. La station de Magnolia entr'autres, à 17 milles au sud de Hâvre-de-Grâce, fut capturée avec plusieurs trains, et le tout fut brûlé. Dans l'un de ces trains fut fait prisonnier le général Franklin, quoique en tenue civile, qui plus tard parvint heureusement à s'échapper.

Le gros des confédérés se rapprocha, le 11, de Washington. La maison du gouverneur Bradford, à cinq milles de la ville, sur la route de Charles-City, fut brûlée par leurs coureurs. Le soir ils campèrent à 7 à 8 milles de la ville, un peu à l'ouest du prolongement de la 7e rue.

Dans la nuit du 11 au 12 Early rassembla ses généraux

en conseil de guerre, et décida avec eux de tenter l'assaut des ouvrages le lendemain. Il les croyait faiblement occupés; mais, un peu plus tard, il apprit que deux corps de l'armée de Grant devaient y être entrés et que d'autres s'y acheminaient encore. Il changea son plan d'assaut en celui de reconnaissances préalables contre les forts de l'est sur la route de Georgetown, et contre ceux du nord à l'ouest de l'hôpital des Invalides.

Ces reconnaissances, fort gênées d'ailleurs par la vigie du clocher de l'hôpital, dominant un immense et magnifique horizon, rapportèrent que l'ennemi était partout sur ses gardes et en forces. Une escarmouche qui eut lieu devant le fort Stevens ou fort Massachussets, situé à 5 à 6 milles au nord du Patent-Office, entre les forts Slocum et Pensylvanie, prouva la vérité des rapports des patrouilles.

A ce moment-là en effet Washington était complétement à l'abri d'un coup de main, et aurait bravé des forces triples de celles d'Early. Le 6e corps était arrivé en entier; le 19e sous Emory en partie, ainsi que le 8e placé sous le général Gillmore. En outre les vétérans-réserves, beau et bon régiment d'invalides convalescents ou rétablis, les régiments de grosse artillerie, les employés des diverses administrations et les marins du *Navy-Yard* embataillonnés, donnaient, avec les nouvelles levées, un chiffre d'une vingtaine de mille hommes.

A Early il ne restait au contraire de disponible qu'une dizaine de mille hommes avec 40 pièces de campagne. Sa situation n'était donc rien moins que riante. Il avait devant lui un camp retranché tenu par une quarantaine de mille hommes; sur ses derrières les défilés des Montagnes-du-Sud et un large fleuve, où il n'avait pu laisser que de faibles postes, et qui allaient être menacés de la Pensylvanie par Couch, avec 10 à 15 mille hommes, et de

l'ouest et du Haut-Potomac par Hunter avec 20 mille hommes. Ce dernier arrivait à tire d'aile, et ses avant-gardes commençaient à rallier les troupes du Haut-Potomac.

Early, ayant conscience plutôt que connaissance exacte de cet état de choses et estimant avoir suffisamment rempli sa mission, décida de se replier. Il en donna l'ordre dès le 12 à ses divers détachements, leur enjoignant d'évacuer immédiatement leur butin de l'autre côté du Potomac.

Dans cette même journée du 12, le général Augur avait résolu de prendre l'offensive pour dégager les environs de la capitale, et, dès le soir, il lança en avant dans ce but une brigade d'infanterie par la septième rue. Les vétérans-réserves qui marchaient en tête, derrière un détachement de cavalerie, attaquèrent vigoureusement les piquets confédérés, vers Silver-Spring, non loin du fort Stevens, et les refoulèrent en leur infligeant une perte de deux à trois cents hommes. Les fédéraux en perdirent de leur côté 280.

Le lendemain 13 Early avait disparu. Il avait eu des nouvelles de plus en plus menaçantes de ses derrières, et il avait accéléré sa retraite sur Edwards-Ferry.

Par ordre télégraphique du général Grant, le général Wright avait été chargé la veille de prendre le commandement de toutes les forces disponibles en dehors des lignes retranchées, d'entrer en campagne contre Early, et de le pousser sans relâche. Dès le 13 après midi le général Whrigt, faisant honneur à cette mission, commença la poursuite. Il suivit pendant plusieurs jours les traces d'Early en lui enlevant de nombreux traînards. Le 18 enfin il entama plus vivement son arrière-garde au-delà du Potomac à Snickers Ferry sur la Shenandoah. D'autre part, le lendemain et le 20 juillet, la cavalerie du général

Averill livra à une autre arrière-garde une chaude action devant Winchester, dans laquelle il captura aux confédérés 250 hommes et quatre canons.

Le gros d'Early continua sa retraite sur Staunton et Lynchburg pour rejoindre Lee et en emmenant un immense butin de chevaux, mulets, bétail gros et petit, chars, effets militaires, approvisionnements divers, plus quelques centaines de mille dollars prélevés sur les villes occupées.

La ville de Washington, qui croyait avoir échappé à un grand danger, reprit ses sens et son aspect habituel. Il faut dire, à la louange du gouvernement, qu'il n'avait pas montré en cette circonstance les terreurs auxquelles les invasions précédentes l'avaient mis en proie, et que ses mesures témoignèrent que lui aussi devenait vétéran et se familiarisait avec l'odeur de la poudre. Il pouvait toutefois faire encore quelque progrès à cet égard.



XXVI

Opérations offensives des fédéraux dans la Shenandoah sous le général Sheridan.— Nouveaux assauts de Petersburg (août, septembre et octobre 1864). — **Description des lignes belligérantes devant Richmond et Petersburg à la fin de l'été 1864.**

En apprenant la retraite d'Early vers le haut de la Shenandoah, le général Grant apprenait aussi qu'il allait avoir de nouvelles forces sur les bras devant Richmond, et que les affaires qui y avaient un peu chômé pendant les dernières semaines allaient y reprendre plus d'activité. En conséquence, il se hâta de donner l'ordre au général Halleck à Washington de lui renvoyer le 6e et le 19e corps et de faire tenir le front de la capitale et la Shenandoah par l'armée de Hunter, qui resterait pour le moment en défensive.

Le gouvernement ne partagea pas cette manière de voir et fit excepter le 19e corps de la mobilisation sur le James. En revanche, le 6e corps se mit aussitôt en route pour son ancienne destination. Il était occupé de son embarquement à Washington quand on apprit, le 24 juillet, que l'ennemi redescendait la Shenandoah. Le 6e corps fut renvoyé à Harpers-Ferry.

Malgré cela les confédérés continuèrent leur offensive. Un corps de leur cavalerie franchit le Potomac vers Williamsport le 28 et se dirigea sur la Pensylvanie. La ville

de Chambersburg fut de nouveau occupée le 30, rançonnée, puis brûlée. La cavalerie fédérale du général Kelly n'y arriva que pour en voir déloger l'arrière-garde ennemie. Redoublant de vigueur, elle les talonna et les repoussa sur Cumberland, où elle les défit et les força de s'échapper en désordre par les montagnes de la Virginie occidentale. Le gros des confédérés resta concentré aux environs de Winchester; les fédéraux sous Hunter l'étaient derrière le Monocacy. De forts avant-postes des uns et des autres se trouvaient sur les deux rives du Potomac.

Ce raid et quelques autres de Mosby sur le Bas-Potomac, qui coupèrent à plusieurs reprises les fils télégraphiques entre Washington et City-Point, eurent le prodigieux succès d'entraver la mobilisation de deux à trois corps d'armée, de prolonger le chômage des opérations au point décisif sur le James et d'amener une réorganisation générale des forces et des états-majors.

Le lieutenant-général Grant avait eu la singulière prétention, fondée du reste sur son droit hiérarchique, de diriger de City-Point les opérations de Washington et des environs. Tant qu'il avait eu le télégraphe à sa sûre disposition les choses n'en avaient pas plus marché ; les ordres n'avaient rien pu perdre en étant interprétés par des officiers tels que Halleck, Augur, Wright, Hunter, pouvant juger par eux mêmes de ce qui se passait. Mais le télégraphe ayant cessé de jouer, les communications entre Washington et le grand quartier-général devinrent plus lentes et plus compliquées. Il fallut jusqu'à 36 heures pour des échanges de dépêches qui, le jour auparavant, étaient l'affaire de 5 minutes. On se figure facilement le désordre que de tels accidents, minimes en apparence, peuvent jeter dans une combinaison en cours et dans les services les plus importants. Le général Grant voulut néanmoins continuer à exercer en fait son commandement suprême à Washington, d'où il résulta un croisement

d'ordres et de rapports, de contr'ordres et de rapports supplémentaires, souvent en contradiction les uns avec les autres ou n'étant plus d'aucune valeur au moment de leur réception. Dans ces conditions, l'embarras des subordonnés et des supérieurs devint si grand que la direction de l'armée devint nulle en réalité et que la confusion régna seule et sans partage.

Dans son rapport officiel le général Grant confesse très franchement le mal, sans dire, il est vrai, qu'il en était lui-même la première cause, et il eut l'idée d'y parer en créant un nouveau et grand commandement, qui, sous le nom de *division militaire du centre*, comprendrait les départements de Washington, avec le haut et moyen Potomac et le front du nord de la Virginie, celui de la Virginie occidentale et celui de la Susquehanna. Sheridan parut à Grant l'officier le plus qualifié pour un tel poste, et dans ces vues il le fit partir le 2 août de City-Point pour aller prendre en personne les ordres du général Halleck, à Washington.

La combinaison du général Grant était fort bien entendue. Du moment qu'il voulait être lui-même en campagne avec l'une de ses armées, il avait besoin d'avoir sur chaque zone susceptible de devenir un théâtre décisif de lutte, un officier de confiance et apte à commander en chef une armée principale d'après des instructions générales. Il lui était indispensable d'avoir sur le front de la capitale un autre bras droit, semblable à celui qu'il avait trouvé en Sherman pour les opérations de l'ouest. Un chef d'état-major, avec trois ou quatre subordonnés, ne lui semblait pas suffisant, le service de ce chef d'état-major, même dans les habiles mains de Halleck, étant d'ailleurs accablant par son poids et par son étendue. Malgré ses avantages, le projet du général Grant rencontra quelques obstacles à Washington, qui tenaient surtout à la personnalité du futur élu. Le général Sheridan, âgé

seulement de 35 ans, était un des plus jeunes majors-généraux de l'armée, et si le général Grant, qui avait pu le suivre de près dans l'ouest et dans l'est, savait à quoi s'en tenir sur ses brillants mérites, si le nom de Sheridan, depuis ses derniers raids, commençait à être à la mode, sa réputation n'était pourtant pas encore fondée aux yeux de tous de manière à lui faire donner un commandement en chef au détriment d'officiers plus anciens que lui et ayant rendu d'éclatants mais moins récents services.

Pour avancer les choses à cet égard, autant que pour se renseigner exactement de la vraie situation des forces belligérantes en présence sur le Potomac, Grant partit aussi pour Washington. Il y arriva le 5 août au soir, et dans la nuit même il se rendit au quartier-général de Hunter, à Monocacy-Bridge. Là il se fit rendre compte des effectifs et des dislocations, et délibéra longuement avec le général Hunter de la situation militaire, ainsi que des opérations à entreprendre à nouveau. Dans le courant de la conversation et à l'occasion d'une divergence de points de vue, le général Grant ayant laissé entrevoir, avec une grande courtoisie du reste, qu'une réorganisation des états-majors de l'armée de la Shenandoah ne lui déplairait pas trop, le général Hunter, non moins courtois, s'empressa d'exprimer le désir d'être relevé de son commandement. Un télégramme fut aussitôt expédié à Washington pour en faire venir le général Sheridan, qui s'y tenait tout prêt en réserve, et celui-ci y arriva le 6 au matin. Le général Grant lui expliqua ses plans, lui donna ses instructions, après quoi il repartit pour Washington et pour City-Point. Le 7 août la division militaire du centre fut officiellement constitutée et annoncée par décret du gouvernement.

Cette petite opération du général Grant, dont la réussite indiquait une notable amélioration sur les temps de tiraillements de 1861 et 1862, avait toute la valeur d'une

heureuse campagne. Restait au général Sheridan le soin d'en mettre les fruits en évidence et de justifier la haute confiance dont il venait d'être revêtu.

A cela son zèle et son activité ne firent pas défaut. Dès le 8 août tout était en mouvement dans ses états-majors pour la réorganisation de sa nouvelle armée.

Il ne s'agissait pas, pour le moment, de prendre immédiatement l'offensive. Les instructions du général Grant portaient au contraire de rester en défensive ou plutôt en vigilante observation, concentré vers Harpers-Ferry, de ne pas perdre l'ennemi de vue, s'il marchait au nord, après avoir franchi le Potomac, de le suivre et de l'attaquer partout où on le pourrait, s'il se retirait au sud; de l'y suivre aussi longtemps que ce ne serait pas trop périlleux. En s'avançant dans la vallée de Shenandoah, ce qui aurait lieu tôt ou tard, l'armée vivrait du pays; non-seulement elle en tirerait tout ce qui lui serait nécessaire en fait d'approvisionnements, mais elle y détruirait tout le reste, afin que l'ennemi n'eût plus rien à gagner d'y revenir fourrager. On respecterait les habitations, mais les habitants seraient informés qu'aussi longtemps qu'une armée pourrait subsister parmi eux, des raids y étaient possibles, et qu'on était décidé à empêcher ces raids à tout prix.

Le général Sheridan, en attendant du renfort annoncé, et entr'autres celui de ses divisions de cavalerie Torbert et Wilson, qu'on devait lui envoyer de l'armée du Potomac, se borna à réunir et à former ses forces aux environs de Berrysville, en faisant battre soigneusement la campagne pour s'éclairer sur les mouvements de l'armée confédérée.

Celle-ci s'était resserrée sur la rive occidentale de l'Opequan-Creek, couvrant Winchester et lançant des cou reurs de droite et de gauche. Un mouvement en masse de l'une ou de l'autre des deux armées aurait imman-

quablemen amené une bataille décisive, que personne ne paraissait pressé de livrer.

Le général Grant s'était réservé de donner lui-même l'ordre du mouvement en avant, si les circonstances ne l'imposaient pas elles-mêmes, et il hésitait à risquer une action qui pouvait avoir pour résultat d'exposer de nouveau le Maryland et la Pensylvanie à l'invasion. Cependant, au commencement de septembre, la possession par les confédérés du chemin de fer Baltimore-Ohio et du canal devint si gênante pour Washington, en même temps que si blessante pour l'amour-propre de tout le nord, que le gouvernement insista pour que l'offensive sur ce point fût reprise. Grant, n'en voulant pas prendre la responsabilité, ni en donner l'ordre sans avoir pu juger en personne de l'état des choses et conférer avec Sheridan, partit de City-Point le 15 septembre pour se rendre au quartier-général de son lieutenant, à Charleston, en Virginie. Là Sheridan lui fit un exposé si net et si juste de la situation de chaque armée, et de ce qu'il pourrait entreprendre contre l'armée ennemie, que Grant n'eut qu'à lui dire : « Partez. »

Le départ eut lieu dès le 18 au soir, et, le 19 au matin, Sheridan attaqua la position d'Early, sur l'Opequan. Une chaude bataille s'ouvrit, qui dura jusqu'à 5 heures après-midi. Toute la position resta aux mains de Sheridan, avec 2500 prisonniers et quatre canons. Early, replié sur une autre forte position à quelques milles en arrière, à Fishers-Hill, entre les deux branches de la Shenandoah, fut de nouveau attaqué le lendemain et délogé avec de fortes pertes. Sheridan le poursuivit sans trève ni repos à travers Harrisonburg et Staunton, jusqu'aux cols des Montagnes-Bleues, après quoi il fourragea complétement le haut de la vallée et redescendit prendre position à Strasburg et sur la rive septentrionale du Cedar-Creek.

Le général Early n'avait toutefois pas abandonné la

partie. Après avoir rallié des renforts de l'armée de Lee, il descendit de nouveau la Shenandoah au commencement d'octobre, et sa cavalerie s'engagea, le 9 octobre, avec celle de Sheridan devant Strasburg. Sa défaite fut complète. Il dut se replier en laissant aux mains des fédéraux onze canons et 350 prisonniers. Ne se tenant pas pour battu, Early résolut de tourner la position de Sheridan, trop forte pour être attaquée de front. A cet effet, dans la nuit du 18, il franchit les montagnes de Fishers-Hill, puis la branche septentrionale de la rivière de Shenandoah, et le 19, de grand matin, sous le couvert de l'obscurité et du brouillard, il surprit le flanc gauche et les revers des fédéraux. Ceux-ci, commandés intérimairement par le général X........., en l'absence momentanée de Sheridan, alors à Winchester, se replièrent en grand désordre, et sous un feu meurtrier, qui leur infligea de rudes pertes. Ce ne fut qu'entre Middletown et Newtown qu'on put finalement les rallier. Là, le général Sheridan, accouru de Winchester, les rencontra, les reforma en ligne de bataille, repoussa l'ennemi qui effectuait une poursuite désordonnée, et prit à son tour l'offensive. Les troupes d'Early furent alors maltraitées autant que les unionistes l'avaient été le matin; elles perdirent non seulement les pièces qu'elles avaient capturées au début, mais presque toute leur propre artillerie et d'immenses trains. Le reste se replia pendant la nuit sur Staunton et Lynchburg, poursuivi de près par Sheridan jusqu'à Mount-Jackson.

Cette belle campagne de Sheridan, où le jeune général avait montré autant de facultés de combinaison que de promptitude et de talent d'exécution, justifia hautement la faveur dont il avait été l'objet et mit fin aux velléités des confédérés d'operer en forces dans la vallée de la Shenandoah. Laissant désormais cette zone aux coureurs

et aux guérillas seulement, Lee rappela à lui ses débris dès la fin d'octobre.

De son côté, Grant décida un nouvel et plus actif emploi des forces de Sheridan. Il rappela le 6ᵉ corps à City-Point, une des deux divisions de cavalerie à l'armée du James, et envoya l'autre division en Georgie pour seconder de brillantes opérations, dont nous aurons à parler en détail dans un prochain chapitre.

Pendant tout le temps de ces événements militaires sur le front de Washington et dans la Shenandoah, les armées principales avaient maintenu leurs positions devant Richmond et Petersburg, sans se livrer de guerre bien active. Le général Grant avait pu, on l'a vu, venir deux fois à Washington sans que l'armée se fût repentie de son absence. On s'était occupé, sous chaque drapeau, à augmenter et à perfectionner les ouvrages; deux immenses camps retranchés se trouvaient maintenant en face de deux autres de même taille. City-Point et Bermuda-Hundred, avec les lignes qui les couvraient, ne le cédaient en rien à Richmond et à Petersburg, munis de leurs liens d'ouvrages avancés.

Pour l'intelligence des opérations qui vont suivre, nous devons à nos lecteurs quelques détails de plus sur ces importantes positions des deux belligérants.

Richmond est situé sur les deux rives du James, ou plutôt la ville principale se trouve sur la rive gauche, tandis que les grands faubourgs de Manchester et de Springhill sont sur la rive droite. Trois ponts, dont deux de chemins de fer, relient les deux portions de la ville. Cette grande cité était couverte d'une triple ligne d'ouvrages. La plus intérieure était une suite de redoutes fermées, plus ou moins bastionnées, en terre, à forts reliefs, soigneusement construites et battant les abords des principales routes aboutissant à Richmond. Ces voies sont au nombre de douze sur la rive gauche, et de six sur la

rive droite, sans parler de la voie du fleuve lui-même. Bon nombre de ces redoutes pouvaient, au moyen d'annexes, battre deux ou trois routes. Il y avait quatorze redoutes ou forts sur la rive gauche, et cinq sur la rive droite. La distance moyenne de cette ligne intérieure au centre de la ville était d'environ deux milles. Deux forts seulement étaient à trois milles sur la rive droite; deux autres à un mille.

Les hauteurs de Chimborazo, de Church-Hill, d'Union-Hill, sur le James-River, à l'entrée et en aval de la vtlle, auraient été assez naturellement indiquées pour servir de citadelle à l'ensemble de la position. Mais les ingénieurs confédérés ne s'étaient pas donné ce souci. N'appréciant ces collines centrales et dominantes qu'au point de vue de l'hygiène, ils y avaient humainement établi leurs hôpitaux. Au pied de Church-Hill, vers le fleuve, se trouvaient la fameuse prison Libby, puis la gare du Sud, d'immenses magasins et les principaux arsenaux.

La seconde ligne d'ouvrages était à une moyenne d'environ deux milles en avant de la précédente, et seulement sur la rive gauche. C'était une suite de parapets irréguliers, en crémaillères, de batteries, de palissades, d'abatis, formant une enceinte à peu près continue, et renforcée en quelques points d'ouvrages fermés et résistants. Çà et là, suivant le terrain, se détachaient des rayons perpendiculaires ou brisés, servant de flanquements. Le tracé général de l'enceinte dessinait approximativement un triangle dont le fleuve formait la base, entre Armstead en amont et Randolph en aval. Le sommet du triangle se trouvait vers la ferme Morris, sur la grande route de Mecanicsville. Aux passages de cette route, ainsi que des trois chemins de fer, la ligne était renforcée de redoutes bastionnées.

Elle était couverte par une autre ligne plus avancée et

fort irrégulière, suite de redoutes et d'épaulements courant des escarpements du mont Olivet, au nord, le long du Brook-Run à l'est, puis le long du Chikahominy vers le sud-est; puis au sud, depuis le New-Bridge jusque vers la route de Laurel-Hill; puis à l'ouest jusqu'au James-River, en face du fort Darling. A ce dernier coude elle détachait plusieurs ramifications formant deux lignes de défense successives contre la route remontant la rive gauche du James, et une autre ligne parallèle au fleuve, depuis Mount-Castle en aval jusqu'au point de départ de la seconde ligne, Randolph en amont.

De l'autre côté du fleuve le fort Darling et ses proches annexes, appelés aussi lignes de Drurys-Bluff, étaient le centre de tout un système de fortifications, tendant, d'un côté à commander les eaux du James, et de l'autre à relier les ouvrages de Manchester à ceux du Bas-Appomatox, par conséquent à relier les places de Richmond et de Petersburg. A cet effet, une ligne continue, renforcée de redoutes bastionnées, s'étendait au nord le long du chemin de fer et des ravins du Falling-Creek, et au sud aussi le long du chemin de fer et des rivières Proctors, Ashton, Swift et Old-Town, avec quelques ouvrages longeant les coudes saillants du James.

Quatre redoutes et des crémaillères entre le Swift et l'Appomatox, reliaient les lignes de Petersburg au système du fort Darling. Les autres défenses de Petersburg étaient situées, ainsi que la ville elle-même, en presque totalité sur la rive droite de l'Appomatox, cours d'eau par lequel d'assez forts bâtiments arrivent jusqu'au sein de la ville. Elle n'avait d'abord été couverte que par quelques redoutes sur les fronts de l'est et du sud, battant entr'autres le chemin de fer de City-Point et celui de Norfolk, qui viennent se rejoindre à l'entrée de la ville du côté de l'est.

Ces redoutes avaient été peu à peu augmentées et étaient devenues deux fronts, comptant en tout quatorze ouvrages détachés. Le front de l'est allait de l'Appomatox à la route de Jérusalem ; le front du sud, de cette route au chemin de fer de Weldon. A moins d'un mille en moyenne plus en avant fut construite une enceinte continue qui dessina trois fronts assez réguliers, formant avec l'Appomatox un rectangle d'environ cinq milles de longueur de l'est à l'ouest, sur trois et demi milles de largeur du nord au sud. Le front de l'est était aussi compris entre le Bas-Appomatox, depuis une ferme appelée Page-House jusqu'à la route cordurée de Jérusalem, en couvrant une bonne portion du chemin ferré de Norfolk. Le front du sud s'étendait depuis la route de Jérusalem jusqu'à la route cordurée de Boydton, au-delà du chemin de fer de Weldon. Au point de la route de Boydton, appelé Toll-Gate, la ligne se repliait vers le nord et allait se terminer par une redoute sur le chemin de fer du sud et sur les berges de l'Appomatox. Ainsi, les avenues sur Petersburg étaient battues par deux lignes d'ouvrages principaux du côté de l'est et du sud, et par une du côté de l'ouest où il y avait moins à craindre.

Les routes principales débouchant sur Petersburg étaient au nombre de neuf, à savoir :

La route longeant la rive droite du Bas-Appomatox, des bouches du Swift jusqu'à la route de City-Point, d'un parcours d'environ 5 milles.

Un peu plus au sud, la route ordinaire de City-Point à Petersburg, d'un parcours d'environ 12 milles, et recueillant la précédente à 3 et demi milles de Petersburg.

Le chemin de fer de City-Point à Petersburg, d'un mille environ plus direct que la route ordinaire, coupant celle-ci à deux reprises, puis la longeant dès les maisons Page, à un mille et demi de Petersburg.

La grande route de Petersburg à Suffolk, appelée aussi

route de la poste ou route des télégraphes, passant à Coxmill, à Prince Georges-Court-House, à Dann-House et venant rejoindre les deux précédentes à Page. De Cox-Mill, un prolongement de cette route continuant à longer la rive droite du James-River va rejoindre les voies de City-Point, à environ 3 $^1/_2$ milles en avant de cette place. De ce prolongement se détache vers les fermes D[r] Eppes-Bland un rayon sur Petersburg, qui rejoint la précédente vers Dann-House, à environ 3 milles de Petersburg. Prince-Georges-Court-House est à 4 milles de Dann-House, et Cox-Mill à 8 $^1/_2$ milles de Prince-George-Court-House.

Le chemin de fer de Norfolk à Petersburg qui, dans le rayon qui nous intéresse, passe à la station de Disputanta à 13 $^1/_2$ milles de Petersburg, à Baxter à 9 milles de Petersburg, où il coupe un chemin transversal, menant à Prince-George-Court-House, à Mac-Cann-Station à 6 milles de Petersburg. Cette voie entre dans la ville, après une large courbe vers l'est pour gravir les crêtes des environs de Petersburg, qui va la raccorder à celle de City-Point, à moins d'un mille des premières rues.

La route *cordurée* de Jérusalem (Jerusalem-Plank-Road), presque parallèle à la précédente et entrant en ville à l'angle sud-est, au faubourg de Blandford-Hill. De Mc Cann-Station, un chemin vicinal longe à l'est le chemin de fer de Norfolk-Petersburg, puis le traverse au point où celui-ci commence sa grande courbe et va rejoindre la route de Jérusalem aux maisons Dann, à trois quarts de mille de la place.

Le chemin de fer de Weldon à Petersburg, courant du sud au nord en longeant la route de Halifax et passant à Reams-Station à 10 milles de Petersburg, à Crop-Church-Road 2 $^1/_2$ milles plus au nord, à Ruin-House, à Blide-House, à Raglan-House, enfin à Tavern-Cross, un peu en arrière de Toll-Gate, à un mille de la place et qui entre en ville par l'angle sud-ouest. Il rallie à Raglan-House,

à près de 3 milles de la ville, un chemin venant de la direction du sud-ouest, sur un angle d'environ 45 degrés, appelé route Vaughan et ralliant lui-même un grand nombre de chemins vicinaux, entre autres ceux de Squirrel-Level, de Duncan, de Dabneys-Mill, de Quaker, de Church.

La route cordurée de Boydton, venant du sud-ouest, passant à Dinviddie-Court-House, à 20 milles de Petersburg, à Burges-Mill sur le Hatcher-Run, 10 milles plus au nord-est, ralliant le chemin de Squirrel-Level, puis celui de Weldon vers Tavern-Cross, traversant le chemin de fer de Weldon, pour entrer en ville un peu plus au sud. A Burges-Mill vient aboutir, de l'ouest, à 90 degrés, le chemin du Chêne-Blanc (White-Oak-Road), courant parallèlement entre le Gravelly-Run au sud et le Hatcher-Run au nord, et sur lequel se trouve la taverne de Five-Forks, carrefour de cinq chemins tendant, outre les deux directions du White-Oak, au nord vers le chemin de fer South-Side; au sud-est sur Dinviddie-Court-House, et au sud-ouest sur Butterwood-Creek. Five-Forks, à 6 milles au nord-ouest de Dinviddie-Court-House, à 3 ½ milles du chemin de fer South-Side, est à 7 milles de Burges-Mill, et à 15 de Petersburg.

Le chemin de fer de South-Side, ou de Lynchburg, courant directement à l'ouest, et traversant à Burkesville le chemin de fer de Richmond-Danville. Depuis Ayken-Station, à une douzaine de milles de Petersburg, il court à peu près parallèlement à l'Appomatox, et est cotoyé et parfois traversé par la route de la Rivière, au nord, et par le chemin de Cox, au sud. Le chemin de fer entre en ville en longeant la rivière, tandis que les autres routes s'élèvent et aboutissent au milieu du front de l'ouest.

D'où il ressort que deux zones étaient particulièrement importantes comme avenues sur la place, celle de Page à

Darin, vers l'est, et celle de Tavern-Cross à Toll-Gate, au sud-ouest.

Sur ces deux points, en effet, les crêtes qui entourent Petersburg, et qui dominent en favorables glacis tous les environs, offraient des dépressions naturelles qui avaient été utilisées pour la construction des routes civiles.

Toute la contrée était en général très boisée. Les alentours immédiats de Petersburg, parsemés de riantes fermes, montraient de vastes et belles cultures faisant place à des forêts marécageuses et de plus en plus épaisses, à mesure qu'on s'éloignait vers le sud.

Les premières lignes confédérées s'allongeaient d'abord sur les collines séparant les bassins de l'Appomatox au nord et du Nottoway au Sud. Un grand nombre de petits ruisseaux ravineux, souvent à sec en été, couraient tout autour de Petersburg. Deux traversent même la ville, et le plus oriental la sépare du faubourg de Blandford; quatre à cinq autres, dont Page-Creek, munis de nombreux affluents, pouvaient former des lignes de chicane du côté de l'est, et avaient naturellement été utilisés par les ingénieurs militaires.

Sur le terrain qui s'imposait aux fédéraux se trouvaient des cours d'eau plus importants et se répandant çà et là en grands et gênants marécages.

C'étaient, en partant de leur droite, le Nanley ou Bailey-Creek, venant du voisinage de Dann-House et allant se jeter dans le James à un mille en-dessous de City-Point. Il formait à cette base un excellent front du côté du sud; en revanche, dans la saison pluvieuse, il aidait à couvrir de marais le terrain au nord de Prince Georges-Court-House.

Le Blackwater, sortant des environs de Raglan-House, coulait aussi à l'est en formant des marais un peu au nord

de Mc Cann-Station, puis tournant au sud avant d'atteindre Prince Georges-Court-House.

Le second Swamp et le Harwick-Swamp, à peu près parallèles au précédent, et coupant à 3 et à 6 milles plus au sud la route centrale de Jérusalem.

Plus à l'ouest le Hatcher-Run, venant des environs de Fords-Station, sur le chemin de fer South-Side, coule à l'est jusqu'à Burges-Mill, sur la route de Boydton, aux environs de laquelle il forme des étangs et des marécages, puis tourne au sud, et va traverser le chemin Duncan à Armstrongs-Mill, et le chemin Vaughan vers Keggs-House. A environ deux milles plus au sud, il reçoit du nord le Poplar-Spring, longeant et coupant le chemin Vaughan, et du côté de l'ouest le Gravelly-Run, coupant aussi le chemin Vaughan à Binford-House, et la route de Boydton vers Organ-House.

A 8 et à 9 milles plus au sud-ouest et presque parallèlement au Hatcher-Run, coule le Stony-Creek, coupant la route de Boydton à trois quarts de mille au sud de Dinviddie-Court-House, et recevant, à un mille et demi plus haut, sur sa rive gauche, le Chamberlain-Red, venant de Five-Forks.

Le Hatches-Run a une largeur moyenne d'une trentaine de mètres en temps ordinaire, aux environs de la route de Boydton. Dans la saison des pluies il double facilement de largeur en maintes places et devient très torrentueux à quelques autres.

Tel était le terrain sur lequel allait se continuer, jusqu'à ce qu'elle fût vidée, la lutte engagée entre les deux armées principales de Grant et de Lee. On nous pardonnera par cette raison d'avoir essayé de suppléer par quelques détails, insignifiants et trop minutieux en apparence, à l'absence d'une bonne carte que nous aurions voulut pouvoir fournir à nos lecteurs. D'ailleurs en concentrant

ici ces détails nous pourrons abréger d'autant le récit des opérations sur ce même terrain.

Quand les fédéraux, au milieu de juin, s'étaient portés contre Petersburg, c'étaient les abords du front de l'est, les hauteurs de Blanford, qu'ils avaient d'abord attaqués. C'est là que le corps de Smith avait remporté ces premiers succès qu'il n'avait pu poursuivre.

Quand, un peu plus tard, les masses mêmes du général Grant s'avancèrent contre la place, elles pressèrent encore le front de l'est, tout en cherchant à s'avancer par leur gauche, ce qui força les confédérés à se fortifier aux débouchés du chemin de fer de Weldon, et à se créer tout un nouveau front de ce côté.

Arrêtés dans leur attaque, les unionistes s'étaient couverts des retranchements habituels, en les reliant quelque peu avec leurs magasins et avec la base de City-Point.

Le 9 juillet ils avaient, par ordre du général Grant, entamé des travaux d'approche méthodiques, y compris le travail spécial de la grande mine sur le front du 9e corps, entrepris déjà à la fin de juin par le lieutenant-colonel Pleasants, du 48e Pensylvanie infanterie.

Après l'échec qui suivit l'explosion de la mine et l'assaut du 30 juillet, Grant renonça au système exclusif des travaux d'approche, trop lent et démoralisant pour une grande armée, et adopta celui d'une forte contrevallation défensive, couvrant solidement tout son front et ses réserves. Il se ferait ainsi un camp retranché, une base de manœuvre, aussi près que possible de l'ennemi, dotée d'une forte artillerie et susceptible de tenir à la rigueur pendant quelques jours avec un nombre restreint de troupes. A un moment favorable il en déboucherait avec son gros pour percer ou pour tourner, suivant les circonstances, les lignes ennemies, probablement pour les tourner par leur droite, comme il l'avait constamment fait depuis le Rapidan.

Dès les premiers jours d'août les ingénieurs et les pionniers furent mis à l'œuvre, et ils ne tardèrent pas à montrer de nouveau de quoi était capable ce corps si distingué de l'armée des Etats-Unis, alors sous la haute direction du savant général de Lafield, le chef bien connu de la mission américaine en Europe lors de la guerre de Crimée, et le constructeur des remarquables forts de New-York.

A la disette d'officiers spéciaux de l'arme du génie, il put assez facilement être suppléé par des ingénieurs civils, entrepreneurs, constructeurs en divers genres, tirés des régiments de volontaires. D'anciens officiers étrangers, plusieurs Prussiens entr'autres servant dans les volontaires, parmi lesquels l'habile major Munther, furent aussi utilisés dans la circonstance et rendirent de bons services. Le général Benham, à City-Point, le général Michie sur le James, les colonels Michler et Duane sur le front de Petersburg, tous réunis ensuite sous les ordres supérieurs du général Barnard, se répartirent la besogne et l'avancèrent à qui mieux mieux.

Au moment où le cours de notre récit nous ramène de la Shenandoah sur le James et sur l'Appomatox, leurs progrès étaient déjà fort marquants.

Une ligne d'épaulements et de batteries, primitivement établie le long du Bas-Appomatox et aboutissant vers Page, fut renforcée et appuyée à un solide ouvrage appelé fort Sedgwick.

Une autre ligne, déjà tracée en rifle-pits à la fin de juin, courut de Page vers le sud à travers le chemin de fer de Norfolk jusqu'à la route de Jérusalem. De là elle longea à peu près cette route en se repliant en arrière, puis la traversa vers Williams-House. Les principales batteries, plus ou moins fermées, prirent les noms de forts Rice, Mickle, Morton, Haskell, Steadman, Mac Gilvery,

dénominations empruntées à des noms d'officiers, et qui, malheureusement pour la clarté des opérations, furent souvent changées par l'usage en d'autres noms d'officiers ou en noms de localités.

Dans le courant de juillet, après le départ du 6e corps, une ligne plus resserrée avait été prise sur le front, il avait fallu abandonner les retranchements de Ream-Station, et l'on avait dû penser, pour assurer la défensive, à couvrir aussi la retraite dans la direction de Suffolk. A cet effet, une ligne avait été tracée allant de la route de Jérusalem à l'est jusqu'au marais du Blackwater, à travers le chemin de fer de Norfolk. Cette ligne fut conservée et renforcée. Une redoute fut construite entre le marais et cette voie, et une autre entre celle-ci et la route de Jérusalem.

Ces travaux étaient menés en même temps que les mouvements actifs des troupes, auxquels ils se liaient intimement, le progrès des uns amenant promptement le progrès des autres.

Le 13 août, le général Grant avait repris partiellement l'offensive. Il avait lancé Butler, renforcé du 2e corps et de la division Gregg, sur Richmond, afin de faire une nouvelle reconnaissance des forces de la place et prévenir l'envoi de renforts au corps d'Early. Le bruit avait couru que trois divisions de Lee avaient été détachées dans la Shenandoah, ce qui eût permis, si le fait se confirmait, de tenter quelque chose de décisif contre la place.

Butler remplit sa mission avec vigueur, enleva une portion des lignes ennemies, y compris quelques centaines d'hommes et six canons. Il put s'assurer aussi que des trois divisions censées détachées contre Washington, un seule, celle du général Kershaw, l'avait été réellement.

Cette attaque ayant encore eu un bon effet comme diversion, par rapport au front de Petersburg, Grant jugea opportun de la faire suivre d'une entreprise sur l'aile

opposée, pour prendre possession du chemin de fer de Weldon. Le 17 août le général Warren reçut, dans ce but, l'ordre de se mobiliser dans la nuit. Le 18 au matin, le 5e corps s'empara, après de rudes combats, de ce chemin de fer, s'y retrancha et repoussa les efforts répétés des confédérés pour le reprendre. Le 2e corps avec la division Gregg, rappelé, le 20, de l'extrême droite à l'extrême gauche, occupa aussi les abords de ce chemin de fer, en arrière de Warren. Il était occupé à détruire les rails aux environs de Ream-Station, le 25 août, lorsqu'il fut brusquement attaqué par les corps confédérés de Hampton et de Hill, venant de Dinvidie-Court-House, et mis en déroute avec une perte de cinq canons.

Néanmoins Warren tenait les positions de la même voie plus en avant, et le 26 août l'ordre fut donné d'élever immédiatement un système de forts ouvrages le long et aux environs de la voie ferrée pour la protection de l'aile gauche de l'armée, et de le relier par une suite de redoutes au système du fort Sedgwick.

Les forts Dushane, Wadsworth sur le chemin de fer, Howard, Alex. Hays, sur les emplacements dits Burnt-Chimney et Strong-House, furent aussitôt entrepris, et presque terminés en une dizaine de jours. Des parapets d'infanterie et des batteries intermédiaires les rejoignirent aux ouvrages de la route de Jérusalem. Une autre ligne fut tracée, dans les premiers jours de septembre, pour couvrir la gauche et les revers de l'armée, à partir du fort Dushane, courant en arrière le long et à l'ouest du chemin de fer, puis se repliant à l'est pour aller appuyer sa gauche au marais du Blackwater près du fort Bross. Les trois grandes routes de Halifax, de Jérusalem et de Norfolk furent ainsi fermées et battues par une suite de redoutes, commencées vers le milieu de septembre, et qui plus tard s'appelèrent forts Kelly, Blaisdell, Davison, Mc-Mahon, Stevenson. La chaîne des ouvrages allait ainsi à ce

moment depuis l'Appomatox, par le sud de Petersburg, jusqu'au chemin de fer de Weldon, couvrait une portion de celui-ci, et revenait en arrière jusqu'au James-River. Appuyant ses deux extrémités aux deux fleuves, elle encerclait toute l'armée du Potomac sur un développement de vingt-cinq milles.

En même temps un rayon de chemin de fer fut établi entre ces deux lignes d'ouvrages pour le service spécial de l'armée, se détachant du chemin de City-Point à Banks-House, coupant celui de Norfolk près d'Havery-House, et atteignant celui de Weldon vers Yellow-Tavern, sous les forts Wadsworth et Dushane. Le 26 septembre, grâce à un actif corps spécial de constructeurs civils attaché à l'état-major du quartier-maître de l'armée, le chemin de fer put être terminé et ouvert; il rendit d'éminents services. Une station fut établie derrière chaque quartier-général de corps d'armée, et elles prirent ordinairement le nom du corps. La longueur du chemin de fer militaire était de 18 $^1/_2$ milles, parcourus ordinairement en deux heures.

A ces gigantesques travaux les confédérés n'avaient pas opposé moins d'activité. Chacune des redoutes et des lignes que les fédéraux élevaient sur leur gauche en vit bientôt une autre devant son front. C'était à qui remuerait le plus vite la terre, et les confédérés, sentant d'ailleurs que leur droite était plus spécialement menacée par le système favori d'attaque de leur adversaire, poussèrent aussitôt leur ligne de ce côté jusqu'à la route de Boydson, et au-delà. De forts ouvrages furent élevés sur le Hatcher-Run, aux environs de Burges-Mill.

Jugeant à cela que l'ennemi pourrait bien s'être négligé sur sa gauche, le général Grant décida d'y faire une nouvelle tentative.

L'armée du James fut de nouveau chargée de s'avancer sur Richmond dans la nuit du 28 septembre. Le 29 au

matin les deux corps, maintenant commandés, le 10e par Birney à la place de Gillmore, et le 18e par Ord, remplaçant Smith, s'avancèrent par la rive gauche du James; ils enlevèrent les ouvrages de Fort-Harrison, en dessous de la ferme Chapin, et les retranchements de la route de New-Market, y capturant quinze pièces d'artillerie. Après cela, pensant pouvoir enlever de même les fortifications de Chapin et de Laurel-Hill, et particulièrement le fort Gillmore, ils les assaillirent très bravement, mais ils furent repoussés avec de graves pertes. La cavalerie de Kautz, suivie par une brigade d'infanterie, chercha à tourner les ouvrages par la droite; elle ne put triompher que de quelques rifle-pits, et dut s'arrêter devant les parapets.

Toutefois la première position gagnée était avantageuse, elle menaçait réellement Richmond, et le général Grant résolut de la tenir solidement, quoiqu'elle étendît encore davantage le front déjà démesuré de l'armée fédérale. Le général Butler y fit construire des épaulements, derrière lesquels ses troupes repoussèrent plusieurs assauts de l'ennemi.

En même temps, le général Grant ordonna au général Meade de tâter la droite des confédérés et de l'attaquer résolument, si elle avait été affaiblie au profit des positions du James. Le 30 septembre, les reconnaissances de Meade débouchèrent des ouvrages du chemin de fer de Weldon vers l'ouest et s'emparèrent des retranchements de Poplar-Spring-Church. Quand elles voulurent aller plus loin, elles rencontrèrent l'ennemi en forces et furent obligées de rétrograder, sous le couvert de la cavalerie Gregg qui fit des charges meurtrières sur les confédérés.

Le génie, aussitôt appelé à Poplar-Church, y reconnut et traça de nouvelles lignes, sous les ordres du colonel Michler. Celles-ci consistèrent en un nouveau rectangle appliqué aux lignes se terminant sur le chemin de fer de

Weldon et courant droit à l'ouest. Onze ouvrages fermés et plusieurs batteries en formèrent le corps; les premiers, baptisés des noms de braves officiers récemment tués, s'appelèrent forts Keene, Urmston, Cawakey, Fisher, Welch, Gregg, Cummings, Sampson, Emory, Leibert, Clark. Cela allongeait la ligne de 7 milles et portait le nombre total des ouvrages à 44 forts, y compris 8 à City-Point, et 55 batteries, sans parler des parapets d'infanterie, des casemates, des magasins.

Les 7 milles de nouvelle chaîne, dont les 11 forts susmentionnés furent tracés les 2 et 3 octobre, et le 8 octobre déjà ils étaient terminés. L'activité de leurs constructeurs, fournis essentiellement par le brave 50e du génie de New-York, sous le lieutenant-colonel Spaulding, n'aurait certes pu être plus grande.

En même temps, le général Benham avait couvert City-Point d'une ligne continue de solides parapets, tendant de Bailey-Creek au sud jusqu'à l'Appomatox au nord, sur un parcours d'environ 3 milles. La ligne était renforcée de huit redoutes, dont une grande, le fort Maria, battant les abords du chemin de fer. Toute l'armée à la rigueur aurait pu aisément se réfugier dans l'immense espace entouré par les lignes du général Benham et y avoir un solide abri. Le fort Maria se reliait par cinq autres, dont trois seulement furent achevés, à la chaîne du front de l'armée.

Les batteries furent armées de calibres divers, pour la plupart de Parrott, de 20 et de 30 livres. Quelques 100, 200 et 300 livres furent aussi mis en position sur le front, pour battre les ouvrages de Petersburg et bombarder la ville, et sur le James. En automne 1864, environ 200 bouches à feu étaient en batterie, sans compter les pièces de campagne. Une cinquantaine d'autres couvraient les positions du James.

Un ordre général du 21 septembre prescrivit que l'ar-

mement et les garnisons affectés aux divers forts devaient être considérés comme permanents et ne pouvaient par conséquent être mobilisés que sur un ordre spécial. Chaque semaine les commandants de forts, ainsi que les officiers du génie et de l'artillerie avaient à présenter un rapport sur l'état des fortifications, des travaux, de l'armement, des munitions, des effectifs.

Le rapport hebdomadaire du génie du 22 octobre informa le général en chef que toute la ligne était établie, qu'elle se trouvait en bonnes conditions de résistance, qu'il ne restait plus qu'à la perfectionner de défenses accessoires, telles que fraises, palissades, réseaux de fil de fer, etc., à tendre entre les abatis, ce à quoi l'on travaillerait chaque nuit.

A part ces travaux et les engagements que nous avons mentionnés, le temps se passait encore en canonnades plus ou moins régulières sur tout ou partie du front, fournissant matière, par les éclats d'obus, à des études très variées de concologie, disaient les soldats, ou bien en mutuels raids contre les communications. Un de ces raids opéré par les cavaliers confédérés de Hampton, le 16 septembre, fut aussi hardi que profitable. Ils tournèrent sans bruit toute la gauche des fédéraux pour aller capturer, sur leur extrême droite et sur leurs derrières, à Sycamore-Church, un troupeau d'environ trois mille bœufs concentrés là pour les besoins de l'armée du Potomac. Ils parvinrent à amener presque en entier ce précieux butin dans leurs lignes, où il fut reçu avec de grandes ovations.

L'événement fut célébré de toute façon pendant plusieurs jours et les piquets confédérés en narguaient plaisamment leurs adversaires par de bruyantes imitations de beuglements et par les cris mille fois répétés de « beefsteck » et « rosbeef. » En réplique les fédéraux

leur criaient « Atlanta », allusion a de brillants exploits de l'armée de Sherman dont nous parlerons tout à l'heure.

Le général Grant n'avait attendu que le moment où l'armée serait installée dans des lignes solides d'ouvrages et de parapets, pour r'ouvrir la campagne active avant la mauvaise saison et faire reprendre un nouveau mouvement par sa gauche. Dans cette prévision il avait ordonné des diversions préalables sur la droite et celles-ci procurèrent des escarmouches pendant tout le mois d'octobre sur le front de Richmond. Il y eut parfois plus que des escarmouches. La cavalerie du général Kautz livra le 7 octobre, aux environs de sa position avancée, un combat qui finit par lui être très fatal. Dans sa retraite, elle perdit toute son artillerie, huit à neuf pièces. L'ennemi ayant ensuite voulu attaquer les retranchements de l'infanterie, il fut à son tour refoulé avec grandes pertes. Quelques jours après le général Butler délogea les confédérés de nouveaux ouvrages qu'ils étaient en train de construire, mais en devant livrer plusieurs assauts qui furent meurtriers à ses troupes.

Le 22 octobre, au matin, un vif duel d'artillerie s'engagea sur le James entre les batteries fédérales de Boulwar-House et de Signal-Hill et quatre canonnières confédérées, dont deux cuirassées le « Virginia » et le « Fredericksburg » qui cherchaient à descendre le fleuve. Celles-ci furent arrêtées par le tir bien ajusté d'une dizaine de Parrott, dont deux de 200 livres. L'appui de la batterie confédérée Brook lançant de puissants withworth contre Signal-Hill augmenta le bruit sans aider la flottille, qui dut se retirer après quelques avaries, particulièrement au « Fredericksburg. »

Avant de commencer son mouvement, qu'il avait fixé au 26 octobre, le général Grant ordonna encore au génie l'établissement d'un grand hôpital central à City-Point,

qui fut entrepris dès le 20 octobre sur les bluffs entre le chemin de fer et le Bailey-Creek, et la construction de deux nouvelles redoutes sur le front, commandant les autres ouvrages; une entre la route de Norfolk et Avery-House, l'autre près de Friends-House. Il fallut aussi augmenter quelques défilements pour mieux couvrir le chemin de fer militaire, qui en quelques points était atteint par les gros projectiles ennemis. Tous ces préliminaires étant en bonne voie d'exécution le général Grant donna ses ordres de mouvement le 25 au soir. Toute l'armée devait s'ébranler le 26 au soir pour marcher par la gauche et en arrière vers le sud ouest, en ne laissant aux ouvrages que leurs garnisons et quelques détachements d'infanterie de chaque corps. En tête marcheraient la cavalerie Gregg et le 2e corps, Hancock, qui feraient un large mouvement tournant sur les revers des confédérés. Les 5e et 9e corps iraient moins au sud, et se rejoindraient au 2e sur le Hatcher-Run aux environs de Burges-Mill. Après cela le 2e corps et la cavalerie pousseraient jusqu'au chemin de fer South-Side.

Le 26 après-midi, l'animation fut grande dans tous les camps. Les malades, les bagages, les parcs furent évacués sur City-Point. La cavalerie se munit de rations pour trois jours et l'infanterie pour quatre. La longue ligne des retranchements fut laissée à la garde de la division Mile du 2e corps et de la brigade Baxter du 5e, avec la plus grande partie de l'artillerie de campagne, de minime emploi dans les épaisses forêts où l'armée allait s'engager.

Le 27, à 2 heures du matin, la division de cavalerie Gregg et les deux divisions Egan et Mott du 2e corps, partirent de leurs bivouacs, la cavalerie droit en arrière sur Ream-Station, d'où elle ferait tête de colonne à droite, le 2e corps par la route de l'église, puis par la route Vaughan. Quelques heures plus tard les deux autres corps

qui avaient beaucoup moins de trajet à parcourir s'ébranlèrent aussi.

A la pointe du jour déjà Gregg rencontra des vedettes de la cavalerie de Hampton gardant les abords du Hatcher-Run, puis, un fort poste sur ce cours d'eau ; malgré toutes les précautions de discrétion dans les préparatifs et de silence dans la marche, le secret avait été vendu et le mouvement éventé. Des espions étaient parvenus à en renseigner le général Hampton qui avait aussitôt prévenu ses collégues, et étendu sa cavalerie sur le Bas-Hatcher-Run.

L'avant-garde de Gregg attaqua résolument le poste confédéré et l'enleva au moyen d'un feu meurtrier du 1er Maine, armé de carabines Henry à 16 coups. Toujours en escarmouchant, la colonne s'avança par le chemin des Quakers, et elle atteignit, vers midi, la route Boydton, où elle se rallia au 2e corps en couvrant sa gauche.

Hancock, en s'avançant sur le chemin Vaughan, rencontra les piquets ennemis vers W. P. Cummins-Place, à 6 heures du matin, et depuis là son avant-garde eut aussi des escarmouches continuelles. Le passage du Hatcher-Run était couvert par des abatis et défendu par un fort poste de cavalerie démontée. A 8 heures du matin il fut attaqué par la division Egan et enlevé sans trop de peine.

Après avoir passé la rivière le corps marcha vers l'ouest en deux colonnes, passant aux environs de Dabneys-Mill et de Armstrongs-Mill. Entre onze heures et midi, elles atteignirent la route de Boydton vers le moulin Arnold et les maisons Rainie. Là elles trouvèrent l'ennemi bien posté, et ayant de forts ouvrages vers Burges-Mill. Le combat s'engagea aussitôt, et les piquets confédérés furent refoulés. La cavalerie Gregg alla courir plus à gauche et en avant vers la route du White-Vak ;

grâce aux clairières qui se trouvent sur ce point, elle vit passer des trains sur le chemin de fer South-Side; mais elle ne put s'en approcher. Elle rapporta que tout le cours du Hatcher-Run jusque près du chemin de fer, était couvert d'abatis et de retranchements, gardés par de l'artillerie et de la cavalerie démontée. Toutes les reconnaissances du 2e corps confirmèrent aussi que malgré le grand mouvement tournant opéré on était loin d'avoir atteint l'extrêmité des lignes fortifiées de l'ennemi.

Sur de telles informations, le général Grant, qui venait d'arriver sur les lieux avec le général Meade, avait à prendre une prompte résolution, car la surprise espérée était déjouée. Ne sachant trop jusqu'où il pourrait être mené dans son mouvement tournant, et n'ayant ni suffisamment de rations pour se lancer plus avant dans l'inconnu, ni toutes les forces qu'il aurait pu avoir pour un assaut dans les meilleures conditions, il se décida à la retraite. Après avoir reçu avis de l'approche du 5e corps, et de la jonction déjà effectuée de sa gauche avec les flanqueurs de droite de Hancock, le général Grant fit donner l'ordre de la retraite, et partit lui-même de la gauche pour rentrer à son quartier.

Malheureusement la réunion des 5e et 2e corps annoncée au général Grant n'était pas encore un fait accompli. Quelques tirailleurs des deux corps s'étaient bien mêlés entr'eux aux avant-postes, mais l'épaisseur de la forêt et le dédale des chemins qui la croisent avaient entravé la jonction des masses.

Les 9e et 5e corps s'étaient bien mis en marche le 27, à l'heure voulue, au point du jour, le 9e corps par la route de Squirrel-Level, le 5e par celle de Vaughan, tous deux tendant vers le Hatcher-Run entre Burges-Mill et Armstrong-Mill. Entre une et deux heures après-midi, ils arrivèrent en position, devant les ouvrages du Hatcher-

Run, après avoir escarmouché à chaque clairière et à chaque carrefour, de neuf à dix heures du matin.

Des engagements de plus en plus vifs eurent lieu dans l'après-midi, mais sans but précis et à travers les bois. Le 9e corps à la droite engagea ses divisions Terrero et Wilcox en grandes bandes de tirailleurs contre des abatis; le 5e lança aussi en avant une portion des divisions Griffin et Crawford contre les ouvrages. Quelques rifle-pits purent être enlevés, mais les ouvrages eux-mêmes, dominant des clairières, demandaient une canonnade préalable et un assaut dans les règles. Celui-ci ne fut pas tenté. Les masses s'arrêtèrent prêtes à le donner aussitôt qu'une action commune aurait pu être concertée; en attendant les chaînes de tirailleurs se répandirent de droite et de gauche dans les bois plutôt au gré de leur imagination qu'en vue d'un objectif déterminé.

Cette attitude d'observation des deux corps pouvait d'ailleurs être utile, quoiqu'elle l'eût été à un degré bien supérieur si elle avait été moins passive. Ils entendaient tirailler vivement sur leur gauche depuis quelques heures, et ils pouvaient espérer que pendant qu'ils maintenaient les confédérés de front Hancock réussissait à les tourner par leur droite.

On vient de voir que c'était le contraire et que le 2e corps avait été non moins arrêté que les 9e et 5e. Bien plus, au moment où il allait se remettre en action pour lancer une pointe contre les ouvrages de Bruges-Mill et ensuite commencer sa retraite, il fut lui-même vivement assailli sur sa droite et à revers.

Le général confédéré Hill avait eu tout le temps de reconnaître que l'armée fédérale était partagée en deux colonnes cherchant à se rejoindre et n'y réussissant pas. Il en profita pour lancer dans la lacune la division Mahone, et c'était elle qui, vers les 4 heures, attaquait

si brusquement le 2e corps. Celui-ci paya d'abord un large tribut à la surprise. Quelques canons durent être abandonnés et la brigade Smith de la division Egan fut mise en déroute. Mais les troupes se rallièrent bientôt autour d'une position d'artillerie convenable prise plus en arrrière, et le combat s'établit régulièrement. A son tour Hancock prit l'offensive et refoula la division Mahone sur ses lignes du Hatcher-Run, en lui reprenant les canons et la moitié des prisonniers qu'elle avait capturés au début. Il lui fit en outre 400 prisonniers, coupés en masse sur la route de Boydton. De ce côté la cavalerie eut aussi une chaude action à soutenir dans laquelle elle perdit environ 200 hommes, mais fit autant de prisonniers.

A la nuit et sous des torrents de pluie, la retraite fut commencée. Le 2e corps, qui avait beaucoup tiraillé toute la journée, et surtout dans la dernière affaire, se serait d'ailleurs trouvé gêné de munitions pour reprendre la lutte sur le même pied le lendemain. Le 28 au matin, les 5e et 9e corps se replièrent aussi, et le soir toutes les troupes rentrèrent dans les anciennes lignes. L'artillerie et la division Mile les avaient bien gardées. Cette dernière avait même fait une sortie qui avait amené la capture d'une ligne avancée de rifle-pits et d'une trentaine d'hommes. Dans la nuit suivante, l'ennemi rendit la visite, surprit et enleva tout un bataillon d'avant-postes entre le 2e et le 5e corps.

Pour favoriser ce mouvement de l'armée du Potomac, l'armée du James s'était en même temps avancée de nouveau contre Richmond. Le général Butler avait aussi réparti sa démonstration en deux actions séparées : une de front par le 10e corps, directement sur les routes de Darbeytown et de Williamsburg; l'autre, par le 18e corps, pour un plus large mouvement sur la droite, sur le

chemin de fer du York-River. La première réussit à enlever quelques abatis et quelques prisonniers, la seconde échoua complétement et avec une perte d'environ 1200 bommes.

Les pertes totales des deux armées du Potomac et du James furent relativement minimes; elles ne se montèrent qu'à environ 3500 hommes, deux canons et une vingtaine de voitures, ce qui n'était pas payer trop cher les leçons à tirer de l'opération considérée comme simple reconnaissance. Par là les états-majors avaient pu apprendre plusieurs choses fort utiles.

Ils surent qu'il faudrait mieux compter dorénavant avec le vigilant espionnage qui les entourait constamment. En effet, la plupart des fermes, dans les lignes et dans le voisinage de l'armée fédérale, avaient gardé leurs habitants, particulièrement les femmes, les enfants, les vieillards, car tous les hommes valides avaient été requis par la conscription. Ces maisons, trop scrupuleusement respectées et souvent transformées en hôtels et auberges militaires n'en étaient pas moins foncièrement sécessionnistes et formaient tout autant de centres d'espionnage fort préjudiciables à l'armée. On y fit meilleure garde; quelques-unes furent brûlées, d'autres séquestrées et occupées.

Le général Grant apprit encore que les positions fortifiées des sudistes s'étendaient plus loin sur leur droite qu'on ne l'avait cru d'abord, et que dans une contrée aussi boisée il ne pouvait être question d'opérer avec des masses et sur un front un peu étendu sans s'être auparavant ouvert quelques routes militaires en vue des opérations projetées.

Ne fût-ce que pour rendre possible une direction quelconque des divers corps devant agir simultanément, il fallait deux ou trois places d'armes dans la forêt et quelques chemins les réunissant; il fallait pouvoir s'avancer

successivement de positions en positions jusqu'à ce qu'on pût amener le gros de l'armée devant l'ennemi autrement qu'en trois ou quatre longues colonnes processionnelles, séparées les unes des autres par d'inextricables fourrés marécageux, et ne pouvant tirer presque aucun parti de leur artillerie.

Ce sont ces conditions particulières de terrain, jointes au système appliqué en grand des lignes retranchées, qu'elles favorisaient, qui avaient imposé au général Grant l'étrange dispositif des opérations du 27 octobre, nous montrant quatre corps d'armée en diversions, les 18e, 10e, 9e et 5e, pour un seul, le 2e, en action décisive. Nulle part, sur cette zone du Hatcher-Run, on n'aurait pu faire marcher et engager de front l'effectif de deux corps d'armée.

Les pionniers furent de rechef mis à l'œuvre pour cordurer des routes sur la gauche et sur ses revers, et l'armée s'avança lentement, la hache autant que le fusil à la main, sur le terrain des rifle-pits ennemis. A part ces utiles et rudes cheminements, à part la canonnade journalière et variée des forts sur le front et quelques raids et escarmouches de droite et de gauche, les opérations prirent, à dater de novembre, un caractère de calme relatif qu'on pouvait bien appeler du nom de quartiers d'hiver.

En se bornant à maintenir seulement ses positions, suffisamment menaçantes pour obliger le général Lee de les surveiller constamment et en forces, Grant, comme chef suprême des armées des Etats-Unis, ne faisait point une mauvaise opération. Tandis que la conscription dans le Nord lui organisait des renforts de recrues et de nouveaux régiments, le Sud était à bout de levées et de matériel. Chaque escarmouche qui lui coûtait quelques hommes lui était fatale, car ces hommes ne se remplaçaient plus. Des jeunes gens de seize ans, des vieillards de soixante ans avaient été requis pour les garnisons des

places, et l'armée active avait sous ses drapeaux tout ce qu'elle pourrait compter en fait d'effectifs.

Sur d'autres points d'ailleurs, sur terre et sur mer, des opérations étaient en cours pour ruiner ses ressources, pour lui couper ses derniers chemins de fer, pour lui bloquer hermétiquement ses ports, pour envelopper ses corps séparés, en un mot pour l'écraser et pour l'affamer en même temps.

En attendant que ces entreprises se déroulassent et donnassent leurs fruits, Grant n'avait rien de mieux à faire que de rester en expectative devant Petersburg-Richmond, d'y contenir les masses de Lee et de s'y préparer à une reprise énergique des hostilités au printemps de 1865, si la nation était décidée à poursuivre la lutte, ce que les élections présidentielles allaient dire.

Laissons maintenant les armées de Meade et de Butler dans leurs quartiers d'hiver des bords du James et de l'Appomatox, pour voir comment s'étaient effectuées sur d'autres théâtres les opérations auxquelles nous faisons allusion ci-dessus, et l'influence qu'elles allaient avoir sur la situation respective des belligérants au point décisif.



XXVII

Campagne de Sherman en Georgie. — Combats de Buzzard-Roost, de Resaca, de New-Hope-Church. — Retraite méthodique de Johnton. — Mouvements tournants de Sherman et batailles d'Atlanta (20, 22, 28 juillet). — **Johnston remplacé par Hood. — Occupation d'Atlanta par les fédéraux** [1].

Conformément au plan d'ensemble dont nous avons parlé au chapitre XXIV [2], plan que les généraux Grant et Sherman avaient débattu en commun à plusieurs reprises, et entr'autres à Cincinnati lors du départ du premier pour Washington en mars 1864, et conformément aux ordres subséquents du lieutenant-général, Sherman réunit ses forces à la fin d'avril et au commencement de mai aux environs de Chattanooga, pour rouvrir la campagne. Il commença, le 6 mai, son mouvement en avant dans la direction de Dalton, espérant pénétrer tout d'abord jusqu'à Atlanta. Une fois en possession de cet important carrefour de chemins de fer de la région du Sud, il verrait à se déterminer un autre objectif, suivant les circonstances.

(1) Aux sources que nous avons indiquées en tête de notre premier volume, nous devons spécialement ajouter pour ce chapitre et pour les suivants concernant les opérations de Sherman deux livres récents . *Sherman and his campaigns,* a military Biography, by col. S. N. Bowan and l'-col. R. B. Irwin. New-York, Richardson, 1 vol., 1865, et *The story of the great march,* by major Nichols. New-York, 1865. Harper frères. — 1 vol. in-8°.

(2) Voir page 24.

En premier lieu il avait à triompher de l'armée confédérée qui lui était spécialement opposée. Cette armée, commandée par le général Johnston, comptait environ 60 mille hommes, répartis en trois corps d'armée, sous les généraux Polk, Hardee, Hood, chacun d'eux comptant de deux à trois divisions.

Sherman avait en outre à franchir trois rivières et une chaîne de montagnes dont l'ennemi avait fait autant de lignes de défense, à savoir les rivières d'Oostanaula, d'Etowah et de Chattahoochee, et les montagnes de Kenesaw.

Au moment de la reprise des hostilités de 1864, l'armée confédérée était fortement établie dans des positions retranchées en avant de Dalton à Buzzard-Roost, à cheval sur le chemin de fer Géorgie-Tennessee. En arrière de cette position, d'autres s'étageaient le long du chemin de fer, spécialement à Resaca, au défilé d'Allatoona, à la ville de Dallas, aux montagnes de Kenesaw, et sur les rivières sus-indiquées à l'endroit où elles étaient traversées par le chemin de fer.

Les forces de Sherman se montaient à environ cent mille hommes, répartis en trois armées, sept corps d'armée et vingt-cinq divisions, comme suit :

Armée de l'Ohio, maintenant commandée par le général Schofield, à la place de Burnside, et réduite au 23e corps (le 9e étant retourné à l'armée du Potomac), divisions Hascall et Cox.

Armée du Cumberland, toujours sous le général Thomas, trois corps :

4e corps, Howard; divisions Stanley, Newton et Wood.

14e corps, Palmer; divisions Jeff. Davis, Johnson, Baird.

20e corps, Hooker; divisions Williams, Geary, Butterfield.

Armée du Tennessee, sous le général Mc Pherson ; trois corps.

15e corps, Logan; divisions Osterhaus, Morgan Smith, John Smith, Harrow.

16e corps (partiellement), Dodge; divisions Ransom, Corse, Sweeney.

17e corps (partiellement), Blair; divisions Woods, Leggett.

Le reste des 16e et 17e corps, sous Hurlbut et Slocum, était encore à Memphis et à Vicksburg, et rejoindrait plus tard.

La cavalerie, sous Stoneman, comptait les divisions Stoneman, Garrard, Mc Cook, Kilpatrick.

L'artillerie, sous Barry, comptait 254 pièces.

Chef d'état-major, colonel Bowan.

Chef quartier-maître général, Easton.

Inspecteur général, colonel Ewing.

Chef ingénieur, capitaine Poe.

Chef de l'ordonnance, capitaine Baylor.

Chef du service sanitaire, Dr Moore.

Chef du corps des signaux, capitaine Bachtal.

Chef du commissariat, colonel Beckwith.

Le 6 mai au matin, l'armée du Tennessee se trouvait près de Gordons-Mille, sur le Chickamauga; l'armée du Cumberland, vers Ringgold, sur le chemin de fer: l'armée de l'Ohio, près de Red-Clay, sur la voie de Géorgie, droit au nord de Dalton.

Les montagnes appelées Rocky-Face-Ridge séparaient les deux armées ennemies.

Sherman ne voulut pas attaquer de front les positions et les défilés de Buzzard-Roost, couverts par de forts retranchements et des digues le long du Mill-Creek: il résolut de les tourner par leur gauche. Mc Pherson se porta par Ships, Willanow et Snake-Creek-Gap contre Resaca, sur le chemin de fer, à 18 milles en-dessous de Dalton, avec ordre d'y faire une brusque attaque, d'y détruire

le chemin de fer, puis de se retirer un peu en arrière, pour prendre une bonne position de flanc à Snake-Creek, prêt à tomber de là sur l'ennemi, quand il se mettrait en retraite. Pendant ce temps, les autres corps menaceraient la position de front et de flanc.

Thomas s'avança sans opposition, le 7 mai, sur Tunnell-Hill, qu'il occupa. Le lendemain et le surlendemain, il fit attaquer les lignes de Buzzard-Roost par les divisions Newton et Geary, qui enlevèrent quelques rifle-pits après de vives escarmouches, mais s'arrêtèrent devant les ouvrages mêmes.

Schofield s'avança, le 9, sur Dalton. Le même jour, Mc Pherson arrivait en vue de Resaca, après avoir surpris et mis en déroute une brigade de cavalerie à Snake-Creek-Gap. Ayant trouvé Resaca trop fortifié, il n'essaya pas de l'attaquer et se replia sur Snake-Gap. Informé de l'état des choses, Sherman fit filer, le 10, toutes ses forces sur Resaca, sauf le corps Howard, laissé en démonstration devant Buzzard-Roost, et, le 12, tout le gros de l'armée marcha sur Resaca.

Le même jour, Johnston s'était mis en retraite sur Resaca et y arrivait en forces avant que les fédéraux pussent l'attaquer. Ses lignes de retranchements, appuyées à la rivière Oostanaula, lui permettaient de s'y déployer et d'y livrer bataille.

L'action commença le 14 au soir par la construction d'un pont que Sherman fit jeter en aval de Resaca à Lays-Terry, et se continua toute la journée du 15; à la fin de cette seconde journée, Hooker délogea les confédérés des collines dominantes, ce qui les força à la retraite. Dans la nuit du 15 au 16, ils se replièrent plus au sud, après avoir brûlé le pont du chemin de fer.

Encore à temps, en revanche, Sherman s'empara du pont sur la route ordinaire, et il fit commencer sur-le-champ la poursuite par toute l'armée. Il avait capturé à

Resaca huit canons et un grand nombre d'effets de campement et d'équipement.

Le 17 au soir, l'arrière-garde ennemie, commandée par Hardee, fut atteinte aux environs d'Adairsville par la division Newton, ce qui donna lieu à une chaude affaire. Le 19, Johnston essaya de tenir à Cassville, où il avait quelques retranchements; mais voyant converger sur son front et sur ses revers de fortes colonnes fédérales, il se retira pendant la nuit derrière la rivière Etowah, après avoir brûlé les ponts près de Cartersville.

Shermann qui avait marché et escarmouché continuellement depuis son départ, donna quelques jours de repos à son armée, Thomas vers Cassville, Mc Pherson à Kingston, Schofield vers la gare et les ponts de Cassville. Ces quelques jours furent utilement employés par les états-majors à reconnaître les environs, à faire prendre possession par la division Jeff. Davis, de Rome plus à droite, avec ses précieuses fonderies, à s'assurer des ponts à Kingston et à Rome, et à rassembler des trains chargés de vingt jours de rations de vivres et de fourrage. Après avoir laissé garnison à Rome et à Kingston l'armée se remit en route le 23 mai.

L'ennemi avait pris de nouvelles et fortes positions derrière l'Etowah, et entre autres aux défilés d'Allatoona, mais Sherman n'était point obligé de s'y heurter; il avait d'autres routes pour s'avancer contre son principal objectif, Atlanta. Il résolut de tourner encore les lignes ennemies par leur gauche et de quitter le chemin de fer. C'est pour cela qu'il avait organisé l'immense train mentionné ci-dessus.

Tandis que des démonstrations furent faites par l'arrière-garde aux environs de Cartersville, le gros de l'armée marcha de Kingston sur Dallas en trois colonnes.

Le général Johnston découvrit à temps ce mouvement

et se replia en arrière, en envoyant promptement le corps de Hood vers Dallas pour y barrer le passage aux fédéraux. Celui-ci s'établit dans des ouvrages et dans une position naturellement forte à New-Hope-Church, où il repoussa deux attaques du général Hooke le 25 et le 26 mai. Le 27, l'armée se concentra devant New-Hope-Church comme pour l'attaquer. Mais en même temps Sherman commença à la faire filer par la gauche pour aller reprendre le chemin de fer vers Ackworth, au débouché méridional des défilés d'Allatoona.

Ce mouvement était en train de s'exécuter lorsque Hood qui s'en était aperçu attaqua à son tour, dans la journée du 28, l'armée de Mc Pherson, restée un peu isolée en arrière vers Dallas. Heureusement Mc Pherson avait comme d'habitude fait couvrir ses lignes de quelques abatis et épaulements. Derrière cette protection, il fit bonne résistance et finit par repousser glorieusement l'attaque de Hood. Le reste de l'armée qui avait suspendu son mouvement le reprit le surlendemain, la cavalerie étant lancée en avant ou plutôt en arrière dans la nouvelle direction, pour s'emparer de toutes les avenues d'Allatoona. Le 6 juin, tout le gros de l'armée était revenu sur le chemin de fer et s'était concentré aux environs d'Ackworth, l'ennemi s'étant à son tour retiré, par suite de ce mouvement, sur Kenesaw, derrière les Lost-Mountains.

Le général Sherman, qui, pendant cette petite campagne d'une quinzaine de jours en dehors du chemin de fer, avait expérimenté la lourdeur de son armée, par le fait de ses trains, se hâta de reprendre possession de la voie ferrée comme ligne de communication. Il la fit réparer et transformer les défilés d'Allatoona en une nouvelle base. Des magasins y furent établis; d'autres ouvrages s'y élevèrent et une garnison y fut laissée. Pour remplacer dans l'armée active les détachements qu'il allait être obligé

d'échelonner sur ses communications à la garde de la voie ferrée, Sherman appela à lui tous les renforts disponibles de son département, et déjà le 9 juin deux divisions du 17e corps, sous le général Blair, le rejoignirent à Ackworth.

Le 10 juin, Sherman se remit en route et se trouva le 11 devant les lignes de l'ennemi, parapets et redoutes d'un front d'environ deux milles de longueur couvrant la petite ville de Marietta. La position était admirablement choisie, quoique un peu étendue. Les hauteurs environnantes étaient garnies de vigies qui pouvaient signaler tous les mouvements des fédéraux. Johnston avait placé à sa droite le corps de Hood, à cheval sur la route de Marietta à Ackworth, au centre Polk, à gauche Hardee s'appuyant aux Lost-Mountains.

Le général Shermann déploya ses troupes le 12, ayant à sa droite Hooke, au centre Palmer, sur le chemin de de fer, à gauche Howard, le reste en réserve vers Big-Shanty. Son intention cette fois était d'attaquer et non plus de tourner les positions. Il voulait donner par là du moral à sa troupe et ne pas habituer l'ennemi à un seul mode d'opération. La ligne de Johnston lui paraissant trop étendue, il la percerait au centre entre les Pirze et Kenesaw-Mountain. Après des reconnaissances et des canonnades préalables le 13 et le 14, dans lesquelles le général confédéré Polk fut tué, le centre marcha en avant le 15. L'ennemi se retira presque sans combat de ses premières positions sur d'autres plus concentrées derrière le Nose-Creek.

Sherman le suivit de près, grandement entravé toutefois par d'incessantes pluies. Le 22 juin une chaude affaire se livra entre les corps de Hooke et de Hood, et le 26 le général Sherman ordonna, pour le lendemain, l'assaut des lignes confédérées sur deux points au sud de Kenesaw, près de Little-Kenesaw par Mc Pherson, l'autre à un

mille plus au sud. Cette fois l'assaut désiré put avoir lieu. Les confédérés tinrent, et ne tinrent que trop bien. Les deux colonnes des assaillants furent repoussées, avec une perte totale d'environ trois mille hommes, tandis que les confédérés des corps de Hardee et de Loring, les seuls qui eurent à combattre, ne perdirent que cinq à six cents hommes.

L'armée fédérale eut néanmoins à cette affaire le réel avantage d'avoir montré aux confédérés qu'elle saurait aussi agir de vigueur, dans l'occasion, contre leurs retranchements, et d'avoir gagné assez de terrain pour les forcer à rester blottis dans leurs lignes de Kenesaw. Tout en les y gardant de près Sherman reprit les mouvements de flanc. Le 1er juillet, il fit relever Mc Pherson sur le front et à la droite par la division de cavalerie Garrard, et le fit filer plus à droite et en avant, escorté de la division Stoneman, pour menacer les passages de Chattahoochee vers Turners-Ferry et Nickajack-Creek.

Ce mouvement, en pleine exécution, dès la nuit du 2 au 3, détermina Johnston à se replier le 3, sur le Chattahoochee, où il avait une forte tête de pont, avec des lignes avancées vers Smyrna-Church.

Thomas, qui l'avait suivi pas à pas sur le chemin de fer refoula ses avant-postes le 4 juillet, et le lendemain déjà les deux armées s'entretiraillaient le long et au travers du Chattahoochee. Ce cours d'eau, profond et rapide alors et d'une largeur d'une soixantaine de mètres, n'était pas un obstacle à dédaigner. Sans perdre de temps Sherman ordonna à Schofield de le passer aux bouches du Soap-Creek à sa gauche, dans la nuit du 6 au 7 juillet. Schofield réussit complétement dans l'entreprise, il surprit même le poste confédéré sur ce point et lui captura un canon. Un pont de pontons fut aussitôt établi, avec quelques retranchements sur des collines plus en avant pour le cou-

vrir. Un peu plus loin sur la gauche la cavalerie de Garrard alla s'emparer des ponts de Rosswell, tout en y détruisant de grandes manufactures d'effets militaires fonctionnant dans cette localité. Toute l'armée, qui pendant ce temps avait fait des démonstrations vers la droite, se replia sur sa gauche pour passer la rivière à Soap-Creek et à Rosswell. La division Newton alla promptement renforcer la cavalerie de Garrard. Le général Howard jeta aussi un pont, le 8, à deux milles en dessous de celui de Schofield, et le 9 le passage sur la rive droite commença sur les trois points. En apprenant cela Johnston évacua ses ouvrages de la rive droite, brûla ses ponts et replia son gros sur les ouvrages extérieurs d'Atlanta.

Le général Sherman s'arrêta quelques jours sur les deux rives du Chattahoochee avant d'aller plus loin. Il se fit joindre par deux mille hardis cavaliers sous le général Rousseau, qui opérèrent un brillant raid en partant de Decatur en Alabama, le 10 juillet, et en arrivant, par Talladega et Opelika, à Marietta le 22 juillet.

Le 17 juillet déjà l'armée fédérale s'était remise en mouvement, après avoir réuni de nouveaux approvisionnements à Allatoona, à Marietta et à Vinings-Station; le 18, continuant sa marche, le général Mc Pherson atteignit le chemin de fer d'Augusta à un point à sept milles à l'est de Decatur. Le même jour le général Schofield occupa Decatur. Après avoir enlevé les rails sur une grande distance, ces corps s'approchèrent d'Atlanta en longeant la voie. Le général Thomas s'avança de son côté par les diverses routes traversant le Peach-Tree-Creek, et le 20 les forces se réunirent sur le front septentrional et oriental de la place.

Dans le même après-midi l'ennemi sortit de ses retranchements et prit l'offensive contre le centre de Sherman sur la route Buckhead.

Depuis trois jours le général Johnston, trouvé trop pru-

dent et trop temporisateur à Richmond, avait été remplacé par le bouillant général Hood. C'était un tort du gouvernement confédéré. Johnston avait montré certainement des talents comme commandant en chef. Il avait su défendre pouce à pouce le terrain de Chattanooga à Atlanta, contre une armée double en nombre de la sienne, sans se laisser entamer, et avait forcé celle-ci à mettre 72 jours pour gagner un parcours d'une centaine de milles. Il arrivait maintenant sur sa base, où il serait en mesure de livrer bataille avec plus d'avantages que sur le Tennessee ou sur l'Etowah; on aurait dû lui laisser achever cette portion de son plan, avant de le juger sans appel et de procéder contre lui aussi sommairement.

Quoi qu'il en soit Hood voulut justifier sa réputation d'énergie et d'intrépidité personnelle en passant au plus tôt à l'offensive, et le premier résultat de cette décision fut l'action du 20 après midi. Les corps de Hooker et de Howard, qui en supportèrent le poids principal, se maintinrent sur leur terrain et refoulèrent les assaillants, non sans une lutte acharnée qui dura jusqu'à la nuit. Les fédéraux perdirent environ 1500 hommes; les confédérés un peu moins.

Le lendemain ceux-ci prirent une position plus concentrée immédiatement dans les ouvrages depuis longtemps préparés autour d'Atlanta. On ne s'occupa plus que de les relier par des abatis, des fossés de tirailleurs, des palissades et chevaux de frise. L'armée fédérale resserra encore ses positions vers la place; toutes les forces passèrent le Peach-Tree-Creek, et s'établirent sur les hauteurs plus en avant, ayant toujours Thomas à la droite, Schofield au centre, Mc Pherson à la gauche, s'étendant entre les deux chemins de fer de Nashville et d'Augusta, et un peu au sud de ce dernier.

Vers midi, le 22, Hood attaqua en forces cette extrême

gauche de flanc et à revers. Mc Pherson se porta aussitôt dans la direction de la fusillade la plus nourrie, en se faisant suivre par les réserves, et le brave général tomba un des premiers, percé de trois balles dans la poitrine. Agé de 37 ans seulement, il semblait réservé par ses grands talents et par son noble caractère aux plus hautes destinées. Le général Logan, du 15e corps, chargé de le remplacer intérimairement, prit en mains l'armée du Tenessee, rallia la gauche, la reporta en avant, et bientôt la bataille devint générale. Sherman avait fait converger Thomas et Schofield vers la gauche, en gardant toutefois une notable portion de ce dernier en réserve. Le corps confédéré de Polk, maintenant commandé par A. Stewart, qui pressait de front l'armée de Mc Pherson, fut repoussé à son tour, et le corps de Hardee, qui l'avait attaqué de flanc et à revers et avait d'abord enlevé des positions importantes et trois batteries, dut battre aussi en retraite à l'arrivée des réserves, en laissant sur le terrain les trois quarts des canons capturés. L'attaque avait été repoussée, mais non châtiée, car les confédérés ne perdirent qu'un millier d'hommes. En somme la journée était fatale aux fédéraux, qui, outre quelques canons, perdirent environ 3800 hommes, dont le vaillant Mc Pherson, pleuré par l'armée et par le Nord tout entier.

D'autre part l'armée fédérale ne fut point ébranlée de cet échec relatif, elle s'en trouvait au contraire renforcée moralement; elle venait de prouver que, même fort loin de sa base, elle ne craignait pas de livrer de grandes batailles, ce qui n'était pas dans le style habituel des opérations de la guerre en cours.

Toutefois Sherman ne jugea pas devoir recommencer des attaques meurtrières contre de fortes lignes retranchées, quand il pouvait tenter d'autres voies de succès.

Les ouvrages d'Atlanta auraient demandé de patients et rudes travaux d'approche, avec de sanglants assauts au bout. Il résolut, avant d'en venir à cette extrémité, de tourner de nouveau la position pour lui couper ses communications et ses approvisionnements.

Hood n'avait plus, pour se ravitailler régulièrement, que le chemin de fer du sud sur Macon, la ville la plus importante de la Géorgie, chemin détachant de East-Point, à quelques milles au sud d'Atlanta, un embranchement vers l'est, soit la ligne de West-Point et de Montgomery en Alabama. Le chemin de fer d'Augusta avait été détruit, on se le rappelle, par la cavalerie de Garrard, qui l'avait ruiné, entre Covington et Decatur, sur un long parcours. Sherman décida de se porter sur le chemin de fer de Macon par un nouveau mouvement tournant du gros de ses troupes.

Le plan adopté fut que l'armée du Tennessee se mouvant par la droite marcherait sur East-Point tandis que Stoneman, avec sa division de cavalerie et celle de Garrard, irait atteindre le chemin de fer plus au sud vers Mc Donough, en faisant un grand circuit par la gauche, et que la division de cavalerie de Mc Cook ferait un mouvement semblable par la droite, pour venir atteindre le même chemin de fer aux environs de Fayetteville et de Lovejoy. Le 28 juillet, ces deux ailes de cavaliers devraient se rejoindre vers Lovejoy sur cette même voie ferrée de Macon, à environ 18 milles au sud d'Atlanta.

Au moment de partir, le vaillant Stoneman demanda au général Sherman la permission de compléter sa mission en poussant de Lovejoy sur Macon et Andersonville, pour y délivrer les fédéraux détenus sur ces deux points dans des prisons devenues célèbres. Une trentaine de mille hommes du Nord y gémissaient sous les étreintes de la misère et de la faim. « L'idée a quel-

que chose de captivant, » répondit Sherman, et il autorisa Stoneman à la poursuivre, après qu'il aurait battu Wheler et détruit la voie ferrée, mais avec sa seule division et en renvoyant Garrard en arrière.

Ce plan, compliqué de cette faiblesse, semble inférieur dans son ensemble à la justesse ordinaire du jugement de Sherman. Du moment qu'il pensait à porter toute son armée sur le chemin de fer de Macon, point n'était besoin de détacher sa cavalerie aussi loin; elle pouvait lui être d'une plus grande utilité en couvrant immédiatement son mouvement, tandis qu'en le prévenant trop à l'avance elle le démasquait et le compliquait, sans parler des dangers que pourraient courir ces corps lancés isolément au cœur du pays ennemi.

Ces expéditions partirent en temps voulu, mais aucune d'elles ne donna les profits espérés. Mc Cook arriva sans résistance à Palmetto-Station, puis sur Lovejoy. Il détruisit une partie des deux voies, tua quelques centaines de mules et fit une centaine de prisonniers, mais il n'apprit rien de Stoneman. Il revint sur ses pas, trouva à Palmetto-Station des forces lui barrant le passage, et ne se fit jour qu'avec grande peine, devant abandonner toutes ses captures, une partie de ses trains et 5 à 600 de ses cavaliers.

Stoneman, plus malheureux encore, ne put pas même ramener son monde. Quelques-uns seulement en revinrent pour annoncer que tout le reste, environ 1500 hommes, avait été cerné et capturé le 31 juillet, sur l'Oconee-Creek, à une trentaine de milles de Macon.

Ces revers des corps détachés ne devaient cependant pas avoir pour résultat d'empêcher Sherman de suivre à son plan général. Dans la nuit du 26 au 27, l'armée se mit en marche pour commencer son mouvement tournant autour des lignes d'Atlanta en se portant à l'ouest de la place. Le 28, l'armée se trouvait en lignes concentrées,

la droite à l'église d'Ezra sur la route de Bells-Ferry, front contre l'est. Les hommes étaient en train de prendre position et de se retrancher pour les bivouacs de la nuit, quand l'ennemi s'avança en forces par la route de Bells-Ferry. C'était le corps de Hardee avec la cavalerie de Lee. Ils se déployèrent sur un terrain ouvert, en face du 15e corps fédéral, et marchèrent bravement à l'attaque, après un quart d'heure de canonnade préliminaire.

Leur marche décidée et régulière était digne d'admiration, dit un témoin oculaire, mais la réception ne le fut pas moins. Des feux nourris de tirailleurs et des salves au commandement les reçurent, et furent suivis de charges à la baïonnette qui, après quelques péripéties et des combats acharnés, aboutirent à la retraite de Hardee en grand désordre et avec de rudes pertes. Il eut 2000 hommes hors de combat, et les fédéraux 6 à 700.

Depuis ce moment Hood, un peu corrigé de ses exercices de bravoure, rentra dans la défensive, que son prédécesseur avait inaugurée et dont ses effectifs affaiblis lui faisaient une nécessité.

Le général Sherman, tout en serrant de plus près les lignes ennemies sur le front, fit aussitôt gagner un peu plus de terrain sur la droite. Le 1er août, Schofield, puis le corps de Palmer se transbordèrent de la gauche à la droite et prirent position en dessous de l'Utoy-Creek en se prolongeant vers East-Point.

Le lendemain et les jours suivants les démonstrations et les canonnades continuèrent sur le front, tandis que le général Schofield s'emparait, après de sanglants combats, le 5 et le 6 août, de quelques positions avancées entre Utoy-Creek et le chemin de fer.

Quant à aller plus loin immédiatement, il n'en pût être question; il eût fallu être plus en forces, et Sherman n'osait risquer un assaut qui aurait pu compromettre

son opération. Les positions de l'ennemi étaient à la vérité fort étendues, d'une quinzaine de milles environ, soit depuis les environs de Decatur jusqu'à East-Point, en tournant autour et au nord d'Atlanta. Ces lignes étaient bien établies, garnies non-seulement de toute l'armée, mais des milices locales d'Atlanta et des environs. Avant de faire un pas plus décisif, Sherman, qui attendait du gros Parrott, pour couvrir son front et ses ponts du Chattahoochee, fit continuer la construction d'ouvrages de campagne, en même temps que des démonstrations sur tout le front. Le 10 août, il y lui arriva de Chattanooga cinq des Parrott de 100 et 200 liv. attendus, ils furent aussitôt mis en batterie et ils envoyèrent des obus dans la ville à 4000 et 4500 yards de distance, y causant passablement de ravage et de confusion. Il servirent en tout cas à faire donner à ce qui se passait la nom de siége d'Atlanta.

Sherman n'avait cependant pas l'intention de procéder à un siége régulier, qui aurait pu lui être fatal par le souci de sa longue ligne de communications à garder et par les renforts qui pouvaient arriver en tout temps à l'ennemi. Dès le 16 août, il donna les ordres pour faire reprendre le grand mouvement par la droite le 18.

Avant d'en suivre les principaux traits, mentionnons que de notables mutations avaient eu lieu dans ses états-majors. Le commandement définitif de l'armée du Tennessee avait été remis le 27 juillet et, par ordre du président, aux mains du général Howard, qui avait relevé le général Logan. Celui-ci était redescendu modestement et avec non moins de zèle à son illustre 15e corps. Les généraux Hooker et Palmer, le premier surtout, en avaient été fort mécontents. Croyant avoir droit de se plaindre de l'avancement de Howard à leur détriment, ils demandèrent à être relevés de leurs fonctions à cette armée. Leur

demande leur ayant été accordée, le 20e corps passa de Hooker à Slocum, appelé de Vicksburg et intérimairement au général A. S. Williams. Le corps de Palmer, le 14e, fut donné à Jeff. Davis, et celui de Howard, le 4e, à Stanley.

Les ordres étaient déjà émis pour le mouvement général du 18, lorsque Sherman apprit qu'un grand corps confédéré de cavalerie et d'artillerie, sous Wheeler, agissait sur ses derrières et venait de capturer divers trains et petits postes le long du chemin de fer de Chattanooga. Ç'aurait été, semble-t-il, une raison d'accélérer son mouvement offensif pendant que Hood était privé d'une portion de ses forces. Sherman pensa au contraire que cet affaiblissement de son adversaire lui procurerait la possibilité d'atteindre son but seulement avec une portion de ses forces avec sa cavalerie; il donna contr'ordre aux divers corps et lança en avant six mille cavaliers sous Kilpatrick, pour répéter l'opération du général Mc Cook. Kilpatrick partit bravement, dans la nuit du 18 au 19, de son camp de Sandtown, détruisit le chemin de fer de West-Point vers Fair-Burn, celui de Macon vers Jonesboro, mais, ayant sans cesse sur les talons la cavalerie confédérée de Rop avec 4 pièces d'artillerie, il ne put pas s'arrêter aussi longtemps qu'il l'aurait fallu à brûler des gares, des trains, des magasins et des ponts, de manière à inquiéter Atlanta, et il dut revenir précipitamment par Decatur, où il arriva le 27, ayant ainsi tourné tout autour des positions ennemies.

Quoique brillant, ce raid ne donnait pas de profit quant aux opérations générales, et Sherman dut reprendre de nouveau son projet de marche par la droite. On comprend que ce mouvement créât chez lui quelque hésitation, car il n'était pas sans péril. Il s'agissait d'une marche de flanc pendant deux à trois jours au moins sous les canons de l'ennemi et tout en se gardant une base et des ponts indispensables sur le Chattahoochee. Cela, il est vrai, était

maintenant facilité par les nombreux ouvrages de fortification que les fédéraux, depuis quelques semaines, avaient peu à peu élevé autour de la place offrant un développement total d'une dizaine de milles. Les impedimenta et les malades furent envoyés en arrière dans la tête de pont du Chattahoochee, et le mouvement commença décidément dans la nuit du 25 août.

Tandis que l'armée de l'Ohio restait en rideau sur le front, les autres corps filèrent derrière elle, et le 27 au soir les trois armées étaient en train de se masser, l'armée du Tennessee à droite vers Fairburn sur le chemin de fer de West-Point, l'armée du Cumberland au centre vers Red-Oak, l'armée de l'Ohio à gauche vers Diggs et Mims. La journée du 28 fut remplie à mieux concentrer les masses vers le centre et à détruire en grand le chemin de fer de West-Point. Tout cela se fit sans aucune tentative d'attaque ou de résistance sérieuse de Hood, qui n'aurait cependant pas eu de meilleure occasion d'appliquer utilement la bravoure offensive qui lui avait valu son haut commandement.

Le 29, le général Sherman fit continuer la marche en pivotant sur la gauche pour faire front vers l'est et atteindre le chemin de fer de Macon. A la droite, Howard se dirigea sur Jonesboro; au centre, Thomas sur Couch; à la gauche, Schofield sur Morrows-Mills. Les routes à suivre étaient coupées par de nombreux ravins et cours d'eau du bassin de la rivière Flint. Le soir, l'armée prendrait position sur l'une de ces lignes parallèlement au chemin de fer. Le mouvement se fit en très bon ordre, avec quelques escarmouches seulement au centre et sur la gauche surtout.

Le 30, l'armée se resserra tout en dirigeant Schofield contre le village de Rough et Ready, sur le chemin de fer de Macon, un peu au sud d'East-Point, où l'ennemi était en position. Howard était en marche dans ce but,

lorsqu'il fut attaqué par les corps de Lee et de Hardee, débouchant de Jonesboro. Après un combat d'environ deux heures les assaillants furent repoussés.

Pendant ce temps, Schofield avait atteint le chemin de fer à un mille au sud de Rough et Ready et s'était mis à le détruire; les autres corps étaient successivement arrivés sur la ligne plus au sud et avaient aussitôt entrepris avec ardeur le travail de destruction jusqu'à quatre milles de Jonesboro, ce qui coupait complètement les communications d'Atlanta avec le Sud par voie ferrée. L'armée de Hood, dont les deux corps de Hardee et de Lee avaient fait leur concentration principale à Jonesboro, tandis que le reste tenait toujours Atlanta, était aussi coupée par son centre.

Pour tirer parti de cet avantage, Sherman détacha un nouveau rideau contre Atlanta et tourna son gros contre Jonesboro, tout en faisant continuer l'annihilation de la voie. Dans la nuit suivante, l'ennemi évacua à la fois Atlanta et Jonesboro, après avoir fait sauter les arsenaux et poudrières de la place, et détruit ses magasins. Il se retira par la route de Mc Donough, et Slocum, resté devant Atlanta tandis que Sherman avait suivi Hardee sur Lovejoy, occupa la place le 2 septembre.

Le premier but de la campagne était atteint. Dès le 3, l'armée fédérale fut concentrée vers Atlanta; le 7, elle y était établie solidement et en bon ordre, l'armée du Cumberland au centre, à Atlanta même et aux proches alentours, l'armée du Tennessee à droite vers East-Point, l'armée de l'Ohio à gauche vers Decatur.

Cette campagne offensive de quatre mois, irréprochablement menée à part quelques détails que le général Sherman est le premier à confesser dans ses rapports, y compris le malheureux raid de Stoneman, était couronnée d'un entier succès, qui allait en permettre de plus marquants encore.

Sur les derrières, pendant les décisives opérations d'août et de septembre, le général confédéré Wheeler avait fait beaucoup de bruit et rien de plus. Il s'était avancé jusque tout près de Nashville; mais finalement traqué par les généraux Rousseau, Steadman et Granger qui ne lui laissèrent pas le temps d'entamer sérieusement les bases secondaires et la ligne de communication de Sherman, ce raid n'eut aucun profit pour les opérations de Hood, et ne fit au contraire que le priver d'une force qui lui aurait été fort utile pour couvrir les alentours de ses lignes si étendues d'Atlanta à Jonesboro.

Le général Sherman fut récompensé de ses lauriers par le brevet de major-général dans l'armée régulière.



XXVIII

Atlanta transformé en base fédérale. — Evacuation forcée de la place par ses habitants et polémique à ce sujet. — Opérations de Forrest et de Hood sur les derrières de Sherman. — Combat d'Alatoona. — Résolution de Sherman de laisser une partie de son armée à Thomas pour garder le Tennessee et Hood, et de traverser avec le reste toute la Géorgie. — Dépêches à ce sujet. — Organisation de la grande marche. — Arrivée de Sherman à l'Atlantique. — Assaut du fort Mc Allister. Occupation de Savannah.

Pendant que le général Sherman s'établissait à Atlanta, décidé à s'y faire une nouvelle et solide base pour d'ultérieures opérations, les forces de Hood qui avaient d'abord été divisées, Hardee et Lee vers Palmetto-Station, et Hood avec Stuart vers Mc Donough, se réunirent au sud-ouest d'Atlanta, les derniers ralliant les premiers. Se basant sur le chemin de fer de West-Point et sur l'état d'Alabama, ils s'établirent dans de nouvelles positions retranchées à Palmetto-Station, avec leur gauche très étendue vers le Chattahoochee et au-delà jusqu'à Powder-Spring, et leur droite tenant Jonesboro. De cette façon ils laissaient les fédéraux indécis sur leurs futures entreprises, et se ménageaient, par des ponts sur le Chatta-

hoochee, aux environs de River-Town, le moyen d'aller opérer sur ses derrières.

Hood reçut quelques renforts de l'Alabama, et à cette occasion ses états-majors subirent diverses mutations. Stephen Lee remplaça Hardee appelé à Charleston; Cheatham prit le commandement de l'ancien corps de Hood, et Stewart garda définitivement celui de Polk La cavalerie, considérablement augmentée, fut groupée sous Wheeler. Le général Beauregard reçut la direction suprême de toutes les forces opérant dans la région centrale.

Le général Sherman eut aussi à réorganiser ses corps, où bon nombre d'hommes avaient fini leur temps de service et demandaient à rentrer dans leurs foyers. D'autres vinrent les remplacer, soit comme recrues ou convalescents ou réengagés des anciens régiments, soit comme régiments nouveaux. Ces mutations amenèrent une répartition plus symétrique des unités supérieures comme suit :

L'armée du Tennessee, général Howard, fut consolidée en deux corps :

Le 15e, sous le général Osterhaus, comprenant les divisions Woods, Hazen, John Smith et Corse;

Le 17e, sous Ranson, comprenant les divisions Mower, Leggett et C.-A. Smith, ayant encore avec lui un régiment de cavalerie noire Alabama et le 1er Missouri du génie avec un train de pontons.

Le général Schofield retourna à son quartier-général de Knoxville, laissant le commandement du 23e corps au général Cox. La cavalerie fut formée en deux divisions, sous les généraux Garrard et Kilpatrick.

Plusieurs généraux reçurent des congés temporaires pour aller s'occuper des élections présidentielles dans leurs états, entr'autres les généraux Logan et Blair.

Tout cela dit déjà que la prise d'Atlanta par les fédéraux ne fut pas immédiatement suivie d'opérations actives. Le mois de septembre, en effet, s'écoula en réorganisation et en préparatifs. Un des premiers soins de Sherman fut d'assurer sa ligne d'approvisionnement et sa nouvelle base. Dans ce but il plaça deux divisions, Newton du 4e et Morgan du 14e, à Chattanooga, et une autre, la division Corse du 15e, à Rome.

Il fit en même temps élever de nouveaux ouvrages à Atlanta, et ordonna de faire de cette place un poste plus concentré et exclusivement militaire. Par un ordre du 4 septembre, autant pour se prémunir contre les dispositions hostiles des habitants que pour maintenir d'une manière plus serrée la discipline, il fit savoir que la ville devait être évacuée par tout ce qui n'était pas militaire ou attaché à l'armée fédérale, sauf les nègres, qui seraient admis à prêter le serment de fidélité et seraient employés à l'armée. Toute personne civile trouvée indûment dans la place serait remise au prévôt-maréchal pour être employée aux travaux des forts ou recrutée dans un des régiments. Il en serait de même à l'égard de tous les postes au sud d'Atlanta.

Cette mesure sévère, mais indispensable à la conduite de la guerre dans une telle région, et que justifiaient du reste les dispositions de la population et son armement pour défendre les fortifications contre les fédéraux, donna lieu à de vives réclamations de la part des autorités de la ville et à des protestations de la part du général Hood, voulant voir là une violation des lois habituelles de la guerre. Toute une polémique s'engagea qui fit grand bruit, car elle fut suivie avec attention par de nombreux lecteurs. Nous n'en saurions mieux fournir la substance qu'en donnant la traduction textuelle des deux principales pièces.

Le 11 septembre les conseils d'Atlanta adressèrent au général Sherman la lettre qui suit :

« Monsieur. — Les soussignés, maire et membres du conseil de la ville d'Atlanta, étant pour le moment les seuls organes légaux de la population de la dite ville pouvant exprimer ses besoins et ses vœux, vous demandent très sérieusement et très respectueusement de vouloir bien revenir de l'ordre lui enjoignant de quitter Atlanta.

» A première vue, il était évident que cette mesure nous imposerait de dures pertes, mais depuis que nous l'avons vue partiellement en exécution, nous avons pu nous convaincre qu'elle aurait les plus désastreuses conséquences et engendrerait de terribles souffrances.

» Maintes pauvres femmes sont en état avancé de grossesse; d'autres ont des enfants en bas âge, et ont leur mari à l'armée, ou prisonnier ou tué. Les unes disent : « J'ai un enfant malade à la maison. Qui veillera sur lui » quand je serai loin ? » D'autres disent : « Qu'allons-» nous faire ? Où irons-nous ? Nous ne connaissons point » de maisons où nous puissions nous réfugier, nous » n'avons pas le moyen d'en construire, d'en louer, d'en » acheter. Nous n'avons pas de parents, pas d'amis hors » d'ici. » D'autres encore disent : « Je voudrais emporter » tel objet, tel meuble; mais comment ? Que deviendra » ce qu'on laissera en arrière ? » Nous leur répondons : « Le général Sherman, suivant ses ordres, fera transporter » votre propriété mobilière à Rough et Ready, où le gé-» néral Hood la prendra. » A cela on nous réplique : « Mais nous voudrions quitter le chemin de fer à tel ou » tel endroit; comment nous procurer les transports né-» nécessaires ? »

» Nous vous soumettons seulement ces quelques faits pour vous montrer les difficultés de l'application de cette

mesure. Lorsque vous avanciez, une bonne partie des populations s'est repliée sur Atlanta, puis de là plus au sud. La contrée au-delà est donc déjà remplie de monde, et sans maisons suffisantes pour l'y recevoir. Nous sommes informés que beaucoup de gens doivent déjà s'entasser dans les églises et dans d'autres bâtiments semblables. Cela étant, comment les gens encore ici, la plupart femmes et enfants, trouveront-ils à se loger? Et comment penser à les exposer aux rigueurs de l'hiver dans les bois, sans abri, sans subsistance, au milieu d'étrangers, impuissants d'ailleurs à les assister?

» Ce n'est là qu'une faible image des conséquences de cette mesure. Vous savez que les souffrances et les horreurs ne peuvent pas être exprimées par des mots. L'imagination seule peut se les représenter, et nous vous demandons de vouloir bien prendre ces choses en considération.

» Nous savons que votre temps et votre esprit sont si constamment occupés par les soins de votre commandement, que nous hésitions à appeler votre attention sur ce sujet. Mais en pensant qu'il se peut que vous ne l'ayez pas examiné sous toutes ses faces, et qu'en y réfléchissant davantage, vous veuillez, nous l'espérons, vous abstenir d'excepter notre population des lois de toute humanité, nous avons repris courage. Jamais un cas semblable ne s'est produit précédemment dans les Etats-Unis. Et qu'ont fait ces gens inoffensifs, pour être ainsi chassés de leurs demeures et réduits à devenir des vagabonds vivant de charité?

« Nous ne savons pas exactement le chiffre de la population encore dans nos murs, mais nous sommes sûrs que, si on lui permet de rester chez elle, un nombre respectable pourra se nourrir sans assistance pendant plusieurs mois, et un autre nombre respectable plus longtemps encore, sans avoir besoin d'assistance.

» En résumé, nous vous demandons très sérieusement et solennellement de revenir de votre ordre, ou de le modifier en ce sens qu'il soit permis à cette infortunée population de rester dans ses demeures, en y vivant de ses petites ressources.

» Respectueusement,

» (Signé) James M. Calhoun, maire.
» E. E. Rawson, conseiller.
» L. C. Wells, conseiller. »

A cela le général Sherman répondit le lendemain comme suit :

« Messieurs. — J'ai reçu votre pétition du 11 demandant la révocation de mes ordres pour l'évacuation d'Atlanta par tous les habitants. Je l'ai lue attentivement et j'ajoute pleine foi à ce que vous me dites de la détresse qui résultera de cette mesure. Toutefois je ne révoquerai point mes ordres, et cela simplement parce qu'ils n'ont pas eu pour but de s'occuper du côté humanitaire de la question, mais de me mettre en mesure de préparer des luttes futures, dans lesquelles les intérêts de millions et même de centaines de millions de braves gens en dehors d'Atlanta sont profondément engagés. Il nous faut conquérir la paix, non-seulement à Atlanta, mais dans l'Amérique entière.

» Je connais le caractère vindicatif de nos ennemis, et je sais que nous pouvons peut-être nous attendre à plusieurs années d'opérations militaires; c'est pour cela qu'il me paraît prudent de prendre les mesures nécessaires en temps opportun. La destination d'Atlanta comme place de guerre est inconciliable avec les mœurs d'une cité pacifique. Il n'y aura plus ni industrie, ni commerce, ni agriculture pour fournir aux besoins des familles, et tôt ou tard la misère chasserait tous les habitants. Pourquoi ne

pas s'en aller aujourd'hui, puisque toutes les dispositions sont prises pour faciliter le déplacement de la population, au lieu d'attendre que les boulets plongeants des deux armées en lutte renouvellent les scènes du mois écoulé?... Je ne puis traiter avec vous ce sujet d'une manière complète, car il faudrait vous faire part de ce que je veux entreprendre; mais je vous affirme que mes plans militaires me font une nécessité de renvoyer les habitants d'Atlanta, et je ne puis que vous renouveler mes offres de service afin que cette émigration dans l'un ou l'autre sens s'accomplisse, autant qu'il est possible, d'une manière facile et confortable.

» Vous ne pourrez jamais témoigner pour la guerre plus d'horreur que je n'en éprouve moi-même. La guerre c'est la cruauté, et vous ne réussirez point à l'adoucir. Aussi les hommes qui ont déchaîné ce fléau sur le pays méritent-ils toutes les imprécations, toutes les malédictions qu'un peuple peut faire tomber sur leurs têtes. Pour ma part, je n'ai rien fait pour amener cette guerre, et je sens que je fais aujourd'hui un plus grand sacrifice que vous pour assurer le retour de la paix. Toutefois il vous est impossible d'avoir la paix tant que la nation restera divisée. Si les Etats-Unis acceptent maintenant la scission, ils n'en resteront point là, et le travail de désorganisation continuera jusqu'à ce que nous partagions le sort du Mexique, c'est-à-dire la guerre civile en permanence... Revenez à l'Union, reconnaissez de nouveau l'autorité du gouvernement national, et au lieu d'employer vos maisons, vos rues, vos grandes routes aux terribles nécessités de la guerre, nous deviendrons aussitôt, moi et mon armée, vos protecteurs et vos soutiens, et nous vous garantirons du danger, de quelque côté qu'il puisse venir....

» Il vaudrait autant pour vous protester contre la fou-

dre que d'en appeler de ces terribles épreuves de la guerre. Elles sont inévitables, et le seul moyen par lequel les habitants d'Atlanta pourront retrouver un jour chez eux la paix et la tranquillité, c'est de mettre un terme à la guerre, en avouant qu'elle commença dans l'iniquité et qu'elle se continue par l'orgueil. Nous ne voulons ni vos nègres, ni vos chevaux, ni vos maisons, ni votre terre, ni quoi que ce soit de ce qui vous appartient; mais nous vous demandons et nous obtiendrons de votre part une juste obéissance aux lois des Etats-Unis. Nous arriverons à ce but, dussions-nous pour cela détruire toutes vos propriétés.

» Je le répète, en vertu du contrat national, les Etats-Unis avaient en Géorgie certains droits qui n'ont point été abandonnés et qui ne le seront jamais. Les Etats du Sud ont commencé la guerre en s'emparant des forts, des arsenaux, des monnaies, des douanes bien avant l'installation de M. Lincoln, et cela sans avoir l'ombre, l'apparence d'une provocation. Moi-même j'ai vu dans le Missouri, le Kentucky, le Tennessee, le Mississipi des centaines et des milliers de femmes et d'enfants qui s'enfuyaient de devant vos armées, désespérés, faméliques et les pieds ensanglantés. A Memphis, à Vicksburg, et dans l'intérieur du Mississipi nous avons nourri par milliers et par milliers les familles de soldats rebelles que vous aviez laissées à notre charge et que nous ne pouvions nous résoudre à voir souffrir. Maintenant que le fléau vous visite à votre tour, vous changez de sentiments, vous maudissez les horreurs de la guerre; mais elles vous étaient indifférentes lorsque vous expédiiez par le chemin de fer soldats et munitions, boulets et mitraille dans le Kentucky et le Tennessee pour désoler les demeures de centaines et de milliers de bons citoyens qui demandaient seulement à à vivre en paix à leurs foyers et sous le gouvernement

que s'étaient donné leurs ancêtres. Toutefois ces rapprochements ne servent à rien. Je veux la paix, je crois qu'on ne peut l'obtenir que par le rétablissement de l'Union et par la guerre, et je combats dans l'unique intention d'arriver à ce résultat prochainement et d'une manière complète.

» Quoi qu'il en soit, messieurs, quand cette paix sera venue, vous pourrez compter entièrement sur moi. Alors je partagerai avec vous mon dernier morceau de pain, et je veillerai sur vous pour défendre vos demeures et vos familles contre le danger, de quelque part qu'il vienne. Maintenant il vous faut partir. Emmenez avec vous les viellards et les invalides, nourrissez et soignez-les, construisez pour eux en des contrées plus tranquilles des habitations convenables pour les garantir des intempéries, jusqu'à ce qu'enfin les folles passions des hommes se soient calmées et permettent à l'Union et à la paix de s'établir de nouveau dans vos anciennes demeures d'Atlanta. »

Aussitôt que tous les arrangements pour l'exécution de la dite mesure furent terminés, Sherman la notifia au général Hood sous pavillon parlementaire, et lui proposa dans ce but un armistice de dix jours, à dater du 12 septembre, limité à la contrée de Rough et Ready et à deux milles à la ronde, où se transporteraient les familles désirant se réfugier au Sud. Hood accepta en protestant dans ces termes :

« Permettez-moi d'ajouter que la mesure sans précédent que vous proposez dépasse en cruauté raffinée tous les actes à ma connaissance de la sombre histoire de cette guerre. Au nom de Dieu et de l'humanité, je proteste contre cet acte expulsant de leurs foyers les femmes et les enfants d'un brave peuple. »

Le général Sherman répliqua le même jour au général Hood comme suit :

« Général, j'ai l'honneur de vous accuser réception de votre lettre de ce jour, remise par MM. Ball et Crew, consentant à l'arrangement proposé pour faciliter l'évacuation vers le Sud de la partie de la population d'Atlanta qui préfère aller dans cette direction. Je vous envoie ci-joint une copie de mes ordres, qui vous feront connaître parfaitement, je pense, mes intentions.

» Vous dites que la mesure proposée est « sans précédent, » et vous en appelez à la « sombre histoire de cette guerre pour un équivalent à cet acte de raffinée et ingénieuse cruauté. » Elle n'est pas sans précédent, puisque le général Johnston lui-même l'a appliquée sagement et complétement en amenant à Atlanta toutes les populations depuis Dalton. Je ne vois pas pourquoi Atlanta ferait une exception. Il n'est pas non plus nécessaire d'en appeler à « la sombre histoire de la guerre » quand il y a tant d'exemples sous les yeux. Vous-même, vous avez brûlé toutes les maisons le long de vos glacis, et j'ai vu aujourd'hui cinquante maisons que vous avez rendues inhabitables, parce qu'elles se sont trouvées sur votre chemin et sur celui de vos hommes. Vous avez établi vos défenses d'Atlanta si près de la ville, que chacun de nos boulets et beaucoup de nos balles, manquant leur but, allaient frapper des habitations de femmes et d'enfants. Le général Hardee fit la même chose à Jonesboro, et le général Johnston aussi de même à Jackson, en Mississipi.

» Je ne vous ai pas accusé de cruauté sans cœur pour cela, et je pourrais citer cent autres exemples où je laisserais tout honnête homme juge de prononcer lequel d'entre nous a eu de la pitié pour les familles d'un « brave peuple. » L'humanité commande que ces familles d'Atlanta soient éloignées de scènes auxquelles on ne doit pas exposer des femmes et des enfants, et le « brave peuple » doit dédaigner de laisser ses femmes et ses enfants aux soins de barbares, comme vous dites, violant les règles

de la guerre, telles qu'elles sont enregistrées dans les pages de la « sombre histoire. »

» Au nom du sens commun, je vous demande de n'en pas appeler d'une manière aussi sacrilége à un Dieu juste, vous qui, au milieu de la paix et de la prospérité, avez plongé la nation dans la guerre, dans une sombre et cruelle guerre; vous qui nous avez forcé à combattre, qui avez insulté notre drapeau, saisi nos arsenaux et nos forts laissés à la garde honorable d'un pacifique sergent, capturé les premières garnisons placées chez vous pour vous protéger contre les nègres et les Indiens, longtemps avant qu'aucun acte ait été commis contre vous par le « haineux gouvernement de Lincoln; » vous qui avez cherché à forcer le Missouri et le Kentucky d'entrer dans la rebellion contre leur gré; qui avez falsifié le vote de la Louisiane, jeté vos corsaires contre d'innocents bâtiments marchands, chassé des familles unionistes par milliers, brûlé leurs maisons et déclaré par acte de votre congrès la confiscation de toutes les créances dûes aux gens du Nord pour marchandises reçues d'eux. Si nous devons être ennemis, soyons aussi des hommes sachant combattre, sans faire d'hypocrites appels à Dieu et à l'humanité.

» Dieu nous jugera à notre temps, et il prononcera lequel est le plus humain de combattre dans une ville pleine de femmes et de familles d'un « brave peuple, » ou d'éloigner celles-ci à temps pour qu'elles puissent se mettre en sûreté parmi les leurs. »

Pendant l'armistice, 446 familles, dont 705 adultes, 860 enfants et 79 domestiques, furent évacués sur Rough et Ready et vers le Sud, avec un bagage de 650 livres en moyenne par famille. Un beaucoup plus grand nombre de familles fut évacué, à leur demande, du côté du Nord.

Ce furent les confédérés qui rouvrirent les premiers les hostilités vers la fin de septembre. Le président Jefferson

Davis venait de les visiter, et dans tous les discours qu'il avait dû prononcer à cette occasion, il avait annoncé la ruine prochaine des envahisseurs, se trouvant à Atlanta, disait-il, dans une position pire que celle de Napoléon à Moscou en 1812. La rivière du Tennessee serait sa Bérésina; les confédérés iraient de nouveau libérer les Etats du Tennessee, du Kentucky, et montrer leur drapeau victorieux sur l'Ohio.

Le fait est que les cosaques de Platow avaient de dignes émules dans les cavaliers de Forrest. Ce dernier se lança de nouveau vers le nord et franchit le Tennessee le 20 septembre, près de Waterloo en Alabama, détruisit une portion du chemin de fer entre Decatur et Athènes, s'empara de cette place et de deux mille de ses défenseurs, puis du poste et de la garnison de Sulphur-Brauch. Arrêté le 27 septembre devant Pulaski, il va détruire le chemin de fer de Chattanooga-Nashville aux environs de Tullahoma et de Dechard. Pourchassé par Rousseau et par Steadman, Forrest se retire sur Fayetteville, où il partage son corps en deux colonnes, une sous lui de trois mille cavaliers et une sous le général Buford de quatre mille. Tandis que ce dernier court vers l'Alabama et va livrer des combats vers Huntsville et sous Athènes, Forrest apparaît devant Columbia le 1er octobre et fourrage tous les environs pendant deux à trois jours. Dans la nuit du 4, il envahit Lawrencebourg et finit par repasser le Tennessee le 6 à Bainbridge, après avoir considérablement endommagé le chemin de fer. Deux jours auparavant, Buford avait aussi repassé le Tennessee à Browns-Ferry. Ces courses de cavalerie n'avaient été que le prélude d'un mouvement bien plus important. Le 1er octobre, l'armée de Hood se mit en marche sur leurs traces vers le nord; la cavalerie prenant l'avance se jeta sur les communications directes de Sherman à Marietta, tandis que les trois corps d'infanterie se dirigèrent sur Dallas.

Sherman, même sans les discours de Jefferson Davis, n'aurait pas eu de peine à pénétrer l'intention de son adversaire. Les pointes de Wheeler et de Forrest avaient déjà eu pour résultat de le mettre en garde de ce côté, et il avait fait renforcer quelques-uns des postes assurant sa ligne d'approvisionnement. Les deux divisions Newton et Morgan allèrent renforcer la division Steadman à Chattanooga; avec les quatre mille cavaliers de Rousseau et trois mille autres sous Washburn qui vinrent s'y joindre de Memphis, cela faisait une force capable de résister de front à une première attaque en attendant que des secours arrivassent soit du reste de l'armée, soit des dépôts du nord. Le 28 septembre, Sherman envoya Thomas prendre le commandement de cette armée qui, le 3 octobre, établit son quartier-général à Nashville.

Après avoir paré à la sécurité de la base principale de Nashville et par elle du Tennessee, il s'agissait toutefois de ne pas laisser Hood en user à son gré avec les bases secondaires et les points intermédiaires. Rome, Chattanooga, Allatoona entre autres, où se trouvaient de vastes magasins et de précieuses ressources en approvisionnements et en matériel ne pouvaient lui être abandonnés, ne fût-ce que pour quelques instants.

Aussi, dès le 4 octobre, le général Sherman se mit aux trousses de Hood, en ne laissant que Slocum avec le 20e corps à la garde d'Atlanta. Il alla d'abord prendre position à Kenesaw-Mountain. En avance sur lui marchait la division confédérée French, qui avait détruit le chemin de fer et le télégraphe dans tous les environs de Big-Santy et allait menacer les magasins d'Allatoona, où était concentré plus d'un million de rations, sous la garde d'un seul régiment, le 93e Illinois, commandé par le lieutenant-colonel Tourtelotte.

L'inquiétude de Sherman à l'endroit de ce poste im-

portant était augmentée par le fait que le télégraphe étant rompu il ne pouvait ni prévenir Tourtelotte du danger qui le menaçait, ni lui faire envoyer de prompts renforts des postes voisins ou à sa portée par le chemin de fer. Toutefois, au moyen de hardies estafettes et de ses officiers du corps des signaux, il parvint à faire transmettre dans la matinée du 5 octobre, au général Corse, à Rome, l'avis de se transporter immédiatement avec sa division à à Allatoona. Corse partit sur-le-champ par chemin de fer avec un train de deux régiments d'infanterie, et il atteignit Allatoona à une heure après-midi.

Un accident de machine empêcha le départ immédiat du train pour aller prendre un second convoi. C'était fatal, car entre deux et trois heures la division French arriva devant la place. Elle commença aussitôt l'attaque en même temps que l'investissement. Celui-ci était complet le 6 au matin.

Après une canonnade de deux heures, French somma les défenseurs de se rendre dans le délai de cinq minutes, sans quoi il donnerait l'assaut. Corse, qui avait deux mille hommes et 28 canons, repoussa cette sommation, comme il espérait repousser aussi l'attaque des six à sept mille hommes de son adversaire. Celle-ci ne se fit pas attendre et fut entreprise avec une grande ardeur. Mais les ouvrages étaient très solides, bien disposés, et les défenseurs s'inspirant de l'énergie de leur chef se montrèrent inébranlables. Les assaillants furent repoussés. Revenant à la charge jusqu'à quatre fois, French fut toujours refoulé avec des pertes sensibles.

Vers les 11 heures du même matin, Sherman avait personnellement atteint le Mont-Kenesaw, à 18 milles de là, et il avait pu voir et entendre la canonnade. Trop loin pour espérer de secourir Allatoona à temps, Sherman recourut encore à ses vigies et à son utile et habile corps de si-

gnaux. Sur toutes les pointes environnantes allèrent s'agiter, par les soins du capitaine Bachtal, les petits drapeaux télégraphiques pour crier à la garnison de tenir bon, que le général arrivait au secours. Courant de montagne en montagne, le signal finit par parvenir à Corse, qui donna la réponse que la place tenait et tiendrait jusqu'au bout.

Rassuré par cette nouvelle et par la certitude que Corse, dont il connaissait l'héroïque fermeté, avait réussi à entrer dans les lignes d'Allatoona, Sherman fit aussitôt avancer des troupes dans cette direction, ainsi que d'autres dans celle de Dallas, pour menacer le flanc de French. L'arrivée, dans la soirée, des 4e et 15e corps au mont des Pins (Pine-Mountain) et du 23e corps vers Dallas, fit renoncer French à son entreprise, et il se retira, le 7, sur Dallas.

Pendant ce temps le gros de Hood avait marché rapidement droit au nord sur Resaca. Sherman, avisé de la chose par sa cavalerie, mit aussi son armée en route vers le nord. Après deux jours de forte marche il arriva avec son gros à Kingston, le 11. Le lendemain la marche fut continuée sur Rome, une brigade de Hazen y ayant été lancée à tout hazard par le chemin de fer, pour tâcher d'y prévenir l'ennemi. Le flanc de celui-ci fut en même temps menacé par la cavalerie de Garrard et par le 23e corps envoyés au-delà de l'Oostanaula. Garrard réussit à déloger une portion des forces confédérées de la petite vallée de Chattooga en leur enlevant deux canons. D'autre part des reconnaissances de Corse montrèrent que le mouvement de Hood sur Rome n'était qu'une feinte, et qu'il se dirigeait plus au nord sur Resaca et Dalton.

Sur ces avis Sherman se mit en route, le 13, vers Resaca, laissant à Corse le soin de tenir Rome. Les divisions

Bellknap, du 17e corps, Ransom, de l'armée de Howard, furent lancées en avant en chemin de fer sur Resaca, où elles arrivèrent le soir vers minuit. L'effectif d'une brigade, sous le colonel Baum, y avait déjà été envoyé les jours précédents, et avait bravé le 12 au soir, deux attaques et les sommations de Hood. Celui-ci ne s'y était pas arrêté longtemps, il est vrai; il avait continué sa route plus au nord, avait capturé les garnisons de Tilton et de Dalton, et détruit un grand parcours du chemin de fer.

Le 14 au soir Sherman arriva à Resaca avec le gros de son armée. Le 15 il envoya l'armée du Tennessee sur Snake-Creek-Gap, afin d'y retenir l'ennemi, et Stanley, avec le 4e et le 14e corps, sur Tilton, à travers les montagnes de Villanow, pour agir sur le flanc de Hood ou le forcer à livrer bataille. Mais celui-ci ne cherchait pas cette gloire pour le moment; il céda et s'échappa par Snake-Creek-Gap, avant que l'avant-garde de Howard l'eût atteint. Il se retira au sud rapidement par la vallée de Coosa, pour s'établir vers Gadsden, occupant les défilés entre la rivière et les montagnes Lookout.

Le 16 octobre Sherman porta son armée dans la direction de Lafayette, où il refoula les avant-postes ennemis; puis il s'établit un camp à Taylors-Ridge, vers le col Ship. Le 17 l'armée du Tennessee s'avança sur Lafayette, tandis que les autres corps restèrent dans le camp. Le 18 elle traversa le Chattooga, à Tryons-Factory et vint camper vers Summerville. Le 19 elle atteignit Alpine, et l'armée du Cumberland Summerville. Le 20 elles s'avancèrent ensemble sur Gaylesville, où le 23e corps et la cavelerie Garrard arrivèrent aussi, ayant marché par Villanow, Dirt-Town et Govers-Gap.

Les dislocations furent rectifiées de manière à ce que l'armée du Tennessee s'établît sur Little-River, l'armée de l'Ohio à Cedar-Bluff, avec un pont sur le Coosa, et en s'étendant vers les montagnes du Centre et Bleues; l'ar-

mée du Cumberland en réserve à Gaylesville. Dans cette riche vallée du Chattooga, les provisions ne manquaient pas, les fédéraux pouvaient y rester quelque temps en vivant du pays. Sherman s'y mit en observation, pendant qu'il faisait restaurer la voie ferrée, détruite sur un parcours d'une trentaine de milles.

Là il menaçait du gros de ses forces les communications de Hood, tandis que celui-ci croyait de son côté entamer vivement celles de son adveraire. Les uns et les autres, obligés de traîner des vivres avec eux pour plusieurs jours, avaient fait en somme peu de chemin; mais Hood avait montré une mobilité d'offensive qu'on ne lui supposait pas et à laquelle on n'était habitué jusqu'ici que de la part de raids de cavalerie.

Sa tâche n'était pas facile, car, outre les forces de Sherman qu'il avait à ses trousses, il rencontrait devant lui l'armée de Thomas. Celui-ci avait laissé les postes du Nord-Alabama, Decatur, Huntsville, Stevenson, à la garde de leurs seules garnisons, et avait concentré son monde aux environs de Chattanooga et de Bridgeport. Rousseau avait été rappelé de la poursuite de Forrest pour masser sa cavalerie et son infanterie montée vers Athènes; la brigade de cavalerie Croxton avait à veiller aux passages du Tennessee, de Decatur à Eatsport; enfin la division Morgan du 14e corps alla renforcer les divisions déjà à Chattanooga.

C'était faire certes beaucoup d'honneur à la petite armée de Hood que de lui vouer tant d'efforts. On voulait, il est vrai, la couper de ses communications, en même temps que l'empêcher de franchir le Tennessee, et couvrir tous les points du chemin de fer Nashville-Chattanooga-Atlanta, ce qui pouvait bien exiger ces grands mouvements de troupes. Ils ramenaient les armées belligérantes à peu près sur le même terrain où elles avaient ouvert la campagne au printemps, mais dans des situations pres-

que inverses, puisque Sherman avait maintenant sa base à Atlanta, tandis qu'en mai elle était le principal appui de son adversaire Johnston.

Toutefois des opérations de cette nature ne pouvaient guère se polonger; elles devenaient trop palpablement ridicules pour le Nord. Elles montraient la grande armée du centre s'épuisant à revenir sur ses pas et à reperdre tout le terrain de ses exploits pour courir après un minime et insaisissable adversaire, ou se paralysant à un service de simple garde-voie.

Cela surtout ne pouvait convenir sous aucun rapport à un chef du tempérament de Sherman. Après avoir reconduit Hood jusqu'à portée de Thomas, il pensa que le moment était venu de réaliser un projet couvé depuis longtemps et d'employer ses forces d'une manière plus active et plus utile. Il les partagerait en deux portions : l'une sous Thomas, qui tiendrait tête à Hood, couvrirait le Tennessee contre ses invasions et le suivrait sans relâche, s'il retournait vers le sud; l'autre qu'il commanderait lui-même et avec laquelle il s'enfoncerait plus au sud dans la Géorgie pour atteindre l'Atlantique.

Déjà au printemps il avait été question de cette entreprise dans les pourpalers entre Sherman et Grant, et celui-ci ne fut pas surpris quand Sherman la reprit formellement dans une communication en date du 10 octobre, de Centreville en Géorgie.

Le général Grant y donna son assentiment dès le lendemain par dépêche télégraphique, mais en faisant savoir qu'avant la prise de Richmond il ne pouvait pas envoyer de renforts à Thomas, ni de troupes à Savannah, comme Sherman l'eût voulu, et en désirant qu'on couvrît le Tennessee le plus possible.

Le même jour, 11 octobre, d'explicatives dépêches furent échangées par le télégraphe entre les quartiers-généraux de Sherman et de Grant comme suit :

« Kingston-Georgie, 11 octobre, à 11 heures 11 minutes du matin.

» Au lieutenant-général Grant,

» Hood a transporté son armée de Palmetto-Station par Dallas et Cedartown sur le Coosa-River, au sud de Rome, où il est actuellement. Il a jeté un corps sur ma route à Ackwordh, que j'ai été obligé de suivre. Je tiens Atlanta avec le 20e corps et j'ai de forts détachements tout le long de la ligne. Cela réduit comparativement de beaucoup ma force active. Nous ne pouvons pas rester ici en défensive. Avec 25,000 hommes et sa hardie cavalerie l'ennemi peut toujours rompre mes communications. Je préférerais infiniment faire mon deuil du chemin de fer et de toute la contrée de Chattanooga à Atlanta, y compris cette dernière ville, envoyer en arrière tous mes blessés, impotents, etc., et m'avancer avec l'armée active vers la mer à travers la Georgie. Hood pourra retourner en Tennessee et en Kentucky, mais je crois qu'il sera plutôt forcé de me suivre. Au lieu d'être en défensive, je serai en offensive, au lieu de devoir veiller à ce qu'il fera, c'est lui qui devra veiller à mes plans. La différence à la guerre est d'au moins 25 %. Je peux gagner Savannah, Charleston ou les bouches du Chattahoochee.— Prompte réponse, car je sais que je n'aurai pas le télégraphe longtemps.

» (Signé) W.-T. Shermann, maj.-gén. »

A cette dépêche le général Grant répondit aussitôt comme suit :

« City-Point, Virginie, 11 octobre 1864, 11 1/2 heures du matin.

» Au major-général Sherman,

» Reçu votre dépêche d'aujourd'hui. Si vous êtes sûr de pouvoir faire votre expédition vers la mer, tout en tenant fermement la rivière Tennessee, vous pouvez la

faire, en détruisant tout le chemin de fer au sud de Dalton ou de Chattanooga, comme vous jugerez le mieux.

» (Signé) U.-S. Grant, lieut.-général. »

Deux jours après, Sherman demanda que ses instructions lui permissent diverses alternatives sur la meilleure route à choisir à travers la Géorgie, suivant les circonstances. « Quand vous apprendrez que je serai en route, ajouta-t-il, ayez l'œil sur Morris-Island, vers Charleston, sur Ossabaw-Sound, au sud de Savannah, en Géorgie, sur les baies de Pensacola et de Mobile. J'arriverai vers l'un ou l'autre de ces points, et croyez que je pourrai occuper Macon, Milledgwille, Augusta et Savannah en Géorgie, et probablement de là aller prendre à revers Charleston. Ce mouvement n'est pas purement militaire ou stratégique, mais il témoignera de la vulnérabilité du sud. »

Le général Grant eut encore le temps de répliquer en donnant son consentement, tout en indiquant sa préférance pour Savannah comme objectif, et Dalton comme la limite au nord de la destruction du chemin de fer.

Les préparatifs de la grande marche furent aussitôt ordonnés et poussés avec activité par le général Sherman.

Ils n'étaient pas sans difficulté vu la conditition de tenir ferme la rivière du Tennessee contre les entreprises de Hood, secondés des raids de Forrest. A cet effet, Thomas fut renforcé du 4e corps, Stanley, du 23e, Schofield, de deux divisions du 16e corps dans le Missouri, et d'une nouvelle remonte de cavalerie soignée par le général Wilson, arrivant de l'armée du Potomac. Le tout, vu la faiblesse des régiments, ne lui ferait pas plus de 35,000 hommes d'armée active, dont 7 à 8000 cavaliers. Il aurait en outre une vingtaine de mille hommes dans les garnisons de Murfresboro, Stevenson, Bridgeport, Huntsville, Decatur, Chattanooga et Dalton. C'était bien

suffisant, en sachant les employer et se servir des fortifications déjà établies pour tenir tête aux trois corps de Hood, même secondés des intrépides cavaliers de Forrest, de Wheeler et de Roddy, alors concentrés vers Florence, et comptant en tout une quarantaine de mille hommes au plus. Il fut particulièrement recommandé à Thomas, mis au courant par Sherman de tous les détails de son plan de campagne, de toujours tenir les traces de Hood et de ne pas le laisser s'échapper vers le sud.

Thomas n'eut pas ce souci. Hood ne pensait qu'à envahir le Tennessee; dans ce but il réussit à déjouer la vigilance de Croxton et à se loger sur la rive droite de la rivière, le 30 octobre, à environ trois milles au-dessus de Florence. En apprenant cela Sherman répondit à l'officier qui lui en apportait le message qu'il fournirait volontiers à Hood des rations pour sa campagne.

Il avait, dans ces entrefaites, replié peu à peu vers Atlanta les troupes qu'il voulait emmener avec lui, en détruisant le chemin de fer sur ses derrières, depuis Dalton. Le 11 novembre il échangea de Kingston ses dernières dépêches avec le général Halleck à Washington, et le 12 il commença cette romanesque et grandiose marche, grandie par le mystère et par la nouveauté, et qui tint en suspens pendant deux mois toutes les populations des Etats-Unis.

Les troupes que Sherman avait gardées avec lui comprenaient un effectif total d'environ 65 mille hommes, la plupart vétérans des contrées de l'Ouest.

Elles furent réparties en ailes, corps et divisions comme suit :

Aile droite, général Howard, deux corps:

15e corps, Osterhaus; divisions Woods, Hazen, John Smith, Corse.

17e corps, Blair; divisions Mower, Leggett, Giles Smith.

Aile gauche, général Slocum, deux corps :

14e corps, Jeff. Davis; divisions Carlin, Morgan, Baird.

20e corps, Williams; divisions Jackson, Geary, Ward.

Cavalerie Kilpatrick; les deux brigades Murray et Atkins.

Artillerie : 72 pièces.

Pour la marche les dispositions suivantes furent prescrites par ordre général en date de Kingston du 9 novembre :

« I. L'ordre habituel de marche sera autant que possible en quatre colonnes sur quatre routes différentes et parallèles ou convergeant aux points qui seront indiqués dans les ordres journaliers. La cavalerie du général Kilpatrick recevra les ordres spéciaux du commandant en chef.

» II. Il n'y aura pas de train général d'approvisionnement; chaque corps aura son propre train de munitions et de provisions, distribué ordinairement comme suit : Derrière chaque régiment marcheront un char et une ambulance; derrière chaque brigade une proportion convenable de chars de munitions, de provisions et d'ambulance. En cas de danger chaque chef de corps d'armée pourra changer cet ordre de marche, de manière à débarrasser de leurs voitures les brigades d'avant et d'arrière-garde. Les diverses colonnes partiront ordinairement à 7 heures du matin et marcheront quinze milles par jour, à moins qu'il n'en soit ordonné autrement.

» III. L'armée vivra du pays pendant la marche. A cet effet chaque brigade organisera un parti convenable de fourrageurs sous un des meilleurs officiers, qui recueillera le long de la route toutes les provisions et les fourrages nécessaires pour que les chars d'approvisionnement soient toujours garnis de 10 jours de rations au moins. Il est défendu aux soldats non fourrageurs d'entrer dans les habitations ou d'y commettre aucun dégât. Dans les

haltes ou au bivouac il leur sera permis en revanche de recueillir des légumes, ainsi que le bétail sur le front de leurs corps.

» IV. Les commandants de corps d'armée ont la compétence de faire détruire les moulins, les maisons, les filatures, etc., et à cet égard on suivra les principes ci-dessous : Dans les districts où l'armée ne sera pas molestée aucune destruction de propriété ne sera permise ; mais là où des guérillas entraveront notre marche, et où les habitants auront brûlé les ponts, obstrué les routes ou commis d'autres actes d'hostilités locales, les commandants de corps d'armée feront procéder comme représailles à des destructions plus ou moins grandes.

» V. La cavalerie et l'artillerie pourront s'approprier sans limite les chevaux, mulets et voitures des habitants, en distinguant toutefois entre les gens riches, ordinairement hostiles, et les pauvres ou les industriels, ordinairement neutres ou amis. Les partis de fourrageurs pourront aussi prendre des chevaux et mulets pour remplacer les leurs, ou pour servir de bêtes de somme aux régiments. Ils s'abstiendront en tout temps de paroles menaçantes; les officiers donneront des certificats par écrit des requisitions, si on les leur demande, mais pas des récépissés. Ils s'efforceront de laisser à chaque famille une portion raisonnable de leur propriété.

» VI. Les nègres valides et pouvant être utilisés aux diverses colonnes pourront être recueillis et emmenés; mais chaque commandant de corps d'armée se rappellera toujours que la qestion des subsistances est très importante et que son premier devoir est de nourrir ses hommes armés.

» VII. L'organisation immédiate d'un bon bataillon de pionniers pour chaque corps d'armée et composé, si possible de nègres, est aussi recommandée. Ce bataillon suivrait l'avant-garde pour réparer et élargir les routes, afin

que les colonnes ne soient pas retardées par les mauvais passages. De même, les chefs de corps d'armée doivent s'exercer à faire marcher l'infanterie à côté des routes, pour laisser celles-ci à l'artillerie et aux voitures. Ils doivent aussi instruire la troupe à assister les voitures aux montées et aux mauvais passages.

» VIII. Le capitaine Poe, ingénieur-chef, assignera à chaque aile un train de pontons, complétement équipé et organisé, avec une escorte permanente convenable. »

En cinq à six jours toutes les mesures préliminaires furent mises à exécution; les trains furent divisés et chargés; les bataillons de pionniers nègres formés, conduisant avec eux une trentaine de mulets chargés d'outils dans des paniers ou des caisses en besace. Les bâtiments publics de Rome furent détruits par Corse; ceux d'Atlanta le furent par Poe, et le 14 le gros de l'armée se mit en route des environs d'Atlanta vers le sud. Une seule brigade du Massachussets resta encore à Atlanta avec le capitaine Poe, pour en achever la destruction. Ces derniers corps en partirent le 16 dans la nuit, à la lueur de l'incendie et aux sons de l'hymne de John Brown, jouée par la fanfare du 33e Massachussets.

Il n'était pas à prévoir que la marche de 65 mille hommes bien organisés, armés et équipés, rencontrât de grandes difficultés, tant que Hood serait retenu au nord par ses beaux plans de campagne et par la vigilance de Thomas. Il y aurait toutefois à lutter contre des milices locales, contre des coureurs de cavalerie, contre quelques garnisons sédentaires sur des points importants, à Macon, à Milledgeville la capitale, à la prison de Millen, à Augusta et contre les difficultés du terrain offrant de nombreux cours d'eau à traverser.

Trois rivières entre autres pouvaient servir à l'ennemi de lignes de défense, à savoir l'Ocmulgee passant à Macon, et l'Ocone passant à Milledgeville, toutes deux affluents

de l'Alatamaha, qui se jette dans l'Atlantique vers Darien, à environ 50 miiles au sud de Savannah, puis l'Ogechee qui se jette dans la baie d'Ossabaw, à une quinzaine de milles au sud de Savannah. Les routes ne manquaient pas pour marcher d'Atlanta dans la direction de Savannah. La principale était le chemin de fer de Macon, se courbant un peu vers le sud pour atteindre cette ville, puis courant de là sur Savannah en faisant une autre courbe vers le nord et en passant entre autres à Gordon, Sandersville, Botswick, Cushingsville, Millen, Scarborough, Cameron, Egypt, Eden.

Une autre voie ferrée dans cette même direction, celle d'Atlanta à Charleston par Augusta, court presque parallèlement et à une moyenne d'une quarantaine de milles au nord de la précédente, passant entre autres à Decatur, Covington, Madoson, Greensboro, Union-Point, Augusta.

De Gordon, sur la voie du sud, se détache au nord un embranchement destiné à aller rejoindre le chemin de fer d'Atlanta à Augusta, et n'allant encore qu'à Eatonton, passant à Milledgeville. De Millen, un autre embranchement vers le nord va rejoindre à Augusta la ligne d'Atlanta à Charleston.

Trois routes de premier ordre s'offraient ainsi à Sherman pour la première partie de sa marche dans la direction de Savannah, à savoir celle du chemin de fer d'Atlanta à Macon à droite, celle du chemin de fer d'Atlanta à Augusta à gauche, celle sur Milledgeville au centre. Avec son plan de vivre du pays, de ne pas s'inquiéter de ses derrières et d'aller se trouver une nouvelle base au plus près possible sur l'Atlantique, Sherman n'avait pas de préférence à avoir pour les chemins de fer sur les routes ordinaires. Au contraire, et puisqu'il ne pouvait détruire ceux-ci hors de son rayon d'action, moins il en

serait rapproché, moins il courait de risque de rencontrer une concentration de forces adverses. Sa première opération était de s'établir entre Macon et Augusta pour diviser les forces et l'attention de l'ennemi et lui donner d'égales inquiétudes sur Millen, Savannah et Charleston.

Par ces raisons, Sherman dirigea d'abord son gros sur Milledgeville, en ayant soin de faire faire à sa cavalerie des diversions convenables dans la direction du sud, ainsi que de Jonesboro et de Macon. L'aile gauche, le 20e corps avec Slocum, dut s'avancer d'abord le long du chemin de fer d'Augusta pour obliquer ensuite à droite vers Milledgeville où elle devrait se trouver le 22 novembre, après avoir détruit le chemin de fer jusqu'à Madison. Le centre gauche, le 14e corps, avec lequel marcha Sherman, partit d'Atlanta le 16 par Lithonia, Covington, puis par Shady-Dale directement sur Milledgeville.

L'aile droite sous Howard partit de Whitehall, le 15 novembre, en deux colonnes; celle de droite, 15e corps, Osterhaus, avec le quartier-général de Howard et le bétail par Rough et Ready, puis à gauche sur Mc Donough; la colonne de gauche, 17e corps, sous Blair, avec le train de pontons par la route directe de Mc Donough. La cavalerie et Osterhaus sur la droite eurent quelques escarmouches aux environs d'East-Point et de Rough et Ready.

Le 16, toutes les troupes étaient en mouvement, et la marche se continua. Chaque corps était muni d'une colonne d'approvisionnements contenant pour 40 jours de rations de pain, de sucre, de café et de sel, des troupeaux de bœufs aussi pour autant de rations de viande, et trois jours de fourrage en avoine et en maïs.

Malgré l'intérêt que présente cette marche, nous ne croyons pas devoir la suivre dans ses détails journaliers. Bien ordonnée et toujours bien contrôlée, elle ne présenta pas d'incidents militaires marquants; elle trouva des

vivres en abondance, et ne rencontra d'autre opposition que celle des cavaliers de Wheeler et de quelques rivières à passer sous leurs feux et sous ceux de faibles corps de milices. Les prisonniers fédéraux transportés de Macon à Millen, ne purent être délivrés, attendu qu'ils furent évacués à temps de cette dernière ville, en partie sur Columbus, en partie sur Charleston.

Les principales localités que traversèrent les fédéraux furent Milledgeville, la capitale de l'Etat, Andersville, Louisville, Millen. Contre Macon et contre Augusta ils ne firent que des diversions, pour faciliter leur marche plus au sud. Ils recrutèrent 4 mille vigoureux nègres, détruisirent plus de 350 milles de chemins de fer sur leurs derrières, et des propriétés publiques et particulières pour environ 40 millions de dollars.

Au commencement de décembre les avant-gardes arrivèrent devant les piquets du général Hardee commandant les défenses de Savannah, et le 10 décembre toute l'armée fédérale était en position devant cette place, après une heureuse marche de 300 milles effectuée en 24 jours.

Ce n'était pas tout que d'arriver à la côte de l'Atlantique, il fallait encore s'emparer d'un port ou d'un des postes tenus par l'ennemi. Or les ouvrages de Savannah, munis d'une garnison de 15 mille hommes, étaient trop solides pour cela. Sur ce point Sherman se borna à couper tous les chemins de fer alimentant la place et à la surveiller de près, tandis qu'il communiquerait avec la mer, par la baie d'Ossabaw, à l'embouchure de l'Ogechee. Cette baie n'était fermée du côté de l'Océan que par le fort Mc Allister, grand ouvrage de 23 canons, presque tous en barbette avec des défenses avancées et des palissades. Ce fort avait déjà résisté à plusieurs attaques de la marine; mais le front de terre était relativement beaucoup plus faible.

Sherman pensa avec raison que pour s'emparer de ce poste, tenu seulement par 2 à 300 hommes sous le major Anderson, il fallait brusquer l'attaque, sans travaux d'approche ni canonnade. Il désigna à cet effet la division Hazen, son ancienne division, qui, dès le 10 au soir, fut portée de l'autre côté du fleuve. Le 12 après-midi, d'une colline des environs, Sherman communiqua, par son corps de signaux, avec des bâtiments fédéraux en avant dans la baie, et il apprit que l'amiral Dahlgreen et le général Foster attendaient impatiemment de ses nouvelles et le moyen de faire jonction avec lui. Le même soir l'assaut de Mc Allister fut ordonné, et le fort fut enlevé après deux heures d'un rude combat. La baie étant ouverte aux bâtiments, ceux-ci y entrèrent, et le 13 Sherman eut une conférence avec Dahlgreen et Foster, et envoya à Washington un rapport sommaire de ses heureuses opérations. Huit jours après il put y ajouter la nouvelle de l'occupation de Savannah, évacuée par le général Hardee, par crainte de s'y voir bloqué et pour renforcer la position de Charleston, devenant d'autant plus précieuse aux confédérés.

Les fédéraux, dont les pertes totales depuis Atlanta se montaient à 560 hommes, recueillirent à Savannah un matériel de guerre considérable, 167 pièces d'artillerie et 35 mille balles de coton. Ce butin, avec la ville elle-même, un des grands ports du Sud, constituait un brillant trophée et couronnait dignement la marche de Sherman à travers le continent.

Il ne lui restait qu'à poursuivre sa course vers le nord pour se relier aux autres opérations et les rendre plus décisives.

L'abord de Savannah avait été facilité à Sherman par quelques diversions plus eu moins utiles. Outre divers raids ordonnés par Canby en Alabama, le général Foster,

chef du département du Sud à Port-Royal, envoya une expédition par le Broad-River, pour détruire le chemin de fer entre Charleston et Savannah. Cette expédition, sous le commandement direct du général Hatch, comptait cinq mille hommes, y compris une petite brigade de la flotte. Remontant le Broad-River elle débarqua, le 29 novembre, Boyds-Neck, d'où elle s'avança contre le chemin de fer à Grahamsville. Arrivé à Honey-Hill, à environ trois milles de Grahamsville, Hatch rencontra les confédérés derrière de forts retranchements. Il les attaqua et fut repoussé après deux vifs combats qui lui coûtèrent 7 à 800 hommes. Pendant la nuit, il opéra sa retraite sans être inquiété. Quelques jours plus tard le général Foster, revenant à la charge, fut plus heureux et parvint à se loger dans une position dominant le chemin de fer entre les rivières Talifinny et Coosawhatchee.

En résumé la grande marche de Sherman parfaitement réussie, et qui eût donné des résultats plus foudroyants encore, si elle avait pu être mieux reliée aux opérations en cours plus au nord, sur les points décisifs de Charleston ou de Richmond, méritait certainement d'être admirée et célébrée comme elle le fut. Elle constituait une nouveauté dans la guerre américaine. C'était la première fois qu'une armée osait se risquer aussi longtemps hors du voisinage d'un chemin de fer ou d'un fleuve navigable, et rester un mois sans ligne de retraite en vivant du pays où elle marchait.

Il est vrai que cela avait été acheté au prix d'une autre armée, gardant celle de Hood, et que ce dernier, excellent et vaillant divisionnaire devant l'ennemi, avait montré une absence totale de jugement comme commandant en chef. Les forces principales auxquelles il pouvait se rallier étant celles de Hardee aux environs de Charleston et de Savannah, ou celles de Lee en Virginie, c'est

dans cette direction, et non dans la direction opposée qu'il aurait dû, après la perte d'Atlanta, chercher une base et une nouvelle ligne d'opérations. En s'appuyant sur le chemin de fer d'Augusta et non sur celui de l'Alabama, il aurait pu tout aussi bien menacer les communications de ses adversaires et ne leur aurait pas ouvert aussi facilement les siennes. Au reste l'idée de pénétrer avec une quarantaine de mille hommes au cœur du Tennessee gardé par autant de monde et par des places fortes, sans s'inquiéter de 65 mille hommes sur ses derrières, est trop en dehors de toute espèce de principes de grande guerre pour qu'il soit indifférent qu'une telle aberration ait été effectuée par la gauche plutôt que par la droite. La méthode de Johnston, consistant à défendre le terrain pouce à pouce, eût certes été plus rationnelle et eût ouvert de meilleures chances.

Nous allons voir d'ailleurs que si la stratégie de Hood était au-dessous de toute appréciation, sa bravoure ne lui servit pas à grand'chose.



XXIX

Invasion du Tennessee par l'armée confédérée. — Batailles de Franklin et de Nashville (décembre 1864). — **Opérations secondaires, en Missouri, en Tennessse, en Kentucky, en Virginie occidentale, en Mississipi, en Alabama, en Louisiane.**

Nous avons laissé Hood, au commencement de septembre, aux environs de Florence recueillant des renforts et des approvisionnements, faisant réparer les voies ferrées derrière lui, et se préparant à envahir le Tennessee, pensant que cela nécessiterait la retraite de Sherman de la Géorgie.

A ce même moment Forrest, sortant de capturer à Fort-Hieman en Tennessee une canonnière et trois transports, vint établir des batteries autour de Jacksonville de l'autre côté de la rivière et isola trois canonnières et huit transports fédéraux qui s'y trouvaient en station. Le 4 novembre il ouvrit son feu sur les bâtiments et sur la place; les canonnières répondirent, mais ayant été avariées, les fédéraux durent les brûler, ainsi que les transports et des magasins pour empêcher qu'ils ne tombassent aux mains de l'ennemi. Des propriétés de plus d'un million et demi de dollars furent ainsi sacrifiées. Le lendemain Forrest traversa le Tennessee au-dessus de

Johnsonville, marcha vers Clinton, puis alla rejoindre Hood vers Florence.

Cette agression mit Thomas sur ses gardes. Il appela Schofield avec son 23e corps à Johnsonville et pressa l'entrée en ligne du corps de A.-J. Smith, venant du Missouri, et des remontes de Wilson. En attendant il établit Schofield avec les troupes disponibles aux environs de Pulasky, en lui enjoignant de veiller de près aux mouvements de Hood sans rien risquer de décisif pour le moment, c'est-à-dire avant l'arrivée des renforts annoncés.

Le 19 novembre le général Hood commença son mouvement en avant, en prenant des routes parallèles, à partir de Florence, et se dirigeant sur Waynesborough.

Le général Schofield, de son côté, levait son camp de Pulasky et se disposait à se replier sur Columbia.

Deux divisions du quatrième corps Stanley avaient déjà atteint Lynnville, à 15 milles au nord de Pulasky, afin de protéger le chemin de fer et le passage des wagons. La brigade de cavalerie de Capron était postée à Mount-Pleasant, couvrant les approches de Columbia, et la garnison de cette ville avait été renforcée d'une brigade de la division Ruger du 23e corps. Les deux autres brigades de la dite division, qui étaient à Johnsonville, avaient reçu l'ordre de se mettre en mouvement, l'une en prenant le chemin de fer de Nashville à Columbia, et l'autre par la route de Waverley à Centreville, puis d'occuper les passages du Duck-River, près Columbia, de Williamsport, de Gordon'sferry et de Centreville. Environ 5000 hommes appartenant à la colonne Sherman, étaient réunis à Chattanooga. C'étaient des convalescents et d'autres qui ayant fini leur temps de congé rejoignaient leurs régiments. Ils avaient été répartis en brigades pour être employés selon le besoin. Thomas avait été aussi

renforcé de vingt nouveaux régiments qui n'avaient qu'une année de service; la plupart servirent à remplir les cadres des vieux régiments dont les hommes avaient fini leur temps.

Conformément aux directions qui lui avaient été données antérieurement, le général R.-S. Granger retira les garnisons qui avaient été mises à Athènes, Decatur, Huntsville, Alabama, pour les diriger du côté de Stevenson, laissant cinq nouveaux régiments à Murfresborough, et ne gardant avec lui à Stevenson que les troupes de son commandement ordinaire. Ce déplacement fut rapidement exécuté par chemin de fer et sans aucune opposition de l'ennemi.

Dans la nuit, le général Schofield évacua Pulaski et arriva le lendemain 24 à Columbia. L'officier commandant à Johnsonville avait reçu l'ordre d'évacuer ce poste et de se retirer à Clarksville. Le 24 et le 25 l'ennemi escarmoucha avec les troupes de Schofield à Columbia, et dans la matinée du 26 ses colonnes se portant en avant pressèrent vivement les lignes du général Yankee, sans que ce fût une attaque bien en règle. Il en fut de même le 27. L'ennemi annonçant par ses mouvements l'intention de passer la rivière, le général Schofield alla prendre poste sur le côté nord du Duck-River, pendant la nuit du 27. Deux divisions du 23e corps furent placées en ligne sur le devant de la ville, de manière à surveiller tous les passages à sa portée. Pendant ce temps, le quatrième corps de Stanley était en réserve sur la route de péage de Franklin, prêt à repousser toute tentative que pourrait faire l'ennemi pour opérer le passage. La cavalerie sous Wilson, qui avait pris poste au-dessus de l'infanterie, était aussi en observation des mouvements de l'ennemi.

Dans la nuit du 29, vers les deux heures du matin,

l'ennemi, après avoir forcé la cavalerie Wilson à la retraite, réussit à opérer son passage près de la barrière de péage de Lewisburg, et une heure après, une partie de son infanterie passait aussi la rivière aux *moulins Huey* (Huey's miils), à six milles au-dessus de Columbia. Les communications avec la cavalerie ayant été interrompues et la ligne de retraite du côté de Franklin étant menacée, le général Schofield se disposa à se retirer dans cette dernière ville. Le général Stanley, avec une division du quatrième, fut envoyé à Spring-Hill, à 15 milles nord de Columbia, afin de protéger les trains et de tenir la route ouverte pour le passage du gros de l'armée. Des dispositions furent aussi prises pour opérer une retraite dans le cas où l'ennemi viendrait à faire une attaque du côté de Huey's-Mills. Le général Stanley arriva à Spring-Hill juste à temps pour chasser la cavalerie ennemie et mettre les trains en sûreté; mais, attaqué plus tard par l'infanterie ennemie, soutenue par la cavalerie, il fut bien près de perdre sa position.

De son côté, le général Schofield, bien qu'il n'eût pas été attaqué du côté de Huey's-Mills, n'en avait pas moins été occupé toute la journée à empêcher l'ennemi d'opérer le passage qu'il avait en vue. Il avait réussi dans ce dessein en repoussant plusieurs fois l'ennemi avec de grandes pertes. Après avoir laissé des ordres pour qu'on retirât toutes les troupes dès que la nuit serait venue, le général Schofield se mettait en route, à une heure tardive de l'après-midi, à la tête de la division Ruger, pour aller au secours du général Stanley à Spring-Hill. En approchant de la place, il tomba sur la cavalerie ennemie qui bivouaquait à 800 pas de la route. Il n'eut pas de peine à la faire décamper. Laissant là une brigade pour garder la route, le général Schofield avec le reste de la division Ruger poussa sa pointe jusqu'à la station Thompson, trois milles plus loin, où il trouva les feux de l'en-

nemi qui brûlaient encore; un parti de cavalerie avait campé là à la brume, puis s'était retiré ailleurs.

La retraite du gros de l'armée devant Columbia s'était heureusement effectuée dans la soirée du 29; le passage de Spring-Hill avait eu lieu vers minuit sans que l'ennemi nous eût inquiété, et, après une marche de 25 milles, la troupe entière était rendue à Flanklin dans la matinée du 30 de bonne heure et y prenait position pendant que la cavalerie allait s'établir sur la route de péage de Lewisburg sur la droite et à l'est de l'infanterie.

Le général Schofield rangea aussitôt son armée en bataille sur la lisière inférieure de la ville de Franklin et accéléra le plus possible le passage de ses trains sur le côté nord du Harpeth-River.

L'ennemi avait suivi de très près l'arrière-garde du général Schofield dans sa retraite sur Franklin et avait même dirigé plus d'une fois ses attaques jusqu'à dix heures du soir sur les ouvrages que le général avait fait élever pour sa défense; mais la position de ce dernier était excellente avec ses deux flancs appuyés sur la rivière, il se maintenait résolument sur son terrain et repoussait toutes les attaques de quel côté qu'elles vinssent. Nous eûmes à cette occasion 189 tués, 1033 blessés et 1104 manquants à l'appel ou disparus, faisant un total de 2326. L'ennemi avait fait 702 prisonniers et pris 33 drapeaux. Le major-général Stanley avait été grièvement blessé en ralliant une partie de ses troupes qui avaient été assaillies et mises en désordre.

L'ennemi de son côté avait eu 1750 hommes tués, 3800 blessés et 702 faits prisonniers, constituant en tout une perte pour l'armée de Hood de 6252 hommes. Dans ce nombre se trouvaient six officiers généraux tués, six blessés et un fait prisonnier.

Lors de l'évacuation de Columbia, le général Thomas

donna l'odre au général Milroy, à Tullahoma, d'abandonner ce poste et de se retirer à Murfresborough, de réunir ses forces à celles du général Rousseau dans cette dernière ville, et de maintenir dans sa position la garnison du blockhaus soit du fort sur le pont d'Elkriver. Nashville fut mis en état de défense; on plaça une garnison dans ses murs fortifiés, et on y ajouta tous les volontaires qui avaient été organisés en division par les soins du brigadier général à brevet J.-L. Donaloson, et étaient tous des employés appartenant aux bureaux du quartier-maître et du commissariat de la guerre. Ces gens, aidés des employés du chemin de fer et dirigés par le brigadier-général Tower, travaillaient sans relâche à la construction de nouvelles défenses.

Le major-général Steedman, avec cinq mille hommes distraits de la colonne du général Sherman et une brigade d'hommes de couleur, avait pris le chemin de fer de Chattanooga le 29 novembre et arrivait à Cowan dans la matinée du 30. Là il recevait l'ordre de se rendre immédiatement à Nashville. Dans cette même matinée du 30, à la première heure du jour, l'avant-garde du major-général A.-J. Smith arrivait à Nashville venant de Saint-Louis par le chemin de fer. Le général Thomas se trouvait avoir ainsi à sa disposition une force armée égale à celle de l'ennemi. Il lui était inférieur seulement en cavalerie, mais il ne devait pas tarder à recevoir quelques mille hommes de cette arme qui allaient être équipés et montés, et alors il pourrait prendre l'offensive et disputer à Hood la possession du Tennessee.

Ne voulant pas courir les risques d'une nouvelle bataille, et ayant atteint le but qu'il avait en vue, savoir de couvrir la retraite de ses trains, le général Schofield, suivant la direction qui lui avait été donnée par le général Thomas, se rabattit sur Nashville pendant la nuit, et

forma sa nouvelle ligne de bataille sur les hauteurs d'alentour, dans la journée du 1er décembre. Le corps de A.-J. Smith occupait l'aile droite près de la rivière de Cumberland, au-dessous de la ville, le quatrième corps, qui était commandé temporairement par le brigadier-général Thomas J. Wood depuis le moment où le général Stanley avait été blessé, formait le centre; le 23e corps, commandé par Schofield, était placé à l'aile gauche s'étendant jusqu'à la route de péage de Nolensville. La cavalerie du général Wilson était postée sur la gauche du général Schofield, protégeant l'espace de terrain entre l'aile gauche et la rivière au-dessus de la ville.

Les troupes du général Steedman arrivèrent à Nashville dans la soirée du 1er décembre, et le 3, lorsque la cavalerie alla prendre position à Edgefield sur le côté nord de la rivière, elles occupèrent le même terrain qui venait d'être abandonné.

Dans la matinée du 4, après avoir escarmouché les deux jours précédents, l'ennemi réussit à occuper une position avec ses saillants, sur le sommet de la colline de Montgoméry, à 600 mètres du centre de notre armée. Il avait sa principale ligne sur le terrain élevé du côté sud-est de Brown's-Creek, s'étendant depuis la route de Nolensville jusqu'à l'extrême droite de son adversaire, à travers les routes de Franklin et de Granny-White dans la direction occidentale des collines du sud et du sud-ouest de Richland-Creek, et au-dessous de ce ruisseau jusqu'à la route de Hillsborough avec cavalerie s'étendant sur les deux flancs jusqu'à la rivière.

Du 4 au 7 décembre, l'ennemi, avec une division tirée du corps de Cheatham et de Lee, et deux mille cinq cents hommes de cavalerie de Forrest fit la tentative de s'emparer du blokhaus situé à la croisée du chemin de fer sur le ruisseau d'Overall *(Overall's Creek)* et aussi du

fort Rosecrans à Mursfresborough, mais il fut repoussé avec perte par les généraux Milroi et Rousseau qui commandaient les garnisons.

La cavalerie confédérée de Buford entra dans Murfresboroug, mais elle en fut bien vite chassée par un régiment d'infanterie et une section d'artillerie. En se retirant elle prit une route du côté du nord dans la direction de Lebanon en suivant le côté sud du Cumberland, menaçant de passer du côté nord de la rivière et de couper les communications par chemin de fer avec Louisville qui était alors le seul lieu d'où le général Thomas tirait les approvisionnements de son armée, la rivière au-dessous de Nashville étant bloquée par les batteries établies sur ses bords. Des canonnières sous le commandement du lieutenant Leroi Fitch, en observation sur la rivière, naviguant tantôt au-dessus, tantôt au-dessous de la ville, empêchèrent de cette manière le passage. Le général Wilson de son côté envoyait un détachement de sa cavalerie à Gallatin pour surveiller la contrée du voisinage.

Du 3 au 15 décembre, l'armée de Hood, autour de Nashville, ne changea pas de position et rien d'important ne survint pendant ce temps; les derniers jours les deux armées se trouvèrent arrêtées par les glaces. Cependant le général Thomas faisait ses préparatifs pour prendre l'offensive au premier moment; sa cavalerie était remontée et il avait reçu tous les approvisionnements nécessaires.

Le 14, le général Thomas réunit tous les chefs de corps, et leur annonça son intention d'attaquer l'ennemi dès le lendemain, pour peu que le temps fût favorable, et leur expliqua son plan d'opérations. A.-J. Smith, à l'aile droite, devait disposer ses colonnes le long de la route de Harding et attaquer vivement la gauche de l'ennemi, en se faisant soutenir par trois divisions de la cavalerie

de Wilson, qui chargeraient aussi lorsque l'occasion se présenterait. — Wood, à la tête du 4e corps, laissant une forte ligne de tirailleurs sur la colline Laurent, devait ranger ses troupes en ordre de bataille, sur la route de Hillsborough appuyant Smith sur sa gauche, et agir contre la gauche et les derrières du poste avancé de l'ennemi sur la colline de Montgoméry. Schofield formerait le corps de réserve couvrant la gauche de Wood. Steedman avec les troupes de Chattanooga, la garnison régulière de Nashville, sous le commandement du brigadier-général Miller, et les employés du quartier-maître, sous le commandement du brigadier-général à brevet Donaloson, devaient pourvoir à la défense intérieure de la ville. Ces divers détachements étaient sous les ordres immédiats du major-général Steedman.

Au jour fixé, rien ne s'y opposant, l'armée fut rangée en bataille de très bonne heure et prête à mettre à exécution le plan du général en chef. Les accidents de terrain avaient permis de dérober à la vue de l'ennemi les divers préparatifs qu'on venait de faire, et un épais brouillard qui ne se dissipa que vers midi n'avait pas peu contribué à tenir le tout secret. L'ennemi ne s'attendait nullement à une attaque quelconque de la part du général Thomas, surtout contre son aile gauche.

Le général Steedman avait fait, la veille, une vive démonstration contre la droite de l'ennemi, à l'est de la route de Nolensville, et avait réussi à attirer si fort son attention de ce côté qu'il s'était cru obligé de renforcer cette aile droite aux dépens de son centre et de sa gauche. Dès que Steedman eût complété ce mouvement, Smith et Wilson se mirent en mouvement le long de la route de Harding et commencèrent le grand acte de la journée en faisant une conversion sur la gauche de l'ennemi et en s'avançant contre sa position à travers les

routes de Harding et de Hillsborough. La division de Johnson cavalerie, recevait en même temps l'ordre d'avoir l'œil sur une batterie de l'ennemi placée sur les bords du Cumberland à Bell's-Landing, à 8 milles au sud de Nashville. Le reste de la cavalerie de Wilson avec la division Hatch en tête et celle de Knipe en réserve, surprit l'ennemi posté le long de la crique ou ruisseau de Richland (Richland creek) près de la maison Harding, le chassa de sa position et lui fit un certain nombre de prisonniers. Puis, continuant son mouvement en avant et conversant légèrement sur la gauche, la colonne tomba sur une redoute armée de 4 canons. La position prise d'assaut par une partie de la division Hatch, la batterie fut aussitôt démontée, et les pièces tournées contre l'ennemi. Cela se passait vers une heure de l'après-midi. Une seconde redoute, plus forte que celle qu'on venait de prendre, fut aussi emportée par les mêmes troupes; quatre canons et trois cents prisonniers furent capturés à cette occasion. La division Mac Arthur du corps de A. J. Smith, manœuvrant sur la gauche de la cavalerie (Wilson), prenait aussi part au deux assauts en arrivant presque en même temps à la redoute.

Le général Thomas trouvant que le général Smith n'avait pas pris sur la droite toute la distance qu'il eût désirée, ordonna au général Schofield de se porter avec son 33e corps sur la droite du général (Smith) afin de laisser à la cavalerie plus de liberté de mouvement pour opérer sur les derrières de l'ennemi. Cet ordre fut promptement exécuté par le général Schofield, dont les troupes concoururent ainsi aux dernières opérations de la journée.

Dès que le 4e corps placé sur la gauche de celui de A.-J. Smith fut assuré des succès remportés sur le flanc de l'ennemi, il monta à l'assaut de la colline de Montgo-

méry où se trouvait la position la plus avancée de Hood, l'emporta de vive force, vers une heure de l'après-midi, et fit un nombre considérable de prisonniers. Marchant ensuite de concert avec la division Garrard qui faisait partie du corps de A.-J. Smith, le quatrième corps continua à avancer, emportant d'assaut la ligne entière de l'ennemi qui lui était opposée, s'emparant de plusieurs pièces d'artillerie, d'un bon nombre de drapeaux et faisant 500 prisonniers. L'ennemi, chassé de sa première ligne d'opération, fut forcé de se reporter en arrière et de prendre position sur la base du Harpeth's-Hill, ayant toujours sa ligne de retraite sur Franklin par la grand'route à travers Brentwood, et celle près de Granny White.

A la nuit tombante, le général Thomas rectifia sa ligne de bataille en la tenant parallèle à la route de Hillsborough du côté de l'est; Schofield occupait l'aile droite, Smith le centre et Wood l'aile gauche avec la cavalerie sur la droite de Schofield. Steedman conserva sa première position du matin.

Dans cette journée, seize pièces d'artillerie et 1200 prisonniers avaient été capturés. L'ennemi avait été forcé de se replier sur tous les points avec grande perte; l'armée fédérale, au contraire, avait éprouvé comparativement fort peu d'accidents. Les troupes du général Thomas avaient montré beaucoup de fermeté et d'entrain dans toutes les opérations.

Ainsi se terminait cette invasion du Tennessee dont on avait fait tant de bruit. Le seul parti qui restât désormais à Hood était celui de la fuite.

L'armée entière, maintenant sa ligne de bataille, bivouaqua toute la nuit sur le même terrain qu'elle occupait à la dernière heure du jour, 9 décembre, se disposant à renouveler le combat le lendemain de très bonne heure.

Le 10, à 6 heures du matin, en effet, le général Wood, à la tête de son corps, refoulait les tirailleurs ennemis au-delà de la route de Franklin, du côté de l'est, puis pivotant légèrement sur la droite, il s'avançait directement au sud de Nashville, poussant l'ennemi devant lui, jusqu'à ce qu'il se vit arrêté par une nouvelle ligne d'ouvrages élevés pendant la nuit sur la colline d'Overton, à 5 milles environ au sud de la ville, et à pareille distance à l'est de la route de Franklin. — Le général Steedman, de son côté, s'avançait de Nashville vers la route de Nolensville, rangeait ses troupes en bataille sur la gauche du général Wood, dont il protégeait convenablement le flanc, et faisait ses dispositions pour coopérer aux mouvements qui auraient lieu dans la journée. A.-J. Smith, à la tête de son corps d'armée, allait prendre position sur la droite du 4ᵉ corps, et en se ralliant à lui, il complétait la nouvelle ligne de bataille. Les troupes du général Schofield gardèrent la position qu'elles avaient le jour précédent, à la tombée de la nuit, faisant face à l'est dans la direction du flanc gauche de l'ennemi et formant une ligne perpendiculaire à celle du général Smith. — La cavalerie du général Wilson, qui avait passé la nuit dans un poste, à 6 milles de là, sur la route d'Hillsborough, fut démontée et rangée en bataille sur la droite de Schofield. Vers midi, cette colonne avait réussi à se placer sur les derrières de l'ennemi et s'étendait à travers la route de péage du Granny White, l'un des deux passages qui conduisaient à Franklin.

Dès que ces dispositions furent achevées, et après s'être assuré lui-même que tout était selon ses vues, il donna l'ordre de continuer le mouvement sur le flanc gauche de l'ennemi. On s'en trouva bientôt rapproché de 600 mètres sur tous les points. Son centre était faible en comparaison de sa droite sur la colline d'Overton ou

même de sa gauche placée sur les collines qui bordent la route de Granny White, mais nonobstant cela le général Thomas ne désespérait pas de gagner ses derrières et de lui couper sa retraite sur Flanklin.

Vers les trois heures après midi, la brigade Post, du corps de Wood, appuyée de la brigade Streight, reçut l'ordre du général Wood d'emporter d'assaut la position d'Overton. Le général Steedman ayant reçu communication de ce dessein, ordonna au colonel Morgan, qui commandait la 14e brigade des troupes de couleur des Etats-Unis, de coopérer au mouvement. Le terrain sur lequel les deux colonnes étaient disposées pour monter à l'assaut se trouvant ouvert et exposé de tous côtés à la vue de l'ennemi, il avait jugé nécessaire de fortifier le point menacé par des renforts tirés de son centre et de sa gauche. L'assaut se fit et fut reçut par d'épouvantables décharges de tout genre de mitraille et de mousquéterie. Les troupes de l'Union continuèrent à avancer, mais lorsqu'elles furent sur le point d'atteindre le sommet de la colline, un corps de réserve de l'ennemi les arrêta par un feu terrible qui fit chanceler les assaillants et finit par les obliger à la retraite, laissant bon nombre de morts et de blessés, tant blancs que noirs, parmi les abatis. Le général Wood se hâta de rallier ses troupes dispersées et de les disposer pour une nouvelle attaque.

Cependant les généraux Smith et Schofield, secondant les efforts du 4e corps, faisaient avancer leurs troupes vers les ouvrages de l'ennemi qu'ils avaient devant eux. Rien ne put leur résister, la ligne ennemie fut bientôt rompue en douze endroits différents, toute l'artillerie était capturée et des milliers de prisonniers tombaient entre les mains du vainqueur, entre autres quatre officiers généraux. La perte de l'Union fut insignifiante. Tous ceux qui échappèrent furent poursuivis jusque sur les

hauteurs du Brentwood et du Harpeth. La cavalerie à pied du général Wilson saisissant le moment de l'attaque des généraux Smith et Schofield prenait l'ennemi à revers et s'emparait de la route du Granny White de manière à lui couper la retraite. Les troupes de Wood et de Steedman en entendant les cris de victoire qui lui venaient de l'aile droite remontèrent immédiatement à l'assaut de la colline d'Overton. Leur attaque fut si impétueuse que malgré un feu terrible, tout plia sous leurs efforts. L'artillerie et un grand nombre de prisonniers tombèrent entre leurs mains.

L'ennemi dispersé, ayant perdu tout espoir de se rallier, s'enfuit à la débandade dans la direction du défilé de Brentwood, où il fut poursuivi par le 4e corps, l'épée dans les reins, à la distance de plusieurs milles; la nuit seule vint mettre fin à cette scène et les troupes victorieuses purent enfin se reposer de leurs travaux.

Tandis que le 4e corps poursuivait l'ennemi sur la route de Franklin, le général Wildson faisait monter à cheval, en toute hâte, les divisions Knipe et Hatch, leur ordonnant de se mettre à la poursuite des fuyards par la route du Granny White, et de faire ensorte d'atteindre Franklin avant l'ennemi. Après avoir couru pendant un mille, nos cavaliers tombèrent sur un poste de cavalerie ennemie commandé par Chalmer, que masquait une barricade élevée à travers la route. La position fut aussitôt attaquée et emportée par le colonel Spalding à la tête du 12e régiment de Tennessee (cavalerie); l'ennemi dispersé dans toutes les directions laissa au vainqueur un certain nombre de prisonniers, entr'autres le brigadier-général E.-W. Rucker.

Dans ces deux jours nous avions fait 4462 prisonniers, y compris 287 officiers de tout grade, à partir de celui de major-général, et pris 53 pièces d'artillerie et quelques

milliers de fusils ou armes de petit calibre. L'ennemi nous abandonna ses morts et ses blessés.

La cavalerie de Wilson suivie de près par le corps d'armée de Wood et par les généraux Smith et Schofield avec leurs troupes, en étapes ordinaires, poursuivirent le reste des fuyards en passant le Harpethriver, le Rutherford'sCreek et le Dukriver, non sans grande difficulté, ces rivières ayant été beaucoup grossies par des pluies abondantes. La poursuite ne cessa que le 29 décembre, lorsque le général eut acquis la certitude que Hood, secondé d'un côté par les obstacles naturels qui avaient retardé notre poursuite et de l'autre par la vigoureuse résistance de son arrière-garde, sous le commandement de Forrest, avait réussi à se faire un rempart du Tennessee, en passant de l'autre côté à Bainbridge.

« A l'exception de son arrière garde, dit Thomas, » l'armée de Hood n'était qu'un ramassis de gens démo- » ralisés, désorganisés, de va-nu-pieds mal armés, qui » cherchaient toutes les occasions de s'évader, de déserter » la cause qu'ils servaient, afin de mettre un terme à » leurs souffrances. »

Le général Grant, qui avait d'abord été mécontent et impatient des lenteurs de Thomas, au point de quitter son quartier-général de City-Point pour venir le rejoindre dans l'ouest et s'enquérir lui-même de l'état des choses, apprit à Washington-City la nouvelle de la bataille de Nashville, et il déclare aussi franchement que modestement, dans son rapport, que son résultat justifiait complétement la patience et le jugement distingué du général Thomas.

Plus à l'ouest dans le Missouri et au-delà du Mississipi, une aventure confédérée assez semblable à celle de Hood n'avait pas mieux fini, quoique ayant eu pour résultat de forcer Thomas à retarder son offensive.

Le général Price, avec une force d'environ 10 mille hommes, avait résolu d'envahir l'Etat de Missouri, où il relèverait le parti esclavagiste. A la fin d'août, il avait atteint Jacksonport, d'où il lança des proclamations menaçantes. Rosecranz, qui commandait alors à St-Louis, n'avait que peu de forces disponibles. Le corps du général Smith, alors en route pour rejoindre Sherman, fut arrêté et dirigé sur St-Louis. Une brigade de cavalerie, sous le colonel Winslow, y fut aussi envoyée de Memphis. Pendant ce temps, Price avait continué de s'avancer. Le 26 septembre, il attaqua Pilot-Knob et en délogea la garnison. Mais de là il n'osa marcher plus à l'est. Il tourna au nord vers le Missouri, et, remontant la rivière, il entra dans le Kansas. Le général Curtis, qui commandait en chef au Kansas, réunit immédiatement contre Price toutes les troupes à sa portée, en même temps que la cavalerie de Rosecranz, sous Pleasanton, traquait les talons de la colonne confédérée. Dès le 20 octobre, Price fut atteint et obligé de livrer bataille sur le Big-Blue, non loin de Kansans-City, et là il fut complétement défait. Traqué sans relâche, il perdit presque toute son artillerie, ses trains et deux à trois mille hommes. Le reste se retira précipitamment sur le nord de l'Arkansas, pourchassé par la cavalerie fédérale pendant plusieurs jours encore. Price avait néanmoins réussi à jeter l'alarme et à commettre de vastes dégats dans l'Etat du Missouri, dégats que Rosecraz aurait pu empêcher avec un peu plus d'activité.

Les confédérés n'avaient pas été les seuls à tenter des entreprises et des raids dans les parages de l'ouest. Un peu après que Sherman avait évacué Atlanta, et pour entretenir des diversions de tous côtés, le général Canby avait lancé deux expéditions de cavalerie dans le but de

couper les communications du port de Mobile, et de retenir des troupes sur ce point.

Une de ces expéditions partit de Bâton-Rouge en Louisiane, mais se perdit en route et fut sans résultats favorables.

L'autre, partie de Vicksburg avec une brigade de cavaliers nègres, sous le général Osband, prit possession du chemin de fer Mississipi-Central près de Canton, et le détruisit sur un parcours d'une trentaine de milles, avec les ponts sur la rivière Big-Black et de grands magasins.

Un peu plus tard, un autre raid partit de Memphis sous le général Grierson. Celui-ci surprit, le 25 décembre, le camp de Forrest à Verona en Mississipi, détruisit le chemin de fer Mobile-Ohio avec 16 wagons chargés de voitures et de pontons pour l'armée de Hood, 4 mille carabines anglaises neuves, et des approvisionnements considérables. Trois jours après il attaqua et captura la garnison confédérée de Egypt, et y brûla un train de 14 wagons. De là il tourna au sud-ouest, alla couper le chemin de fer Mississipi-Central à Vinona, détruisit les manufactures et les magasins de Bankston, les fabriques de machines et les bâtiments publics de Grenada, et arriva à Vicksburg le 5 janvier 1865.

Pendant ces opérations dans la région méridionale les confédérés ne voulant point abandonner l'offensive, avaient envahi le Tennessee oriental et la Virginie occidentale.

Si sur cette zone il ne s'était pas livré de grandes affaires, en revanche les escarmouches y avaient été incessantes. Le général confédéré John Morgan avait reparu dans la Virginie occidentale, à la tête de hardis cavaliers et avait complété ses états de services par d'autres razzias semblables à celles que nous connaissons déjà de lui. Se-

condé par un autre corps, sous le général Breckinridge, il donna beaucoup à faire aux troupes fédérales des généraux Burbridge et Gillem. Morgan n'y fut toutefois pas aussi heureux que précédemment. Le 12 juin, il subit une défaite complète de la part de Burbridge à Cynthiana, et le 4 septembre, surpris de nuit par Gillem, il fut tué dans l'escarmouche qui en résulta. Le Sud perdait en Morgan un de ses plus intrépides généraux, dont la mémoire légendaire restera longtemps parmi eux, ainsi qu'au milieu des populations du bassin de l'Ohio.

Breckinridge se chargea de le venger. Au commencement de novembre, il rentra en Tennessee oriental avec une force plus considérable de partisans et d'aventuriers, surprit à son tour Gillem près de Morrison, le 12 novembre, et lui captura toute son artillerie et un millier d'hommes. Avec le reste de son monde, Gillem se retira précipitamment sur Knoxville, suivi de près par Breckinridge. Mais celui-ci n'osa attaquer les ouvrages de Knoxville; il se retira devant les forces réunies de Gillem et du général Ammen.

Afin de mieux assurer cette gauche de son front d'opérations, le général Thomas envoya en Tennessee oriental le général Stoneman, qui venait de rentrer des prisons du Sud après échange régulier, pour y prendre le commandement supérieur des corps détachés de Gillem, d'Ammen et de quelques autres encore. Il se mettrait en offensive contre la Virginie, spécialement contre Saltville.

Stoneman concentra son monde vers Beans-Station, et commença son raid le 12 décembre. Le 16, il battit Breckinridge et Vaughan, vers Marion, et les poursuivit sur Wytheville en leur capturant six pièces et 200 hommes. Il détruisit Wytheville et ses magasins. De là, il revint à Marion, où il rencontra de nouveau une force concentrée sous le général Breckinridge. Il se préparait à l'attaquer

le lendemain, lorsque celui-ci s'échappa pendant la nuit. Stoneman, tout en le faisant poursuivre par un détachement, se porta sur Saltville, où il captura quelques hommes et huit pièces d'artillerie, et où il détruisit les salines et de grands magasins. Ayant ainsi parfaitement rempli sa mission, il revint en Tennessee, et disloqua Burbridge à Lexington, et Gillem à Knoxville, pour leurs quartiers d'hiver.



XXX

Opérations sur les côtes et sur mer. — Siége de Mobile par l'amiral Farragut. — Combat contre la flottille confédérée et particulièrement contre le « Tennessee. » — Prise des forts Gaines et Morgan. — Destruction des corsaires « Alabama » et « Florida. » — Exploits du corsaire « Tallahassee. » — Progrès de la marine de guerre des Etats-Unis.

Les opérations importantes de Grant en Virginie et de Sherman en Géorgie avaient dû, dans le plan général de la campagne de 1864, être complétées par une nouvelle tentative contre Charleston ou contre Mobile, qui servirait en tout cas d'utile diversion.

Ce dernier objectif fut préféré en premier lieu et livré aux coups de l'amiral Farragut et du général Canby dès le commencement de l'été 1864.

La ville de Mobile, le second port du golfe, est située au fond d'une vaste baie d'une soixantaine de milles de profondeur et d'une vingtaine de milles de largeur du côté de la mer, dont elle est séparée par une suite de dunes et de marécages, appelée presqu'île de Bon-Secours, par l'île Dauphine et par d'autres ilots. Le chenal principal se trouve entre l'extrémité de la presqu'île de Bon-Secours au nord, appelée Mobile-Point, et l'île Dauphine au sud; il est battu par le fort Morgan sur Mobile-Point

et par le fort Gaines sur l'île Dauphine, solides ouvrages en maçonnerie dans le genre de ceux de Charleston. Un autre chenal plus à l'ouest, entre l'île Dauphine et la terre ferme, était commandé par le fort de campagne Powell. Ces ouvrages et deux ou trois batteries de côte, donnant un total d'environ 200 bouches à feu, étaient encore secondés d'une flottille de guerre qui n'était pas à dédaigner. Celle-ci se composait du bélier cuirassé le « Tennessee, » armé de deux gros canons à pivot de sept pouces de diamètre et de quatre canons de bordée de six pouces, et des trois canonnières aussi cuirassées « Gaines, Morgan et Selma, » chacune à quatre canons. Le contre-amiral Buchanan, l'ancien capitaine du « Merrimac, » commandait la flottille, ayant son pavillon à bord du « Tennessee. » Ce bâtiment avait déjà fait beaucoup de bruit, comme devant éclipser tous les autres monstres cuirassés qui, depuis deux ou trois ans, surgissaient sur les mers. La puissance offensive de ses six énormes pièces était augmentée d'un solide éperon qui, joint à une force exceptionnelle de vapeur et au poids du bâtiment, porterait de redoutables coups. Sa vertu défensive résidait dans une grande vigueur de gouvernail, lui permettant de virer de bord rapidement, et dans un formidable revêtement. Celui-ci se composait d'une épaisseur de deux à trois pieds de bois, recouverte de deux et par places de trois et de quatre plaques de fer de deux pouces, les plaques ajustées entre elles par des rivets.

En outre, les passes et la baie étaient semées de torpedos.

Pour l'attaque de cette position, l'amiral Farragut disposait d'environ cinq mille hommes de troupes de débarquement sous le général Granger, et d'une escadre de 18 bâtiments de guerre, composée comme suit :

Bâtiment amiral.	Capitaine.	Canons.
Hartford.	Drayton.	20
Monitors à deux tours.	Commandants.	Canons.
Winnebago.	Stevens.	4
Chickasaw.	Perkins.	4
Monitors à une tour.	Commandants.	Canons.
Tecumseh.	Craven.	2
Manhattan.	Nicholson.	2
Corvettes à vapeur.	Commandants.	Canons.
Brooklyn,	Alden.	24
Richmond.	Jenkins.	18
Ossipec.	Leroy.	13
Monongahela.	Strong.	12
Lackawanna.	Marchand.	12
Oneïda.	Mullany.	10
Canonnières bardées.	Commandants.	Canons.
Galena.	Weels.	14
Metacomet.	Jouett.	10
Octorara.	Green.	8
Seminale.	Donalson.	8
Port-Royal.	Gherardi.	8
Kennebec.	Mc Cann.	5
Itasca.	Brown.	4
	Total :	183

En outre, 25 transports avec une escorte spéciale de cinq bâtiments de guerre.

Le 3 août, les troupes furent débarquées sur l'île Dauphine, et le 4 août les ordres d'attaque avec instructions détaillées furent donnés à la flotte pour le lendemain. Le 5 août avant le jour, les feux Coston portaient à chaque bâtiment le signal « en avant », et toute l'escadre se mit en mouvement pour franchir la barre [1].

(1) Les signaux Coston, ainsi appelés du nom de l'inventeur, ancien officier de la marine des Etats-Unis, et qui prirent une grande extension pendant la guerre, sont un des plus ingénieux produits de l'esprit si inventif et si pratique des Américains Par une combinaison de feux colorés d'une grande vivacité, des vigies peuvent se porter la nuit à de très fortes distances. Les feux Coston viennent d'être introduits dans la marine française et dans plusieurs autres marines européennes.

Elle marchait sur une longue file double, précédée en avant-garde et en flanqueurs de droite, contre le fort Morgan, par les quatre monitors. La double file était formée d'un bâtiment en bois accouplé à un navire bardé. En tête se trouvaient le «Brooklyn,» muni de l'appareil à pêcher les torpedos, marchant avec «Octorara;» la seconde paire était formée du bâtiment amiral amarré au «Metacomet.» Venaient ensuite le «Richmond» avec le «Port-Royal,» le «Lackawanna» avec le «Seminale,» le «Monongabela» avec le «Kennebec,» le «Ossipec» avec le «Galena.»

Vers les 7 heures du matin, le feu s'engagea entre les monitors et les artilleurs du fort Morgan, ceux-ci sous les ordres du général Page, commandant en chef de toutes les défenses extérieures de Mobile. A peine le combat était-il ouvert que le monitor *Tecumseh* continuant à s'avancer donna contre un torpedo, dont l'explosion ouvrit une large voie sous la coque même du bâtiment. L'eau s'y engouffra avoc une telle rapidité qu'en quelques instants le bâtiment sombra en engloutiseant tout son équipage, sauf six hommes.

La ligne se trouva naturellement arrêtée par ce terrible et soudain échec, mais le vieux Farragut, comprenant que ce n'était pas le moment de se laisser aller aux hésitations, se hâta de passer en tête avec son bâtiment, en donnant aux autres le signal de le suivre. Sans s'arrêter il lâche deux bordées de son tribord sur le fort Morgan qu'il inonde d'obus et de mitraille.

Toute l'escadre le suit en l'imitant et elle arrive à l'entrée de la baie, sans avoir trop souffert des forts et hors de la portée de leurs canons. Mais là elle se trouve en présence de la flotille confédérée, qui commence aussitôt le feu.

L'escadre fédérale continue à marcher en se déployant

et en écrasant de la supériorité de ses canons la faible flotille sudiste. Les trois canonnières sont bientôt obligées de se retirer de la lice, le *Morgan* parvient à se sauver à Mobile, le *Selma*, gagné de vitesse par le *Metacomet*, est obligé de se rendre, le *Gaines*, en voulant se réfugier sous le fort s'échoua à la côte.

Restait toutefois le fameux *Tennessee* et qui pour l'heure justifiait bien sa haute réputation d'intrépidité et d'invulnérabilité. Comme un sanglier forcé il tenait tête à toute l'escadre de Farragut, dans un des combats les plus violents qui aient jamais été livrés. Bravant les feux de ses adversaires et jaloux d'entamer le premier la lutte corps à corps, Buchanan marche droit sur le *Hartford* pour le couler bas de son éperon, mais ce dernier évite le coup et lâche sur son adversaire deux bordées, qui ne changent rien à ses allures. Tous les bâtiments fédéraux s'approchent et l'enserrent de leurs feux Mais soit l'effet de la résistance des armures du « Tennessee, » soit que le tir, au milieu de la fumée et des mouvements des combattants, fût mal ajusté, le bâtiment confédéré va, vient, tourne, tire toujours avec la même facilité. Des charges à fond sont ordonnées contre lui et l'amiral Farragut, encore ici, est le premier à donner l'exemple. Le « Hartford » s'élance à toute vapeur sur le «Tennessee,» mais celui-ci le voit venir à temps et se dérobe d'un vigoureux coup de gouvernail. Le « Hartford » qui, au lieu de frapper son adversaire perpendiculairement à son flanc, glisse le long de sa paroi, en profite pour lui lâcher à bout portant toute sa portée, qui, cette fois, semble causer quelque ébranlement. Au même moment, deux autres bâtiments fédéraux renommés par leur vitesse, le « Monongahela » et le « Lackawanna » s'étaient aussi jetés sur le « Tennessee; » tous les deux réussissent à

frapper, mais ils s'avarient sous le choc plus qu'ils ne font de mal à leur ennemi.

Enfin les monitors s'avancent à leur tour. « Chickasaw » et « Manhattan » se placent à quelques mètres de l'arrière du Tennessee » et lui envoient à bout portant leurs énormes projectiles. Le feu des autres bâtiments continue en même temps, et, comme le « Hartford » allait donner une seconde charge, le «Tennessee» amena son pavillon. Quoique la cuirasse parût encore relativement en bon état, l'intérieur du navire avait beaucoup plus souffert par l'effet des chocs et de leurs réactions. Plusieurs sabords, complétement biaisés, ne pouvaient plus s'ouvrir ou se fermer, les chaînes du gouvernail étaient brisées, la machine avait subi des dérangements considérables, les casemates étaient empestées d'une épaisse fumée. Une quarantaine d'hommes seulement étaient mis hors de combat, dont l'amiral Buchanan avec une jambe enlevée par un boulet. Sur les navires fédéraux, dont plusieurs s'étaient exposés à découvert au feu de l'ennemi, gisaient plus de 200 morts et blessés.

Ce succès de la flotte fédérale, quoique chèrement acheté et des plus honorables pour le vaincu, n'était qu'une portion du programme des opérations. Il s'agissait de réduire les forts qui restaient sur les derrières, et Farragut les fit immédiatement attaquer. Les premiers coups, dirigés contre le fort Powell, amenèrent son évacuation dans la soirée même du 5, après que l'ennemi eût fait sauter les casemates et une portion des parapets.

Le 6 août le fort Gaines fut investi par les troupes du général Granger, et par l'escadre, et, après un faible bombardement, son commandant, le colonel Anderson, capitula le 8 août.

Le lendemain Granger et Farragut allèrent investir le fort Morgan. Celui-ci, tout autrement solide, résista mieux

et fut bombardé à plusieurs reprises sans vouloir se rendre. Le 22 août cinq batteries de terre et les monitors ouvrirent une nouvelle et plus forte canonnade, poursuivie sans interruption jusqu'au lendemain. Le 23, après une explosion et un incendie survenus dans le fort, le général Page consentit à négocier et à se rendre, avec tout son monde et son matériel, s'élevant à 1464 hommes et 104 bouches à feu.

Après cela les fédéraux se trouvaient maîtres absolus de la baie, qu'ils parcoururent et fouillèrent en tous sens. Quant au port même de Mobile, situé au haut d'un long chenal près des bouches du Tombig-bee, il n'était pas si facilement abordable. Les passes pour y pénétrer étaient encombrées d'estacades et de torpedos, qui auraient pu être fort dangereux à la flottille. Farragut ne jugea pas devoir pousser ses succès jusque-là. Le port de Mobile n'avait pas grande importance par lui-même, du moment que la haute mer lui était fermée hermétiquement; et pour une opération dans l'intérieur de l'Alabama, un point sur la baie pouvait à la rigueur suffire. La prise de la baie et des forts qui en commandaient les passes, était déjà un grand profit. Il allait permettre de licencier en grande partie la flotte de blocus stationnée jusqu'ici devant ce port. Aussitôt que les canonnières pourraient être escortées d'un corps convenable de troupes de débarquement, il serait facile d'ailleurs de tenter un coup décisif sur Mobile.

En attendant, la flotte de l'Atlantique se renforçait d'éléments d'action qui ne tarderaient pas à peser plus fortement sur les résultats de la guerre, en perfectionnant le blocus des rares ports d'approvisionnement qui restaient aux confédérés.

A propos de marine nous ne saurions passer sous silence un autre triomphe de l'Union, deux mois avant

celui de la baie de Mobile, et qui fit plus parler de lui en Europe qu'en Amérique, savoir un combat entre la corvette fédérale le « Kearsarge » et le fameux corsaire anglo-confédéré « Alabama. »

Nous avons dit précédemment(1) la terreur et la dévastation que le navire du capitaine Semmes avait répandues sur les mers fréquentées par la marine marchande fédérale, et les efforts que la protection de cette marine avait imposés à la flotte des Etats-Unis. Il avait fallu éparpiller une trentaine de bâtiments sur les mers pour la protection du commerce américain, pour donner la chasse aux corsaires, pour les prévenir ou pour les garder dans certaines stations qui leur étaient familières. En juin 1864 « l'Alabama » se trouvait dans le port français de Cherbourg, et le « Kearsarge, » avisé par le consul américain de Londres, vint croiser devant le port. Las de ce rôle passif le commandant du « Kearsarge, » capitaine Winslow, provoqua le capitaine Semmes en duel, lui proposant de sortir de son port neutre pour venir se battre en pleine mer.

La réputation prodigieuse que la partialité anglaise et française contre l'Union avait fabriquée au capitaine Semmes, quoique celui-ci ne se fût jamais battu que contre des navires marchands, lui faisait un point d'honneur d'accepter le défi. Sous les regards d'une foule immense de spectateurs recouvrant les hauteurs de Cherbourg et d'autres suivant en embarcations, « l'Alabama » sortit du port le 19 juin. Il était escorté par la frégate cuirassée impériale « la Couronne » chargée de veiller loyalement à ce que la lutte ne commençât pas dans les eaux de la juridiction française, et suivi par un yacht anglais de plaisance, le « Deerhound » qui s'était réservé dans l'action en perspective un rôle plus important que

(1) IIe vol.

celui d'un simple touriste. Le « Kearsarge » en voyant s'avancer son adversaire se porta aussi en mer, jusqu'à 12 kilomètres, pour respecter la neutralité déclarée des eaux de France. Soudain il se tourne sur l'Alabama et marche droit à lui dans l'intention de le couler. Sans s'arrêter dans sa course il brave trois bordées, lancées, il est vrai, à de trop grandes distances pour être efficaces. A 800 mètres le « Kearsarge » voyant son adversaire se retirer, s'arrête et commence les feux à son tour. La canonnade est rapide du côté de « l'Alabama, » plus lente, mieux ajustée du côté du « Khearsarge. » Celui-ci n'a que 7 canons, tandis que son adversaire en a 8. Les canons du « Kearsarge » sont: deux Dahlgreen lisses de onze pouces; un Parrott de 30 livres, et quatre 32 livres lisses; ceux de « l'Alabama, » un 100 livres et un 68 livres rayés, et six 32 livres lisses. L'équipage du premier était de 162 hommes et celui du second de 150. Les forces étaient donc à peu près égales. L'Alabama avait l'avantage que très chargé de charbon, ses flancs n'offraient que leur minimum de surface hors de l'eau. Le « Kearsarge » avait compensé son infériorité à cet égard en blindant sa coque de toutes ses chaînes d'ancrage.

Au bout d'un moment il devint visible que « l'Alabama » s'apprêtait à céder. Il chercha à se diriger vers la côte, car il avait reçu une grave avarie. Le « Kearsarge » le devança dans cette direction, et les deux bâtiments passèrent quelques moments à décrire des spirales plus ou moins serrées, tout en se canonnant, pour chercher à se battre d'enfilade. Au bout d'une heure, le corsaire ralentit sensiblement son feu et commença à sombrer. Bientôt le drapeau blanc remplaça à son mât le pavillon confédéré, en même temps que l'équipage se sauvait à la nage ou dans les embarcations. Le « Kearsarge » suspendit son feu et mit aussi ses embarcations à la mer pour recueillir les prisonniers et prendre possession du bâtiment abandonné.

Dans ces entrefaites, le yacht anglais vint se faufiler au milieu du sauvetage, recueillit des nageurs et plusieurs embarcations, y compris celle du capitaine Semmes, puis fila à toute vapeur sur la côte anglaise et à Southampton.

Les réclamations du capitaine Winslow et des autorités américaines pour se faire restituer les prisonniers soustraits de cette façon à la reddition du corsaire restèrent sans effet.

Dans ce duel d'artillerie entre les deux bâtiments, « l'Alabama » avait tiré 370 coups, et le « Kearsarge » seulement 173. Ce dernier, touché vingt-huit fois, subit des avaries qui le forcèrent à entrer à Cherbourg pour s'y réparer.

Une autre affaire qui se termina non moins heureusement pour les fédéraux, quelques mois plus tard, fit moins d'honneur à la manière dont quelques-uns de leurs marins entendaient le droit des gens et le respect des neutres. Le fameux corsaire « Florida, » capitaine Morris, arriva le 5 octobre à Bahia, port du nord du Brésil, venant de Tenerissa, et s'y encra pour réparations et réapprovisionnements. La corvette de guerre fédérale « Wassuchets, » capitaine Collins, en croisière devant le port extérieur, se rendit aussi dans le port intérieur pour garder de près le corsaire. En même temps, le consul américain à Bahia, M. Wilson, demanda aux autorités brésiliennes de refuser le séjour dans le port au « Florida, » vu qu'il avait naguère violé la neutralité des eaux brésiliennes pour y effectuer une prise. Le gouverneur de Bahia refusa naturellement d'accéder à une telle demande, et comme il avait remarqué des préparatifs alarmants sur le « Wassuchets, » il exigea du consul américain la promesse que le bâtiment fédéral respecterait le port de Bahia et n'y entamerait aucune lutte. Le consul américain donna sa parole, et pour plus de sécurité encore, les

autorités du port ancrèrent le « Florida » sous les batteries de deux navires de guerre brésiliens.

Le capitaine Morris se croyait dès lors en parfaite sécurité, et il permit à ses hommes de descendre à terre. Lui-même, avec une partie de ses officiers, s'y trouvait dans la nuit du 6 au 7 octobre, lorsque son bâtiment fut tout à coup escaladé par les embarcations armées du « Wassuchets. » Une mêlée s'engagea d'abord sur le pont; puis le « Wassuchets, » qui s'était avancé, vint tirer un coup de canon à bout portant sur le « Florida, » qui lui abattit son mât de misaine. Le corsaire se trouva ainsi capturé avec la moitié de son équipage, dont huit officiers.

Les autorités brésiliennes, à l'ouïe de cette brutale violation de tous les usages, ordonnèrent le branle-bas de combat sur leur flottille, et le contre-amiral du port somma le capitaine Collins de reprendre son ancrage, sinon il serait coulé bas. Le capitaine Collins promit qu'il allait obéir, mais trouva moyen, sous divers prétextes, de traîner en longueur l'exécution de sa promesse, ainsi que d'empêcher l'officier brésilien qui lui avait apporté la sommation de monter à son bord. Pendant ce temps, il avait fait amarrer le « Florida » au « Wassuchets » à longue distance, et quand il se mit en marche pour aller pacifiquement, pensait-on, reprendre son ancrage, le corsaire était remorqué par la frégate fédérale. L'escadre brésilienne ouvrit aussitôt le feu, à laquelle le capitaine Collins eut au moins la courtoisie de ne pas répondre, quoiqu'ayant reçu huit boulets de la corvette « Januaria; » il se contenta de doubler de vitesse, et, ayant fait monter et chauffer par ses hommes le « Florida, » il put bientôt filer avec une vitesse supérieure à celle des bâtiments brésiliens lui donnant la chasse et gagner les Etats-Unis.

Hâtons-nous de dire que ce tour à l'américaine, malgré

la grande popularité qu'il valut au capitaine Collins, fut immédiatement blâmé et puni par le gouvernement de M. Lincoln. M. Wilson fut révoqué et le capitaine Collins mis en jugement. Sans même attendre les plaintes du gouvernement de Rio-Janeiro, le président décida que le « Florida » et son équipage seraient restitués aux autorités de Bahia. Les hommes le furent en effet, mais un accident qui survint au bâtiment, dans le port de Hampton, et le fit couler, empêcha sa remise.

Ces avantages des fédéraux sur les mers avaient eu pourtant une ombre. Un autre corsaire, plus formidable que ces derniers, venait encore de faire son apparition. C'était le «Tallahassee,» capitaine John Taylor Wood. Ce rapide steamer, construit aussi en Angleterre, fit d'abord avec succès le commerce de contrebande de blocus entre Bermuda et Willmington, et jeta dans ce dernier port, la principale source d'approvisionnements de Richmond-Petersburg, de fortes cargaisons d'effets militaires et autres.

Après s'y être fait armer et barder de fer, il en sortit, comme corsaire, au commencement du mois d'août et se rendit sur les côtes de la Nouvelle-Angleterre, où en une semaine il captura et coula une vingtaine de bâtiments marchands. Sachant éviter toute une escadre de navires de guerre fédéraux envoyée contre lui, il alla se refaire au port canadien d'Halifax, en échappant à quatre ou cinq croiseurs devant ce port. Les autorités britanniques, qui commençaient à devenir de plus en plus neutres, au fur et à mesure que le Nord remontait ses affaires, sommèrent bruyamment le « Tallahassee » d'avoir à évacuer le port dans les vingt-quatre heures, ce que le corsaire effectua, en échappant de nouveau à la croisière fédérale. Une fois en mer il captura et coula encore une quinzaine d'autres navires marchands, puis parvint à rompre le

blocus de Willmington, où il rentra en triomphe et chargé de butin.

Ce brillant raid maritime eut toutefois de funestes conséquences pour les confédérés. Il appela l'attention redoublée de leurs adversaires sur le port de Willmington et sur le grand rôle qu'il commençait à jouer. Ils y renforcèrent leur croisière, de manière à en rendre le blocus parfaitement hermétique, même pour le « Tallahassee, » et méditèrent une attaque en forces de ce point devenu si important, ainsi que du fort Fisher qui le gardait et dont nous nous occuperons tout à l'heure.

En attendant, l'émotion produite par l'apparition de ces corsaires et par leurs éphémères triomphes, ainsi que les complications qui menaçaient souvent d'en résulter, avaient été fort bien mises à profit par le ministre de la marine, M. Welles, et par le gouvernement pour faire renforcer la flotte des Etats-Unis. Le congrès ne s'était refusé, dans ce but, à aucun sacrifice d'argent, et, comme les ressources en chantiers et en côtes, éléments premiers après l'argent, ne manquaient pas, la marine fédérale de guerre fit en peu de temps des progrès vraiment féériques.

Depuis le commencement de la guerre jusqu'au moment où nous sommes arrivés, l'administration avait fait construire plus de 200 bâtiments, et elle en avait acheté environ 400. Le personnel de la marine, de 7,600 hommes en 1861, était monté à 51,500; celui des ouvriers dans les chantiers de l'Etat, de 3,844 en 1861, était monté à 16,880. La marine marchande et les chantiers civils avaient facilement pu fournir le nouveau personnel, qui, après quelques mois d'école théorique et pratique, était devenu presque l'équivalent de celui de la marine de guerre.



XXXI

Situation politique intérieure. — Campagne électorale pour l'élection présidentielle. — Les divers partis en présence. — Lincoln et Mc Clellan. — Réélection de Lincoln.

Pendant les campagnes qui nous ont occupé dans les précédents chapitres, une autre plus importante encore avait suivi son cours dans les Etats du Nord, et y avait atteint son apogée. C'était la campagne électorale qui s'ouvre régulièrement tous les quatre ans pour le choix du président de la république par le suffrage universel. Il n'était entré dans l'esprit de personne aux Etats-Unis que l'affreuse guerre qui les désolait pût offrir un motif de suspendre le jeu régulier des institutions démocratiques et dispenser d'aucune élection, générale ou locale. On sait l'orage et les inquiétudes qu'avaient provoqués la simple suspension de l'*habeas corpus*. La crise de l'élection présidentielle, qui avait été le prétexte même de la guerre, serait de nouveau affrontée, et l'on chercherait dans la voix du peuple librement exprimée à cette occasion, un enseignement pour l'avenir.

Le scrutin qui allait s'ouvrir avait donc une mission bien grave.

« Le peuple devait par son vote, dit un éminent écrivain français, M. Elisée Reclus, de l'autorité duquel nous

aimons à nous appuyer (1), approuver ou désapprouver non-seulement la politique suivie par Lincoln, mais encore la guerre elle-même; il devait se prononcer définitivement, par la voix de son mandataire élu, sur la destinée future de la république, déclarer s'il était à bout de sacrifices et s'il consentait enfin à laisser subsister à côté de lui cette confédération de planteurs ligués pour étendre l'esclavage et fonder une féodalité dans le Nouveau-Monde. Jamais la nation américaine n'avait été convoquée dans ses comices pour un vote plus solennel. Lorsque le républicain Lincoln avait été élu pour la première fois contre les démocrates Douglas, Bell et Breckinridge, les populations du nord de l'Amérique étaient matériellement les plus prospères du monde entier, elles jouissaient d'une paix ininterrompue depuis un demi-siècle et se lançaient joyeusement dans l'inconnu en déclarant que la guerre était impossible, et que s'il y avait lutte elle se réduirait d'une part à de simples bravades et de l'autre à une promenade stratégique.

» En 1864, les choses avaient bien changé; les Américains connaissaient maintenant la guerre civile dans toute son horreur, des contrées entières étaient dévastées, des centaines de mille hommes étaient tombés sur les champs de bataille, le gouffre de la dette s'était creusé d'une manière effrayante, la hideuse banqueroute était aux portes. A eux de déclarer s'ils étaient las de ce terrible conflit ou s'ils voulaient encore verser leur sang et leurs millions.

» Aussi l'agitation électorale, toujours si fiévreuse aux Etats-Unis, prit-elle des proportions inaccoutumées pendant l'année 1864, et souvent elle fit perdre de vue jusqu'à la guerre elle-même. Dès le mois de janvier les *poli-*

(1) L'*Annuaire des Deux-Mondes de 1864-1865,* qui vient de paraître, nous apporte un nouveau et remarquable travail de M. Reclus sur la guerre d'Amérique, auquel nous prenons la liberté, l'auteur étant bien plus compétent que nous en matière politique, d'emprunter la substance de tout ce chapitre, nous bornant à en élaguer quelques appréciations erronées à l'endroit du général Mc Clellan.

ticiens étaient en campagne convoquant des assemblées préliminaires, publiant journaux et brochures pour recommander leur candidat; mais il fut bientôt évident que de tous les noms présentés aux suffrages populaires un petit nombre seulement seraient sérieusement discutés par les partis en lutte. Cette fois il ne s'agissait plus uniquement, comme dans la plupart des élections précédentes, de nommer un président quelconque, un homme nul ou médiocre qui consentît à se faire, pour prix de sa nomination, l'humble serviteur d'une coterie; au contraire, l'opinion publique était fermement décidée à choisir pour ce poste si considérable de premier magistrat de l'Union un citoyen éminent, qui par sa conduite antérieure eût déjà donné des gages à sa patrie.

» Le général Grant, dont le nom avait été proposé aux votes de la nation par le *New-York Herald*, le journal le plus répandu des Etats-Unis, se hâta de décliner la candidature dès que l'agitation faite en sa faveur eut pris une certaine importance. Cet homme de guerre, aussi modeste que sensé, ne se laissa point séduire par l'espoir, fondé peut-être, de monter à son tour au fauteuil présidentiel; il comprit parfaitement que son nom avait une signification toute militaire et par cela même constituerait un véritable danger pour la république; il sentit en outre dans quelle position indélicate et fausse il se serait trouvé si chacune de ses batailles, chacune de ses manœuvres stratégiques avait été considérée comme une *réclame* électorale, et si lui, le subordonné direct de Lincoln et du congrès, s'était posé en prétendant politique. Il refusa donc nettement de laisser discuter son nom dans les conventions préliminaires et donna le conseil à ses amis de reporter leurs voix sur le président. Quant à M. Chase, le secrétaire des finances, il ne sacrifia point sa candidature d'aussi bonne grâce. Il est vrai qu'il avait l'avantage de représenter en politique les opinions de la fraction la plus

avancée du parti républicain; mais en revanche il était gêné dans son ambition par le titre de secrétaire des finances qu'il devait à M. Lincoln; bien que sa réputation d'intégrité fût parfaitement établie, il devait aussi s'attendre à toutes les calomnies qui ne peuvent manquer de poursuivre un homme maniant un budget de 25 millions par jour. Il lutta cependant plusieurs mois contre les difficultés de sa position; mais bientôt la crise financière s'aggrava, les emprunts devinrent plus onéreux, et la dette s'accrut dans des proportions de plus en plus rapides. M. Chase eut alors la malheureuse idée d'inviter le congrès à restreindre le libre commerce de l'or, croyant qu'il pourrait ainsi mettre un terme à la spéculation effrenée des agioteurs; mais cette mesure fut repoussée avec juste raison. Après cet échec, M. Chase n'était plus assez fort pour lutter contre M. Seward, son rival en influence dans le cabinet; il donna sa démission le 29 juin, et quelques jours après M. Fessenden, l'un des sénateurs les plus versés dans les questions financières, lui succédait en qualité de secrétaire du trésor. La législature de l'Ohio, le pro pre état de M. Chase, ayant vers la même époque émis un vote favorable à la réélection du président Lincoln, il ne restait désormais plus à l'ambitieux homme d'état qu'à se désister formellement de sa candidature; en adversaire généreux et sans rancune, il mit, vers la fin de la période électorale, toute son éloquence et son activité au service de M. Lincoln.

» Trois grands partis politiques se trouvaient en présence dans les Etats du nord, chacun avec son programme et son armée d'orateurs. Les démocrates n'étaient point d'accord entre eux au sujet de la question la plus importante, celle de la paix ou de la guerre; les uns, comme Vallandigham, Cox, Long, les deux frères Benjamin et Fernando Wood, voulaient qu'on demandât grâce aux

planteurs rebelles, et peut-être espéraient-ils qu'à force de compromis et de bassesses ils réussiraient à reconstituer l'Union américaine au profit des esclavagistes du sud et du nord; les autres, beaucoup plus nombreux, se révoltaient à l'idée d'une paix honteuse et demandaient la continuation de la guerre jusqu'à victoire définitive, mais ils continuaient de révérer l'esclavage comme une institution sainte à laquelle les planteurs seuls avaient le droit de toucher, et s'unissaient avec le reste du parti pour accuser le président et le congrès d'intervention tyrannique dans les droits particuliers des Etats. Les républicains, plus unis que leurs adversaires, approuvaient tout simplement la marche de la guerre et des affaires en général et se déclaraient prêts à soutenir de leur mieux le gouvernement dans cette grande œuvre de la destruction de l'esclavage et de la réorganisation de la société du sud. Quant aux radicaux, ils reprochaient au président sa lenteur et sa pusillanimité; composé en majorité d'Allemands et d'autres citoyens d'origine étrangère, ce troisième parti se prononçait en faveur de l'abolition immédiate de l'esclavage dans les états loyaux. Il demandait en outre une centralisation politique beaucoup plus complète et conseillait au gouvernement d'intervenir résolument en faveur de la liberté dans toutes les graves questions agitées en Europe.

» Ce dernier parti, qui du reste ne pouvait guère se faire d'illusions et qui par conséquent n'avait rien à ménager, prit les devants dans la lutte électorale. Dès le 31 mai, les délégués radicaux, pour la plupart Allemands d'origine, se réunirent en convention à Cleveland, ville importante de l'Ohio, et portèrent leur voix sur le général Fremont et sur le général Cochrane, comme candidats à la présidence et à la vice-présidence de la république. Ces deux hommes avaient eu le tort, si c'en est un, d'être des pré-

curseurs; ils avaient eu raison trop tôt, et dès le commencement de la guerre ils avaient compris que l'esclavage, cause unique de la rébellion, devait être frappé au cœur. Fremont avait eu l'honneur de lancer le fameux ordre du jour qui déclarait libres à toujours les esclaves des propriétaires missouriens insurgés, et Cochrane, dans un discours tenu à Washington devant les membres du cabinet, s'était adressé aux nègres en les conjurant de prendre les armes « pour leur propre liberté et celle du genre humain. » Censurés et renvoyés du service actif, ces deux officiers n'en avaient pas moins été les initiateurs d'un mouvement d'émancipation que le gouvernement était obligé de suivre, et les délégués abolitionistes, en portant leurs voix sur Fremont et Cochrane, étaient certainement les interprètes de la reconnaissance que la nation leur vouera dans l'avenir. Les deux candidats consentirent d'abord à se mettre sur les rangs; mais il devint bientôt évident que la liste radicale n'avait aucune chance de réussite, si ce n'est dans l'état du Missouri, où les abolitionistes purs étaient en majorité. A la fin du mois d'août, le général Fremont se décida enfin à imiter M. Chase et retira formellement sa candidature afin d'éviter qu'un partage des voix dans le parti de la liberté républicaine n'eût pour résultat le triomphe des complices de l'esclavage.

» Quelques jours après la convention de Cleveland, les délégués républicains se réunissaient à Baltimore. Leur tâche était facile : satisfaits de la direction que le gouvernement imprimait aux affaires, ils n'avaient qu'à féliciter M. Lincoln de son respect pour la constitution et de sa constance à toute épreuve, à l'encourager dans cette conduite politique en lui offrant toutes les ressources nationales, et à le proposer au peuple comme candidat pour une nouvelle période présidentielle de quatre années. Seulement, pour satisfaire au vœu légitime de la

nation, qui ne voulait se laisser gouverner que par des hommes éprouvés, les délégués de Baltimore ne choisirent point pour leur candidat à la seconde magistrature de la république le vice-président en exercice, M. Hannibal Hamlin, que tous respectaient, il est vrai, à cause de sa haute probité, mais qui ne se distinguait par aucune autre qualité supérieure. Ils firent choix de M. Andrew Johnson, ancien tailleur, qui, par son amour du travail, son bon sens et son énergie, s'était élevé, comme Lincoln, à la dignité d'homme d'Etat, et donnait alors en qualité de gouverneur militaire du Tennessee des preuves de son patriotisme et de son intelligence politique. En outre, la nomination de M. Johnson devait être un gage de réconciliation future avec les Etats méridionaux, puisque, par sa naissance et ses anciennes relations, le candidat à la vice-présidence était un homme du Sud.

» Les démocrates, beaucoup plus embarrassés que les républicains, à cause des dissensions de leur parti, attendirent aussi longtemps qu'il leur fut possible avant de se réunir en convention ; ils espéraient sans doute que, pendant l'intervalle, leurs adversaires commettraient quelque faute irréparable, ou bien qu'eux-mêmes réussiraient à s'entendre sur le programme politique à suivre et sur les noms à proposer au peuple. Ce fut seulement vers la fin du mois d'août que les délégués s'assemblèrent à Chicago. Les uns étaient des unionistes sincères qui avaient la naïveté de croire que les liens fédéraux pouvaient encore se renouer entre les sociétés démocratiques du Nord et l'aristocratie féodale du Sud ; d'autres désiraient simplement qu'on fît de nouvelles tentatives en faveur de la paix avant de continuer la guerre jusqu'à épuisement complet de l'un des belligérants; d'autres encore demandaient la paix, et la paix à tout prix, sans trop s'effrayer de voir un jour les Etats-Unis tomber sous la dictature des planteurs du Sud et de leurs

amis; enfin, un certain nombre des prétendus démocrates étaient vraiment des traîtres à la république et se vantaient du sobriquet de serpents, *copperheads* qu'on leur avait donné. Entre les représentants d'opinions si diverses l'entente cordiale n'était guère possible. Aussi les séances de la convention furent-elles très orageuses, et, comme on pouvait s'y attendre, le programme du parti démocratique ne fut qu'une vague déclamation au style ambigu, aux idées contradictoires; cependant, la tendance générale du manifeste, rédigé principalement par les *copperheads*, était décidément pacifique. Habitués aux compromis par leur attitude d'autrefois devant les planteurs du Sud, les démocrates se décidèrent enfin à faire transiger les diverses fractions du parti en proposant au choix de leurs amis les noms de deux hommes d'opinions différentes. La majorité des voix désigna comme candidats à la présidence et à la vice-présidence le général Mac-Clellan, un démocrate de la guerre, et M. Pendleton, un démocrate de la paix : telle est l'ingénieuse combinaison à laquelle on s'arrêta. Mc Clellan crut devoir accepter l'honneur que le parti venait de lui faire; mais, dans le manifeste qu'il publia à cette occasion, il eut soin de se séparer nettement de tous les tièdes patriotes et des *copperheads* qui avaient contribué à sa nomination et protesta de son dévouement inébranlable à la cause de l'Union. »

Dans un remarquable discours prononcé à l'inauguration du monument élevé à West-Point, à la mémoire des soldats de l'armée régulière, le 9 juin 1864, le général Mc Clellan avait déjà exposé nettement ses vues politiques, qui étaient toutes en faveur du maintien de l'Union et de la Constitution, ainsi que de la continuation de la guerre, mais sans complications abolitionistes.

Dans sa réponse au comité qui avait provoqué sa candidature, il n'eut pas de peine à se séparer de leurs

vues pacifiques, pour maintenir ouvertement et franchement les siennes, et il le fit dans des termes qui lui concilièrent l'estime de tout le monde, même de ses ardents adversaires. Voici la traduction textuelle de cette pièce, qui mérite d'être citée.

« Orange N.-J., 8 septembre 1864.

» A M. Horatio Seymour et autres membres du comité.

» Messieurs. — J'ai l'honneur de vous accuser réception de votre lettre m'informant de ma nomination, par la récente convention nationale démocratique de Chicago, comme candidat au poste de président des Etats-Unis dans les prochaines élections.

» Il n'est pas nécessaire que je vous dise que je n'ai nullement recherché cette candidature.

» Je suis heureux d'apprendre que lorsqu'elle a été décidée il a été tenu compte des actes de ma vie publique.

» L'effet de longs et variés services dans l'armée en temps de paix et de guerre, a été de renforcer et de rendre indélébile dans mon esprit et dans mon cœur l'amour et le respect de l'Union, de la Constitution, des lois, du drapeau de ma patrie qui y étaient gravés depuis mon enfance. Ces sentiments ont dès lors guidé tout le cours de ma vie et la guideront jusqu'à sa fin.

» L'existence de plus d'un gouvernement sur cette région du globe où flotta une fois notre drapeau est incompatible avec la paix, la puissance et le bonheur du peuple.

» Le maintien de l'Union était le seul objet avoué pour lequel cette guerre fut commencée. Elle aurait dû être toujours conduite pour cet objet seul, et conformément aux principes que j'ai eu l'occasion de proclamer quand j'étais en service actif.

» De cette façon l'œuvre de la réconciliation eût été facile, et nous aurions recueilli le bénéfice de nos nombreuses victoires sur terre et sur mer.

» L'Union a été formée originellement par l'application d'un esprit de conciliation et de compromis réciproques. Pour la restaurer et la maintenir, le même esprit aurait dû prévaloir dans les conseils et dans les cœurs du peuple.

» Le rétablissement de l'Union dans son intégrité est et doit continuer à être la condition indispensable de tout arrangement. Aussitôt qu'il sera évident ou même probable que nos présents adversaires sont prêts à la paix sur les bases de l'Union, nous devons user de toutes les ressources politiques de nations civilisées, enseignées par les traditions du peuple américain et dans les limites de l'honneur et des intérêts du pays, pour assurer une telle paix, pour rétablir l'Union et pour garantir dans l'avenir les droits constitutionnels de chaque état. L'Union, voilà la seule condition de la paix, nous n'en demandons pas davantage.

» Laissez-moi ajouter que je ne doute pas que ce soit là, quoique non exprimé, le sentiment de la Convention comme du peuple qu'elle représente, que si un état quelconque veut revenir à l'Union, il y serait immédiatement reçu, avec une pleine garantie de tous ses droits constitutionnels.

» Si de francs, sérieux et persistants efforts dans un tel but venaient à échouer, alors que la responsabilité des conséquences ultérieures retombe sur ceux qui restent en armes contre l'Union. Car l'Union doit être maintenue à tout prix.

» Je ne pourrais regarder en face mes braves camarades de l'armée et de la flotte, qui ont survécu à tant de sanglantes batailles, et leur dire que leurs peines et que les sacrifices de tant de leurs frères morts et blessés

l'auraient été en vain, et que nous devons abandonner la cause de cette Union pour laquelle nous avons tant de fois exposé nos vies.

» Une grande majorité de notre peuple, dans l'armée, dans la marine ou au foyer de la famille voudrait, comme moi, saluer avec joie le retour de la paix sur la base de l'Union et de la Constitution, sans autre effusion de sang. Mais aucune paix ne saurait être permanente sans l'Union.

» Quant aux autres sujets présentés dans les résolutions de la Convention, je n'ai pas besoin de dire que je chercherais dans la Constitution des Etats-Unis et dans les lois qui en découlent la règle de ma conduite et les limites du pouvoir exécutif; que je m'efforcerais de rétablir l'économie dans les dépenses publiques, le règne suprême de la loi, et de faire reprendre à notre pays, par une nouvelle impulsion du sentiment national, la place supérieure à laquelle il a droit parmi les nations de la terre.

» La condition de nos finances, la dépréciation du papier-monnaie et les charges imposées par là au travail et au capital, montrent la nécessité du retour à un sain système financier, et que les droits des citoyens et des Etats, ainsi que l'autorité de la loi sur le président, sur l'armée et sur le peuple doivent être aussi chers en temps de guerre qu'en temps de paix.

» Croyant que ces vues sont bien celles de la Convention et du peuple que vous représentez, j'accepte la nomination. J'en assumerai le poids et la responsabilité, si le peuple la ratifie.

» Connaissant ma propre faiblesse, je ne puis que rechercher avec ferveur la direction du maître suprême et, confiant dans son aide et dans sa toute-puissance, faire de mon mieux pour ramener l'union et la paix au sein

de notre peuple affligé, pour rétablir et garder ses libertés et ses droits.

» Je suis, Messieurs, très respectueusement, votre obéissant serviteur.

» (Signé) G.-B. Mc Clellan. »

Ce sage et habile programme ne surprit point les amis intimes du général. « Il eût été, en effet, par trop compromis, reprend M. Elisée Reclus, s'il n'avait repoussé toute complicité d'idées avec Vallandigham et autres organisateurs de la société des « Fils de la liberté, » qui s'était donné pour mission bien connue de briser une seconde fois le faisceau des Etats républicains en fondant la « confédération du nord-ouest. »

» L'état d'incertitude qui ne peut manquer de précéder la période si grave d'un changement de magistrat suprême, et peut-être de politique nationale, était des plus favorables à la propagation de nouvelles absurdes, à l'éclosion de paniques soudaines, au développement de spéculations fiévreuses sur les fonds publics et sur les valeurs industrielles. Un agioteur du nom de Howard, ne craignit même pas de lancer dans le public une fausse proclamation signée du nom de Lincoln et demandant à la nation une nouvelle armée de 400,000 hommes. D'autres spéculateurs, sans aller aussi loin, ne cessaient de répandre des rumeurs de toute espèce pour imprimer au marché financier de brusques mouvements de hausse ou de baisse. Toutefois, plus on approchait du jour de l'élection, et plus il devenait évident que M. Lincoln serait maintenu à la tête de l'administration fédérale. Ainsi que le disait le président lui-même en son langage pittoresque : « Ce n'est point au milieu du gué qu'on change les chevaux de la voiture. » Chose remarquable! dans plusieurs Etats, les démocrates eux-mêmes se virent obligés de voter une mesure que pourtant ils n'ignoraient point devoir être fu-

neste aux espérances de leur propre parti. Les membres républicains des diverses législatures ayant demandé que le droit de suffrage fût désormais accordé aux soldats qui se trouvaient, loin de leur Etat natal, sur le théâtre de la guerre, les membres du parti conservateur n'osèrent pas tous s'opposer à cet amendement constitutionnel, dans la crainte qu'on ne les accusât d'indifférence à l'égard des volontaires qui versaient leur sang pour la patrie. Un grand nombre de démocrates votèrent donc la mesure proposée par leurs adversaires, tout en sachant bien que sur dix soldats, neuf feraient certainement choix de candidats républicains. Dans presque tous les camps, la vue des chiourmes d'esclaves, la confraternité d'armes avec les soldats nègres et le désir de frapper au cœur la rebellion pour terminer plus tôt la guerre, avaient fait de la grande majorité des volontaires des abolitionistes ardents.

» D'ailleurs le triomphe certain du parti républicain était présagé d'avance par le résultat de toutes les élections d'Etat et de tous les votes populaires. Dans le Maryland, l'amendement de la constitution abolissant définitivement l'esclavage fut rudement combattu, surtout par le clergé catholique, mais il fut enfin voté, grâce à l'appoint que les soldats absents fournirent à la minorité abolitioniste. Dans le Maine, Etat dont les élections ont toujours été considérées comme un indice presque certain de l'opinion générale des populations du nord, le triomphe des républicains fut complet, puis ce ne fut qu'une succession de victoires dans chacun des autres Etats qui avaient à renouveler leur députation pour la session prochaine. A la fin de toutes ces élections, il se trouva que le sénat futur se composerait de 31 unionistes contre 10 démocrates, et la chambre des représentants de 131 républicains contre 37 défenseurs de l'institution servile ;

une majorité compacte était ainsi assurée dans les deux chambres pour l'abolition définitive de l'esclavage et pour la continuation énergique de la guerre. L'élection de Lincoln pour une deuxième période présidentielle était donc connue d'avance; cependant on ne croyait pas que le succès dût être aussi grand qu'il le fut en réalité. Le 8 novembre, jour du vote, les électeurs de vingt-deux Etats sur vingt-cinq firent choix de délégués ayant pour mandat impératif d'élire M. Lincoln ; trois Etats seulement portèrent leurs voix sur Mac Clellan; sur ce nombre deux Etats, le Kentucky et le Delaware, possédaient encore des noirs, et par conséquent une aristocratie terrienne fortement constituée; l'autre Etat, le New-Jersey, était le boulevard du parti démocratique, principalement à cause du voisinage de la grande ville de New-York, où les Irlandais catholiques et autres complaisants de l'esclavage étaient aussi en majorité. De tous les Etats libres un seul donc s'était prononcé en faveur de la paix ou d'un compromis; partout ailleurs l'opinion publique affirmait que la guerre devait être poursuivie jusqu'à la victoire définitive, et désignait pour mener cette œuvre à bonne fin l'homme qui l'avait déjà si bien commencée. Les délégués chargés d'élire Lincoln fuent au nombre de 213 contre 21 ayant pour mission de porter leurs voix sur Mac-Clellan. Le total des votes exprimés avait été de 4,014,964 voix (1). Rarement verdict aussi solennel avait été prononcé par la nation.

» Quant aux *copperheads* qui voulaient à tout prix la ruine de l'Union, il ne leur resta d'autres ressources que le crime. Tandis que parmi eux un certain nombre se rendaient au Canada pour y organiser des expéditions de pillage contre les villes de la frontière, d'autres tramaient

(1) Lors de l'élection présidentielle de 1860, à laquelle les Etats du sud avaient pris part, le nombre des votes avait été de 4,680,193.

des conspirations contre la vie du président Lincoln et des principaux membres du gouvernement de l'Union; d'autres enfin rêvaient aux moyens de ruiner des cités entières par d'effroyables catastrophes. C'est ainsi que dans la nuit du 25 novembre, quinze jours à peine après l'élection, un jeune planteur de la Louisiane, nommé Kennedy, aidé de quelques complices, essaya de mettre le feu aux grands hôtels de New-York, ainsi qu'aux navires du port et aux chantiers de construction. Il espérait que le feu se communiquerait de proche en proche à toute la ville, et que la destruction de l'Empire-City vengerait suffisamment « les ravages des unionistes dans la vallée de la Shenandoah. »

» Ainsi la force des états du nord, armées, ressources financières, crédits, était de nouveau remise tout entière aux mains du président Lincoln, et cette fois ce n'était point une simple majorité relative, un hasard du vote qui faisait de l'ancien « fendeur de bûches » le premier magistrat de la république, c'était une majorité compacte, c'était presque l'unanimité des voix: quand même les états du sud auraient pris part à l'élection pour faire pencher la balance en faveur de Mac-Clellan et de Pendleton, Lincoln n'en aurait pas moins été l'élu de la nation. Après trois années et demie d'une effroyable guerre, le peuple se déclarait plus que jamais prêt à la lutte et décidé à rétablir l'Union. Cette éclatante manifestation nationale fut certainement un triomphe bien plus important que ne l'eût été un grand succès des armées de Sherman ou de Grant; on peut même se demander si la réélection de Lincoln ne fut pas la véritable victoire qui ôta le courage aux rebelles et leur fit tomber les armes des mains. Le fait est qu'après cet événement l'histoire de la lutte ne fut guère qu'une succession de désastres pour la cause des esclavagistes. Trompés par leurs chefs, les soldats

confédérés croyaient au découragement des populations du nord et comptaient d'une manière certaine sur l'élection de Mac-Clellan : voici qu'au contraire ils apprenaient tout à coup que l'élu du peuple était Lincoln, et que les Etats libres, avec leur immense supériorité de ressources, étaient résolus à continuer la lutte avec le même acharnement que par le passé. Les régiments de Hood et de Lee sentirent qu'on leur demandait de lutter contre la destinée : la désertion se mit dans les rangs, et ceux qui restèrent fidèles à leur drapeau se battirent désormais avec la certitude qu'ils seraient vaincus.

» Par une singulière ironie du sort, le jour même où la triomphante majorité de Lincoln portait un coup si fatal à la cause du sud, M. Jefferson Davis inaugurait la session du congrès de Richmond par un message dans lequel il se félicitait de l'heureuse situation des affaires et constatait avec gratitude que « la Toute-Puissance elle-même voulait le salut de la Confédération. » Il avouait bien « quelques revers », mais aussi que de succès n'a-vait-il pas à énumérer : les victoires de Kirby-Smith dans le Texas et de Stirling Price dans l'Arkansas, la marche de Forrest dans le Tennessee occidental, les opérations de la cavalerie sur les derrières de l'armée de Sherman ! « Il n'existe point, s'écriait le président des Etats rebelles, il n'existe point de partie vitale de laquelle dépende l'existence même de la confédération. Aucun triomphe de l'ennemi ne peut avoir pour résultat la destruction de notre patrie. Ni la chute de Richmond, ni celle de Wilmington, de Charleston, de Savannah ou de Mobile, ne sauraient épargner à l'ennemi les flots de sang et les flots d'or qu'il ne cessera de verser tant qu'il n'aura pas compris que la seule base possible de la paix est la reconnaissance de nos inaliénables droits. » Quant à la situation financière, M. Jefferson Davis affirmait « qu'elle n'avait rien

de décourageant, » en dépit de la récente banqueroute à peine déguisée, et que, « grâce à une législation judicieuse, on pourrait facilement employer les abondantes ressources du pays, de manière à faire face à tous les besoins de la guerre. » Bien que toutes les affaires allassent ainsi pour le mieux, le président des Etats confédérés consacrait la dernière partie de son message à recommander une mesure désespérée, celle de l'armement de 40,000 noirs. Les citoyens ne suffisant plus à la défense de la patrie, il faisait appel, non pas même à des mercenaires, mais à des esclaves, car, dans son opinion, le nègre ne devait pas faire partie de l'armée en qualité d'homme libre; l'espoir d'un affranchissement futur devait suffire. Redoutant toutefois d'être pris pour un révolutionnaire par son auditoire de propriétaires d'hommes, M. Davis se sentit obligé d'expliquer sa proposition par de longs et subtils arguments et de poser cette thèse hardie que l'esclave « n'est pas seulement une propriété, mais aussi une personne. » En entrant dans l'armée comme personne, le noir devait, lui aussi, donner des preuves de « loyauté et de zèle, » et le gouvernement avait intérêt par conséquent à « requérir, moyennant compensation, l'entière propriété du travail de l'esclave.... Mais quelle serait désormais la condition de l'esclave acheté? Serait-il retenu dans la servitude? L'émancipation lui serait-elle promise en récompense de ses bons services? Ou bien encore, s'il était émancipé, comment s'y prendrait-on pour le faire autoriser par les Etats respectifs à résider dans le pays après la fin de la guerre? Sans doute on accorderait facilement cette permission de séjour en considération de la fidélité au service, et les esclaves auraient un double motif d'accomplir leur devoir avec zèle, l'espérance d'être libres et le bonheur de rester sur le sol natal pour lequel les nègres ont un si fort attachement. » Ainsi, par un singulier retour des choses, M. Davis, l'un

de ceux qui voulaient fonder leur société sur la « pierre angulaire de l'esclavage, » proposait à son tour, mais d'une manière bien timide et, malheureusement pour lui, près de deux années après l'édit général d'émancipation du président Lincoln, une mesure pour l'affranchissement futur de 40,000 nègres. La colère fut grande dans le camp des esclavagistes rigides, pour lesquels la servitude était une institution sainte. « L'émancipation est une punition et non une récompense, » s'écriait l'*Examiner* de Richmond. Toutefois, les circonstances étaient des plus graves, et l'armée confédérée manquait de soldats. La mesure révolutionnaire de M. Jefferson Davis fut votée par le congrès, mais trop tard pour être d'aucune utilité, car les événements militaires se pressaient alors si rapidement, la situation générale était si tendue qu'il devenait impossible de procéder à un travail d'organisation quelconque. »

Le triomphe décisif de la cause du nord au scrutin, joint aux succès éclatants de Sherman et de Farragut et à ceux moins accentués mais non moins féconds de Grant, avançait considérablement la tâche militaire qui restait à terminer pour arriver à la solution.

Cette tâche fut reprise aussitôt après l'élection, et avec une nouvelle vigueur au sud et au nord, sur terre et sur mer, comme nous allons le voir dans les trois prochains chapitres, qui nous mèneront jusqu'à la fin de la grande crise et au rétablissement du gouvernement de l'Union sur toute la surface des Etats-Unis.



XXXII

Reprise des hostilités pour la campagne de 1865. — Opérations préliminaires contre le port de Wilmington. — Attaque échouée du fort Fisher par Butler. — Prise du fort Fisher par le général Terry. — Occupation de Wilmington par Schofield et Terry. — Campagne de Sherman à travers les Carolines.

Pour employer utilement la saison d'hiver en même temps que pour effectuer une utile diversion en faveur de l'arrivée de Sherman vers Savannah, le gouvernement de Washington avait résolu de frapper un grand coup contre le port de Wilmington, dans la Caroline-du-Nord, le plus important qui restât au Sud, et par lequel il communiquait encore avec le dehors sur une large échelle, exportant du coton, et recevant en échange des approvisionnements, des munitions et des armes. Wilmington était en outre une place d'une certaine importance stratégique par sa situation sur une des principales artères ferrées entre Richmond et Charleston. Elle pouvait offrir aux fédéraux, une fois qu'elle serait entre leurs mains, l'avantage d'une bonne base pour opérer au sud de Richmond et pour empêcher la jonction des armées de Richmond-Petersburg avec celles de Charleston et Savannah.

Par la nature de sa baie et des passes y conduisant, le blocus en était presque impossible et les confédérés, particulièrement ceux de la grande position de Richmond-Petersburg, avaient à Wilmington leur centre d'approvinement. Sa proximité du port anglais de Bermuda faciliterait les violations du blocus.

Le pont intérieur et la ville de Wilmington sont situés sur la rive gauche de la rivière Cape-Fear, à 20 et 25 milles au-dessus de la mer. La baie, qui court du Nord au Sud presque parallélement à la côte, est fermée par l'île Cape-Fear et par un grand nombre de petits îlots formant des passes d'une surveillance très difficile. Celle-ci ne pourrait s'exercer convenablement qu'après avoir fait tomber le fort Fisher sur la presqu'île septentrionnale et dominant les passes du Nord. Pour cela il fallait une action combinée de la marine et de l'armée.

Une flotte considérable fut réunie en octobre à Hampton-Road sous l'amiral Porter, afin d'y terminer tous les préparatifs de l'opération, à laquelle concourraient les troupes de l'armée du James. Malheureusement cette concentration éveilla l'attention des confédérés, ainsi que de la presse du Nord, et bientôt, par suite de diverses indiscrétions, tout le monde sut et discuta le but de l'expédition.

Le gouvernement confédéré se mit sur ses gardes, fit renforcer Wilmington et le fort Fisher de défenseurs et de matériel. Le général Braxton Bragg, qui commandait le département, se rendit lui-même à Wilmington et y organisa les ressources; le général Whiting fut placé à la tête du corps de défense, comptant 5 à 6 mille hommes, et le colonel Lamb fut spécialement chargé du commandement du fort Fisher.

Ces mesures, ainsi que d'autres connues à Washington, firent ajourner l'expédition jusqu'au commencement de décembre. A ce moment le général Grant apprit que

Braxton-Bragg était parti pour la Georgie avec une partie des forces de Wilmington, afin de veiller à Sherman, et il ordonna que le départ se fît aussi tôt que possible. Dans l'intervalle tout avait été convenu entre lui, l'amiral Portes et le général Butler, celui-ci devant fournir six mille hommes de l'armée du James sous le commandement direct du général Weitzel.

Les ordres à ce dernier lui furent donnés le 6 décembre, par l'intermédiaire du général Butler; ils étaient fort explicites, tout en lui laissant la latitude désirable. Le général Weitzel avait deux buts à atteindre; en premier lieu fermer le port de Wilmington; en second lieu, et après cela, capturer la ville même. Les chances ordinaires de succès étaient augmentées en ce moment par l'absence de Braxton-Bragg dont on devait profiter. Il faudrait effectuer un débarquement sur le continent entre la rivière Cape-Fear et l'Atlantique, au nord de l'embouchure septentrionale. Si l'ennemi tenait toujours le fort Fisher et les batteries gardant l'entrée du fleuve, les troupes devraient se retrancher, et, conjointement avec la marine, procéder à la réduction méthodique et à la capture des ouvrages. Une fois ceux-ci tombés, la flotte entrerait dans la rade et le port serait fermé. Si le fort Fisher et la pointe sur laquelle il est construit tombaient aux mains des fédéraux en même temps que le débarquement s'effectuerait, il serait convenable de tenter la capture de Wilmington par une marche forcée et une surprise. S'il fallait au contraire employer beaucoup de temps au premier objet, le second demanderait à être examiné ultérieurement. Si les troupes échouaient à faire leur débarquement sous le fort Fisher, elles rejoindraient sans délai les armées opérant devant Richmond.

On pouvait reprocher à ces ordres un réel excès de précaution, les amenant à dire à la fois trop de choses ou trop peu. La dernière recommandation entr'autres était

plus que superflue et aurait dû rester dans les mains du commandant en chef, sur rapport immédiat de l'échec. Mais le général Grant avait cru devoir entrer dans ces détails parce qu'ils s'adressaient, suivant lui, à un simple chef de division, quoique par l'intermédiaire du commandant de l'armée du James. Le général Butler en fut, paraît-il, piqué, et il prit lui-même le commandement supérieur de l'expédition, avec le général Weitzel sous ses ordres, à qui il ne communiqua aucun détail du programme. Le départ fut retardé jusqu'au 13 décembre pour attendre la confection d'une machine nouvelle, d'un grand torpedo flottant, ou bateau-poudre, sorte de brûlot chargé de 300 tonnes de poudre, qui devait être lancé contre le fort Fisher et le faire sauter.

Le 15 au soir la flotte arriva à son lieu de rendez-vous, au New-Inlet près du fort Fisher. Les bâtiments de guerre de Porter n'y purent être que le 18, ayant dû s'arrêter à Beaufort pour y prendre des munitions de gros calibre dont les monitors entr'autres manquaient. A ce moment la mer devint mauvaise et empêcha tout débarquement. D'autre part les transports n'ayant des vivres et du charbon que pour quelques jours, ils ne purent tenir la mer qu'en allant se réapprovisionner à Beaufort, ce qui ajourna jusqu'au 24 décembre le rendez-vous à New-Inlet. Le matin même du 24, les opérations commencèrent, avant le retour de Beaufort du général Butler, par le bateau-poudre. Celui-ci, ressemblant pour l'aspect extérieur à un contrebandier ordinaire, s'avança contre le fort Fisher, et à 800 mètres il fut abandonné par son équipage, après que la mèche eut été allumée. Un coup de vent subit le fit dériver, et il fit explosion à 400 mètres du fort, sans que la garnison sut de quoi il avait été question ; elle n'apprit que plus tard par les journaux du Nord qu'il s'était agi de la faire sauter.

Le débarquement fut effectué le 25, au nord du fort sur la pointe fédérale, sans aucune opposition, après un bombardement formidable, il est vrai, des ouvrages par la flotte pendant toutes les journées du 24 et du 25. Les fortifications n'avaient pas beaucoup souffert; en tout cas moins que la flotte, parait-il. Non-seulement celle-ci avait reçu maints projectiles destructeurs et bien ajustés des batteries de côte, mais elle avait été terrifiée par l'explosion de quatre de ses canons Parrot de 100 livres, qui lui mirent hors de combat une centaine d'hommes.

Le général Weitzel, débarqué d'abord avec 3 mille hommes, se porta aussitôt contre le fort, refoula ses avant-postes, formés par la brigade Kirkland, s'empara de deux batteries avancées, mais trouva les parapets de l'ouvrage en trop bon état et trop bien garnis d'artillerie et de tirailleurs pour pouvoir être enlevés d'assaut, sans canonnade préalable et efficace sur ce front.

Il en fit rapport au général Butler, après s'être replié sur l'embarcadère. Le général Butler en délibéra avec l'amiral Porter, qui lui fit savoir qu'il était à bout de munitions. Des milliers d'énormes projectiles avaient déjà été dépensés presque en pure perte, et la flotte avait besoin de retourner à l'approvisionnement à Beaufort.

D'autre part, la mer recommençait à grossir; Butler craignit de ne pouvoir plus tard ni reprendre, ni secourir les troupes à terre; il donna l'ordre de les réembarquer, et, fondé sur une large interprétation de la dernière recommandation des ordres du général Grant du 6 décembre, il crut devoir rentrer immédiatement à Hampton-Road, ne fût-ce que pour mieux organiser l'entreprise et se munir d'un parc de siége.

C'était là une violation formelle des ordres. Puisque le débarquement avait pu s'effectuer, un assaut aurait dû être tenté avant de renoncer à l'opération. Aussi le gé-

néral Butler fut appelé à rendre compte de ses procédés à ses supérieurs.

En attendant, une autre expédition fut organisée sous l'impulsion de la marine. Elle fut confiée cette fois au général Terry, qui avait commandé provisoirement le 10e corps sous Butler et s'était distingué, on se le rappelle, au siége de Morris-Island. Le corps expéditionnaire se composait des mêmes troupes que sous le général Weitzel, avec l'addition notable d'une brigade et d'un parc de siége, avec un bon chef-ingénieur dans la personne du colonel Comstock. L'amiral Porter avait renvoyé sa flotte de guerre devant le fort Fisher, qu'elle canonnait de temps en temps, et il exprimait l'espoir qu'avec des troupes de débarquement bien conduites, il serait facile de triompher des ouvrages.

L'expédition partit de Fort-Monroë le 6 janvier, avec les instructions suivantes que nous croyons intéressant et instructif de donner textuellement :

City-Point, 3 janvier 1865.

« Au Brevet major-général Terry.

« Général. — L'expédition confiée à votre commandement a été organisée pour renouveler la tentative de capture du fort Fisher, N. C., et ensuite de Wilmington, si le fort tombe. Vous rejoindrez aussitôt que possible la flotte de guerre devant les bouches du Cape-Fear, et annoncerez votre arrivée et celui de votre corps à l'amiral D.-D. Porter, commandant de l'escadre de blocus de l'Atlantique du Nord.

» Il est fort désirable que la plus complète entente existe entre vous et le commandant de la flotte. Je vous engage en conséquence à vous consulter librement avec l'amiral Porter sur chaque point important du service, de manière à ce qu'il y ait toujours unité d'action. Il sera bon d'avoir le programme entier des opérations couché par

écrit. J'ai servi avec l'amiral Porter, et je sais que vous pouvez vous reposer sur son jugement et sur son énergique initiative. Je voudrais donc lui laisser autant de responsabilité que possible, dans les limites de la vôtre propre.

» Le premier objectif est de prendre une solide position sur la pointe où est bâti le fort Fisher, pour opérer contre ce fort. Vous aurez à vous occuper de la facilité avec laquelle vous pourrez recevoir vos approvisionnements et à vous fortifier contre des forces supérieures débouchant par l'une des avenues quelconques laissées à l'ennemi. Si vous pouvez prendre une telle position, le siége du fort Fisher ne sera abandonné qu'à la réduction du fort, ou si un autre plan de campagne est ordonné par ce quartier général.

» Mes propres vues sont que, si vous effectuez un débarquement, une portion de la flotte doit appuyer votre flanc, tandis que l'autre portion entrerait dans le fleuve. Les forces de terre ne peuvent pas investir le fort Fisher, ni le couper de ses renforts et approvisionnements, tant que le fleuve est en possession de l'ennemi.

» Un parc de siége sera chargé sur des vaisseaux à Fort-Monroë, prêt à vous être envoyé à première réquisition, vos autres approvisionnements pourront être tirés de Beaufort.

» Gardez vers vous la flotte des transports, jusqu'à ce que votre position soit assurée. Lorsque vous trouverez que vous n'en avez plus besoin, renvoyez-la, en tout ou partie, à Fort-Monroë pour nouveaux ordres.

» En cas d'échec dans le débarquement, ramenez votre corps à Beaufort, et faites rapport à ce quartier-général pour instructions ultérieures. Vous ne débarquerez pas à Beaufort sans nouveaux ordres.

» Le général Sheridan a été avisé d'embarquer une

de ses divisions à Baltimore, pour Fort-Monroë, où elle restera sur ses transports, prête à vous être envoyée si vous en avez besoin.

« (Signé.) U. S. Grant, lieutenant-général. »

Ces instructions, qui ne différaient des précédentes qu'en ce qu'elles étaient plus précises et qu'elles n'autorisaient pas l'abandon de l'entreprise sans nouveaux ordres, furent ponctuellement suivies.

Le 8 janvier les différents bâtiments se rallièrent au lieu de rendez-vous devant Beaufort, et arrivèrent le 12 devant le Cape-Fear. Le matin du 13 le débarquement commença sous le couvert efficace de la flotte qui fournit de violents feux, et à trois heures de l'après-midi il était entièrement terminé, sans aucune perte. Le soir même, des patrouilles d'éclaireurs furent lancées vers le fort, et le lendemain une grande reconnaissance se porta jusqu'à 500 yards du front du nord, capturant un ouvrage avancé qui fut aussitôt transformé en tranchée défensive. La reconnaissance avait montré que le feu de la flotte avait déjà grandement endommagé les parapets et les endommagerait plus encore. Aussi l'assaut fut-il ordonné et préparé pour le lendemain.

Le 15 au matin le bombardement recommença de plus belle, par 44 bâtiments de guerre, soutenus de 14 autres en réserve prêts à les renforcer et leur fournissant de la munition. Le feu cessa à trois heures après midi, et alors les troupes s'avancèrent à l'attaque en trois colonnes, dont une de marins. Après de rudes combats sur les débris des parapets et des casemates, et, de traverses en traverses, le fort fut définitivement capturé avec tout son personnel et matériel, à savoir 1900 hommes et 75 bouches à feu.

Les bâtiments légers entrèrent aussitôt dans la rade,

suivis de canonnières et se dirigèrent vers les autres forts de la passe du sud, les forts Caswell, Bald-Head, Shaw, Campbell. Les confédérés s'empressèrent de les évacuer, réussissant à faire sauter les trois premiers, laissant cependant aux fédéraux de nouveaux trophées de 95 canons et mortiers.

Ce brillant succès parut trancher le procès en cours du général Butler qui avait déclaré le fort imprenable sans parc de siége, et à la demande du général Grant, il fut remplacé dans son commandement de l'armée du James par le général Ord. C'était une mesure bien sévère contre un homme qui avait été un des premiers à la brèche, et qui, depuis 1861, n'avait cessé de rendre de bons services, malgré quelques excentricités d'allures et un manque total d'habitudes militaires résultant de son ancienne profession d'avocat.

Le premier objectif de l'entreprise de Wilmington était atteint. Quant au second, il ne fut pas même tenté, et l'on ne sait pourquoi. La flotte ne pouvait, il est vrai, remonter le fleuve qu'avec des navires peu lourds, et après avoir pêché les torpedos qui l'infestaient. Toutefois quelques canonnières auraient pu l'essayer, et rien n'indique que 5 à 6 mille hommes de troupes, escortées par elles, n'eussent pas pu enlever Wilmington à ce moment, sous l'impression de la chute de ses défenses extérieures. Le général Terry n'avait perdu en somme que 646 hommes dont 110 tués. Avec le secours en personnel que pouvait lui fournir la marine, il lui restait assez de monde pour essayer l'assaut de Wilmington même.

On pouvait toutefois se déclarer satisfait de ce qui avait été effectué, et pour aller plus loin le général Grant voulait relier les opérations contre Wilmington aux plans de la campagne générale de 1865 et aux remaniements d'effectifs qu'ils pouvaient exiger.

Il était évident, par exemple, qu'après les succès de Thomas et de Sherman, qui avaient considérablement réduit l'échiquier stratégique, une portion des forces de l'ouest devenait disponible et pouvait être plus utilement employée dans l'est, ou dans le sud.

En conséquence le général Thomas fut avisé, dès le commencement de janvier, de réunir toutes ses troupes qui n'étaient pas indispensables pour tenir ses communications, et de les tenir prêtes à être envoyées dans l'est. Le 7 janvier, il lui fut mandé, s'il était sûr de la retraite de Hood vers le sud, d'expédier aussi promptement que possible à Washington le corps du général Schofield, que Grant voulait faire agir en Caroline du Nord et spécialement contre Wilmington. Cet ordre, *promptement* exécuté, dit le général Grant, amena l'avant-garde de Schofield à Washington 16 jours après, le 23 janvier, et le reste dans le cours de la quinzaine suivante. Le 26 janvier, le corps du général Smith et une division de cavalerie furent aussi détachés de l'armée de Thomas et envoyés à celle du général Canby pour opérer en Louisiane et en Alabama contre Mobile.

Une tentative de négociations de paix provoquée par le Sud, n'ayant abouti, dans une conférence, le 3 janvier, à bord d'un des bâtiments de la rade de Hampton, qu'à une sorte de mystification du gouvernement de l'Union, par suite de sournoises et exorbitantes prétentions des délégués Confédérés, le général Grant reçut ordre de reprendre les opérations avec un redoublement de vigueur.

Pour cette reprise d'hostilités les perspectives étaient aussi riantes du côté des fédéraux que sombres du côté de la sécession.

Les premiers avaient encore sous les armes 4 à 500,000 hommes pouvant être renforcés, encouragés par les récents succès, et soutenus énergiquement du gouverne-

ment et de la nation tout entière, qui venait d'affirmer sa ferme volonté de mener la guerre jusqu'au bout coûte que coûte. Plusieurs armées et corps d'armée éparpillés de tous côtés, devenus disponibles faute d'ennemis, pouvaient enfin être concentrés. Des chefs expérimentés, renommés maintenant par leurs exploits, populaires parmi les troupes, Grant, Sherman, Thomas, Canby, Sheridan, Meade, Ord, seraient à la tête de ces concentrations et laisseraient moins de part aux accidents.

Grant avait devant Richmond-Petersburg une centaine de mille hommes, sous Meade et Ord; plus une trentaine de mille sous Sheridan dans la Shenandoah et une vingtaine de mille sous Hancock à Washington et sur le front de la capitale. Sherman avait 60 mille hommes en Géorgie, Foster une vingtaine de mille dans les mêmes parages et en Caroline du Sud, Canby en Louisiane, 40 mille; Thomas en Tennessee, 50 mille; Rosecranz et Curtis, dans l'ouest, une trentaine de mille. Semés, le long des côtes, en garnisons intérieures et dans le Far-West une soixantaine de mille. Plus de 100 mille hommes étaient aux hôpitaux ou en congé, et une cinquantaine de mille en état plus ou moins patent de désertion.

Dans l'autre camp, le découragement et la défiance avaient fait place à l'ardeur des luttes précédentes. Non-seulement la conscription ne donnait plus, mais la désertion commençait à ruiner les effectifs sur une grande échelle.

Les généraux tels que Lee, Johnston, Bragg, Kirby-Smith, Price, Beauregard, Hardee, Early étaient encore suivis et obéis, mais ils ne commandaient plus l'élan, et les troupes avaient l'instinct que leurs sacrifices étaient inutiles, qu'elles ne se battaient plus que pour l'honneur du drapeau, sauf du reste par les exploits antérieurs.

En résumé, le Sud était à bout de forces et de ressources. Il avait mis récemment son principal espoir dans la campagne électorale du Nord, dans un changement de gouvernement de l'Union ou au moins dans la scission, qui sortirait des agitations politiques. Là encore il s'était grossièrement trompé. Une fois que le scrutin populaire eut parlé, ce fut à qui, parmi les adversaires du résultat, montrerait le plus de respect de la loi et d'amour du pays en se groupant autour du gouvernement légal pour amener la fin de la terrible crise.

Les forces militaires dont le gouvernement confédéré disposait encore se montaient à environ 200 mille hommes, répartis en cinq armées principales.

Lee, à Richmond-Petersburg, avait environ 70 mille hommes, sous les généraux de corps Longstreet, Hill, Early, Breckinridge, Gordon, Anderson, avec les deux corps de cavalerie Hampton et Fitzhugh Lee. Early et Breckinridge, avec une douzaine de mille hommes, étaient plus spécialement destinés à la Shenandoah et à la Virginie occidentale.

Braxton-Bragg, dans la Caroline du Nord et dans le sud de la Virginie, avait une vingtaine de mille hommes.

Beauregard ou après lui Johnston, dans les Carolines et en Géorgie, disposait d'une quarantaine de mille hommes, dont les corps de Hardee, de Wheeler, de Cheatham.

Hood, dans l'Alabama, avec Forrest et Maury, pouvait compter sur une trentaine de mille hommes.

Kirby-Smith, perdu au-delà du Mississipi et dans le Texas, n'y avait pas moins d'une trentaine de mille hommes qui eussent été bien plus utiles en Virginie.

Divers détachements éparpillés se montaient à une vingtaine de mille hommes.

Telles sont les valeurs d'effectifs, qu'après mûr exa-

men nous croyons s'approcher le plus de la vérité. Nous aurions pu donner des chiffres exacts, tirés des rapports officiels; mais comme il n'est pas possible de savoir si les déserteurs, les malades, les hommes en congé, les nouvelles recrues y sont portés ou non, et que nous doutons que les rédacteurs des dits documents en sachent plus que nous à cet égard, les chiffres précis n'auraient été que pur roman.

Une occasion toute naturelle pour les fédéraux de recommencer la campagne se trouvait dans l'entreprise en cours contre Wilmington, dont il s'agissait d'avoir raison jusqu'au bout. A cet effet, le général Schofield fut placé par le gouvernement fédéral à la tête d'une nouvelle division territoriale, celle de la Caroline du Nord, sous les ordres supérieurs du général Sherman, avec mission d'enlever Wilmington, puis de s'en faire ensuite une base, ainsi que de New-Berne, pour opérer dans l'intérieur du pays, contre Goldsboro entr'autres, conjointement avec les forces de Sherman qui viendraient du Sud.

Conformément à ces instructions, Schofield prit l'offensive le 10 février, disposant d'une armée active de 33 mille hommes, y compris les garnisons de New-Berne, du fort Fisher et environs. Tandis que l'amiral Porter remontait le Cape-Fear avec les canonnières, les troupes marchèrent sur les deux rives. Le 19 février le fort Anderson, qui formait le corps des défenses de la rive occidentale, fut attaqué et enlevé après quelques escarmouches, qui provoquèrent la retraite des confédérés sur la place. Devant celle-ci, le 20 et le 21 février, se livrèrent plusieurs combats acharnés, à la suite desquels les confédérés, dans la nuit du 21 au 22, se replièrent sur Goldsboro.

Aussitôt après l'occupation de Wilmington, des préparatifs furent faits pour pousser l'offensive plus loin, en

deux colonnes, une de cette place même, l'autre de New-Berne. Des approvisionnements considérables furent réunis à Wilmington, non-seulement pour l'armée de Schofield, mais aussi pour les corps de Sherman qui allaient atteindre ces parages, en venant de la Géorgie, à travers les Carolines.

Au commencement de mars, les deux colonnes de Schofield s'avancèrent contre Goldsboro, celle de droite de New-Berne sous le général Cox, celle de Wilmington sous le général Couch, en remplacement de Terry, malade.

Cette disposition vicieuse ne tarda pas à être châtiée comme elle le méritait. Le 8 mars Bragg réunit ses forces contre la colonne de droite, l'attaqua subitement à Wise-Forks, et la mit en déroute avec une perte d'un millier d'hommes. Le 10 mars il la poursuivit et l'attaqua de nouveau. Mais Cox avait pu se rallier dans une position avantageuse et munie de quelques épaulements. Il repoussa son adversaire et lui enleva à son tour, le 11, quelques centaines de prisonniers et un canon. Bragg dut se retirer et même évacuer Kingston, après en avoir détruit les ponts sur la Neuse.

Schofield, qui avait marché avec une portion de sa gauche au secours de sa droite, passa la Neuse le 14, sur les talons de Bragg, et occupa Kingston. Continuant sa marche en avant, il força Bragg à évacuer aussi Goldsboro, le 19, que Schofield occupa le 21, ayant ainsi parfaitement accompli la tâche qui lui avait été dévolue.

Ce qui l'avait facilité et avait forcé Bragg à ces évacuations successives, c'était l'approche de la grande armée du général Sherman, à laquelle nous devons revenir en remontant un peu en arrière.

Aussitôt après l'arrivée de Sherman à l'Atlantique le

général Grant avait eu l'idée d'appeler à lui à City-Point le gros de son armée par eau. Mais le manque de transports à ce moment et la confiance que le général Sherman émit de pouvoir faire le trajet par terre presque en aussi peu de temps et avec toutes ses troupes, firent changer d'idée au général Grant, et il donna l'ordre à son lieutenant, le 28 décembre, de venir le rejoindre à travers les Carolines.

Le second plan était évidemment bien supérieur au premier; car Sherman était en forces suffisantes pour livrer bataille, et s'il parvenait à traverser tous les centres esclavagistes qui le séparaient de Richmond, y compris Colombia, Charleston, Raleigh, il aurait percé de part en part les parties vives de la rebellion, et frappé un autre coup décisif.

C'est ensuite de l'adoption de ce projet que Grant se hâta sagement de mettre les troupes de Schofield en campagne contre Wilmington et Goldsboro, et il annonça à Sherman le 21 janvier qu'elles seraient sous ses ordres aussitôt qu'il aurait effectué sa jonction avec elles.

Sherman répliqua qu'il allait partir de Savannah, et qu'il comptait arriver aux environs de Goldsboro entre le 22 et le 28 février.

Shofield, sur ces renseignements, commença les opérations dont nous venons de parler, et nous avons vu que s'il n'arriva que le 21 mars à Goldsboro, il se trouvait au moins le 21 février à Wilmington, d'où il aurait pu déjà tendre la main à Sherman si celui-ci avait été dans le proche voisinage, et où il la lui tendit en effet par le Cape-Fear, le 12 mars, à Fayetteville.

Sherman, lui aussi, avait rencontré quelques difficultés, jointes à quelques trophées de plus qu'il ne l'avait d'abord prévu, et qui le retardèrent.

D'abord il ne put mettre en mouvement le gros de son armée que le 1er février.

Il avait eu beaucoup de tracas avec tous les nègres libérés qui l'avaient suivi, et avec ceux qui continuaient à accourir dans les lignes. D'accord avec le secrétaire de la guerre, M. Stanton, qui vint le visiter à Savannah, il fut décidé que toute la chaîne des îlots s'étendant sur ces côtes jusqu'à la Floride serait affectée en propriété provisoire aux nègres, ainsi qu'une bande de terrain sur la côte. Ces terres, très riches en coton et en rizières, mais marécageuses et dangereuses aux blancs, pouvaient être fort bien habitées et utilisées par les noirs. On les leur répartit, à raison moyenne de 40 acres par famille ou par groupe de travailleurs correspondant à une famille, et l'on ne permit qu'aux noirs d'y demeurer sous la surveillance de petites garnisons chargées de les protéger contre les gens hostiles du pays. Un officier spécial, le général Saxton, fut préposé à ce département. Disons par anticipation que cette colonisation de la race nègre, après avoir donné d'excellents résultats, souffrit plus tard de la restauration de l'état de la paix et de la restitution de ces terrains à leurs anciens propriétaires.

Quoi qu'il en soit le général Sherman fut débarrassé pour le moment d'une grave responsabilité, en même temps que de lourds impedimenta.

Il garda toutefois avec lui quelques milliers des plus robustes vétérans nègres, pour alimenter ses régiments noirs, et ses effectifs des trains et des pionniers.

Ce renfort là n'était toutefois pas à compter. Il fallait, pour reprendre la campagne, avoir quelques réserves de plus à laisser à Savannah et sur la route en garnison dans diverses places, et cela sans devoir s'affaiblir, au moment où l'on allait enfin rencontrer l'ennemi. Pour satisfaire à cette exigence la division Grover, du corps de

Sheridan, fut envoyée à Sherman, destinée à former la garnison permanente de Savannah. Le corps de Foster, comptant une vingtaine de mille hommes, fut aussi mis sous ses ordres. Le général Sherman en attacha une portion à son armée, et destina l'autre à guetter Charleston, à s'y introduire à la première occasion favorable, et à y tenir garnison ; puis à suivre de là les progrès du gros de l'armée en longeant la côte.

Tout cela, joint à maints préparatifs accessoires et aux conférences nécessaires avec la marine conduisit jusqu'à la fin de janvier, mais donnait à Sherman l'avantage de pouvoir emmener avec lui toute l'armée qui avait traversé la Georgie. Dans les états majors, le seul changement marquant fut celui occasionné par le retour de Logan, qui, rentré de son congé dans le nord, reprit son 15e corps à la place d'Osterhaus. L'armée resta divisée en deux ailes, sous Howard et Slocum, avec les 17e et 15e corps à droite, et les 14e et 20e à gauche, Kilpatrick à disposition de Sherman.

Les mouvements préparatoires commencèrent déjà dans la seconde quinzaine de janvier. Le 17e corps, Blair, avec le commandant de l'aile droite, Howard, fut embarqué à Thunderbolt et transporté à Beaufort, en Caroline du Sud, pour de là aller couper le chemin de fer Charleston-Savannah, près de la station de Pocotaglio. La division Leggett s'acquitta fort bien de cette tâche, et s'effectua un logement à l'embouchure du Pocotoglio-Creek, ayant des communications faciles par eau, par le Broad-River, avec le dépôt principal de Hilton-Head. L'autre corps de l'aile droite, le 15e, Logan, s'avança vers le même point, partie par eau, les divisions Woods et Hazan, partie par terre, la division Smith par la route de la côte; la division Corse en jonction avec l'aile gauche.

Celle-ci, sous Slocum, avec la cavalerie de Kilpatrick,

dut marcher sur Coosawatchie, en Caroline du Sud, sur le chemin de fer Charleston-Savannah, et sur Robertville, sur le chemin de fer de Columbia. Un pont de pontons avait été jeté sur la rivière de Savannah, en face de la ville, et la longue chaussée à travers les rizières avait été dûment réparée. De grandes pluies, vers la fin de janvier, commirent des dégâts qui exigèrent de nombreuses réparations pour rendre la route praticable. Le 20e corps, général Williams, avec les divisions Geary et Jackson, franchit le Savannah à Purisburg et marcha sur Hardeeville, sur le chemin de fer de Charleston, où il se mit en communication avec Howard à Pocotaglio. Mais bientôt les pluies l'isolèrent, et ce ne fut qu'avec grande peine que l'aile gauche put, au bout de plusieurs jours de grands embarras, se remettre en marche et finalement se réunir à la droite, aux environs de Blackville, le 8 février, pour de là marcher sur Branchville.

L'aile droite se porta en avant le 1er février, et eut fort à faire à surmonter les obstacles d'abatis et de coupures de routes élevés par les coureurs de Wheeler sur toutes les avenues de son camp. Le 2 février, Logan atteignit Lopers-Cross-Roads, et Blair Rivers-Bridge. Sherman, qui marchait avec cette aile, communiqua de Lopers-Cross avec Slocum à Sisters-Ferry. Le pont de Rivers-Bridge, tenu par l'ennemi, fut bravement enlevé, le 3 au matin, par les divisions Mower et Corse, qui rejetèrent l'ennemi en désordre sur Branchville. S'avançant sur le chemin de fer, vers Graham-Station, les fédéraux commencèrent la destruction qui leur était si familière, et y procédèrent sans désemparer jusqu'au 10 février, d'Edisto à Blackville, par l'aile droite; puis jusqu'à Windsor, par l'aile gauche, tandis que la cavalerie courait sur la gauche en escarmouchant avec Wheeler.

Toute l'armée s'étagea alors sur le chemin de fer de

Midway à Johnston, coupant ainsi les forces confédérées qui se trouvaient, d'une part, à Branchville et Charleston, d'autre part, à Aiken et Augusta, et qui étaient restées éparpillées, incertaines de l'objectif que Sherman s'était donné.

Charleston était encore tenu par Hardee avec une quinzaine de mille hommes; Augusta par des milices locales, avec une portion de la cavalerie de Wheeler; on y attendait aussi l'armée du Tennessee, appelée en toute hâte, mais qui, sans chemin de fer, avait un long trajet à parcourir, et la contrée avait été si bien dégarnie de vivres par les soldats de Sherman, qu'un corbeau, disaient-ils, ne saurait la traverser sans havresac. Le reste de Wheeler, avec le corps de Wade-Hampton se concentrait vers Columbia, où était le gros de Beauregard. Ce fut le point sur lequel Sherman aussi se dirigea dès le 12 février.

A Orangeburg, à treize milles au nord de Branchville, il eut à escarmoucher de nouveau, les confédérés essayant de défendre l'Edisto et ses abords. La marche de ce jour et des jours suivants se fit au bruit de la fusillade et des haches des pionniers réparant ou jetant des ponts sur les nombreux cours d'eau à passer. Mais l'Edisto fut facilement franchi et enlevé. Le Congaree, un peu plus loin, n'offrit pas beaucoup plus de résistance, quoique couvrant immédiatement l'importante cité de Columbia. Cette ville fut occupée le 17 sur les talons de Beauregard. Tous les bâtiments publics, les gares, les arsenaux, les magasins, les dépôts de coton, furent brûlés dans le meilleur ordre. Du reste, l'arrière-garde de Wade-Hampton avait déjà donné l'exemple. Elle avait répandu le coton dans les rues et y avait mis le feu. Un fort vent soufflant ce jour-là, le coton volait dans les airs, simulant des tourbillons de neige, mais allant çà et là allumer des habitations. L'aile gauche

continua la marche, pendant que l'aile droite était aux corvées d'incendie et de destruction, et Slocum atteignit, le 21, Winnsboro, sur le chemin de fer Charlotte-Caroline-du-Sud, où il fut rejoint le lendemain par Howard avec Sherman.

Pendant ce temps, Beauregard avait été remplacé au commandement du département par le temporisateur Johnston, tiré de nouveau de sa retraite. Avec quelques troupes rassemblées de droite et de gauche de Hardee, qui venait d'évacuer Charleston, pour n'y être pas capturé entre Howard et Foster, de Cheatham, arrivant épuisé de l'armée de Hood, et de diverses milices locales levées à la hâte, il avait pris position vers Charlotte.

Sherman l'y laissa fort tranquillement. Dès le 22, Slocum fit des pointes dans cette direction sur le chemin de fer et vers Lancaster; avec le gros, Sherman marcha tout droit sur Fayetteville par Chesterfield et Cheraw. Dans cette dernière ville, où Blair entra le 3 mars, il captura 25 canons et une grande provision de munitions qui furent détruits, ainsi que tous les ponts et les ouvrages et bâtiments des chemins de fer.

Le 6 mars, les deux ailes se massèrent sur la rive orientale du Grand-Pedee, après avoir passé ce cours d'eau, l'aile droite à Cheraw, l'aile gauche et la cavalerie à Sneedsboro, et elles marchèrent plus concentrées, vu le voisinage des masses ennemies, sur Fayetteville, qu'elles atteignirent le 12, sans avoir rencontré d'opposition sérieuse. Les deux cavaleries, toutefois, escarmouchèrent rudement, à la place des masses d'infanterie, dans les environs de Rockingham et de Morgantown, et toutes deux s'en trouvèrent fort mal tour à tour, perdant et reprenant successivement toute leur artillerie. Dans une de ses affaires, l'état-major entier de Kilpatrick fut enveloppé et capturé, sauf le général lui-même, qui parvint à s'échapper seul et à pied.

De Laurel-Hill, le 8 mars, le général Sherman avait expédié un avis, par deux estaffettes d'élite, à travers le pays ennemi sur Wilmington, en descendant la rivière Cape-Fear, pour y informer le commandant fédéral de l'état des choses. Le général Terry reçut ce message le 14; il ne portait que les mots: « Nous sommes tous bien et avons fait bonne besogne. Pas d'autres détails maintenant, pour diverses raisons. » C'était le premier rapport qu'on avait de Sherman depuis son départ de Savannah; il fut aussitôt mis en circulation par le télégraphe dans tout le pays.

Les généraux Schofield et Terry ne l'avaient pas attendu pour aller autant que possible au devant de Sherman, dont ils connaissaient approximativement les progrès par les rumeurs et les alarmes du Sud. Par leurs soins, la canonnière *Eolus*, et le tug *Davidson*, remontèrent le Cape-Fear-River, et arrivèrent à Fayetteville aussi le 12. Elles y donnèrent au général Sherman des renseignements intéressants et nouveaux pour lui sur tout ce qui s'était passé pendant les six semaines écoulées, et le même jour le *Davidson* repartit pour porter à Wilmington et de là à Washington, des nouvelles plus détaillées des opérations à travers les Carolines.

Ensuite des avis de Sherman, l'expédition de Schofield contre Godsboro fut aussitôt entreprise. On en sait le résultat. Il ne nous reste qu'à ajouter que Sherman se remit en route, le 15 mars, après avoir fait détruire l'arsenal et les fabriques de Fayetteville, qu'il franchit le Cape-Fear-River, que Slocum livra une bataille indécise au général Hardee à Averysboro le 17, et qu'après avoir escarmouché et combattu vivement pendant tous les jours suivants, il battit Johnston à Bentonville, le 21, et fit sa jonction, le 22 mars, avec Schofield, sur la Neuse aux environs de Bentonville et de Goldsboro. Johnston se replia sur Raleigh et derrière la Neuse, ralliant à lui Hardee et Bragg.

L'opération combinée avait ainsi pleinement réussi quoique ayant été retardée par l'immense travail de destruction que l'armée de Sherman avait eu à effectuer, par la quantité innombrable de ponts qu'elle avait dû jeter ou réparer et par les pluies qui avaient enflé tous les cours d'eau et détrempé les routes.

Deux documents échangés entre le général Wade-Hampton et le général Sherman, compléteront l'esquisse du genre de guerre qui caractérisa cette campagne.

Le premier adressa au général Howard la lettre suivante :

« Graham, S. C. 7 février 1865.

« Au major-général O. O. Howard.

« Général.—J'ai l'honneur de vous proposer que s'il est interdit aux troupes de votre armée de brûler les maisons de nos ressortissants, je cesserai de brûler le coton.

« En gage du sérieux et de la bonne foi de ma proposition, je laisse ici 300 balles de coton intactes, valant à New-York plus d'un quart de million, et en notre papier un million et demi de dollars. Je pense que cette initiative vous portera à l'acceptation de ma proposition par toute votre armée.

» J'espère que vous ne trouverez pas mauvais que je vous demande aussi de défendre aux troupes sous vos ordres, la puérile destruction des propriétés qui ne sont pas nécessaires à leur entretien.

» Respectueusement, général, votre obéissant serviteur.

« (Signé) J. Wheeler, major-général, C. S. A. »

A cela le général Sherman, nanti de la question, fit la réponse suivante :

Quartier général du Mississipi, en campagne, 8 février 1865.

« Au major-général Wheeler, commandant du corps de cavalerie de l'armée confédérée.

» Général. — Reçu votre lettre adressée au général Howard.

» J'espère que vous brûlerez tout le coton et nous épargnerez ainsi la peine de le faire. Nous n'en avons pas besoin, il n'a guère fait le bonheur du pays. Tout celui que vous ne brûlerez pas, nous le brûlerons.

» Quant aux maisons particulières occupées par des familles paisibles, mes ordres sont de ne les molester en rien, et je pense que mes ordres sont exécutés. Quant aux maisons vacantes, comme elles ne sont d'aucun usage à personne, je n'ai pas à m'en occuper, puisque leurs propriétaires ne s'en occupent pas eux-mêmes. Je ne tiens pas à ce qu'on les détruise; mais je ne prendrai pas beaucoup de peine pour les préserver. — Je suis etc. »

Un des profits de cette campagne les plus importants et les plus sensibles aux yeux du pays fut, à côté de l'occupation et de la destruction des arsenaux célèbres de Columbia et de Fayetteville, l'évacuation de Charleston.

Pour se replier sur Beauregard, le général Hardee abandonna enfin aux fédéraux le berceau de la rebellion, dans la nuit du 16 au 17 février, après avoir encloué les canons et détruit tout ce qu'il pouvait détruire en fait de défenses et d'objets militaires. Le général Gillmore, qui avait été renvoyé à son ancien commandement de l'île Morris, et l'amiral Dahlgreen, luttèrent de nouveau d'émulation pour s'emparer des ouvrages de la place abandonnée, et le drapeau fédéral fut arboré sur le sommet des ruines du fort Sumter, aux acclamations prolongées de la flotte et de l'armée.

Le président Lincoln voulut mieux encore. Il décida

que l'ancien drapeau fédéral du major Anderson, emporté par lui en vertu de la capitulation de 1861, serait solennellement replacé par le même officier, maintenant général, le 16 avril suivant, c'est à dire le 4e anniversaire de la capitulation d'où était sortie la guerre qui maintenant touchait à sa fin.

Il ne restait plus en effet, pour mettre le sceau définitif à ces victoires, qu'à triompher de l'armée de Johnston, repliée sur Raleigh, et de l'armée de Lee, tenant toujours la grande position de Richmond-Petersburg, armées qui pourraient encore livrer de sanglantes batailles sans doute, mais contre lesquelles Sherman d'une part et Grant de l'autre, avaient des forces trop supérieures pour que l'issue de la lutte pût être longtemps douteuse.



XXXIII

Situation des armées principales autour de Richmond-Petersburg en février 1865. — Plan d'opérations générales de Grant. — Vastes raids de l'ouest à l'est et au sud, et par la Shenandoah. — Offensive des confédérés le 24 mars à Petersburg. — Grand conseil de guerre à City-Point, le 27 mars. — Nouveau mouvement de Grant par sa gauche devant Petersburg. — Bataille des Cinq-Jours. — Prise de Petersburg et de Richmond, le 2 avril 1865. — Retraite et capitulation de Lee. — Fuite de Jefferson Davis. — Assassinat du président Lincoln.

Dès la fin de janvier les forces en présence devant Richmond et Petersburg commencèrent à montrer l'intention de sortir de leur inaction. Jusque-là les quartiers d'hiver avaient été peu troublés. De part et d'autre les armées s'étaient diminuées momentanément d'un grand nombre d'hommes, soldats et officiers, en congé dans leurs familles. Les autres avaient été employés au service d'avant-postes, ainsi qu'à l'entretien et à la réparation des ouvrages, et à des travaux de routes sur tous les abords du front et particulièrement en arrière de la gauche.

La base de City-Point, ainsi que Bermuda-Hundred, avait été encore agrandie et perfectionnée par les soins

du général Benham. Des quais et docks en planches y avaient été construits pour rejoindre la gare avec les embarcadères des bateaux et avec tous les hôpitaux et les manutentions. Le grand quartier-général, sur un plateau dominant le fleuve, vers le confluent de l'Appomatox, était devenu un élégant village de baraques, avec de nombreuses dépendances dans les environs. Toute une ville s'était élevée dans l'intérieur de l'enceinte, et parmi ses bâtiments les plus soignés se trouvaient les hôpitaux des corps d'armée, l'hôpital général, les boulangeries, le dépôt de la commission sanitaire et une immense prison. Des chapelles avaient aussi été construites près des quartiers généraux des corps d'armée et des divisions où le culte était régulièrement tenu tous les dimanches et jours de fête. Des réunions de prières s'y tenaient aussi tous les soirs, ordinairement très fréquentées; souvent des simples soldats présidaient ou prenaient une part active à ces services religieux.

Le fleuve devant City-Point était couvert de bâtiments à l'ancre, dont une douzaine formant le parc central de munitions, d'où l'on approvisionnait le magasin de City-Point et de là les parcs des corps et les ouvrages. Un simple capitaine, de l'armée régulière il est vrai, le capitaine Dutton, était à la tête de cet important commandement. Les vivres et les ressources de toute espèce abondaient à City-Point et sur tout le front, vu les facilités de communication par bateaux et chemins de fer.

Quelques mutations avaient eu lieu dans les corps et dans les états-majors. Le général Ord commandait l'armée du James, qui se composait du 24e corps, sous le général Gibbon, et du 25e, tous de nègres, sous le général Weitzel.

L'armée du Potomac, toujours sous les ordres de Meade avec le jeune et brillant général Webb pour chef d'état-major, comptait toujours quatre corps.

Le 2e était maintenant commandé par le général Humphrey, savant et habile ingénieur, précédemment chef d'état-major de l'armée du Potomac, ayant remplacé Hancock appelé à commander l'armée de Washington. Le 5e corps était toujours sous Warren, et le 6e sous Wright. Au 9e le général Parke avait définitivement remplacé le général Burnside(1).

Les positions des corps pendant l'hiver avaient été dans l'ordre suivant: à l'extrême droite le 25e, vers le Chickahominy, puis le 24e sur le James, puis sur l'Appomatox le 9e, ayant à sa gauche les 6e, 2e et 5e. Sheridan était toujours détaché dans la Shenandoah.

Le général Lee avait son armée dans les mêmes lignes que nous lui connaissons, toujours aussi étendues, et même ayant fait encore quelques progrès en ouvrages sur leur droite. Il avait de sa droite à sa gauche les corps de Hill, de Longstreet, d'Anderson, de Gordon, de Beauregard, enfin d'Early sur son extrême gauche. Fort peu de troupes se trouvaient à Richmond en réserve centrale, à part de nombreux débandés.

Au point de vue du confort, l'armée confédérée était loin d'être dans une situation aussi avantageuse que ses adversaires. Les vivres commençaient à y manquer. Depuis la prise de Wilmington la vie à Richmond était devenue chaque jour plus chère et plus difficile. La livre de pain s'y payait jusqu'à 4 dollars, en papier-monnaie, il est vrai, qui se dépréciait de plus en plus. La ruine y était générale et des signes évidents de découragement com-

(1) Au 20 mars 1865 les forces directement sous les ordres du général Grant se composaient comme suit :
Armée du James, général Ord, deux corps :
24e corps, général Gibbon; divisions Devens, Turner, Foster.
25e corps, général Weitzel; divisions Birney, World.
Armée du Potomac; général Meade, quatre corps :
2e corps, Humphrey; divisions Miles, Hay, Mott.
5e corps, Warren; divisions Griffin, Ayres, Crawford.
6e corps, Wright; divisions Wheaton, Getty, Seymour.
9e corps Parke; divisions Wilcox, Potter, Hartranft.
Cavalerie, Sheridan; divisions Merritt, Crook, Custer, Gregg.

mençaient à se montrer ouvertemant de la part des populations et même dans les parages relevés du gouvernement.

Il était naturel que les confédérés cherchassent à se tirer d'une telle situation. Aussi ce furent eux qui rouvrirent les hostilités. Le 24 janvier leur flottille du James-River, se composant de neuf bâtiments, dont trois blindés, et sous les ordres de l'ancien commandant du corsaire « Alabama » descendit le fleuve, et vint attaquer les batteries de Dutch-Gap; celles-ci ne se laissèrent pas surprendre et elles n'eurent pas de peine à repousser l'attaque.

Grant ne put pas riposter immédiatement. Il n'était pas encore prêt à ouvrir la campagne, et il n'entendait pas recommencer avant le premier printemps des entreprises décisives.

Il avait à laisser se développer jusqu'à cette époque les effets de plusieurs sages combinaisons en cours et qui comportaient de larges mouvements de quelques corps relevant de ses autres armées.

Voici quel était son plan.

Le général Sherman devait rester pour le moment en observation devant Johnston, l'entretenir soigneusement vers Raleigh, en se gardant bien de l'en déloger. S'il marchait au nord pour rejoindre Lee, alors Sherman le suivrait pour se relier à l'armée du Potomac. Si Sherman était amené, de façon ou d'autre, à opérer activement, il devait s'efforcer de se placer entre l'armée de Johnston et Petersburg, c'est-à-dire de garder, relativement à Grant, la ligne intérieure.

Sheridan devait s'avancer sur Lynchburg par la Shenandoah, puis avec toute sa cavalerie, passer le James, détruire le canal, l'aqueduc et le chemin de fer, battre la campagne au nord et à l'ouest de Richmond, afin

aller rejoindre Sherman, ou l'armée principale au sud de Petersburg.

Le général Canby devait attaquer Mobile avec 35 mille hommes, par la baie, puis s'avancer dans l'Alabama. Un corps de cavalerie de 7 à 8 mille hommes détaché de l'armée de Thomas à celle de Canby, serait débarqué à Viksburg, et s'avancerait de là droit à l'est sur Mobile pour rejoindre Canby dans l'état d'Alabama.

Un autre corps de cavalerie de dix à douze mille hommes, sous le général Wilson, partirait du Tennessee méridional, puis d'Eatsport en Mississipi et irait rejoindre aussi le corps précédent et Canby dans l'Alabama. Tuscaloosa, Selma, Montgomery seraient les objectifs de ces diverses expéditions.

Le général Stoneman avec un autre corps de 4 à 5000 cavaliers partirait du Tennessee oriental pour s'avancer le long du chemin de fer jusqu'en Virginie et sur Lynchburg, où il verrait à se relier à Sheridan, ou à Sherman, ou à l'armée principale.

Enfin sur les traces de Stoneman marcherait un peu plus tard Thomas lui-même, qui réparerait le chemin de fer que la cavalerie aurait détruit et s'établirait dans une position retranchée à Bulls-Gap, d'où il déboucherait finalement soit sur Lynchburg, soit sur la Caroline du Nord.

Sur la fin de février déjà et au commencement de mars tous ces mouvements étaient en train de s'effectuer.

Le général Sheridan, pour commencer par celui qui était le plus directement en connexion avec l'armée principale, partit de Winchester le 27 février avec les deux divisions de cavalerie Custer et Merritt, comptant chacune 5000 hommes. Le 1er mars, il enleva le pont sur l'embranchement moyen de la Shenandoah à Mont-Crawford avant que les troupes d'Early eussent pu le détruire et il entra à Staunton le 2. Ce même jour il

talonna l'ennemi dans la direction de Waynesboro. Là celui-ci était en forces dans une position retranchée. Sheridan l'attaqua immédiatement le 2 au soir, sans s'arrêter à faire d'autre reconnaissance qu'au moyen d'une canonnade d'une demi heure pendant que la troupe se formait et descendait en grande partie de cheval. En quelques instants d'un combat acharné, la position, vivement serrée de front et de flanc, fut enlevée avec 1600 prisonniers, 11 pièces d'artillerie de campagne, 17 drapeaux et 200 chars d'approvisionnement. Les prisonniers furent envoyés en arrière sous une escorte de 1500 hommes et le reste de la troupe s'avança, le 3, sur Charlottesville, tout en détruisant le chemin de fer et tous les ponts.

Sheridan resta deux jours, le 4 et le 5 mars, à Charlottesville, pour mieux effectuer la corvée de destruction, et le matin du 6 il se remit en marche, sur deux colonnes, une se dirigeant sur Scottsville et New-Market en remontant la rive gauche du James; l'autre, sur Lynchburg, par le chemin de fer.

La première colonne détruisit en diverses places le canal, et un détachement fut lancé sur Duguidsville pour s'emparer du pont qui croise le James devant cette place. Ce détachement échoua dans son entreprise; à son approche les confédérés mirent le feu au pont et réussirent en peu de temps à le rendre infranchissable.

L'autre colonne dévasta de son mieux le chemin de fer jusqu'à Amherst-Court-House, à une quinzaine de milles de Lynchburg. De là à travers les collines, elle alla rejoindre la colonne de New-Market. Les eaux du fleuve étant très hautes, il fut impossible à Sheridan de le traverser. Les pontons qu'il avait à son parc ne suffisaient pas à atteindre l'autre rive, et l'ennemi avait détruit tous les ponts ordinaires.

Il ne restait à Sheridan qu'à retourner en arrière sur

Winchester, ou à tenter l'attaque de Lynchburg, ou à se replier sur White-House par un grand mouvement à gauche. Il se décida pour cette dernière alternative.

De New-Market il se dirigea dans cette direction, en longeant le canal et en le détruisant sur tous les points praticables, jusqu'à environ 8 mille à l'est de Goochland. Le 10 il concentra toutes ses forces à Columbia, où il s'arrêta un jour, et d'où il envoya des messagers déguisés au général Grant, pour le prévenir de sa prochaine arrivée à White-House, et lui demander des vivres sur ce point. Le 12, il s'avança de Columbia vers Richmond, faisant mine de menacer la place, puis il tourna à gauche vers Ashland-Station, sur le chemin de fer Potomac-Fredericksburg-Richmond. Une fois sur la voie ferrée, il en recommença la destruction déjà cent fois opérée et réparée, franchit les deux Annas non loin de leur confluent, puis descendit la rive gauche du Pamunkey, pour arriver à White-House le 19 mars. Toute cette course s'était faite au prix de quelques légères escarmouches seulement, depuis la bataille de Waynesboro.

A White-House il trouva les vivres attendus, sous la garde d'un renfort de troupes du général Ord. Les messagers envoyés de Columbia avaient réussi à s'acquitter de leur mission. Le 12, le général Grant avait reçu les avis de Sheridan, et il avait aussitôt fait prendre possession de White-House, en y faisant concentrer aussi des dépôts de vivres et de fourrages.

Le général Sheridan se refit pendant quelques jours à White-House, après quoi il s'achemina, dès le 24 mars, vers le gros de l'armée devant Petersburg. Les 25 et 26 mars il passa le James sur un pont de pontons à Jones-Landing, sous la protection des troupes de l'armée du James, et il alla ensuite prendre l'extrême gauche du front.

Aussitôt que Grant fut assuré de la jonction de Sheridan, il s'apprêta à un nouveau mouvement en avant et par la gauche de toute l'armée.

Ce mouvement avait été déjà préparé depuis quelques semaines par de bons préliminaires et par des progrès sensibles des avant-postes et des ouvrages dans la direction du Hatcher-Run.

Le 4 février la cavalerie de Gregg, suivie des 5e et 2e corps, occupa Dinviddie-Court-House, et s'avança ensuite par la route de Boydton vers le Hatcher-Run et au-delà sur la gauche vers la route de White-Oak. Des escarmouches eurent lieu pendant toute l'après-midi du 4, et de vifs combats dans les deux journées suivantes. La cavalerie captura un convoi sur la route de Boydton; mais le 5e corps n'ayant pu passer assez rapidement le Hatcher-Run, vu la destruction du pont, ce premier succès fut en même temps le seul. Dans l'après-midi du 5, le 2e corps eut un engagement très-vif qui se termina par la retraite de l'ennemi. Le 6 au matin, le 5e corps passa la rivière au gué de la route Vaughan, et alla se placer à la gauche du 2e, la cavalerie étant à la gauche du 5e; dans cet ordre l'action se déroula toute la journée, surtout en tirailleries, renforcées, en de rares places, du feu de quelques canons de campagne.

Mais derrière les tirailleurs, les pionniers du colonel Michler étaient accourus, et la moitié de l'infanterie avait repris pioches et pelles. Dès le 6 au matin, une ligne de nouveaux ouvrages et d'épaulements continus fut étudiée du fort Sampson au Hatcher-Run. Après quelques hésitations et controverses entre les états-majors sur son meilleur point de raccordement au Hatcher-Run, pour assurer le passage en tout temps de la rivière, la ligne fut d'abord tracée du fort Sampson, un peu vers le Sud et en arrière sur le passage de la route Vaughan. Le 9 fé-

vrier les travaux étaient déjà suffisamment avancés pour que la troupe y fût à couvert, et eût un sûr débouché par les deux rives du Hatcher-Run, contre les ouvrages dominant les abords d'Armstrong-Mill et de Burges-Mill. C'était une ligne d'environ 4 milles qui s'ajoutait à la précédente, ce qui faisait un front fortifié continu de 15 milles de longueur, de l'Appomatox au Hatcher-Run. Quoique ces derniers travaux eussent été grandement contrariés par les pluies et par les intempéries de l'hiver, ils furent menés avec la même activité et la même rapidité proportionnelle que les précédents, ainsi que les nouvelles voies cordurées qu'ils nécessitèrent pour en tirer le meilleur parti possible.

Au moment où la cavalerie de Sheridan venait de rejoindre, la gauche de l'armée était solidement à couvert et pouvait appuyer une offensive sur de bonnes positions à proximité de ses futurs champs de bataille.

Aussi le général Grant, après avoir employé les journées du 20 et 21 mars, à diverses reconnaissances, et après avoir conféré avec Sheridan, venu personnellement le visiter à City-Point, émit, le 24 mars, les instructions suivantes à ses chefs d'armée, pour un grand mouvement de toutes les forces opérant contre la position Richmond-Petersburg, qui commencerait le 29.

City-Point, Virginie, 24 mars 1865.

« Aux majors-généraux Meade, Ord et Sheridan.

» Général. — Le 29 courant les armées opérant contre Richmond se mobiliseront par notre gauche, dans le double but de tourner les positions de l'ennemi autour de Petersburg, et d'appuyer la cavalerie du général Sheridan qui partira en même temps et sera spécialement chargée d'atteindre et de détruire le chemin de fer du Sud et de Danville. Deux corps de l'armée du Potomac s'é-

branleront d'abord en deux colonnes, par les deux routes traversant le Hatcher-Run, tout près de l'endroit où la ligne tenue maintenant par nous touche cette rivière, tous les deux se dirigeant sur Dinviddie-Court-House.

» La cavalerie, sous le général Sheridan, ralliée par la division actuellement sous le général Davies, partira en même temps par le chemin de fer de Weldon et par la route de Jérusalem. Sur la première de ces routes elle tournera à l'ouest avant de franchir le Nottaway ; l'autre colonne tournera à l'ouest avant d'atteindre le Stony-Creek. Depuis là le général Sheridan se mouvra d'une manière indépendante et sous des instructions spéciales qui lui seront ultérieurement données (voir plus loin page 252). Toute la cavalerie démontée appartenant à l'armée du Potomac et celle de la division militaire du centre, qui peut être retirée des gardes préposées au matériel de l'armée, se mettra aux ordres du brigadier-général Benham à City-Point, pour être ajoutée à la garnison de la place.

» Le major-général Parke restera préposé au commandement de toute l'armée laissée devant le front pour tenir les lignes de City-Point et de Petersburg, toujours subordonné, bien entendu, au commandant de l'armée du Potomac. Le 9e corps d'armée sera laissé en entier pour tenir les présentes lignes d'ouvrages, aussi longtemps que toute la ligne occupée maintenant par nous sera tenue. Si cependant les troupes à la gauche du 9e corps se repliaient, alors la gauche du corps se replierait aussi sur sa droite, de manière à occuper les positions tenues précédemment par l'armée, avant l'occupation du chemin de fer de Weldon.

» Toutes les troupes à la gauche du 9e corps se tiendront prêtes à partir au plus tôt par telle route qui leur sera désignée au moment du départ.

» Le général Ord détachera trois divisions, deux blan-

ches et une de couleur, ou autant qu'il pourra de chacune d'elles tout en tenant ses lignes, et marchera à la gauche actuelle de l'armée du Potomac. En l'absence d'ordres ultérieurs, ou jusqu'à ce que des ordres ultérieurs soient donnés, les divisions blanches suivront la colonne de gauche de l'armée du Potomac; la division de couleur suivra la colonne de droite. Pendant le mouvement le général Weitzel sera laissé au commandement de toutes les forces restant en arrière de l'armée du James.

» Le mouvement de troupes de l'armée du James commencera dans la nuit du 27 courant. Le général Ord laissera en arrière le plus petit nombre possible de cavalerie nécessaire au service d'avant-postes en l'absence de l'armée principale.

» Une expédition de cavalerie du commandement du général Ord partira aussi de Suffolk, le samedi 1er avril, sous le colonel Sumner, dans le but de couper le chemin de fer de Weldon aux environs de Hicksford (sur la rivière Meherin). Cela, pour être accompli, devra être une surprise, et par conséquent il suffira de 3 à 500 hommes. Ils devront être soutenus cependant par toute l'infanterie dont on pourrait diminuer les garnisons de Norfolk et de Porstmouth, et qui s'avancerait au moins jusqu'aux passages où la cavalerie franchirait le Blackwater. Ce passage serait probablement à Uniten. Si le colonel Sumner réussit à atteindre le chemin de fer de Weldon, il devra endommager autant que possible le triangle de routes entre Hicksford, Weldon et Gaston. Le pont du chemin de fer à Weldon étant rétabli pour le passage des voitures, il pourra être utile de détruire tout dépôt de provisions de l'ennemi au sud du Roanoke.

» Toutes les troupes marcheront avec des rations pour quatre jours dans les havresacs et pour huit jours dans les chars. Pour diminuer le plus possible les charrois,

tout en donnant à l'armée du James la même mesure de rations, le général Ord ordonnera à son commissaire et à son quartier-maître de réunir des approvisionnements à l'extrémité de la voie ferrée (vers Humphrey-Station), qui y seront touchés par les troupes en passant.

» Soixante cartouches par homme seront prises dans les chars, ainsi qu'autant de grain que possible, après que les chargements ci-dessus prescrits auront été effectués. L'épaisseur de la forêt dans laquelle l'armée aura à opérer ne permettant pas l'usage de beaucoup d'artillerie, la somme de celle-ci sera réduite à 6 à 8 pièces par division, au gré des commandants d'armée.

» Tous les préparatifs nécessaires pour l'exécution de ces directions peuvent être commencés immédiatement. Les réserves du 9e corps seront massées autant que possible. Quoique je ne veuille pas encore ordonner maintenant et d'une manière absolue une attaque par celles-ci de la ligne ennemie, elles doivent s'y tenir prêtes, et faire cette attaque si l'ennemi affaiblissait sa ligne sur leur front, sans attendre d'autres ordres. Au cas où elles enlèveraient la ligne, alors tout le 9e corps les suivrait et coopérerait à l'action du reste de l'armée. A cet effet le 9e corps aura ses rations prêtes, comme les autres corps. Le général Weitzel gardera l'ennemi avec soin sur son front, et s'il trouve possible de le percer à un point quelconque, il le fera. Un succès au nord du James devrait être poursuivi avec rapidité. Une attaque ne serait justifiable que s'il est acquis que l'ennemi se soit diminué par de notables détachements. Dans ce cas il peut être considéré comme évident que l'ennemi s'en remet essentiellement à des réserves locales pour la défense de Richmond. Des préparatifs doivent aussi être faits pour abandonner toute la ligne au nord du James, excepté les ouvrages fermés, qui ne pourraient être quittés qu'après avoir pénétré dans les lignes ennemies.

» Par ces instructions une large portion des armées opérant contre Richmond est laissée en arrière. Connaissant cela l'ennemi peut, pour dernière chance, réduire ses lignes au plus mince effectif possible laissé en rideau trompeur, tandis qu'il masserait tout le reste pour le jeter sur les colonnes en mouvement, après quoi il viendrait reprendre ses lignes en forces. Il ne pourrait être trop recommandé aux chefs des troupes laissées aux tranchées de ne pas permettre une telle manœuvre sans en prendre avantage. Le seul fait que l'ennemi sortirait pour une attaque semblable pourrait être considéré comme une preuve qu'il a affaibli ses lignes. Je voudrais recommander particulièrement à tous les commandants de corps d'armée qu'en cas d'une attaque de l'ennemi, ceux non attaqués n'ont pas à attendre des ordres du commandant d'armée pour agir, mais qu'ils doivent se mouvoir promptement et notifier leur action au commandant d'armée de qui ils relèvent. Je ferai encore la même recommandation d'initiative à MM. les chefs de divisions, au cas où d'autres portions de leur corps d'armée sont engagées. De la même manière je recommande l'importance de passer immédiatement à l'offensive après avoir réussi à refouler l'ennemi.

» (Signé) U.-S. Grant, lieut.-général. »

Comme on le verra plus loin ces dispositions devaient se compléter d'un mouvement plus large de Sheridan par la gauche, pour arriver sur les revers de Lee, et même, selon les circonstances, pour aller rejoindre Sherman, en effectuant un autre raid entre les deux grandes armées confédérées. Mais Grant se réservait de décider au dernier moment seulement s'il se séparerait ou non de sa forte cavalerie, et surtout de son excellent chef devenu son bras droit. Il pouvait en avoir un besoin plus ou

moins immédiat, suivant les intentions et les mouvements de l'ennemi.

La mesure était prudente. Le général Lee en effet n'entendait pas se laisser enserrer dans sa position, sans essayer de se dégager de cette étreinte par l'offensive. Au moment même où Grant élaborait les ordres ci-dessus, Lee en donnait de son côté pour faire assaillir les lignes fédérales.

L'attaque se ferait sur la droite de l'armée du Potomac, en débouchant du front du faubourg de Blandford et par le ravin plus en arrière, en particulier contre les forts fédéraux de Mc Gilvery, de Steadman et de Haskell, tenus par le 9e corps. De là les assaillants, après avoir tourné les pièces capturées contre les ouvrages et les camps fédéraux voisins, se porteraient droit sur le chemin de fer de l'armée, aux environs de Meade-Station, le détruiraient en tout cas et s'empareraient de la ligne de communication, si possible de la base même de l'armée fédérale, de City-Point. Pendant ce temps des diversions et des canonnades se feraient sur tout le reste du front.

Le plan était irréprochable au point de vue stratégique. Il aurait demandé seulement, vu les ouvrages et les effectifs qu'il s'agissait d'affronter, d'être effectué par une quarantaine de mille hommes, tandis qu'une quinzaine de mille au plus purent y être affectés, à savoir le corps de Gordon, comprenant les divisions Ewan, Walker et Gue, et les deux divisions de réserve Bushrood-Johnson et Heth, du corps d'Anderson.

Quoiqu'il en soit, l'opération fut vigoureusement conduite, à son début surtout. Pendant la nuit du 24 au 25, les masses du corps de Gordon se concentrèrent dans les tranchées et aux avant-postes, et de grand matin, le 25, elles en débouchèrent sans bruit. Elles refoulèrent facile-

ment les avant-postes fédéraux, plus négligents ce jour-là que d'habitude; elles arrivèrent sur leurs talons dans le fossé du fort Steadman, l'escaladèrent et s'en emparèrent, ainsi que des batteries n° 9 et 10 à droite et 11 à gauche, avec toute la brigade Mc Laughin, de la division Wilcox, qui y était de piquet. Le 9e corps fédéral, qui tenait cette portion de la ligne, courut aussitôt aux armes. Les forts voisins de Haskell et de Mc Gilvery, ainsi que la batterie n° 12, canonnèrent le fort Steadman et les parapets perdus, et empêchèrent les troupes confédérées qui s'y étaient logées d'en déboucher en forces. Le fort Haskell attaqué repoussa l'assaut. Le fort Steadman, dont les 9 canons avaient été retournés par les confédérés, répondit de son mieux; mais il ne put arrêter les réserves du 9e corps s'approchant de droite et de gauche. Celles-ci, dirigées entre autres par le vaillant général Hartranft, s'avancèrent courageusement à l'assaut, et après deux heures d'un combat acharné et de terribles mêlées à la bayonnette, elles parvinrent à reprendre tous les retranchements perdus, en y capturant en outre deux mille confédérés. La perte des fédéraux sur ce point fut d'un millier d'hommes, dont la moitié de prisonniers surpris aux premiers feux.

Sur les autres points du front de l'armée du Potomac, le général Meade avait aussitôt ordonné une attaque, tant pour répondre aux diversions confédérées que pour dégager son 9e corps et lui faciliter sa tâche.

Les 6e et 2e corps enlevèrent la première ligne des rifle-pits de l'ennemi, et repoussèrent trois tentatives de celui-ci pour les reprendre. Sur ces points les confédérés perdirent environ 2,500 hommes, dont un millier de prisonniers, et les fédéraux 1,500 hommes, dont 200 manquants.

Tandis que les blessés fédéraux et les prisonniers sudistes étaient emmenés pêle-mêle par le chemin de fer aux

hôpitaux et aux prisons de City-Point, le reste de l'armée de Grant continua ses préparatifs pour le grand mouvement ordonné le 24. Les voitures réglementaires furent munies. Les effets de surcharge furent paquetés, envoyés à City-Point ou brûlés. Les petites huttes construites par les soldats se dégarnirent de leurs toits, les tentes-abris; les boutiques de commissaires furent entourées, assiégées et dégarnies de toutes leurs denrées, Les ambulances de campagne évacuèrent tout leur monde sur leurs hôpitaux, pour faire place aux nouveaux venus qu'on attendait. Enfin les boîtes aux lettres militaires, soignées surtout par les agents des commissions chrétienne et sanitaire, enlevèrent des cargaisons entières de lettres à l'adresse du Nord. C'étaient les adieux recueillis de milliers de soldats-citoyens à leurs familles, avant de marcher à ces nouvelles batailles que chacun sentait devoir être décisives pour le pays.

Le 27 au soir l'armée de Ord se mit en mouvement avec deux divisions du corps de Gibbon, 24e, et la division nègre Birney du 25e, plus le gros de la division de cavalerie Mackenzie; elle traversa en bon ordre le James à Jones Landing et atteignit, le 28 dans la nuit, la position qui lui était assignée à la gauche vers le Hatcher-Run.

En même temps les longues files de la cavalerie de Sheridan et de ses charrois avaient lentement cheminé derrière le front de l'armée, ensuite de l'ordre général du 24 mars, complété par les instructions suivantes, qui lui furent remises le 28 au matin :

« City-Point, 28 mars 1865.

» Au major-général Sheridan,

» Général. — Le 5e corps d'armée, général Warren, se mouvra par la route Vaughan, à 3 heures demain matin.

Le 2e corps d'armée, général Humphrey, se mouvra à environ 9 heures du matin, n'ayant qu'environ trois mille de marche pour atteindre le point qui lui est désigné et où il se ralliera à la droite du 5e corps, après que celui-ci aura atteint Dinviddie-Court-House.

» Mettez en mouvement votre cavalerie d'aussi grand matin que possible, et sans vous limiter à aucune route spéciale. Vous pouvez marcher par les chemins les plus près en arrière du 5e corps, passer à sa gauche, passer près ou à travers de Dinviddie-Court-House, et atteindre aussitôt que possible la droite et les revers de l'ennemi.

» Si celui-ci sort pour nous attaquer, ou s'il se trouve sur un emplacement où il puisse être attaqué, avancez-vous sur lui avec toutes vos forces, et avec la ferme confiance que vous serez bientôt appuyé par toute l'armée d'une façon ou d'autre.

» Je serai du reste sur le champ de l'action et je pourrai, je pense, communiquer avec vous. Si je ne le pouvais pas, et que vous trouvassiez que l'ennemi se tienne à ses ouvrages principaux, alors vous pourriez vous détacher pour pousser jusqu'au chemin de fer de Danville.

» Si c'est praticable, je désire que vous traversiez le chemin de fer South-Side entre Petersburg et Burkesville, que vous détruiriez sur une certaine étendue. Je ne vous recommanderais pas toutefois de vous y arrêter longtemps, mais d'atteindre le chemin de fer de Danville et de le détruire autant que possible et jusqu'aussi près que possible des passages de l'Appomatox. Vous passeriez ensuite au chemin South-Side à l'ouest de Burkesville, que vous détruiriez de la même manière.

» Après avoir ainsi effectué la destruction des deux chemins de fer qui sont les principales et les seules lignes d'approvisionnement de l'armée de Lee, vous pourrez

revenir vers notre armée, ou vous diriger sur la Caroline du Nord pour y joindre le général Sherman. Si vous choisissez cette dernière ligne de retour, ayez soin de m'en informer aussitôt que possible, afin que je puisse vous faire tenir en temps opportun des ordres à Goldsboro.

» Signé U,-S. Grant, lieut.-général. »

La veille, 27 mars, un grand conseil de guerre avait été tenu au quartier-général de City-Point, honoré de la présidence de Lincoln lui-même, arrivé deux jours auparavant de Washington. Outre les généraux Grant, Meade, Ord, Sheridan, Barnard, le général Sherman y assistait aussi, heureux d'avoir pu faire enfin une visite à son ancien chef de l'ouest. Il ne l'avait pas revu depuis plus d'une année; et quelle année! Que de grandes choses s'étaient passées depuis ces glorieux jours succédant à la bataille de Chattanooga! Que de récits les deux généraux qui les avaient dirigées, chacun de son côté, en se séparant d'abord par d'immenses distances, avaient à se raconter! On se les raconta; Grant avec le calme et la concision qui lui sont habituels, Sherman avec toute la vivacité d'esprit et le charme original d'expansion qui font de sa personnalité un type à part parmi les grands hommes américains. Le sourire bienveillant et confiant de Lincoln, au milieu de cette réunion d'élite sur laquelle allait reposer les plus hautes responsabilités, pouvait faire bien augurer des opérations ordonnées et de leurs résultats.

Les éminents personnages dont nous parlons ne se bornèrent pas à causer du passé, et à donner leur plein assentiment aux combinaisons présentes et déjà en cours du général Grant, par les soins de ses trois généraux d'armée.

Grant et Sherman convinrent d'une action commune pour les jours qui allaient suivre. L'armée de ce dernier,

bien campée aux environs de Goldsboro, s'occupait de se rééquiper et de se réapprovisionner. Après les marches fournies, elle avait certes le droit de mettre quelques jours à cette importante besogne, afin de pouvoir rouvrir convenablement la campagne. Sherman ne pouvait être complétement prêt avant le 10 avril. Il voulait, il est vrai, faire marcher avec lui 20 jours de ration, et il avait besoin de ce délai pour se les procurer.

D'ailleurs cette pause ne nuirait en rien aux opérations de Grant; au contraire. Toute la crainte du général Grant était que Lee ne vînt à évacuer la position de Richmond-Petersburg avant que l'armée du Potomac ne fût prête à le poursuivre, et qu'il ne parvînt à se joindre à l'armée de Johnston, ce qui aurait fait une masse de 120 à 130 mille hommes, capable de tenter bien des chances et au moins de tenir encore la campagne tout l'été.

Sherman fut donc avisé de veiller soigneusement, tout en continuant ses préparatifs, à tous les mouvements de Johnston, pour prévenir une jonction de sa part avec Lee.

Lorsque Sherman pourrait prendre l'offensive, il menacerait Raleigh par une ou deux pointes, puis il tournerait soudainement par sa droite, atteindrait le Roanoke à Gaston ou aux environs, d'où il se dirigerait sur le chemin de fer Richmond-Danville, aux environs de l'important carrefour de Burkesville. Arrivé là il tiendrait la ligne intérieure, il aurait séparé Johnston de Lee, et l'on pourrait selon les circonstances écraser l'une ou l'autre des grandes armées ennemies avec des forces prépondérantes.

Grant allait tenter la même chose, en manœuvrant par sa gauche, et avec la difficulté de plus de tenir en même temps ses lignes fortifiées et ses communications sur sa base de City-Point. Déjà, nous l'avons vu, le mouvement était commencé par son aile droite et par sa cavalerie, Ord et Sheridan.

Le 29 toute l'armée fut en mouvement de la droite à la gauche, les uns pour entreprendre la campagne active, les autres pour s'étendre simplement en rideau le long des positions que les corps d'opération venaient de quitter. Le rideau se composait en somme de troupes des 25e, 24e et 9e corps, plus d'une notable portion de l'artillerie de campagne, d'une formidable artillerie de position, de cavalerie démontée et d'autres petits postes laissés provisoirement à la garde du matériel qui n'avait pu être évucué, ainsi que de la chaîne des vigies mettant en communication toute la ligne des armées du James et du Potomac.

Tout le reste marcha pour sortir des lignes retranchées. A la nuit du 29 la cavalerie de Sheridan atteignit Dinviddie-Court-House. La gauche de l'infanterie s'étendit aussi vers la route du Quaker près de son intersection avec la route de Boydton, où la division Griffin eut quelques escarmouches. Humphrey eut aussi à combattre près de Dabneys-Mill. La ligne fédérale était alors étendue de la droite, à l'Appomatox, jusqu'à la gauche, à Dinviddie-Court-House, sur une longueur d'un vingtaine de milles au moins, les corps étant placés dans l'ordre suivant de droite à gauche: Parke, Wright, Ord, Humphrey, Warren, Sheridan.

Sur les renseignements de la journée, Grant, qui, pendant ce temps, avait couru sur la gauche avec Sheridan et avait finalement établi son quartier-général sur le Gravelly-Creek, jugea qu'il serait possible de continuer à s'avancer dans le même ordre, et peut-être de donner en force un coup décisif. Il ordonna donc au général Sheridan de ne pas se détacher en vue du raid qui lui avait été éventuellement désigné, le 28, mais de serrer davantage la gauche de l'armée, tout en s'efforçant, dès le 30 au matin, de tourner la droite ennemie et même d'arriver sur ses revers.

Il l'avertit aussi qu'il lui laissait du reste pleine latitude d'agir à sa guise, pourvu qu'il restât attaché à l'armée et qu'il aurait probablement à se diriger d'après les résistances qu'offrirait la cavalerie ennemie, probablement renforcée sur cette aile.

La pluie qui tomba par torrents pendant toute la nuit du 29 au 30 mars n'empêcha pas les troupes de continuer ce mouvement le lendemain; mais la marche en fut considérablement gênée et ralentie. Les voitures durent rester exclusivement sur les routes cordurées.

La cavalerie, faite aux boues, ne se laissa pas retenir. Elle se porta de Dinviddie-Court-House sur Five-Forks, où elle rencontra l'ennemi en forces. Tout le corps de Hill y était concentré, avec de l'artillerie derrière des épaulements. Le 5e corps s'avança aussi, et étendit son front au delà de route de Boydton, vers la route de White-Oak, en cherchant à dépasser celle-ci pour s'approcher du chemin de fer South-Side. Le général Humphrey, plus à droite, repoussa l'ennemi de Dabneys-Mill sur le Hatchers-Run, sur les ouvrages principaux de Burgess-Mill et environs, et il établit sa ligne à 5 à 600 pas des lignes ennemies, sa droite au Hatchers-Run, vers Crow-House. Dans ces engagements le général Grant et une partie de son état-major faillirent être faits prisonniers en s'avançant au milieu de la forêt en litige. Une division du 24e corps franchit aussi le Hatchers-Run et relia la droite du 2e corps à la tête de pont de la route Vaughan.

Sur tout le nouveau front les abatis et les épaulements d'usage furent aussitôt élevés, atteignant, au delà de la route de Boydton, jusqu'à la route de White-Oak. Partout l'ennemi se montrait sur ses gardes et derrière de solides ouvrages; mais sa ligne était si étendue qu'il était probable qu'un assaut un peu vigoureux sur quelque point en aurait raison. Parke et Wright estimaient que sur leur front l'assaut était possible. Ord avait à faire à des posi-

tions plus difficiles. Humphrey et Warren avaient bien fait leur part; quant à Sheridan il ne demandait qu'un peu d'espace et de fermeté de terrain pour se lancer en avant.

Dans ces conditions Grant résolut, le 30 au soir, de ne pas chercher à s'étendre de beaucoup plus sur sa gauche, mais simplement de renforcer cette gauche, Sheridan, d'un corps d'infanterie pour lui faire donner un coup décisif. Le 2e corps fut chargé d'aller rallier la cavalerie et de se mettre aux ordres du général Sheridan, en passant derrière le 5e corps. Mais les chemins étaient si mauvais que le 2e corps ne put absolument pas se tirer des boues, et qu'on dut renoncer à le mobiliser dans cette direction. En revanche le 5e corps, qui avait déjà atteint, le 31 au matin, les abords de la bonne route de White-Oak, fut chargé de la mission d'abord dévolue au 2e. Dans la matinée du 31 il commença à s'avancer vers la gauche, successivement, division par division et lentement, vu l'état du chemin. Les confédérés du corps de Hill, qui étaient en forces sur la route de White-Oak, reçurent vigoureusement le corps de Warren, refoulèrent sa première, puis sa seconde division, et ne s'arrêtèrent qu'à la troisième, qui put enfin tenir et recueillir les deux autres, avec l'appui d'une division du 2e corps promptement envoyée sur le lieu de l'action par le général Humphrey. Vers le soir les confédérés furent refoulés à leur tour, et Warren prit solidement possession de la route de White-Oak.

Pendant ce temps Sheridan, plus à gauche, s'était avancé sur Five-Forks, et s'en était emparé après un faible combat contre une portion des avant-postes de Hill, formée surtout par de la cavalerie. Mais lorsque celui-ci en eut fini avec Warren, il revint en forces sur Sheridan et le rejeta vers Dinviddie-Court-House avec pertes. Ici le général Sheridan se montra réellement digne de la haute confiance que plaçait en lui le lieutenant-général, et il dé-

ploya des talents et une énergie au-dessus de l'ordinaire. Au lieu de battre en retraite avec tout son gros sur l'armée principale pour y raconter l'histoire banale des forces supérieures rencontrées et d'un urgent besoin de renforts, comme maints chefs de corps d'armée l'eussent fait à sa place, Sheridan fit mettre pied à terre à la plus grande partie de sa cavalerie, et la déploya en tirailleurs et en lignes de bataille. Il ne garda d'hommes montés que ceux nécessaires pour tenir les chevaux et un bon régiment de choix en réserve pour quelque utile charge dans l'occasion. Les carabines spencer de ses cavaliers à pied firent merveille, et Hill se trouva bientôt arrêté. Les bois épais qui couvraient toute la contrée ne permirent pas aux confédérés de se servir de leurs masses, et ils ne purent progresser qu'avec peine.

Au moment où il avait dû commencer décidément à se replier, Sheridan avait avisé le général Grant de l'état des choses, lui mentionnant que, quoique serré de près, il ne battait et ne battrait en retraite que lentement sur Dinviddie-Court-House.

La cavalerie de Mackenzie et une division du 5e corps, Ayres, furent aussitôt portées par ordre du général Grant à l'appui de Sheridan. Un peu après, les deux autres divisions de Warren lui furent aussi envoyées, sur le rapport du général Meade que Humphrey était tout-à-fait apte à tenir la gauche du front, aux alentours de la route de Boydton. Ces troupes ralliérent, dans la nuit du 31 mars au 1er avril, celles du général Sheridan, et celui-ci, le samedi 1er avril au matin, reprit l'offensive. L'action fut chaude et persistante. Toute la journée on se battit sur la chaussée et dans les bois environnants, les confédérés défendant le terrain pied à pied. Enfin vers le soir ils furent débordés et rejetés sur leurs ouvrages de Five-Forks, où, brusquement assaillis, ils ne combattirent plus qu'avec nonchalance et découragement. Des centaines

d'entr'eux se laissèrent entourer et posèrent les armes à première sommation. Les ouvrages furent capturés, avec adjonction de dix-huit canons et de cinq à six mille prisonniers. Ils perdirent en outre deux mille blessés et tués, dont, parmi ces derniers, deux généraux.

Vers onze heures de la nuit seulement, le général Grant apprit ce qui venait de se passer, et dans la crainte que Sheridan ne pût pas tenir ses positions contre un mouvement offensif en masse de l'ennemi, quittant ses lignes et cherchant à faire sa retraite, il lui envoya aussitôt le renfort d'une autre division, celle du général Miles du 2e corps. En outre, un bombardement général fut aussitôt ordonné. Il commença vers onze heures et demie, et, bientôt répandu sur toute la ligne, il y gronda avec fureur jusqu'au point du jour.

Dès 5 heures du matin, le 2 avril, la canonnade fit place à l'assaut partout ordonné, chaque corps d'armée agissant droit devant soi.

Le général Parke à la droite réussit à s'emparer de tous les piquets ennemis, qui étaient en maintes places à quelques pas seulement des siens. Il alla plus loin, et enleva la première ligne des ouvrages avec leurs canons et une portion de leur matériel, mais il ne put pas triompher de la dernière ligne ennemie.

Le général Wright pénétra dans les lignes des confédérés avec tout son corps, en balayant tout devant lui et sur sa gauche, jusqu'au Hatcher-Run, capturant 13 canons et 4 à 5 mille hommes. Il appuya ensuite à droite pour se rapprocher du 9e corps et pour enserrer la ville même de Petersburg, où quelques uns de ses hommes pénétrèrent même pendant la nuit.

Le général Ord serra de près sur Wright et en réserve; avec lui il se concentra ensuite vers la droite, et le général Gibbon, avec son 24e corps, enleva vaillamment deux

ouvrages fermés commandant immédiatement le front sud de Petersburg. Cette capture diminuait sensiblement la longueur de la ligne d'investissement, car un de ceux enlevés faisait un grand saillant sur la campagne.

Humphrey, avec ses deux divisions, maintint son terrain et fit aussi quelques légers progrès.

Sheridan, avisé de l'état des choses, crut pouvoir dès lors se passer de renforts exceptionnels. Il renvoya la division Miles à son corps, se bornant à garder avec lui, pour continuer son effort, sa cavalerie et le corps de Warren. Il y avait seulement fait quelques mutations. Le général Warren, des lenteurs duquel il estimait avoir à se plaindre, fut remplacé par Griffin, son plus ancien divisionnaire ; Griffin fut remplacé à sa division par son brigadier le plus élevé en rang, général Bartlett.

Dans l'après-midi l'ennemi avait évacué toutes les positions au sud du Hatcher-Run, pour se replier à l'ouest vers Sutherland-station. Pendant cette retraite deux fortes colonnes du corps de Hill tombèrent à portée de la division Miles, aussi en marche. Un brusque et sévère combat s'engagea, qui menaçait, malgré des péripéties diverses, de se prolonger et de devenir fatal à la division Miles, quand elle se vit secourir à droite par une division détachée par Meade du front de Petersburg, à gauche par Sheridan, s'avançant de Fords-station vers la place. Ce renfort remonta le courage de Miles, qui attaqua de nouveau et vivement. Cette fois les confédérés, pressés de front et de flanc par un feu meurtrier, vidèrent à la hâte le terrain, en y abandonnant un millier d'hommes hors de combat, 600 prisonniers, leur artillerie et plusieurs drapeaux. Le reste se replia en grande confusion vers l'ouest, par la route ordinaire longeant l'Appomatox.

Cette retraite excentrique en apparence n'était point cependant l'effet de la déroute et du désordre. Lee avait

bien prescrit cette direction, car il avait aussi ordonné, dans la même après-midi du 2 avril, l'évacuation générale de la position Richmond-Petersburg sur Danville. Déjà depuis une dizaine de jours l'éventualité de l'abandon de la capitale confédérée était hautement prévue et discutée. M. Jefferson-Davis faisait vendre publiquement son mobilier à l'enchère pour suivre l'armée, disait-il, jusqu'à son dernier homme. Le cas d'évacuation avait été officiellement posé le 29 mars dans un conseil de guerre tenu à Richmond, sous la présidence de M. Jefferson Davis lui-même. Le général Lee et les membres du cabinet avaient dû constater l'impossibilité de tenir longtemps encore dans des lignes aussi étendues, et qui se prolongeaient sans cesse vers la droite par les progrès de l'ennemi sur cette zone. Les défenseurs ne manquaient cependant pas. Il y avait encore une soixantaine de mille hommes d'armée active, plus autant de bandits et de pillards qui, découragés par la disette, ne recevant plus ni solde ni rations, agissaient à leur guise. Il restait en outre à proximité toute l'armée de Johnston, qui pouvait encore à ce moment donner un renfort solide d'une quarantaine de mille hommes.

Mais même avec 100,000 hommes la position était trop étendue et vicieuse dans son principe pour affronter un siége en règle, qui eût permis de traiter d'une capitulation en termes honorables. La place manquait d'une citadelle centrale, et les 100,000 hommes qu'elle aurait pu avoir ne suffisaient pas à garder un front qui, depuis les ouvrages de Five-Forks et de Sutherland-Station jusqu'à ceux de Mont-Olivet au nord de Richmond, n'avait pas moins de 70 à 75 milles de longueur.

La garnison n'était pas suffisamment forte non plus pour tenter une offensive décidée sur un point quelconque du front ennemi, celui-ci étant aussi couvert de

forts retranchements. D'ailleurs la démoralisation avait peu à peu gagné l'armée; celle-ci marchait encore à l'attaque avec vigueur et discipline ; mais une fois entourés ou débandés, les hommes se laissaient facilement capturer par centaines, par milliers, par corps entiers. Les masses de prisonniers amenés journellement à City-Point depuis le 25 mars y arrivaient littéralement affamés et n'avaient pas besoin d'être gardés pour revêtir leur vaste prison. Les rations régulières qui leur étaient distribuées étaient les meilleurs géôliers. La population de Richmond était dans des conditions bien pires encore. Les gens riches y étaient tombés dans la pauvreté, des familles aisées dans la plus profonde misère. Il n'y avait plus ni vivres ni argent que ce qui venait des magasins officiels, et ceux-ci devenaient de plus en plus maigres ; le papier-monnaie n'avait plus aucune valeur. Une miche de pain valait 100 dollars, un jambon rance 500 dollars, une boîte d'allumettes 2 dollars; et encore n'y avait-il pas des vivres pour tout le monde!

Après avoir sondé toutes ces plaies, le conseil de guerre confédéré ne vit d'autre moyen de prolonger la lutte que d'abandonner une localité si malheureuse, pour se retirer dans l'intérieur du pays, dans une contrée moins foulée par les armées, dans une position plus restreinte et moins embarrassante que Richmond, à Danville, par exemple, qui deviendrait peut-être le blockhaus de la rebellion. Une partie des colossales archives du Capitole, le trésor, c'est-à-dire les presses et les matricules pour fabriquer les billets, le gros matériel, les magasins furent aussitôt évacués sur Danville par le chemin de fer. Les préparatifs furent faits aussi par le corps d'Ewell, qui formait la garnison, pour faire sauter les ponts du James sur les talons de l'arrière-garde, ainsi que les poudrières et les vastes locaux de l'arsenal.

Le dimanche matin, pendant la bataille même des

Five-Forks, le général Lee fit savoir au président Davis qu'il tenait la situation maintenant pour si critique qu'il allait ordonner la retraite sur Danville pour la nuit suivante. Jefferson-Davis reçut ce message à l'église épiscopale pendant le sermon. Il ne montra aucune trace d'émotion, mais sortit aussitôt. Quelques minutes après, divers personnages assistant au même culte furent mandés dehors les uns après les autres; le bruit se répandit que l'ennemi attaquait la ville même. La foule prit la panique, sortit de l'église et jeta l'alarme dans les rues. En deux ou trois heures la confusion et l'agitation montèrent au plus haut point. Ce n'étaient plus que gens roulant des charrettes ou transportant des effets vers la gare et le canal, déjà gardés par les troupes pour le service exclusif de l'armée et du gouvernement. Dans la soirée les détonations des poudrières et des dépôts de munitions sautant en l'air, et les flammes de l'incendie dans tout le quartier longeant le James-River, quartier commerçant habité en grande partie par des Allemands, joignirent leurs horreurs aux scènes de la fuite.

De grand matin déjà, le 3 avril, les premiers soldats fédéraux entrèrent en ville. C'étaient les nègres de Weitzel, dont la présence augmenta la terreur des nombreux habitants qui n'avaient pu encore fuir de façon ou d'autre. Ces nègres, dont bon nombre avaient été esclaves à Richmond même, montrèrent une vive joie sans doute de leur rentrée triomphale; ils parcoururent les rues en chantant, en jetant de tous côtés des poignées de main aux *pays* et *payses*, en ricanant parfois devant les maisons de leurs anciens maîtres, dont quelques-uns leur lançaient à travers leurs jalousies hermétiquement fermées des regards flamboyants de courroux et de dédain. Mais aucun excès, aucune scène brutale, aucun acte de vengeance ne fut commis par ces braves soldats, remplis du doux sentiment

de la liberté qui s'ouvrait pour eux et pour leurs familles plutôt que d'idées de représailles. Les seuls désordres réels dont on eut à se plaindre à Richmond furent le fait des arrière-gardes des défenseurs et des nombreux guérillas qui marchaient avec l'armée confédérée. Ceux-là, mal à propos enregistrés par la presse dans le corps d'Ewell, pillèrent et brûlèrent toutes les maisons des environs des ponts, des amis aussi bien que des ennemis supposés. Cet inutile vandalisme, qui glaça d'effroi la partie craintive ou paisible de la population, eut pour effet de faire recevoir les soldats fédéraux à titre de libérateurs plutôt qu'à celui d'ennemis. Et comme leurs magasins, distribuant largement des rations de vivres aux bourgeois qui en faisaient la demande, répandirent bientôt l'abondance à la place de la famine, la ville ne tarda pas à être aussi sûre que la plus patriotique cité du nord. Les principaux personnages fédéraux, militaires et civils, le président Lincoln lui-même, purent s'y promener à leur aise, sous la prévoyante administration, il est vrai, du général Weitzel, puis d'un gouverneur spécial, dans la personne du général Shepley. Pour reconnaître ces bonnes dispositions de la population on lui fit la faveur de céder à ses préjugés invétérés contre les nègres, et de retirer de la ville tous les soldats de couleur pour les confiner dans les forts environnants. Les troupes du 24e corps formèrent la garnison de la ville même.

Pendant ce temps les troupes confédérées avaient aussi évacué Petersburg, et successivement leurs derniers retranchements de la gauche à leur droite, pour se replier vers l'ouest en longeant l'Appomatox. On conçoit que cette retraite d'un tel front sur une de ses ailes, sous le feu ennemi et pendant l'obscurité, ne put pas être bien rapide. Le général Lee dut prendre du temps pour se concentrer et pour se rallier vers le pont de Mattwax, où

le chemin de fer de Danville traverse l'Appomatox, afin d'y attendre ses troupes de la gauche, particulièrement le corps d'Ewell.

Cette pause forcée, conséquence naturelle du système de cordon suivi dans tous les dispositifs de la défense, fut fatale à l'armée de Lee.

Dès le 3 avril les fédéraux stimulés par le succès, rendus confiants par l'évidente démoralisation des troupes confédérées, commencèrent la poursuite avec ardeur et agilité. Cette fois Sheridan, loin de mettre sa cavalerie à pied, fit monter à cheval toute l'infanterie qu'il put, et, par ordre du général Grant, il s'élança, le 3 au matin déjà, sur les trousses de Lee avec une portion de ses forces le long de l'Appomatox, tandis que l'autre se dirigea un peu plus au sud tout droit sur le chemin de fer de Danville, aux environs d'Amelia-Court-House ou plus au sud, vers Burkesville. Derrière Sheridan marchaient le 5e corps, puis le général Meade, avec les 2e et 6e corps. Le général Ord marcha sur Burkesville le long du chemin de fer South-Side, suivi en réserve par le 9e corps.

Le 4 avril le général Sheridan atteignit le chemin de fer de Danville vers Jettersville, à peu près à moitié chemin entre Burkesville et Amelia-Court-House. Il y apprit que Lee se trouvait encore dans cette dernière localité avec son gros. N'étant pas en forces suffisantes, Sheridan ne pouvait penser à aller attaquer Lee; il se borna à l'essentiel, c'est-à-dire à lui couper l'accès de Burkesville, par la voie ferrée, en s'établissant solidement à Jettersville. Des retranchements y furent aussitôt élevés, en attendant l'arrivée de Meade, qui fut avisé de se hâter. Les avant-gardes du 2e corps atteignirent Jettersville dans la nuit, et le reste suivit dans la journée du 5. Le même jour Ord occupa Burkesville, qui n'était, malgré son importance, gardé par aucun poste confédéré. Le soir Grant,

aussi en poursuite, établit son quartier-général à Wilson-Station.

La position de Lee devenait désastreuse, du moment qu'il s'était laissé devancer par ses adversaires à Burkesville, où ils lui coupaient ses meilleures communications non-seulement avec Danville, son principal but, mais avec Lynchburg, qui lui offrait à la rigueur une ressource momentanée. Il se mit en marche le 5 au soir d'Amélia-Court-House dans la direction de l'ouest, en vue de passer l'Appomatox, et ensuite, derrière cet abri, de tourner vers le sud pour atteindre Danville.

Mais ce mouvement fut déjà connu le 6, dans la matinée, du général Grant, qui ordonna au général Sheridan de se porter, avec sa cavalerie seulement appuyée du 6e corps, sur le flanc de l'ennemi et de le harceler sans cesse, tandis que le 2e et le 5e corps, celui-ci ayant rejoint Meade dès son arrivée à Jettersville, presseraient ses talons. D'autre part Ord dut s'avancer de Burkesville à l'ouest sur Farmville, point où le chemin de fer passe de nouveau l'Appomatox.

Ces mouvements, rapidement conçus et ordonnés, furent exécutés de même. Meade et Sheridan refoulèrent les confédérés à Deatonville et au sud de Sailors-Creek, et leur enlevèrent une trentaine de pièces d'artillerie, 5 à 600 voitures et 7 à 8 mille hommes, qui ne résistèrent que faiblement.

Le général Ord eut une besogne plus rude. Sa tâche était décisive; il devait couper à Lee sa retraite sur Lynchburg, ce qui l'investirait complétement. A cet effet il avait envoyé en avant-garde une brigade combinée sous le général Read, pour atteindre et détruire tous les ponts. Mais Lee, qui en connaissait le prix, y avait aussi expédié d'avance des troupes, et celles-ci refoulèrent, en l'abimant, la brigade Read, qui se comporta vaillamment du reste

et paya son échec de la vie de son chef et d'une dizaine d'officiers.

Cela procura quelque répit au gros de la colonne de Lee pour reprendre un peu d'avance en marchant jour et nuit, pendant que l'arrière-garde élevait des retranchement vers Farmville.

Le lendemain 7 avril les fédéraux continuèrent la poursuite en ordre plus serré.

A gauche le gros de la cavalerie, suivi du 5e corps se lança en avant sur Edward-Court-House, au sud de Farmville, pour prévenir la retraite de Lee sur Danville.

Au centre le général Ord, avec ses propres troupes plus le 6e corps et une division de cavalerie, suivit la voie directe sur Farmville.

A la droite sur la route de High-Bridge, marcha le 2e corps. Le 9e suivait toujours en réserve derrière le centre.

Pour éviter la cavalerie fédérale Lee dut renoncer à marcher au sud, et il se rejeta vers le nord, cherchant à rallier toutes ses forces sur la rive gauche de l'Appomatox, pour se retirer delà sur Lynchburg. Mais à High-Bridge il ne put réussir à détruire assez tôt le pont ordinaire, les avant-gardes du 2e corps s'en emparèrent et toute la colonne fédérale passa bientôt sur l'autre rive. Le 6e corps et la division de cavalerie passèrent aussi sur la rive gauche à Farmville. Sheridan se rabattit d'Edward-Court-House vers la droite, à l'appui et en avant du centre.

Cette situation réciproque des forces belligérantes, le 7 avril au soir, laissait à Lee peu de chance d'échapper à la capture et permettait à Grant de faire preuve de générosité. Celui-ci crut pouvoir offrir à son adversaire une transaction, et dans ce but il lui adressa la lettre suivante par un parlementaire:

« Farmville, 7 avril 1865.

« Au général R. E. Lee.

» Général. — Le résultat des événements de la dernière semaine doit vous convaincre de l'inutilité complète

d'une résistance de la part de l'armée du Nord-Ouest de la Virginie. Pour moi, je suis convaincu de cette vérité, et je regarde comme un devoir d'éviter la responsabilité du sang qui pourrait être versé, en vous demandant la reddition de cette portion de l'armée des Etats confédérés, connue sous la désignation d'armée du Nord-Ouest de la Virginie.

» Très respectueusement, votre obéissant serviteur,

» GRANT,

» lieutenant-général commandant les armées des Etats-Unis. »

Le lendemain matin, au moment où il allait quitter son quartier de Farmville, le général Grant reçut la réponse ci-dessous :

» 7 avril 1865.

» Au lieutenant-général U.-S. Grant,

« Général. — J'ai reçu votre lettre datée de ce jour. Quoique je ne sois pas complétement de votre avis quant à l'impossibilité d'une plus longue résistance de la part de l'armée du Nord-Ouest de la Virginie, je vous répondrai que je partage complétement votre désir d'éviter une effusion inutile de sang. Conséquemment, avant de prendre en considération votre proposition, je vous demanderai quels termes vous offrez pour la reddition de mon armée.

« R.-E. LEE, général. »

A cette lettre, le général Grant répliqua aussitôt de Farmville, comme suit :

« 8 avril 1865.

» Au général R. E. Lee.

» Général. — Je viens de recevoir votre lettre d'hier au soir, en réponse à la mienne datée du même jour, et demandant à quelles conditions j'accepterais la reddition de l'ar-

mée du Nord-Ouest de la Virginie. Je vous répondrai que la paix est le premier de mes désirs, mais qu'il est une question sur laquelle je suis forcé d'insister, c'est que les hommes qui se rendront seront déclarés incapables de porter de nouveau les armes contre le gouvernement des Etats-Unis, du moins jusqu'à ce qu'ils aient été convenablement échangés. J'aurai une entrevue avec vous, ou bien je désignerai des officiers qui s'entendront avec ceux que vous choisirez et dans le lieu qui vous conviendra pour traiter définitivement des conditions auxquelles sera reçue la reddition de l'armée du Nord-Ouest de la Virginie.

» Très respectueusement votre obéissant serviteur,

» Grant,

» lieutenant-général commandant les armées des Etats-Unis. »

En même temps qu'il adressait cette réponse, le général Grant, qui connaissait aussi bien que qui que ce fût le jeu des parlementaires et le profit que de rusés généraux peuvent en tirer, ne se relâcha pas de la poursuite. Il fit filer le général Meade avec le 2e et le 6e corps au nord de l'Appomatox, suivant de près le gros des confédérés, et lui, Grant, marcha avec cette colonne. Sheridan, avec toute sa cavalerie, fut lancé en avant par l'autre rive de l'Appomatox, droit sur Appomatox-Station, pour couper la retraite de Lee sur Lynchburg.

Ord eut à suivre plus tranquillement la même route, avec ses troupes du 24e et du 25e corps et celles du 5e corps.

Une telle dislocation en trois corps à grande distance les uns des autres et séparés par un large cours d'eau, eût offert une dernière et belle chance à Lee de relever momentanément ses affaires, ou au moins sa présente re-

traite. Mais moins heureux que Napoléon en 1814, auquel il ressemblait à ce moment par sa situation militaire, il ne put se procurer l'avantage d'un retour offensif en profitant de sa position centrale. Dans la soirée, d'ailleurs, la garnison qu'il avait établie et fait renforcer à Appomatox-Station, fut attaquée par Sheridan et enlevée, après un court combat qui procura au vainqueur un nouveau trophée de 25 canons, d'un millier de prisonniers et de grands parcs d'approvisionnements, y compris cinq trains de wagons chargés de provisions pour l'armée et pour les hôpitaux.

Ainsi devancé sur la route de Lyncburg, avec de nouvelles et cruelles pertes, il ne restait d'autre perspective à Lee que de se voir bientôt acculé au James-River et de devoir alors subir des conditions d'autant plus dures de la part de son adversaire.

Dans la soirée il répondit comme suit à la lettre du général Grant du même matin :

« 8 avril 1865.

» Au lieutenant-général U.-S. Grant.

» Général. — J'ai reçu à une heure avancée votre billet d'aujourd'hui, en réponse au mien d'hier. Je n'avais pas dessein de proposer la reddition de l'armée de la Virginie du Nord, mais de demander quels sont les termes de votre proposition. A parler franchement, je ne crois pas qu'il soit survenu aucun événement qui nécessite la reddition; mais comme le rétablissement de la paix doit être pour tous l'unique but, je désire savoir si votre proposition y tend. Je ne saurais donc conférer avec vous au sujet de la reddition de l'armée de la Virginie du Nord; mais si votre proposition n'est relative qu'aux troupes des Etats confédérés sous mon commandement, et tend au rétablissement de la paix, je serai charmé d'avoir avec vous demain, à dix heures, une entrevue sur l'ancienne

route de Richmond, aux grand'gardes des deux armées.

» Je suis avec respect votre obéissant serviteur,

» R.-E. Lee,

» général des armées des Etats confédérés. »

Le général Grant reçut cette dépêche vers minuit, et le 9, vers 5 heures du matin, il chargea le parlementaire de la réponse suivante :

« 9 avril 1865.

» Au général R.-E. Lee.

» Général. — Votre billet d'hier est reçu. Comme je ne suis nullement autorisé à traiter au sujet de la paix, l'entrevue proposée pour dix heures du matin aujourd'hui n'aboutirait à rien de bon. Je vous dirai néanmoins, général, que je désire sincèrement la paix avec vous, et que le Nord tout entier est animé du même sentiment.

» Les conditions auxquelles la paix peut être faite sont parfaitement entendues. En mettant bas les armes, le Sud hâtera cet événement si désirable ; il épargnera des milliers de créatures humaines et des centaines de millions de biens et de propriétés non encore détruits. Dans le sincère espoir que toutes nos difficultés peuvent s'arranger sans qu'il en coûte de nouveaux sacrifices d'hommes,

» Je suis votre très respectueux et obéissant serviteur.

» U.-S. Grant,

» lieutenant-général des armées des Etats-Unis. »

Aussitôt après avoir expédié cette lettre, le général Grant, sans en attendre le résultat, quitta le quartier-général de Meade pour rejoindre ses colonnes du sud de l'Appotomax et faire hâter la marche de l'infanterie sur Appomatox-Station, afin que Lee ne tentât pas de s'échapper par là. Dans la matinée il marcha quelques

instants avec le général Ord, dont les troupes arrivèrent à Appomatox-Station juste à temps pour aider Sheridan à repousser une sérieuse tentative des confédérés de se frayer passage. Non-seulement ceux-ci échouèrent, mais ils furent poursuivis et refoulés en désordre pendant plusieurs milles de chemin. Ce fut là le dernier effort de la brave armée de la Virginie-Occidentale.

Au moment où la poursuite des fédéraux allait recommencer, un drapeau blanc fut arboré dans la ligne confédérée, et un parlementaire vint demander la suspension des hostilités pour négocier une reddition, ce qui fut immédiatement accordé.

Près d'atteindre le quartier du général Sheridan, Grant reçut la réplique suivante à sa lettre du matin, réplique qui l'avait cherché toute la matinée.

« 9 avril 1865.

« Au lieutenant-général U.-S. Grant.

» Général. — J'ai reçu votre billet de ce matin sur la ligne des avant-postes, où je m'étais rendu pour vous rencontrer et pour connaître définitivement quelles étaient les conditions qu'embrasse votre proposition d'hier relativement à la reddition de cette armée. Je demande maintenant une entrevue conformément à l'avis contenu dans votre lettre d'hier.

» Votre très respectueux et obéissant serviteur,

» R.-E. Lee. »

Cette demande d'entrevue était un pas de plus dans la voie des négociations vers une solution satisfaisante. Grant se départit dès lors de la raideur de ses précédentes communications, et, accueillant favorablement l'ouverture, il répondit par la lettre ci-dessous :

« 9 avril 1865.

» Au général R.-E. Lee.

» Général. — Votre billet de ce jour ne m'a été remis qu'à 11 heures 50 minutes ce matin, par la raison que je m'étais rendu de Richmond à Lynchburg-Road, à Farmville et Lynchburgh-Road. Au moment où je vous écris je me trouve à 4 milles environ de Waller's-Church, et je m'avancerai jusqu'à vos avant-postes pour conférer avec vous. L'avis que vous m'enverrez touchant la localité où vous désirez que l'entretien ait lieu me parviendra.

» Très-respectueusement, votre obéissant serviteur,

» U.-S. Grant, lieut.-général. »

La conférence proposée eut lieu dans l'après-midi même à Appomatox-Court-House.

Quoique dépourvue de toute espèce de cérémonial, elle ne fut pas sans grandeur; les deux généraux, qui avaient vu tant de batailles sans sourciller, ne purent contenir une certaine émotion lorsqu'en s'abordant ils se serrèrent la main, conformément à la coutume américaine. Les conditions de la capitulation y furent promptement arrangées. Au point où en étaient les choses, des officiers d'honneur et de mérite tels que Grant et Lee n'avaient pas longtemps à débattre pour s'entendre. Les conditions définitives furent arrêtées par l'échange des lettres suivantes :

« Appomatox-Court-House, 9 avril 1865.

» Au général R.-E. Lee.

» Général. — Conformément à la substance de ma lettre à vous adressée le 8 courant, je me propose de recevoir la capitulation de l'armée de la Virginie du Nord aux conditions ci-après:

» Conjointement avec les listes de tous les officiers et

hommes (listes en duplicata, dont un exemplaire sera donné à un officier que je désignerai, et l'autre gardée pour les officiers que vous pourrez désigner), les officiers donneront leur parole individuelle de ne pas prendre les armes contre les Etats-Unis avant d'avoir été convenablement échangés.

» Chaque compagnie ou commandant de régiment signera un engagement semblable pour les hommes sous ses ordres. Les armes, l'artillerie et les objets appartenant à l'Etat devront être réunis et délivrés aux officiers que je chargerai de les recevoir. Ceci ne s'étendra pas aux sabres des officiers, ni à leurs chevaux ou bagage personnel. Après quoi officiers et soldats seront libres de rentrer dans leurs foyers, où ils ne seront pas inquiétés par l'autorité des Etats-Unis, tant qu'ils tiendront leur parole et qu'ils exécuteront les lois en vigueur, là où ils pourront résider.

» Très respectueusement.

» GRANT, lieutenant-général. »

« Quartier général. Armée de la Virginie du Nord, 9 avril.

» Au lieutenant-général U-S. Grant.

» Général. — J'ai reçu votre lettre d'aujourd'hui renfermant les conditions de la capitulation de l'armée de la Virginie du Nord, proposées par vous. Commes elles sont substantiellement les mêmes que celles spécifiées dans votre lettre du 8 courant, elles sont acceptées. Je vais désigner les officiers qui seront chargés d'exécuter les stipulations.

» Très respectueusement, votre obéissant serviteur,

» R.-E. LEE, général. »

Le général Grant, après avoir passé la revue de l'armée

confédérée et s'être fait présenter par Lee les généraux Longstreet, Gordon, Pickett et Heth, désigna le 24e corps sous Gibbon, le 5e corps sous Griffin, et la division de cavalerie Mackenzie, le tout sous les ordres de Meade, pour procéder au *parolement* des confédérés, et, avec le reste de l'armée, il se replia sur Burkesville, pour concourir avec Sherman à en faire autant contre l'armée confédérée de Johnston.

Les troupes de Lee qui posèrent les armes ensuite de la capitulation se montèrent à environ 25 mille hommes seulement, vu le grand nombre, près de 30 mille, capturés journellement depuis le 25 mars, et le nombre des déserteurs isolés, ainsi que des morts et des blessés. Le matériel recueilli à Richmond et Petersburg se monta à 750 bouches à feu.

Le président Jefferson Davis, qui avait réussi à atteindre Danville, avec un semblant de congrès, y proclama le siége provisoire du gouvernement de la Confédération. Mais la capitulation de Lee le força bientôt de se préparer à en déloger pour se sauver plus au Sud.

On se figure sans peine la joie ardente que ces événements précipités provoquèrent dans tout le nord. On s'y prépara à célébrer ces victoires par une grande fête, qui aurait lieu le 16 avril, le jour même où le général Anderson, accompagné d'une délégation d'élite, replacerait solennellement sur le fort Sumter le même drapeau fédéral qui avait été en butte aux premiers coups de cette rebellion, maintenant tombée dans le sang et sous ses ruines. Une réception d'apparât aurait aussi lieu ce jour-là à la Maison-Blanche, et des meetings populaires, avec services religieux spéciaux, seraient tenus dans toutes les grandes cités.

Mais on avait compté sans l'orgueil insensé et sans le

fanatisme des corryphées de la cause esclavagiste. Depuis longtemps des menaces de mort avaient été proférées contre le vertueux Lincoln et contre ses principaux ministres et généraux. Les triomphes récents firent mettre ces menaces à exécution. Une conspiration s'ourdit à cet effet sous la direction d'un acteur de quelque réputation comme tragédien, nommé John-Wilkes Booth, et d'une dame Surratt, dans la maison de cette dernière à Washington.

Le 14 avril, Lincoln, à la demande pressante de quelques-uns de ses amis, se rendit au théâtre Ford, où l'on donnait une comédie du terroir assez piquante et populaire intitulée le *Cousin américain*. Au moment où l'on allait commencer le troisième acte, une détonation de pistolet retentit dans la loge du président, sur l'avant-scène de droite, et un jeune homme de belle tournure, à la tête enthousiaste et brave, en descend d'un saut sur la scène. Il s'avance d'un pas vers la rampe et, brandissant un poignard, il s'écrie : *Sic semper tyrannis!* et disparaît par une coulisse du fond du théâtre, au grand ébahissement des spectateurs. Booth venait de tirer à bout portant un coup de pistolet dans la nuque de Lincoln, qui s'affaissa mourant sur sa femme à ses côtés, et qui expira le lendemain matin, sans avoir repris connaissance.

Au même moment un autre conspirateur, nommé Payne, celui-là vrai assassin de profession, monstreux hercule au cou de taureau et au regard d'hyène, pénétra dans la demeure de M. Seward, alors gravement malade, le frappa dans son lit de cinq coups de poignards, auxquels la victime survécut heureusement. Le même assassin perça encore de coups deux fils de M. Seward et son gardien, accourus à la défense de l'illustre ministre.

D'autres conspirateurs, au nombre connu d'une demi-douzaine, cherchèrent encore à mettre à mort plusieurs

membres éminents du parti républicain, MM. Johnston, le vice-président; Stanton, secrétaire de la guerre; Sumner, le grand orateur abolitionniste; Grant, Halleck, qui ne furent épargnés que par divers incidents heureux.

Le deuil, un profond et sincère deuil, fit place tout-à-coup à la joie qui se préparait à éclater dans tout le Nord. Les banderolles aux trois couleurs, les pavillons, les guirlandes qui festonnaient déjà tous les bâtiments de Washington, de New-York, de Philadelphie, de cinquante autres villes, ainsi que les navires dans tous les ports, furent remplacés tristement par autant de crêpe noir, et par les drapeaux arborés à mi-mât. L'armée et tous les fonctionnaires publics prirent le deuil officiel pour 6 mois, et le vice-président Johnston reçut en mains le gouvernement, au milieu d'une émotion publique demandant hautement vengeance de l'attentat qui mettait fin d'une manière si tragique et si barbare à la guerre dont le pays avait déjà tant souffert depuis quatre ans.



XXXIV

Capitulation de Johnston entre les mains de Sherman. — Prise de Mobile par Canby et capitulation de Dick-Taylor. — Les derniers raids et leurs résultats. — Capture de Jefferson-Davis. — Capitulation de Kirby-Smith en Texas. — Fin de la guerre. — Licenciement. — Conclusion.

Nous avons vu au chapitre précédent que les généraux Grant et Sherman étaient restés d'accord que ce dernier reprendrait la campagne le 10 avril contre l'armée de Johnston, en s'avançant d'abord de Goldsboro sur Raleigh, pour ensuite tourner la gauche de l'ennemi et prendre une position qui rendît possible une jonction avec Grant, tout en empêchant celle de Johnston avec Lee.

Le 5 avril le général Grant, lorsqu'il eut mis en train la poursuite contre la principale armée confédérée, avertit Sherman de ce qui venait de se passer, et de l'intention de Lee de se retirer avec ses débris sur Danville, où, s'il y arrivait, Grant ne tarderait pas à l'atteindre de nouveau. Il l'engageait en conséquence à se mettre aussi en mouvement. On tenterait ainsi, et en agissant de concert, d'en finir du coup avec les armées de Lee et de Johnston, devenues les seuls objectifs stratégiques; peut-être cela pourrait s'effectuer si Sherman reprenait au plus tôt l'of-

fensive, en s'avançant soit sur Greensboro, soit plus près de Danville.

A la réception de la lettre du général Grant, Sherman se mit aussitôt en marche directement contre Johnston, qui se retira rapidement sur Raleigh et au delà. Le 12 au matin, Sherman apprit, à Smithfield, la nouvelle de la capitulation de Lee, et, redoublant de vigueur, il entra le jour suivant dans Raleigh, la capitale de la Caroline du Nord.

Dès le lendemain, pressé aussi d'en finir, il entama une correspondance avec Johnston, en vue d'une reddition de cette derniere armée. Mais Sherman, d'une nature un peu entière, ne sut pas mener sa négociation aussi adroitement que Grant et admit des conditions de pacification générale et d'amnistie qui, quelque opinion qu'on pût en avoir au fond, dépassaient de beaucoup sa compétence et empiétaient évidemment sur les attributions du pouvoir politique. Aussi l'arrangement éventuel conclu entre lui et Johnston, le 18 avril, sous réserve de l'approbation du président des Etats-Unis, surtout venant après l'assassinat de Lincoln, ignoré par Sherman au moment des négociations, fut-il généralement trouvé trop avantageux aux confédérés et trop doux dans les circonstances présentes. Le nouveau président Johnson lui refusa son approbation, et il délégua Grant auprès de Sherman pour lui enjoindre de reprendre immédiatement les hostilités et de ne conclure d'arrangement que sur les bases des conditions accordées à l'armée de Lee.

Le général Grant partit aussitôt pour Raleigh, où il transmit à Sherman, le 24 au matin, les nouveaux ordres du gouvernement, avec tous les ménagements dus à un officier d'un tel mérite et à un ancien camarade de tant de batailles. Grâce à ces amicales précautions de Grant, le général Sherman, hiérarchique d'ailleurs avant tout,

ne prit pas la chose trop de travers. Il comprenait du reste que la surexcitation qu'avait provoquée dans tout le Nord l'horrible meurtre de Lincoln ne permettait plus, pour le moment du moins, de suivre une politique de douceur à l'égard du Sud, comme tous les meilleurs esprits de l'Amérique l'eussent désiré. Il fallait nécessairement compter avec les passions, les souffrances, les colères de toute espèce engendrées par cette malheureuse guerre et ravivées par les derniers incidents.

Le même jour, 24 avril, avis fut donné au général Johnston que l'armistice conclu était résilié. Les opérations allaient se rouvrir le 25, lorsque Johnston demanda une entrevue pour un autre arrangement. Celui-ci, débattu entre Sherman et Johnston, le 25, fut définitivement arrêté le 26. L'armée de Johnston se rendit aux mêmes conditions que celle de Lee. Elle livra au général Schofield, chargé du contrôle de la reddition, 27,000 hommes, 15,000 fusils et 110 canons.

Une dizaine de mille hommes débandés s'échappèrent isolément pour rentrer dans leurs foyers.

Ce qui contribua à amener ce résultat et cette concession de Johnston, malgré l'opposition de Jefferson Davis, alors à son quartier-général, c'est que cette armée allait se trouver menacée à revers, non-seulement par Sheridan, mais par le corps de cavalerie de Stoneman, venant du Tennessee-Oriental.

Celui-ci était parti le 20 mars, en s'avançant d'abord par la route de Boone, en Caroline-du-Nord, et il avait atteint et détruit le chemin de fer Est-Tennessee-Virginie, à Whiteville, à Chambersburg, à Big-Hick. De ce dernier point un détachement avait poussé jusque tout près de Lynchburg, en détruisant d'importants ponts et travaux du chemin de fer, tandis que le gros s'était porté au sud vers Greensboro, après avoir détruit aussi divers ponts

sur sa route. A Greensboro il commença la destruction du chemin de fer de la Caroline-du-Nord entre Greensboro et Danville, et en brûlant aussi, dans tous les environs, les magasins et les dépôts militaires. Quelques centaines de prisonniers furent faits entre Greensboro et le Yadkin, après quelques escarmouches.

Stoneman se porta ensuite sur Salisburg, où se trouvait le général confédéré Gardner, avec une force de 3 à 4000 hommes. Attaqué le 13 avril, celui-ci fut complétement défait, perdit 1400 prisonniers, 14 pièces d'artillerie, et de grands magasins confiés à sa garde. A Salisburg, les fédéraux commencèrent la destruction du chemin de fer sur Charlotte, qu'ils suivirent sur un parcours de quinze milles; puis ils se dirigèrent sur Slatersville, où ils arrivèrent en même temps que Johnston capitulait, tant pour son compte que pour celui de toutes les troupes et milices se trouvant dans l'Etat.

Pendant sa course, Stoneman avait, sans le savoir, causé de grandes frayeurs au président Davis et accéléré sa fuite de Danville sur Charlotte, puis plus au Sud.

Une fois qu'il eut connaissance du précieux gibier qu'il avait devant lui, Stoneman reprit la chasse en se dirigeant vers le sud, où il ne tarda pas à se rencontrer avec d'autres limiers sur la même piste, alléchés par la gloire de capturer l'ancien président de la confédération rebelle, autant que par d'énormes primes officielles et officieuses assurées à qui le livrerait à la justice.

Plus au sud, le général Wilson, avec 12,500 hommes, était parti le 22 mars de Chickasaco, en Alabama. Le 1er avril il rencontra Forrest près de l'église d'Ebenezer; il le battit, lui prit 300 hommes et 3 canons, et détruisit le grand pont sur la rivière Cahawba. Le 2 avril, il attaqua et enleva la ville fortifiée de Selma, où Forrest s'était replié avec 6 à 7000 hommes. Celui-ci en fut chassé, en

laissant à Wilson 3000 prisonniers, 32 canons. En outre, d'immenses magasins, des arsenaux et ateliers de guerre furent détruits. Le lendemain, Wilson courut sur Tuscaloosa, qu'il occupa le 4 avril, et qu'il saccagea pendant quelques jours. Traversant ensuite le fleuve Alabama, le 10 avril, il avisa le général Canby, dans la baie de Mobile, de ses opérations, et marcha sur Montgomery, où il entra sans coup férir le 14. Partout la sécession était à bout de force et de courage. De grands magasins et cinq bateaux à vapeur, ainsi que divers bâtiments publics de la capitale de l'Alabama furent saisis et détruits par les fédéraux. De là ils marchèrent sur Columbus, qui fut occupée le 16, après quelques escarmouches, et où Wilson fit encore 150 prisonniers, recueillit 52 pièces de campagne, coula deux bateaux à vapeur, détruisit le chantier maritime, les fonderies, l'arsenal et beaucoup d'autres propriétés publiques.

Le même jour, par une marche forcée, il occupa aussi West-Point, où il captura 300 hommes et 4 canons, et brûla ou fit sauter 19 locomotives et 300 wagons. Le 20 avril, Wilson occupa Macon en Georgie, qui avait échappé à Sherman, et où le général Howell Cobb se rendit avec 1200 miliciens et 60 pièces de campagne.

A Macon le général Wilson apprit que Jefferson Davis était dans le voisinage, cherchant à s'échapper vers la mer, et il se mit à sa poursuite, en nombreux détachements dans toutes les directions possibles, se rencontrant, pour ce nouvel objectif, avec les troupes du général Stoneman.

Ainsi le président de la confédération agonisante avait une quinzaine de mille cavaliers à ses trousses; il lui était difficile de leur échapper. Après avoir quitté l'armée de Johnston il s'était sauvé sur Charlotte, avec une escorte de 4 à 5 mille cavaliers, puis, dès lors, serré de près par

Stoneman, il avait vu son escorte se diminuer de jour en jour, et se réduire à une centaine d'hommes. Le 9 mai la piste de ceux-ci fut découverte en Georgie par des coureurs de Wilson, et elle fut tenue sans relâche pendant les deux jours suivants. Enfin le 10 mai au soir le camp des fugitifs fut découvert dans un bois près de Mc Irvinsville, en Georgie, entouré dans la nuit par la brigade du colonel Pritchard, 4e Michigan, et capturé. Jefferson Davis réussit quelques instants à s'échapper sous un déguisement de femme, mais trahi par ses bottes à éperons, il fut aussi traqué et arrêté. Amené à la prison de Fort-Monrœ il fut renvoyé devant une cour de justice, qui ne s'est pas encore réunie, et n'a pas encore commencé le procès.

De ces lenteurs Davis et ses amis doivent être les derniers à se plaindre, car s'il avait dû être jugé sommairement aussitôt après sa capture, il aurait été infailliblement pendu, par simple mesure de représailles contre l'assassinat de Lincoln. Mais le gouvernement comprit l'importance d'épargner cette tache à la guerre américaine, et il souleva divers vices de forme pour faire ajourner le jugement jusqu'au moment où un plus grand calme serait rentré dans les esprits.

L'ajournement pouvait d'ailleurs être envisagé dans un sens contraire.

Par suite d'autres procès incidents et pouvant servir d'enquête dans le procès de Davis, on pourrait peut-être frapper le grand coupable plus sévèrement et plus justement. On pourrait peut-être prouver sa complicité personnelle et comme membre responsable du gouvernement confédéré dans la conspiration contre Lincoln, et dans les supplices infligés à dessein aux prisonniers fédéraux à Richmond. Un certain docteur Wirz, intendant des prisons, avait été jugé et pendu pour ce dernier

crime. Quatre des assassins du 14 avril avaient aussi été jugés et pendus, y compris la dame Surratt; d'autres complices importants, dont le fils Surratt, restaient à trouver, et pourraient faire de lumineuses révélations(1).

Par ces raisons le procès de Jefferson Davis est encore pendant, mais le prisonnier, toujours confiné à Fort Monrœ, voit sa captivité diminuer de jour en jour de rigueur. Nous espérons quant à nous, pour l'honneur de la république américaine, que s'il n'est pas évidemment prouvé que Davis ait trempé personnellement dans l'assassinat du 14 avril et dans les tortures des prisons d'Andersonville et de Libby, la justice saura s'exercer sans céder à la pression de basses passions populaires et sans devenir la simple vengeance du talion.

Au sud des zones où Wilson avait effectué ses brillants exploits, d'importantes opérations de guerre avaient eu aussi leur cours à peu près en même temps, à savoir celles de Canby contre le port de Mobile et le sud de l'Alabama.

Après de soigneux préparatifs, commencés déjà en janvier, le général Canby se mit en mouvement vers le milieu de mars.

Pour s'emparer de la place de Mobile il s'agissait de triompher d'une double ceinture d'ouvrages, parmi lesquels deux considérables, le fort-Espagnol armé de 30 pièces, et le fort Blakely, de 20, le tout avec une garnison d'une douzaine de mille hommes, sous les ordres des généraux Dick Taylor et Maury.

Le 20 mars le 16e corps fédéral, maintenant sous A.-J. Smith, partit du fort Gaines par eau pour la rivière Fish; le 13e corps, sous le général Granger, partit du fort

(1) Au moment où nous écrivons ces lignes le fils Surratt, arrêté à Rome dans le régiment des zouaves pontificaux, vient d'être livré à la justice américaine.

Morgan et rallia le précédent sur la rivière Fish. Les deux corps réunis investirent le fort-Espagnol, dès le 27 mars, tandis que le corps du général Steele, venant directement de Pensacola, cerna le fort Blakely, après avoir détruit le chemin de fer de Tensas à Montgomery. Après plusieurs jours de bombardement, au moyen d'un parc de siége amené par la marine, les défenses extérieures du fort Espagnol furent enlevées d'assaut le 8 avril, et dans la nuit suivante le fort lui-même fut évacué par l'ennemi. Le 9, le fort Blakely fut emporté de vive force, brillant fait d'armes procurant aux vainqueurs un nombreux matériel et deux mille prisonniers.

Ces succès ouvraient aux fédéraux l'accès du fleuve Alabama et de la ville de Mobile du côté du nord. Le 12 avril au matin cette grande cité maritime fut occupée par les troupes de Canby, les confédérés s'en étant retirés pendant la nuit précédente. Quelques jours plus tard des négociations furent entamées entre Canby et Dick-Taylor, qui amenèrent la reddition, le 4 mai, de toutes les troupes confédérées à l'est du Mississipi, aux mêmes conditions que celles accordées aux armées de Lee et de Johnston.

Quant aux troupes à l'ouest du Mississipi, elles formaient une armée à part, une grande armée encore sous les ordres de Kirby-Smith. Elle était perdue, il est vrai, dans les immenses plaines du Texas; mais elle y avait cet avantage particulier, dangereux à l'Union, qu'elle pouvait communiquer avec l'extérieur par le Mexique, alors aux mains de l'anarchie et de l'étranger. Jugeant la chose assez importante, au double point de vue politique et militaire, le général Grant envoya au Texas le général Sheridan, avec une notable portion de sa cavalerie et quelque infanterie. Mais avant que Sheridan fût parti pour sa destination, Kirby-Smith opéra, le 26 mai, la reddition de toutes ses troupes aux mains du général

Canby. Comme on accusa bientôt cette reddition d'être plus ou moins frauduleuse, la cavalerie de Sheridan et ce général lui-même furent également acheminés au Texas, afin de veiller au *parolement* régulier des capitulés. Cela n'empêcha pas que bon nombre des troupes de Kirby-Smith, en dépit de la capitulation, ne se sauvassent au Mexique avec leurs armes et leur matériel. Plusieurs officiers, dont Kirby-Smith et Magruder, allèrent offrir leur épée aux ennemis de la république mexicaine, qui n'en firent pas grand emploi.

De toutes les forces en armes contre l'Union au commencement de l'année 1865, il ne restait plus sur pied, à la fin de mai, que l'ancien adversaire de l'Américain, les Indiens du Far-Vest, qui n'étaient pas si faciles à décourager. On put suivre d'autant plus vigoureusement la campagne contre eux.

Ceux du Sud furent facilement amenés à des traités de paix à la suite d'un grand conseil de toutes les nations tenu chez les Cherokees.

Ceux du centre, les Cheyennes entr'autres, furent sévèrement châtiés dans deux batailles aux environs du fort Laramie par le colonel Collins, qui paya ces succès de la mort de son fils unique, le lieutenant Collins, tombé bravement quelques mois plus tard dans une surprise d'avant-postes en avant du fort Laramie.

Les Peaux-Rouges du Nord, les Sioux furent de nouveau pourchassés par le général Sully, parti de Sioux-City et du fort Pierre avec un autre corps expéditionnaire de cavalerie. Moins heureux que l'année précédente, il ne put atteindre le gros des Indiens. Celui-ci lui échappa en se réfugiant dans les terres britanniques, où l'on n'osa le poursuivre; ce qui amena la conclusion toujours plus évidente que la paix ne serait assurée sur ces frontières que quand les troupes américaines pour-

raient agir de concert avec des forces canadiennes, ou n'auraient plus à s'inquiéter de la limite entre les deux Etats.

Sur les mers, les corsaires « Stonewall » et « Shenandoah » continuèrent encore quelques mois leurs déprédations, et finalement disparurent devant la difficulté de trouver de nouveaux ports neutres pour s'y réfugier.

Dès le mois de juin, et afin d'alléger les charges financières de la nation, dont la dette publique résultant de la guerre montait à environ 14 milliards, le licenciement des forces fédérales fut entrepris sur une vaste échelle et poursuivi avec une grande activité par le ministère de la guerre. Le matériel fut vendu aux enchères et le libre commerce à l'intérieur et à l'extérieur en fut de nouveau autorisé.

Heureux de rentrer dans leurs foyers, soldats et officiers redevinrent promptement de pacifiques bourgeois, industriels, agriculteurs, commerçants, au grand étonnement de bon nombre de militaires et de prétendus hommes d'état européens qui avaient prédit toute espèce de maux par suite de l'opération de 500,000 hommes à jeter subitement sur le pavé. Cela eût été vrai sans doute dans notre société caduque du Vieux-Monde, déjà trop compacte pour la prospérité de toutes ses populations. Mais aux Etats-Unis, où un vaste sol sans vie n'attend que des bras pour enfanter la richesse, les secousses de la nature de celles que d'ignorants alarmistes prévoyaient sont impossibles pour longtemps encore.

Dans un tel pays, et avec des mœurs permettant aux bûcherons et aux tailleurs d'arriver aux premières charges de la république sans que personne s'en étonne, et où les généraux d'armée deviennent de simples ar-

muriers, sans que nul les croie abaissés, il n'y a pas place pour les crises sociales semblables à celles produites par les débordements d'utopies de 1848 et de 1849 en Europe.

Arrivés maintenant au terme de notre travail, dont la fin s'est trouvée un peu brusquée par des incidents indépendants de notre volonté, nous voudrions nous demander quelles peuvent être les influences de la guerre de la sécession sur le développement de l'art militaire en général; quels sont les progrès qu'elle peut avoir réalisés ou mis en germe dans le champ des sciences militaires?

La réponse à ces diverses questions n'est point facile dans ses détails; mais elle est simple dans son ensemble: Les Américains ont réalisé un immense progrès dans le domaine du matériel et du technisme. Leurs nombreux systèmes de fusils se chargeant par la culasse et à répétition, leurs revolvers, leurs fabriques en grand de ces armes, leurs énormes calibres d'artillerie, jusqu'à 300 livres rayé et 1,000 livres lisses; leurs monitors et autres bâtiments cuirassés; leurs engins d'artillerie de campagne et de position de toutes sortes, batteries Requa, canons batteries-revolvers Gatling, affuts-locomotives, pièces-bascules, etc., etc., (1) leurs constructions rapides de chemins de fer, de ponts, de routes, de canaux militaires, leur emploi admirable du télégraphe et des signaux; puis quelques innovations d'équipement et de campement, la couverture en caoutchouc, la pelle d'infanterie Benham, les effets d'ambulance entr'autres, voilà leurs

(1) Au *Patent-Office* de Washington, brillante exposition permanente des produits du génie de l'invention, on peut voir des milliers de modèles de ces divers engins perfectionnés de destruction, dont quelques-uns seulement, il est vrai, ont eu la sanction de l'expérience en campagne. Parmi ces derniers se trouve le canon-batterie Gatling, heureusement expérimenté à l'armée du James en 1865, et dont les Français viennent d'introduire, dit-on, une mystérieuse imitation dans leur artillerie.

trophées réels, et qui demanderaient un gros volume pour être énumérés avec soin (1).

Dans le domaine de la stratégie, il n'y a rien de particulier à relever. Les stratéges abondent aux Etats-Unis; mais les bons effets en furent plus rares, vu les difficultés d'accorder de convenables combinaisons stratégiques avec les habitudes de discussion et de publicité invétérées dans les parages du gouvernement et des états-majors. La remarquable facilité des opérations combinées sur terre et sur eau doit être cependant mentionnée, ainsi que l'aisance des grands embarquements et débarquements.

On se rappelle tout le bruit fait en Europe du débarquement de l'armée alliée en Crimée. A en croire les journaux de Paris et de Londres, c'était la huitième merveille de la création. Les Américains firent une cinquantaine de tels débarquements, sans croire opérer des prodiges.

Le doyen de la stratégie, dans une récente brochure inspirée par la campagne de Bohême de l'an dernier (2), parle avec raison de l'influence toujours plus grande que les chemins de fer doivent prendre dans les opérations militaires, et il aurait voulu, sans son grand âge, tirer de ce sujet un nouveau et important chapitre à ajouter à son immortel *Précis de l'art de la guerre*. Nous comprenons assurément les préoccupations du général Jomini comparant les grandes guerres de Napoléon Ier avec celles des temps actuels, c'est-à-dire des guerres où de faibles effectifs, proportionnellement parlant, étaient animés par le souffle du génie, avec d'autres guerres où de colossales ressources sont remises en des mains bien

(1) En voir un aperçu dans notre *Rapport au département militaire suisse, sur la guerre d'Amérique*, 1 vol. in-8°, Tanera, Paris, 1863; édité en anglais par Van Nostrand, New-York.

(2) *Questions de stratégie et d'organisation militaire, relatives aux évènements de la guerre de Bohême*. Lettre à M. de F... par un invalide quasi-nonagénaire. Paris. Octobre 1866. Tanera, éditeur. 1 brochure in-8.

moins expertes. Mais si le chapitre spécial indiqué par l'illustre général reste encore à écrire, on peut se convaincre que les Américains en ont fourni tous les matériaux désirables pendant leur guerre civile. Ils ont sans cesse profité des réseaux existants comme lignes d'opérations, et les ont parfois habilement complétés. Ils ont toujours recherché avidement les occasions d'agir contre les réseaux ennemis, et ceux-ci furent entr'autres les buts principaux de ces nombreux raids que nous avons, à ce dessein, soigneusement enregistrés.

En fait de tactique, l'emploi de la cavalerie en grands corps, et sur le mode des anciens dragons, à la fois cavalerie et infanterie, est la principale innovation à constater, ainsi que ces raids à l'indienne ou à la cosaque, dont nous avons rapporté tant de cas marquants. La tactique des tirailleurs et des avant-postes, la même partout quant aux principes, paraît aussi avoir acquis en Amérique, par l'instinct et la pratique seulement, un degré réel de supériorité sur ce qui est habituellement pratiqué en Europe ou en Algérie, et même sur cette méthode Waldersee, dont quelques théoriciens font tant de cas.

En fait d'organisation, de discipline, de manœuvres en masse, de tenue militaire, d'esprit hiérarchique, la guerre de la sécession n'a rien fourni de nouveau qui soit digne d'étude et d'imitation. Si l'armée régulière, sous ces divers rapports, ne le cède assurément à aucune autre armée du monde, on comprend qu'il n'en ait pu être de même avec des volontaires, en service à temps limité, soldats-citoyens devant joindre à l'accomplissement de leurs devoirs militaires des soucis de familles, d'affaires et de politique.

C'est en somme dans ce dernier champ, dans celui

de la politique, de la morale, du christianisme, que cette guerre aura réalisé son progrès le plus accentué et le plus caractéristique.

Elle a émancipé les noirs. Elle aura délivré une nombreuse et puissante race d'hommes d'un esclavage qui était en voie de se consacrer en dogme et en fait, qui s'étendait déjà sur plus de quatre millions d'êtres humains, chrétiens et civilisés, ainsi que sur de vastes territoires, et qui menaçait de s'étendre bien plus encore. Elle amènera l'abolition de l'esclavage, dans tous les Etats où il subsiste encore.

Cette profonde et sanglante révolution marquera, malgré ses immenses misères, une étape brillante dans l'histoire de la civilisation et de l'avancement du règne de Dieu sur les divers continents. Elle aura coûté, il est vrai, outre des centaines de milliards de dollars, le sacrifice d'environ 500 mille vies humaines, dont 220 mille dans le Sud et 280 mille dans le Nord. Mais était-ce payer trop cher le profit de laver le Nouveau-Monde de cette souillure et le crime de l'y avoir si longtemps tolérée?

Espérons que le gouvernement américain saura s'en laver complétement et accomplir son œuvre jusqu'au bout, sans perdre de vue toutefois que l'apaisement des passions déchaînées est nécessaire aussi à la reconstitution et à la prospérité de la grande république.



PIÈCE ANNEXE



Discours du général Mac-Clellan à l'inauguration du monument funéraire de West-Point le 15 juin 1864 (1).

Mesdames, Messieurs et frères d'armes,

Toutes les nations ont des jours voués aux souvenirs de leurs joies et de leurs malheurs ; des fêtes pour les succès, des prières et des jeûnes dans les revers. Si toutes ont des triomphes pour les vivants et des lauriers pour les heureux vainqueurs, toutes aussi ont des funérailles et des larmes pour les braves tombés sur les champs de bataille. C'est ce dernier devoir que nous accomplirons aujourd'hui.

La poésie, l'histoire, la tribune de l'antiquité ne résonnent que du bruit des armes. Elles semblent avoir bien plus de préférence pour les exploits de la guerre que pour les arts de la paix. Elles ont maintenu jusqu'à nous les noms des héros et des victimes. Notre Ancien Testament est rempli du récit de nobles actions et de morts héroïques des patriotes juifs, tandis que l'Evangile de notre divin Sauveur et Expiateur nous présente souvent des traits de la vie militaire pour glo–

(1) Nous avons pensé que ce discours intéresserait nos lecteurs, non-seulement comme pièce à l'appui de nos appréciations de la politique des Etats-Unis (page 202 de ce volume), mais comme renseignements générâux et biographiques sur l'armée régulière, si digne de l'admiration et du respect de tous.

rifier le devoir et le dévouement religieux. Ces récits funèbres on fait vivre jusqu'à nous, à travers les âges, la gloire de ceux dont la mort a été honorée il y a des siècles. Quoique nous n'ayons plus les noms de tous les braves qui combattirent et tombèrent aux champs de Marathon, aux Thermopyles et sur les collines de la Palestine, nous n'avons pas perdu la mémoire de leurs exemples. Aussi longtemps qu'un sang pur coulera dans les veines de l'homme, aussi longtemps qu'un cœur humain battra au récit des morts glorieuses et des dévouements patriotiques, aussi longtemps ces leçons de l'antiquité stimuleront l'ardeur des hommes généreux et des bons citoyens.

Il était d'usage chez les Grecs que les pères des plus vaillants prononçassent l'oraison funèbre des victimes. Quelquefois ce triste devoir fut dévolu aux hommes d'Etat et aux grands orateurs. Plût à Dieu qu'un nouveau Démosthènes ou un second Periclès pût surgir pour prendre aujourd'hui ma place! car il trouverait un thème digne de son éloquence et de son pouvoir. Ce n'est pas à titre d'orateur que je suis ici, mais comme ancien commandant en chef, comme survivant des victimes de nos rudes combats contre l'étranger et contre l'ennemi intérieur, comme remplaçant des pères de ces braves, et dans le même sentiment qui inspirait David gémissant sur les désastres du mont Gilboa. Dieu sait que l'amour de David pour Jonathan n'était pas plus profond que le mien pour ces amis de longues et aventureuses années, dont nous allons inscrire les noms sur ce monument, et dont l'éloge demanderait une éloquence qui n'est pas donnée à des lèvres mortelles.

Oui, mes camarades, nous sommes assemblés aujourd'hui pour honorer nos morts. Nous voulons honorer des frères, unis à nous par les liens les plus sacrés et les plus chers, qui ont sacrifié généreusement leur vie à leur pays pendant cette guerre, si juste et si légale tant qu'elle n'a pour but que d'étouffer la rebellion et de préserver notre nation des maux infinis du démembrement. Une telle circonstance excite dans nos âmes les plus nobles émotions de notre nature humaine, fierté, tristesse, prière. Nous sommes fiers d'avoir eu de tels

concitoyens, tristes de les avoirs perdus, et nous prions Dieu de nous faire marcher sur leurs traces, de pouvoir mourir comme eux, l'âme prête à sa destinée. Nous nous sommes réunis pour consacrer un cénotaphe qui rappelle à nos descendants les plus éloignés les jours néfastes de cette grande rebellion.

Ce monument n'est destiné qu'à une partie des victimes de cette malheureuse guerre, aux officiers et soldats de l'armée régulière. En cela nous ne sommes pas animés d'un esprit étroit et exclusif, car personne plus que nous n'honore et n'aime la mémoire des braves de l'armée volontaire tombés si glorieusement à nos côtés. Il peut m'appartenir de parler de leur dévouement illimité au pays, de leur héroïsme devant la mort, à moi qui ai eu pour lot de les commander sur plus d'un champ de carnage. Je ne suis que l'écho des sentiments de l'armée régulière en manifestant ma haute estime pour nos frères des volontaires. Mais nous, des réguliers, nous n'avons pas d'Etat qui se charge d'honorer nos morts. Nous appartenons plus spécialement à la nation entière, à la Confédération, et nous ne pouvons pas légitimement demander du gouvernement fédéral une distinction exceptionnelle en notre faveur. Nous sommes peu nombreux ; nous ne sommes qu'une petite troupe de camarades ; mais les liens qui nous unissent sont étroits. Les uns datent déjà des jeux de l'enfance à l'ombre de ces collines de granit. Les autres se sont formés dans un âge plus mûr, dans les montagnes abruptes et dans les fertiles vallées du Mexique, ou aux grands mugissements de l'Océan-Pacifique, ou dans les plaines sans fin de l'Ouest. Nos sentiments et notre confiance mutuelles sont nés de dangers partagés, de souffrances communes, dans les longues marches, aux durs bivouacs, au milieu de la fumée de la poudre et de l'ennemi. West-Point nous adopte tous de son large cœur, gradués et *civiliens*, officiers et soldats. Nous sommes tous ses enfants, jaloux de sa renommée et ambitieux de l'accroître encore. Généraux et soldats, nous tous qui sommes prêts à mourir pour la patrie, nous garderons toujours les sentiments que nous inspirent ce monument ; nous garderons le culte de nos morts, toujours égaux et frères devant le commun dan-

ger, toujours prêts comme eux à rencontrer calmement l'heure suprême, qui nous attend peut-être à la même heure et sur le même champ de bataille. Tels sont les liens qui nous unissent, liens de confraternité d'armes, les plus forts entre tous ceux qui existent parmi les hommes. Il était donc naturel que nous consacrassions ce monument à ceux qui nous ont devancés sur le chemin du péril et de l'honneur que nous sommes appelés à suivre.

Qu'est-ce que c'est que cette armée régulière à laquelle nous appartenons?

Quels sont les hommes dont la mort mérite ces funérailles?

Quelle est la cause pour laquelle ils ont donné leur vie?

Notre armée régulière ou permanente est le noyau où se conservent en temps de paix les traditions militaires du pays, aussi bien que l'organisation, la science et l'instruction indispensables aux armées modernes. Elle est aussi ancienne que la nation. Elle est de même origine, elle se date de la Révolution, avec quelques changements et progrès accomplis jusqu'ici. Nous pouvons même en faire remonter l'origine au delà de la Révolution, dans les anciennes guerres de France. La guerre de Sept-Ans de ce côté-ci de l'Atlantique ne s'est pas bornée au scalpel des Peaux-Rouges des Grands-Lacs; mais nos ancêtres aussi y participèrent, et, pour la première fois comme Américains, ils furent mêlés à de grandes opérations d'armées civilisées.

Des régiments américains combattirent sur les rives du Saint-Laurent et de l'Ohio, sur les bords de l'Ontario et du lac Georges, sur les îles des Caraïbes et de l'Amérique du Sud. Louisburg, Quebec, Duquesne, Moro, Portobello attestent la valeur des troupes provinciales ; et c'est à cette école que se formèrent des soldats comme Washington, Putnam, Lee, Montgomery et Gates. Ces hommes, et d'autres encore, tels que Greene, Knox, Wayne et Steuben, furent les fondateurs de notre armée permanente ; c'est sous eux que nos troupes acquirent cette discipline et cette solidité qui les mirent à même de se mesurer avec les vétérans de l'Angleterre et souvent de les battre. L'étude de l'histoire de la Révolution et surtout des dépêches de Washington peut convaincre le

plus sceptique de la bravoure des troupes provinciales dans l'œuvre de fondation de notre indépendance et de l'édifice pour le maintien duquel nous combattons aujourd'hui.

L'année 1812 trouva notre armée sur un pied de guerre loin d'être à la hauteur des circonstances ; mais elle s'accrut rapidement, et cette nouvelle génération de soldats se montra en majeure partie digne de la tâche qui lui incombait. Les champs de Lundy's-Lane, Chippewa, Queenstown, Plattsburg, Nouvelle-Orléans, furent témoins de la bravoure des réguliers. Puis s'ouvrit un temps de paix extérieure de plus de trente ans, marqué par divers changements dans l'organisation et la force de l'armée régulière, et par les incidents des sanglantes guerres indiennes. De celles-ci deux furent des plus remarquables : celle des Black-Hawk , où nos troupes eurent à subir un ennemi plus cruel encore que les Indiens, le terrible choléra ; et celle de la Floride, où les Séminoles, au milieu de leurs marais pestilentiels, bravèrent nos efforts pendant plusieurs années, et où se produisirent des traits d'héroïsme célébrés par le monumeat Dade « à ceux qui tombèrent tous sauf deux, sans essai de retraite. »

Enfin la guerre du Mexique vint remplacer les combats contre les Indiens et le monotone service des frontières. Pour la première fois depuis bien des années les réguliers furent concentrés en masse et prirent la principale part dans les batailles de cette importante et romantique guerre. Palo-Alto, Resaca et Fort-Brown furent les trophées des seuls réguliers ; et dans les batailles de Monterey, Buena-Vista, Vera-Cruz, Cerro-Gordo, ainsi que dans les succès définitifs de la vallée, nul ne pourraient affirmer qu'elles auraient été gagnées sans l'action des réguliers. Quand la paix couronna nos victoires dans la capitale des Montezumas, l'armée fut aussitôt dispersée tout le long des immenses frontières et engagée dans des guerres aussi harassantes que meurtrières contre les Indiens des plaines.

Treize ans s'écoulèrent ; la guerre actuelle éclata, et le gros de l'armée fut appelé à combattre l'ennemi intérieur. Mais je ne puis point passer aux évènements du présent sans rappe-

ler les noms des braves qui ont été si longtemps des nôtres et qui maintenant ne sont plus, des Taylor, des Worth, des Brady, des Brooks, des Totten, des Duncan.

Il y a dans l'histoire de Venise un triste épisode, auquel la lyre du poète et le pinceau du peintre ont souvent fait appel pour toucher les cœurs. Un vieillard dont la longue vie s'était glorieusement écoulée au service de l'Etat comme magistrat et oomme guerrier, et qui devint enfin doge de Venise, fut convaincu de trahison. Il subit non-seulement la peine de mort, mais encore une autre peine qui durera aussi longtemps que le nom même de Venise. La place où son portrait aurait dû être suspendu dans la galerie des doges fut voilée de noir, et aujourd'hui cette sombre fresque est celle qui frappe le plus le regard dans le palais. Oh! qu'un voile comme celui qui remplace le portrait de Marino Faliero puisse cacher à l'histoire les noms de ceux qui, jadis nos camarades, lèvent aujourd'hui leurs armes contre le drapeau sous lequel nous avions combattu côte à côte pendant tant d'années! Mais si épais qu'il soit, ce voile ne pourra cacher l'angoisse qui remplit nos cœurs, quand nous jetons un regard derrière nous, et quand nous nous rappelons l'affection et le respect que nous avions pour des hommes qu'il est maintenant de notre devoir de combattre jusqu'à la mort. Pourquoi tant de courage, d'habileté et de persévérance n'a-t-il pas été employé à la défense des « Stars and Stripes » contre un ennemi étranger, plutôt qu'à cette gratuite et injustifiable rebellion, qui ne se serait pas maintenue si longtemps sans les talents et l'énergie de nos anciens camarades!

Mais nous avons raison de nous réjouir, en ce jour sacré et émouvant, de ce qu'un grand et noble monument du passé demeure vivant parmi nous, et ait honoré de sa présence la consécration de cette tombe de ses enfants. Nous pouvons être fiers d'être commandés ici par le héros qui fixa la victoire aux bords du Niagara, qui éclipsa les exploits de Cortès, qui, quoique général consommé, préféra toujours, quand l'honneur et le devoir le permettaient, la branche d'olivier de la paix aux lauriers sanglants de la guerre, et qui, à la fin d'une lon-

gue et glorieuse carrière, reste solide comme une colonne de granit contre laquelle s'épuisent en vain les orages de la trahison. Sa carrière nous sera toujours d'un noble exemple. Dans les âges futurs, quand ce monument ne sera plus qu'une ruine et que les noms y inscrits ne pourront plus rappeler que de lointaines légendes, le nom de Winfield Scott vivra encore dans toutes les mémoires, comme les gravures nouvellement taillées sur les monuments des Pharaons depuis longtemps oubliés.

Mais il est temps de nous rapprocher du présent. Pendant la guerre qui ébranle aujourd'hui la patrie jusque dans ses fondements, l'armée régulière a eu un rôle des plus honorables. Trop peu nombreuse pour agir seule, elle a participé à toutes les grandes batailles à l'est des Alleganies et à bon nombre de celles de l'ouest. Ses immenses pertes prouvent qu'elle a toujours été au fort du combat, et les rapports de ses chefs montrent qu'elle a maintenu haut le bon renom de ses devanciers. Ses vigoureuses charges gagnèrent plus d'une journée, et, dans la défaite, plus d'une fois aussi elle sauva l'armée de destruction ou de terribles épreuves. Elle peut être fière de la part qu'elle a prise aux batailles du Mexique, comme aussi à celles de Manassas, de Gaines-Mill, Malver-Hill, Antietam, Shiloh, Stone-River, Gettysburg, et aux grandes batailles qui viennent d'être livrées du Rapidan au Chickahominy. Elle peut être aussi fière des officiers sortis de ses rangs et qui sont noblement morts pour le pays, que de ceux qui vivent encore et dont les noms sont dans toutes les bouches. Ceux-ci sont trop nombreux pour que je les mentionne ici, car je ne voudrais pas m'exposer à en oublier un seul. Mais le plus bel épisode de l'histoire de l'armée régulière est le touchant exemple de fidélité que fournirent les sous-officiers et soldats traîtreusement faits prisonniers au Texas, au début de cette guerre, et qui résistèrent à toutes les séductions exercées contre eux pour les engager à violer leur serment et abandonner leur drapeau. De l'argent, des terres, des grades leur furent offert par les rebelles; ils dédaignèrent tout; ils se résignèrent à leur triste sort, et quand enfin ils

fureut échangés, ils vinrent aussitôt se ranger sur nos champs de bataille pour venger l'insulte faite à leur intégrité. L'histoire n'offre pas de plus brillant exemple d'honneur et de fidélité que celui de ces braves, tentés en vain, je regrette de devoir le dire, par leurs anciens officiers, par des chefs qu'ils avaient souvent suivis au combat, et qu'ils étaient habitués à aimer et à respecter, mais qu'ils ne connaissaient plus depuis que ces officiers avaient trahi leur drapeau.

Telle est l'armée régulière, telle est son histoire, tels sont ses officiers et soldats! Nous n'avons pas besoin d'emboucher la trompette pour faire son éloge. Nous n'avons qu'à en appeler aux nombreux champs de bataille arrosés de son sang, des tropiques aux rives glacées du St-Laurent, de l'Atlantique au Pacifique. Laissons ses ossements parler pour elle; ils sont plus éloquents que mes lèvres.

Pourquoi sommes-nous réunis ici en ce jour? Ce n'est pas pour les funérailles d'un de ces braves; ce n'est pas pour gémir sur les pertes d'une de nos batailles. Non, c'est pour les obsèques des meilleurs et des plus courageux des enfants du pays, tombés dans des combats presque innombrables, dont plusieurs furent des plus sanglants qu'ait enregistrés l'histoire. Ces hommes, dont nous voulons garder les noms et perpétuer la mémoire en leur rendant aujourd'hui les plus grands honneurs faits aux guerriers, sont tombés partout où la rebellion armée a montré la tête, au fond du Nouveau-Mexique, dans la grande vallée du Mississipi, dans les plaines du Kentuky, dans les montagnes du Tennessee, au milieu des marais de la Caroline, dans les champs fertiles du Maryland et dans les épaisses forêts de la Virginie. Ils étaient de tous âges, de tous grades et de toutes conditions. Il n'est pas nécessaire, il ne serait pas possible de donner ici cette longue liste funèbre. Je ne puis essayer de nommer tous ceux qui le méritent. Je mentionnerai seulement quelques-uns d'entre eux, bien dignes de représenter tous les autres.

Parmi les premiers en honneur et en renommée, je vois le héros de vingt batailles, John Sedgwick, aimable et doux comme une femme, brave comme un lion, toujours honnête

homme, sincère et à la hauteur de sa tâche. Il fut un modèle que tous devront s'efforcer d'imiter, que peu pourront égaler. Dans les rudes batailles qui précédèrent sa mort, il eut l'occasion de déployer les qualités les plus élevées d'un général et d'un soldat; c'est après avoir échappé miraculeusement à la mort qui ravageait tout autour de lui, qu'il succomba dans un moment relativement calme, sous la balle d'un carabinier. Il mourut comme un soldat peut le désirer, la confiance dans le cœur et un calme sourire sur la face. Hélas! notre grande nation ne possède que peu de fils semblables à John Sedgwick!

Comme lui aussi, à la tête de son corps, nous fut enlevé le vénérable Mansfield, après une vie illustrée entr'autres par son habileté et son sang-froid à Fort-Brown, à Monterey, à Buenavista.

F. Reynolds et Reno, tous deux dans la vigueur de leurs ans! Ils avaient montré leur capacité et leur courage au Mexique et dans cette guerre civile; vaillants officiers de qui la patrie espérait beaucoup, mais qu'il a plu à Dieu de rappeler à lui!

Lyon tomba au printemps de son âge, conduisant sa petite armée contre un ennemi très supérieur en nombre, ayant donné dans sa trop courte vie un brillant exemple de patriotisme et d'habileté.

L'impétueux Kearny et autres généraux comme Richardson, Williams, Terril, Stevens, Weed, Saunders, Strong et Hayes terminèrent leurs jours au milieu d'une carrière déjà bien remplie. Le jeune Bayard, de même que l'ancien chevalier sans peur et sans reproche, fut moissonné trop tôt pour son pays.

Nul régiment n'eut de plus brave et de plus dévoué commandant que le furent Russel, Davis, Gorre, Simons, Bailey, Putnam et Kingsbury, tous tombés au fort de la bataille, les uns vétérans, d'autres jeunes de service, tous honnêtes gens et vivement regrettés.

Nos batteries aussi payèrent une forte dette à la destinée dans la personne des commandants Gibbs, la première victime de la guerre, Benson, Haggard, Smead, Lee, Hart, Hazlett, et des vaillants jeunes gens qui avaient nom Kirby,

Woodruffe, Dimick, Cushing; tandis que le génie déplore la mort des braves Wagner et Cross. Sur les champs de bataille restèrent aussi les corps des héroïques Mac Rea, Reed, Bescorn, Stone, Sweett et autres officiers de compagnie.

Tout à côté viennent ces vétérans sous-officiers et soldats, anciens compagnons de Scott au Mexique et témoins de cent combats contre les Indiens de l'ouest ou de la Floride, encadrant des jeunes gens pleins de courage et faisant du tout une troupe aussi vaillante que solide, quoique sans grand espoir de gloire personnelle. Dans leur humble sphère, ces hommes servirent leur pays avec autant de fidélité et d'honneur que les généraux les plus renommés. Leurs noms n'arriveront peut-être pas à la postérité; mais leur courage et leur loyauté resteront en bon exemple. Longtemps leurs régiments en seront fiers, car plus d'un aurait mérité une distinction pareille à celle du « premier grenadier de France, » ou de ce soldat russe donnant sa vie pour ses camarades.

Il y a encore une autre catégorie de militaires sortis de ce monde depuis le commencement de la guerre, et qui, sans avoir eu la chance de mourir sur le champ de bataille, n'en sont pas moins dignes d'être mentionnés ici. Il y eut Sumner, brave, honnête et chevaleresque vétéran de plus d'un demi-siècle de service, qui avait montré maintes fois avec sérénité ses cheveux blancs au plus fort de la bataille, qui m'avait souvent dit que la mort qu'il désirait serait celle du combat; il succomba chez lui par suite de maladie.

Smith, C.-F., cet excellent et élégant soldat, que beaucoup d'entre nous se rappellent avoir vu souvent sur cette place, échappa aux balles et aux boulets pour mourir chez lui du mal qui a tant enlevé de bons soldats à l'armée.

John Budford, calme et intrépide; Mitchell, si éminent dans la science; Plummer, Palmer et beaucoup d'autres moururent dans les maladies contractées au service.

Mais je ne pourrais clore cette longue liste de martyrs sans payer une dette sacrée de devoir officiel et d'affection personnelle. Un d'eux est mort qui avait des titres tout particuliers à mon amitié et à ma reconnaissance. C'était à la fois un ardent patriote, un caractère élevé, un vrai soldat, le beau

idéal d'un officier d'état-major, mon aide-de-camp le colonel Colburn!

Il y aurait une leçon à tirer pour la nation de ces morts et de ces glorieux services? C'est que de nos jours la guerre est une science, et il peut être maintenant clair à l'esprit le plus prévenu que pour l'organisation et la conduite des armées, pour les hautes combinaisons de la stratégie et pour leur exécution, il faut posséder un certain degré de connaissances théoriques diverses qui constituent la science ou l'art de la guerre. Compter sur le succès quand les plans ou l'exécution d'une campagne sont confiés à des hommes, quelque bien doués qu'ils soient, qui n'ont aucune connaissance de la guerre, est aussi chimérique que d'attendre d'un habile chirurgien le gain d'un difficile procès.

Mais quelle est la cause honorable et sainte pour laquelle ces hommes ont donné leur vie, et pour laquelle la nation demande encore le sacrifice d'un sang précieux?

Aussitôt après la guerre de l'indépendance, on reconnut que la Confédération, grandie pendant la lutte, était près de se dissoudre par son propre poids. Le gouvernement central était trop faible; il ne pouvait que recommander aux divers Etats les mesures qui lui semblaient les meilleures, et il ne possédait aucun pouvoir réel de législation, parce qu'il manquait de la force exécutive qui sanctionne les lois. L'influence nationale et le respect de soi-même diminuaient; on voyait avec frayeur s'approcher le moment où nos institutions démontreraient une fois de plus au monde l'impossibilité d'un gouvernement fondé sur la liberté humaine et la liberté individuelle. La nation marchait à la dissolution et à la ruine, lorsque, il y a environ 80 ans, nos meilleurs et plus sages patriotes se mirent sérieusement à chercher un remède aux maux qui menaçaient la grande œuvre de la Révolution. Leurs délibérations furent longues et souvent orageuses; un moment l'on put douter d'un heureux résultat. Mais enfin, du milieu du conflit des intérêts divergents, des préjugés de partis, des amours-propres personnels, se dégagèrent des sentiments de conciliation et de sagesse qui aboutirent à la Constitution sous laquelle nous avons vécu si longtemps.

Elle ne se fit pas en un jour, mais fut le résultat de patients travaux, de sages concessions, et, en somme, du plus pur patriotisme. Elle fut finalement adoptée par les peuples de tous les Etats, quoique avec répugnance par plusieurs d'entr'eux, et non comme étant exactement ce que tous désiraient, mais comme le mieux possible dans les circonstances. Elle fut acceptée parce qu'elle nous donnait une forme de gouvenement sous laquelle la nation pouvait vivre prospère et heureuse aussi longtemps que le peuple resterait dans les sentiments qui lui avaient donné naissance, et qu'il voudrait rester éloigné des misères et des calamités qui avaient précédé son adoption.

Sous cette salutaire Constitution, le progrès de la nation fut sans exemple dans l'histoire. Les droits et les libertés des citoyens furent assurés au dedans et au dehors ; de vastes territoires, arrachés aux sauvages et aux bêtes féroces, entrèrent dans la civilisation et dans l'Union. Les arts, les sciences, le commerce se développèrent ; notre pavillon se répandit sur toutes les mers et nous prîmes place parmi les grandes nations de la terre.

Mais au-dessous de cette riante surface de prospérité, sur laquelle nous voguions toutes voiles dehors, comme un vaisseau sous la brise d'été, se cachaient de dangereux récifs, qui maintenant nous arrêtent et rendent anxieux les pilotes les plus expérimentés. Rendu confiant par le succès, le navire filait toujours ; l'équipage n'entend plus d'avertissements ; il oublie les dangers auxquels il a échappé au commencement du voyage, et il arrive en aveugle au bord du maëlstrom qui va l'engloutir. Les mêmes éléments de dissidence, de préjugés étroits, d'intérêts particuliers, d'institutions hétérogènes qui rendirent si difficile l'élaboration de la Constitution, menacèrent plus d'une fois de la détruire. Mais pendant longtemps, heureusement, la nation posséda une série de chefs politiques qui aux plus hauts talents surent réunir le même esprit de conciliation qui animait les fondateurs de la république, et ainsi, pendant plusieurs années, nous échappâmes aux malheurs qui nous menacèrent. Le temps et une prospérité prolongée firent oublier les calamités antérieures à la Constitu-

tion. On ne voulut plus savoir que la conciliation, la solidarité d'intérets et une mutuelle charité avaient été la base et devaient être le support de notre gouvernement, comme au reste de tout gouvernement et de toutes relations de la vie. Enfin des hommes apparurent qui, par leurs vues et leurs préjugés de parti, négligèrent toute considération de bien public et de bien général. Les extrêmes d'un parti fournirent l'occasion, ou peut-être un prétexte vivement attendu, aux extrêmes d'autre part de quitter la voie des remèdes pacifiques et de la protection fournie par la Constitution, pour chercher leur refuge contre les maux possibles de l'avenir dans la guerre et dans la destruction de l'Union.

Débarrassée de sophismes et de piéges, la cause directe de la guerre, telle qu'elle se présentait aux citoyens honnêtes et patriotiques du Nord, est simplement celle-ci : Certains Etats, ou plutôt une portion des habitants de certains Etats, ont craint ou fait semblant de craindre que leurs droits et leurs propriétés ne fussent menacés par l'avènement au pouvoir d'un certain parti. Quoique la Constitution et la condition actuelle du gouvernement les couvrissent d'une sûre protection contre les maux appréhendés, ils préférèrent chercher leur sécurité dans la destruction du gouvernement qui pouvait les protéger, et dans l'emploi de la force contre les troupes nationales qui occupaient une forteresse nationale.

Laver cette insulte faite à notre drapeau, nous sauver du triste sort des républiques divisées de l'Italie et de l'Amérique du sud ; préserver notre gouvernement de destruction ; renforcer son pouvoir légal et maintenir notre existence comme nation, — telles sont les causes qui nous ont fait prendre les armes.

La rebellion contre un gouvernement comme le nôtre, assurant tous les moyens d'arrangement pacifique, ne doit point être confondue avec une révolution contre un pouvoir despotique refusant toute satisfaction aux griefs. Une telle rebellion ne se fonde sur aucun motif sérieux et ne nous laisse que le choix de la supprimer ou de voir notre nation se détruire.

Dans un temps comme le nôtre et dans de telles dissensions, tout esprit de parti doit se fondre en un sincère et courageux patriotisme, n'ayant d'autre vue que le bien du pays tout entier.

C'est dans ce sentiment et par ces motifs que tant de nos camarades ont donné leur vie, et de ceux-là nous sommes tout personnellement solidaires par honneur et fidélité. Ce dévouement de nos anciens camarades doit-il être stérile? Sera-t-il dit dans les âges futurs que nous avons manqué de la vigueur nécessaire pour terminer l'œuvre qu'ils ont commencée? Qu'après tant de nobles vies généreusement sacrifiées, nous avons hésité et nous nous sommes arrêtés avant que la patrie soit sauvée? Que le ciel nous en préserve! qu'il fortifie et affermisse nos cœurs!

O, manes de nos héros, âmes de nos vaillants frères d'armes, jetez en nous votre volonté indomptable, et s'il vous est permis de rester en communion avec ceux qui sont encore enchaînés de ce côté-ci de la mort, planez toujours sur nous au milieu du danger et du malheur, applaudissez aux forts, soutenez les chancelants, afin que nul ne doute du salut de la république et du triomphe final de notre grand et vieux drapeau!

A travers l'orage qui entraîne le navire de l'Etat, nous voyons un phare qui nous redonne l'espérance et la confiance. Il ne peut pas être que cette grande nation ait déjà terminé son rôle dans l'histoire; il ne peut pas être que notre étoile, qui se levait naguère avec de si brillantes promesses pour l'avenir, soit déjà à son déclin. Ce doit être l'intention de la divine Providence que ce pays, si longtemps l'asile de l'opprimé, le refuge de la liberté religieuse et civile, se relève de nouveau dans un plus bel éclat, unifié, purifié et amélioré par nos malheurs, restant toujours un exemple et un encouragement pour ceux qui désirent le progrès de la race humaine. Il n'est pas donné à nos faibles intelligences de sonder les voies de la Providence, mais nous les comprenons quand nous consultons le passé.

Il en est ainsi aujourd'hui. Nous ne pouvons pas pénétrer les

desseins du Créateur, trop hauts pour nos esprits limités. Mais toute l'histoire, ainsi que la révélation chrétienne, nous enseigne que ses décrets, quoique insondables, sont justes. Accomplissons donc honnêtement et complétement notre tâche, cherchons à comprendre et à remplir notre devoir tout entier; ayons une confiance sans borne dans la bonté de Dieu, qui conduisit nos pères à travers les mers et les soutint au milieu de dangers plus grands encore que ceux que surmonta son propre peuple élu dans son grand exode. Il ne nous a pas amenés ici et ne nous a pas soutenus jusqu'à ce jour pour nous donner en risée à l'humanité. Si nous faisons notre devoir et avons confiance en lui, il ne nous abandonnera pas dans l'adversité.

Et maintenant, fermes dans la foi que Dieu sauvera notre patrie, nous dédions ce monument à l'honneur, au patriotisme, à la loyauté, à la mémoire des braves !

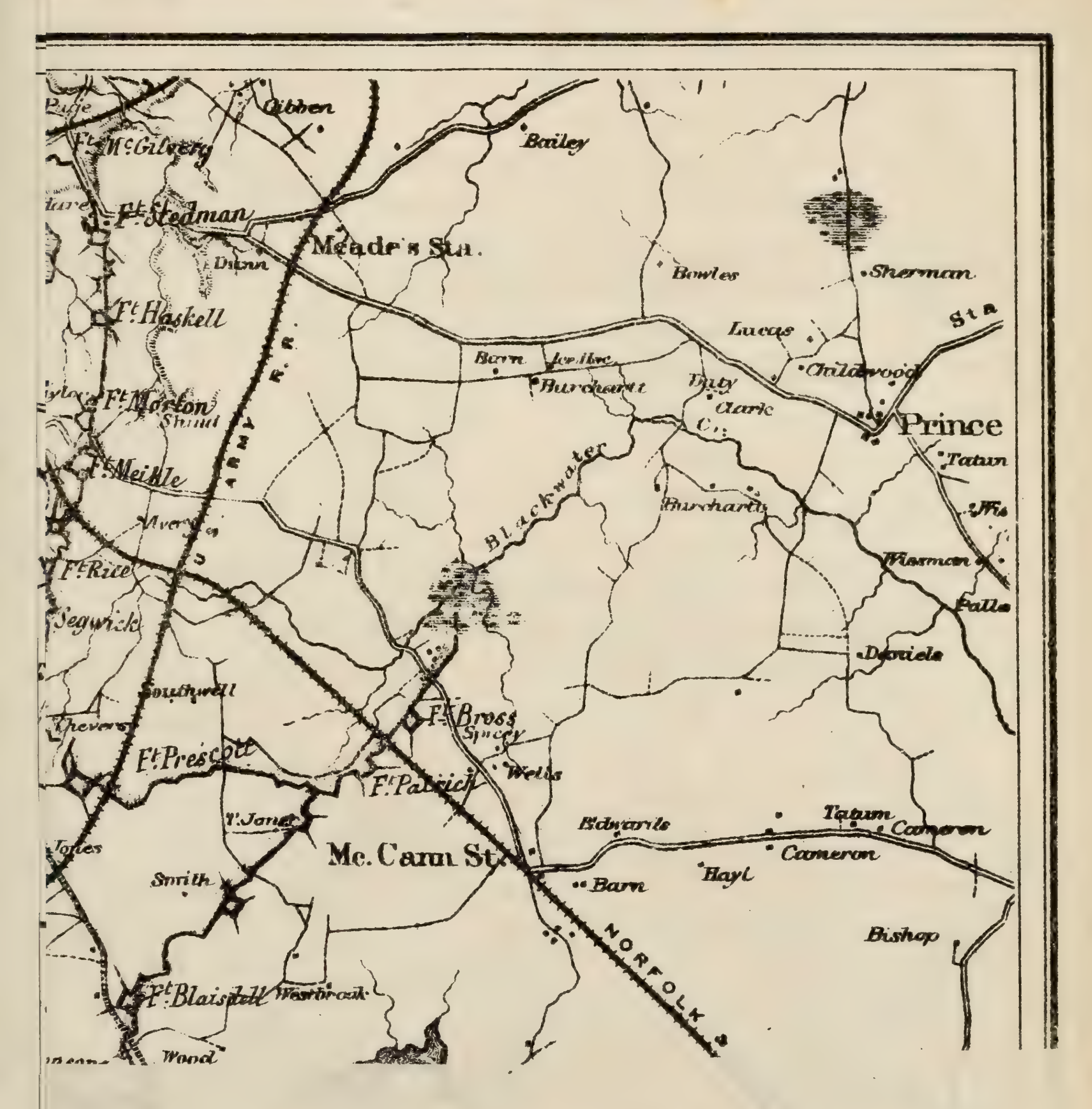
FIN

TABLE DES MATIÈRES

PIÈCE ANNEXE



…s de fortifications hâchées sont aux confédérés.

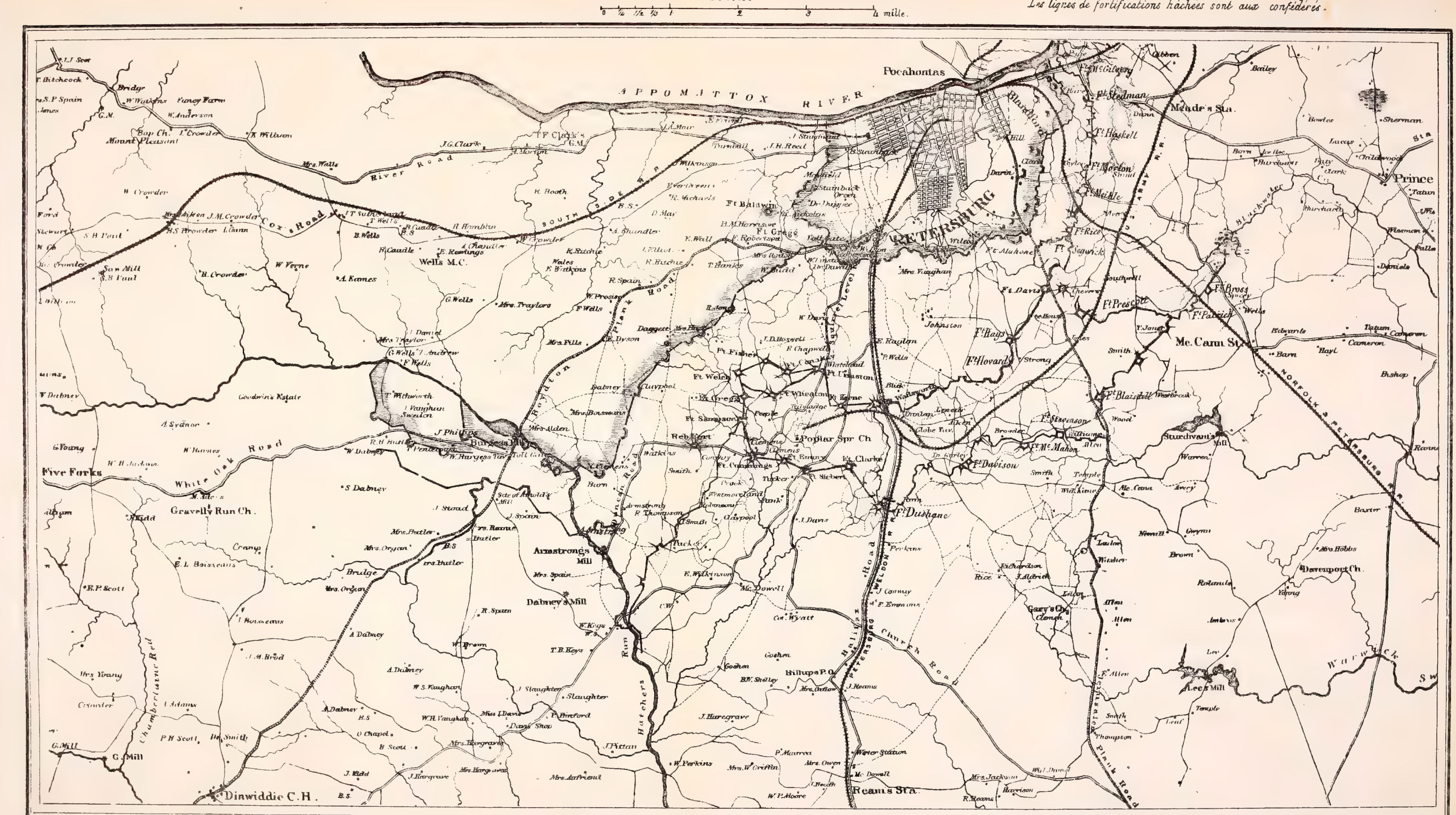




SIÉGE DE PÉTERSBURG.

Echelle.
0 1/4 1/2 3/4 1 2 3 4 mille.

Les lignes de fortifications hâchées sont aux confédérés.



190

6J/00

1st Edition

3 vols in one

